

ROBERT
JORDAN



UN LEVER
DE TÉNÈBRES

LA ROUE DU TEMPS – TOME 4



Robert Jordan

Un lever de ténèbres

La Roue du Temps – tome 4

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Malle

Bragelonne

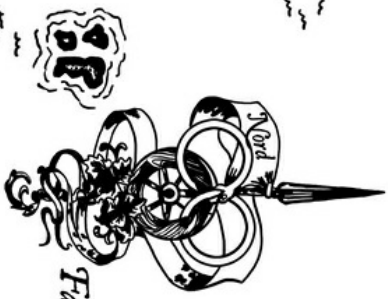
*À Robert Marks,
auteur, professeur, érudit, philosophe, ami
et source d'inspiration.*

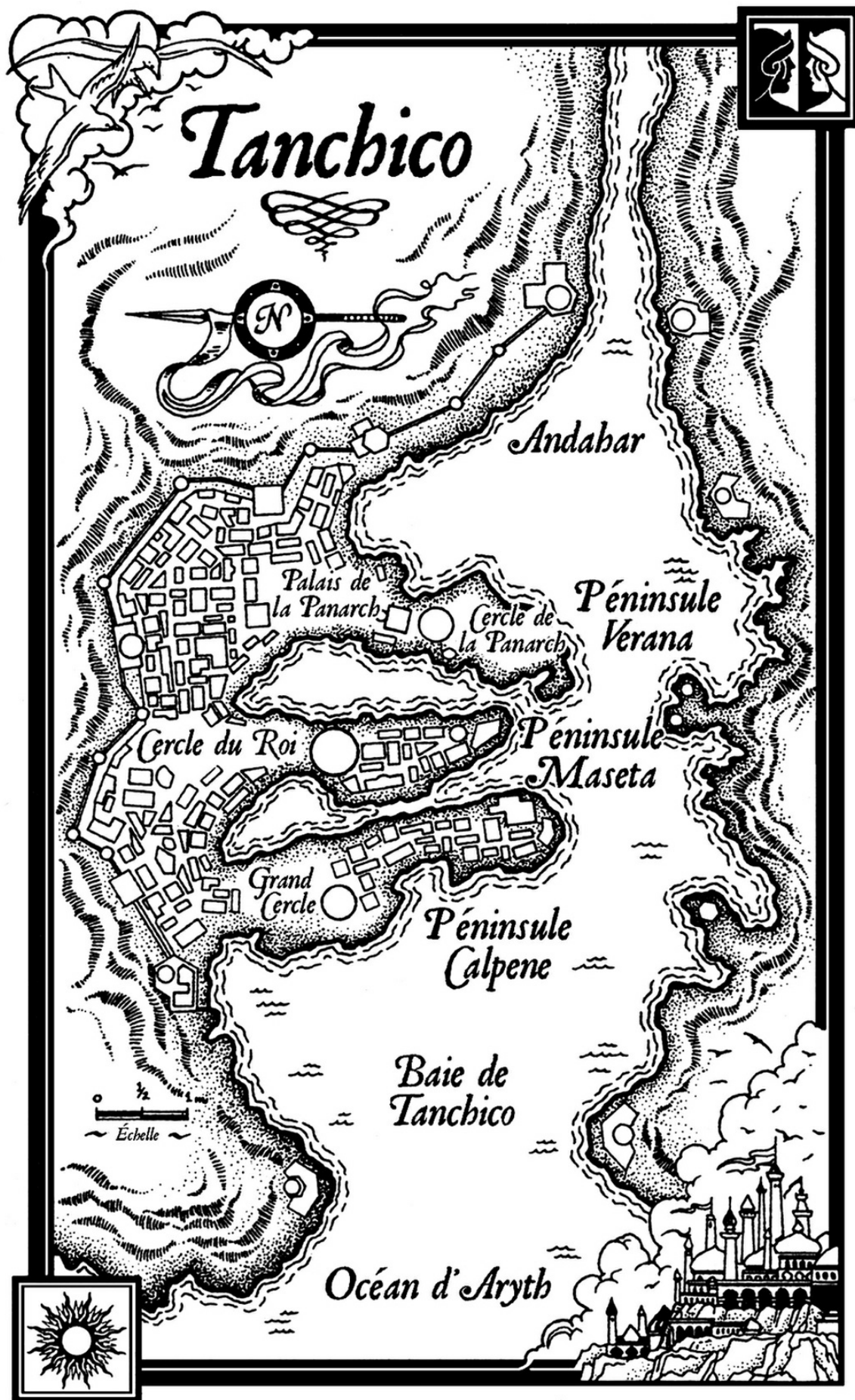
« Alors les Ténèbres se lèveront sur le monde, n'épargnant aucun pays jusque dans ses territoires les plus reculés, et il n'existera plus nulle part de Lumière ni de havre de paix. Accomplissant la prophétie, celui qui naîtra de l'aube – le fils de la Promise – tendra les mains pour se saisir des Ténèbres, et le monde criera de douleur, car le salut n'est que souffrance. Gloire au Créateur, à la Lumière et à celui qui renaîtra un jour. Et que la Lumière nous protège de ses œuvres. »

Extrait de *Commentaires sur le Cycle de Karaethon*

Sereine dar Shamelle Motara

Sœur-conseillère de Comaelle, haute reine de Jaramide
(autour de 325 après la Dislocation, Troisième Âge)





Graines de Ténèbres



La Roue du Temps tourne et les Âges naissent et meurent, laissant dans leur sillage des souvenirs destinés à devenir des légendes. Puis les légendes se métamorphosent en mythes qui sombrent eux-mêmes dans l'oubli longtemps avant la renaissance de l'Âge qui leur donna le jour.

Au cœur d'un Âge nommé le Troisième par certains – une ère encore à venir et depuis longtemps révolue – un vent se mit à souffler dans les immenses plaines de Caralain. Sans être le Début, car il n'y a ni commencement ni fin à la rotation de la Roue du Temps, ce vent était *un* début.

Soufflant du nord-ouest en direction du levant, il balayait des lieues et des lieues de plaines moutonnantes semées çà et là de bosquets solitaires. Après avoir survolé les flots tumultueux de la rivière Luan, il fondait sur le sommet tronqué du pic du Dragon, ce mont légendaire qui dominait les plaines, tutoyant le ciel avec tant d'arrogante hauteur que les nuages commençaient à le couronner longtemps avant que soit visible la fumée qui continuait à sourdre de sa gueule de pierre.

Le pic où avait péri le Dragon, et avec lui, affirmait-on parfois, l'Âge des Légendes lui-même. L'endroit où le Sauveur, selon les prophéties, se réincarnerait un jour, si ce n'était pas déjà fait.

Trop puissant pour se briser sur les pentes du pic, ce vent traversait les villages nommés Jualdhe, Darein et Alindaer où des ponts majestueux, semblables à des entrelacs de dentelle minérale, prenaient leur envol pour atteindre le pied des Murs Scintillants, les fortifications de Tar Valon, une cité tenue par bien des esprits pour la plus vaste et la plus glorieuse du monde.

Une mégapole que l'ombre du pic du Dragon, chaque soir, recouvrait comme un linceul.

Protégés par une enceinte immaculée, les bâtiments construits bien plus de deux mille ans plus tôt par les Ogiers semblaient en fait avoir jailli du sol – ou avoir été taillés par le vent et la pluie, pas par la main, si mythique fût-elle, d'architectes et de maçons de chair et de sang. Alors que certains édifices évoquaient irrésistiblement un vol d'oiseaux ou une série de coquillages venus d'un lointain océan, des multitudes de tours reliées par des ponts ou des passerelles – souvent dépourvus de balustrades malgré l'altitude – paraissaient veiller jalousement sur ces merveilles d'imagination et d'ingéniosité.

Pour ne pas en rester bouche bée comme un paysan venu pour la première fois de sa campagne, il fallait être né à Tar Valon, ou au minimum y avoir passé des décennies.

Plus haute que toutes ses sœurs, la Tour Blanche, brillant au soleil tel un grand os poli, dominait la cité de l'intérieur, comme si elle entendait être le pendant du pic.

« La Roue du Temps tourne autour de Tar Valon, aimaient à dire les citadins, et Tar Valon tourne autour de la Tour Blanche. »

De fait, avant même d'être en vue des ponts, s'il venait à cheval, ou de distinguer les contours de l'île, s'il arrivait par bateau, tout voyageur apercevait d'abord la grande tour qui reflétait le soleil comme un phare. Sous l'œil de cette géante blanche, la grande place défendue par de hauts murs qui l'entourait paraissait bien plus petite qu'en réalité et les gens qui l'arpentaient auraient facilement pu passer pour des insectes. Mais eût-elle été l'édifice le moins haut et le moins remarquable de la cité, la tour, parce qu'elle était le cœur du pouvoir des Aes Sedai, en serait restée le lieu le plus important et... le plus redouté.

Même s'ils y grouillaient comme des insectes, les citadins étaient bien loin de remplir l'esplanade. Et s'ils longeaient les murailles en masse, vaquant à leurs occupations comme dans toutes les villes, ils ne s'aventuraient guère près de la tour elle-même – et ne franchissaient presque jamais la « frontière » d'une cinquantaine de pas de large (une sorte de promenade circulaire pavée) qui délimitait le territoire des Aes Sedai.

Tout un chacun, à Tar Valon, respectait les Aes Sedai – voire les vénérait – et nul n'aurait contesté l'autorité de leur dirigeante, la Chaire d'Amyrlin, sur la cité autant que sur son ordre, mais ce n'était pas une raison pour frayer avec une puissance qui dépassait l'entendement. Après tout, on pouvait s'enorgueillir d'avoir chez soi une grande cheminée sans pour autant se jeter dans ses flammes.

Quelques téméraires gravissaient pourtant les grandes marches qui menaient aux portes sculptées de la tour, assez larges pour qu'une dizaine de visiteurs les franchissent de front. Le jour, ces portes étaient toujours ouvertes, invitant à entrer toute une théorie de gens convaincus que seules les Aes Sedai pouvaient les aider ou répondre à leurs questions. Venus en voisins de l'Arafel ou du Saldaea, ou partis des semaines plus tôt du Ghealdan ou de l'Illian, ces pèlerins finissaient souvent par trouver ce qu'ils cherchaient, même si cela correspondait rarement à leurs attentes.

Par prudence, Min n'avait pas rabattu la capuche de sa cape de voyage, laissant ainsi son visage dans l'ombre. Même s'il faisait chaud, le vêtement était assez léger pour que nul ne s'en étonne – surtout dans des circonstances pareilles. Tous les visiteurs étaient intimidés lorsqu'ils entraient dans la tour. En ne faisant pas exception à la règle, la jeune femme ne risquait pas d'attirer l'attention sur elle.

Si ses cheveux avaient poussé depuis sa dernière visite à la tour, ils n'atteignaient pas encore ses épaules. Quant à sa robe bleue parfaitement ordinaire, n'étaient quelques ornements de dentelle blanche de Jaerecruz au col et aux poignets, elle aurait très bien pu appartenir à la fille d'un fermier prospère parée de ses plus beaux atours à l'instar des autres femmes qui gravissaient avec elle le grand escalier.

C'était du moins l'allure que Min espérait avoir. Et si elle voulait faire illusion, il fallait qu'elle cesse de lorgner les autres pour voir si elles se déplaçaient ou se comportaient différemment d'elle.

Je peux y arriver, se dit-elle.

De toute façon, elle n'avait pas fait tout ce chemin pour renoncer au dernier moment. La robe ferait un excellent déguisement. Les Aes Sedai susceptibles de se souvenir d'elle devaient avoir gardé l'image d'une jeune fille aux cheveux frisés coupés très court. Un garçon manqué, toujours en pantalon et en chemise. La robe était un très bon camouflage. Il le fallait, parce que Min n'avait pas le choix, tout bien pesé.

L'estomac de plus en plus noué à mesure qu'elle approchait des portes, Min serra plus fort le ballot qu'elle tenait contre son ventre. Il contenait ses vêtements habituels, une excellente paire de bottes et tout ce qu'elle possédait en ce monde, à l'exception du cheval qu'elle avait laissé devant une auberge, à proximité de la place. Avec un peu de chance, elle retrouverait son hongre d'ici à quelques heures, l'enfourcherait, filerait vers le pont d'Ostrein, puis s'engagerait sur la route du Sud.

L'idée de remonter à cheval ne l'enthousiasmait guère, après des semaines passées en selle sans même un jour de repos, mais l'envie de fuir Tar Valon était plus forte que tout. Si la Tour Blanche ne lui avait jamais paru hospitalière, elle lui semblait aujourd'hui aussi terrifiante que la prison du Ténébreux, au cœur du mont Shayol Ghul.

Frissonnant, Min se morigéna d'avoir pensé au Ténébreux en de telles circonstances.

Moiraine croit-elle que je suis ici simplement parce qu'elle me l'a demandé ? Que la Lumière me vienne en aide ! voilà que je me comporte comme une idiote. Une imbécile qui fait n'importe quoi à cause d'une espèce de crétin...

Les marches étant très hautes, Min eut un mal de chien à les gravir avec ses petites jambes. Contrairement aux autres visiteurs, elle ne marqua pas de fréquentes pauses pour lever les yeux et s'ébaubir de la hauteur de la tour. Plus vite elle en aurait terminé, et mieux ce serait.

Une fois les portes franchies, les visiteurs se pressaient au milieu du vaste hall d'entrée entouré d'arches majestueuses. Poli par des milliers de semelles au fil des siècles – car les gens nerveux avaient tendance à ne pas tenir en place –, le sol de la petite cour intérieure brillait comme de l'ivoire. Pensant uniquement à l'endroit où ils étaient et à la raison de leur venue, les visiteurs en oubliaient tout le reste. Dans un coin, un couple de fermiers en habits de laine, se tenant par leur main calleuse pour se rassurer, côtoyait une riche négociante en grande tenue suivie d'une servante lestée d'un petit coffre d'argent – sans nul doute le présent que sa maîtresse destinait à la Tour Blanche. En d'autres lieux, la dame aurait sûrement pincé les narines, indignée que des gueux osent la serrer de si près. En humbles paysans, les deux époux auraient probablement reculé en se frappant le front et en balbutiant des excuses. Mais ici, il en allait autrement...

Remarquant qu'il y avait fort peu d'hommes parmi les pétitionnaires, Min ne s'en étonna pas outre mesure. En règle générale, les mâles se tenaient le plus loin possible des Aes Sedai. Et il y avait d'excellentes raisons à cela.

Ainsi que nul ne l'ignorait, c'était à des Aes Sedai masculins – en ces temps reculés où il en existait encore – qu'on devait le désastre appelé la Dislocation du Monde. Après trois mille ans, le souvenir de cette forfaiture restait vivace, même si les détails du cataclysme avaient fini par se perdre dans les brumes du temps. Trente siècles plus tard, les enfants tremblaient toujours lorsqu'on leur racontait des histoires d'hommes capables de canaliser le Pouvoir de l'Unique. Des malheureux promis à la folie parce que le saidin, la moitié masculine de la Source Authentique, avait été souillé par le Ténébreux.

Mais il y avait encore plus terrifiant, quand on s'intéressait à l'histoire de Lews Therin Telamon, le Dragon surnommé Fléau de sa Lignée qui était à l'origine de la Dislocation. Lorsqu'on abordait ces territoires-là, les adultes aussi tremblaient de peur... Et selon les prophéties, quand l'humanité en aurait absolument besoin, le Dragon renaîtrait pour venir affronter le Ténébreux lors de l'Ultime Bataille, également appelée Tarmon Gai'don. Mais cette éventualité ne modifiait en rien l'opinion des gens dès qu'il était question d'hommes liés d'une quelconque façon au Pouvoir.

Toutes les Aes Sedai traquaient impitoyablement les hommes en mesure de canaliser le Pouvoir,

si peu que ce fût. Et parmi les sept Ajah, c'était même l'unique mission du Rouge.

Quel rapport avec les visiteurs qui venaient demander de l'aide aux Aes Sedai ? Aucun, bien entendu. Mais les hommes, c'était ainsi, préféraient se tenir le plus loin possible du Pouvoir et des femmes qui le détenaient. Et si les Champions faisaient exception à la règle, on pouvait difficilement les prendre pour exemples, puisque chacun avait un lien très particulier avec « son » Aes Sedai. Ainsi que l'affirmait un dicton, tout autre mâle aurait préféré se couper la main plutôt que de demander à une Aes Sedai d'en retirer une écharde. Aux yeux des femmes, c'était une frappante illustration de la stupidité crasse de leurs compagnons. Min, quant à elle, avait entendu des hommes de qualité affirmer qu'une amputation était effectivement préférable.

Pensive, la jeune femme se demanda comment auraient réagi les autres visiteurs, s'ils avaient su ce qu'elle savait. Se seraient-ils enfuis en courant ? C'était probable... Et s'ils avaient connu les raisons de sa venue, elle n'aurait sans doute pas survécu assez longtemps pour être arrêtée par les gardes de la tour et jetée dans une cellule.

Au sein de la tour, elle avait bien des amies, mais aucune qui eût un quelconque pouvoir ou une réelle influence. Si on découvrait ce qu'elle manigançait, ces femmes seraient incapables de l'aider. Et si elles essayaient, elles finiraient à la potence, ou la tête sur le billot, quelques minutes après elle. En supposant qu'on lui fasse la grâce d'un procès, évidemment. Selon toute vraisemblance, on la réduirait au silence bien avant qu'elle puisse se présenter devant ses juges...

Consciente de glisser sur une mauvaise pente, Min s'exhorta à penser à autre chose.

Je vais réussir à entrer, et je parviendrai à sortir. Que la Lumière brûle Rand al'Thor, pour m'avoir fourrée dans ce pétrin !

Trois Acceptées, des femmes de l'âge de Min ou à peine plus vieilles, allaient et venaient dans la cour, parlant à voix basse aux pétitionnaires. Vêtues d'une robe blanche à l'ourlet orné de sept bandes de couleur – une pour chaque Ajah –, ces résidentes de la tour étaient un rang au-dessus des novices (entièrement habillées de blanc) qui venaient de temps en temps chercher l'un ou l'autre visiteur pour le guider dans les entrailles du grand édifice. Immanquablement, les pétitionnaires ainsi distingués suivaient « leur » jeune femme avec un mélange d'excitation enfantine et de terreur à peine maîtrisée.

Quand une Acceptée s'immobilisa devant elle, Min serra plus fort son dérisoire ballot.

— Que la Lumière brille sur toi, déclara la femme aux cheveux bouclés. Je m'appelle Faolain. Comment la Tour Blanche peut-elle t'aider ?

Sur le visage rond au teint mat de Faolain, Min reconnut l'ombre d'agacement de quelqu'un qui s'acquitte d'une tâche ennuyeuse tout en rêvant de faire autre chose. Étudier, très certainement, car les Acceptées n'avaient que cette idée en tête : travailler pour devenir des Aes Sedai. Mais agacement ou non, Faolain ne parut pas reconnaître son interlocutrice, et c'était le plus important. Lors du séjour de Min à la tour, les deux femmes s'étaient rencontrées – fort brièvement, mais certaines personnes pouvaient être très physionomistes.

À tout hasard, Min garda la tête baissée. Un comportement qui n'avait rien d'anormal pour le personnage qu'elle incarnait. Dans les campagnes, on ignorait qu'un fossé séparait les Acceptées des Aes Sedai, et on leur manifestait la même révérence.

Toujours dissimulée dans les ombres de sa capuche, Min détourna « timidement » le regard de Faolain.

— J'ai une question à poser à la Chaire d'Amyrlin, murmura-t-elle.

Elle n’alla pas plus loin, car trois Aes Sedai, deux se campant sous la même arche et la troisième sous une autre, avaient entrepris de scruter la foule de visiteurs.

Les Acceptées et les novices s’inclinèrent chaque fois qu’elles passaient devant leurs supérieures. À ce détail près, elles continuèrent à accomplir leur mission, peut-être avec une once de courtoisie et de prévenance en moins. C’était le seul changement en ce qui les concernait, mais il en alla très différemment pour les visiteurs. Tétanisés, tous retinrent leur souffle. Loin de la tour et de Tar Valon, ils auraient sûrement pris les trois Aes Sedai pour des femmes dont ils ne parvenaient pas à cerner l’âge. Encore éblouissantes de jeunesse, certes, mais avec dans le regard une maturité peu en accord avec un visage sans rides. Au sein de la tour, en revanche, leur identité ne faisait pas de doute. Quand elle travaillait depuis très longtemps avec le Pouvoir de l’Unique, une femme ne vieillissait pas de la même façon que les autres. Ici, personne n’avait besoin de voir une bague au serpent pour reconnaître une Aes Sedai.

Toutes les visiteuses esquissèrent une révérence et les rares hommes inclinèrent humblement la tête. Cédant à une étrange ferveur, deux ou trois pétitionnaires tombèrent même à genoux. Alors que la riche négociante paraissait terrifiée, les deux paysans écarquillèrent les yeux comme s’ils contemplaient enfin des légendes vivantes. Pour la plupart des gens, savoir se comporter face à des Aes Sedai était une affaire purement théorique. À part d’éventuels citadins de Tar Valon, nul ici n’avait jamais seulement aperçu une de ces femmes. Et quant à en voir de si près, c’était à coup sûr une grande première, même pour les gens du cru.

Mais Min ne s’était pas tue à cause de l’apparition des Aes Sedai. De temps en temps, pas très souvent, elle voyait des images et des auras quand elle regardait les gens. En règle générale, le phénomène était très bref. Très rarement, elle parvenait à interpréter ses visions. C’était exceptionnel, pour dire la vérité, mais lorsque ça arrivait, elle ne se trompait jamais.

Les Aes Sedai et les Champions étaient toujours accompagnés d’images et d’auras – la plupart du temps, en une telle quantité que ça lui faisait tourner la tête. Cela dit, ce foisonnement ne changeait rien en matière d’interprétation : là aussi, c’était l’exception qui confirmait la règle.

Dans le cas présent, elle venait d’obtenir plus d’informations qu’elle en aurait voulu, et ça la faisait frissonner de la tête aux pieds.

La seule des trois Aes Sedai qu’elle connaissait se nommait Ananda. Membre de l’Ajah Jaune, cette femme mince aux longs cheveux noirs était entourée d’une aura d’un marron maladif qui semblait comme crevassée, à croire qu’elle était pourrie de l’intérieur et peut-être même en voie de décomposition.

La petite Aes Sedai blonde qui se tenait à ses côtés appartenait à l’Ajah Vert, comme en attestaient les franges de son châle. Quand elle se détourna un instant, Min vit la Flamme de Tar Valon brodée sur le châle. Et sur les épaules de l’Aes Sedai, niché entre les motifs végétaux – des grappes de raisin et des branches de pommier en fleur, semblait-il –, la jeune visiteuse distingua une tête de mort. Un petit crâne de femme, parfaitement nettoyé et blanchi au soleil...

La troisième Aes Sedai, campée sous une arche presque en face des deux autres, ne portait pas son châle – il en allait souvent ainsi parmi ses collègues, sauf pour les cérémonies. Le menton fièrement pointé et le torse bombé de cette femme plutôt rondelette en disaient long sur sa puissance dans le Pouvoir et son orgueil. Aux yeux de Min, elle semblait sonder la foule à travers un rideau de sang, car son visage en était couvert.

Comme le crâne et l’aura malade, ce sang disparut dans la farandole d’images qui tournait

autour des trois femmes. Puis ces sombres visions revinrent et s'effacèrent de nouveau.

Stupéfiés, les autres visiteurs regardaient les trois formidables femmes capables d'entrer en contact avec la Source Authentique et de canaliser le Pouvoir. Min seule voyait au-delà des apparences. À part elle, personne ne savait que ces trois Aes Sedai étaient condamnées à mourir le même jour...

— La Chaire d'Amyrlin ne peut recevoir personne, répondit enfin Faolain, qui dissimulait de plus en plus mal son agacement. Sa prochaine audience publique n'est pas prévue avant dix jours. Dites-moi ce que vous voulez et je vous arrangerai une entrevue avec la sœur la plus à même de vous aider.

Min baissa les yeux sur son ballot et ne les releva plus. Un bon moyen, entre autres, de ne plus revoir les horribles images.

Toutes les trois ! Par la Lumière, quel drame !

Trois Aes Sedai mourant le même jour ? C'était hautement improbable. Pourtant, elle était sûre de ne pas se tromper.

— J'ai le droit de parler à la Chaire d'Amyrlin.

C'était exact, même si personne n'aurait osé en appeler à cette antique loi.

— C'est la prérogative de n'importe quelle femme, et je la revendique.

— Vous pensez que la Chaire d'Amyrlin peut recevoir chaque visiteuse ? Une autre Aes Sedai pourra sûrement vous aider. J'ai bien dit une *Aes Sedai*... Allons, confiez-moi votre question, puis donnez-moi votre nom, afin que la novice qui viendra vous chercher sache qui appeler.

— Je m'appelle... Elmindreda...

Min ne put s'empêcher de faire la moue. Elle détestait son véritable prénom, mais la Chaire d'Amyrlin était une des rares personnes au monde qui le connaissaient. Si elle s'en souvenait encore...

— J'ai le droit de parler à la Chaire d'Amyrlin. Et ma question n'est destinée qu'à ses oreilles.

Faolain fronça les sourcils.

— Elmindreda ? C'est bien ça ? Et vous revendiquez le droit de voir la Chaire d'Amyrlin ? Très bien, je ferai savoir à la Gardienne des Chroniques que vous désirez rencontrer notre dirigeante suprême. C'est promis, Elmindreda.

Outrée par la façon dont Faolain prononçait son prénom – à croire qu'il lui laissait un mauvais goût dans la bouche –, Min l'aurait bien giflée. Mais elle parvint à se retenir.

— Merci beaucoup...

— Ne me remerciez pas déjà... La Gardienne ne répondra pas avant des heures, parce qu'elle est très prise. En cas d'accord, vous pourrez sûrement voir notre mère à toutes lors de sa prochaine audience publique. Ne perdez pas patience, Elmindreda.

Faolain ponctua ce conseil d'un sourire qui ressemblait plutôt à un rictus.

Serrant les dents, Min s'adossa à un mur, entre deux arches, son ballot en guise de soutien lombaire. Plus elle essaya de se fondre à la pierre de couleur claire.

Moiraine lui avait conseillé de se méfier de tout le monde et de ne pas se faire remarquer tant qu'elle ne serait pas devant la Chaire d'Amyrlin. Et si elle se fiait à une Aes Sedai, c'était bien à celle-là ! Enfin, la plupart du temps... Quoi qu'il en soit, c'était un excellent conseil. Dès qu'elle serait en présence de la Chaire d'Amyrlin, tout serait accompli. Elle pourrait ensuite remettre ses chers vêtements, passer voir ses amies, puis filer à la vitesse du vent.

Plus besoin de se cacher !

Regardant autour d'elle, Min fut soulagée de constater que les Aes Sedai étaient parties. Trois sœurs mourant le même jour ! C'était tout bonnement impossible. Et pourtant, ça se produirait. Rien de ce qu'elle ferait ou dirait ne l'empêcherait. Quand elle interprétait des images, elle ne se trompait jamais. Bien entendu, elle devrait en parler à la Chaire d'Amyrlin. C'était peut-être aussi important que les nouvelles que Moiraine l'avait chargée de transmettre. Peut-être bien, oui, même si ça semblait difficile à croire.

Une nouvelle Acceptée vint remplacer l'une de celles qui officiaient dans la salle. Devant son visage aux pommettes rondes, Min vit flotter des barreaux, comme si elle était en cage.

La Maîtresse des Novices, Sheriam, vint aussi jeter un coup d'œil dans le hall d'entrée. Dès qu'elle la vit, Min baissa la tête. Pour commencer, cette Aes Sedai la connaissait trop bien. Ensuite, elle vit le visage de la femme rousse sous l'aspect d'une masse de chair tuméfiée. Une vision, rien de plus, mais elle avait dû se mordre les lèvres pour ne pas crier. Pleine d'une sereine autorité, Sheriam était aussi indestructible que la tour elle-même. Rien ne pouvait lui faire du mal. Pourtant, elle allait beaucoup souffrir...

Une Aes Sedai que Min ne connaissait pas – membre de l'Ajah Marron, à voir son châle – apparut en compagnie d'une solide femme en robe de laine rouge qu'elle avait visiblement l'intention d'escorter jusqu'aux portes. La femme d'âge mûr marchait avec la légèreté d'une enfant. Rayonnante, elle riait presque de béatitude. La sœur semblait également de bonne humeur, mais son aura vacillait comme une flamme agonisante.

La mort. Des tortures, la captivité et de nouveau la mort. Aux yeux de Min, c'était clair comme de l'eau de roche.

Elle décida de ne plus relever les yeux. Mieux valait qu'elle ne voie rien...

Laisse-lui le temps de se souvenir...

Durant son long voyage depuis les montagnes de la Brume, elle n'avait jamais cédé au désespoir, même quand on avait par deux fois tenté de lui voler sa monture. Mais à présent, rien n'allait plus...

Lumière, fais qu'elle se rappelle mon fichu prénom !

— Maîtresse Elmindreda ?

Min sursauta. La novice qui venait de l'interpeller avait à peine l'âge d'avoir quitté son foyer. Malgré ses quinze ou seize ans, elle parvenait à se comporter avec une grande dignité.

— Oui, c'est moi... C'est bien mon nom.

— Je m'appelle Sahra... Si vous voulez bien me suivre... (La novice ne parvint pas à dissimuler sa surprise.) Si étrange que ça paraisse, la Chaire d'Amyrlin va vous recevoir dans son bureau.

Min eut un soupir de soulagement et ne se le fit pas dire deux fois.

Sa capuche toujours relevée n'empêchait pas la jeune femme de voir autour d'elle. Et plus elle découvrait de choses, plus elle était pressée de parler à la Chaire d'Amyrlin. Les couloirs au sol en mosaïque aux couleurs très vives – en harmonie avec les tapisseries bigarrées et les supports de lampe en or – n'étaient guère fréquentés. À l'origine, la Tour Blanche abritait bien plus de gens, mais les temps avaient changé. Cela posé, toutes les personnes que Min croisa en remontant ces corridors en colimaçon lui dévoilèrent une image ou une aura qui évoquaient le danger et la violence.

Daignant à peine accorder un regard aux deux femmes, les Champions avançaient avec la souplesse et la puissance contenue d'une meute de loups en chasse. L'épée qui battait leur flanc semblant à peine plus mortelle que leurs mains nues, c'étaient bel et bien des prédateurs. Mais leur visage était en sang – ou leur flanc, selon les cas. Des lames et des fers de lance dansaient un ballet

menaçant autour d'eux. Et leur aura vacillait sans cesse, comme si elle était sur le point de s'éteindre, flamme fragile soufflée par le vent de la mort.

Ces hommes marchaient encore, pourtant, ils étaient déjà morts. Et ils succomberaient le même jour que les trois Aes Sedai, ou au plus tard le lendemain.

Même les serviteurs des deux sexes, la Flamme Blanche brodée sur la poitrine, étaient marqués du sceau de la violence.

Apercevant une Aes Sedai au détour d'un couloir, Min la vit enchaînée de la tête aux pieds – ou plutôt, entourée de chaînes qui tournaient autour d'elle comme des serpents. Une autre sœur semblait porter un collier d'argent autour du cou. À cette vue, Min dut se retenir de crier d'angoisse.

— C'est impressionnant quand on n'est jamais venu, dit Sahra, tentant en vain de paraître blasée comme si elle se promenait dans les rues de son village. Mais vous êtes en sécurité ici. (La novice prit soudain un ton révérencieux.) La Chaire d'Amyrlin résoudra votre problème.

— Espérons qu'elle le fera..., marmonna Min.

Sahra la gratifia d'un sourire qui se voulait rassurant.

Lorsque les deux femmes atteignirent le couloir où se trouvait le bureau de la Chaire d'Amyrlin, Min dut mobiliser toute sa volonté pour ne pas dépasser la novice, la plantant là. Si elle avait pu montrer qu'elle connaissait les lieux, la pauvre Sahra aurait contemplé ses talons depuis un bon moment !

Sortant du fief de la dirigeante suprême, un jeune homme aux cheveux blond tirant sur le roux faillit percuter les deux jeunes femmes. Très grand, sanglé dans une splendide veste brodée d'or sur le col et les manches, Gawyn de la maison Trakand, fils de la reine Morgase d'Andor, était l'incarnation même du jeune seigneur rayonnant de fierté.

Et fou de rage !

Avant même que Min ait pu baisser les yeux, il sonda les profondeurs de sa capuche en quête de son regard.

— Ainsi, tu es revenue ? fit-il sans chercher à dissimuler sa surprise. Sais-tu où sont allées Egwene et ma sœur ?

— Elles ne sont pas ici ?

Paniquée, Min en oublia jusqu'à la prudence la plus élémentaire. D'instinct, elle saisit le jeune homme par les manches de sa veste, le regardant si intensément qu'il en recula d'un pas.

— Gawyn, il y a des mois qu'elles se sont mises en chemin pour la tour ! Elayne, Egwene, et Nynaeve avec elles ! Verin Sedai les accompagnait, et... Gawyn, je... je...

— Du calme, souffla le jeune seigneur en se dégageant en douceur. Au nom de la Lumière, je ne voulais pas t'effrayer ! Elles sont arrivées sans encombre – et sans révéler où elles étaient ni pourquoi, en tout cas à moi. Bien entendu, tu ne consentiras pas à éclairer ma lanterne ? (Min tenta de rester impassible, mais il lut en elle comme dans un livre ouvert.) Oui, je m'en doutais... Cette tour est encore plus truffée de secrets que... Min, elles se sont de nouveau volatilisées ! Et Nynaeve aussi.

Une précision ajoutée d'un ton distrait. Si elle était l'amie de Min, Nynaeve ne représentait rien pour Gawyn.

— Et comme d'habitude, elles n'ont pas daigné me dire un mot ! Pas un mot, entends-tu ? J'imagine qu'elles sont dans une ferme, en train d'expier leur escapade, mais impossible de savoir où. La Chaire d'Amyrlin refuse de me le dire, bien évidemment...

Min sursauta. Un instant, elle avait vu du sang ruisseler sur le visage du jeune seigneur. C'était

comme prendre deux coups de marteau à la suite. Pour commencer, apprendre que ses amies étaient parties alors que l'idée de les revoir l'avait encouragée à venir jusqu'ici. Puis découvrir que Gawyn serait blessé le jour où mourraient les trois Aes Sedai...

Tout ce qu'elle avait vu dans la tour, si effrayant que ce fût, ne l'avait jamais touchée personnellement. Jusqu'à cet instant précis... Le malheur qui allait frapper la Tour Blanche aurait des conséquences bien au-delà de Tar Valon, certes, mais elle n'appartenait pas à la communauté des Aes Sedai, et il en serait toujours ainsi. En revanche, Gawyn comptait parmi les gens qu'elle appréciait, et il allait être blessé plus grièvement que le laissait entendre la sanglante vision. Autant que sa chair, et même plus, son âme souffrirait atrocement.

Si un désastre frappait la Tour Blanche, comprit soudain Min, les victimes ne seraient pas seulement des Aes Sedai dont elle ne se sentait en aucune façon proche. Ses amies en pâtiraient aussi, parce qu'elles appartenaient corps et âme à la tour.

Une raison, au fond, de se réjouir qu'Egwene et les autres ne soient pas là. Ainsi, elle ne risquerait pas de les voir entourées de présages de mort. Mais en réalité, elle aurait voulu les voir, justement, et découvrir qu'il ne leur arriverait rien – ou au moins qu'elles survivraient à la tourmente. Par la Lumière ! où étaient-elles ? Connaissant ces trois femmes, il était bien possible qu'elles aient fait en sorte de laisser Gawyn dans l'ignorance. Oui, ça leur ressemblait bien...

Min se rappela soudain où elle était et pour quelle raison elle avait fait tant de chemin pour y venir. En même temps, elle se souvint qu'elle n'était pas seule avec Gawyn. Mais Sahra, elle, semblait avoir oublié pourquoi elle se trouvait dans ce couloir. À dire vrai, elle paraissait avoir tout oublié, à part le beau jeune homme auquel elle faisait les yeux doux – sans le moindre succès, devait-on à la vérité d'ajouter.

Jugeant inutile de jouer plus longtemps les « visiteuses », Min abandonna son rôle. Une fois parvenue devant le fief de la Chaire d'Amyrlin, il ne pouvait plus rien lui arriver.

— Gawyn, j'ignore où elles sont... Mais si elles purgent une peine dans une ferme, elles doivent avoir de la boue jusqu'au front, et je doute qu'elles aient envie que tu les voies ainsi.

En réalité, Min s'inquiétait au moins autant que le jeune homme. Trop de choses terribles étaient arrivées – et restaient encore à advenir – pour qu'elle s'arrête à une hypothèse rassurante. Cela dit, il n'était pas impossible que les trois fugueuses aient été envoyées en pénitence.

— En tout cas, tu ne les aideras pas en tapant sur les nerfs de la Chaire d'Amyrlin.

— J'ignore si elles purgent une peine dans une ferme... Pour tout dire, je ne sais pas si elles sont encore de ce monde. Si elles arrachent des mauvaises herbes, pourquoi ces cachotteries ? Min ? S'il arrivait malheur à Elayne... ou à Egwene... Tu sais, je suis chargé de veiller sur ma sœur. Comment la protéger sans savoir où elle est ?

Min ne put s'empêcher de soupirer.

— Tu crois qu'elle a besoin d'être protégée ? Même question pour les deux autres ?

Si la Chaire d'Amyrlin avait envoyé les trois femmes en mission, la réponse était peut-être positive. Dès lors que ça servait ses intérêts, cette femme aurait pu expédier quelqu'un dans la tanière d'un ours avec une simple badine en guise d'arme. Et bien entendu, elle n'aurait pas accepté qu'on ne lui rapporte pas une peau d'ours – voire un plantigrade en laisse – si tel était son désir. Mais dire tout cela à Gawyn serait revenu à verser de l'huile sur le feu.

— Gawyn, elles ont prêté allégeance à la tour... Crois-moi, elles n'aimeraient pas que tu te mêles de leurs affaires.

— Je sais qu’Elayne n’est plus une enfant, concéda le jeune homme. Même si elle hésite encore entre gambader comme une gamine et jouer les Aes Sedai... Mais c’est ma sœur, et plus important encore, la Fille-Héritière du royaume d’Andor. C’est elle qui remplacera notre mère. Il faut qu’elle soit là pour jouer son rôle, afin d’éviter une régence ou une guerre de succession.

Jouer les Aes Sedai ?

De toute évidence, Gawyn n’avait pas idée des véritables talents de sa sœur. Depuis qu’Andor existait, les Filles-Héritières venaient suivre une formation à la Tour Blanche. Mais Elayne était la première qui fût assez douée pour devenir une Aes Sedai – et pas la dernière de toutes, en plus de ça. Sans nul doute, Gawyn ignorait qu’Egwene avait un potentiel tout aussi impressionnant.

— Bref, tu la protégeras qu’elle le veuille ou non ? demanda Min.

Passant à côté du ton désapprobateur de la jeune femme, Gawyn hocha gravement la tête.

— C’est ma mission depuis le jour de ma naissance... Mon sang doit couler avant le sien, et ma vie passe après la sienne. J’ai fait ce serment alors que j’étais à peine assez grand pour regarder dans son berceau. Gareth Bryne a dû m’expliquer ce que ça voulait dire. Je ne reviendrai pas sur ma parole. Andor a plus besoin d’elle que de moi.

Le calme et la sereine résignation du jeune homme glacèrent les sangs de Min. Elle avait toujours pris Gawyn pour un gamin farceur et moqueur, et voilà qu’il lui apparaissait sous un tout autre jour. Décidément, le Créateur avait dû être bien fatigué, lorsqu’il avait fabriqué les hommes. Parfois, on eût dit qu’ils n’étaient pas vraiment humains...

— Et au sujet d’Egwene, quel serment as-tu prêté ?

Gawyn resta impassible, mais un léger sursaut le trahit.

— Eh bien, je m’inquiète pour elle, ça va de soi. Comme pour Nynaeve. Tout ce qui arrive aux amies de ma sœur peut lui advenir aussi. Apparemment, elles se quittent rarement, ces trois-là... À part ça, je n’ai rien de spécial à dire sur Egwene.

— Ma mère m’a toujours conseillé d’épouser un mauvais menteur. Tu fais un très bon candidat, mais quelqu’un d’autre a un droit de préemption, j’en ai peur.

— Certaines choses doivent arriver... et certaines n’ont pas vocation à se réaliser. Galad est désespéré par le départ d’Egwene.

Demi-frère de Gawyn, Galad était avec lui à Tar Valon pour suivre l’enseignement des Champions. Une autre tradition andorienne...

Résolu à toujours agir comme il le fallait, Galadedrid Damodred devenait dangereux à force de rectitude, selon l’opinion de Min. Gawyn, lui, ne lui voyait aucun défaut, et il n’aurait sûrement pas déclaré sa flamme à une femme que son demi-frère avait choisie.

Min eut envie de secouer un peu le jeune homme, histoire de lui remettre de l’ordre dans les idées, mais ce n’était pas le moment. La Chaire d’Amyrlin attendait, et ce qu’elle avait à lui dire ne serait pas facile. Et il y avait aussi Sahra, yeux doux ou pas...

— Gawyn, je dois me présenter devant la Chaire d’Amyrlin. Quand elle en aura fini avec moi, où puis-je te trouver ?

— Dans la cour d’exercice... Quand je m’entraîne avec Hammar, j’arrive à oublier mes inquiétudes... Souvent, je reste avec lui jusqu’au coucher du soleil.

Champion de son état, Hammar était aussi le maître d’armes qui enseignait l’escrime aux deux princes.

— Très bien... Je te rejoindrai dès que possible. Une dernière chose : essaie de tenir ta langue.

Si tu énerves la Chaire d'Amyrlin, Elayne et Egwene risquent de payer les pots cassés.

— Je ne peux rien te promettre... Quelque chose ne va pas dans le monde, Min. Une guerre civile au Cairhien... *Idem* en pire au Tarabon et en Arad Doman... Des faux Dragons à foison... Des troubles partout, et des rumeurs alarmantes aux quatre points cardinaux ! Je ne dis pas que la tour tire les ficelles, mais même ici, rien ne va comme il faudrait. Et il y a tant de faux-semblants... La disparition d'Elayne et d'Egwene n'est pas le seul problème. En revanche, c'est celui qui me concerne, à l'exclusion de tout autre. Je saurai où elles sont. Et si elles sont blessées, voire mortes...

Un instant, le visage de Gawyn ne fut de nouveau plus qu'un masque sanglant. Une épée flotta soudain au-dessus de sa tête, un étendard battant au vent derrière l'arme. La longue épée à deux mains et à la lame légèrement incurvée – comme celle qu'utilisaient la plupart des champions – était ornée d'un héron, la marque très reconnaissable des authentiques maîtres escrimeurs. Appartenait-elle à Gawyn ou le menaçait-elle ? Min aurait été incapable de le dire. Dans le même ordre d'idées, l'étendard arborait bien le Sanglier Blanc chargeant de Gawyn, mais sur champ vert et non rouge, comme il eût été normal pour un Andorien.

Le sang disparut, l'arme et le drapeau le suivant de très peu.

— Sois prudent, Gawyn..., souffla Min.

Ce conseil était à double sens. En surface, il rappelait au jeune homme de tenir sa langue devant la Chaire d'Amyrlin. Plus profondément, il l'incitait à se tenir éloigné d'un danger que la jeune femme aurait été bien en peine de définir.

Gawyn sonda le regard de Min comme s'il avait au moins en partie capté la dualité de sa dernière phrase.

— Oui, tu dois être très prudent.

— J'essaierai... J'essaierai...

Le jeune prince sourit. Un instant, Min cru retrouver le garçon insouciant de naguère. Mais on voyait bien qu'il se forçait.

— Bien, je devrais filer, maintenant, si je veux rester à la hauteur de Galad. Ce matin, j'ai gagné deux joutes sur cinq contre Hammar, mais mon cher demi-frère, la dernière fois qu'il a daigné s'entraîner, l'a emporté trois fois sur cinq.

Comme s'il voyait Min pour la première fois – ou plutôt, comme s'il la reconnaissait – Gawyn eut un sourire parfaitement sincère.

— Tu devrais porter plus souvent des robes... Celle-là te va à merveille. Bien, n'oublie pas que je serai dans la cour d'exercice jusqu'à la tombée de la nuit.

Tandis qu'elle regardait le jeune homme s'éloigner avec dans la démarche quelque chose de la grâce mortelle d'un Champion, Min s'avisa qu'elle ajustait sa robe sur ses hanches. Agacée, elle cessa aussitôt.

Que la Lumière brûle tous les hommes !

Sahra soupira comme si elle avait retenu son souffle pendant toute la conversation des deux jeunes gens.

— Il est charmant, n'est-ce pas ? Moins que le seigneur Galad, cela dit... Et vous le connaissez si bien ?

Une question qui n'en était pas vraiment une...

Min soupira aussi, mais d'irritation. Dès qu'elle en aurait l'occasion, Sahra allait tout raconter à ses amies. Un fils de reine était un sujet fascinant, surtout lorsqu'il était joli garçon et avait l'allure

d'un héros de légende. Si on ajoutait une mystérieuse visiteuse, l'histoire avait de quoi stimuler l'imagination d'une bande de novices. Eh bien, tant mieux ou tant pis, car il n'y avait plus rien à faire. De toute façon, ça ne pouvait plus être bien dangereux...

— La Chaire d'Amyrlin doit s'impatienter, dit soudain Min.

Sahra revint à la réalité et ne put s'empêcher de pousser un petit cri. Prenant Min par la manche, elle ouvrit un des battants de la double porte et avança, tirant avec elle la visiteuse.

Une fois dans l'antichambre, elle se fendit d'une révérence, puis débita son petit discours :

— Leane Sedai, je l'ai conduite jusqu'ici... C'est dame Elmindreda... La Chaire d'Amyrlin veut vraiment la voir ?

Grande, la peau cuivrée, la Gardienne des Chroniques arborait une étole étroite de couleur bleue, afin de bien signifier son Ajah d'origine. Les mains sur les hanches, elle attendit que la novice en ait terminé, puis la congédia d'un geste distrait.

— Tu en as mis du temps, mon enfant... Retourne à tes corvées, et plus vite que ça !

Sahra fit une ultime révérence et s'éclipsa sans demander son reste.

Min garda la tête baissée et ne rabattit pas la capuche de sa cape. Se trahir devant une novice n'avait pas été très malin, mais au moins, Sahra ne connaissait pas son véritable nom. Leane, en revanche, en savait plus long sur elle que n'importe qui d'autre dans la tour, à part la Chaire d'Amyrlin. Au point où en était Min, être reconnue ne changerait plus rien, mais elle entendait respecter à la lettre les instructions de Moiraine tant qu'elle ne serait pas seule avec la Chaire d'Amyrlin.

Mais cette fois, sa tactique échoua. Leane fit deux pas en avant, rabattit la capuche de Min et grogna comme si on venait de lui flanquer un coup de coude dans le ventre.

Min redressa le menton et soutint le regard de la Gardienne – exactement comme si elle n'avait pas essayé de l'abuser. Sur le visage de Leane encadré de cheveux bruns un peu plus longs que ceux de Min s'afficha un mélange de surprise et de franche indignation.

— Elmindreda, c'est ça ? (Comme toujours, Leane entra sans fioritures dans le vif du sujet.) Dans cette robe, ce nom te va plutôt bien, alors que dans tes frusques habituelles...

— Leane Sedai, c'est Min, tout simplement... S'il vous plaît !

Le ton amusé de la Gardienne faillit avoir raison de l'équanimité de la jeune « visiteuse ». Si sa mère avait cru bon de l'affubler du nom d'une héroïne de légende, pourquoi avait-elle choisi une femme qui passait le plus clair de son temps à soupirer après les hommes ? Lesquels s'échinaient par ailleurs à composer des chansons au sujet de ses yeux ou de son sourire...

— Comme tu voudras, Min... Je ne vais pas te demander où tu étais, ni pourquoi tu es revenue vêtue d'une robe avec l'intention de poser une question à la Chaire d'Amyrlin. Enfin, pour le moment, en tout cas...

À l'évidence, l'interrogatoire viendrait plus tard, et Leane entendait obtenir des réponses.

— Je suppose que notre mère sait qui est Elmindreda ? J'aurais dû deviner qu'il y avait quelque chose quand elle a dit qu'elle voulait te voir sur-le-champ et en privé. La Lumière seule sait ce qu'elle manigance avec toi ! (Leane se tut, le front plissé d'inquiétude.) Que se passe-t-il, mon enfant ? Tu es malade ?

Min tenta de cacher son trouble. Pendant un instant, la Gardienne des Chroniques avait paru la regarder à travers un masque transparent – un masque qui avait l'apparence de son visage, mais qui hurlait de terreur.

— Non, non, je vais très bien... Leane Sedai, puis-je y aller, maintenant ?

La Gardienne dévisagea un long moment la jeune femme, puis elle désigna du menton la porte du bureau.

— File, et plus vite que ça !

Min obéit à une vitesse qui aurait satisfait le plus exigeant des tyrans domestiques.

Au fil des siècles, le bureau de la Chaire d'Amyrlin avait abrité une longue série de femmes remarquables et très puissantes. Les souvenirs de leur grandeur étaient présents partout. Par exemple la cheminée en marbre jaune du Kandor, pour le moment éteinte. Ou encore les lambris en bois rare – une essence aux étranges rayures et dure comme le fer, même si on était parvenu à y sculpter des bêtes de légende et des oiseaux au fantastique plumage. Un bon millénaire plus tôt, on avait rapporté ces panneaux de terres mystérieuses situées au-delà du terrible désert des Aiels. La cheminée, elle, était au minimum deux fois plus ancienne...

La pierre rouge du sol venait des montagnes de la Brume et l'encadrement des fenêtres qui donnaient sur le balcon – de somptueuses arches, en réalité – était composé de pierres brillantes comme des perles volées dans les ruines d'une ville qui aurait sombré dans la mer des Tempêtes durant la Dislocation du Monde. De l'avis général, le bureau était le seul endroit où on pouvait en voir.

La Chaire d'Amyrlin en exercice, Siuan Sanche, était la fille d'un pêcheur de Tear. Du coup, elle avait choisi un mobilier très simple mais de bonne facture. Assise dans un fauteuil solide et très ordinaire, elle attendait derrière une grande table qui aurait très bien convenu à la salle commune d'une ferme. Le seul autre siège, tout aussi banal, était d'habitude rangé dans un coin. Là, il était disposé face à celui de Siuan, un petit tapis de Tear marron et jaune empêchant que ses pieds rayent la pierre rouge.

Une demi-douzaine de livres ouverts reposaient sur des lutrins à différents endroits de la pièce. Le mobilier se limitait à ces quelques éléments, et, en guise de décoration, un petit tableau pendait au-dessus de la cheminée. Il représentait des bateaux de pêche en plein travail au milieu des roseaux des Doigts du Dragon – les frères jumeaux de l'embarcation du père de Siuan, à n'en pas douter.

Au premier coup d'œil, et malgré ses traits réguliers et lisses d'Aes Sedai, Siuan Sanche semblait aussi simple et aussi modeste que son mobilier. De constitution solide, jolie plutôt que belle, elle ne s'autorisait qu'une fantaisie vestimentaire : la large étole de sa charge, rayée aux couleurs des sept Ajah, afin de n'en favoriser ni n'en défavoriser aucun.

Comme pour toutes les Aes Sedai, lui donner un âge était impossible. Ses cheveux noirs ne grisonnaient pas sur les tempes, militant pour une relative jeunesse. Mais la gravité de ses yeux bleus, combinée à la ligne angulaire de sa mâchoire, en disait long sur la détermination qui animait la plus jeune Aes Sedai à avoir jamais occupé le poste suprême. Depuis un peu plus de dix ans, les souverains et les puissants de ce monde accouraient dès que Siuan les convoquait – pas un mince exploit, lorsqu'on savait à quel point ils détestaient la Tour Blanche et redoutaient les Aes Sedai.

Alors que la Chaire d'Amyrlin se levait, commençant à contourner la table, Min posa son ballot et esquissa une révérence d'une lamentable maladresse. Pour ne rien arranger, elle marmonna entre ses dents, agacée de se ridiculiser ainsi.

Bien entendu, elle n'aurait pas osé se montrer irrespectueuse. Face à une femme comme Siuan Sanche, une telle idée n'aurait pas traversé l'esprit d'une personne sensée. Mais avec une robe, s'incliner à la manière d'un homme aurait été disgracieux, et en matière de révérence féminine, Min

se montrait d'une ignorance crasse.

À demi agenouillée, le bas de sa robe déployé en éventail, elle s'immobilisa comme un crapaud sur le point de bondir. Devant elle, Siuan Sanche en aurait remontré à bien des reines en matière d'altière posture.

Un instant, Min la vit étendue sur le sol, nue comme un ver. À part ce détail, il y avait une autre bizarrerie dans cette vision. Hélas, elle se dissipa avant que Min ait pu mettre le doigt sur ce qui clochait.

Une des images les plus impressionnantes qu'elle eût jamais vues, et elle était incapable de lui donner un sens...

— Encore tes visions ? demanda la Chaire d'Amyrlin. Sais-tu que ton don pourrait m'être très utile ? Pour être honnête, il m'aurait été très précieux durant les longs mois où tu étais absente. Mais oublions ça. Inutile de pleurer sur les bateaux échoués... La Roue tisse comme elle l'entend, c'est bien connu... (Elle eut un sourire pincé.) Mais si tu recommences, je te ferai écorcher vive et on me confectionnera des gants avec ta peau. Allons, relève-toi, mon enfant ! Leane m'accable de courbettes, figure-toi ! En un mois, j'en ai vu assez pour écœurer une femme normale pendant un an. Je n'ai plus de temps à perdre avec ces enfantillages. Dis-moi, que viens-tu de voir ?

Min se releva lentement. Être de nouveau avec une personne informée de ses « talents », même s'il s'agissait de la Chaire d'Amyrlin, avait quelque chose de réconfortant. À Siuan, elle n'avait rien à cacher au sujet de ses visions.

— Mère, tu ne portais pas de vêtements, et... J'ignore ce que ça veut dire.

— Probablement que je vais prendre un amant, ricana Siuan. Mais je n'ai pas de temps pour ça non plus... Quand on est en train d'écoper pour éviter un naufrage, pas question de faire de l'œil à l'équipage !

— Je ne sais pas trop..., murmura Min.

Un amant ? Non, ce n'était pas ce genre de nudité, si elle osait dire...

— Désolée, mais je n'ai aucune idée de ce que ça signifie... Mère, depuis que je suis dans la tour, j'ai sans arrêt des visions. Quelque chose de terrible se prépare...

Min commença par les trois Aes Sedai, dans le hall d'entrée. Puis elle décrivit tout le reste, et ajouta ses interprétations, quand elle en avait. En revanche, elle ne répéta pas les propos de Gawyn. Si elle le faisait à sa place, à quoi bon lui conseiller de ne pas énerver la Chaire d'Amyrlin ?

À part ça, elle raconta tout, sa voix tremblant lorsqu'elle évoquait des images particulièrement atroces.

Siuan resta de marbre tout au long de ce rapport détaillé.

— Ainsi, dit-elle quand Min en eut terminé, tu as parlé au jeune Gawyn ? Je crois pouvoir le convaincre de ne pas se répandre à ton sujet... Quant à Sahra... Un petit séjour dans une ferme ne lui ferait pas de mal, qu'en penses-tu ? Si elle joue de la binette dans un jardin potager, elle n'aura pas l'occasion de cancaner.

— Je ne comprends pas..., souffla Min. Sur quoi Gawyn pourrait-il se répandre ? Je ne lui ai rien dit... Et Sahra... Mère, je n'ai peut-être pas été assez claire. Des Aes Sedai et des Champions vont mourir. Cela implique une bataille. Et sauf si tu prévois d'envoyer je ne sais où des sœurs, des Champions et des domestiques – j'en ai vu parmi les victimes – cette bataille aura lieu ici. À Tar Valon !

— C'est ce que tu as vu ? Une bataille ? S'agit-il d'une vision ou d'une déduction logique ?

— Qu'est-ce qui peut expliquer un massacre ? Quatre Aes Sedai sont condamnées à mort. Je n'ai vu que neuf sœurs depuis mon retour, et cinq vont mourir ! Et les Champions... Quelle autre cause est possible, à part une bataille ?

— Une légion de causes, mon enfant, mais je préfère ne pas y penser... Quand ? Min, combien de temps avant que cet événement se produise ?

— Je ne sais pas... Tout arrivera en l'espace d'un jour, peut-être deux... Mais ça peut être demain, dans un an ou dans dix.

— Espérons qu'il nous reste une décennie. Si c'est pour demain, je ne pourrai pas faire grand-chose.

Min eut une moue désabusée. À part Siuan Sanche, deux autres Aes Sedai étaient informées de son « don ». Moiraine Damodred et Verin Mathwin avaient toutes deux tenté d'étudier son étrange aptitude. Elles n'étaient arrivées à rien, sauf à établir que ça n'avait aucun lien avec le Pouvoir de l'Unique. Peut-être pour cette raison, Verin était restée sceptique. Moiraine, en revanche, acceptait l'idée que les visions, quand Min parvenait à les interpréter, se réalisaient toujours selon ses prévisions.

— Et si c'étaient les Capes Blanches, mère ? Il y en avait partout à Alindaer quand j'ai traversé le pont.

En réalité, Min ne pensait pas une seconde que les Fils de la Lumière puissent avoir un lien avec ce qui se préparait. Mais dire à voix haute ce qu'elle soupçonnait lui glaçait par avance les sangs. Et ce n'étaient que des soupçons, pas un augure...

— Non, pas les Fils, fit Siuan en secouant la tête. Ils n'hésiteraient pas à attaquer la tour, s'ils le pouvaient, mais Eamon Valda ne passerait pas à l'action sans un ordre du seigneur général. Pour se décider, Pedron Niall devrait penser que nous sommes affaiblies d'une manière ou d'une autre. Cet homme connaît trop bien notre force pour se faire des illusions. Depuis mille ans, il en va ainsi avec les Fils de la Lumière. Des brochets cachés dans les roseaux qui attendent de voir du sang d'Aes Sedai rougir l'eau. Mais nous ne leur avons pas fait ce plaisir, et ils pourront attendre encore longtemps, si j'ai mon mot à dire...

— Certes, mais si Valda prenait une initiative...

— Min, il a à peine cinq cents hommes à proximité de Tar Valon. Il y a un mois ou deux, il a envoyé les autres semer le trouble ailleurs dans le monde. Les Murs Scintillants ont contenu les Aiels et les armées d'Artur Aile-de-Faucon. Valda n'entrera pas à Tar Valon, sauf si la ville s'écroule déjà de l'intérieur. Mais tu essaies de me convaincre que les problèmes viendront des Capes Blanches. Pourquoi ?

Une question coupante comme une lame.

— Parce que je veux m'en convaincre aussi..., souffla Min.

Juste avant de prononcer à voix haute les paroles qui la terrorisaient.

— Le collier d'argent que j'ai vu autour du cou d'une Aes Sedai... Mère, il m'a rappelé ceux que les Seanchaniens utilisent pour contrôler les femmes capables de canaliser le Pouvoir.

— Des ignominies..., fit Siuan avec une grimace. Par bonheur, les gens ne croient pas le quart des horreurs qu'on raconte sur les Seanchaniens – qui ne font pas des coupables plus crédibles que les Capes Blanches. S'ils débarquent de nouveau, où que ce soit, j'en serai avertie en quelques jours par pigeon voyageur. Tar Valon est très loin de la mer, mon enfant. Si le danger vient de là, j'aurai tout le temps de me préparer. Non, je crois que tes visions n'ont rien à voir avec les Seanchaniens...

L'Ajah Noir, voilà l'ennemi ! Même parmi nous, peu de gens savent qu'il existe. Et si ça devenait de notoriété publique, je préfère ne pas songer aux conséquences. Mais c'est bien la pire menace qui pèse sur la Tour Blanche.

Min s'avisa qu'elle serrait le devant de sa robe si fort qu'elle en avait mal aux mains. Depuis toujours, la Tour Blanche niait l'existence d'un Ajah secret entièrement dévoué au Ténébreux. Pour énerver une Aes Sedai, il suffisait de mentionner l'existence de cette abomination. Du coup, entendre la Chaire d'Amyrlin en parler si directement était terrifiant.

Siuan continua pourtant comme si elle n'avait rien dit d'extraordinaire :

— Mais tu n'as pas fait tout ce chemin simplement pour me parler de tes visions. Quelles nouvelles de Moiraine ? Entre dans le vif du sujet, parce que je sais déjà que le chaos règne entre l'Arad Doman et le Tarabon.

« Chaos » était un euphémisme, à la vérité. Les partisans du Dragon se battaient contre ses détracteurs et les deux pays, sans cesser de se disputer la domination de la plaine d'Almoth, étaient en proie à la guerre civile. Mais pour la Chaire d'Amyrlin, ce drame semblait presque anecdotique.

— En revanche, je n'ai rien entendu sur Rand al'Thor depuis des mois. Et il est au centre de tout. Où est-il ? Que lui a donc fait faire Moiraine ? Assieds-toi, mon enfant, je t'en prie.

Siuan désigna le siège en face du sien.

Min approcha sur des jambes flageolantes et se laissa tomber dans le fauteuil.

L'Ajah Noir ! Par la Lumière ! l'Ajah Noir !

Les Aes Sedai étaient censées combattre pour la Lumière. Même si Min ne leur faisait pas vraiment confiance, elle avait toujours eu la certitude que les sœurs étaient les ennemies irréductibles des Ténèbres. Mais ce n'était plus vrai...

— Il est en chemin pour Tear, mère.

— Tear ? Donc, c'est *Callandor* ! Moiraine veut qu'il s'empare de l'épée conservée dans la Pierre de Tear. Bon sang ! je pendrai cette femme au soleil pour la faire sécher ! Elle regrettera de ne plus être une novice, tu peux me croire ! Rand ne peut pas être déjà prêt pour ça !

— Ce n'est pas... (Min s'éclaircit la voix.) Moiraine n'y est pour rien. Rand est parti une nuit, sans prévenir personne. Les autres ont suivi sa piste, et Moiraine m'a chargée de venir te prévenir. Pour ce que j'en sais, ils sont peut-être déjà tous à Tear. Et Rand peut s'être emparé de *Callandor*...

— Que la Lumière le brûle ! Il peut surtout être mort, cet imbécile ! Je donnerais cher pour n'avoir jamais entendu un mot des prophéties du Dragon. Et pour qu'il n'en entende plus jamais un autre.

— Je ne comprends pas... Il doit accomplir les prophéties, non ?

La Chaire d'Amyrlin s'appuya à la table, l'air accablée.

— Pour ça, il faudrait d'abord qu'elles soient compréhensibles ! Ce ne sont pas les prédictions qui font de Rand le Dragon Réincarné. Pour l'être, il lui suffit d'accepter sa véritable identité. Et s'il est parti en quête de *Callandor*, c'est qu'il a fait ce pas essentiel. Les prophéties ont pour mission de le préparer à ce qui va arriver. Elles doivent aussi annoncer au monde qui il est. Si Moiraine parvient à garder un certain contrôle sur Rand, elle l'orientera vers les prophéties que nous comprenons – lorsqu'il sera prêt à les affronter. Pour le reste, nous pensons que le garçon fait ce qu'il faut. En tout cas, nous l'espérons. Je ne serais pas surprise qu'il ait déjà réalisé des prophéties qu'aucune d'entre nous ne sait déchiffrer. Espérons que ce soit pour le bien de notre cause.

— Ainsi, tu as l'intention de le manipuler, mère ? Il affirme que tu veux l'utiliser, mais c'est la

première fois que je te l'entends dire.

Déçue et furieuse, Min conclut par une pique :

— Jusque-là, Moiraine et toi n'avez pas fait un très bon travail !

L'accablement glissant soudain de ses épaules comme un châte, Siuan se redressa et toisa froidement son interlocutrice.

— Tu devrais prier pour que nous réussissions mieux ! Tu crois qu'il faudrait lui laisser la bride sur le cou ? Un garçon têtu, sans expérience, mal préparé et peut-être déjà en train de devenir fou ? Faudrait-il se fier à la Trame, en d'autres termes à son destin, pour le garder en vie ? Un peu comme dans les légendes ? Mais nous ne sommes pas dans les récits d'un trouvère, petite ! Rand n'est pas un héros invincible. Si ce fil particulier est arraché à la Trame, la Roue du Temps ne s'en apercevra pas et le Créateur ne daignera pas faire un miracle pour nous sauver.

» Si Moiraine ne réduit pas les voiles de ce jeune fou, il risque de se fracasser sur les récifs avant longtemps, et qu'advientra-t-il de nous ? Qu'advientra-t-il du monde ? La prison du Ténébreux ne résistera plus longtemps. Bientôt, il aura de nouveau une influence sur le monde. Si Rand al'Thor n'est pas là pour l'affronter lors de l'Ultime Bataille – parce que cet idiot se sera fait tuer avant – le monde n'aura pas une chance. La Guerre du Pouvoir recommencera, sans Lews Therin ni ses Cent Compagnons pour nous aider. Les Ténèbres et les flammes régneront alors à jamais.

Siuan se tut soudain et dévisagea Min.

— Ainsi, les vents vous poussent l'un vers l'autre ? Rand et toi ? Je ne me serais pas attendue à ça.

Min secoua frénétiquement la tête, mais elle sentit qu'elle s'empourprait.

— Que vas-tu imaginer là, mère ? L'Ultime Bataille... Le Ténébreux... Penser à lui suffirait à glacer les sangs d'un Champion. Sans parler de l'Ajah Noir... C'est tout ça qui me trouble.

— N'essaie pas de me la faire ! Tu crois que je n'ai jamais vu une femme trembler pour la vie de son homme ? Tu ferais mieux de me raconter tout, mon enfant.

Sous le regard de Siuan, Min se tortilla comme un ver dans son fauteuil.

— Très bien, je vais tout dire, pour tout le bien que ça peut nous faire... La première fois que j'ai vu Rand, trois visages de femme l'entouraient. Le mien était du lot. Je n'avais jamais vu d'images me concernant, et ça ne s'est jamais reproduit. J'ai tout de suite compris ce que ça voulait dire : j'allais tomber amoureuse de lui. Et les deux autres filles aussi.

— De qui s'agit-il ?

Min eut un sourire amer.

— Leurs traits étaient brouillés. J'ignore qui elles sont.

— Aucun indice qu'il t'aimera en retour ?

— Pas le moindre ! Son regard me traverse comme si j'étais transparente. Au mieux, il me voit comme une sœur. Donc, inutile de songer à m'utiliser pour le contrôler. Désolée, mais ça ne fonctionnerait pas.

— Et pourtant, tu l'aimes...

— Je n'ai pas le choix... (Min tenta de parler d'un ton moins acide.) J'ai essayé d'en rire, mais je n'y arrive pas. Tu n'es pas obligée de me croire, mère, mais quand j'interprète une vision, elle se réalise.

Siuan se tapota les lèvres et étudia un moment sa visiteuse.

Cet examen embarrassa Min. Elle n'avait jamais eu l'intention de s'exposer ainsi, ni d'en dire si

long. Et même si elle n'avait pas *tout* dit, elle aurait dû savoir qu'il ne fallait jamais donner une prise sur soi à une Aes Sedai – y compris quand elle n'avait pas encore idée du meilleur moyen d'en tirer parti. Parce qu'elle finissait toujours par trouver...

— Mère, je t'ai fait part du message de Moiraine, et je t'ai révélé tout ce que je sais sur mes visions. Ne puis-je pas remettre mes bons vieux vêtements et m'en aller ?

— T'en aller où ?

— À Tear.

Après une petite conversation avec Gawyn, histoire qu'il ne fasse pas de bêtises... Avant de partir, elle aurait aimé avoir le courage de demander où étaient Egwene et les deux autres jeunes femmes, mais si elle refusait de dire à Gawyn où était Elayne, Siuan ne consentirait sûrement pas à le lui dire.

— À Tear... ou ailleurs, pourvu que Rand y soit. Je ne suis pas la première femme qui perd la tête pour un homme, après tout...

— Certes, mais tu es la première qui perd la tête pour le Dragon Réincarné. Quand le monde saura qui il est – et ce qu'il est – rester à ses côtés deviendra dangereux. Et s'il brandit déjà *Callandor*, le monde ne tardera plus beaucoup à tout savoir. La moitié des gens voudront le tuer, comme si ça pouvait empêcher l'Ultime Bataille et garder le Ténébreux dans sa prison. Autour de Rand, beaucoup de gens périront. Il vaudrait peut-être mieux que tu restes ici.

La Chaire d'Amyrlin semblait pleine de compassion, mais Min ne se laissa pas abuser. Siuan Sanche ne faisait jamais de sentiment, elle l'aurait juré sous la torture.

— Je courrai le risque... Qui sait ? je pourrai peut-être l'aider. Par exemple, avec mes visions. De toute façon, la Tour Blanche n'est pas un endroit beaucoup plus sûr, et ça ne changera pas tant qu'il y aura des sœurs rouges. En Rand, ces femmes verraient un homme capable de canaliser, et elles oublieraient sur-le-champ l'Ultime Bataille et les prophéties du Dragon.

— Elles ne seraient pas les seules à réagir ainsi, dit Siuan. Les anciennes façons de penser collent à la peau des gens, c'est comme ça...

Min ne cacha pas sa surprise. La Chaire d'Amyrlin semblait être de son côté... Vraiment étrange...

— Il est de notoriété publique que je suis amie avec Egwene et Nynaeve, qui viennent du même village que Rand. Pour l'Ajah Rouge, ça suffira à établir ma « complicité ». Si je reste ici, on m'arrêtera dès qu'on saura qui est Rand. Egwene et Nynaeve subiront le même sort, si tu ne les as pas envoyés se cacher quelque part.

— Dans ce cas, il ne faut pas qu'on t'identifie. Si tu oubliais pour un temps tes vêtements d'homme ? Comme dit le proverbe, on n'attrape pas les poissons quand ils ont vu le filet.

La Chaire d'Amyrlin eut l'expression rusée d'un chat en train de jouer avec une souris.

— Quel poisson songes-tu à pêcher grâce à moi ? demanda Min.

Elle avait sa petite idée, en réalité, mais elle aurait tout donné pour se tromper.

Mais Siuan dévasta ses dernières illusions.

— L'Ajah Noir... Treize de ces femmes se sont enfuies, mais il en reste à la tour. Je ne sais plus à qui me fier, et je crains fort que ça ne change plus. Tu n'es pas un Suppôt des Ténèbres, je le sais, et ton don pourrait m'être utile. Au minimum, tu pourrais être une paire d'yeux aussi fiables que les miens.

— Tu as prévu ça depuis le début, n'est-ce pas ? C'est pour ça que tu veux réduire au silence

Gawyn et Sahra.

Min sentit la moutarde lui monter au nez. Quand cette femme disait le mot « grenouille », elle s'attendait à voir les gens faire des bonds. Le plus souvent, c'était le cas, mais ça n'excusait rien. Min n'était ni une grenouille ni une marionnette.

— C'est ce que tu as fait à Egwene, Elayne et Nynaeve ? Tu les as envoyées aux troussees de l'Ajah Noir ? Voilà qui te ressemblerait bien !

— Occupe-toi de tes filets, mon enfant, et laisse tes amies se charger des leurs. Pour autant que ça te regarde, elles font pénitence dans une ferme. Me suis-je bien fait comprendre ?

Le regard de Siuan fit frissonner Min. Au fond, il était facile de défier l'autorité de la dirigeante – jusqu'à ce que cette lueur glaciale passe dans ses yeux bleus.

— Oui, mère...

Min eut honte se plier si facilement, mais un coup d'œil à Siuan la convainquit que c'était plus prudent.

— J'imagine que porter cette robe un peu plus longtemps ne me tuera pas...

Siuan parut soudain amusée, une réaction qui inquiéta son interlocutrice.

— J'ai peur que ça ne suffise pas... Min en robe, c'est toujours Min, pour une personne physionomiste. Et tu ne peux pas porter en permanence une cape à la capuche relevée. Pour que ça marche, tu vas devoir changer tout ce qui peut l'être. *Primo*, tu resteras Elmindreda. Après tout, c'est ton nom. *Secundo*, tes cheveux sont assez longs pour qu'on te fasse des boucles. Quant au maquillage... Je n'ai jamais eu recours au fond de teint, à la poudre et au fard, mais Leane doit se rappeler comment on s'en sert...

Depuis la mention des boucles, Min écarquillait les yeux d'horreur.

— Oh ! non ! ne put-elle s'empêcher de souffler.

— Quand Leane aura fait de toi une parfaite Elmindreda, personne ne te confondra avec Min la garçonne.

— Non, non et non !

— Il faudra aussi expliquer pourquoi une délicate jeune femme qui ne ressemble en rien à Min séjourne à la tour...

Siuan plissa pensivement le front.

— Oui, j'ai trouvé ! Je laisserai filtrer que dame Elmindreda a encouragé deux prétendants au point de devoir se cacher avant de faire son choix... Chaque année, quelques femmes nous demandent le droit d'asile, et certaines pour des raisons aussi ridicules. (Siuan durcit soudain le ton.) Si tu penses encore à Tear, pèse bien le pour et le contre. Seras-tu plus utile à Rand là-bas ou ici ? Si l'Ajah Noir détruit la tour ou en prend le contrôle, il aura perdu l'aide, même minime, que je peux lui apporter. Alors, es-tu une femme raisonnable ou une gamine amoureuse ?

Piégée, Min eut le sentiment qu'on venait de lui passer les chaînes aux pieds.

— Mère, tu parviens toujours à plier les gens à ta volonté ?

— Presque toujours, mon enfant, presque toujours..., concéda Siuan avec un sourire glacial.

Tirant sur son châle aux franges rouges, Elaida contemplait la porte du bureau de la Chaire d'Amyrlin. Des deux jeunes femmes qui l'avaient franchie, la novice fut la première à la repasser dans l'autre sens – très vite après être entrée.

Quand elle aperçut Elaida, la novice eut une sorte de bêlement de brebis effrayée. La sœur rouge

eut l'impression de l'avoir déjà vue, même si elle était incapable de se rappeler son nom.

— Comment t'appelles-tu ?

— Sahra, Elaida Sedai..., couina la jeune fille.

Jugeant indigne d'elle d'enseigner à des filles stupides, Elaida se désintéressait des novices. Mais les malheureuses n'ignoraient rien d'elle et de sa réputation.

Elaida situa enfin Sahra. Une tête en l'air sans grand talent qui n'atteindrait jamais un haut niveau de Pouvoir. Presque à coup sûr, elle n'en savait pas plus long que ce qu'Elaida avait vu et entendu. Et à part le sourire de Gawyn, elle avait sans doute déjà tout oublié. Une idiote qu'il convenait de congédier d'un geste agacé.

La fille se fendit d'une révérence qui la plia en deux, puis elle déguerpit sans demander son reste.

Elaida ne perdit pas de temps à la regarder s'éloigner. Se détournant, elle descendit le couloir, la novice déjà effacée de son esprit. Extérieurement impassible, mais bouillant à l'intérieur, elle ne remarqua pas les domestiques, les novices et les Acceptées qui s'écartèrent vivement de son chemin en la saluant maladroitement. À un moment, elle faillit percuter une sœur marron qui marchait le nez plongé dans ses notes.

Surprise, la sœur plutôt replète poussa un cri qu'Elaida n'entendit même pas.

Robe ou pas, elle avait reconnu la visiteuse de la Chaire d'Amyrlin. C'était Min, une jeune femme qui avait déjà passé beaucoup de temps avec Siuan Sanche lors de son premier séjour à la tour. Pour quelles raisons ? Personne ne le savait...

Min, la grande amie d'Elayne, d'Egwene et de Nynaeve. Trois femmes au sujet desquelles la Chaire d'Amyrlin ne disait pas tout, ça tombait sous le sens. Tous les rapports affirmant qu'elles faisaient pénitence dans une ferme étaient des comptes-rendus de troisième ou de quatrième main qui avaient pour origine Siuan Sanche en personne et permettaient de noyer le poisson – une expression particulièrement bien choisie, dans ce cas précis – sans se rendre coupable d'un véritable mensonge.

Malgré tous ses efforts, Elaida n'avait jamais pu localiser la ferme où les trois jeunes femmes étaient censées se réhabiliter. Une preuve de plus qu'il s'agissait d'une fumisterie.

— Que la Lumière la brûle ! s'écria Elaida, lâchant un instant la bonde à sa colère.

Parlait-elle de Siuan ou de la Fille-Héritière ? Pour être honnête, elle n'aurait su le dire. De toute façon, l'imprécation convenait aux deux.

Ayant entendu l'éclat de la sœur rouge, une Acceptée devint aussitôt plus blanche encore que sa robe. Elaida la dépassa sans même la regarder.

Sans parler de tout le reste, elle enrageait de ne pas pouvoir mettre la main sur Elayne. Et elle avait une excellente raison pour cela.

Première Aes Sedai ainsi douée depuis Gita Moroso, morte quelque vingt ans plus tôt, elle avait l'aptitude de prévoir (parfois) l'avenir. Grâce à ce talent peu puissant et très capricieux, car il ne se manifestait pas souvent, elle avait prédit que la lignée royale d'Andor serait la clé de la défaite du Ténébreux lors de l'Ultime Bataille. Encore très jeune à l'époque, et en robe d'Acceptée, elle s'était pourtant montrée assez maligne pour garder cette information par-devers elle. Se liant à Morgase dès qu'il était devenu évident que celle-ci porterait la couronne, elle avait patiemment tissé sa toile – un réseau d'influence au plus haut niveau du royaume. Et voilà que ses efforts étaient réduits à néant par la disparition d'Elayne ! Avait-elle sacrifié ses ambitions personnelles pour rien ? Car si elle ne s'était pas consacrée au royaume d'Andor, elle aurait très bien pu souffler son poste à Siuan Sanche...

Non sans effort, Elaida parvint à se concentrer sur ses préoccupations les plus pressantes. Egwene et Nynaeve venaient du même village que Rand al'Thor, un étrange jeune homme que Min connaissait aussi, même si elle s'efforçait de le cacher. Rand al'Thor était au centre de toute cette affaire.

Elaida l'avait vu une seule fois, en Andor. Il s'était présenté comme un berger de Deux-Rivières, bien qu'il eût toutes les caractéristiques d'un Aiel. En le voyant, Elaida avait eu une révélation. Il était *ta'veren* ! Alors que la plupart des individus s'inséraient dans la Trame selon la volonté de la Roue du Temps, les *ta'veren* avaient le pouvoir, au moins temporairement, de forcer la Trame à se tisser autour d'eux.

Le chaos accompagnait Rand al'Thor. Elaida avait vu la division et les conflits qui menaçaient le royaume d'Andor à cause de lui – et qui risquaient de s'étendre à d'autres pays.

Préserver la lignée andorienne et son royaume était essentiel, quoi qu'il puisse arriver d'autre. Depuis sa première vision de l'avenir, Elaida en était convaincue.

Il y avait d'autres fils, assez pour piéger Siuan dans sa propre toile, en vérité. Il existait trois *ta'veren*, tous originaires du même village, appelé Champ d'Emond. Ils avaient le même âge, une coïncidence assez curieuse pour faire jaser tant et plus dans la tour.

Lors de son voyage au Shienar, environ un an plus tôt, Siuan avait vu les trois garçons, et elle leur avait même parlé. Par hasard, prétendaient les naïfs qui n'en savaient pas aussi long qu'Elaida.

Rand al'Thor... Perrin Aybara... Matrim Cauthon...

Lorsque Elaida avait rencontré le jeune al'Thor, c'était Moiraine qui avait permis au garçon de se volatiliser. Au Shienar, c'était encore Moiraine qui accompagnait les trois *ta'veren*. Moiraine Damodred, la plus proche amie de Siuan Sanche lorsque les deux jeunes femmes étaient novices. Si elle avait été joueuse, Elaida aurait parié que nul à part elle ne se souvenait de cette amitié. Le jour où elles avaient reçu leur châte, à la fin de la guerre des Aiels, Siuan et Moiraine avaient pris des chemins différents, se comportant soudain comme deux étrangères. Mais Elaida, alors Acceptée, avait dispensé des cours à ces deux novices, les admonestant à l'occasion parce qu'elles bâclaient leurs corvées. Elle n'avait pas perdu la mémoire, même s'il lui semblait impossible que le complot des deux femmes remonte à si longtemps – à une époque où Rand al'Thor devait à peine être né. Mais pour avoir vu bien des choses dans sa vie, elle savait qu'en fait, rien n'était impossible...

Quoi que manigançât Siuan, il fallait l'arrêter. Le chaos se répandait partout à une vitesse folle. Le Ténébreux serait bientôt libre, ça ne faisait plus de doute. Glacée d'horreur à cette seule idée, Elaida se répéta que la tour devait être purgée des conspirations de palais afin de mieux affronter l'avenir. Il fallait avoir les coudées franches afin de tirer les bonnes ficelles et d'éviter ainsi que les nations se délitent, dévastées par les agissements irresponsables de Rand al'Thor. Pour commencer, il fallait empêcher ce fou de détruire le royaume d'Andor.

Elaida n'avait parlé à personne de sa rencontre avec le jeune homme. Si possible, elle voulait régler cette affaire discrètement. Le Hall de la Tour parlait déjà de surveiller, voire de guider, les trois *ta'veren*. Bref, il ne serait jamais d'accord pour qu'on les élimine – en particulier Rand, beaucoup plus dangereux que les autres.

Une mission qu'il fallait accomplir pour le bien de la tour et du monde...

Elaida eut une sorte de rugissement étouffé. Siuan avait toujours été têtue comme une mule, même en tant que novice. Et pour une fille de pêcheur, elle avait une trop haute idée d'elle-même. Mais comment pouvait-elle impliquer la tour dans une histoire pareille sans en informer le Hall ? Elle

savait aussi bien que n'importe qui ce que l'avenir réservait au monde. La seule hypothèse qui pouvait être plus grave consistait en...

Elaida s'immobilisa, comme foudroyée. Rand al'Thor était-il capable de canaliser le Pouvoir ? Ou un des autres *ta'veren* ?

Non, s'il y en avait un, ça ne pouvait être que Rand... Mais Siuan ne pouvait pas être allée jusque-là. C'était impensable. Une telle trahison...

— Qui sait de quoi elle est capable ? Cette femme n'a jamais eu l'envergure d'une Chaire d'Amyrlin.

— On parle toute seule, Elaida ? lança soudain une voix. Je sais que les sœurs rouges n'ont pas d'amies à l'extérieur de leur Ajah, mais elles doivent bien en avoir à l'intérieur pour bavarder un peu...

Elaida tourna la tête vers Alviarín. L'Aes Sedai au cou de cygne soutint son regard avec l'insupportable décontraction des sœurs de l'Ajah Blanc.

Les sœurs rouges et les blanches ne s'aimaient pas, c'était de notoriété publique. Au sein du Hall, elles s'affrontaient depuis un bon millier d'années. Les Aes Sedai blanches se rangeaient souvent dans le même camp que les bleues. Siuan étant originaire de l'Ajah Bleu, ça compliquerait les choses, mais les sœurs blanches se targuaient d'être des parangons de logique...

— Fais donc quelques pas avec moi, proposa Elaida.

Alviarín hésita puis se décida à suivre sa collègue.

Au début, elle fronça les sourcils de surprise en entendant ce qu'Elaida avait à dire sur la Chaire d'Amyrlin. Peu à peu, la surprise se transforma en attention pointilleuse.

— Tu n'as aucune preuve d'une... indécatesse, dit cependant Alviarín quand la sœur rouge en eut terminé.

— Pas encore...

Elaida eut un petit sourire en voyant la sœur blanche hocher gravement la tête. Un bon début, cette conversation impromptue. D'une façon ou d'une autre, il faudrait neutraliser Siuan avant qu'elle ait détruit la tour.

Bien caché dans un bosquet de grands chênes, en surplomb de la rive nord de la rivière Taren, Dain Bornhald repoussa en arrière sa cape blanche à la poitrine brodée d'un grand soleil et leva à hauteur de ses yeux une longue-vue en cuir rigide. Un nuage d'aiguillons tourbillonnait autour de sa tête en bourdonnant, mais il n'y prêta pas attention. Dans le village de Bac-sur-Taren, de l'autre côté de la rivière, où les grands bâtiments de pierre étaient surélevés en prévision des crues printanières, les habitants se penchaient aux fenêtres ou se tenaient sur leur perron pour regarder les trente cavaliers en cape blanche perchés sur leurs destriers caparaçonnés.

Une délégation de villageois conversait avec les Fils de la Lumière. En fait, ils écoutaient religieusement Jaret Byar, d'après ce que Dain voyait de si loin, et c'était très bien comme ça.

Dain crut entendre la voix de son père, montant d'un passé pas si lointain que ça :

« Si tu leur laisses penser qu'ils ont une chance, un crétin tentera de la saisir. Tu devras le tuer, mais un autre imbécile essaiera de venger le premier, et tu n'en finiras jamais. Instille la sainte terreur de la Lumière dans le cœur des gens, fais-leur comprendre qu'il ne leur arrivera rien de fâcheux s'ils t'obéissent, et tout se passera très bien. »

Mâchoires serrées, Dain pensa à son défunt père et se jura de nouveau que sa mort ne resterait

pas impunie. À coup sûr, seul Byar avait compris pourquoi il s'était si facilement contenté d'un commandement qui l'exilait dans un territoire oublié de tous, au fin fond du royaume d'Andor. Byar savait, mais il tiendrait sa langue. Après la mort de Geofram, il avait reporté toute sa fervente loyauté sur Dain, qui n'avait pas hésité un instant à le choisir comme second, quand Eamon Valda l'avait nommé à son nouveau poste.

Se détournant des villageois, Byar talonna son cheval et remonta sur le bac. Aussitôt, les haleurs se mirent à l'ouvrage, faisant traverser la rivière à l'embarcation.

En officier expérimenté, Byar surveilla de près les efforts des haleurs. Lui jetant des regards nerveux, les hommes firent montre d'une ardeur au travail tout à fait satisfaisante.

— Seigneur Bornhald ?

Baissant sa longue-vue, Dain tourna la tête vers l'homme qui venait de s'immobiliser à côté de lui. Le dos bien droit, le regard braqué devant lui sous son casque conique, ce soldat arborait une armure aussi immaculée que sa cape – un exploit après le long voyage depuis Tar Valon, d'autant plus que Dain avait imposé à la colonne un rythme infernal.

— Oui, Fils de la Lumière Ivon ?

— C'est le centurion Farran qui m'envoie, seigneur. C'est un problème avec les Zingari... Ordeith parlait avec trois d'entre eux, et voilà qu'ils se sont volatilisés !

— Par le sang et les cendres ! jura Dain.

Tournant les talons, il s'enfonça dans le bosquet, Ivon le suivant comme son ombre.

Impossibles à voir depuis la rivière, des cavaliers en cape blanche attendaient entre les arbres, la lance inclinée nonchalamment et l'arc posé en travers de leur selle. Piaffant d'impatience, les chevaux agitaient nerveusement la queue, mais leurs cavaliers se montraient beaucoup plus stoïques. Ce n'était pas la première rivière qu'ils allaient traverser en terre inconnue, et pour une fois, personne ne serait là pour tenter de leur barrer le chemin.

Dans une grande clairière, derrière les cavaliers, une caravane de Tuatha'an occupait presque tout l'espace disponible. Les roulottes des Gens de la Route, quasiment des maisons montées sur roues, composaient un tableau aux couleurs bigarrées – pour rester poli, et ne pas dire « criardes », parce que les Zingari, en matière d'harmonie des teintes, faisaient montre d'un goût (ou d'une absence de goût) unique au monde. Et comparés aux vêtements de ces nomades, leurs véhicules auraient pu passer pour des modèles de sobriété...

Assis par groupes à même le sol, ces hommes et ces femmes regardaient les cavaliers avec ce qu'il fallait bien appeler une sereine méfiance, faute d'une meilleure expression. Le serrant contre elle, une mère apaisait les pleurs de son enfant. Un peu à l'écart, des mouches bourdonnaient autour de molosses morts entassés les uns sur les autres. Profondément pacifiques, les Zingari n'auraient pas levé une main pour se défendre, et leurs chiens servaient surtout à la dissuasion. Mais Dain Bornhald n'avait pas voulu prendre de risques.

Pour surveiller les Zingari, six hommes lui avaient paru largement suffisants. Même s'ils s'efforçaient de rester impassibles, ces Fils de la Lumière trahissaient leur embarras. Aucun ne regardait le septième homme perché sur un cheval, près des chariots. Un petit type malingre au grand nez vêtu d'une veste grise qui semblait bien trop grande pour lui alors qu'elle devait pourtant être à sa taille.

Véritable montagne de chair, mais néanmoins vif comme l'éclair lorsqu'il le fallait, le centurion Farran foudroyait du regard les six sentinelles et l'homme solitaire. Apercevant Bornhald, il le salua

d'une main gantée et lui laissa le douteux privilège de mener la conversation.

— J'ai un mot à vous dire, maître Ordeith...

Le petit homme inclina la tête, dévisagea un long moment l'officier, puis il daigna mettre pied à terre.

Farran eut un grognement agacé, mais Dain ne perdit pas son équanimité.

— Trois Zingari ont disparu, maître Ordeith. Auriez-vous mis en pratique vos propres suggestions ?

En voyant les Zingari, Ordeith avait eu ce cri du cœur : « Tuez-les, ils ne nous serviront à rien. »

Même si Dain avait abattu son compte d'ennemis, la nonchalance du petit homme lui avait donné des sueurs froides.

— Pourquoi les aurais-je tués ? demanda Ordeith en grattant son nez proéminent du bout d'un index. Surtout après l'indignation qu'a soulevée chez vous ma modeste suggestion...

L'accent de Lugard d'Ordeith était plus prononcé depuis le matin. Cela changeait chaque jour sans que le petit homme semble s'en apercevoir, un autre détail, chez lui, qui perturbait Dain.

— Donc, vous leur avez permis de s'enfuir ?

— Eh bien, j'ai conduit quelques-uns de ces types à l'écart, histoire de découvrir ce qu'ils savaient. En toute tranquillité, si vous voyez ce que je veux dire.

— Ce qu'ils savaient ? Au nom de la Lumière ! en quoi les connaissances de Zingari pourraient nous être utiles ?

— Pas moyen de le savoir avant d'avoir demandé, non ? Je ne les ai pas trop amochés, ces vagabonds, puis je leur ai dit de retourner avec les autres. Qui les aurait crus assez courageux pour filer alors que le coin grouille de Fils de la Lumière ?

Dain s'avisa qu'il serrait nerveusement les dents. Sa feuille de route avait consisté à rejoindre l'étrange bonhomme le plus vite possible afin de prendre connaissance des ordres complémentaires qu'il lui remettrait. Le jeune officier n'avait apprécié aucune des deux étapes, même si tous les documents portaient le sceau et la signature de Pedron Niall, le seigneur général des Fils de la Lumière.

Il restait trop de zones d'ombre, en particulier sur le statut précis d'Ordeith. Le petit homme était censé conseiller Dain, qui devait en retour coopérer avec lui. Mais qui était sous les ordres de qui ? Rien ne le laissait deviner, et ça sous-entendait que Dain devrait se plier à la volonté d'Ordeith. Un état de fait qui lui déplaisait souverainement.

Les ordres n'indiquaient même pas pourquoi on envoyait tant de Fils de la Lumière dans un coin perdu. Pour éliminer les Suppôts des Ténèbres et répandre partout la Lumière, bien entendu. Chez les Capes Blanches, cela allait de soi. Mais expédier près d'une demi-légion en territoire andorien sans autorisation ? Si l'affaire parvenait aux oreilles de la reine, à Caemlyn, ça risquait de barder. Un bien gros risque – trop gros, en fait, pour être justifié par les chiches explications que contenaient les ordres.

Ordeith était la clé de tout. Connaissant le seigneur général, Dain ne parvenait pas à comprendre comment il avait pu accorder sa confiance à cet homme. Un sourire de faux-jeton, des sautes d'humeur, un regard hanté... Avec Ordeith, impossible de savoir à quel type d'homme on était en train de parler. Et son fichu accent, qui pouvait parfois changer en plein milieu d'une phrase !

Les cinquante Fils de la Lumière qui accompagnaient Ordeith étaient presque aussi sinistres que lui. Pour disposer d'une telle brochette de tristes sires pleins de sournoiserie, le petit homme avait dû

les choisir lui-même. Et cette sélection en disait long sur sa nature profonde.

Son nom, Ordeith, signifiait « absinthe » dans l'ancienne langue. Un poison mortel, dès qu'on s'y adonnait...

Mais Dain avait des raisons personnelles d'être dans ce coin perdu. Puisqu'on le lui avait ordonné, il coopérerait avec le petit homme. Mais jusqu'à un certain point seulement...

— Maître Ordeith, ce bac est le seul moyen de sortir du territoire de Deux-Rivières.

Ce n'était pas tout à fait vrai. D'après la carte dont disposait Dain, c'était effectivement l'unique façon de traverser la rivière Taren. Au sud, où coulait la Manetherendrelle, il ne semblait pas y avoir de gué, et des marécages s'étendaient partout à l'est. Mais à l'ouest, il devait y avoir un passage à travers les montagnes de la Brume. La carte n'allant pas plus loin que leurs contreforts, c'était impossible à affirmer. Et de toute façon, une telle expédition aurait sans doute coûté la vie à une bonne moitié des forces de Dain. Quoi qu'il en soit, il refusait qu'Ordeith soit informé de cette possibilité.

— Quand viendra le temps de partir, si des soldats andoriens nous barrent le chemin, vous chevaucherez en tête de notre colonne, maître Ordeith. Ainsi, vous découvrirez combien il est difficile de traverser un cours d'eau si large quand un ennemi est décidé à vous en empêcher.

— C'est votre premier commandement, dirait-on ? lâcha Ordeith, moqueur. Ce territoire fait partie du royaume d'Andor, c'est vrai, mais depuis des générations, Caemlyn n'y a plus envoyé de percepteur des impôts. Même si ces trois Zingari donnent l'alerte, qui les prendra au sérieux ? Et au cas où le danger vous effaroucherait, songez au sceau qui figure sur vos ordres.

Jetant un coup d'œil à Dain, Farran fit mine de dégainer son épée. Mais son supérieur secoua très légèrement la tête, le dissuadant de continuer.

— Maître Ordeith, je suis décidé à traverser cette rivière, et je le ferai même si on m'apprend que Gareth Bryne et la Garde de la Reine sont sur le point d'arriver.

— Bien entendu, bien entendu..., fit Ordeith, soudain conciliant. Il y aura autant de gloire à glaner ici qu'à Tar Valon, croyez-moi... (Ses yeux noirs se voilant, il regarda dans le vague, comme s'il rêvait éveillé.) À Tar Valon, il y a *également* des choses que je veux.

Et je dois coopérer avec lui..., pensa Dain, accablé.

Immobilisant sa monture, Jaret Byar mit pied à terre à côté de Farran. Aussi grand que le centurion, cet officier au visage étroit et aux yeux noirs enfoncés dans leurs orbites était sec comme un coup de trique. À croire qu'on l'avait mis à bouillir pour faire fondre jusqu'à sa dernière once de graisse.

— Seigneur, le périmètre est sécurisé. Lucellin s'est assuré que personne ne puisse s'échapper. Quand j'ai mentionné les Suppôts des Ténèbres, les villageois ont failli s'oublier sous eux. À les en croire, il n'y en a pas parmi eux. En revanche, plus au sud, il y aurait des nids de sbires du Ténébreux...

— Plus au sud ? Voilà qui est intéressant... Nous verrons ça bientôt. Byar, fais traverser trois cents hommes. Ceux de Farran en premier... Les autres suivront quand les Zingari seront passés. Et assure-toi qu'il n'y ait pas d'autres fugitifs.

— Nous allons dévaster Deux-Rivières ! s'écria soudain Ordeith, de la bave au coin des lèvres. Nous fouetterons ces gens et nous leur arracherons l'âme, comme je le lui ai promis ! Alors, il viendra. Oui, il viendra !

Dain fit signe à Byar et à Farran d'exécuter ses ordres.

Un fou furieux... Le seigneur général m'a associé à un dément ! Mais qu'importe, puisque je finirai par te retrouver, Perrin de Deux-Rivières ! Coûte que coûte, je vengerai mon père !

Debout sur une terrasse à colonnade, au sommet d'une colline, la haute dame Suroth contemplait le port de Cantorin, une vaste anse aux contours irréguliers.

Les côtés du crâne rasés, Suroth arborait une large crête de cheveux noirs qui tombait comme une natte dans son dos. Vêtue d'une robe plissée blanche, elle pianotait sur la balustrade de pierre lisse presque aussi immaculée que sa tenue. Entendant à peine le cliquetis que produisaient ses doigts aux ongles incroyablement longs – les deux premiers étant vernis en bleu –, la Seanchanienne songeait au chemin qu'elle avait parcouru et à celui qui lui restait à faire.

Soufflant de l'océan d'Aryth, une brise légère mais fraîche charriait une forte odeur iodée. Agenouillées contre le mur, derrière la haute dame, deux servantes brandissant un grand éventail de plumes blanches s'apprêtaient à intervenir si le vent venait à tomber. Deux autres femmes et quatre hommes complétaient le petit groupe de domestiques accroupis derrière leur maîtresse, ne guettant qu'un geste d'elle pour la servir. Pieds nus, les huit jeunes gens portaient tous une tunique transparente – une exigence de la haute dame qui se délectait en esthète de la grâce de leurs mouvements et de la ligne épurée de leurs membres fins et pourtant musclés.

Mais pour l'heure, Suroth ne remarquait même pas la présence des serviteurs, comme s'ils avaient fait partie du mobilier.

En revanche, elle avait parfaitement conscience de la présence de six Gardes de la Mort impériaux, à chaque extrémité de la colonnade. Immobiles comme des statues, leur lance à ruban noir et leur bouclier tout aussi sombre ne frémissant même pas, ces soldats incarnaient à la fois le triomphe et la vulnérabilité de Suroth. Ces hommes servaient exclusivement l'Impératrice et les représentants qu'elle désignait. Résolus à tuer ou à mourir sans broncher, selon ce qui s'imposait, ils mettaient dans les deux la même ferveur et la même loyauté. Comme le soulignait un vieux proverbe, dans les hautes sphères, tous les chemins étaient pavés de dagues...

Suroth pianota un peu plus fort sur la balustrade. Elle avançait sur le fil du rasoir, et toute chute serait mortelle.

La partie intérieure du port, près du mur d'enceinte de la ville, était remplie de bateaux appartenant aux Atha'an Miere – le légendaire Peuple de la Mer. Tous ces bâtiments, même les plus larges, semblaient bien trop étroits pour leur considérable longueur. Tous les cordages étant coupés, les espars et les bômes pendaient selon des angles qui auraient normalement été impossibles. Comme toute personne capable de naviguer présente sur une des îles, leurs équipages se trouvaient à terre, sous bonne garde. Dans la partie extérieure du port, de grands navires seanchaniens à la proue carrée formaient une « haie » défensive et d'autres bâtiments, plus loin, surveillaient l'accès au grand large. L'un de ces géants, ses grandes voiles striées gonflées par le vent, escortait vers la jetée une flottille de petits bateaux de pêche. En se dispersant, ces derniers auraient sûrement pu s'enfuir – quelques-uns d'entre eux, en tout cas – mais la présence d'une *damane*, sur le grand bateau, les dissuadait d'essayer. Une unique démonstration du pouvoir des *damane* avait suffi à convaincre tous les capitaines. Et s'ils avaient encore des illusions, il leur suffisait pour les perdre de regarder la coque éventrée du bateau atha'an miere qui gisait sur un banc de boue, près de l'entrée du port.

Suroth ignorait pendant combien de temps elle parviendrait à empêcher les Atha'an Miere qui naviguaient encore – et les habitants du maudit continent – d'apprendre qu'elle tenait les îles.

J'aurai le temps nécessaire... Il le faut !

Après la débâcle dont le haut seigneur Turak était l'unique responsable, rallier presque toutes les forces seanchaniennes et les réorganiser avait déjà été un petit miracle en même temps qu'un fantastique exploit. À quelques exceptions près, tous les bâtiments qui avaient pu fuir Falme étaient sous le contrôle de Suroth, et personne ne lui contestait le droit de commander les Hailene – les Éclaireurs en nouvelle langue. Si la chance ne tournait pas, personne, sur le continent, ne se douterait que cette flotte était regroupée ici. Une force attendant de s'emparer des terres que l'Impératrice revendiquait en toute légitimité. Alors sonnerait l'heure du Corenne. Le Retour tant attendu et tant espéré.

Les agents de Suroth préparaient déjà la voie royale de la conquête. Ainsi, elle ne devrait pas retourner à la cour des Neuf Lunes pour s'excuser devant l'Impératrice d'un échec qui n'était pas le sien.

La simple éventualité de devoir se soumettre à cette épreuve fit frissonner Suroth. S'excuser devant l'Impératrice était toujours humiliant et très souvent douloureux, mais il y avait plus grave encore : le risque de se voir refuser une mort digne au terme du rituel. Devoir continuer à vivre en faisant mine que rien n'était arrivé, alors que tout le monde, des plus humbles paysans aux élus du Sang, savait qu'on n'était plus que l'ombre de soi-même.

Un jeune et beau serviteur approcha, portant un peignoir vert pâle brodé d'oiseaux du paradis au plumage scintillant. Tendant les bras pour enfiler le vêtement, Suroth ne remarqua pas le domestique – un peu comme elle serait passée à côté d'un grain de poussière gisant sur le sol entre ses escarpins de velours.

Pour ne pas être obligée de s'excuser, elle allait devoir reconquérir ce qui avait été perdu mille ans plus tôt. À cette fin, il lui faudrait régler définitivement le problème posé par l'homme qui, selon ses espions, affirmait être le Dragon Réincarné.

Si je ne trouve pas un moyen de le rendre inoffensif, le mécontentement de l'Impératrice sera le cadet de mes soucis...

Se retournant lentement, Suroth traversa la terrasse et entra dans la grande pièce dont le mur, de ce côté-là, était presque entièrement composé d'arches et de portes-fenêtres, afin de laisser pénétrer la brise. Les lambris clairs aux reflets satinés l'avaient séduite au premier coup d'œil. En revanche, elle s'était débarrassée du mobilier appartenant à l'ancien propriétaire des lieux, le gouverneur de Cantorin, le remplaçant par une série de paravents pour la plupart ornés d'oiseaux ou de motifs floraux. Mais l'un d'eux arborait l'image d'un grand félin tacheté du Sen T'jore, un spécimen aussi grand qu'un poney, et un autre celle d'un aigle noir des montagnes, sa crête lui faisant comme une couronne neigeuse tandis que ses ailes au bout blanc, représentées grandeur nature, se déployaient sur plus de sept pieds de large. De tels paravents, Suroth le savait, étaient souvent tenus pour vulgaires. Mais quand on aimait les animaux, et qu'il n'y avait pas moyen d'en emmener avec soi, il fallait au moins se consoler avec l'image de ceux qu'on préférait par-dessus tout.

Quel que fût le domaine, Suroth n'était pas du genre à se laisser arrêter par les contingences de la vie.

Trois femmes l'attendaient à l'endroit où elle les avait laissées. Deux étaient agenouillées, la troisième se prosternant sur le parquet poli composé d'une alternance de lattes claires et sombres.

En robe bleue, un carré rouge brodé d'un éclair fourchu sur la poitrine, des bandes de la même couleur ornées d'un symbole identique ornant les côtés de leur jupe, les deux femmes agenouillées

étaient des *sul'dam*. Celle de gauche, Alwhin, une brune aux yeux bleus, l'air perpétuellement en colère, avait la moitié du crâne rasée. La partie encore présente de sa chevelure, soigneusement nattée, lui arrivait au niveau de l'épaule.

Suroth eut une moue un rien dubitative. Jusqu'à-là, aucune *sul'dam* n'avait jamais accédé au statut de *so'jhin*, en d'autres termes de servante suprême du Sang – un privilège héréditaire une fois qu'il était acquis –, et encore moins à celui de Voix du Sang. Mais il y avait d'excellentes raisons à cela. Alwhin en savait bien trop long pour ne pas être contrôlée d'une manière ou d'une autre...

Cela dit, pour l'heure, c'était la femme en robe grise prostrée sur le sol qui intéressait Suroth. Relié par une chaîne brillante au bracelet que portait l'autre *sul'dam*, nommée Taisa, le collier d'argent qui lui serrait le cou faisait d'elle une sorte de marionnette. Grâce à l'*a'dam*, Taisa contrôlait cette redoutable *damane* – une femme capable de canaliser le Pouvoir, et donc bien trop dangereuse pour être laissée en liberté. Partout sur le continent seanchanien, le souvenir des Armées de la Nuit restait vivace mille ans après leur destruction totale.

Suroth étudia alternativement les deux *sul'dam*. Elle ne se fiait plus à aucune de ces femmes, et pourtant, elle ne pouvait pas s'offrir le luxe de s'en détourner. Personne d'autre ne savait contrôler les *damane*. Et sans ces dernières... Eh bien, l'idée même qu'elles puissent manquer à l'appel était inenvisageable. Le pouvoir du Trône de Cristal, donc du Seanchan tout entier, reposait sur les *damane* convenablement contrôlées.

Décidément, ces derniers temps, Suroth devait supporter bien des choses qui ne lui plaisaient pas du tout. Comme cette maudite Alwhin, qui se rengorgeait sans vergogne, à croire qu'elle était *so'jhin* depuis le jour de sa naissance. Non, c'était encore plus grave : comme si elle appartenait au Sang, tout simplement, et s'agenouillait parce que tel était son bon plaisir.

— Pura... Je vais te poser la question...

La *damane* vêtue de gris se tendit, mais elle ne releva pas la tête, car son dressage avait été très strict. Avant de tomber entre les mains des Seanchaniens, quand elle était une Aes Sedai – cette engeance mille fois honnie –, elle portait un autre nom. Mais Suroth ne le connaissait pas, et elle s'en souciait comme d'une guigne.

— Allons, réponds, Pura ! Comment la Tour Blanche contrôle-t-elle l'homme qui se fait appeler le Dragon Réincarné ?

La *damane* redressa très légèrement la tête, juste ce qu'il fallait pour jeter un coup d'œil inquiet à Taisa. Si sa réponse déplaisait, la *sul'dam*, en utilisant l'*a'dam*, pouvait la faire hurler de douleur sans même bouger le petit doigt.

— La tour ne tenterait pas de contrôler un faux Dragon, haute dame. Les Aes Sedai le captureraient, puis elles l'apaiseraient...

Indignée, Taisa interrogea Suroth du regard. La réponse était à côté de la question, laissant penser qu'une haute dame du Sang avait tenu des propos absurdes ou mensongers.

Suroth fit signe à la *sul'dam* de ne pas intervenir. Elle n'avait aucune envie d'attendre que Pura se soit remise d'un juste châtement. Docile, Taisa n'insista pas.

— Je recommence, Pura : Que sais-tu au sujet des Aes Sedai... ? (Suroth fit la grimace, comme si ces deux mots avaient mauvais goût et Alwhin eut un rictus écœuré.) Des Aes Sedai, donc, qui aident cet homme. À Falme, nos soldats ont combattu des sœurs qui canalisaient le Pouvoir. Inutile de nier, comme tu peux le voir !

— Pura... Pura ne sait pas, répondit la *damane*, parlant d'elle à la troisième personne, à croire

qu'elle était un objet. (Elle regarda de nouveau Taisa, comme si elle redoutait de ne pas être crue.) C'est peut-être la Chaire d'Amyrlin... Ou le Hall... Non, Pura ne sait pas, haute dame.

— Cet homme est capable de canaliser le Pouvoir, dit Suroth.

La *damane* gémit, comme chaque fois que la haute dame répétait ces mots. À vrai dire, celle-ci en frémissait intérieurement, tant ça la bouleversait, mais elle prenait garde à ne rien en laisser paraître. Ce qui était arrivé à Falme n'avait pas pour cause l'intervention de femmes en mesure de canaliser – ou dans une si faible mesure que ça en devenait insignifiant. Les *damane* l'avaient bien senti, et les *sul'dam*, comme il était normal, avaient capté la même chose qu'elles. Donc, cela avait été l'œuvre de l'homme. Et ça prouvait qu'il était incroyablement puissant. Au point que Suroth, une fois ou deux, s'était surprise à se demander s'il n'était pas pour de bon le Dragon Réincarné.

C'est impossible ! se répéta-t-elle.

Et de toute façon, ça ne changeait rien à son plan.

— Je ne parviens pas à croire que la Tour Blanche, si méprisable fût-elle, puisse laisser un tel homme en liberté. Allons, dis-moi comment elle le contrôle.

La *damane* ne répondit pas, mais ses épaules tremblèrent légèrement, comme si elle sanglotait.

— Réponds à la haute dame ! cria Taisa.

La *sul'dam* ne bougea pas. Pura cria pourtant comme si on venait de la frapper. Un coup porté par l'intermédiaire de l'*a'dam*.

— Pura ne sait pas... (La *damane* leva une main tremblante, comme si elle voulait toucher le pied de Suroth.) Par pitié ! Pura a appris à obéir et à dire uniquement la vérité. Ne la punissez pas...

Suroth recula lentement, sans trahir son irritation. Être obligée de battre en retraite pour qu'une *damane* ne la touche pas, quelle indignité ! Et avoir failli subir le contact d'une femme capable de canaliser le Pouvoir... De quoi rêver d'un bon bain, même s'il ne s'était rien passé en réalité.

Taisa s'empourpra, révoltée par l'effronterie de la *damane*. Quelle honte, pour elle, qu'un tel incident se soit produit alors qu'elle portait le bracelet relié au collier de Pura ! Fallait-il qu'elle se prosterne devant la haute dame pour faire oublier ce scandale ? Ou devait-elle punir sur-le-champ la coupable ?

Alwhin arborait un demi-sourire méprisant dont le sens parut limpide à sa collègue : si *elle* avait porté le collier, cette horreur n'aurait jamais eu lieu.

Suroth leva très légèrement un index. Un geste que toute *so'jhin* connaissait depuis l'enfance. Une façon discrète de congédier une inférieure...

Alwhin la parvenue hésita avant d'interpréter ce code pourtant basique. Histoire de cacher son incompetence, elle s'en prit ensuite à Taisa.

— Retire cette... créature... de la vue de dame Suroth ! Quand tu l'auras dûment punie, va voir Surela et dis-lui que tu as rempli ta mission aussi maladroitement que si tu portais le bracelet pour la première fois. Précise que tu vas devoir être...

Suroth cessa d'écouter. Son geste n'impliquait rien de ce qu'Alwhin était en train d'improviser, il visait simplement à la débarrasser des trois femmes, mais les querelles entre *sul'dam* lui passaient largement au-dessus de la tête. En revanche, elle se demanda si Pura avait tenté de lui cacher quelque chose. Selon ses espions, on affirmait à Tar Valon et ailleurs que les Aes Sedai ne pouvaient pas mentir. Lors d'expériences menées par les *sul'dam*, il avait en effet été impossible de forcer Pura à proférer une contre-vérité – par exemple lui faire déclarer qu'un foulard blanc était noir. Cela dit, ces études n'étaient pas concluantes. Une personne naïve aurait pu prendre pour argent comptant les

pleurs et les suppliques de la *damane*, mais la femme qui avait désormais la responsabilité du Retour n'entendait pas avaler de pareilles couleuvres. La volonté de Pura n'était peut-être pas totalement brisée, et dans ce cas, elle avait pu se servir de sa prétendue incapacité à mentir pour mieux dissimuler sa duplicité. Les femmes capturées chez l'ennemi, Aes Sedai ou Naturelles, n'étaient pas aussi obéissantes et fiables que les *damane* « importées » du Seanchan. Probablement parce qu'elles n'acceptaient pas leur condition, à l'inverse de leurs semblables venues de l'autre côté de l'océan. Quand on avait été une Aes Sedai, il devait en rester quelque chose, en particulier une grande aptitude à la fourberie.

Pour la énième fois, Suroth regretta de ne pas avoir sous la main l'autre Aes Sedai capturée sur la pointe de Toman. Avec deux prisonnières à interroger, il aurait été plus facile de repérer les mensonges et les omissions volontaires. Mais se lamenter sur le lait renversé ne servait à rien. L'autre Aes Sedai pouvait être morte, noyée pendant la traversée, ou en pleine présentation à la cour des Neuf Lunes. Certains navires qui manquaient à l'appel étaient sûrement repartis vers le Seanchan, et l'un d'eux avait pu avoir la prisonnière à son bord.

Suroth elle-même avait envoyé un bateau transportant des rapports très précisément rédigés. Cela remontait à six mois, dès qu'elle avait senti que sa position de chef des Éclaireurs était consolidée. Le capitaine et les hommes d'équipage du navire appartenaient à des familles qui servaient la sienne depuis que Luthair Paendrag s'était proclamé Empereur, soit près d'un millier d'années. L'envoi de ce bateau était un pari audacieux, car l'Impératrice pouvait très bien le retourner à son expéditrice avec à son bord le remplaçant officiel de Suroth. Mais ne pas donner de nouvelles aurait été plus dangereux encore. Dans ce cas, seul un triomphe incontestable aurait pu sauver la haute dame...

Désormais, l'Impératrice devait être informée du désastre de Falme, du fiasco de Turak et des ambitieuses visées de Suroth. Mais que pensait-elle de tout ça, et qu'avait-elle l'intention de faire ? C'était un problème bien plus angoissant que le comportement d'une *damane*, quoi qu'elle ait pu être avant de porter un collier.

Mais l'Impératrice ne savait pas tout. Les plus mauvaises nouvelles ne pouvaient pas être confiées à un messager, si fiable fût-il. Suroth devrait les murmurer à l'oreille de la dirigeante, et elle s'était donné du mal afin qu'il en soit bien ainsi. Il restait quatre personnes vivantes au courant du grand secret. Deux n'en parleraient jamais à quiconque de leur propre gré...

Pour que les choses soient plus sûres, il faudrait trois cadavres supplémentaires...

— Mais la haute dame a besoin que ces trois sujets-là restent en vie..., murmura Alwhin.

Suroth sursauta, vexée d'avoir parlé à voix haute sans s'en apercevoir.

Mimant à la perfection l'humilité, Alwhin baissa les yeux... en trichant juste assez pour pouvoir continuer à observer en douce son interlocutrice.

— Haute dame, qui sait ce que l'Impératrice – puisse-t-elle vivre à jamais ! – risque de faire si elle découvre qu'on tente de lui cacher une telle information ?

Sans daigner répondre, Suroth refit son geste discret de l'index. De nouveau, Alwhin hésita. Cette fois, parce qu'elle n'avait pas envie de partir, comprit Suroth. Quelle impudence !

La *so'jhin* finit quand même par consentir à débarrasser le plancher.

Dès qu'elle fut seule, Suroth recouvra son calme au prix d'un très gros effort. Pour l'instant, la *sul'dam* lui posait un problème qu'elle ne pouvait pas résoudre. Ce n'était pas le seul, mais par bonheur, la patience était une des qualités majeures des membres du Sang. Et ceux qui en manquaient finissaient presque toujours dans la Tour des Corbeaux...

Lorsque Suroth revint sur la terrasse, les serviteurs agenouillés se penchèrent légèrement en avant pour indiquer qu'ils étaient prêts à satisfaire ses moindres désirs. Aux deux extrémités de la colonnade, les gardes d'élite assuraient toujours la sécurité et la tranquillité de la haute dame. Ravie de le constater, elle alla reprendre place devant la balustrade et sonda la mer. À des milles et des milles de là, le continent honni attendait ses conquérants...

Conduire les Éclaireurs à la victoire, le premier pas vers le Retour tant attendu, vaudrait à Suroth d'être couverte d'honneurs. Qui sait ? elle pouvait même être adoptée dans la famille de l'Impératrice. Un privilège, certes, mais pas sans complications... Et si elle capturait en plus ce Dragon, qu'il soit faux ou authentique, offrant à l'Impératrice le moyen de contrôler un fantastique pouvoir...

Si je fais prisonnier cet homme, le livrerai-je à l'Impératrice ? Toute la question est là...

Sans y penser, Suroth recommença à pianoter sur la balustrade.



Des perturbations dans la Trame



Balayant le grand delta baptisé les Doigts du Dragon, un labyrinthe de canaux de toutes les tailles, certains envahis de laîche aux feuilles coupantes, le vent soufflait en direction des terres. Ou plutôt des grandes étendues de roseaux qui séparaient des îlots où poussait une variété de miconia qu'on ne trouvait nulle part ailleurs. Puis le delta cédait enfin la place à sa source, à savoir le fleuve Erinin où des dizaines de petits bateaux de pêche, leur lanterne évoquant irrésistiblement une luciole, étaient rudement secoués par le courant. Ou par une force invisible, ainsi que le murmuraient les anciens, convaincus que des démons se déchaînaient dans la nuit. Les hommes plus jeunes riaient de ces superstitions. N'empêche qu'ils se hâtaient de relever leurs filets, à la nuit tombée, histoire de revenir plus vite chez eux. Selon les légendes, le mal ne pouvait pas entrer chez les gens, sauf s'ils l'y invitaient. C'était rassurant, sauf pour les fous qui traînaient encore dehors après le coucher du soleil.

L'odeur iodée que charriait le vent n'était plus qu'un souvenir lorsqu'il atteignait la grande cité nommée Tear où des auberges et des boutiques au toit de tuile côtoyaient de fantastiques palais dont les murs brillaient au clair de lune.

Pourtant, aucun de ces fabuleux bâtiments n'arrivait à la « cheville » de la Pierre de Tear, la mythique forteresse qui ressemblait de loin à une montagne et s'étendait du cœur de la cité au bord de l'Erinin. La plus vieille place forte érigée par l'humanité, tout à la fin de la Dislocation du Monde. Alors que des empires naissaient et mouraient, remplacés par des royaumes qui s'éteignaient à leur tour, la Pierre de Tear demeurait immuable – un roc sur lequel des armées, en trois mille ans, avaient vu se briser le fer de leurs lances, la lame de leurs épées et le courage de leurs héros. En trois millénaires, ce fief n'avait jamais été conquis. Mais cela venait de changer.

Pour l'heure, les rues, les tavernes et les auberges étaient désertes, car les gens restaient prudemment calfeutrés chez eux dès le coucher du soleil. Qui tenait la Pierre dominait Tear, qu'il s'agisse de la mégalopole ou du royaume. Il en allait ainsi depuis le début, et la population en avait toujours pris son parti. Le jour, les citadins acclamaient leur nouveau maître comme ils avaient acclamé l'ancien. La nuit, ils se terraient chez eux, frissonnant malgré la chaleur dès que le vent rugissait au-dessus de leur maison, rappelant les sanglots d'un millier de pleureuses déchaînées.

D'étranges espérances, toutes nouvelles, tourbillonnaient dans leur esprit. En des centaines de générations, nul n'avait plus osé nourrir de pareils rêves. Mais il y avait également des angoisses

aussi anciennes que la Dislocation du Monde...

Sur son itinéraire, le vent fouettait l'étendard du Dragon qui flottait désormais au sommet de la Pierre, se tendant vers la lune comme s'il avait voulu la décrocher. Le symbole du Dragon Réincarné, sur lequel s'affichait une créature de légende aux allures de reptile, mais avec des pattes et une crinière de lion.

Le Dragon Réincarné... Messenger du salut universel et héraut d'une nouvelle Dislocation du Monde...

Comme s'il s'indignait que tout soit appelé à se reproduire, le vent se jetait tel un taureau fou furieux contre les murs inébranlables de la forteresse. Indifférent, l'étendard continuait à tutoyer le ciel, à croire qu'il se réservait pour affronter de plus grandes tempêtes.

Sur la façade sud de la Pierre, environ à mi-hauteur, dans une confortable chambre, Perrin était depuis un moment assis sur un coffre, au pied de son lit à baldaquin. Tétanisé, une ombre de méfiance dans ses yeux jaunes, il regardait une femme aux cheveux noirs marcher de long en large dans la pièce.

D'habitude, Faile bavardait volontiers avec lui, se moquant parfois de la lenteur excessive et pourtant volontaire qu'il mettait en toute chose. Mais là, elle n'avait pas lâché dix mots depuis son arrivée. L'ancien apprenti forgeron sentait parfaitement bien l'odeur des pétales de rose qu'on avait glissés dans ses vêtements, après le nettoyage – le parfum même de son amie, pouvait-on dire. Mais il captait aussi une odeur de transpiration « propre » qui trahissait chez la jeune femme une grande nervosité.

Mais justement, Faile ne perdait pratiquement jamais son calme.

Alors que la jupe-culotte de la jeune femme bruissait au rythme de ses pas, Perrin se demanda pourquoi il sentait entre ses omoplates une démangeaison qui n'avait rien à voir avec la chaleur de la nuit.

Sans cacher son agacement, il gratta sa barbe de deux semaines, encore plus frisée que ses cheveux. Question chaleur, ça n'arrangeait rien, une raison de plus pour songer à se raser.

— Non, ça te va très bien, dit Faile, s'immobilisant soudain.

Mal à l'aise, Perrin haussa ses épaules nouées et douloureuses après de longues heures de travail à la forge. Très souvent, Faile semblait deviner ce qu'il pensait...

— Peut-être, mais ça démange..., se justifia le jeune homme.

Il regretta aussitôt de ne pas avoir fait montre de plus d'assurance. Après tout, c'était sa barbe, et il pouvait lui faire un sort quand il voulait.

Faile le dévisagea, la tête légèrement inclinée. Avec son profil si particulier, la femme dont le nom signifiait « faucon » avait parfois le regard intense d'un oiseau de proie. Un frappant contraste avec la douceur de sa voix, quand elle susurra :

— Tu es très beau, comme ça...

Perrin soupira et haussa de nouveau les épaules. Faile ne lui avait pas demandé de garder son appendice pileux, et elle ne le ferait pas. Mais il allait renoncer à se raser, c'était couru d'avance.

Comment son ami Mat se serait-il sorti d'une telle situation ? En pinçant la jeune femme, puis en l'embrassant avant de lancer un trait d'esprit qui l'aurait fait rire aux éclats, l'incitant en douceur à changer d'avis ? Oui, très probablement. Mais Perrin n'avait pas le don de Mat, quand il s'agissait des filles. Ni sa détermination, d'ailleurs. Parce que Mat n'aurait jamais crevé de chaud sous une barbe, en se grattant comme un perdu, parce qu'une femme le trouvait plus beau avec des poils sur les

joues et le menton.

Vraiment ? Même si la femme en question avait été Faile ?

Selon Perrin, le père de la jeune Quêteuse avait dû regretter amèrement qu'elle quitte la maison familiale. Parce qu'il aimait sa fille, sans nul doute, mais pas seulement. L'homme était un marchand de fourrures du Saldaea, à en croire Faile, et on pouvait difficilement imaginer meilleure négociatrice que cette jeune dame au regard acéré. Avec elle, les clients ne devaient pas discuter beaucoup le prix...

— Faile, quelque chose te perturbe, et ce n'est pas ma barbe...

Soudain sur ses gardes, la jeune femme évita soigneusement de regarder Perrin et fit mine de se livrer à un examen critique de la chambre.

Le décor animalier avait en effet de quoi surprendre. De la grande armoire aux montants du lit, épais comme une jambe de Perrin, tout était orné de sculptures de lions, de léopards et de faucons. Des scènes de chasse, bien entendu, certains des prédateurs ayant des yeux en grenat.

Perrin avait tenté de convaincre la *majhere* qu'une chambre très simple lui suffirait, mais elle n'avait pas semblé comprendre. Sûrement pas parce qu'elle était stupide. Cette femme commandait une armée de domestiques qui dépassaient en nombre les Défenseurs de la Pierre. Quel que fût le maître de la forteresse, elle assurait le fonctionnement au quotidien d'un gigantesque complexe. Mais elle regardait le monde avec les yeux d'une native de Tear. Pour elle, malgré ses frusques miteuses, Perrin était nécessairement plus qu'un jeune paysan. Pourquoi ? Parce que aucun paysan n'avait jamais été accueilli dans la forteresse, tout simplement. De plus, il appartenait aux familiers de Rand. C'était donc un ami, un fidèle ou en tout cas un proche du Dragon Réincarné. Pour la *majhere*, ça le mettait au minimum au niveau d'un seigneur du royaume, sinon d'un Haut Seigneur. En conséquence, la brave femme s'était déjà montrée désolée de lui allouer une chambre et non une suite. S'il avait insisté pour être logé plus modestement encore, elle aurait sans nul doute fait une syncope. De toute façon, dans l'aile des invités, il n'existait sûrement pas de chambre ordinaire. Au moins, dans celle-là, rien n'était doré à l'or fin, à part les chandeliers.

À l'évidence, Faile ne partageait pas les goûts du jeune homme.

— Tu mérites dix fois mieux que ça, permets-moi de te le dire. Et tu pourrais parier ton dernier sou que Mat est bien mieux loti.

— Il adore tout ce qui est clinquant...

— Et toi, tu te dévalorises...

Perrin ne répondit pas. La chambre, pas plus que sa barbe, n'était la source du malaise de son amie.

— Le seigneur Dragon semble avoir perdu tout intérêt pour toi, lâcha Faile après un assez long silence. Il passe tout son temps avec les Hauts Seigneurs, désormais.

Entre les omoplates de Perrin, la démangeaison devint plus désagréable. Voilà, on y était ! Pour dissimuler sa gêne, il tenta de plaisanter :

— Le seigneur Dragon ? On croirait entendre un habitant de Tear. Il s'appelle Rand.

— C'est ton ami, Perrin Aybara, pas le mien. Si un homme tel que lui a des amis... (Inspirant à fond, Faile adopta un ton plus modéré.) J'ai envisagé de quitter la forteresse puis de partir de Tear. Moiraine ne m'en empêcherait pas, je crois. Les nouvelles au sujet de... Rand... se répandent hors de la ville à toute vitesse. Elle ne peut plus espérer garder son existence secrète.

Perrin étouffa de justesse un nouveau soupir.

— Non, elle ne te retiendrait pas... Pour elle, tu es un problème de plus. Elle te donnerait sûrement de l'argent pour ton voyage.

— C'est tout ce que ça t'inspire ? demanda Faile, les poings plaqués sur les hanches.

— Que veux-tu entendre ? lança Perrin, surpris par la colère qui faisait trembler sa voix. Que j'aimerais que tu restes ?

Il était furieux contre lui-même, pas contre la jeune femme. Fou de rage de n'avoir rien vu venir et d'ignorer comment réagir. Depuis toujours, il préférait prendre le temps de réfléchir avant de parler. Quand on se précipitait, il était facile de blesser les gens. Exactement comme il venait de le faire. Faile en avait les yeux écarquillés de surprise, tant elle s'y attendait peu.

Perrin tenta de réparer les dégâts :

— Je veux que tu restes, mais il vaut peut-être mieux que tu partes. Je sais que tu n'es pas lâche, mais le Dragon Réincarné, les Rejetés...

Non qu'il existât encore un endroit vraiment sûr. Mais tous n'étaient pas aussi dangereux que la Pierre de Tear. Enfin, dans l'immédiat... Cela dit, il n'était quand même pas assez idiot pour présenter les choses comme ça.

Pourtant, Faile semblait se moquer qu'il y mette ou non les formes.

— Rester ? Que la Lumière m'éclaire ! N'importe quoi plutôt que de rester ici plantée comme un rocher... (Avec une grâce aérienne, Faile s'agenouilla devant Perrin et lui posa les mains sur les genoux.) Perrin, je déteste passer mon temps à me demander quand un Rejeté va jaillir devant moi dans un couloir. Et je n'aime pas non plus me poser des questions sur le moment où le Dragon Réincarné nous tuera tous. C'est ce qu'il a fait au temps de la Dislocation, après tout... Massacrer tous les siens.

— Rand n'est pas Lews Therin Fléau de sa Lignée, rappela Perrin. Enfin, il est bien le Dragon Réincarné, mais... ce n'est pas... il ne ferait pas...

Comment finir cette phrase ? En fait, Rand était bien la réincarnation de Lews Therin. Sinon, il n'aurait pas été le Dragon Réincarné. Mais était-il condamné au même destin que Lews Therin ? Pas simplement la folie – le sort qui guettait tout homme capable de canaliser, suivi par une mort atroce – mais la folie *criminelle* ?

— Perrin, j'ai parlé avec Bain et Chiad...

Le jeune homme ne s'en étonna pas. Faile passait beaucoup de temps avec les deux Aielles. Cette amitié lui valait quelques ennuis, mais elle semblait apprécier la compagnie de ces femmes – au moins autant qu'elle détestait celle des nobles dames de la forteresse. Mais quel était le rapport avec le sujet en cours ?

Perrin posa la question à son amie.

— Elles m'ont dit que Moiraine demande parfois où tu es. *Idem* pour Mat. Tu ne comprends pas ? Elle ne se donnerait pas cette peine si elle avait la possibilité de vous surveiller avec le Pouvoir.

— Surveiller avec le Pouvoir ?

Une idée qui n'était jamais passée par la tête de Perrin.

— Oui, et elle ne peut pas le faire avec toi. Accompagne-moi, Perrin. Nous serons à des lieues d'ici avant qu'elle s'aperçoive de notre absence.

— Je ne peux pas, souffla piteusement Perrin.

Il tenta de détourner Faile de ce sujet en l'embrassant, mais elle se leva d'un bond et recula si vite qu'il faillit basculer en avant. La poursuivre tendrement aurait été peine perdue, car elle avait

croisé les bras, érigéant ainsi entre eux un bouclier infranchissable.

— Allons, tu n'as pas si peur d'elle ! Je sais, c'est une Aes Sedai, et il suffit qu'elle tire les ficelles pour que vous dansiez comme des pantins. Le seigneur... hum... Rand est peut-être pris dans sa toile. Qui sait ? Egwene et Elayne aussi ? Peut-être même Nynaeve... À moins qu'elles ne veuillent pas se libérer. Mais toi, tu peux le faire, si tu le décides.

— Faile, ça n'a rien à voir avec Moiraine. C'est ma mission. Ce que...

Perrin n'eut pas le loisir de terminer.

— N'essaie pas de me faire gober un de tes discours de mâle à la poitrine velue sur le devoir et tout le tralala ! J'ai le sens du devoir, comme toi, mais tu n'as rien à faire ici. Aucune mission à remplir, en tout cas. Il se peut que tu sois *ta'veren*, même si ça ne me saute pas aux yeux, mais le Dragon Réincarné, c'est Rand, pas toi !

— Vas-tu enfin m'écouter ? rugit Perrin.

Faile en sursauta de surprise. Il n'avait jamais crié ainsi en s'adressant à elle. La jeune femme pointa le menton et bomba le torse, mais elle ne dit rien, laissant son compagnon continuer.

— J'appartiens au destin de Rand. Enfin, c'est ce que je crois... Pareil pour Mat. Si nous ne jouons pas notre rôle, le Dragon ne pourra pas jouer le sien. C'est ça, ma mission. Comment pourrais-je partir en sachant que ça risque d'entraîner l'échec de Rand ?

— Risque ? répéta Faile d'un ton très légèrement agressif.

Si légèrement, trouva Perrin, qu'il envisagea d'élever la voix plus souvent face à elle.

— C'est Moiraine qui t'a dit ça, Perrin ? Tu devrais avoir appris à ne pas te fier aveuglément aux propos d'une Aes Sedai.

— J'ai découvert ça tout seul... Je crois que les *ta'veren* s'attirent mutuellement. À moins que ce soit Rand qui joue le rôle de l'aimant pour Mat et moi. On dit qu'il est le *ta'veren* le plus puissant depuis Artur Aile-de-Faucon, et peut-être même depuis la Dislocation du Monde. Mat refuse de reconnaître qu'il est *ta'veren*. Mais quoi qu'il fasse, il revient toujours graviter autour de Rand. Loial lui-même n'a jamais entendu parler de trois *ta'veren* du même âge originaires d'un unique village.

— Loial ne sait pas tout. Pour un Ogier, il n'est pas très âgé.

— Il a quand même plus de quatre-vingt-dix ans, rappela Perrin.

Faile se contenta de sourire.

Pour un Ogier, ce n'était guère plus que l'âge de Perrin. Voire un peu moins... Sachant fort peu de choses sur les Bâtisseurs, le jeune homme n'aurait su le dire. Mais Loial avait quand même lu un nombre incroyable de livres – tous ceux qui existaient, peut-être bien...

— En plus de son âge, il en sait plus long que nous sur bien des sujets. Il pense que j'ai une mission à remplir auprès de Rand. Et Moiraine voit les choses de la même façon. Non, je ne le lui ai pas demandé ! Mais sinon, pourquoi garderait-elle un œil sur moi ? Tu crois qu'elle veut que je lui fabrique un couteau de cuisine ?

Faile ne répondit pas tout de suite, et quand elle se décida, ce fut d'un ton inhabituellement compatissant.

— Mon pauvre Perrin... J'ai quitté le Saldaea en quête d'aventure, j'en trouve une – la plus fantastique depuis la Dislocation du Monde – et voilà que je veux me défilier. Toi, tu rêvais d'être un simple forgeron, et tu seras un héros de légende, que ça te plaise ou non.

Perrin détourna le regard de la jeune femme, mais son parfum continua à venir lui titiller les

narines. Pour dire la vérité, il doutait qu'on lui consacre beaucoup de légendes, sauf si son secret finissait par être de notoriété publique. Faile pensait tout savoir sur lui, mais elle se trompait.

Une hache et un marteau de forgeron reposaient contre le mur, en face du jeune homme, l'arme et l'outil ayant tous les deux un manche de la longueur de son avant-bras. Avec la hache au tranchant en demi-lune hérissé d'une pique, il pouvait se battre et tuer. Le marteau, lui, avait pour fonction de fabriquer des objets, et il s'en était servi à cette fin dans une forge. La tête de l'outil pesait deux fois plus que celle de l'arme, et pourtant, cette dernière lui paraissait toujours la plus lourde des deux.

Avec la hache, il avait... Mais non, il refusait de penser à ça ! Faile avait raison. Il rêvait de retourner chez lui, de reprendre son apprentissage et de travailler chez son ancien patron. Mais c'était hors de question, il le savait très bien.

Il se leva, s'empara du marteau et se rassit. Tenir l'outil le réconfortait toujours un peu...

— Maître Luhhan me disait toujours qu'on ne peut pas échapper à son destin... (Il n'insista pas, conscient que ça ressemblait beaucoup à un « discours de mâle à la poitrine velue ».) C'est le forgeron de mon village, celui qui m'a appris le métier. Je t'ai déjà parlé de lui...

Bizarrement, Faile ne saisit pas l'occasion de triompher au sujet des « poitrines velues » et de leur sens de l'honneur. Elle se contenta de regarder Perrin comme si elle attendait quelque chose. Après un moment de réflexion, il crut deviner de quoi il s'agissait.

— Alors, tu es décidée à partir ?

Faile se leva et tira sur sa jupe.

— Je n'en sais rien, dit-elle après une longue réflexion. Tu m'as fourrée dans un sacré pétrin !

— Moi ? Qu'ai-je donc fait ?

— Si tu n'as pas compris, je ne vais sûrement pas te le dire.

Se grattant de nouveau la barbe, Perrin baissa les yeux sur le marteau. Mat n'aurait pas eu besoin d'un dessin, lui ! *Idem* pour le vieux Thom Merrillin. Le trouvère blanchi sous le harnais prétendait que personne ne pouvait comprendre les femmes. Mais dès qu'il sortait de sa petite chambre, au cœur de la Pierre, une dizaine de jeunes beautés, toutes en âge d'être ses petites-filles, lui fondaient dessus pour l'entendre jouer de la harpe et raconter ses histoires d'aventures et de passions.

Faile était l'unique femme que désirait Perrin. Cela dit, il avait parfois l'impression d'être un poisson qui tente de communiquer avec un oiseau.

Là, il était censé insister, poser une question. Elle ne lui répondrait peut-être pas, mais ça ne changeait rien à ce qu'elle attendait de lui. Mais il ne moufta pas. Cette fois, elle allait devoir faire le premier pas.

Quelque part dans la nuit, un coq eut l'idée saugrenue de chanter.

Faile en frémit d'effroi.

— Selon ma nourrice, ça veut dire que quelqu'un va mourir. Bien entendu, je n'en crois pas un mot, mais...

Perrin voulut préciser qu'il était tout aussi incrédule – même s'il avait lui aussi des frissons – mais son attention fut détournée par un grincement suivi d'un son plus mat.

Sa hache venait de tomber sur le sol. Alors qu'il se demandait comment ça avait pu arriver, l'arme bougea de nouveau... puis elle bondit vers lui comme une bête fauve.

D'instinct, il leva son marteau. Le bruit du métal frappant le métal couvrit le cri d'angoisse de Faile. Sous l'impact, la hache vola en arrière, rebondit contre un mur... et revint à l'assaut.

Perrin sentit tous les poils de son corps se hérissier.

Alors que la hache passait à côté d'elle, Faile plongea en avant et saisit le manche au vol à deux mains. Mais l'arme lui échappa et se retourna contre elle. Juste à temps, Perrin lâcha le marteau, sauta vers l'arme et saisit à son tour son manche, déviant le tranchant alors qu'il était à un pouce de s'enfoncer dans la chair de Faile.

Si cette hache – la sienne, par la Lumière ! – blessait Faile, il en mourrait de chagrin. Écartant l'arme de son amie, il faillit s'enfoncer la pique dans la poitrine. Un mal pour un bien, si ça garantissait la sécurité de Faile. Hélas, les choses ne pouvaient pas être aussi simples que ça.

L'arme se comportait comme une créature vivante et terriblement maléfique. C'était lui qu'elle visait, ça tombait sous le sens, et elle « combattait » avec beaucoup d'ingéniosité. Quand il avait volé au secours de la jeune femme, la hache avait retourné la manœuvre contre lui et tenté de le frapper. Et lorsqu'il essayait d'esquiver ses coups, elle s'en prenait de nouveau à Faile, histoire que la menace l'empêche de repousser le tranchant loin de lui. Si fort qu'il serrât le manche, l'arme parvenait à tourner dans sa main, braquant sur lui la pique ou le tranchant. Les muscles tendus à craquer, Perrin avait mal aux mains et il transpirait à grosses gouttes. Tôt ou tard, l'arme lui échapperait, ça ne faisait pas de doute...

Un moment de pure folie, sans un instant de répit pour réfléchir et comprendre ce qui se passait.

— Faile, sors de cette chambre ! Vite !

Blanche comme un linge, la jeune femme secoua pourtant la tête, résolue à continuer le combat.

— Non, je ne te laisserai pas !

— Cette hache va nous tuer tous les deux !

Faile secoua de nouveau la tête.

Perrin lâcha le manche de l'arme d'une main, saisit Faile par le bras et la tira vers la porte. Alors que tenir l'arme lui arrachait un grognement de douleur – c'était un effort presque surhumain – il se débrouilla pour ouvrir le battant, ignora les cris que poussait son amie, sentit à peine les coups qu'elle lui flanquait en se débattant, et réussit à la pousser dans le couloir.

Dès qu'il eut refermé la porte, il s'y appuya et utilisa une de ses hanches pour remettre en place le verrou. Tenant de nouveau le manche à deux mains, il réussit à immobiliser le tranchant de la hache à un demi-pouce de son visage. Puis il mobilisa toute sa force pour le repousser.

Dans le couloir, Faile criait et martelait la porte de coups de poing. L'entendant à peine, ses yeux jaunes brillant comme s'ils reflétaient toute la lumière de la pièce, Perrin s'adressa à son adversaire :

— C'est entre toi et moi, désormais... Par le sang et les cendres ! si tu savais combien je te hais !

Dans un coin de sa tête, Perrin éclata d'un rire hystérique.

Rand est censé devenir fou, et c'est moi qui suis en train de parler à une hache ! Rand ! Que la Lumière le brûle !

Haletant sous l'effort, Perrin réussit à avancer d'un pas vers le centre de la chambre. Assoiffée de sang, l'arme vibrait d'une rage meurtrière. Quand les forces du jeune homme parurent le trahir, il crut l'entendre pousser un cri de triomphe – son imagination, bien sûr – tandis qu'elle volait vers sa tête.

Au dernier instant, Perrin tourna sur lui-même, guidant l'arme vers la porte où elle s'enfonça avec un bruit sourd.

Aussitôt, il sentit toute vie – dans l'urgence, il ne trouva pas de mot plus approprié – désertier l'arme prisonnière du bois. Quand il la lâcha enfin, la hache resta où elle était, comme il convient à

un objet inanimé.

D'une main tremblante, Perrin essuya la sueur qui ruisselait sur son front.

La folie... La folie accompagne Rand partout où il va...

Perrin s'avisa soudain qu'il n'entendait plus les cris de Faile, ni le bruit des coups contre la porte. Ouvrant le verrou, il tira le battant et découvrit que le tranchant l'avait traversé. Les mains levées, Faile, comme pétrifiée, regardait le morceau d'acier sur lequel elle avait failli frapper de toutes ses forces.

— C'est passé à un souffle..., murmura-t-elle.

Puis elle bondit sur Perrin, l'étreignit, lui embrassa le cou et les joues et murmura des propos totalement incohérents. Sans crier gare, elle s'écarta de lui et entreprit de lui palper la poitrine et les bras.

— Tu es blessé ? Tu as mal ?

— Non, tout va bien. Et toi ? Je ne voulais pas t'effrayer ainsi, mais c'est la seule idée qui m'est passée par la tête.

— Vraiment, tu n'as rien ?

— Pas une égratignure...

Une gifle phénoménale coupa la chique au jeune homme.

— Espèce de grand crétin ! Je t'ai cru mort, pauvre idiot ! Je pensais que la hache t'avait tué. J'ai cru que...

Faile se tut quand Perrin intercepta au vol la seconde gifle qu'elle lui destinait.

— S'il te plaît, ne fais plus ça, dit très calmement le jeune homme.

La main de Faile devait être imprimée en rouge sur sa joue, et il aurait sûrement mal toute la nuit.

Il ne serrait pas le poignet de son amie, de peur de lui faire mal, cependant elle ne put se libérer. Quand on jouait du marteau toute la journée devant une enclume, immobiliser le bras de Faile était un jeu d'enfant, même après un combat éprouvant contre une hache.

Faile renonça à se dégager et défia son compagnon du regard. Aucun des deux jeunes gens ne cilla.

— J'aurais pu t'aider. Tu n'avais pas le droit de me jeter dehors !

— Au contraire, c'était vital, parce que tu m'aurais gêné. Si tu étais restée, nous serions morts tous les deux. Parce que je n'aurais pas pu te protéger et combattre l'arme efficacement. (Faile voulut parler, mais Perrin haussa le ton, et elle n'insista pas.) Je fais de mon mieux pour ne pas te traiter comme si tu étais en sucre, mais si ça implique de te regarder mourir, je préfère t'attacher comme un agneau vendu au marché et t'envoyer à maîtresse Luhhan. Avec elle, tu seras obligée de filer doux...

Du coin de la langue, Perrin testa une de ses dents et trouva qu'elle bougeait beaucoup trop. Il aurait donné cher pour voir Faile tenter de regimber face à Alsbet Luhhan – une femme qui en imposait à son colosse de mari, ce qui n'était pas peu dire. Devant elle, même Nynaeve tenait sa langue – et ça, c'était en dire énormément.

Accessoirement, la dent ne semblait pas vouloir jouer les filles de l'air, conclut Perrin après un examen minutieux.

Faile éclata soudain de rire.

— Tu en serais bien capable, je parie ! Mais si tu essaies, ne t'attends pas à une partie de plaisir, parce que je n'ai rien d'un agneau ! Tu risquerais de finir entre les griffes du Ténébreux, mon garçon !

Soufflé, Perrin lâcha la jeune femme. Quelle différence y avait-il entre ce qu'il avait dit un peu plus tôt et ses dernières phrases ? Pourtant, dans un cas, Faile l'avait giflé, et dans l'autre, elle avait gentiment plaisanté. Encore qu'avec elle, il ne fallait prendre à la légère aucune menace. Elle avait des couteaux cachés un peu partout sur sa jolie personne, et elle savait s'en servir...

La jeune femme se massa ostensiblement le poignet et murmura quelque chose comme « espèce de grand imbécile velu ». Vexé, Perrin signa mentalement l'arrêt de mort de son absurde barbe, que ça plaise ou non à la donzelle.

— La hache, dit Faile à haute et intelligible voix. C'était lui, pas vrai ? Le Dragon Réincarné a tenté de nous tuer.

— C'était sans doute *Rand*, concéda Perrin en mettant lourdement l'accent sur le nom de son ami. Il détestait penser au « seigneur Dragon ». Pour lui, Rand était toujours le garçon avec lequel il avait grandi à Champ d'Emond.

— Mais il n'a pas tenté de nous tuer... Pas lui...

Faile eut un sourire pincé.

— Si ce n'était pas une tentative de meurtre, prions pour qu'il n'essaie jamais de nous éliminer...

— J'ignore ce qu'il avait en tête, mais je vais lui dire de ne plus jamais recommencer.

— Perrin, je me demande pourquoi je m'inquiète tant pour un garçon si sourcilleux quand il est question de sa sécurité...

Perrin plissa le front, se demandant ce que voulait dire cette étrange remarque. Mais Faile glissa un bras sous le sien, et l'entraîna dans le couloir.

En déambulant dans la Pierre, le jeune homme continua à s'interroger sur la phrase énigmatique de sa compagne.

Quant à la hache, il l'avait laissée fichée dans la porte, histoire qu'elle ne menace plus personne.

Serrant entre ses dents le long tuyau d'une pipe, Mat ouvrit un peu plus sa veste et tenta de se concentrer sur les cartes qui reposaient devant lui – face cachée – et sur les pièces éparpillées au milieu de la table. Il portait une veste de laine à la mode andorienne, avec des broderies sur les manches et le col, et il n'avait jamais mesuré à ce point combien Tear était un royaume *méridional*, comparé à son pays d'origine. La sueur ruisselait sur son visage et faisait coller sa chemise à sa peau.

Autour de la table, les autres joueurs ne semblaient pas souffrir de la chaleur. Pourtant, ils portaient des vêtements encore plus épais que les siens, probablement doublés et surchargés d'ornements de toutes sortes. Deux hommes en livrée rouge et or prenaient garde à ne jamais laisser vides les gobelets d'argent des joueurs et leur proposaient régulièrement des plateaux lestés d'amuse-gueules divers. La chaleur ne semblait pas affecter non plus ces domestiques. En revanche, ils bâillaient discrètement derrière leur main dès qu'ils pensaient qu'on ne les regardait pas. Il se faisait vraiment très tard...

Mat résista à l'envie de soulever très légèrement ses cartes – dans le jargon du jeu, on parlait de « cartes fermées » – puisqu'elles ne risquaient pas d'avoir changé. Trois maîtres, la figure la plus haute dans les cinq couleurs, formaient une combinaison assez forte pour remporter la plupart des pots.

Mat aurait préféré une partie de dés. Dans les endroits où il flambait d'habitude, on trouvait rarement un paquet de cartes. En revanche, on y pratiquait une bonne cinquantaine de jeux de dés, et il

excellait dans toutes les versions. Mais les jeunes nobles de Tear jugeaient indigne d'eux ces divertissements de paysans et de domestiques. Cela dit, ils se gardaient de le proclamer devant Mat. Parce qu'ils craignaient son caractère belliqueux ? Pas le moins du monde... C'étaient les amis qu'ils lui prêtaient qui les incitaient à la prudence.

À longueur de nuit, ces jeunes gens jouaient donc à la « coupe » avec des cartes peintes à la main et vernies par un artisan de la ville que leur passion, partagée par bien d'autres nobliaux de leur espèce, avait enrichi au-delà de toutes ses espérances. À part les femmes et les chevaux – et encore, pas pour longtemps ! – rien ne parvenait à arracher de la table de jeu ces gandins nés avec une cuillère d'argent dans la bouche.

En authentique joueur, Mat avait vite maîtrisé la coupe. Du coup, il s'en sortait très bien, même si ses résultats étaient bien meilleurs aux dés. Une bourse bien pansue reposait près de ses cartes, et une autre, encore plus pleine, était bien à l'abri dans sa poche. À l'époque où il vivait à Champ d'Emond, il se serait pris pour un vrai richard promis à vivre dans le luxe jusqu'à la fin de ses jours. Mais depuis son départ de Deux-Rivières, sa définition de l'opulence avait considérablement évolué.

Les jeunes nobles empilaient négligemment leurs pièces, les laissant même parfois éparpillées. La bourse était une vieille habitude que Mat n'avait aucune intention d'abandonner. Dans les tavernes et les auberges, l'aptitude à ficher très vite le camp – en particulier quand on gagnait – faisait partie de l'indispensable arsenal d'un joueur avisé.

Dès qu'il aurait raflé ce qu'il fallait pour maintenir son train de vie (selon sa nouvelle définition) Mat quitterait la Pierre à la vitesse de l'éclair – histoire que Moiraine n'ait pas le temps de deviner ses intentions. Sans les juteuses tables de coupe, il aurait joué la fille de l'air depuis un bon moment, mais en une nuit, avec ces jeunes présomptueux, on pouvait gagner plus qu'en une semaine de pratique acharnée des dés. À condition d'avoir un peu de chance, bien entendu...

Plissant le front, Mat tira nerveusement sur sa pipe, comme s'il avait des doutes sur la force de son jeu. Deux de ses adversaires fumaient également. Bien entendu, ils se pavanaient avec des pipes d'écume ornées d'argent et munies d'embouts en ambre. Dans l'atmosphère surchauffée, la fumée de leur tabac aromatisé évoquait l'odeur des essences précieuses qu'on faisait brûler dans la cheminée de la chambre d'une grande dame.

Enfin, d'après ce qu'imaginait Mat, car il n'y avait bien entendu jamais mis les pieds. Sinon, il s'en serait souvenu malgré la terrible maladie qui avait failli le tuer et l'avait laissé avec une mémoire plus que défaillante – pleine de trous, pour parler franchement, comme un napperon de dentelle !

Mais le Ténébreux en personne ne m'aurait pas fait oublier une expérience comme celle-là, si je l'avais vécue...

— Un bateau du Peuple de la Mer a accosté aujourd'hui, marmonna Reimon en mâchonnant l'embout de sa pipe.

Ce jeune seigneur large d'épaules arborait une barbe taillée en pointe et outrageusement huilée. C'était le dernier cri de la mode parmi les jouvenceaux pleins aux as, et Reimon, grand collectionneur de conquêtes féminines devant le Créateur, ne serait passé pour rien au monde à côté d'une de ces douteuses fantaisies. À part ça, il jouait atrocement mal, ce qui le rendait fort sympathique.

— Un destrier des mers, comme ils disent, marmonna-t-il en jetant au milieu de la table une pièce d'argent pour recevoir une autre carte. Des navires plus rapides que le vent, paraît-il. J'aimerais bien

voir ça ! Que la Lumière brûle mon âme ! j'adorerais ça !

Reimon ne prit pas la peine de regarder sa quatrième carte. Une habitude chez lui, avant d'avoir reçu les cinq.

Le petit type rondouillard aux joues roses assis entre Mat et Reimon gloussa bêtement.

— C'est le bateau que tu veux voir, Reimon, ou les femmes ? D'exotiques beautés du Peuple de la Mer, avec leurs bagues, leur verroterie et leur démarche ondulante.

Edorion paya lui aussi, reçut une carte et fit la grimace après l'avoir regardée. Un indice qu'il ne fallait surtout pas prendre pour argent comptant. À l'en croire, Edorion avait toujours des jeux abominables – des « poubelles », comme aimaient à dire les initiés. Bizarrement, il gagnait très souvent.

— J'aurais peut-être plus de chance avec les femmes, ajouta Edorion.

Assis sur l'autre flanc de Mat, l'homme qui donnait les cartes, un autre gandin à la barbe huilée, se tapota pensivement le nez.

— Tu crois, Edorion ? Elles sont tellement sauvages, qu'on peut s'estimer heureux de les approcher assez pour sentir leur parfum.

Le donneur fit mine d'inspirer à pleins poumons, l'air extatique, et tous les joueurs rirent de bon cœur, même le mélancolique Edorion.

Estean, un jeune homme au visage passe-partout, s'esclaffa plus fort que tout le monde avant d'écarter de son front une mèche de cheveux secs et cassants. Sans sa veste jaune hors de prix, il aurait pu passer pour un fermier plutôt que pour le fils d'un Haut Seigneur. Et pas n'importe lequel, car son père possédait le domaine le plus prospère de Tear. Plus riche que tous les autres joueurs, il avait aussi tendance à lever le coude beaucoup plus qu'eux.

Se penchant au-dessus du joueur assis près de lui – un précieux nommé Baran qui semblait toujours regarder les autres de haut –, Estean enfonça un index dans les côtes du donneur. Un index franchement tremblant, nota Mat. Comme s'il redoutait que l'ivrogne lui vomisse dessus, Baran s'adossa à son siège et parvint à faire la moue autour du tuyau de sa pipe.

— Très bien vu, Carlomin ! ricana Estean. Qu'en dis-tu, Baran ? Edorion ne réussirait pas à approcher assez, pas vrai ? Mais il aurait peut-être plus de chance, pour une fois, en tentant le coup avec les Aielles, comme notre ami Mat. Des femmes bardées de lances et de couteaux... Autant inviter un lion à danser !

Un silence de mort tomba sur la table. Estean continua à rire tout seul, puis il cilla, surpris par la réaction des autres, et se passa de nouveau la main dans les cheveux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai dit une bêtise ? Ah ! oui ! oui, je vois... *Elles...*

Mat eut beaucoup de mal à s'empêcher de foudroyer du regard cet abruti d'Estean. N'en ratant pas une, il avait fallu qu'il évoque les Aielles. Rien n'aurait pu être pire, à part faire allusion aux Aes Sedai. Ces hommes auraient préféré que des Aiels grouillent dans les couloirs, regardant avec méfiance tous les natifs de Tear, plutôt que de cohabiter avec une seule Aes Sedai. Or, selon eux, il y en avait au moins quatre parmi les compagnons de Rand...

Tirant une couronne d'argent andorienne de sa bourse, Mat la poussa lentement vers le pot. Sans se presser non plus, Carlomin lui donna une carte.

Mat la souleva du bout d'un ongle et resta de marbre alors qu'il venait de découvrir le Maître de Coupes – un Haut Seigneur de Tear, dans ce paquet. La représentation des maîtres variait selon le lieu de fabrication des jeux de cartes. Mais il y avait une constante : le Maître de Coupes, la couleur

la plus haute, était toujours le dirigeant du pays concerné.

Ces cartes dataient. Sur les plus récentes, le Maître de Coupes était illustré par un portrait de Rand – parfois une image en pied – accompagné de l'étendard du Dragon.

Rand al'Thor, chef suprême de Tear – Mat devait encore se pincer pour y croire ! Rand était un bon berger, et un garçon d'agréable compagnie, quand il ne faisait pas une de ses crises de sens du devoir aiguës. Et voilà qu'il était devenu le Dragon Réincarné !

Pour la énième fois, Mat se répéta qu'il était fou, en sachant ce qu'il savait, de rester dans la forteresse à attendre que Rand se décide à bouger, alors que Moiraine pouvait lui mettre la main dessus quand elle le voulait. Au fond, Thom Merrilin accepterait peut-être de filer avec lui. Ou Perrin... Mais le trouvère semblait vouloir prendre racine dans la Pierre de Tear – s'il osait cette image un rien bancale – et l'ancien apprenti forgeron n'irait nulle part si Faile ne le lui ordonnait pas.

Foutaises que tout cela ! Mat était prêt à voyager seul, s'il le fallait.

Certes, mais il y avait des pièces d'argent dans le pot et de l'or devant les jeunes nobles – sans parler de leurs poches – et si sa cinquième carte était le dernier maître, aucune main de coupe ne pourrait l'empêcher de plumer cette bande de pigeons. De plus, il n'avait pas besoin du meilleur jeu pour gagner... Soudain, Mat se sentit touché par la grâce très spéciale de la chance. Ce n'était pas la chance insolente dont il bénéficiait aux dés, bien sûr, mais la certitude, cependant, que rien ne pourrait battre les quatre maîtres qu'il avait déjà en main.

Et ses adversaires, les braves gens, n'y allaient pas de main morte quand ils misaient. L'équivalent du prix d'une dizaine de très belles fermes s'était déjà retrouvé dans le pot sur les coups les plus chauds.

Mais Carlomin regardait mornement le jeu qu'il tenait, sans se décider à payer pour recevoir sa quatrième carte. Tirant nerveusement sur sa pipe, Baran empilait soigneusement ses pièces, comme s'il avait l'intention de se lever et de partir. Reimon semblait fulminer sous sa barbe et Edorion regardait pensivement ses ongles.

Estean seul ne semblait pas refroidi par l'incident qui venait de se produire. Affichant un sourire béat, il regardait les autres joueurs comme s'il avait oublié sa bévue.

Les jeunes nobles parvenaient en général à faire bonne figure lorsqu'on évoquait les Aiels devant eux. Mais il se faisait *très* tard, et le vin avait coulé à flots.

Mat se creusa la cervelle en quête d'une astuce, n'importe laquelle, qui empêcherait ses victimes potentielles de filer avant qu'il leur ait vidé les poches. Changer de sujet suffirait-il ? Scrutant ses compagnons, le jeune homme se répondit par la négative. Mais il y avait une autre tactique : les faire rire au sujet des Aielles.

Mais l'enjeu justifie-t-il qu'ils se moquent de moi, ces jeunes idiots ?

Une question gênante à laquelle Mat préféra ne pas répondre.

Du coin de l'œil, il vit que Baran avait ramassé ses deux piles de pièces et s'apprêtait à les empocher.

— Je ferais mieux d'essayer les femmes du Peuple de la Mer, les amis ! (Mat retira sa pipe de sa bouche, la tenant par le fourneau, et braqua le tuyau vers un ennemi imaginaire.) Quand on courtise les Aielles, il faut s'attendre à tout, et surtout au pire. Par exemple, il y a ce jeu qu'elles appellent le Baiser des Promises.

Mat nota avec satisfaction que tous les autres joueurs étaient suspendus à ses lèvres. Mais Baran n'avait pas reposé les pièces et Carlomin ne paraissait toujours pas décidé à payer pour voir une

autre carte.

Estean eut un rire gras d'ivrogne.

— Un baiser de la mort, je suppose, avec de l'acier dans les côtes ! L'acier d'un fer de lance, puisqu'elles s'appellent les Promises de la Lance. C'est à mourir de rire !

Personne ne partagea cet avis, mais tous les joueurs semblaient avides d'entendre la suite du récit de Mat.

— Tu n'es pas loin de la vérité..., maugréa celui-ci.

Bon, j'en ai déjà trop dit, alors pourquoi ne pas continuer ?

— Selon Rhuarc, pour séduire les Aielles, il suffit de leur demander comment on joue au Baiser des Promises. À l'en croire, c'est le meilleur moyen de connaître ces femmes...

Et le jeu semblait inoffensif, comme s'embrasser sous le houx ou les innocentes niaiseries de ce genre. Rhuarc ne lui ayant jamais donné l'impression d'être un farceur, il ne s'était pas méfié. Une erreur qu'il ne commettrait plus...

Pour la bonne cause, plumer ses chers pigeons, Mat se força à sourire de bon cœur.

— Du coup, je suis allé voir Bain et...

Reimon eut une moue agacée. Ces gandins ne connaissaient le nom d'aucun Aiel, à part Rhuarc, et ils n'avaient pas l'intention que ça change. Renonçant à nommer les héroïnes de son récit, Mat entra dans le vif du sujet :

— Je suis tombé dans le panneau, comme un idiot, et j'ai demandé à ces femmes de me montrer le jeu...

En les voyant sourire, il aurait dû se douter de quelque chose. On eût dit des chattes invitées à danser par une souris...

— Avant d'avoir compris ce qui se passait, j'ai eu comme un collier de pointes de lance autour du cou. Pour me raser de près, un seul éternuement aurait suffi...

Les joueurs éclatèrent de rire. Toute la palette de l'hilarité, du quasi-ricanement de Reimon aux braiments alcoolisés d'Estean.

Mat ne se joignit pas à ce concert. Il se souvenait encore des pointes d'acier qui lui titillaient la gorge dès qu'il bougeait. Pliée en deux de rire, Bain lui avait ensuite expliqué qu'il était le premier homme, à sa connaissance, qui avait jamais demandé à jouer au Baiser des Promises.

— Tu ne peux pas en rester là, dit Carlomin en se lissant la barbe. Continue ! C'est arrivé quand ? Avant-hier, je parie, puisque tu n'es pas venu jouer ce soir-là.

— Non, il y a deux jours, j'ai joué aux pierres contre Thom Merrilin. Ça remonte à plus longtemps que ça. (Une chance que Mat soit capable de mentir sans broncher, comme tout bon joueur...) Elles m'ont toutes embrassé, c'est tout... Quand la dame était satisfaite de ma prestation, la pression des lances se relâchait. Dans le cas contraire, elles appuyaient un peu plus fort, histoire de me stimuler. Il n'y a rien eu d'autre, je vous le garantis. Simplement, j'ai récolté moins de coupures que lorsque je me rase devant ma glace.

Mat remit entre ses dents le tuyau de sa pipe. Si les autres voulaient en savoir plus, ils n'avaient qu'à aller demander à jouer aussi. Les connaissant comme il les connaissait, certains étaient assez fous pour ça.

Maudites Aielles avec leurs fichues lances !

— Il n'y a rien eu d'autre, dis-tu ? lâcha Carlomin. Moi, ça m'aurait déjà amplement suffi... Le Baiser des Promises, tu parles d'une partie de plaisir !

Il fit mine de trembler de peur, et les joueurs éclatèrent de nouveau de rire.

Baran paya pour sa cinquième carte et Estean piocha une pièce dans le tas éparpillé devant lui, la levant au niveau de ses yeux pour voir ce qu'elle valait.

C'était parti, désormais, et ça ne s'arrêterait plus...

— Des sauvages..., marmonna Baran. Des barbares ignorants... Voilà ce qu'ils sont ! Chez eux, ils vivent dans des grottes. Des fichues grottes, par la Lumière ! Qui pourrait supporter leur maudit désert, sinon des sauvages ?

— Tu as raison, acquiesça Reimon, mais au moins, ils servent le seigneur Dragon. Si ce n'était pas le cas, je prendrais la tête d'une centaine de Défenseurs de la Pierre et je les expulserais sans cérémonie.

Baran et Carlomin approuvèrent cette déclaration à grand renfort de grognements.

Mat n'eut pas besoin de se concentrer pour rester impassible. Il avait déjà entendu tout ça à maintes reprises. Les vantardises étaient aisées quand il se révélait impossible de passer à l'action. Une centaine de Défenseurs ? Même si Rand ne s'en mêlait pas, les Aiels qui tenaient la forteresse pouvaient repousser la plus grande armée que Tear était en mesure de lever. Pourtant, les étranges guerriers ne semblaient pas tenir à la Pierre. Selon Mat, ils étaient là à cause de Rand. Aucun des jeunes seigneurs n'avait deviné la vérité – qui ne les aurait d'ailleurs pas consolés.

— Mat, fit Estean en déployant ses cartes en éventail dans sa main, comme s'il essayait de trouver dans quel ordre les classer, tu parleras au seigneur Dragon, pas vrai ?

— De quoi ? demanda le jeune homme, prudent.

Ces jeunes crétins savaient tous qu'il avait grandi avec Rand. Visiblement, ils pensaient qu'il passait tout son temps avec le Dragon, lorsqu'il n'était pas assis à une table de jeu. Pourtant, aucun d'eux n'aurait approché de son propre frère, s'il avait été capable de canaliser le Pouvoir. Pourquoi croyaient-ils que Mat était plus bête qu'eux ?

— Je ne te l'ai pas dit ? (Estean regarda ses cartes, se gratta la tête puis eut un grand sourire.) C'est au sujet de sa proclamation. La dernière en date... Celle où le seigneur Dragon décrète que les gens du peuple ont le droit d'attaquer un seigneur en justice... Qui a jamais entendu parler d'un seigneur passant devant le juge ? Surtout pour plaire à des paysans !

Mat serra sa bourse si fort que les pièces grincèrent les unes contre les autres.

— Il serait en effet honteux, dit-il, que tu sois jugé et condamné parce que tu as troussé la fille d'un pêcheur qui ne voulait pas de toi. Ou pour avoir fait battre un fermier coupable d'avoir projeté de la boue sur ta cape dans la rue...

Les autres joueurs comprirent que c'était de l'ironie et ne dirent rien. Dans les brumes de l'alcool, Estean crut s'être trouvé un allié.

— Ce serait un scandale, en effet ! Mais ça n'arrivera jamais ! Un noble traduit en justice ? Impossible ! (Il eut un rire aviné.) Cela dit, j'évite les filles de pêcheur. À cause de l'odeur, tu comprends ? L'odeur de poisson, qui reste même après dix bains. Une bonne paysanne un peu rondelette, voilà qui est parfait !

Mat se rappela qu'il était là pour jouer. Il devait ignorer les âneries du jeune imbécile et se concentrer sur l'or qu'il pouvait lui subtiliser.

Hélas, sa langue sembla dotée d'une volonté propre, le forçant à susurrer :

— Qui sait jusqu'où ça pourrait aller ? Une pendaison, peut-être ?

— Estean, intervint Edorion, mal à l'aise, sommes-nous obligés de parler des gens du peuple ? Si

on se penchait plutôt sur les filles du vieil Astoril ? Tu as décidé laquelle tu épouseras ?

— Plaît-il ? Eh bien, je finirai par jouer ça à pile ou face, j’imagine... (Estean regarda ses cartes, en déplaça une et fronça les sourcils.) Medore a deux ou trois servantes très jolies. Donc, ce sera peut-être elle...

Mat but une longue gorgée de vin, histoire de s’occuper les mains. Sinon, l’une d’entre elles, dûment fermée, serait allée s’écraser sur le nez de l’ivrogne.

Il en était toujours à son premier gobelet, et les serviteurs avaient renoncé à essayer de le remplir. S’il frappait Estean, aucun joueur ne tenterait de s’interposer, et le poivrot lui-même ne protesterait pas. Tout ça parce qu’il était un ami du seigneur Dragon.

Il regretta de ne pas être dans une taverne, dans les bas quartiers, face à un docker qui l’accuserait de tricher. Une situation où pour rester entier, il fallait du bagout, des jambes rapides ou des poings solides.

Bon sang ! j’ai vraiment des idées idiotes !

Edorion tenta diplomatiquement de changer de sujet.

— J’ai entendu une rumeur, aujourd’hui... Le seigneur Dragon voudrait déclarer la guerre à l’Illian ?

Mat faillit s’étrangler avec son vin.

— La guerre ? couina-t-il.

— La guerre, oui ! confirma allégrement Reimon.

— Tu en es sûr ? demanda Carlomin.

— Moi, je n’ai pas entendu de rumeur, ajouta Baran.

— Ça date d’aujourd’hui, et deux ou trois personnes seulement en ont parlé, fit Edorion, qui semblait soudain fasciné par ses cartes. On ne peut être sûr de rien.

— C’est sûrement vrai, affirma Reimon. Avec le seigneur Dragon pour nous commander, *Callandor* au poing, nous n’aurons même pas besoin de nous battre. Il dispersera l’armée ennemie et marchera sur l’Illian. En un sens, c’est dommage, parce que j’aurais bien croisé le fer avec des Illianiens.

— Tu ne risques pas d’en avoir l’occasion, dit Baran. Dès qu’ils verront l’étendard du Dragon, ces pleutres tomberont à genoux.

— Et s’ils ne le font pas, intervint Carlomin, le seigneur Dragon les carbonisera sur place.

— D’abord l’Illian, souffla Reimon, puis... Pour lui, nous allons conquérir le monde. Tu peux lui répéter mes propos, Mat. Le monde entier, rien de moins.

Mat secoua la tête, accablé. Un mois plus tôt, ces gens auraient été horrifiés par la simple idée de croiser un homme capable de canaliser – un malheureux condamné à la folie et à une mort atroce. Et voilà qu’ils étaient prêts à suivre Rand à la bataille, se fiant à son pouvoir pour l’emporter. Au Pouvoir de l’Unique, autrement dit, même s’ils n’auraient sûrement pas formulé les choses ainsi.

Cela dit, il leur fallait bien se raccrocher à quelque chose. L’invincible Pierre était tombée entre les mains des Aiels, le Dragon Réincarné était dans ses appartements, une bonne centaine de pieds au-dessus de leurs têtes, et il détenait *Callandor*. Trois mille ans d’histoire et de légendes étaient réduits en cendres et le monde ne tournait plus vraiment rond. Honnête par nature, Mat se demanda s’il s’en était mieux tiré que les nobliaux. Son monde à lui s’était écroulé en un peu plus d’un an...

Mat fit rouler entre ses doigts une couronne d’or de Tear. Qu’il s’en soit bien sorti ou non, il ne reviendrait pas en arrière.

— Quand l'armée se mettra-t-elle en campagne, Mat ? demanda Baran.

— Je n'en sais rien... Et je doute que Rand veuille la guerre.

Sauf s'il était déjà fou à lier. Une hypothèse qu'il ne fallait pas écarter.

Les autres joueurs regardèrent Mat comme s'il venait de leur annoncer que le soleil ne se lèverait pas le lendemain.

— Nous sommes loyaux envers le seigneur Dragon, bien sûr, dit Edorion, en regardant ses cartes avec une perplexité toujours aussi vive. Hors de la capitale, en revanche... Il paraît que quelques Hauts Seigneurs, une poignée, ont tenté de lever des forces pour reprendre la Pierre.

Soudain, plus personne ne regarda Mat. Estean, lui, continua à étudier son jeu comme si quelque chose lui échappait.

— Quand le seigneur Dragon nous conduira au combat, continua Edorion, ces alliances se désintégreront. Ici, la majorité des gens est fidèle au Dragon. Et la plupart des Hauts Seigneurs partagent cette loyauté...

Une loyauté qui tenait beaucoup à la terreur que le Dragon Réincarné leur inspirait. Un moment, Mat eut le sentiment qu'il se préparait à abandonner Rand dans un nid de vipères. Puis il se souvint de la véritable nature de son ami. En réalité, ça revenait plutôt à laisser un renard dans un poulailler. Rand avait été son ami. Mais le Dragon Réincarné... Qui pouvait être proche de lui ?

Je n'abandonne personne... Si l'envie lui prenait, il pourrait faire s'écrouler la forteresse sur la tête de ces idiots. Et sur la mienne.

Oui, décidément, il était temps de lever le camp.

— Pas de fille de pêcheur..., marmonna Estean. Tu parleras au seigneur Dragon.

— C'est à toi, Mat, dit nerveusement Carlomin.

Il semblait très inquiet. Craignait-il qu'Estean frise de nouveau la moustache de Mat ? Avait-il peur que le sujet de la loyauté revienne dans la conversation ? C'était impossible à dire...

— Tu paies pour la cinquième carte, ou tu te couches ?

Mat s'avisa qu'il s'était déconcentré. À part Carlomin et lui, tous les autres joueurs avaient cinq cartes. Mais Reimon les avaient poussées près du pot, afin de montrer qu'il n'était plus dans le coup.

Après une pensive hésitation, comme s'il n'était pas bien sûr de lui, le jeune homme jeta une autre pièce au milieu de la table.

Alors que la pièce roulait vers le pot, il sentit son filet de chance se transformer en torrent. Les sens soudain décuplés, il voyait et entendait tout avec une incroyable acuité. Si on le lui avait demandé, il aurait pu prédire sur quelle face tomberait finalement sa pièce. Et il sut quelle carte il allait recevoir avant même que Carlomin l'ait posée devant lui.

Ramassant son jeu, il le déploya en éventail. Comme prévu, le Maître de Flammes avait rejoint ses quatre homologues, formant une combinaison imbattable. Sur cette carte, on voyait la Chaire d'Amyrlin, une petite flamme brûlant au-dessus de sa paume. La femme ne ressemblait absolument pas à Siuan Sanche. Mais même s'ils ne l'appréciaient guère, les sujets de Tear reconnaissaient le pouvoir de Tar Valon. Cela dit, Flammes était la couleur la plus faible.

Quelle était la probabilité de toucher ces cinq cartes ? Le plus fort quintet possible ? En principe, sa chance s'accommodait mieux des jeux de hasard comme les dés, mais s'il commençait à devenir un cador aux cartes...

— La Lumière réduise mes os en cendres s'il n'en est pas ainsi, marmonna Mat.

Enfin, c'était ce qu'il avait eu l'intention de dire.

— Tu ne peux pas le nier, cette fois ! s'écria Estean. C'était de l'ancienne langue. Quelque chose à propos de tes os et de cendres... (Il eut un sourire béat.) Mon précepteur serait fier de moi. Je devrais lui envoyer un cadeau, si j'arrive à savoir où il est allé.

Les nobles étaient censés parler l'ancienne langue. En réalité, très peu pouvaient se targuer de compétences supérieures à celles du lamentable Estean. Cela n'empêcha pas les jeunes seigneurs de gloser au sujet de ce que Mat venait de dire. Apparemment, ils semblaient croire que c'était une remarque sur la chaleur.

Mat eut la chair de poule tandis qu'il tentait de se remémorer les mots qu'il avait prononcés. Du charabia ! Et pourtant, il avait l'impression qu'il aurait dû les comprendre.

Que la Lumière brûle Moiraine ! Si elle m'avait fichu la paix, je n'aurais pas dans mes souvenirs des trous assez grands pour laisser passer un chariot et son attelage. Et je ne débiterais pas des discours incompréhensibles.

Sans Moiraine, il aurait encore été en train de traire les vaches de son père, au lieu de sillonner le monde avec les poches pleines d'or. Mais en matière de mauvaise foi, il n'avait de leçon à recevoir de personne...

— Vous êtes ici pour jouer, lança-t-il, ou pour jacasser ?

— Pour jouer, répondit Baran. Trois couronnes d'or !

Il lança les pièces dans le pot.

— Je double la mise ! cria Estean.

D'une main tremblante, et en hoquetant, il ajouta six pièces dans le tas.

Oubliant l'ancienne langue – ce qui ne lui demanda pas un gros effort, parce qu'il détestait y penser –, Mat étouffa un sourire. Si le coup s'emballait, il avait une chance de gagner assez pour pouvoir s'enfuir dès le lendemain.

Si Rand est assez cinglé pour vouloir déclencher une guerre, je filerai, même si je dois marcher...

Dehors, un coq eut l'idée incongrue de chanter. Mal à l'aise, Mat se tança intérieurement. Allons, personne n'allait mourir, c'était une vieille superstition.

Baissant les yeux sur ses cartes, il sursauta. La flamme de la Chaire d'Amyrlin avait été remplacée par un couteau. Alors que Mat s'étonnait d'être fatigué au point d'avoir des hallucinations, l'image lui plongea la lame dans le dos de la main.

Criant de douleur, il jeta ses cartes, bascula en arrière, renversa sa chaise et fit de même avec la table, que ses pieds percutèrent rudement. Autour de lui, l'air sembla s'épaissir comme du miel. Tout se passait comme si le temps avançait au ralenti. Mais les événements arrivaient tous simultanément, ce qui semblait un peu paradoxal.

Des cris firent écho au sien, s'allongeant démesurément comme s'ils retentissaient dans une grotte. Tandis que le jeune homme tombait, la table parut flotter dans les airs.

Le Maître de Flammes était en suspension devant les yeux de Mat, et il le devisageait avec un sourire cruel. La carte grandit, atteignant presque la taille d'un être humain. La Chaire d'Amyrlin en sortit, toujours sous l'aspect d'une image – à savoir, en deux dimensions – mais en le menaçant quand même avec son couteau à la lame rouge de sang. Le fluide vital de Mat, comme si l'arme lui avait déjà traversé une fois le cœur...

Le Maître de Coupes grandit aussi et le Haut Seigneur de Tear dégaina son épée.

Alors qu'il dérivait dans ce qui était désormais de la mélasse, Mat parvint à sortir la dague qu'il

cachait dans sa manche gauche. Il la lança en direction du cœur de la Chaire d'Amyrlin, si une image en avait un.

De la main gauche, Mat lança sa deuxième lame, qui vola vers le Maître de Coupes.

Hélas, le Maître de Bâtons grandissait à son tour : la reine d'Andor, un rictus de démente sur les lèvres, brandissant en guise de bâton une énorme massue.

Toujours en train de tomber et de pousser le même cri, Mat vit que la Chaire d'Amyrlin était sortie de sa carte. Le Haut Seigneur aussi, et il faisait des moulinets avec son épée. Les silhouettes plates se déplaçaient presque aussi lentement que Mat. Presque... Et il savait d'expérience que leurs lames pouvaient blesser. Tout comme la massue, certainement capable de faire éclater un crâne humain.

Les deux dagues volaient toujours à travers la mélasse. Soudain, Mat eut la certitude que le coq avait chanté pour lui. Malgré ce qu'en disait son père, il ne s'agissait pas d'une superstition. Mais il n'allait pas baisser les bras et mourir. Sortant deux nouvelles dagues, cachées dans la doublure de sa veste, celles-là, il lutta pour se retourner dans sa chute et atterrir sur ses pieds puis lança une des armes sur la reine blonde munie d'une massue.

L'autre, il la garda pour la suite.

Le temps reprenant son cours normal, il tomba sur le côté – tant pis pour le rétablissement acrobatique – et eut le souffle coupé par le choc. Se relevant malgré tout, il dégaina une cinquième dague. Selon Thom Merrillin, un homme ne portait jamais assez de couteaux sur lui.

Mais Mat n'eut pas besoin de ces deux armes.

Un instant, il crut que les cartes et les silhouettes s'étaient volatilisées. À moins qu'il ait tout imaginé. Au fond, c'était peut-être lui qui devenait fou.

Puis il vit les trois cartes, revenues à leur taille normale, clouées aux lambris d'un mur par trois dagues dont les lames vibraient encore.

La table gisait sur le sol, les pièces éparpillées autour avec le reste du jeu de cartes... et les joueurs, qui s'étaient jetés par terre tout comme les deux serviteurs. Les yeux écarquillés, tous regardaient les différentes lames de Mat.

Estean saisit un décanteur d'argent qui ne s'était pas renversé, un pur miracle, et entreprit de le vider pour se réconforter.

— Tu n'avais pas le jeu gagnant, souffla Edorion, mais ce n'était pas une raison pour...

Il s'interrompit, frissonnant.

— Vous avez tout vu, dit Mat en rengainant ses dagues. (Un filet de sang coulait toujours sur le dos de sa main.) Ne faites pas semblant d'avoir été aveugles.

— Je n'ai rien vu ! s'écria Reimon. Rien du tout !

Il commença à ramper sur le sol, ramassant des pièces comme si c'était la chose la plus importante du monde. Les autres l'imitèrent, à part Estean, qui se mit en quête d'autres décanteurs éventuellement épargnés par le désastre. Un des domestiques se cachait les yeux avec les mains. L'autre, paupières closes, priait à voix basse.

Mat alla récupérer ses dagues fichées dans le bois. Les cartes n'étaient plus que des rectangles de carton vernis et ornés d'une image. Mais la Chaire d'Amyrlin brandissait toujours une dague. Sentant le goût du sang dans sa bouche, Mat s'aperçut qu'il suçait machinalement la petite coupure, sur sa main.

Très vite, il dégagea ses trois armes, déchirant chaque carte en deux dans le même mouvement.

Puis il chercha parmi les cartes éparpillées sur le sol, et fit subir le même sort aux Maîtres de Pièces et de Vents. Il se sentit un peu stupide, car les rectangles de carton n'avaient plus rien de maléfique, mais il ne parvint pas à se retenir.

Aucun des jeunes seigneurs, toujours occupés à ramper, ne tenta de l'arrêter. Sans le regarder, ils s'écartèrent simplement de son chemin. Pour ce soir, la partie était finie. Et elle ne reprendrait peut-être pas les jours suivants – en tout cas, avec lui.

Mat était la cible de ce qui s'était passé, ça tombait sous le sens. Et à l'évidence, le Pouvoir de l'Unique était impliqué. Les jeunes seigneurs risquaient de le fuir comme la peste pendant un sacré bout de temps.

— Que la Lumière te brûle, Rand..., marmonna Mat entre ses dents. Si tu dois devenir fou, ne me mêle pas à ton déclin...

Le jeune homme avisa sa pipe, cassée en deux et inutilisable. Furieux, il se baissa pour ramasser sa bourse et sortit sans se retourner.

Dans sa chambre aux rideaux tirés, Rand se tournait et se retournait fébrilement sur un lit assez grand pour accueillir cinq personnes.

Il rêvait...

Dans une épaisse forêt, Egwene, maniant un bâton pointu, le poussait comme un vulgaire bœuf vers la souche sur laquelle la Chaire d'Amyrlin, confortablement assise, attendait avec un licol destiné au cou du jeune homme.

Entre les troncs, des ombres furtives traquaient Rand. Du coin de l'œil, il aperçut le reflet du soleil couchant sur une lame. Un peu plus loin, il crut reconnaître l'étrange lasso d'un bâton de Trolloc.

Avec sur le visage une expression que Rand ne lui avait jamais vue – de la peur – Moiraine s'efforçait de le pousser vers le licol de la Chaire d'Amyrlin.

Des Suppôts des Ténèbres, des Rejetés et des monstres dans les ombres, le licol de la Tour Blanche devant lui, et une Moiraine terrifiée derrière... Une situation bien peu enviable.

Esquivant un coup de bâton, Rand tenta de fuir.

— Il est trop tard pour ça ! lui cria Moiraine.

Mais il devait revenir en arrière. Oui, en arrière...

En marmonnant dans son sommeil, il se débattit sur le lit, puis il se calma un peu, respirant même plus paisiblement.

Soudain, il se retrouva dans le bois de l'Eau, chez lui, devant une mare où la lumière du soleil, filtrant de la frondaison, se reflétait en une myriade d'étincelles liquides. De son côté de l'étendue d'eau, une mousse verte recouvrait les rochers. En face se dressait un massif de fleurs sauvages. C'était ici, durant son enfance, qu'il avait appris à nager.

— Tu devrais piquer une tête..., dit une voix féminine.

Sursautant, Rand se retourna et découvrit Min, souriante et telle qu'en elle-même dans ses vêtements d'homme. À ses côtés se tenait Elayne, splendide dans une robe de soie verte qu'elle aurait parfaitement pu porter dans le palais de sa mère.

Prenant le relais de Min, la Fille-Héritière ajouta :

— L'eau doit être délicieuse, Rand, et personne ne viendra nous déranger ici.

— Je n'en suis pas si sûr..., commença le jeune homme.

Lui passant les bras autour du cou, Min se dressa sur la pointe des pieds et l’embrassa. Puis elle répéta les paroles d’Elayne :

— Personne ne viendra nous déranger ici...

Reculant, la jeune femme se débarrassa de sa cape et entreprit de défaire les lacets de sa chemise.

Rand n’en crut pas ses yeux – et moins encore quand il vit tomber sur le sol couvert de mousse la robe verte d’Elayne. Penchée en avant, les bras croisés, la jeune femme remontait déjà l’ourlet de sa combinaison.

— Que fais-tu donc ? demanda Rand d’une voix bizarrement haut perchée.

— Elle se prépare à nager avec toi, répondit Min.

Elayne sourit et fit passer la combinaison au-dessus de sa tête.

Bien qu’à contrecœur – au moins en partie, en tout cas – Rand tourna le dos à la Fille-Héritière. Tout ça pour se retrouver face à Egwene, dont les grands yeux noirs exprimèrent une profonde mélancolie. Sans un mot, elle se détourna et s’enfonça entre les arbres.

— Attends ! cria Rand. Je peux tout t’expliquer !

Il courut, décidé à rattraper la jeune femme. Mais la voix de Min l’arrêta net :

— Ne t’en va pas, Rand !

Min était déjà dans l’eau, tout comme Elayne, seules leurs têtes dépassant tandis qu’elles barbotaient paresseusement au milieu de la mare.

— Reviens ! renchérit Elayne. (Elle leva un bras fin et délicat pour joindre le geste à la parole.) Pour une fois, ne mérites-tu pas d’avoir ce que tu désires ?

Rand piétina sur place. Il voulait bouger, certes, mais dans quelle direction ? Que désirait-il, en réalité ? Cette question paraissait bien étrange. Levant une main pour essuyer la sueur qui ruisselait sur son visage, il vit que sa chair infectée rendait presque impossible à identifier le héron imprimé dans sa paume. Par les lèvres de la plaie, on apercevait la blancheur de l’os, tant la blessure était profonde.

Frissonnant malgré la touffeur de la nuit, Rand se réveilla en sursaut. Les sous-vêtements trempés de sueur, il reposait sur des draps tout aussi humides. À l’endroit où une vieille blessure refusait obstinément de guérir, son flanc lui faisait un mal de chien. Du bout d’un index, il suivit les contours de la cicatrice circulaire encore boursouflée malgré le passage du temps. Même le pouvoir de guérison de Moiraine, pourtant une Aes Sedai, n’avait pas pu remettre les choses dans l’ordre.

Mais je ne suis pas encore en train de pourrir ! Et je n’ai pas perdu la raison. Enfin, pour le moment...

Pour le moment... Toute la différence était là. Sentant qu’il avait envie d’éclater de rire, Rand se demanda s’il n’était pas déjà bien avancé sur le chemin de la folie...

Rêver de Min et d’Elayne... Et de cette façon-là, en plus de tout ! Si ce n’était pas un signe d’aliénation mentale, ça tenait cependant du délire. Aucune des deux ne l’avait jamais regardé ainsi, dans la réalité. Car enfin, Egwene et lui étaient promis l’un à l’autre depuis l’enfance ! Même s’ils n’avaient pas prononcé leurs vœux devant le Cercle des Femmes, tous les habitants de Champ d’Emond savaient qu’ils se marieraient un jour.

Enfin, qu’ils auraient dû se marier un jour, car ça n’arriverait plus, désormais. Et c’était bien ainsi, quand on connaissait le sort qui guettait un homme capable de canaliser le Pouvoir. Sans nul doute, Egwene devait en avoir également conscience. En tout cas, elle n’avait plus qu’une idée en

tête : devenir une Aes Sedai. Les femmes étant bizarres, elle pouvait cependant espérer atteindre le statut tant désiré et épouser quand même Rand – qu’il soit en mesure de canaliser ou non. Comment lui dire qu’il n’envisageait plus de se marier avec elle, parce qu’il l’aimait comme une sœur ? Avec un peu de chance, il n’en aurait pas besoin, se cachant derrière l’être à part qu’il était devenu. Egwene comprendrait, il n’en doutait pas. Quel homme aurait pu demander la main d’une jeune femme alors qu’il se savait condamné à sombrer dans la folie ? Et à pourrir de l’intérieur ?...

D’ici à quelques années, si je suis chanceux... Et beaucoup plus vite, dans le cas contraire.

Malgré la chaleur ambiante, Rand eut un frisson glacé.

Il faudrait que je dorme...

Dès le matin, les Hauts Seigneurs allaient revenir à la charge, mendiant ses faveurs. Enfin, celles du Dragon Réincarné...

Si je me rendors, je ne rêverai peut-être pas.

Alors qu’il se retournait, cherchant un endroit où les draps seraient secs, Rand se pétrifia, l’oreille tendue. Il y avait comme un bruissement dans les ténèbres. Il n’était pas seul...

L’Épée Qui N’en Est Pas Une se trouvait hors de sa portée, reposant sur un présentoir somptueux en forme de trône offert par les Hauts Seigneurs – sans doute avec l’espoir que Rand garde *Callandor* hors de leur vue.

Quelqu’un veut voler l’arme..., pensa le jeune homme. *Ou assassiner le Dragon Réincarné.*

Même sans les mises en garde que Thom lui soufflait à l’oreille, il aurait deviné que les ferventes déclarations de loyauté des Hauts Seigneurs n’avaient rien de sincère.

Chassant de son esprit toute pensée ou toute émotion, Rand s’immergea sans effort dans le Vide : un cocon de paix et de calme, à l’intérieur de lui-même, à partir duquel il pouvait puiser dans la Source Authentique.

Contrairement à d’habitude, il y parvint sans difficulté.

Le *saidin* se déversa en lui tel un torrent de lumière blanche et de chaleur. L’emplissant de vie et de vigueur, il lui donna en même temps la nausée à cause de la souillure du Ténébreux. On eût dit que les eaux usées d’un égout venaient flotter à la surface d’un étang à l’onde limpide et fraîche...

Le flux de Pouvoir menaça d’emporter Rand, le consumant et le noyant tout à la fois.

Au prix d’un pur effort de volonté, le jeune homme maîtrisa cette déferlante. Canalisant le Pouvoir en même temps qu’il sautait du lit, il se réceptionna dans la position nommée la Fleur de Pommier dans le Vent. S’ils avaient été très nombreux, ses ennemis auraient fait plus de bruit. Néanmoins, la figure d’escrime, si poétiquement nommée, était conçue pour affronter plus d’un adversaire.

À l’instant où ses pieds touchaient le tapis, une épée apparut entre ses mains. La poignée très longue, la lame à un seul tranchant légèrement incurvée, cette arme ressemblait à une flamme pétrifiée. Pourtant, elle n’était pas chaude au toucher. Sur sa lame couleur de feu, la silhouette d’un héron ressortait fièrement.

Autour de Rand, toutes les bougies et les lampes dorées s’allumèrent, des réflecteurs projetant leur lumière dans la pièce. De grandes glaces accrochées aux murs et deux miroirs en pied remplirent le même office, illuminant si bien la chambre qu’on aurait pu lire sans effort dans le moindre de ses recoins.

Sur son présentoir de bois aussi grand et aussi large qu’un homme – une magnifique pièce d’ébénisterie délicatement sculptée, dorée à l’or fin et incrustée de pierres précieuses – l’épée qui

semblait en cristal, *Callandor*, continuait à trôner comme si de rien n'était.

Dans la chambre, tout le mobilier était doré et orné de pierreries : le lit, les fauteuils, les bancs, les armoires, les coffres et même le coin toilettes. Dans le même ordre d'idées, les carafes et les coupes, de la fine porcelaine du Peuple de la Mer, brillaient de tous leurs feux. Le seul tapis du Tarabon, avec ses motifs entrelacés écarlates, jaunes et bleus, valait assez cher pour payer la nourriture d'un village pendant des mois. Sur toutes les surfaces planes, on pouvait admirer d'autres merveilles de l'artisanat du Peuple de la Mer et une entière collection de gobelets et de coupes en argent incrusté d'or – ou le contraire, pour changer un peu. Sur le manteau de la cheminée, deux loups en argent aux yeux de rubis tentaient de faire basculer sur le sol un cerf d'or de trois bons pieds de haut. Afin d'occulter la lumière, des rideaux de soie écarlate ornés de superbes aigles brodés en fil d'or pendaient devant les étroites fenêtres, un souffle d'air les faisant doucement onduler.

Certains arborant encore la poussière de la bibliothèque de la Pierre de Tear, des livres reliés de cuir ou de bois reposaient partout où il y avait un peu de place pour eux.

Alors qu'il pensait découvrir des voleurs ou des assassins, Rand se retrouva face à une seule et unique jeune femme aux longs cheveux noirs. Hésitante et un peu mal à l'aise dans sa robe de soie si fine qu'elle révélait plus de choses qu'elle en cachait, Berelain, la dirigeante de la cité-État de Mayene, était la dernière personne que Rand s'attendait à voir dans sa chambre.

Sursautant un peu, les yeux écarquillés de stupeur, Berelain se reprit très vite. Avec grâce, elle fit à Rand une révérence qui tendit le tissu de sa robe, mettant en valeur les courbes que celle-ci était censée voiler.

— Je ne suis pas armée, seigneur Dragon... Mais si vous voulez me fouiller, je ne m'y opposerai pas.

Le sourire de son interlocutrice, un rien espiègle, rappela à Rand qu'il était en sous-vêtements.

Elle espère que je vais me couvrir de ridicule en tentant de cacher ce qu'elle ne devrait pas voir ? Eh bien, elle va en être pour ses frais !

Flottant dans le Vide, cette pensée atteignit la conscience de Rand.

Je ne lui ai pas demandé de venir, après tout ! C'est une intrusion !

Certes... Pourtant, sous l'effet de la colère et de la gêne, contenues mais pas annulées par le cocon, Rand sentit qu'il s'empourprait comme un jeune homme. Même dans son refuge, la malicieuse provocation de Berelain parvenait à l'atteindre et à le déstabiliser. Souverainement calme dans le Vide, peut-être, mais à l'extérieur... Pourquoi transpirait-il ainsi à grosses gouttes qui ruisselaient dans son dos et sur sa poitrine ? Pourquoi devait-il produire un tel effort pour rester relativement impassible sous le regard de la femme ?

La fouiller ? Et quoi encore ? Lumière, ne m'abandonne pas !

Se détendant un peu, Rand fit disparaître l'épée de flammes, mais il resta connecté au *saidin*. À ces moments-là, il avait le sentiment de boire par l'intermédiaire d'un trou foré dans une digue qui menaçait de s'écrouler. Douce comme le plus sucré des vins, l'eau qu'il absorbait ainsi avait en même temps le goût répugnant des déjections d'un égout.

Quant à Berelain, que savait-il d'elle, au juste ? Fort peu de choses, sinon qu'elle allait et venait dans la Pierre de Tear comme si elle était chez elle. Selon Thom, la Première Dame de Mayene posait sans cesse des questions à tout le monde. Au sujet de Rand, bien entendu. Rien de très étonnant, sachant ce qu'il était, mais ça n'était pas suffisant pour le rassurer. De plus, Berelain n'était pas retournée chez elle, et ça, ce n'était pas normal du tout. Prisonnière depuis des mois – dans les

faits sinon dans les termes –, elle avait été coupée de sa petite nation et de l'exercice du pouvoir. Jusqu'à l'arrivée de Rand, fallait-il préciser. Et sans parler du reste, toute personne normale aurait saisi la première occasion de fuir le plus loin possible d'un homme capable de canaliser le Pouvoir.

— Que faites-vous ici ? demanda Rand, conscient d'être impoli et s'en fichant comme d'une guigne. Quand je me suis couché, des Aielles sont venues monter la garde devant ma porte. Comment avez-vous trompé leur vigilance ?

Berelain eut une moue délicieusement réprobatrice.

Rand aurait juré que la température ambiante venait de monter en flèche...

— Elles m'ont laissée passer dès que j'ai dit que le seigneur Dragon m'avait invitée à venir...

— Moi ? Je n'ai invité personne !

Du calme ! Cette femme est une reine, ou quelque chose dans le genre. En matière de têtes couronnées, tu es aussi ignare que si on te demandait de voler comme un oiseau !

Bien, il allait se montrer courtois, s'il le fallait. Mais quel titre devait-on donner à la dirigeante de Mayene ?

— Ma dame... (En principe, cette solution passe-partout ne pouvait pas choquer – et dans le cas contraire, tant pis !) Pourquoi vous aurais-je... invitée... à cette heure tardive ?

Berelain eut un rire de gorge à la fois profond et mélodieux. Même dans son cocon de vide, Rand en eut la chair de poule et tous ses poils se hérissèrent. Prenant pour la première fois *vraiment* conscience de la tenue de sa visiteuse, il s'empourpra de nouveau, et jusqu'à la pointe des oreilles, cette fois.

Elle ne sous-entend pas que... ? Enfin, c'est impossible ? Par la Lumière ! nous n'avions pas échangé plus deux mots avant ce soir !

— Qui sait, seigneur Dragon, j'ai peut-être envie de parler ?

Berelain laissa tomber sur le sol sa robe blanche, révélant une combinaison de soie encore plus fine qui méritait amplement d'être appelée un « déshabillé ». Dévoilant les épaules de la jeune femme, cette tenue offrait également une vue plongeante sur ses seins à la peau d'albâtre.

Incapable de détourner le regard, Rand se demanda vaguement comment cette fascinante poitrine pouvait tenir droit sans soutien.

— Comme moi, seigneur Dragon, vous êtes très loin de chez vous. Et la nuit, on se sent encore plus seul...

— Demain, je serai ravi de parler avec vous.

— Le jour, vous n'êtes jamais tranquille... Les pétitionnaires, les Hauts Seigneurs, les Aiels...

Berelain haussa très légèrement les épaules.

Rand se répéta qu'il devait regarder ailleurs, mais autant se convaincre d'arrêter de respirer. C'était la première fois, lorsqu'il se réfugiait dans le Vide, qu'il avait conscience à ce point de ses réactions.

— Les Aiels me font peur, continua Berelain, et je n'aime pas les seigneurs de Tear, qu'ils soient « hauts » ou non.

Sur le deuxième point, Rand la croyait volontiers. Sur le premier, en revanche, il avait plus que des doutes. Cette femme, avoir peur de quelque chose ?

Que la Lumière me brûle ! elle est dans la chambre d'un type bizarre – pour être gentil –, presque déshabillée, et c'est le type en question, moi en l'occurrence, qui est nerveux comme un chat dans un chenil. Et tout ça malgré le Vide...

Bref, il était temps de mettre un terme à cet entretien avant qu'il... dérape.

— Il serait préférable que vous retourniez dans votre chambre, ma dame.

« Et que vous mettiez une cape... Une cape très épaisse... », eut envie d'ajouter Rand. Ou plutôt une partie de lui-même, pour être honnête.

Berelain eut l'air interloquée.

— Seriez-vous influencé par les manières guindées de Tear, seigneur Dragon ? Ou cette... retenue... est-elle de rigueur sur le territoire de Deux-Rivières ? Chez moi, nous ne sommes pas si... collet monté.

— Ma dame..., commença Rand sur un ton somme toute assez « guindé ».

Et si elle n'aimait pas ça, tant pis pour elle !

— Je suis fiancé à Egwene al'Vere, savez-vous ?

— Cette Aes Sedai, seigneur Dragon ? Si c'en est vraiment une. Elle paraît bien jeune – et peut-être trop – pour porter la bague et le châle.

À entendre Berelain, Egwene était une gamine. Or, la Première Dame devait avoir un an de plus que Rand, lui-même aîné de deux ans de sa promise...

— Seigneur Dragon, je n'ai pas l'intention de m'interposer entre vous. Si elle appartient à l'Ajah Vert, épousez-la donc ! Pour ma part, je ne voudrais surtout pas m'unir au Dragon Réincarné ! Pardonnez-moi si j'outrepasse mes droits, mais comme je l'ai déjà dit, à Mayene, nous ne sommes pas... guindés. Puis-je vous appeler Rand ?

Le jeune homme se surprit à soupirer mélancoliquement. Quand elle avait parlé de s'unir au Dragon Réincarné, Berelain avait eu comme une lueur dans le regard – une expression fugitive, aussi, presque imperceptible. Si elle n'avait jamais envisagé cette possibilité, elle venait de le faire. Épouser le Dragon Réincarné, pas Rand al'Thor – l'homme des prophéties, pas le berger de Deux-Rivières.

Cette démarche ne le choquait pas vraiment. Chez lui, certaines filles jetaient leur dévolu sur n'importe quel homme qui brillait un tant soit peu dans les diverses joutes de Bel Tine ou de la Fête du Soleil. Et il n'était pas rare non plus qu'une femme en « pince » pour le propriétaire du plus gros troupeau ou des champs les plus fertiles.

Mais il aurait bien aimé que Berelain soit attirée par Rand al'Thor...

— Ma dame, il est temps que vous partiez !

Berelain avança vers le jeune homme.

— Rand, je sens tes yeux sur moi... Je ne suis pas une gamine de ton village encore dans les jupes de sa mère, et je sais que tu veux...

— Me prends-tu pour un homme de pierre, femme ?

Berelain recula d'instinct. Mais elle se ressaisit très vite, reprit sa marche en avant et tendit les bras vers Rand.

— Les muscles de tes bras semblent aussi durs que la pierre... Si tu penses devoir me brutaliser, brutalise-moi, ça n'a aucune importance, tant que tu me touches.

Quand elle caressa le visage de Rand, des étincelles parurent jaillir du bout des doigts de Berelain.

Sans réfléchir, Rand canalisa le Pouvoir à travers le lien qu'il n'avait toujours pas coupé. Comme si une muraille d'Air la repoussait, Berelain recula, les yeux écarquillés de surprise.

C'était bien de l'Air, constata Rand. Plus souvent qu'à son tour, il faisait des « miracles » sans

avoir la première idée de ce qu'il fabriquait... Au moins, quand il avait réussi quelque chose, il se souvenait en général du protocole, histoire de pouvoir recommencer.

Le mur invisible fit onduler bizarrement le tapis, poussa la robe jetée par Berelain, fit subir le même sort à une botte abandonnée par Rand lorsqu'il s'était déshabillé et malmena un repose-pieds tendu de cuir rouge sur lequel trônait un exemplaire ouvert de l'*Histoire de la Pierre de Tear*, d'Eban Vandes.

En même temps que Berelain, la muraille d'Air poussait ces objets vers le mur. À savoir, à la distance de sécurité minimale pour Rand...

Conscient qu'il ne risquait plus rien, il verrouilla ce qu'il nommait le « flux », faute d'avoir trouvé un meilleur terme, et n'eut donc plus besoin de maintenir la muraille en elle-même. Un long moment, il réfléchit à ce qu'il venait de faire afin d'être sûr de pouvoir recommencer le cas échéant. Ce « miracle » semblait très utile, en particulier le « verrouillage ».

Ses yeux noirs toujours écarquillés, Berelain, les mains tremblantes, tentait de déterminer les contours de sa prison invisible. Le repose-pieds, la robe, la botte et le livre d'histoire gisant devant elle, la jeune femme était presque aussi blanche que son troublant déshabillé.

— Même si je le regrette fort, dit Rand, nous n'aurons plus d'autres conversations, sauf en public. Les regrets n'avaient rien d'hypocrite. Car enfin, cette femme était superbe.

Que la Lumière me brûle ! je suis le dernier des crétins !

Certes, mais pourquoi ? Parce qu'il s'était laissé prendre par la beauté de Berelain, ou parce qu'il était assez bête pour la renvoyer ?

— Pour tout dire, il serait judicieux que vous partiez le plus vite possible. Vous avez ma parole que Tear ne fera plus d'ennuis à Mayene.

Une promesse valable tant que Rand serait de ce monde – voire jusqu'à ce qu'il ait quitté la Pierre – mais quand on maniait le bâton, il fallait aussi savoir user de la carotte. Un baume pour la fierté blessée de Berelain et un cadeau qui l'empêcherait de quitter Tear en tremblant de terreur.

Cela dit, elle avait déjà contrôlé sa peur, au moins extérieurement. Tout effort de séduction oublié, elle parla avec une franchise et une honnêteté manifestes :

— Pardonne-moi... Je m'y suis terriblement mal prise, mais sans intention de te blesser. Chez moi, une femme peut se montrer directe avec un homme. L'inverse est vrai aussi, bien entendu. Rand, tu es un bel homme, n'en doute pas – un homme grand et fort, comme je les aime. Si je ne m'en étais pas aperçue, c'est moi qui aurais été de pierre ! S'il te plaît, ne me force pas à m'éloigner de toi. Si tu veux, je peux t'implorer à genoux.

Berelain s'agenouilla avec la grâce d'une danseuse. Sa sincérité ne s'était pas démentie, certes, mais en se baissant, elle avait réussi à faire glisser sur ses épaules son déshabillé, qui ne semblait plus très loin d'aller rejoindre la robe sur le sol.

— Rand, je t'en supplie !

Vide ou pas Vide, le jeune homme en resta bouche bée, et ça n'avait rien à voir avec la beauté de Berelain ou sa quasi-nudité. Enfin, presque rien... Si les Défenseurs de la Pierre avaient été aussi déterminés qu'elle, dix mille Aiels n'auraient pas réussi à prendre la forteresse.

— Ma dame, je suis flatté, fit Rand, très diplomate, je vous prie de le croire. Mais ce ne serait pas loyal vis-à-vis de vous. Car je ne peux pas vous donner ce que vous méritez.

À elle de décider ce qu'elle a envie de comprendre !

Dehors, un coq chanta dans les ténèbres.

Très surpris, Rand vit que Berelain, les yeux ronds comme des soucoupes, regardait quelque chose derrière lui. Ouvrant la bouche, elle tenta de pousser un cri, mais aucun son ne sortit de sa gorge.

Le jeune homme se retourna, son épée de flammes dans les mains.

À l'autre bout de la pièce, un des miroirs en pied refléta son image. Un grand jeune homme aux cheveux roux et aux yeux gris en sous-vêtements et qui brandissait une épée de flammes.

Le reflet bondit sur le tapis et leva son arme.

Je suis devenu fou ! pensa Rand, cette idée venant dériver à la lisière du Vide. *Non ! Berelain voit la même chose ! C'est réel !*

Un mouvement attirant son attention, sur sa gauche, Rand se tourna d'instinct, sa lame décrivant la figure baptisée Lever de Lune Au-dessus de l'Eau.

Le coup traversa la silhouette – sa silhouette ! – qui venait de jaillir d'une des glaces murales. L'apparition se brouilla puis disparut, se désintégrant en un nuage de poussière.

Le reflet de Rand réapparut dans la glace... et posa les mains sur le cadre afin de bondir à son tour. Balayant la chambre du regard, le jeune homme vit qu'il y avait du mouvement dans toutes les surfaces réfléchissantes.

Ne trouvant pas de meilleure parade, il frappa la glace avec sa lame. Des éclats volèrent partout, mais il aurait juré que le reflet s'était brisé une fraction de seconde avant le verre. Quelque part au fond de sa tête, Rand entendit un cri lointain : le son de sa propre voix, mais qui mourait déjà.

Alors que la glace n'avait même pas fini d'exploser, il déclencha le Pouvoir de l'Unique. Sans un bruit, tous les miroirs et toutes les glaces de la chambre se fracassèrent, projetant une pluie d'éclats. Dans la tête de Rand, le cri se répéta à l'infini, comme un écho agonisant et pourtant immortel, le faisant frissonner de terreur. C'était sa voix. Et pourtant, si incroyable que ce fût, ce n'était pas lui qui hurlait.

Se retournant, Rand se prépara à affronter le reflet qui avait réussi à sortir de son miroir. Répliquant à une attaque sauvage – Les Pierres qui Dévalent le Flanc d'une Montagne –, Rand recourut à la figure nommée Déployer l'Éventail. Lorsque son adversaire recula, il s'avisa qu'il y en avait deux autres. Malgré son excellent réflexe – briser toutes les surfaces réfléchissantes – deux faux Rand de plus avaient pu sauter dans la pièce. Désormais, trois répliques parfaites de sa personne – jusqu'au plus infime détail, y compris la cicatrice boursouflée, sur son flanc – le défiaient du regard, le visage brûlant de haine, de mépris et d'une étrange... voracité. Mais les yeux de ses sosies semblaient vides, comme s'ils n'étaient pas vraiment vivants.

Comme un seul homme, ils passèrent à l'attaque.

Rand s'écarta, des éclats de verre blessant ses pieds nus. Passant de figure en figure, il s'efforça d'affronter un seul adversaire à la fois, tant que c'était possible. Dans cet étrange combat, comprit-il, il allait devoir mettre en application tout ce que lui avait appris Lan, le Champion de Moiraine.

Si ses trois doubles avaient été mieux coordonnés, combattant vraiment ensemble, Rand n'aurait pas tenu une minute. Mais oubliant le bel accord du début, chacun luttait en solitaire, comme si les autres n'existaient pas. Même ainsi, Rand n'en menait pas large, et du sang coulait déjà des dizaines d'entailles qui couvraient son visage, son torse et ses bras. La vieille blessure se rouvrit, contribuant à teinter en rouge ses sous-vêtements.

Non contents de lui ressembler, les trois sosies étaient d'aussi fins escrimeurs que lui. Dans la fureur du combat, les quatre adversaires renversaient les meubles, fracassant d'innombrables petits

trésors de l'artisanat du Peuple de la Mer.

Rand sentit que ses forces déclinaient. Pour l'instant, il n'avait pas récolté de blessure grave – n'était celle qui refusait de guérir sur son flanc – mais une multitude de coupures avaient presque le même effet qu'une énorme plaie.

Alors que la défaite le menaçait, Rand n'envisagea pas un instant d'appeler les Aielles qui montaient la garde dehors. Tout simplement parce que les murs, bien trop épais, auraient étouffé jusqu'aux cris d'un agonisant. Quoi qu'il arrive, il allait devoir s'en tirer tout seul. Et s'il ferraillait avec la froideur et le détachement que lui conférait le Vide, la peur n'en venait pas moins rôder à la lisière de sa conscience, telles des branches d'arbre agitées par le vent qui frôlent une fenêtre par une nuit d'encre.

Frappant par-dessus l'épaule de son adversaire le plus proche, Rand visa le visage d'un autre, un peu au-dessous des yeux. Alors qu'il ne pouvait s'empêcher de faire la grimace – après tout, c'était son visage ! –, sa cible recula juste ce qu'il fallait pour éviter une blessure mortelle. Du sang jaillit de ce qui n'était qu'une entaille, et le visage désormais balafré ne changea pas d'expression, ses yeux vides ne cillant même pas.

Les reflets désiraient la mort de Rand. Comme s'ils crevaient de faim et apercevaient enfin de la nourriture, rien d'autre ne les intéressait.

Est-il possible de les tuer ?

Comme lui, ses trois doubles saignaient là où il avait réussi à les blesser. Mais leurs blessures ne semblaient pas les ralentir ni miner leur résistance. S'ils tentaient d'esquiver ses coups, ils ne paraissaient pas s'apercevoir que certains avaient fait mouche.

Peut-être parce qu'ils ne sentent rien ! Mais s'ils saignent, c'est qu'ils peuvent mourir. Il faut qu'il en soit ainsi !

Parce qu'il avait besoin d'un répit pour reprendre son souffle, Rand rompit le contact avec ses adversaires. Sautant sur le lit, il réalisa un roulé-boulé artistique tandis que trois lames, au-dessus de lui, fendaient furieusement l'air. Dès qu'il reprit contact avec le sol, il s'appuya à la table de chevet pour recouvrer son équilibre, envoyant valser dans les airs une coupe d'argent rehaussée de dorures.

Un de ses doubles sauta sur le lit et avança dans le tourbillon de plumes montant du matelas éventré par les armes de ses deux compagnons.

Lesquels faisaient tranquillement le tour du lit... Toujours concentrés sur Rand, ils continuaient à s'ignorer, et leurs yeux brillaient comme du verre.

Rand sursauta quand il sentit comme une piqure d'épingle dans la main qu'il avait posée sur la table de chevet. Baissant les yeux, il vit un reflet de lui-même, pas plus haut que six pouces, retirer de la chair son épée miniature. Vif comme l'éclair, Rand s'empara de son agresseur avant qu'il puisse frapper de nouveau. Se débattant dans sa main, le reflet lui fit un rictus haineux.

Des reflets miniatures grouillaient dans la chambre ! Sortant des déflecteurs des lampes, ils venaient se mêler à la bataille.

La main de Rand s'engourdit et devint froide, comme si le reflet nain la vidait de sa vie. Par bonheur, la brûlante chaleur du *saidin* se déversa dans la tête du jeune homme puis le long de son bras et jusqu'au bout de ses doigts glacés.

Le reflet nain explosa soudain comme une bulle de savon. Rand sentit quelque chose s'insinuer en lui – une conséquence de la disparition du double – et il constata qu'une petite partie de sa force perdue lui revenait. Le phénomène se reproduisit, à croire que quelque entité inconnue le nourrissait.

Quand il releva les yeux, se demandant pourquoi il n'était pas mort, il constata que tous les doubles miniatures avaient disparu. Les trois faux Rand grandeur nature vacillaient sur leurs jambes, comme s'ils avaient perdu la vitalité qu'il venait de regagner. Néanmoins, ils recouvrèrent leur équilibre et revinrent combattre l'être qu'ils paraissaient haïr plus que tout au monde.

L'esprit en ébullition, Rand recula tout en pointant son épée sur chacun de ses adversaires. S'il ne modifiait pas sa tactique, il finirait par perdre, c'était écrit. Mais il y avait peut-être un moyen de vaincre... Malgré les apparences, les reflets étaient liés. Absorber le nain – cette seule idée donnait envie de vomir à Rand, mais se voiler la face ne servait à rien – avait fait disparaître tous les doubles miniatures. Mais ce n'était pas tout. Les « géants » avaient été affectés aussi, au moins provisoirement. Bref, s'il en absorbait un, ça détruirait à coup sûr les autres.

Là encore, l'idée était répugnante, mais il n'y avait rien d'autre à faire.

D'accord, mais qu'ai-je fait exactement ? Comment m'y suis-je pris ? Lumière, aide-moi !

Rand allait devoir... êtreindre... un des doubles. Ou le toucher, au minimum. Ça, c'était une certitude. Mais s'il essayait de s'approcher d'un de ses adversaires, trois lames le transperceraient en un clin d'œil.

Des reflets... N'oublie pas que ce sont des reflets. Mais jusqu'à quel point ?

Avec l'espoir de ne pas être idiot – car dans ce cas, il serait bientôt un idiot mort – Rand fit disparaître son épée. Prêt à la faire revenir aussitôt, il s'en abstint lorsqu'il vit se volatiliser les armes de ses trois ennemis. Un instant, une infinie perplexité s'afficha sur le visage de chaque double, y compris le balafré.

Avant que Rand ait pu mettre à exécution la suite de son plan, les trois reflets lui sautèrent dessus et l'entraînèrent dans un combat au sol sur le tapis semé d'éclats de verre.

Rand eut le sentiment que son sang gelait dans ses veines. Tout son corps s'engourdit jusqu'à ce qu'il ne sente plus la douleur des éclats de verre et de porcelaine s'enfonçant dans sa chair. Quelque chose qui ressemblait à de la panique menaça de faire intrusion dans son cocon de Vide.

Venait-il de commettre une erreur fatale ? Bien plus grands que le reflet qu'il avait absorbé, les doubles le vidaient de toute sa chaleur. Mais pas que de cela. Lentement, leurs yeux vitreux semblaient lui voler sa vie goutte après goutte. Terrorisé, Rand comprit que sa mort ne mettrait pas un terme à l'affrontement. Se tournant les uns contre les autres, les trois reflets combattaient jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un. Un survivant qui serait dépositaire de sa vie et de ses souvenirs. Qui prendrait sa place, en quelque sorte.

Rand résista, se battant plus féroce alors même qu'il faiblissait à chaque instant. Pour s'emplir de chaleur, il se laissa envahir par le *saidin*, supportant même sans frémir le goût ignoble de la souillure. Tant que le *saidin* se déversait en lui, ses haut-le-cœur eux-mêmes témoignaient qu'il était vivant et toujours en état de se battre.

Mais que faire ? Comment m'y suis-je pris ?

Au rythme où allaient les choses, si ses adversaires ne le tuaient pas, il finirait consumé par le Pouvoir.

Comment ai-je fait ?

Eh bien, il n'en savait rien... Du coup, il continua à puiser du *saidin* dans la Source Authentique en essayant de... en luttant pour...

Un des trois doubles se désintégra soudain. Rand le sentit faire intrusion en lui – c'était comme tomber d'une falaise et se recevoir rudement sur un sol rocheux –, puis les deux autres suivirent. Le

souffle coupé par le choc, Rand resta étendu sur le dos, les yeux rivés sur le plafond de plâtre blanc aux moulures dorées.

Le simple fait de respirer encore était un motif de jubilation.

Alors que le Pouvoir nourrissait encore chaque fibre de son être, s'insinuant dans son plus secret recoin, il éprouva l'envie dévastatrice de restituer tous les repas qu'il avait jamais ingérés. À ces moments-là, il se sentait si vivant qu'exister sans être immergé dans le *saidin*, en comparaison, semblait être une triste et terne expérience. Dans l'air, il captait l'odeur de cire de toutes les bougies et les émanations d'huile de chacune des lampes. Et sous son dos, il sentait toutes les fibres du tapis, si nombreuses fussent-elles.

Sur son corps, il localisait chaque entaille, chaque plaie, chaque contusion et chaque bleu. Mais il restait lié au *saidin*...

Un des Rejetés venait d'essayer d'avoir sa peau ! Ce ne pouvait être que ça, sauf si le Ténébreux s'était déjà libéré de sa prison. Mais dans ce cas, il n'aurait sûrement pas eu à triompher d'une épreuve aussi facile que celle-là.

Raison de plus pour maintenir son lien avec la Source Authentique !

Et si j'avais fait tout ça moi-même ? Puis-je détester assez ce que je suis pour tenter de me tuer ? Sans en avoir vraiment conscience ? Lumière, je dois apprendre à contrôler mes pouvoirs ! Il le faut !

Rand se releva péniblement. Couvert de sang et laissant des traces rouges sur le tapis, il clopina jusqu'au présentoir de *Callandor*. Quand il s'en empara et la brandit, la lame de cristal scintilla lorsque le Pouvoir se déversa en elle.

L'Épée Qui N'en Est Pas Une... Peut-être, mais sa lame, apparemment en verre, devait couper aussi bien que deux bons pieds de l'acier le plus pur. Pourtant, *Callandor* n'était pas une arme, mais un vestige de l'Âge des Légendes – un *sa'angreal*. Avec l'aide des quelques *angreal* ayant survécu à la guerre des Ténèbres et à la Dislocation du Monde – de ceux dont on connaissait l'existence, en tout cas – il était possible de canaliser des quantités de Pouvoir de l'Unique qui auraient sans cela carbonisé l'Aes Sedai la plus puissante. Un *sa'angreal* permettait d'appliquer le même coefficient multiplicateur au volume de Pouvoir canalisé avec un « simple » *angreal*. Liée au Dragon Réincarné par trois mille ans de légendes et de prophéties, *Callandor* était un des plus formidables *sa'angreal* qu'ait jamais connus le monde. Seul autorisé à la manier, Rand, avec cette épée, pourrait faire s'écrouler sans effort les fortifications des plus grandes villes. Cette arme au poing, il serait assez fort pour affronter un des Rejetés, rien de moins !

C'était un mauvais coup d'un des leurs... Il ne peut pas en être autrement.

S'avisant soudain que Berelain ne donnait plus signe de vie, il la chercha du regard, redoutant de découvrir son cadavre.

Toujours agenouillée, la jeune femme avait ramassé la robe et elle se drapait dedans comme dans une armure – ou se protégeait derrière, la tenant pour une sorte de mur d'enceinte. Blanche comme un linge, elle se passa lentement la langue sur les lèvres.

— Lesquels sont... ? commença-t-elle.

Elle déglutit péniblement et reformula sa question :

— Lequel a... ?

Elle renonça, incapable d'aller jusqu'au bout de sa phrase.

— Je suis le seul présent dans cette chambre... Celui que tu as traité comme s'il était ton

promis...

Une remarque destinée à apaiser Berelain, voire à la faire sourire. Sans nul doute, une femme aussi forte qu'elle était capable d'apprécier l'humour, même en face d'un homme couvert de sang.

Mais elle se pencha en avant et se prosterna devant Rand.

— Seigneur Dragon, je m'excuse humblement de vous avoir offensé...

Ce retour au vouvoiement, ce ton humble et cette voix tremblante... Rien qui ressemblât à la Berelain de tantôt.

— Je vous prie de pardonner puis d'oublier ce sacrilège... Seigneur Dragon, je ne vous importunerai plus, c'est juré ! Sur la tête de ma mère et avec la Lumière pour témoin, j'en fais le serment.

Rand neutralisa le « verrouillage ». Se transformant en un souffle léger, la prison invisible de Berelain fit gentiment onduler sa robe.

— Il n'y a rien à pardonner, assura Rand. (Épuisé, il avait la voix chevrotante d'un vieillard.) Vous pouvez vous retirer, ma dame...

Berelain se releva, non sans hésiter, puis elle tendit une main et soupira de soulagement quand elle ne rencontra pas d'obstacle. Saisissant l'ourlet de sa robe, elle entreprit de traverser la chambre, les éclats de verre grinçant bizarrement sous les semelles de ses escarpins de velours. Non loin de la porte, elle s'arrêta et, au prix d'un gros effort, se tourna vers Rand :

— Je peux vous envoyer des Aielles, si vous le désirez... Ou faire venir une Aes Sedai qui s'occupera de vos blessures.

Après ce qu'elle a vu, elle préférerait être seule dans une chambre avec un Myrddraal, voire avec le Ténébreux en personne. Mais elle n'a quand même rien d'une chiffe molle...

— Merci, mais c'est inutile... En fait, j'apprécierais que vous ne disiez pas un mot sur ce qui s'est produit ici. Pas encore... Je me chargerai de tout ce qui doit être fait.

C'est sûrement un coup des Rejetés !

— Les désirs du seigneur Dragon sont des ordres...

Berelain esquissa une révérence, puis elle se hâta de sortir, craignant peut-être que son interlocuteur ait l'idée saugrenue de la retenir.

— Oui, marmonna Rand, elle préférerait le Ténébreux en personne...

Clopinant jusqu'au pied du lit, Rand s'assit dans un coffre-fauteuil et posa *Callandor* sur ses genoux. Avec cette épée dans les mains – même si elles étaient couvertes de son sang, comme en ce moment –, il forcerait le respect d'un Rejeté, ça ne faisait aucun doute.

Dans quelques minutes, il enverrait chercher Moiraine, pour qu'elle le guérisse. Puis il parlerait aux Aielles postées dans le couloir. Oui, d'ici peu, il redeviendrait le Dragon Réincarné. Mais pour l'instant, il entendait rester assis et se souvenir d'un simple berger nommé Rand al'Thor.



Conciliabule



Malgré l'heure tardive, beaucoup de gens allaient et venaient encore dans les larges couloirs de la Pierre de Tear. Pour l'essentiel, c'étaient des serviteurs liés à la forteresse – et reconnaissables à leur livrée noir et or – ou aux divers Hauts Seigneurs, dont ils arboraient alors les armes. Quelques Défenseurs de la Pierre déambulaient, désarmés et sans casque, certains ayant même déboutonné le col de leur veste d'uniforme. Si les serviteurs se contentaient de saluer Perrin et Faile quand ils les croisaient, les soldats, pour la plupart, sursautaient en les apercevant. Certains les saluaient aussi, la main sur le cœur, mais tous, sans exception, pressaient le pas comme s'ils avaient hâte de se retrouver ailleurs.

Seule une lampe sur trois ou quatre était allumée. Entre ces sources de lumière trop éloignées les unes des autres, les tapisseries et les coffres placés de-ci de-là contre les murs disparaissaient presque dans la pénombre. Pour le commun des mortels, en tout cas. Car Perrin, lui, les voyait toujours.

Dans les corridors obscurs, les yeux de l'apprenti forgeron brillaient comme de l'or poli. Allant très vite d'une lampe allumée à l'autre, il gardait la tête baissée, sauf lorsqu'il entraît dans une zone éclairée. Pourtant, beaucoup de gens, dans la forteresse, étaient informés de sa « bizarrerie ». Bien entendu, ils n'osaient pas aborder le sujet, Faile elle-même semblant penser que l'étrange couleur des yeux de son compagnon était due à son association avec une Aes Sedai. Bref, une particularité qu'il fallait accepter, puisqu'elle existait, sans jamais chercher d'explications. Même dans ces conditions, Perrin ne pouvait s'empêcher de frissonner chaque fois qu'il s'apercevait qu'un inconnu avait vu ses yeux briller dans le noir. Et le silence tendu des gens lui semblait souligner à quel point il était désormais différent des autres humains.

— Je donnerais cher pour qu'on ne me regarde pas comme ça, marmonna-t-il lorsqu'un Défenseur aux cheveux grisonnants – un type qui aurait pu être son père ! – faillit détalier au pas de course après l'avoir croisé. On dirait que les gens ont peur de moi. Avant, ça n'arrivait jamais. Enfin, pas ce genre de peur... Pourquoi ces serviteurs ne sont-ils pas au lit ?

Une femme qui portait un seau et un balai s'inclina respectueusement et pressa elle aussi le pas sans relever les yeux.

Un bras glissé sous celui de Perrin, Faile tourna la tête vers lui.

— Je parie que les gardes n'ont pas le droit d'être dans cette partie de la forteresse, sauf pour

patrouiller. Mais c'est l'heure idéale pour lutiner une servante dans le fauteuil de son maître. Et qui sait ? pour jouer au grand seigneur et à sa dame, pendant que ceux-ci sont endormis... Ces soldats ont sans doute peur que tu les dénonces... Quant aux domestiques, sache qu'ils font l'essentiel de leur travail pendant la nuit. Qui voudrait les avoir dans les pattes durant la journée, les regarder balayer, briquer, polir et laver ?

Perrin acquiesça sans grande conviction. Faile avait sans doute appris tout ça dans la maison de son père. Un riche marchand devait avoir des serviteurs et des gardes pour escorter ses chariots.

Au moins, tous les « noctambules » n'étaient pas encore debout parce qu'ils venaient de vivre la même expérience que lui. Dans ce cas, ils auraient déjà été hors de la forteresse, continuant à courir pour s'en éloigner le plus possible. Mais pourquoi avait-il servi de cible comme cela ? Même s'il n'avait guère envie de se trouver face à Rand, il fallait qu'il sache.

Il était même si pressé de savoir que la pauvre Faile devait presque courir pour pouvoir rester pendue à son bras.

Si splendide qu'il fût avec ses dorures, ses sculptures et sa marqueterie, l'intérieur de la Pierre était conçu pour la guerre, exactement comme l'extérieur. À chaque croisement de couloirs, des mâchicoulis, au plafond, permettaient d'arroser d'huile bouillante d'éventuels envahisseurs ou de les bombarder de pierres. Dans le même ordre d'idées, des meurtrières ingénieusement disposées couvraient des corridors entiers, offrant des angles de tir parfaits aux archers.

Avec Faile, Perrin gravit plusieurs volées de marches étroites. Comme les autres zones de la forteresse, ces escaliers étaient sous la surveillance d'une multitude de meurtrières tout aussi bien disposées. Toutes ces défenses n'avaient cependant rien pu pour arrêter les Aiels, premiers attaquants de l'histoire à avoir jamais dépassé le mur d'enceinte.

Alors que sa compagne et lui avalaient les marches – sans qu'il en ait vraiment conscience, car sans Faile, il les aurait négociées quatre par quatre – Perrin capta des relents de vieille sueur et les vestiges d'un parfum douceâtre. Il n'y prêta guère d'attention, car il pensait à ce qu'il allait dire à Rand.

Pourquoi as-tu tenté de me tuer ? Serais-tu déjà cinglé ?

Il n'y avait pas de manière diplomatique de poser de pareilles questions. Et de toute façon, il ne s'attendait pas à obtenir des réponses diplomatiques.

Lorsqu'il déboucha dans un couloir obscur, Faile toujours à son bras, Perrin découvrit le dos d'un Haut Seigneur et des deux gardes du corps qui l'accompagnaient. Dans la forteresse, seuls les Défenseurs étaient autorisés à porter l'armure. Cela dit, ces trois hommes arboraient une épée sur la hanche gauche. Ce n'était pas inhabituel, bien entendu, mais leur présence à cet étage, dans les ombres, et leur façon de fixer la lumière brillante, au fond du couloir, n'avaient rien de normal.

La lumière venait de l'antichambre des appartements qu'on avait alloués à Rand. Ou qu'il s'était appropriés... À moins que Moiraine l'ait contraint *manu militari* à s'y installer.

Dans l'escalier, Perrin et Faile n'avaient fait aucun effort pour être discrets. Trop concentrés, les trois hommes ne s'aperçurent d'abord pas de leur arrivée. Puis l'un des gardes en cape bleue tourna la tête comme s'il voulait faire passer une crampe dans sa nuque. Dès qu'il aperçut Perrin, le type ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes. Ravalant un juron, il fit face au jeune homme et commença à dégainer son épée.

L'autre garde fut à peine plus lent. Comme son compagnon, il semblait à la fois prêt à en découdre et vaguement gêné, ses yeux évitant de croiser ceux de l'apprenti forgeron.

Perrin capta une forte odeur de peur. Elle montait aussi du Haut Seigneur, même s'il se contrôlait bien mieux que ses hommes.

Lissant sa barbe pointue, le Haut Seigneur Torean se retourna avec une grâce languide, comme s'il était à un bal mondain. Puis il tira de sa manche un mouchoir bien trop imbibé de parfum et tamponna son nez saillant qui paraissait soudain bien modeste dès qu'on le comparait à ses oreilles. Sa veste de soie aux manchettes de satin rouge, somptueuse, soulignait peu charitablement la banalité de ses traits. Avec un regard plein de réprobation pour Perrin, présentement en manches de chemise, il se tamponna de nouveau le nez puis inclina légèrement la tête.

— Que la Lumière vous éclaire, dit-il poliment.

Quand son regard croisa celui de Perrin, il se hâta de le braquer ailleurs, mais son expression ne changea pas.

— Vous allez bien, j'espère ? ajouta-t-il avec une courtoisie un peu trop appuyée.

Perrin ne se formalisa pas du ton dédaigneux du noble. En revanche, il serra les poings quand il le vit regarder Faile de la tête aux pieds, comme s'il évaluait une pouliche.

— Que la Lumière vous éclaire, Haut Seigneur Torean, dit l'apprenti forgeron d'une voix qui ne trahit pas sa colère. Je me réjouis de vous voir participer à la protection du seigneur Dragon. Dans votre position, bien des gens seraient mécontents de le savoir ici.

Torean fronça ses sourcils un peu trop fins.

— Une prophétie s'est réalisée et Tear a joué dans cette prédiction le rôle qui lui était alloué. Le Dragon Réincarné, après tout, guidera peut-être mon pays vers une plus grande destinée encore. Quel idiot serait mécontent d'une telle éventualité ? Mais il se fait tard, et je vous souhaite une excellente nuit...

Torean regarda une dernière fois Faile – avec une étrange moue –, puis il se mit en chemin un peu trop hâtivement, s'éloignant de l'antichambre vivement éclairée. Comme deux molosses bien dressés, ses gardes du corps lui emboîtèrent le pas.

— Tu n'avais aucune raison d'être impoli, reprocha Faile à Perrin lorsque le noble fut assez loin pour ne pas entendre. Tu lui as parlé comme à un chien dans un jeu de quilles. Si tu veux rester ici, il faudra apprendre à te comporter avec les nobles.

— Il te regardait comme s'il avait envie de te faire sauter sur ses genoux ! Et pas comme un père, tu peux me croire.

— Tu crois que c'est le premier homme qui me regarde ? S'il avait osé faire plus que ça, je l'aurais remis à sa place d'un seul regard. Je n'ai pas besoin que tu me défendes, Perrin Aybara.

Malgré cette déclaration, nota Perrin, Faile ne semblait pas si mécontente que ça qu'il ait joué les chevaliers servants.

En se grattant la barbe, le jeune homme regarda Torean et ses gardes disparaître au bout du couloir. Comment les nobles de Tear faisaient-ils pour ne pas suer comme des porcs ? se demanda-t-il.

— Tu as remarqué, Faile ? Ses molosses n'ont pas lâché la poignée de leur épée tant qu'il n'a pas été à dix bons pas de nous !

La jeune femme tourna la tête vers les trois hommes, puis elle acquiesça gravement.

— Tu as raison... Mais il y a quelque chose que je ne comprends pas. Quand ils vous rencontrent, Mat et toi, les gens ne vous font pas des courbettes, comme face à Rand, mais ils semblent au moins aussi agressifs qu'en présence d'une Aes Sedai.

— Être un ami du seigneur Dragon n'est peut-être déjà plus une protection...

Faile ne reparla pas de quitter la forteresse, mais elle y pensa, et il aurait fallu être aveugle pour ne pas le voir. Cela dit, Perrin réussit à faire comme si de rien n'était, un progrès par rapport à leur récente conversation.

Alors qu'ils approchaient du bout du corridor, Berelain sortit de l'antichambre. Courant à demi, elle serrait contre son corps une robe de soie blanche. N'était la dignité inhérente à la Première Dame de Mayene, elle aurait sûrement couru pour de bon.

Histoire de prouver à Faile qu'il pouvait être délicieusement poli, Perrin se fendit d'une révérence dont Mat lui-même aurait eu du mal à égaler la grâce et la souplesse. En revanche, Faile se contenta de hocher la tête et de plier très vaguement un genou. Perrin s'en aperçut à peine, tant il fut troublé par l'odeur de peur – la puanteur, plutôt, comme celle qui montait d'une plaie infectée – qui émanait de Berelain.

L'angoisse de Torean n'était rien à côté... , pensa Perrin en regardant la Première Dame s'éloigner sans daigner les regarder, Faile et lui. De la panique pure emballée dans une terreur aveugle...

— Tu te rinces l'œil ? souffla Faile.

Concentré sur Berelain – et se demandant surtout ce qui avait pu la mettre dans cet état –, Perrin répondit sans réfléchir :

— Elle sentait la...

Au fond du couloir, Torean jaillit d'un corridor latéral et prit Berelain par le bras. Du long discours qu'il lui débita, Perrin comprit seulement quelques mots. Des reproches au sujet de la fierté de la jeune femme, qui l'avait poussée à dépasser les bornes, et ce qui semblait une proposition d'assistance et de protection. Le menton fièrement pointé, Berelain répondit d'une phrase lapidaire que Perrin ne comprit pas. Puis la jeune femme se dégagea et reprit son chemin, le dos bien droit comme si elle se contrôlait désormais un peu mieux.

Alors qu'il faisait mine de la suivre, Torean vit que Perrin le regardait. Après s'être une nouvelle fois tamponné le nez, il s'engouffra dans le corridor latéral.

— Même si elle sentait l'Essence de l'Aube, grogna Faile, je m'en ficherais comme d'une guigne. Cette femme ne s'intéresse pas à la chasse à l'ours, même si une peau décorerait très bien son mur. Elle traque le soleil.

— Pardon ? La chasse à l'ours ? Le soleil ? De quoi parles-tu ?

— Tu vas y aller tout seul, finalement. Moi, je file au lit.

— Si c'est ce que tu veux..., marmonna Perrin. J'aurais cru que tu étais aussi curieuse que moi de savoir ce qui nous est arrivé.

— Eh bien, tu te trompais... Je ne brûle pas vraiment d'envie de rencontrer le... hum... de rencontrer Rand. Voilà un moment que je l'évite, et j'ai l'intention de continuer. Sans moi, vous aurez une conversation très agréable. Surtout s'il y a du vin sur la table.

— Tu racontes n'importe quoi, marmonna Perrin en se passant une main dans les cheveux. Si tu veux aller te coucher, ne te gêne pas, mais essaie de me tenir des propos compréhensibles.

Faile dévisagea un moment Perrin, puis elle se mordit la lèvre inférieure – pour ne pas éclater de rire, semblait-il.

— Perrin, à certains moments, je crois que c'est ta naïveté que je préfère !

Cette voix chantante était proche d'un rire, nul n'aurait prétendu le contraire.

— Va voir ton... ami, et raconte-moi tout demain matin. Si tu en as envie.

Après lui avoir fait baisser la tête d'une main légère, Faile lui posa un baiser sur les lèvres, puis elle fila à la vitesse du vent.

Perplexe, Perrin la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle ait disparu de l'escalier – sans que Torean se soit montré. Parfois, il aurait juré que cette femme ne parlait pas la même langue que lui.

Haussant les épaules, il avança vers la lumière.

L'antichambre était en réalité une vaste pièce circulaire de quelque cinquante pas de diamètre. Éclairé par une centaine de lampes dorées qui pendaient du plafond, le sol en marbre noir veiné d'or semblait d'une seule pièce. Sur toute la circonférence de la salle, des colonnes de pierre rouge semblaient monter la garde, ajoutant à la majesté de ce qui était l'antichambre des appartements royaux, dans les temps reculés où des souverains régnaient sur Tear – avant qu'Artur Aile-de-Faucon ait placé sous sa seule autorité toutes les terres qui s'étendaient entre la Colonne Vertébrale du Monde et l'océan d'Aryth. Après la chute de son empire, Tear n'avait pas retrouvé ses rois, et leurs appartements, depuis mille ans, étaient le domaine réservé des souris et de la poussière. Au fil des siècles, aucun Haut Seigneur n'était jamais devenu assez puissant pour prétendre se les approprier.

Au milieu de la salle, cinquante Défenseurs se tenaient en cercle, impeccables dans leur plastron tout aussi brillant que leur casque. Leurs lances formant une haie d'où pas une pointe ne dépassait d'un pouce, ils pouvaient faire face à des attaques venant de toutes les directions – la configuration requise, s'ils prétendaient protéger de n'importe quel attaquant l'actuel seigneur de la Pierre.

Le chef de ces hommes, un capitaine identifiable aux deux courtes plumes blanches qui ornaient son casque, affichait quasiment la même raideur militaire qu'eux. Une main sur le pommeau de son épée et l'autre sur sa hanche, il se rengorgeait de son importance.

Une odeur de peur et de doute montait de ces soldats. On eût dit des hommes qui vivaient sous une falaise effritée et qui étaient presque parvenus à se convaincre qu'elle ne s'écroulerait pas. Du moins pas tout de suite. Enfin, peut-être...

Perrin approcha, ses bottes claquant sur le marbre. Tournant la tête vers le nouveau venu, l'officier hésita quand il vit que ce dernier ne semblait pas vouloir s'arrêter pour subir l'interrogatoire de rigueur. Comme tout le monde à Tear, il connaissait Perrin, bien entendu. Un colosse qui voyageait avec une Aes Sedai et avait pour ami le seigneur Dragon. Pas le genre d'homme qu'un capitaine des Défenseurs pouvait importuner.

Surtout dans les circonstances présentes. S'il était *apparemment* chargé de veiller sur le seigneur Dragon, l'officier savait très bien, même s'il faisait semblant du contraire, que ses hommes et lui étaient simplement là pour « en jeter » avec leur plastron brillant et leurs armes étincelantes. Les véritables gardes du corps du seigneur Dragon se tenaient devant sa porte, et Perrin se dirigeait vers eux.

Vers elles, plutôt. Car il s'agissait de femmes. Six Promises de la Lance, des Aielles qui avaient choisi une vie de guerrières et non la quiétude d'un foyer. Vêtues de gris et d'ocre – afin de passer inaperçues dans leur terrible désert –, elles se levèrent à l'approche de Perrin et s'interposèrent entre la porte et lui – le tout dans un silence parfait, car les semelles de leurs bottes souples montantes ne produisaient aucun bruit sur le marbre.

Pour des femmes, toutes étaient de haute taille, la plus grande faisant à peine une demi-tête de moins que Rand. La peau tannée par le soleil, leurs cheveux courts allant du blond au roux, les Promises étaient lourdement armées. Alors que deux d'entre elles brandissaient un arc avec une

flèche encochée, les quatre autres étaient munies d'une rondache recouverte de peau, pour la défense, et de trois voire quatre courtes lances. Courtes, certes, mais avec des fers assez longs pour traverser de part en part le poitrail d'un homme.

— Je crains de ne pas pouvoir te laisser entrer, dit une Aielle aux cheveux couleur de flammes.

Désirant adoucir ses propos, elle eut l'ombre d'un sourire. En règle générale, les Aiels souriaient bien moins souvent que les autres peuples. Et ils affichaient rarement leurs émotions, quelles que soient les circonstances.

— J'ai peur qu'il n'ait pas envie de voir des gens, ajouta Bain.

— Je vais pourtant entrer, Bain, dit Perrin.

Sans se soucier des lances de la jeune femme, il la prit par le bras. À partir de là, il ne put plus mépriser les armes, car Bain, la Lumière seule savait comment, parvint à lui plaquer sur la gorge une pointe redoutablement acérée. Histoire de ne rien laisser au hasard, une femme aux cheveux plus clairs nommée Chiad ajouta juste à côté la pointe de sa propre lance. Une simple pression simultanée, et les deux fers se rejoindraient dans la trachée-artère du jeune homme.

Certaines que leurs compagnes contrôlaient la situation, les autres Promises n'intervinrent pas.

— Je n'ai pas le temps de discuter, fit Perrin sans se démonter. De toute façon, vous n'écoutez pas les gens qui ne sont pas d'accord avec vous. Et maintenant, je vais entrer !

Très délicatement, Perrin écarta Bain de son chemin.

Alors que Chiad n'attendait qu'un signe pour transpercer la gorge de Perrin, sa compagne éloigna sa lance du cou du jeune homme et sourit avec un peu plus de conviction.

— Aimerais-tu apprendre un jeu nommé le Baiser des Promises, Perrin ? Tu y excelleras, je crois. Au minimum, ça te mettrait un peu de plomb dans la tête...

Une des guerrières eut un rire de gorge et Chiad éloigna son arme du cou de Perrin.

Espérant que les Aielles ne remarqueraient pas que c'était la première fois depuis le début de l'incident, le jeune homme prit une profonde inspiration. Leur *shoufa* autour du cou comme un foulard, les six guerrières ne s'étaient pas voilées. Mais rien ne disait qu'elles devaient le faire pour tuer – même si ça signalait qu'elles y étaient disposées.

— Une autre fois peut-être, pour le jeu..., déclina poliment Perrin.

Les cinq Aielles souriaient comme si Bain venait de dire quelque chose d'autant plus amusant que son interlocuteur n'y avait strictement rien compris.

Thom avait raison : à quelque nation qu'elles appartiennent, et en quelque circonstance que ce soit, un homme qui tentait de comprendre les femmes risquait d'y perdre la raison.

Alors que Perrin saisissait la poignée de la porte – un lion d'or rampant, rien que ça ! –, Bain ajouta :

— À tes risques et périls... Rand al'Thor a déjà éjecté quelqu'un que beaucoup d'hommes tiendraient pour une compagnie mille fois plus agréable que la tienne.

Berelain, bien entendu, pensa Perrin en ouvrant la porte. *Elle venait d'ici. Ce soir, tout tourne autour de...*

Dès qu'il eut jeté un coup d'œil dans la pièce, avant même d'y être entré, le jeune homme oublia la Première Dame de Mayene. Tous les miroirs muraux étaient cassés et des éclats de verre, mêlés à des morceaux de porcelaine, jonchaient le sol couvert d'un tapis de plumes venues du matelas éventré. Parmi les meubles renversés, des livres ouverts gisaient à côté de gobelets et de carafes.

Assis au pied de son lit, les yeux fermés, Rand s'était appuyé à un des montants, les mains sur

Callandor, qu'il avait placée en travers de ses genoux. On aurait juré qu'il venait de prendre un bain de sang.

— Faites venir Moiraine ! lança Perrin aux Aielles.

Rand était-il toujours vivant ? En cas de réponse positive, il avait urgemment besoin des soins d'une Aes Sedai.

— Et dites-lui de se dépêcher !

Dans son dos, l'apprenti forgeron entendit un cri étouffé. Puis un bruit de semelles très discret – presque inaudible, à dire vrai.

— Ferme la porte, dit Rand en levant son visage ensanglanté vers Perrin.

— Moiraine sera très bientôt là, Rand... Repose-toi. Elle va...

— La porte, Perrin !

Mécontentes, les Aielles se rembrunirent, mais elles consentirent à reculer. Perrin ferma la porte au nez de l'officier aux deux plumes, qui approchait en posant une question.

Du verre crissa sous ses pieds alors qu'il allait rejoindre Rand. Déchirant une bande dans une chemise lacérée qui devait appartenir à son ami, Perrin tamponna délicatement la vieille blessure que celui-ci portait au flanc. À ce contact, les mains de Rand se refermèrent sur l'épée de cristal, mais il se détendit très vite. Le morceau de tissu fut aussitôt imbibé de sang. De la tête aux pieds, Rand n'était plus qu'une plaie vivante hérissée d'éclats de verre.

Perrin haussa les épaules en signe d'impuissance. À part attendre l'arrivée de Moiraine, il ne voyait pas très bien quoi faire.

— Au nom de la Lumière, qu'as-tu essayé de faire, Rand ? On jurerait que tu as tenté de mettre fin à tes jours. Et par la même occasion, tu as failli me tuer.

Au début, Perrin pensa que son ami ne répondrait pas. Mais il se trompait.

— Ce n'est pas moi, mais un des Rejetés...

Perrin s'efforça de dénouer ses muscles, qui s'étaient tendus à craquer sans qu'il s'en soit aperçu. Le résultat ne fut pas très convaincant.

Il avait parlé des Rejetés à Faile, mais sans trop entrer dans les détails, histoire de ne pas penser à ce qu'ils risquaient de faire s'ils apprenaient où était Rand. Si l'un d'eux pouvait abattre le Dragon Réincarné, il (ou elle) aurait un grand avantage sur ses compagnons, quand le Ténébreux se libérerait. Car l'Ultime Bataille serait alors gagnée sans qu'il y ait besoin de la livrer.

— Tu es sûr, Rand ?

— Il faut que ce soit ça, Perrin. Il le faut.

— Et un Rejeté m'aurait également pris pour cible... Rand, où est Mat ? S'il a vécu la même chose que moi, et s'il s'en est sorti, il doit penser que tu es responsable, puisque je l'ai cru aussi. Il devrait déjà être ici, en train de t'agonir d'injures.

— Ou d'approcher d'une porte de la ville sur un cheval lancé au galop...

Rand se redressa péniblement. Sur ses blessures, le sang séché se craquela et les hémorragies recommencèrent.

— S'il est mort, Perrin, tu as sacrément raison de te tenir à distance de moi. Sur ce plan, Loial et toi ne vous trompez pas. Comme Mat, tu dois regretter que je sois né un jour. En tout cas, dans le même village que toi...

Perrin n'eut même pas la tentation d'aller voir ce qu'il était advenu de Mat. S'il était mort, il n'y avait plus rien à faire. Et le bandage improvisé qu'il pressait contre le flanc de Rand avait bien l'air

de lui sauver la vie, empêchant un désastre jusqu'à l'arrivée de Moiraine.

— L'idée qu'il soit parti n'a pas l'air de te perturber... Que la Lumière me brûle, il est lui aussi fichtrement important ! Que feras-tu s'il a filé ? Ou s'il est mort – la Lumière veuille qu'il n'en soit pas ainsi !

— Je ferai ce que mes ennemis attendent le moins, répondit Rand, ses yeux voilés évoquant le type de brume qui occulte souvent la lumière du jour, en hiver, mais qui laisse quand même apercevoir un timide carré de ciel bleu.

En revanche, sa voix vibrait de détermination.

— Ce doit être en permanence ma ligne de conduite. Agir comme personne ne l'a prévu.

Perrin prit une très lente inspiration. Rand avait l'art de jouer avec les nerfs de ses interlocuteurs. Et ça n'était pas un signe de folie, parce qu'il avait toujours été comme ça.

Pour commencer, Perrin devait cesser de guetter des indices de démente qui viendraient bien assez tôt. Y penser sans cesse n'avait aucune utilité, sinon lui nouer l'estomac en permanence.

— Que s'est-il passé ?

Rand referma les yeux.

— Je sais seulement que je dois les prendre par surprise... Tous, les prendre par surprise...

La porte s'ouvrit pour laisser entrer un grand Aiel aux cheveux roux grisonnants. Derrière cet homme, Perrin aperçut le plumet du capitaine, qui discutait ferme avec les Promises. Quand Bain referma la porte, le fichu officier continuait toujours à plaider sa cause.

Rhuarc inspecta la pièce, ses yeux bleus acérés la sondant comme s'il s'attendait à voir des ennemis derrière les tentures ou les chaises renversées. Le chef des Taardad ne portait pas de lames visibles, n'était le couteau glissé à sa ceinture, mais l'autorité et la confiance, dans son cas, étaient des composantes essentielles – et redoutables – de son arsenal. De plus, son *shoufa* pendait autour de son cou. Pour qui connaissait son peuple, la seule vision du voile rituel avait de quoi glacer les sangs. Quand un Aiel l'arborait, ça n'augurait rien de bon pour ses ennemis.

— Cet idiot de capitaine, dehors, a fait prévenir son chef que quelque chose était arrivé ici. La rumeur se répand déjà comme de la moisissure dans une grotte. Et les gens racontent n'importe quoi, bien entendu. Par exemple, que la Tour Blanche a tenté de t'éliminer. Ou que l'Ultime Bataille a eu lieu dans tes appartements.

Perrin voulut intervenir, mais Rhuarc l'en empêcha d'un geste.

— J'ai rencontré Berelain... On eût dit que quelqu'un venait de lui révéler la date de sa mort. Elle m'a tout raconté. Et d'après ce que je vois, elle n'a pas menti, contrairement à ce que je croyais.

— J'ai fait appeler Moiraine, dit Perrin.

Mais les Promises avaient déjà dû en informer leur chef.

— Je lui avais demandé de ne rien dire..., souffla Rand avec un rire coassant. On dirait bien que le seigneur Dragon ne règne pas sur Mayene.

Une constatation que l'ancien berger semblait trouver plutôt drôle.

— Certaines de mes filles sont plus jeunes que Berelain, fit Rhuarc en guise d'explication. Je crois qu'elle ne se confiera à personne d'autre. Son plus cher désir est d'oublier tout ce qui est arrivé cette nuit.

— Moi, j'aimerais savoir de quoi il retourne ! lança Moiraine en entrant dans la pièce.

Petite et menue, l'Aes Sedai aurait eu du mal à en imposer à Rhuarc, presque aussi grand que Lan, le Champion qui la suivait comme son ombre. Pourtant, c'était, et de loin, Moiraine qui dominait les

hommes présents dans la chambre.

Pour être arrivée si vite, elle avait dû courir, et il fallait vraiment une urgence pour qu'elle jette aux orties sa sérénité. Dans sa robe bleue au col de dentelle et aux poignets resserrés par une bande de velours noir, elle aurait dû être en nage, mais la chaleur et l'humidité ne semblaient pas pouvoir l'atteindre. Brillant sur son front au bout d'une fine chaîne d'or, sa pierre bleue reflétait la lumière, révélant qu'il n'y avait pas une goutte de sueur sur son front.

Comme toujours quand ils se rencontraient, Lan et Rhuarc se défièrent du regard. Ses cheveux noirs grisonnant sur les tempes tenus par un fin bandeau – en fait, une lanière de cuir tressé –, le Champion aux traits qui semblaient taillés dans la pierre portait son épée à la hanche comme si elle était une partie de son corps.

Perrin n'aurait su dire lequel de ces hommes était le plus redoutable. Mais la différence, s'il y en avait une, ne devait pas peser bien lourd.

Le Champion tourna la tête vers Rand.

— Je te croyais assez grand pour te raser sans qu'on te tienne la main.

Rhuarc eut l'ombre d'un sourire – l'ombre seulement, mais c'était le premier que lui voyait Perrin en présence de Lan.

— Il est encore jeune, et il apprendra.

Lan regarda l'Aiel et lui rendit son fantôme de sourire.

Moiraine rappela les deux hommes à l'ordre d'un regard sévère. Avancé dans la pièce, elle ne parut pas un instant se soucier d'où elle mettait les pieds. Pourtant, sa démarche se révéla si légère qu'aucun éclat de verre ne crissa sous ses pieds.

À l'affût du moindre détail, elle balaya la pièce du regard. Puis elle regarda Perrin, qui détourna les yeux, toujours gêné qu'elle en sache si long à son sujet. Telle une avalanche silencieuse et mortelle, elle continua à avancer vers Rand.

Perrin cessa de tamponner la blessure et s'écarta. Collé à la peau par du sang séché, le morceau de tissu resta en place. Sur tout le corps de Rand, le fluide vital se coagulait, devenant plus noir que rouge. Et à la lueur des lampes, les éclats de verre fichés dans sa chair brillaient comme des pierres précieuses.

Moiraine toucha du bout des doigts le bandage improvisé, puis elle retira sa main, renonçant apparemment à découvrir ce qu'il y avait sous le tissu.

Comment pouvait-elle regarder Rand et rester impassible ? Incapable de répondre à cette question, Perrin nota distraitemment qu'une odeur de savon parfumé à la rose montait de l'Aes Sedai.

— Au moins, tu es encore de ce monde, dit Moiraine d'une voix musicale, certes, mais fort peu amicale. Le récit de tes exploits attendra. Essaie d'entrer en contact avec la Source Authentique.

— Pourquoi ? grogna Rand, agressif. Même si je savais guérir, je ne pourrais pas me soigner moi-même. C'est comme ça pour tout le monde. Voilà au moins une chose que je sais.

Un instant, si étrange que ce fût, Moiraine parut sur le point d'exploser. Mais elle se ressaisit et recouvra en un clin d'œil sa légendaire impassibilité.

— Une partie seulement de la force nécessaire à la guérison vient du guérisseur... Le Pouvoir peut remplacer celle qui doit venir du patient. Sinon, tu risques de passer la journée de demain au lit, et peut-être même celle d'après. Allons, puise du Pouvoir, si tu en es capable, mais surtout, ne l'utilise pas. Maintiens-le, c'est tout. En utilisant cet artefact, s'il le faut.

Courte sur pattes, Moiraine n'eut pas besoin de se pencher beaucoup pour toucher *Callandor*.

Rand retira vivement l'épée.

— Le maintenir seulement ? (Il parut vouloir éclater de rire.) Très bien !

La suite n'eut rien de spectaculaire, exactement comme Perrin le prévoyait. Rand resta où il était, évoquant un survivant égaré après une bataille perdue. Sous le regard du Dragon, Moiraine ne frémit pas – à peine si elle se frotta deux fois les doigts contre la paume, par réflexe plus que par nervosité.

— Je ne parviens même pas à invoquer le Vide, soupira Rand au bout d'un moment. (Un sourire fit se craqueler le sang qui séchait sur son visage.) Je ne comprends pas pourquoi.

Sous son œil gauche, un fin sillon se creusa dans le fluide vital coagulé.

— Dans ce cas, je vais recourir au protocole habituel, dit Moiraine.

Sans se soucier du sang qui empoissa ses doigts, elle prit à deux mains la tête de Rand.

Le jeune homme se leva d'un bond, haletant comme si on vidait ses poumons de tout leur air. Alors qu'il arquait le dos, sa tête passant près d'échapper à Moiraine, il leva un bras, la main inclinée en arrière et les doigts, largement écartés, tellement pliés qu'ils semblaient devoir se briser. Son autre main se refermant convulsivement sur la poignée de *Callandor*, il se mit à trembler comme un étendard torturé par une tempête. Des plaques de sang séché se détachèrent de sa peau et des éclats de verre, expulsés par les plaies qui se refermaient toutes seules, tombèrent sur le coffre et sur le sol.

Perrin frissonna comme si une tempête faisait bel et bien rage autour de lui. Il avait déjà assisté à une guérison, et même à des manifestations du Pouvoir bien plus spectaculaires ou terrifiantes, mais rien n'y faisait : impossible de ne pas être mal à l'aise lorsqu'on canalisait le Pouvoir devant lui. Cette seule idée lui glaçait les sangs, même quand c'était pour une bonne cause, comme à présent. Dans son esprit, les histoires racontées par les gardes du corps des marchands et les conducteurs de chariot – des récits atroces – s'étaient indélébilement gravées des années avant sa rencontre avec Moiraine.

Rhuarc lui-même respirait un peu plus vite que d'habitude. À part Moiraine, seul Lan ne semblait pas impressionné pour un sou.

Tout se passa très vite. Lorsque Moiraine lui lâcha la tête, Rand s'écroula sur son coffre et s'accrocha au montant du lit sans pour autant lâcher *Callandor*. Et quand Moiraine tenta de s'emparer de l'épée pour la remettre sur son superbe présentoir, il l'en empêcha sans douceur.

L'Aes Sedai fit la moue, mais là encore, elle se reprit très vite. Récupérant le morceau de tissu qu'avait utilisé Perrin, elle entreprit de nettoyer les alentours de la vieille blessure – redevenue une cicatrice boursouflée et fragile. Les autres plaies, elles, avaient tout simplement disparu. Et le sang séché, sur tout le corps de Rand, aurait très bien pu appartenir à quelqu'un d'autre.

— Toujours pareil..., murmura Moiraine. Cette blessure-là refuse de guérir complètement.

— C'est celle qui me tuera, pas vrai ? demanda Rand avant de passer à une citation : « Sur la roche du mont Shayol Ghul, le flot de son sang balaiera les Ténèbres, un sacrifice consenti pour le salut de l'humanité. »

— Tu lis trop, lâcha Moiraine, et trop souvent sans comprendre.

— Parce que vous comprenez mieux ? Si c'est le cas, éclairez ma lanterne.

— Il cherche sa voie, c'est tout, intervint Lan. Qui aimerait avancer les yeux fermés en sachant qu'il y a une falaise au bout du chemin ?

Perrin ne put dissimuler sa surprise. Lan ne contredisait jamais son Aes Sedai, en tout cas pas en public. Mais le Champion et Rand avaient passé beaucoup de temps ensemble, l'un enseignant

l'escrime à l'autre.

Un éclair passa dans les yeux de Moiraine, mais elle se contenta de soupirer :

— Ce garçon a besoin d'un bon lit. Peux-tu demander qu'on nous apporte de l'eau chaude et qu'on prépare une autre chambre ? Celle-là, il faudra la nettoyer et remplacer le matelas du lit.

— Je dormirai ici, Moiraine...

Lâchant le montant du lit, Rand se leva péniblement, posa la pointe de *Callandor* sur le tapis et s'appuya des deux mains sur le pommeau de l'arme. Pour s'en servir comme d'une canne, même si c'était assez bien fait pour qu'on ne le voie pas.

— Je ne me laisserai plus jamais chasser de nulle part. Y compris d'une chambre.

— *Tai'shar Manetheren...*, murmura Lan.

Cette fois, Rhuarc lui-même trahit sa surprise. Moiraine, pour sa part, fit comme si elle n'avait pas entendu le compliment de Lan. Les yeux rivés sur Rand, elle semblait sereine, mais des éclairs dansaient dans son regard.

Le jeune homme affichait un petit sourire, comme s'il se demandait ce que l'Aes Sedai essaierait ensuite pour le plier à sa volonté.

Perrin prit la tangente vers la porte. Si Rand et l'Aes Sedai se préparaient à une de leurs joutes, il préférerait être ailleurs. Lan semblait indifférent à tout. Mais avec son visage de pierre et son maintien de statue, il en était presque toujours ainsi. S'ennuyait-il au point de s'endormir debout, ou allait-il soudain dégainer son épée ? C'était impossible à dire. Rhuarc semblait tout aussi serein, mais lui aussi regardait la porte.

— On ne bouge pas ! cria Moiraine.

Elle ne détourna pas le regard de Rand, pointant simplement un doigt entre Perrin et Rhuarc. Cela suffit pour que le jeune homme s'immobilise. L'Aiel, lui, haussa les épaules et croisa les bras.

— Têtu comme un âne..., marmonna Moiraine. (Cette fois, elle s'adressait à Rand.) Comme tu voudras... Si tu tiens à rester debout jusqu'à ce que tes jambes se dérobent, pourquoi ne pas en profiter pour me raconter ce qui s'est passé – avant de t'étaler de tout ton long ? Je ne peux rien t'enseigner, mais en étant informée, je saurai peut-être te dire ce que tu as fait de travers. En tout cas, il y a une petite chance... (Elle durcit le ton.) Tu dois apprendre à contrôler le Pouvoir. Pas seulement à cause des incidents comme celui-là... Si tu ne le contrôles pas, le Pouvoir te tuera. Tu le sais, parce que je te l'ai dit et répété. Tu dois te former toi-même. C'est en toi que tu trouveras un guide.

— Je n'ai rien fait, à part lutter pour survivre.

Moiraine voulut parler, mais Rand enchaîna très vite :

— Vous pensez que je sais canaliser le Pouvoir mais que je ne m'en aperçois pas ? Ce n'est pas arrivé pendant mon sommeil. J'étais conscient.

Rand tituba et s'appuya un peu plus à l'épée.

— En dormant, tu aurais seulement pu canaliser de l'Esprit – oui, même toi, tu as des limites ! – et ce carnage ne peut pas être l'œuvre de l'Esprit. Je veux entendre ton récit, Rand...

En écoutant son ami, Perrin sentit se hérissier tous les poils de son corps. L'affaire de la hache était inquiétante, mais au moins, l'arme avait une rassurante réalité. En revanche, voir son reflet – non, ses reflets – sortir du miroir pour vous trouer la peau...

D'instinct le jeune homme changea de position, s'assurant qu'il n'était pas debout sur des éclats de verre.

Peu après avoir commencé son récit, Rand jeta un rapide coup d'œil au coffre, derrière lui, comme s'il ne voulait pas que les autres le remarquent. Très vite, les éclats de verre tombés sur le couvercle du fauteuil-coffre commencèrent à glisser vers un bord, comme poussés par un invisible balai. Quand ils furent tous sur le tapis, Rand échangea un regard entendu avec Moiraine, puis il s'assit avec précaution.

Perrin n'aurait su dire lequel des deux avait fait le ménage... En revanche, il nota l'absence totale de Berelain dans le « rapport » de Rand.

— C'est un des Rejetés, j'en suis sûr, conclut l'ancien berger. Peut-être Sammael. Il est en Illian, m'avez-vous dit... Un autre se trouve peut-être à Tear. Sammael peut-il agir à distance dans la forteresse ?

— Non, même s'il disposait de *Callandor*. Il y a des limites, Rand. Sammael n'est qu'un homme, pas le Ténébreux en personne.

Qu'un homme ? Une assez mauvaise description, au goût de Perrin. Un homme capable de canaliser, mais qui n'était pas devenu fou – au moins, pas encore. Un homme aussi puissant que Rand, sans doute, mais parfaitement formé alors que le Dragon commençait à peine son apprentissage. Un homme emprisonné durant trois mille ans dans la geôle du Père des Mensonges – et ce après avoir librement choisi le camp des Ténèbres.

Décidément, cette description ne collait pas à ce Rejeté et aux autres, de quelque sexe qu'ils soient.

— Dans ce cas, dit Rand, un Rejeté est en ville !

Il posa la tête sur ses poignets croisés, cédant à la lassitude, mais ce moment de faiblesse ne dura pas.

— Non, dit-il en relevant les yeux, je ne me laisserai plus traquer. Tant qu'à faire, je serai le chien de chasse ! Je trouverai mon ennemi – ou mon ennemie – et je...

— Ce n'est pas l'œuvre d'un Rejeté, dit Moiraine. C'était à la fois trop simple et trop complexe.

— Pas de charade, Moiraine, fit très calmement Rand. Si ce n'est pas un Rejeté, alors qui ? Ou quoi ?

L'Aes Sedai ne broncha pas, son visage aussi expressif qu'une enclume. Ne savait-elle que répondre, ou se demandait-elle jusqu'où elle pouvait aller dans ses révélations ?

— Alors que les sceaux de la prison du Ténébreux faiblissent, dit-elle enfin, il semble inévitable que des... miasmes... s'en échappent. Pense à des bulles qui montent du fond putride d'une mare. Mais les bulles dont je parle dérivent dans la Trame jusqu'à ce qu'elles s'attachent à un fil et explosent.

— Par la Lumière ! ne put s'empêcher de s'écrier Perrin. (Moiraine tourna la tête vers lui.) Vous voulez dire... Eh bien, ce qui arrive à Rand peut toucher n'importe qui ?

— Non. Pas pour le moment, en tout cas. Au début, je pense qu'il y aura seulement quelques bulles qui s'échapperont par les fissures que le Ténébreux peut atteindre. Plus tard, qui peut le dire ? Et les *ta'veren* – qui ont la capacité de plier les autres fils de la Trame pour qu'ils se tissent autour d'eux – sont peut-être susceptibles d'attirer ces miasmes plus facilement que les gens normaux.

Le regard de l'Aes Sedai annonça clairement qu'elle n'était pas dupe. Rand n'était pas le seul à avoir d'étranges cauchemars éveillés. L'ombre d'un sourire – si fugitif que le jeune homme faillit ne pas le voir – indiqua qu'il était autorisé à garder le silence s'il souhaitait conserver le secret par rapport à ses compagnons.

Mais quoi qu'il en soit, elle savait.

— Pourtant, reprit Moiraine, dans les mois à venir – les années si nous avons de la chance –, je crains que beaucoup de gens aient des visions qui leur donnent des cheveux blancs, s'ils y survivent...

— Mat..., souffla Rand. Est-il... ? Savez-vous si... ?

— Je le saurai en temps utile..., répondit calmement Moiraine. Ce qui est fait ne peut être défait, mais il nous reste toujours l'espoir.

Calme ou non, l'Aes Sedai semblait mal à l'aise et elle parut ravie que Rhuarc prenne la parole.

— Il va bien... Enfin, il allait bien quand je l'ai vu, en venant ici.

— Vers où se dirigeait-il ? demanda Moiraine.

— Les quartiers des domestiques, semble-t-il...

L'Aiel n'ignorait pas que les trois « garçons » de Champ d'Emond étaient *ta'veren*. Et même s'il en savait moins long sur eux qu'il le croyait, il connaissait assez bien Mat pour ajouter :

— Mais pas vers les écuries, Aes Sedai... Dans l'autre sens, en direction du fleuve. Et aucun bateau n'est amarré aux docks de la Pierre.

Même si les « bateaux » et les « docks », dans son désert, n'existaient que dans les récits, Rhuarc, contrairement à ses compatriotes, prononçait ces mots sans bafouiller.

Moiraine acquiesça comme si elle n'était pas du tout surprise. Perrin ne s'en étonna pas non plus. À force de dissimuler ses pensées, l'Aes Sedai finissait par le faire instinctivement.

Un des battants de la double porte s'ouvrit, laissant passer Bain et Chiad, sans leurs lances. Bain portait une grande cuvette blanche et un broc d'où montait de la vapeur. Chiad s'était chargée des serviettes.

— Pourquoi jouez-vous les servantes ? demanda Moiraine.

— Parce que celle qui est ici a refusé d'entrer, répondit Chiad.

Rand eut un rire amer.

— Même les domestiques en savent assez pour ne pas vouloir me fréquenter. Posez ça quelque part...

— Rand, il ne te reste pas beaucoup de temps... Ici, les gens commencent à s'habituer à toi, pourrait-on dire, et ils redoutent beaucoup moins ce qui leur est familier. Leur grande peur, c'est l'inconnu ! Combien de semaines, ou de jours, avant que quelqu'un tente de te planter une flèche dans le dos ou d'empoisonner ta nourriture ? Combien de temps avant qu'un Rejeté attaque ? Ou qu'une autre bulle dérive dans la Trame ?

— N'essayez pas de m'impressionner, Moiraine !

Couvert de sang, à moitié nu et appuyé à *Callandor* pour ne pas tomber, Rand parvint quand même à parler avec une sereine autorité :

— Je ne fuirai pas non plus à cause de vous !

— Ne tarde pas trop à choisir ton destin, en tout cas. Et tiens-moi informée de ce que tu entends faire, pour changer un peu. Mon savoir ne te sera d'aucune utilité si tu refuses mon aide.

— Votre aide ? Je l'accepterai, mais c'est moi qui décide, pas vous.

Rand regarda Perrin comme s'il essayait de lui dire muettement quelque chose que les autres ne devaient pas entendre.

L'apprenti forgeron ne comprit pas de quoi il s'agissait. Rand finit par renoncer à se faire comprendre.

— J'ai besoin de sommeil, soupira-t-il. Si vous vouliez bien sortir, tous autant que vous êtes. Nous parlerons demain.

Rand regarda Perrin, lui faisant deviner qu'il n'était pas visé par son agacement.

Moiraine approcha des deux Aielles, qui se penchèrent afin qu'elle puisse leur parler à l'oreille. N'entendant que de vagues murmures, Perrin se demanda si l'Aes Sedai, sachant qu'il avait une ouïe exceptionnelle, utilisait le Pouvoir pour l'empêcher de comprendre. Il n'eut plus aucun doute quand Bain répondit, car il ne distingua pas un mot non plus.

Mais l'Aes Sedai ne s'en était pas prise à son odorat. Les yeux rivés sur Rand, les Aielles dégageaient une forte odeur de méfiance. Pas de peur, mais bien de méfiance, comme si le Dragon était un énorme animal qu'il fallait approcher très prudemment.

Moiraine se tourna soudain vers Rand.

— D'accord, nous parlerons demain, dit-elle. Tu peux rester perché sur ton coffre comme une perdrix qui attend le chasseur, si ça t'amuse.

Lan regarda Rand et sembla sur le point de dire quelque chose. Mais il finit par suivre son Aes Sedai en silence.

— Rand ? souffla Perrin.

— Nous faisons ce qui s'impose, répondit le jeune homme, les yeux toujours baissés sur *Callandor*. Oui, c'est ce que nous faisons...

Perrin sentit de la peur émaner de son ami. Acquiesçant, il suivit Rhuarc et sortit avec lui de la pièce.

Moiraine et Lan n'étaient déjà plus en vue. L'officier au plumet regardait la porte à dix pas de distance, comme s'il avait décidé de cette stratégie sans que les quatre Aielles qui le foudroyaient du regard y soient pour quelque chose.

Les deux autres Promises étaient restées avec Rand, s'avisa Perrin. Et il entendait des voix monter de la pièce.

— Posez ça quelque part, répéta Rand. Et laissez-moi seul.

— Si vous pouvez vous levez, dit Chiad d'un ton moqueur. Levez-vous, et nous partirons !

Perrin entendit un bruit d'eau qu'on versait dans une cuvette.

— Nous avons l'habitude des soins aux blessés, dit Bain, apaisante. Et quand ils étaient petits, je faisais la toilette de mes frères...

Rhuarc ferma la lourde porte, et Perrin n'entendit plus rien.

— Vous ne traitez pas Rand de la même façon que les gens de Tear, dit-il. Ils lui font des courbettes et se prosternent. Sauf erreur, je n'ai jamais entendu l'un de vous l'appeler « seigneur Dragon ».

— Le Dragon Réincarné est une prophétie des terres mouillées, dit Rhuarc. Pour nous, il est Celui qui Vient avec l'Aube.

— C'est la même chose, je crois ? Sinon, que feriez-vous ici ? Rhuarc, les Aiels sont le Peuple du Dragon, comme le disent les prophéties. Vous l'avez d'ailleurs implicitement reconnu, même si vous refusez de le dire à voix haute.

Rhuarc ignora la provocation.

— Dans vos prophéties, la chute de la Pierre de Tear et la conquête de *Callandor* annoncent la réincarnation du Dragon. Nos prédictions disent simplement que la Pierre devra tomber pour que Celui qui Vient avec l'Aube apparaisse pour nous rendre ce qui était à nous. Il peut s'agir du même

homme, mais je doute que même nos Matriarches en soient certaines. Si Rand est cet homme, il doit accomplir certaines choses pour le prouver.

— Lesquelles ?

— S’il est cet homme, il le saura et les accomplira. S’il n’est pas cet homme, nous continuerons à chercher.

Quelque chose dans le ton de l’Aiel titilla désagréablement les oreilles de Perrin.

— Et dans ce cas, que se passera-t-il d’autre ?

— Dors bien et dans la paix, Perrin, dit Rhuarc en s’éloignant, ses bottes silencieuses sur le sol de marbre.

Le capitaine au plumet, qui empestait toujours la peur, continuait à regarder les Aielles. Malgré ses efforts, la colère et la haine transparaissaient sur son visage.

Si les Aiels décidaient que Rand n’était pas Celui qui Vient avec l’Aube...

Imaginant la Pierre abandonnée par les Aiels, Perrin regarda de nouveau le soldat et frissonna. Il fallait absolument que Faile quitte cet endroit. Il n’y avait pas d’autre possibilité. Elle devait décider de partir – sans lui.



Tirer les ficelles



Afin que l'encre sèche plus vite, Thom Merrill versa du sable sur les mots qu'il venait d'écrire. Puis il remit délicatement le sable dans son flacon et referma le couvercle. Fouillant dans les piles de documents qui encombraient la table – au milieu de tout ça, les six chandelles de suif représentaient un véritable risque d'incendie, mais la lumière était indispensable –, il en sortit une feuille de parchemin froissée sur laquelle on avait griffonné quelques mots. Très soigneusement, il les compara avec ce qu'il venait d'écrire, puis se lissa la moustache – un signe de satisfaction – et autorisa un sourire à rider un peu plus son visage. Le Haut Seigneur Carleon lui-même aurait juré que ces deux phrases étaient de sa main.

« Méfie-toi. Ton mari a des doutes. »

Ces quelques mots, et pas de signature... Maintenant, Thom devait s'arranger pour que le Haut Seigneur Tedosian découvre ce message à un endroit où sa femme, étourdie, aurait raisonnablement pu le laisser...

Entendant frapper à sa porte, le trouvère sursauta. À cette heure de la nuit, il ne recevait pas de visiteur, d'habitude.

— Une minute ! lança-t-il en fourrant ses plumes, son encrier et quelques feuilles « sensibles » dans un nécessaire à écrire fatigué.

— Juste le temps d'enfiler une chemise.

Le nécessaire refermé, Thom le rangea sous la table, où il ne risquait pas trop d'attirer l'attention. Puis il balaya du regard la minuscule pièce sans fenêtres pour s'assurer qu'il n'avait rien laissé de compromettant en vue. Des cerceaux et des balles de jongleurs recouvraient littéralement son lit. Sur l'unique étagère, d'autres balles voisinaient avec son rasoir et son blaireau, des baguettes à étincelles et divers objets bien utiles pour entretenir la dextérité. Sa cape de trouvère multicolore pendait à une patère, au milieu de ses vêtements de rechange et des étuis de cuir de ses deux instruments chéris, une harpe et une flûte. Un foulard de femme rouge en soie très fine était noué autour de la sangle du plus gros étui. Un souvenir, certes, mais de qui ?

Thom ne se rappelait plus très bien... Adeptes de la joie et de la légèreté, il mettait un point d'honneur à ne pas accorder plus d'attention à une femme qu'à une autre. Les faire rire, voire soupirer, pourquoi pas ? Mais sa devise restait de ne pas s'attacher. Pour ces relations-là, il manquait de temps. En tout cas, il essayait de s'en convaincre.

— J'arrive ! marmonna-t-il en boitillant jusqu'à la porte.

Dire qu'hier encore, ou quasiment, il arrachait des cris d'admiration à des gens qui n'en croyaient pas leurs yeux de voir un homme de son âge, efflanqué et les cheveux blancs comme neige, réussir des cabrioles et des acrobaties avec la souplesse et l'agilité d'un gamin. Sa fichue claudication avait mis un terme à ses exploits, et ça l'horripilait. De plus, quand il était fatigué, sa jambe lui faisait encore plus mal.

Il ouvrit la porte et cilla de surprise.

— Mat ? Entre, mon garçon... Je te croyais occupé à délester des nobliaux de leur argent.

— Ils n'avaient plus envie de jouer, ce soir, dit le jeune homme en se laissant tomber sur le tabouret à trois pieds qui faisait office de deuxième fauteuil.

La veste ouverte, les cheveux en désordre, Mat regardait nerveusement autour de lui. Dans ses yeux, Thom nota l'absence de l'espièglerie qui caractérisait ce jeune homme d'habitude prompt à trouver quelque chose de réjouissant partout où il passait.

La perplexité de Thom s'accrut. Jusque-là, Mat n'était jamais entré dans sa chambre sans lancer une plaisanterie plus ou moins fine sur ce « trou à rat ». En réalité, il comprenait la motivation du trouvère : loger non loin des quartiers des domestiques était un bon moyen de faire oublier aux gens qu'il était arrivé dans le sillage d'une Aes Sedai. Mais quand il s'agissait de plaisanter, Mat ne se laissait arrêter par rien.

S'il avait compris que la chambre miteuse servait aussi à occulter tout lien de Thom avec le Dragon Réincarné, le jeune homme, étant ce qu'il était, aurait probablement approuvé la démarche.

Thom avait eu besoin de deux phrases, soufflées à la hâte à la faveur d'un rare moment de tranquillité, pour faire comprendre à Rand le sens profond de la manœuvre. Tous les gens écoutaient et regardaient un trouvère, mais personne ne le *voyait* vraiment ni ne se souvenait de ses faits et gestes. Cet avantage subsistait tant qu'il se contentait d'être un amuseur public bon pour dérider les paysans et les domestiques – et éventuellement pour distraire les nobles dames. À Tear, on voyait les choses ainsi. Après tout, il n'allait pas avoir des prétentions de barde...

Quels ennuis avait le gamin, pour venir à une heure pareille ? C'était sûrement lié aux multiples jeunes femmes, certaines assez mûres cependant pour ne pas tomber dans le piège, qui s'étaient laissé séduire par le sourire malicieux de Mat.

Jusqu'à preuve du contraire, Thom décida de faire comme si c'était une des visites habituelles de son jeune ami.

— Je vais chercher le plateau de jeu... Il est tard, mais nous aurons le temps de faire une partie. Avec un enjeu, si ça te tente.

Aux dés, Thom n'aurait pas risqué un sou contre Mat. Aux pierres, c'était différent. Pour la très étrange chance du jeune homme, c'était un jeu trop logique et trop stratégique.

— Pardon ? Non, non... Il est trop tard pour jouer... Thom, est-ce... ? Hum... Est-il arrivé quelque chose ici ?

Posant le plateau de jeu contre un pied de table, Thom alla repêcher sa blague à tabac et sa pipe dans l'abominable fouillis de documents.

— Quoi, par exemple ? demanda-t-il en finissant de bourrer la bouffarde.

Embrasant à la flamme d'une chandelle un morceau de parchemin, il alluma la pipe et recracha le jute avant que Mat ait eu le temps de lui répondre.

— Rand devenant cinglé, par exemple ! Non, inutile de me demander si c'est le cas !

Thom eut des picotements dans la nuque, mais il exhala très calmement un petit nuage de fumée. Puis il s'assit dans son fauteuil, prenant soin à bien tendre sa patte folle.

Mat inspira à fond et débita son histoire à toute allure :

— Le jeu de cartes a failli me tuer. La Chaire d'Amyrlin, un Haut Seigneur et... Thom, je n'ai pas rêvé ! Voilà pourquoi ces fichus gandins n'ont plus voulu jouer. Ils avaient peur que le drame se reproduise. Moi, je pense très sérieusement à quitter Tear.

Les picotements devinrent des piquûres de guêpe.

Thom se demanda ce qu'il fichait encore là. Filer était pourtant la meilleure idée possible. Des centaines de villages attendaient qu'un trouvère vienne les tirer de leur monotonie. Chacun possédait une auberge ou deux où le vin, idéal pour noyer les souvenirs, coulait à flots.

Oui, mais s'il partait, qui empêcherait les Hauts Seigneurs d'acculer Rand dans un coin sombre pour lui trancher la gorge ? Moiraine ? Elle en était capable, sans nul doute. En recourant à d'autres méthodes que lui. En digne fille du Cairhien, elle avait sûrement appris toutes les subtilités du Grand Jeu quand elle tétait encore sa mère. Mais sous prétexte d'aider Rand, elle ajouterait une ficelle à ce pantin, et ce au bénéfice de la Tour Blanche. Pris dans un filet indestructible, le pauvre ne pourrait jamais s'échapper. Cela dit, s'il était déjà en train de perdre la boule...

Vieux crétin !

Fallait-il être idiot pour rester impliqué dans cette histoire à cause d'une affaire vieille de quinze ans ? De plus ça ne changerait rien, car nul ne pouvait défaire ce qui était fait. Fine stratégie ou non, il devait parler à Rand. Au fond, qui s'étonnerait qu'un trouvère veuille interpréter devant le seigneur Dragon une chanson spécialement composée pour lui ? Dans son répertoire, il avait une vieille ballade kandorienne qui chantait les louanges d'un obscur seigneur local sans jamais le nommer ni préciser ses exploits et les endroits où ils s'étaient déroulés. Une commande, sans nul doute. Passée par un seigneur qui n'avait rien de glorieux à son palmarès. Eh bien, cette ode sans intérêt allait lui servir !

Sauf si Moiraine trouvait ça bizarre. Une éventualité aussi inquiétante qu'éveiller les soupçons des Hauts Seigneurs.

Andouille ! Tu devrais filer dès cette nuit !

Tout retourné, son estomac l'accablant de remontées acides, Thom resta pourtant impassible. Longtemps avant d'endosser la cape d'un trouvère, il s'était entraîné à ne pas trahir ses sentiments. Après avoir fait trois jolis ronds de fumée, il lâcha :

— Tu envisages de quitter Tear depuis le jour de ton arrivée.

Assis au bord de son tabouret, Mat foudroya le trouvère du regard.

— Mais là, c'est sérieux ! Si tu venais avec moi, Thom ? Il existe des villes où on affirme que le Dragon n'a pas encore pris sa première inspiration. Des endroits où les gens n'ont plus pensé aux maudites prophéties depuis des années, s'ils s'y sont intéressés un jour. Des havres de paix où on tient le Ténébreux pour le méchant d'un conte de grand-mère, les Trollocs pour des affabulations de voyageurs et les Myrddraals pour des croque-mitaines. Tu joueras de la harpe et raconteras des histoires pendant que je ferai fortune aux dés. Nous vivrons comme des seigneurs. Libres d'aller où nous voudrons et de rester où ça nous chantera – sans personne pour tenter de nous tuer.

Le genre de discours qui ne laissait pas indifférent... Mais Thom était un idiot, et il devait en prendre son parti, s'il voulait continuer à se supporter lui-même.

— Si tu as vraiment l'intention de filer, que fiches-tu encore ici ?

— Moiraine me surveille, lâcha Mat, agacé. Et quand ce n'est pas elle, quelqu'un d'autre s'en charge à sa place.

— Je sais... Lorsqu'elles tiennent quelqu'un, les Aes Sedai le tiennent bien !

Il y avait plus que ça, aurait juré Thom. C'était plus complexe, à coup sûr. Mais Mat ne voulait rien en savoir, et tous ceux qui étaient informés se taisaient. En supposant que Moiraine ne soit pas la seule à détenir la vérité.

Au fond, ça ne changeait rien. Thom aimait bien Mat, il avait une dette envers lui, en un sens, et il n'entendait pas l'abandonner. Mais ses problèmes, comparés à ceux de Rand, n'étaient qu'un banal numéro d'artiste des rues, pas la représentation majestueuse d'un trouvère sur une scène.

— Cela dit, mon garçon, j'ai du mal à croire que Moiraine te fasse surveiller en permanence.

— Ça revient à ça ! Elle demande sans cesse aux gens où je suis et ce que je fais. Et je finis toujours par le savoir, comprends-tu ? Thom, tu connais quelqu'un qui refuserait de répondre à une Aes Sedai ? Pas moi... C'est l'équivalent d'une surveillance permanente.

— Tu peux échapper à ses espions, si tu y mets un peu de bonne volonté. Je n'ai jamais rencontré un type plus doué que toi pour passer inaperçu. Et c'est un compliment, ne te méprends pas.

— Il y a toujours quelque chose qui me retient de partir... Tous ces pigeons à plumer, par exemple. Sans parler de la fille de cuisine aux grands yeux qui ne déteste pas se laisser voler un baiser de temps en temps... ou de la servante qui a de longs cheveux doux comme la soie et le plus rond des...

Mat s'interrompit comme s'il avait conscience de raconter un peu n'importe quoi.

— As-tu déjà envisagé la possibilité que... ?

— Thom, si tu prononces le mot *ta'veren*, je me lève et je sors !

Le trouvère amenda son discours au dernier moment.

— Hum... Si tu hésitais à partir parce que Rand est ton ami ? Quelqu'un que tu ne veux pas abandonner ?

— L'abandonner ? (Mat se leva d'un bond, renversant son tabouret.) Thom, nous parlons du Dragon Réincarné ! En tout cas, c'est ce que Moiraine et lui prétendent. Et ils ont peut-être raison... Il est capable de canaliser et il détient cette étrange épée de verre... Les prophéties ! Je ne suis sûr de rien, sauf que je devrais être cinglé, comme les gens de Tear, pour rester. Mais... Tu ne penses pas que Moiraine me retient en utilisant le Pouvoir ?

— Je crois que ça dépasse ses compétences...

Sur les Aes Sedai, Thom en savait assez long pour évaluer l'étendue de son ignorance. Et sur ce point précis, il était sûr de ne pas se tromper.

Mat se passa une main dans les cheveux.

— Thom, je rêve tout le temps à jouer la fille de l'air. Mais j'ai ces étranges pressentiments... Presque des prémonitions... La certitude que quelque chose d'énorme se prépare. C'est comme savoir qu'il y aura un feu d'artifice pour la Fête du Soleil, tu vois ? L'ennui, c'est que je ne sais pas de quoi il s'agit. Mais chaque fois que je pense vraiment à partir, le phénomène se reproduit. Du coup, je me trouve toutes les raisons du monde de rester un jour de plus. Rien qu'un jour, un tout petit jour ! Ce n'est pas l'œuvre d'une Aes Sedai, pas vrai ?

Ravalant le mot *ta'veren*, Thom retira sa pipe de sa bouche et contempla pensivement le fourneau où le tabac rougissait encore. Sur les *ta'veren*, il ne savait pas grand-chose. Mais à part les Aes Sedai, tout le monde aurait pu en dire autant. Sauf peut-être une poignée d'Ogiers...

— Mat, je n'ai jamais été très doué pour résoudre les problèmes des autres. (*Et encore plus incompétent avec les miens !*) Quand une Aes Sedai est disponible, je conseille aux gens de lui demander de l'aide.

Un conseil que je ne suivrais pas pour tout l'or du monde !

— Demander du secours à Moiraine ?

— Dans le cas qui nous occupe, ça semble hors de question... Mais Nynaeve était ta Sage-Dame, à Champ d'Emond. Ces femmes sont là pour répondre aux questions des villageois et les aider.

Mat eut un ricanement rauque.

— Pour m'exposer à un de ses sermons sur la boisson, le jeu et... Bon, tu vois ce que je veux dire. Thom, elle me traite comme si j'avais dix ans. Elle croit que j'épouserai une gentille fille et que je reprendrai la ferme de mon père.

— Beaucoup d'hommes n'auraient rien contre un tel avenir.

— Eh bien, moi, ça ne me tente pas ! Je rêve d'autre chose que de vaches, de moutons et de plants de tabac. Je veux... (Mat secoua la tête, accablé.) Tous ces trous, dans ma mémoire ! Parfois, je me dis que si je pouvais les combler, je saurais... Que la Lumière me brûle, j'ignore ce que je suis censé savoir, mais je veux le découvrir ! Une énigme qui flanque mal à la tête, non ?

— Je ne parierais pas qu'une Aes Sedai puisse t'aider sur ce point... En tout cas, un trouvère en est incapable.

— Pas d'Aes Sedai ! Et ce n'est pas négociable.

— Du calme, mon garçon... Ce n'était pas mon idée, te concernant...

— Bon, c'est décidé, je pars ! Le temps de faire mes bagages et de trouver un cheval, et je prendrai la poudre d'escampette !

— Au milieu de la nuit ? Attends demain matin...

Si tu finis vraiment par filer..., faillit ajouter Thom.

— Allons, mon garçon, assieds-toi et détends-toi un peu. Nous allons faire une partie de pierres. Où ai-je donc fourré ce cruchon de vin ?

Mat hésita, les yeux tournés vers la porte. Puis il tira sur les pans de sa veste.

— Demain matin, oui...

Même s'il ne semblait pas convaincu, il redressa le tabouret et le plaça près de la table.

— Mais pas de vin pour moi, précisa-t-il en s'asseyant. Quand je suis sobre, il m'arrive déjà des choses assez bizarres... Je veux garder les idées claires.

Pensif, Thom posa le plateau de jeu et les petits sacs de pierres sur la table. Mat, si facile à convaincre ? Ou manipulé comme une marionnette par un *ta'veren* encore plus puissant que lui nommé Rand al'Thor ? Penchant pour la seconde hypothèse, Thom se demanda s'il n'était pas dans la même situation. Au moment de sa rencontre avec Rand, son destin ne le poussait sûrement pas vers une chambre exiguë de la Pierre de Tear. Mais depuis, quelqu'un ou quelque chose avait tiré les ficelles, et le résultat était là. S'il décidait de partir, par exemple parce que le Dragon devenait pour de bon timbré, trouverait-il sans cesse, comme Mat, des raisons de différer son départ ?

— Qu'y a-t-il sous la table ? demanda Mat, qui venait de flanquer un coup de pied dans le nécessaire à écrire. Je peux pousser ce truc ?

— Bien sûr, ne te gêne pas !

Intérieurement, le trouvère frissonna. S'il n'avait pas bien rebouché les encriers, le résultat serait catastrophique.

— Choisis, dit-il à Mat en tendant ses deux poings fermés.

Le jeune homme tapota la main gauche de son ami. L'ouvrant, Thom révéla une petite pierre noire plate et ronde. Tout content de jouer le premier, Mat plaça une pierre sur le plateau en damier. Voyant la lueur déterminée qui brillait dans ses yeux, personne n'aurait cru qu'il envisageait de se défilier quelques instants plus tôt. Retenu dans le dos par un fil dont il refusait de reconnaître l'existence – sa propre grandeur, tout simplement –, le jeune homme était également tenu en laisse par une Aes Sedai. En d'autres termes, il n'était pas près de quitter la forteresse.

S'il était piégé aussi, décida Thom, autant en profiter pour aider un homme à ne pas être prisonnier des Aes Sedai. Une façon de rembourser une dette vieille de quinze ans.

Soudain très satisfait, si bizarre que ce fût, il posa une pierre blanche sur le plateau.

— T'ai-je déjà parlé, dit-il en mâchonnant sa pipe, du pari que j'ai fait un jour avec une Domani ? Elle avait des yeux à faire se damner n'importe quel homme et possédait un bizarre oiseau rouge acheté au Peuple de la Mer. Un piaf capable de prédire l'avenir, affirmait-elle. Doté d'un gros bec jaune presque aussi long que son corps, cet oiseau...



Inquisition



— Elles devraient être de retour, maintenant, murmura Egwene en agitant l'éventail de soie aux riches couleurs.

Par bonheur, les nuits, à Tear, étaient un peu plus fraîches que les journées. Les nobles dames et les épouses de notable ne se séparaient pourtant jamais de leur éventail. Depuis son arrivée, Egwene avait constaté que cet accessoire ne servait à rien le jour – et pas à grand-chose après le coucher du soleil, à dire vrai. Dans la forteresse, même les grandes lampes à déflecteur ajoutaient à la touffeur ambiante.

— Qu'est-ce qui peut les retenir ?

Pour la première fois depuis des jours, Moiraine leur avait promis une heure de son temps, puis elle était partie sans explication après cinq minutes.

— Aviendha, t'a-t-elle dit pourquoi ces gens voulaient la voir ? Ou de qui il s'agissait ?

Assise en tailleur sur le sol, près de la porte, ses grands yeux verts brillant sur le fond de sa peau mate, l'Aielle haussa les épaules. Vêtue de la veste et du pantalon traditionnels, des bottes souples aux pieds, elle ne semblait pas porter d'armes.

— Careen a soufflé son message à l'oreille de Moiraine Sedai... Tenter de surprendre ses paroles n'aurait pas été loyal. J'en suis désolée, Aes Sedai.

Se sentant coupable, Egwene joua distraitement avec la bague au serpent qu'elle arborait à la main droite. Étant une Acceptée, elle aurait dû la porter à l'annulaire de la main gauche, mais laisser croire aux Hauts Seigneurs qu'il y avait dans la forteresse quatre Aes Sedai « élevées » les incitait à ne pas oublier leurs bonnes manières – ou du moins ce qu'on considérerait comme telles au sein de la Pierre.

Bien évidemment, Moiraine n'avait pas menti. Sans dire que les jeunes femmes étaient davantage que des Acceptées, elle avait soigneusement omis de se montrer précise sur leur statut. Ainsi, les gens étaient libres de croire ce qu'ils voulaient, y compris ce qui arrangeait l'Aes Sedai. Dans l'incapacité de mentir, Moiraine avait cependant toute latitude pour... jouer... avec la vérité.

Depuis qu'elles avaient quitté la tour, Egwene et ses compagnes avaient plus d'une fois fait mine d'être de véritables sœurs. Mais Egwene supportait de plus en plus mal d'abuser Aviendha. Éprouvant une vive sympathie pour la guerrière, elle jugeait envisageable qu'une véritable amitié se développe entre elles. Hélas, tant qu'Aviendha la prendrait pour une Aes Sedai, tout rapprochement

resterait impossible.

La guerrière était là uniquement pour obéir à Moiraine, dont les motivations, comme d'habitude, demeuraient mystérieuses. Était-ce pour qu'Egwene et ses amies aient une garde du corps à elle ? Histoire d'insinuer qu'elles n'étaient pas capables de se défendre toutes seules ? Pour tout dire, c'était plus que probable... Quoi qu'il en soit, et même si Aviendha devenait son amie, Egwene ne pourrait pas lui révéler la vérité. Pour garder un secret, la tactique de base était de ne le dévoiler à personne, sauf cas de force majeure. Moiraine avait longuement insisté là-dessus.

Parfois, Egwene aurait donné cher pour que l'Aes Sedai se trompe lourdement sur un point ou un autre. Quelle délicieuse revanche ! À condition que ça n'entraîne pas un désastre, bien entendu. C'était là que le bât blessait...

— Tanchico..., marmonna Nynaeve.

Sa longue natte brune tombant jusqu'à la taille, elle était campée devant une des étroites fenêtres censées faire entrer un peu d'air frais à la nuit tombée. Sur les eaux calmes du fleuve Erinin, en contrebas, les lanternes de quelques bateaux de pêche – les rares qui ne s'étaient pas aventurés en aval du fleuve – brillaient comme de lointaines lucioles. Mais Egwene aurait parié que l'ancienne Sage-Dame ne les voyait même pas.

— La seule solution, c'est d'aller à Tanchico, semble-t-il...

Comme si c'était un tic, Nynaeve tira sur sa robe verte dont l'encolure dévoilait généreusement ses épaules. Si Egwene avait osé lui faire remarquer qu'elle portait cette tenue pour Lan, le Champion de Moiraine, Nynaeve l'aurait nié de toutes ses forces. Pourtant, avec le blanc et le bleu, le vert comptait parmi les trois couleurs que Lan aimait voir sur une femme. Et très bizarrement, toutes les robes qui ne correspondaient pas à ces critères avaient disparu de la garde-robe de l'ancienne Sage-Dame de Champ d'Emond.

— La seule solution..., répéta Nynaeve, ouvertement morose.

Egwene se surprit à tirer elle aussi sur sa robe, histoire de la remonter un peu. Décidément, elle avait du mal à se faire à la mode de Tear. Cela dit, elle aurait eu du mal à supporter une robe à ras du cou, par un temps pareil. Si fin qu'il fût, le lin rouge paraissait aussi épais et aussi chaud que de la laine. De quoi regretter sincèrement de ne pas avoir le cran de porter les tenues vaporeuses qu'affectionnait Berelain. Bien entendu, la décence en souffrait quelque peu – si on avait le courage de se montrer en public – mais on s'épargnait au moins de crever de chaud.

Cesse de penser à ton petit confort, s'admonesta Egwene. Et concentre-toi plutôt sur les affaires en cours...

— Tu as peut-être raison, dit-elle à Nynaeve. Moi, je ne suis pas convaincue...

Polie au point de briller comme du métal, une longue table étroite occupait le milieu de la pièce. Au bout, du côté d'Egwene, trônait un grand fauteuil discrètement sculpté et rehaussé ici et là de dorures – pour Tear, un meuble d'une rare sobriété. Des deux côtés de la table, les sièges secondaires avaient des dossiers de moins en moins hauts, les derniers s'apparentant plutôt à des bancs. Contre tout l'or du monde, Egwene n'aurait su dire à quel usage les gens du cru destinaient cette salle. Désormais, ses compagnes et elle l'utilisaient pour interroger deux prisonnières capturées lors de la conquête de la Pierre.

Même si Rand avait ordonné qu'on brûle ou qu'on fasse fondre tous les objets qui décoraient la salle de garde, Egwene n'aurait pas eu le courage de retourner dans le donjon. Nynaeve et Elayne étaient dans la même disposition d'esprit, bien entendu. De plus, cette salle bien éclairée, avec son

sol de carreaux verts toujours impeccables et ses murs lambrissés arborant les Trois Croissants de Tear, se distinguait très avantageusement des cellules humides, sales et obscures aux murs de pierre grise.

Ce cadre apaisant devait avoir un effet positif sur les deux captives vêtues d'une robe de laine des plus rudimentaires.

Sans la tenue, cependant, nul n'aurait deviné que Joiya Byir, pour l'heure debout de l'autre côté de la table, le dos tourné à Egwene, était une prisonnière. Membre de l'Ajah Vert à l'origine, elle avait fait allégeance au Noir sans perdre pour autant les attributs d'une sœur verte. Fièrre et arrogante, elle regardait fixement le mur comme si elle avait choisi de le faire, et pour aucune autre raison. Et seule une femme capable de canaliser aurait pu voir les flux d'Air – on eût dit des cordes épaisses comme des pouces féminins – qui lui plaquaient les bras contre les flancs et lui entravaient les chevilles. Dans le même esprit, un tissage d'Air, formant une cage, l'empêchait de tourner la tête. Enfin, ses oreilles étaient bouchées histoire de l'empêcher d'entendre ce qui se disait autour d'elle, sauf quand ses geôlières en décidaient autrement.

Pour la énième fois, Egwene vérifia le bouclier – un tissage d'Esprit – qui interdisait à Joiya de se connecter à la Source Authentique. Comme de juste, elle ne lui découvrit aucune faille. Elle avait elle-même tissé cette « prison », liant les flux afin qu'ils se maintiennent d'eux-mêmes. Mais comment se sentir en sécurité en compagnie d'un Suppôt des Ténèbres capable de canaliser le Pouvoir ? Et ce même si Joiya était neutralisée ?

D'autant plus qu'elle n'était pas un « simple » Suppôt des Ténèbres. L'Ajah Noir... Sur la liste de ses crimes, le meurtre figurait en dernière position. Normalement, elle aurait dû être écrasée par le poids des serments qu'elle avait trahis, des vies qu'elle avait détruites et des âmes dévastées par sa faute.

Sa compagne de captivité, membre comme elle de l'Ajah Noir, ne lui arrivait pas à la cheville en matière de force et d'arrogance. Debout en face d'Egwene, les épaules voûtées et la tête basse, Amico Nagoyin semblait se ratatiner sous le regard d'Egwene. Avec elle, aucun besoin de bouclier. Calmée lors de sa capture, elle était encore capable de sentir la Source Authentique, mais plus de la toucher, ni de canaliser le Pouvoir. L'envie de le faire demeurerait en elle, aussi impérieuse que le besoin de respirer, et elle porterait jusqu'à la fin de ses jours le deuil du *saidar*, qui lui serait à jamais inaccessible.

Devant cette épave, Egwene aurait parfois voulu trouver en elle une étincelle de pitié. Cela dit, elle n'avait pas cherché beaucoup...

Amico murmura soudain quelques mots.

— Qu'as-tu dit ? demanda Nynaeve. Ne parle pas à la table !

Amico leva docilement la tête. Avec son cou de cygne et ses grands yeux noirs, elle restait une très belle femme, mais quelque chose en elle avait changé. Malgré tous ses efforts, Egwene n'aurait su dire quoi. La peur qui la forçait à serrer dans ses poings le devant de sa robe de prisonnière ? Non, il s'agissait d'autre chose.

— Vous devriez aller à Tanchico..., souffla Amico.

— Voilà vingt fois que tu nous le dis ! explosa Nynaeve. Peut-être même cinquante. Si tu changeais un peu de refrain ? Par exemple en nous livrant des noms que nous ne connaissons pas ? Quelles sœurs noires sont encore à la Tour Blanche ?

— Je n'en sais rien... Il faut me croire...

Amico semblait abattue et résignée. Une femme vaincue. L'inverse de ce qu'elle était à l'époque où Nynaeve et Egwene se trouvaient entre ses griffes.

— Avant notre départ de la tour, je connaissais seulement Liandrin, Chesmal et Rianna. Chacune d'entre nous est informée de la véritable allégeance de deux ou trois autres sœurs, jamais plus. Seule Liandrin en savait plus long. Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire.

— Une ignorance étonnante pour une femme censée régner sur une partie du monde quand le Ténébreux sera libre, lâcha Egwene.

Agitant plus violemment son éventail pour accentuer ses effets, elle s'étonna une fois de plus de pouvoir évoquer si facilement de telles réalités. Elle en avait toujours l'estomac noué – sans parler des frissons glacés le long de la colonne vertébrale –, mais elle n'éprouvait plus le besoin de hurler ni de s'enfuir à toutes jambes. La preuve qu'on pouvait s'habituer à tout...

— Un jour, j'ai entendu Liandrin parler à Temaile, souffla Amico.

Le début d'une histoire qu'elle avait racontée plus d'une fois. Au début de sa captivité, elle avait essayé d'améliorer son récit, mais sans grand résultat, car elle s'empêtrait dans ses mensonges. Depuis, elle débitait pratiquement toujours le même discours, presque au mot près.

— Si vous aviez pu voir la tête de Liandrin, quand elle a remarqué ma présence ! Si elle s'était doutée que j'avais entendu, elle aurait pu me tuer sur-le-champ. Et Temaile est encore plus violente qu'elle. Faire du mal aux gens lui procure du plaisir... Bref, j'ai seulement entendu quelques mots. Liandrin disait qu'il y avait à Tanchico quelque chose de très dangereux pour... *lui*.

La prisonnière voulait parler de Rand. Incapable de dire son nom, elle éclatait en sanglots dès que les mots « Dragon Réincarné » sortaient de sa bouche.

— Toujours selon Liandrin, le danger est aussi grand pour quiconque utilise cet... objet. Voilà pourquoi elle n'est jamais partie à sa recherche. « Savoir canaliser le Pouvoir ne lui sera d'aucun secours, a-t-elle ajouté. Quand il aura découvert cette chose mystérieuse, son pouvoir souillé l'emprisonnera pour notre seul bénéfice. »

Ruisselant de sueur, Amico tremblait pourtant comme si elle était morte de froid.

Son récit était tel qu'en lui-même. Pas un mot de différent.

Egwene voulut parler, mais Nynaeve la devança :

— J'ai assez entendu ce son de cloche... Voyons si l'autre va nous dire quelque chose de neuf.

Egwene foudroya du regard sa compagne, qui ne broncha pas sous cet assaut.

Parfois, elle croit encore être la Sage-Dame en face d'une villageoise qui veut apprendre les secrets de l'herboristerie. Il faudrait qu'elle comprenne que tout a changé...

Nynaeve était puissante dans le Pouvoir, certes, et même plus puissante qu'Egwene, mais uniquement lorsqu'elle parvenait à canaliser. Et pour ça, il lui fallait être en colère.

Quand Nynaeve était sur le point d'exploser – une situation somme toute très fréquente – Elayne faisait de son mieux pour arrondir les angles. En revanche, Egwene était le plus souvent dressée sur ses ergots et prête à riposter. À ses yeux, toute tentative de conciliation serait revenue à battre piteusement en retraite. En tout cas, c'est ainsi que Nynaeve aurait considéré les choses. Depuis sa plus tendre enfance, Egwene n'avait jamais vu la Sage-Dame battre en retraite. Alors, pourquoi l'aurait-elle fait ?

Pour l'heure, Elayne n'était pas là, car Moiraine, d'un geste et d'un mot secs, lui avait ordonné de suivre la Promise qui était venue chercher les Aes Sedai. Sans la Fille-Héritière, la tension montait en flèche, car chacune des Acceptées entendait bien forcer l'autre à cligner des yeux la première.

Respirant à peine, Aviendha prenait garde à ne pas intervenir. À l'évidence, elle jugeait plus sage de ne pas être prise entre deux feux.

Bizarrement, Amico mit un terme à la confrontation – pas volontairement, car elle voulait surtout montrer à quel point elle était coopérative. Se tournant vers le mur, elle manifesta sa soumission, attendant d'être entravée.

Egwene fut soudain frappée par l'idiotie de la situation. Seule femme dans la salle capable de canaliser – sauf si Nynaeve piquait une colère ou si le bouclier d'Esprit de Joiya lâchait –, elle s'adonnait à une joute stérile tandis qu'Amico attendait d'être « ligotée ». En d'autres circonstances, elle aurait ri de sa propre stupidité. Là, elle s'ouvrit au *saidar*, cette force invisible qui l'envahissait comme une glorieuse chaleur et qu'elle aurait juré être en mesure de voir en tournant très légèrement la tête...

Le Pouvoir de l'Unique déferlant en elle, essence même de la joie et de la plénitude, elle tissa les liens autour d'Amico.

Nynaeve réagit à peine, sans doute parce qu'elle n'était pas assez furieuse pour voir ce qu'Egwene faisait. Elle remarqua cependant qu'Amico se raidissait, tétanisée par le contact du flux d'Air, puis s'affaissait, le tissage la soutenant, comme si elle entendait montrer qu'elle ne résistait pas le moins du monde.

Aviendha frissonna comme chaque fois qu'elle devinait qu'on canalisait le Pouvoir à côté d'elle.

Egwene boucha les oreilles d'Amico. Interroger les deux femmes séparément n'aurait pas servi à grand-chose si elles avaient pu s'entendre, n'est-ce pas ? Sa tâche achevée, elle se tourna vers Joiya. Changeant son éventail de main afin de pouvoir s'essuyer les deux paumes sur le devant de sa robe, elle eut une grimace dégoûtée. La moiteur de sa peau ne devait rien à la température...

— Son visage..., dit soudain Aviendha. (Une vraie surprise, car elle ne parlait presque jamais, sauf quand on l'interrogeait.) Le visage d'Amico... Il n'est plus pareil, comme si les années l'avaient rattrapée, au bout du compte. Est-ce parce qu'elle a été calmée ?

L'Aielle frissonna de nouveau. La contagion, sans doute, après tout ce temps passé avec des femmes de la tour. Car aucune d'entre elles ne pouvait prononcer ce verbe sans frémir.

Egwene se déplaça le long de la table jusqu'à un endroit d'où elle put voir le profil d'Amico tout en restant hors du champ de vision de Joiya. Croiser le regard de cette femme lui donnait inmanquablement la nausée.

Aviendha ne se trompait pas. C'était bien la différence qu'elle avait elle-même remarquée sans la comprendre. Amico avait toujours l'air jeune – et peut-être même très jeune pour son âge réel –, mais elle n'arborait plus le visage « sans âge » d'une Aes Sedai liée depuis des années au Pouvoir de l'Unique.

— Tu as des yeux d'aigle, Aviendha... Mais j'ignore si ça a un lien avec ce qui lui est arrivé. Cela dit, c'est probable, parce que je ne vois pas d'autre explication.

Ce n'était guère le discours habituel d'une Aes Sedai, s'avisa Egwene. Le plus souvent, les sœurs s'exprimaient comme si elles savaient tout. Et quand elles admettaient avoir des lacunes, elles s'arrangeaient pour que leur ignorance apparaisse comme un voile discrètement jeté sur une montagne de connaissances. Alors que la jeune femme se creusait la cervelle en quête de propos suffisamment pompeux, Nynaeve vint à son secours.

— Aviendha, très peu d'Aes Sedai ont été carbonisées. Et encore moins calmées...

« Carbonisée » était le terme en usage lorsque la perte d'aptitude était accidentelle. Selon les

lois, pour être calmée, il fallait avoir été jugée et condamnée. Ces subtilités sémantiques ne convainquaient pas Egwene. Cela revenait à avoir deux expressions pour qualifier une chute dans l'escalier, selon qu'on était tombée ou qu'on avait été poussée. Les Aes Sedai, sauf lorsqu'elles donnaient un cours à des Acceptées, ne semblaient pas faire la différence entre les deux notions. Les trois, même, puisque les hommes devaient être « apaisés » pour ne pas sombrer dans la folie.

Jusqu'à l'avènement de Rand, que la Tour Blanche n'osait pas apaiser, justement.

Pour mieux passer pour une Aes Sedai, Nynaeve avait adopté un ton professoral. Une imitation de Sheriam devant une classe, songea Egwene, avec les mains croisées sur son giron et un petit sourire signifiant que tout était très simple, finalement, quand on faisait de son mieux pour comprendre.

— Personne ne consacre son temps à étudier les femmes calmées, continua Nynaeve, s'adressant toujours à l'Aielle. Selon toutes les sources, c'est un phénomène irréversible. Si on retire à une femme ce qui lui permet de canaliser, on ne peut pas le lui rendre. Comme il est impossible de remplacer une main coupée, même en recourant à la guérison.

Jusqu'à ce jour, en tout cas, aucune femme calmée n'avait jamais été guérie. Malgré les dires de Nynaeve, il y avait eu des tentatives, car les sœurs de l'Ajah Marron étudiaient absolument tout ce qui leur tombait sous la main. Et celles de l'Ajah Jaune, de fantastiques guérisseuses, s'attaquaient à toutes les affections, même les plus rares. Mais il n'y avait jamais eu dans l'histoire le moindre début de « rétablissement » de femme calmée.

— À part ça, continua Nynaeve, on sait très peu de choses. Les femmes calmées survivent à peine quelques années. Elles perdent l'envie de vivre et baissent les bras. Comme tu vois, ce n'est pas un sujet très gai.

— J'ai juste pensé qu'il y avait un lien, fit Aviendha, très mal à l'aise.

Egwene partageait l'opinion de la guerrière. Si elle la voyait hors de la présence d'Aviendha, elle poserait la question à Moiraine, dispensant l'Aes Sedai d'improviser des explications fumeuses qui faisaient presque autant de mal que de bien, semblait-il...

— Voyons si Joiya nous raconte la même histoire, dit Egwene.

Malgré son apparente détermination, elle dut prendre son courage à deux mains pour libérer la sœur noire de son tissage d'Air.

Après être restée si longtemps debout et immobile, Joiya devait se sentir raide comme un morceau de bois. Elle se tourna cependant doucement vers ses deux « inquisitrices ». La sueur qui ruisselait sur son front n'altérant en rien sa dignité et son imposante présence, elle paraissait être toujours ici parce qu'elle l'avait décidé, et sa tenue misérable n'y changeait rien. Très belle, une expression maternelle flottant souvent sur son visage pourtant sans rides, elle avait quelque chose de réconfortant. Mais son regard noir était celui d'un oiseau de proie et les sourires qu'elle distribuait libéralement ne s'y reflétaient jamais.

— Que la Lumière vous éclaire, dit-elle, et puisse la main du Créateur vous protéger.

— Je refuse d'entendre ces mots quand ils sortent de ta bouche, souffla Nynaeve.

Parlant d'un ton très doux, elle expédia cependant sa natte par-dessus son épaule et ferma la main dessus – un indice qui ne trompait pas, trahissant soit de la gêne soit une colère noire.

Ce n'était pas de la gêne, estima Egwene. Face à Joiya, Nynaeve n'avait apparemment pas la chair de poule, contrairement à elle.

— Je me suis repentie de mes péchés, assura Joiya. Le Dragon s'est réincarné et il brandit *Callandor*. Les prophéties se sont réalisées, donc le Ténébreux sera vaincu. Je m'en aperçois,

désormais, et mon repentir est sincère. Si longtemps qu'on avance dans les Ténèbres, il est toujours possible de revenir sous la Lumière.

En entendant le mot « Lumière », Nynaeve se rembrunit encore. Au point d'être capable de canaliser ? Probablement, oui. Et dans ce cas, elle risquait d'utiliser le Pouvoir pour étrangler Joiya.

Si elle ne croyait pas à la repentance de la sœur noire – partageant ainsi la position de Nynaeve – Egwene tenait la prisonnière pour une précieuse source d'informations. De plus, Joiya était parfaitement susceptible d'inverser son allégeance par calcul, histoire de se ranger dans le camp des gagnants.

Elle pouvait aussi temporiser avec l'espoir qu'on viendrait à son secours...

En principe, une Aes Sedai, même renégate, n'aurait pas dû pouvoir mentir si radicalement. Le premier des Trois Serments, prêté avec le Bâton des Serments dans la main, en était normalement le garant. Mais les sombres vœux adressés au Ténébreux par les sœurs noires semblaient avoir le pouvoir de neutraliser les Trois Serments.

La Chaire d'Amyrlin avait chargé Egwene et ses amies de traquer Liandrin et les douze autres sœurs de l'Ajah Noir qui avaient fui la Tour Blanche après y avoir commis des crimes. Pour remplir leur mission, les jeunes femmes devaient compter sur ce que les deux prisonnières consentiraient à leur dire.

— Raconte encore ton histoire, dit Egwene, mais avec des mots différents. J'en ai assez de vous entendre débiter des textes appris par cœur.

Si Joiya mentait, cet exercice l'exposerait à se trahir bien plus facilement.

— Nous t'écoutons, conclut Egwene à l'intention de Nynaeve, qui acquiesça sans enthousiasme.

— Si ça vous amuse... Voyons voir... Des mots différents ? Mazrim Taim, un faux Dragon capturé au Saldaea, peut canaliser le Pouvoir avec une incroyable puissance. Peut-être égale à celle de Rand al'Thor, ou presque, si on en croit les rapports. Liandrin voudrait le faire évader avant qu'il soit conduit à Tar Valon et apaisé. Il sera alors proclamé Dragon Réincarné – usurpant le nom de Rand al'Thor – et il sèmera la terreur et la destruction avec une violence que le monde n'a plus connue depuis la guerre des Cent Années.

— C'est impossible, intervint Nynaeve. La Trame ne voudra pas d'un faux Dragon, maintenant que Rand a accepté ce qu'il est.

Egwene soupira. Tout ça n'avait rien de nouveau, mais Nynaeve soulevait immanquablement cette objection. Parce qu'elle doutait que Rand soit vraiment le Dragon Réincarné ? Malgré ce qu'elle affirmait, et en dépit des prophéties, de *Callandor* et de la chute de la Pierre, c'était bien possible.

Nynaeve était de très peu l'aînée de Rand. Juste ce qu'il fallait pour avoir veillé sur lui quand il était enfant, comme sur Egwene. C'était un garçon de Champ d'Emond, et l'ancienne Sage-Dame se sentait toujours destinée à protéger les jeunes gens de son village.

— C'est ce que t'a dit Moiraine ? demanda Joiya sans dissimuler son mépris. Depuis qu'elle a reçu le châle, elle n'a pas passé beaucoup de temps à la tour ni fréquenté intensément ses sœurs partout ailleurs. Elle en sait long sur la vie des villages, je veux bien le croire, et peut-être même sur les rapports entre les nations, mais elle débite des certitudes sur des sujets qu'elle connaît exclusivement grâce à ses lectures et à des conversations avec des érudites. Pourtant, il se peut qu'elle ait raison. Admettons que Mazrim Taim ne puisse pas se proclamer... Si d'autres le font à sa place, qu'est-ce que ça changera ?

Egwene aurait donné cher pour que Moiraine revienne. En sa présence, Joiya en aurait nettement

rabattu. Sachant que ses deux inquisitrices n'étaient que des Acceptées, elle en tirait bien entendu avantage.

— Continue, fit Egwene, presque aussi agressive que sa compagne. Et n'oublie pas : avec des mots différents.

— Bien sûr, susurra Joiya comme si elle répondait à une gracieuse invitation. (Mais son regard resta froid comme la glace.) Vous devinez le résultat, non ? Rand al'Thor sera accusé des exactions et des crimes commis par... Rand al'Thor. Même s'il est possible de prouver que ce sont deux hommes différents, ça ne changera rien. Après tout, qui sait ce que le Dragon Réincarné peut faire pour abuser l'humanité ? Lui est-il impossible de se trouver à deux endroits en même temps ? Même les gens qui se sont déjà liés à un faux Dragon hésiteront face à l'abomination de ses exactions. Et ceux que les boucheries n'effarouchent pas chercheront à servir le Rand al'Thor assoiffé de sang et de feu. Les nations s'uniront, comme lors de la guerre des Aiels...

Joiya s'interrompit pour adresser à Aviendha un petit sourire d'excuses parfaitement incongru sous son regard sans pitié.

— Oui, comme lors de la guerre des Aiels, mais beaucoup plus vite ! Même le Dragon Réincarné sera incapable de résister, au bout du compte. Avant le début de l'Ultime Bataille, il périra écrasé par ceux-là mêmes qu'il était censé sauver. Le Ténébreux quittera sa prison, Tarmon Gai'don aura lieu et les Ténèbres envelopperont le monde, modifiant à tout jamais la Trame. En tout cas, c'est le plan de Liandrin.

Un plan qui ne semblait pas enthousiasmer la prisonnière, mais qui ne l'horrifiait pas non plus.

Cette histoire était plausible – bien plus que celle d'Amico, en vérité. Pourtant, Egwene ne croyait pas un mot de ce que racontait Joiya. Parce qu'elle préférait le récit d'Amico ? Peut-être... Une vague menace à Tanchico était une perspective bien moins terrifiante que ce plan complexe visant à retourner les nations contre Rand.

Non, Joiya ment, je le sens...

Certes, mais comment ignorer totalement son histoire ? Et comment poursuivre deux lièvres à la fois, lorsqu'on manquait de temps et de moyens ?

La porte s'ouvrit pour laisser passer Moiraine, Elayne dans son sillage.

La Fille-Héritière, tête baissée, contemplait le sol sans faire mystère de sa morosité. Moiraine, elle, semblait avoir jeté aux orties la légendaire sérénité des Aes Sedai.

Elle était folle de rage et ne se souciait pas de le cacher.



Le portique



— Rand al'Thor, lança Moiraine à la cantonade, est une tête de mule, un crétin obstiné et un imbécile de... un idiot d'homme !

Elayne leva agressivement le menton. Sa nourrice, Lini, aimait dire qu'il était plus simple de broder avec des crins de sanglier que d'essayer de faire changer un homme d'avis. Mais ce n'était pas une excuse pour Rand.

— Nous les faisons de ce bois-là, à Deux-Rivières, dit Nynaeve avec un demi-sourire et une jubilation à peine contenue.

En règle générale, elle cachait assez mal son animosité envers Moiraine — plus mal qu'elle l'imaginait, en tout cas.

— Mais les femmes de chez nous n'ont jamais de problèmes avec leurs hommes, ajouta-t-elle.

Au regard que lui jeta Egwene, le mensonge était si gros que la langue de la Sage-Dame aurait dû tomber de sa bouche comme un fruit mûr.

Moiraine plissa le front comme si elle s'apprêtait à répliquer vertement. Elayne fit mine d'intervenir, mais elle ne trouva rien à dire qui fût susceptible de calmer le jeu. Rand occupait toutes ses pensées. Il n'avait pas le droit, par la Lumière ! Mais quel droit avait-elle, pour sa part ?

— Qu'a-t-il encore fait ? demanda Egwene à l'Aes Sedai.

Moiraine tourna la tête, le regard si dur que la jeune femme recula d'instinct et déploya son éventail pour se ventiler frénétiquement le visage. Mais les yeux de l'Aes Sedai dérivèrent sur Joiya et Amico. Alors que la seconde se perdait dans la contemplation du mur, la première défia du regard son ancienne collègue.

Elayne sursauta en constatant que la sœur noire n'était pas attachée. Inquiète, elle s'assura de la solidité du bouclier qui l'isolait de la Source Authentique. Tout allait bien de ce côté-là. Et avec un peu de chance, personne n'aurait remarqué sa réaction angoissée. Joiya la terrorisait, elle n'y pouvait rien. Egwene et Nynaeve, en revanche, ne semblaient pas plus impressionnées que Moiraine. Parfois, il se révélait difficile d'être à la hauteur du courage dont la Fille-Héritière d'Andor devait faire montre en toutes circonstances. Très souvent, Elayne enviait la bravoure de ses deux compagnes, qui ne montraient pas de faiblesses.

— Les gardes..., murmura Moiraine, comme si elle se parlait tout haut. Je les ai vus dans l'antichambre et il ne m'est pas venu à l'esprit que...

Elle tira sur les plis de sa robe et parvint à se ressaisir, mais non sans effort.

Elayne n'avait pas souvenir de l'avoir vue si furieuse. Mais elle avait d'excellentes raisons pour ça.

Pas plus que moi... Enfin, je crois...

Quoi qu'il en soit, éviter de croiser le regard d'Egwene n'était pas un jeu d'enfant...

Si Egwene, Nynaeve ou Elayne avaient ainsi montré leur trouble, Joiya se serait sans doute fendue de quelque subtile remarque destinée à les déstabiliser un peu plus. Surtout en l'absence de Moiraine. L'Aes Sedai étant en cause, elle se contenta de la regarder en silence, l'air désorientée.

Son calme revenu, Moiraine longea d'un pas décidé l'interminable table. Joiya faisait une bonne tête de plus que son ancienne collègue. Pourtant, même si elle avait elle aussi porté une robe de soie, nul n'aurait eu de doute sur l'identité de la dominante et de la dominée.

La sœur noire parvint à ne pas reculer, mais ses mains serrèrent très fort le devant de sa robe – une façon de les empêcher de trembler.

— J'ai pris des dispositions, annonça Moiraine. Dans quatre jours, tu embarqueras sur un bateau, direction Tar Valon et la Tour Blanche. Là-bas, l'indulgence que tu as connue jadis est de l'histoire ancienne. Si tu n'as pas encore « établi » la vérité, arrange-toi pour le faire avant d'entrer dans le Port sud, si tu ne veux pas finir sur le gibet de la Cour des Traîtres. À partir de maintenant, je ne t'adresserai plus la parole, sauf si tu me fais savoir que tu as quelque chose de nouveau à dire. Et je ne veux rien entendre sortir de ta bouche si ce n'est pas une nouveauté, c'est compris ? Crois-moi, ça t'épargnera bien des malheurs, à Tar Valon. Aviendha, veux-tu bien dire au capitaine de nous envoyer deux de ses hommes ?

Elayne cligna des yeux de surprise lorsque la guerrière se releva souplement et sortit avec la grâce et la furtivité d'une ombre. Parfois, l'Aielle était si discrète qu'on ne remarquait même plus sa présence.

Joiya fit mine de dire quelque chose, mais Moiraine la foudroya du regard. Assez vite, la sœur noire détourna la tête. Même si ses yeux brillaient comme ceux d'un corbeau ivre de sang, elle réussit à tenir sa langue.

Elayne vit qu'une aura blanc et or entourait désormais Moiraine, indiquant qu'elle s'était connectée au *saidar*. Pour percevoir le phénomène, il fallait être également capable de canaliser le Pouvoir. *Idem* pour remarquer que les flux qui entravaient Amico se défaisaient à une vitesse époustouflante.

La Fille-Héritière n'aurait pas pu faire si vite. Pourtant, elle était plus puissante que Moiraine – potentiellement, en tout cas. À la tour, ses formatrices avaient toutes été stupéfiées par son don – comme par celui d'Egwene et de Nynaeve. Cette dernière était la plus formidable des trois, du moins lorsqu'elle parvenait à canaliser. Mais Moiraine avait l'avantage de l'expérience. Ce que les trois jeunes femmes s'acharnaient encore à apprendre, elle pouvait le faire les yeux fermés. Il y avait cependant quelques petits « trucs » qu'Elayne et ses amies savaient exécuter alors que l'Aes Sedai en était incapable. Une bien maigre consolation, quand on songeait à la manière dont Moiraine en imposait à la terrible Joiya.

Libre de ses mouvements et l'ouïe recouvrée, Amico se retourna et s'avisa de la présence de Moiraine. Poussant un petit cri, elle se fendit d'une révérence aussi appuyée que celle d'une novice.

Pour éviter d'accrocher le regard de quelqu'un, Joiya fixait agressivement la porte. Les bras croisés, les phalanges d'une main blanches à force de serrer sa natte, Nynaeve braquait sur Moiraine

des yeux presque aussi brûlants de haine que ceux de la sœur noire. Jouant distraitement avec les plis de sa robe, Egwene assassinait Joiya du regard.

Accablée, Elayne se reprocha pour la énième fois de ne pas être aussi courageuse que son amie – une faiblesse qui lui donnait souvent le sentiment de la trahir.

Sur ces entrefaites, le capitaine entra avec sur les talons deux Défenseurs en uniforme noir et or. Aviendha n'était pas revenue avec les militaires. Pouvait-on vraiment la blâmer d'avoir saisi au vol l'occasion d'échapper à l'Aes Sedai ?

L'officier au plumet tressaillit lorsqu'il vit Joiya, même si celle-ci ne parut pas avoir remarqué son arrivée. Décontenancé, l'homme regarda tour à tour les femmes présentes dans la salle. L'humeur semblait à la morosité, au bas mot, et tout mâle un tant soit peu expérimenté évitait soigneusement de se mêler des affaires de ce genre de femmes. Serrant très fort leurs longues lances, les soldats semblaient prêts à se battre jusqu'à leur dernière goutte de sang s'il le fallait. Au fond, ils craignaient peut-être bel et bien d'y être contraints.

— Conduisez les prisonnières dans leur cellule, ordonna Moiraine au capitaine. Mais avant, répétez-moi vos ordres. Sans erreur ni omission.

— Oui, Aes... hum... ma dame, fit l'officier d'une voix étranglée, comme s'il avait du mal à respirer. Oui, oui, bien sûr...

Après s'être assuré que sa docilité convenait à l'Aes Sedai, il continua :

— Les prisonnières ne doivent parler à personne, moi excepté. Elles n'ont pas davantage le droit de converser entre elles. À toute heure du jour et de la nuit, il doit y avoir vingt hommes dans la salle de garde et deux sentinelles devant chaque cellule. Ce nombre passe à quatre dès qu'on ouvre une des geôles, pour quelque raison que ce soit. Je dois assister à la préparation de leurs repas et les leur apporter en personne. Ce sont vos instructions, ma dame, au mot près.

Une question semblait brûler les lèvres du capitaine. Dans la Pierre, les rumeurs allaient bon train au sujet des deux captives. Par exemple, on se demandait pourquoi il fallait surveiller de si près deux pauvres femmes. Et on racontait au sujet des Aes Sedai des histoires toutes plus terrifiantes les unes que les autres.

— Très bien, dit Moiraine. Vous pouvez les emmener.

Des prisonnières ou des gardes, qui fut le plus soulagé de sortir ? Bien malin qui aurait pu le dire. Joiya elle-même s'autorisa quelque hâte, sans doute parce qu'elle en avait assez de se taire devant Moiraine depuis si longtemps.

Sous la torture, Elayne aurait juré avoir gardé un masque d'impassibilité depuis son entrée dans la salle. Mais elle déchanta lorsque Egwene approcha d'elle et lui passa un bras autour des épaules.

— Que t'arrive-t-il, mon amie ? Tu es au bord des larmes.

De fait, la sollicitude de sa compagne faillit arracher des sanglots à la Fille-Héritière.

Mais je ne vais pas me ridiculiser ! Non, pas question !

« Une femme qui pleure est un seau sans fond... »

Un autre adage de Lini, qui en avait pour presque toutes les occasions.

— Trois fois, lança Nynaeve à Moiraine, trois misérables petites fois ! Seulement trois interrogatoires durant lesquels tu as consenti à nous assister. Pour finir, tu t'éclipses après cinq minutes et tu reviens pour annoncer qu'elles vont partir pour Tar Valon. Si tu ne veux pas nous aider, au moins, ne nous mets pas des bâtons dans les roues.

— Ne te crois pas tout permis parce que tu es sous l'aile de la Chaire d'Amyrlin, Nynaeve. Elle

t'a chargée de traquer Liandrin, c'est vrai, mais tu restes une Acceptée encore loin de tout savoir, malgré la lettre de mission dont tu te rengorges. As-tu l'intention d'interroger ces femmes jusqu'à la fin des temps avant de prendre une décision ? Chez les natifs de Deux-Rivières, éviter de trancher semble être de mise... Une sorte de sport régional.

Les yeux exorbités, Nynaeve ouvrit et referma la bouche comme si elle ne savait pas trop à quelle accusation répondre en premier. Fine tacticienne, Moiraine en profita pour se tourner vers Elayne et Egwene :

— Reprends-toi, Fille-Héritière ! Comment espères-tu exécuter les ordres de notre mère, si tu penses que tous les pays ont les mêmes coutumes que le tien ? Au fait, pourquoi es-tu si bouleversée ? Quelle que soit la réponse, ne laisse pas tes sentiments blesser les autres.

— De quoi parlez-vous ? demanda Egwene. Quelles coutumes ? Quels sentiments ?

— Berelain était dans les appartements de Rand, ne put s'empêcher de dire Elayne d'une toute petite voix.

Elle jeta un regard plein de culpabilité à Egwene, qui lui parut admirablement impassible, compte tenu de la situation.

Moiraine foudroya du regard la Fille-Héritière, puis elle soupira :

— J'aurais aimé t'épargner ça, Egwene... Mais ton amie s'est laissé déborder par son inimitié pour Berelain – et encore, le mot est faible. Les coutumes de Mayene sont différentes des vôtres, jeunes femmes ! Egwene, je sais ce que tu ressens pour Rand, mais ça ne te mènera à rien. Désormais, il appartient à la Trame et à l'histoire.

Ignorant l'Aes Sedai, Egwene sonda le regard d'Elayne, qui ne parvint pas à détourner la tête. Sans crier gare, la jeune femme de Champ d'Emond se pencha vers son amie et murmura :

— J'aime Rand, mais comme un frère. Et je t'aime comme une sœur. Je te souhaite bien du bonheur avec lui.

Elayne écarquilla les yeux, puis elle eut un grand sourire.

— Je t'aime aussi, ma sœur... Merci ! Merci beaucoup !

— Elle n'a rien compris du tout..., souffla Egwene, un sourire satisfait sur les lèvres. Moiraine, avez-vous déjà été amoureuse ?

Quelle drôle de question, se dit Elayne. Comment pouvait-on imaginer une Aes Sedai amoureuse ? D'autant plus que Moiraine appartenait à un Ajah, le Bleu, dont les sœurs se dévouaient corps et âme à de grandes causes.

L'Aes Sedai ne parut pas désorientée. Après avoir longuement regardé les deux amies toujours tendrement enlacées, elle répondit enfin :

— Je parie que je connais mieux le visage de mon futur mari que vous deux, petites !

Egwene ne put étouffer un cri de surprise.

— De qui s'agit-il ? demanda Elayne.

Moiraine parut regretter d'en avoir trop dit.

— J'ai peut-être voulu dire que nous l'ignorons toutes les trois... Ne vous emballez pas à cause de quelques mots...

L'Aes Sedai se tourna vers Nynaeve :

— Si je devais choisir un homme – j'insiste sur le devais – ce ne serait pas Lan. Voilà au moins une chose dont je suis certaine.

Une attention délicate vis-à-vis de Nynaeve, qui ne parut pourtant pas ravie de l'entendre.

L'ancienne Sage-Dame, de toute évidence, avait ce que Lini aurait appelé « un carré de terre dur à biner ». Non contente d'aimer un Champion, elle était confrontée à un homme qui prétendait ne pas lui rendre son amour. En bon crétin de mâle, il pérorait sur la guerre contre les Ténèbres, un conflit perdu d'avance qu'il ne pouvait pas abandonner, et sur sa volonté de ne pas offrir à Nynaeve une tenue de deuil en guise de robe de mariage. Un ramassis d'âneries ! Chaque fois qu'elle y pensait, Elayne se demandait comment Nynaeve pouvait supporter ça. Car enfin, elle n'était pas réputée pour sa patience.

— Si vous avez fini de bavasser sur les hommes, grogna l'ancienne Sage-Dame, fidèle à sa réputation, justement, nous pourrions en revenir aux choses sérieuses.

Serrant très fort sa natte, elle gagna de la puissance et de la force au fil de son discours, rappelant une roue à eau libérée de ses engrenages.

— Si Joiya et Amico partent pour Tar Valon, comment saurons-nous laquelle ment ? Au fond, ça peut être les deux. Ou aucune. Je n'aime pas danser la valse-hésitation, quoi que tu insinues, Moiraine, mais je suis tombée dans trop de pièges pour avoir envie de recommencer. Et je refuse de partir à la poursuite d'une chimère. La Chaire d'Amyrlin m'a... *nous* a chargées de traquer Liandrin et ses complices. Si cette mission ne te semble pas assez importante pour nous prêter main-forte, essaie au moins de ne pas la saboter.

Nynaeve semblait sur le point d'arracher sa natte afin d'étrangler Moiraine avec. Affichant le genre de calme qui précède les tempêtes, l'Aes Sedai paraissait prête à répéter à son alliée le sermon qu'elle avait débité à Joiya.

Elayne décida qu'il était temps pour elle de ne plus jouer les conciliatrices. Ignorant comment elle en était arrivée à assumer ce rôle vis-à-vis des deux femmes – alors qu'elle avait souvent envie de les saisir par le col et de les secouer comme des pruniers –, elle se souvenait très bien d'un des principes de sa mère : en colère, on ne prenait jamais de bonnes décisions.

— À la liste de ce que tu veux savoir, dit-elle, tu peux ajouter le « pourquoi » de notre convocation chez Rand. Parce que c'est chez lui que Careen nous a conduites. Il va très bien, soit dit en passant, depuis que Moiraine l'a guéri.

En repensant à l'état de la chambre, Elayne ne put s'empêcher de frissonner. Mais sa diversion avait fait merveille.

— Guéri ? s'exclama Nynaeve. Que lui est-il arrivé ?

— Il a failli mourir, répondit Moiraine, aussi impassible que si elle annonçait qu'il avait bu une infusion.

Pendant le récit très sobre de l'Aes Sedai, Elayne sentit Egwene trembler – sans exclure que ses propres membres soient parfaitement immobiles. Des bulles maléfiques dérivant dans la Trame... Des reflets qui sortaient de leur miroir. Rand couvert de sang...

Presque incidemment, Moiraine mentionna que Mat et Perrin avaient vécu des expériences similaires, mais qu'ils s'en étaient tirés indemnes. Cette femme devait avoir de la glace dans les veines, pas du sang.

Non, elle bouillait de colère en évoquant l'obstination de Rand. Et elle n'était pas « gelée » du tout en parlant de mariage, malgré ce qu'elle voulait laisser paraître.

Certes, mais à présent, elle aurait pu discuter d'un rouleau de tissu, se demandant si une soie de cette couleur convenait pour une robe.

— Et ces... ces horreurs vont continuer ? demanda Egwene quand l'Aes Sedai en eut terminé.

Vous ne pouvez rien faire pour que ça cesse ? Et Rand non plus ?

Moiraine secoua la tête, faisant osciller la petite pierre bleue qui pendait sur son front.

— Pour ça, il faudrait qu'il ait appris à contrôler son don. Et encore, je ne suis pas certaine que ça suffirait. Sera-t-il assez fort pour chasser les miasmes qui rôdent autour de lui ? Rien n'est moins sûr, mais il devrait au minimum être capable de mieux se défendre.

— Tu ne peux pas l'aider ? demanda Nynaeve à l'Aes Sedai. N'es-tu pas celle d'entre nous qui sait tout, ou du moins qui le prétend ? N'es-tu pas à même de le former un peu ? Et ne viens surtout pas nous raconter tes histoires d'oiseau qui ne peut pas enseigner le vol à un poisson !

— Si tu avais prêté l'attention requise à ta formation, répondit Moiraine, tu ne préférerais pas des inanités pareilles ! Tu veux apprendre à utiliser le Pouvoir, mais tu ne te donnes pas la peine de découvrir ce qu'il est. Le *saidar* et le *saidin* sont très différents. Les flux ne se ressemblent pas et les méthodes de tissage n'ont guère de rapport. L'oiseau de ton exemple aurait de meilleures chances de réussir.

Cette fois, ce fut Egwene qui se chargea de dissiper la tension.

— Sur quel sujet Rand s'est-il montré têtu ? demanda-t-elle.

Voyant Nynaeve ouvrir la bouche, elle enchaîna :

— Parfois, il peut être aussi borné qu'un âne.

Moiraine regarda tour à tour ses compagnes. Très souvent, Elayne se demandait jusqu'à quel point elle leur faisait confiance. Ou à quiconque d'autre, d'ailleurs...

— Il devrait se déplacer, dit enfin l'Aes Sedai. Mais il reste ici, et les gens ont de moins en moins peur de lui. Plus il restera à Tear, confit dans sa passivité, et plus les Rejetés tiendront ce comportement pour un signe de faiblesse. La Trame est en constant mouvement, car seuls les morts ne bougent plus. S'il n'agit pas, il mourra. D'un carreau fiché entre les omoplates, ou pour avoir absorbé du poison versé dans sa nourriture... Ou encore sous les assauts combinés des Rejetés déterminés à lui arracher son âme. Agir ou mourir, voilà l'alternative...

Elayne frémit intérieurement à l'évocation des nombreux dangers qui guettaient Rand. Moiraine n'inventait rien, c'était bien ça le pire !

— Tu sais ce qu'il devrait faire, pas vrai ? lâcha Nynaeve. Tu as un plan.

— Tu préférerais qu'il reparte seul à l'aventure ? Moi, je refuse de courir ce risque. Cette fois, il risquerait de mourir ou de subir un pire sort encore avant que je le retrouve.

C'était bien raisonné. Rand ne savait pas vraiment ce qu'il faisait. Et Moiraine, Elayne l'aurait juré, ne voulait à aucun prix perdre le peu d'influence qu'elle avait sur lui. Ou plutôt, qu'il lui concédait.

— Nous dévoilerez-vous ce plan ? demanda Egwene.

Cette fois, elle n'avait aucune intention d'arrondir les angles.

— Oui, le ferez-vous ? renchérit Elayne, surprise par l'agressivité de son ton.

Dès que c'était possible, elle s'efforçait d'éviter les confrontations. Comme disait sa mère, il était toujours plus facile de guider les gens que de les pousser dans une direction à coups de trique.

Si l'insolence des deux jeunes femmes irrita Moiraine, elle choisit de ne pas le montrer.

— Je le ferai, si vous me jurez de garder tout ça pour vous. Un plan éventé est condamné à l'échec. Mais je vois que vous comprenez...

Elayne n'aurait pas pu dire le contraire. Le plan était sans doute risqué, et l'Aes Sedai n'avait aucune garantie qu'il réussirait.

— Sammael est en Illian, continua Moiraine. Et l'antagonisme entre Tear et l'Illian est légendaire. Voilà plus de mille ans que ces peuples s'entre-tuent, et l'éventualité de s'égorger réciproquement les excite comme s'il s'agissait d'un jour de fête. La présence de Sammael, si elle vient à être connue, n'altérera pas l'enthousiasme des guerriers, surtout si le Dragon Réincarné est à leur tête. Ils suivront Rand, et si Sammael est vaincu...

— Par la Lumière ! s'écria Nynaeve. Non contente de vouloir qu'il déclare la guerre à l'Illian, tu entends qu'il défie un Rejeté ? Je ne m'étonne plus qu'il se montre têtu. Pour un homme, il n'est pas si idiot que ça...

— À la fin, il devra affronter le Ténébreux, alors, à quoi bon éviter les Rejetés aujourd'hui ? Quant à la guerre... On ne l'a pas attendu pour en déclarer, et ces conflits-là sont inutiles.

— Toutes les guerres le sont..., commença Elayne.

Elle n'alla pas plus loin, comprenant soudain qu'elle n'avait pas raison sur ce sujet. C'était regrettable, certes, et ça l'emplissait de tristesse, mais elle partageait le point de vue de l'Aes Sedai. Plus d'une fois, sa mère lui avait tenu un long discours sur la manière dont une nation devait être guidée *et* gouvernée – deux choses très différentes, en réalité. Dans les deux cas de figure, il pouvait se révéler indispensable de prendre des décisions hautement déplaisantes – mais préférables, cependant, aux conséquences désastreuses d'un autre choix.

Moiraine eut un regard compatissant pour la Fille-Héritière.

— Ce n'est pas toujours agréable, n'est-ce pas ? Ta mère a commencé quand tu étais encore haute comme trois pommes, je suppose... Il fallait bien qu'elle t'apprenne tout ce qu'il faut savoir pour régner...

Élevée au palais royal du Cairhien, Moiraine n'avait jamais été destinée à régner. Cela dit, étant liée à la famille régnante, elle avait dû entendre plus d'une fois des discours de ce genre.

— Parfois, l'ignorance semble un havre de paix, je sais bien... Oui, être une fermière qui ne connaît rien du monde au-delà des limites de ses champs...

— Tu es encore en verve de métaphores pompeuses ? lança Nynaeve, hautaine. Pour moi, la guerre était une lointaine réalité dont j'entendais parler par les colporteurs, sans vraiment comprendre de quoi il s'agissait. Désormais, je le sais. Des hommes qui massacrent leurs semblables ! Des êtres humains qui se comportent comme des bêtes fauves ! Des fermes et des villages brûlés, la famine, la maladie et la mort pour les innocents comme pour les coupables. En quoi *ta* guerre serait-elle meilleure, Moiraine ? Qu'est-ce qui la rend plus propre ?

— Elayne ? souffla l'Aes Sedai, invitant la Fille-Héritière à répondre à sa place.

La jeune femme secoua la tête. Elle refusait d'être celle qui expliquerait ces choses-là. Mais sous le regard noir de Moiraine, songea-t-elle, sa mère elle-même – assise sur le Trône du Soleil, qui plus est ! – n'aurait sans doute pas pu garder le silence.

— Que Rand s'en mêle ou pas, il y aura la guerre, dit-elle à contrecœur.

Egwene recula d'un pas, sa stupéfaction équivalente à celle de Nynaeve. Mais l'incrédulité des deux femmes s'estompa au fil du discours de leur amie.

— Les Rejetés ne resteront pas les bras ballants, continua Elayne. Sammael n'est sûrement pas le seul à avoir pris le pouvoir dans un pays. C'est le seul que nous connaissons, voilà tout. Tôt ou tard, les Rejetés attaqueront Rand. Et ils n'hésiteront pas à mobiliser contre lui les troupes qu'ils commandent.

» N'oublions pas les nations qui ne sont pas noyautées par nos ennemis. Parmi elles, combien

chanteront la gloire du Dragon et le suivront dans l'Ultime Bataille ? Et combien, convaincues que la chute de la Pierre est un mensonge, l'accuseront d'être un faux Dragon et s'opposeront à lui afin d'éviter qu'il les menace un jour ? D'une façon ou d'une autre, il y aura la guerre...

Elayne s'interrompit. Il y en avait plus long à dire, mais elle ne voulait pas s'en charger, par respect pour ses amies.

Moiraine se montra beaucoup moins délicate.

— Très bon exposé, dit-elle, bien qu'incomplet...

D'un regard à Elayne, elle lui fit comprendre qu'elle savait très bien quelle était la raison de son omission. Croisant les mains, elle s'adressa à Nynaeve et à Egwene :

— Ce qui rend cette guerre meilleure ou plus propre ? Absolument rien ! Sinon qu'elle liera Tear à Rand, et que les Illianiens, au bout du compte, se rallieront aussi à lui. Comment pourront-ils faire autrement quand l'étendard du Dragon flottera sur leur capitale ? La nouvelle de sa victoire, en se répandant, influencera les guerres qui se déroulent au Tarabon et en Arad Doman. Elles se termineront et seront un nouveau triomphe pour Rand !

» En un tour de main, il deviendra si puissant, en termes logistiques, que seule une coalition de toutes les autres nations qui s'étendent entre ici et la Flétrissure serait en mesure de le vaincre. Par la même occasion, il montrera aux Rejetés qu'il n'est pas une perdrix grassouillette en train de fabriquer son nid sur une branche. Cette découverte les inquiétera, et il gagnera le temps dont il a besoin pour apprendre à utiliser sa force. En d'autres termes, il doit agir le premier – être le marteau, pas le clou ! (Moiraine eut un rictus, comme si sa colère menaçait de refaire surface.) Oui, il doit agir ! Et que fait-il ? Il lit ! Pour compliquer encore ses problèmes et les aggraver !

Comme si elle voyait les carnages se dérouler devant ses yeux, Nynaeve était blême. Dans les yeux écarquillés d'Egwene, on lisait l'acceptation horrifiée d'une incontournable réalité. Elayne en eut des frissons glacés. Une de ces femmes avait vu Rand grandir et l'autre avait grandi avec lui. Et maintenant, il allait déclencher des guerres. Pas le Dragon Réincarné, mais lui, Rand al'Thor, le berger de Champ d'Emond.

Comme pour fuir cette réalité, Egwene se raccrocha à la partie la plus secondaire du discours de Moiraine.

— Comment la lecture peut-elle aggraver ses problèmes ?

— Il a décidé de découvrir seul le sens profond des Prophéties du Dragon.

Moiraine resta impassible, mais au son de sa voix, Elayne devina qu'elle se sentait presque aussi accablée qu'elle.

— Ces textes sont interdits en Tear, certes, mais le grand bibliothécaire en gardait neuf traductions différentes dans un coffre. Rand les a réquisitionnées. J'ai évoqué le passage qui semble s'appliquer à la situation, et il me l'a cité dans une antique traduction kandorienne :

« Le Pouvoir des Ténèbres

Rendra la chair humaine

Sensible à la discorde

Au mal et à la ruine.

Marqué, ensanglanté

Celui qui Renaîtra

Maniera son épée

Dans le rêve et la brume.

Brisant la volonté
Des Enfants de la Nuit
Depuis la grande ville
Reniée et perdue
Il guidera les lances
De nouveau vers la guerre
Puis il les brisera
Leur révélant enfin
La vérité cachée
Dans un antique songe. »

» Pour être franche, ça convient à cette situation... et à une infinité d'autres. Sous le joug de Sammael, Illian est sûrement une ville reniée et perdue. Si Rand guide les guerriers de Tear – les « lances » – et brise la volonté de Sammael, il aura accompli la prédiction. L'antique songe du Dragon Réincarné, en d'autres termes. Mais il refuse de se rendre à l'évidence. Il consulte même une version rédigée dans l'ancienne langue, comme s'il y comprenait quelque chose ! Bref, il court après des ombres et Sammael – ou Rahvin ou Lanfear – le tiendra peut-être à la gorge avant que j'aie pu le convaincre qu'il fait fausse route.

— Il est désespéré, fit Nynaeve d'un ton compatissant qui visait Rand, mais sûrement pas l'Aes Sedai. Désespéré et en train de chercher sa voie.

— En matière de désespoir, je n'ai rien à lui envier, dit Moiraine. J'ai passé ma vie à le chercher et je ne le laisserai pas échouer, si je peux l'en empêcher. Je suis presque assez désespérée pour... (Elle se mordit la lèvre inférieure.) Disons simplement que je suis prête à faire tout ce qu'il faut.

— Mais ça ne suffit pas, souligna Egwene. Alors, qu'envisagez-vous de plus ?

— Vous avez d'autres centres d'intérêt, tenta d'éluder l'Aes Sedai. L'Ajah Noir...

— Non ! cria Elayne avec toute l'autorité (et la fureur, à voir ses phalanges blanchir tant elle serrait fort le devant de sa robe) d'une future reine. Non, non et non ! Vous gardez beaucoup de secrets, Moiraine, mais celui-là, il faut le partager avec nous. Qu'avez-vous l'intention de faire à Rand ?

En imagination, la Fille-Héritière se vit en train de secouer Moiraine comme un prunier pour lui arracher la vérité.

— Lui faire ? Rien du tout ! Mais puisque tu insistes... Au fond, il n'y a aucune raison que vous ne sachiez pas, toutes les trois. Vous avez vu ce qu'on appelle le Grand Trésor ?

Assez bizarrement, pour un peuple qui se méfiait du Pouvoir de l'Unique, les gens de Tear conservaient dans la Pierre une collection d'artefacts à peine moins fabuleuse que celle de la Tour Blanche. Selon Elayne, c'était parce qu'ils avaient été obligés de garder *Callandor* pendant des siècles. Au milieu d'autres merveilles, la fantastique épée avait une petite chance de passer inaperçue – ou au moins, *presque* inaperçue. Mais le Grand Trésor, tout aussi bizarrement, n'avait jamais été exposé, crouissant au sous-sol dans une succession de salles poussiéreuses et remplies à craquer. Lors de sa première visite, la Fille-Héritière avait constaté que les verrous, toujours fermés, n'étaient plus que des amas de rouille – quand il restait une porte, car beaucoup étaient tombées en poussière.

— Nous avons passé toute une journée dans ces catacombes, dit Nynaeve, pour voir si Liandrin et ses complices avaient pris quelque chose. Je dirais que non, mais tout est recouvert de poussière et

de moisissure... Il faudrait dix bateaux pour transporter tout ça à la tour. Les sœurs pourraient peut-être identifier et classer ces objets. Moi, ça me dépasse...

La tentation de lancer une pique à Moiraine étant trop forte, elle ajouta :

— Tu saurais déjà tout ça, si tu nous avais accordé un peu de temps.

L'Aes Sedai ne réagit pas. Plongée dans ses pensées, elle murmura quelques mots, se parlant tout haut.

— Il y a un *ter'angreal* très spécial dans cette collection... Un portique distordu en pierre rouge... Si je ne parviens pas à faire bouger Rand, je devrai peut-être franchir ce seuil mystérieux...

À voir trembler légèrement la pierre bleue, sur le front de Moiraine, on devinait qu'elle ne brûlait pas d'envie de vivre cette expérience.

Entendant mentionner un *ter'angreal*, Egwene toucha d'instinct le corsage de sa robe. Dans une petite poche qu'elle avait cousue elle-même se nichait un anneau de pierre. Un *ter'angreal* très puissant, bien que petit... Elayne comprise, trois femmes seulement savaient qu'elle le détenait, et Moiraine ne faisait pas partie du lot.

Comme les *angreal* et les *sa'angreal*, les *ter'angreal* étaient des vestiges de l'Âge des Légendes. Moins rares que les autres artefacts, ils utilisaient le Pouvoir au lieu de l'amplifier. Chacun était conçu pour remplir une seule et unique fonction – apparemment en tout cas – mais nul n'aurait su dire si c'était celle qu'ils avaient (pour certains) aujourd'hui.

Le Bâton des Serments, par exemple, servait à lier une Aes Sedai aux Trois Serments qu'elle prononçait le jour où elle recevait le châle. Et la dernière épreuve d'une novice, avant d'accéder au statut d'Acceptée, consistait à entrer dans un *ter'angreal* qui la confrontait à ses terreurs les plus intimes, les faisant paraître réelles. Ou qui la transportait dans un lieu où ces horreurs existaient bel et bien. Avec les *ter'angreal* on ne pouvait jamais savoir. En les étudiant ou en les utilisant, des sœurs avaient été carbonisées ou tuées – quand elles ne s'étaient pas simplement volatilisées.

— J'ai vu ce « portique distordu », dit Elayne. Dans la dernière salle, tout au fond du couloir. Ma lampe s'est éteinte, et je me suis étalée trois fois avant de retrouver la sortie. (La jeune femme rosit d'embarras.) Dans un tel endroit, je n'ai pas voulu canaliser, même pour simplement rallumer ma lampe. À vrai dire, tous ces objets me faisaient penser à des détritres, comme si on avait entassé là tout ce qui se rapportait de près ou de loin au Pouvoir, mais je craignais quand même d'activer un artefact encore en état de marche et de déclencher une catastrophe.

— Et en t'étalant, comme tu dis, si tu avais accidentellement franchi ce portique ? lâcha Moiraine. Pour l'activer, il suffit de le franchir, inutile de canaliser.

— Et à quoi sert-il ? demanda Nynaeve.

— À obtenir des réponses. Trois, toutes exactes, sur le passé, le présent et l'avenir.

Elayne pensa aussitôt au conte pour enfants intitulé *Bili sous la colline*, mais uniquement à cause des trois réponses. En revanche, elle eut une autre idée, bien plus pratique, et ne fut apparemment pas la seule, car Nynaeve et Egwene ouvrirent la bouche au moment où elle lançait :

— Moiraine, c'est la solution de notre problème ! Nous pouvons demander si Joiya et Amico ont menti, où sont Liandrin et les autres, et quelles sœurs noires vont rester à la tour.

— Ou demander pourquoi cet objet, à Tanchico, est si dangereux pour Rand, dit Egwene.

— Pourquoi ne nous as-tu pas parlé plus tôt de ce portique ? s'indigna Nynaeve. Ça nous aurait épargné des heures et des heures à écouter les mêmes histoires.

L'Aes Sedai eut une moue accablée, puis elle écarta les mains.

— Trois inconscientes qui se jettent tête la première dans un endroit où Lan et cent autres Champions hésiteraient à mettre un pied ! Pourquoi n'ai-je pas franchi ce seuil, selon vous ? J'aurais pu demander ce que doit faire Rand pour survivre et triompher, découvrir la méthode infailible pour vaincre les Rejetés et le Ténébreux et apprendre comment le garçon peut contrôler son don – et esquiver la folie assez longtemps pour accomplir sa mission.

Moiraine se tut, les poings plaqués sur les hanches, attendant des réactions qui ne vinrent jamais.

— Il y a des règles, reprit-elle, et des risques. On ne peut franchir ce portique qu'une fois. Une personne doit poser les trois questions et entendre les réponses avant de pouvoir sortir sans espoir de retour. Apparemment, les questions « frivoles » sont durement punies. Mais ce qui peut sembler sérieux venant d'une personne risque de paraître dérisoire venant d'une autre. Enfin, et c'est le plus important, les questions concernant les Ténèbres ont de dures conséquences.

» Évoquer l'Ajah Noir risque de valoir la mort à une sœur – ou la folie, si elle ressort indemne du portique. Quant à Rand... J'ignore s'il est possible de poser une question au sujet du Dragon Réincarné sans s'aventurer sur le terrain redoutable des Ténèbres. Vous comprenez ? Parfois, il y a d'excellentes raisons de se montrer prudente.

— Comment sais-tu tout ça ? demanda Nynaeve. (Imitant la posture de Moiraine, elle la défia du regard.) Les Hauts Seigneurs n'ont sûrement jamais permis aux Aes Sedai d'étudier le Grand Trésor. À voir la poussière, personne n'était entré dans ces salles depuis une bonne centaine d'années.

— Plus que ça, je dirais..., répondit très calmement Moiraine. La collection a été complétée il y a près de trois siècles. Peu avant d'arrêter, les Hauts Seigneurs ont acquis le *ter'angreal* dont je parle. Jusque-là, il était la propriété des Premières Dames et des Premiers Maîtres de Mayene, qui l'utilisaient pour conserver leur cité-État hors des griffes de Tear. Et ces dirigeants ont autorisé la Tour Blanche à étudier le portique. En secret, bien entendu, histoire de ne pas courroucer Tear.

— Si ce *ter'angreal* était si utile à Mayene, dit Nynaeve, toujours prompte à lever les lièvres, pourquoi a-t-il fini dans les sous-sols de la Pierre ?

— Parce que les Premières Dames et les Premiers Maîtres, au fil de l'histoire, ont parfois pris de mauvaises décisions quand ils tentaient d'assurer l'indépendance de Mayene. Il y a trois cents ans, les Hauts Seigneurs envisageaient de fabriquer une flotte pour suivre les bateaux de Mayene et découvrir les bancs de poissons gras dont on tire de l'huile et de la farine. Le Premier Maître de l'époque, Halvar, augmenta alors le prix de l'huile pour lampe de Mayene, histoire qu'elle ne fasse plus concurrence à l'huile d'olive de Tear. Pour convaincre les Hauts Seigneurs que Mayene ne mettrait jamais en danger leurs intérêts, il leur offrit en sus le *ter'angreal*. Comme il l'avait déjà utilisé, l'artefact ne lui était plus d'aucun usage. Presque aussi jeune que Berelain aujourd'hui, il pensait avoir devant lui un très long règne et bénéficier pendant longtemps de la reconnaissance de Tear.

— Un crétin, souffla Elayne. Ma mère ne ferait sûrement pas une erreur pareille.

— Sans doute, concéda Moiraine, mais Andor n'est pas une minuscule nation sous la menace d'un pays plus grand et plus fort. Cela dit, Halvar était bel et bien un crétin, puisque les Hauts Seigneurs le firent assassiner moins d'un an après ces événements. Mais je dispose grâce à lui d'une précieuse possibilité... Dangereuse, certes, mais ça vaut toujours mieux que rien.

Nynaeve marmonna entre ses dents, peut-être déçue que l'Aes Sedai ne se soit pas emmêlé les pieds dans ses explications.

— Eh bien, ça nous ramène à notre point de départ, soupira Egwene. Pas moyen de savoir

laquelle des prisonnières ment – si elles ne nous racontent pas toutes les deux des histoires.

— Si ça vous chante, continuez à les interroger, dit Moiraine. Jusqu'à ce qu'elles embarquent sur ce bateau, elles sont à vous. Cela dit, je doute qu'elles changent de version, désormais... Mais je vous conseille de vous concentrer sur Tanchico. Si c'est Joiya qui dit la vérité, il faudra une légion d'Aes Sedai et de Champions pour surveiller Mazrim Taim. Trois jeunes femmes ne seront pas à la hauteur... Quand j'ai su, pour l'histoire de Joiya, j'ai envoyé un pigeon voyageur à la Chaire d'Amyrlin. Trois pigeons, même, pour être sûre que l'un d'entre eux atteindrait la tour.

— C'est gentil de nous tenir informées..., marmonna Elayne.

Moiraine menait sa course en solitaire. Certes, elles n'étaient pas de vraies Aes Sedai, mais ce n'était pas une raison pour les traiter ainsi. Après tout, la Chaire d'Amyrlin en personne les avait choisies pour cette mission.

Moiraine hocha la tête, faisant mine de prendre pour argent comptant les « remerciements » de la Fille-Héritière.

— Tout le plaisir est pour moi... Souvenez-vous que vous êtes les chiens de chasse que la Chaire d'Amyrlin a lancés aux trousses de l'Ajah Noir.

Un sourire en coin indiqua que Moiraine avait parfaitement lu dans les pensées d'Elayne.

— Il vous appartient de décider de vos actes... D'ailleurs, vous n'avez pas manqué de me le rappeler. Décider sera plus facile pour vous que pour moi, j'en suis sûre. Et je parie que vous dormirez bien durant les quelques heures qui nous séparent encore de l'aube. Je vous souhaite une très bonne nuit.

— Cette femme..., souffla Elayne quand la porte se fut refermée sur l'Aes Sedai. Parfois, je pourrais l'étrangler de mes mains.

Elle se laissa tomber dans un des fauteuils et baissa les yeux sur ses mains, justement.

Après un grognement qui pouvait passer pour une approbation, Nynaeve se dirigea vers une desserte sur laquelle trônaient des gobelets d'argent, des fioles d'épices et deux carafes. Celle qui contenait du vin était placée dans un seau rempli de glace maintenant fondue. La précieuse glace, directement importée de la Colonne Vertébrale du Monde, avait voyagé dans des coffres remplis de sciure. Tout ça pour qu'un Haut Seigneur puisse boire frais en plein été. Elayne n'en croyait pas ses yeux, tant c'était énorme.

— Une boisson fraîche avant le coucher ne nous fera pas de mal, annonça Nynaeve en se servant un mélange de vin et d'eau qu'elle saupoudra d'épices.

Elayne releva les yeux quand Egwene vint s'asseoir à côté d'elle.

— Tu étais sincère, au sujet de Rand ? demanda la Fille-Héritière à son amie. (Egwene acquiesça.) Tu te souviens de ce que Min aimait répéter ? Ses plaisanteries sur un « partage » ? Parfois, je me demande si ça venait d'une vision dont elle aurait omis de nous parler. Elle voulait dire que nous l'aimons toutes les deux, en tout cas, et qu'elle le sait. Mais c'est toi qui as un droit sur lui, et à l'époque, je ne savais pas que faire. Eh bien, j'en suis toujours là. Egwene, Rand t'aime.

— Dans ce cas, il va falloir clarifier les choses. Quand je me marierai, ce sera par choix, pas parce qu'un homme supposera que je l'aime. Je ne le brusquerai pas, Elayne, mais quand je lui aurai parlé, il saura qu'il est libre, tu peux me croire. Et que ça lui plaise ou non ! Selon ma mère, les hommes sont différents de nous. Nous désirons être amoureuses, mais seulement de celui dont nous rêvons. Un homme a aussi besoin d'aimer, mais il peut s'enflammer pour la première femme qui attachera une corde à son cœur.

— C'est bien gentil, tout ça, mais Berelain était dans ses appartements.

Egwene haussa les épaules.

— Quelles que soient ses intentions, Berelain ne se concentrera jamais assez sur un homme pour qu'il tombe amoureux d'elle. Il y a deux jours de ça, elle jetait encore son dévolu sur Rhuarc. Après-demain, elle aura choisi une autre cible. Elle est comme Else Grinwell. Tu te souviens d'elle ? La novice qui passait le plus clair de son temps dans la cour d'entraînement pour faire les yeux doux aux Champions.

— Berelain ne faisait pas les yeux doux à Rand. Très tard dans la nuit, elle était chez lui et encore plus légèrement vêtue que d'habitude, si c'est possible !

— Tu veux lui laisser Rand ?

— Non ! s'écria Elayne avec une conviction sincère. (Hélas, son désespoir la rattrapa très vite.) Egwene, je ne sais pas quoi faire. Je l'aime et je veux me marier avec lui. Mais que dira ma mère ? Je préférerais passer une nuit dans la cellule de Joiya plutôt que d'entendre les sermons qu'elle va me débiter.

Même dans la famille royale, il n'était pas rare en Andor que les nobles épousent des roturiers. Mais Rand n'était pas précisément ce qu'on pouvait appeler un « roturier » classique. Une fois informée, Morgase était bien capable d'envoyer Lini à Tear pour qu'elle ramène la Fille-Héritière au bercail en la tirant par l'oreille.

— Ta mère serait malvenue de te faire la morale, s'il faut en croire Mat. Et même en tenant compte des exagérations de notre ami, ce seigneur Gaebril dont Morgase s'est amourachée ne semble pas le genre d'homme que choisit une femme quand elle a encore la tête sur les épaules.

— Mat fait beaucoup plus qu'exagérer, j'en suis sûre !

Elayne aurait juré que Morgase était bien trop sensée pour tomber sous le charme d'un homme. Si le seigneur Gaebril, dont elle n'avait jamais entendu le nom jusqu'à ce que Mat le prononce, entendait se servir de sa mère pour augmenter son pouvoir, son réveil serait rude, ça ne faisait aucun doute.

Nynaeve rejoignit ses amies avec trois gobelets de vin luisants de condensation. Afin de ne pas tacher le bois poli, elle les posa sur un dessus de table vert et or en paille tissée.

— Si je comprends bien, dit-elle, Elayne s'est découvert un amour fou pour Rand. Egwene, en revanche, s'est aperçue qu'elle n'éprouvait rien de tel pour lui.

Les deux jeunes femmes ne cachèrent pas leur stupéfaction.

— Je ne suis pas aveugle, fit l'ancienne Sage-Dame, ni sourde, surtout quand vous ne prenez pas la peine de tenir des messes basses.

Elle but une gorgée de vin et continua d'un ton moins amical :

— Que comptez-vous faire ? Si cette garce de Berelain a des vues sur lui, il ne sera pas facile de lui faire lâcher prise. Elayne, tu es sûre de vouloir livrer cette bataille ? Tu sais qui est Rand et ce qui l'attend, même si on oublie les prophéties. La folie... la mort... Combien de temps lui reste-t-il ? Un an ou deux ? Ou le déclin commencera-t-il avant la fin de l'été ? C'est un homme capable de canaliser le Pouvoir. Tu te souviens de ce qu'on nous a enseigné ? Perds-tu de vue ce qu'il est ?

Elayne soutint sans broncher le regard de Nynaeve.

— Ça n'a aucune importance. C'est peut-être une erreur, mais je m'en fiche. Je ne changerai pas mes sentiments parce qu'on me l'ordonne.

Nynaeve eut un grand sourire.

— Il fallait que je m'en assure, dit-elle avec une chaleur sincère. Et que tu l'affirmes haut et fort, par la même occasion. Aimer un homme n'est jamais facile, mais avec celui-là, ce sera pire encore. (Le sourire s'effaça.) Mais j'attends toujours la réponse à ma première question. Que comptes-tu faire ? Berelain a l'air tendre et douce – du moins aux yeux des hommes –, mais ce n'est qu'une façade. Elle se battra comme une tigresse. Et elle est du genre à s'accrocher à quelque chose qui ne l'intéresse pas vraiment, si elle se découvre de la concurrence.

— J'aimerais l'enfermer dans un tonneau, fit Egwene en serrant son gobelet comme si c'était le cou de la Première Dame, et la renvoyer à Mayene en la forçant à voyager à fond de cale.

Nynaeve secoua la tête, faisant comme d'habitude osciller sa natte.

— C'est amusant, mais essaie de faire des propositions constructives. Et si tu n'en as pas, tais-toi et laisse Elayne décider ce qu'elle va faire.

Voyant la surprise d'Egwene, l'ancienne Sage-Dame précisa :

— Rand est son affaire, plus la tienne. N'oublie pas que tu t'es retirée du jeu.

Cette remarque aurait dû remonter le moral d'Elayne, mais il n'en fut rien.

— Ce n'aurait pas dû être comme ça..., soupira-t-elle. J'imaginais rencontrer un homme, apprendre à le connaître durant des mois voire des années, puis me rendre compte que je l'aimais. Voilà ce que je pensais vivre. Mais je connais à peine Rand, et en un an, j'ai dû lui parler six ou sept fois. Mais j'ai su que je l'aimais cinq minutes après notre rencontre.

Et ça, c'était particulièrement fou ! Mais folie ou pas, ça restait la pure vérité, et Elayne était prête à la crier devant sa mère et Lini.

Lini ? Non, peut-être pas... La nourrice avait une façon radicale de traiter les « idioties », et elle se comportait comme si la Fille-Héritière avait toujours dix ans.

— Dans l'état actuel des choses, je n'ai aucun droit d'être en colère contre Rand. Ni d'en vouloir à Berelain.

Pourtant, elle ne se gênait pas !

J'aimerais le gifler jusqu'à ce qu'il entende sonner les cloches – et pendant un an ! Quant à elle, je voudrais lui flanquer des coups de badine sur tout le chemin vers le bateau qui la ramènera à Mayene.

Cela dit, Elayne n'avait effectivement aucun droit d'agir ainsi, et ça aggravait encore sa détresse.

— Que puis-je faire ? gémit-elle soudain. Rand me regarde à peine quand on se croise.

— À Deux-Rivières, dit Egwene, quand une femme veut montrer son intérêt à un homme, elle lui met des fleurs dans les cheveux pour Bel Tine ou la Fête du Soleil. Sinon, à n'importe quel moment de l'année, elle peut lui coudre une belle chemise de fête brodée. Ou ne jamais demander à un autre homme de la faire danser.

Devant le regard ébahi de son amie, Egwene continua :

— Je ne te suggère pas de te transformer en couturière, mais il y a des moyens de lui montrer tes sentiments.

— À Mayene, on dirait que les femmes optent pour une approche plus directe, fit Elayne d'un ton un rien trop sec. C'est peut-être la solution : lui dire, tout simplement. Au moins, il saura où il en est. Et j'aurai un certain droit de...

La Fille-Héritière prit son gobelet et sirota un peu de vin.

La manière directe ? Comme une de ces dévergondées de Mayene ?

Reposant le gobelet sur le dessus de table, Elayne prit une grande inspiration et murmura :

— Que dirait ma mère ?

— Il y a plus important, rappela Nynaeve. Que feras-tu quand nous devons partir ? Que ce soit pour Tanchico, la Tour Blanche ou ailleurs, nous devons quitter Tear. Vas-tu lui dire que tu l'aimes et l'abandonner juste après ? Imagine qu'il te demande de rester avec lui ? Et que tu en aies envie ?

— Je partirai quand même, répondit Elayne sans hésitation, mais avec quelque rudesse, car Nynaeve n'aurait pas dû poser cette question. Si je dois accepter qu'il est le Dragon Réincarné, il doit en retour respecter mes engagements et le devoir que j'ai à accomplir. Je veux devenir une Aes Sedai, Nynaeve. Ce n'est pas une lubie, et je prends au sérieux notre mission. Crois-tu sincèrement que je vous abandonnerais, Egwene et toi ?

Egwene assura que cette idée ne lui avait jamais traversé l'esprit. Nynaeve fit de même, mais avec beaucoup moins de conviction.

Elayne regarda tour à tour ses deux compagnes.

— En fait, j'avais peur que vous m'accusiez de perdre mon temps avec des futilités alors que nous devons nous occuper de l'Ajah Noir.

Une ombre, dans le regard d'Egwene, indiqua que cette idée-là, en revanche, lui avait bel et bien traversé l'esprit.

— Rand n'est pas le seul qui risque de mourir dans un an... ou dans un mois, dit Nynaeve. Ça peut nous arriver à toutes. Les temps ont changé et nous devons nous adapter. Si tu te contentes de rêver à ce que tu désires, tu risques d'avoir quitté ce monde avant de l'obtenir.

Une manière peu rassurante de... reconforter quelqu'un. Elayne acquiesça pourtant. Elle n'était pas idiote, voilà ce que ça voulait dire. Si seulement il avait été possible de régler aussi aisément la question de l'Ajah Noir.

La jeune femme pressa le gobelet vide contre son front, histoire de le rafraîchir.

Quelle décision prendre, au sujet de Tanchico ?



Jouer avec le feu



Dès que le soleil pointa à l'horizon, le lendemain matin, Egwene se présenta devant la porte des appartements de Rand. Même si elle traînait les pieds, Elayne l'accompagnait. Vêtue d'une robe de soie bleue à manches longues coupées à la mode de Tear – et tirée vers le bas sur les épaules après de vives négociations –, la Fille-Héritière arborait un collier de saphirs couleur d'un beau ciel matinal qui contribuait, avec le diadème qui brillait dans ses cheveux clairs, à mettre en valeur ses magnifiques yeux azur. Malgré la chaleur accablante, Egwene portait sur les épaules une écharpe rouge aussi large qu'un châle. L'écharpe et le collier avaient été fournis par Aviendha. Très bizarrement, l'Aielle avait une imposante réserve d'accessoires vestimentaires de ce genre.

Même si elle savait que des Aiels gardaient les appartements de Rand, Egwene ne put s'empêcher de sursauter quand les guerriers se levèrent soudainement du sol où ils étaient assis. Elayne eut un petit cri, mais elle reprit très vite son port altier coutumier. Cela dit, son regard de princesse n'eut aucun effet sur les six hommes à la peau tannée par le soleil. Tous appartenaient à l'ordre guerrier *Shae'en M'taal* – les Chiens de Pierre – et ils semblaient plutôt détendus pour des Aiels, si on oubliait qu'ils regardaient dans toutes les directions et semblaient prêts à bondir à la première alerte.

Egwene tenta d'imiter l'assurance tranquille d'Elayne – hélas, en ce domaine, elle ne lui arrivait pas à la cheville et elle le savait – et annonça :

— Je... Nous voulons voir comment évoluent les blessures du seigneur Dragon.

Un prétexte particulièrement stupide, si les Aiels avaient des bribes de connaissances en matière de guérison. Mais c'était improbable. Peu de gens en possédaient, et les guerriers ne faisaient sûrement pas partie du lot. À l'origine, Egwene n'avait pas eu l'intention de justifier sa visite. Ne suffisait-il pas que les gardes la prennent pour une Aes Sedai ?

Elle avait changé d'avis en voyant ces hommes se lever d'un bond. Bien entendu, ils n'avaient pas esquissé un geste menaçant vis-à-vis des deux femmes. Mais quand on se trouvait face à des guerriers de cette taille, impassibles comme des statues et armés jusqu'aux dents – des lances courtes et des arcs en corne –, on éprouvait soudain le besoin de s'expliquer.

Sous le regard clair de ces tueurs, on repensait inmanquablement aux histoires sur les Aiels voilés de noir légendaires pour leur cruauté et leur absence de pitié. Et que dire de la guerre des Aiels, pas si ancienne que ça, durant laquelle ils avaient écrabouillé toutes les armées qu'on leur

avait opposées – à part la dernière, car ils avaient inexplicablement fini par décider de rompre le combat et de retourner chez eux après trois jours et trois nuits de tuerie devant les murs de Tar Valon ?

Face à de tels hommes, Egwene avait été à un souffle de s'unir au *saidar*.

Gaul, le chef des Chiens de Pierre, hocha la tête et regarda les deux femmes avec quelque chose qui ressemblait à du respect. Un peu plus vieux que Nynaeve, l'Aiel était un fort bel homme – à sa façon très rude –, plutôt séduisant avec ses yeux clairs comme des gemmes polies et ses longs cils si foncés qu'ils paraissaient encore plus sombres que ses cheveux.

— Ses plaies doivent lui faire mal, dit-il, parce qu'il est d'une humeur de dogue.

Gaul eut un petit sourire – celui d'un homme comprenant d'expérience qu'on pouvait être énervé par des blessures.

— Il a chassé de chez lui un groupe de Hauts Seigneurs, en expulsant un lui-même sans le moindre ménagement. Comment se nommait ce type, déjà ?

— Torean, répondit un autre Aiel, encore plus grand que Gaul.

Ce guerrier-là gardait une flèche encochée dans l'arc qu'il tenait presque nonchalamment. Après un rapide examen des deux femmes, il recommença à sonder les alentours.

— Torean, oui..., fit Gaul. J'ai parié qu'il glisserait jusqu'à ces jolies sculptures, là-bas, pas loin des Défenseurs, mais il s'est arrêté trois pas plus tôt. J'ai perdu la tenture de Tear ornée de faucons brodés en fil d'or que j'avais pariée avec Mangin...

Le grand Aiel eut un sourire satisfait.

Egwene frémit en imaginant Rand en train de propulser un Haut Seigneur par le fond de son pantalon. Le jeune homme n'avait jamais été violent. Jusqu'à quel point avait-il changé ? Trop occupée par Joiya et Amico, tandis que Rand se consacrait à Moiraine, à Lan et aux Hauts Seigneurs, la jeune femme n'avait presque plus parlé à son promis depuis des semaines. Juste quelques mots au sujet du pays, du festival de Bel Tine – comment s'était-il passé, cette année ? – et de la Fête du Soleil encore à venir. Des dialogues bien trop brefs.

Qu'était donc devenu Rand ?

— Nous devons le voir, dit Elayne, d'une voix un peu tremblante.

Gaul fit une révérence, s'appuyant à l'embout d'une de ses lances posées sur le sol de marbre noir.

— Comme il vous plaira, Aes Sedai...

Egwene entra chez Rand avec l'impression de s'aventurer sur un territoire inconnu. À voir son expression, l'expérience n'était pas facile non plus pour Elayne.

Des horreurs de la nuit, il ne restait plus aucun témoignage, à part l'absence totale de miroirs. Sur les murs, des zones plus claires marquaient les endroits où les glaces étaient naguère fixées.

Si elle n'avait plus rien d'inquiétant, la pièce où venaient d'entrer les deux jeunes femmes était néanmoins sens dessus dessous. Des livres gisaient partout, certains ouverts comme si on avait abandonné en hâte leur lecture, et le lit n'était pas fait. Les rideaux pourpres des fenêtres étaient tous ouverts, offrant une vue magnifique sur le fleuve qu'on surnommait souvent l'artère coronaire de Tear.

Callandor, la fabuleuse épée de cristal, trônait sur un présentoir d'une remarquable laideur. Au premier abord, Egwene estima que c'était l'objet « décoratif » le plus hideux qu'elle avait jamais vu dans un intérieur. Puis ses yeux se posèrent sur les loups en train de déchiqueter un pauvre cerf, sur le

manteau de la cheminée, et elle changea d'avis.

Grâce à la brise venue du fleuve, l'air ambiant, ici, était bien plus frais que partout ailleurs dans la forteresse.

En manches de chemise, Rand était installé dans un fauteuil, une jambe sur un accoudoir. Entendant qu'il avait de la visite, il referma le livre relié de cuir qu'il lisait, le jeta sur le tapis parmi les autres, et bondit sur ses pieds comme s'il était prêt à se battre.

Mais son expression s'adoucit quand il reconnut les deux jeunes femmes.

Pour la première fois depuis qu'elle séjournait dans la forteresse, Egwene tenta de voir ce qui avait changé chez Rand – et elle trouva sans difficulté.

Avant leurs retrouvailles à Tear, durant combien de longs mois ne l'avait-elle pas vu ? Assez pour que son visage soit devenu plus dur, comme s'il avait perdu la bienveillance et l'ouverture d'esprit qui le caractérisaient jadis. Rand ne bougeait plus de la même façon, évoquant un mélange entre les manières de Lan et la gestuelle d'un Aiel. Avec sa grande taille et ses cheveux roux, ses yeux paraissant bleus ou gris selon l'intensité et l'angle de la lumière, il ressemblait vraiment beaucoup à un Aiel. Bien trop pour que ce ne soit pas dérangeant, en vérité...

Mais avait-il changé à l'intérieur ?

— Je croyais que vous étiez... ailleurs..., dit-il aux deux jeunes femmes.

À cet instant, Egwene crut retrouver le Rand qu'elle avait toujours connu. Un garçon plutôt timide qui rosissait chaque fois que ses yeux se posaient sur Elayne ou sur elle – et qui tentait par conséquent de regarder entre elles.

— Certaines personnes, continua Rand, veulent des choses que je ne peux pas donner. Et que je ne donnerai pas !

Soudain soupçonneux, il demanda d'un ton méfiant :

— Que voulez-vous ? C'est Moiraine qui vous envoie ? Peut-être pour me convaincre de faire ce qu'elle désire.

— Ne sois pas idiot ! lança Egwene sans réfléchir. Je ne veux pas que tu déclenches une guerre.

Elayne crut bon d'intervenir pour arrondir les angles :

— Rand, nous sommes venues pour t'aider, si c'est possible.

C'était la stricte vérité, si partielle fût-elle. Au petit déjeuner les deux jeunes femmes avaient décidé que ce serait leur motivation la plus commode à mettre en avant.

— Tu es informée de son plan au sujet de... (Rand s'interrompit soudain.) Pour m'aider ? Comment ? Que vous a raconté Moiraine ?

Egwene croisa les bras et saisit les deux extrémités de son écharpe. Nynaeve adoptait cette posture lorsqu'elle s'adressait au Conseil du village avec la ferme intention de se faire entendre, quel que soit l'entêtement de ses interlocuteurs. Consciente qu'il était trop tard pour revenir en arrière, elle continua sur la voie où elle s'était engagée :

— Je t'ai dit de ne pas faire l'idiot, Rand al'Thor ! Les Hauts Seigneurs rampent peut-être à tes pieds – quand ils ne glissent pas ! – mais je me souviens du jour où Nynaeve t'a flanqué une fessée parce que Mat t'avait convaincu de voler un cruchon d'eau-de-vie.

Elayne resta aussi impassible qu'une statue. Pour un œil exercé comme celui d'Egwene, il parut évident qu'elle mourait d'envie d'éclater de rire.

Rand ne s'aperçut de rien, comme de juste. C'était un homme, après tout. Avec un rictus qui aurait pu passer pour un sourire, il dévisagea un moment Egwene.

— Nous venions d’avoir treize ans... Elle nous a trouvés endormis derrière l’écurie de ton père. Avec un tel mal aux cheveux, je peux te dire que nous avons à peine senti ses coups de badine.

Ce récit ne correspondait pas du tout aux souvenirs d’Egwene.

— Ce n’est pas comme la fois où tu lui as jeté une coupe à la tête, continua Rand. Tu te souviens ? Elle t’avait prescrit une infusion d’algue-chien parce que tu te traînais misérablement depuis une semaine. Dès que tu as goûté la potion, tu lui as lancé à la figure sa plus belle coupe. Par la Lumière ! tu as sacrément couiné, après ! Mais ça remonte à quand, cette histoire ?

— Nous ne sommes pas là pour parler du bon vieux temps, s’impatenta Egwene en tirant nerveusement sur son écharpe.

C’était une laine très fine, mais elle crevait quand même de chaud avec ce truc sur les épaules. Rand avait toujours eu la sale manie de se rappeler les anecdotes qu’il aurait mieux fait d’oublier.

Avec un petit sourire, comme s’il devinait les pensées de son amie, Rand reprit d’un ton plus guilleret :

— Vous êtes ici pour m’aider, donc. En quoi ? Sauriez-vous obliger un Haut Seigneur à tenir sa parole dès que j’ai détourné le regard ? Désolé, mais j’en doute. Avez-vous un remède contre les cauchemars ? D’autre part, j’aurais bien besoin d’un coup de main sur... (Se tournant vers Elayne, Rand sauta une nouvelle fois du coq à l’âne.) Et l’ancienne langue ? Avez-vous suivi des cours à la Tour Blanche ?

Sans attendre de réponse, Rand se baissa pour farfouiller dans les livres étalés sur le sol. Egwene vit qu’il y en avait aussi sur les fauteuils et sur le lit.

— J’ai un ouvrage, je ne sais plus trop où...

— Rand, appela Egwene, Rand ! Je suis incapable de lire l’ancienne langue.

D’un regard, la jeune femme indiqua à Elayne de ne surtout pas la contredire. Elles n’étaient pas là pour traduire les Prophéties du Dragon.

La Fille-Héritière hocha la tête, faisant osciller les saphirs qui ornaient ses cheveux.

— Nous avons bien d’autres choses à apprendre, confirma-t-elle.

Rand se redressa et soupira.

— C’était trop demander, je m’en doutais...

Il parut vouloir en dire plus, mais il préféra contempler mornement la pointe de ses bottes. S’il se troublait ainsi devant Elayne et elle, se demanda Egwene, comment diantre faisait-il pour tenir tête à des Hauts Seigneurs ?

— Nous sommes venues t’aider au sujet du Pouvoir, Rand...

La théorie de Moiraine était unanimement acceptée : une femme ne pouvait pas former un homme, pas plus qu’elle n’aurait pu lui enseigner la façon de porter un bébé. Egwene n’aurait pas mis sa main au feu que c’était vrai. Un jour, elle avait senti un tissage de *saidin*. Ou plutôt, si elle n’avait rien capté, quelque chose avait bloqué ses propres flux, comme un barrage de pierre qui arrête de l’eau. Contrairement à bien des sœurs, elle avait appris autant de choses à l’extérieur de la tour qu’en son sein. Avec un peu de chance, elle pourrait faire profiter Rand de cette expérience rien moins que conventionnelle.

— Si c’est possible, ajouta Elayne.

La méfiance réapparut sur le visage de Rand. Ses sautes d’humeur étaient éprouvantes, il fallait bien l’avouer...

— J’ai plus de chances de lire soudain l’ancienne langue que vous de... Vous êtes sûres que ce

n'est pas un coup de Moiraine ? Elle croit pouvoir me convaincre par la bande, c'est ça ? Un plan tordu d'Aes Sedai ? Et bien entendu, je ne me méfierai pas avant d'être tombé dans le piège !

Avec un ricanement amer, Rand tira une veste vert foncé de derrière un fauteuil et l'enfila à la hâte.

— J'ai accepté de recevoir d'autres Hauts Seigneurs ce matin... Si je ne les serre pas de près, ils finissent par n'en faire qu'à leur tête. Mais ils apprendront un jour ou l'autre. Je règne sur Tear, désormais. Moi, le Dragon Réincarné. Ils retiendront la leçon. Maintenant, si vous voulez m'excuser...

Egwene aurait voulu saisir Rand par le col et le secouer un bon coup. Lui, régner sur Tear ? En un sens, on pouvait présenter les choses comme ça, mais elle se souvenait d'un jeune garçon, un agneau caché sous sa veste, fier comme un coq parce qu'il avait chassé le loup qui s'en prenait au pauvre petit animal. Rand était un berger, pas un roi. Et même s'il avait quelque raison de prendre de grands airs, ça ne lui faisait aucun bien.

Egwene allait le lui dire sans détours, mais Elayne lui brûla la politesse :

— Personne ne nous envoie. Personne ! Nous sommes là parce que... parce que nous t'aimons bien. Nous ne pourrions peut-être pas t'aider, mais pourquoi refuses-tu d'essayer ? Si nous avons fait l'effort de venir, ne peux-tu pas nous consacrer un peu de temps ? Ta propre vie ne compte pas à tes yeux ?

Rand cessa de boutonner sa veste et regarda la Fille-Héritière – si intensément, vit Egwene, qu'elle eut le sentiment qu'il avait oublié sa présence. Mais il finit par détourner la tête, baissant les yeux de nouveau.

— J'essaierai, souffla-t-il. Ça ne donnera rien, mais je tenterai le coup. Que voulez-vous que je fasse ?

Egwene prit une profonde inspiration. Avoir convaincu Rand si vite la stupéfiait. Quand il décidait de camper sur une position, ce qui lui arrivait très souvent, il était d'habitude aussi difficile à déplacer qu'un rocher englué dans la boue.

— Regarde-moi, dit-elle en s'unissant au *saidar*.

Elle se laissa envahir par le Pouvoir – submerger même, acceptant jusqu'à la dernière goutte qu'elle pouvait absorber. Elle eut le sentiment qu'une clarté se diffusait partout en elle, comme si la Lumière elle-même avait éclairé la totalité de son corps. En elle, la vie explosa comme un feu d'artifice. Jusque-là, elle n'avait jamais puisé tant de Pouvoir en même temps. Très étonnée, elle constata qu'elle ne vacillait même pas. Pourtant, elle n'aurait pas dû pouvoir résister à une telle déferlante. Elle aurait voulu s'y abandonner, chanter et danser, puis s'étendre et se laisser simplement balayer par ce flot.

Elle se força pourtant à parler :

— Que vois-tu, Rand ? Que ressens-tu ? Regarde-moi !

Rand leva lentement les yeux.

— Je te vois, toi Egwene. Que voudrais-tu que je voie d'autre ? Tu es en contact avec la Source ? Moiraine a canalisé près de moi un nombre incroyable de fois, et je n'ai jamais rien vu. À part le résultat de ses tissages. Ça ne marche pas comme ça. Même moi, je le sais.

— Je suis plus puissante que Moiraine, affirma Egwene. Si elle tentait d'absorber autant de Pouvoir, elle s'écroulerait sur le sol, se convulsant, ou perdrait connaissance.

C'était la stricte vérité, même si Egwene n'avait jamais évalué si précisément les aptitudes de

l'Aes Sedai.

Le Pouvoir qui déferlait dans ses veines implorait d'être utilisé. Avec un tel volume, elle aurait pu accomplir des miracles dont Moiraine ne rêvait même pas. Cette blessure de Rand, sur son flanc, que l'Aes Sedai n'avait jamais pu guérir totalement... Sans connaître la guérison – un art plus complexe que tout ce qu'elle avait appris à maîtriser –, elle avait vu Nynaeve le faire. En disposant d'un tel flot de Pouvoir, elle était en mesure de voir comment cette maudite blessure pouvait être guérie. Pas de le faire, bien sûr, mais d'établir un protocole.

Très prudemment, elle envoya de minuscules flux – presque des filaments – d'Air, d'Eau et d'Esprit (les trois instances utilisées pour guérir) étudier l'ancienne blessure. Au premier contact, elle dut reculer, frissonnante, et ramener vers elle son tissage. L'estomac retourné comme si elle risquait de vomir tout ce qu'elle avait mangé depuis sa naissance, elle aurait juré que toutes les Ténèbres du monde se tapissaient dans la plaie, cachées derrière une peau cicatricielle boursouflée et fragile. Un cloaque pareil pouvait absorber et neutraliser les flux de guérison comme le sable absorbe des gouttes d'eau.

Comment Rand supportait-il une telle douleur ? Pourquoi ne pleurait-il pas en permanence ?

Toute la scène s'était déroulée en une fraction de seconde. Luttant désespérément pour cacher ses tremblements, Egwene enchaîna sur sa dernière phrase :

— Mais toi, tu es aussi fort que moi. Je le sais. Il ne peut en être autrement. Alors, que sens-tu ? Oui, que sens-tu ?

Lumière, qu'est-ce qui pourrait guérir une telle blessure ? Est-ce seulement possible ?

— Je ne sens rien du tout..., marmonna Rand, sautant nerveusement d'un pied sur l'autre. Si, la chair de poule... Et ça n'a rien d'étonnant. Pas parce que je me méfie de toi, mais parce que je suis toujours très anxieux quand une femme canalise près de moi. Désolé...

Egwene ne prit pas la peine d'expliquer à Rand la différence entre canaliser et s'unir simplement à la Source Authentique. Même si elle avait beaucoup de lacunes, le garçon était encore un véritable ignorant. Un aveugle qui utilisait un métier à tisser, sans avoir la moindre idée des couleurs de ce qu'il composait – et pas davantage de l'aspect des fils voire de la machine...

Au prix d'un effort terrible, Egwene laissa filer le *saidar*. Une perte cruelle qui lui donna envie de pleurer...

— Je ne suis plus en contact avec la Source, Rand, annonça-t-elle. (Avançant, elle dévisagea son ami.) Tu as toujours la chair de poule ?

— Non, mais parce que tu m'as prévenu... (Rand haussa les épaules.) Tu vois, il suffit que j'y pense et ça recommence.

Egwene eut un sourire triomphant. Et elle n'eut pas besoin de regarder Elayne pour se faire confirmer ce qu'elle sentait déjà – une façon de procéder sur laquelle elles s'étaient mises d'accord avant de venir.

— Rand, quand une femme s'unit à la Source, tu le sens ! Elayne est en train de le faire.

Rand regarda la Fille-Héritière, les yeux plissés.

— Oui, continua Egwene. Que tu le voies ou non n'a aucune importance. Tu le sens, et ça nous fait déjà ça. Voyons ce que nous pouvons découvrir d'autre. Rand, unis-toi à la Source. Puis ouvre-toi au *saidin*.

Egwene prononça ces mots d'une voix rouge et tremblante. Là encore, Elayne et elle s'étaient mises d'accord à l'avance. Il s'agissait de Rand, pas d'un monstre sorti des récits du passé, mais tout

de même, demander à un homme de... Avoir réussi à tout dire tenait du miracle, non ?

— Tu vois ou tu sens quelque chose ? demanda-t-elle à Elayne.

Rand continuait à s'efforcer de regarder entre les deux jeunes femmes où il fixait le sol, les joues rouges. Pourquoi était-il perturbé à ce point ?

— Il pourrait être en train de bayer aux corneilles, répondit Elayne, les yeux rivés sur Rand. Tu es sûre qu'il fait quelque chose ?

— Il est têtu, mais pas idiot. Enfin, la plupart du temps.

— Eh bien, qu'il soit têtu, idiot ou je ne sais quoi, je ne sens rien.

Egwene regarda Rand, les sourcils froncés.

— Tu as dit que tu voulais essayer. Tu joues le jeu ? Si tu as senti quelque chose, ça devrait être réciproque, et...

Egwene s'interrompit sur un cri aigu. *Quelque chose* venait de lui... pincer les fesses.

Rand tordit les lèvres pour s'empêcher de sourire.

— Voilà qui n'était pas gentil du tout ! s'indigna Egwene.

Rand tenta de garder l'air innocent, mais il perdit la bataille et sourit.

— Vous vouliez à tout prix sentir quelque chose, et j'ai pensé que...

Le rugissement soudain du jeune homme fit sursauter Egwene.

— Par le sang et les cendres ! s'écria-t-il en portant une main à sa fesse gauche. Tu n'étais pas obligée de...

La phrase se perdit dans des marmonnements qu'Egwene, tout bien pesé, se félicita de ne pas entendre.

Profitant de la diversion pour soulever son écharpe et s'aérer un peu, elle fit un petit sourire à Elayne. Autour de la Fille-Héritière, l'aura du Pouvoir s'estompait déjà. Alors qu'elles se frottaient discrètement la fesse, les deux amies faillirent éclater de rire. Au moins, Rand aurait vu de quel bois elles se chauffaient. Une riposte du genre qu'on n'oubliait pas, selon Egwene.

Affichant son air le plus sérieux, elle se retourna vers Rand.

— Venant de Mat, ça ne m'aurait pas surprise... Mais toi, je pensais que tu avais grandi. Nous sommes venues t'aider, si c'est possible. Alors, essaie de coopérer. Par exemple en faisant avec le Pouvoir quelque chose qui ne soit pas enfantin. Histoire de voir si nous le sentons.

Rand foudroya les deux jeunes femmes du regard.

— Faire quelque chose ? Vous n'avez aucun droit de... Bon, d'accord, je n'ai rien dit. Vous voulez vraiment que je fasse quelque chose ?

Soudain, les deux jeunes femmes se retrouvèrent en train de léviter dans les airs. Les yeux ronds, elles se regardèrent tandis que leurs pieds flottaient bien au-dessus du tapis. Rien ne les tenait – pas l'ombre d'un flux qu'Egwene aurait pu voir ou sentir. Rien du tout !

La jeune femme serra les dents. Il n'avait pas le droit de faire ça ! Non, pas le droit du tout ! Et il était temps de lui donner une petite leçon. Le bouclier d'Esprit qui avait coupé Joiya de la Source devrait convenir aussi. Quand elles découvraient un homme capable de canaliser, les Aes Sedai y avaient régulièrement recours.

Egwene s'ouvrit au *saidar*... et elle eut un haut-le-cœur. Le *saidar* était là, elle sentait sa chaleur, mais un obstacle se dressait entre elle et la Source Authentique. Une absence, plutôt, comme une déclinaison du néant, mais qui suffisait à l'isoler du Pouvoir aussi sûrement qu'un mur de pierre.

Éprouvant d'abord un grand sentiment de vide, Egwene fut bientôt prise de panique. Un homme

canalisait le Pouvoir, et elle était impuissante. C'était Rand, certes, mais suspendue dans les airs comme ça, elle ne parvenait plus à faire la différence, songeant exclusivement à la souillure du *saidin*. Elle voulut crier quelque chose au Dragon Réincarné, mais seuls de pathétiques couinements sortirent de sa gorge.

— Vous voulez que je fasse quelque chose ? rugit Rand.

Les pieds de deux guéridons se plièrent bizarrement, le bois grinçant sinistrement, avant que les deux meubles se lancent dans une parodie de danse, leur dorure se craquelant et s'effritant sous le mouvement.

— Vous aimez ça ? lança Rand.

Alors qu'il n'y avait plus que des cendres dans la cheminée, des flammes géantes y apparurent et l'emplirent totalement.

— Et ça ?

Le grand cerf et les deux loups, sur le manteau de la cheminée, commencèrent à fondre. Des filaments d'or et d'argent ruisselèrent sur le socle, formant une sorte de trame métallique. Toujours relié à la masse de l'objet, cet étrange voile de tissu en fusion composa comme une traîne à la peu esthétique décoration.

— Faire quelque chose, répéta Rand. Faire quelque chose... Vous avez une idée de ce que c'est, toucher le *saidin* et le garder en soi ? Je sens que la folie me guette. Elle s'insinue en moi !

Sans cesser de danser, les deux guéridons s'embrasèrent comme des torches. Des livres volèrent dans les airs, leurs pages tournées par un vent invisible. Sur le lit, le matelas explosa, envoyant valser des plumes dans toute la pièce. Celles qui s'enflammèrent au contact des guéridons répandirent dans l'air une puanteur de suie.

Un moment, Rand regarda les guéridons en feu. Puis la force qui retenait Egwene et Elayne se dissipa et le bouclier qui les séparait de la Source disparut en même temps.

À l'instant où les deux femmes se réceptionnaient sur le tapis, les flammes se volatilèrent, comme aspirées par le bois des guéridons. Dans la cheminée, l'embrasement cessa et les livres retombèrent sur le sol dans un désordre encore plus grand qu'avant. Le voile de « tissu » se détacha et tomba, redevenu un banal morceau de métal même pas chaud. De la statue, il ne restait plus que trois amas indéfinissables, un d'or et deux d'argent.

Egwene et Elayne s'étant percutées en atterrissant, elles s'accrochèrent l'une à l'autre pour ne pas tomber. Dans le même temps, toutes les deux s'unirent au *saidar* et tissèrent en un temps record un bouclier qu'elles entendaient propulser sur Rand s'il faisait seulement mine de canaliser à nouveau.

Mais il resta immobile, contemplant les guéridons carbonisés sous une pluie de plumes qui se déposaient sur sa veste comme des flocons de neige.

Il ne semblait plus dangereux, mais la pièce ressemblait à un champ de bataille. Egwene tissa plusieurs flux d'Air pour réunir toutes les plumes encore en suspension et celles qui gisaient sur le tapis. Après une courte réflexion, elle ajouta celles qui étaient tombées sur la veste de Rand. Le reste du « ménage » serait à la charge de la *majhere* ou du responsable de ce chaos.

Rand cilla quand il vit des plumes s'envoler de sa veste pour aller se poser avec toutes les autres sur le matelas éventré. Si l'opération ne fit rien pour chasser l'odeur de brûlé, la pièce parut tout de suite plus nette. Et pour le confort olfactif, les fenêtres ouvertes ne tarderaient pas à remplir leur office.

— La *majhere* refusera sans doute de m'en donner un nouveau..., ricana Rand en désignant le matelas. Un par jour, ça dépasse déjà sûrement son budget. (Comme de juste, il évitait soigneusement de regarder ses amies.) Je suis navré... Je n'avais pas l'intention de... Quelquefois, ça me dépasse. Parfois, rien ne me répond quand je canalise, et à d'autres occasions, ça provoque des catastrophes que je... Désolé, vraiment. Vous devriez peut-être partir. Décidément, c'est une phrase que je prononce souvent... (Il rougit et s'éclaircit la voix.) Je ne suis plus en contact avec la Source, mais vous devriez quand même sortir...

— Nous n'en avons pas terminé, dit gentiment Egwene.

Une compassion franchement forcée. Pour le punir de les avoir fait léviter en les coupant de la Source, elle lui aurait volontiers frictionné les oreilles. Mais à l'évidence, il était dans une très mauvaise passe. Pourquoi ? Elle l'ignorait, et pour le moment, elle ne voulait pas le savoir. Car ce n'était ni l'heure ni l'endroit. Après avoir tant entendu louer sa puissance et celle d'Elayne – deux Acceptées destinées, disait-on, à prendre place parmi les plus formidables Aes Sedai des mille dernières années –, Egwene aurait juré qu'elles étaient au niveau de Rand. Pas très loin, en tout cas. Eh bien, elle venait de recevoir un démenti cinglant. À condition d'être furieuse, Nynaeve pouvait peut-être y parvenir. Mais l'exploit que Rand venait d'accomplir, elle le savait, aurait été hors de sa portée. Diviser ainsi ses flux et les tisser tous en même temps ? Impossible ! Travailler avec deux flux n'était pas deux fois plus difficile qu'avec un seul, mais bien plus que ça. Et en gérer trois se révélait aussi d'une difficulté exponentielle, par rapport à deux. Et Rand en avait tissé une bonne dizaine !

À présent, il semblait à peine fatigué, alors que tout effort lié au Pouvoir était un gouffre à énergie. En d'autres termes, Rand pouvait se jouer d'elles comme si elles étaient des chatons.

Des chatons qu'il risquait de noyer, s'il devenait fou.

Pourtant, la jeune femme ne voulait ni ne pouvait filer comme il le lui conseillait. Ce serait revenu à un abandon, et elle n'était pas taillée dans ce bois-là. Elle entendait faire *tout* ce qu'elle était venue faire, et il ne la ficherait pas dehors avant qu'elle en ait terminé. Ni lui ni quiconque d'autre, d'ailleurs...

Les yeux brillants de détermination, Elayne renchérit d'une voix ferme :

— C'est ça, nous n'en avons pas terminé. Et nous ne partirons pas avant que ce soit fait. Rand, tu as promis d'essayer et tu dois tenir parole.

— Je l'ai dit, c'est vrai... Bon, on peut commencer par s'asseoir.

Sans regarder les guéridons brûlés ni l'étrange morceau de métal gisant sur le sol, le jeune homme, en boitillant un peu, guida ses visiteuses jusqu'aux fauteuils à haut dossier disposés près des fenêtres. Pour s'asseoir, les deux jeunes femmes durent retirer les livres qui trônaient sur les coussins en soie rouge. Sur son siège, Egwene découvrit le tome XII des *Trésors de la Pierre de Tear*, un vieil exemplaire relié en bois d'un ouvrage intitulé *Les Voyages dans le désert des Aiels, avec diverses observations sur sa population sauvage*, et un gros traité d'histoire, à reliure de cuir, lui, au titre évocateur : *Transactions avec le territoire de Mayene, 500 à 700 de la Nouvelle Ère*.

La pile d'Elayne était plus imposante, mais Rand se précipita, s'empara des livres et les posa sur le tapis – où ils s'écroulèrent aussitôt les uns sur les autres, ajoutant au désordre.

Toujours ordonnée, Egwene alla déposer sa collecte, soigneusement empilée, à côté de ce désastre.

— Que voulez-vous que je fasse, maintenant ? demanda Rand. (Il s'assit au bord de son fauteuil,

les mains sur les genoux.) Je promets d'être obéissant, cette fois. Pas de fantaisie !

Egwene se mordit la lèvre inférieure pour ne pas dire que cette promesse venait un peu tard. Certes, elle avait peut-être formulé sa demande d'une manière un peu vague, mais ça n'excusait rien. Cela dit, il faudrait régler ces comptes-là une autre fois. Alors qu'elle se comportait comme si elle se trouvait face au bon vieux Rand, il avait toujours l'air gêné, comme s'il venait de projeter de la boue sur sa plus belle robe et craignait qu'elle l'accuse de l'avoir fait exprès.

Cela dit, bon vieux Rand ou non, elle ne s'était pas coupée du *saidar*, et Elayne non plus. Quand on n'y était pas obligée, pourquoi se monter idiote ?

— Là, déclara la jeune femme, on voudrait juste te faire parler. Comment entres-tu en contact avec la Source ? Décris-nous ce qui se passe, étape après étape...

— C'est un combat plus qu'une prise de contact..., maugréa Rand. Étape après étape, dis-tu ? D'abord, j'imagine une flamme, puis je propulse tout dedans. La haine, la peur, la nervosité... Tout ! Quand ces sentiments sont consumés, un vide se crée à l'intérieur de ma tête. Je viens m'y réfugier, mais je fais aussi partie de la réalité sur laquelle je me concentre...

— J'ai déjà entendu ça..., dit Egwene. Un jour, j'ai entendu ton père parler d'une méthode de concentration qu'il utilisait pour remporter les compétitions de tir à l'arc. Il appelait ça la Flamme et le Vide...

Rand acquiesça – non sans mélancolie, nota Egwene. Le mal du pays, sans doute. Et son père qui devait lui manquer.

— C'est bien une leçon de Tam. Lan recourt lui aussi à cette méthode, pour l'escrime. Une personne que j'ai rencontrée, Selene, m'a dit que ça se nommait la Fusion. Beaucoup de gens connaissent cette technique, même si presque tous lui donnent des noms différents. Mais j'ai découvert la suite tout seul : une fois dans le vide, j'ai conscience de la présence du *saidin* comme si c'était une lueur juste à la périphérie de mon champ de vision. Rien n'existe, à part cette lumière et moi. Ni pensée ni émotion... Au début, je devais procéder très lentement, phase par phase, mais à présent, tout arrive en même temps. Enfin, presque tout. Et quand tout se passe bien.

— Le néant, soupira Elayne en frissonnant. Pas d'émotions. Voilà qui ne ressemble pas à ce que nous faisons.

— Si, c'est très proche, au contraire, affirma Egwene. Rand, nous procédons un peu différemment, c'est tout. J'imagine être un bouton de rose jusqu'à ce que je le sois devenue. C'est l'équivalent de ton vide. Mes... pétales... s'ouvrent sous la lumière du *saidar* et je me laisse emplir de vie, de chaleur, de clarté et d'émerveillement. Je m'abandonne au Pouvoir, et ce faisant, je le contrôle. Ce fut le plus difficile à apprendre : comment maîtriser le *saidar* en me soumettant à lui. Aujourd'hui, ça m'est si naturel que je n'y pense même plus. C'est la clé de tout, Rand, j'en suis sûre ! Tu dois apprendre à t'abandonner !

Le jeune homme secoua la tête.

— Ça n'a aucun rapport avec ce que je fais... Me laisser emplir de Pouvoir ? Moi, je dois m'emparer du *saidin* et le tenir fermement. Parfois, je referme la « main » sur le néant, mais une chose est sûre : si j'attendais que ça vienne, je pourrais patienter jusqu'à la fin des temps. Quand j'ai saisi le *saidin*, il se déverse en moi, c'est vrai. Mais si je m'abandonnais... (Rand se passa une main dans les cheveux.) Egwene, si je relâchais ma vigilance, même une minute, le *saidin* me consumerait. C'est comme un fleuve de métal en fusion, un océan de feu ou toute la lumière du soleil réunie en un seul point. Je dois lutter pour que cette force m'obéisse et pour qu'elle ne me détruise pas. (Il eut un

profond soupir.) Je sais ce que tu veux dire quand tu parles de vie, de clarté, de chaleur et d'émerveillement, mais moi, la souillure me donne envie de vomir. Pourtant, les couleurs me semblent plus vives et les odeurs plus puissantes. Tout devient plus réel, en un sens. Malgré le danger, je n'ai jamais envie de me couper du Pouvoir... Mais il tente de me dévorer, et... Egwene, tu dois regarder la vérité en face. La Tour Blanche a raison au sujet des hommes capables de canaliser. Et du destin qui les attend.

La jeune femme secoua la tête.

— Je me résignerai quand j'aurai eu la preuve que c'est vrai...

La conviction d'Egwene sonnait un peu faux, comme si quelque chose venait de l'ébranler. Le récit de Rand semblait être un reflet déformé de sa propre expérience, les similitudes servant surtout à mettre en valeur les différences. Mais bon, il y avait des similitudes. Une raison pour ne pas baisser les bras.

— Peux-tu distinguer les flux ? L'Air, l'Eau, l'Esprit, la Terre et le Feu ?

— Parfois... Pas très souvent. Je prends ce qu'il me faut pour faire ce que j'ai prévu... Je pioche au hasard, en un sens. C'est très étrange. Parfois, je dois faire quelque chose, je réussis, mais je sais seulement après comment j'ai fait – voire ce que j'ai fait ! C'est un peu comme me remémorer des éléments oubliés. Mais ensuite, je n'oublie plus et je peux recommencer. Enfin, le plus souvent...

— Donc, tu te souviens, insista Egwene. Comment as-tu fait pour embraser ces guéridons ?

Elle aurait préféré savoir comment il s'y était pris pour que les meubles dansent. Avec un tissage d'Air et d'Eau, ce devait être faisable, mais...

Plus tard ! Pour commencer, il fallait aborder des choses simples. Allumer et éteindre une bougie, par exemple, le genre de choses à la portée de n'importe quelle novice.

Rand eut une moue chagrinée...

— Je n'en sais rien, avoua-t-il, très embarrassé. Quand je veux allumer une lampe ou faire flamber du bois dans la cheminée, j'y parviens facilement, mais sans savoir comment. Avec le feu, je n'ai pas vraiment besoin de réfléchir.

Un phénomène presque normal, pour une fois. Parmi les cinq Pouvoirs, le Feu et la Terre étaient les plus forts parmi les Aes Sedai masculins de l'Âge des Légendes. Alors que l'Air et l'Eau restaient plutôt l'apanage des femmes, l'Esprit se répartissait très également entre les deux sexes. Pour recourir à l'Air et à l'Eau, lorsqu'elle maîtrisait un tissage, Egwene n'avait pas besoin de réfléchir non plus.

Mais cette constatation ne les avançait pas beaucoup...

— Et pour éteindre les flammes ? demanda Elayne. Dans ce cas, j'ai eu le sentiment qu'il te fallait réfléchir.

— C'est la première fois que j'ai procédé ainsi... J'ai retiré la chaleur présente dans les guéridons pour la propulser dans la pierre de la cheminée. Parce qu'une cheminée, justement, ne pouvait pas être perturbée par cet apport de chaleur...

Elayne poussa un petit cri et replia son bras gauche contre son torse – un réflexe protecteur instinctif. Egwene eut une moue compatissante. Quelque temps plutôt, le bras gauche de son amie avait été grièvement brûlé parce qu'elle avait tenté d'exécuter la manœuvre décrite par Rand – avec une vulgaire lampe ! Sheriam avait menacé de laisser les brûlures guérir toutes seules. Au bout du compte, elle ne l'avait pas fait, mais c'était un coup de chance, car ne jamais aspirer la chaleur était un des premiers conseils que recevaient les novices. Pour éteindre une flamme, on pouvait recourir à

l’Air ou à l’Eau, mais utiliser le Feu pour l’aspirer conduisait au désastre qu’on s’attaque à une étincelle ou à un incendie. Selon Sheriam, ce n’était pas une affaire de puissance. Une fois aspirée, la chaleur ne pouvait plus être rejetée, y compris par la plus formidable Aes Sedai qui eût jamais reçu son châle à la Tour Blanche. Des sœurs avaient brûlé vives en jouant à ce jeu dangereux.

— Pourquoi me regardez-vous comme ça ? demanda Rand.

— Je crois que tu viens de me fournir la preuve dont je parlais, soupira Egwene.

— Vraiment ? Dois-je comprendre que vous allez abandonner ?

— Non ! s’écria la jeune femme.

Elle se reprocha cet éclat, parce qu’elle n’était pas en colère contre Rand. Enfin, pas vraiment...

Au fond, elle n’aurait su dire après qui elle en avait.

— Mes formatrices avaient peut-être raison, mais il doit y avoir un moyen... Pour l’instant, je ne vois pas lequel.

— Tu as essayé, dit Rand. Et je te remercie. Toi aussi, Elayne. Ça n’a pas marché, mais vous n’y êtes pour rien.

— Il doit y avoir un moyen..., marmonna Egwene.

— Et nous le trouverons, assura Elayne.

— J’en suis sûr, mentit Rand avec un enjouement forcé. Mais pas aujourd’hui... Je suppose que vous allez me laisser ? (Une éventualité qui semblait lui inspirer des sentiments mitigés.) Ce matin, il faut vraiment que je parle des impôts aux Hauts Seigneurs. Les mauvaises années, ils pensent pouvoir pressurer les paysans autant que les bonnes et sans les contraindre à la mendicité... Quant à vous, l’interrogatoire des prisonnières vous réclame, je suppose.

Rand se rembrunit. Même s’il n’avait rien dit, il aurait voulu tenir ses amies le plus loin possible de l’Ajah Noir, Egwene n’en doutait pas. À dire vrai, elle s’étonnait qu’il n’ait pas déjà tenté de les renvoyer à la tour. Peut-être se doutait-il que Nynaeve et elle le poursuivraient de leur courroux – le genre qui pique comme un cactus ! – s’il leur faisait ce coup-là.

— C’est à notre programme, mais pas pour tout de suite...

L’heure avait sonné de passer au second motif de cette visite. Mais Egwene n’aurait pas cru que ce serait si difficile. Elle allait le blesser, alors qu’il n’était déjà pas bien gai. Mais il fallait le faire. Comme si elle avait froid, la jeune femme s’enveloppa dans son écharpe rouge.

— Rand, je ne peux pas t’épouser !

— Je sais.

Egwene en cilla de surprise. Apparemment, il encaissait mieux que prévu. Mais au fond, c’était préférable.

— Je ne veux pas te faire du mal, crois-moi, mais je ne veux pas me marier avec toi.

— Je comprends. Étant donné ce que je suis, aucune femme...

— Espèce d’abruti, ça n’a rien à voir avec ce que tu es ! Je ne t’aime pas ! Enfin, pas comme on doit aimer quelqu’un pour vouloir l’épouser.

Rand en resta un instant bouche bée.

— Tu ne m’aimes pas..., souffla-t-il, surpris et cruellement touché.

— Essaie de comprendre..., fit Egwene d’un ton moins péremptoire. Les gens changent, et les sentiments aussi. Quand on est séparés, on évolue différemment... Je t’aime comme un frère, peut-être même plus que ça, mais pas assez pour devenir ta femme. Tu comprends ?

Rand eut un sourire mélancolique.

— Je suis vraiment le roi des crétins ! Je n'ai pas imaginé que tu avais pu changer aussi. Egwene, je ne veux pas t'épouser non plus... Je n'ai pas voulu changer, mais c'est arrivé tout seul. Si tu savais combien c'est important pour moi. Ne plus avoir besoin de faire semblant... Ne plus avoir peur de te blesser. Je n'ai jamais désiré te faire du mal, Egwene. Jamais !

La jeune femme faillit sourire. Avec la ferveur qu'il affichait, le courage de Rand était presque convaincant.

Presque...

— Je suis heureuse que tu le prennes si bien... Et je ne voulais pas te blesser non plus. Et maintenant, je vais vraiment devoir y aller. (Egwene se leva et posa un baiser sur la joue du jeune homme.) Tu trouveras quelqu'un d'autre.

— Bien sûr, dit Rand en se levant à son tour.

Il ne ment pas si mal, pour un homme...

— Oui, j'en suis certaine !

Sortant avec la satisfaction du devoir accompli, Egwene traversa l'antichambre tout en se débarrassant de l'écharpe, abominablement chaude, et en se coupant du *saidar*.

Si Elayne s'en tenait au plan qu'elles avaient mis au point, elle n'aurait plus qu'à cueillir Rand comme un fruit mûr. Connaissant la Fille-Héritière, Egwene savait qu'elle s'occuperait bien de lui dans un premier temps. Dans un deuxième temps, il faudrait absolument intervenir sur cette affaire de contrôle du Pouvoir. Tout ce qu'on disait était peut-être vrai – les histoires d'oiseau et de poisson – mais ça n'était pas une raison pour abandonner. Il fallait agir, donc, trouver un moyen s'imposait. Si l'horrible blessure et la folie menaçante étaient des problèmes repoussés au « deuxième temps », ils ne s'en poseraient pas moins un jour ou l'autre. Coûte que coûte !

Les hommes de Deux-Rivières, disait-on, étaient les plus têtus du monde. Certes, mais c'était de la gnognotte à côté des femmes du territoire !



Des têtes dures



Le voyant suivre Egwene des yeux, puis fixer la porte, l'air hagard, Elayne se demanda si Rand avait conscience qu'elle était encore dans la pièce. De temps en temps, le jeune homme secouait la tête, comme s'il menait un débat intérieur ou tentait de s'éclaircir les idées.

Elayne ne se formalisa pas de cette « absence ». Tout ce qui prolongeait ce moment était bon à prendre. À toutes fins utiles, elle s'efforça de garder la tête et le dos bien droits et d'afficher une sérénité qui aurait pu rivaliser avec celle de Moiraine. Mais son cœur battait la chamade et elle avait l'impression d'étouffer.

Rien à voir avec l'angoisse suscitée à l'idée que Rand canalise... Dès le départ de son amie, Elayne s'était coupée du *saidar*. Elle voulait faire confiance à Rand, et il *fallait* qu'elle se fie à lui. En revanche, l'idée de ce qu'elle désirait voir arriver la mettait dans tous ses états. Au prix d'un effort surhumain, elle parvenait à ne pas jouer avec son collier ni avec le diadème qui tenait ses cheveux. Mais sa nervosité augmentait à chaque seconde. Son parfum était-il trop fort ? Non, selon Egwene, Rand aimait l'odeur des roses. La robe ? Elle l'aurait bien remontée sur ses épaules, mais...

Rand se retourna – il vacillait toujours un peu, ce qui inquiéta aussitôt sa compagne –, vit qu'il n'était pas seul et sursauta, les yeux écarquillés à cause de ce qui semblait bien être une irrépressible panique.

Elayne fut ravie qu'il réagisse ainsi, parce que sa fameuse impassibilité avait fondu dès que les yeux du jeune homme – en cet instant, des yeux aux reflets bleus, tel un ciel ourlé de brume matinale – s'étaient posés sur elle.

Se reprenant, Rand esquissa une courbette incongrue, puis il s'essuya nerveusement les mains sur le devant de sa veste.

— Je ne m'étais pas aperçu que tu étais...

Il s'interrompit, les joues roses, car avoir oublié la présence d'une femme pouvait aisément passer pour une insulte.

— Je veux dire... eh bien... en quelque sorte... (Il respira à fond et reprit tout du début.) Je ne suis pas aussi idiot que j'en ai l'air, ma dame. Mais ce n'est pas tous les jours qu'on se fait dire « je ne t'aime plus » par sa promise.

— Si tu m'appelles encore « ma dame », menaça Elayne, je te donnerai du « seigneur Dragon » et je me traînerai à tes pieds. La reine d'Andor elle-même devrait s'incliner devant toi, et je ne suis que

la Fille-Héritière.

— Par la Lumière ! Ne te prosterne pas surtout !

Une réaction un peu disproportionnée par rapport à la menace, estima Elayne.

— Je te ferai grâce, Rand, si tu m'appelles par mon prénom. Elayne. Allons, répète-le !

— Elayne...

Un mot qui parut avoir du mal à sortir des lèvres du jeune homme. En même temps, il semblait le savourer comme un bon vin.

— Très bien...

Elayne se sentit un peu ridicule d'être si contente. Après tout, il avait dit son prénom, rien de plus. Et avant d'aller plus loin, elle avait besoin de savoir quelque chose.

— Ça t'a brisé le cœur ? demanda-t-elle.

Prenant conscience que sa question pouvait être mal comprise, elle précisa :

— La déclaration d'Egwene, pas d'avoir prononcé mon prénom...

— Non. Oui. Un peu. Je n'en sais rien... C'était de bonne guerre, non ?

Rand eut un petit sourire qui le fit paraître un peu moins sur ses gardes.

— Voilà que je me comporte encore comme un idiot !

— Pas à mes yeux...

— Je lui ai dit la stricte vérité, mais je pense qu'elle ne m'a pas cru. Comme j'ai en un sens refusé de croire ce qu'elle venait de me révéler. Enfin, de le croire tout au fond de moi. Si ce n'est pas une réaction de bouffon, je me demande bien ce qui peut l'être.

— Si tu me redis que tu es idiot, je vais finir par le croire...

Il ne tentera pas de la reconquérir... Cette épreuve-là me sera épargnée.

— J'ai vu le bouffon d'un seigneur du Cairhien, dit-elle d'un ton assez léger pour qu'il comprenne qu'elle plaisantait, avec son étrange habit rayé et ses clochettes. Franchement, tu serais ridicule avec des clochettes !

— J'imagine, oui... Je me souviendrai de ton avis.

Le sourire s'élargit, devenant pour de bon chaleureux.

Le cœur d'Elayne bondit dans sa poitrine, mais elle tira sur sa robe pour penser à autre chose. Elle ne devait surtout pas se précipiter.

Sinon, il me prendra pour une gourde, et il aura raison !

— Tu voudrais une fleur ? demanda soudain Rand.

— Une fleur ? répéta Elayne, cillant de confusion.

— Oui.

Approchant du lit, Rand prit une double poignée de plumes dans le matelas éventré et les tendit à Elayne.

— Cette nuit, j'en ai fait une pour la *majhere*... On aurait juré que je venais de lui offrir la Pierre. Mais la tienne sera plus jolie. Beaucoup plus, c'est juré !

— Rand, je...

— Je serai prudent... Il suffit d'utiliser un filament de Pouvoir. Un tout petit flux...

Elayne se souvint qu'elle devait faire confiance à Rand. Eh bien, si surprenant que ce fût, c'était le cas.

— J'aimerais beaucoup que tu m'offres une fleur, Rand...

Un long moment, le front plissé, le jeune homme regarda le bouquet de plumes qu'il tenait

toujours. Sans crier gare, il le lâcha et se frotta les mains.

— Des fleurs ? Ce n'est pas un cadeau digne de toi.

Elayne en eut le cœur serré pour lui. De toute évidence, il avait tenté en vain de s'ouvrir au *saidin*. Histoire de cacher sa déception, il boitilla jusqu'au morceau de tissu métallique et entreprit de le ramasser.

— Voilà un présent à la hauteur de la Fille-Héritière d'Andor ! Une couturière pourrait...

Rand s'interrompt, incapable d'imaginer ce qu'une couturière pourrait bien faire d'une longueur d'or et d'argent à peine large de deux pieds.

— Une couturière aurait sûrement une inspiration géniale, avança très diplomatiquement Elayne.

Puis elle tira un mouchoir de sa manche, s'accroupit, ramassa les plumes et les enveloppa du carré de soie bleu pâle.

— Les femmes de chambre s'occuperont du ménage, dit Rand tandis que la jeune femme glissait son trésor dans la bourse qu'elle portait à la ceinture.

— Eh bien, cette partie-là sera faite...

Comment Rand aurait-il pu comprendre qu'elle garderait ces plumes parce qu'il avait voulu en faire une fleur ? Pour l'heure, il sautait d'un pied sur l'autre, tenant son « cadeau » comme s'il ne savait plus du tout quoi en faire.

— La *majhere* a certainement des couturières sous ses ordres... Je donnerai cet... objet... à l'une d'entre elles.

Le sourire de Rand s'élargit. Bien sûr, Elayne entendait offrir l'étrange chose à la couturière, mais rien ne l'obligeait à le dire.

Son cœur menaçant d'exploser tant il battait vite, elle décida qu'il était temps de passer à la suite.

— Rand... tu m'apprécies ?

— Si je t'apprécie ? Bien entendu, Elayne. Je t'apprécie même beaucoup.

Pourquoi avait-il l'air d'un type qui n'a rien compris du tout ?

— Moi, je t'aime bien, Rand. Plus que ça, même.

Comment avait-elle pu dire ça si calmement, se demanda Elayne, alors que ses mains étaient glacées et son front plus chaud qu'un torrent de lave ?

— Bien plus que ça, en fait...

Voilà, elle n'irait pas plus loin. Inutile de se ridiculiser s'il ne saisissait toujours pas.

Attendons qu'il passe à un autre verbe qu'« apprécier »...

Elayne faillit éclater d'un rire hystérique.

Il faut que je me contrôle... Je ne veux pas qu'il me voie me comporter comme une gamine sans cervelle.

— Je t'aime bien aussi..., souffla Rand.

— D'habitude, je ne suis pas si directe...

Non ! Cette approche-là allait le faire penser à Berelain. D'ailleurs, il s'empourpait, parce que c'était en train d'arriver ! Que la Lumière le brûle !

— Je vais bientôt devoir partir, Rand... De Tear, je veux dire. Et je ne te reverrai plus avant des mois.

Si tu le revois ! cria dans la tête d'Elayne une petite voix qu'elle refusa d'écouter.

— Je ne peux pas partir sans te dire ce que j'éprouve. Je t'aime bien, Rand, et même mille fois

plus que ça !

— Elayne, c'est pareil pour moi, et je... Je veux... (Sur les joues de Rand, le rose vira à l'écarlate.) Elayne, je ne sais que dire, comment...

Soudain, Elayne sentit qu'elle s'empourprait à son tour. Il pensait sûrement qu'elle le forçait à en dire plus.

Et ce n'est pas le cas ? railla la petite voix, augmentant le trouble de la jeune femme.

— Rand, je ne demande pas... (*Comment exprimer ça ?*) Je veux juste savoir ce que tu ressens. C'est tout.

Berelain ne s'en serait pas tenue là. Sans nul doute, elle se serait déjà jetée dans les bras de Rand. Résolue à ne pas être moins bonne que cette chasseuse d'hommes à moitié nue, Elayne approcha de Rand, lui prit des mains le morceau de tissu métallique et le laissa tomber sur le tapis.

Pour une raison qui la dépassait, Rand lui sembla soudain bien plus grand que jamais.

— Rand, je voudrais que tu m'embrasses.

Voilà, c'était dit.

— T'embrasser ? répéta le jeune homme comme s'il entendait ce verbe pour la première fois. Elayne, je ne peux pas te garantir plus que... Je veux dire, nous ne sommes pas promis l'un à l'autre. Et je ne propose pas non plus que nous le soyons. Mais c'est que... Je t'aime bien, moi aussi, et même plus que ça. Je ne voudrais quand même pas que tu penses que...

Devant tant de franchise brouillonne, Elayne ne put s'empêcher de rire.

— Je ne sais rien des coutumes de Deux-Rivières, mais à Caemlyn, on n'attend pas d'être fiancé avant d'embrasser une fille. Et ça n'implique pas qu'on soit obligé de l'épouser. Mais tu ne sais peut-être pas comment faire...

Presque brusquement, Rand enlaça sa compagne et posa les lèvres sur les siennes. Prise de vertiges, dressée sur des pointes de pieds qui semblaient vouloir se replier dans ses escarpins, Elayne oublia tout. Un long moment plus tard, en reprenant son souffle, elle s'avisa qu'elle était blottie contre la poitrine de Rand.

— Désolé de t'avoir interrompu au milieu d'une phrase, dit-il, un peu essoufflé lui-même. Je ne suis qu'un berger attardé du territoire de Deux-Rivières.

— Tu es un rustre qui ne t'es pas rasé ce matin, murmura Elayne contre la chemise de son compagnon, mais je ne te qualifierai pas d'attardé...

— Elayne, je...

La jeune femme posa une main sur la bouche de Rand.

— Je ne veux rien entendre sortir de tes lèvres que tu ne penses pas de toute ton âme ! Ni maintenant ni jamais !

Rand acquiesça. Pas parce qu'il comprenait ses motivations profondes, devina Elayne, mais parce qu'il sentait bien qu'elle pensait ce qu'elle disait. S'écartant du jeune homme, non sans regret, elle remit un peu d'ordre dans ses cheveux – tellement emmêlés au diadème qu'elle ne pourrait rien faire de définitif avant d'être assise devant un miroir. Rester plus longtemps avec Rand était un pas qu'elle ne voulait pas franchir, surtout après s'être montrée tellement plus *directe* qu'elle avait prévu. Parler si franchement, et aller jusqu'à lui demander un baiser ! Lui demander ! Bon sang ! elle n'était pas Berelain !

Berelain... Min avait-elle vu quelque chose ? Quand c'était le cas, sa vision se réalisait toujours. Mais quoi qu'il arrive, elle ne partagerait pas Rand avec Berelain. Tout bien pesé, elle allait peut-

être se montrer encore un peu plus directe. Par la bande, bien entendu, même si ça semblait quelque peu paradoxal.

— J'espère que tu ne manqueras pas de compagnie après mon départ... Mais n'oublie pas que certaines femmes voient un homme avec leur cœur alors que d'autres le considèrent comme un trophée – un bijou qu'elles ont envie d'arborer, pas différent d'un bracelet ou d'un collier. Rappelle-toi que je reviendrai vers toi, et que je suis celle qui te voit avec son cœur.

D'abord décontenancé, Rand parut ensuite un peu inquiet. Consciente d'en avoir trop dit d'un seul coup, Elayne entreprit de détourner son attention.

— As-tu remarqué que tu as omis de me dire quelque chose ? Ta tirade sur le danger que tu représentes pour une éventuelle épouse. Surtout, ne t'y mets pas maintenant. C'est trop tard.

— Je n'y ai pas pensé, avoua Rand.

Une autre idée lui traversa l'esprit, cependant, et il fronça les sourcils.

— Vous avez monté ce petit coup ensemble, Egwene et toi ?

Elayne parvint à combiner harmonieusement l'étonnement d'une innocente accusée à tort et l'indignation d'une princesse touchée dans son honneur.

— Comment peux-tu seulement penser à une chose pareille ? Tu crois que nous allons rôder autour de toi comme une meute de louves ? Tu te tiens en trop haute estime, jeune homme. L'orgueil excessif, ça existe, sais-tu ?

Rand eut un air penaud qui combla sa compagne de satisfaction.

— As-tu au moins des remords pour ce que tu nous as fait ? demanda Elayne, enfonçant le clou.

— Je ne voulais pas vous effrayer... Egwene m'a mis en colère, c'est tout. En général, elle n'a même pas besoin d'essayer pour réussir ! Ce n'est pas une excuse, je sais. Je suis désolé, je l'ai dit et je le pensais. Regarde où ça m'a mené. Des guéridons brûlés, un autre matelas éventré...

— Et le pince-fesse ?

Rand rougit de nouveau, mais il soutint le regard de la Fille-Héritière.

— Non. Je ne regrette pas ça... Vous étiez en train de parler de moi comme si je n'existais pas – une vulgaire souche, sans oreilles ni yeux. Vous aviez bien mérité une petite leçon, toutes les deux, et je ne reviendrai pas là-dessus.

Elayne étudia un moment Rand. Alors qu'elle s'ouvrait brièvement au *saidar*, il se massa les bras sous les manches de sa veste. La Fille-Héritière n'était pas formée pour guérir, loin de là, mais elle avait pourtant glané quelques rudiments au fil du temps. Canalisant le Pouvoir, elle apaisa la douleur consécutive au coup qu'elle lui avait flanqué pour se venger de sa privauté. Les yeux ronds de surprise, Rand sauta d'un pied sur l'autre, ébahi de ne plus avoir mal du tout.

— Une récompense pour ton honnêteté, dit simplement Elayne.

Quelqu'un gratta à la porte, puis Gaul l'entrebâilla et passa la tête dans la pièce. Au début, il garda la tête baissée, mais il jeta une série de coups d'œil aux jeunes gens et finit par la relever. Soudain blême, Elayne comprit que l'Aiel s'attendait à surprendre une scène qui n'était pas pour ses yeux. Brûlant de lui donner une leçon, elle faillit s'unir au *saidar*.

— Les Hauts Seigneurs sont là, annonça Gaul.

— Je vais te laisser, Rand, dit Elayne. Tu dois leur parler des impôts, si j'ai bien compris ? Pense à ce que je t'ai dit.

C'était plus modeste que « pense à moi », et l'effet serait le même.

Rand fit mine de la retenir, mais elle lui échappa vivement. Devant l'Aiel, il n'était pas question

qu'elle se donne en spectacle. Guerrier du désert ou pas, que devait-il penser de la voir ainsi parée et parfumée à une heure si matinale ? Résister à l'envie de remonter la fichue robe sur ses épaules lui coûtait un effort surhumain...

Les Hauts Seigneurs, un groupe d'hommes d'âge mûr à la barbe pointue, se présentèrent au moment où elle sortait. Plutôt voyants avec leur veste surchargée de broderies, les manches bouffantes n'arrangeant rien, ils s'écartèrent pour laisser passer la jeune femme. Malgré leurs courbettes, elle lut sur leur visage à quel point la voir sortir les soulageait.

Une fois dehors, Elayne jeta un coup d'œil derrière elle. Grand et large d'épaules, Rand, portant une sobre veste verte, en imposait au milieu des Hauts Seigneurs vêtus comme pour un jour de fête. On eût dit une cigogne parmi des paons. Certes, mais quelque chose en lui indiquait qu'il était investi ici d'une autorité incontestable. Conscients d'être dominés, les Hauts Seigneurs inclinaient à contrecœur la tête.

Rand pensait sans doute qu'ils faisaient allégeance au Dragon Réincarné, pas à lui, et ses visiteurs croyaient peut-être la même chose. Mais Elayne connaissait des hommes – par exemple Gareth Bryne, le chef de la Garde Royale d'Andor – qui auraient dominé une assemblée en étant vêtus de haillons, sans porter de titre et sans que nul connaisse leur nom. Même s'il n'en avait pas conscience, Rand était de cette trempe. Pas au moment de leur rencontre, non, mais depuis, il avait beaucoup changé.

La Fille-Héritière referma la porte derrière elle.

Les Aiels qui gardaient l'entrée la regardèrent, tout comme le capitaine des Défenseurs postés au milieu de l'antichambre, mais elle ne s'en soucia pas. Ce qu'elle avait à faire était fait. Au moins, les jalons étaient posés. À présent, il restait quatre jours avant que Joiya et Amico quittent Tear sur un bateau. Quatre jours durant lesquels son empreinte se graverait dans l'esprit de Rand, ne laissant plus aucune place pour Berelain. Ou au minimum, préparant le terrain pour leur prochaine rencontre, où elle parachèverait son œuvre.

Elayne ne s'était jamais imaginée sous les traits d'une femme capable de traquer un homme comme une chasseuse lancée sur la piste d'un sanglier. Son cœur ne s'était toujours pas calmé, peut-être, mais elle n'avait à aucun moment trahi sa nervosité. Ni pensé à ce que dirait sa mère, s'avisa-t-elle soudain. Cette révélation lui rendit d'un coup sa sérénité. Elle ne se souciait plus du jugement de sa mère ! Morgase allait devoir l'accepter comme une adulte, et ça, c'était un grand pas en avant.

Les Aiels la saluèrent et elle les honora d'un signe de tête gracieux qui aurait fait la fierté de Morgase. Le capitaine lui-même semblait s'apercevoir qu'il avait sous les yeux une nouvelle femme. Désormais, les palpitations cardiaques ne lui empoisonneraient plus la vie. Quand il était question de Rand, en tout cas. Pour l'Ajah Noir, ça restait à voir.

Sans s'intéresser aux Hauts Seigneurs qui formaient un demi-cercle autour de lui, leur nervosité palpable, Rand regarda la porte se refermer sur Elayne. Il n'en revenait toujours pas. Les rêves qui se réalisaient, voire qui étaient dépassés par la réalité, le mettaient mal à l'aise. Un bain dans le bois de l'Eau, pourquoi pas ? Mais il n'aurait jamais cru à un songe où la jeune femme venait le voir ainsi. Elle était restée tellement maîtresse d'elle-même, alors qu'il s'emmêlait la langue comme un idiot.

Et Egwene... Elle lui avait rendu sa liberté, s'inquiétant seulement de lui faire du mal. Décidément, les femmes le surprendraient toujours. Capables d'exploser pour une peccadille, elles ne fronçaient même pas les sourcils face à ce qui coupait la chique à un homme.

— Seigneur Dragon ? susurra Sunamon d'un ton plus mielleux encore que d'habitude.

Le récit du très récent incident avait dû se répandre dans la Pierre comme une traînée de poudre. Les premiers visiteurs étaient partis quasiment au pas de course, et Torean, vexé à mort, ne s'était sûrement pas privé d'user en expert de sa langue de vipère.

Sunamon hasarda un sourire suintant de soumission, puis il se frotta les mains, sans doute pour les sécher, et sembla se ratatiner sous le regard de Rand. Ses compagnons préférèrent ne pas voir les guéridons brûlés, le matelas dévasté, les livres éparpillés et les silhouettes méconnaissables, sur le manteau de la cheminée, qui étaient naguère un cerf et deux loups. À ce jeu – ne pas voir ce qui les gênait – les Hauts Seigneurs étaient imbattables. Carleon et Tedosian, incarnations ô combien trompeuses de l'humilité, n'avaient sûrement pas conscience que ne jamais se regarder, ainsi qu'ils s'y efforçaient, avait quelque chose de suspect. Un détail que Rand n'aurait cependant pas remarqué sans le petit mot de Thom glissé dans la poche d'une veste récemment revenue d'une séance de broissage.

— Le seigneur Dragon voulait nous voir ? trouva le courage de demander Sunamon.

Egwene et Elayne avaient-elles monté ensemble toute cette affaire ? Bien sûr que non ! Comme les hommes, les femmes ne faisaient pas de pareilles choses. Vraiment ? Oui, vraiment. C'était une coïncidence, rien de plus. Découvrant qu'il était libre, Elayne avait décidé de se déclarer. Il n'y avait rien de plus.

— Les impôts ! s'écria Rand.

Les Hauts Seigneurs ne bougèrent pas, pourtant Rand eut l'impression qu'ils reculaient. Il détestait devoir traiter avec ces hommes. Ses lectures étaient tellement plus importantes.

— Baisser les impôts, seigneur Dragon, ce serait un précédent, et pas un bon.

Mince et grisonnant, Meilan était grand pour un Tearien – à peine une demi-tête de moins que Rand – et aussi imposant et dur qu'un Défenseur. Devant le Dragon, il se tenait légèrement voûté et ses yeux noirs exprimaient à quel point il détestait ça. Cela dit, il n'avait pas aimé non plus que Rand leur demande à tous de ne plus se faire plus petits que nature. Aucun des nobles ne s'était redressé, mais Meilan s'était senti bien plus humilié que les autres d'avoir été percé à jour.

— Les paysans ont toujours payé sans difficulté, continua Meilan. Si nous baissions les impôts, ces crétins se plaindront le jour où nous les remettrons à leur niveau actuel. Comme s'il s'agissait d'une augmentation ! Et nous risquons d'avoir des émeutes sur les bras, seigneur Dragon.

Rand vint se placer à côté de *Callandor*, la fabuleuse épée qui parvenait à briller plus fort que les dorures et les pierreries du détestable présentoir. Une façon de rappeler à ces gens qui il était et de quel pouvoir il disposait.

Egwene... Avoir de la peine parce qu'elle ne l'aimait plus était d'un crétinisme achevé. Pourquoi aurait-elle dû conserver pour lui des sentiments qu'il n'éprouvait plus pour elle ? Pourtant, il souffrait. En même temps, il était soulagé, mais pas d'une manière agréable...

— Si vous chassez des hommes de leur ferme, c'est là que vous aurez des émeutes.

Trois livres étaient empilés quasiment aux pieds de Meilan. *Les Trésors de la Pierre de Tear*, *Les Voyages dans le désert* et *Transactions avec le territoire de Mayene*. Toutes les clés se trouvaient dans ces ouvrages et dans les diverses traductions du *Cycle de Karaethon*. Restait à les découvrir et à les introduire dans les bonnes serrures...

Rand se força à se concentrer sur les Hauts Seigneurs.

— Vous pensez qu'ils regarderont mourir leur famille sans rien faire ?

— Les Défenseurs de la Pierre ont déjà réprimé des émeutes, seigneur Dragon, dit Sunamon. Et dans les campagnes, nos gardes peuvent s'en charger. Les paysans ne vous dérangeront pas, je vous le garantis.

— Il y en a trop, de toute façon, intervint Carleon, sursautant quand Rand le foudroya du regard. Il s'expliqua à la hâte :

— C'est à cause de la guerre civile au Cairhien, seigneur Dragon. Les Cairhieniens ne nous achètent plus de grain, et nos silos débordent. À ce rythme, la récolte de cette année risque de pourrir. Et celle de l'année prochaine, qu'en ferons-nous ? Que la Lumière me brûle, seigneur Dragon, mais il faudrait qu'une partie de ces paysans cesse de labourer et de planter.

L'homme sembla s'apercevoir qu'il en avait trop dit, même s'il aurait été incapable de préciser pourquoi. Rand se demanda si ce type avait la moindre idée de la façon dont la nourriture arrivait sur sa table. L'or et le pouvoir, voilà tout ce qui l'intéressait.

— Que ferez-vous quand le Cairhien recommencera à acheter du grain ? demanda Rand. De plus, est-ce le seul pays qui en ait besoin ?

Mais pourquoi Elayne s'était-elle déclarée ? Qu'attendait-elle de lui ? « Apprécier », « bien aimer »... Comme les Aes Sedai, les femmes savaient jouer avec les mots. Voulait-elle dire qu'elle l'aimait ? Non, c'était du délire. Un cas typique d'orgueil excessif.

— Seigneur Dragon, fit Meilan, à la fois agressif et faussement patient, comme s'il s'adressait à un enfant, si la guerre civile s'arrêtait aujourd'hui, le Cairhien pourrait seulement nous acheter une infime partie de la récolte. Et il en irait de même pendant deux ou trois ans. Et pour répondre à votre autre question, ce royaume est depuis toujours notre unique client.

Toujours ?

Depuis la guerre des Aiels, soit une vingtaine d'années. Aveuglés par ce qu'ils faisaient depuis « toujours », ces gens ne voyaient pas ce qui leur crevait les yeux. Ou ils refusaient de le voir, peut-être. Quand les choux poussaient comme le chiendent à Champ d'Emond, on pouvait parier que la pluie ou les piérides du chou avaient fait des ravages à Promenade de Deven ou Colline de la Garde. Et quand Colline de la Garde ployait sous les navets, il y en avait pénurie à Champ d'Emond ou à Promenade de Deven.

— Proposez-le à l'Illian, dit Rand.

Qu'attendait donc Elayne de lui ?

— Ou à l'Altara...

Il aimait vraiment beaucoup la Fille-Héritière, mais Min avait aussi une place dans son cœur. Enfin, il le pensait. Avec ces deux femmes, il ne parvenait pas à faire le tri dans ses sentiments.

— En plus des barges et des bateaux fluviaux, vous avez une flotte de bâtiments adaptés à la mer. Et s'il vous en faut plus, louez-les à Mayene.

Oui, il aimait bien ces deux femmes... Mais aller plus loin... Presque toute sa vie, il avait soupiré après Egwene. Pas question de recommencer avant d'être sûr et certain de ses sentiments.

Si on en croit Transactions avec le territoire de Mayene, le... Non, arrête ça et concentre-toi sur ces fouines ! Sinon, elles t'échapperont et te mordront au passage.

— Payez ces navires avec du grain. La Première Dame se laissera convaincre, si la transaction est intéressante. Surtout si vous y ajoutez un traité...

La façon de parler qu'aimaient ces gens, et qu'ils employaient eux-mêmes. « Traité », par exemple, était un de leurs mots fétiches.

— L'engagement de ne pas agresser Mayene en échange des navires, je dirais...

Au fond, il devait bien ça à Berelain !

— Nous commerçons peu avec l'Illian, seigneur Dragon. Ce sont des menteurs et des vautours !

Tedorian semblait scandalisé et Meilan renchérit :

— Avec Mayene, nous avons toujours eu recours à la force, seigneur Dragon. Pas question de courber l'échine.

Rand prit une grande inspiration et les Hauts Seigneurs retinrent leur souffle. Ça finissait toujours ainsi. Il essayait de raisonner avec eux et ne réussissait jamais. Selon Thom, les Hauts Seigneurs avaient la tête aussi dure que la Pierre, et c'était très bien vu.

Quels sont mes sentiments pour elle ? Elle est jolie et je rêve souvent d'elle...

Qui, elle ? Elayne ou Min ?

Assez ! Un baiser n'est jamais qu'un baiser.

Oubliant Elayne – et les femmes en général –, Rand entreprit d'expliquer à ces têtes de mule ce qu'il convenait de faire.

— Pour commencer, vous allez diminuer des trois quarts les impôts des fermiers, et de moitié ceux de tous vos autres sujets. Pas d'objections ! Faites-le, c'est tout. Ensuite, vous irez voir Berelain pour lui demander – lui demander, j'insiste – un prix pour les navires...

Les dents serrées, des sourires hypocrites sur le visage, les Hauts Seigneurs écoutèrent. C'était déjà pas mal...

Egwene réfléchissait aux deux prisonnières lorsqu'elle sentit à côté d'elle la présence de Mat, soudain matérialisé comme s'il remontait tout simplement le couloir dans la même direction qu'elle. L'air pensif, il aurait eu bien besoin d'une brosse, comme s'il venait de se passer et de se repasser les doigts dans les cheveux. Une ou deux fois, il regarda la jeune femme, mais ne lui adressa pas la parole. Les serviteurs qui croisaient les deux jeunes gens s'inclinaient respectueusement. Les Hauts Seigneurs et les Hautes Dames aussi, mais avec beaucoup moins de conviction. Qu'il fût un ami du Dragon ou non, le rictus que Mat adressait aux nobles aurait pu lui valoir des ennuis s'il n'avait pas été en compagnie d'une « Aes Sedai ».

Ce silence ne ressemblait pas au garçon que connaissait Egwene. Si on faisait abstraction de sa superbe veste rouge – froissée comme s'il avait dormi avec – il ressemblait au bon vieux Mat, mais c'était trompeur. Ils avaient tous changé, depuis le départ de Champ d'Emond. Cela dit, le mutisme de Mat restait inquiétant.

— Les événements de la nuit te travaillent ? demanda Egwene.

Mat faillit s'emmêler les pinceaux.

— Tu es au courant ? Bien sûr, bien sûr... Non, je m'en fiche. Ce n'était pas si terrible. Et c'est déjà de l'histoire ancienne.

Egwene fit mine de gober ce gros mensonge.

— Nynaeve et moi ne te voyons plus beaucoup...

Un sacré euphémisme !

— J'ai été occupé...

Mal à l'aise, Mat se tortilla pour ne surtout pas regarder son amie.

— Les dés ?

— Non, les cartes...

Une servante rondelette, les bras chargés de serviettes, fit une révérence à Egwene. Pensant que l'Aes Sedai ne la regardait pas, elle adressa ensuite un clin d'œil à Mat.

— J'ai été occupé à jouer aux cartes, oui, fit le jeune homme en souriant à la servante.

Egwene se rembrunit. Cette femme devait avoir dix ans de plus que Nynaeve...

— Je vois... Ce doit être prenant. Trop pour qu'on ait le temps d'aller voir de vieilles amies.

— La dernière fois que je vous ai accordé un moment, Nynaeve et toi m'avez ficelé avec le Pouvoir, comme un cochon sur la place du marché, histoire de pouvoir farfouiller dans ma chambre. En plus, vous êtes toujours fourrées avec Elayne, qui me regarde tout le temps de haut. Ou avec Moiraine. Je n'aime pas... (Mat s'éclaircit la voix et jeta enfin un coup d'œil à Egwene.) Je déteste vous faire perdre du temps. Vous êtes très prises, d'après ce qu'on dit. Interroger des Suppôts des Ténèbres... Des tas de trucs importants comme ça... Tu sais que les gens, ici, vous prennent pour des Aes Sedai ?

Egwene hocha mélancoliquement la tête. C'étaient les Aes Sedai que Mat n'aimait pas. Même s'il arpentait le monde, il ne changerait jamais.

— Reprendre ce qui était un prêt n'est pas du vol, dit Egwene.

— Je ne t'ai jamais entendue parler de « prêt » ? Pourquoi aurais-je eu besoin d'une lettre de la Chaire d'Amyrlin ? Tout juste bon à m'attirer des ennuis, ça. Mais vous auriez pu demander.

Egwene se retint de rappeler qu'elles avaient demandé. Elle ne voulait ni se disputer ni briser là avec Mat. Et pour ça, elle ne devait pas le contredire. Qu'il soit donc tout content avec sa version !

— Eh bien, je suis ravie de voir que tu acceptes encore de me parler. Tu as quelque chose de particulier à me dire ?

Mat se passa les doigts dans les cheveux en marmonnant.

Il aurait eu sacrément besoin que sa mère le tire par l'oreille dans un coin tranquille pour lui passer un savon ! Mais Egwene estima qu'il valait mieux être patiente. Elle en était capable, quand elle voulait. En conséquence, quitte à exploser, elle ne dirait plus un mot avant qu'il lui ait répondu.

Le couloir déboucha sur une promenade aux colonnes de marbre blanc qui dominait un des rares jardins de la Pierre. Quelques arbustes aux petites feuilles lisses, leurs branches lestées de fleurs blanches, diffusaient un parfum plus doux encore que celui des parterres de roses rouges et jaunes. Trop faible pour agiter les tentures du mur intérieur, une brise agréablement fraîche atténuait un peu la moiteur matinale. Mat s'assit sur la très large balustrade, le dos contre une colonne et une jambe repliée, puis il contempla un moment le jardin.

— J'ai besoin d'un conseil, dit-il.

Egwene n'en crut pas ses oreilles.

— Eh bien, si je peux t'aider...

Sous le regard de son ami, la jeune femme fit de son mieux pour imiter le calme d'une Aes Sedai.

— Un conseil à quel sujet ?

— Je ne sais pas.

Dans le jardin, trente pieds plus bas, des hommes travaillaient parmi les massifs de fleurs. Si elle le poussait, il risquait d'atterrir sur un jardinier, pas sur des épines.

— Comment puis-je te conseiller, dans ce cas ?

— Je dois... décider que faire.

Mat semblait embarrassé. Et il y avait de quoi, aux yeux d'Egwene.

— J'espère que tu ne songes pas à filer. Tu sais à quel point tu es important. Mat, tu ne peux pas

te défiler.

— Tu crois que je l'ignore ? Je ne pourrais pas filer même si Moiraine m'en donnait l'autorisation. Crois-moi, Egwene, je ne fuirai pas. Mais je veux savoir ce qui m'attend.

Il secoua la tête et prit un ton moins amical :

— Quelle est la suite des événements ? Pourquoi ma mémoire est-elle pleine de trous ? Des morceaux de ma vie manquent à l'appel, comme s'ils n'avaient jamais existé. Pourquoi est-ce que je lance des phrases incompréhensibles ? En ancienne langue, paraît-il. Mais pour moi, c'est du charabia. Egwene, je veux savoir, avant d'être devenu aussi cinglé que Rand.

— Rand n'est pas fou, répliqua d'instinct Egwene.

Ainsi, Mat n'envisageait pas de s'enfuir. Une agréable surprise, car jusque-là, il ne semblait pas très concerné par les responsabilités. Mais il était inquiet et il souffrait, ça s'entendait dans sa voix. Ce n'était pas son genre – et quand ça lui arrivait, il le cachait très bien, en principe.

— Je ne connais pas les réponses à tes questions, Mat. Moiraine, peut-être...

— Non ! (Mat se leva d'un bond.) Pas d'Aes Sedai ! Enfin... Tu es différente. Je te connais, et tu n'es pas... On ne vous apprend rien, à la tour, qui pourrait m'aider ?

— Mat, je suis désolée, vraiment...

Le rire du jeune homme rappela leur enfance à Egwene. Quand ses rêves s'écroulaient, il réagissait toujours ainsi...

— Eh bien, ce n'est pas grave... Ce sera quand même la tour, même de seconde main... Surtout, ne te vexe pas.

Le bon vieux Mat, toujours. Capable de pleurnicher pour une écharde dans un doigt et de traiter par le mépris une jambe cassée.

— Il doit y avoir un moyen... Si Moiraine est d'accord... Et c'est très possible...

— Moiraine ! Tu ne m'as pas écouté ! Je refuse qu'elle s'en mêle. Quel moyen ?

Mat était depuis toujours un risque-tout. Cela dit, il cherchait la connaissance, exactement comme Egwene. Si au moins, pour une fois, il faisait montre d'un peu de bon sens et de prudence.

Une noble aux nattes noires enroulées autour de sa tête, les épaules dénudées bien au-delà du raisonnable, s'immobilisa, esquissa une révérence, regarda les deux jeunes gens d'un œil morne et reprit son chemin d'un pas vif, le dos bien droit.

Egwene la regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'elle soit hors de portée d'oreille. Si on oubliait les jardiniers, trente pieds plus bas, les deux amis étaient seuls.

Mat interrogea du regard la jeune femme.

Egwene se décida à lui parler du portique distordu, ce *ter'angreal* qui délivrait des réponses quand on le traversait. Elle insista cependant sur les conséquences des questions idiotes et des demandes concernant les Ténèbres, sans parler des dangers que même les Aes Sedai ne connaissaient pas. Très flattée que Mat se soit tourné vers elle, la jeune femme devait néanmoins lui mettre un peu de plomb dans la tête.

— Tu dois t'en souvenir, Mat ! Les questions frivoles risquent de te coûter la vie. Alors, si tu utilises ce portique, tu devras être sérieux, pour une fois. Et surtout, pas l'ombre d'une question liée aux Ténèbres !

Mat écouta avec une incrédulité croissante. Quand la jeune femme eut terminé, il s'exclama :

— Trois questions ? C'est comme le conte de Bili, non ? Tu entres, tu y passes une nuit et tu ressorts dix ans plus tard avec une bourse éternellement pleine d'or et...

— Matrim Cauthon, si tu ne racontais pas n'importe quoi, pour une fois dans ta vie ? Tu sais très bien que les *ter'angreal* ne sont pas des accessoires de contes pour enfants. Tu dois être conscient des risques ! Les réponses que tu cherches sont peut-être là, mais tu ne dois surtout pas essayer sans l'accord de Moiraine. Promets-le-moi ! Si tu me déçois, je te conduirai à elle au bout d'un hameçon, comme une vulgaire truite. Tu sais que j'en suis capable.

Mat ricana.

— Quoi que dise Moiraine, tu me crois assez fou pour tenter le coup ? Entrer dans un de ces *ter'angreal* de malheur ? Mon plan est d'avoir le moins de rapports possible avec le Pouvoir, pas le contraire. Tu peux oublier ça !

— Mat, c'est la seule chance que tu as.

— Selon toi, peut-être, mais pas pour moi ! Mieux vaut n'en avoir aucune que tenter celle-là.

Malgré l'agressivité du jeune homme, Egwene eut envie de lui passer un bras autour des épaules. Mais elle s'en abstint, certaine qu'il en profiterait pour lui jouer un mauvais tour à sa façon – par exemple lui pincer les fesses. Depuis le jour de sa naissance, Mat était un incorrigible farceur. Mais il avait besoin d'aide, et elle n'avait pas grand-chose à lui proposer.

— Je suis désolée... Que vas-tu faire ?

— Continuer à jouer aux cartes, je suppose. Si je me trouve des adversaires... Défier Thom aux pierres, et écumer les tavernes en quête de parties de dés juteuses. Je ne suis pas consigné à la forteresse, que je sache... (Mat suivit du regard une mince servante aux yeux noirs qui devait avoir environ son âge.) Je trouverai bien de quoi passer le temps...

Maîtrisant son envie de le gifler, Egwene posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Mat, quand tu affirmes ne pas envisager de partir, c'est la vérité, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ? Tu me dénoncerais à Moiraine, dans le cas contraire ? (Mat leva les mains pour apaiser par avance le courroux de son amie.) Ne t'emballe pas ! De toute façon, ce n'est pas d'actualité. Je ne prétends pas que filer me déplairait, mais je ne le ferai pas. Ça ne te suffit pas ? (Il se rembrunit.) Egwene, tu n'as jamais le mal du pays ? Il ne t'arrive pas de souhaiter que rien de tout ça ne se soit produit ?

Une question surprenante, venant de Mat. Mais qui ne décontenança pas la jeune femme.

— Non. Malgré tout, ma réponse est « non ». Et toi ?

— Moi ? Ce serait idiot, non ? J'adore les villes, après tout, et celle-là devra faire l'affaire pour le moment. Egwene, tu veux bien ne pas parler de notre conversation à Moiraine ?

— Pourquoi ça ?

Venant de Mat, une telle demande ne pouvait qu'être suspecte.

Gêné, le jeune homme haussa les épaules.

— Eh bien, je me suis tenu encore plus loin d'elle que de... Passons. Bref, je l'ai évitée, surtout quand elle prétendait farfouiller dans ma tête. Elle pense peut-être que je faiblis... Ne lui dis surtout rien, d'accord ?

— C'est promis, si tu me jures de ne pas approcher du *ter'angreal* sans sa permission. Je n'aurais d'ailleurs pas dû t'en parler...

— C'est juré ! (Mat sourit.) Je resterai loin de ce... truc, sauf si ma vie en dépend. J'en fais le serment solennel.

Une parfaite imitation de sérieux ponctuée d'un clin d'œil.

Décidément, tout changeait en ce monde, sauf ce bon vieux Mat !



Décisions



Les trois jours suivants, la chaleur et l'humidité parvinrent à miner jusqu'aux forces des Teariens. Alors que la ville sombrait dans une semi-léthargie, la Pierre tomba dans un sommeil profond. Les domestiques eux-mêmes semblaient travailler en dormant. La *majhere* faillit s'en arracher les nattes de frustration, mais elle ne réussit pas à trouver assez d'énergie pour distribuer des chiquenaudes sur les oreilles ou des coups de badine sur les doigts. Comme des bougies à moitié fondues, les Défenseurs de la Pierre s'avachissaient à leur poste et leurs officiers se souciaient davantage de trouver du vin frais que d'inspecter les rangs.

Confinés dans leurs appartements, les Hauts Seigneurs passaient le plus clair de leur temps à dormir. Quelques-uns, quittant la Pierre, partirent même chercher la fraîcheur dans leur domaine situé sur les pentes de la Colonne Vertébrale du Monde. Bizarrement, seuls les étrangers, pourtant les plus sensibles à la chaleur, continuèrent à vivre comme si de rien n'était – voire à un rythme plus élevé. Pour eux, la canicule n'était rien comparée aux heures qui s'égrenaient impitoyablement, les prenant à la gorge.

Mat découvrit très vite qu'il ne s'était pas trompé au sujet des nobliaux témoins de son affrontement contre les cartes à jouer. Non contents d'éviter le jeune homme, ils prévinrent tous leurs amis. Du coup, Mat ne trouva plus personne pour s'asseoir avec lui à une table de jeu. Mais les ravages ne se limitèrent pas à ça. L'histoire se répandant comme une traînée de poudre, plusieurs servantes enclines à se laisser cajoler se mirent également à fuir le pauvre garçon de Champ d'Emond. Mal à l'aise mais sûres de leur fait, deux d'entre elles affirmèrent même qu'il était dangereux de rester seule avec lui, d'après ce qu'on disait.

Alors que Perrin semblait immergé dans ses propres ennuis, Thom se révéla fuyant comme une anguille. Sans avoir la moindre idée sur ce qui occupait le trouvère, Mat constata qu'il était pratiquement impossible de lui mettre la main dessus, et ce à toute heure du jour ou de la nuit. En revanche, la seule personne que Mat aurait voulu ne jamais croiser – nommément, Moiraine – apparaissait comme par miracle à peu près partout où il passait. Oh ! toujours par hasard, et en général à une distance respectable, par exemple à l'autre bout d'un couloir, mais chaque fois, elle croisait son regard et semblait deviner ses pensées et ses intentions. Plus grave encore, elle paraissait savoir comment le forcer à faire ce qu'elle désirait qu'il fasse.

Tout cela n'avait guère d'influence sur un point essentiel : Mat continuait à trouver chaque matin

un prétexte pour différer son départ au lendemain.

Selon son éthique personnelle, il n'avait pas *promis* à Egwene de rester. Mais ça revenait au même, puisqu'il ne parvenait pas à partir.

Un soir, armé d'une lampe, il descendit dans les entrailles de la Pierre et s'aventura jusque dans les salles du Grand Trésor. Après quelques minutes passées à étudier dans la pénombre des formes indéfinissables couvertes de bâches ou des caisses et des tonneaux très approximativement entassés, leur partie plate servant de présentoir pour tout un fouillis de figurines, de sculptures et d'étranges objets en cristal, en verre ou en métal, il était ressorti en courant et en marmonnant :

— Je dois être le plus grand cinglé de ce fichu monde ! Oui, le plus grand !

Cela dit, rien ne l'empêchait d'aller en ville – encore heureux ! – et il ne risquait pas de rencontrer Moiraine dans les tavernes de l'Assommoir, un quartier du port de Tear, ou dans les auberges du Chalm, le secteur des entrepôts. Dans les deux cas, des établissements mal éclairés, exigus et souvent sales où coulaient à flots le mauvais vin et la bière tiède – quand les clients n'étaient pas en train de se taper dessus – et où les dés roulaient jour et nuit. Des parties aux enjeux réduits, comparés aux habitudes que Mat avait prises, mais ce n'était pas pour ça qu'il retournait inmanquablement dans la Pierre après quelques heures. Soucieux de sa santé mentale, il s'efforçait de ne jamais réfléchir aux raisons qui le ramenaient sans cesse vers Rand...

Dans les tavernes du front de mer, Perrin vit quelquefois son ami d'enfance occupé à boire trop de vin bon marché et à jouer comme s'il se moquait de gagner ou de perdre, mais sans rechigner à dégainer son couteau dès qu'un marin taillé comme un colosse faisait remarquer qu'il gagnait bien trop souvent pour être honnête. Même s'il trouvait que tant d'irritabilité ne ressemblait pas à Mat, Perrin préférait l'éviter plutôt que de l'interroger sur ses problèmes.

L'apprenti forgeron n'était là ni pour le vin ni pour les dés. Quant aux hommes qui lui auraient éventuellement cherché des noises, ils changeaient d'avis après avoir jeté un second coup d'œil à la largeur de ses épaules – et à la couleur de ses yeux. En revanche, Perrin payait des chopes de bière aux marins en pantalon de cuir large, aux assistants de marchands qui arboraient de fines chaînes d'argent sur le devant de leur veste et à tous les hommes qui semblaient venir d'un lointain pays. D'après les rumeurs, il était en quête de toute nouvelle susceptible d'attirer Faile loin de Tear... et de lui.

S'il trouvait pour sa compagne une aventure lui donnant une chance d'inscrire son nom dans les récits et les légendes, Perrin était sûr qu'elle s'en irait. Même si elle affirmait comprendre pourquoi il devait rester, la jeune femme continuait à faire allusion à son envie de partir... et à son désir qu'il s'en aille avec elle. Mais le bon appât, il n'en doutait pas un instant, la persuaderait de lever le camp sans lui.

Hélas, la plupart des rumeurs ne l'abuseraient pas, car elle y verrait, comme Perrin, des distorsions de la réalité complètement éventées. La guerre qui faisait rage sur les rives de l'océan d'Aryth, par exemple, était attribuée à un peuple dont personne n'avait jamais entendu parler – les Sans-Chiens, ou quelque chose comme ça, chaque marin ou chaque marchand ayant sa propre variation –, qui était peut-être bien l'armée d'Artur Aile-de-Faucon revenue après un bon millier d'années. Un Tarabonais qui arborait une moustache en cornes de taureau sous son chapeau rond rouge informa gravement Perrin que le souverain lui-même guidait ses hordes en brandissant Justice, sa légendaire épée.

D'autres récits affirmaient que le Cor de Valère, l'instrument conçu pour ramener les héros morts

de la tombe, juste avant l'Ultime Bataille, avait été retrouvé.

Au Ghealdan, murmurait-on, des émeutes éclataient un peu partout. En Illian, une folie collective faisait des ravages parmi la population. Au Cairhien, la famine ralentissait les tueries. Enfin, dans les Terres Frontalières, les raids de Trollocs se multipliaient. Bien entendu, Perrin ne pouvait envoyer Faile dans aucun de ces pays, même pour l'éloigner de Tear.

En revanche, les échos sur les troubles au Saldaea semblaient prometteurs. Pour commencer, la jeune femme se sentirait sûrement motivée par son propre pays. Cerise sur le gâteau, on affirmait que Mazrim Taim, le faux Dragon, était tombé entre les mains des Aes Sedai. Hélas, personne ne pouvait être précis sur les troubles en question. Inventer risquait de ne servir à rien. Avant de partir à l'aventure, Faile conduirait ses propres interrogatoires et elle verrait bien que ça ne collait pas. De plus, les problèmes que connaissait le Saldaea pouvaient être aussi mauvais pour la santé d'une jeune femme que les drames en cours dans les autres pays.

Histoire de se compliquer un peu la vie, Perrin ne pouvait pas dire où il passait son temps à sa compagne, parce qu'elle l'aurait aussitôt bombardé de questions. Contrairement à Mat, elle le savait, il n'avait rien d'un pilier de taverne. N'ayant jamais été doué pour mentir, le jeune homme improvisait avec un manque criant de conviction et il s'attirait de longs regards soupçonneux de l'élue de son cœur. Faute de mieux, il se creusait alors la cervelle pour inventer de plus convaincantes balivernes. Quoi qu'il en soit, il devait pousser Faile à quitter Tear avant qu'elle y laisse sa peau. Oui, il le devait !

Egwene et Nynaeve, quant à elles, passaient des heures et des heures avec Joiya et Amico – sans obtenir le moindre résultat. Leurs récits ne variaient jamais. Contre l'avis de Nynaeve, Egwene avait même tenté de répéter à l'une les propos de l'autre, afin de repérer d'éventuelles incohérences. Amico ouvrit de grands yeux et affirma qu'elle n'avait jamais entendu parler d'un plan pareil. Cela dit, précisa-t-elle, il pouvait s'agir de la vérité. Dégoulinante de servilité, elle cherchait surtout à plaire à ses geôlières. Telle qu'en elle-même, Joiya conseilla froidement aux deux jeunes femmes d'aller à Tanchico, si ça les démangeait. « C'est une ville plutôt inhospitalière, ces derniers temps, crut-elle bon d'ajouter. Le roi ne la contrôle plus entièrement, et j'ai cru comprendre que la Panarch ne se soucie plus de maintenir l'ordre. Les muscles et les lames font la loi dans les rues de Tanchico, mais ce n'est pas une raison pour vous priver d'un petit séjour d'agrément. »

Aucune nouvelle n'arriva de Tar Valon. Pas un mot pour dire si la Chaire d'Amyrlin prenait des mesures pour s'opposer à l'éventuelle tentative de libération de Mazrim Taim. Depuis que Moiraine avait expédié les pigeons voyageurs, un bateau rapide ou un cavalier changeant régulièrement de monture auraient eu le temps de faire parvenir un message à Tear.

Moiraine avait-elle vraiment envoyé des pigeons ? Sur ce point, Nynaeve et Egwene se disputaient ouvertement. Même si elle admettait que l'Aes Sedai ne pouvait pas mentir, l'ancienne Sage-Dame cherchait néanmoins une preuve de « distorsion de la vérité », comme elle disait. De fait, Moiraine ne semblait pas s'inquiéter de n'avoir jamais reçu de réponse. Mais avec sa sérénité de chaque instant, ça ne voulait pas dire grand-chose.

Egwene s'inquiétait pour deux, au bas mot, et elle s'interrogeait sur Tanchico. Une fausse piste ? La voie à suivre ? Un piège ? La bibliothèque de la tour offrait une documentation fournie sur le Tarabon et sa capitale, mais la jeune femme n'y trouva rien qui pût laisser penser à une menace contre Rand. La chaleur venant s'ajouter à l'angoisse, Egwene n'était pas à toucher avec des pincettes. À peu de chose près, elle se montrait aussi « explosive » que Nynaeve.

Pourtant, il n'y avait pas matière à se plaindre de tout. Comme s'il avait enfin grandi et pris la mesure de ses responsabilités, Mat était toujours là. Egwene regrettait de ne pas avoir pu l'aider, mais elle doutait qu'une autre femme présente dans la Pierre eût pu faire mieux. Elle comprenait la soif de savoir de Mat parce qu'elle la partageait, bien que dans un autre contexte, puisqu'il s'agissait de connaissances qu'elle pouvait uniquement acquérir à la tour. Des éléments qu'elle avait une chance de découvrir alors que personne d'autre n'y était parvenu, ou des notions oubliées qu'elle pouvait réapprendre.

Aviendha commença à rendre régulièrement visite à Egwene, et apparemment, elle n'était pas en service commandé. Au début, elle se montra méfiante, mais c'était une Aielle, après tout, et elle prenait Egwene pour une véritable Aes Sedai. Quoi qu'il en soit, sa compagnie se révéla très agréable, même si des questions informulées voilaient souvent son beau regard.

Bien qu'elle restât sur son quant-à-soi, il devint vite évident qu'Aviendha avait l'esprit vif et un sens de l'humour très proche de celui d'Egwene. Parfois, elles finissaient leurs conversations en éclatant de rire comme des gamines.

Absolument étrangère aux coutumes des Aiels, Egwene eut du mal à s'habituer à la gêne de sa nouvelle amie, dès qu'elle devait par exemple s'asseoir sur une chaise. Et que dire du trouble de l'Aielle, le jour où elle avait trouvé sa compagne dans une baignoire plaquée argent que la *majhere* lui avait obligeamment fait apporter par des domestiques ? Pas parce que la jeune femme était nue – au contraire, la voyant gênée, Aviendha s'était dévêtue avant de s'asseoir sur le sol pour bavarder –, mais parce qu'elle était immergée jusqu'au cou dans de l'eau. Qu'on puisse gaspiller tant de ce précieux liquide la bouleversait.

Dans un autre ordre d'idées, Aviendha s'étonnait qu'Egwene et Elayne n'aient pas réglé définitivement son compte à Berelain, puisqu'elles souhaitaient l'écarter de leur chemin. Une guerrière n'avait pas le droit de tuer une femme qui n'était pas unie à la lance. Certes, mais comme ni Elayne ni Berelain n'étaient des Promises, rien ne s'opposait à ce que la Fille-Héritière défie la Première Dame dans un duel au couteau ou à mains nues. Les lames, souligna l'Aielle, étaient plus appropriées, car Berelain paraissait du genre à pouvoir encaisser pas mal de coups sans renoncer. Un défi suivi d'une mise à mort bien propre semblait donc plus judicieux. Et il restait toujours la possibilité qu'Egwene, meilleure amie et quasi-sœur d'Elayne, se charge du sale travail à sa place.

Même avec ces « malentendus culturels », il était agréable d'avoir une amie avec laquelle rire et parler. Elayne n'avait pas une minute à elle – bien sûr – et Nynaeve, sensible à la pression du calendrier au moins autant qu'Egwene, consacrait son chiche temps libre à des promenades au clair de lune sur les remparts avec Lan, et à mitonner au Champion de bons petits plats. Dans le même temps, l'ancienne Sage-Dame élargissait son répertoire de jurons (à la grande joie des cuisinières), car elle n'était pas exactement ce qu'on pouvait appeler un cordon-bleu.

Sans Aviendha, Egwene se serait morfondue durant les heures qui séparaient les différents interrogatoires des Suppôts des Ténèbres. Moite de transpiration, c'était inévitable à Tear, elle aurait ressassé sans fin son angoisse de faire quelque chose dont le seul souvenir lui donnerait des cauchemars.

Par accord tacite, Elayne n'assistait jamais à ces interrogatoires. À quoi aurait servi une paire d'oreilles de plus ? Du coup, dès que Rand avait une minute de libre, la Fille-Héritière se retrouvait comme par hasard à ses côtés pour converser ou simplement pour marcher avec lui bras dessus bras dessous. Parfois, elle l'accompagnait d'une réunion avec des Hauts Seigneurs à une autre réunion,

prévue à quelques salles de là. D'autres fois, elle le suivait lors d'une inspection éclair du cantonnement des Défenseurs. Dans presque tous les cas, elle parvenait à trouver un coin tranquille où les deux jeunes gens pouvaient s'offrir une courte pause loin des regards curieux. À part ceux des Aiels, bien entendu, qui suivaient le Dragon comme son ombre. Mais Elayne n'avait eu aucun mal à se ficher de ce qu'ils pensaient presque autant qu'elle se moquait du jugement de sa mère. Mieux que ça, elle avait ourdi avec les Promises de la Lance une conspiration très fructueuse. En plus de l'informer sur toutes les alcôves de la forteresse, qu'elles connaissaient comme leur poche, ces femmes l'avertissaient chaque fois que Rand était seul. Un jeu qui les amusait beaucoup, apparemment.

Surprise des surprises, lors de leurs tête-à-tête, Rand l'interrogeait souvent sur l'art de gouverner une nation... et il écoutait ses réponses. Si Morgase avait pu voir ça... Combien de fois sa mère avait-elle éclaté d'un rire doux-amer, lui répétant qu'elle devait apprendre à se concentrer sur les leçons ?

Pour un dirigeant, il importait de savoir quel corps de métier protéger et pourquoi, ou quelle corporation négliger et pour quelles raisons. Des décisions souvent difficiles, mais aussi importantes que les mesures prises pour s'occuper des malades. Manipuler un noble ou un marchand pour qu'ils accomplissent la volonté du souverain en pensant agir selon la leur pouvait être très divertissant et savoir qu'on donnait à manger aux miséreux réchauffait le cœur. Mais si on voulait vraiment les nourrir, il convenait de décider combien de fonctionnaires, de conducteurs et de chariots devaient être affectés à cette tâche. Bien sûr, on pouvait déléguer l'intendance à ses assistants, mais dans ce cas, s'ils faisaient une erreur, on ne l'apprenait jamais avant qu'il soit trop tard.

Rand écoutait et tenait très souvent compte des points de vue d'Elayne. Rien que pour ça, la jeune femme aurait pu l'aimer jusqu'à la fin de ses jours. Sur tous les fronts, les nouvelles étaient bonnes : Berelain n'avait plus mis un pied hors de chez elle depuis la fameuse nuit et Rand souriait dès qu'il apercevait la Fille-Héritière. Sans la pression du temps qui filait à toute allure, le bonheur aurait été parfait.

Mais d'ici à trois jours, Joiya et Amico seraient envoyées dans le Nord, et Elayne n'aurait plus aucune raison de rester à Tear. *Idem* pour Egwene et Nynaeve. L'heure venue, la Fille-Héritière n'avait aucune intention de se dérober. En fait, elle ne l'avait jamais envisagé. Une forme de rectitude qui la rendait fière de se conduire comme une femme et non comme une gamine. Mais qui lui donnait aussi envie de pleurer à chaudes larmes...

Et Rand, dans tout ça ? Il recevait des processions de Hauts Seigneurs et distribuait des ordres à tour de bras. Faisant irruption dans des réunions secrètes de trois ou quatre nobles – des naïfs appâtés par Thom –, il en profitait pour repréciser l'un ou l'autre point de ses dernières instructions. Souriant, les « conspirateurs » s'inclinaient, le dos trempé de sueur, et se demandaient ce que le seigneur Dragon savait vraiment à leur sujet. Il fallait bien trouver une utilité à leur énergie, avant que l'un d'eux, découvrant que Rand était impossible à manipuler, décide de le faire assassiner. Mais pour neutraliser ces Hauts Seigneurs, Rand refusait de déclencher une guerre. S'il devait affronter Sammael, il le ferait, mais pas question de se lancer dans un conflit à grande échelle.

Quand il ne jouait pas les chiens de berger avec son troupeau de Hauts Seigneurs, Rand passait le plus clair de son temps à réfléchir à ses plans. Une partie de son inspiration lui venait des livres que les bibliothécaires lui apportaient dans sa chambre par brassées. L'autre avait pour source ses conversations avec Elayne. Vis-à-vis des Hauts Seigneurs, elle était pour lui un avantage certain. Il

suffisait de voir comment ils réévaluaient à la hausse leur opinion sur lui quand ils le découvraient finement informé dans des domaines qu'ils connaissaient à peine.

En femme avisée, elle lui avait déconseillé formellement de lui attribuer le mérite de cette formation accélérée.

— Un dirigeant malin puise dans les connaissances des uns et des autres, mais il ne doit jamais le montrer. Laisse-les toujours croire que tu en sais plus long qu'en réalité. Ça ne leur fera pas de mal, et ça t'aidera beaucoup.

Malgré cette tirade, la jeune femme se montra ravie que Rand ait pensé à mentionner son nom.

Rand, lui, n'était pas entièrement sûr qu'il ne différerait pas la prise de certaines décisions à cause de la Fille-Héritière. Trois jours à réfléchir, à tenter de mettre le doigt sur l'élément manquant... Car il en manquait un. Rand ne devait pas réagir aux manœuvres des Rejetés mais les forcer à réagir aux siennes. Encore trois jours, puis Elayne s'en irait – pour Tar Valon, espérait Rand. Mais dès qu'il se serait décidé, leurs rares moments d'intimité ne seraient plus possibles. Voilà pourquoi il ne se pressait pas. Trois jours peuplés de baisers volés – l'occasion d'oublier qu'il était bien autre chose qu'un homme serrant une femme dans ses bras.

Une situation étrange et paradoxale. Soulagé qu'Elayne ne cherche pas à obtenir plus que sa seule compagnie, parce qu'il n'était pas en mesure de lui offrir davantage, Rand parvenait à oublier avec elle, et exclusivement avec elle, le poids de ses responsabilités et l'angoisse face au destin qui guettait le Dragon Réincarné. Plusieurs fois, il avait eu envie de lui demander de rester. Mais il aurait été injuste d'alimenter les espoirs d'Elayne alors qu'il ignorait ce qu'il attendait d'elle, sinon qu'elle lui fasse l'incalculable cadeau de sa présence. En supposant qu'elle ait des « espoirs », bien sûr. Pour l'heure, il était bien plus simple de voir leur relation comme celle de deux jeunes gens qui aimaient se promener dehors par une soirée de fête. Chaque fois, ça devenait plus facile, au point que Rand en oubliait qu'elle était la Fille-Héritière et lui un simple berger. Mais dans le secret de son cœur, il désirait qu'elle reste. Trois jours... Il devait se décider. Se mettre en mouvement dans une direction que personne n'attendait.

Le soir du troisième jour, alors que le soleil sombrait lentement à l'horizon, Rand se tenait face à Meilan et Sunamon dans ses appartements protégés du vif éclat rouge du couchant par l'épaisseur des rideaux tirés sur les fenêtres. Sur son présentoir, *Callandor* brillait comme une étoile de cristal.

Rand lança aux deux Hauts Seigneurs un épais rouleau de parchemin. Un traité soigneusement calligraphié qui n'attendait plus que des signatures et des sceaux. L'objet volant percuta la poitrine de Meilan, qui le rattrapa d'instinct. Comme s'il était honoré, le noble s'inclina, mais ses lèvres dessinèrent un sourire sur des dents obstinément serrées.

Se frottant nerveusement les mains, Sunamon sautait d'un pied sur l'autre.

— Tout est conforme à vos ordres, seigneur Dragon. Du grain en échange de navires...

— Et deux mille conscrits détachés par Tear, coupa Rand. Afin d'assurer la distribution du grain et de protéger les intérêts de leur royaume.

La voix de Rand ne tremblait pas, mais il bouillait intérieurement, consumé par l'envie de casser la figure à ces deux imbéciles.

— Deux mille hommes. Sous le commandement de Torean.

— Le Haut Seigneur Torean est le choix tout indiqué lorsqu'il s'agit de traiter avec Mayene.

— Il est surtout obsédé par une femme qui ne daigne pas lui accorder un regard ! J'ai parlé de

grain en échange des navires, c'est vrai. Mais quand m'avez-vous entendu mentionner des conscrits ? Ou ce crétin de Torean ? Avez-vous au moins parlé à Berelain ?

Les deux hommes battirent des paupières comme s'ils ne comprenaient pas ces mots. Pour Rand, ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. S'ouvrant au *saidin*, il mit le feu au rouleau de parchemin que Meilan serrait contre son torse. Avec un petit cri outré, le Haut Seigneur jeta son dangereux fardeau dans la cheminée éteinte et frotta vivement le devant roussi de sa veste de soie rouge. L'air hagard, Sunamon regarda le précieux traité finir de se consumer dans l'âtre.

— Allez voir Berelain, dit Rand avec un calme qui l'étonna lui-même, et arrangez-vous pour lui avoir proposé le traité que *je* veux avant demain midi. Sinon, je vous ferai pendre au crépuscule. Tous les deux... Et si je dois faire exécuter des Hauts Seigneurs tous les jours, je n'hésiterai pas. Tant pis si vous finissez tous à la potence. À présent, hors de ma vue !

Le ton neutre sembla secouer davantage les deux nobles qu'une explosion de colère. Meilan lui-même ne put pas dissimuler son trouble tandis que son compagnon et lui reculaient en multipliant les courbettes et en jurant qu'ils serviraient le seigneur Dragon jusqu'à leur dernier souffle.

Rand en eut envie de vomir.

— Dehors ! beugla-t-il.

Leur dignité oubliée, les deux hommes faillirent en venir aux mains pour déterminer lequel ouvrirait la porte. Alarmé par le bruit, un des Aiels passa la tête dans la pièce pour voir si tout allait bien. Après s'être écarté pour laisser passer les fuyards, il referma les lourds battants.

Rand constata que ses mains tremblaient. Ces nobles le dégoûtaient presque autant qu'il s'écœurait lui-même. Menacer des hommes de pendaison parce qu'ils ne lui obéissaient pas... Et être sincère, du moins sur le coup !

Non sans mélancolie, il se rappelait le temps où il ne cédait jamais à la colère. Enfin, très rarement, et sans jamais perdre pour de bon son contrôle.

Il alla se camper devant *Callandor*, colorée de pourpre par la lumière du couchant qui filtrait des rideaux. On aurait juré que la lame était en verre. Au toucher, elle se révélait dure comme de l'acier et tranchante comme un rasoir. Il avait failli s'en emparer pour faire face à Meilan et Sunamon. Pour l'utiliser comme une banale épée ou se servir de son pouvoir ? Il l'ignorait, mais les deux possibilités lui glaçaient les sangs.

Je ne suis pas encore fou ! Seulement furieux... Mais si furieux !

Les deux prisonnières embarqueraient le lendemain. Ensuite, Elayne s'en irait. Egwene et Nynaeve aussi, bien entendu. En route pour Tar Valon, espérait-il. Ajah Noir ou non, la Tour Blanche restait l'endroit le plus sûr pour les trois femmes.

Le lendemain... Plus de prétextes pour différer sa décision. Obligé d'agir...

Rand regarda ses paumes marquées chacune d'un héron. Il connaissait si bien les silhouettes qu'il aurait pu les dessiner de mémoire.

Les prophéties les mentionnaient.

« Deux fois deux fois, il devra être marqué,

Deux pour vivre et deux pour mourir.

Une fois le héron, pour tracer son chemin

Une deuxième fois le héron, pour dire son vrai nom

Une fois le Dragon, pour les souvenirs perdus,

Deux fois le Dragon, pour le prix qu'il doit payer. »

Mais si les hérons disaient son vrai nom, à quoi servaient les Dragons ? Et puisqu'on y était, c'était quoi, un Dragon ? Le seul qu'il connaissait était Lews Therin Telamon. Fléau de sa Lignée avait été le Dragon, et le Dragon était Fléau de sa Lignée. Mais à présent, il était lui-même le Dragon. Comment aurait-il pu être marqué par lui-même ? La créature représentée sur l'étendard était peut-être un Dragon. Mais les Aes Sedai elles-mêmes s'avouaient incapables de le dire.

— Tu as changé depuis la dernière fois que je t'ai vu. Plus fort. Plus dur.

Rand se retourna et sursauta en découvrant la jeune femme qui se tenait près de la porte. Le teint clair, les yeux et les cheveux noirs, elle était très grande et arborait une magnifique tenue blanc et argent. Son regard se posant sur la statue fondue, elle plissa le front.

Rand avait refusé qu'on retire du manteau de la cheminée les vestiges de l'œuvre d'art. Une façon de se rappeler ce qui arrivait quand il agissait sans réfléchir, perdant son contrôle. Une judicieuse initiative.

— Selene ! s'exclama-t-il en approchant de la jeune femme. D'où viens-tu ? Et comment es-tu entrée ? Je te croyais toujours au Cairhien, ou...

Ou déjà morte, ou errant sur les routes de l'exil, le ventre vide...

Sa robe tenue à la taille par une ceinture en tissu argentée, des peignes en argent incrustés d'étoiles et de croissants brillant dans sa longue chevelure, Selene restait la plus belle femme qu'il avait jamais vue. En comparaison, Elayne et Egwene étaient simplement jolies. Bizarrement, pourtant, elle ne lui faisait plus le même effet qu'avant. Peut-être à cause des longs mois qui les séparaient de leur dernière rencontre, au temps où le Cairhien n'était pas encore ravagé par la guerre civile.

— Je vais où ça me chante... (Selene dévisagea Rand et fronça les sourcils.) Tu as été marqué, mais ça n'a aucune importance. Tu m'appartenais et tu es toujours à moi. Toutes les autres t'ont accompagné un bout de chemin, et leur heure de gloire est révolue. Aujourd'hui, je viens réclamer ouvertement ce qui est à moi.

Rand soutint le regard de Selene. Marqué ? Parlait-elle de ses mains ? Et que voulait-elle dire par « tu es à moi » ?

— Selene, dit-il d'un ton conciliant, nous avons eu de bons moments ensemble... et de beaucoup moins bons. Je n'oublierai jamais ton courage, ni ce que tu as fait pour moi. Mais entre nous, il n'y a jamais eu que l'amitié de compagnons d'armes. Nous avons voyagé ensemble, et ça s'arrête là. Tu vas t'installer ici, dans les plus beaux appartements, et tu retourneras au Cairhien quand la paix y sera revenue. Si c'est dans mes cordes, je m'assurerai qu'on te restitue tes domaines.

— Tu as vraiment été marqué, fit Selene avec un sourire glacé. Des domaines au Cairhien ? J'en ai peut-être eu jadis, mais ce pays a tant changé que plus rien n'est comme avant. Selene est un nom d'emprunt bien commode, Lews Therin. Celui que j'ai adopté, c'est Lanfear.

Rand eut un rire étranglé.

— Une mauvaise plaisanterie, Selene. Je pourrais lancer de mauvaises blagues sur le Ténébreux en prétendant être un Rejeté. Et pour ta gouverne, je m'appelle Rand.

— Nous nous nommons les Élus, dit très calmement Selene. Élus pour gouverner le monde à tout jamais. Nous vivrons éternellement. Et toi aussi, en faisant le bon choix.

Inquiet, Rand plissa le front. Selene croyait dur comme fer à ce qu'elle disait. Le terrible voyage

jusqu'à Tear devait l'avoir déstabilisée. Pourtant, elle n'avait pas l'apparence d'une folle. Calme, sereine, sûre d'elle...

D'instinct, Rand chercha à entrer en contact avec le *saidin*. Il essaya... et se heurta à un mur invisible qui le coupait de la Source.

— Tu n'es pas..., commença-t-il. (Selene sourit.) Par la Lumière ! tu dis la vérité...

Rand recula lentement. S'il s'emparait de *Callandor*, il aurait au moins une arme. Pas un *angreal*, dans la situation présente, mais une bonne lame quand même. Pourrait-il s'en servir contre une femme comme Selene ? Non, contre Lanfear, une des Rejetés !

Son dos heurtant quelque chose, Rand se retourna pour voir de quoi il s'agissait. Il n'y avait rien. Ou plutôt, une muraille invisible. De l'autre côté, *Callandor* brillait de tous ses feux. Frappant l'obstacle du poing pour défouler sa rage, il rencontra une surface aussi dure que la roche.

— Je ne peux pas te faire totalement confiance, Lews Therin. Pas encore...

Lanfear approcha. Rand envisagea de la ceinturer, tout simplement. Il était plus grand et plus fort, ça ne faisait pas de doute. Mais sans possibilité de canaliser, il risquait de finir prisonnier d'un tissage tel un chaton qui s'est pris les pattes dans une longueur de ficelle.

— Pas en présence de cet objet..., continua Lanfear en désignant *Callandor*. Il existe seulement deux artefacts plus puissants utilisables par un homme. Un des deux n'a pas été détruit, je le sais... Non, Lews Therin, je ne peux pas encore me fier à toi.

— Ne m'appelle plus ainsi ! Je me nomme Rand. Rand al'Thor.

— Tu es Lews Therin Telamon... Physiquement, il n'y a pas de points communs, à part la taille, mais je reconnaîtrais l'esprit qui se cache derrière ces yeux même si je te retrouvais dans un berceau. (Lanfear éclata de rire.) Si je t'avais découvert à l'époque où tu vagissais contre le sein de ta mère, tout aurait été tellement plus facile ! Si j'avais été libre de... (Elle se rembrunit.) Veux-tu voir ma véritable apparence ? Tu ne t'en souviens pas non plus, pas vrai ?

Rand essaya de décliner cette offre, mais sa langue refusa de lui obéir. Par le passé, il avait vu deux des Rejetés ensemble, Aginor et Balthamel, les deux premiers à se libérer après trois mille ans de captivité dans les sceaux de la prison du Ténébreux. Aginor était décomposé autant qu'on pouvait l'être sans avoir rendu l'âme – et encore, ça se discutait. Balthamel cachait son visage derrière un masque et ne dévoilait rien de sa chair, comme s'il avait eu peur de la voir ou que quelqu'un d'autre l'aperçoive.

L'air ondula autour de Lanfear quand elle se métamorphosa. Sous sa véritable apparence, elle était plus vieille que Rand, à l'évidence, mais la notion d'âge n'était pas vraiment pertinente. Il s'agissait plutôt d'une maturité supérieure. Qui ajoutait à sa beauté, si c'était possible. Une fleur épanouie comparée à un joli bouton... Même en sachant qui elle était vraiment, Rand en eut la bouche sèche et la gorge serrée.

Lanfear dévisagea Rand, ses yeux noirs pleins de confiance – mais légèrement intrigués, comme si elle se demandait ce que le jeune homme voyait. Le résultat de sa recherche dut la satisfaire, puisqu'elle sourit de nouveau.

— J'étais inhumée dans des profondeurs, dit-elle, piégée dans un sommeil sans rêves au sein duquel le temps ne s'écoulait pas. La Roue tournait sans m'accorder la moindre importance. À présent, tu me vois telle que je suis et je te tiens entre mes mains. (Elle tendit une main et passa sur la joue de Rand un index à l'ongle acéré.) Le temps des jeux et des subterfuges est révolu, Lews Therin. Depuis une éternité...

— Tu veux me tuer ? Que la Lumière te brûle ! je...

— Te tuer ? lâcha Lanfear, incrédule. Te tuer ! Je veux que tu sois à moi pour toujours. Car tu m'appartenais avant que cette mijaurée aux cheveux de paille ait jeté son dévolu sur toi. Avant même qu'elle te connaisse, tu m'aimais !

— Et toi, tu aimais le pouvoir !

Rand eut un instant de confusion. Ces mots semblaient justes – ils l'étaient, tout simplement – mais d'où étaient-ils donc montés, pour sortir ainsi de sa bouche ?

Selene-Lanfear parut aussi déconcertée que lui, mais elle se ressaisit vite.

— Tu as appris beaucoup de choses..., dit-elle. Et accompli des exploits dont je ne t'aurais pas cru capable, sans aide. Mais tu avances toujours à l'aveuglette dans un labyrinthe obscur, et ton ignorance risque de te tuer. Certains de mes compagnons te redoutent trop pour attendre. Sammael, Rahvin, Moghedien... Peut-être d'autres, mais pour ces trois-là, je suis certaine. Ils t'attaqueront, Lews Therin. Eux ne voudront pas te convertir. Ils approcheront par la ruse et te tueront dans ton sommeil. Parce qu'ils ont peur de toi, justement. Mais il y a aussi ceux qui peuvent te former, te réapprendre ce que tu savais jadis. Quand ce sera fait, nul n'osera s'opposer à toi.

— Me former ? Tu veux que je devienne le disciple d'un Rejeté ?

Un homme qui était un Aes Sedai durant l'Âge des Légendes... Un mâle capable de canaliser le Pouvoir et d'éviter tous les pièges ? Un maître qui...

Une proposition qu'on lui avait déjà faite, par le passé...

— Non ! Même si c'était vrai, je refuserais ! Mais pourquoi mes pires ennemis voudraient-ils m'aider ? Je les combats, et toi avec ! Je déteste chacun de tes actes, toutes les valeurs que tu défends.

Sombre crétin ! Tu es piégé et tu lances des défis stupides, comme un imbécile classique, dans un récit, qui énerve son ravisseur et finit par en payer les conséquences.

Mais Rand ne put se résigner à revenir en arrière. Au contraire, il en rajouta :

— Si j'en ai l'occasion, je te détruirai ! Toi, ton Ténébreux et tous tes Rejetés !

Un éclair haineux passa dans le regard de Lanfear.

— Sais-tu pourquoi certains d'entre nous te craignent ? En as-tu la moindre idée ? Parce qu'ils redoutent que le Grand Seigneur des Ténèbres te propose de devenir leur supérieur.

À sa grande surprise, Rand réussit à ricaner.

— Le Grand Seigneur des Ténèbres ? Tu ne peux pas dire son nom ? Pourtant, tu ne dois pas craindre d'attirer son attention, contrairement aux gens de bien. Ou est-ce que je me trompe ?

— Ce serait un blasphème, dit simplement Lanfear. Sammael et les autres ont raison d'avoir peur. Le Grand Seigneur veut te compter parmi ses fidèles. Et te placer au-dessus de tous les hommes. Il me l'a dit.

— C'est absurde ! Le Ténébreux est toujours prisonnier dans le mont Shayol Ghul, sinon, je serais déjà en train de livrer l'Ultime Bataille. Et s'il connaît mon existence, il doit désirer ma mort, puisque j'entends le combattre.

— Il sait tout ! Le Grand Seigneur en sait bien plus long que tu le penses. Il est possible de lui parler. Va au mont Shayol Ghul, dans la Fosse de la Perdition, et tu... l'entendras. Oui, tu pourras t'enivrer de sa présence.

Le visage de Lanfear s'illumina. L'extase, il n'y avait pas d'autre mot. Les lèvres entrouvertes, elle semblait fixer un merveilleux et lointain « ailleurs » qu'elle était seule à voir.

— Les mots ne peuvent pas *commencer* à décrire ce que c'est. Pour savoir, il faut vivre ces moments-là. Oui, les vivre !

Les yeux de nouveau focalisés sur Rand, Lanfear revint au présent.

— Agenouille-toi devant le Grand Seigneur, et il te placera au-dessus de tous les hommes. Tu seras libre de régner à ta guise, à condition de mettre une seule fois un genou en terre devant lui. Pour lui prêter allégeance. Rien de plus, il me l'a assuré. Asmodean t'apprendra à manier le Pouvoir sans y laisser la vie, et il te montrera ce qu'on peut faire avec. Laisse-moi t'aider ! Ensemble, nous pouvons éliminer les autres. Le Grand Seigneur s'en moquera. Quant à Asmodean, nous nous en débarrasserons, lorsqu'il aura rempli son office. Toi et moi, nous dominerons le monde sous la tutelle du Grand Seigneur. Pour toujours !

Lanfear baissa le ton, un mélange d'envie et d'angoisse faisant vibrer sa voix.

— Deux formidables *sa'angreal* furent fabriqués peu avant la fin de l'Âge des Légendes... Un que tu peux utiliser, et l'autre dont je saurai me servir. En comparaison, cette épée n'est rien. Une puissance qui dépasse l'imagination. Avec ces trésors, nous pourrions défier le Grand Seigneur lui-même. Et le Créateur !

— Tu es folle ! cracha Rand. Le Père des Mensonges prétend qu'il veut me laisser libre ? Je suis né pour le combattre. Afin que les prophéties s'accomplissent. Jusqu'à l'Ultime Bataille, je me dresserai contre lui et contre vous tous. Et si je dois perdre, je lutterai jusqu'à mon dernier souffle.

— Rien ne t'y oblige... Les prophéties ne sont que l'expression des espoirs de l'humanité. Si tu les accomplis, tu suivras un chemin qui te conduira jusqu'à Tarmon Gai'don et à ta mort. Moghedien ou Sammael ont le pouvoir de détruire ton corps. Le Grand Seigneur des Ténèbres, lui, anéantira ton âme. La fin pour l'éternité, sans espoir de retour. Jamais tu ne renaîtras, aussi longtemps que la Roue continuera à tourner.

— Non !

Un long moment, Lanfear dévisagea Rand, qui put presque voir osciller les plateaux de la balance où elle pesait les possibilités.

— Je pourrais te conquérir, dit-elle enfin. Te forcer à suivre le Grand Seigneur que tu le veuilles ou non, et en dépit de tes convictions. C'est possible.

Elle marqua une pause, sans doute pour voir si ses paroles avaient un impact. De la sueur ruisselant entre ses omoplates, Rand parvint quand même à rester impassible. Que la situation soit désespérée ou non, il allait devoir tenter quelque chose. Un deuxième essai d'atteindre le *saidin* se heurta lui aussi au mur invisible.

Rand regarda dans le vide, comme s'il réfléchissait. *Callandor* était juste derrière lui, mais aussi inaccessible que l'autre rive de l'océan d'Aryth. Son couteau reposait sur une petite table, près du lit, à côté d'une figurine de renard à moitié terminée.

Son regard balayant la pièce, Rand vit la statue fondue qui semblait se moquer de lui sur le manteau de la cheminée, les livres éparpillés sur le tapis... et l'homme tout de gris vêtu qui venait d'entrer dans la pièce un couteau au poing.

Tendu à craquer, Rand se tourna vers Lanfear.

— Tu as toujours été entêté, marmonna la Rejetée. Je ne te prendrai pas, cette fois. Je préfère que tu me rejoignes de ton propre gré. Et ça arrivera. Mais pourquoi plisses-tu ainsi le front ? Que se passe-t-il ?

Un homme qui venait d'entrer, un couteau au poing...

Les yeux de Rand avaient glissé sur l'intrus, presque sans le voir. Réagissant d'instinct, il écarta Lanfear de son chemin et entra en contact avec la Source Authentique. Aussitôt, l'obstacle invisible se désintégra et il vit apparaître dans sa main son épée de flammes.

L'homme chargea, le couteau tenu au niveau de sa cuisse, pointe vers le haut : la préparation typique d'un coup mortel. Même en l'affrontant, il restait difficile de garder les yeux rivés sur le tueur, mais Rand esqua souplement et le Vent Souffle par-dessus le Mur trancha net la main armée de l'homme et finit par lui traverser proprement le cœur. Un instant, Rand plongea son regard dans des yeux déjà morts, même si le sang circulait encore dans le corps du tueur, puis il dégagea sa lame.

— Un Homme Gris..., dit-il en prenant ce qui lui sembla être sa première inspiration depuis des heures.

Le cadavre saignait abondamment sur le tapis et il n'était plus difficile du tout de le regarder, désormais. Avec les assassins dévoués aux Ténèbres, il en allait souvent ainsi : quand on les remarquait, il était déjà trop tard.

— C'est ridicule... Tu aurais pu me tuer sans peine. Pourquoi avoir joué toute cette comédie pour que je ne voie pas arriver un Homme Gris ?

Lanfear foudroya Rand du regard.

— Je n'ai pas recours aux Sans-Âme... Ne t'ai-je pas dit qu'il y a des... différends... entre les Élus ? Je me suis trompée d'une journée dans mes prédictions, mais il est encore temps que tu viennes avec moi. Pour apprendre. Et pour vivre. Cette épée... (Lanfear ricana.) Tu ne fais pas le dixième de ce qui est en ton pouvoir. Suis-moi et développe ton potentiel. Ou as-tu l'intention d'essayer de m'abattre ? Je t'ai libéré pour que tu puisses te défendre, ne perds pas ça de vue...

Son ton et sa posture indiquaient que Lanfear anticipait une attaque – ou au moins, qu'elle était préparée à la repousser. Mais ce ne fut pas ça qui arrêta Rand, ni la disparition opportune de l'obstacle invisible, un peu plus tôt. Lanfear était une Rejetée au service des Ténèbres depuis des millénaires. Comparée à elle, une sœur noire serait passée pour un bébé vagissant dans son berceau. Pourtant, il la voyait comme une femme. Même si ça lui donnait envie de se traiter de quintuple crétin (au minimum), Rand ne pouvait pas lever la main sur une femme. Si elle tentait de le tuer, peut-être... Mais elle ne bronchait pas, attendant la suite... S'il l'attaquait, elle était sans doute prête à lui infliger avec le Pouvoir des tortures qu'il n'imaginait même pas. Certes, il était parvenu à neutraliser Egwene et Elayne, mais ça faisait partie des choses qu'il réussissait sans réfléchir et qu'il ne pouvait pas reproduire à volonté. Il se souvenait de ce qu'il avait fait, pas de la méthode à employer.

Au moins, il tenait fermement le *saidin*. Cette fois, Lanfear ne l'aurait pas par surprise. La nausée provoquée par la souillure n'était rien. Le *saidin*, c'était la vie, et peut-être bien la... survie.

Une pensée traversa soudain l'esprit de Rand. Les Aiels ! Même un Homme Gris n'aurait pas pu franchir une porte gardée par six guerriers du désert.

— Que leur as-tu fait ? grogna Rand en reculant jusqu'à la porte sans quitter Lanfear des yeux.

Si elle utilisait le Pouvoir, il capterait peut-être un avertissement dans son regard.

— Qu'as-tu fait aux Aiels postés dans l'antichambre ?

— Rien du tout... Tu ne devrais pas sortir. Cette attaque vise peut-être à éprouver ta vulnérabilité, rien de plus, mais quand on fait l'idiot, on peut mourir même pendant une répétition générale.

Rand ouvrit la porte et découvrit une scène de cauchemar.



La Pierre résiste



Des Aiels morts gisaient sur le sol à côté des cadavres de trois hommes des plus ordinaires vêtus d'une veste et d'un pantalon tout aussi ordinaires. Mais les six Aiels avaient été tués – à savoir, la totalité de la garde –, et certains, semblait-il, avant même d'avoir compris ce qui se passait. D'autre part, chacun des « types ordinaires » avait au moins deux lances aielles dans le corps.

Mais ce n'était qu'une infime partie de l'horreur. Dès qu'il avait ouvert la porte, le fracas de la bataille avait agressé les oreilles de Rand : des cris, des hurlements, le choc de l'acier contre l'acier amplifié par les colonnes de pierre rouge. À la lumière des lampes dorées, les Défenseurs se battaient pour survivre contre des colosses qui faisaient tous une bonne tête de plus qu'eux. Des guerriers en cotte de mailles qui ressemblaient à des hommes, n'étaient les cornes, le museau ou le bec qui remplaçaient leur nez ou leur bouche. Des Trollocs... Plus souvent munis de pattes ou de sabots que de pieds et acharnés à tuer leurs adversaires avec d'étranges haches à pique, des lances terminées par des crochets ou de bizarres cimenterres incurvés à l'envers.

Un Myrddraal les commandait. En armure noire, la peau blanchâtre – d'où le surnom de Blafard –, ce spectre virevoltant semblait une exsangue incarnation de la mort.

Quelque part dans la forteresse, un gong sonna l'alarme puis se tut brusquement.

Plus nombreux que les Trollocs, les Défenseurs se battaient comme des lions. Pourtant, ils avaient subi plus de pertes que les monstres. À l'instant où Rand franchissait le seuil de ses appartements, le Blafard arracha d'une main la moitié du visage d'un capitaine et, de l'autre, trancha la gorge d'un Défenseur avec une lame noire. Vif comme un serpent, il évita les coups de lance que tentèrent de lui donner quelques soldats.

Confrontés à ce qu'il tenait pour des créatures de contes destinés à effrayer les enfants, les Défenseurs craquaient nerveusement. Tête nue, sans doute parce qu'il avait perdu son casque, un homme propulsa sa lance au hasard puis tenta de fuir. L'énorme hache d'un Trolloc s'abattit, faisant éclater son crâne comme une noix. Malgré cet exemple, un autre soldat regarda le Myrddraal, puis il décida de détalé.

Le Blafard fendit la foule de combattants pour l'intercepter. On eût dit un serpent en chasse.

— Blafard ! cria Rand. Blafard, à nous deux !

Le Myrddraal s'immobilisa avec tant de fluidité qu'on aurait pu jurer qu'il n'avait jamais bougé. Quand le visage sans yeux se tourna vers lui, la peur déferla sur Rand... et glissa sur le cocon de

calme glacial qui le protégeait de tout lorsqu'il avait saisi le *saidin*. « Le regard des Sans-Yeux est l'autre nom de la peur », disait un proverbe des Terres Frontalières. Dans sa jeunesse, Rand croyait que les Blafards chevauchaient les Ténèbres en guise de monture et devenaient invisibles dès qu'ils se mettaient de profil. Ces vieilles fantaisies n'étaient pas si fausses que ça, tout compte fait.

Tandis que le Myrddraal fondait sur lui, Rand sauta par-dessus les cadavres pour venir à sa rencontre.

— Tous pour la Pierre ! s'écria-t-il alors que ses bottes glissaient sur le marbre poisseux de sang. La Pierre résiste !

Un échantillon des cris de guerre qu'il avait entendus la nuit où la Pierre, justement, n'avait pas résisté.

Dans son dos, le jeune homme crut entendre une voix féminine le traiter de « crétin ». Mais il n'avait pas de temps à perdre avec Lanfear et ses agissements éventuels. Avoir glissé était passé près de lui coûter la vie, sa lame de feu détournant de justesse celle du Blafard.

— Tous pour la Pierre ! La Pierre résiste !

S'il ne parvenait pas à rallier les Défenseurs à lui, Rand allait devoir affronter seul un Myrddraal et vingt Trollocs.

— La Pierre résiste ! lança une voix, faisant écho à son cri.

— La Pierre résiste ! cria un autre Défenseur.

L'illusion étant renforcée par les plates d'armure de sa poitrine qui ressemblaient à des écailles, le Blafard évoquait irrésistiblement un serpent. Mais un fer-de-lance lui-même ne frappait pas si vite. Au début, Rand dut se contenter d'esquiver les coups qui visaient son torse nu hautement vulnérable. Les blessures provoquées par les lames noires s'infectaient, se révélant presque aussi difficiles à guérir que la plaie dont Rand sentait déjà les élancements. Chaque fois que l'acier noir fabriqué à Thakandar, sous les pentes du mont Shayol Ghul, percutait la lame rouge et or forgée par le Pouvoir, des éclairs blancs éblouissants jaillissaient dans l'antichambre.

— Tu vas crever, cette fois ! lâcha le Myrddraal d'une voix rauque qui évoquait un crissement de feuilles mortes. Je donnerai ta carcasse aux Trollocs et tes femmes égayeront ma couche !

Rand continua à se battre avec sa lucidité coutumière... et l'énergie du désespoir. Le Blafard savait se servir d'une épée, ça ne faisait pas de doute. Pourtant, à un moment, le jeune homme eut l'occasion de frapper délibérément l'arme de son adversaire, pas simplement de la dévier. Avec un grésillement de glace qui tombe dans du métal en fusion, la lame rouge et or coupa en deux l'épée noire. Le coup suivant de Rand détacha des épaules du Myrddraal sa tête sans yeux. Les bras tremblants sous l'onde de choc, le jeune homme vit un geyser de sang jaillir du cou de sa victime.

Le monstre ne s'écroula pourtant pas. Zébrant l'air avec son épée brisée, il avança en titubant au milieu du champ de bataille.

Au moment où la tête de leur chef s'écrasait sur le sol, les Trollocs survivants s'écroulèrent. Se tordant de douleur sur le sol, ils tentèrent de s'arracher les cheveux avec leurs mains couvertes de crin. La faiblesse des Myrddraals et des Trollocs... Se méfiant des monstres inférieurs, les Blafards avaient tendance à les asservir par l'intermédiaire d'un lien dont Rand ignorait la nature. Cette précaution leur assurait la loyauté des Trollocs. Mais quand leur maître mourait, ceux-ci ne lui survivaient pas plus de quelques instants.

Les Défenseurs encore en état de se battre, à peine une vingtaine, ne perdirent pas de temps. Frappant avec leur lance, ils lardèrent les monstres de coups jusqu'à ce qu'ils ne bougent plus.

Certains firent tomber le Myrddraal, mais leurs coups de lance ne parvinrent pas à le vider de son énergie perverse.

Quand les Trollocs se furent enfin tus, les gémissements des humains blessés devinrent audibles. Les Défenseurs avaient payé un lourd tribut à l'ennemi, aujourd'hui. Presque invisible sur le marbre noir, le sang formait une mare sinistre.

— Laissez-le ! cria Rand aux Défenseurs qui s'acharnaient sur le Blafard. Il est déjà mort, de toute façon. Mais les Sans-Yeux s'entêtent à nier leur fin.

Une information que Lan avait fournie à Rand en des temps qui lui paraissaient très lointains. Jusque-là, il n'avait pas eu l'occasion de la vérifier.

— En revanche, occupez-vous des blessés.

Avec un dernier regard pour le monstre décapité au torse lacéré, les soldats s'écartèrent du Rôdeur – le nom qu'on donnait aux Myrddraals à Tear, dans les contes pour enfants. Puis ils circulèrent entre leurs camarades blessés, aidant les moins touchés à se relever et tirant les autres à l'écart. Les morts, très nombreux, restèrent où ils étaient. Quant aux soins, ils se limitèrent à des pansements de fortune confectionnés avec des bandes de tissu arrachées à des chemises imbibées de sang.

Les Défenseurs, naguère si prompts à bomber le torse, n'en menaient plus large. Leur plastron cabossé, entaillé et maculé de sang, leur uniforme noir et or en lambeaux, ils étaient presque tous tête nue et s'appuyaient sur leur lance pour ne pas tomber. Le souffle court, les yeux hagards, ils affichaient l'étrange mélange de terreur pure et d'indifférence aveugle caractéristique des survivants d'une bataille. Les yeux rivés sur Rand, ils semblaient se demander s'il n'avait pas invoqué lui-même ces ignobles créatures tout droit sorties de la Flétrissure.

— Nettoyez les fers de vos lances, leur conseilla Rand. Le sang d'un Blafard finit par brûler comme de l'acide s'il est exposé à l'air trop longtemps.

La plupart des hommes obéirent, utilisant tout ce qui leur tombait sous la main, y compris les manches des vestes de leurs camarades morts.

Les échos de lointaines batailles – des cris étouffés et des cliquetis d'armes – montaient de tous les couloirs. Les Défenseurs avaient obéi deux fois à Rand. Seraient-ils partants pour une troisième ? Eh bien, il allait le découvrir.

— Suivez-moi, ordonna-t-il en se dirigeant vers un couloir.

Espérant que ça ne lui vaudrait pas de recevoir une lance entre les omoplates, il brandit son épée afin de rappeler à ces hommes qui il était. Dans sa situation, on devait prendre des risques.

— La Pierre résiste ! Tous pour la Pierre !

Un moment, Rand n'entendit que le bruit de ses propres pas. Puis d'autres semelles martelèrent le sol de marbre.

— Pour la Pierre ! cria un homme.

— Pour la Pierre et le seigneur Dragon ! lancèrent d'autres Défenseurs.

Accélérant le pas, Rand guida son armée en lambeaux – vingt-trois soldats, tout compte fait – dans les profondeurs de la forteresse.

Où était Lanfear et quel rôle avait-elle joué dans cette affaire ? Rand ne put pas s'appesantir sur ce sujet. Il y avait des morts partout dans les couloirs de la Pierre. Des Défenseurs, des domestiques, des Aiels, tous gisant dans une mare de leur propre sang. Rand remarqua aussi des nobles dames et des servantes frappées dans le dos alors qu'elles tentaient de fuir. En matière de meurtre, les

Trollocs n'étaient pas sélectifs, car ils prenaient plaisir à tuer, tout bêtement. Les Myrddraals étaient pires, parce qu'ils cherchaient la gloire dans la douleur et le sang.

La Pierre de Tear était un champ de bataille. Dans les couloirs, des bandes de Trollocs semaient la mort. Parfois commandés par un Blafard et parfois de leur propre chef, ils taillaient en pièces les Aiels et les Défenseurs. Jamais rassasiés, ils traquaient les serviteurs désarmés pour les éventrer.

Rand lança son « armée » sur toutes les Créatures des Ténèbres qui se dressèrent sur son chemin. Comme à la parade, il trancha indifféremment des têtes et des membres. Face à un Blafard, seuls les Aiels ignoraient la peur. Les Aiels et lui. Fou de rage, il négligeait les Trollocs pour s'en prendre aux Myrddraals. Parfois, ceux-ci emportaient avec eux dans la mort une dizaine de monstres inférieurs, et parfois non.

Plusieurs guerriers de Rand tombèrent pour ne plus se relever, mais des Aiels vinrent renforcer l'héroïque détachement. Des hommes se séparèrent du groupe, entraînés dans des escarmouches sanglantes. D'autres tombèrent encore, et furent remplacés jusqu'à ce qu'il ne reste aucun des frères d'armes d'origine du seigneur Dragon. À certains moments, celui-ci se battit seul ou, en quête d'autres ennemis, se retrouva en train de courir dans un couloir où il n'y avait que lui et des morts.

Accompagné de deux Défenseurs, tandis qu'il remontait une colonnade surplombant une longue salle, il vit Moiraine et Lan cernés par des Trollocs. Alors que l'Aes Sedai se tenait bien droite, telle une légendaire reine des batailles, des silhouettes monstrueuses s'embrasaient autour d'elle. Mais d'autres monstres les remplaçaient, accourant par grappes de sept ou huit.

Lan fauchait sans relâche les Trollocs qui échappaient au feu de Moiraine. Le visage rouge de sang, le Champion dansait parmi les monstres comme s'il était en train de s'exercer devant une glace.

À croire qu'il avait des yeux dans le dos, il se retourna au moment où un Trolloc à gueule de loup s'apprêtait à frapper Moiraine avec sa lance. D'un seul coup d'épée, Lan ouvrit le genou du monstre, qui s'écroula mais eut encore la force de menacer son vainqueur avec sa lance. Un autre Trolloc en profita pour frapper le Champion aux jambes avec le plat de sa lame, le faisant trébucher.

Rand ne put pas intervenir, car cinq Trollocs choisirent cet instant pour fondre sur ses deux compagnons et lui. Une masse de muscles, de gueules grotesques, de défenses de sanglier et de cornes de bétail poussa les trois humains hors de la colonnade. À cinq contre trois, les Trollocs auraient normalement dû avoir la partie facile. Mais Rand appartenait au trio d'hommes, et son épée tranchait les cottes de mailles avec aussi peu de difficulté que les cous ou les poignets.

Un des Défenseurs succomba et l'autre se lança à la poursuite d'un Trolloc blessé – le seul survivant des cinq attaquants d'origine.

Rand se précipita dans la colonnade. Une odeur de chair brûlée montait de la longue salle au sol jonché de cadavres. Mais Moiraine et Lan n'étaient nulle part en vue.

Ainsi se déroulaient toutes les batailles pour la Pierre... ou pour la vie de Rand. Les affrontements éclataient, dérivait loin de l'endroit où ils avaient commencé ou cessaient quand un des camps était vaincu.

Dans les couloirs, les hommes luttèrent contre des Myrddraals, des Trollocs... et d'autres hommes. Car il y avait des Suppôts des Ténèbres parmi les assaillants. Des brutes mal habillées qui devaient être un mélange d'anciens soldats et de bagarreurs de taverne. Aussi terrorisés par les Trollocs que les Défenseurs, ils massacraient à tour de bras pour oublier leur angoisse. En deux occasions, Rand vit des Trollocs en découdre contre leurs semblables. Des monstres que leurs Myrddraals ne contrôlaient plus et qui laissaient libre cours à leur soif de sang. Si ça les poussait à

s'entre-tuer, pourquoi venir les déranger ?

De nouveau seul et à la recherche d'adversaires, Rand tomba sur trois Trollocs, chacun deux fois plus large d'épaules et bien plus grand que lui. L'un d'eux, un bec d'aigle saillant sur son visage sinon tout à fait humain, était occupé à couper le bras d'une noble dame. Les autres le regardaient, se léchant les babines. Aucune viande ne déplaisait à ces monstres. Aucune.

Rand ne sut jamais qui fut le plus surpris, les Trollocs ou lui. Mais il se ressaisit le premier.

Bec d'Aigle fut le premier à périr, la cotte de mailles et le ventre ouverts. La figure d'escrime nommée le Léopard dans un Buisson d'Épineux aurait dû avoir raison des deux autres créatures. Mais l'agonisant recroquevillé sur le sol eut une ultime ruade et faucha les jambes de Rand. Parvenant à ne pas tomber, le jeune homme vacilla cependant, et il rata sa cible. Alors que le premier Trolloc s'écartait, le deuxième, emporté par son élan, percuta Rand, s'empala sur sa lame, le renversa et s'écroula sur lui, bloquant son bras droit. Le monstre encore debout leva sa hache et ce qui pouvait passer pour un sourire se dessina sur sa gueule de sanglier hérissée de défenses.

Rand tenta en vain de bouger.

Une lame incurvée décolla la tête de sanglier des épaules humaines du Trolloc.

Dégageant sa lame, un quatrième Trolloc eut un rictus qui dévoila sa denture de chèvre. Ses oreilles frémissant à côté de ses cornes, il resta un instant immobile, puis détala à la vitesse du vent dans le fracas que produisaient ses sabots sur le sol de marbre.

Sonné, Rand se dégagea tant bien que mal du cadavre et se releva.

Un Trolloc m'a sauvé ? Un Trolloc ?

Couvert de sang – le fluide visqueux et noir des monstres –, Rand sonda le couloir dans la direction où avait filé son sauveur. Au bout de ce corridor, deux Myrddraals se battaient en duel, leurs lames s'entrechoquant à une vitesse incroyable. Ils disparurent bientôt dans un couloir latéral, les éclairs blancs qui jaillissaient de leurs armes se volatilisant avec eux.

Je suis fou ! Voilà la vérité. Je suis dingue et c'est une hallucination délirante.

— Tu prends des risques fous à courir partout avec cette misérable épée.

Rand se retourna et découvrit Lanfear. Elle avait repris l'apparence d'une fille aussi jeune que lui et peut-être plus. Tirant sur l'ourlet de sa robe quand elle enjamba la dépouille de la noble dame, elle avançait sans plus d'émotion que s'il s'était agi d'un tronc d'arbre.

— Tu te construis une cabane avec des brindilles alors que d'un claquement de doigts, tu pourrais faire jaillir du sol des palais de marbre. Ces Trollocs, il t'aurait suffi de le vouloir pour les massacrer en un clin d'œil et t'approprier ce qui leur tient lieu d'âme. Au lieu de ça, ils ont failli te tuer. Il faut que tu te formes. Viens avec moi.

— Quand es-tu intervenue ? Le Trolloc qui m'a sauvé, c'était ton œuvre ? Ou les Myrddraals qui se battaient ? Réponds !

Lanfear dévisagea Rand un moment avant de secouer presque tristement la tête.

— Si je te le disais, tu t'attendrais à ce que ça se reproduise, et ça pourrait te coûter la vie. Aucun de mes compagnons ne sait où je suis et ça me va très bien. N'espère pas que je me compromette pour t'aider.

— Espérer que tu m'aides ? Alors que tu veux m'attirer dans le camp des Ténèbres ? Tes bonnes paroles ne me feront pas oublier qui tu es.

Rand canalisa le Pouvoir. Décollant du sol, Lanfear alla s'écraser contre une tapisserie – assez fort pour que ça lui arrache un grognement. Le jeune homme la maintint ainsi, les bras en croix et les

pieds en l'air, épinglée comme un papillon sur une scène de chasse délicatement tissée.

Comment avait-il coupé Egwene et Elayne du Pouvoir ? Il fallait qu'il se le rappelle.

Soudain, il décolla à son tour du sol et alla s'écraser contre le mur, en face de Lanfear. Une force invisible lui écrasait la poitrine, l'empêchant de respirer.

— Tout ce que tu peux faire, Lews Therin, dit la Rejetée, qui semblait n'avoir aucune peine à aspirer de l'air, je peux le faire aussi, et bien mieux que toi.

Malgré sa posture peu glorieuse, Lanfear demeurait impassible. Le vacarme de la bataille se rapprocha un instant, puis s'éloigna de nouveau.

— Tu utilises une infime fraction de ton potentiel et te détournes de tout ce qui te permettrait d'écraser tes ennemis. Où est *Callandor*, Lews Therin ? Toujours dans ta chambre, comme un ornement inutile ? Maintenant que tu l'as libérée, crois-tu être le seul à pouvoir la manier ? Si Sammael est ici, il s'en emparera et la retournera contre toi. Moghedien elle-même la volerait pour t'empêcher de l'avoir. Et s'attirer des avantages en la cédant à un Élu.

Rand lutta contre ce qui le retenait. Rien ne bougea, à part sa tête, qui oscillait furieusement de droite à gauche. *Callandor* entre les mains d'un Rejeté ? Un mâle ? L'idée seule le rendait fou de rage et de frustration. Il canalisa, tentant de faire sauter ses entraves, mais il aurait tout aussi bien pu n'y avoir rien à faire sauter.

Soudain, il fut libre et bascula en avant, continuant à se débattre avant d'avoir compris que ça ne servait plus à rien. Bien entendu, ça n'avait non plus aucun rapport avec ses dérisoires tentatives...

Il regarda Lanfear, toujours en suspension, l'air très détendue. Elle essayait de l'amadouer, de l'inciter à se montrer moins dur avec elle. Que faire des flux qui la retenaient ? Les nouer et la laisser en plan ? Dans ce cas, elle risquait de détruire la moitié de la Pierre en essayant de se libérer. Si un Trolloc ne la tuait pas, la prenant pour une résidente des lieux. Cette idée n'aurait pas dû troubler Rand, car la mort d'une Rejetée n'avait rien d'un drame, mais abandonner une femme, ou quiconque d'autre, en pâture aux Trollocs le répugnait.

Voyant le calme de Lanfear, Rand cessa de s'inquiéter pour elle. Tant qu'elle ne serait pas coupée du Pouvoir, nul dans la Pierre ne pourrait lui faire du mal. S'il pouvait trouver Moiraine afin qu'elle tisse un bouclier...

Une nouvelle fois, Lanfear prit la décision à sa place. Le choc en retour des flux brisés faisant sursauter Rand, elle se réceptionna doucement sur le sol. Sous le regard de son geôlier dépité, elle s'écarta du mur en époussetant sa robe.

— Tu n'as pas pu faire ça..., couina Rand contre toute évidence.

— Tu crois que j'ai besoin de voir un flux pour le défaire ? Il me suffit de connaître sa nature et de savoir où il est. Tu vois, il te reste encore beaucoup à apprendre. J'aime bien que tu sois déconcerté. Tu as toujours été trop sûr de toi et trop droit dans tes bottes. Au fond, douter t'a toujours fait du bien, mais tu t'y autorises rarement. À propos, oublierais-tu *Callandor* ?

Rand hésitait toujours. Une Rejetée se tenait face à lui, et il ne pouvait rien faire. Se détournant, il partit au pas de course vers l'épée de cristal. Le rire de Lanfear parut le suivre longtemps.

Cette fois, il ne fit pas de détour pour affronter des Trollocs ou des Myrddraals. En fait, il ne daigna même pas ralentir quand il en vit, sauf s'ils tentaient de lui barrer le passage. Là et seulement là, son épée de flammes lui frayait un passage parmi les monstres. En chemin, il vit Perrin et Faile, lui la hache au poing et elle protégeant ses arrières avec des couteaux. Refroidis par la hache et les yeux jaunes du jeune homme, les Trollocs ne semblaient pas très combatifs. Rand continua à avancer

sans hésitation. Si un Rejeté s'emparait de *Callandor*, tous les occupants de la forteresse seraient morts avant le lever du soleil.

À bout de souffle, Rand entra dans l'antichambre et slaloma entre les cadavres, en piétinant quelques-uns dans sa hâte de retrouver *Callandor*. Ouvrant les deux battants de sa porte, il vit l'épée de cristal. Trônant sur son présentoir, elle reflétait les derniers rayons du soleil couchant, comme si elle l'attendait.

Alors qu'il la voyait devant lui, intacte, il eut un haut-le-cœur à l'idée de la toucher. Un jour, il avait utilisé l'arme comme elle devait l'être. Une seule fois. Désormais, il savait ce qui l'attendait lorsqu'il recommencerait, s'en servant pour puiser plus de pouvoir dans la Source qu'aucun être humain n'en était capable sans aide. Du coup, faire disparaître sa lame rouge et or lui parut un effort surhumain. Et quand elle se volatilisa, il faillit la rappeler.

Traînant les pieds, il contourna la dépouille de l'Homme Gris et posa les mains sur la poignée de *Callandor*. Elle était froide comme du cristal resté trop longtemps dans le noir. Mais pas lisse au point de risquer de glisser entre ses doigts.

Une étrange sensation incita Rand à se retourner. Un Blafard se tenait dans l'encadrement de la porte, hésitant. Son visage blême sans yeux se braqua sur *Callandor*.

Rand puisa du *saidin* dans la Source, l'en tira même littéralement par l'intermédiaire de *Callandor*, qui se mit à briller comme un soleil de midi entre ses mains. Le Pouvoir déferla en lui, le percutant tel un coup de tonnerre devenu solide. Dans un flot d'obscurité, la souillure le submergea. Alors que de la roche en fusion coulait dans ses veines, le froid qui régnait à l'intérieur de lui aurait pu glacer l'astre du jour. S'il ne déchaînait pas cette puissance, il exploserait comme un melon pourri.

Le Myrddraal se détourna, décidé à fuir. Mais ses vêtements noirs et son armure tombèrent sur le sol, laissant flotter dans l'air des débris grasseux.

Rand prit conscience à cet instant qu'il avait canalisé le Pouvoir. Qu'avait-il fait exactement ? Au péril de sa vie, il aurait été incapable de le dire.

Mais tant qu'il tenait *Callandor*, rien ne pouvait le menacer. En lui, le Pouvoir pulsait comme le cœur du monde. L'épée entre les mains, il pouvait tout faire. Le Pouvoir le battait comme du fer chauffé au rouge – un marteau de forgeron capable de briser des montagnes. Un filament poussa dans l'antichambre les restes encore en suspension dans l'air du Myrddraal. Puis ses vêtements et son armure suivirent le même chemin. Ensuite, un flux de très petite taille incinéra le tout.

Rand sortit, prêt à rendre la monnaie de leur pièce à ceux qui le traquaient.

Certains étaient arrivés jusqu'à l'antichambre. Un autre Blafard et un petit groupe de Trollocs morts de peur se tenaient entre les colonnes, à l'autre bout de la salle, et regardaient retomber lentement vers le sol une ultime particule de cendre – tout ce qui restait du Myrddraal, de sa tenue et de son équipement. Dès qu'ils virent Rand, *Callandor* brandie, les Trollocs hurlèrent à la mort. Le Blafard, lui, en resta comme pétrifié.

Le Dragon Réincarné ne laissa pas une chance de fuir à ses adversaires. Avancé d'un pas vif mais tranquille vers eux, il canalisa le Pouvoir et des flammes jaillirent du sol de marbre, juste sous les Créatures des Ténèbres. Pour se protéger de la chaleur, Rand leva une main devant son visage. Quand il atteignit l'endroit où auraient dû se tenir ses ennemis, il ne vit que des cercles grisâtres sur le marbre noir qui ne vomissait plus de flammes.

Rand entreprit alors une longue errance dans la forteresse. Partout où il passa, les Trollocs et les

Myrddraals périrent par le feu. Il les réduisit en cendres alors qu'ils affrontaient des Aiels ou des Défenseurs ou massacraient des domestiques qui tentaient maladroitement de se défendre avec des lances et des épées prises sur des cadavres. Il les brûla vifs tandis qu'ils couraient, parfois à la poursuite de nouvelles victimes et le plus souvent pour le fuir.

Rand accéléra le pas, finissant par courir, et dépassa presque sans les voir les blessés qui criaient au secours et les morts souvent démembrés. Mais il n'allait pas assez vite ! Pendant qu'il tuait quelques poignées de monstres, d'autres faisaient encore des ravages, ne serait-ce que pour parvenir à sortir vivants de ce piège.

Rand s'immobilisa soudain dans un large couloir au sol jonché de morts. Il devait faire quelque chose de plus – quelque chose de mieux. Le Pouvoir glissait le long de ses os, pure essence du feu. Oui, quelque chose de plus. Le Pouvoir lui gelait la moelle des os.

Un moyen de les tuer tous et au même moment... La souillure du *saidin* déferlait sur lui, montagne d'ignobles détritiques qui menaçait d'ensevelir son âme. Levant *Callandor* au-dessus de sa tête, il puisa dans la Source et s'arrêta seulement quand il fut sur le point de pousser des cris semblables à des flammes pétrifiées.

Il devait les tuer tous !

Sous le plafond, au-dessus de sa tête, l'air commença à tourbillonner, puis cette rotation s'accéléra et des striures rouges, blanches et argent apparurent. Le vortex s'enroula comme un serpent, bouillonna plus fort et émit une sorte de plainte tandis qu'il devenait plus petit comme s'il s'effondrait sur lui-même.

Le front ruisselant de sueur, Rand riva les yeux sur le phénomène qu'il aurait été incapable d'identifier. Zébrant l'air, des flux si nombreux qu'il n'aurait même pas osé commencer à les compter le reliaient à cette masse. Oui, masse... Car le poids du vortex augmentait à mesure qu'il s'effondrait sur lui-même. *Callandor* brillait désormais si violemment que Rand dut fermer les yeux pour ne pas être ébloui – peine perdue, car la lumière se révéla assez forte pour lui blesser la rétine à travers les paupières.

Le Pouvoir se déversait en lui tel un torrent assez furieux pour emporter tout ce qui faisait la personnalité de Rand. Il devait relâcher cette puissance. Il le fallait. Se forçant à ouvrir les yeux, il découvrit ce qui semblait être la somme de tous les orages du monde ramenés à la taille d'une tête de Trolloc.

Il devait... il devait... devait...

Maintenant.

Cette pensée dérivait à la lisière de sa conscience comme l'écho d'un concert de ricanements. Coupant les flux qui s'échappaient de lui, Rand laissa le vortex continuer à tourner et à gémir comme une lime sur de l'os.

Maintenant.

Les éclairs apparurent, explosant au plafond comme une gerbe de torrents argentés. À l'instant où un Myrddraal déboulait d'un couloir latéral, une demi-douzaine d'éclairs fondirent sur lui, le percutèrent et le firent exploser. Les autres « torrents » se répandirent partout dans le couloir et s'engagèrent dans tous les embranchements. Au-dessus de la tête de Rand, d'autres jaillissaient à chaque seconde, remplaçant ceux qui étaient partis en chasse.

Rand n'avait pas la moindre idée de ce qu'il venait de faire. Sans savoir comment fonctionnait le vortex, il pouvait simplement rester où il était, tremblant à cause du Pouvoir qui l'emplissait du désir

irrépressible de l'utiliser encore et encore, au risque que cela le détruise.

Les Myrddraals et les Trollocs mouraient, il le sentait, massacrés par les fantastiques éclairs. En cet instant, il était capable de les tuer partout – partout dans le monde, oui ! Avec *Callandor*, rien ne lui était impossible. Mais s'il essayait d'exterminer ses adversaires, il mourrait, ça ne faisait pas le moindre doute.

Les éclairs se ternirent puis disparurent avec la mort de la dernière Créature des Ténèbres. Peu après, le vortex tourbillonnant implosa avec un grand bruit d'air qui s'engouffre dans quelque chose. Mais *Callandor* continua de briller comme le soleil et le Pouvoir ne cessa pas de faire trembler Rand de la tête aux pieds.

À dix pas de lui, s'avisa-t-il soudain, Moiraine le regardait comme si elle ne l'avait jamais vu. S'il n'y avait pas un pli de travers sur sa robe bleue, quelques mèches de cheveux rebelles s'échappaient de sa coiffure. Pour autant que ce soit possible chez une Aes Sedai, elle semblait fatiguée et... bouleversée.

— Comment... ? Ce que tu as fait dépasse mon imagination. Tu m'entends ?

Lan apparut au bout du couloir. Épée au poing, le visage couvert de sang et les vêtements déchirés, il approchait d'une démarche vacillante, mais Moiraine, sans quitter Rand des yeux, leva une main pour lui signifier de s'arrêter, comme si continuer à avancer avait été trop dangereux.

— Tu vas bien, Rand ?

Le jeune homme détourna la tête de Moiraine et son regard se posa sur le cadavre d'une fillette brune. Étendue sur le dos, ses yeux écarquillés fixant le plafond, la malheureuse n'avait plus qu'une plaie sanglante à la place du ventre. Le cœur serré, Rand se pencha pour écarter quelques mèches de son front.

Ce n'est qu'une enfant, par la Lumière ! J'ai agi trop tard. Pourquoi avoir tant traîné ? Une enfant !

— Rand, je m'assurerai qu'on prenne soin de sa dépouille, dit Moiraine. Tu ne peux plus rien faire.

— Avec cette arme, rien ne m'est impossible ! lança Rand, ses doigts tremblant tellement qu'il avait du mal à ne pas lâcher *Callandor*. Rien du tout !

— Rand ! l'implora Moiraine.

Il n'écouterait pas. Le Pouvoir était en lui.

Callandor brilla plus fort et il *devint* le Pouvoir. Propulsant des flux dans le corps de l'enfant, il chercha, tenta de rétablir des connexions, travailla à l'aveuglette.

La petite se releva, les membres raides comme ceux d'un pantin.

— Rand, tu ne peux pas faire ça ! Non, pas ça !

Respire ! Allons, il faut que tu respires !

La poitrine de la fillette se souleva.

Ton cœur... Il doit battre !

Du sang déjà noir et visqueux jaillit du torse ouvert de l'enfant.

Vis ! Vis ! Que la Lumière te brûle ! Je n'ai pas fait exprès d'arriver trop tard.

Des yeux morts se posèrent sur Rand sans le voir.

— Moiraine, elle doit vivre ! Il faut la guérir ! Moi, je ne sais pas comment faire.

— On ne guérit pas de la mort, Rand. Tu n'es pas le Créateur.

Rand sonda le regard voilé de l'enfant, puis il rappela à contrecœur ses flux. Le cadavre

s'écroula.

Le cadavre...

Levant les yeux au ciel, Rand hurla à la mort aussi fort qu'un Trolloc. Des entrelacs de flammes grésillèrent contre les murs et le plafond tandis qu'il laissait libre cours à sa rage.

Vidé de son énergie, il se coupa du *saidin*, le repoussant avec autant d'efforts que s'il s'agissait d'un rocher. C'était comme repousser la vie, en un sens. Et avec le Pouvoir, toutes ses forces coulaient hors de son corps. Seule la souillure demeura, écrasant linceul d'obscurité et d'ignominie. Pour ne pas tomber, il dut s'appuyer sur *Callandor*, provisoirement transformée en canne.

— Les autres..., croassa-t-il, la gorge douloureuse. Elayne, Perrin, tous... Suis-je intervenu trop tard pour eux ?

— Non, répondit Moiraine d'un ton apaisant. (Mais elle n'approchait toujours pas de Rand, et Lan semblait plus prêt que jamais à s'interposer entre eux.) Il ne faut pas...

— Sont-ils vivants ?

— Oui. Je te le jure.

S'efforçant de ne pas regarder le cadavre de la fillette, Rand acquiesça faiblement. Trois jours d'attente, pour qu'il puisse se réjouir de quelques baisers volés. S'il avait bougé plus tôt... Mais durant ces trois jours, il avait aussi appris des choses qui lui serviraient, s'il réussissait à les mettre dans le bon ordre. Et au moins, il n'avait pas agi trop tard pour sauver ses amis.

— Comment les Trollocs sont-ils entrés ? Je doute qu'ils aient escaladé les murs comme les Aiels, surtout avant la tombée de la nuit. Au fait, le soleil est-il encore levé ? (Rand secoua la tête comme s'il voulait en chasser des pensées parasites.) Aucune importance. Alors, ces Trollocs, comment sont-ils entrés ?

— Huit grandes barges à grain se sont amarrées aux quais de la Pierre en fin d'après-midi, répondit Lan. Apparemment, personne ne s'est demandé pourquoi elles venaient de l'aval du fleuve, ni pour quelle raison elles choisissaient les quais de la forteresse. Et encore moins pourquoi les marins ont laissé toutes les écoutilles fermées jusqu'à ce qu'il commence à faire sombre. Une caravane de chariots est également arrivée il y a environ deux heures. Trente véhicules censés convoier les possessions de quelque nobliau de retour à la Pierre. Une fois les bâches retirées, il est apparu que les chariots, comme les barges, étaient chargés jusqu'à la gueule de Myrddraals et de Trollocs. S'il y a eu d'autres protocoles d'infiltration, je ne les connais pas...

Rand acquiesça de nouveau et cet effort lui coupa les jambes. Lan bondit et glissa une épaule sous le bras du jeune homme pour le soutenir.

Moiraine approcha et prit entre ses mains le visage de Rand.

Un frisson courut dans tout le corps du jeune homme. Pas la glace brûlante d'une vraie guérison, mais un frémissement qui chassa la fatigue sur toute sa trajectoire. Enfin, presque toute la fatigue. Il en resta un peu, comme s'il avait passé la journée à sarcler les mauvaises herbes dans un champ de tabac.

N'ayant plus besoin de soutien, il s'écarta de Lan, qui le regarda d'un air soupçonneux. Parce qu'il doutait que Rand puisse tenir debout seul ? Ou parce qu'il s'interrogeait sur sa santé mentale, se demandant s'il était redevenu inoffensif ?

— Je n'ai pas éliminé toute ta fatigue, c'est volontaire, annonça Moiraine. Ce soir, tu auras besoin de dormir.

Dormir. Alors qu'il y avait tant à faire ? Pourtant, Rand hocha encore la tête. Alors qu'il ne

voulait surtout pas que Moiraine le surveille en permanence, il se surprit à lui faire une confidence :

— Lanfear était ici... Elle prétend n'être pour rien dans tout ça, et je la crois.

L'Aes Sedai ne parut pas surprise. En irait-il de même s'il mentionnait la proposition de la Rejetée ?

Au fond, il n'existait peut-être rien en ce monde qui fût susceptible de prendre cette femme au dépourvu.

— J'ai vu Lanfear, j'ai parlé avec elle, et nous n'avons pas tenté de nous entre-tuer. Ça ne vous surprend pas ?

— Tu ne serais pas capable de la tuer, de toute façon. Pour le moment... (Moiraine posa brièvement ses yeux noirs sur l'épée de cristal.) Pas sans aide... D'autre part, je doute qu'elle essaierait de t'abattre. Nous savons très peu de choses sur les Rejetés – et moins encore sur Lanfear, n'était qu'elle aimait Lews Therin Telamon. Dire que tu n'as rien à craindre d'elle serait exagéré, parce qu'elle a bien des moyens de te nuire, à part le meurtre, mais selon moi, tu n'as rien à redouter pour ta vie tant qu'elle espérera pouvoir ramener à elle son précieux Lews Therin.

Lanfear le voulait pour elle. La Fille de la Nuit, ce monstre que les mères, sans croire vraiment à son existence, utilisaient pour faire peur à leurs rejetons. Eh bien, cette « légende » lui glaçait les sangs, ça, c'était acquis.

Dans un autre ordre d'idées, Rand aurait volontiers éclaté de rire. Depuis toujours, il se sentait coupable dès qu'il posait seulement les yeux sur une autre femme qu'Egwene. Et voilà qu'elle ne voulait plus de lui ! En revanche, la Fille-Héritière d'Andor brûlait d'envie de l'embrasser – au minimum – et une Rejetée prétendait se mourir d'amour pour lui. Oui, dans d'autres circonstances, il y aurait eu de quoi rire. Mais pas là. Lanfear semblait jalouse d'Elayne. Comment l'avait-elle appelée, déjà ? « Mijaurée aux cheveux de paille ». De la folie, tout ça. De la folie furieuse !

— Demain..., souffla Rand en s'éloignant.

— Demain, quoi ? demanda Moiraine.

— Je vous dirai ce que j'ai décidé de faire.

En partie, en tout cas. S'il lui révélait tout, la tête que tirerait l'Aes Sedai risquait de le faire éclater de rire pour de bon. En supposant qu'il sache tout lui-même. Sans le savoir, Lanfear lui avait fourni une des toutes dernières pièces du puzzle. Et il venait de faire un nouveau pas en avant.

La main qui tenait *Callandor* serrée contre sa jambe trembla de nouveau. Avec cette arme, il pouvait tout faire.

Et je ne suis pas encore fou. Pas assez pour ça, en tout cas.

— Demain, oui. En attendant, je vous souhaite une bonne nuit à tous, si la Lumière y consent.

Demain, il déchaînerait la foudre – des éclairs bien différents de ceux qu'il avait utilisés ce soir. Un orage qui avait une chance de le sauver. Ou qui risquait de le tuer.

Non, il n'était pas encore fou.



Ce qui est caché



Non sans pousser un gros soupir, Egwene laissa sur sa table de nuit, près d'un livre ouvert, l'anneau de pierre veiné de bleu, de marron et de rouge. Un peu trop large pour un doigt humain, cet anneau avait une étrange particularité. Si on suivait sa circonférence du bout d'un index, on touchait la totalité de sa surface, comme s'il n'avait eu qu'une face. Bizarrement tordu et aplati, et même si ça paraissait impossible, le curieux bijou n'avait effectivement qu'un côté.

En chemise de nuit, comme toujours quand elle partait pour ce voyage-là, Egwene ne délaissait pas l'anneau parce qu'elle avait envie d'échouer, même si elle savait que sans lui la probabilité de l'échec était très élevée. Mais elle devait essayer sans l'aide de l'artefact. Sinon, alors qu'elle ambitionnait de nager, elle ne parviendrait jamais à faire plus que se mouiller les doigts de pied. Tant qu'à se lancer, pourquoi pas maintenant ? Eh bien, oui, maintenant !

Le gros livre relié de cuir était intitulé *Voyage au Tarabon*. Écrit trente-trois ans plus tôt – selon la date indiquée par l'auteur, un Kandorien nommé Eurian Romavni –, ce texte gardait tout son intérêt, car rien de très important ne pouvait avoir changé à Tanchico en si peu de temps. De toute façon, c'était le seul ouvrage sur le sujet qui contenait des plans et des illustrations utiles. Dans les autres livres sur le thème, on trouvait une lassante série de portraits de rois ou des scènes de batailles fantaisistes peintes par des gens qui n'y avaient pas assisté.

Alors qu'il faisait noir dehors, la lumière des lampes se révélait plus que suffisante. Une bougie à la cire d'abeille brûlait sur la table de nuit. Egwene se l'était procurée elle-même, parce que ce n'était pas le soir à demander un tel service à une domestique. Presque tous étaient en train de soigner les blessés, de pleurer leurs morts ou de panser leurs propres plaies. Devant la gravité de la situation, il n'avait pas été possible de guérir tout le monde – et très difficile de s'occuper de tous les malheureux qui risquaient de mourir s'ils ne recevaient pas de soins.

Elayne et Nynaeve attendaient près du lit à baldaquin, à côté des fauteuils à haut dossier où elles s'assieraient, flanquant leur amie endormie. Tentant de dissimuler leur nervosité, elles y arrivaient avec plus ou moins de succès. Si la Fille-Héritière affichait un calme convaincant, elle gâchait tout en fronçant les sourcils et en se mordant la lèvre inférieure dès qu'elle croyait qu'Egwene ne regardait pas. Nynaeve, elle, resplendissait de confiance. Le genre d'assurance qui réconfortait ses patients, à Champ d'Emond, lorsqu'elle les bordait dans leur lit de malade. Mais dans son regard, Egwene lisait très clairement de la peur.

Aviendha était assise en tailleur près de la porte, sa tenue gris et ocre ressortant vivement sur le fond bleu marine du tapis. La guerrière portait son long couteau au côté – plus un carquois sur l’autre hanche et quatre courtes lances qu’elle avait posées sur ses genoux. Sa rondache et son arc en corne, rangé dans un étui de cuir muni d’une lanière, afin qu’elle puisse se l’accrocher dans le dos, étaient appuyés contre le mur, à portée de sa main. Avec ce qui venait de se passer, Egwene ne pouvait pas blâmer son amie d’être armée jusqu’aux dents. Elle aurait elle-même bien aimé avoir en permanence un éclair prêt à zébrer l’air en cas de danger.

Rand, qu’a-t-il fait, par la Lumière ? Bon sang ! il m’a presque effrayée que les Blafards ! Et peut-être même plus. Dire qu’il peut faire une chose pareille sans même que je voie les flux !

S’asseyant sur le lit, Egwene prit le livre de voyage sur ses genoux et étudia pensivement une carte de Tanchico. On n’y voyait pas grand-chose d’utile, à vrai dire. Entourant le port, une dizaine de fortins protégeaient la ville bâtie sur trois péninsules : Verana à l’est, Maseta au centre et Calpene du côté grand large. Rien de très passionnant. La carte signalait aussi plusieurs grand-places, des zones dégagées qui devaient être des parcs et une multitude de monuments dédiés à des rois depuis longtemps retournés à la poussière. Parfaitement inutile, ça. Enfin, on indiquait quelques palais et un certain nombre d’éléments des plus étranges. Par exemple, le Grand Cercle, sur Calpene. Sur la carte, c’était un simple rond. Mais maître Romavni décrivait une immense esplanade où des milliers de gens pouvaient se masser pour suivre des courses de chevaux ou assister aux feux d’artifice donnés par les Illuminateurs. On trouvait aussi un Cercle du Roi, sur Maseta, qui se révélait plus grand que le « grand », et un Cercle de la Panarch, sur Verana, à peine plus petit.

La salle capitulaire de la Guilde des Illuminateurs était également indiquée, ce qui faisait comme le reste une belle jambe à Egwene. Sans nul doute, le texte devait avoir aussi peu d’intérêt.

— Tu es certaine de vouloir essayer sans l’anneau ? demanda Nynaeve.

— Sûre, oui, répondit Egwene aussi calmement qu’elle le pouvait.

Son cœur battait la chamade au moins autant que lorsqu’elle avait vu le premier Trolloc, lors de l’attaque. Tenant une pauvre femme par les cheveux, le monstre lui avait tranché la gorge comme s’il s’était agi d’un lapin. La malheureuse s’était d’ailleurs débattue en hurlant comme un lapin.

Tuer le Trolloc n’avait rien changé, puisque ça ne devait pas ramener sa victime. Et Egwene redoutait d’entendre ces horribles cris dans sa tête jusqu’à la fin de ses jours...

— Si ça ne marche pas, dit-elle, je pourrai réessayer avec l’anneau. (Elle se pencha pour faire une marque sur la bougie avec l’ongle de son pouce.) Réveillez-moi quand la cire aura fondu jusque-là. Par la Lumière ! comme j’aimerais avoir une horloge !

Elayne eut un petit rire qui semblait venir droit du cœur, malgré sa tension.

— Une horloge dans une chambre à coucher ? Ma mère possède des dizaines d’horloges, mais je n’en ai jamais vu près d’un lit !

— Mon père a une horloge, marmonna Egwene, la seule du village, et je donnerais cher pour l’avoir avec moi. Vous pensez que la cire atteindra ma marque en une heure ? Je ne veux pas dormir plus longtemps. Il faudra me réveiller aussitôt que la flamme en sera là. C’est d’accord ?

— Oui, c’est juré, dit Elayne d’un ton apaisant.

— L’anneau de pierre..., murmura Aviendha. Puisque tu ne l’utiliseras pas, l’une d’entre nous pourrait s’en servir pour t’accompagner.

— Non, souffla Egwene. Merci d’y avoir pensé, cela dit.

J'aimerais que vous m'accompagniez toutes !

— Toi seule peux y avoir recours ? demanda l'Aielle.

— Non, répondit Nynaeve. Nous le pouvons toutes, y compris toi, Aviendha. Une femme n'a pas besoin de savoir canaliser le Pouvoir, il suffit qu'elle dorme, l'anneau en contact avec sa peau. Pour ce que nous en savons, c'est peut-être la même chose pour un homme. Mais nous ne connaissons pas *Tel'aran'rhiod* aussi bien qu'Egwene. Il y a des règles à respecter.

— Je vois..., fit Aviendha. Si elle ne maîtrise pas ces règles, une voyageuse peut commettre des erreurs qui risquent de lui coûter la vie et de mettre en danger de mort d'autres personnes.

— C'est ça, confirma Nynaeve. Le Monde des Rêves est un endroit dangereux. Ça, nous le savons toutes.

— Mais Egwene sera prudente, précisa Elayne. (À l'intention d'Aviendha, apparemment, même s'il n'était pas difficile de deviner à qui s'adressait le message.) Elle l'a promis. Elle jettera un coup d'œil, et rien de plus !

Egwene se concentra sur la carte. Prudente... Si elle n'avait pas gardé par-devers elle son anneau de pierre – oui, son anneau, même si le Hall de la Tour, en supposant qu'il sache qu'elle le détenait, n'aurait pas été d'accord –, ne laissant pas Elayne et Nynaeve l'utiliser plus d'une ou deux fois chacune, elle n'aurait pas été contrainte de partir seule. Mais si elle évitait de regarder ses compagnes, ce n'était pas à cause d'un quelconque repentir. La connaissant à la perfection, les deux femmes auraient lu dans son regard qu'elle mourait de peur.

Tel'aran'rhiod... Le Monde des Rêves. Pas les songes des gens ordinaires, même si ceux-ci s'aventuraient parfois très brièvement dans le Monde Invisible, faisant alors des rêves qui leur semblaient aussi réels que la vie. Tout simplement parce qu'ils l'étaient ! Dans *Tel'aran'rhiod*, tout ce qui arrivait était vrai, mais d'une étrange manière. Les événements qui s'y déroulaient n'affectaient pas la réalité. Par exemple, y ouvrir une porte n'empêchait pas qu'elle reste fermée dans le monde visible. Mais une femme pouvait y être tuée... ou calmée.

L'adjectif « étrange » ne suffisait pas à décrire un centième de cet univers où le monde entier – et peut-être d'autres dimensions – était ouvert, chaque endroit pouvant être atteint à volonté. Ou plutôt, le *reflet* de chaque endroit. Le tissage même de la Trame pouvait y être lu – passé, présent et avenir – à condition de savoir comment s'y prendre. Et d'être une Rêveuse, bien entendu. Et depuis Corianin, morte cinq siècles plus tôt, il n'y en avait plus eu à la Tour Blanche.

Quatre cent soixante-treize ans, exactement, pensa Egwene. *Ou est-ce en fait quatre cent soixante-quatorze, désormais ? Quand Corianin est-elle morte ?*

Si Egwene avait pu finir sa formation à la tour, elle aurait sans doute connu la date précise. Et tant d'autres choses en plus !

Dans sa bourse, sur un carré de parchemin, figurait la liste des *ter'angreal*, presque tous assez petits pour tenir dans une poche, que les sœurs noires avaient volés avant de quitter la tour. Les trois jeunes femmes en détenaient une copie. Treize de ces *ter'angreal* étaient accompagnés des mentions « usage inconnu » et « dernières étude réalisée par Corianin Nedeal ».

Si Corianin Sedai n'avait pour de bon pas découvert l'usage des artefacts, Egwene était sûre que tous permettaient d'avoir accès au Monde des Rêves. Moins facilement que l'anneau de pierre, probablement, et peut-être pas sans recourir au Pouvoir, mais ils remplissaient cette fonction.

Les trois amies avaient retrouvé deux de ces treize objets sur Joiya et Amico. Un disque de fer de trois pouces de diamètre marqué sur chaque face d'une spirale serrée et une plaque pas plus longue

qu'une main – en ambre, semblait-il, mais assez dure pour rayer l'acier – ornée d'une gravure représentant une femme endormie. Amico avait été prolix sur les artefacts, tout comme Joiya, après une petite séance en tête à tête avec Moiraine qui avait laissé la sœur renégate blanche comme un linge et presque aimable. Un simple flux d'Esprit dirigé sur l'un ou l'autre *ter'angreal* suffisait pour plonger dans le sommeil puis partir vers le Monde des Rêves.

Elayne avait utilisé très brièvement les deux artefacts. Ils fonctionnaient, même si elle avait seulement pu voir l'intérieur de la Pierre et du palais de Morgase, à Caemlyn.

Egwene s'était opposée à cette expérience – si courte fût-elle – et ce n'était pas par jalousie. Mais elle n'avait pas pu défendre très efficacement sa position, parce qu'elle redoutait que ses compagnes reconnaissent le sentiment qui faisait trembler sa voix.

Il restait donc onze *ter'angreal* en possession de l'Ajah Noir. Et c'était ça, la base du raisonnement d'Egwene – et la cause de sa terreur. Onze artefacts capables de conduire des sœurs noires dans le Monde des Rêves ! Lors de sa « petite excursion », Elayne aurait pu tomber dans un piège tendu par l'Ajah Noir ou être confrontée aux sœurs renégates par hasard. Dans les deux cas, ç'aurait été dramatique...

Egwene sentit son estomac se retourner. À l'instant même, les sœurs noires pouvaient guetter son arrivée. Enfin, pas vraiment, car elles n'avaient aucun moyen de savoir qu'elle venait, mais là encore, une rencontre fortuite n'était pas moins dangereuse. Face à une adversaire, Egwene pensait pouvoir s'en tirer, sauf si elle était attaquée par surprise, ce qu'elle n'avait pas l'intention de permettre. Mais si trois ou quatre sœurs noires lui fondaient dessus en même temps ? Liandrin et Rianna, par exemple. Avec Chesmal Emry et Jeane Caide ? Et pourquoi pas toutes les autres ?

Toujours penchée sur la carte, Egwene se força à desserrer les poings, car ses phalanges avaient blanchi. Depuis l'attaque, le maître mot en toutes choses était « urgence ». Si des Créatures des Ténèbres pouvaient entrer dans la forteresse – avec un des Rejetés parmi elles, pourquoi pas ? – il n'était plus possible de se laisser miner par la peur. Et les trois jeunes femmes devaient savoir que faire. Pour cela, il leur fallait quelque chose de plus concret que la vague histoire d'Amico. Quelque chose, oui...

Egwene aurait donné cher pour savoir où Mazrim Taim en était de son voyage – dans une cage ! – vers Tar Valon. À défaut, si elle avait pu s'introduire dans les rêves de la Chaire d'Amyrlin et lui parler... Une Rêveuse en était peut-être capable, qui pouvait le dire ? Mais comment ? Hélas, elle l'ignorait. Il lui restait donc Tanchico, et elle allait s'en occuper.

— Je dois y aller seule, Aviendha, dit-elle.

D'un ton calme et décidé, du moins, elle l'espérait. Mais Elayne vint lui tapoter gentiment l'épaule.

Egwene continua à étudier la carte sans vraiment savoir pourquoi. Elle l'avait déjà gravée dans sa tête, intériorisant à la perfection la configuration de Tanchico. Tout ce qui existait dans l'univers réel se retrouvait dans le Monde des Rêves, où on trouvait parfois des éléments supplémentaires, bien sûr. La destination d'Egwene était depuis beau temps choisie. Feuilletant le livre, elle retrouva l'unique gravure montrant l'intérieur d'un des bâtiments indiqués sur la carte. Le palais de la Panarch...

Se retrouver dans une pièce sans savoir où elle était située dans la cité n'aurait servi à rien. Cela dit, toute cette aventure risquait de ne servir à rien. Mais c'était le genre d'idée qu'il lui fallait chasser de sa tête. Elle devait croire au succès de sa mission.

La gravure représentait une grande salle au très haut plafond. Une corde tendue sur des poteaux, à hauteur de la taille d'un homme, interdisait à quiconque d'approcher des objets exposés le long des murs sur des tables et dans des vitrines. La plupart des objets exposés n'étaient pas dessinés dans le détail, à part celui qui se dressait au fond de la salle. Le peintre s'était donné le mal de représenter l'énorme squelette qui semblait s'être pétrifié sur place comme si tout le reste de son corps venait juste de disparaître.

La créature était dotée de quatre pattes, énormes si on se fiait à la taille des os. À part ça, elle ne ressemblait à aucun animal qu'Egwene avait jamais vu. À vrai dire, elle n'avait jamais aperçu de bête qui fasse deux fois sa taille, même s'il en existait. Le crâne rond, qui reposait presque directement sur les épaules comme celui d'un taureau, semblait assez grand pour qu'un enfant se cache dedans. Et sur la gravure, le monstre semblait avoir quatre orbites.

Un tel « objet » distinguait la salle de toutes les autres. Quoi qu'il fût, il était impossible de confondre avec autre chose l'incroyable animal. Eurian Romavni connaissait-il le nom de cette créature ? Si oui, il n'avait pas cru utile de le mentionner.

— Qu'est-ce qu'une Panarch ? demanda Egwene en posant le livre à côté d'elle. (À force d'étudier l'image, elle finissait par la voir en rêve.) Tous les auteurs semblent penser que c'est de notoriété publique.

— La Panarch de Tanchico est l'égale du roi en matière d'autorité, récita Elayne. Elle est responsable de la collecte des impôts, des droits de douane et des diverses taxes. Le souverain, lui, se charge de les dépenser convenablement. Elle commande la Garde Civile et préside les différentes cours de justice, à l'exception de la Haute Cour, qui reste sous la juridiction du roi. Comme l'armée, bien entendu, à l'exception de la Légion de la Panarch. En outre...

— Je ne veux pas vraiment savoir, coupa Egwene.

Elle avait posé la question pour dire quelque chose et retarder un peu ce qu'elle allait être obligée de faire. Mais la bougie se consumait, et elle était en train de perdre de précieuses minutes. En cas de besoin, elle savait sortir d'un songe à volonté – en se réveillant, tout simplement – mais le temps s'écoulait différemment dans le Monde des Rêves et on pouvait facilement y perdre ses repères.

— Dès que la marque sera atteinte, répéta Egwene.

Elayne et Nynaeve lui jurèrent qu'il en serait ainsi.

S'allongeant sur ses oreillers de plume, elle commença par regarder le plafond en trompe-l'œil : un ciel bleu, des nuages et des hirondelles plongeant en piqué. Un décor qu'elle ne vit même pas, tant elle était anxieuse.

Ces derniers temps, Egwene avait fait plus de cauchemars que de rêves. Et bien entendu, Rand les hantait.

Aussi grand qu'une montagne, il traversait des villes en écrasant sous ses pieds des bâtiments d'où sortaient des femmes et des hommes plus petits que des fourmis et hurlant de terreur.

Couvert de chaînes, c'était lui qui hurlait, cette fois...

Alors qu'il bâtissait un mur, lui d'un côté et elle de l'autre avec Elayne et des personnes qu'elle ne distinguait pas, il lâchait d'un ton glacial : « Cela doit être fait, et je ne te laisserai plus m'arrêter. »

Mais toutes ses terreurs nocturnes n'avaient pas le Dragon Réincarné comme personnage principal. Au fil des nuits, elle avait vu des Aiels s'entre-tuer, finir par jeter leurs armes et s'enfuir

comme s'ils étaient devenus fous. Puis Mat en train de lutter contre une Seanchanienne qui lui avait attaché autour du cou une laisse invisible. Puis un loup (mais elle savait qu'il s'agissait de Perrin) qui combattait un homme dont le visage changeait sans cesse.

Puis Galad qui s'enveloppait de tissu blanc comme s'il endossait son propre suaire. Et Gawyn avec un regard plein de douleur et de haine. Et sa mère en larmes...

C'étaient ses cauchemars les plus violents, ceux qui devaient avoir une signification, même si elle ignorait laquelle. Des horreurs, en tout cas...

Comment pouvait-elle être présomptueuse au point d'imaginer qu'elle trouverait des indices ou des réponses dans le Monde des Rêves ? Mais quel autre choix avait-elle ? C'était ça ou croupir dans l'ignorance, une éventualité inacceptable.

Malgré sa nervosité, Egwene n'eut aucune difficulté à s'endormir. Dans son état d'épuisement, il lui suffit de fermer les yeux et de réguler sa respiration. Se concentrant sur le palais de la Panarch et la grande salle au squelette, elle prit des inspirations lentes et régulières.

Elle n'avait pas oublié ce qu'elle éprouvait en utilisant l'anneau de pierre. Cette impression de faire un pas qui la propulsait dans *Tel'aran'rhiod*...

Inspirer. Expirer. Très lentement.

Une main volant vers sa gorge, Egwene recula en poussant un petit cri. De si près, le squelette aux os blanchis semblait encore plus grand. Et elle était juste devant lui, du côté interdit de la corde. Une corde blanche, du diamètre de son poignet et apparemment en soie.

Sans nul doute, la jeune femme était dans le Monde des Rêves. Ici, les détails étaient aussi précis que dans la réalité, même pour ce qu'elle ne voyait que du coin de l'œil. Dans un rêve normal...

Le seul fait d'être consciente qu'il existait une différence entre un songe ordinaire et celui-ci indiquait où elle se trouvait. De plus tout semblait... à sa place.

Egwene s'ouvrit au *saidar*. Quand on récoltait une coupure sur un doigt, dans le Monde des Rêves, on la retrouvait en se réveillant. D'une attaque mortelle portée avec le Pouvoir, on ne se réveillait tout simplement pas. *Idem* pour un coup d'épée ou de massue. En conséquence, Egwene n'avait pas l'intention d'être vulnérable un quart de seconde.

Au lieu de sa chemise de nuit, elle portait une tenue qui ressemblait beaucoup à celle d'Aviendha, mais en soie rouge brodée de fil d'or et d'argent. Avec leurs coutures et leurs lacets dorés, ses bottes souples, montant jusqu'aux genoux, étaient taillées dans un cuir rouge qui aurait parfaitement convenu à des gants.

La jeune femme eut un petit rire. Dans *Tel'aran'rhiod*, les vêtements étaient ce qu'on désirait qu'ils soient. Apparemment, une moitié de son esprit entendait qu'elle soit prête à courir très vite si ça s'imposait, et une autre voulait qu'elle soit parée pour aller au bal. Ce n'était pas très commode. En un éclair, le rouge se transforma en gris et en ocre et la tenue devint une exacte réplique de celle d'une Promise de la Lance.

Guère mieux, comme résultat, surtout dans une ville.

Soudain, Egwene se retrouva vêtue d'une copie conforme de la tenue sombre qu'affectionnait Faile : corsage montant à lacets et à manches longues et jupe-culotte.

Quelle absurde coquetterie ! Personne ne me verra, sauf une poignée de gens, dans leurs rêves ordinaires, un moment égarés ici. Je pourrais tout aussi bien être nue.

L'espace d'un instant, la jeune femme fut bel et bien nue comme un ver. Avant de « remettre » la

tenue sombre, elle en rosit d'embarras. Pas par pudeur, puisqu'il n'y avait personne pour la voir, mais parce qu'elle aurait dû se souvenir que les pensées vagabondes, ici, ne restaient pas sans effet, surtout lorsqu'on était unie au Pouvoir. Elayne et Nynaeve la tenaient pour un puits de science sur *Tel'aran'rhiod*. En réalité, elle connaissait certaines règles du Monde des Rêves, un minimum, et savait qu'il en existait des centaines voire des milliers d'autres qu'elle ignorait. Et si elle voulait être la première Rêveuse de la tour depuis Corianin, elle allait devoir les apprendre toutes.

Egwene regarda mieux l'énorme crâne. Pour avoir grandi dans un village isolé, elle savait très bien à quoi ressemblaient des ossements d'animaux. Tout compte fait, ce crâne n'avait pas quatre orbites. Les deux trous situés sur les flancs de ce qui devait être le nez semblaient avoir jadis servi à recevoir des défenses. La créature était-elle un sanglier géant ? Possible, même si ce crâne n'avait guère de rapport avec aucun porc, vivant ou mort, que la jeune femme avait jamais vu. En tout cas, le squelette était ancien, elle le sentait. Très ancien, même.

Quand le Pouvoir circulait en elle, Egwene captait des informations de ce genre. Et bien entendu, tous ses sens étaient amplifiés, comme d'habitude. Quinze pieds au-dessus de sa tête, elle sentait les craquelures des moulures en plâtre doré du plafond. Sous ses pieds, elle sentait également la pierre blanche du sol polie par le temps et le passage des visiteurs. Là aussi, il y avait de minuscules craquelures invisibles à l'œil nu.

La salle était immense : deux cents pas de long, sans doute, pour quelque cent pas de large. De fines colonnes blanches se dressaient sur tout son périmètre – tout comme la corde blanche qui défendait les objets exposés –, sauf à l'emplacement des portes en forme d'arches à deux arcs.

D'autres cordes protégeaient les présentoirs en bois poli et les vitrines qui n'étaient pas disposés le long des murs. Au plafond, un ensemble sophistiqué de petites ouvertures laissait entrer généreusement la lumière. De toute évidence, Egwene s'était transportée en rêve dans une Tanchico tout ce qu'il y avait de diurne.

« Une fantastique exposition d'artefacts datant d'Âges depuis longtemps révolus. Celui des Légendes, bien sûr, mais aussi ceux qui l'ont précédé. Et cette fabuleuse collection est ouverte à tous, même les gens du peuple, trois jours par mois et à l'occasion des fêtes. »

Eurian Romavni ne cachait pas son enthousiasme, surtout au sujet de l'incalculable exposition de figurines en *cuendillar* – six exemplaires conservés dans une vitrine qui trônait au milieu de la salle. Les jours d'ouverture, quatre gardes personnels de la Panarch veillaient en permanence sur ces merveilles. L'auteur s'extasiait également tout au long de deux pages sur les ossements de fantastiques bêtes « jamais vues par un œil humain ». Et il n'exagérait pas. Dans un coin de la salle, Egwene découvrit le squelette de ce qui aurait pu être un ours, n'étaient deux dents de devant longues comme son avant-bras. Dans le coin d'en face se dressait une créature à quatre pattes plutôt fine au cou si long que son crâne arrivait à mi-hauteur du plafond.

Il y avait d'autres extraordinaires squelettes, un peu partout sur le périmètre de la salle, tous assez anciens pour que la Pierre de Tear, en comparaison, soit considérée comme un bâtiment récent. Après être passée du bon côté de la corde, la Rêveuse traversa la salle lentement pour ne rien manquer du spectacle.

Dans une vitrine, au milieu d'une série de statuettes pas plus grandes que sa main, Egwene remarqua une très ancienne figurine. Apparemment nue comme au jour de sa naissance, mais drapée dans sa chevelure qui lui tombait jusqu'aux chevilles, cette femme n'avait rien de différent des autres personnages. Pourtant, il émanait d'elle une impression de douce chaleur que la Rêveuse reconnut

aussitôt. C'était un *angreal*, elle en aurait mis sa main au feu. Mais pourquoi la Tour Blanche ne l'avait-elle pas récupéré d'une façon ou d'une autre ?

Un peu plus loin, Egwene s'arrêta devant un présentoir où reposaient un collier articulé – du travail de joaillier très précis – et deux bracelets, le tout en métal noir mat. Frissonnante, elle capta l'obscurité et la douleur qui émanaient de ces bijoux. Une très ancienne douleur, terriblement forte.

Dans une autre vitrine, un bijou couleur argent – une étoile à trois pointes dans un cercle, semblait-il – paraissait taillé dans un matériau qu'Egwene ne put pas identifier. Rayé et porteur de minuscules trous, ce bijou était encore plus ancien que les plus vieux ossements. À dix pas de distance, la jeune femme avait capté des ondes de fierté et de vanité.

Un objet lui sembla familier, même si elle aurait été bien incapable de dire pourquoi. Reléguée au fond d'un des présentoirs, comme si on n'avait pas été sûr que cet article méritait d'être exposé, la moitié supérieure d'une statuette en pierre blanche brillante dépérissait sur son étagère. Une sphère en cristal dans sa main tendue, la femme immortalisée par un sculpteur affichait un mélange de calme, de dignité et de sage autorité. Entière, la statuette aurait mesuré quelque chose comme un pied de haut. Mais pourquoi cette sensation de familiarité ? Comme si la sculpture implorait Egwene de la prendre...

Alors que ses doigts se refermaient sur la statuette, la jeune femme s'avisa qu'elle avait enjambé la corde.

De la folie, puisque je ne sais pas de quoi il s'agit.

Mais il était trop tard, de toute façon...

Dès qu'Egwene eut la statuette en main, le Pouvoir jaillit de son corps, passa dans la sculpture, revint en elle, puis en sortit de nouveau – un mouvement qui semblait vouloir être perpétuel. La sphère de cristal lança des éclairs aveuglants et avec chacun d'eux, la jeune femme eut l'impression que des aiguilles s'enfonçaient dans son cerveau. Avec un cri de douleur, elle lâcha la statuette et se prit la tête à deux mains.

Quand la sculpture s'écrasa sur le sol et se brisa, la sphère explosa. Aussitôt, les aiguilles disparurent, laissant seulement le souvenir lancinant de la douleur – et une sensation de vertige qui retourna l'estomac d'Egwene, la forçant à fermer les yeux pour que la salle cesse de danser la farandole autour d'elle.

La statuette était sans nul doute un *ter'angreal*. Mais pourquoi cette douleur, alors qu'elle l'avait seulement touchée ? Parce que l'artefact, brisé en deux, ne pouvait pas accomplir la tâche pour laquelle il était conçu ? Mais quelle tâche ? Au fond, Egwene n'avait aucune envie de le savoir. Étudier le fonctionnement d'un *ter'angreal* était terriblement risqué. Au moins, l'artefact était maintenant trop cassé pour présenter le moindre danger. Dans le Monde des Rêves, en tout cas.

Mais pourquoi semblait-il m'appeler ?

Le vertige se calmant, Egwene rouvrit les yeux. La sculpture était revenue sur son étagère, aussi « entière » qu'avant sa chute. D'étranges choses se produisaient dans *Tel'aran'rhiod*, mais ça, c'était un peu trop bizarre pour la jeune femme. De plus, elle n'était pas là pour vivre des expériences de ce genre. Avant tout, elle devait trouver le moyen de sortir du palais de la Panarch. Enjambant de nouveau la corde, elle se hâta de quitter la salle, mais en essayant quand même de ne pas courir.

Il n'y avait pas âme qui vive dans le palais, bien entendu. Pas d'« âme » humaine, en tout cas... Des poissons aux couleurs vives nageaient dans les bassins des grandes fontaines qui coulaient joyeusement dans les cours entourées d'une promenade à colonnes et dominées par un balcon à la

balustrade ajourée aux allures de délicate dentelle minérale. Des nénuphars flottaient sur l'eau à côté de fleurs blanches aussi grandes que des assiettes. Dans le Monde des Rêves, un lieu ressemblait en tout point à ce qu'il était dans la réalité – ou ce qu'on tenait pour tel. La seule différence, c'étaient les gens.

Dans les couloirs, Egwene remarqua des lampes dorées très sophistiquées, la mèche encore intacte, et elle sentit une odeur d'huile parfumée en monter. Ses pieds ne soulevaient pas la moindre poussière en foulant le tapis qui n'avait sûrement jamais été battu, dans *Tel'aran'rhiod*.

Une seule fois, la jeune femme aperçut quelqu'un. Un homme en armure d'apparat dorée et embossée, son casque à pointe également doré surmonté de plumes d'aigrette sous le bras, qui avançait devant elle en appelant :

— Aeldra ! Aeldra, viens voir ça ! J'ai été nommé seigneur capitaine de la Garde de la Panarch. Aeldra !

L'inconnu fit un pas de plus... et se volatilisa soudain.

Ce n'était pas un Rêveur, ni même quelqu'un qui utilisait un *ter'angreal* comme l'anneau de pierre ou le disque de fer d'Amico. Non, il s'agissait d'un homme dont le rêve s'était égaré dans un monde dont il ne soupçonnait pas l'existence et dont il ignorait les dangers. Les gens qui mouraient inexplicablement dans leur sommeil étaient bien souvent des victimes de *Tel'aran'rhiod*. Cet inconnu, lui, était tiré d'affaire, de retour dans un songe normal et douillet.

Dans la Pierre de Tear, sur une table de chevet, une bougie brûlait toujours. Le temps imparti à Egwene était compté.

La jeune femme accéléra le pas et atteignit une grande porte sculptée qui donnait sur l'extérieur. Au pied d'un majestueux escalier de marbre blanc s'étendait une grande place déserte. À partir de là, Tanchico se déroulait dans toutes les directions sur les collines environnantes, des centaines de bâtiments blancs brillant au soleil à côté de tours élancées et de dômes pointus, certains de ces derniers étant dorés. Le Cercle de la Panarch, un grand mur rond de pierre blanche, se dressait à un quart de lieue de là, sur un site un peu moins élevé que le palais, bâti sur une des collines au sommet le plus plat.

En haut de l'escalier, Egwene avait une vue parfaite sur l'Ouest et les bras de mer des deux autres péninsules qui, avec celle-ci, composaient la capitale du Tarabon. Tanchico était une plus grande cité que Tear et peut-être même que Caemlyn.

Un si vaste champ de recherche, sans même savoir ce qu'on cherchait... Un indice de la présence de l'Ajah Noir ? Quelque chose qui indiquait l'existence d'une menace contre Rand ? Rien du tout ? Si elle avait été une Rêveuse expérimentée en pleine possession de son don, Egwene aurait sûrement su ce qu'elle cherchait – tout en étant capable d'interpréter ce qu'elle voyait. Mais il ne restait plus personne pour la former.

Les Matriarches étaient censées savoir déchiffrer les rêves. Devant les réticences d'Aviendha, quand elle l'avait interrogée, Egwene avait renoncé à questionner les autres Aiels. Si une Matriarche était en mesure de lui apprendre des choses, elle le découvrirait par elle-même, à condition d'en trouver une.

Alors qu'elle posait le pied sur la première marche blanche, Egwene fut soudain transportée dans un autre endroit.

De grandes flèches de pierre formaient un cercle autour d'elle, l'emprisonnant dans une arène où la chaleur étouffante transformait son souffle en une sorte de vent sec du désert. Ici, la brise semblait

sortir directement d'une fournaise. Au-delà de l'arène, des arbres racornis se dressaient çà et là dans un paysage à part ça vierge de végétation.

Même si elle n'en avait jamais vu en chair et en os, Egwene reconnut le lion niché entre deux rochers, à moins de vingt pas d'elle. Le fauve ne la regardait pas, les yeux rivés sur un spectacle qui se déroulait à quelque cent pas de lui. Devant un buisson d'épineux, un grand sanglier couvert de soie retournait la terre avec son groin sans remarquer l'Aielle qui approchait furtivement, une lance prête à voler dans les airs. Vêtue comme ses compatriotes présentes dans la Pierre, la guerrière portait son *shoufa*, mais elle avait le visage découvert.

Le désert des Aiels ! pensa Egwene, stupéfaite. *Je m'y retrouve parce que j'ai pensé à une Matriarche. Quand apprendrai-je à faire attention à mes idées, quand je suis dans le Monde des Rêves ?*

L'Aielle s'immobilisa, le regard braqué sur Egwene et non sur le sanglier. Si c'en était un, car il ne semblait pas avoir la silhouette requise...

L'Aielle n'était pas une Matriarche, avait compris Egwene au premier coup d'œil. Ne portant plus la tenue de son ordre guerrier, selon ce qu'avait entendu dire Egwene, une Promise qui voulait devenir une Matriarche devait « abandonner la Lance ». Il devait donc s'agir d'une Aielle égarée dans le Monde des Rêves, comme le militaire dans le palais. S'il s'était retourné, il aurait d'ailleurs lui aussi vu la Rêveuse...

Egwene ferma les yeux et se concentra sur sa seule véritable image mentale de Tanchico : le squelette géant, dans la grande salle.

Quand elle rouvrit les yeux, elle se retrouva devant l'imposante relique. Cette fois, elle remarqua que le squelette reconstitué tenait avec du fil de fer, le travail étant si ingénieux qu'on ne s'en apercevait pas à première vue. La moitié de statuette était sur son étagère, la sphère de cristal intacte. Egwene n'en approcha pas, ce coup-ci, et elle resta également loin du collier et des bracelets dont émanaient tant de douleur et de souffrance. L'*angreal*, la femme de pierre, se révéla une très forte tentation.

Et qu'en ferais-tu si tu la prenais ? Tu es là pour enquêter, et rien de plus. Respecte ta feuille de route, femme !

Cette fois, Egwene trouva très vite la sortie. Dans le Monde des Rêves, le temps ne s'écoulait pas comme dans la réalité. Elayne et Nynaeve étaient peut-être sur le point de la réveiller alors qu'elle n'avait même pas commencé ses recherches. N'ayant plus une minute à perdre, elle ne devait surtout pas penser aux Matriarches.

Ce simple rappel à l'ordre fit onduler le décor, autour de la jeune femme, comme s'il allait disparaître.

Concentre-toi sur ce que tu fais !

Dans la ville déserte, Egwene marcha d'un pas vif parfois pas très éloigné de la course. Les rues pavées sinueuses montaient et descendaient sans cesse et elles étaient bien entendu désertes. À part quelques pigeons à dos vert et une poignée de mouettes qui s'envolèrent à tire-d'aile à l'approche de la Rêveuse. Pourquoi des oiseaux et pas d'êtres humains ? Des mouches bourdonnaient dans l'air, des cafards et d'autres insectes rampant dans les recoins sombres. Devant Egwene, des chiens de couleurs différentes avançaient dans la rue en agitant la queue. Pourquoi des chiens et pas des hommes ?

Oubliant ces questions, Egwene se focalisa sur sa mission. C'était quoi, un indice de la présence

de l'Ajah Noir ? Et de la menace contre Rand, s'il y en avait une ?

La majorité des bâtiments blancs avait des façades plâtrées craquelées sous lesquelles transparaissaient les briques ou le bois des murs eux-mêmes. Seules les tours et les plus grandes structures – des palais, supposa Egwene – étaient en pierre blanche. Là aussi, la jeune femme repéra des fissures minuscules qu'elle n'aurait sûrement pas vues à l'œil nu. Mais quand le Pouvoir était en elle, amplifiant ses perceptions, les choses cachées lui apparaissaient. Ces détails étaient-ils insignifiants, ou montraient-ils au contraire que les habitants de Tanchico entretenaient mal leur cité ? Cette hypothèse ne semblait pas plus absurde qu'une autre...

Egwene sursauta lorsqu'un homme tomba soudain du ciel devant elle en hurlant de terreur. Vêtu d'un pantalon blanc bouffant, son épaisse moustache couverte par une sorte de voile transparent, l'inconnu disparut alors qu'il était à moins de trois pieds du sol. S'il l'avait percuté, on l'aurait retrouvé mort dans son lit.

Mais il n'a probablement pas plus de rapport avec ma mission que les cafards, pensa Egwene.

Et pour le moment, elle piétinait. Devait-elle entrer dans les bâtiments ? C'était un pari un peu fou, mais quand on était désespérée, toutes les tentatives semblaient bonnes. Enfin, presque toutes... Cela dit, combien de temps lui restait-il ?

Elle commença à courir de porte en porte, passant la tête dans les boutiques, les auberges et les habitations.

Dans les salles communes, des tables et des bancs attendaient les clients en bon ordre, tout comme les chopes et les assiettes rangées sur des étagères. Parfaitement en ordre, comme si elles venaient d'ouvrir le matin même, les boutiques n'en étaient pas moins... étranges. Si on trouvait chez les tailleurs des piles de rouleaux de tissu – et toute une collection de couteaux et de ciseaux chez les couteliers –, on ne voyait pas l'ombre d'un morceau de viande sur les étalages et les crocs des boucheries.

Sur toutes les surfaces où elle passa un doigt, Egwene ne ramena pas un grain de poussière. Une propreté qui aurait satisfait sa mère, pourtant maniaque en la matière.

Dans les ruelles où étaient regroupées les habitations – de simples cubes de bois couverts de plâtre et sans fenêtres donnant sur la rue – Egwene découvrit des bancs installés devant des cheminées éteintes et des tables aux pieds sculptés sur lesquelles trônaient le plus beau saladier ou la plus belle coupe à fruits de la maîtresse de maison. Des vêtements pendaient aux patères, des chardons étaient suspendus au plafond et des outils attendaient sur des établis.

Sur une intuition, Egwene décida de revenir sur ses pas et de rejeter un coup d'œil dans ce qui était, de l'autre côté du rêve, des intérieurs de bonnes maîtresses de maison. Presque rien n'avait changé, constata-t-elle. Presque... Le saladier à rayures rouges qui trônaient sur la table était à présent un vase bleu cylindrique, un des bancs placés près de la cheminée se trouvait à présent près de la porte et le harnais cassé qui y reposait, avec les outils requis pour sa réparation, était remplacé par un nécessaire à couture et une robe d'enfant brodée.

Pourquoi ces changements ? se demanda Egwene. *Mais au fond, pourquoi n'y en aurait-il pas ? Par la Lumière ! je ne sais rien du tout !*

De l'autre côté de la rue qu'elle remontait, Egwene avisa une écurie dont la façade, à travers le plâtre craquelé, se révélait être en brique. La jeune femme traversa, ouvrit un des battants de la grande porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Comme dans toutes les écuries, le sol était couvert de paille, mais pas une stalle n'était occupée. Pourquoi cette absence de chevaux ? Entendant bruire la

paille, dans les stalles, Egwene révisa son jugement. Il y avait bien des occupants : des rats, par dizaines, qui la regardaient sans vergogne, leur museau humant l'air pour capter son odeur. Aucun rongeur ne s'enfuit ni ne tenta de se cacher. À croire que c'était Egwene l'intruse !

Mal à l'aise, la jeune femme recula.

Des pigeons, des mouettes, des chiens, des mouches et des rats... Une Matriarche saurait peut-être pourquoi.

Bien entendu, à cause de cette pensée malvenue, Egwene se retrouva propulsée dans le désert des Aiels.

Elle cria de terreur et bascula en arrière, atterrissant sur le dos, lorsque le sanglier hérissé de soies et de la taille d'un poney la chargea comme un taureau fou furieux – mais se contenta de sauter par-dessus elle et de continuer son chemin.

En fait, ce n'était pas un sanglier, constata Egwene. La gueule était bien trop pointue et remplie de dents bien trop acérées. De plus, l'animal n'avait pas des sabots fendus mais des pattes à quatre doigts.

L'esprit très calme mais le cœur battant la chamade, la jeune femme regarda l'animal s'éloigner en zigzaguant entre les rochers. S'il l'avait piétinée, il aurait pu lui briser les os. Et s'il s'en était pris à elle, ses dents auraient fait autant de dégâts que les crocs d'un loup. Des blessures qu'Egwene aurait retrouvées à son réveil, si elle s'était réveillée...

Le sol rocheux sur lequel elle gisait était brûlant comme le dessus d'un poêle. Se relevant tant bien que mal, la jeune femme se couvrit intérieurement d'injures. Si elle ne pouvait pas se concentrer sur sa mission, elle n'arriverait à rien ! Tanchico, voilà l'endroit qu'elle était censée explorer ! Elle devait se focaliser là-dessus et oublier tout le reste.

Quand elle vit l'Aielle qui rivait sur elle ses yeux bleus, à dix pas de là, Egwene cessa d'épousseter ses vêtements. De l'âge d'Aviendha, donc pas plus vieille qu'elle, la femme portait un *shoufa* d'où s'échappaient des mèches de cheveux si claires qu'elles en paraissaient carrément blanches.

Quoi qu'il en soit, la guerrière semblait sur le point de propulser sa lance, et à cette distance, il n'y avait aucune chance qu'elle manque sa cible.

Jaloux de leur désert, les Aiels avaient la réputation de ne pas être tendres avec les intrus. Avec un simple tissage d'Air, Egwene pouvait aisément neutraliser la guerrière et son arme. Mais les flux se maintiendraient-ils assez longtemps au moment où elle commencerait à se dématérialiser ? Si la guerrière, furieuse d'avoir été entravée, lançait son arme dès qu'elle recouvrerait sa liberté de mouvement, ne risquait-elle pas de faire mouche ? Revenir à Tanchico avec une lance dans le corps n'était sûrement pas dans les plans d'Egwene. Mais si elle verrouillait les flux – en les nouant, en quelque sorte – la guerrière serait piégée dans le Monde des Rêves jusqu'à ce qu'ils se dissipent. Si le lion ou le faux sanglier s'en prenaient à elle...

Egwene avait en fait simplement besoin que la femme baisse sa lance – juste pour lui laisser le temps de fermer les yeux et de se transporter à Tanchico, où elle avait du pain sur la planche. Car enfin, il y en avait assez de ces déplacements fantaisistes !

Une dormeuse égarée dans *Tel'aran'rhiod* pouvait-elle vraiment blesser une Rêveuse ? Ou n'avait-elle pas le même potentiel nuisible que le lion ou le sanglier, par exemple ? Egwene n'aurait su le dire, et elle n'avait aucune intention de le découvrir en défiant une pointe de lance aielle. En toute logique, la guerrière allait disparaître dans quelques secondes. Il suffisait de trouver un moyen

de la déstabiliser jusque-là.

En changeant de vêtements, par exemple ? Aussitôt que l'idée lui eut traversé l'esprit, Egwene se retrouva vêtue de la même tenue gris et ocre que la Promise.

— Je ne te veux aucun mal, dit-elle à la guerrière.

La femme ne baissa pas sa lance.

— Tu n'as pas le droit de porter le *cadin'sor*, petite, lâcha-t-elle.

Aussitôt, Egwene se retrouva nue comme dans son bain sous le soleil brûlant, le sol menaçant de lui faire cuire la plante des pieds.

Sautant d'une jambe sur l'autre, elle en resta bouche bée un moment. Modifier des éléments sur quelqu'un d'autre ? Elle n'aurait pas cru ça possible, vraiment... Il restait tant de « règles » et de virtualités dont elle ignorait tout.

Dès qu'elle se fut ressaisie, Egwene se vêtit de nouveau de la tenue de Faile et, dans le même temps, fit disparaître les habits de la guerrière. Pour cela, elle dut puiser dans le *saidar*, sans doute parce que l'autre femme se concentrait pour la garder nue comme un ver.

À tout hasard, elle garda un flux prêt à immobiliser la lance, si l'Aiella décidait de la propulser.

La confusion changeant de camp, la guerrière baissa son bras armé. Egwene en profita pour fermer les yeux et s'en retourner sans délai à Tanchico, devant le squelette du sanglier géant. Enfin, de la créature qui y ressemblait. Cette fois, fatiguée des animaux qui paraissaient être des sangliers mais n'en étaient pas, elle n'accorda pas un regard au monstre.

Comment a-t-elle fait ça ? Non, plus de pensées parasites ! C'est à cause de ça que je me détourne sans cesse de mon chemin. Ce coup-ci, pas question de dériver !

Egwene hésita pourtant. Au moment où elle fermait les yeux, il lui avait semblé voir une autre femme, derrière l'Aiella, qui les regardait toutes les deux. Une femme aux cheveux blonds qui tenait un arc d'argent.

Tu te laisses emporter par ton imagination, ma fille ! Voilà ce qui arrive quand on a trop écouté les histoires de Thom Merrilin.

Birgitte était morte depuis longtemps et seul le Cor de Valère pouvait la ramener à la vie. Aucune morte, fût-elle une héroïne de légende, ne pouvait se projeter en rêve dans *Tel'aran'rhiod*.

Egwene ne s'appesantit pas sur le sujet. Oubliant les spéculations futiles, elle retourna le plus vite possible sur la place. Combien de temps lui restait-il ? Une cité entière à fouiller, un compte à rebours entamé et aucun résultat jusqu'à présent. Si au moins elle avait eu une idée de ce qu'elle cherchait. Et de l'endroit par où elle devait commencer. Par bonheur, dans le Monde des Rêves, courir ne semblait pas la fatiguer. Cela dit, elle n'avait aucune chance de tout explorer avant que ses amies la réveillent. Et si possible, elle aurait aimé ne pas avoir à revenir.

Une femme apparut soudain parmi les pigeons rassemblés sur la place. Sa robe vert pâle, très fine et moulante était du genre que Berelain appréciait. Les cheveux coiffés en une multitude de petites nattes, elle portait sur le visage un voile transparent semblable à celui de l'homme qui tombait du ciel.

Les pigeons s'envolèrent et la femme les imita, se dirigeant vers les toits les plus proches avant de disparaître sans crier gare.

Egwene sourit. Presque chaque nuit, elle rêvait qu'elle volait comme un oiseau. N'était-elle pas dans un songe ? Bondissant dans les airs, elle prit elle aussi son envol en direction des toits. Pensant au ridicule de sa situation, elle perdit un peu d'altitude. Voler ? Les gens ne volaient pas, voyons !

Peut-être, mais elle oui, et cette idée, lui redonnant confiance, lui permit de redresser son vol. Dans ce rêve, elle avait les mêmes talents qu'un oiseau, et voilà tout ! Sentant le vent lui fouetter le visage, elle eut envie de rire aux éclats.

Elle survola le Cercle de la Panarch, une arène de terre battue entourée de gradins. Comment imaginer tant de gens rassemblés au même endroit ? Par exemple pour regarder un feu d'artifice donné par la Guilde des Illuminateurs ? À Champ d'Emond, les feux d'artifice étaient un événement rarissime. Dans sa vie, elle en avait vu peut-être deux ou trois, et chaque fois, les adultes étaient au moins aussi excités que les enfants.

Comme un faucon, Egwene survola des palais, des manoirs, des boutiques, des entrepôts, des écuries et d'humbles habitations. Elle passa à côté de dômes surmontés par un minaret doré et une girouette en bronze et de tours dont les balcons, de loin, évoquaient autant de cols de dentelle. Dans les cours, des chariots et d'autres véhicules attendaient le bon vouloir de leur propriétaire. Le port débordait de navires, comme les bras de mer, entre les péninsules. Comme ailleurs dans la cité, tout semblait en assez mauvais état, mais aucun détail, dans tout ça, ne portait la marque de l'Ajah Noir. Du moins, selon Egwene.

Un moment, elle envisagea de se représenter Liandrin avec l'espoir d'être automatiquement attirée vers l'endroit où se cachaient les sœurs noires. Connaissant trop bien le visage de poupée, les nattes blondes, le regard satisfait et la bouche à la moue supérieure de son ennemie, elle n'aurait aucun mal à l'imaginer. Mais si ça fonctionnait, elle risquait de tomber sur Liandrin ici, dans le Monde des Rêves, et de rencontrer en même temps d'autres traîtresses. Pour ça, elle n'était pas assez préparée.

Vraiment ? Dans ce cas, si des sœurs de l'Ajah Noir étaient à Tanchico – dans le Monde des Rêves –, ne s'exposait-elle pas dangereusement ? Un seul coup d'œil leur suffirait à repérer une femme qui volait avec les pigeons et ne disparaissait pas en quelques instants. Troublée, Egwene perdit de nouveau de l'altitude, mais volontairement, cette fois. Volant plus bas que le niveau des toits, elle remonta les rues moins rapidement qu'avant, mais toujours plus vite qu'un cheval lancé au galop. Si elle se précipitait vers les sœurs noires, tant pis ! Mais elle ne pouvait pas s'arrêter et attendre qu'elles lui tombent dessus.

Idiote ! s'admonesta-t-elle. Si elles savent que tu es ici, elles t'ont peut-être déjà tendu un piège.

Egwene envisagea de fuir son rêve pour se retrouver en sécurité dans son lit, à Tear. Mais elle n'avait rien découvert. S'il y avait quelque chose à découvrir...

Une grande femme apparut soudain dans une rue, devant elle. Vêtue d'une large jupe marron et d'un ample chemisier blanc, l'inconnue portait un châle marron sur les épaules et une écharpe pliée autour du front afin de retenir la crinière de cheveux blancs qui cascadaient jusqu'à sa taille. Bien que sa tenue fût des plus ordinaires, elle arborait une multitude de colliers et de bracelets en or ou en ivoire – et parfois en un mélange des deux. Les poings plaqués sur les hanches, les sourcils froncés, elle regardait intensément Egwene.

Une autre imbécile qui s'est égarée en rêve dans un endroit où elle n'a aucun droit d'être et qui n'en croit pas ses yeux.

Egwene avait la description de toutes les complices qui avaient accompagné Liandrin. Cette femme ne correspondait à aucune. Pourtant, elle ne se volatilisa pas, restant bien campée sur ses jambes tandis qu'Egwene approchait.

Pourquoi ne disparaît-elle pas ? Par la Lumière ! elle est vraiment...

Egwene saisit les flux afin de tisser la foudre ou d'emprisonner la femme dans un filet d'Air. Dans sa hâte, elle faillit tout emmêler.

— Pose-toi, gamine ! cria la femme. J'ai eu assez de mal à te trouver pour que tu ne me fasses pas le coup du fichu oiseau qui fiche le camp !

Egwene tomba comme une pierre, ses pieds percutant rudement les pavés. Secouée et titubante, elle reconnut cependant la voix de l'Aielle rencontrée plus tôt. Mais cette femme était bien plus âgée – sans être si vieille que ça, contrairement à ce que laissaient penser ses cheveux blancs. Mais la voix et les yeux bleus perçants n'autorisaient aucun doute. C'était bien la même personne.

— Ici, on peut avoir l'apparence qu'on veut, dit la femme, semblant très légèrement embarrassée. Parfois, j'aime me souvenir de... Mais oublions ça ! Tu appartiens à la Tour Blanche ? Voilà longtemps que les sœurs n'ont plus eu de Rêveuse. Très longtemps. Je suis Amys, du clan des Neuf Vallées des Aiels Taardad.

— Une Matriarche ? Oui, c'est ça ! Vous connaissez les rêves et *Tel'aran'rhiod*. Vous pouvez... Moi, je me nomme Egwene al'Vere. Je...

La jeune femme prit une grande inspiration. Amys n'avait pas l'air d'une personne à qui il faisait bon mentir, mais...

— Je suis une Aes Sedai de l'Ajah Vert.

L'expression d'Amys ne changea pas, à un froncement de sourcils près, peut-être. De fait, Egwene paraissait un peu jeune pour être une Aes Sedai en titre.

— J'avais l'intention de te laisser toute nue jusqu'à ce que tu demandes à porter des vêtements appropriés. Revêtir le *cadin'sor* comme tu as osé le faire, à croire que tu es... Mais oublions ça aussi ! Tu m'as surprise en te libérant, comme si tu avais retourné ma lance contre moi. Mais tu n'es pas encore formée, n'est-ce pas, même si tu es puissante ? Sinon, tu n'aurais pas fait intrusion en plein cœur de mon terrain de chasse – où tu n'avais à l'évidence aucune envie d'être. Et cette façon de voler... Es-tu venue dans le Monde des Rêves – oui, *Tel'aran'rhiod* ! – pour découvrir cette ville, où qu'elle se trouve ?

— C'est Tanchico..., soupira Egwene.

Elle ne sait pas où elle est...

Mais comment Amys avait-elle fait pour la suivre ou la retrouver ? De toute évidence, elle en savait plus sur le Monde des Rêves que la jeune femme. Et de loin !

— Vous pouvez m'aider... Je cherche des sœurs de l'Ajah Noir. Des Suppôts des Ténèbres. Je pense qu'elles sont ici, et si j'ai raison, il faut que je les trouve.

— Ce n'est pas une légende, donc..., fit Amys, presque dans un murmure. Il existe un Ajah ténébreux à la Tour Blanche. (Elle secoua la tête.) Tu es comme une jeune fille unie à la Lance qui se croit capable de lutter contre les hommes et de sauter par-dessus les montagnes. Pour elle, le risque est de récolter quelques contusions et de recevoir une salutaire leçon d'humilité. Pour toi, en ce lieu, la mort peut être au bout du chemin.

Amys regarda les bâtiments blancs, tout autour d'elle, et fit la moue.

— Tanchico ? Au Tarabon ? Cette ville agonise parce qu'elle se dévore elle-même. Le mal s'y tapit – une forme d'obscurité. C'est pire que ce que peuvent générer les hommes et même les femmes. (Amys dévisagea Egwene.) Tu ne vois rien et ne sens rien, pas vrai ? Et tu voudrais chasser des sœurs noires capables de marcher dans les rêves ? Dans *Tel'aran'rhiod*, qui plus est ?

— Le mal s’y tapit ? Et si c’étaient mes proies ? Vous êtes sûre de ce que vous dites ? Si je vous donne leur description, serez-vous certaine qu’il s’agit bien d’elles ? Je peux vous transmettre tous les détails sur chacune de ces femmes.

— Une gamine..., marmonna Amys. Une sale gosse qui fait un caprice pour que son père lui offre sur-le-champ un bracelet d’argent, alors qu’elle ne sait rien du marché et du mode de fabrication de ces bijoux. Il te reste beaucoup à apprendre. Bien plus que ce que je peux commencer à t’enseigner. Viens dans la Tierce Terre. Je ferai savoir à tous les Aiels qu’une Aes Sedai nommée Egwene al’Vere doit être conduite jusqu’à moi, à la forteresse des Rocs Froids. Donne ton nom et montre ta bague au serpent, et on te laissera passer. Je ne suis pas là-bas en ce moment, mais avant ton arrivée, je serai revenue de Rhuidean.

— S’il vous plaît, aidez-moi ! Je dois savoir si les sœurs noires sont là.

— Comment pourrais-je te le dire ? Je ne connais pas ces femmes, ni cette ville, d’ailleurs. Ce que tu fais est dangereux – plus encore que tu le crois. Tu dois... Mais où vas-tu ? Reste !

Une force sembla tirer Egwene vers une lointaine obscurité.

— Tu dois venir me voir et apprendre..., dit la voix d’Amys tandis qu’Egwene se laissait entraîner.



Tanchico, ou la Tour Blanche ?



Soulagée, Elayne prit une profonde inspiration à l'instant où Egwene bougea enfin, puis ouvrit les yeux. Debout au pied du lit, Aviendha se détendit et s'autorisa un petit sourire que la Rêveuse lui rendit. La marque de la bougie était dépassée depuis moins d'une minute, mais les amies d'Egwene auraient juré que cela faisait une heure.

— Tu ne voulais pas te réveiller, dit Elayne. Je te secouai encore et encore, mais rien à faire ! (Elle eut un rire de gorge.) Egwene, tu as même réussi à flanquer la frousse à Aviendha !

Egwene posa une main sur le bras de son amie, le serrant gentiment.

— Me revoilà, à présent...

Elle semblait épuisée, nota Elayne, et sa chemise de nuit était imbibée de sueur.

— Je suppose que j'avais des raisons de rester plus longtemps que prévu... La prochaine fois, je serai plus prudente, c'est juré.

Nynaeve alla reposer un broc d'eau à côté de la cuvette. Un broc, devina Egwene, que l'ancienne Sage-Dame devait être sur le point de lui vider sur la figure. Si Nynaeve semblait parfaitement impassible, ses gestes trop brusques trahissaient une très grande nervosité. En temps normal, par exemple, elle n'aurait pas renversé une goutte d'eau en posant le broc près de la cuvette.

— Tu as trouvé quelque chose ? Ou était-ce... ? Egwene, si le Monde des Rêves a le pouvoir de te retenir, il est peut-être trop dangereux que tu y retournes avant d'être mieux formée. Qui sait ? à chaque séjour, il devient peut-être plus difficile de repartir. À moins que... Au fond, je n'en sais rien ! Mais nous ne pouvons pas risquer de te perdre, tu le sais très bien.

Nynaeve croisa les bras, prête pour une joute verbale.

— Je sais, admit Egwene d'un ton presque... docile.

Elayne fronça les sourcils. Avec Nynaeve, Egwene ne se montrait jamais docile. Jamais !

Egwene sortit du lit, en refusant bien entendu l'aide d'Elayne, et approcha de la cuvette pour se rafraîchir le visage et les bras. Tandis que son amie retirait sa chemise de nuit trempée, Elayne lui en dénicha une propre dans l'armoire.

— J'ai rencontré une Matriarche nommée Amys, annonça Egwene, sa voix étouffée tandis qu'elle enfilait le vêtement. Elle dit que je dois venir chez elle pour en apprendre plus long sur *Tel'aran'rhiod*. Elle vit dans le désert – un endroit appelé la forteresse des Rocs Froids.

À la mention du nom de la Matriarche, Aviendha avait cillé et ce détail n'avait pas échappé à

Elayne.

— Tu la connais ? demanda-t-elle à la guerrière.

La Promise de la Lance acquiesça à contrecœur.

— C'est bien une Matriarche... Capable de marcher dans les rêves, qui plus est. Amys était une *Far Dareis Mai* avant de renoncer à la Lance pour aller à Rhuidean.

— Une Promise ! s'exclama Egwene. C'est pour ça que... Aucune importance ! Elle m'a dit qu'elle est à Rhuidean, en ce moment. Sais-tu où se trouve la forteresse des Rocs Froids, Aviendha ?

— Bien sûr... C'est le domaine de Rhuarc, le mari d'Amys. J'y suis allée quelques fois en visite, parce que ma sœur-mère, Lian, est la sœur-épouse d'Amys.

Elayne échangea avec Egwene et Nynaeve des regards plus que perplexes. À une époque, la Fille-Héritière pensait en savoir long sur les Aiels grâce à ses précepteurs de Caemlyn. Depuis qu'elle connaissait Aviendha, elle était surtout frappée par l'étendue de son ignorance sur le peuple du désert. Les coutumes et les relations entre les gens étaient un vrai casse-tête. « Premières-sœurs » signifiait qu'on avait la même mère, n'était que deux amies avaient la possibilité de *devenir* premières-sœurs en prêtant serment devant les Matriarches. « Secondes-sœurs » indiquait qu'on avait pour mères... des sœurs. « Pères-sœurs » signalait qu'on avait des frères pour géniteurs, mais ce lien était beaucoup moins intime que le précédent. Après ces « parentés de base », les différentes connexions donnaient le tournis.

— Qu'est-ce qu'une « sœur-épouse » ? demanda Elayne, redoutant quelque peu la réponse.

— Ça veut dire qu'on a le même mari qu'une autre femme, répondit Aviendha.

Elle fronça les sourcils devant la stupéfaction d'Egwene et de Nynaeve, qui ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes. Ayant deviné que la réponse serait un rien déstabilisante, Elayne parvint à réagir plus dignement, mais elle se retrouva pourtant en train de tirer sur les plis de sa robe... parfaitement droite.

— Vous ne pratiquez pas cette coutume ? s'étonna l'Aielle.

— Non, souffla Egwene. Non...

— Pourtant, Elayne et toi êtes aussi proches que des premières-sœurs. Qu'auriez-vous fait si aucune de vous n'avait voulu renoncer à Rand al'Thor ? Vous seriez-vous battues pour lui ? Un homme aurait ainsi brisé le lien qui vous unit ? L'épouser toutes les deux n'aurait pas été une meilleure solution ?

Elayne regarda Egwene. L'idée de... Aurait-elle pu faire une chose pareille ? Même avec une amie comme Egwene ? Il y avait vraiment de quoi s'empourprer.

— Mais je voulais renoncer à Rand, dit Egwene, qui s'était ressaisie.

Elayne comprit que cette remarque lui était au moins autant destinée qu'à Aviendha. L'idée troublante ne l'en quitta pas pour autant. Min avait-elle eu une vision ? Et si c'était le cas, que ferait-elle ?

Si je dois partager Rand avec Berelain, je l'étranglerai de mes mains, et lui avec ! Mais si c'est le destin, pourquoi n'est-ce pas Egwene, qui est au moins... ? Par la Lumière ! quelles idées folles !

Consciente qu'elle devait être écarlate, la Fille-Héritière tenta de détourner l'attention par une remarque piquante :

— À t'entendre, Aviendha, l'homme n'a pas son mot à dire sur la question.

— Il peut refuser, répondit l'Aielle comme si ça tombait sous le sens. Mais s'il en veut une, il

doit prendre l'autre, dans le cas où les deux femmes le demandent. Surtout, ne vous vexez pas, mais j'ai été choquée d'apprendre qu'un homme, dans vos pays, peut demander une femme en mariage. Chez nous, il peut témoigner de l'intérêt à une femme, puis attendre qu'elle se déclare. Bien entendu, certaines femmes influencent subtilement un homme pour qu'il s'intéresse à elles, mais dans tous les cas, le choix est leur privilège.

» Je ne suis pas très calée sur ces questions, cela dit. Depuis mon enfance, je veux devenir une *Far Dareis Mai*. Dans la vie, tout ce que je désire, c'est la Lance et la compagnie de mes sœurs.

— Personne ne veut te trouver un mari, assura Egwene, sentant la vibrante conviction de la guerrière.

Aviendha sursauta.

Nynaeve se racla la gorge. Pensait-elle à Lan ? se demanda Elayne. C'était possible, à la façon dont ses joues avaient rosé.

— Egwene, dit-elle d'un ton un peu trop énergique, je suppose que tu n'as rien découvert. Sinon, tu nous aurais dit quelque chose.

— J'ai fait chou blanc, avoua Egwene. Mais Amys a dit... Aviendha, quel genre de femme est-elle ?

La guerrière baissa les yeux sur le tapis.

— Elle est dure comme la montagne et impitoyable comme le soleil. Mais elle sait marcher dans les rêves ; donc, elle est à même de te former. Cela dit, une fois qu'elle t'aura mis la main dessus, elle te tirera par les cheveux dans la direction qu'elle estimera juste. Face à elle, Rhuarc seul est capable de résister. Les autres Matriarches ne la contredisent pas, c'est tout dire. Mais elle sera un très bon professeur pour toi.

— Ce n'était pas le sens de ma question... Se retrouver dans un lieu inconnu peut-il la perturber ? Par exemple, être dans une ville ? Verrait-elle des choses qui ne sont pas là ?

Aviendha éclata de rire.

— La perturber ? Trouver un lion dans son lit à son réveil ne la perturberait pas ! Elle était à l'origine une Promise, ne l'oublie pas, et en vieillissant, elle ne s'est pas adoucie, tu peux me croire.

— Qu'a donc vu cette femme ? demanda Nynaeve.

— « Voir » n'est pas le verbe exact... Enfin, je crois. Elle a dit que le mal se tapit à Tanchico. Un mal pire que celui que peuvent faire les hommes. Il peut s'agir de l'Ajah Noir. S'il te plaît, Nynaeve, ne me bombarde pas d'objections. Les rêves doivent être interprétés, et mon hypothèse est plausible.

Nynaeve s'était rembrunie en entendant parler du mal qui se tapissait à Tanchico, et son humeur ne s'améliora pas quand Egwene l'implora de ne pas la harceler. Parfois, Elayne aurait bien secoué comme des pruniers ces deux tigresses. Voulant éviter une éruption volcanique, elle intervint :

— C'est très plausible, oui, Egwene ! Tu as trouvé quelque chose, dirait-on. Ce résultat dépasse mes espérances et celles de Nynaeve. N'est-ce pas, Sage-Dame ?

— C'est possible..., marmonna Nynaeve.

— Possible, oui..., répéta Egwene, pas vraiment ravie. Nynaeve a raison : je dois progresser. Si j'étais formée, je n'aurais pas eu besoin qu'on me parle de ce « mal ». Et j'aurais trouvé l'endroit où se cache Liandrin. Amys peut me donner des cours, et c'est pour ça que je dois aller la voir.

— Dans le désert des Aiels ? s'écria Nynaeve.

— Aviendha peut me conduire à cette forteresse des Rocs Froids, affirma Egwene, regardant ses

deux compagnes avec un mélange de défi et d'angoisse. Si j'étais sûre que les sœurs noires sont à Tanchico, je ne vous laisserais pas y aller seules. Mais avec l'aide d'Amys, je peux découvrir où elles sont. Et aussi... Eh bien, je ne sais pas trop, mais j'ai la certitude que je serai bien plus utile qu'actuellement. Ce n'est pas un abandon, vous comprenez ? Et je vous confierai l'anneau de pierre. Vous connaissez assez bien la Pierre pour y revenir sans coup férir dans le Monde des Rêves. Je vous rejoindrai à Tanchico et je vous ferai profiter des leçons d'Amys. S'il vous plaît, soyez d'accord avec moi ! Je peux apprendre tant de choses, puis les mettre à votre service. Nous aurons toutes les trois la même formation, au bout du compte. Amys marche dans les rêves – elle sait ce qu'il faut savoir sur *Tel'aran'rhiod*. Comparées à nous, Liandrin et ses compagnes seront des ignorantes. Vous n'êtes pas en train de vous dire que j'essaie de me défilier, pas vrai ? Si c'est le cas, je n'irai pas.

— Tu es libre, rappela Elayne. Bien sûr, tu me manqueras, mais on ne nous a pas promis que nous resterions ensemble jusqu'à la fin de cette histoire.

— Mais vous laisser partir seules... Non, il faut que je vous accompagne. Si les sœurs noires sont vraiment à Tanchico, vous aurez besoin de moi.

— Absurde, lâcha froidement Nynaeve. Il te faut une formation. À long terme, ça nous fera plus de bien que de t'avoir avec nous à Tanchico. De plus, nous ne savons même pas si nos ennemies y sont. Et si c'est le cas, Elayne et moi nous en sortirons très bien. Cela dit, nous pouvons découvrir que ce « mal », c'est tout simplement la guerre. La Lumière m'en soit témoin, il n'est guère de démon plus cruel... Avec un peu de chance, nous serons revenues à la tour avant toi. Mais sois prudente dans le désert des Aiels. C'est un endroit dangereux. Aviendha, tu veilleras sur elle ?

Avant que la guerrière ait pu répondre, quelqu'un frappa à la porte puis entra sans attendre qu'on l'y invite. C'était Moiraine. Après un examen minutieux des trois jeunes femmes – et sans rien trahir des conclusions qu'elle avait atteintes à leur sujet –, elle déclara froidement :

— Joiya et Amico sont mortes.

— C'était le but de cette attaque ? demanda Nynaeve. Tout ça pour les éliminer ? Ou pour les abattre s'il se révélait impossible de les libérer ? J'étais certaine que Joiya, pour afficher une telle sérénité, devait attendre des secours. Elle mentait, faut-il conclure. Je n'ai jamais cru en son repentir.

— Ce n'était sans doute pas l'objectif principal de l'assaut, dit Moiraine. Pendant la bataille, le capitaine, très sagement, a gardé ses hommes en poste dans le donjon. Ils n'ont pas vu l'ombre d'un Myrddraal ni d'un Trolloc. Mais après l'attaque, ils ont trouvé les prisonnières mortes, la gorge tranchée. Après qu'on eut cloué leur langue à la porte de leur cellule.

À sa manière de parler, Moiraine aurait très bien pu être en train d'évoquer une robe à reprendre.

Elayne eut l'estomac retourné par cette description.

— Je ne leur aurais pas souhaité un sort pareil... La mort, peut-être, mais pas comme ça. Que la Lumière illumine leur âme !

— Il y a longtemps qu'elles avaient vendu leur âme aux Ténèbres, dit Egwene, presque aussi pâle que son amie. Qui a fait ça ? Des Hommes Gris ?

— Je doute que ce soit dans leurs cordes, répondit Moiraine. Mais les Ténèbres ont des ressources qui dépassent notre imagination, semble-t-il.

— Semble-t-il, oui..., dit Egwene en tirant sur sa chemise de nuit. S'il n'y a pas eu tentative de les libérer, il faut en conclure qu'elles disaient la vérité. On les a tuées parce qu'elles parlaient trop.

— Ou pour les empêcher de continuer, ajouta Nynaeve, sinistre. Avec un peu de chance, nos

ennemis ignorent ce qu'elles nous ont dit. Joiya s'était peut-être vraiment repentie, mais je n'y crois pas.

Elayne imagina ce que c'était d'être dans une cellule, le visage pressé contre la porte afin qu'on puisse vous tirer la langue hors de la bouche et...

Elle frissonna mais parvint à se reprendre.

— On les a peut-être exécutées pour les punir de s'être laissé capturer.

Elayne préféra ne pas mentionner une hypothèse encore plus dérangeante. Cette exécution avait peut-être pour but de les inciter à croire ce que les prisonnières avaient raconté. Mais quand on doutait déjà beaucoup, mieux valait ne pas en rajouter...

— Pour les punir ? répéta Nynaeve, aussi troublée qu'Egwene.

Sur bien des points, et Elayne les admirait pour ça, les deux villageoises étaient plus endurcies que la Fille-Héritière. Mais elles n'avaient pas grandi au sein de la cour de Caemlyn, où les complots fleurissaient, passant comme elle leur enfance à entendre de terribles histoires sur la façon dont on jouait au Grand Jeu dans les maisons du Cairhien et de Tear.

— Quand on échoue, je doute que l'Ajah Noir connaisse le sens du mot « clémence », insista-t-elle. Liandrin a pu ordonner l'exécution de ses complices. Et à sa place, Joiya en aurait été capable.

Moiraine regarda la Fille-Héritière comme si elle révisait à la hausse son opinion sur elle.

— Liandrin..., lâcha Egwene. Ou Joiya... Oui, elles sont bien femmes à donner ce genre d'ordre.

— De toute façon, intervint Moiraine, il ne vous restait plus beaucoup de temps pour les interroger. Elles auraient embarqué demain à midi...

Elayne devina que l'Aes Sedai, intérieurement furieuse, estimait que la fin des sœurs noires leur permettait d'échapper à la justice.

— J'espère que vous vous déciderez vite. Tanchico ou la Tour Blanche ?

Elayne croisa le regard de Nynaeve et hocha légèrement la tête.

L'ancienne Sage-Dame acquiesça plus franchement, puis elle se tourna vers Moiraine :

— Elayne et moi partirons pour Tanchico sur le premier bateau disponible. Un bateau rapide, j'espère. Egwene et Aviendha iront dans le désert des Aiels, jusqu'à la forteresse des Rocs Froids.

En l'absence d'explications, l'Aes Sedai ne cacha pas sa perplexité.

— Jolien peut l'accompagner, dit l'Aielle en évitant de regarder Egwene. Ou Sefela, ou Bain, ou Chiad... Moi, je vais plutôt aller avec Elayne et Nynaeve. S'il y a vraiment une guerre à Tanchico, elles auront besoin d'une sœur pour surveiller leurs arrières.

— Si c'est ta volonté, Aviendha, souffla Egwene.

Elle semblait blessée et surprise, mais pas plus surprise qu'Elayne, persuadée que la villageoise et la guerrière avaient tissé des liens très forts.

— Aviendha, je suis flattée que tu veuilles nous aider, mais c'est toi qui dois accompagner Egwene.

— Elle n'ira ni à Tanchico ni à la forteresse des Rocs Froids, annonça Moiraine en sortant de sa sacoche une lettre dont elle déplia les pages. Ce document m'a été remis il y a une heure par un jeune Aiel qui m'a dit l'avoir reçu il y a un mois, avant que nous ayons atteint Tear. Pourtant, il est à mon nom et mentionne la Pierre de Tear comme adresse. (Elle baissa les yeux sur la dernière feuille.) Aviendha, connais-tu Amys, du clan des Neuf Vallées des Aiels Taardad, Bair du clan Haido des Aiels Shaarad, Melaine du clan Jhirad des Aiels Goshien et Seana du clan de la Falaise Noire des Aiels Nakai ? Ce sont les signataires du document.

— Ce sont des Matriarches, Aes Sedai. Toutes capables de marcher dans les rêves.

Même si elle n'en était pas consciente, Aviendha était désormais sur ses gardes, prête à se battre ou à s'enfuir.

— Marcher dans les rêves..., répéta Moiraine. Voilà peut-être l'explication... J'ai entendu parler de ces femmes. (Elle revint à la deuxième page de la lettre.) Voici le passage qui te concerne, peut-être rédigé avant que tu aies décidé de venir à Tear. « Parmi les Promises de la Lance présentes dans la Pierre de Tear se trouve une fille obstinée nommée Aviendha, membre du clan des Neuf Vallées des Aiels Taardad. Elle doit sans tarder venir nous rejoindre. Aucun retard ne sera toléré, et nulle excuse ne sera entendue. Nous l'attendrons sur les pentes du mont Chaendaer qui domine Rhuidean. » Ce n'est pas tout, mais la suite consiste surtout à me prier de faire le nécessaire pour que tu partes sans délai. Les ordres de tes Matriarches ressemblent beaucoup à ceux de la Chaire d'Amyrlin, dirait-on.

Moiraine s'autorisa un petit soupir de vexation. Fine mouche, Elayne se demanda si les Matriarches, dans un autre passage, avaient tenté de donner des ordres à l'Aes Sedai. C'était peu vraisemblable – et de toute façon, ça n'aurait pas réussi. Cela dit, quelque chose au sujet de cette lettre continuait à irriter Moiraine.

— Je suis une *Far Dareis Mai*, dit Aviendha, furieuse. Quand on m'appelle, je n'accours pas comme une enfant. Si c'est ma volonté, j'irai à Tanchico.

Elayne eut une moue pensive. Elle découvrait une nouvelle dimension chez l'Aielle. Pas la colère – elle l'avait déjà vue énervée, même si ce n'était pas à ce point –, mais plutôt le trait de caractère qui soutenait sa réaction. Une certaine tendance à la bouderie, pour tout dire. C'était aussi étonnant que si elle avait découvert cette coquetterie chez Lan, mais ça ne faisait aucun doute.

Egwene avait saisi aussi.

— Pas de problème, dit-elle en tapotant le bras de la guerrière. Si tu optes pour Tanchico, je me réjouirai que tu protèges Elayne et Nynaeve.

Aviendha coula à son amie un regard accablé.

Moiraine secoua très légèrement la tête.

— J'ai montré le document à Rhuarc...

Aviendha voulut intervenir – chaudement à voir son visage écarlate – mais l'Aes Sedai éleva la voix :

— Ainsi que les signataires me le demandaient. Pour le passage qui te concerne, bien entendu. Et Rhuarc semble résolu à ce que tu obéisses. À mon avis, il vaudrait mieux que tu te plies à la volonté de Rhuarc et des Matriarches. Tu ne crois pas ?

Aviendha regarda autour d'elle comme si elle était prise au piège.

— Je suis une *Far Dareis Mai*, grogna-t-elle avant de filer vers la porte.

Egwene esquissa un geste pour l'arrêter, mais renonça, car le battant se refermait déjà sur le dos de la guerrière.

— Que lui veulent ces femmes ? Moiraine, vous en savez toujours plus que ce que vous en dites. Que nous cachez-vous cette fois ?

— Quelles que soient les motivations des Matriarches, répondit calmement l'Aes Sedai, c'est une affaire entre Aviendha et elles. Si ton amie avait voulu que tu saches, elle te l'aurait dit.

— Tu ne peux pas t'empêcher de manipuler les gens, pas vrai ? explosa Nynaeve. Et là, tu embarques Aviendha dans un sale coup, bien sûr !

— Pas moi, les Matriarches... Et Rhuarc... (Avec un rien d'agacement, Moiraine replia la lettre et la rangea dans sa bourse.) Aviendha peut toujours refuser. Un chef de tribu n'est pas l'équivalent d'un roi, si j'ai bien compris les coutumes aielles.

— Peut-elle vraiment dire « non » ? demanda Elayne.

Rhuarc la faisait penser à Gareth Bryne, le capitaine général de la Garde de la Reine. Cet homme se montrait rarement obstiné, mais quand ça arrivait, même Morgase ne pouvait pas lui faire rendre gorge, sauf en invoquant son autorité royale. Dans le cas présent, il n'y aurait pas d'ordre de la couronne. (En y réfléchissant, chaque fois que Gareth Bryne s'était déclaré convaincu qu'il avait raison, Morgase avait renoncé à le faire changer d'avis.) Et sans une intervention de ce type, Aviendha serait bien obligée d'honorer le rendez-vous en temps et en heure.

— Au moins, elle voyagera avec toi, Egwene. Si Amys l'attend à Rhuidean, elle peut difficilement guetter ton arrivée à la forteresse des Rocs Froids. Vous irez ensemble retrouver Amys.

— Mais si elle ne le désire pas, je ne veux pas qu'on l'y force.

— Quels que soient les désirs des uns et des autres, dit Nynaeve, nous avons du pain sur la planche. Egwene, pour voyager dans le désert des Aiel, il te faudra emporter pas mal de choses. Lan me fournira une liste. Elayne et moi devons aussi nous préparer à embarquer pour Tanchico. Avec de la chance nous trouverons un bateau demain. Donc, il faut faire nos bagages ce soir.

— Un bateau des Atha'an Miere est à quai dans l'Assommoir, annonça Moiraine. C'est un quatre-mâts. Il n'existe pas de navire plus rapide. C'est vraiment ce que tu veux ?

Nynaeve acquiesça de mauvaise grâce.

— Moiraine, dit Elayne, que va faire Rand, après cette attaque ? Déclenchera-t-il la guerre que vous voulez ?

— Je ne veux aucune guerre... Mais je désire qu'il vive assez longtemps pour livrer l'Ultime Bataille. Demain, il nous dira ce qu'il a l'intention de faire. (Une ride presque invisible apparut pendant une fraction de seconde sur le front de l'Aes Sedai.) Demain, nous en saurons tous bien plus long qu'aujourd'hui.

Sur ces mots, l'Aes Sedai sortit de la pièce.

Demain, pensa Elayne. Comment réagira-t-il quand je lui dirai où je vais ? Il faut qu'il comprenne, mais...

Oubliant ses interrogations, la Fille-Héritière se joignit à la conversation de ses deux amies. Il y avait tant de choses à préparer...



Rumeurs...



Comme toutes les tavernes de l'Assommoir, celle où se trouvait Mat ne faisait pas dans la discrétion. Au cœur de la nuit paisible, les bruits de vaisselle et les cris des serveuses se répercutaient jusqu'au pied de la colline. Les échos de voix rivalisaient avec la musique de trois tambourins, de deux dulcimers et d'un théorbe ventru qui produisait des trilles gémissants. Dans leur longue robe noire au col au ras du cou, un court tablier blanc égayant leur tenue, les serveuses se faufilaient entre les tables bondées en tenant au-dessus de leur tête leur plateau lesté de chopes – une astuce qui leur permettait de slalomer plus efficacement entre les obstacles. Des dockers en gilet de cuir, les pieds nus, côtoyaient des clients en redingote et des marins au torse nu dont le pantalon bouffant était serré à la taille par une sorte d'écharpe de couleur.

Si près des docks, la diversité vestimentaire était à son maximum. Des cols montants pour les étrangers venus du Nord, des cols longs pour ceux du Sud... Des chaînes d'argent sur les redingotes et des clochettes sur les vestes, des cuissardes et des bottes montantes serrées, des hommes arborant des colliers ou des boucles d'oreilles, des chemises à dentelle ou des jaquettes brodées... Un gros type au ventre proéminent paradait avec sa barbe en fourche teinte en jaune et un autre original avait enduit sa moustache de quelque étrange substance qui la faisait briller et, en l'amidonnant, tenait ses deux pointes recourbées comme des crochets.

Dans trois coins de la salle commune et sur plusieurs tables, les dés roulaient sans relâche, les pièces d'argent changeant de mains à un rythme frénétique.

Assis seul, dos contre le mur, à un endroit d'où il pouvait surveiller toutes les portes, Mat contemplait sombrement la chope de vin rouge qu'il n'avait pas encore touchée. Se tenant loin des parties de dés, il ne jetait pas un coup d'œil aux chevilles des serveuses. La taverne étant prise d'assaut, quelques hommes avaient tenté de s'asseoir à sa table, mais dès qu'ils voyaient de plus près le jeune homme, ces fâcheux prenaient la poudre d'escampette, résolus à se dénicher une place ailleurs.

Tremplant un doigt dans son vin, Mat dessina des volutes sur la table. Ces idiots n'avaient pas la moindre idée de ce qui s'était passé dans la Pierre. Avec un rire nerveux, quelques gens du cru avaient mentionné des « problèmes » sans s'étendre sur le sujet. Ils ne savaient rien de précis et ne voulaient rien savoir. Et Mat se demandait s'il ne les enviait pas...

Non, il regrettait au contraire de ne pas avoir une idée plus claire des événements. Des images

défilaient dans sa tête – entre ses trous de mémoire en quelque sorte – mais elles n’avaient guère de sens.

Les bruits lointains de la bataille se répercutaient dans le couloir, étouffés par les lourdes tentures... D’une main tremblante, il retira son couteau du cadavre d’un Homme Gris. Un Homme Gris qui le pourchassait. Oui, qui le traquait. Car les Hommes Gris ne tuaient pas au hasard. À la manière d’une flèche, ils visaient une cible précise.

Il se détourna pour s’éloigner du mort, mais un Myrddraal fondit sur lui tel un reptile noir doté de jambes. Le visage blême et dépourvu de globes oculaires du Blafard glaça les sangs de Mat. Quand son agresseur fut à moins de trente pas de lui, il lança son couteau, visant l’endroit où aurait dû se trouver un œil. À cette distance, il touchait quatre fois sur cinq un nœud dans le bois encore plus petit qu’un œil...

L’épée noire du Blafard écarta le couteau comme si son propriétaire avait négligemment chassé un moustique.

– Il est temps de mourir, sonneur de cor ! siffla le Myrddraal sans même ralentir le pas.

Mat recula. Même s’il ne se rappelait pas les avoir dégainés, il avait un couteau dans chaque main. Contre une épée, ces armes risquaient de ne pas suffire, mais s’il tentait de fuir, il était bon pour recevoir une lame noire entre les omoplates – c’était couru, aussi vrai que cinq « six » battaient quatre « trois » !

Avec un bon bâton de combat, il aurait pu s’en sortir. Ou mieux encore, un arc ! Que n’aurait-il pas donné pour voir le monstre tenter de détourner une flèche tirée par un arc long de Deux-Rivières ! Cela dit, il aurait donné encore plus cher pour être ailleurs. Parce qu’il allait mourir dans ce couloir.

Soudain, des Trollocs, une dizaine au moins, déboulèrent d’un couloir latéral et se jetèrent sur le Blafard telle une masse monstrueuse hérissée de haches et d’épées. Sous le regard stupéfait de Mat, le Demi-Humain se battit comme une sorte de cyclone en armure noire. En quelques secondes, plus de la moitié des Trollocs succombèrent. Mais Le Blafard finit par céder sous le nombre, s’écroulant sur le sol, un bras détaché du corps ondulant follement comme un serpent moribond, mais sans cesser de serrer dans son poing la terrible épée noire.

Un Trolloc à cornes de bélier regarda Mat, son museau dressé humant l’air. Ricanant à l’intention de l’humain, il poussa ensuite un petit cri et commença à lécher la plaie qui ouvrait en deux son bras poilu sous la cotte de mailles fendue. Quand ses compagnons eurent fini d’égorger leurs blessés, l’un d’eux aboya quelques mots d’un ton guttural. Sans un dernier regard pour Mat, les monstres s’éloignèrent dans un fracas de bruits de bottes et de martèlements de sabots.

Oui, ils étaient partis comme ça, se souvint Mat en frissonnant. Des Trollocs étaient venus à son secours. Dans quel pétrin Rand l’avait-il encore fourré ? Voyant ce qu’il avait dessiné avec son vin – les contours d’un portique –, le jeune homme l’effaça rageusement. Il devait filer de Tear. C’était une question de vie ou de mort. En même temps, une sensation pressante, sur sa nuque, lui indiquait qu’il était temps de retourner dans la Pierre. Il la repoussa furieusement, mais elle remonta à l’assaut.

Des bribes de la conversation en cours à la table d’à côté – sur sa droite – parvinrent aux oreilles du jeune homme. Avec un accent de Lugard à couper au couteau, le type à la moustache brillante tenait le crachoir :

— Bon, votre Dragon est un grand homme, c’est sûr, mais il n’arrive pas à la cheville de Logain. Enfin, Logain a mis à feu et à sang le Ghealdan tout entier et la moitié de l’Altara et de l’Amadicia.

Et la terre a englouti les villes qui lui résistaient – ça, c’est son œuvre ! Les bâtiments et les gens, sans rien laisser... Et celui du Saldaea, Maseem ? On raconte qu’il a obligé le soleil à ne pas se coucher tandis qu’il écrasait l’armée du seigneur de Bashere. C’est un fait avéré, à ce qu’on dit.

Mat secoua la tête. La Pierre était tombée, Rand brandissait *Callandor* et cet imbécile pensait avoir affaire à un faux Dragon parmi d’autres.

S’avisant qu’il avait encore dessiné un portique, le jeune homme l’effaça puis il saisit sa chope de vin, voulut la porter à ses lèvres et s’arrêta à mi-chemin. Dans le vacarme, il venait d’entendre quelqu’un prononcer un nom familier, à une table proche de la sienne. Se levant, chope en main, il se dirigea vers la table en question.

Les clients qui y étaient assis représentaient à merveille le curieux métissage social typique des tavernes de l’Assommoir. Il y avait là deux marins aux pieds nus portant un gilet ciré sur leur poitrine nue, l’un arborant autour du cou une épaisse chaîne en or, et un ancien obèse aux bajoues pendantes vêtu d’une redingote du Cairhien – sur sa poitrine, les rayures rouges, jaunes et vertes indiquaient qu’il pouvait s’agir d’un noble, même si le vêtement était déchiré à une épaule –, un pays dont les réfugiés s’étaient éparpillés aux huit coins du monde. Pour compléter l’assemblée, Mat nota l’inévitable femme aux cheveux gris – celle-là habillée de bleu foncé un peu passé, avec des bagues en or à tous les doigts et le visage d’une prédatrice.

Enfin, il y avait l’orateur pompeux à la barbe en fourche, avec un rubis de la taille d’un œuf de pigeon à une oreille. Les trois chaînes en or qu’il portait sur la poitrine de sa redingote rouge identifiaient un prospère marchand du Kandor, un pays où il existait une puissante guilde de cette profession.

La conversation cessa et toutes les têtes se tournèrent vers Mat.

— Je vous ai entendu parler de Deux-Rivières ?

L’homme à la barbe en fourche évalua très rapidement le jeune homme : les cheveux en bataille, l’expression fermée, la chope de vin en main, les bottes noires brillantes, la longue veste verte aux broderies d’or ouverte jusqu’à la taille pour laisser voir une chemise en lin blanche – mais froissée comme le vêtement qui la recouvrait. Bref, l’archétype du jeune noble venu s’encanailler parmi les gens du peuple.

— Oui, jeune seigneur, répondit le marchand. Je disais qu’il n’y aurait plus de tabac venant de ce territoire, cette année. C’est mon avis, en tout cas. Par bonheur, j’ai vingt caisses du meilleur plant de Deux-Rivières, des feuilles d’une qualité inégalable. Plus tard dans l’année, j’en tirerai un bon prix. Si mon jeune seigneur en désire une caisse pour ses réserves personnelles... (L’homme tira sur une des pointes de sa barbe jaune et se passa un index le long de l’arête du nez.) Je suis certain de pouvoir...

— Pourquoi cet « avis », marchand ? coupa Mat. Au nom de quoi n’y aurait-il plus de tabac en provenance de Deux-Rivières ?

— Les Capes Blanches, seigneur... C’est à cause des Fils de la Lumière.

— Quel rapport avec Deux-Rivières ?

Le Kandorien balaya la table du regard en quête de soutien. Le ton tranquille du jeune homme avait quelque chose de menaçant... Du coup, les marins semblaient sur le point de filer – si seulement ils osaient se lever –, et le Cairhienien, bien trop raide sur sa chaise, tirait sur le devant de sa redingote élimée en tentant de paraître sobre, mais la chope vide, devant lui, ne devait pas être la première. La femme buvait une gorgée de vin, ses yeux perçants sondant Mat par-dessus le bord de sa

chope.

Réussissant à produire une courbette en position assise, le marchand adopta un ton plein d'humilité :

— Seigneur, selon des rumeurs, les Fils de la Lumière sont allés sur le territoire de Deux-Rivières. Pour traquer le Dragon Réincarné, paraît-il. C'est absurde, bien entendu, puisque le seigneur Dragon est à Tear. (Le Kandorien leva les yeux sur Mat pour voir comment il prenait ses propos, mais le jeune homme ne broncha pas.) Ces rumeurs se répandent très vite, seigneur, mais ça n'est peut-être que du vent. La même histoire à dormir debout prétend que les Capes Blanches sont à la poursuite d'un Suppôt des Ténèbres aux yeux jaunes. As-tu jamais entendu parler d'un homme doté de tels yeux, jeune seigneur ? Moi non plus ! Du vent, te dis-je !

Mat posa sa chope sur la table et se pencha vers le marchand.

— Qui d'autre traquent-ils ? Selon ta rumeur, bien sûr. Le Dragon Réincarné, un type aux yeux jaunes... et qui encore ?

De la sueur ruissela sur le front du Kandorien.

— Personne, seigneur. À ma connaissance, en tout cas. Ce sont des rumeurs, seigneur ! Du vent, voilà tout ! De la fumée, si tu préfères, qui se dissipe en un clin d'œil. Puis-je me permettre de t'offrir une caisse de tabac, mon jeune seigneur ? Ce serait un honneur et une manière de te témoigner mon... ma...

Mat jeta une couronne d'or andorienne sur la table.

— Paie-toi à boire à mon compte avant que le vin vienne à manquer...

Alors qu'il s'éloignait, le jeune homme entendit Barbe Jaune soupirer :

— J'ai bien cru qu'il allait m'égorger... Ces nobliaux, quand ils ont trop bu, quelle plaie !

— Un bien étrange jeune homme, dit la femme. Dangereux, c'est une certitude. Paetram, n'essaie pas tes ruses sur lui.

— Pour moi, ce n'est pas un seigneur ! lança une voix d'homme.

L'ancien obèse dévasté, supposa Mat.

Il ne put s'empêcher de sourire. Un seigneur, lui ? Il aurait refusé ce titre même si on le lui avait offert sur un plateau d'argent.

Les Fils de la Lumière à Deux-Rivières ? Lumière, aide-nous !

Avançant vers la porte, Mat tira au passage une paire de socques de la pile qui attendait contre un mur. Tous se ressemblant, il n'aurait su dire si c'étaient ceux qu'il portait en entrant, et il s'en fichait, tant qu'ils convenaient à ses bottes.

Dehors, il avait commencé à pleuvoir – une bruine qui épaississait encore l'obscurité. Remontant son col, le jeune homme pataugea dans les rues boueuses de l'Assommoir et dépassa des tavernes borgnes, des auberges bien éclairées et des maisons aux fenêtres sans lumière. Lorsque la terre battue céda la place à des pavés, au niveau du mur de la cité intérieure, il se débarrassa des socques, les laissa là où ils étaient et se mit à courir.

Le connaissant très bien, les Défenseurs postés devant la plus proche entrée de la Pierre laissèrent passer Mat sans lui poser de questions. Courant jusqu'à la chambre de Perrin, le jeune homme entra sans frapper et sans remarquer les entailles à l'intérieur du battant de bois. Ses sacoches de selle posées sur le lit, Perrin était en train de les remplir de chemises et de paires de chaussettes. Une seule bougie éclairait la chambre, mais l'apprenti forgeron semblait ne pas se soucier de la pénombre.

— Tu as entendu les nouvelles, je vois...

Perrin continua à faire ses bagages.

— Au sujet de chez nous ? Oui ! J'étais dehors, en quête d'une bonne rumeur pour Faile. Après ce qui est arrivé ce soir, je dois plus que jamais la...

Perrin émit un grognement qui glaça les sangs de Mat, tant il faisait penser à celui d'un loup furieux.

— Oublions ça ! J'ai entendu les nouvelles, oui... Et ça va me permettre de faire d'une pierre deux coups.

Quels coups ? se demanda Mat.

— Tu crois à ces nouvelles ?

Perrin leva brièvement les yeux. À la lumière de la bougie, ils brillaient comme de l'or poli.

— Mat, il n'y a pas beaucoup de place pour le doute. Au fond, c'est logique...

— Rand est informé ?

Perrin acquiesça et se remit à l'ouvrage.

— Qu'en dit-il ?

Perrin s'interrompit, les yeux baissés sur la cape de voyage pliée qu'il tenait.

— Il a marmonné quelque chose comme : « Il a dit qu'il pouvait le faire et qu'il le ferait. J'aurais dû le croire. » Rien de compréhensible... Puis il m'a pris par le col et il a lancé qu'il devait « faire ce qu'ils n'attendaient pas ». Il voulait que je comprenne, mais je ne suis pas sûr qu'il se comprenait lui-même. À première vue, il se fichait que je reste ou que je parte. Non, je retire ça ! Je pense qu'il était soulagé que je m'en aille.

— Pour résumer, il ne va rien faire du tout ! Avec *Callandor*, il pourrait carboniser mille Capes Blanches. Tu as vu ce qu'il a fait à ces maudits Trollocs ? Perrin, tu rentres chez nous, pas vrai ? Seul ?

— Sauf si tu m'accompagnes... (Perrin fourra la cape dans une sacoche de selle.) Alors, tu viens ?

Au lieu de répondre, Mat commença à faire les cent pas, son visage passant sans cesse de l'ombre à la lumière. Sa mère, son père et ses sœurs étaient à Champ d'Emond. Mais les Fils n'avaient aucune raison de leur faire du mal. S'il rentrait avec Perrin, il craignait de ne jamais plus repartir. Avant qu'il ait eu le temps de s'asseoir, sa mère lui trouverait une femme, et c'en serait fini de la liberté. Mais s'il ne rentrait pas, et que les Fils s'en prennent quand même à sa famille... Pour les Capes Blanches, il suffisait de peu de chose – une rumeur, simplement. Mais à Champ d'Emond, tout le monde aimait son père, même les Coplin, pourtant de fieffés menteurs et des trublions dans l'âme. Oui, tout un chacun aimait Abell Cauthon.

— Tu n'es pas obligé, dit Perrin. Dans ce que j'ai entendu, rien ne te concernait. Il n'était question que de Rand et de moi.

— Que la Lumière me brûle ! bien sûr que je...

Non, Mat ne pouvait pas le dire. Penser à partir n'était pas difficile, mais le claironner ainsi ? Sa gorge se serrait pour empêcher les mots de passer.

— Perrin, c'est facile pour toi ? Partir, je veux dire... Tu ne sens rien ? Rien qui tente de te retenir ? Tu n'entends pas une petite voix te faire la liste des raisons de rester ?

— Bien sûr que si, mais je sais que c'est lié à Rand et à cette histoire de *ta'veren*. Tu refuses d'admettre ça, pas vrai ? Une centaine de raisons de rester, certes, mais la seule raison de partir pèse

plus lourd. Les Fils sont chez nous et ils maltraitent des gens parce qu'ils me traquent. Si j'y vais, je peux mettre un terme à tout ça.

— Pourquoi les Fils te voudraient-ils au point de maltraiter les gens ? S'ils posent des questions sur un jeune homme aux yeux jaunes, personne ne comprendra de qui ils parlent. Et comment mettras-tu un terme à tout ça, comme tu dis ? Tu crois qu'une paire de bras supplémentaire fera la différence ? Voyons, s'ils croient pouvoir intimider les gens de Deux-Rivières, les Fils de la Lumière risquent de s'y casser les dents !

— Ils connaissent mon nom, souffla Perrin.

Il tourna la tête vers sa hache pendue au mur, le ceinturon enroulé autour de son manche et du crochet mural. Ou s'intéressait-il à son marteau de forgeron appuyé contre le mur, juste au-dessous ?

— Donc, ils peuvent trouver ma famille... Quant à leurs motivations, ils n'en manquent pas. Exactement comme moi à leur égard. Qui peut dire lesquelles sont les bonnes ?

— Perrin, que la Lumière me brûle ! Je veux t'acc... Tu vois, je ne peux même pas le dire. Comme si mon esprit savait que je le ferais pour de bon, si je le disais. Je ne peux même pas fuir en imagination.

— Nos chemins divergent... Mat, ce ne sera pas la première fois.

— Fichus chemins ! grommela Mat. J'en ai assez que Rand et les Aes Sedai me montrent leurs maudites voies ! Pour changer un peu, je veux aller où j'ai envie d'aller et faire ce qui me chante.

Mat se tourna vers la porte, mais Perrin le rappela.

— J'espère que ton chemin est celui du bonheur, mon ami. Que la Lumière t'envoie des jolies filles et des abrutis disposés à jouer contre toi.

— Que la Lumière t'emporte, Perrin ! Et qu'elle t'envoie aussi ce que tu désires...

— Je pense que ce sera le cas...

Une perspective qui ne semblait pas ravir l'apprenti forgeron.

— Tu veux bien dire à mon père que je me porte à merveille ? Et à ma mère, qui passe son temps à s'inquiéter ? Et s'il te plaît, veille sur mes sœurs. Elles m'espionnaient et rapportaient tout à maman, mais je ne voudrais pas qu'il leur arrive malheur.

— Je le ferai, c'est promis, Mat.

Après avoir refermé la porte derrière lui, Mat erra un long moment dans le couloir. Ses deux sœurs, Eldrin et Bodewhin, ne manquaient jamais une occasion d'aller le dénoncer à leur mère. « Mat s'est encore fourré dans la mouise, maman ! » « Mat a encore fait une bêtise ! » La plus terrible était Bodewhin, il fallait l'avouer. À seize et dix-sept ans, elles devaient songer au mariage – sans doute avec un solide fermier ennuyeux comme la pluie qu'elles avaient déjà choisi, daignant l'en informer ou non. Était-il parti pendant si longtemps ? Parfois, il aurait juré avoir quitté Champ d'Emond une ou deux semaines plus tôt. À d'autres occasions, il lui semblait que des années s'étaient écoulées. Et ses souvenirs se ternissaient. S'il revoyait la jubilation de ses sœurs chaque fois qu'il tâtait de la badine, leur visage n'était plus vraiment net. Les traits de ses propres sœurs ! Ces maudits trous dans sa mémoire, comme si sa vie n'était pas complète...

Voyant Berelain avancer dans sa direction, Mat ne put s'empêcher de sourire. Malgré ses grands airs, c'était une sacrée belle femme ! Sa robe blanche moulante aurait été assez fine pour faire d'excellents mouchoirs et le décolleté, savamment calculé, révélait sur sa poitrine tout ce qu'il fallait pour éveiller l'intérêt d'un honnête homme.

Mat se fendit de sa plus belle révérence, à la fois élégante et protocolaire.

— Je te souhaite le bonsoir, ma dame.

La noble dame faisant mine de passer sans lui accorder un regard, Mat se redressa, fort mécontent :

— Serais-tu sourde et aveugle, femme ? Je ne suis pas un tapis que l'on foule, et je suis certain d'avoir parlé à voix haute. Si je t'avais pincé les fesses, tu pourrais me gifler, mais tant que je reste courtois, j'entends qu'on réponde à mes grâces par des grâces équivalentes.

La Première Dame s'arrêta et dévisagea Mat avec cet œil typiquement féminin qu'il connaissait fort bien. En quelques secondes, elle aurait pu savoir selon quelles mesures il fallait coudre une chemise pour Mat, lui dire combien il pesait et préciser quand il avait pris son dernier bain.

Puis elle se détourna en marmonnant quelque chose.

« Il me ressemble trop... », crut entendre Mat.

Stupéfié, il regarda la jeune femme s'éloigner. Elle ne lui avait pas dit un mot ! Avec ce visage, cette façon de marcher et ce nez si fièrement pointé, c'était un miracle que ses pieds touchent le sol. Voilà à quoi on s'exposait, quand on abordait des chipies comme Berelain ou Elayne. Des nobles qui tenaient un homme pour quantité négligeable s'il ne possédait pas un palais et un arbre généalogique remontant à Artur Aile-de-Faucon. Eh bien, il connaissait une fille de cuisine un peu ronde – juste ce qu'il fallait – qui ne le considérait pas comme un minable. Cette Dara avait une façon de lui mordiller le lobe des oreilles qui...

Mat cessa de se laisser glisser sur cette pente savonneuse. Il envisageait d'aller voir si Dara était réveillée et partante pour un câlin. Il avait même songé à faire la cour à Berelain. Berelain ! Et qu'avait-il dit à Perrin avant de le quitter ? De veiller sur ses sœurs ! Comme si sa décision était déjà prise. Mais ce n'était pas le cas. Il refusait de se laisser porter par les événements. De sombrer dans son destin, en quelque sorte...

Il y avait un moyen d'échapper à ça.

Mat sortit une pièce d'or de sa poche, la lança en l'air et la rattrapa sur le dos de son autre main. Il avait choisi une pièce de Tar Valon, constata-t-il. Et il contemplait la face qui portait une Flamme stylisée comme une larme.

— Que la Lumière brûle toutes les Aes Sedai ! s'écria-t-il. Et Rand al'Thor avec elles, pour m'avoir entraîné dans tout ça !

Un serviteur en livrée noir et or s'immobilisa, regardant avec inquiétude le jeune homme. Les bras lestés d'un plateau d'argent sur lequel s'entassaient des pansements enroulés et des fioles d'onguent, l'homme sursauta quand il s'avisa que Mat le dévisageait aussi.

— Un cadeau du plus grand crétin de ce monde ! lança le jeune homme en jetant la pièce d'or sur le plateau. Dépense-la sagement, mon ami. Pour du vin et des femmes !

— Mer-merci, mon sei-seigneur, bégaya le domestique.

Mat le planta là joyeusement.

Le plus grand crétin du monde ! Exactement ce que je suis !



Les coutumes de Mayene



Alors que la porte se refermait sur son ami, Perrin secoua pensivement la tête. Mat aurait préféré se flanquer un coup de marteau sur la tête plutôt que de retourner à Deux-Rivières. Et il camperait sur cette position tant qu'il ne serait pas contraint d'en changer. Perrin lui-même aurait bien aimé trouver un prétexte pour éviter de retourner chez lui. Mais il n'y avait pas moyen. C'était un fait aussi solide et impitoyable que le fer. La différence entre Mat et lui ? L'aptitude à accepter son destin, même si celui-ci ne lui disait rien qui vaille.

Perrin retira sa chemise et ne put étouffer un grognement de douleur. Même s'il prenait des précautions, le bleu qui lui prenait toute l'épaule gauche – un hématome qui, malgré son nom, avait déjà viré au jaunâtre – lui faisait un mal de chien. Un Trolloc avait réussi à tromper sa garde, et sans l'intervention de Faile, toujours aussi précise avec un couteau, les dégâts auraient été bien pires. La blessure rendait les ablutions pénibles, mais au moins, à Tear, on ne souffrait jamais parce que l'eau était trop chaude.

Ses bagages terminés – seul son change du lendemain n'était pas dans les sacoches –, Perrin était fin prêt. Dès le lever du soleil, il irait voir Loial. À quoi bon ennuyer l'Ogier le soir même ? Il devait être déjà couché, et l'apprenti forgeron ne tarderait pas à l'imiter. Un seul problème restait sans solution pour l'instant. Faile... Car tout valait mieux pour elle que l'accompagner, y compris demeurer à Tear.

La porte s'ouvrit brusquement, surprenant le jeune homme. Un parfum de rosier grimpant par une chaude nuit d'été monta aux narines de Perrin. Une fragrance séduisante et légère – sauf pour lui – mais sans rapport avec celle de Faile.

De là à s'attendre à voir Berelain entrer dans sa chambre !

Tenant toujours la porte, elle cilla et Perrin comprit que la lumière, pour elle, était largement insuffisante.

— Tu vas quelque part ? demanda-t-elle d'un ton hésitant.

Avec la lumière du couloir dans le dos, la jeune femme offrait un spectacle dont il n'était pas facile de détourner les yeux.

— Oui, ma dame.

Perrin se fendit d'une révérence maladroite mais pleine de bonne volonté. Même s'il devait affronter l'ire de Faile, il ne voyait aucune raison de se montrer impoli.

— Dès demain matin, je partirai.

— Moi aussi...

Berelain ferma la porte et croisa les bras sous sa jolie poitrine. Perrin détourna la tête, la regardant de biais afin qu'elle ne pense pas qu'il se rinçait l'œil. Mais elle ne parut pas remarquer sa réaction et continua :

— Après ce qui est arrivé ce soir... Demain, je partirai en carrosse pour Godan, d'où je prendrai un bateau pour Mayene. J'aurais dû partir il y a des jours, mais je pensais pouvoir... eh bien, faire avancer les choses. Hélas, c'était une erreur dont j'aurais pu m'apercevoir plus tôt. Les derniers événements m'ont convaincue. La façon dont Rand... Tous ces éclairs dans les couloirs... Oui, je partirai demain !

— Ma dame, s'étonna Perrin, pourquoi viens-tu me l'annoncer ?

Berelain secoua la tête d'une façon qui rappela au jeune homme une jument qu'il lui était arrivé de ferrer, à Champ d'Emond. Une bête dont il fallait se méfier, parce qu'elle était toujours susceptible de mordre.

— Pour que tu puisses en informer le seigneur Dragon, bien entendu.

Une explication qui n'éclairait pas vraiment la lanterne de Perrin.

— Tu pourrais le lui dire toi-même, non ? Je n'ai pas le temps de jouer les messagers.

— Je... Je doute qu'il ait envie de me voir.

N'importe quel homme aurait eu envie de voir Berelain, parce qu'elle était plus qu'agréable à regarder. Et elle le savait très bien.

Son hésitation, au début de sa phrase, laissait penser qu'elle avait voulu dire autre chose. Était-elle effrayée par ce qui s'était produit dans la chambre de Rand ? Ou par l'attaque qui avait suivi et par la façon dont le Dragon Réincarné y avait mis un terme ? Tout ça était possible ; pourtant, la Première Dame de Mayene ne semblait pas du genre à prendre peur pour un rien.

— Confie ton message à une domestique, ma dame. Il m'étonnerait beaucoup que je revoie Rand avant mon départ. Une servante sera parfaite pour lui apporter ta missive.

— La nouvelle passerait mieux si un ami du seigneur...

— Une domestique, te dis-je ! Ou une Aielle.

— Tu n'accéderas pas à ma demande ?

— Non. Combien de fois me faudra-t-il le dire ?

Berelain secoua de nouveau la tête, mais d'une manière différente, même si Perrin n'aurait pas su dire en quoi. Le dévisageant, elle murmura :

— Des yeux si extraordinaires...

— Quoi ?

Soudain, Perrin s'avisa qu'il était torse nu. Et Berelain le regardait avec l'intérêt d'un maquignon qui s'apprête à acheter un cheval. Encore un peu, et elle lui tâterait le jarret avant d'inspecter ses dents. S'emparant de la chemise prévue pour le lendemain matin, Perrin l'enfila à la hâte.

— Une domestique... C'est mon dernier mot. Bon, il faut que je me couche, parce que j'ai l'intention de me lever tôt.

— Tu pars pour où ?

— Chez moi... Deux-Rivières... Si tu t'en vas aussi demain, ma dame, je suppose que tu as besoin de repos. Moi, je suis épuisé.

Berelain ne fit pas mine de se retirer.

— Tu es forgeron, je crois ? J'ai besoin d'un très bon artisan, à Mayene. Pour du fer forgé décoratif. Que dirais-tu d'un bref séjour, avant de repartir pour Deux-Rivières ? Tu ne t'ennuierais pas, sais-tu ?

— Je rentre chez moi, et toi, ma dame, tu vas retourner dans ta chambre !

Berelain haussa les épaules, forçant Perrin à regarder ailleurs de toute urgence.

— Une autre fois, alors... Au bout du compte, j'obtiens toujours ce que je veux. Et là, j'aimerais... (La jeune femme étudia Perrin de la tête aux pieds.) Du fer forgé décoratif... Pour les fenêtres de ma chambre.

Devant le sourire innocent de la belle, Perrin eut l'étrange sentiment qu'un danger imminent le menaçait.

La porte s'ouvrit soudain pour laisser entrer Faile.

— Perrin, je suis allée te chercher en ville, et j'ai entendu une rumeur...

Faile se tut, les yeux rivés sur Berelain.

La Première Dame l'ignora. Approchant du jeune homme, elle lui caressa le bras puis l'épaule. Un instant, il crut qu'elle allait le forcer à baisser la tête pour l'embrasser – d'ailleurs, elle leva la sienne comme si c'était bien son intention –, mais elle se contenta de lui flatter la nuque (le maquignon, toujours !) et s'écarta.

Tout avait été beaucoup trop vite pour que Perrin ait pu faire quelque chose.

— Souviens-toi, dit Berelain comme s'ils étaient seuls, je finis toujours par obtenir ce que je veux.

Sur ces mots, elle passa devant Faile sans lui accorder un regard et sortit dignement.

Perrin aurait parié sa chemise que Faile allait exploser. Mais elle se contenta de baisser les yeux sur les sacoches de selle.

— Je vois que tu as entendu ces rumeurs... Ce n'est peut-être que du vent.

— Pas avec la mention des yeux jaunes...

Faile aurait dû crépiter comme un fagot de brindilles sèches jeté dans des flammes. Pourquoi ce calme inébranlable ?

— D'accord... Donc, ton problème, c'est Moiraine. Tu crois qu'elle va tenter de te retenir.

— Non, si elle n'est pas au courant... Et si elle essaie, ça ne marchera pas. J'ai une famille et des amis, et pas question de les abandonner entre les griffes des Capes Blanches. Mais j'espère bien que Moiraine ne saura rien avant que je sois très loin d'ici.

Même les yeux de Faile étaient sereins comme deux étangs sombres dans une forêt. Le jeune homme en eut la chair de poule.

— Perrin, il a fallu des semaines pour que ces rumeurs atteignent Tear, et tu ne seras pas à Deux-Rivières avant au moins un mois. D'ici là, les Fils de la Lumière seront peut-être partis. Cela dit, je te harcèle pour que tu files d'ici, donc je ne vais pas me plaindre. Mais tu dois savoir à quoi t'attendre.

— Si je passe par les Chemins, le voyage durera deux ou trois jours.

Deux, probablement. Il n'y avait pas moyen d'aller plus vite.

— Tu es aussi fou que Rand al'Thor, lâcha Faile, incrédule.

Se laissant tomber sur le lit, elle s'assit en tailleur et prit le ton d'une mère qui sermonne son fils :

— Entre dans les Chemins et tu en sortiras fou à lier. Si par hasard tu en sors. Les Chemins sont

souillés, Perrin. L'obscurité y règne depuis trois ou quatre cents ans. Pour le savoir exactement, demande à Loial. Les Ogiers ont bâti les Chemins – ou ils les ont fait pousser, je ne sais pas trop... Et ils ne les utilisent plus. Et même si tu parviens à t'en tirer vivant, qui peut savoir où tu déboucheras ?

— J'ai déjà emprunté les Chemins... (*Et failli mourir de peur, dans et enfer !*) Loial est capable de me guider, parce qu'il sait déchiffrer les Plaques d'Orientation. C'est déjà grâce à lui que nous en sommes sortis vivants. Dès qu'il saura combien c'est important pour moi, il ne me refusera pas son aide.

Inquiet que sa mère finisse par apprendre où il était, l'Ogier était lui aussi pressé de quitter Tear. Donc, sa participation était acquise.

Faile se frotta nerveusement les mains.

— Eh bien, je rêve d'aventure, et c'en est une, on ne peut pas le nier. Quitter la Pierre de Tear et le Dragon Réincarné pour traverser les Chemins et combattre les Capes Blanches... Je me demande si nous pouvons convaincre Thom Merrilin de nous accompagner. Faute d'un barde, un trouvère fera l'affaire. Il composera la musique du récit, et nous nous chargerons du texte. Pas de Dragon ni d'Aes Sedai pour s'approprier les beaux rôles. Quand partons-nous ? Demain matin ?

Perrin prit une grande inspiration.

— Faile, j'irai seul avec Loial.

— Il nous faudra un cheval de bât, dit la jeune femme comme si elle n'avait rien entendu. Deux, même. Et des lanternes, avec cette obscurité. Des réserves d'huile, aussi. Tes gens de Deux-Rivières sont des fermiers, non ? Tu crois qu'ils combattront les Capes Blanches ?

— Faile, j'ai dit que...

— J'ai entendu ! s'écria la jeune femme. (Avec ses yeux inclinés et ses pommettes hautes, la pénombre lui donnait un air inquiétant.) J'ai entendu, et c'est absurde ! Alors, tu crois que ces fermiers se battront ? Ou tu ne peux pas encore me répondre ? Qui se chargera de leur formation militaire ? Toi ?

— Je ferai ce qui s'imposera, répondit patiemment Perrin. Sans toi.

Faile se leva si vite qu'il craignit qu'elle lui saute à la gorge.

— Tu crois que Berelain viendra avec toi ? Qu'elle couvrira tes arrières ? Ou tu préfères la faire sauter sur tes genoux, couinant comme une souris ? Fourre ta chemise dans ton pantalon, espèce de gros bœuf !

La détresse de sa compagne serra le cœur de Perrin, mais il se força à continuer :

— Quand j'en aurai fini, à Deux-Rivières, j'irai peut-être à Mayene. Elle m'a invité, figure-toi.

Faile regarda Perrin, le visage de pierre. Puis elle se détourna et sortit sans un mot, mais en claquant la porte derrière elle.

D'instinct, Perrin voulut la suivre. Bien entendu, il se retint. Voyant les entailles faites par sa hache dans la porte, il réussit à dire à voix haute ce qu'il ne pouvait pas confier à Faile.

— J'ai tué des Capes Blanches... C'est eux qui auraient eu ma peau, sinon, mais on m'accuse quand même de meurtre. Faile, je rentre chez moi pour mourir. C'est la seule solution pour sauver les miens. Laisser les Fils me pendre. Et je ne veux pas que tu assistes à ça. Tu pourrais vouloir me sauver, et ces hommes...

Perrin appuya le front contre la porte. Après ce qu'il venait de faire, Faile ne serait pas triste de ne plus le voir. Elle partirait chercher l'aventure loin des Capes Blanches, des *ta'veren* et des

miasmes maléfiques. C'était tout ce qui comptait.

Si seulement il n'avait pas eu envie de hurler de chagrin.

Sans se soucier de qui elle croisait, ni de qui devait s'écarter pour la laisser passer, Faile courait dans les couloirs. Perrin et Berelain. Perrin et Berelain.

Il veut une gourgandine qui se montre à moitié nue, c'est ça ? Il ne sait pas ce qui l'attend, ce grand bœuf échevelé ! Ce pitre plus têtu qu'un caillou ! Ce forgeron ! Et cette garce insidieuse ! Espèce de chèvre exhibitionniste !

Faile erra au hasard jusqu'à ce qu'elle aperçoive Berelain devant elle, se pavanant dans sa fichue robe qui ne laissait rien à l'imagination, en balançant des hanches comme si c'était sa façon de marcher naturelle et pas une technique pour affoler ces crétins de mâles.

Sans réfléchir à ce qu'elle faisait, Faile dépassa la Première Dame et se retourna pour lui barrer le chemin.

— Perrin Aybara est à moi ! rugit-elle. Bas les pattes, c'est compris ? Plus de minauderies ni de sourires !

Faile s'empourpra jusqu'aux oreilles quand elle prit conscience de ce qu'elle venait de dire. Elle s'était promis depuis toujours de ne jamais se battre ainsi pour un homme, telle une paysanne qui se roule dans la poussière avec sa rivale.

Berelain fronça un sourcil.

— À toi, dis-tu ? Pourtant, je n'ai pas vu de collier à son cou. Les domestiques – à moins que tu sois une fille de fermier – ont décidément des idées bizarres.

— Domestique ? Moi ? Je suis...

Faile se mordit la lèvre inférieure pour ne pas continuer. La Première Chipie de Mayene ? Sans blague ? Au Saldaea, certains domaines privés étaient plus grands que Mayene. Cette moins-que-rien n'aurait pas tenu une semaine dans les cours du Saldaea. Savait-elle réciter un poème tout en chassant au faucon ? Savait-elle chevaucher toute une journée dans une chasse à courre, puis jouer du butor la nuit tout en conversant des meilleures tactiques visant à repousser les raids de Trollocs ? Elle croyait tout savoir des hommes ? Mais connaissait-elle le langage de l'éventail ? Pouvait-elle dire à un homme de venir, de s'en aller ou de rester – et cent autres choses – par la seule grâce d'un mouvement du poignet et par la façon de déployer un éventail de dentelle ?

Que la Lumière m'éclaire ! qu'est-ce que je raconte ? J'ai juré de ne plus tenir un éventail de ma vie.

Mais il y avait d'autres coutumes au Saldaea. Baissant les yeux, Faile fut surprise de voir qu'elle avait dégainé un couteau, alors qu'on lui avait appris à tirer une lame au clair uniquement quand elle envisageait de s'en servir.

— Chez moi, les paysannes ont une façon bien à elles de punir les voleuses d'homme. Si tu ne jures pas d'oublier Perrin Aybara, je vais te tondre comme un œuf ! Du coup, tu deviendras la coqueluche des types qui s'occupent des poulets !

Sans savoir exactement comment Berelain s'y était prise pour lui saisir le poignet, Faile sentit que ses pieds décollaient du sol. Quand elle s'écrasa sur le dos, au terme d'un beau vol plané, l'impact lui coupa le souffle.

Souriante, Berelain se tapota la paume avec la lame du couteau qu'elle venait de subtiliser à Faile.

— Une coutume de Mayene..., ironisa-t-elle. Les Teariens ont souvent recours à des tueurs, et les gardes ne peuvent pas être en permanence assez près pour intervenir. Je déteste qu'on m'attaque, paysanne ! Alors, écoute bien ce que je vais faire. Je te volerai le forgeron et je m'amuserai avec lui jusqu'à ce que je m'en lasse. J'en fais un serment d'Ogier, ma fille ! Il est très séduisant, avec ses larges épaules, ses bras musclés et ses yeux jaunes. Encore un peu rustre, c'est vrai, mais tout peut s'arranger. Mes courtisans lui apprendront à se vêtir et le débarrasseront de cette affreuse barbe. Où qu'il aille, je le trouverai et je m'en emparerai. Tu le récupéreras quand j'en aurai fini avec lui. S'il veut encore de toi.

Recouvrant son souffle, Faile se leva et dégaina un autre couteau.

— Après avoir découpé ces vêtements que tu fais mine de porter, je te traînerai devant lui pour que tu avoues n'être qu'une sale truie.

Lumière, aide-moi ! je me comporte et je parle comme une paysanne !

Le plus grave, c'était qu'elle pensait chaque mot qui sortait de sa bouche.

Berelain adopta une posture défensive. À l'évidence, elle avait l'intention d'utiliser ses mains, pas le couteau – elle le tenait comme un éventail !

Faile avança sur la pointe des pieds.

Rhuarc se matérialisa entre les deux belligérantes. Les toisant, il les délesta de leur arme avant qu'elles aient compris ce qui se passait.

— Vous n'avez pas vu assez de sang aujourd'hui ? demanda-t-il. Parmi tous les gens que je soupçonnais de vouloir troubler la paix, vos noms venaient en dernier.

Faile regarda l'Aiel, bouche bée. Sans crier gare, elle pivota sur elle-même et lui décocha un direct. Aucun colosse ne pouvait encaisser sans broncher un tel coup dans les côtes.

Se déplaçant comme s'il ne la regardait pas, Rhuarc lui saisit le poignet au vol et lui tordit le bras dans le dos. Le dos bien droit, Faile espéra qu'il n'allait pas lui déboîter l'épaule.

D'un ton presque mondain, l'Aiel s'adressa à Berelain :

— Toi, tu vas aller dans ta chambre, et tu n'en sortiras pas avant le lever du soleil. Je ferai en sorte qu'on ne t'apporte pas de petit déjeuner. Avoir faim te rappellera qu'il y a des lieux et des endroits pour se battre...

— Je suis la Première Dame de Mayene ! On ne me donne pas d'ordres comme à une...

— File dans ta chambre !

Faile se demanda si elle ne pouvait pas profiter de cette diversion pour flanquer un coup de pied à l'Aiel. Il dut sentir ses muscles se tendre, car il accentua la pression sur son poignet, la forçant à tomber à genoux.

— Si tu résistes, dit Rhuarc à Berelain, nous répéterons notre première conversation. Ici même...

Berelain devint alternativement blême et écarlate.

— Très bien... Si tu insistes, je...

— Je ne t'ai pas proposé une conversation ! Si tu es encore là quand j'aurai compté jusqu'à trois... Un...

Berelain souleva l'ourlet de sa robe et détailla. Dans sa hâte, elle n'oublia cependant pas de tortiller des hanches.

Faile savoura cet étrange spectacle qui valait bien de se faire presque arracher un bras. Suivant lui aussi Berelain du regard, Rhuarc eut un petit sourire.

— Tu as l'intention de me tenir toute la nuit ? grogna Faile.

L'Aiel la lâcha et glissa les deux couteaux dans sa ceinture.

— Eh ! ils sont à moi !

— Confisqués ! La punition de Berelain aura été d'être envoyée au lit comme une enfant devant toi. La tienne est de perdre des armes auxquelles tu tiens. Je sais que tu en as d'autres. Si tu contestes ma décision, je les prendrai aussi. Je refuse qu'on trouble la paix !

Faile foudroya Rhuarc du regard, mais elle n'insista pas. Les couteaux étaient sortis de l'atelier d'un artisan de génie. Des armes parfaitement équilibrées.

— C'était quoi, votre « première conversation », pour qu'elle file comme ça ?

— C'est entre elle et moi... Ne t'approche plus d'elle, Faile. Je ne crois pas qu'elle ait commencé, parce qu'elle n'utilise pas de couteau. Si vous semez encore le trouble, je vous forcerai à transporter les abats. Certains nobliaux ont cru pouvoir continuer à se battre en duel après que j'ai établi la paix ici, mais l'odeur des chariots de poubelles les a convaincus d'arrêter. À ta place, je prierais pour ne pas avoir à apprendre ma leçon à ce prix.

Avant de masser son épaule, Faile attendit que l'Aiel soit parti. Cet homme la faisait penser à son père. Non que son géniteur lui eût jamais tordu le bras, mais lui aussi manquait de patience avec les trublions de tout poil, et personne n'avait jamais réussi à le prendre par surprise.

Faile se demanda si elle pouvait pousser Berelain à la faute, histoire de la voir défaillir au milieu des poubelles. Mais Rhuarc les avait menacées toutes les deux de ce châtiment. Son père aussi, tenait toujours parole.

Berelain... Quelque chose qu'elle avait dit lui trottait dans la tête.

Oui, c'était ça ! Un « serment d'Ogier »... Les Ogiers respectaient envers et contre tout leur parole. Évoquer un « Ogier parjure » revenait à parler d'un « lâche courageux » ou d'un « idiot intelligent ».

Faile ne put s'empêcher de ricaner.

— Tu veux me le voler, sale petite paonne ? Avant que tu le revoies, si tu le revois un jour, il sera de nouveau à moi.

Gloussant bêtement, Faile se remit en chemin le cœur léger... et l'épaule atrocement douloureuse.



Dans le portique



Mat leva sa lampe à huile et sonda l'étroit couloir qui s'enfonçait dans les entrailles de la Pierre.

« Sauf si ma vie en dépend. » C'est ça que j'ai juré ? Eh bien, que la Lumière me brûle si elle n'en dépend pas !

Avant que le doute s'empare de nouveau de lui, il avança, passant devant des portes dégondées au bois pourri – des spectres d'huiss fixés à des fantômes d'encadrement. Le sol avait été récemment balayé, certes, mais l'air empestait encore la moisissure. Quand une ombre bougea dans un coin, Mat dégaina son couteau à la vitesse de l'éclair. Tout ça pour un rat effrayé qui détalait probablement vers quelque trou salvateur.

— Montre-moi la sortie et je te suivrai..., murmura Mat à l'intention du rongeur.

Pourquoi est-ce que je chuchote ? Il n'y a personne pour m'entendre.

Peut-être, mais cet endroit incitait à la discrétion. Sans doute parce qu'on y sentait peser sur sa tête tout le poids de la Pierre de Tear.

« La dernière porte », avait dit son amie. À moitié dégondée, comme les autres... Quand Mat voulut l'ouvrir d'un coup de pied, le battant s'écroula sur le sol. La pièce qu'il défendait (fort mal) débordait de caisses, de tonneaux et d'autres objets parfois empilés jusqu'au plafond. Bien entendu, tout était recouvert de poussière.

Le Grand Trésor ! On dirait plutôt la cave d'une ferme abandonnée, en pire !

Mat s'étonna que Nynaeve et Egwene n'aient pas épousseté et rangé pendant qu'elles étaient ici. Les femmes avaient une compulsion à briquer et à mettre de l'ordre, même quand ça n'était pas utile.

Sur le sol, des dizaines d'empreintes se croisaient. Sans nul doute, les deux femmes avaient eu recours à des domestiques costauds pour déplacer les objets les plus lourds. Nynaeve adorait trouver un moyen de faire trimer les hommes. Telle qu'il la connaissait, elle avait dû fondre comme un vautour sur de braves types en train de se distraire un peu.

Dans ce fouillis, Mat repéra pourtant assez vite ce qu'il cherchait. Un portique en pierre rouge qui brillait bizarrement à la lumière de sa lampe. Quand il se fut approché, l'artefact continua à lui paraître bizarre, comme s'il était tordu. En tout cas, ses yeux refusaient de suivre les contours d'un cadre dont les côtés n'étaient pas vraiment d'équerre. Pour tout dire, le grand rectangle creux semblait à un souffle de s'effondrer. Mais quand Mat le poussa légèrement, il resta debout.

Le jeune homme poussa un peu plus fort mais pas trop, car il n'avait aucune envie de ramasser

ce... machin.

Le portique laissa un sillon dans la poussière. On aurait juré qu'une corde le reliait au plafond, assurant sa stabilité. Soupçonneux, Mat leva sa lampe et ne vit rien de ce genre.

Au moins, ce portique ne basculera pas pendant que je serai à l'intérieur. Parce que je vais entrer, pas vrai ?

Près de Mat, le dessus d'un tonneau était encombré par une série de figurines et de petits artefacts enveloppés dans du tissu en lambeaux. Du bras, le jeune homme poussa le tout sur le côté afin de pouvoir poser sa lampe et étudier tranquillement le portique. Enfin, le *ter'angreal*, si Egwene ne lui avait pas raconté n'importe quoi. Même si elle prétendait le contraire, elle avait sûrement appris assez de choses à la tour pour savoir de quoi elle parlait.

Bien sûr, elle ne l'admettrait sous aucun prétexte. Une formation d'Aes Sedai... Au moins, elle m'a parlé de ce fichu portique.

Plissant les yeux, Mat étudia l'artefact. À première vue, il ressemblait à un banal portique d'un rouge d'autant plus mat qu'une épaisse couche de poussière le couvrait. Un portique des plus ordinaires. Enfin, presque... Gravées dans la pierre, trois lignes sinueuses couraient de haut en bas le long des montants. Mais Mat avait vu des ornements plus fantaisistes sur des portes de ferme. Bref, il allait franchir ce portique et se retrouver... dans la même salle poussiéreuse.

Pour le savoir, il faut essayer, pas vrai ? Allez, du cœur au ventre !

Après avoir pris une grande inspiration, et toussé à cause de la poussière, le jeune homme avança un pied.

Il eut le sentiment de traverser un voile de lumière blanche infiniment brillante et d'une incroyable épaisseur. Pendant ce qui lui parut une éternité, il perdit la vue et un formidable vacarme – celui de tous les sons du monde condensés en un seul – lui emplit les oreilles.

L'éternité dura exactement le temps d'un pas. Lorsqu'il eut fait le deuxième, Mat regarda autour de lui et n'en crut pas ses yeux. Le *ter'angreal* se dressait dans son dos, mais il n'était plus dans le sous-sol obscur.

Le portique distordu se dressait à présent dans une grande salle circulaire à la voûte si haute qu'elle s'en noyait dans la pénombre. Des colonnes en colimaçon, fort étranges – on eût dit des tuteurs de vignes recyclés –, faisaient le tour de la mystérieuse salle éclairée par des globes lumineux placés sur des supports torsadés en métal blanc. Un matériau qui luisait trop faiblement pour être de l'argent, nota Mat. Quant aux globes, impossible de savoir ce qui les faisait briller. Pas des flammes, en tout cas, parce que la lueur était bien trop stable. Le carrelage du sol dessinait à partir du *ter'angreal* une grande spirale en noir et blanc et une lourde odeur piquante et sèche planait dans l'air. Mal à l'aise, Mat faillit faire demi-tour et s'en retourner sur-le-champ.

— Ça fait longtemps..., dit soudain une voix.

Mat sursauta, un couteau apparaissant comme par magie dans sa main. Les yeux plissés, il sonda les colonnes pour localiser la source de la voix qui venait de murmurer trois mots d'un ton guttural.

— Très longtemps, et pourtant, les curieux reviennent afin d'obtenir des réponses. Oui, revoilà ceux qui posent des questions.

Une silhouette se déplaçait entre les colonnes. Celle d'un homme, estima Mat.

— Très bien... Tu n'as apporté ni lampe ni torche, comme le pacte le stipulait, le stipule et le stipulera toujours. Tu n'as pas de fer sur toi ? Ni d'instrument de musique ?

L'inconnu sortit de l'ombre. Grand, les pieds nus, tout le corps enveloppé de couches d'un tissu

jaune... Du coup, Mat n'aurait plus juré qu'il s'agissait d'un homme. Voire d'un être humain. L'être *semblait* humain – même s'il était un rien trop gracieux –, mais il paraissait bien trop frêle pour sa taille, avec un visage long et étroit qui n'avait rien de banal. En tout cas, la peau de ce visage, et même les cheveux noirs qui l'encadraient, reflétaient la lumière à la façon des écailles d'un serpent. Avisant les yeux de l'inconnu, des fentes verticales noires, Mat n'eut plus le moindre doute. Il n'était pas face à un être humain.

— Du fer et un instrument de musique. Tu n'en as pas ?

Et le couteau, alors ? s'étonna Mat. Mais la lame était en acier, pas en fer.

— Non, pas de fer et pas d'instrument de... Pourquoi cette... ?

Le jeune homme ravala la fin de sa phrase. Egwene avait parlé de trois questions. Il n'allait pas en gaspiller une au sujet du fer et des instruments de musique.

Et qu'est-ce que ça pourrait faire à ce type si j'avais un orchestre dans ma poche et un marteau de forgeron accroché dans le dos ?

— Je suis venu chercher des réponses fiables. Si tu ne peux pas me les donner, conduis-moi à quelqu'un qui en sera capable.

Le type – c'était un mâle, décida Mat – eut l'ombre d'un sourire qui ne révéla pas de dents.

— C'est ce que stipule le pacte. Viens avec moi.

Agitant sa main aux longs doigts, l'inconnu fit signe à Mat de le suivre.

Le jeune homme fit disparaître le couteau dans sa manche.

— Montre-moi le chemin.

Comme ça, tu seras bien en vue devant moi. Cet endroit me fiche la chair de poule.

Tandis qu'il suivait son guide, Mat remarqua qu'il n'y avait aucune ligne droite dans cet environnement, à part le sol, qui se révélait fort heureusement plat. Le plafond formait une vaste voûte et les murs étaient bombés. Passant de salle ronde en salle ronde par l'intermédiaire de portes à l'encadrement ovale, Mat aperçut toute une collection de fenêtres parfaitement circulaires. Les carreaux du sol continuèrent à dessiner des spirales et les incrustations en bronze du plafond ne cessèrent pas d'être des entrelacs sophistiqués mais uniformément courbes.

Mat ne vit ni tableau ni tapisserie. Ici, le motif géométrique dominait sans partage, et il était immanquablement incurvé.

En chemin, le jeune homme ne vit pas âme qui vive. À part son guide et lui, les lieux auraient pu être parfaitement vides. Dans un coin de sa tête, Mat gardait le souvenir d'avoir arpenté des couloirs et traversé des salles où aucun être humain ne s'était aventuré depuis des centaines d'années. Cet endroit semblait être dans le même cas. N'étaient les mouvements que Mat captait de temps en temps du coin de l'œil. Mais si vite qu'il tournât la tête, il ne voyait jamais personne. Faisant semblant de se masser les avant-bras, il s'assura de la présence de ses couteaux sous ses manches.

À travers les fenêtres, le jeune homme vit des choses qui lui glacèrent les sangs. Par exemple, des arbres rachitiques dotés de quelques branches agonisantes au sommet, d'autres dont les feuilles évoquaient des éventails de dentelle géants – un entrelacs de végétation semblable à quelque fourré inexorablement étouffé par la bruyère –, tout cela sous une pâle lumière annonciatrice d'orage alors qu'il ne semblait pas y avoir de nuages dans le ciel.

Ces fenêtres ne manquaient à l'appel dans aucun couloir, perçant toujours un seul des deux murs, mais changeant parfois de côté. Et chaque fois, ces hublots qui auraient dû donner sur un jardin ou une salle offraient une sinistre vision de cette forêt dévastée. En avançant dans ce palais, si c'en était

un, Mat n'aperçut pas l'ombre d'une dépendance ou d'un autre bâtiment, à part...

Derrière une fenêtre, il vit trois grands minarets couleur argent qui s'inclinaient les uns vers les autres de façon que leurs pointes soient toutes dirigées dans la même direction. Trois pas plus loin, l'étrange trio n'apparaissait plus derrière la fenêtre suivante. Mais quelques minutes plus tard, après que son guide et lui eurent décrit assez de tours et de contours pour qu'il soit presque impossible que Mat regarde dans la même direction, les minarets réapparurent.

Le jeune homme tenta de se convaincre que ce n'étaient pas les mêmes. Mais au premier plan se dressait un des arbres en éventail dont pendait une branche cassée – le frère jumeau de celui que Mat avait vu devant les « premiers » minarets.

Après avoir eu droit à la même vision une troisième fois, quelque dix pas plus loin seulement, mais à travers le mur opposé du couloir, le jeune homme décida de ne plus s'intéresser à ce qu'il y avait dehors.

Du coup, le trajet lui parut encore plus long.

— Quand... ? Est-ce que... ?

Une fois encore, Mat serra les dents pour ne pas parler. Trois questions ! Voilà qui n'allait pas bien loin... Et sans en poser, il était difficile d'apprendre quoi que ce soit.

— J'espère que tu me conduis aux gens qui pourront me répondre. Que la Lumière brûle mes os ! je l'espère ! Pour mon salut comme pour le tien, que la Lumière m'en soit témoin !

— Nous y voilà, dit soudain le type enveloppé de tissu jaune.

Il désigna une porte ronde deux fois plus large que toutes celles que Mat avait vues. Les yeux rivés sur le jeune homme, l'étrange guide avait la bouche ouverte et il respirait lentement.

Quand Mat l'interrogea du regard, l'inconnu se contenta de hausser presque imperceptiblement les épaules.

— Ici, tu trouveras les réponses que tu cherches. Entre et pose tes questions.

Mat prit lui aussi une profonde inspiration... puis il fit la grimace et se frotta le nez. Cette odeur était vraiment ignoble !

Avançant vers la porte, le jeune homme tourna la tête pour voir ce que faisait son guide. Le type enveloppé de jaune s'était volatilisé !

Et alors ? Qu'est-ce qui pourrait encore me surprendre, ici ? Mais pas question de rebrousser chemin maintenant !

Et pour le retour ? Réussirait-il à trouver le *ter'angreal* sans son poisson pilote ? Pragmatique, le jeune homme décida de garder cette interrogation pour la suite.

Il franchit la porte et entra dans une autre salle ronde. Sous la voûte, les carreaux du sol dessinaient des spirales rouges et blanches, et il n'y avait pas de colonnes. Ni de mobilier, à l'exception de trois épais piédestaux tors disposés autour du cœur de la grande spirale du sol.

Mat ne vit pas de moyen d'accéder au sommet de ces piédestaux, sinon en escaladant leur pied. Pourtant, sur chacun trônait un mâle très semblable à son guide – mais entortillé dans du tissu rouge – et dignement assis en tailleur. Trois mâles, vraiment ? Non, probablement pas. Deux de ces longs visages aux yeux étranges avaient indiscutablement quelque chose de féminin. Les trois inconnus le dévisageaient en respirant lourdement, presque comme s'ils manquaient d'air.

Mat se demanda si sa présence les rendait nerveux.

Je ne parierais pas un sou troué sur cette possibilité ! En revanche, ils me flanquent la trouille...

— Ça fait longtemps, dit la femme placée sur la droite du seul mâle.

— Très longtemps, renchérit l'autre femelle.

— Pourtant, ils reviennent toujours, souffla l'homme.

Tous avaient le même filet de voix que le guide – la même voix, en fait – et la même intonation gutturale.

— Avance et pose tes questions, dirent-ils ensemble avec une telle coordination qu'il aurait pu y avoir un seul locuteur. Agis comme le stipule l'antique pacte.

La trouille de Mat faillit se transformer en panique. Il se força quand même à avancer, puis avec une extrême prudence – rien dans son discours ne devait ressembler à une question – il exposa sa situation.

Des Capes Blanches qui traquaient des amis à lui, et qui le cherchaient sûrement aussi, occupaient probablement son village natal. Un de ses deux meilleurs amis était parti affronter les envahisseurs et l'autre non. Quant à lui... Eh bien, sa famille n'était en principe pas en danger, mais qui pouvait savoir, avec ces maudits Fils de la Lumière ? Pour ne rien arranger, on le manipulait pour limiter sa liberté de mouvement.

Mat jugea inutile de mentionner des noms ou de préciser qu'un de ses amis était le Dragon Réincarné. Ayant décrit le contexte de son drame, il posa la première de ses trois questions – toutes soigneusement préparées avant d'entrer dans la salle du Grand Trésor, bien entendu.

— Dois-je rentrer chez moi pour aider les miens ?

Trois paires d'yeux – ou plutôt de fentes – se détournèrent de lui à contrecœur et fixèrent la voûte au-dessus de sa tête.

— Tu dois aller à Rhuidean, répondit finalement la femme de gauche.

Dès qu'elle eut parlé, les six fentes se braquèrent de nouveau sur Mat. Les trois inconnus se penchèrent en avant, la respiration de nouveau profonde, mais à cet instant, une cloche sonna, produisant une longue note grave qui se répercuta dans toute la pièce.

Les trois inconnus se redressèrent, se regardèrent un moment puis fixèrent de nouveau la voûte, au-dessus du crâne de Mat.

— Il est un autre, souffla la femme de gauche. La tension... La tension...

— Le goût, dit l'homme. Ça fait si longtemps.

— Mais il reste du temps, murmura la femme de droite.

Elle semblait sereine, comme ses compagnons, pourtant son ton trahit une sorte de fébrilité quand elle se tourna vers Mat :

— Pose ta question ! Pose ta question !

Le jeune homme foudroya du regard les trois créatures.

Rhuidean ? Par la Lumière !

Cet endroit se trouvait dans le désert des Aiels, la Lumière et les maudits guerriers voilés savaient où. Dans le désert !

Furieux, Mat oublia qu'il voulait demander comment il pouvait échapper aux Aes Sedai et de quelle façon il devait procéder pour retrouver – ou extirper de sa tête – les parties manquantes de sa mémoire.

— Rhuidean ! explosa-t-il. Que la Lumière réduise mes os en cendres si j'ai un jour l'intention d'aller à Rhuidean ! Et que mon sang sèche sur le sol si j'y vais ! Pourquoi devrais-je vous écouter ? Vous ne répondez pas à mes questions. Je cherche des réponses, pas des absurdes charades.

— Si tu ne vas pas à Rhuidean, dit la femme de droite, tu mourras.

La cloche sonna de nouveau, beaucoup plus fort cette fois. Alors que Mat sentait vibrer le sol sous ses pieds, ses trois interlocuteurs se regardèrent avec une angoisse évidente.

Le jeune homme voulut parler, mais ils ne lui accordaient plus aucune attention.

— La tension, dit une des femmes, elle est trop forte.

— Le goût de cet homme, enchaîna aussitôt l'autre femme. Il y avait si longtemps...

L'homme parla avant qu'elle ait fini de prononcer son dernier mot.

— La tension est trop forte. Trop forte. Pose ta question ! Pose ta question !

— Que la Lumière brûle votre âme pour un cœur si veule ! D'accord, d'accord, je pose ma question ! Pourquoi suis-je censé mourir si je ne vais pas à Rhuidean ? Au contraire, je risque de crever en essayant d'y aller. C'est absurde et...

— Si tu n'y vas pas, coupa l'homme, tu te seras écarté du fil de ton destin, laissant celui-ci dériver sur les courants du temps, et tu seras tué par ceux qui ne veulent pas que ce destin s'accomplisse. Et maintenant, va-t'en. Tu dois partir, et au plus vite !

Le guide enveloppé de jaune se matérialisa aux côtés de Mat et le tira par la manche d'une main aux doigts beaucoup trop longs.

Le jeune homme se dégagea.

— Non, je ne partirai pas ! Vous m'avez détourné des questions que je voulais poser pour me fournir des réponses dépourvues de sens. Vous ne vous en sortirez pas si aisément. De quel destin parlez-vous ? Parole de Mat, j'obtiendrai au moins une réponse intelligible.

La sinistre cloche sonna une troisième fois, faisant vibrer toute la salle.

— Pars ! cria l'homme. Tu as eu tes réponses. Pars avant qu'il soit trop tard.

Des types en jaune, une dizaine, se matérialisèrent autour de Mat et tentèrent de le tirer vers la porte. Mais il résista, usant des poings, des coudes et des genoux.

— Quel destin ? Que la Lumière brûle vos cœurs ! Quel destin ?

Cette fois, ce fut la salle elle-même qui carillonna, et l'onde de choc faillit faire tomber à la renverse Mat et ses agresseurs.

— Quel destin ?

Les trois inconnus s'étaient levés sur leur piédestal. Mat ne sut jamais lequel lui cria cette réponse :

— Épouser la fille des Neuf Lunes !

Ni la suivante :

— Mourir et naître de nouveau, et vivre une fois de plus une partie de ce qui a été.

Et pas davantage la dernière :

— Abandonner la moitié de la lumière du monde pour le sauver.

Ensemble, les deux femelles et le mâle crièrent d'une voix chuintante comme de la vapeur qui s'échappe sous la pression :

— Va à Rhuidean, fils des batailles ! Va à Rhuidean, filou ! Va, flambeur, va !

Les adversaires de Mat le saisirent par les membres, le soulevèrent du sol et, le portant au-dessus de leurs têtes, se mirent à courir vers la sortie.

— Lâchez-moi, fils de chèvre au foie blanc ! Que la Lumière vous carbonise les yeux ! Et que les Ténèbres s'emparent de votre âme ! Lâchez-moi, chiens galeux ! Vos tripes serviront de sangles pour ma selle !

Mais se débattre et maudire ne servit à rien. Les longs doigts des créatures s'étaient refermés sur lui comme autant d'étaux.

La cloche sonna encore deux fois – la cloche ou le palais, Mat n'aurait su le dire. En tout cas, tout vibra comme lors d'un tremblement de terre. Un vacarme infernal se répercutait le long des murs, chaque écho plus assourdissant que le précédent. Les adversaires de Mat titubèrent, faillirent tomber, mais ne cessèrent jamais de courir. Où le portaient-ils ainsi, maintenant qu'ils étaient sortis de la salle ?

Mat ne le sut pas avant que la meute s'immobilise et le propulse dans les airs comme un vulgaire ballot. Puis il vit le portique tordu vers lequel il volait.

La lumière blanche l'aveugla et l'incroyable vacarme chassa toute pensée de son esprit.

Percutant le sol poussiéreux, il roula sur lui-même et s'arrêta contre le tonneau qui servait de support à sa lampe. Sous le choc, celui-ci bascula et une série de figurines et d'artefacts mystérieux vint se fracasser par terre dans un fracas de pierre, de porcelaine et d'ivoire brisés.

Mat se releva et fondit sur le portique comme un taureau furieux.

— Que la Lumière vous brûle ! On ne peut pas me jeter comme un...

Il franchit le portique... et trébucha sur les caisses et les tonneaux empilés de l'autre côté. Indomptable, il recommença l'opération et obtint le même résultat.

Cette fois, il se retint au tonneau et la lampe passa près de tomber au milieu des débris qui jonchaient le sol. Il la rattrapa au vol, se brûlant la main, et la posa sur un perchoir plus stable.

Pas question de rester ici dans le noir ! pensa-t-il en se suçant les doigts. *Avec la chance que j'ai en ce moment, si la lampe était tombée, ça aurait fichu le feu et j'aurais brûlé vif.*

Mat foudroya du regard le fichu *ter'angreal* qui refusait de fonctionner. Les créatures bizarres, de l'autre côté, l'avaient-elles désactivé ? Quoi qu'il en soit, Mat n'avait presque rien compris à ce qu'il venait de vivre. La cloche, la panique de ces gens... Comme s'ils avaient eu peur que la voûte leur tombe sur la tête. En y repensant, elle n'en était pas passée si loin que ça...

Rhuidean et tout ce bla-bla ! Le désert des Aiels n'avait déjà rien d'engageant, mais cette histoire de mariage avec une certaine fille des Neuf Lunes. Lui, marié ? Et avec une noble, semblait-il ? Plutôt qu'une pimbêche du grand monde, il aurait préféré épouser une truie !

Et ce délire, au sujet de mourir et de vivre de nouveau ?

Gentil à eux d'avoir ajouté la deuxième partie !

Si un Aiel voilé de noir le tuait sur la route de Rhuidean, il verrait bien si c'était vrai.

Un ramassis de fadaises dont il ne croyait pas un mot. Sauf que... Le maudit portique l'avait bel et bien emmené quelque part, et il n'avait eu droit qu'à trois questions, comme l'en avait prévenu Egwene.

— Je n'épouserai pas une fichue noble ! cria-t-il au *ter'angreal*. Le mariage, ce sera bon quand je serai trop vieux pour m'amuser, et voilà tout. Quant à Rhuidean, je...

Une botte émergea soudain du portique, vite suivie par l'entière personne de Rand, son espèce d'épée de flammes à la main. L'arme se volatilisa dès qu'il fut sorti du *ter'angreal*, et son propriétaire eut un soupir de soulagement. Même dans la pénombre, Mat vit que son ami était quelque peu troublé.

Avisant Mat, Rand sursauta.

— Une visite motivée par la curiosité, Mat ? Ou as-tu aussi franchi le portique ?

Mat foudroya son ami du regard. Au moins, l'épée n'était plus là, et Rand ne semblait pas en train

de canaliser le Pouvoir – en supposant qu’on puisse le déterminer. Cerise sur le gâteau, il n’avait pas l’air particulièrement fou. De fait, il ressemblait au bon vieux Rand. S’ébrouant, Mat se rappela qu’ils n’étaient plus chez eux et que Rand n’avait plus aucun rapport avec le garçon qu’il connaissait.

— J’ai traversé, je l’avoue. Pour rencontrer un joli trio de menteurs, si tu veux mon avis. Des créatures bizarres, non ? Moi, elles m’ont fait penser à des serpents.

— Ce n’étaient pas des menteurs, je crois, souffla Rand comme s’il regrettait que son ami n’ait pas eu raison. Non, pas des menteurs... Dès le début, ils ont eu peur de moi. Et quand la cloche s’est mise à sonner... L’épée les tenait à distance, ils n’osaient même pas la regarder. Ils se détournèrent ou se cachaient les yeux. Tu as obtenu tes réponses ?

— Rien d’exploitable, marmonna Mat. Et toi ?

Moiraine émergea soudain du *ter’angreal*, une enjambée gracieuse semblant la porter sur les airs. Une partenaire de danse fabuleuse, si elle n’avait pas été une Aes Sedai...

Avisant les deux jeunes hommes, elle fit une moue peu amène.

— Vous ! Tous les deux là-dedans... Voilà pourquoi... (L’Aes Sedai eut un soupir agacé.) Un seul *ta’veren* aurait déjà été un problème, mais deux en même temps ! Vous auriez pu couper la connexion et vous retrouver piégés de l’autre côté. Fichus garnements qui s’amusent avec les affaires des grands sans mesurer le danger ! Et Perrin ? Il était avec vous ? A-t-il participé à votre... exploit ?

— La dernière fois que j’ai vu Perrin, dit Mat, il se préparait à aller au lit.

Son ami allait peut-être lui infliger un cinglant démenti en sortant à son tour du portique, mais en attendant, le jeune homme était prêt à servir de cible à la colère de Moiraine. Pourquoi y exposer Perrin, si ça n’était pas inévitable ?

S’il réussit à filer avant qu’elle ait été informée de ses intentions, il sera passé entre les gouttes. Fichue bonne femme ! Je parierais qu’elle est de haute naissance !

Moiraine était furieuse, ça ne faisait pas de doute. Blanche comme un linge, elle dévisageait Rand avec des yeux qui auraient pu être deux vrilles jumelles.

— Au moins, vous vous en êtes tirés vivants. Qui vous a parlé de ce portique ? Laquelle des trois filles ? Je punirai la coupable si durement qu’elle regrettera que je n’aie pas retourné sa peau comme un gant !

— J’ai trouvé les informations dans un livre, annonça Rand, très calme.

Il s’assit au bord d’une caisse qui crissa dangereusement sous son poids et croisa les bras. Une parfaite sérénité. Mat aurait donné cher pour pouvoir imiter son ami.

— Deux livres, en réalité. *Les Trésors de la Pierre de Tear* et *Transactions avec le territoire de Mayene*. C’est étonnant ce qu’on peut tirer d’un ouvrage si on lui accorde assez d’attention, pas vrai ?

Moiraine se tourna vers Mat.

— Et toi ? Tu prétends avoir bénéficié de tes lectures ? Toi ?

— Il m’arrive de lire, répondit Mat, vexé.

Après ce qu’elles avaient fait pour l’inciter à dire où il avait caché la lettre de la Chaire d’Amyrlin, il n’aurait rien eu contre une bonne séance punitive pour Nynaeve et Egwene. Le saucissonner avec le Pouvoir était déjà une honte, mais le reste frôlait l’intolérable. Pourtant, il trouva plus drôle de rouler Moiraine dans la farine.

— *Trésors* et *Transactions*, dit-il simplement. Les livres sont de véritables mines d’or.

Par bonheur, Moiraine n'exigea pas qu'il lui donne les titres complets. Dès que Rand avait mentionné des bouquins, elle n'avait plus prêté attention à son bavardage.

L'Aes Sedai se tourna de nouveau vers Rand.

— Et tes réponses ?

— Ne regardent que moi, répondit le Dragon Réincarné. Cela dit, ça n'a pas été facile. Une... femme... est venue interpréter, mais elle parlait comme un très vieux livre. Je n'ai pas tout compris, loin de là. Je n'avais pas pensé que ces gens parleraient une langue étrangère.

— L'ancienne langue, tout simplement, corrigea Moiraine. Un dialecte très guttural, pour être plus précise, qu'ils réservent à leurs rapports avec les humains. Et toi, Mat ? Comment ça s'est passé avec ton interprète ?

Le jeune homme dut humecter sa gorge soudain très sèche.

— L'ancienne langue ? C'était donc ça ? Ils ne m'ont pas fourni d'interprète. En réalité, je n'ai pas eu le temps de les interroger. La cloche a sonné, faisant vibrer les murs, et ils m'ont jeté dehors comme si j'étais un tas de fumier sur un joli tapis.

Moiraine dévisagea Mat avec ce regard perçant qui semblait pouvoir lire ses pensées. Elle n'ignorait pas que des phrases entières en ancienne langue échappaient de temps en temps au jeune homme, sans qu'il sache ce qu'il disait.

— J'ai presque compris un mot de-ci de-là, dit-il, mais pas au point de reconnaître l'ancienne langue. Rand et vous avez obtenu des réponses, je crois... Les serpents sur pattes, que vous ont-ils dit ? Nous n'allons pas remonter dans le palais pour découvrir que dix ans ont passé, comme dans l'histoire de Bili ?

— Des sensations..., lâcha Moiraine avec un rictus dégoûté. Des sensations, des émotions et des expériences... Ils fouillent là-dedans, on sent ce qu'ils font et on en a la chair de poule. Qui sait, ils s'en nourrissent peut-être ? Les Aes Sedai qui ont étudié ce *ter'angreal* quand il était encore à Mayene mentionnent un très fort désir de prendre un bain après chaque séance de recherche. J'éprouve la même chose.

— Les réponses sont-elles fiables ? demanda Rand alors que l'Aes Sedai se détournait déjà. Vous en êtes sûre ? Les livres l'affirmaient, certes, mais ces gens peuvent-ils vraiment répondre à des questions sur le futur ?

— Les réponses sont justes tant qu'elles concernent l'avenir de la personne qui pose les questions. Ça, c'est une certitude. (Moiraine étudia Rand et Mat pour évaluer leur réaction à ses propos.) Comment ils font ? Eh bien, personne ne le sait. Ce monde est... plié... de bien étranges façons. Désolée, mais je ne peux pas être plus claire. C'est peut-être ça qui leur permet de suivre le fil d'une vie humaine et de voir les différentes façons dont il peut être tissé dans la Trame. À moins que ce soit un don particulier de ces gens. Cela dit, les réponses sont souvent... fumeuses. Si vous avez besoin d'aide pour interpréter les vôtres, je vous offre mes services.

Les yeux de Moiraine volèrent d'un jeune homme à l'autre.

Mat faillit lâcher un juron. Elle ne croyait pas un mot de ce qu'il avait raconté ! La méfiance naturelle des Aes Sedai, ou quelque chose de plus... personnel ?

— Me direz-vous quelles questions vous avez posées ? demanda Rand avec un sourire. Saurai-je ce qu'ils vous ont répondu ?

En guise de réponse, Moiraine foudroya le jeune homme du regard, puis elle se mit en chemin vers la sortie. Une sphère lumineuse se matérialisa devant elle, lui éclairant la voie.

Mat savait qu'il aurait dû oublier toute l'affaire. Laisser partir Moiraine et espérer qu'elle finisse par oublier qu'il était un jour venu dans cette salle. Mais la colère lui faisait toujours bouillir les sangs. Toutes ces âneries qu'avaient dites les serpents sur pattes ! Des vérités, peut-être, puisque Moiraine semblait le croire, mais ça ne changeait rien : il avait envie de prendre ces créatures par le col – ou l'équivalent de leur étrange tenue – et de les secouer pour qu'elles s'expliquent un peu.

— Moiraine, pourquoi ne peut-on pas aller deux fois de l'autre côté ? lança Mat dans le dos de l'Aes Sedai. Pourquoi ?

Et cette affaire d'instrument de musique et de fer ? Avant de poser la question, Mat se mordit la lèvre inférieure. S'il n'avait rien compris au charabia des créatures, comme il le prétendait, il ne pouvait pas connaître ces détails.

Moiraine s'arrêta devant la porte et se retourna. Impossible de voir si elle regardait le *ter'angreal* ou Rand.

— Si j'étais omnisciente, Matrim, je n'aurais pas besoin de poser des questions.

L'Aes Sedai resta un moment immobile – tout compte fait, elle regardait bien Rand – puis elle sortit sans ajouter un mot.

Un instant, Mat et Rand se regardèrent en silence.

— As-tu trouvé ce que tu cherchais ? demanda enfin Rand.

— Et toi ?

Une flamme brillante se matérialisa au-dessus de la paume du Dragon Réincarné. Rien à voir avec la douce lueur produite par la boule de Moiraine. Là, on eût dit celle d'une torche.

Alors que son ami s'éloignait, Mat posa une autre question :

— Tu vas laisser le champ libre aux Capes Blanches ? Tu sais que les Fils se dirigent vers notre village, s'ils n'y sont pas déjà. Les yeux jaunes, le maudit Dragon Réincarné... Voilà qui fait un peu beaucoup, non ?

— Perrin accomplira son... son devoir pour sauver Champ d'Emond, répondit Rand d'un ton chagriné. Moi, je dois accomplir le mien. Sinon, Champ d'Emond ne sera pas seul à tomber – et entre les mains d'adversaires plus terribles que les Fils de la Lumière.

Mat regarda la flamme s'éloigner dans la pénombre jusqu'à ce qu'il se rappelle soudain où il était. Récupérant sa lampe, il partit au pas de course.

Rhudean ! Lumière, que dois-je faire ?



Des adieux...



Étendu sur des draps trempés de sueur, les yeux rivés au plafond, Perrin s’avisa que l’obscurité cédaît la place à la lumière grisâtre de l’aube. Très bientôt, le soleil pointerait à l’horizon. Le matin... Un moment de la journée où renaissait l’espoir. L’heure de se lever et d’agir. La renaissance de l’espoir ? Le jeune homme faillit éclater de rire. Depuis combien de temps était-il réveillé ? Au moins une heure et sans doute plus...

Perrin voulut se gratter la barbe et fit la grimace. Son épaule blessée s’était ankylosée. S’asseyant lentement, il fit bouger son bras. De la sueur ruissela aussitôt sur son front, mais il persévéra, ravalant ses grognements et s’interdisant de lâcher un juron quand la douleur était trop vive. Au bout d’un moment, il eut recouvré sa liberté de mouvement, même si l’épaule continuait à lui faire mal.

Une très mauvaise nuit, des phases de sommeil agité alternant avec de longues périodes d’éveil. À ces moments-là, il voyait flotter devant lui le visage de Faile et ses yeux accusateurs. L’avoir tant fait souffrir lui brisait le cœur... Dans son sommeil, il se voyait en train de monter à la potence sous le regard de sa compagne. Parfois, elle tentait de le sauver, défiant des Fils de la Lumière armés jusqu’aux dents. Tandis qu’on lui passait un nœud coulant autour du cou, Perrin hurlait à la mort parce que ces monstres tuaient Faile.

Dans certaines variations du cauchemar, la jeune femme le regardait mourir avec un sourire satisfait.

Comment s’étonner que des songes pareils le réveillent en sursaut ? Une fois, il avait rêvé que des loups sortaient de la forêt pour voler à son secours et sauver également Faile. Tout ça pour mourir sous les flèches des Capes Blanches ou pour venir s’empaler sur leurs lances...

Non, la nuit n’avait rien eu de reposant. Après des ablutions expédiées, Perrin s’habilla à la hâte et quitta la chambre avec l’espoir d’abandonner derrière lui les derniers lambeaux de ses cauchemars.

Dans les couloirs, il restait fort peu de traces du raid de la veille. Une tapisserie déchirée par une épée, un coin de coffre fendu par une hache ou une zone un peu plus claire, sur le sol carrelé, parce qu’on avait enlevé un tapis couvert de sang. La *majhere* avait mobilisé son armée de serviteurs, et tant pis si certains arboraient de gros pansements, pour balayer et laver le sol ou emporter et remplacer les objets détériorés. Solide femme aux cheveux grisonnants tenus relevés par le foulard noué autour de son crâne, la gouvernante s’appuyait sur une canne à cause d’une blessure récoltée la

veille. Ça ne l'empêchait pas de claironner ses ordres d'un ton ferme. À l'évidence, elle entendait faire disparaître tous les stigmates de la *seconde* invasion de la forteresse.

Avisant Perrin, elle le salua d'une révérence des plus embryonnaires. Même lorsqu'elle était de bonne humeur, les Hauts Seigneurs n'obtenaient guère plus d'elle.

Malgré les efforts des domestiques, sous l'odeur du savon, de la cire et d'autres produits d'entretien, Perrin captait toujours celle du sang. Métalliques pour le fluide vital des humains, fétides pour celui des Trollocs et acides pour celui des Myrddraals, ces effluves lui agressaient les narines. Décidément, il ne regretterait pas de quitter cet endroit.

La porte de la chambre de Loial, bien plus haute et bien plus large que celle d'une pièce normale, était munie d'une poignée surdimensionnée en forme de sarment de vigne placée à peu près au niveau de la tête de Perrin. Dans la forteresse, on trouvait plusieurs chambres (presque toujours vides) conçues spécialement pour les Ogiers de passage. Même si la Pierre de Tear était antérieure aux plus grands chefs-d'œuvre des Ogiers, avoir de temps en temps recours aux services de quelques Bâtisseurs restait une affaire de prestige.

Perrin frappa à la porte, attendit et entra quand une voix semblable à une lente avalanche l'y invita.

La chambre était tout aussi surdimensionnée que la porte. Mais avec Loial debout au milieu du tapis à motifs végétaux, sa pipe à long tuyau au bec, tout semblait d'une taille normale. S'il était un peu moins costaud qu'un Trolloc, l'Ogier devait être au minimum aussi grand. Sa longue veste verte boutonnée jusqu'à la taille et ouverte ensuite tombait comme un kilt sur son pantalon bouffant. Habitué à l'allure de son ami, Perrin ne s'en étonnait plus, mais il suffisait cependant d'un regard pour voir qu'on n'avait pas affaire à un homme ordinaire debout dans une chambre banale. Avec un nez si gros qu'il ressemblait à un museau et ses longs sourcils pendant des deux côtés de ses yeux plus grands que des soucoupes, Loial n'aurait pas eu besoin de ses oreilles poilues et de ses cheveux noirs en broussaille pour paraître exotique. Reconnaisant Perrin, il le salua d'un sourire qui lui fendit pratiquement en deux le visage.

— Bonjour, mon ami, dit-il en retirant la pipe de sa bouche. Bien dormi ? Après les événements de cette nuit, ça n'a pas dû être facile. Moi, j'ai passé la moitié de mon temps éveillé afin de consigner par écrit tout ce qui était arrivé.

Perrin remarqua que l'Ogier tenait une plume de sa main libre aux doigts – aussi gros que des saucisses ! – copieusement tachés d'encre.

Des livres s'entassaient sur les fauteuils géants, sur l'énorme lit et sur la table dimensionnée à l'échelle du reste. Connaissant désormais les Ogiers, Perrin ne fut pas surpris (mais quand même un peu décontenancé) de voir des fleurs partout. Par vases entiers, dans des paniers, en petits bouquets tenus par des rubans ou de la ficelle, en couronnes, en gerbes et même en massifs reconstitués, comme si la pièce était un jardin intérieur.

Dans une chambre, Perrin n'avait jamais rien vu d'équivalent. L'air embaumait, comme dans un jardin, effectivement. Mais l'apprenti forgeron n'eut pas le temps de s'ébaubir, car il remarqua la grosse bosse qui déformait le crâne de l'Ogier et sa démarche légèrement claudicante. Si Loial n'était pas en état de voyager... Un peu honteux de penser si égoïstement à un ami, Perrin se rappela que nécessité faisait loi en certaines circonstances.

— Tu as été blessé ? Moiraine peut te guérir, et je suis sûr qu'elle le fera.

— Ce n'est pas bien grave, et tant de gens ont besoin de son aide, aujourd'hui. Je n'ai pas voulu

la déranger. De toute façon, ça ne m'empêche pas de travailler.

Loial désigna le cahier relié de tissu qui reposait sur la table à côté d'un encrier ouvert. Immense aux yeux de Perrin, ce « carnet » rentrait cependant sans problème dans la poche de Loial.

— J'espère que mon rapport est exact... Hier, je n'ai pas vu grand-chose de l'action.

— Loial est un héros, dit Faile en émergeant de derrière un paravent de fleurs, un livre entre les mains.

Perrin sursauta. Alors qu'elle devait être assise en train de lire, la fragrance des fleurs avait masqué son parfum pourtant si particulier.

Loial souffla un ou deux « Chut ! » impérieux, agita frénétiquement les oreilles – un signe d'embarras qui ne trompait pas – et se tordit nerveusement les mains. La jeune femme n'en tint pas compte. Foudroyant Perrin du regard, elle continua :

— Il a rassemblé le plus d'enfants possible, avec une partie de leurs mères, dans une grande salle dont il a défendu seul la porte contre une horde de Trollocs et un Myrddraal. Pendant toute la bataille, il a tenu le coup, seul contre tous. Les fleurs sont un cadeau des femmes de la Pierre en hommage à son courage indomptable et à sa loyauté indéfectible.

Perrin réussit à ne pas tressaillir, mais ce ne fut pas facile. Il avait agi comme il le fallait avec Faile. Cela dit, il ne pouvait pas espérer qu'elle s'en aperçoive. Même si elle connaissait ses motivations, elle ne pouvait pas faire le lien.

C'était le bon choix. J'en suis sûr !

Dans ce cas, pourquoi se sentait-il si mal à l'aise ? N'était-il pas injuste qu'on se sente coupable parce qu'on avait bien agi ?

— Ce n'était rien, fit Loial, les oreilles frémissant de plus belle. Les enfants ne pouvaient pas se défendre, voilà tout. Je n'ai rien d'un héros.

— Absurde ! s'écria Faile. (Elle se servit d'un index en guise de marque-page et approcha du géant qui la faisait sembler plus petite encore que d'habitude.) Si tu étais un humain, toutes les femmes de la Pierre voudraient t'épouser. Et même étant un Ogier, tu trouverais encore des candidates au mariage. Loial le bien nommé, puisque être loyal est sa seconde nature. Quelle femme n'aimerait pas ça ?

Les oreilles de l'Ogier s'en pétrifièrent d'horreur. Perrin en sourit d'aise. À l'évidence, Faile passait la brosse à reluire à Loial avec l'espoir qu'il accepte de l'emmener avec eux. Mais là, sans le savoir, la rusée manipulatrice venait de prendre sa cible à rebrousse-poil.

— Des nouvelles de ta mère, Loial ? demanda Perrin histoire de retourner le couteau dans la plaie.

— Non, répondit l'Ogier, parvenant à paraître soulagé et inquiet dans le même mouvement. Mais hier, j'ai rencontré Laefar en ville. Il a été surpris de me voir, et c'était réciproque. À Tear, les gens de mon peuple sont plutôt rares. Laefar a quitté le Sanctuaire Shangtai pour établir un devis – des réparations sur un élément d'architecture conçu par les Ogiers, dans un des palais. Je connais ce gaillard : dès qu'il sera de retour chez moi, il clamera partout que je suis à Tear.

— C'est inquiétant, concéda Perrin.

— Selon Laefar, les Anciens parlent de moi comme d'un fugitif. Ma mère a promis de me trouver une épouse, afin que je me « range ». Elle aurait même choisi l'heureuse élue. Laefar prétend ne pas savoir de qui il s'agit. Mais j'ai des doutes, parce que ces histoires l'amuse beaucoup... En tout cas, ma « fiancée » pourrait être ici dans un mois.

Devant la consternation de Faile, Perrin faillit encore sourire. Cette femme pensait en savoir aussi long sur le monde que lui – à vrai dire, elle ne se trompait pas –, mais elle ne connaissait pas Loial. Le Sanctuaire Shangtai était son foyer, au cœur de la Colonne Vertébrale du Monde. Malgré son âge respectable, quatre-vingt-dix ans, il n'était pas assez vieux pour avoir le droit d'en sortir sans autorisation. L'espérance de vie des Ogiers étant très élevée, Loial était en réalité aussi jeune que Perrin. Ça ne l'avait pas empêché de partir à l'aventure dans le monde. Sa plus grande angoisse, depuis, était que sa mère le retrouve, le ramène de force, le marie contre son gré et l'emprisonne à tout jamais.

Tandis que Faile essayait de comprendre ce qui se passait, Perrin rompit le silence :

— Loial, il faut que je retourne chez moi. Et ta mère ne te trouvera pas à Champ d'Emond.

— Oui, c'est vrai... (L'Ogier haussa les épaules.) Mais mon livre ? L'histoire de Rand... La tienne et celle de Mat... J'ai beaucoup de notes, mais...

Loial vint se camper devant la table et baissa les yeux sur les pages couvertes de son écriture déliée.

— Perrin, j'ai la possibilité d'écrire la véritable histoire du Dragon Réincarné. Le seul livre signé par quelqu'un qui a voyagé avec lui et qui est témoin de tout. *Le Dragon Réincarné*, par Loial fils d'Arent, fils d'Halan, du Sanctuaire Shangtai. (Plissant les yeux, il se pencha sur le carnet et trempa sa plume dans l'encrier.) Non, là, je suis imprécis. C'était plus...

Perrin posa une main sur la page que son ami voulait corriger.

— Si ta mère te met la main dessus, tu n'écritas aucun livre. Pas sur Rand, en tout cas. Et j'ai besoin de toi, mon ami.

— Besoin ? Je ne comprends pas.

— Il y a des Fils de la Lumière sur le territoire de Deux-Rivières. Ils me cherchent.

— Toi ? Pourquoi donc ?

Loial semblait aussi troublé que Faile, quelques instants plus tôt. La jeune femme, elle, affichait une autosatisfaction qui n'augurait rien de bon. Perrin répondit cependant :

— Les raisons importent peu. Ils me traquent, c'est tout ce qui compte. Et ils risquent de faire du mal à ma famille et à d'autres innocents. Connaissant les Fils de la Lumière, je suis sûr qu'ils n'y manqueront pas. Je peux arrêter ça, si je vais là-bas, mais à condition d'y arriver très vite. La Lumière seule sait ce qui s'est déjà passé ! Loial, j'ai besoin que tu me guides sur les Chemins. Tu m'as dit un jour qu'il y avait un portail ici, et je sais qu'il y en avait un jadis à Manetheren. Il doit toujours y être, dans les montagnes qui dominent Champ d'Emond. Selon toi, rien ne peut détruire un Portail. J'ai besoin de ton aide.

— Et tu l'auras, bien entendu... Les Chemins... (L'Ogier expira bruyamment et ses oreilles frémirent.) Je veux écrire sur des aventures, pas les vivre... Mais la deuxième fois ne devrait pas être plus terrible que la première... Si la Lumière le veut...

Faile s'éclaircit délicatement la voix.

— Tu n'oublies pas quelque chose, Loial ? Tu viens de me promettre de me guider sur les Chemins quand je te le demanderais, et avant d'y conduire quiconque d'autre.

— Je t'ai promis que tu verrais un Portail et que tu jetterais un coup d'œil à ce qu'il y a derrière, corrigea l'Ogier. Voilà qui pourra se faire quand nous partirons, Perrin et moi. Quant à nous accompagner... Faile, les Chemins ne sont pas une promenade en forêt. Si Perrin n'avait pas un gros problème, je refuserais d'y retourner.

— Elle ne viendra pas avec nous, intervint Perrin. Rien que nous deux, Loial.

Ignorant son compagnon, Faile sourit à l'Ogier comme s'il la faisait seulement enrager.

— Tu m'as promis plus qu'un « coup d'œil », Loial. Il s'agissait d'aller où je voudrais, quand je voudrais et avant quiconque d'autre. Tu l'as juré.

— C'est vrai, mais uniquement parce que tu refusais de croire que je te montrerais les Chemins. Si je ne jurais pas, as-tu dit, tes doutes ne se dissiperaient pas. Je tiendrai parole, mais tu ne voudrais quand même pas passer avant Perrin, qui a un problème urgent ?

— Tu as juré, insista Faile. Sur ta mère, la mère de ta mère, et la mère de la mère de ta mère.

— C'est vrai, mais Perrin...

— Tu as juré ! Es-tu Ogier à renier sa parole ?

Incarnation de la détresse et de l'impuissance, Loial rentra la tête dans les épaules et ses oreilles tombèrent mornement. Les coins de son énorme bouche s'affaissèrent et ses longs sourcils se mirent en berne.

— Loial, elle t'a manipulé ! s'écria Perrin, se demandant si ses interlocuteurs pouvaient entendre grincer ses dents. Elle t'a piégé.

Faile s'empourpra, mais elle eut quand même le culot de lâcher :

— J'y étais obligée, Loial... Tout ça parce qu'un idiot pense pouvoir me dicter mon comportement, histoire que je ne lui complique pas la vie. Sinon, je ne t'aurais pas fait ça. Tu dois me croire.

— Elle t'a piégé, répéta Perrin, ça ne te délie pas de ta promesse ?

Loial secoua tristement la tête.

— La parole d'un Ogier est sacrée, dit Faile. Loial va me conduire jusqu'à Deux-Rivières. Ou au moins, jusqu'au Portail de Manetheren. J'ai envie de connaître Deux-Rivières...

Loial reprit du poil de la bête.

— Dans ce cas, ça ne m'empêchera pas d'aider Perrin. Faile, pourquoi as-tu manigancé tout ça ? Laefar lui-même ne trouverait pas ça drôle.

La voix de Loial tremblait un peu. Pour énerver un Ogier, il fallait ne pas y être allé avec le dos de la cuillère.

— Tu pourras aider Perrin s'il me le demande, dit Faile, impitoyable. C'est dans notre accord, Loial. Rien que toi et moi, sauf si on me demande de venir. Il doit me demander !

— Pas question ! s'écria Perrin alors que l'Ogier en était encore à ouvrir la bouche pour répliquer. Je ne te demanderai pas. Plutôt chevaucher jusqu'à Champ d'Emond. Et même marcher ! Donc, tu peux renoncer à ton plan imbécile. Tromper Loial. Tenter de t'imposer là... là où tu n'es pas la bienvenue.

C'en fut trop pour la calme détermination de la jeune femme.

— Fais comme tu veux ! Le temps que tu arrives, Loial et moi en aurons fini avec les Capes Blanches. Tout sera terminé. Demande-moi, espèce de tête de marteau ! Demande et tu pourras venir avec nous.

Perrin réussit à ne pas exploser. Il n'avait aucune chance d'amener Faile sur ses positions, mais il ne demanderait pas. Cela dit, elle avait raison. À cheval, il lui faudrait au minimum deux semaines pour atteindre Deux-Rivières. Par les Chemins, deux jours suffiraient. Mais il ne demanderait pas quand même.

Elle a trompé Loial et elle essaie de m'en imposer par la force. Et quoi encore ?

— Dans ce cas, j’irai seul à Manetheren, en vous suivant sur les Chemins. Si je reste assez loin, le serment de Loial ne sera pas violé, pas vrai ? Tu ne peux pas m’interdire de vous suivre.

— Ce serait dangereux, fit Loial, inquiet. L’obscurité règne sur les Chemins. Si tu rates une intersection ou si tu t’engages sur le mauvais pont, tu risques de te perdre à jamais. Ou d’être victime de *Massin Shin*. Perrin, demande-lui ! Elle a dit qu’elle t’accepterait. Alors, demande-lui !

Perrin frissonna en entendant mentionner *Massin Shin*. Le Vent Noir... Même les Aes Sedai ne savaient pas si c’était une Créature des Ténèbres ou une entité générée par la corruption des Chemins. Quoi qu’il en soit, c’était à cause du Vent Noir qu’utiliser les Chemins revenait à risquer la mort. *Massin Shin* dévorait les âmes, Perrin le savait d’expérience. Ça ne l’empêcha pas de camper sur ses positions :

— Je ne peux pas, Loial. Du moins, je ne veux pas !

Que la Lumière me brûle si je trahis la moindre faiblesse devant Faile !

— Faile, plaïda Loial, il risquera gros, s’il nous suit. S’il te plaît, ne t’entête pas et laisse-le...

— Non, coupa la jeune femme. S’il est trop têtu pour demander, au nom de quoi devrais-je céder ? Et s’il se perd, qu’est-ce que ça peut me faire ?

Elle se tourna vers Perrin.

— Tu pourras nous suivre de près, de très près même, tant qu’il reste évident que tu n’es pas avec nous. Si tu ne demandes pas, tu me suivras comme un chiot. Allons, oublie ta fierté !

— Les humains..., marmonna Loial. Impétueux et bornés, même quand ça les pousse à se précipiter dans un nid de frelons.

— Loial, dit Perrin sans regarder Faile, j’aimerais partir aujourd’hui.

— Autant ne pas traîner, acquiesça l’Ogier, non sans un regard mélancolique pour son carnet ouvert sur la table. Je pourrai travailler sur mes notes pendant le voyage, je suppose... Mais que vais-je rater, en étant si loin de Rand ?

— Perrin, tu as entendu ce que je t’ai dit ? demanda Faile.

— Loial, je vais chercher mon cheval et me procurer des vivres. Départ en milieu de matinée ?

— Perrin Aybara, réponds-moi ! explosa Faile.

— Perrin, souffla Loial, tu es sûr que... ?

— N’insiste pas, mon ami. Cette fille est une tête de mule et elle adore rouler les gens dans la farine. Je ne danserai pas sur sa musique pour la divertir.

Perrin ignora le feulement qui sortit de la gorge de Faile – on eût dit un chat qui foudroie un chien du regard, prêt à l’attaquer.

— Dès que je serai prêt, je te le ferai savoir, conclut Perrin avant de se diriger vers la porte.

— Perrin Aybara, lança Faile, décider de l’heure du départ est mon privilège – et celui de Loial ! Tu m’entends ? Si tu n’es pas prêt dans deux heures, nous partirons sans toi. Si tu viens, retrouve-nous aux écuries de la porte du Dragon. Compris ?

Sentant un mouvement, Perrin referma la porte dans son dos une fraction de seconde avant qu’un objet la percute avec un bruit sourd. Un livre, supposa Perrin. Loial n’allait sûrement pas laisser passer ça sans un sermon. Il préférerait qu’on lui tape sur la tête plutôt qu’on brutalise ses livres.

Le jeune homme s’appuya contre la porte. Après tous ses efforts pour qu’elle le déteste – et le chagrin que ça lui faisait – Faile serait finalement là pour le voir mourir. Piètre consolation, elle risquait de s’en réjouir, désormais.

Maudite tête de pioche !

Alors qu'il se remettait en mouvement, Perrin vit qu'un Aiel approchait. Un grand guerrier aux cheveux roux et aux yeux verts qui aurait pu être un cousin plus âgé de Rand, ou son très jeune oncle.

Aux yeux de Perrin, Gaul était un homme droit et sympathique – ne serait-ce que parce qu'il n'avait jamais accordé la moindre attention à ses yeux jaunes.

— Puisses-tu trouver de l'ombre ce matin, Gaul... Si mon avis t'intéresse, les femmes sont toutes de vraies têtes de mule !

— C'est peut-être bien vrai, en tout cas quand on ne sait pas les éviter... J'ai entendu dire que tu pars pour Deux-Rivières ?

— Par la Lumière ! toute la Pierre est au courant ? Si Moiraine le sait...

L'Aiel secoua la tête.

— Rand al'Thor m'a parlé en privé et il m'a fait jurer de ne rien répéter. Je ne saurais dire à combien d'Aiels il a tenu ce discours, ni combien d'entre eux vont décider de t'accompagner. Nous sommes depuis trop longtemps de ce côté du Mur du Dragon, et la Tierce Terre commence à nous manquer.

— M'accompagner...

Perrin n'en revenait pas – avec des Aiels pour escorte, des possibilités inédites s'offraient à lui.

— Rand t'a demandé de venir avec moi à Deux-Rivières ?

— Non, il m'a simplement dit que tu partais et qu'il y avait là-bas des gens qui en veulent à ta vie. J'ai décidé de ne pas te laisser y aller seul, si tu veux de moi.

— Si je veux de toi ? Tu plaisantes ! Nous entrerons dans les Chemins d'ici à quelques heures.

— Les Chemins ?

L'expression de Gaul ne changea pas, mais il ne put s'empêcher de ciller.

— Ça modifie ta position ?

— Tous les hommes doivent mourir un jour, Perrin...

Une réponse pas vraiment réconfortante.

— Je ne peux pas croire que Rand soit si cruel, dit Egwene.

— Au moins, il n'a pas tenté de t'arrêter, ajouta Nynaeve.

Assises sur le lit de l'ancienne Sage-Dame, les trois femmes finissaient de se partager l'or que leur avait remis Moiraine. Pour Elayne et Nynaeve, quatre bourses pansues à porter dans des poches secrètes cousues sous leur jupe. Egwene avait été moins gâtée, car l'argent ne servait pas à grand-chose dans le désert des Aiels.

Elayne tourna la tête vers la porte et, sourcils froncés, regarda les deux ballots et la sacoche de cuir qui reposaient sur le sol. Ces bagages contenaient tous ses vêtements et des objets de première nécessité. Un couteau et une fourchette pliables, un peigne et une brosse, des épingles, des aiguilles, du fil, un dé à coudre et des ciseaux. Elle emportait aussi un briquet à amadou et un deuxième couteau, plus petit que celui qu'elle portait à la ceinture. Bien sûr, il y avait aussi du savon et des sels de bain...

Revérifier la liste était ridicule ! Prête au départ, Egwene portait comme d'habitude l'anneau de pierre dans sa bourse.

— C'est vrai, il n'a pas essayé de me retenir, dit Elayne d'un ton serein dont elle se félicita.

Il a presque paru soulagé ! Soulagé que je parte ! Et moi qui lui ai laissé une lettre où je mets mon cœur à nu ! Pauvre idiot ! Au moins, il ne l'ouvrira pas avant mon départ...

La Fille-Héritière sursauta quand Nynaeve lui tapota l'épaule.

— Tu aurais voulu qu'il te demande de rester ? Pourtant, tu sais ce que tu aurais répondu.

— Bien sûr... Mais il n'était pas obligé d'avoir l'air si content.

Elayne se mordit la lèvre inférieure. Là, ses propos avaient dépassé sa pensée.

— Les hommes sont difficiles à comprendre, compatit Nynaeve.

— Je n'aurais vraiment pas cru qu'il était si... si..., commença Egwene.

La Fille-Héritière et l'ancienne Sage-Dame ne surent jamais la suite, car la porte s'ouvrit si violemment qu'elle alla rebondir contre le mur.

Elayne s'unit au *saidar*... et rougit d'embarras quand le battant baladeur vint percuter la main tendue de Lan.

La Fille-Héritière décida de rester en contact avec la Source. À tout hasard...

Ses larges épaules emplissant l'encadrement de la porte, le Champion, visiblement furieux, rivait sur Nynaeve des yeux bleus qui lançaient des éclairs.

L'aura du *saidar* enveloppait aussi Egwene, et là encore, elle ne disparut pas.

— Tu m'as fait croire que tu retournerais à Tar Valon, dit Lan à Nynaeve.

Elayne aurait juré qu'il ne voyait qu'elle dans la pièce.

— Tu l'as déduit de mes propos, mais je ne l'ai jamais dit.

— Vraiment ? Tu parlais de partir aujourd'hui, et tu mentionnais dans le même souffle les deux Suppôts des Ténèbres qui devaient embarquer pour Tar Valon. Qu'aurais-je dû en conclure ?

— Mais je n'ai jamais...

— Par la Lumière, femme ! ne joue pas sur les mots avec moi !

Elayne et Egwene échangèrent un regard inquiet. Cet homme exerçait d'habitude un contrôle d'acier sur ses nerfs, mais là, il avait atteint son point de rupture. Coutumière des explosions de colère, Nynaeve, en revanche, restait d'un calme impressionnant.

Non sans effort, Lan parvint à se ressaisir. Le visage de pierre, il redevint le guerrier impassible que rien ne perturbait – en surface seulement, aurait juré Elayne.

— Je n'aurais pas su où tu allais si tu n'avais pas commandé un carrosse afin de rejoindre un vaisseau en partance pour Tanchico. J'ignore pourquoi la Chaire d'Amyrlin vous a autorisées à quitter la tour – ni pourquoi Moiraine vous a chargées d'interroger des sœurs noires –, mais vous êtes des Acceptées, pas des Aes Sedai ! Tanchico est un endroit dangereux, sauf peut-être pour une Aes Sedai dont un Champion surveille attentivement les arrières. Je vous interdis de partir !

— Si je comprends bien, fit Nynaeve, très détachée, tu contestes les décisions de Moiraine et de la Chaire d'Amyrlin ? Aurais-je mal compris ce qu'est un Champion ? Lan, je croyais que tu avais juré d'accepter et d'obéir, entre autres choses. Je comprends que tu t'inquiètes, et ça me touche – c'est peu de le dire, crois-moi ! –, mais nous avons tous un devoir à accomplir. Nous partons, et tu dois t'y résigner.

— Pourquoi Tanchico ? Pour l'amour de la Lumière, explique-moi !

— Si Moiraine ne te l'a pas dit, c'est peut-être pour une raison, non ? Nous devons accomplir notre devoir, comme toi.

Tremblant de rage – oui, tremblant ! –, Lan serra les mâchoires. Puis il parla d'un ton bizarrement hésitant :

— Tu auras besoin de soutien, à Tanchico. Quelqu'un qui empêche un maudit voleur de te planter son couteau dans le dos afin de voler ta bourse. Tanchico était une ville sans loi avant la guerre, et on

affirme que c'est encore pire aujourd'hui. Nynaeve, je pourrais... te protéger.

Elayne fronça les sourcils. Lan ne pouvait pas avoir l'intention de... Non, c'était impossible !

Nynaeve ne broncha pas, comme s'il n'avait rien dit d'extraordinaire.

— Ta place est aux côtés de Moiraine.

— Moiraine...

Le front ruisselant de sueur, le Champion lutta pour parler :

— Je peux... il faut... Nynaeve, je...

— Tu resteras avec Moiraine tant qu'elle ne te libérera pas de votre lien. C'est compris ?

Sortant de sa bourse une feuille de parchemin soigneusement pliée, Nynaeve la lança à Lan. Il la déplia, la lut, cilla et lut une seconde fois, comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

Elayne connaissait le contenu de la lettre.

« Tout ce que fait la personne porteuse de ce document est couvert par mon autorité, consécutivement à des ordres que j'ai donnés. J'entends qu'on ne lui fasse pas obstacle et qu'on lui obéisse.

Siuan Sanche
Gardienne des Sceaux
Flamme de Tar Valon
Et Chaire d'Amyrlin »

Un document identique se trouvait dans la bourse d'Egwene. Là où elle allait, cependant, nul ne savait quel bien ça lui ferait.

— Ce texte t'autorise à faire ce que tu veux ! s'exclama Lan. Tu peux parler au nom de la Chaire d'Amyrlin. Pourquoi aurait-elle donné une telle arme à une Acceptée ?

— Ne pose pas de questions auxquelles je ne sais pas répondre, dit simplement Nynaeve.

Elle ajouta avec un sourire :

— Mais estime-toi heureux que je ne t'ordonne pas de danser pour moi.

Elayne réprima un petit sourire. Quand la Chaire d'Amyrlin leur avait remis les lettres, Nynaeve avait parlé de « faire danser un Champion ». Aucune de ses amies n'avait eu le moindre doute sur l'identité du Champion en question...

— Tu n'en es pas loin..., soupira Lan. Cette façon de disposer de moi ! Le lien, mes serments... et enfin cette lettre...

Reprenant le document, Nynaeve le remit dans sa bourse en faisant mine de ne pas voir la lueur presque féroce qui passait dans les yeux du Champion.

— Tu te surestimes, al'Lan Mandragoran... Nous faisons ce que nous devons faire, comme tu t'y résigneras.

— Me surestimer ? Moi, je me surestime, Nynaeve al'Meara ?

Lan bondit si brusquement sur Nynaeve qu'Egwene, d'instinct, faillit l'emprisonner dans un tissage d'Air.

Alors qu'elle regardait l'homme qui fondait sur elle, n'en croyant pas ses yeux, Nynaeve décolla soudain du sol, deux bras noués autour de sa taille, et reçut le baiser le plus fougueux qu'on puisse imaginer. Au début, elle tenta de détourner la tête et martela de coups de poing la poitrine de Lan. Mais sa résistance fut de courte durée. Les mains sur les épaules de son amoureux, elle cessa de se

défendre.

Quand le Champion la reposa sur le sol, elle tituba un peu tout en tirant sur sa robe d'une main, l'autre remettant de l'ordre dans ses cheveux.

— Tu n'as pas le droit... (Le souffle court, Nynaeve prit le temps de respirer à fond.) Je ne serai pas le jouet d'un homme devant le monde entier. Tu m'entends ?

— Le monde entier ? Non, tes amies, simplement... Mais si elles ont des yeux, elles ont aussi des oreilles. Tu as su trouver une place dans mon cœur alors que je le croyais rempli par le devoir. Là où je faisais pousser des pierres et de la poussière, tu as planté des fleurs. Tout au long du voyage que tu t'entêtes à vouloir faire, n'oublie pas ceci : s'il t'arrivait malheur, je ne te survivrai pas longtemps.

Lan fit à Nynaeve un de ses très rares sourires. Sans adoucir vraiment son visage de pierre, ça le rendait un rien moins... minéral.

— Souviens-toi aussi que ma volonté ne plie pas souvent si facilement, même face à une lettre de la Chaire d'Amyrlin.

Lan s'inclina avec grâce. Un instant, Elayne crut qu'il allait embrasser la bague au serpent.

— Tu as ordonné, et j'obéis...

Un serment ironique ou la stricte vérité ?

Dès que Lan fut sorti, Nynaeve se laissa tomber au bord du lit comme si elle autorisait enfin ses genoux à se dérober. Pensive, elle regarda la porte.

— Embête un peu trop le chien le plus docile, fit Elayne, citant un proverbe andorien, et il finira par mordre. Et on peut trouver plus docile que Lan.

Nynaeve foudroya du regard l'impertinente Fille-Héritière.

— Il est insupportable, dit Egwene. Parfois, il n'y a pas d'autre adjectif pour le qualifier. Nynaeve, pourquoi t'es-tu comportée ainsi ? Il était prêt à t'accompagner, et tu rêves de le libérer de Moiraine. N'essaie pas de nier, ça crève les yeux.

Nynaeve ne tenta pas de contredire son amie. Jouant avec sa robe puis lissant le couvre-lit, elle finit par souffler :

— Pas comme ça... Je veux qu'il soit à moi. Entièrement. Pas question qu'un serment violé se dresse entre nous. Ce serait infernal pour nous deux.

— Tu crois que ce sera différent si tu le pousses à demander sa liberté à Moiraine ? demanda Egwene. Aux yeux de Lan, ça reviendra au même. Il faudrait donc *la* convaincre de le laisser partir. Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Je n'en sais rien... Pourtant, il faudra y arriver. C'est possible, je le sais. Il existe toujours une solution. Mais ce n'est pas pour aujourd'hui. Nous parlons des hommes alors que le devoir nous appelle. Egwene, as-tu emporté tout ce qu'il te faudra dans le désert ?

— Aviendha se charge de l'intendance... Elle n'est toujours pas contente, bien sûr. Selon elle, nous serons à Rhuidean en un peu plus d'un mois. D'ici là, vous aurez atteint Tanchico.

— Peut-être plus tôt, dit Elayne, si ce qu'on raconte sur les quatre-mâts du Peuple de la Mer est vrai. Tu seras prudente, mon amie ? Même avec Aviendha pour te guider, le désert est un endroit dangereux.

— Je jure de faire attention. Et vous, ne prenez pas trop de risques. Tanchico n'est pas beaucoup plus sûre que le désert, par les temps qui courent.

Sans se concerter, les trois jeunes femmes se retrouvèrent en train de s'étreindre en s'abreuvant de conseils de prudence. Puis elles s'assurèrent qu'elles se souvenaient bien des rendez-vous prévus

dans la Pierre du Monde des Rêves.

— Heureusement que Lan est parti, dit Elayne en essuyant ses larmes. Il nous aurait prises pour des folles.

— Non, tu te trompes, fit Nynaeve. (Elle souleva sa jupe pour glisser une bourse dans la première poche secrète.) C’est un homme certes, mais beaucoup moins abruti que la moyenne.

Avant l’arrivée du carrosse, Elayne aurait tout le temps de dénicher une plume, un encrier et du parchemin. Nynaeve venait de lui donner une précieuse leçon. Les hommes devaient être gérés d’une main ferme. Rand allait découvrir qu’il n’était pas aisé de se débarrasser d’elle. Ni de revenir en grâce dans son cœur, quand on l’avait blessée.



Manipulations



Ménageant sa jambe droite raide, Thom esquissa une révérence, sa cape de trouvère étincelant de toutes ses couleurs. Malgré ses paupières lourdes, il réussit à parler d'un ton guilleret :

— Bonjour à vous ! Bonjour à vous !

Une fois redressé, il lissa voluptueusement sa longue moustache blanche.

Les serviteurs en tenue noir et or parurent surpris. Délaissant le coffre rouge laqué aux incrustations d'or – et au couvercle cassé – qu'ils s'apprêtaient à soulever, deux solides gaillards se redressèrent, l'air dubitatifs. Devant eux, trois femmes cessèrent de passer la serpillière. Dans le couloir désert, à une heure si matinale, tout prétexte permettant de marquer une pause était bon à prendre.

Les épaules voûtées et les yeux cernés, les domestiques paraissaient au moins aussi fatigués que Thom.

— Bien le bonjour à toi, trouvère, dit la plus âgée des trois femmes. (Un peu ronde, le visage ordinaire, elle se montrait chaleureuse malgré sa méfiance.) Nous pouvons t'aider ?

Thom sortit quatre balles de couleur de sa manche et commença à jongler.

— Je passe dans les couloirs, m'efforçant de remonter le moral des gens. Un artiste doit s'engager selon ses moyens.

En d'autres circonstances, Thom aurait utilisé plus de quatre balles. Mais dans son état de fatigue, un jonglage pourtant basique était déjà un lourd défi à relever pour sa concentration. Quand avait-il failli laisser tomber une cinquième balle ? Deux heures plus tôt ? En bon saltimbanque, il transforma un bâillement en sourire, histoire de ne pas trahir son épuisement.

— Une nuit terrible, dit-il. Les gens ont bien besoin qu'on leur remonte le moral...

— Le seigneur Dragon nous a sauvés, souffla une des plus jeunes femmes.

Mince et jolie, elle avait dans le regard une lueur de cupidité qui incita Thom à la plus grande prudence. Si elle était intéressée mais honnête, elle pouvait lui être utile, car sa loyauté lui resterait acquise une fois qu'il l'aurait achetée. En ce moment, il ne crachait pas sur une paire de mains susceptible de déposer un message au bon endroit, ni sur des oreilles capables de surprendre des choses intéressantes et encore moins sur une bouche disposée à répéter ce qui l'arrangeait partout où il l'estimait utile.

Vieil imbécile, tu as assez de mains, d'oreilles et de bouches ! Alors, cesse de t'emballer à

cause d'une jolie poitrine et méfie-toi de cette lueur, dans ses yeux.

Cela dit, la femme semblait penser ce qu'elle venait de dire et un des deux jeunes hommes acquiesça gravement.

— C'est vrai, approuva Thom. Je me demande quel Haut Seigneur était responsable des quais, hier ?

Furieux contre lui-même, le trouvère faillit laisser tomber ses balles. Une approche si directe et si maladroite, un type comme lui ? L'effet de la fatigue, sans doute. Il aurait été bien plus à sa place dans son lit. Et ce depuis des heures.

— Les quais sont sous la responsabilité des Défenseurs, répondit la doyenne des femmes. Tu ne le sais pas, bien sûr... Les Hauts Seigneurs ne s'embêtent pas avec ces détails.

Bien entendu, Thom savait très bien tout ça.

— C'est ainsi que ça fonctionne ? Eh bien, je ne suis pas d'ici, ce qui explique mon ignorance.

Thom passa d'un cercle simple à une double boucle. Pour un profane, cet exercice de jonglage semblait très difficile, alors que ce n'était pas le cas. La jeune femme au regard de prédatrice applaudit.

Maintenant qu'il s'était engagé dans cette affaire, décida Thom, autant aller jusqu'au bout. Mais quand il en aurait terminé, ce serait pour commencer sa nuit. Sa nuit ? Alors que le soleil se levait ? Un détail, dans de telles circonstances.

— On peut quand même trouver lamentable que personne ne se soit interrogé sur la présence de ces barges. Surtout que leurs rampes levées dissimulaient des Trollocs... Attention, je ne dis pas que quelqu'un connaissait la présence des monstres.

La double boucle menaçant de tourner à la catastrophe, le trouvère repassa à un simple cercle. De sa vie, avait-il déjà été si épuisé ?

— J'aurais cru qu'un des Hauts Seigneurs se serait posé la question.

Les deux jeunes types se regardèrent, le front plissé. Thom eut un petit sourire... Une autre graine plantée sans difficulté, si on oubliait une soudaine maladresse. Une nouvelle rumeur en naîtrait, même si ces gens savaient qui était chargé des quais. Les ragots se répandant à toute vitesse – et cette rumeur-là ferait sans nul doute le tour de la ville –, un nouveau soupçon augmenterait bientôt la méfiance innée des gens du peuple pour la noblesse.

Vers qui se tournerait le peuple s'il suspectait les nobles de trahison ? Vers l'homme que les Hauts Seigneurs détestaient, à savoir le seigneur Dragon – ce héros qui avait sauvé la Pierre menacée par des Créatures des Ténèbres.

L'heure était venue pour Thom de laisser cette petite graine pousser sans lui. Si les semailles avaient pris, rien de ce qu'il ajouterait ne pourrait stimuler la croissance de l'utile mensonge. Thom avait planté d'autres graines tout au long de la nuit, mais il ne voulait surtout pas qu'on connaisse son rôle de « jardinier » des contrevérités publiques.

— Les Hauts Seigneurs se sont battus comme des lions, aujourd'hui. J'ai même vu...

Les femmes recommencèrent à briquer et les deux jeunes hommes soulevèrent leur coffre et s'en allèrent d'un pas vif.

— Je peux aussi donner du travail à un trouvère, dit la *majhere* dans le dos de Thom. Une paire de bras est une paire de bras !

Le trouvère se retourna, jeta un regard appuyé à sa patte raide et s'inclina devant la gouvernante du palais.

Cette femme n'était pas bien grande, mais elle devait peser plus lourd que lui. Le visage plat comme une enclume – le bandage qui ceignait son front n'arrangeait rien –, la *majhere* était accablée d'un double menton et ses petits yeux sombres semblaient comme naufragés sur son visage bovin.

— Bien le bonjour à toi, gracieuse dame ! Accepte ce petit cadeau qui t'aidera à mieux apprécier cette nouvelle journée.

Thom fit des arabesques dans l'air et tira du néant une fleur jaune qu'il cachait en réalité dans sa manche. Malicieux, il la piqua dans les cheveux grisonnants de la gouvernante, glissant la tige sous le gros pansement. La *majhere* la retira immédiatement, bien sûr, puis lui jeta un regard soupçonneux. Exactement ce que voulait Thom. En boitillant, il s'éloigna de la mégère et fit mine d'être sourd lorsqu'elle lui cria quelque chose.

Un cauchemar, cette femme... Si on l'avait lâchée sur les Trollocs, elle les aurait balayés et lessivés, au sens propre de ces verbes.

Thom étouffa un bâillement derrière sa main et ses mâchoires craquèrent. Il se faisait trop vieux pour ces âneries, vraiment... Des nuits blanches, des batailles et des complots... Plus de son âge, tout ça ! Il aurait dû vivre dans une ferme, bien tranquille. Avec des volailles. Il y en avait dans toutes les exploitations dignes de ce nom, ainsi que des moutons. Des bêtes très paisibles, celles-là. Les bergers ne semblaient pas s'épuiser à la tâche puisqu'ils passaient le plus clair de leur temps à jouer de la cornemuse. Lui, ce serait plutôt de la harpe. Non, de la flûte. En plein air, les cordes s'abîmaient trop vite. Bien entendu, il y aurait une petite ville pas très loin, avec une auberge et des clients avides d'assister à ses représentations.

Thom salua deux serviteurs d'un fort joli mouvement de sa cape. Par la chaleur ambiante, le seul avantage de ce vêtement, c'était de montrer à tous qu'ils avaient affaire à un trouvère. Presque chaque fois, les quidams s'arrêtaient, espérant qu'il leur improviserait un petit quelque chose. Une réaction très gratifiante. Oui, une ferme aurait ses vertus. La tranquillité, la solitude... À condition qu'il y ait de la vie pas trop loin.

Le trouvère poussa la porte de sa chambre... et se pétrifia.

Moiraine se redressa sur son tabouret, imperturbable comme si elle avait le droit de fouiner dans les documents étalés sur la table, et tira sur le devant de sa robe. Devant lui, Thom avait désormais une très jolie femme disposée à tout faire pour lui plaire, y compris rire à ses mauvaises blagues.

Vieil abruti ! C'est une Aes Sedai et tu es trop fatigué pour aligner correctement deux pensées.

— Je te souhaite bien le bonjour, Moiraine Sedai, dit-il en accrochant sa cape à une patère.

Prudent, il évita de regarder le nécessaire à écrire toujours glissé sous la table. Inutile de laisser deviner à sa visiteuse que cet objet comptait à ses yeux. Quand elle serait partie, vérifier la serrure ne servirait à rien. Avec le Pouvoir, elle avait très bien pu la déverrouiller puis la refermer sans laisser de traces. Fatigué comme il l'était, il ne se rappelait plus s'il avait laissé quelque chose de compromettant dans sa boîte à malice. Ou ailleurs dans la chambre. À première vue, tout était à sa place, donc Moiraine s'était seulement intéressée à la table. Et là, il n'était pas assez idiot pour avoir exposé aux quatre vents ses petits secrets. Dans les quartiers des serviteurs, les portes n'avaient ni serrure ni loquet.

— Je t'aurais bien offert à boire, mais je n'ai rien, à part de l'eau.

— Je n'ai pas soif, répondit Moiraine.

Elle se pencha en avant et la pièce se révéla assez petite pour qu'elle puisse poser une main sur le genou droit de Thom. Il sentit comme une série de piquêtes d'épingle.

— Dommage qu'il n'y ait pas eu une guérisseuse près de toi, lorsque c'est arrivé. Désolée, mais il est trop tard pour intervenir.

— Dix guérisseuses n'auraient pas suffi. C'est l'œuvre d'un Demi-Humain.

— Je sais.

Oui, et que sais-tu d'autre ?

Thom tira son seul fauteuil de sous la table... et dut ravalé un juron. Il se sentait frais et dispos comme s'il venait de se réveiller et son genou ne lui faisait plus mal. Sa jambe était toujours un peu raide, mais l'articulation allait mieux que jamais depuis le jour où il avait été blessé.

Elle ne m'a même pas demandé si j'acceptais la guérison. Que la Lumière me brûle ! elle cherche quoi ?

Thom prit garde à ne pas plier la jambe. Si elle ne l'interrogeait pas, il n'avait aucune intention d'accuser réception de son cadeau.

— Hier fut une journée intéressante, dit Moiraine tandis que le trouvère s'asseyait.

— Pour des Trollocs et des Myrddraals, j'emploierais un autre adjectif.

— Je ne songeais pas à eux. Le Haut Seigneur Carleon est mort lors d'un accident de chasse. Son ami Tedosian l'a pris pour un sanglier. Ou un cerf...

— Première nouvelle, marmonna Thom.

Même si Moiraine avait trouvé le billet assassin, elle n'avait pas pu remonter jusqu'à lui. Carleon lui-même aurait cru reconnaître son écriture. Cela dit, il avait affaire à une Aes Sedai, et s'il se laissait aller à l'oublier, le regard serein mais perçant de son interlocutrice le lui rappellerait.

— Dans les quartiers des domestiques, les ragots vont bon train, mais je ne tends jamais l'oreille.

— C'est vrai ? Dans ce cas, tu ignores sûrement que Tedosian est tombé malade une heure après son retour à la Pierre. Le pauvre a seulement eu le temps de boire le verre de vin que sa femme lui avait servi. Quand elle a manifesté l'intention de veiller sur lui, ce grand sensible en a pleuré, paraît-il. De joie, devant tant d'amour, peut-on supposer. Elle a juré de ne pas le laisser une seconde tant qu'il n'aurait pas quitté le lit. Vivant ou mort...

Moiraine savait tout. Comment ? Impossible à dire, mais elle savait, ça ne faisait pas de doute. Mais pourquoi lui révélait-elle son jeu ?

— Une tragédie, lâcha Thom d'un ton superbement détaché. Rand a besoin de tous les Hauts Seigneurs loyaux disponibles.

— Loyaux ? Voilà un adjectif que je n'emploierais pas pour ces deux-là. Même entre eux, la confiance ne régnait pas. Ils dirigeaient la faction qui désire tuer Rand puis oublier qu'il a un jour arpenté ce monde.

— Non, vraiment ? Moi, je ne sais rien de tout ça... Les hautes ou basses œuvres des grands de ce monde ne sont pas faites pour les artistes.

Moiraine eut un rire de gorge avant de réciter :

— Thomdril Merrillin, surnommé jadis le Renard Gris par des gens qui le connaissaient ou qui avaient des raisons d'en savoir long sur lui. Barde à la cour d'Andor, amant de la reine Morgase après la mort de Taringail. Une mort dont Morgase aurait dû se féliciter, si elle avait su que le cher défunt projetait de la faire assassiner pour régner à sa place. Mais nous parlions de Thom Merrillin, un homme, dit-on, qui pouvait jouer au Grand Jeu en dormant. Quel dommage qu'il ne soit plus qu'un simple trouvère. Mais garder son vrai nom, quel panache ! Ou quelle arrogance !

Thom parvint de justesse à dissimuler son trouble. Que savait cette femme ? Déjà beaucoup trop

de choses, même si elle n'avait plus rien à ajouter. Mais elle n'était pas la seule à pouvoir jouer à ce jeu-là.

— Puisqu'on parle de nom, dit Thom, c'est surprenant ce qu'on peut en tirer comme informations. Moiraine Damodred... Dame Moiraine de la maison Damodred du Cairhien. La plus jeune demi-sœur de Taringail. Nièce du roi Laman... et Aes Sedai, ne l'oublions pas ! Une Aes Sedai qui aide le Dragon Réincarné depuis longtemps – avant même d'avoir pu savoir qu'il n'était pas un pauvre idiot de plus capable de canaliser le Pouvoir. Une femme qui a des relations de très haut niveau à la Tour Blanche, sinon, elle ne prendrait pas des risques si fous. Quelqu'un de bien placé dans le Hall de la Tour ? Non, plus d'une seule personne. Si ça se savait, ça ferait du bruit, mais pourquoi l'ébruiter ? Quand on peut laisser un vieux trouvère se tapir dans son trou, au cœur des quartiers des domestiques ? Un vieux type qui joue de la harpe et raconte des histoires inoffensives.

Moiraine était-elle déstabilisée ? Même si elle avait chancelé intérieurement une fraction de seconde, ça n'avait pas eu d'effet visible.

— Les spéculations sont toujours dangereuses, parce qu'on n'a par définition aucune preuve... Je n'utilise pas de mon plein gré le nom de ma maison, parce qu'elle a une réputation épouvantable et... amplement méritée. Laman a coupé *Avendoraldera* et ça lui a coûté son trône et sa vie. Depuis la guerre des Aiels, la réputation de ma maison a encore empiré. Et là aussi, c'est mérité.

Rien n'ébranlerait donc cette femme ?

— Que veux-tu de moi ? demanda Thom, agacé.

— Elayne et Nynaeve embarqueront aujourd'hui pour Tanchico. Une ville très dangereuse. Ton savoir et tes compétences pourraient leur sauver la vie.

Ainsi, c'était ça, le but ? Séparer Thom de Rand, afin que le gamin soit sans défense contre les manipulations de l'Aes Sedai.

— Tanchico est une ville dangereuse, c'est vrai, mais ça n'est pas nouveau. Je ne souhaite rien de mal à ces deux jeunes femmes ; pourtant, je n'ai aucune envie de glisser la tête dans un nid de vipères. Je me fais trop vieux pour ces bêtises. J'envisage de vivre dans une ferme, bien au chaud, dans la quiétude.

— La quiétude te tuerait en quelques semaines, fit Moiraine. (Tandis qu'elle arrangeait les plis de sa robe, Thom eut l'impression qu'elle tentait de dissimuler un sourire.) En revanche, Tanchico n'aura pas ta peau. J'en suis certaine, et sur le Premier Serment, tu sais que c'est la vérité.

Thom ne put s'empêcher de froncer les sourcils. Une Aes Sedai ne pouvait pas mentir, d'accord, mais comment savait-elle qu'il survivrait ? Moiraine n'avait pas le don de prédiction, elle ne s'en était jamais cachée. Pourtant...

Que la Lumière la brûle !

— Pourquoi irai-je à Tanchico ?

— Pour protéger Elayne, la fille de Morgase.

— Je n'ai pas vu la reine depuis quinze ans. Et la Fille-Héritière était une enfant, à l'époque.

Moiraine hésita, mais quand elle se jeta à l'eau, sa voix ne trembla pas :

— Et la raison de ton départ d'Andor ? Un neveu nommé Owyn, je crois ? Un de ces crétins capables de canaliser, comme tu dirais. Les sœurs rouges auraient dû le ramener à la Tour Blanche, comme tous les hommes de ce genre, mais elles l'ont apaisé sur place et abandonné à la merci de ses voisins.

Thom se leva, renversant son siège, puis il dut se tenir à la table, parce que ses genoux

tremblaient. Après avoir été apaisé, Owyn n'avait pas survécu très longtemps, chassé de chez lui par de soi-disant amis qui ne supportaient pas de laisser vivre parmi eux un homme ayant eu l'aptitude de canaliser. Quand une personne n'avait plus envie de continuer, on ne pouvait rien faire. Thom s'était révélé impuissant, et il n'avait pas davantage pu sauver la jeune épouse de son neveu, suicidée moins d'un mois après la mort de son mari.

Le trouvère se racla la gorge.

— Pourquoi me racontes-tu tout ça ?

De la compassion passa sur le visage de Moiraine. Et une ombre de regret ? Non, pas chez une Aes Sedai. Et la compassion ne devait pas être sincère.

— Je n'aurais rien dit, si tu avais accepté d'accompagner Elayne et Nynaeve.

— Pourquoi ?

— Parce que si tu changes d'avis, je te donnerai les noms de ces sœurs rouges. Lors de notre prochaine rencontre, bien entendu. Et j'ajouterai celui de la femme qui leur donnait des ordres, car elles n'ont pas agi de leur propre initiative. Thom, ce n'est pas un piège. Nous nous reverrons, car tu ne mourras pas au Tarabon.

— Et qu'est-ce que j'en ficherais, de ces noms ? L'identité d'Aes Sedai protégées par toute la puissance de la Tour Blanche !

— Un expert du Grand Jeu sait faire flèche de tout bois. Ces femmes ont mal agi et on n'aurait pas dû pardonner leur faute.

— Moiraine, aurais-tu l'obligeance de me laisser ?

— Je te montrerai que toutes les Aes Sedai ne sont pas comme ces criminelles.

— S'il te plaît !

Thom resta appuyé à la table jusqu'à ce que sa visiteuse soit sortie. Pas question qu'elle le voie tituber, ni qu'elle le regarde pleurer en silence.

Owyn, mon pauvre garçon... Je suis arrivé trop tard. Mais j'étais trop pris par ce maudit Grand Jeu.

Thom s'essuya les joues. Au Grand Jeu, Moiraine était de taille à affronter n'importe qui. Elle l'avait dominé dès le début, tirant sur des fils qu'il croyait bien cachés. Elayne... La fille de Morgase. Pour la reine, il gardait un peu de tendresse – peut-être un peu plus que ça –, mais comment abandonner une enfant que jadis on faisait sauter sur ses genoux ?

Cette petite à Tanchico ? Même sans la guerre, cette ville la dévorerait vivante. Et là, c'est un repaire de loups enragés. De plus, Moiraine me donnera les fameux noms...

Tout ça s'il consentait à laisser Rand entre les mains des Aes Sedai. Comme il avait abandonné Owyn. Moiraine le tenait comme un serpent enroulé autour d'un bâton.

Que la Lumière la brûle !

Glissant le bras dans la hanse de son nécessaire à broderie, Min releva de l'autre main l'ourlet de sa robe et sortit d'un pas léger du réfectoire où elle venait de prendre son petit déjeuner. Le dos bien droit, elle aurait pu porter un gobelet de vin sur la tête sans en renverser une goutte. Rien d'étonnant quand on songeait qu'elle était incapable, dans cette fichue tenue, d'allonger correctement le pas. Si elle ne le remontait pas, l'ourlet de la robe étroite frottait contre le sol et elle risquait à tout moment de se prendre les pieds dedans.

De plus, elle aurait parié que Laras ne la quittait pas des yeux.

Jetant un coup d'œil derrière elle, Min constata qu'elle ne se trompait pas. La Maîtresse des Cuisines – une vraie barrique de vin sur pattes – lui souriait depuis la porte du réfectoire, dont elle obstruait présentement l'entrée. Qui aurait pensé que Laras était dans sa jeunesse une beauté ou qu'elle avait une tendresse particulière pour les jolies filles se montrant volontiers charmeuses ? Les « enjouées », comme elle les appelait.

Et qui aurait deviné qu'elle déciderait de prendre « Elmindreda » sous son aile imposante ? Une situation qui n'avait rien de confortable. Laras gardait sur Min un œil protecteur capable de la localiser partout dans la Tour Blanche.

Min rendit son sourire à Laras puis tapota ses cheveux désormais coiffés en un chignon bien rond.

Fichue bonne femme ! Elle n'aurait pas un chaudron sur le feu, ou quelque fille de cuisine à sermonner ?

Laras fit un signe de la main que Min lui rendit également. Offenser une femme qui la surveillait de si près n'aurait pas été une bonne idée, surtout alors qu'elle ignorait combien d'erreurs elle était susceptible de commettre. Laras connaissait toutes les astuces des « enjouées », et elle entendait combler les lacunes de Min en la matière.

La broderie était une grossière erreur, songea la jeune femme en s'asseyant sur un banc à l'ombre d'un grand saule. Pas du point de vue de Laras, mais du sien propre. Sortant son canevas du nécessaire, elle étudia sombrement son ouvrage de la veille. Plusieurs boucles d'un jaune maladif et un motif censé être une rose jaune clair – mais personne n'aurait deviné, sans explications de sa part. Bref, elle n'était pas douée, pensa-t-elle en sortant ses aiguilles. Cela dit, Leane avait parfaitement raison : une femme pouvait rester assise des heures avec son canevas sur les genoux, et personne ne trouvait ça bizarre. Un prétexte parfait pour espionner qui on voulait tout le temps qu'on désirait. Cela dit, un peu de talent pour la broderie n'aurait pas été du luxe.

Au moins, c'était une matinée parfaite pour être à l'extérieur. Un soleil étincelant brillait dans un ciel dégagé où quelques nuages blancs dérivèrent histoire de souligner la perfection du bleu céruléen. Embaumant le parfum des roses fraîchement écloses, une brise légère caressait les grands massifs de partenelle piquetés de fleurs jaune et blanc. Très bientôt, les sentiers de gravier seraient pris d'assaut par des gens affairés – un échantillon de toute la population de la tour, des Aes Sedai aux garçons d'écurie.

Une matinée parfaite... et idéale pour observer sans se faire remarquer. Avec un peu de chance, la « pêche » serait bonne.

— Elmindreda ?

Min sursauta, se piqua le doigt et le porta à ses lèvres. Puis elle se tourna sur le banc, prête à sermonner Gawyn de l'avoir effrayée ainsi. Mais Galad était avec lui. Plus grand que son compagnon, il marchait avec une grâce de danseur et la puissance contenue d'un véritable athlète aux muscles longilignes. Longues et fines, ses mains aussi évoquaient à la fois l'élégance et la force. Quant à son visage... Eh bien, c'était tout simplement le plus bel homme que Min avait jamais vu !

— Arrête de sucer ton doigt ! lança Gawyn, souriant. Nous savons que tu es une adorable petite fille. Inutile de nous en faire la démonstration.

Rosissant, Min retira son doigt de sa bouche et se retint de foudroyer l'insolent du regard – une réaction qui n'aurait pas collé au personnage d'Elmindreda. Gawyn n'avait pas eu besoin des ordres ni des menaces de la Chaire d'Amyrlin pour garder le secret de son amie, car il avait suffi qu'elle le lui demande, mais il ne manquait pas une occasion de la taquiner sur son « personnage ».

— Ne te moque pas d'elle, Gawyn, intervint Galad. Maîtresse Elmindreda, il n'avait pas l'intention de te froisser. Mille excuses, mais ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ? Quand tes yeux lançaient des éclairs sur ce jeune impertinent, j'ai eu l'impression qu'on se connaissait.

Min baissa pudiquement les yeux.

— Seigneur Galad, si je t'avais croisé, je ne t'aurais sûrement pas oublié, minauda-t-elle de sa plus belle voix de jeune écervelée.

Furieuse de s'être trahie, la jeune femme rougit de colère, une réaction qui ajouta de la crédibilité à son personnage de jeune donzelle effarouchée.

Elle ne se ressemblait plus du tout, dans ce rôle, la robe et la coiffure faisant seulement fonction d'adjuvants. Lors d'une visite en ville, Leane avait acheté un incroyable assortiment de crèmes, de poudres et d'autres substances bizarres hautement parfumées. Impitoyable, elle avait formé Min jusqu'à ce qu'elle soit capable d'utiliser ces cosmétiques en dormant. Désormais, elle avait des pommettes clairement dessinées et des lèvres bien plus rouges qu'à l'accoutumée. Du fard mettait en valeur ses paupières et une poudre très fine faisait ressortir ses cils, agrandissant artificiellement ses yeux. Rien à voir avec elle, en d'autres termes !

Quelques novices l'avaient complimentée pour sa beauté et il arrivait qu'une Aes Sedai la traite de « très jolie fille ». Bien entendu, elle détestait ça. Si la robe était superbe, certes, elle abominait tout le reste. Mais quand on optait pour un déguisement, il fallait jouer le jeu jusqu'au bout.

— Oui, si tu le connaissais, tu ne l'aurais pas oublié, marmonna Gawyn, non sans amertume. Je ne voulais pas te déranger en plein travail. Ce sont bien des hirondelles que tu brodes ? Mais tu es sûre, pour le jaune ?

Min rangea le canevas dans son nécessaire.

— Mais je voulais ton avis sur cet ouvrage, dit Gawyn en glissant dans la main de la jeune femme un petit livre relié de cuir visiblement très vieux. Explique à mon frère que c'est absurde. Toi, il t'écouterait peut-être.

Min étudia le livre. *La Tradition de la Lumière*, par Lothair Mantelar. Puis elle le feuilleta et lut un passage au hasard :

— « En conséquence, oublie toute idée de plaisir, car le bien est une pure abstraction, un idéal cristallin et limpide dont les émotions humaines troublent l'éclat. Surtout, ne soigne pas la chair. Elle est faible et inutile, alors que l'esprit est fort. Les sensations occultent la raison et les passions sont les ennemies des actes vertueux. Que ta joie vienne de ta rectitude et de rien d'autre. »

Effectivement, un tissu d'âneries...

Min sourit à Gawyn – un demi-rictus, plutôt.

— Une telle profusion de mots... Seigneur Gawyn, j'ai peur de ne pas connaître grand-chose aux livres. J'ai toujours eu envie d'en lire un, c'est vrai, mais le temps file si vite... Arranger mes cheveux me prend chaque jour des heures. Au fait, ma coiffure te plaît ?

La stupéfaction de Gawyn faillit faire s'esclaffer Min. Mais elle opta pour un rire de gorge. Pour une fois, rouler le jeune homme dans la farine était une pure joie. Avec un peu de chance, elle pourrait recommencer. Décidément, se déguiser offrait des possibilités insoupçonnées. Ce séjour à la tour se révélant ennuyeux et frustrant, elle avait bien le droit de se distraire un peu.

— Lothair Mantelar est le fondateur des Capes Blanches, grogna Gawyn. Les Capes Blanches !

— C'était un grand homme ! s'exclama Galad. Un philosophe épris d'un noble idéal. Les Fils de la Lumière ont parfois été... excessifs au cours de leur histoire, c'est vrai, mais ça ne change rien.

— Les Capes Blanches, vraiment ? répéta Min en frissonnant comme une oie... blanche. Des hommes terribles, d'après ce qu'on dit. On les imagine mal en train de danser, pas vrai ? Messires, vous croyez qu'il y aura un bal bientôt ? Les Aes Sedai ne semblent pas aimer la danse, et moi, c'est une de mes passions.

Gawyn faillit s'en étrangler d'indignation rentrée.

— J'ai peur que non, répondit Galad en reprenant à Min son précieux traité de philosophie. Les Aes Sedai sont trop occupées par... hum, leurs propres affaires. Si j'entends parler d'un bal convenable, en ville, je serai ton cavalier. Ainsi, tu n'auras pas peur d'être embêtée par ces deux vauriens.

Galad sourit à Min. Pour lui, ce n'était qu'une manifestation de courtoisie, mais la jeune femme en eut le souffle coupé. Les hommes n'auraient pas dû avoir le droit de sourire ainsi...

Min eut besoin d'un moment pour comprendre qui étaient les « deux vauriens » mentionnés par le prince. Censés avoir demandé la main d'Elmindreda, ces deux idiots avaient failli se battre parce qu'elle ne parvenait pas à se décider. Se sentant harcelée, elle avait cherché refuge dans la tour, prétendument parce qu'elle ne pouvait pas cesser de les encourager tous les deux. La fable qui expliquait sa présence ici, tout simplement.

C'est cette robe... Dans mes vêtements, je serais capable d'aligner deux pensées cohérentes.

— J'ai remarqué que la Chaire d'Amyrlin te parle tous les jours, dit Gawyn. A-t-elle évoqué notre sœur Elayne ? Ou Egwene al'Vere ? Saurait-elle où elles sont ?

Min aurait donné cher pour frapper le prince et lui faire un œil au beurre noir. Il ignorait pourquoi elle jouait la comédie, certes, mais il avait accepté de l'aider à incarner Elmindreda, et voilà qu'il la reliait à des femmes dont tout le monde savait, à la tour, qu'elles étaient des amies de Min.

— La Chaire d'Amyrlin est une femme charmante, mon seigneur... Elle me demande comment je passe le temps et me complimente sur ma coiffure. Elle doit espérer que je choisirai bientôt entre Darvan et Goemal, mais ça m'est impossible. (Min écarquilla les yeux, un bon moyen, selon elle, de sembler perdue et vulnérable.) Ils sont si mignons ! Qui donc as-tu dit ? Ta sœur, la Fille-Héritière ? Non, la Chaire d'Amyrlin n'en a pas dit un mot, à ma souvenance. Quel était l'autre nom ?

Min entendit Gawyn grincer des dents.

— Nous ne devrions pas ennuyer maîtresse Elmindreda avec ça, intervint Galad. C'est notre problème. À nous de découvrir le mensonge et de faire ce qu'il faut.

Min écouta à peine, car quelque chose venait d'attirer son attention. Un homme de haute taille aux longs cheveux noirs bouclés tombant sur ses épaules qui allait et venait sous l'œil attentif d'une Acceptée. Logain... Ou plutôt l'ombre de Logain, désormais toujours accompagné par une Acceptée. Chargée de l'empêcher de s'évader ou d'éviter qu'il se suicide ? Les deux, probablement, même si dans son état, il ne devait guère songer à s'enfuir.

Min avait déjà vu le faux Dragon. En revanche, c'était la première fois qu'elle apercevait autour de sa tête un halo jaune et bleu. Ce fut fugitif, certes, mais impossible à rater.

Logain avait prétendu être le Dragon Réincarné. Capturé puis apaisé, il ne gardait sûrement plus qu'un très vague souvenir de sa gloire usurpée. De cette aventure, il gardait uniquement le désespoir des apaisés. Comme si on lui avait arraché la vue, l'ouïe et le goût, il ne lui restait plus que l'envie de mourir, un sort de toute façon inévitable pour les hommes comme lui – et dans un assez bref délai.

Logain tourna la tête vers la jeune femme, qui n'aurait pas juré qu'il la voyait vraiment. Mais que

signifiait ce halo annonciateur de gloire et de puissance ? Min devrait absolument en parler à la Chaire d'Amyrlin.

— Le pauvre gars..., souffla Gawyn. Je ne peux pas m'empêcher de le prendre en pitié. Le laisser en finir serait plus humain. Pourquoi le condamner à vivre ?

— De la pitié, lui ? s'écria Galad. Il n'en mérite pas. As-tu oublié ce qu'il était et ce qu'il a fait ? Combien de milliers de morts, avant sa capture ? Combien de villes brûlées ? Que son calvaire soit un avertissement pour ses émules.

Gawyn acquiesça à contrecœur.

— Pourtant, il a eu des fidèles. Certaines de ces villes furent brûlées parce qu'elles avaient pris son parti.

— Je dois partir, dit Min en se levant.

Galad recouvra aussitôt toute sa galanterie.

— Pardonne-nous, maîtresse Elmindreda, nous ne voulions pas t'effrayer. Logain ne peut pas te faire de mal, parole de Galad !

— Je... en sa présence, je me sens mal. Vraiment, il faut que j'aille m'étendre.

Gawyn sembla très sceptique. Il s'empara pourtant du nécessaire de la jeune femme.

— Laisse-moi t'accompagner un bout de chemin, implora-t-il, feignant une grande inquiétude. Ce nécessaire est trop lourd pour quelqu'un qui ne se sent pas bien. Je ne voudrais pas que tu t'évanouisses.

Min eut envie d'arracher le nécessaire à ce jeune coq et de l'assommer avec. Mais Elmindreda ne se comportait pas ainsi.

— Merci, seigneur Gawyn ! Tu es si gentil. Non, seigneur Galad, inutile de m'accompagner aussi. Assieds-toi sur le banc et lis ton traité. Jure de le faire, sinon, j'en serais bouleversée.

Histoire de ponctuer sa tirade, Min battit des cils.

Sa tactique fonctionna. Laissant Galad sur le banc, elle s'éloigna, Gawyn sur les talons. Maudite robe, qui lui interdisait de partir à la course ! Mais Elmindreda n'était pas du genre à courir, et encore moins à relever très haut l'ourlet de sa robe, sauf quand elle dansait. Laras avait été très claire sur ce point : une seule course, et elle aurait dévasté presque irrémédiablement l'image d'Elmindreda.

Restait le problème de Gawyn.

— Donne-moi ce nécessaire, crétin décérébré ! lança-t-elle dès qu'ils ne furent plus dans le champ de vision de Galad. (Elle récupéra son bien d'autorité.) Quelle idée de mentionner Elayne et Egwene devant lui ? Elmindreda ne les connaît pas, leur sort l'indiffère et elle refuse qu'on parle d'elle dans une phrase où figurent leurs noms. Tu peux te fourrer ça dans le crâne ?

— Non, pas tant que tu ne m'auras pas tout expliqué. Cela dit, je suis navré. (Min n'en crut pas un mot.) Je m'inquiète, comprends-tu ? Où sont-elles ? Ces rumeurs sur la présence d'un faux Dragon à Tear ne me rassurent pas. Elayne et Egwene sont quelque part, la Lumière seule sait où, et j'ai peur qu'elles soient perdues au milieu d'une tempête semblable à celle que Logain a déclenchée au Ghealdan.

— Et s'il ne s'agissait pas d'un faux Dragon ?

— Tu dis ça parce qu'on raconte qu'il a pris la Pierre de Tear ? Les rumeurs, toujours... J'y croirai quand je verrai ça de mes yeux, et ça ne suffira pas à me convaincre. Même la Pierre n'est pas inexpugnable. Tu sais, je doute qu'Elayne et Egwene soient à Tear, mais ne pas savoir me ronge

l'âme comme un acide. Si elle est blessée...

Min n'aurait su dire qui désignait ce « elle ». Le jeune homme non plus, selon elle. Même s'il la taquinait, elle était de tout cœur avec lui, mais sans pouvoir l'aider.

— Si tu pouvais au moins m'écouter et...

— Me fier à la Chaire d'Amyrlin ? Je sais... (Gawyn soupira.) Dire que Galad a trinqué avec des Capes Blanches dans plusieurs tavernes. À condition de venir en paix, tout le monde peut franchir les ponts, même les Fils de la Lumière.

— Galad ? Trinquer dans des tavernes ?

— Avec modération, bien sûr... Même pour son anniversaire, il ne lève jamais le coude plus que de raison. (Gawyn sembla se demander si c'était vraiment une critique ou plutôt un compliment.) L'essentiel est ailleurs. Il parle avec des Capes Blanches ! Et maintenant, ce livre... Si on en croit la dédicace, Eamon Valda en personne le lui a remis. « Avec l'espoir que tu trouves ton chemin. » Valda ! L'homme qui commande les Fils de la Lumière massés de l'autre côté de tous les ponts. Pauvre Galad, l'ignorance le rend fou lui aussi. Si quelque chose arrive à notre sœur ou à Egwene...

» Min, sais-tu où elles sont ? Si tu en étais informée, me le dirais-tu ? Pourquoi te caches-tu ici ?

— Parce que j'ai fait perdre la raison à deux hommes sans pouvoir me décider pour l'un d'eux !

Gawyn eut un ricanement qu'il transforma en sourire.

— Voilà une histoire que je peux croire..., fit-il, flatteur. (Il caressa Min sous le menton.) Tu es une très jolie fille, Elmindreda. Jolie et intelligente.

Min ferma le poing et essaya bel et bien de faire un œil au beurre noir à l'insolent. Mais il esquiva et elle se prit les pieds dans sa robe, manquant s'étaler.

— Gros bovin sans cervelle ! Crétin d'homme !

— Quelle grâce, Elmindreda ! railla Gawyn. Et quelle douce voix ! Un vrai rossignol ! Voire une colombe qui roucoule par une paisible soirée. (Il redevint sérieux.) Si tu apprends quelque chose, tiens-moi informé, je t'en supplie à genoux.

— Je t'informerai, oui...

Si je peux. Si ça n'est pas dangereux pour mes amies. Mais je déteste cet endroit ! Pourquoi ne puis-je pas aller rejoindre Rand ?

Min planta Gawyn là et entra dans la tour, se préparant à subir les questions d'une Aes Sedai ou d'une Acceptée se demandant ce qu'elle faisait au rez-de-chaussée et où elle comptait aller. La nouvelle concernant Logain était trop importante pour qu'elle attende sa rencontre « fortuite » avec la Chaire d'Amyrlin, en fin d'après-midi, comme d'habitude. En tout cas, elle en était persuadée, et l'impatience la faisait bouillir intérieurement.

Dans les couloirs, elle vit seulement un petit groupe d'Aes Sedai qui s'engouffra dans une salle, loin devant elle. C'était parfait. Personne ne rendant de visite impromptue à la dirigeante de l'ordre, mieux valait éviter d'être vue. Sauf par les domestiques, bien sûr, qui n'avaient pas le pouvoir de l'intercepter.

Entrant dans l'antichambre du bureau de Siuan, elle se prépara à débiter une fable quelconque si elle se trouvait en présence de Leane. Mais la pièce était vide. La traversant, Min poussa la seconde porte et passa la tête dans le bureau où la Chaire d'Amyrlin et la Gardienne des Chroniques étaient assises face à face des deux côtés d'une table de travail couverte de documents.

Les deux femmes tournèrent la tête, leurs yeux lançant des éclairs.

— Que fais-tu ici ? lança la Chaire d'Amyrlin. Tu es censée être une idiote qui m'a demandé

l'asile, pas une de mes amies d'enfance. Il ne doit pas y avoir de contacts entre nous, sauf par hasard. Si ça s'impose, je chargerai Laras de veiller sur toi comme une nourrice sur un bébé. Elle adorerait ça, mais je doute que ça te plairait.

Min frissonna rien qu'à cette idée. Soudain, le cas Logain ne lui parut plus si urgent que ça. Après tout, il semblait bien improbable qu'il se couvre de gloire dans les quelques jours à venir. Mais ce n'était pas la vraie raison de sa visite, seulement un prétexte, et elle n'allait sûrement pas renoncer maintenant. Refermant la porte derrière elle, elle décrivit ce qu'elle avait vu et exposa les conclusions qu'elle en avait tirées. Parler devant Leane la gêna un peu, mais elle fit avec.

Siuan hocha tristement la tête.

— Un autre sujet d'inquiétude... La famine au Cairhien. Une sœur disparue au Tarabon. Des raids de Trollocs dans les Terres Frontalières. Ce fou qui se fait appeler le Prophète et qui provoque des émeutes au Ghealdan. Il affirme que le Dragon s'est réincarné dans la peau d'un seigneur du Shienar...

» Même les choses secondaires vont mal. La guerre en Arad Doman a gelé le commerce avec le Saldaea et la crise économique provoque des troubles à Maradon. Tenobia risque même d'y perdre sa couronne. La seule bonne nouvelle dans tout ça, c'est que la Flétrissure s'est rétractée pour une raison inconnue. Une lieue de verdure en plus, au-delà des frontières, sans corruption ni pestilence, et ce du Saldaea jusqu'au Shienar. La première fois qu'une telle chose arrive. Mais les bonnes nouvelles doivent être équilibrées par les mauvaises, c'est la règle. Quand un bateau a une voie d'eau, on peut parier qu'il en aura d'autres. J'espère seulement qu'il s'agit d'un équilibre...

» Leane, fais doubler la garde, en ce qui concerne Logain. Je ne vois pas quel tort il pourrait nous faire, mais mieux vaut ne pas prendre de risques. (Siuan foudroya Min du regard.) Pourquoi es-tu venue battre des ailes ici comme une mouette effarouchée ? Ton rapport sur Logain aurait pu attendre. Il ne risque pas trop de se couvrir de gloire avant le dîner, non ?

Entendre ainsi l'écho de ses propres pensées fit un drôle d'effet à Min.

— Je sais, dit-elle.

Leane fronçant les sourcils, Min se hâta d'ajouter :

— Mère...

La gardienne approuva du chef cette correction.

— Ça ne me dit toujours pas ce que tu fiches ici.

— Sauf le jour de mon arrivée, je n'ai rien vu d'important. Et surtout, rien qui ait un rapport avec l'Ajah Noir. (Comme d'habitude, Min frissonna en prononçant ce nom.) Je t'ai tout dit sur le désastre qui guette les Aes Sedai, et tout le reste est insignifiant. (Elle dut s'arrêter et déglutir, car le regard perçant de Siuan la tétanisait.) Mère, je n'ai aucune raison de rester. Et au moins une bonne de partir. Rand pourrait bénéficier de mon... modeste talent. S'il a vraiment pris la Pierre, il pourrait avoir besoin de moi.

En tout cas, moi, j'ai besoin de lui ! Que la Lumière me brûle si c'est de la folie !

La Gardienne des Chroniques avait sursauté en entendant le nom de Rand. Siuan, elle, se contenta de ricaner.

— Tes « visions » ont été très utiles, au contraire. Ce que tu m'apprends au sujet de Logain est important. De plus, tu as démasqué le palefrenier voleur avant que les soupçons se portent sur un innocent. Et cette novice rousse qui voulait avoir un enfant ! Sheriam a étouffé cette folie dans l'œuf et la fille ne pensera plus aux hommes avant d'avoir fini sa formation. Sans toi, nous n'aurions rien su

de cette affaire... avant qu'il soit trop tard. En d'autres termes, non, tu ne peux pas partir ! Tôt ou tard, tes visions me mettront sur la piste de l'Ajah Noir. Et jusque-là, elles auront largement remboursé ton séjour.

Min soupira, et pas seulement parce que la Chaire d'Amyrlin refusait de la lâcher. La dernière fois qu'elle l'avait vue, la novice rousse se dirigeait furtivement vers une partie boisée du complexe en compagnie d'un garde musclé. Ces deux-là seraient mariés avant la fin de l'été, Min l'avait deviné dès qu'elle les avait aperçus ensemble. Et tant pis si la tour ne laissait jamais partir une novice de son plein gré, lui imposant d'attendre une décision des Aes Sedai, même quand elle ne pouvait pas aller plus loin dans sa formation. L'avenir de ce couple passait par une ferme et une ribambelle d'enfants, mais il était inutile d'insister là-dessus auprès de la Chaire d'Amyrlin.

— Mère, pourrais-tu au moins informer Gawyn et Galad qu'Egwene et leur sœur vont bien ?

Min se détesta d'avoir posé cette question, et elle abomina encore plus le son de sa voix. On eût dit une gamine à qui on viendrait de refuser un gâteau et qui pleurnicherait pour avoir un biscuit.

— Je t'ai déjà dit que cette affaire ne te regarde pas. Ne me force pas à radoter.

— Les princes ne croient plus au mensonge officiel, et moi non plus, d'ailleurs.

Min n'en dit pas davantage, son courage douché par le sourire glacial de Siuan.

— Donc, tu proposes que je modifie ma version ? Après avoir laissé croire à tout le monde qu'elles sont dans une ferme ? Tu ne crois pas que ça intriguerait plus d'une personne ? Tout le monde accepte ma version, à part les deux princes. Et toi. Eh bien, Coulin Gaidin devra les faire s'entraîner plus intensément, voilà tout. Les courbatures et la fatigue suffisent généralement à dissuader les hommes de se poser des questions trop complexes. Les femmes aussi, d'ailleurs. Continue comme ça, et je verrai si quelques jours consacrés à récurer des chaudrons te feront un effet salutaire. J'aime mieux me passer pour un temps de tes services que te voir fourrer ton nez là où il n'a rien à faire.

— Tu ne sais même pas si elles ont des problèmes, pas vrai ? Et c'est pareil pour Moiraine.

Ce n'était pas à l'Aes Sedai que Min pensait, en réalité.

— Petite..., souffla Leane, agacée et menaçante.

Mais plus rien ne pouvait arrêter Min.

— Pourquoi n'avons-nous pas de nouvelles ? Des rumeurs sont arrivées ici il y a deux jours. Deux jours ! Pourquoi aucun des messages étalés sur ton bureau n'est-il signé de sa main ? Elle n'a pas de pigeons voyageurs ? Je croyais que les Aes Sedai en avaient aux huit coins du monde. Et s'il n'y en a pas ici, c'est une erreur. Un homme à cheval aurait déjà pu atteindre Tar Valon, et...

Siuan tapa du plat de la main sur la table, coupant la chique à la jeune femme.

— Tu es très douée pour obéir, mon enfant. Jusqu'à ce que nous ayons eu vent du contraire, suppose que notre jeune homme se porte bien. (Leane sursauta de nouveau.) Un dicton court dans l'Assommoir, petite : « Ne cherche pas de noises aux ennuis tant que les ennuis ne te cherchent pas de noises. » Grave-le dans ton esprit.

Quelqu'un frappa timidement à la porte.

La Chaire d'Amyrlin et sa Gardienne se regardèrent, puis deux paires d'yeux se braquèrent sur Min. Sa présence posait un problème, et elle n'avait nulle part où se cacher. Même le balcon était entièrement exposé à la vue.

— Il nous faut trouver une explication à ta présence ici, marmonna Siuan. Quelque chose qui n'incite pas à croire que tu es davantage qu'une jeune écervelée.

Les deux Aes Sedai se levèrent. Siuan fit le tour de la table de travail tandis que Leane se dirigeait vers la porte.

— Prends le siège de la Gardienne, petite ! Allons, dépêche-toi ! Et maintenant, tire franchement la tête. Non, n'aie pas l'air en colère, mais boudeuse. Baisse les yeux et mordille-toi la lèvre inférieure. Je vais finir par t'obliger à porter de gros rubans rouges dans les cheveux, si ça continue ! Oui, c'est bien... Leane, tu peux ouvrir. (Siuan plaqua les poings sur ses hanches et haussa le ton.) Et si tu oses encore entrer ici à l'improviste, je n'hésiterai pas à mettre mes menaces à exécution !

Leane ouvrit la porte pour révéler une novice qui tressaillit en entendant la phrase de Siuan, puis qui se fendit d'une profonde révérence tandis que la dirigeante faisait la liste des menaces en question.

— Deux messages pour la Chaire d'Amyrlin, Aes Sedai, dit enfin la novice à Leane. Délivrés par des pigeons.

La novice comptait parmi celles qui avaient complimenté Min pour sa beauté. Les yeux écarquillés, elle tentait de regarder par-dessus l'épaule de la Gardienne.

— Ce qui se passe ici ne te concerne pas, mon enfant, lâcha Leane. (Elle s'empara des deux petits cylindres en os.) Retourne d'où tu viens.

Avant que la novice eût fini de se redresser, la Gardienne lui claqua la porte au nez. Puis elle s'appuya au battant et soupira :

— Tous les sons inattendus me font sursauter depuis que tu m'as dit que... (Se reprenant, Leane approcha du bureau.) Deux messages de plus, mère. Dois-je... ?

— Oui, ouvre-les, coupa Siuan. Je parie que Morgase a décidé d'envahir le Cairhien. Ou que les Trollocs ont balayé les défenses des Terres Frontalières. Ça couronnerait les autres catastrophes...

Min ne bougea pas de son siège. Les menaces de Siuan lui avaient paru sinistrement réalistes...

Leane étudia le petit sceau de cire rouge qui fermait un des cylindres, constata avec une satisfaction évidente qu'il n'avait pas été forcé, et le fit sauter d'un coup d'ongle net et précis. Puis elle utilisa un cure-dent en ivoire pour extraire le message enroulé glissé à l'intérieur.

— C'est presque aussi grave qu'une victoire des Trollocs, mère, annonça-t-elle. Mazrim Taim s'est évadé.

— Par la Lumière ! s'exclama Siuan. Comment ?

— Le message dit simplement qu'il a été libéré pendant la nuit, très discrètement. Deux sœurs y ont quand même laissé la vie.

— Que la Lumière éclaire leur âme ! Mais quand un homme comme Taim est libre – surtout avant d'avoir été apaisé – ce n'est pas l'heure de pleurer nos mortes. Où cela s'est-il passé, Leane ?

— À Denhvir, mère, un village à l'est des collines Noires, sur la route de Maradon, un peu au-dessus de la source des rivières Antaeo et Luan.

— Une intervention de ses partisans, sans nul doute... Les imbéciles ! Pourquoi n'ont-ils pas reconnu leur défaite ? Leane, choisis une dizaine de sœurs fiables... (Siuan fit la grimace.) Fiables ? Si je savais quelles sœurs sont plus loyales qu'un fichu brochet, je ne serais pas dans une si mauvaise situation que ça... Fais de ton mieux, Leane. Une dizaine de sœurs et cinq cents gardes. Non, mille !

— Mère, s'inquiéta la Gardienne, les Capes Blanches...

— ... ne tenteront pas de traverser les ponts si je relâche ma surveillance. Les Fils croiront à un piège, Gardienne. En revanche, comment savoir ce qui guette l'expédition ? Il faut que tous ses membres s'attendent au pire. Et bien entendu, Mazrim Taim devra être apaisé dès qu'on l'aura repris.

Leane en resta stupéfiée.

— La loi..., souffla-t-elle.

— Je la connais aussi bien que toi, mais pas question qu'il s'échappe de nouveau sans avoir été apaisé. Je ne veux pas être confrontée à un nouveau Guaire Amalasan. Pas avec tout ce qui nous tombe déjà dessus.

— Bien, mère, souffla Leane.

La Chaire d'Amyrlin prit le second cylindre à la Gardienne et le brisa en deux pour en extraire le message.

— Enfin, de bonnes nouvelles ! s'exclama-t-elle quand elle eut fini de lire. La fronde a été utilisée. Et le berger brandit l'épée.

— Rand ? demanda Min.

— Qui d'autre, mon enfant ? La Pierre est tombée. Rand al'Thor, le berger, détient *Callandor*. Maintenant, je peux agir. Leane, convoque le Hall de la Tour pour cet après-midi. Non, pour ce matin !

— Je ne comprends pas, avoua Min. Tu as dit que les rumeurs concernaient Rand. Alors, pourquoi convoquer le Hall ? Que peux-tu faire qui était impossible avant l'arrivée de ce message ?

Siuan eut un rire de petite fille.

— La nouveauté, c'est que je peux annoncer avoir reçu d'une Aes Sedai un message affirmant que la Pierre est tombée, et qu'un homme s'est emparé de *Callandor*. Une prophétie réalisée ! Assez pour me servir, en tout cas. Le Dragon s'est réincarné. Les conseillères bougonneront et discuteront, mais aucune ne pourra s'opposer à ma conclusion : la tour doit guider cet homme ! Désormais, je peux m'engager ouvertement à ses côtés. Enfin, presque ouvertement...

— Mère, agissons-nous comme il le faut ? demanda Leane. S'il détient *Callandor*, c'est qu'il est bien le Dragon Réincarné, mais il peut canaliser le Pouvoir. Un homme capable de ça... Je l'ai vu une seule fois, mais je l'ai trouvé étrange. Pas seulement parce qu'il est *ta'veren*. Mère, est-il si différent de Taim, si on va au fond des choses ?

— Ma fille, la différence, c'est qu'il est le vrai Dragon Réincarné. Taim est un loup – peut-être enragé. Rand al'Thor est le chien de berger qui nous aidera à vaincre les Ténèbres. N'ébruie pas son nom, Leane. Mieux vaut ne pas trop en révéler, pour l'instant.

— Comme tu voudras, mère, répondit la Gardienne, toujours dubitative.

— Et maintenant, file ! Je veux que le Hall soit réuni dans une heure. (Siuan regarda la Gardienne sortir puis refermer la porte derrière elle.) Il pourrait y avoir plus de résistance que prévu...

— Mère, tu ne penses pas que...

— Il n'y a pas de véritable danger, mon enfant. Pas tant que ces femmes ignoreront depuis quand je suis impliquée auprès du jeune al'Thor. (Siuan relut le message et le laissa tomber sur le bureau.) Je regrette que Moiraine ne m'en dise pas plus.

— Pourquoi est-elle si laconique ? Et pour quelle raison est-elle restée silencieuse si longtemps ?

— Encore des questions ? Celles-là, tu devras les poser à Moiraine. Depuis toujours, elle n'en fait qu'à sa tête. Tu devras l'interroger, mon enfant.

Sahra Coventry jouait de la binette sans grande conviction. L'œil morne, elle étudiait les diverses mauvaises herbes qui envahissaient les plants de choux et de bettes.

Maîtresse Elward n'était pourtant pas une mauvaise patronne. Plus coulante que la mère de Sahra, en tout cas, et bien plus facile à vivre que Sheriam.

Mais Sahra n'était pas venue à la Tour Blanche pour se retrouver de nouveau dans une ferme en train de sarcler alors que le soleil se levait à peine. Ses robes blanches de novice pliées dans ses bagages, elle portait une sorte de sac en laine marron qui aurait très bien pu avoir été cousu par sa mère. Pour qu'il ne traîne pas dans la poussière, elle avait attaché l'ourlet au niveau de ses genoux.

Quel sort injuste ! Elle n'avait rien fait. Absolument rien !

Pliant ses orteils dans la terre retournée, elle foudroya du regard le chiendent indestructible et canalisait le Pouvoir avec l'intention de carboniser ce qu'elle n'avait pas l'énergie de sarcler. Des étincelles crépitèrent autour de la plante parasite qui commença à se faner. Sahra l'arracha du sol et la chassa aussitôt de ses pensées. S'il y avait une justice en ce monde, le seigneur Galad s'égèrerait lors d'une partie de chasse et demanderait son chemin à la ferme...

S'appuyant à sa binette, la jeune femme s'abandonna à une douce rêverie. Amenée à guérir le beau prince des blessures dues à une chute de cheval – dont il n'était pas responsable, bien sûr, car c'était un cavalier hors du commun –, elle le voyait la hisser en selle devant lui et l'entendait déclarer qu'il voulait devenir son Champion. Dans cette configuration, elle appartenait bien sûr à l'Ajah Vert, et...

— Sahra Coventry ?

Sahra sursauta en s'entendant appeler d'un ton peu amène, mais ce n'était pas maîtresse Elward. Se redressant, elle fit la révérence la plus élégante possible, dans sa ridicule situation.

— Bien le bonjour, Aes Sedai... Venez-vous pour me ramener à la tour ?

L'Aes Sedai avança sans se soucier que l'ourlet de sa robe traîne dans la terre du potager. Malgré la chaleur matinale déjà accablante, elle portait une cape dont la capuche relevée dissimulait ses traits.

— Avant de quitter la tour, tu as conduit une visiteuse devant la Chaire d'Amyrlin. Une femme qui se faisait appeler Elmindreda.

— Oui, Aes Sedai, répondit Sahra, troublée.

Elle n'aimait pas la façon dont l'Aes Sedai avait parlé, sous-entendant qu'elle avait définitivement quitté la tour.

— Dis-moi tout ce que tu as vu et entendu pendant que tu étais avec cette femme. Je veux tous les détails.

— Aes Sedai, je n'ai rien entendu... La Gardienne m'a renvoyée dès que...

La douleur força Sahra à arquer le dos. Alors que ses orteils s'enfonçaient dans la terre, le spasme sembla durer une éternité. Luttant pour reprendre son souffle, la jeune femme s'aperçut qu'elle était tombée, la joue contre le sol et les doigts le labourant. Mais quand avait-elle basculé en avant ? Du coin de l'œil, elle voyait le panier à linge de maîtresse Elward renversé, des draps encore humides gisant dans la poussière. Dans sa confusion, elle songea que c'était bizarre. Moria Elward n'était pas femme à traiter ainsi du linge propre.

— Tous les détails, mon enfant, dit l'Aes Sedai.

Elle regardait Sahra de haut sans esquisser un geste pour l'aider. Cette sœur venait de l'agresser, et les choses n'auraient pas dû se passer ainsi.

— Je veux savoir à qui Elmindreda a parlé et t'entendre répéter tout ce qu'elle a dit, à la moindre nuance près.

— Aes Sedai, elle a parlé au seigneur Gawyn. C’est tout ce que je sais.

Sahra éclata en sanglots, certaine que la sœur ne serait pas satisfaite par cette réponse.

Elle ne se trompait pas. Son calvaire continua, et quand elle cessa enfin de crier, l’Aes Sedai quitta la ferme désormais plus silencieuse qu’un cimetière, n’était le caquètement des volailles.



Sur les Chemins



Alors qu'il finissait de boutonner sa veste, Perrin regarda sa hache, toujours accrochée là où il l'avait laissée après qu'elle eut failli le tuer. L'idée de porter de nouveau cette arme le révoltait. Il la décrocha pourtant et boucla sa ceinture autour de sa taille. Puis il attacha son marteau à ses sacoches de selle pleines à craquer. Hissant son paquetage sur une épaule, il prit son carquois et récupéra son arc long.

À la lumière déjà chaude du soleil qui filtrait des étroites fenêtres, le lit défait était désormais l'unique preuve que la chambre avait eu un occupant. La pièce semblait vide et elle *sentait* comme si c'était le cas. Même s'il captait encore sa propre odeur qui montait des draps, Perrin n'était déjà plus chez lui. À vrai dire, cela faisait beau temps qu'il se sentait étranger partout où il allait. Toujours prêt à partir en catastrophe, il ne s'était installé nulle part, comme il convenait pour un éternel voyageur.

Mais là, je rentre chez moi.

Sans un regard pour la chambre, il sortit et ferma la porte derrière lui. Assis à même le sol, sous une tapisserie où un homme à cheval chassait des lions, Gaul se leva souplement. Armé jusqu'aux dents, le guerrier s'était également muni de deux outres, d'une couverture enroulée et d'une petite casserole attachée à l'étui en cuir ouvragé de son arc.

— Où sont les autres ? demanda Perrin, constatant que l'Aiel était seul.

— C'est trop loin de la Tierce Terre... Je t'avais prévenu, Perrin : vos pays sont trop mouillés et on a l'impression d'y respirer de l'eau. En plus, les gens y sont entassés les uns sur les autres. Mes frères en ont plus qu'assez des terres exotiques.

— Je comprends, dit Perrin.

Ainsi, il ne pourrait pas compter sur du secours. Aucun régiment d'Aiels pour bouter les Capes Blanches hors du territoire de Deux-Rivières. Une terrible déception, surtout après avoir cru qu'on avait une chance d'échapper à son destin. Mais ce n'était pas une surprise, loin de là. Alors, à quoi bon se lamenter ? Quand le fer se brise sous le marteau, on le reforge, et voilà tout.

— Tu as eu du mal à faire ce que je t'ai demandé ?

— Pas le moindre... Chaque fois, j'ai dit à un Tearien d'apporter un des objets que tu voulais aux écuries de la porte du Mur du Dragon – un livre par article ! Ces hommes se sont peut-être vus aux écuries, mais ils ont sans doute pensé que les articles étaient pour moi, et ils ne vendront pas la

mèche... La porte du Mur du Dragon... De là, on dirait que la Colonne Vertébrale du Monde est proche de Tear, alors qu'elle en est à près de cent lieues. (L'Aiel hésita.) La jeune femme et l'Ogier ne font pas vraiment dans la discrétion, Perrin. Ton amie s'est efforcée de dénicher le trouvère et elle a claironné partout qu'elle allait emprunter les Chemins.

Perrin se gratta la barbe et émit une sorte de grognement.

— Si elle me fait remarquer par Moiraine, je jure qu'elle ne pourra pas s'asseoir pendant une semaine !

— Elle est très adroite avec ses couteaux..., fit remarquer Gaul d'un ton détaché.

— Pas assez pour moi. Surtout si elle m'attire des ennuis.

Perrin hésita. Puis il se jeta à l'eau.

— Gaul, s'il m'arrive malheur ou si je te le demande, conduis Faile en sécurité.

Sans le détachement d'Aiels tant espéré, la potence guettait toujours l'apprenti forgeron...

— Elle refusera sans doute de partir, mais ne tiens pas compte de son avis. Fais-la sortir du territoire de Deux-Rivières. C'est entendu ?

— Je ferai de mon mieux, Perrin. Une dette de sang m'y oblige, tu le sais très bien.

Gaul paraissait plus que dubitatif. Mais les couteaux de Faile, Perrin le savait, ne suffiraient pas à l'arrêter.

Autant que possible, les deux compagnons empruntèrent des couloirs déserts et des escaliers de service. Perrin se surprit à regretter que les architectes n'aient pas songé à réserver des couloirs aux domestiques. Cela dit, les larges corridors décorés de riches tapisseries et vivement éclairés se révélèrent tout aussi vides que les autres – en particulier, on n'y apercevait pas l'ombre d'un noble.

Quand Perrin en fit la remarque, Gaul lui fournit immédiatement l'explication :

— Rand al'Thor a convoqué ses fidèles vassaux dans le Cœur de la Pierre.

Perrin se contenta de hocher la tête. Intérieurement, il pria pour que Moiraine soit elle aussi « invitée » à la réunion. Rand avait-il imaginé une petite mise en scène pour l'aider à s'en aller discrètement ? Que ce soit le cas ou non, Perrin n'était pas du genre à se plaindre parce que la mariée était trop belle. En conséquence, tout ce qui pouvait lui faciliter la vie était bienvenu.

Les deux hommes émergèrent d'un dernier escalier étroit pour se retrouver au rez-de-chaussée de la Pierre où des couloirs aussi larges que des routes conduisaient à toutes les sorties. Ici, les tapisseries brillaient par leur absence et de simples lampes en fer fixées sur des supports sans ornements perçaient difficilement la pénombre de ces longs passages dépourvus de fenêtres. Et les pavés du sol, en pierre brute, étaient conçus pour résister aux sabots des chevaux, pas pour réjouir l'œil.

Perrin accéléra le pas. Les écuries n'étaient plus bien loin et au-delà, il apercevait l'imposante porte du Mur du Dragon. Gardée par une poignée de Défenseurs, elle était ouverte en ce début de journée. Pour empêcher Perrin et ses compagnons de partir, Moiraine allait avoir besoin de la chance du Ténébreux – et encore, ça risquait de ne pas suffire.

Perrin franchit la porte des écuries – une grande arche également ouverte –, fit quelques pas et s'immobilisa.

Une odeur de paille et de foin flottait dans l'air en même temps que des relents de grain, d'avoine, de cuir et de fumier. Des stalles s'alignaient des deux côtés du bâtiment et sur tout le mur du fond. Des dizaines de garçons d'écurie s'échinaient à bouchonner une multitude de chevaux de Tear, une race universellement appréciée. D'autres employés réparaient des harnais ou entretenaient

les lieux. Sans jamais cesser de travailler, ils jetaient de temps en temps un coup d'œil à Loial et à Faile. En tenue de voyage, l'Ogier et la jeune femme s'acquittaient des ultimes préparatifs. Près d'eux, Bain et Chiad, équipées exactement comme Gaul, attendaient que sonne l'heure du départ.

— C'est à cause d'elles que tu m'as seulement promis de faire de ton mieux pour emmener Faile ? demanda Perrin à Gaul.

— Eh bien, je ne baisserai pas les bras, mais elles prendront son parti, c'est sûr. Chiad est une Goshien.

— Et ça fait une différence ?

— Sa tribu et la mienne ont une querelle de sang, et bien entendu, je ne suis pas sa sœur de la Lance ! Mais le serment de l'eau la retiendra peut-être. En tout cas, je ne danserai pas avec elle le ballet de la lance, sauf si elle le propose.

Perrin secoua la tête. Un peuple étrange, décidément... Et qu'était donc ce « serment de l'eau » ?

Remettant à plus tard les questions compliquées, le jeune homme se contenta de demander :

— Que font-elles avec Faile ?

— Selon Bain, elles ont envie d'explorer davantage les terres mouillées. Mais en réalité, le conflit qui vous oppose, Faile et toi, exerce sur elles une véritable fascination. Elles aiment bien ton amie. Du coup, elles ont décidé de l'accompagner plutôt que de venir avec toi.

— Tant qu'elles la gardent loin des ennuis..., soupira Perrin.

Voyant Gaul éclater de rire, la tête inclinée en arrière, le jeune homme se gratta pensivement la barbe.

Ses longs sourcils frémissant d'inquiétude, Loial vint à la rencontre des deux hommes. Comme toujours lorsqu'il voyageait, toutes ses poches étaient pleines à craquer – de livres, si on se fiait aux formes géométriques qu'on devinait sous le tissu. Apparemment, sa jambe blessée allait beaucoup mieux.

— Perrin, Faile perd patience... Elle va vouloir partir d'ici peu, je le sens. Sans moi, tu ne trouveras même pas le Portail, j'en ai peur. Mais ça ne t'empêchera pas d'essayer... S'il te plaît, dépêche-toi ! Je me demande bien pourquoi je continue à fréquenter les humains alors qu'ils me font tourner en bourrique. Par pitié, ne traîne pas !

— Je ne le laisserai pas en plan ! lança Faile. Même s'il est trop bête et trop entêté pour demander une simple faveur. Dans ce cas, il pourra me suivre comme un chiot égaré. Je promets de le caresser entre les oreilles et de m'occuper de lui.

Les deux Aielles s'en tordirent de rire.

Gaul sauta soudain à pieds joints, décollant d'une hauteur considérable, et décrivit des arabesques dans l'air avec sa lance.

— Nous vous suivrons comme des félins sur la piste d'une proie, cria-t-il, ou comme une meute de loups en chasse !

Il atterrit souplement sur ses pieds sous le regard de Loial.

Nonchalante, Bain passa une main dans ses cheveux coupés court.

— Chez moi, j'ai une peau de loup au pied de mon lit, dit-elle à Chiad d'un ton presque las. Ces prédateurs ne sont pas si dangereux que ça...

Perrin ne put s'empêcher de grogner à cette évocation, s'attirant le regard des deux guerrières. Un moment, Bain sembla vouloir ajouter quelque chose, mais le regard jaune du jeune homme l'en dissuada.

— Ce chiot n'est pas encore très bien dressé, dit Faile à ses deux compagnes.

Perrin refusa de regarder la jeune femme. La tête bien droite, il se dirigea vers la stalle de son étalon louvet, un cheval aussi grand que les bêtes locales, mais plus large au niveau des épaules et de la croupe. Faisant signe à un palefrenier de s'éloigner, le jeune homme mit sa bride à Trotteur et se chargea de le faire sortir de sa stalle. Les garçons d'écurie avaient fait prendre de l'exercice aux chevaux, bien entendu, mais l'étalon avait été confiné assez longtemps pour se mettre aussitôt à gambader – au pas vif qui lui avait valu son nom, bien entendu.

Perrin calma et rassura le cheval avec l'assurance d'un professionnel qui avait ferré une multitude d'équidés. Ensuite, il n'eut aucun mal à le seller puis à mettre en place ses sacoches et sa couverture enroulée.

Gaul assista à ce cérémonial sans broncher. Sauf nécessité absolue, il ne serait monté pour rien au monde sur le dos d'un cheval. Et en cas d'urgence, il n'y serait pas resté une minute de plus que nécessaire. Tous les Aiels étaient ainsi. Perrin ignorait pourquoi. Une affaire de fierté, puisqu'ils étaient connus pour pouvoir courir sur de très longues distances ? Les Aiels laissaient penser que c'était plus important que ça, mais il les soupçonnait de ne pas en savoir beaucoup plus long que lui sur le sujet.

Il fallut aussi préparer au départ le cheval de bât, mais ce ne fut ni long ni compliqué, puisque tout ce que Gaul avait acheté et fait livrer attendait dans un coin. Des vivres et des outres d'eau. Du grain et de l'avoine pour les chevaux. Sur les Chemins, on ne trouvait rien de tout ça. Il y avait également des entraves, des médicaments pour les montures, au cas où, un briquet à amadou de rechange et d'autres petits objets de ce type. Les paniers d'osier de la bête de bât étaient remplis de gourdes en cuir semblables à celles que les Aiels utilisaient pour l'eau. Plus grandes, celles-là contenaient de l'huile à lampe. Une fois les lanternes fixées à de grandes hampes attachées au-dessus du reste, les préparatifs furent terminés.

Glissant son arc non bandé sous la sangle de sa selle, Perrin sauta sur le dos de son étalon. La bride du cheval de bât en main, il attendit en bouillant intérieurement d'impatience.

Loial était déjà perché sur un cheval géant qu'il parvenait pourtant à faire passer pour un poney – une affaire de longueur de jambes et de taille en général. En des temps pas si anciens que ça, l'Ogier manifestait envers l'équitation des réticences qui valaient presque celles des Aiels. Depuis, il avait évolué et se sentait très à l'aise en selle.

Faile retardait tout le monde. Tournant autour de la jument noire à la robe brillante qu'elle allait monter, elle l'examinait comme si elle la voyait pour la première fois. En réalité, peu après l'arrivée des deux jeunes gens à la Pierre, elle avait dressé la jument avant même de l'acheter. Baptisée Hirondelle, cette bête de race tearienne avait la jambe fine et l'encolure élégamment arquée. Bref, une jument fouguese qui semblait taillée à la fois pour l'endurance et la vitesse, mais munie de fers trop légers au goût de Perrin – un avis de professionnel, là encore, parce que les fers de ce type s'usaient beaucoup trop vite.

Quant au manège de Faile, c'était tout simplement une façon de le mettre à sa place – quoi qu'elle entende par là.

Lorsqu'elle fut en selle, parfaitement à l'aise grâce à sa jupe d'équitation, elle vint se placer près de Perrin. Très bonne cavalière, elle accompagnait tous les mouvements de sa monture – un gage de grâce et d'efficacité.

— Pourquoi ne me demandes-tu pas, Perrin ? souffla-t-elle. Tu as tenté de m'écarter, et

maintenant, il faut que tu paies cette mauvaise action. Est-il si difficile pour toi de faire une chose si simple ?

La Pierre sonna soudain comme une cloche monstrueuse. Le sol ondula et le plafond vibra comme s'il était sur le point de s'écraiser. Trotteur s'affola et manqua désarçonner Perrin. Se relevant comme un seul homme, tous les palefreniers renversés comme des quilles coururent calmer les dizaines de chevaux qui se cabraient ou ruaient dans leur stalle. Accroché à l'encolure de sa monture géante, Loial faisait ce qu'il pouvait pour ne pas aller mordre la poussière. Souveraine, Faile tenait en selle comme si sa jument n'avait pas été en train de piquer une crise de nerfs.

Rand... Perrin aurait mis sa tête à couper que c'était lui. Il sentait l'attraction presque irrésistible des *ta'veren* – deux tourbillons, dans un cours d'eau, qui convergeaient inexorablement. Toussant comme un perdu à cause de la poussière, l'apprenti forgeron secoua frénétiquement la tête. Luttant pour ne pas mettre pied à terre et retourner au cœur de la forteresse, il cria :

— En route ! Loial, il faut partir ! En route !

Faile sembla trouver qu'il n'y avait plus de raisons de différer le départ. Sortant des écuries à côté de Loial, leurs deux chevaux de bât à la traîne, elle galopa en direction de la porte du Mur du Dragon.

Les Défenseurs n'hésitèrent pas beaucoup avant de s'écarter pour laisser passer la petite colonne. Alors que certains n'avaient même pas fini de se relever, tous durent se tenir le même raisonnement : chargés de garder les intrus hors de la Pierre, il n'avait en revanche pas vocation à interdire la sortie à d'innocents voyageurs. En l'absence d'ordres spécifiques, et au beau milieu d'un tremblement de terre, ils n'allaient sûrement pas faire du zèle.

Perrin et son cheval de bât suivaient le mouvement. Pestant contre la lenteur de la monture géante de Loial, le jeune homme enrageait de ne pas pouvoir la dépasser pour s'éloigner au plus vite et ne plus sentir la tension de l'étrange lien qui unissait les *ta'veren*, les incitant à rester ensemble.

Ralentissant à peine pour éviter les carrosses et les chariots, les trois cavaliers galopèrent vers le soleil levant à travers les rues de Tear. Encore sous le coup du séisme, des hommes en veste longue serrée et des femmes en tablier plissé manquèrent parfois de peu finir sous les sabots de l'une ou l'autre des montures déchaînées.

Au-delà des murs d'enceinte de la cité intérieure, les pavés cédèrent la place à la terre battue. Ici, les gens allaient pieds nus, le plus souvent sans chemise au-dessus de leur pantalon bouffant tenu par une ceinture en tissu. Eux aussi durent s'écarter, car Perrin n'avait aucune intention de ralentir avant d'avoir franchi le mur d'enceinte extérieur, dépassé les maisons et les boutiques toutes simples qui se dressaient par grappes à la périphérie de Tear et déboulé dans la campagne environnante.

Quand ce fut fait, après que le trio eut laissé derrière lui plusieurs fermes isolées, Perrin permit à sa monture essoufflée de passer enfin au trot puis au pas.

Les oreilles tétanisées par le choc, Loial regarda Faile, blanche comme un linge après la cavalcade.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle à ses deux compagnons. C'était... lui ?

— Je n'en sais rien..., mentit Perrin.

Je dois partir, Rand, tu le sais très bien. Quand je te l'ai annoncé, tu m'as regardé dans les yeux en disant que je devais agir en accord avec ma conscience.

— Où sont Chiad et Bain ? s'enquit nerveusement Faile. Il va leur falloir une heure pour nous rattraper, au minimum. Je regrette vraiment qu'elles refusent de chevaucher. Mais quand j'ai proposé

de leur payer des montures, elles ont paru outrées. Bon, de toute façon, nous allons devoir marcher un peu pour laisser le temps aux chevaux de récupérer.

Perrin se retint de dire à la jeune femme qu'elle en savait beaucoup moins long sur les Aiels qu'elle l'imaginait. Dans son dos, il apercevait les murs de la ville et la Pierre qui se dressait derrière telle une montagne. Contrairement à ses deux compagnons, il distinguait les étendards qui claquaient au vent sur les créneaux et les oiseaux qui tournaient autour, luttant contre ces courants aériens artificiels. Avec sa vue hors du commun, il n'eut aucun mal non plus à repérer les trois silhouettes qui avançaient sur la piste avec la grâce et la rapidité de félins. Incapable de courir si vite sur une telle distance, le jeune homme ne fut pas vraiment étonné que les Aiels soient si près de les rejoindre.

— Nous n'aurons pas à attendre si longtemps, annonça-t-il.

Faile plissa les yeux... et les écarquilla de stupeur.

— Ce sont eux ? Tu es sûr ?

La jeune femme se tourna vers Perrin, son regard implacable le mettant au défi de répondre. L'interroger avait été une erreur, bien entendu, puisque ça revenait à admettre qu'il faisait partie de l'expédition.

— Il est très fier de sa vue, dit Faile à Loial, mais en revanche, sa mémoire est souvent défaillante. Parfois, il oublierait d'allumer une bougie quand il fait noir, si je ne le lui rappelais pas. Je pense qu'il a vu trois malheureux qui fuient ce qu'ils prennent pour un tremblement de terre. Tu ne crois pas, ami ogier ?

Loial s'agita nerveusement sur sa selle, soupira à pierre fendre puis murmura sur les humains quelques mots qui ne devaient sûrement pas être flatteurs.

Bien entendu, Faile ne s'aperçut de rien.

Quelques minutes plus tard, elle regarda Perrin avec des yeux ronds – les Aiels étaient désormais assez près pour qu'elle les reconnaisse – mais s'abstint de tout commentaire. Dans cet état d'esprit, elle n'aurait pas été prête à acquiescer, même s'il avait dit que le ciel était bleu.

Quand ils s'immobilisèrent près des chevaux, les Aiels n'étaient même pas essoufflés.

— Dommage que ça n'ait pas été plus long, fit Bain avant de sourire à Chiad.

Les deux femmes gratifièrent Gaul d'un regard malicieux.

— Sinon, nous aurions fini par semer ce Chien de Pierre, dit Chiad comme si elle finissait la phrase de sa compagne. Tu sais pourquoi les Chiens de Pierre jurent de ne jamais battre en retraite ? Avec leur caboche et leurs os minéraux, ils sont beaucoup trop lourds pour courir.

Gaul ne répondit pas à la provocation, même si Perrin remarqua qu'il s'arrangeait pour ne jamais quitter Chiad des yeux.

— Tu sais pourquoi les Promises sont si souvent employées comme éclaireuses, Perrin ? Parce qu'elles sont capables de courir pendant très longtemps. Au cas où un homme voudrait les épouser, elles s'entraînent à le semer en toutes circonstances. Une Promise pourrait parcourir cent lieues pour échapper au mariage.

— Décidément, ces femmes ont tout compris..., marmonna Faile. (Elle se tourna vers les deux guerrières.) Vous avez besoin de repos ? Non, vraiment ? J'aurais cru que... Bon, Loial, tu es prêt ? Alors, conduis-moi à ce Portail. Nous avons traîné assez longtemps dans le coin. Si on laisse approcher un chiot perdu, il finit par croire qu'on veut l'adopter, et ce n'est pas dans mes intentions.

— Faile, répliqua Loial, tu ne vas pas un peu trop loin ?

— Je vais où je suis obligée d’aller, mon ami. Au Portail !

Les oreilles en berne, l’Ogier soupira et orienta son cheval vers l’est. Perrin laissa une dizaine de pas d’avance à Faile et à l’Ogier, puis Gaul et lui se mirent en chemin. S’il était contraint de jouer selon les règles de la jeune femme, il était décidé à ne pas se laisser écrabouiller.

Au fil du chemin, les fermes se firent de plus en plus rares. Aux yeux de Perrin, ces bâtisses de pierre auraient à peine pu servir de bergerie, mais il garda son opinion pour lui. Les bosquets aussi devinrent de moins en moins fréquents. Puis ils disparurent, tout comme les fermes, cédant la place à une immense plaine verdoyante.

Dans le lointain, on distinguait des troupeaux de chevaux – la célèbre race de Tear. Allant d’une dizaine à une centaine de têtes, toutes ces assemblées équines étaient sous la surveillance d’un ou deux gamins aux pieds nus montant à cru de beaux étalons. Munis d’un fouet à long manche, ils avaient pour mission de garder les bêtes groupées et de ramener dans le troupeau celles qui tentaient de s’enfuir. Dans tous les cas, la lanière de leur fouet n’entraînait jamais en contact avec la peau d’un animal.

Prudents, ces gamins gardaient leurs bêtes à bonne distance des étrangers, les déplaçant lorsqu’ils ne pouvaient pas faire autrement. En revanche, ils suivaient des yeux la curieuse colonne composée de deux humains et d’un Ogier à cheval et suivie à pied par trois Aiels – les conquérants de la Pierre de Tear, disait-on !

Perrin se réjouit du spectacle, car il adorait les chevaux. S’il avait demandé à maître Luhhan de le prendre comme apprenti, c’était en partie pour pouvoir travailler avec des équidés. Et tant pis s’ils n’étaient pas très nombreux à Champ d’Emond, et d’une qualité plutôt moyenne.

Loial ne semblait pas partager l’enthousiasme de son ami. Commenant par marmonner dans sa barbe, il n’y tint bientôt plus et se répandit en imprécations – des imprécations d’Ogier, bien en deçà de ce qu’aurait pu produire Mat, pour ne citer qu’un exemple.

— Plus rien... Plus rien ! Et pour quoi ? De l’herbe ! Jadis, c’était un bosquet ogier. Ici, nous n’avions pas travaillé beaucoup, comparé à Manetheren ou à la ville que vous nommez Caemlyn, mais assez pour planter un bosquet. Avec des arbres de tous les pays, vous imaginez ? Et les Grands Arbres qui tutoyaient le ciel... Tant de végétaux amoureuxment entretenus pour rappeler à mon peuple les Sanctuaires qu’il avait abandonnés afin de construire des merveilles pour les hommes. Vous pensez que bâtir est notre passion ? Eh bien, vous vous trompez. Ce n’est qu’un métier appris durant la Longue Errance, après la Dislocation du Monde. Notre véritable passion, ce sont les arbres. Pour vous, Manetheren est le plus grand triomphe de mon peuple, mais à nos yeux, c’est le bosquet qui se dressait ici. Et il n’en reste rien. Disparu à tout jamais...

Loial sonda les collines où on ne voyait à perte de vue que de l’herbe et des chevaux. Les oreilles raides, les traits tendus, il dégageait une puissante odeur de colère qui étonna Perrin. Dans la plupart des récits, on qualifiait les Ogiers de « pacifiques » – presque autant que les Gens de la Route, ce qui n’était pas peu dire. Mais il y avait des exceptions, et dans ces récits-là, on parlait de « terribles ennemis ».

À ce jour, Perrin avait vu Loial en colère à une seule occasion. La veille, s’il avait défendu ces enfants, c’était peut-être parce qu’il était furieux, mais l’apprenti forgeron n’avait pas été là pour le voir. En tout cas, un vieux dicton lui revint à l’esprit : « Mettre en colère un Ogier et se faire tomber les montagnes sur la tête... » Tout le monde pensait que ça évoquait des choses vraiment impossibles à réaliser. Mais il y avait peut-être eu une altération de sens au fil des siècles. Au début, le proverbe

disait peut-être : « Mets un Ogier en colère et tu te feras tomber des montagnes sur la tête... » Deux exploits difficiles à accomplir, mais mortels si on y arrivait...

Plutôt que d'énervier Loial – pourtant l'être le plus doux qu'il connaissait, avec son gros nez perpétuellement plongé dans un livre – Perrin aurait préféré s'en prendre à un lion.

Dès qu'ils eurent atteint le site du défunt bosquet, Loial prit la tête de la colonne et la guida très légèrement vers le sud. Sans l'ombre d'un repère, il semblait certain de son fait et son assurance grandit au fil du chemin. Quand il s'agissait d'un Portail, les Ogiers avaient autant de flair et d'instinct qu'une abeille lancée à la recherche de sa ruche.

Quand Loial mit pied à terre, les hautes herbes lui arrivant à peine aux genoux, il approcha d'un buisson solitaire qui faisait environ sa taille, une rareté dans ce paysage. À contrecœur, l'Ogier entreprit de lui arracher ses branches, les entassant proprement sur un côté.

— Les gamins qui surveillent les chevaux pourront peut-être faire du feu avec ce bois, quand il sera sec...

Bientôt, le Portail apparut.

Adossé au flanc de la colline, il avait toutes les apparences d'un mur – mais pas d'un *simple* mur, car il aurait pu s'agir de la façade d'un palais. Orné de feuilles et de sarments de vigne délicatement sculptés – au point d'en paraître aussi végétaux que le défunt buisson –, ce mur se dressait ici depuis trois mille ans au bas mot. Pourtant, les intempéries n'avaient pas eu de prise sur lui et on eût dit que les feuilles de pierre attendaient une gentille brise pour onduler sous ses caresses.

Pendant un moment, tous contemplèrent le Portail en silence. Puis Loial prit une grande inspiration et posa la main sur la seule feuille qui ne ressemblait pas aux autres. Évoquant celle d'un trèfle, cette feuille appartenait à *Avendesora*, le légendaire Arbre de Vie. Jusqu'à ce que Loial la touche, elle semblait faire partie de la sculpture, mais elle s'en détacha sans aucune difficulté.

Faile laissa échapper une exclamation et les trois Aiels eux-mêmes en murmurèrent de stupéfaction. Dans l'air, Perrin capta une odeur de gêne, voire de malaise. En revanche, il ne put dire de qui elle provenait, peut-être parce qu'elle montait d'eux tous.

Les feuilles de pierre parurent bel et bien onduler sous les caresses d'une brise invisible. Une ligne de fracture apparut au milieu du mur, puis ses deux moitiés s'écartèrent pour révéler une surface faiblement brillante où se reflétait l'image des six voyageurs.

— Jadis, dit-on, les Portails brillaient comme des miroirs et ceux qui arpentaient les Chemins avançaient sous un ciel bleu inondé de lumière. Aujourd'hui, il ne reste plus rien de cette glorieuse clarté. Comme ce bosquet, elle n'est plus qu'un souvenir...

Alors qu'il récupérait une lanterne et sa hampe dans le packaging de son cheval de bât, Perrin décida de prendre les choses à la légère :

— Il fait trop chaud dans ce pays, plaisanta-t-il, un peu d'ombre ne nous fera pas de mal.

Sur cette déclaration, il talonna sa monture, qui avança vers le Portail.

Une erreur de sa part, ou entendit-il Faile pousser un nouveau petit cri ?

L'étalon n'aima guère approcher de son reflet, mais le jeune homme le força à continuer. Sans se presser, se souvint-il. Il fallait procéder très lentement. Le cheval toucha son reflet avec une grande méfiance, puis il se fonda à lui comme s'il traversait un miroir. Ce fut ensuite le tour de Perrin, soudain glacé jusqu'à la moelle des os.

Cette sensation ne dura pas. Parvenu de l'autre côté, le jeune homme se retrouva immergé dans un océan d'obscurité où sa lanterne parvenait à peine à générer une minuscule mare de lumière.

Alors que les deux chevaux piaffaient nerveusement, Gaul arriva à son tour et se mit à préparer une seconde lanterne. Dans son dos, Perrin regarda à travers ce qui semblait être une vitre fumée. Il distingua Loial, occupé à remonter en selle, Faile et les deux Aielles, mais ils semblaient tous se déplacer au ralenti. Sur les Chemins, le temps s'écoulait à un rythme différent.

— Faile est en colère contre toi, dit Gaul quand il eut enfin allumé sa lanterne. (Sans qu'elle ajoute beaucoup de lumière, comme si l'obscurité la dévorait.) Elle semble penser que tu as violé je ne sais quel pacte. Bain et Chiad... Ne te laisse pas isoler avec elles. Ces deux femmes ont l'intention de te donner une leçon, pour venger Faile, et si elles parviennent à leurs fins, tu auras du mal à tenir en selle pendant un bon moment.

— Gaul, il n'y a jamais eu de pacte ! Elle m'a forcé par la ruse à me comporter comme un idiot... Très bientôt, nous allons devoir suivre Loial, comme elle le désire. Mais je lui réserve d'abord une surprise de mon cru.

Perrin désigna une ligne blanche sur le sol. Interrompu et comme constellée de pustules, à croire qu'elle était souillée, elle disparaissait dans le noir à quelques pas du cavalier et de son compagnon.

— Cette ligne conduit à la première Plaque d'Orientation. Une fois que nous y serons, nous devons attendre Loial pour qu'il déchiffre le texte et nous dise quel pont emprunter. Mais jusque-là, ça va être à Faile de nous suivre !

— Un pont ? répéta Gaul. Je connais ce mot... Il y a de l'eau dessous, c'est ça ?

— Non, pas sous ces ponts-là. Ils ressemblent aux autres, mais... Loial pourra peut-être t'expliquer.

— Perrin, tu sais vraiment ce que tu fais ? demanda Gaul en se grattant le crâne.

— Pas du tout, mais je ne vois pas comment Faile pourrait le savoir.

Gaul eut un petit rire.

— Être si jeune est amusant, pas vrai ?

Sans trop savoir si le guerrier se moquait de lui ou non, Perrin fit avancer son étalon, le cheval de bât suivant le mouvement. De l'endroit qu'il quittait, la lumière des lanternes ne serait plus visible dès que Gaul et lui auraient parcouru une trentaine de pas. Quand Faile arriverait de ce côté, le jeune homme entendait s'être volatilisé – apparemment du moins. Que Faile pense donc qu'il avait décidé de voyager sans elle. Si cette idée la rendait malade d'angoisse, jusqu'à leurs « retrouvailles » devant la Plaque d'Orientation, elle l'aurait amplement mérité.



Le Voltigeur des Flots



Alors que le soleil pointait à peine à l'horizon, le carrosse noir laqué tiré par quatre chevaux gris s'arrêta à l'entrée du quai et le cocher, un homme élancé aux cheveux bruns vêtu d'une livrée noir et or, sauta de son banc pour ouvrir la portière. Aucun emblème ne décorait celle-ci, bien entendu. Si chaleureux que fussent leurs sourires, les nobles de Tear accordaient leur aide aux Aes Sedai parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement et ils prenaient toutes les précautions pour que leur nom ou celui de leur maison ne soient pas associés à la Tour Blanche.

Sans attendre Nynaeve, Elayne descendit du véhicule puis tira sur les plis de sa cape de voyage d'été en lin bleu. Les rues de l'Assommoir étaient déjà très fréquentées à cette heure et les ressorts de suspension du carrosse, censés amortir les chocs pour les voyageurs, ne devaient pas être de la première jeunesse.

Quand on venait de la Pierre, avec son atmosphère étouffante, la brise qui balayait le fleuve Erinin pouvait passer pour rafraîchissante. Bien décidée à montrer que le bref mais rude trajet ne l'avait pas affectée, la Fille-Héritière ne put pourtant pas s'empêcher de se masser le creux des reins avec son poing fermé.

Au moins, la pluie de cette nuit nous a épargné les colonnes de poussière...

Une chance, puisque les fenêtres du carrosse n'avaient pas de rideaux. Une lacune qui ne devait rien au hasard, aurait parié Elayne.

Au nord et au sud de sa position, d'autres quais saillaient de la berge comme de longs doigts de pierre. La brise charriait une odeur d'étoupe, de chanvre, de poisson, d'épices, d'huile d'olive, de pourri – les eaux stagnantes, entre les différentes jetées – et de fruits mûrs. Empilés dans des caisses devant les entrepôts, dans le dos d'Elayne, ces longs fruits vert tirant sur le jaune étaient très appréciés à Tear.

Malgré l'heure matinale, des dockers en gilet de cuir, les épaules et les bras nus, s'affairaient déjà, ployant le dos sous d'énormes charges ou poussant des diables lestés de tonneaux ou de caisses. Aucun n'accorda plus d'un regard furtif à la jeune femme, comme si ces malheureux craignaient de commettre on ne savait quel sacrilège quand ils posaient les yeux sur quelqu'un du grand monde.

La Fille-Héritière en fut attristée. À Tear, les nobles traitaient très mal le peuple. À dire vrai, ils le maltrahaient. En Andor, Elayne aurait eu tout son content de sourires aimables et de salutations respectueuses – le tout lancé par des hommes à la tête fièrement levée qui connaissaient aussi bien

leur propre valeur que la sienne.

La jeune femme en regretta presque d'être obligée de partir. Élevée pour guider et gouverner, quand son temps viendrait, elle brûlait d'envie d'enseigner la dignité à ces braves gens. Mais c'était la mission de Rand, pas la sienne...

Et s'il ne s'en acquitte pas, je ne lui cacherai pas ma façon de penser...

Au moins, se rangeant à son avis, il avait commencé cette œuvre indispensable, et il s'en tirait admirablement bien, force était de le reconnaître. Elayne avait hâte de voir où il en serait lorsqu'elle reviendrait.

Si j'ai une raison de revenir...

De là où se tenait Elayne, on apercevait une dizaine de bateaux et il y en avait d'autres au-delà. Mais un bâtiment arrimé au bout du quai le plus proche attira immédiatement le regard de la Fille-Héritière. Long de quelque trois cents pieds et bien plus large que les autres navires, le coursier du Peuple de la Mer avait fière allure avec ses quatre mâts et son imposante voilure. Ce ne serait pas la première fois qu'Elayne naviguerait, mais elle n'avait jamais eu l'occasion d'embarquer sur un navire si grand capable d'affronter la haute mer aussi bien que les eaux fluviales.

Le nom même du bateau évoquait d'héroïques traversées vers des terres lointaines et des ports mystérieux.

Les Atha'an Miere, également appelés le Peuple de la Mer... Sauf lorsqu'ils mettaient en scène des Aiels, les récits qui se voulaient exotiques mentionnaient obligatoirement les fabuleux navigateurs...

Sortant enfin du carrosse, Nynaeve ferma le col de sa cape de voyage et marmonna quelques propos peu amènes à l'intention du cocher.

— Secouées comme dans une cage à poules... Battues comme un tapis poussiéreux... Dis-moi, mon brave, comment as-tu fait pour ne rater aucun trou ni aucun dos-d'âne entre la forteresse et le port ? Voilà qui demande de sacrées compétences. Dommage qu'aucune ne soit utile pour conduire un attelage.

Le pauvre cocher tendit une main à Nynaeve pour l'aider à négocier le marchepied, mais elle déclina son offre d'assistance.

Elayne sortit de sa bourse deux fois plus de sous d'argent que prévu.

— Merci de nous avoir conduites ici très vite et en toute sécurité, dit-elle en déposant les pièces dans la paume de l'homme. Nous vous avons demandé de ne pas traîner, et nous avons été servies. L'état des rues n'étant pas de votre ressort, vous vous en êtes très bien tiré dans des conditions difficiles.

Sans baisser les yeux sur son pourboire, le cocher s'inclina et murmura un « Merci, ma dame » qui venait droit du cœur. Une reconnaissance motivée au moins autant par le compliment que par la gratification, aurait juré Elayne. Très souvent, une attention bien choisie faisait autant plaisir, voire davantage, que de l'argent. Cela dit, elle n'avait jamais vu personne cracher sur un petit bonus, bien entendu...

— Veuille la Lumière que tu fasses bon voyage, ma dame..., conclut l'homme.

À l'évidence, ces vœux ne s'adressaient pas à Nynaeve. À l'avenir, songea Elayne, l'ancienne Sage-Dame devrait apprendre à se gagner la loyauté des gens en les traitant avec respect. C'était indispensable.

Lorsque le cocher, après avoir débarqué les bagages, fut reparti avec son carrosse, Nynaeve

maugréa :

— Je n’aurais pas dû lui passer un savon, pas vrai ? Un oiseau aurait du mal à ne pas être secoué dans ces rues. S’il les remontait dans un carrosse, en tout cas. Mais j’ai eu l’impression d’avoir passé une semaine en selle.

— Si tu as mal aux... reins, ce n’est pas la faute de cet homme, dit Elayne – avec un sourire, afin de désamorcer une éventuelle contre-attaque.

Nynaeve eut un rire sans joie.

— J’ai reconnu mes torts, non ? Tu ne voudrais pas que je lui coure après pour m’excuser ? La jolie petite poignée de pièces que tu lui as donnée suffirait à guérir presque toutes les plaies non mortelles. Elayne, tu devrais apprendre à faire attention avec l’argent. Nous n’avons pas les mêmes ressources que le royaume d’Andor. Une famille normale vivrait un mois avec les pourboires que tu distribues à des gens qui se contentent de faire leur travail.

Elayne braqua sur son amie un regard indigné. En bonne villageoise, Nynaeve pensait qu’elles devaient mener une vie misérable, pire que des domestiques, tant qu’il n’y avait pas de raisons de faire le contraire. Pour la Fille-Héritière, c’était exactement l’inverse : il fallait mener grand train tant que la réalité ne vous contraignait pas à resserrer les cordons de la bourse.

L’ancienne Sage-Dame ne broncha pas sous le regard qui forçait pourtant les Gardes de la Reine à se mettre au garde-à-vous. Ramassant ses bagages, comme Elayne, elle se tourna vers le quai.

— Sur un bateau, nous serons moins secouées... Si on montait à bord ?

Alors qu’elles se faufilaient entre des dockers, des piles de tonneaux et des chariots débordant de fret, Elayne se décida à faire un peu de prophylaxie.

— Nynaeve, d’après ce qu’on m’a dit, le Peuple de la Mer est connu pour sa susceptibilité. Surtout avec les inconnus. Crois-tu que tu pourrais être un peu plus... ?

— Un peu plus quoi ?

— Diplomate... Tu sais, quelque chose qu’on appelle le tact.

Elayne fit un pas de côté pour éviter un crachat qui s’écrasa sur le sol. Regardant alentour, elle ne parvint pas à déterminer d’où venait ce « projectile ». Tête basse, tous les hommes travaillaient d’arrache-pied. Maltraitance des Hauts Seigneurs ou pas, la jeune femme aurait accablé le coupable de quelques mots acerbes qu’il n’aurait pas été près d’oublier...

— Tu sais quand même ce que c’est, le tact ?

— Bien sûr que oui, assura Nynaeve en commençant à gravir la rampe d’embarquement au garde-fou de corde du quatre-mâts. Tant qu’on ne me chauffe pas trop les oreilles.

Une fois sur le pont, Elayne eut le sentiment que le navire, tout compte fait, n’était pas si large que ça, considérant sa taille. Sans être une grande experte en navigation, elle eut le sentiment d’être montée sur une esquille géante.

Par la Lumière ! nous allons être encore plus secouées que dans le carrosse.

La Fille-Héritière s’intéressa ensuite à l’équipage. Si elle avait entendu maintes histoires au sujet des Atha’an Miere, c’étaient les premiers qu’elle voyait. Et les récits, en réalité, n’allaient pas vraiment au fond des choses. Bref, le Peuple de la Mer, comme les Aiels, se révélait secret et refermé sur lui-même. Pour trouver plus mystérieux, il fallait sûrement s’aventurer au-delà du désert des Aiels – des terres étranges où les Atha’an Miere, ça, c’était de notoriété publique, achetaient de la soie et de l’ivoire.

Évoluant sur le pont les pieds et le torse nus, les marins à la peau et aux cheveux noirs, tous rasés

de très près, avaient les mains couvertes de tatouages. Marchant avec la nonchalance de gens qui connaissent assez bien leur travail pour l'effectuer en y pensant à peine, ils se concentraient pourtant à fond sur leur tâche. Chacun de leurs gestes était empreint d'une grâce ondulante, comme s'ils sentaient les mouvements de la mer alors que leur navire ne bougeait pas. Une chaîne d'or ou d'argent autour du cou, presque tous portaient des boucles d'oreilles – certains en arboraient même trois par lobe, avec des pierres polies pour ornements.

En y regardant bien, Elayne vit qu'il y avait des femmes parmi l'équipage. Autant que d'hommes, en réalité... Tirant sur les cordages ou les enroulant, elles portaient le même pantalon bouffant que leurs collègues – d'étranges vêtements en tissu sombre ciré tenus par des ceintures de lin de toutes les couleurs et ouverts aux chevilles. Mais les femmes cachaient leur poitrine sous des chemisiers de couleur vive – majoritairement bleus, verts et rouges – et elles étaient lestées d'autant de chaînes et de boucles d'oreilles que les mâles. Un peu choquée, Elayne vit que quelques-unes portaient même un anneau dans le nez.

Si incroyable que ça puisse paraître, ces femmes étaient encore plus gracieuses que leurs compagnons. En les voyant, Elayne se remémora des histoires qu'elle avait entendues, enfant, en ouvrant grandes les oreilles à des moments où elle n'aurait pas dû écouter. Dans ces récits, les femmes du Peuple de la Mer étaient décrites comme l'incarnation de la beauté féminine – des tentatrices-nées poursuivies par tous les hommes. Objectivement, les femmes présentes sur le quatre-mâts n'étaient pas plus jolies que celles des autres coins du monde. Mais tout changeait quand on les voyait bouger...

Deux d'entre elles, qui se tenaient près du mât de misaine, sur le pont surélevé, n'étaient à l'évidence pas des membres d'équipage ordinaires. Pieds nus comme tout le monde, elles portaient des habits brodés, bleus pour l'une et verts pour l'autre. La plus âgée, en vert, avait quatre boucles d'or à chaque oreille et une neuvième dans la narine gauche. En plus de ces bijoux qui brillaient comme de petits soleils, une chaînette lestée d'une série de médaillons d'or reliait son anneau nasal à une des boucles. Autour de son cou, une de ses multiples chaînes soutenait un pendentif d'or en forme d'écrin percé qui évoquait un ouvrage en dentelle, si la dentelle avait pu être en métal. De temps en temps, elle s'en emparait et le portait à son nez...

L'autre femme, plus grande, portait seulement six boucles et sa chaînette était lestée de moins de médaillons. Comme sa compagne, elle reniflait régulièrement un petit écrin d'or finement ouvragé.

Exotique, vraiment... Cela dit, les anneaux dans le nez, très peu pour Elayne. Et cette chaînette bizarre !

Depuis qu'elle regardait la poupe, Elayne éprouvait un étrange malaise, mais sans pouvoir le définir. Qu'est-ce qui clochait ? Soudain, elle vit : le gouvernail n'était pas muni d'une barre. Derrière les deux femmes, il y avait bien une roue à rayons pour l'heure attachée afin qu'elle ne tourne pas, mais aucune barre.

Comment naviguent-ils ?

Même les coquilles de noix qui allaient et venaient sur le fleuve avaient une barre. Comme tous les autres navires qui mouillaient en ce moment au port. Décidément, le Peuple de la Mer était des plus mystérieux.

— Souviens-toi de ce que t'a dit Moiraine, souffla Elayne à Nynaeve tandis qu'elles approchaient du mât de misaine.

À vrai dire, ce n'était pas grand-chose, car les Aes Sedai elles-mêmes n'en savaient pas très long

sur les Atha'an Miere. Moiraine avait au moins insisté sur la courtoisie, un élément essentiel dès qu'on s'adressait à un représentant de ce peuple.

— Et souviens-toi aussi du tact.

— Je n'oublierai pas, marmonna Nynaeve, agacée. Je sais être d'une émouvante délicatesse.

Elayne en accepta l'augure...

Les deux femmes attendaient leurs visiteuses en haut de l'escalier – non, de l'échelle, se souvint Elayne, même quand il y avait des marches et pas des barreaux. Sur les bateaux, les choses les plus banales portaient des noms différents. Comme le sol, par exemple, qui devenait le pont. Pourtant, « par terre » ça restait « par terre », dans des écuries, dans une auberge ou dans un palais. Alors, pourquoi tant d'exceptions liées à la marine ?

Un nuage de parfum entourait les deux femmes, une odeur musquée qui montait des écrins d'or ajourés. Sur leurs mains, les tatouages représentaient des étoiles, des oiseaux de mer et des motifs géométriques qui évoquaient des vagues.

L'ancienne Sage-Dame inclina la tête.

— Je suis Nynaeve al'Meara, Aes Sedai de l'Ajah Vert. Je cherche la Maîtresse des Voiles, afin de solliciter un passage sur votre navire. Voici mon amie, Elayne Trakand, elle aussi Aes Sedai de l'Ajah Vert. Que la Lumière brille sur vous et sur votre vaisseau, et qu'elle vous envoie le meilleur vent pour gonfler vos voiles.

C'était en gros le genre de discours que Moiraine leur avait conseillé de tenir. Sans la référence à l'Ajah Vert, même si elle semblait plus amusée qu'indignée par ce choix, mais tout le reste collait.

La doyenne des deux femmes, ses cheveux noirs déjà piquetés de gris, inclina la tête en réponse à l'approche protocolaire de Nynaeve. Cela dit, elle étudia du coin de l'œil ses deux passagères potentielles, notant au passage la bague au serpent qu'elles portaient toutes les deux à la main droite.

— Je suis Coine din Jubai Vents Furieux, Maîtresse des Voiles du *Voltigeur des Flots*. Je vous présente Jorin din Jubai Aile Blanche, ma sœur de sang et Régente des Vents du *Voltigeur des Flots*. Si la Lumière le veut, je pourrai vous accepter à bord. Que la Lumière vous éclaire et veille sur vous jusqu'à la fin de votre voyage.

Elayne fut vraiment surprise qu'il s'agisse de deux sœurs. En fait, la ressemblance était visible, même si Jorin paraissait beaucoup plus jeune. Et bien plus accommodante, il fallait l'avouer. Aucune des deux femmes n'était franchement ouverte, mais la Régente des Vents lui rappelait Aviendha. Une sensation absurde, bien sûr, et pourtant...

Les deux Atha'an Miere n'étaient pas plus grandes qu'elle et leur couleur de peau était bien différente de celle d'une Aielle. En matière d'armes, elles portaient seulement à la ceinture un coutelas qui faisait somme toute très féminin malgré les gravures et les incrustations en or du manche. Contre toute logique, la Fille-Héritière continuait à trouver des points communs entre Jorin et Aviendha.

— Pouvons-nous parler, Maîtresse des Voiles ? demanda Nynaeve avec tout le tact dont elle était capable. Évoquer la navigation, les ports... et le présent équivalent à notre passage.

Selon Moiraine, le Peuple de la Mer ne faisait jamais payer ses passagers. C'était un service gratuit qu'il échangeait contre un cadeau de la même valeur – un pur hasard, bien entendu.

Coine tourna la tête vers la Pierre et contempla un moment l'étendard qui flottait au sommet.

— Si ça ne vous dérange pas, Aes Sedai, nous parlerons dans ma cabine. (Coine désigna une écoutille ouverte, derrière l'étrange gouvernail.) Bienvenue sur mon bateau, et que la grâce de la

Lumière vous accompagne jusqu'à ce que vous quittiez son pont.

Après avoir descendu une étroite échelle – un banal escalier, en réalité –, Elayne découvrit une pièce plus grande qu'elle l'aurait cru d'après son expérience de plus petits navires. Des hublots ouvraient sur la poupe et des lampes de marine disposées le long des cloisons fournissaient une agréable lumière. À part quelques coffres laqués de tailles différentes, tout le mobilier semblait avoir été conçu pour s'intégrer à la cabine. Placée sous les hublots, la couchette était d'une bonne largeur et une petite table flanquée de deux fauteuils trônait au milieu de la cabine.

Tout était rangé à sa place à part quelques cartes enroulées oubliées sur la table. Sur les étagères, des figurines d'ivoire représentaient une série d'animaux exotiques et un râtelier exposait des épées et des sabres – dont deux ou trois modèles qu'Elayne n'avait jamais vus de sa vie. Un étrange gong carré en fonte pendait à une poutre, au-dessus du lit. À côté des hublots, comme à la place d'honneur, un casque reposait sur une tête de bois stylisée. Évoquant la tête d'un insecte monstrueux, ce casque laqué rouge et vert était orné d'une fine plume blanche de chaque côté – mais l'une des deux était brisée.

— Un casque seanchanien ! s'exclama Elayne sans réfléchir.

Nynaeve la foudroya du regard – une remontrance méritée. L'ancienne Sage-Dame étant l'aînée, les deux femmes étaient convenues qu'elle serait leur porte-parole et prendrait toutes les initiatives.

Coine et Jorin se regardèrent, le visage de marbre.

— Vous connaissez les Seanchaniens ? demanda la Maîtresse des Voiles ? Une question stupide, j'en ai peur... Bien sûr que les Aes Sedai savent ce genre de chose... Si loin à l'est, on entend bien des histoires, les moins mensongères étant à peine des demi-vérités.

Consciente qu'elle aurait dû en rester là, Elayne céda pourtant à la curiosité :

— Comment avez-vous eu ce casque ? Si je peux me permettre de poser la question...

— Le *Voltigeur* a croisé un bâtiment seanchanien, l'an dernier, répondit Coine. Ces gens convoitaient mon bateau et je n'étais pas disposée à le leur céder. Enfin, vous savez ce que c'est... Je garde le casque en souvenir et la mer a gardé les Seanchaniens entre ses bras. Que la Lumière ait pitié de tous les navigateurs ! Quant à moi, je n'approcherai plus jamais d'un bateau aux vagues striées.

— Vous avez eu de la chance, dit Nynaeve. Les Seanchaniens capturent des femmes capables de canaliser et ils les utilisent comme des armes. S'il y en avait eu une sur ce navire, vous auriez regretté de l'avoir croisé, croyez-moi.

Elayne fit une grimace à sa compagne, même si le mal était fait. Les deux Atha'an Miere étaient-elles vexées ? Elles n'en montraient rien, mais il ne fallait pas s'y fier, car le Peuple de la Mer semblait être enclin à cacher ses sentiments, surtout face à des étrangers.

— Parlons de votre passage, proposa Coine. Si la Lumière le veut, notre cap correspondra à votre destination. Sous la Lumière, tout est possible, n'est-ce pas ? Mais asseyons-nous.

Les fauteuils et la table étant boulonnés au sol – enfin, au pont –, les bras des sièges s'écartaient pour qu'on puisse s'asseoir et revenaient en place après. Cette configuration confirma les plus sinistres prédictions d'Elayne au sujet du roulis. Ayant l'estomac bien accroché, elle ne s'en inquiéta pas, mais Nynaeve avait déjà le mal de mer sur un banal navire fluvial... Alors sur l'océan, s'il y avait une tempête...

Nynaeve malade et de mauvaise humeur parce qu'on malmenait son estomac ? On pouvait redouter pire, comme expérience, mais il fallait beaucoup d'imagination.

Les deux passagères furent invitées à s’asseoir d’un côté de la table, les Atha’an Miere s’installant à chaque bout. Une étrange configuration, au premier abord. Puis Elayne s’avisa que Nynaeve et elle regarderaient d’instinct celle qui parlait, permettant à l’autre de les observer en toute tranquillité.

Une tactique qu’elles réservent à tous les passagers ? Ou qu’elles utilisent parce qu’elles nous prennent pour des Aes Sedai ?

En tout cas, ça prouvait que les rapports avec les Atha’an Miere n’auraient rien de simple. Avec un peu de chance, Nynaeve s’en serait aperçue aussi...

Alors que Coine et Jorin n’avaient pourtant donné aucun ordre, une jeune femme arborant une seule boucle par oreille entra dans la cabine avec un plateau lesté d’une bouilloire à poignée de fonte et de grosses chopes. Pas en porcelaine du Peuple de la Mer, comme on aurait été en droit de s’y attendre, mais en vulgaire céramique. Sans doute parce que ce matériau se révélait moins fragile dans les tempêtes, devina la Fille-Héritière.

Mais la vaisselle ne retint pas longtemps son attention. Comme les marins qui s’affairaient sur le pont, la belle serveuse ne portait pas de chemise. Si Elayne parvint à cacher sa surprise, une fois passé le premier choc, Nynaeve ne put retenir un petit cri.

Quand la jeune femme eut servi quatre chopes d’une infusion très sombre, la Maîtresse des Voiles lâcha froidement :

— Avons-nous levé l’ancre sans que je m’en aperçoive, Dorele ? N’y a-t-il aucune terre en vue ? La jeune Atha’an Miere se décomposa.

— Il y en a une, Maîtresse, dit-elle d’un ton piteux.

— Eh bien, tant que ce sera le cas – et aussi longtemps qu’il n’y en aura pas eu une durant une journée entière –, tu seras affectée au nettoyage de la cale, une tâche qu’on accomplit bien mieux sans vêtements. Et maintenant, retire-toi !

— Bien, Maîtresse des Voiles, souffla la jeune femme, de plus en plus contrite.

Elle s’éloigna en défaisant déjà sa ceinture de lin rouge et sortit sans demander son reste.

— Buvez cette infusion, afin que nous puissions parler en paix, dit la Maîtresse des Voiles. (Elle sirota une gorgée du breuvage, Nynaeve et Elayne l’imitant.) Je vous implore de pardonner Dorele, Aes Sedai. C’est son premier voyage, à part des allers et retours entre nos îles. Les jeunes gens oublient souvent les traditions en vigueur sur le continent. Si vous le souhaitez, je la punirai plus sévèrement.

— C’est inutile, affirma Elayne en reposant sa tasse.

Trop chaude et non sucrée, l’infusion était encore plus amère et encore plus forte qu’elle en avait l’air.

— Vraiment, nous ne sommes pas offensées. Les cultures et les traditions ne se ressemblent pas, et c’est bien normal.

À condition d’éviter au maximum les traditions de ce genre ! Et si ces gens ne portaient plus aucun vêtement, une fois en haute mer ? Par la Lumière ! c’est bien possible !

— Seul un imbécile s’offense des traditions de ses voisins.

Nynaeve coula à sa compagne un regard critique – à la façon discrète d’une Aes Sedai –, puis elle but une bonne moitié de sa chope.

— Oublions tout ça, dit-elle sans qu’il soit possible de savoir si elle s’adressait à Elayne ou aux deux Atha’an Miere.

— Dans ce cas, abordons la question du passage, si vous le voulez bien. Où désirez-vous aller ?

— À Tanchico, répondit Nynaeve du tac au tac – déjà une entorse à sa toute nouvelle diplomatie. Je sais que vous ne comptiez pas y faire escale, mais nous devons y être le plus vite possible. Seul un quatre-mâts peut répondre à nos exigences, à condition de traverser d’une seule traite. En compensation, voici un petit cadeau.

Nynaeve sortit de sa bourse une feuille de parchemin qu’elle déplia avant de la poser sur la table puis de la pousser vers la Maîtresse des Voiles.

Moiraine leur avait donné deux lettres de crédit. Chacune autorisait le porteur à retirer trois mille couronnes d’or au maximum auprès des banques et des prêteurs sur gages de diverses cités – même s’il était peu probable que ces gens sachent qu’ils détenaient de l’argent appartenant à la Tour Blanche. En découvrant le montant, Elayne avait ouvert de grands yeux – Nynaeve poussant carrément un petit cri – mais Moiraine avait affirmé qu’il faudrait peut-être ça pour détourner la Maîtresse des Voiles du cap qu’elle avait prévu de suivre.

Coine tira la lettre de crédit à elle et la parcourut du regard.

— Une somme rondelette pour un cadeau de passage, dit-elle, même si vous me demandez de modifier mon plan de navigation. Me voilà de plus en plus surprise... Vous savez que nous accueillons rarement des Aes Sedai sur nos bateaux. Très rarement, même... Depuis le premier jour où un de nos bateaux appareilla, parmi tous ceux qui demandent un passage, seules les Aes Sedai risquent de se le voir refuser. Le sachant pertinemment, elles évitent de demander...

Coine regardait sa chope, pas ses interlocutrices. Jetant un coup d’œil à l’autre Atha’an Miere, Elayne vit qu’elle étudiait attentivement ses mains et celles de Nynaeve.

Non, leurs bagues, en réalité...

Moiraine ne les avait pas averties que ce serait si difficile. Après avoir déclaré que le quatre-mâts était le navire le plus rapide présent au port, elle les avait encouragées à y embarquer. Puis elle leur avait remis les lettres de crédit, probablement suffisantes pour faire l’acquisition d’une flottille de quatre-mâts. Enfin, de plusieurs bateaux, au minimum.

Savait-elle qu’il faudrait un sacré pot-de-vin pour convaincre ces femmes ?

Mais pourquoi garder le secret, dans ce cas ? Probablement parce que Moiraine adorait ça. Même quand ça faisait perdre leur temps aux autres.

— Vous comptez repousser notre demande ? lança Nynaeve, toute diplomatie jetée aux orties. Si vous n’acceptez pas les Aes Sedai, pourquoi nous avoir fait descendre ici ? Nous aurions pu en finir là-haut !

La Maîtresse des Voiles dégagea un des bras de son siège, se leva et alla se camper devant un hublot. Alors qu’elle contemplait la Pierre de Tear, la lumière du levant fit briller ses boucles d’oreilles et les médaillons accrochés à sa chaînette.

— Il peut canaliser le Pouvoir, ai-je entendu dire, et il brandit l’Épée Qui Ne Peut Pas Être Touchée... Parce qu’il les a appelés, les Aiels sont passés de l’autre côté du Mur du Dragon. J’en ai vu dans les rues, et on raconte qu’ils grouillent dans la forteresse. La Pierre est tombée et la guerre fait rage entre les nations du continent. Ceux qui dirigeaient jadis sont revenus et ont été repoussés une première fois. La prophétie s’est réalisée...

Nynaeve parut aussi désorientée qu’Elayne par ce changement de sujet.

— Les Prophéties du Dragon, dit enfin la Fille-Héritière. Oui, elles se sont réalisées... Il est bien le Dragon Réincarné, Maîtresse des Voiles.

Accessoirement, c'est aussi un fichu bonhomme qui cache ses sentiments – assez bien pour que je ne puisse pas les trouver !

— Aes Sedai, je ne parle pas des Prophéties du Dragon, mais de la Prophétie de Jendai, celle qui parle du Coramoor. Pas l'homme que vous attendez et redoutez, mais celui que nous cherchons, le héraut d'un nouvel Âge. Lors de la Dislocation du Monde, tandis que le sol s'ouvrait et que les montagnes s'écroulaient, nos ancêtres se sont réfugiés en mer. Si on en croit les récits, ils ne connaissaient rien à l'art de naviguer, mais ils survécurent par la grâce de la Lumière. Ils ne revinrent pas sur le continent avant la fin de la « tempête », et à ce moment-là, ils constatèrent que bien des choses avaient changé. Le monde entier dérivait au fil de l'eau et du vent. Les années qui suivirent, la Prophétie de Jendai nous ordonna de sillonner les eaux jusqu'au retour du Coramoor, et de le servir lorsqu'il reviendrait.

» Nous sommes liés à la mer, et dans nos veines, l'eau salée a depuis longtemps remplacé le sang. Le plus souvent, quand nous posons un pied sur la terre ferme, c'est pour attendre un nouveau bateau puis repartir sans tarder. Des hommes durs comme l'acier éclatent en sanglots lorsqu'ils doivent accomplir leur devoir à terre. Et les femmes enceintes s'arrangent pour embarquer – même sur un canot, si rien de mieux ne se présente –, parce que nos enfants doivent naître sur l'eau. Comme ils devront un jour y mourir, leur corps étant confié à la mer.

» La prophétie s'est réalisée. Cet homme est le Coramoor. En le servant, les Aes Sedai en apportent la preuve irréfutable. Car il est dit dans la prophétie : « La Tour Blanche sera brisée en son nom, et les Aes Sedai s'agenouilleront pour lui laver les pieds et les sécher avec leurs cheveux. »

— Pour me voir laver les pieds d'un homme, lâcha Nynaeve, il faudra attendre longtemps ! Quel rapport avec notre passage ? Allez-vous nous accepter ou non ?

Elayne redouta le pire, mais Coine se contenta de répliquer sur le même ton vif :

— Pourquoi voulez-vous aller à Tanchico ? C'est un port peu accueillant, désormais. J'y suis passée l'hiver dernier et le *Voltigeur* a été pris d'assaut par des citadins qui voulaient fuir... absolument n'importe où. La destination les indifférait, pourvu qu'ils puissent quitter Tanchico. Je doute que les choses se soient arrangées depuis...

— Vous faites toujours subir un interrogatoire en règle à vos passagers ? s'étonna Nynaeve. Je vous ai proposé un « cadeau » suffisant pour vous acheter un village. Que dis-je ? deux villages ! S'il vous faut davantage, dites votre prix et n'en parlons plus.

— Ce n'est pas un prix, corrigea Elayne, mais un cadeau !

Coine avait-elle été offensée ? Si c'était le cas, elle ne le montra pas.

— Pourquoi ce voyage ? insista-t-elle.

Nynaeve saisit sa natte et la serra très fort, mais Elayne lui posa une main sur le bras. Avant cette rencontre, elles avaient prévu de ne pas tout dire, mais elles venaient d'en apprendre assez pour modifier leur plan. Dans la vie, il y avait une heure pour le secret et une heure pour la vérité.

— Nous poursuivons des membres de l'Ajah Noir, Maîtresse des Voiles. Et nous pensons que certaines d'entre elles sont à Tanchico. (La Fille-Héritière ne faiblit pas sous le regard furibard de Nynaeve.) Si nous ne les trouvons pas, elles risquent de nuire au Dragon Réincarné. Le Coramoor.

— Que la Lumière veille sur nous jusqu'au quai ! s'écria la Régente des Vents.

C'était la première fois qu'elle parlait, et Elayne ne cacha pas sa surprise. Même si elle ne regardait personne en particulier, Jorin s'adressait de toute évidence à sa sœur.

— Nous pouvons les accepter, et il le faut.

Coine acquiesça.

Elayne et Nynaeve échangèrent des regards interloqués. Pourquoi était-ce la Régente des Vents qui décidait ? Coine était la capitaine, après tout.

Au moins, le passage était acquis...

Mais à quel prix ? se demanda Elayne. *Contre quel cadeau ?*

Si Nynaeve avait pu s'abstenir de révéler qu'elles n'étaient pas limitées par la lettre de crédit...

Et c'est elle qui m'accuse de jeter l'or par les fenêtres ?

La porte s'ouvrit pour laisser passer un homme aux cheveux gris très large d'épaules. Vêtu d'un pantalon bouffant de soie verte tenu par une ceinture assortie, il feuilletait des documents. Quatre boucles d'or à chaque oreille, il portait trois chaînes autour du cou, dont une munie d'un écrin à parfum. La balafre qui zébrait une de ses joues et les deux couteaux à lame incurvée glissés à sa ceinture lui donnaient l'air dangereux.

Une étrange armature en fil de fer, nouée derrière son crâne, maintenait devant ses yeux deux grosses lentilles transparentes. Sur leurs îles, les Atha'an Miere fabriquaient les meilleures longues-vues et les meilleures lentilles d'ignition du monde, bien sûr, mais Elayne n'avait jamais rien vu qui ressemblât au bizarre équipement. Scrutant un document à travers les lentilles, l'homme prit la parole sans lever la tête :

— Coine, cet idiot veut échanger cinq cents peaux de renard des neiges du Kandor contre les trois petits tonneaux de tabac de Deux-Rivières que j'ai achetés à Ebou Dar. (Levant les yeux, le type sursauta.) Pardonne-moi, mon épouse, j'ignorais que tu avais des invités... Que la Lumière vous éclaire toutes !

— Mon époux, à midi je descendrai le fleuve, et à la tombée de la nuit, je rejoindrai l'océan.

— Suis-je toujours le Garant du Fret, mon épouse, ou ai-je perdu ma charge sans m'en apercevoir ?

— Tu es le Garant du Fret, mon époux, mais nous devons cesser de commercer et nous préparer à lever l'ancre – cap sur Tanchico !

— Tanchico ? (L'homme froissa les documents et produisit un effort visible pour ne pas exploser.) Mon épouse, non ! Tu m'as dit que nous irions d'abord à Mayene avant de voguer vers Shara. J'ai signé des contrats avec cet itinéraire en tête. Shara, Maîtresse des Voiles, pas le Tarabon ! Ce que nous avons dans nos cales ne vaudra pas grand-chose à Tanchico. Et peut-être rien du tout ! Puis-je savoir pourquoi tu sabotes mon travail, appauvrissant le *Voltigeur* ?

Coine hésita, mais quand elle répondit, ce fut sur le même ton très formel :

— Je suis la Maîtresse des Voiles, mon époux. Le *Voltigeur* appareille quand j'en ai décidé ainsi et vers la destination que je choisis. Tu n'as pas besoin d'en savoir plus pour le moment.

— Oui, Maîtresse des Voiles, si tu vois les choses ainsi...

L'homme se posa une main sur le cœur – Elayne crut voir Coine tressaillir – puis il sortit, le dos raide comme un des mâts du navire.

— Il va falloir que je me réconcilie avec lui, murmura la capitaine en regardant la porte. En général, c'est très agréable... Mais là, il m'a saluée comme s'il était un mousse, ma sœur !

— Nous sommes désolées de vous attirer des ennuis, Maîtresse des Voiles, dit Elayne. Et nous regrettons d'avoir assisté à cet... incident. Si nous avons été une source d'embarras, veuillez avoir la bonté de nous pardonner.

— Embarras ? Aes Sedai, je suis la Maîtresse des Voiles ! Quant à Toram, je doute que votre

présence l'ait gêné, et si c'est le cas, je ne m'en excuserai pas vis-à-vis de lui. Le commerce est son domaine, c'est vrai, mais je commande ce navire. Je vais devoir me réconcilier avec lui – et ça ne sera pas facile, car je ne peux pas tout lui dire – parce qu'il a raison sur le principe et que je n'ai pas eu l'esprit assez vif pour me justifier un peu plus sérieusement que s'il était un vulgaire mousse. La balafre, sur sa joue, il l'a récoltée en chassant les Seanchaniens du pont de mon navire. Il a glané d'autres cicatrices en défendant le *Voltigeur* et grâce à ses compétences, je n'ai qu'à tendre la main pour qu'on y dépose des pièces d'or. Si je vais devoir me réconcilier avec lui, c'est à cause des choses que je ne peux pas lui dire, parce qu'il mériterait de les savoir...

— Je ne comprends pas, avoua Nynaeve. Sur l'Ajah Noir...

L'ancienne Sage-Dame jeta à Elayne un regard qui promettait une conversation tendue, dès qu'elles seraient seules. La Fille-Héritière ne s'en émut pas, car elle ne manquait pas non plus de choses à dire sur le sens profond du mot « tact ».

— Sur l'Ajah Noir, reprit Nynaeve, nous vous demandons en effet de garder le silence. Mais trois mille couronnes sont une raison suffisante pour conduire deux passagères à Tanchico.

— Aes Sedai, je dois garder le secret. Sur les motifs de votre voyage, mais aussi sur votre identité. Beaucoup de membres de mon équipage pensent que les Aes Sedai portent malheur. S'ils apprennent que nous transportons vers Tanchico des sœurs qui traquent des renégates au service du Père des Mensonges... Quand nous étions sur le pont, la Lumière a voulu que personne ne soit assez près pour nous entendre. Serez-vous vexées si je vous demande de rester le plus souvent possible dans votre cabine pendant le voyage ? et de ne pas porter votre bague quand vous montez sur le pont ?

En guise de réponse, Nynaeve retira sa bague et la rangea dans sa bourse. Elayne l'imita avec un peu moins de spontanéité, car elle aimait bien que les gens voient ce bijou à sa main. Ne se fiant toujours pas à Nynaeve, dès qu'il était question de diplomatie, elle prit la parole avant celle-ci :

— Maîtresse des Voiles, nous vous avons offert un cadeau en échange de notre passage. S'il vous convient, tant mieux. Dans le cas contraire, puis-je demander ce qu'il vous faudrait ?

Coine revint près de la table et baissa les yeux sur la lettre de crédit.

— Je fais cela pour le Coramoor, dit-elle en poussant le document vers Nynaeve. Si la Lumière le veut bien, je vous déposerai là où vous désirez aller. Qu'il en soit ainsi. (Elle porta à ses lèvres les doigts de sa main droite.) Marché conclu, au nom de la Lumière !

— Ma sœur, gémit Jorin, a-t-on déjà entendu parler d'un Gérant du Fret qui se mutine contre sa Maîtresse des Voiles ?

Coine foudroya sa sœur du regard.

— Je paierai de ma poche le cadeau de passage... Et si Toram en a vent un jour, ma sœur, je t'enverrai nettoyer la cale avec Dorele. Ou y servir de lest...

Jorin éclata de rire, confirmant que les deux Atha'an Miere étaient sorties de leur mode strictement protocolaire.

— Si tu fais ça, tu arriveras à Chachin, ma sœur, ou à Caemlyn. Car sans moi, comment trouverais-tu ton chemin ?

Coine se tourna vers ses passagères, l'air contrite.

— Selon les règles, Aes Sedai, et puisque vous servez le Coramoor, je devrais vous traiter comme je traiterais la Maîtresse des Voiles et la Régente des Vents d'un vaisseau ami. Nous devrions prendre un bain ensemble, boire du vin adouci au miel et nous raconter des histoires qui

nous feraient rire et pleurer. Mais je dois préparer mon navire au départ...

Le *Voltigeur des Flots* tangua avec l'enthousiasme que laissait supposer son nom et rebondit contre le quai. Elayne fut secouée dans son fauteuil et se demanda si c'était vraiment préférable à se retrouver étalée sur le pont.

Quand le calme fut revenu, ou presque, Coine se releva et courut vers l'échelle, Jorin sur les talons.

Elayne entendit la Maîtresse des Voiles ordonner qu'on inspecte la coque, en quête de dégâts.



Les vents se lèvent



Elayne luttait pour ouvrir le bras articulé de son fauteuil, puis elle se leva, bondit et faillit percuter Nynaeve au pied de l'échelle. Le navire tanguait toujours, mais beaucoup moins violemment qu'avant. Craignant qu'il soit en train de couler, la Fille-Héritière poussa Nynaeve, l'incitant à gravir plus vite l'échelle.

Sur le pont, l'équipage vérifiait le gréement et se penchait au bastingage pour inspecter la coque après le « tremblement de terre ». Sur le quai, les dockers criaient eux aussi qu'il y avait eu un séisme. Malgré les objets renversés, sur la jetée, et les bateaux qui tanguaient encore le long des quais, Elayne ne crut pas un instant qu'il s'agissait d'un phénomène naturel.

Elle tourna la tête vers la Pierre, parfaitement calme à l'exception de l'étendard blanc qui battait au vent et des oiseaux qui tournaient autour. Rien n'indiquait que la forteresse avait été touchée. Pourtant, c'était Rand, il n'y avait pas le moindre doute.

Elayne se tourna vers Nynaeve et la regarda un long moment en silence.

— S'il a endommagé le bateau, dit enfin la Fille-Héritière, tout sera à recommencer... Et s'il les saborde tous, comment irons-nous à Tanchico ?

Par la Lumière ! j'espère qu'il va bien ! Mais si ce n'est pas le cas, je ne peux rien pour lui... Allons, il va bien, c'est sûr !

Nynaeve tapota le bras de son amie.

— Ta seconde lettre l'a certainement remué... Les hommes en rajoutent toujours quand ils lâchent la bonde à leurs émotions. C'est le prix à payer, lorsqu'on passe son temps à les étouffer. Dragon Réincarné ou pas, il doit apprendre, comme tout homme face à une femme, que... (Nynaeve s'interrompit.) Que font-ils là ?

Elle parlait de deux hommes qui se tenaient au milieu des Atha'an Miere, sur le pont. Le premier était Thom Merrillin, resplendissant dans sa cape de trouvère. Les étuis en cuir de ses instruments accrochés dans le dos, il avait un ballot à ses pieds, à côté d'une boîte cabossée munie d'une serrure. L'autre individu était un jeune Tearien affublé d'un chapeau de paille conique et d'une veste longue de roturier serrée à la taille puis évasée ensuite comme de très courtes jupes. À la ceinture, il portait une dague brise-lames et il s'appuyait sur un bâton en bambou qui faisait exactement sa taille et au diamètre inférieur à celui de son pouce. Un paquetage ficelé pendait à son épaule, indiquant que lui aussi partait en voyage.

Elayne connaissait ce jeune homme élancé. Juilin Sandar...

Même s'ils se tenaient côte à côte, il semblait évident que les deux hommes ne se connaissaient pas. Visiblement sur leurs gardes, ils accordaient leur attention aux deux mêmes choses : les évolutions de la Maîtresse des Voiles sur le pont et les passagères immobiles devant l'écouille d'accès aux cabines.

Comme tous les hommes, ces gaillards tentaient de dissimuler leur incertitude derrière un véritable feu d'artifice d'assurance. Souriant, Thom lissait sa longue moustache blanche et hochait la tête chaque fois que son regard croisait celui des deux femmes. Sandar, lui, se fendait de révérences un peu trop appuyées pour être honnêtes.

— Le bateau n'a pas subi d'avaries, annonça Coine en rejoignant ses deux passagères. Nous pouvons lever l'ancre dans une heure, si ça vous chante. Enfin, à condition de trouver un pilote de Tear. S'il le faut, je m'en passerai, même si ça implique de ne jamais revenir ici. (Elle suivit le regard des deux « Aes Sedai ».) Ils ont demandé un passage... Le Trouvère pour Tanchico, et l'autre, un pisteur de voleurs, pour le port où vous comptez aller. Je n'ai pas pu les refuser, et pourtant... Pourtant, je le ferai si vous me le demandez.

Malgré sa réticence à violer les traditions, Coine y était prête, semblait-il. Pour aider ses passagères ? Pour servir le Coramoor ?

— Même pour un « rampant », le pisteur est un homme de bien. Surtout, n'y voyez pas d'offense contre vous ! Je ne connais pas le trouvère, mais un artiste est souvent une source de divertissement, lors d'un voyage.

— Vous connaissez maître Sandar ? demanda Nynaeve.

— Par deux fois, il a trouvé – et très vite – des gens qui nous avaient dépouillés. Un autre homme, à sa place, aurait mis plus longtemps pour être payé plus cher. À l'évidence, vous le connaissez aussi. Voulez-vous que je refuse le passage à ces hommes ?

— Allons d'abord voir ce qu'ils fichent là, dit Nynaeve d'un ton qui n'augurait rien de bon pour les deux hommes.

— Je devrais peut-être parler, proposa Elayne, gentiment mais fermement. Toi, tu les observeras, pour voir s'ils cachent quelque chose.

Elayne n'ajouta pas que le tempérament de l'ancienne Sage-Dame, en procédant ainsi, ne risquait pas de la pousser à des extrémités regrettables. Mais le message fut quand même capté...

— D'accord, Elayne, je les étudierai. Profites-en pour prendre une leçon de calme et de décontraction. Tu sais comment tu deviens, quand tu te laisses emporter...

Elayne prit le parti d'en rire.

Les deux hommes se redressèrent lorsqu'ils virent approcher Nynaeve et Elayne. Partout sur le pont, l'équipage s'affairait dans le grément, tirant sur une multitude de cordages à des fins qui semblaient bien mystérieuses aux yeux de profanes. Obéissant aux ordres de la Maîtresse des Voiles, les Atha'an Miere n'accordaient pratiquement pas un regard aux quatre passagers.

Pensive, Elayne dévisagea Thom Merrilin. Elle aurait juré ne l'avoir jamais vu avant son arrivée à la Pierre. Pourtant, il y avait en lui quelque chose qui semblait... familier. Mais pourquoi donc ? Les trouvères se produisaient dans les villages, pas dans les palais, et Morgase n'était pas du genre à outrepasser les traditions. De sa vie, Elayne avait vu un seul trouvère, dans un village situé près du domaine de sa mère. Et il ne s'agissait sûrement pas de ce type aux cheveux blancs et à l'œil perçant.

Elayne décida de parler d'abord au pisteur de voleurs. À Tear, on disait « pisteur » et pas

« traqueur », et Sandar semblait très attaché à la distinction.

— Maître Sandar, vous ne vous souvenez peut-être plus de nous... Je suis Elayne Trakand, et voici mon amie, Nynaeve al'Meara. J'ai cru comprendre que vous vouliez aller... ou nous allons. Puis-je savoir pourquoi ? Lors de notre précédente rencontre, vous ne nous avez pas très bien servies.

Sandar ne réagit pas à l'hypothèse qu'il pouvait les avoir oubliées. Ses yeux se posèrent sur leurs mains et notèrent l'absence de la bague au serpent. Cet homme ne ratait aucun détail, décidément.

— Je me souviens parfaitement de vous, maîtresse Trakand. Mais lorsque je vous ai servie, comme vous dites, c'était en compagnie de Mat Cauthon et nous vous avons sorties de l'eau, toutes les deux, avant que les brochets vous attrapent...

Nynaeve grogna à mi-voix. Il s'était agi d'une cellule, pas de l'eau, et les « brochets » étaient en fait des sœurs noires. Le genre de souvenirs que l'ancienne Sage-Dame détestait qu'on évoque devant elle. D'autant plus qu'Elayne et elle ne se seraient jamais retrouvées dans cette cellule sans Juilin Sandar.

Non, ce n'était pas juste – enfin, pas complètement. Exact, certes, mais pas tout à fait... loyal.

— C'est bien beau, tout ça, fit Elayne, cassante, mais nous ignorons toujours pourquoi vous voulez aller à Tanchico.

Sandar prit une grande inspiration et jeta un coup d'œil méfiant à Nynaeve. La Fille-Héritière ne fut pas sûre d'apprécier qu'il tienne davantage compte de sa compagne que d'elle...

— Il y a une demi-heure, quelqu'un que vous connaissez m'a fait sortir de chez moi. Un grand type au visage de pierre nommé Lan...

Nynaeve fronça les sourcils.

— Il venait au nom d'une autre de vos connaissances, continua Sandar. Un berger, d'après ce qu'on m'a dit. Lan m'a donné beaucoup d'or et il m'a dit de vous accompagner. Toutes les deux... Si vous ne revenez pas de ce voyage, a-t-il ajouté, eh bien... hum... disons que j'aurai intérêt à n'en pas revenir non plus, quitte à me noyer dans quelque puits. Lan a été clair, et le message du berger n'avait rien d'ambigu non plus. Si j'en crois la Maîtresse des Vagues, je ne pourrai pas embarquer sans votre accord. Puis-je souligner que certaines de mes compétences vous seront très utiles ?

Sandar fit tourner son bâton dans ses mains – une seule rotation, à une vitesse incroyable. Puis il toucha la dague qu'il portait au côté – une arme à la lame dentelée des deux côtés, afin de coincer et de briser une épée ou un couteau.

— Les hommes trouvent toujours une façon de ne pas faire ce que tu leur as demandé..., marmonna Nynaeve.

Elayne eut une moue désabusée. Rand avait engagé cet homme ? Sans nul doute, il n'avait pas encore lu sa seconde lettre, à ce moment-là.

Que la Lumière le brûle ! Pourquoi s'est-il précipité ainsi ? Je n'ai plus le temps de lui envoyer une autre lettre, et ça le perturberait plus qu'autre chose. De plus, je passerais pour une plus grande idiote encore. Qu'il soit carbonisé !

— Et toi, maître Merrilin ? demanda Nynaeve. Le berger nous a-t-il envoyé un trouvère ? Ou est-ce une initiative de... l'autre type ? Afin que tu nous divertisses pendant le voyage, peut-être ? En jonglant et en crachant du feu...

Thom avait les yeux rivés sur Sandar. Sans hâte, il tourna la tête puis se fendit d'une révérence élégante mais gâchée par un mouvement trop ample de sa cape multicolore.

— Le berger n’y est pour rien, maîtresse al’Meara. Une dame que nous connaissons tous m’a demandé – je dis bien : demandé – de vous accompagner. Tu sais, c’est la personne qui vous a tous trouvés, à Champ d’Emond.

— Pourquoi cette démarche ?

— Parce que j’ai moi aussi des talents très utiles... (Thom jeta un regard appuyé au pisteur de voleurs.) Et je ne parle pas de la jonglerie... En outre, j’ai été plusieurs fois à Tanchico. Connaissant fort bien la ville, je vous dirai où trouver une auberge convenable et je vous indiquerai les quartiers qui ne sont pas seulement dangereux la nuit. S’il le faut, je vous dirai qui corrompre pour que la garde municipale ne s’intéresse pas trop à vos agissements. Si on ne fait rien, ces défenseurs de l’ordre ont tendance à ne pas quitter de l’œil les étrangers. Bref, je peux vous être très utile, à toi et à ton amie.

Elayne eut de nouveau cette sensation de... familiarité. Sans vraiment réfléchir, elle tendit un bras et... tira sur la longue moustache blanche du trouvère. Le voyant sursauter, elle porta les mains à son visage empourpré.

— Excusez-moi... J’ai eu comme l’impression... le souvenir... d’avoir fait ça jadis. Enfin, je veux dire... Désolée, vraiment.

Pourquoi ai-je agi ainsi ? Il va me prendre pour une idiote.

— Si c’était le cas, je m’en souviendrais, lâcha le trouvère, glacial.

Était-il vexé ? C’était difficile à dire... Souvent, les hommes s’offensaient de ce qui aurait dû les amuser, et inversement. S’ils devaient voyager ensemble...

Elayne s’avisa que sa décision était prise. Les deux hommes pourraient les suivre.

— Nynaeve ?

L’ancienne Sage-Dame comprit la question sans avoir besoin d’un dessin. Après avoir dévisagé les deux candidats, elle acquiesça.

— C’est d’accord, s’ils acceptent de nous obéir. Je refuse qu’un écervelé fasse n’importe quoi et nous mette en danger.

— Je serai à vos ordres, maîtresse al’Meara, dit Sandar avec une révérence.

— Les trouvères sont des hommes libres, Nynaeve, tint à préciser Thom. Mais je promets de ne pas vous faire courir de risques. Au contraire, je vous les épargnerai.

— Obéir, répéta Nynaeve. Il me faut ta parole, sinon, tu resteras sur le quai quand ce bateau lèvera l’ancre.

— Les Atha’an Miere ne refusent jamais un passage, Nynaeve.

— Tu en es sûr ? Le traqueur de voleurs est-il le seul à s’être fait dire qu’il aurait besoin de notre autorisation ? Obéir, maître trouvère !

Sandar avait sursauté en s’entendant traité de « traqueur » de voleurs. Thom détesta qu’on lui adresse un ultimatum, mais il finit par capituler.

— C’est promis, maîtresse al’Meara.

— Dans ce cas, marché conclu ! Allez voir la Maîtresse des Voiles et dites-lui de ma part de vous trouver un réduit où loger, loin de nos pattes... Et maintenant, du balai, et plus vite que ça !

Sandar s’inclina une dernière fois et s’en fut. Thom l’imita à contrecœur.

— N’as-tu pas été un peu dure ? demanda Elayne quand les deux hommes furent assez loin pour ne plus pouvoir l’entendre. Nous allons devoir voyager ensemble, après tout. La courtoisie est un gage de bonne entente.

— Avec eux, il vaut mieux partir d'un bon pied, mon amie... Thom sait très bien que nous ne sommes pas de vraies Aes Sedai.

Nynaeve baissa la voix et regarda autour d'elle. Personne ne s'intéressait aux deux passagères, à part Coine, debout près du mât de misaine, qui les lorgnait tout en écoutant le trouvère et le pisteur de voleurs.

— Les hommes étant bavards de nature, Sandar le saura très bientôt. Ces types ne seraient pas un danger pour deux sœurs, mais pour deux Acceptées ? Si on leur laisse la bride sur le cou, ils ne tarderont pas à prendre des initiatives sans se soucier de nos ordres. Je n'ai pas l'intention de les laisser faire, tu peux me croire !

— Tu as peut-être raison... Tu crois qu'ils savent pourquoi nous allons à Tanchico ?

— Non. Dans le cas contraire, ils seraient moins optimistes. Tant qu'à faire, je préférerais ne rien leur dire, sauf si on ne peut pas l'éviter.

Une façon de rappeler à Elayne qu'elle avait trop parlé devant la Maîtresse des Voiles.

— Tiens, voici le dicton du jour : « Emprunte des ennuis, et tu les rembourseras dix fois. »

— On croirait que tu ne fais pas confiance à ces hommes...

Elayne aurait volontiers dit que Nynaeve se comportait comme Moiraine, mais elle n'avait pas envie de déclencher une tempête.

— Tu crois qu'ils sont fiables ? Juilin Sandar nous a déjà trahies une fois. Je sais qu'aucun homme n'aurait pu faire autrement, mais ça ne change rien. De plus, Liandrin et les autres le connaissent. Il faudra le forcer à changer de vêtements et à se laisser pousser les cheveux – et peut-être une moustache, comme le tablier de sapeur du trouvère. Ça devrait suffire.

— Et Thom Merrillin ? Moi, je trouve qu'il est digne de confiance. J'ignore pourquoi, mais c'est ainsi.

— Il a reconnu que Moiraine l'a envoyé, c'est vrai. Mais qu'a-t-il omis de dire ? Que lui a-t-elle raconté ? Doit-il nous aider ou... autre chose ? Moiraine n'est jamais très franche du collier, et je me fie à elle à peine plus qu'à Liandrin. Et encore... Pour aider Rand, elle est prête à se servir de nous. Ou plutôt, pour faire de Rand ce qu'elle veut... Si c'était possible, elle lui mettrait une laisse comme à un chiot.

— Moiraine sait ce qu'il faut faire, Nynaeve...

Elayne pensait ce qu'elle disait, mais ça ne la ravissait pas. Ce que Moiraine croyait devoir faire risquait de précipiter Rand sur le chemin de Tarmon Gai'don. En d'autres termes, vers sa fin... Avec Rand, le sort du monde était dans la balance. Il était stupide, enfantin et idiot que les plateaux de cette balance restent immobiles à cause d'elle. Elle n'osait pourtant pas les faire basculer dans un sens ou un autre, même virtuellement, parce qu'elle ignorait lequel elle choisirait.

— Elle le sait mieux que Rand, et mieux que nous.

— C'est possible, concéda Nynaeve. Mais je ne suis pas obligée d'aimer ça.

Alors qu'on larguait les amarres, les voiles triangulaires se déployèrent soudain et le *Voltigeur des Flots* s'éloigna du quai. D'autres voiles triangulaires et carrées se gonflant au vent, le bateau décrivit un arc de cercle pour contourner les autres navires au mouillage puis se dirigea vers l'aval du fleuve, mettant le cap au sud.

Le Peuple de la Mer naviguait avec toute l'adresse qu'un maître cavalier mettait à chevaucher un étalon. L'étrange roue à rayons devait bien manœuvrer la barre – où qu'elle fût –, car le navire changeait de cap à mesure qu'un membre d'équipage (un homme, constata Elayne, soulagée) au torse

nu la faisait tourner. La Maîtresse des Voiles et la Régente des Vents se tenaient côte à côte près du mât de misaine. De temps en temps, Coine consultait sa sœur avant de lancer un ordre bref.

Toram resta un moment sur le pont, le visage de marbre, puis il disparut par l'échelle.

Un Tearien se tenait sur le pont surélevé. Un type enrobé à l'air découragé qui se frottait nerveusement les mains. Vêtu d'une redingote jaune passé aux amples manches grises, il était monté à bord juste avant qu'on retire la passerelle. Selon les lois locales, ce pilote était censé guider le *Voltigeur* jusqu'à la mer, car aucun navire n'était autorisé à traverser les Doigts du Dragon en l'absence d'un tel timonier. Le découragement du bonhomme était sûrement dû à son inutilité flagrante. L'ignorant superbement, les marins n'accordaient pas la moindre attention à ses ordres.

Annonçant qu'elle allait découvrir la taille de leur cabine, Nynaeve disparut dans la cage d'escalier – non, dans l'écouille de l'échelle. Heureuse de sentir la caresse de la brise et d'assister au départ, Elayne resta sur le pont. Voyager et découvrir de nouveaux lieux était pour elle une joie d'autant plus précieuse qu'elle n'aurait jamais dû la connaître. Si la Fille-Héritière faisait bien quelques visites officielles, et continuait lorsqu'elle montait sur le trône, elle ne jouissait d'aucune véritable liberté de mouvement. Rien à voir avec l'expérience qu'elle vivait. Des Atha'an Miere aux pieds nus et un navire qui filait vers la mer.

« Filer » était le bon verbe, car la rive passait plutôt vite devant les yeux d'Elayne. Elle distingua quelques fermes solitaires, mais pas de village. Entre la ville et la mer, Tear n'autorisait pas que se crée la plus petite agglomération susceptible de lui faire un jour de la concurrence. Dans tout le pays, les Hauts Seigneurs contrôlaient la taille des villages et des villes par le biais d'une taxe à la construction dont le taux augmentait avec chaque bâtiment supplémentaire. Si des impératifs stratégiques n'avaient pas justifié son existence – en d'autres termes, s'il n'avait pas fallu garder en permanence un œil sur Mayene – Elayne aurait parié que Godan n'aurait jamais eu le droit de pousser comme un champignon dans la baie de Remara.

En un sens, laisser derrière soi des gens si bizarres était un soulagement. Enfin, si elle n'avait pas été également obligée d'abandonner le plus bizarre d'entre tous...

À mesure que le *Voltigeur* progressait vers le sud, et surtout quand il s'engagea dans le labyrinthe de canaux appelé les Doigts du Dragon, le nombre de bateaux de pêche, souvent très petits, augmenta considérablement. Très souvent, leur présence était signalée par les mouettes et les oiseaux pêcheurs qui tournaient au-dessus d'eux et par les longues perches qui tenaient leurs filets. Tout le reste disparaissait derrière un rideau de roseaux et de scléries à larges feuilles mollement agité par la brise. Sur les nombreux îlots, d'étranges arbustes se dressaient comme des épouvantails, leurs racines entrelacées exposées à l'air libre. Les bateaux qui s'enfonçaient dans cette zone dangereuse n'utilisaient pas de filet. En voyant quelques-uns de près, Elayne constata que des hommes et des femmes y pêchaient à la ligne, sortant de l'eau des poissons aux rayures noires longs comme leur bras.

Une fois dans le delta, le pilote commença à faire les cent pas sur le pont. Pinçant le nez, il refusa une assiette de soupe de poisson épicée accompagnée d'un beau morceau de pain.

Elayne se régala et alla jusqu'à nettoyer le fond de son assiette avec le pain. Cela dit, elle partageait le malaise du Tearien. Grandes ou étroites, les canaux partaient dans toutes les directions et certains se terminaient en cul-de-sac sur un mur de roseaux. Comment savoir, lorsqu'on en longeait un, s'il n'allait pas subir le même sort au lacet suivant ?

Pourtant, Coine ne fit pas ralentir le *Voltigeur* et elle ne parut jamais avoir l'ombre d'un doute

sur la direction à suivre. À l'évidence, elle connaissait le bon itinéraire – ou c'était Jorin, qui pouvait le dire ? – mais ça ne rassurait pas le pilote, qui semblait redouter que le navire s'ensable ou s'échoue.

En fin d'après-midi, l'embouchure du fleuve apparut enfin. Au-delà, la mer des Tempêtes s'étendait à l'infini.

Les marins firent une manœuvre avec les voiles et le navire s'arrêta lentement. À cet instant, Elayne remarqua qu'un grand canot, ses rames rappelant les pattes d'un insecte aquatique, s'éloignait d'une île où quelques maisons de pierre grisâtre se dressaient autour d'un étrange bâtiment très étroit et très haut au-dessus duquel flottait l'étendard de Tear, à savoir trois croissants blancs sur un champ rouge et or.

S'emparant de la bourse que Coine lui tendit en silence, le pilote descendit l'échelle de coupée et sauta dans le canot dès qu'il fut à portée.

Laissant les Doigts du Dragon derrière lui, le *Voltigeur* reprit sa route et sa poupe fendit enfin les premiers brisants de la haute mer. Grimpés dans le gréement, les marins donnèrent plus de voile et le bateau prit très rapidement de la vitesse.

Quand la dernière bande de terre ne fut plus visible à l'horizon, les femmes se défirent de leur chemisier – toutes les femmes, y compris la Maîtresse des Voiles et la Régente des Vents. Elayne ne sut plus où regarder. Tant de femmes torse nu, et qui ne se souciaient pas des hommes les entourant. Aussi troublé que la Fille-Héritière, Juilin Sandar semblait hésiter entre profiter du spectacle et regarder ses pieds. Finalement, il alla se réfugier dans l'entrepont.

Refusant de se laisser dicter ainsi son comportement, Elayne décida de contempler le large.

Des coutumes différentes..., se souvint-elle. *Eh bien, tant qu'on ne me demande pas de les adopter.*

Cette seule idée faillit la faire éclater d'un rire hystérique. En un sens, l'Ajah Noir était moins inquiétant que cette éventualité. Des coutumes différentes... Rien que ça !

Le ciel vira au pourpre, le soleil devenu une boule d'or terni à l'horizon. Des dauphins escortaient le navire, se livrant avec ardeur à des acrobaties aquatiques. Plus loin, des poissons brillants bleu et argent nageaient en petits bancs, glissant entre deux eaux sur une bonne cinquantaine de brasses avant de replonger dans les profondeurs aux reflets gris et bleus. Elayne suivit leur manège, émerveillée, jusqu'à ce qu'ils finissent par ne plus remonter à la surface.

Mais les dauphins continuèrent à mobiliser son attention. On eût dit une escorte résolue à conduire le *Voltigeur* jusqu'à sa destination. Bien entendu, Elayne les reconnaissait parce qu'elle avait vu des images dans des livres. Si un homme tombait à l'eau et risquait de se noyer, disait-on, les dauphins le poussaient jusqu'à la terre ferme. Même si elle n'était pas sûre d'y croire, Elayne appréciait cette jolie histoire.

Elle suivit les dauphins le long du bastingage, jusqu'à la proue, où ils prirent un peu d'avance pour offrir à la jeune femme un nouveau spectacle d'acrobatie.

Alors qu'elle atteignait la pointe de la proue, Elayne s'avisa que Thom Merrillin occupait déjà cette position. Sa cape battant au vent, il souriait aux dauphins – un peu tristement, sembla-t-il à la Fille-Héritière.

Décidément, il lui paraissait familier !

— Quelque chose ne va pas, maître Merrillin ?

— Appelez-moi Thom, ma dame.

— Thom, si vous y tenez. Mais alors, oubliez le « ma dame ». Ici, je suis maîtresse Trakand.

— Si ça peut vous faire plaisir, maîtresse Trakand.

— Comment pouvez-vous regarder ces dauphins et être malheureux, Thom ?

— Ils sont libres, murmura le trouvère comme s'il parlait tout seul. Pas de décisions à prendre ni de prix à payer ! Et aucun souci, à part trouver de quoi manger. Et se méfier des requins et des orques... Sans parler d'une centaine de dangers que je ne connais pas. Au fond, leur vie n'est peut-être pas si formidable que ça.

— Vous les enviez quand même ?

Le trouvère ne répondit pas. De toute façon, ce n'était pas la bonne question. Elayne devait le faire sourire – mieux encore, rire. Si elle y parvenait, elle se rappellerait sûrement où elle l'avait vu. Elle choisit donc un sujet susceptible de le réjouir.

— Avez-vous envie de composer l'épopée de Rand, Thom ?

Les épopées étaient en principe réservées aux bardes, mais un peu de flatterie ne faisait jamais de mal.

— L'épopée du Dragon Réincarné... Loial a l'intention d'en faire un livre.

— Qui sait, maîtresse Trakand ? Qui sait ? Mais mon œuvre ou celle de Loial ne compteront pas, à l'échelle du temps. Nos récits ne survivront pas. Quand viendra le prochain Âge... (Thom fit la moue et se tortilla la moustache.) Quand on y pense, c'est peut-être pour dans un an ou deux. Comment reconnaît-on la fin d'un Âge ? Il ne peut pas toujours s'agir d'une catastrophe comme la Dislocation. Mais si les prophéties ne mentent pas, ce sera le cas pour l'Âge en cours. C'est toujours le problème, avec les prédictions. L'original est en ancienne langue, et souvent en plain-chant pour ne rien arranger. Quand on ne sait pas ce que signifie un passage, il est impossible à comprendre. Doit-on le prendre à la lettre ou est-il une façon fleurie de faire passer un message radicalement différent ?

— Nous parlions de votre épopée, dit Elayne, essayant de ramener le trouvère sur son terrain.

Mais Thom secoua sa tête à la chevelure blanche en broussaille.

— Non, je parlais du changement ! Mon épopée, si je la compose, et le livre de Loial ne seront que des « graines », si nous avons tous les deux de la chance. Les gens qui savent la vérité mourront, et les petits-enfants de leurs petits-enfants se souviendront de tout autre chose. Bien entendu, cela se reproduira de génération en génération. Quand il y en aura eu une vingtaine, vous pourriez être l'héroïne de cette histoire à la place de Rand.

— Moi ? fit Elayne avec un petit rire.

— Ou Mat, ou peut-être Lan... Oui moi, qui peut le dire ? (Un sourire adoucit le visage parcheminé du trouvère.) Un artiste capable de respirer des flammes plutôt que d'en cracher. Puis de carboniser ses cibles comme une Aes Sedai. (Il fit virevolter sa cape.) Thom Merrilin le héros mystérieux qui renversait les montagnes et faisait monter des rois sur leur trône. (Il éclata de rire.) Rand al'Thor pourra s'estimer heureux si l'Âge à venir se souvient correctement de son nom.

Elayne eut la certitude de ne pas se tromper. Ce visage et ce rire plein de dérision lui rappelaient bien quelqu'un. Mais d'où lui venait ce souvenir ?

Elle devait continuer à le faire parler.

— Les choses se passent toujours comme ça ? Par exemple, de nos jours, personne ne doute qu'Artur Aile-de-Faucon ait bien fondé un empire. On le sait dans le monde entier, ou presque.

— Artur, jeune maîtresse ? Il a fondé un empire, c'est vrai, mais croyez-vous qu'il ait fait tout ce que prétendent les récits et les épopées ? Exactement comme c'est rapporté ? Pensez-vous qu'il ait

vraiment tué les cent meilleurs guerriers d'une armée adverse, les uns après les autres ? Voyez-vous vraiment les deux camps attendre qu'un des généraux – un roi, rien que ça ! – ait fini de livrer cent duels ?

— C'est ce que disent les livres.

— Du matin au soir, aucun homme n'aurait le temps de vaincre cent adversaires, mon enfant.

Elayne faillit interrompre le trouvère. « Mon enfant » ? Il s'adressait quand même à la Fille-Héritière d'Andor. Mais quand il était lancé, cet homme aurait effectivement renversé des montagnes.

— Et tout ça remonte à mille ans seulement. Pensez aux histoires antérieures à l'Âge des Légendes. Mosk et Merk se sont-ils vraiment battus avec des lances de feu ? Étaient-ils vraiment des géants ? Quant à Elsbet, fut-elle vraiment la reine du monde et Anla était-elle bien sa sœur ? Et Anla la conseillait-elle, ou était-ce une autre personne ? Dans le même ordre d'idées, de quel animal vient l'ivoire et quelle plante produit la soie ? À moins qu'elle vienne elle aussi d'un animal.

— Je ne sais pas pour les autres questions, répondit Elayne, toujours vexée d'avoir été traitée par-dessus la jambe, mais pour la soie et l'ivoire, vous pouvez demander au Peuple de la Mer.

Thom éclata encore de rire. C'était le but recherché par Elayne, même si ça ne lui apporta pas la solution de l'énigme, renforçant simplement la certitude qu'elle connaissait cet homme. Mais au lieu de la traiter de « jeune idiote », comme elle s'y attendait à moitié, il soupira :

— Pragmatique et directe, comme votre mère. Toutes les deux les pieds bien campés sur terre, et pas beaucoup de place pour la fantaisie.

Elayne pointa le menton et pinça les lèvres. Certes, elle se faisait passer pour une banale maîtresse Trakand, mais quand même ! Ce vieil homme était fort agréable, et elle entendait résoudre l'énigme qu'il représentait pour elle, mais ce n'était qu'un trouvère, tout compte fait, et il ne devait pas parler ainsi d'une reine.

Bizarrement – et ça ne fit rien pour apaiser le courroux d'Elayne – il semblait amusé. Oui, amusé !

— Les Atha'an Miere ne le savent pas non plus, dit Thom, car ils ne voient pas grand-chose des terres qui s'étendent au-delà du désert des Aiels. En fait, ils connaissent à peine les alentours des rares ports où ils ont l'autorisation de mouiller. Ces villes ont de très hauts murs d'enceinte, et on leur interdit de monter sur les créneaux pour voir le paysage. Si un de leurs navires accoste ailleurs – et plus encore un bateau qui bat un autre pavillon, car ils sont les seuls à pouvoir s'aventurer dans ces contrées –, le bâtiment et son équipage disparaissent à tout jamais. Et c'est tout ce que je sais après de longues années – bien trop longues à mon goût ! – passées à me renseigner sur la question. Les Atha'an Miere sont muets comme des tombes, quand il s'agit de garder un secret, mais là, je crois qu'ils n'ont pas à se forcer pour ne rien dire. D'après ce que je sais, les Cairhieniens avaient droit au même traitement à l'époque révolue où ils avaient le droit d'emprunter la Route de la Soie, dans le désert des Aiels. Ces marchands ne voyaient que des villes fortifiées, et s'ils s'éloignaient de l'itinéraire prévu, ils disparaissaient à jamais.

Elayne étudia le trouvère avec une attention soutenue – comme s'il était au moins aussi exotique que les dauphins. Quel genre d'homme était-il ? Au moins deux fois, il aurait pu se moquer d'elle – bon, il s'était montré amusé, ce qui était presque aussi vexant –, mais il avait choisi de lui parler comme... Eh bien, comme un père qui s'adresse à sa fille.

— Vous pourriez trouver quelques réponses sur ce bateau, Thom. Le *Voltigeur* devait mettre le cap sur l'est, mais nous avons convaincu la Maîtresse des Voiles de nous conduire à Tanchico. La

destination d'origine, selon le Gérant du Fret, était Shara, à l'est de Mayene – au-delà du désert des Aiels, peut-on supposer.

Thom dévisagea Elayne en silence.

— Shara, dites-vous ? Je n'ai jamais entendu ce nom de ma vie. Est-ce une ville ou une nation ? Une cité-État, peut-être... J'aimerais bien en apprendre plus...

Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je dit pour qu'il tique ainsi ? Par la Lumière ! je lui ai raconté que nous avions convaincu Coine de modifier ses plans.

Ce n'était pas dramatique, pourtant Elayne se tança intérieurement. Un mot de trop, face à ce charmant vieil homme, ne pouvait pas faire de mal. La même erreur, à Tanchico, pouvait lui coûter la vie – sans parler de Nynaeve, du pisteur de voleurs ou de Thom lui-même. S'il était un si charmant vieil homme que ça...

— Thom, pourquoi venez-vous avec nous ? Parce que Moiraine vous l'a demandé, c'est tout ?

Les épaules du trouvère tressaillirent – parce qu'il riait, constata Elayne. De l'autodérision...

— Quelque chose comme ça, peut-être bien... Quand une Aes Sedai demande une faveur, il est difficile de lui résister. Mais c'est peut-être l'idée de voyager en votre compagnie qui m'a séduit. À moins que j'aie décidé que Rand est assez vieux pour s'occuper tout seul de sa peau pendant quelque temps.

Thom rit aux éclats et Elayne ne put s'empêcher de l'imiter. L'idée que ce vieil homme aux cheveux blancs puisse veiller sur Rand était vraiment risible. Alors qu'il la regardait, la sensation qu'elle pouvait se fier à lui revint, plus forte que jamais. Pas seulement parce qu'il pouvait rire de lui-même, même si ça jouait un rôle. La véritable raison lui échappait, mais elle aurait juré, en sondant les yeux bleus de cet homme, qu'il était parfaitement incapable de lui faire du mal.

L'envie de tirer de nouveau sur sa moustache la démangea, mais elle força ses mains à rester tranquilles. Enfin, elle n'était plus une enfant !

Une enfant ? Elle ouvrit la bouche – et soudain ce qu'elle voulait dire lui sortit de l'esprit.

— Thom, excusez-moi, je vous prie, mais je dois...

Sans finir sa phrase ni attendre de réponse, Elayne s'éloigna vers la proue. Sans nul doute, Thom allait penser que le roulis du *Voltigeur* lui avait flanqué la nausée. De fait, le quatre-mâts fendait de plus en plus vite les vagues et il secouait rudement ses passagers.

Sous les assauts d'un vent de plus en plus frais, deux hommes aux muscles gonflés par l'effort luttèrent pour maintenir la grande roue dans la bonne position. Coine n'était pas sur le pont. En revanche, Jorin se tenait près des deux marins, torse nu comme eux, étudiant le ciel où des nuages tourbillonnaient plus violemment encore que l'océan.

La nudité de la Régente des Vents ne perturba pas Elayne, pour une fois. En revanche, l'aura qui l'enveloppait – celle d'une femme unie au saidar – la fit frissonner de la tête aux pieds. C'était ça qui l'avait « appelée », lui faisant oublier Thom. Une femme en train de canaliser le Pouvoir.

Elayne s'immobilisa pour voir ce que faisait la Régente des Vents. Elle manipulait des flux d'Air et d'Eau épais comme des cordages, mais son tissage était très entrelacé – presque délicat – et il s'étendait sur l'eau aussi loin que l'œil pouvait voir, tel un réseau qui la survolait.

Le vent gagna encore en puissance et les deux marins luttèrent de plus belle. À présent, le *Voltigeur* volait au-dessus des flots plus qu'il les fendait.

Puis Jorin cessa de tisser, l'aura du *saidar* disparut et la femme s'appuya au bastingage, la tête posée sur les mains.

Elayne monta l'échelle sans hâte. Dès qu'elle fut assez près de l'Atha'an Miere, celle-ci lui parla sans prendre la peine de tourner la tête vers elle.

— Pendant que je travaillais, j'ai senti que vous me regardiez... Si je m'étais arrêtée, il aurait pu y avoir un grain que le *Voltigeur* lui-même n'aurait pas pu surmonter. La mer des Tempêtes porte bien son nom, et elle n'a pas besoin de mon aide pour déchaîner des vents hostiles. Je ne voulais pas intervenir, mais Coine a dit que nous devons aller le plus vite possible. Pour vous et pour le Coramoor. (Jorin leva les yeux au ciel.) Si la Lumière le veut, ce vent tiendra jusqu'au matin.

— C'est pour ça que le Peuple de la Mer refuse en principe les Aes Sedai ? demanda Elayne en venant se placer à côté de la Régente des Vents. Afin que la Tour Blanche ignore que les Régentes des Vents savent canaliser ? Et c'est pour ça que la décision de nous accepter vous revenait, alors que votre sœur commande le bateau ? Jorin, la tour ne fera rien contre vous. Aucune loi n'interdit à une femme de canaliser le Pouvoir, même si elle n'est pas une sœur.

— Votre Tour Blanche essaierait d'intervenir... Elle tenterait d'avoir une influence sur nos bateaux, où nous sommes libres loin du continent et de ses peuples. Elle s'efforcerait de nous lier à elle, nous coupant ainsi de la mer. (Jorin soupira.) Une vague qui a déferlé ne peut jamais être rappelée...

Elayne aurait aimé dire à l'Atha'an Miere qu'elle se trompait. Mais la Tour Blanche, en réalité, recherchait bien les femmes et les jeunes filles susceptibles d'apprendre à canaliser. *Primo* pour augmenter le nombre d'Aes Sedai, en chute régulière depuis très longtemps. *Secundo* parce qu'il était dangereux d'utiliser le Pouvoir sans formation. Pour être honnête, une femme apte à suivre l'enseignement permettant d'entrer en contact avec la Source Authentique trouvait à la tour tout ce dont elle avait besoin – au moins jusqu'à ce qu'elle soit assez formée pour ne pas se tuer ou massacrer les autres par erreur.

— Nous ne sommes pas toutes capables de canaliser, dit Jorin. Il y a quelques élues... Nous en envoyons certaines à la tour, afin que les Aes Sedai ne fourrent pas leur nez dans nos affaires. Si sa Régente des Vents sait tisser les bourrasques, aucun de nos bateaux n'acceptera une Aes Sedai à son bord. Quand vous vous êtes présentées, j'ai cru que vous me connaissiez. Mais vous n'avez rien dit, demandant seulement un passage. J'ai espéré que vous n'étiez pas des Aes Sedai, malgré vos bagues. À tort, bien sûr. Je sens votre puissance à toutes les deux. Désormais, la Tour Blanche saura, à notre sujet...

— Je ne peux pas promettre de garder le secret, mais je ferai tout mon possible...

Elayne se ravisa. Cette femme méritait mieux que ça.

— Jorin, je jure sur l'honneur de la maison Trakand d'Andor de tout faire pour préserver votre secret et vous protéger. Si je devais le révéler, je mettrais tout en œuvre pour éviter qu'on vienne se mêler de vos affaires. La maison Trakand n'est pas sans influence, y compris à Tar Valon.

Et je me débrouillerais pour convaincre maman de mettre tout son poids dans la balance.

— Si la Lumière veut qu'il en soit ainsi, soupira Jorin, fataliste, il en sera ainsi. Quand la Lumière est bienveillante, il n'y a rien à redouter. Non, rien à redouter.

— Il y avait une *damane* sur le navire seanchanien que vous avez combattu, pas vrai ?

Perplexe, Jorin plissa le front.

— Une prisonnière capable de canaliser, précisa Elayne.

— Pour quelqu'un de si jeune, vous savez tant de choses... Au début, à cause de votre âge, Elayne, j'ai cru que vous n'étiez pas une vraie sœur. Savez-vous que j'ai des filles plus vieilles que

vous ? Pour ce qui est de la femme, j'ignorais qu'elle était prisonnière. Du coup, je regrette que nous n'ayons pas pu la sauver. Au début, le *Voltigeur des Flots* n'a eu aucun mal à distancer le Seanchanien. Nous avons entendu parler de ces gens, de leurs navires aux voiles striées et de leur façon d'exiger d'étranges serments et de punir ceux qui refusent de les prononcer. Quand les choses ont mal tourné, parce que la... *damane*... a brisé deux de nos mâts, alors que l'ennemi passait à l'abordage, j'ai réussi à embraser en plusieurs endroits le navire adverse. Tisser le Feu m'est difficile, dès qu'il s'agit d'allumer davantage qu'une lampe, mais la Lumière a bien voulu que ça suffise.

» Quand Toram et les marins eurent repoussé les Seanchaniens sur leur bateau, nous avons coupé les filins d'abordage et laissé dériver le bâtiment en flammes. Trop occupés à le sauver, nos agresseurs nous ont permis de filer en boitillant, si j'ose dire. Ce jour-là, j'ai regretté de voir un si beau navire brûler puis couler. Pour la haute mer, ce devait être un fier coursier. À présent, je déplore que nous n'ayons pas secouru la *damane*. Si elle n'avait pas été prisonnière, elle n'aurait peut-être pas blessé le *Voltigeur*. Que la Lumière illumine son âme et que les eaux lui permettent de dormir en paix.

Voyant Jorin attristée par ce récit, Elayne tenta de la faire penser à autre chose.

— Jorin, pourquoi les Atha'an Miere parlent-ils de leur bateau comme s'il était un être vivant ? Vous avez dit « blessé le *Voltigeur* » par exemple... Au lieu d'endommager.

— Les hommes vous parleraient de force, d'héroïsme et de grandeur, parce qu'ils adorent ces choses-là, mais la vérité est ailleurs : un navire est un être vivant – un être humain avec un cœur comme le nôtre. (Jorin caressa le bastingage comme s'il était bel et bien capable de sentir son amour et sa tendresse.) Si on le traite bien et qu'on s'occupe de lui, il se battra courageusement contre la mer la plus démontée. Et même quand il aura reçu le coup de grâce, il luttera pour préserver la vie de l'équipage. En revanche, si on le néglige, ignorant les avertissements qu'il donne en permanence, il coulera dans une mer d'huile, sous un ciel d'azur...

Elayne espéra que Rand n'était pas aussi inconstant que ça.

Si c'était le cas, il ne sauterait pas de joie en me voyant et il n'aurait pas envoyé Juilin Sandar pour veiller sur moi.

Mais pourquoi pensait-elle sans cesse à lui ? Il fallait qu'elle s'en empêche. Il était très loin d'elle, et elle ne pouvait rien pour lui.

La Fille-Héritière jeta un coup d'œil à la proue. Thom était parti. Juste avant de sentir Jorin canaliser, elle avait trouvé la clé de l'énigme, au sujet de cet homme. La solution tournait autour de son sourire. Hélas, cette « révélation » lui était sortie de l'esprit. Mais elle comptait bien la retrouver avant d'arriver à Tanchico, même si elle devait harceler le vieil homme. Cela dit, sur un bateau, il ne risquait pas de ne plus être là le lendemain.

— Jorin, quand arriverons-nous à Tanchico ? Les quatre-mâts sont les navires les plus rapides du monde, dit-on, mais qu'est-ce que ça signifie ?

— Tanchico ? Pour mieux servir le Coramoor, nous ne ferons aucune escale. Dans ces conditions, si je parviens à tisser les vents comme il faut – et si la Lumière m'aide à trouver les bons courants – dix jours devraient suffire. Sept ou huit, même, si la grâce de la Lumière nous accompagne.

— Dix jours ? s'écria Elayne. C'est impossible...

Elle avait vu des cartes, tout de même !

Jorin eut un sourire à la fois indulgent et plein de fierté.

— Comme vous l’avez dit, ce sont les vaisseaux les plus rapides du monde. Leurs concurrents les plus redoutables sont une bonne demi-fois plus lents. Les autres ont besoin de deux fois plus de temps pour une traversée... Quant aux caboteurs qui jettent l’ancre chaque nuit, il leur faut dix fois plus de temps !

— Jorin, voudriez-vous m’enseigner ce que je vous ai vue faire ?

La Régente des Vents roula de grands yeux.

— Enseigner à une Aes Sedai ?

— Je n’ai jamais tissé un flux moitié moins gros que les vôtres. Et l’étendue de votre tissage ! Je suis stupéfiée, mon amie.

L’Atha’an Miere dévisagea Elayne comme si elle voulait graver ses traits dans sa mémoire. Puis elle embrassa les doigts de sa main droite et les pressa sur les lèvres de la jeune femme.

— Si la Lumière le veut bien, nous apprendrons l’une de l’autre...



En plein Cœur



Une bonne partie de la noblesse de Tear se pressait dans la grande salle. Sur tout le périmètre, d'énormes colonnes en pierre rouge polie s'élançaient vers les ombres de la voûte, bien au-dessus des lampes d'or suspendues à des chaînes du même métal. Formant un cercle serré sous le dôme même de la salle, les Hauts Seigneurs et les Hautes Dames se distinguaient des divers invités placés par ordre de préséance, les moins importants étant relégués entre les colonnes. Cette assistance uniformément parée de ses plus beaux atours – un feu d'artifice de tenues en velours ou en soie, une explosion de dentelles, de cols et de manches ornementés et de chapeaux pointus – murmurait avec une telle excitation qu'on aurait cru entendre le vacarme produit par un troupeau d'oies. À l'exception des Hauts Seigneurs, pas un seul membre de cette élite n'avait jamais été admis dans ce saint des saints – le Cœur de la Pierre, tout simplement. Et ces privilégiés eux-mêmes y venaient quatre fois par an seulement, ainsi que l'exigeaient la loi et les coutumes.

En ce jour, tous ceux qui étaient présents en ville avaient répondu à l'invitation de leur nouveau seigneur, un homme qui transformait les lois et balayait les coutumes d'un revers de la main.

Dès qu'ils l'identifièrent, les seigneurs et les dames s'écartèrent pour céder le passage à Moiraine. Ainsi, l'Aes Sedai et Egwene avancèrent au milieu d'une haie d'honneur bien involontaire.

L'absence de Lan énervait Moiraine. Quand elle avait besoin de lui, cet homme n'était pas du genre à se volatiliser. À l'accoutumée, il veillait sur elle comme si elle avait été incapable de survivre seule plus de quelques minutes. Sans le lien qui lui permettait de sentir qu'il n'était pas bien loin de la Pierre, elle se serait franchement inquiétée.

Lan luttait contre ce lien avec autant d'ardeur qu'il en mettait jadis à combattre les Trollocs dans la Flétrissure. Mais qu'il le veuille ou non, la jeune femme le tenait – pieds et poings liés, aurait-on pu dire, même si l'image ne rendait pas vraiment compte d'une dépendance réciproque. Tenter de briser ce lien, en tout cas, revenait à vouloir déchirer de l'acier à mains nues...

Moiraine n'était pas jalouse, au sens précis du terme, mais elle n'entendait pas renoncer sans combattre à un compagnon, un protecteur et un défenseur qui lui était fidèle depuis tant d'années.

J'ai fait ce qui s'imposait, voilà tout... Elle l'aura si je meurs, et pas avant. Mais où est-il ? Et que fait-il ?

Une femme en robe rouge avec dentelle et fraise – une Dame du Royaume au visage chevalin nommée Leitha – s'écarta du passage de Moiraine avec un empressement à l'évidence moqueur. Sans

ralentir, l'Aes Sedai la foudroya du regard et la femme tressaillit puis baissa les yeux.

Moiraine prit note de cet excellent résultat. Ces gens avaient le droit de haïr les Aes Sedai, mais elle n'avait aucune intention de supporter des humiliations voilées et des défis ouvertement lancés.

Cerise sur le gâteau, les autres nobles reculèrent tous d'un pas après avoir assisté à la subtile défaite de Leitha.

— Tu es sûre qu'il n'a rien laissé filtrer sur ce qu'il compte annoncer ? demanda Moiraine à mi-voix.

Dans le vacarme, personne n'avait pu l'entendre à plus de trois pas. Exactement la distance que les Teariens gardaient entre elle et eux, désormais. Une bonne chose, parce qu'elle détestait qu'on l'espionne.

— Rien du tout, confirma Egwene sur le même ton.

Elle semblait aussi agacée que Moiraine. Au détail près qu'elle le montrait...

— J'ai entendu des rumeurs...

— Des rumeurs ? De quelle sorte, Moiraine Sedai ?

En matière de contrôle de sa voix et de ses expressions, Egwene avait encore de gros progrès à faire. De toute évidence, elle n'avait pas eu vent des récits qui couraient au sujet de Deux-Rivières. Parier que Rand était dans le même cas, en revanche, aurait été des plus hasardeux.

— Tu devrais l'amener à se confier à toi, dit Moiraine. Il a besoin d'une oreille attentive. Parler de ses problèmes avec une personne de confiance lui ferait du bien.

Egwene coula un regard de biais à l'Aes Sedai. Pour de si grosses ficelles, elle devenait un peu trop subtile, lui semblait-il. Cela dit, Moiraine parlait d'or. Rand avait besoin que quelqu'un l'écoute et le soulage ainsi de son fardeau. Bref, la suggestion n'était pas sans valeur.

Sauf que...

— Il ne se confiera à personne, Moiraine. Il cache ses maux et espère s'en débarrasser avant que quiconque les remarque. (Egwene ne put contenir plus longtemps sa colère.) Espèce de crétin au cerveau plein de laine !

Moiraine éprouva une fugitive compassion pour sa compagne. Comment attendre d'Egwene qu'elle accepte de voir Rand marcher bras dessus bras dessous avec Elayne, et l'embrasser dans tous les coins sombres dès qu'il en avait l'occasion ? Et encore, la jeune villageoise ne savait pas tout...

Ce moment d'empathie ne dura pas. Egwene avait bien trop de choses essentielles à faire pour pleurer sur ce qu'elle n'avait aucune chance d'avoir de toute façon.

Elayne et Nynaeve devaient déjà être à bord du quatre-mâts, très loin de Tear. Grâce à ce voyage, Moiraine espérait apprendre si ses soupçons au sujet des Régentes des Vents étaient fondés. Un bénéfice mineur de l'opération, cependant... Si les choses se passaient mal, les deux jeunes femmes avaient au moins assez d'argent pour s'acheter un bateau et louer un équipage – avec ce qu'on entendait dire sur Tanchico, ça risquait bien de s'imposer – avec des réserves suffisantes pour verser tous les pots-de-vin hélas incontournables quand on traitait avec les fonctionnaires du Tarabon.

La chambre de Thom Merrilin était vide. Selon les informateurs de Moiraine, le trouvère était sorti de la Pierre en maugréant d'abondance au sujet de Tanchico. En homme d'expérience, il s'assurerait que les deux femmes recrutent un bon équipage et s'adressent aux fonctionnaires idoines.

En ce qui concernait les sœurs noires, le plan « Mazrim Taim » prêté à Liandrin était bien plus probable que la fumeuse option « Tanchico ». Avec les messages envoyés à la Chaire d'Amyrlin, Moiraine avait fait ce qu'il fallait pour parer la menace. L'autre possibilité, bien plus hypothétique

– un mystérieux danger tapi à Tanchico –, était tout à fait dans les cordes de Nynaeve et d’Elayne. Avantage non négligeable, elles ne traîneraient plus dans les jambes de Moiraine et seraient très loin de Rand. Quel dommage qu’Egwene ait refusé de les accompagner... Tar Valon aurait été l’endroit idéal pour les trois femmes, mais Tanchico aurait fait l’affaire, faute de mieux.

— Puisqu’on parle de crétinisme, as-tu l’intention de t’accrocher à ce projet insensé de voyage dans le désert des Aiels ?

— Oui, répondit Egwene avec une inébranlable conviction.

Cette gamine avait urgemment besoin de retourner à la tour pour achever sa formation.

Certes, mais qu’est-ce qui est passé par la tête de Siuan ? Quand j’aurai l’occasion de le lui demander, elle me servira sûrement un de ses proverbes à base de bateaux et de poissons...

Cela dit, Egwene ne traînerait bientôt plus dans les jambes de Moiraine, et l’Aielle veillerait sur elle. Avec un peu de chance, les Matriarches réussiraient à lui apprendre quelque chose sur son don de Rêveuse. La lettre que ces femmes avaient envoyée à Moiraine était vraiment stupéfiante, même si l’Aes Sedai n’avait pas pu s’offrir le luxe de tenir compte du dixième de ce qu’elle disait. En tout cas, l’expédition d’Egwene dans le désert des Aiels pouvait se révéler bénéfique, à long terme.

La dernière rangée de nobles s’écarta, dévoilant l’espace qui restait libre au milieu de la salle. Ici, le malaise des Teariens était plus palpable. Alors que certains contemplaient la pointe de leurs chaussures comme des enfants boudeurs, d’autres regardaient dans le vide, comme s’ils refusaient d’avoir vraiment conscience du lieu où ils étaient.

L’endroit où était conservée *Callandor*, avant que Rand s’en empare. Sous ce dôme, pendant plus de trois mille ans, sans que nul la touche, parce que seul le Dragon Réincarné en aurait un jour le pouvoir. Depuis toujours, à Tear, les gens avaient des réticences à admettre que le Cœur de la Pierre existait...

— La pauvre femme..., murmura Egwene.

Moiraine suivit le regard de sa compagne.

Bien que son époux n’eût pas encore rendu le dernier soupir, la Haute Dame Alteima était déjà tout de blanc vêtue – de la coiffe à la fraise en passant par la robe – comme le voulait la tradition en matière de deuil. Très mince et fort jolie, son sourire mélancolique ajoutant au charme que lui conféraient ses grands yeux marron et sa longue chevelure brune, elle était sans nul doute la noble dame la plus empreinte de dignité de l’assemblée.

Une femme très grande, aux yeux de Moiraine – sans doute encline à étalonner les autres à l’aune de sa taille, inférieure à la normale au Cairhien, où les gens n’étaient pourtant pas bien grands – et dotée d’une poitrine un peu trop généreuse.

— Oui, une pauvre femme..., souffla Moiraine, mais sans une once de sympathie.

Constater qu’Egwene n’avait pas encore assez évolué pour voir systématiquement sous la surface des choses avait quelque chose de rassurant. Cela dit, la jeune femme était déjà bien plus avancée qu’elle aurait dû l’être. Il restait à la modeler avant de la plonger dans un bain de trempe, comme tout bon acier.

Thom n’avait pas été clairvoyant avec Alteima. Ou avait-il volontairement fermé les yeux ? Ce trouvère avait d’étranges réticences quand il s’agissait de s’en prendre aux femmes. La Haute Dame Alteima, en réalité, était bien plus dangereuse que son mari ou son amant – deux marionnettes qu’elle avait manipulées avec un talent consommé. En Tear, il n’existait peut-être personne de plus dangereux qu’elle. À coup sûr, elle ne tarderait pas à se trouver d’autres pantins. Tirer les ficelles

dans l'ombre était son style, et elle n'en changerait pas. Tôt ou tard, il faudrait la neutraliser.

Moiraine balaya du regard les rangées de nobles jusqu'à ce qu'elle localise Estanda, superbe dans une robe de soie jaune rehaussée de fil d'or et ornée d'une fraise couleur ivoire – sans oublier la petite coiffe assortie. Son incontestable beauté ternie par une gravité tendue, elle jetait de temps en temps des regards glaciaux à Alteima. Entre ces deux femmes, le stade de la simple rivalité était depuis longtemps dépassé. Entre deux hommes, tant d'inimitié aurait déjà été lavée dans le sang à l'occasion d'un duel. Si cet antagonisme pouvait être poussé à son maximum, Alteima n'aurait sûrement plus le temps de comploter contre Rand.

Un instant, Moiraine regretta d'avoir envoyé Thom en mission. En règle générale, elle préférait déléguer les intrigues mineures à d'excellents exécutants tels que le trouvère. Mais ce saltimbanque avait trop d'influence sur Rand, qui devait exclusivement dépendre des conseils de l'Aes Sedai. Et ce fichu garçon était déjà assez difficile à gérer tout seul !

N'était-ce pas Thom qui l'avait convaincu de régner sur Tear au lieu de passer à des choses plus importantes ? Mais c'était terminé, désormais. Jusqu'à nouvel ordre, Thom ne pouvait plus nuire, et on verrait plus tard comment le neutraliser une bonne fois pour toutes. L'épine dans le pied de Moiraine, c'était Rand. Qu'allait-il donc annoncer ?

— Où est-il ? s'impatienta l'Aes Sedai. On dirait qu'il maîtrise le premier talent des rois : faire attendre les autres.

Moiraine s'avisa qu'elle avait parlé à voix haute quand Egwene lui jeta un regard étonné. Aussitôt, elle chassa toute trace d'agacement de son visage. Rand finirait par se montrer et elle découvrirait ce qu'il avait à dire. En même temps que tout le monde... De quoi grincer des dents, tout de même ! Ce crétin aveugle de gamin, lancé à la course dans la nuit sans se soucier des gouffres où il pouvait tomber, entraînant le monde dans sa chute. Au minimum, Moiraine espérait l'empêcher de voler au secours de son maudit village. Il en brûlait d'envie, mais c'était un luxe qu'il ne pouvait pas s'offrir.

À moins qu'il ne soit toujours pas informé des derniers événements. On pouvait toujours espérer...

En face des deux femmes, Mat attendait lui aussi l'arrivée du Dragon Réincarné. La crinière en bataille, les mains dans les poches, sa veste verte à col montant à demi déboutonnée, il fixait la pointe de ses bottes éraflées de toutes parts. Bref, l'exact opposé de l'élégance tatillonne de l'assistance. Voyant du coin de l'œil que Moiraine le regardait, il s'agita nerveusement puis lui adressa un de ses sourires pleins de morgue et de défi.

Au moins il était là, sous l'œil attentif de l'Aes Sedai. Habile à échapper aux espions, ce jeune homme était un souci permanent et une source quotidienne de lassitude. Sans jamais montrer qu'il avait repéré un informateur, il avait l'art de se volatiliser à tout moment et dans toutes les circonstances.

— Il doit dormir tout habillé, souffla Egwene, choquée. Une sorte de coquetterie à l'envers... Mais je me demande où est Perrin. (Elle se dressa sur la pointe des pieds pour sonder l'assistance.) Je ne le vois pas.

Moiraine tenta elle aussi de localiser l'apprenti forgeron, mais elle ne parvint pas à voir grand-chose au-delà de la première rangée de nobles. Si Lan avait été tout au fond, à l'ombre des colonnes, elle ne l'aurait pas vu... L'Aes Sedai ne tenta pas de se grandir et ne sauta pas sur place comme un enfant inquiet d'avoir perdu ses parents dans la foule. Lorsqu'elle lui mettrait la main dessus, le

Champion aurait droit à un sermon qu'il ne serait pas près d'oublier. Alors que Nynaeve le tirait dans un sens, des *ta'veren* le tirant dans l'autre – en tout cas, un *ta'veren* en la personne de Rand –, elle se demandait parfois comment leur lien pouvait encore résister. Cela dit, le temps que Lan passait avec Rand n'était pas perdu, car cela ajoutait un fil à la marionnette.

— Perrin doit être avec Faile, dit Egwene. Je suis sûre qu'il n'a pas filé, parce qu'il a le sens du devoir.

Sur ce point-là, le jeune homme était presque aussi fiable qu'un Champion. Du coup, Moiraine ne le faisait pas surveiller, contrairement à Mat.

— Faile a tenté de le convaincre de partir, mon enfant. Allons, n'aie pas l'air surprise ! Ils passent leur temps à parler et à se disputer quand ils se croient hors de portée d'oreille.

— Je ne suis pas surprise, mais j'ai du mal à croire que Faile essaie de le détourner de ce qu'il sait être son devoir.

— Elle ne voit peut-être pas les choses comme lui...

Au début, Moiraine elle-même n'avait pas pris la mesure de la situation. Trois *ta'veren* du même âge et nés dans le même village. Comment avait-elle pu ne pas voir qu'ils devaient être liés ? Depuis qu'elle en avait pris conscience, tout était devenu beaucoup plus compliqué. Comme si elle avait tenté de jongler avec trois balles colorées de Thom d'une seule main et avec un bandeau sur les yeux. Le trouvère en était capable, certes, mais elle n'aurait même pas voulu essayer en rêve.

Sur les *ta'veren*, l'Aes Sedai ne disposait d'aucune indication. Les prophéties ne mentionnaient même pas l'existence de ces compagnons du Dragon Réincarné...

— J'aime bien Faile, dit Egwene. Elle fait du bien à Perrin. Et ses sentiments pour lui sont très profonds.

— Oui, c'est ce qu'il paraît, en tout cas...

Si Faile devenait trop encombrante, Moiraine aurait avec elle une petite conversation sur les secrets qu'elle cachait à Perrin. Ou elle confierait cette mission à un de ses espions. Dans tous les cas, la démarche suffirait à neutraliser la jeune femme.

— Vous dites ça sans conviction, Moiraine. Pourtant, ces deux-là s'aiment pour de bon ! Seriez-vous incapable de le revoir ? Face à un sentiment sincère, ne pouvez-vous donc pas ouvrir les yeux ?

Moiraine gratifia Egwene d'un regard qui la remit sans douceur à sa place. Cette gamine ne savait rien et elle se croyait omnisciente. Alors qu'elle allait le lui rappeler sur un ton rien moins qu'aimable, Moiraine entendit des murmures et des petits cris de surprise – voire de peur – courir dans les rangs de nobles.

Avec la plus grande hâte, et en se bousculant d'abondance, la foule se fendit en deux pour céder le passage à Rand. Marchant à grandes enjambées, le regard rivé devant lui, le Dragon Réincarné portait *Callandor* au creux de son bras droit, comme il l'eût fait d'un sceptre.

Le suivant comme son ombre, une centaine d'Aiels armés jusqu'aux dents, leur *shoufa* autour de la tête et leur voile noir sur le visage, avaient incité les Hauts Seigneurs et les Hautes Dames à ne pas faire d'obstruction.

Au premier rang, juste derrière Rand, Moiraine crut reconnaître Rhuarc à sa gestuelle et à sa démarche. À cette exception près, les guerriers n'étaient plus qu'un groupe anonyme résolu à tuer s'il le fallait. Quoi qu'il ait décidé d'annoncer, Rand entendait à l'évidence étouffer dans l'œuf toute résistance.

Alors que son escorte s'immobilisait, Rand vint se camper au centre de la zone circulaire, sous le

dôme. Très lentement, il balaya l'assistance du regard. Surpris de voir Egwene – et peut-être même ému –, il eut un sourire agressif à l'intention de Moiraine. En revanche, son visage s'illumina lorsqu'il reconnut Mat. Et quand ils se sourirent, les deux jeunes hommes ressemblèrent soudain à des gamins facétieux.

Plus blêmes les uns que les autres, les nobles ne savaient plus s'ils devaient regarder le Dragon Réincarné, *Callandor* au creux de son bras, ou les Aiels voilés de noir.

Deux images de la mort qui risquait de les frapper, si les choses tournaient mal...

— Le Haut Seigneur Sunamon, commença Rand sans préambule, faisant sursauter le noble bedonnant en question, m'a garanti qu'il signerait avec Mayene un traité respectant strictement les consignes que je lui ai données. Bien entendu, il me l'a garanti sur sa vie.

Rand éclata de rire, comme s'il venait de lancer une bonne blague. L'assistance rit de bon cœur avec lui, à l'exception notable de Sunamon, verdâtre comme s'il allait être malade.

— S'il échoue, continua Rand, il a accepté de finir au bout d'une corde, et c'est exactement ce qui lui arrivera.

Les rires moururent et Sunamon vacilla sur ses jambes.

Les poings serrant le devant de sa robe, Egwene lança à Moiraine un regard perplexe. Impassible, l'Aes Sedai se contenta d'attendre la suite. À coup sûr, Rand n'avait pas convoqué toute la noblesse du coin pour évoquer un traité ou menacer de pendaison un gros crétin suant de peur.

À toutes fins utiles, Moiraine se força à lâcher le devant de sa propre robe.

Rand pivota sur lui-même, sondant tous les visages du premier rang.

— Grâce à ce traité, nous aurons bientôt des bateaux pour convoyer vers l'ouest notre grain et trouver ainsi de nouveaux marchés. (Il y eut quelques murmures approuvateurs, vite étouffés.) Mais ce n'est pas tout : les armées de Tear vont se mettre en mouvement.

Des cris montèrent de la foule, se perdant dans les profondeurs de la voûte. Les hommes, y compris les Hauts Seigneurs, jetèrent en l'air leur chapeau et brandirent rageusement le poing. Aussi ravies que les mâles, les femmes sourirent aux anges et embrassèrent sur les deux joues les héros potentiels du futur conflit. Apparemment submergées par l'émotion, elles reniflèrent discrètement la petite fiole de sels dont aucune Tearienne digne de ce nom ne se séparait jamais. Comme si la perspective d'une boucherie avait pu émouvoir ces femmes de tête dépourvues de cœur.

— Mort à l'Illian ! Mort à l'Illian !

Moiraine vit bouger les lèvres d'Egwene, dont les paroles se perdirent dans le vacarme – mais l'Aes Sedai les comprit quand même.

— Non, Rand, non... Je t'en prie, non !

Mat plissait le front, son déplaisir évident. À part les Aiels et le Dragon lui-même, seuls les deux jeunes gens de Champ d'Emond ne participaient pas à la jubilation générale.

Un peu de sueur perlant sur son front, Rand affichait un sourire méprisant. À cette vue, qui ne la surprit pas, Moiraine devina qu'il était loin d'en avoir terminé.

Quand il leva la main gauche, le silence se fit lentement, les premiers rangs incitant les autres à se taire.

— Nos armées partiront pour le nord et entreront au Cairhien. Le Haut Seigneur Meilan les commandera et les Hauts Seigneurs Gueyam, Aracome, Hearne, Maracomm et Simaan le seconderont. Cette expédition sera généreusement financée par le Haut Seigneur Torean, de loin le plus prospère d'entre vous. Bien entendu, il accompagnera les troupes pour s'assurer que son argent n'est pas jeté

par les fenêtres.

Un lourd silence ponctua cette déclaration. Personne ne broncha, même si Torean semblait avoir quelque peine à tenir sur ses jambes.

Moiraine tira mentalement son chapeau à Rand. En éloignant ces sept hommes, il étouffait dans l'œuf les sept complots les plus dangereux actuellement en cours contre lui. Cerise sur le gâteau, les sept gaillards s'entendaient bien trop mal pour ourdir entre eux une huitième machination.

Thom Merrilin avait très bien conseillé Rand. Et à l'évidence, les espions de Moiraine avaient manqué quelques notes glissées par le trouvère dans la poche du jeune homme.

Mais le reste de ce plan ? Car enfin, c'était de la folie. À coup sûr, Rand n'avait pas pu trouver ces réponses-là de l'autre côté du *ter'angreal*.

De toute évidence, Meilan abondait dans le sens de l'Aes Sedai, même si c'était pour des raisons différentes.

Prenant son courage à deux mains, il avança d'un pas, hésita, puis commença d'une voix tremblante :

— Mon seigneur Dragon...

Luttant contre la panique, il recouvra un peu de contrôle et continua d'un ton moins craintif :

— Mon seigneur Dragon, se mêler d'une guerre civile, c'est s'engager dans des sables mouvants. Une dizaine de factions s'affrontent pour conquérir le Trône du Soleil. Les alliances changent sans cesse, et les trahisons sont quotidiennes. En plus de ça, le Cairhien est infesté de bandits comme un sanglier est infesté de puces. Les paysans crèvent de faim après avoir épuisé les terres. Selon mes sources, ils mangent aujourd'hui de l'écorce et des feuilles. Seigneur Dragon, le mot « borbier » paraît insuffisant pour décrire...

— Tu ne veux donc pas étendre la domination de Tear jusqu'à la Dague de Fléau de sa Lignée, Meilan ? Eh bien, je t'en félicite. Moi, je sais qui je veux voir sur le Trône du Soleil... Tu ne pars pas conquérir, Meilan, mais restaurer l'ordre et la paix. Au passage, tu nourriras la population. Les silos de Tear débordent – impossible de vendre de telles quantités, tu le sais bien. Cette année, les récoltes seront tout aussi généreuses, sauf si tu me désobéis... Les paysans du Cairhien ne devront plus manger de l'écorce, seigneur Meilan.

Le Haut Seigneur voulut argumenter, mais Rand saisit *Callandor* et orienta sa pointe de cristal sur lui.

— Une question, Meilan ?

Le Haut Seigneur secoua la tête, puis il recula, s'immergeant dans la foule comme s'il voulait disparaître.

— Je savais qu'il ne déclencherait pas une guerre ! s'exclama Egwene. Je le savais !

— Tu crois que cette aventure-là sera moins monstrueuse ? marmonna Moiraine.

Que mijotait donc le fichu garçon ? Au moins, il n'avait pas l'intention de voler au secours de son village pendant que les Rejetés envahissaient le reste du monde.

— Il y aura quand même des montagnes de cadavres, petite... Tu ne verras aucune différence entre cette folie et une guerre...

Même s'il n'avait pas obtenu une victoire éclatante, Rand aurait gagné du temps en attaquant l'Illian et Sammael. Un répit suffisant pour apprendre à contrôler son pouvoir, sans compter l'occasion d'abattre un de ses plus puissants ennemis – entre autres avantages. Mais qu'allait lui apporter son plan ? La paix au Cairhien et la fin d'une famine ? En d'autres temps, Moiraine aurait

applaudi des deux mains, car il s'agissait de sa terre natale. Mais cette mission humaniste était absurde, dans les conditions présentes. Une inutile boucherie, au lieu d'affronter un adversaire qui risquait de frapper Rand à la première occasion. Pourquoi cette décision ? Lanfear y était-elle pour quelque chose ? Qu'avait-elle dit à Rand ? Que lui avait-elle fait ?

Les sangs glacés, Moiraine songea qu'elle devrait surveiller Rand d'encore plus près, désormais. Pas question de le laisser se tourner vers les Ténèbres.

— Au fait, dit Rand, comme si quelque chose lui revenait, sauf erreur de ma part, les soldats ne sont pas très doués pour nourrir les miséreux, non ? Pour cette mission, je verrais bien une femme de cœur. Ma dame Alteima, désolé de vous perturber en un moment pareil, mais accepteriez-vous ce sacerdoce ? Une nation à nourrir, ce n'est pas rien.

Et c'est un excellent moyen d'augmenter son pouvoir..., songea Moiraine.

La première erreur de Rand. À part sa décision d'aller au Cairhien plutôt que d'attaquer l'Illian...

De retour à Tear, Alteima serait sûrement sur un pied d'égalité avec Meilan ou Gueyam... et prête à comploter de plus belle. Et si Rand n'était pas prudent, elle l'aurait fait assassiner avant ça. Un accident bienvenu pouvait toujours se produire au Cairhien.

Alteima fit une élégante révérence, sa robe blanche en éventail, et parvint à dissimuler presque complètement sa surprise.

— Si le seigneur Dragon ordonne, j'obéis avec le plus grand plaisir.

— Je n'en ai jamais douté, lâcha froidement Rand. Malgré tout l'amour que vous avez pour lui, vous ne voudrez pas que votre mari vous accompagne au Cairhien. Pour un malade, le voyage serait bien trop éprouvant. J'ai pris la liberté de le faire transférer dans les appartements de la Haute Dame Estanda. Elle s'occupera de lui en votre absence et l'enverra vous rejoindre dès qu'il sera rétabli.

Estanda eut un petit sourire qui en disait long sur sa jubilation. Alteima roula de grands yeux et bascula en arrière, tombant comme une masse.

Moiraine hocha pensivement la tête. Rand s'était endurci, ça ne faisait aucun doute. Il était bien plus dangereux, désormais...

Egwene fit mine de voler au secours d'Alteima, mais Moiraine la retint par le bras.

— C'est l'émotion, rien de plus... J'ai déjà vu ça. Et de nobles dames s'occupent déjà d'elle.

Plusieurs femmes, agenouillées près d'Alteima, lui tapotaient les poignets et les mains ou lui passaient sous le nez une fiole de sels. La Haute Dame toussa, rouvrit les yeux... et faillit défaillir de nouveau quand elle vit qu'Estanda la toisait de toute sa hauteur.

— Rand vient de faire quelque chose de très intelligent, dit Egwene. Et de très cruel. Il a toutes les raisons d'avoir l'air honteux.

De fait, le Dragon ne semblait pas très fier de lui. Sans doute parce qu'il était moins dur qu'il le pensait.

— C'était pourtant mérité..., fit remarquer Moiraine.

Egwene était décidément prometteuse, même si elle ne comprenait pas tout pour l'instant. Mais elle avait encore besoin d'apprendre à contrôler ses émotions afin de faire la distinction entre ce qu'elle aurait désiré faire et ce qu'il fallait absolument faire.

— Espérons qu'il en a fini avec l'intelligence pour aujourd'hui...

Dans la grande salle, très peu de gens avaient compris ce qui venait de se passer – n'était que l'évanouissement d'Alteima avait bouleversé le seigneur Dragon.

Aux derniers rangs, quelques voix crièrent « Mort au Cairhien », mais personne ne reprit ce mot d'ordre parfaitement stupide.

— Avec toi pour nous guider, seigneur Dragon, nous dominerons le monde ! brailla un jeune type qui soutenait à demi Torean.

C'était Estean, le fils aîné du Haut Seigneur. Le visage verruqueux ne pouvait pas tromper, malgré la banalité des traits...

Comme si on l'arrachait à une profonde méditation, Rand releva la tête.

— Je ne serai pas avec vous, dit-il, semblant perturbé ou peut-être un rien agacé. Je vais m'absenter quelque temps.

Dans un silence de mort, tous les regards se rivèrent sur le seigneur Dragon. Les yeux baissés sur *Callandor*, Rand la porta soudain au niveau de ses yeux. La sueur ruisselant à présent sur son visage, il déclara :

— La Pierre abritait *Callandor* avant que je vienne et elle la protégera jusqu'à mon retour.

L'épée transparente brilla entre les mains de Rand. Orientant sa pointe vers le sol, il enfonça la lame dans la pierre. Alors qu'une gerbe d'étincelles jaillissait en direction de la voûte, la Pierre tout entière trembla, renversant comme des quilles les nobles dames et les dignes seigneurs.

Tandis que l'onde de choc continuait à faire trembler les murs, Moiraine se dégagea d'Egwene et se releva. Qu'avait encore fait Rand ? Et pourquoi ? Quant à s'absenter... C'était le pire cauchemar de l'Aes Sedai.

À part les Aiels, qui s'étaient déjà tous relevés, les autres personnes présentes gisaient encore sur le sol. À l'exception de Rand, bien entendu. Un genou en terre, il serrait à deux mains la poignée de *Callandor*, la moitié de la lame enfoncée dans le sol. L'arme était de nouveau en « simple » cristal, comme si rien n'était arrivé.

Le visage luisant de sueur, Rand lâcha l'épée, ouvrant les doigts autour de la poignée jusqu'à ce qu'ils l'entourent sans la toucher. Un moment, Moiraine crut qu'il allait les refermer sur l'arme, mais il se força à se relever.

Oui, il avait dû faire un effort pour se redresser. L'Aes Sedai l'aurait juré.

— Regardez-la pendant que je serai absent, dit Rand.

Sa voix était un peu plus aiguë, comme à l'époque où Moiraine l'avait déniché dans son village. Mais sans avoir perdu l'assurance ni la fermeté qu'elle exprimait quelques instants plus tôt.

— Oui, regardez-la et pensez à moi, vous rappelant que je reviendrai pour elle. Si quelqu'un veut prendre ma place, il lui suffira de retirer cette épée du sol. (Il agita un index à l'intention de la foule et eut un sourire presque malicieux.) Mais ne perdez jamais de vue le prix de l'échec.

Sur ces mots, Rand sortit de la salle, les Aiels sur ses talons. Les yeux rivés sur l'épée plantée au cœur de la salle, les Teariens se relevèrent très lentement. Mourant d'envie de fuir à toutes jambes, ils étaient trop effrayés pour le faire, semblait-il.

— Ce... ce... cet homme ! cria Egwene tout en époussetant le devant de sa robe verte. Est-il fou ? (Elle porta une main à sa bouche.) Moiraine, dites-moi que non ! Pas encore, n'est-ce pas ?

— La Lumière fasse que non..., souffla l'Aes Sedai.

Elle non plus ne pouvait détourner le regard de l'épée. Que la Lumière emporte ce fichu garçon ! Pourquoi n'était-il pas resté le jeune homme aimable et docile qu'elle avait rencontré à Champ d'Emond ?

— Mais je vais m'en assurer, ajouta Moiraine en emboîtant le pas à Rand.

Egwene à ses côtés, elle le rattrapa rapidement dans un grand couloir aux murs ornés de tapisseries. Leur voile abaissé, les Aiels s'écartèrent pour laisser passer les deux femmes. Au passage, ils les gratifièrent du regard noir qu'ils réservaient immanquablement aux Aes Sedai.

Comment pouvaient-ils manifester tant de méfiance à Moiraine et suivre aveuglément Rand ? Pour le savoir, il aurait fallu avoir à leur sujet davantage que des bribes d'informations. Mais ils répondaient surtout aux questions qui n'avaient aucun intérêt pour Moiraine. Ses informateurs ne recueillaient rien et elle n'avait pas obtenu plus de résultats par elle-même. Pour ne rien arranger, son réseau d'espions avait baissé les bras. Une réaction normale depuis qu'on avait retrouvé une femme, ligotée et bâillonnée, pendue par les pieds aux créneaux, avec une vue imprenable sur un à-pic de quelque quatre cents pieds. Il y avait eu aussi l'étrange disparition d'un homme, certes, mais ce n'était rien comparé à l'effet dissuasif qu'avait eu la « miraculée », qui refusait obstinément de quitter le rez-de-chaussée. Pour la neutraliser, Moiraine l'avait envoyée en mission en rase campagne...

Comme les Aiels, Rand ne daigna pas ralentir quand les deux femmes arrivèrent à sa hauteur. Lui aussi leur jeta un regard méfiant – mais pas de la même nature que celui des guerriers – où brillait également quelque chose qui ressemblait à de la colère.

— Je te croyais partie, dit-il à Egwene. Avec Elayne et Nynaeve... Tu aurais dû les accompagner. Même Tanchico est un endroit moins... Pourquoi es-tu restée ?

— Je ne vais pas traîner ici, répondit Egwene. Je pars pour le désert des Aiels avec Aviendha. À Rhuidean, j'étudierai avec les Matriarches.

Rand faillit s'emmêler les jambes à la mention du désert des Aiels. Jetant un coup d'œil à la jeune femme, il repartit de plus belle, sa façade d'impassibilité reconstruite. En réalité, il faisait plutôt penser à une bouilloire, la vapeur commençant à soulever le couvercle.

— Tu te rappelles quand on nageait dans le bois de l'Eau ? demanda-t-il. J'aimais faire la planche dans une mare en pensant que mon travail le plus épuisant consistait à labourer un champ – ou peut-être à tondre les moutons. Tondre du matin au soir sans même s'arrêter pour manger, puis passer au rouet...

— Le filage..., soupira Egwene. Je détestais ça encore plus que de briquer les sols. Tordre les fils fait si mal aux doigts...

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda Moiraine, arrachant les deux jeunes gens à leurs souvenirs d'enfance.

Rand coula un regard en biais à l'Aes Sedai et la gratifia d'un sourire qui aurait pu être « signé » Mat Cauthon.

— Aurais-je dû la condamner à la potence parce qu'elle a tenté de tuer un homme qui complotait contre moi ? Ça aurait été plus juste que ce que j'ai fait ? (Le sourire s'effaça.) Qu'est-ce qui est juste dans mes actes ? Sunamon sera pendu s'il échoue. Parce que j'en ai décidé ainsi. Il le mérite, après avoir tenté de s'enrichir sans penser que son peuple crevait de faim. Mais il n'ira pas au gibet pour ça. Il sera pendu parce que je l'ai décidé. Sur mon ordre.

Egwene posa une main sur le bras de Rand, mais Moiraine refusa de le laisser se défilier ainsi.

— Tu sais très bien que je ne parle pas de ça.

Le jeune homme acquiesça. Cette fois, son sourire avait tout du rictus.

— *Callandor*... Avec cette arme entre les mains, rien ne m'est impossible. Je le sais, mais j'ai pourtant l'impression qu'un poids a été enlevé de mes épaules. C'est difficile à comprendre, pas

vrai ?

Moiraine n'en serait pas disconvenue, même si elle trouvait dérangement qu'il puisse lire dans ses pensées.

— Mais tout ça vient des prophéties, c'est donc plutôt rassurant.

« Dans le Cœur son épée il plante

Pour que des cœurs restent loyaux.

L'en tirer c'est prendre sa suite

Mais qui peut saisir cette lame ? »

» Impossible d'être plus fidèle aux prophéties, non ?

— Tu oublies un détail, siffla Moiraine. Quand tu t'es emparé de *Callandor*, réalisant une prophétie, les protections qui lui ont permis de t'attendre pendant plus de trois mille ans ont disparu. Désormais, elle n'est plus l'Épée Qui Ne Peut Pas Être Touchée. Je pourrais la dégager avec le Pouvoir, Rand. Et il en va de même pour n'importe quel Rejeté. Que se passerait-il si Lanfear revenait ? Elle ne pourrait pas utiliser *Callandor*, exactement comme moi, mais rien ne l'empêcherait de la voler.

Rand ne réagit pas à la mention de la Rejetée. Parce qu'il ne la redoutait pas ? Dans ce cas, il était un triste abruti... Ou pour une autre raison ?

— Si Sammael ou un autre Rejeté mettent la main sur *Callandor*, ils pourront la brandir tout aussi bien que toi. Imagine-toi face à la puissance que tu as abandonnée avec tant de légèreté. Pense au parti qu'en tireraient les Ténèbres.

— J'espère presque que nos ennemis essaieront..., souffla Rand, des nuages d'orage passant dans son regard. Une surprise attend quiconque tenterait d'arracher *Callandor* du sol en canalisant le Pouvoir. Moiraine, n'envisagez surtout pas de l'emporter à la tour pour la mettre en sécurité. Mon piège ne peut pas trier le bon grain de l'ivraie. Le Pouvoir le déclenche puis le retend, afin qu'il soit prêt à se refermer. Car je n'abandonne pas à tout jamais *Callandor*. Juste le temps de... (Rand prit une profonde inspiration.) L'épée restera là où elle est jusqu'à mon retour. En demeurant ici, rappelant aux gens qui je suis et ce que je suis, elle m'épargnera de devoir revenir avec une armée. J'aurai ainsi une sorte de port d'attache, avec des gens comme Sunamon ou Alteima pour m'accueillir quand je me remontrerais. Si Alteima survit à la justice de son mari et d'Estanda – et si Sunamon échappe à la mienne. Quel nid de vipères, au nom de la Lumière !

Rand ne pouvait pas rendre son piège sélectif, ou il ne le voulait pas ? Résolue à ne pas sous-estimer le talent du jeune homme, Moiraine décida pourtant que *Callandor*, s'il refusait de la brandir, devait attendre qu'il change d'avis à l'abri de la Tour Blanche et nulle part ailleurs.

Mais l'arme devrait l'attendre jusqu'à quand ? Il avait failli le préciser, se retenant à la dernière seconde.

— Où vas-tu donc ? demanda Moiraine. À moins que ce soit encore un de tes secrets.

Décidée à ne pas le laisser s'échapper une nouvelle fois, et à le détourner de sa destination s'il projetait de filer en douce pour rejoindre Deux-Rivières, l'Aes Sedai fut surprise par la réponse de Rand :

— Ce n'est pas un mystère, Moiraine. En tout cas, pas pour vous deux.

Rand chercha le regard d'Egwene et lâcha un seul nom :

— Rhuidean.

Les yeux ronds, la jeune femme parut stupéfiée, comme si elle entendait ce nom pour la première

fois. Moiraine elle-même en resta sans réaction. Des murmures coururent parmi les Aiels, mais quand l'Aes Sedai fut assez revenue de sa surprise pour les regarder, ils affichaient de nouveau leur éternelle impassibilité.

Moiraine aurait voulu qu'ils s'en aillent, mais ils ne lui auraient pas obéi et elle refusait de demander au jeune homme de les renvoyer. Quémander des faveurs ne l'aiderait pas, surtout quand il y avait de fortes chances qu'elle se fasse envoyer sur les roses.

— Tu n'es pas un chef de tribu aielle, Rand, et tu n'as pas besoin d'en devenir un. Ton combat se déroule de ce côté du Mur du Dragon. Sauf si... Est-ce lié aux réponses que tu as obtenues dans le *ter'angreal* ? Le Cairhien d'abord, *Callandor* ensuite et Rhuidean pour finir ? Je t'ai averti que ces réponses pouvaient se révéler... énigmatiques. Si tu les interprètes mal, ça risque d'être une erreur mortelle. Et pas seulement pour toi.

— Il faut me faire confiance, Moiraine. Comme j'ai dû si souvent me fier à vous.

Sur le visage de Rand, l'Aes Sedai lut tout aussi peu d'indications que sur celui d'un Aiel.

— Je vais donc te faire confiance, pour l'instant... Mais n'attends pas qu'il soit trop tard pour me demander conseil...

Je ne te laisserai pas aller vers les Ténèbres... Pas après des années de dur labeur. Et tant pis pour ce que ça coûtera !



Hors de la Pierre

Alors que des nuages blancs poussés par une brise paresseuse dérivait lentement devant le soleil de midi, Rand sortit de la Pierre à la tête d'une bien étrange procession. En accord avec ses ordres, il n'y avait eu aucune annonce officielle ni aucune proclamation. Mais la rumeur qu'il se passait quelque chose courut très vite dans toute la ville. Abandonnant leurs activités, les citadins prirent d'assaut tous les points d'observation disponibles.

Des Aiels défilaient dans les rues ! Des Aiels quittaient la cité !

Les gens qui ne les avaient pas vus s'infiltrer de nuit au cœur même de Tear – ceux qui croyaient seulement à moitié qu'ils avaient investi la Pierre – s'alignèrent le long des rues, se massèrent derrière les fenêtres et grimpèrent sur les toits de tuile, s'asseyant à califourchon sur les faîtes et les arêtes.

Alors que ces gens comptaient les Aiels, des murmures coururent partout dans la ville. Quelques centaines de guerriers n'avaient pas pu conquérir la Pierre, voyons ! Pourtant, l'étendard du Dragon flottait toujours sur son toit. Des milliers d'Aiels devaient donc s'y tapir encore, veillant sur le seigneur Dragon.

En manches de chemise, Rand chevauchait en toute décontraction, certain qu'aucun de ces curieux ne pouvait le prendre pour ce qu'il était. Un étranger assez riche pour monter un splendide étalon tacheté – la fine fleur des pur-sang de Tear – et voyager en une très bizarre compagnie, mais un homme comme les autres, à ces détails près. Et sûrement pas le chef de la colonne, même s'il ouvrait la marche. Ce titre était sûrement attribué à Lan ou à Moiraine, qui chevauchaient un peu derrière lui, certes, mais très légèrement devant les Aiels.

Si des murmures couraient sur le passage du jeune homme, c'était à cause des guerriers qui le suivaient, pas de sa modeste personne. Parmi les curieux, beaucoup devaient même le prendre pour un garçon d'écurie qui montait le cheval de son maître. Non, peut-être pas, tout de même, parce qu'il n'aurait pas été en tête de la colonne, dans ce cas...

Quoi qu'il en soit, Rand trouvait la journée magnifique. Pas étouffante, pour une fois, mais agréablement tiède. Alors que nul n'exigeait de lui qu'il rende la justice ou dirige une nation, il pouvait apprécier les joies d'une simple chevauchée et se laisser griser par les caresses de la brise. Pour une fois, il parvenait même à oublier les hérons imprimés dans ses mains refermées sur les rênes.

Pendant un court moment, en tout cas... Oui, un très court moment.

— Rand, dit Egwene, qui chevauchait à côté de lui, tu crois qu'il était judicieux de laisser les

Aiels prendre tant de choses ?

Le jeune homme tourna la tête vers sa compagne fièrement perchée sur Brume, sa fidèle jument grise. Vêtue d'une jupe d'équitation verte qu'elle avait dénichée elle seule savait où, la jeune femme portait autour du cou un foulard également vert qui retenait sa chevelure.

Moiraine et Lan suivaient à une dizaine de pas de distance. Montée sur sa jument blanche, l'Aes Sedai portait une robe de soie bleue rayée de vert et un filet doré retenait ses cheveux. Chevauchant son étalon noir, le Champion était drapé dans sa cape aux couleurs fluctuantes – un accessoire de caméléon – qui lui attirait presque autant de cris étonnés et d'exclamations que la tenue exotique des Aiels. À certains moments, quand le vent ne l'agitait pas, le vêtement semblait se fondre avec ce qui l'entourait, Lan devenant en partie invisible, comme si on pouvait voir à travers certaines zones de son corps.

Un spectacle des plus perturbants, il fallait en convenir.

Mat était également du voyage. Avachi sur sa selle, l'air résigné, il tentait de demeurer à bonne distance de l'Aes Sedai et de son Champion. Montant un hongre marron qu'il avait baptisé Pépin, il se réjouissait de l'aspect plus que quelconque de l'animal. En réalité, pour un œil expérimenté, le poitrail puissant et le garrot musclé de l'équidé laissaient augurer des qualités d'endurance et de vitesse au moins égales à celles des montures de Rand ou de Lan.

En décidant de venir, Mat avait surpris tout son monde, et Rand le beau premier. Avait-il répondu à l'appel de l'amitié ? C'était possible, mais pas certain. En matière de motivations, Mat restait un mystère, même pour ses plus proches connaissances.

— Ton amie Aviendha ne t'a donc pas expliqué ce qu'est le « cinquième », pour les Aiels ? demanda Rand à Egwene.

— Elle a mentionné quelque chose, mais... Rand, tu penses qu'elle s'est également servie ?

Derrière Moiraine et Lan – puis Mat, un peu détaché – les Aiels, guidés par Rhuarc, marchaient en deux longues files de chaque côté d'une colonne de mules de bât qui avançaient en rangs par quatre. Lorsque les guerriers voilés s'emparaient de la forteresse d'un ennemi, dans leur désert, une coutume ou une loi, Rand n'avait pas très bien compris si c'était l'une ou l'autre, les autorisait à emporter un cinquième de tout ce qu'elle contenait, à la seule exception, notable toutefois, de la nourriture. Après avoir conquis la Pierre, pourquoi auraient-ils renoncé à leurs prérogatives ?

Cela dit, les mules transportaient infiniment moins que le cinquième des trésors de la Pierre. Comme l'avait souligné Rhuarc, la cupidité, au fil de l'histoire, avait tué plus d'hommes que l'acier. Lestés sur le dessus par des tentures ou des tapis enroulés, les paniers d'osier des mules n'étaient pas lourdement chargés. Une sage précaution quand on prévoyait de traverser la Colonne Vertébrale du Monde puis de voyager dans un désert aride et hostile.

Quand vais-je leur dire ? se demanda Rand. *Très bientôt, je ne peux pas faire autrement...*

Moiraine estimerait sûrement que c'était audacieux – un coup de flambeur. Qui sait ? elle approuverait peut-être... Elle pensait connaître tout son plan, pour l'heure, et ne semblait pas vouloir s'y opposer. Sans nul doute, elle avait hâte que tout soit terminé. Mais les Aiels...

Que faire s'ils refusent ? Eh bien, ils auront refusé, mais ça ne changera rien...

C'était comme l'histoire du « cinquième ». Même s'il en avait eu l'intention, Rand n'aurait pas pu empêcher ses alliés de prélever leur butin. Considérant qu'ils l'avaient mérité, Rand ne s'était pas cru obligé d'aider les seigneurs de Tear à conserver ce qu'ils volaient au peuple depuis des générations.

— J'ai vu Aviendha montrer une coupe d'argent à Rhuarc, dit Rand. À la façon dont son sac cliquetait quand elle a remis la coupe dedans, il devait contenir d'autres objets en métal précieux. Tu désapprouves ?

— Non, répondit Egwene avec une légère hésitation qui ne dura pas. Mais je n'aurais pas cru ça d'elle... Cela dit, les Teariens ne se seraient pas limités au cinquième, si les positions avaient été inversées. Ils auraient emporté tout ce qui n'était pas en pierre et volé tous les chariots disponibles. Ce n'est pas parce que les coutumes des gens sont différentes des nôtres qu'il faut les condamner, Rand. Tu devrais savoir ça.

Rand eut un petit rire. On se serait cru au bon vieux temps. Comme d'habitude, alors qu'il allait lui expliquer pourquoi elle avait tort, Egwene lui jetait à la face les mots qu'il n'avait pas encore prononcés.

Sentant son maître de bonne humeur, l'étalon trotta allégrement. Toujours ravi de cette journée, Rand lui flatta l'encolure.

— Un beau cheval, dit Egwene. Comment l'as-tu baptisé ?

— Jeade'en, répondit Rand, se rembrunissant soudain.

Il avait un peu honte de ce nom et des raisons qui l'avaient poussé à le choisir. *Les Voyages de Jain l'Explorateur* étaient depuis toujours un de ses livres préférés, et le grand aventurier avait nommé son étalon Jeade'en – Celui Qui Trouve, en ancienne langue – parce qu'il retrouvait à tout coup le chemin de son foyer. En secret, Rand se réjouissait à l'idée que Jeade'en le ramènerait un jour chez lui. Conscient que ça n'arriverait probablement jamais, il préférait que personne ne soupçonne la raison de son choix. Désormais, les fantaisies de l'adolescence n'avaient plus de place dans sa vie. À dire vrai, on n'y trouvait plus de place pour grand-chose, à part le devoir.

— Un joli nom..., fit distraitement Egwene.

Ayant elle aussi lu le livre, elle aurait pu reconnaître la référence, mais elle semblait préoccupée par tout autre chose.

Rand fut plutôt satisfait que la jeune femme ne soit pas d'humeur bavarde. Alors que la colonne, laissant derrière elle la ville, passait devant quelques fermes délabrées, il songea qu'à Deux-Rivières, même un Congar ou un Coplin – des paresseux notoires, entre autres tares congénitales – n'auraient pas laissé se détériorer ainsi un bâtiment. Les murs des habitations penchant comme s'ils allaient s'écrouler sur les malheureuses volailles qui picoraient dans la cour, les étables adossées à des broussailles menaçant elles aussi de s'écrouler... Bien entendu, tous les toits de tuile devaient fuir comme des passoires. Dans des enclos qui paraissaient avoir été bâtis à la hâte le matin même, des chèvres bêlaient de désespoir. Au milieu des champs dépourvus de clôture, des hommes et des femmes pieds nus, le dos voûté par l'accablement, retournaient la terre sans relever les yeux sur le passage de la colonne.

Dans les arbustes ratatinés, les trilles des merles et des grives ne parvenaient pas à égayer l'atmosphère.

Il faut que je fasse quelque chose à ce sujet... Non, pas maintenant... Procédons par ordre ! Ces dernières semaines, j'ai agi autant que ça m'était possible. Pour l'instant, je ne peux rien de plus.

Rand essaya de ne pas trop regarder les fermes délabrées. Les oliveraies, dans le Sud, étaient-elles dans un si piteux état ? Les gens qui exploitaient ces fermes ne possédaient même pas la terre, qui appartenait aux Hauts Seigneurs...

Non ! Pense à la caresse de la brise... Délicieusement rafraîchissante, pas vrai ? Allons, profite encore un peu de cette quiétude. Très bientôt, tu vas devoir leur dire...

— Rand, dit soudain Egwene, il faut que nous parlions.

Et pas de futilités, estima Rand en voyant l'expression sévère de son amie. Quand elle le regardait ainsi, elle avait un petit quelque chose de Nynaeve – sur le point de faire un sermon, bien sûr.

— D'Elayne, précisa la jeune femme.

— Pourquoi ça ? demanda Rand, méfiant.

Il tapota sa bourse où deux lettres pliées voisinaient avec un petit objet dur. N'était l'écriture élégante si reconnaissable, il n'aurait jamais cru que les deux missives venaient de la même personne. Surtout après tant d'échanges de baisers et de tendres étreintes. Décidément, les Hauts Seigneurs étaient bien plus faciles à comprendre que les femmes.

— Pourquoi l'as-tu laissée partir ainsi, Rand ?

Le jeune homme ne cacha pas sa surprise.

— Elle voulait s'en aller. Pour l'en empêcher, j'aurais dû la ligoter. De toute façon, elle sera plus en sécurité à Tanchico qu'auprès de moi – ou de Mat, si nous sommes condamnés à attirer des « miasmes maléfiques », comme l'affirme Moiraine. D'ailleurs, ça vaut aussi pour toi.

— Tu ne comprends rien, on dirait ! Bien sûr qu'elle voulait partir, et tu n'avais aucun droit de l'en empêcher. Mais pourquoi ne l'as-tu pas implorée de rester ?

— Parce qu'elle voulait partir, répéta Rand.

Sa confusion ne s'arrangea pas quand Egwene le foudroya du regard comme s'il lui servait du charabia. S'il n'avait aucun droit de retenir Elayne, laquelle avait envie de partir, à quoi aurait-il servi qu'il l'implore de rester ? D'autant plus quand on considérait que ce départ était plutôt bon pour sa sécurité.

La voix de Moiraine retentit dans le dos du jeune homme.

— Alors, es-tu prêt à me dire ton grand secret ? J'ai compris depuis le début que tu ne m'avais pas tout révélé. Et je devrais au moins pouvoir t'avertir si tu nous conduis tout droit vers un abîme...

Rand soupira d'agacement. Il n'avait pas entendu approcher l'Aes Sedai et son Champion. Sans parler de Mat, même s'il restait toujours prudemment derrière le redoutable duo. En particulier quand il regardait Moiraine – toujours du coin de l'œil, comme à la dérobée – Mat était la vivante incarnation du doute, de l'hésitation et d'une bien sombre détermination.

— Tu es sûr de vouloir venir, Mat ? demanda Rand à son ami.

Le jeune homme haussa les épaules et réussit à produire un sourire qui manquait cruellement d'assurance.

— Qui peut rater une fichue occasion de voir Rhuidean ? (Egwene fronça les sourcils.) Désolé pour mon langage un peu vert, *Aes Sedai*. Mais je t'ai entendue proférer de pires choses que ça, et avec de moins bonnes raisons.

Egwene foudroya l'impertinent du regard, mais à la façon dont elle rosit, Mat devina qu'il avait fait mouche.

— Réjouis-toi que Mat soit là, dit Moiraine à Rand d'un ton glacial qui trahissait son déplaisir. Tu as commis une grave erreur en laissant filer Perrin sans me prévenir. L'avenir du monde pèse sur tes épaules, c'est vrai, mais sans l'aide de tes amis, tu ne supporteras pas la charge, et le monde s'écroulera avec toi.

Mat tressaillit. Le connaissant bien, Rand devina qu'il était à un souffle de faire tourner bride à son hongre et de planter là l'expédition.

— Je connais mon devoir...

Et mon destin...

Rand garda cette remarque pour lui, car il n'avait aucune intention de quémander de la sympathie.

— L'un de nous devait rentrer au pays, Moiraine, et Perrin y tenait plus que nous. Pour sauver le monde, vous êtes prête à sacrifier tout le reste. Moi... eh bien, je fais ce que j'ai à faire.

Lan acquiesça mais ne fit pas de commentaires. En public, il ne claironnait jamais ses désaccords avec Moiraine.

— Et ton secret ? insista l'Aes Sedai.

Elle ne lâcherait pas avant d'avoir eu ce qu'elle voulait, comprit Rand. N'ayant plus aucune raison de garder le silence – même s'il n'entendait pas tout dire non plus –, il lâcha du lest :

— Des Pierres-Portails, dit-il simplement, si nous avons de la chance.

— Par la Lumière ! s'écria Mat. Par la fichue et maudite Lumière ! Egwene, inutile de me faire la grimace comme ça ! De la chance, Rand ? Une fois ne te suffit pas ? Tu as failli nous tuer tous, au cas où tu aurais oublié. Non, rectification : ç'aurait été pire que de mourir ! Je préfère encore galoper jusqu'à une de ces fermes et demander à nourrir les cochons jusqu'à la fin de mes jours.

— Mat, tu peux aller où tu veux, dit Rand.

Sous un calme de surface, Moiraine bouillait de rage. Rand ignore pourtant le regard assassin qui tentait de lui imposer le silence. Cette fois, Lan semblait être d'accord avec son Aes Sedai. Son expression n'en changea pas pour autant, mais tout le monde savait qu'il plaçait le devoir au-dessus de tout.

Rand accomplirait le sien, c'était acquis. Mais ses amis... Détestant forcer les gens à faire quelque chose, il n'allait pas changer de politique avec ses amis. Certaines choses lui seraient quand même épargnées, dans cette triste affaire...

— Tu n'as aucune raison de venir dans le désert des Aiels, Mat !

— Au contraire ! Au moins je... Que la Lumière me brûle ! au fond, je n'ai qu'une vie à sacrifier, non ? Alors, pourquoi pas de cette façon ? (Il eut un rire nerveux... et un rien dément.) Fichues Pierres-Portails ! Lumière, brûle-moi !

Rand en resta décontenancé. De l'avis général, c'était lui qui finirait fou. Mais pour l'instant, Mat semblait bien parti pour lui brûler la politesse.

Egwene eut un regard inquiet pour Mat, mais elle se tourna vers Rand :

— Verin Sedai m'a un peu parlé des Pierres-Portails... Elle m'a raconté au sujet du... voyage que tu as fait. Tu veux vraiment recommencer ?

— Je n'ai pas le choix, Egwene...

Rand devait se déplacer vite, et il n'existait rien de plus rapide que les Pierres-Portails. Vestiges d'un Âge antérieur à celui des Légendes, ces artefacts dépassaient jusqu'à la compréhension des Aes Sedai de cette époque fabuleuse. Mais une chose était sûre : il n'y avait aucun moyen de voyager plus vite. Si tout se passait comme l'espérait Rand, en tout cas...

Moiraine avait écouté la conversation avec une patience étonnante, surtout quand on songeait à ce qu'avait dit Mat. Pourquoi tant de tolérance ? Rand aurait été bien en peine de le dire.

— Rand, intervint enfin l'Aes Sedai, Verin m'a également parlé de ton voyage via les Pierres-Portails. Vous étiez un petit nombre de cavaliers et de montures. Là, nous sommes des centaines, à

pied et à cheval. Tu n'as pas vraiment failli tuer tout le monde, malgré ce que dit Mat, mais c'est quand même une expérience qu'aucun être sensé ne voudrait répéter. Rappelle-toi que les événements t'ont franchement dépassé. De plus, selon Verin, tu as dû utiliser une énorme quantité de Pouvoir – suffisante pour te tuer, en tout cas. Même si tu laisses derrière toi la majorité des Aiels, es-tu prêt à courir un tel risque ?

— Il le faut, dit simplement Rand.

Il tapota sa bourse, à la recherche du petit objet glissé derrière les lettres. Comme si elle n'avait pas entendu sa dernière phrase, Moiraine enchaîna :

— Es-tu certain qu'il y a une Pierre-Portail dans le désert des Aiels ? Verin en sait plus long que moi sur ce sujet, certes, mais je n'ai quand même jamais entendu dire qu'il y en ait une là-bas. Et si je me trompe, en sortirons-nous plus près de Rhuidean que nous en sommes actuellement ?

— Il y a quelque chose comme six cents ans, répondit Rand, un colporteur a tenté d'aller voir Rhuidean...

À une autre occasion, Rand aurait été ravi de pouvoir accabler Moiraine d'un sermon, histoire de changer un peu. Mais ce n'était pas le moment, car il ignorait encore trop de choses.

— Ce type semble n'avoir rien vu de bien précis. Il a cependant affirmé avoir aperçu une cité dorée qui flottait au milieu des nuages, dérivant au-dessus des montagnes.

— Il n'y a pas de villes dans le désert des Aiels, dit Lan, pas plus dans les nuages que sur le sol. J'ai combattu les Aiels. Croyez-moi, ils n'ont pas de villes.

— C'est exact, renchérit Egwene. Aviendha m'a dit qu'elle n'avait jamais vu une cité avant de quitter le désert.

— C'est possible, concéda Rand. Mais ce colporteur a aussi vu quelque chose qui saillait du flanc d'une montagne. Une Pierre-Portail... Sa description est très précise. Rien ne ressemble à une Pierre-Portail, de toute façon. Quand j'en ai décrit une au conservateur de la bibliothèque de la Pierre... (*sans dire quelle idée j'avais derrière la tête*)... il l'a reconnue, même s'il ne savait pas exactement de quoi il s'agissait, et il m'en a montré quatre sur une vieille carte de Tear.

— Quatre ? s'étonna Moiraine. Et toutes en Tear ? Les Pierres-Portails ne sont pas si « communes » que ça.

— Quatre, oui, persista et signa Rand.

Le vieux conservateur décharné avait été catégorique. Comme preuve, il avait exhumé un rouleau de parchemin jauni qui racontait les efforts infructueux fournis pour « déplacer dans le Grand Trésor les artefacts mystérieux datant d'un Âge Antérieur ». À force d'échouer, les Teariens avaient fini par se lasser. Une confirmation pour Rand, car les Pierres-Portails étaient effectivement impossibles à déplacer.

— Il y en a une à une heure de cheval d'ici, reprit-il. Les Aiels permirent au colporteur de s'en aller, parce qu'il était un colporteur, justement. Ils lui laissèrent une de ses mules et toute l'eau qu'il pouvait transporter sur son dos. Par miracle, il réussit à atteindre un Sanctuaire, dans la Colonne Vertébrale du Monde, où il rencontra un homme appelé Soran Milo qui écrivait un livre intitulé *Les Tueurs au Voile Noir*. Quand j'ai demandé à me documenter sur les Aiels, le conservateur m'a fourni un exemplaire très usé de cet ouvrage.

» Milo a tiré toutes ses informations des Aiels qui venaient commercer au Sanctuaire, semble-t-il. Selon Rhuarc, c'est pour ça qu'il s'est trompé sur toute la ligne. Mais il est impossible de faire erreur au sujet d'une Pierre-Portail.

Rand avait étudié des dizaines d'autres cartes et manuscrits, officiellement pour en apprendre plus sur Tear et son histoire. Avant qu'il ne dise la vérité, quelques minutes plus tôt, personne n'aurait pu se douter de ce qu'il préparait.

La jument blanche de Moiraine, Aldieb, capta la nervosité de sa maîtresse et piaffa comme pour lui manifester sa solidarité.

— Une histoire *peut-être* racontée par un colporteur *peut-être* imaginaire qui prétendait avoir vu une cité dorée flotter dans les nuages ? Rand ? Rhuarc a-t-il vu cette Pierre-Portail ? Lui, il est allé pour de bon à Rhuidean. Ton colporteur a peut-être vraiment voyagé dans le désert des Aiels, et je veux bien qu'il y ait vu une Pierre-Portail. Mais elle peut se trouver n'importe où. Dans un récit, on tente en général d'embellir la réalité. Une cité qui flottait dans les nuages, vraiment ?

— Comment pouvez-vous savoir si c'est faux ? lança Rand.

Rhuarc s'était moqué d'abondance des âneries que Milo avait écrites sur les Aiels. Au sujet de Rhuidean, il ne s'était pas montré très explicite. Pas explicite du tout, même, allant jusqu'à refuser de commenter les passages du livre qui se référaient à Rhuidean.

Rhuidean, un lieu situé sur les terres des Aiels Jenn, la tribu qui n'existe pas – voilà tout ce que Rhuarc avait daigné dire. À l'évidence, ce n'était pas un endroit dont il convenait de parler.

L'Aes Sedai ne parut pas apprécier beaucoup la réplique de Rand, mais il ne s'en formalisa pas. Combien de secrets avait-elle gardés, le contraignant à se fier aveuglément à elle ? Eh bien, à son tour, maintenant ! Elle apprendrait qu'il n'était pas une marionnette.

Je tiendrai compte de son avis lorsque j'estimerai que ça s'impose, mais je ne serai plus le pantin de Tar Valon !

Egwene approcha de Rand, leurs montures chevauchant flanc contre flanc.

— Rand, tu veux vraiment risquer nos vies sur un coup de dés ? Rhuarc ne t'a rien dit de précis, pas vrai ? Quand j'ai interrogé Aviendha sur Rhuidean, elle s'est fermée comme une huître.

Du coin de l'œil, Rand vit que Mat était verdâtre. Soudain honteux, il parvint cependant à rester impassible. Jamais il n'avait voulu effrayer ses amis...

— Il y a une Pierre-Portail près de Rhuidean, insista-t-il.

Il tapota de nouveau le petit objet, dans sa bourse. Il fallait que ça fonctionne !

Les cartes du conservateur étaient anciennes, mais en un sens, c'était un avantage. La plaine que traversait la colonne était une forêt à l'époque où on avait dessiné ces cartes. À présent, il restait quelques bosquets isolés de chênes blancs, de pins et de ginkgos et de grands arbres solitaires au tronc tordu et noueux se dressaient de-ci de-là – une variété qu'il ne connaissait pas.

Les collines n'étant presque plus boisées, repérer la configuration des lieux se révélait plus facile. Sur les antiques cartes, deux hautes crêtes en forme de flèches, l'une se dressant derrière l'autre, étaient pointées sur la série de collines rondes où se trouvait la Pierre-Portail. Bien sûr, il fallait postuler que les cartes étaient bien faites, que le conservateur avait bien reconnu sa description et que le repère en forme de diamant vert signalait vraiment d'antiques ruines, comme l'érudit l'avait affirmé.

Pourquoi aurait-il menti ? Je deviens trop soupçonneux... Non, il faut que je le sois ! Aussi méfiant qu'une vipère et plus froid encore.

Cela dit, il n'était pas obligé d'aimer ça.

Au nord, Rand distinguait seulement des collines tout à fait chauves sur lesquelles se déplaçaient des silhouettes qui devaient être des chevaux. Les équidés sauvages des Hauts Seigneurs en pâturage

sur le site de l'ancien bosquet ogier.

Par association d'idées, Rand pensa à Loial (et donc à Perrin), et espéra que tout allait bien pour eux.

Aide les nôtres, Perrin ! Occupe-toi d'eux, puisque je ne peux pas le faire !

Le bosquet ogier signifiait que les crêtes ne devaient plus être très loin. Bientôt, Rand les repéra. On eût vraiment dit deux flèches placées l'une derrière l'autre, quelques arbres, sur l'arête, composant une fine ligne sur le fond bleu du ciel. Au-delà, des collines basses moutonnaient à perte de vue, telles des bulles végétales qui auraient pétillé dans une coupe géante. Trop de bulles, à vrai dire. En tout cas, bien plus que sur la carte pour une zone qui devait s'étendre environ sur une lieue carrée. Si la réalité ne correspondait pas à sa représentation, sur quelle colline se dressait donc la Pierre-Portail ?

— Les Aiels ont des yeux perçants, souffla Lan. Et ils sont très nombreux.

Après avoir remercié le Champion d'un signe de tête, Rand revint sur ses pas pour aller exposer le problème à Rhuarc. Il décrivit la Pierre-Portail sans préciser de quoi il s'agissait. Les explications viendraient plus tard, une fois l'artefact découvert. En mûrissant, Rand était devenu un expert en matière de dissimulation. De toute façon, Rhuarc ignorait probablement ce qu'était une Pierre-Portail. À part les Aes Sedai, presque personne ne le savait. Rand lui-même avait dû attendre que quelqu'un lui en parle.

Marchant à côté de l'étalon tacheté, Rhuarc fronça les sourcils – l'équivalent d'une grimace inquiète chez quelqu'un d'autre – puis il hocha la tête.

— Nous trouverons cette pierre ! (Il haussa le ton.) *Aethan Dor ! Far Aldazar Din ! Duadhe Mahdi'in ! Far Dareis Mai ! Seia Doon ! Sha'mad Conde !*

Répondant au nom de leur ordre guerrier, des Aiels sortirent des rangs jusqu'à ce qu'un bon quart du contingent entoure Rand et Rhuarc.

Des Boucliers Rouges... Des Frères de l'Aigle. Des Chercheurs d'Eau. Des Promises de la Lance. Des Yeux Noirs. Des Marche-Tonnerre...

Rand identifia dans le lot Aviendha, l'amie d'Egwene. Une grande et jolie femme au regard grave. Des Promises de la Lance avaient gardé sa porte, mais il ne pensait pas avoir vu la jeune femme avant que les Aiels se soient rassemblés pour quitter la Pierre. Fière comme un faucon aux yeux verts, elle soutint le regard du jeune homme, puis détourna la tête et se concentra sur le chef des Taardad.

Eh bien, je voulais qu'on me traite de nouveau comme un type ordinaire, non ?

Avec les Aiels, il était comblé. Même face à un chef de tribu, ils affichaient un respect de bon aloi, mais sans les manifestations appuyées de référence qu'un seigneur aurait exigées. Quant à l'obéissance, elle semblait une marque d'estime consentie entre égaux. Exactement ce qu'il aurait aimé pour lui-même.

Rhuarc donna ses ordres avec sa concision coutumière, et les Aiels se déployèrent dans les collines, certains se voilant à tout hasard. Les autres attendirent près des mules, certains s'accroupissant pour se détendre un peu.

Ces Aiels représentaient à peu près toutes les tribus – à l'exception des Jenn, bien entendu, qui n'existaient peut-être pas (ou plus ?) – y compris des groupes qui avaient une querelle de sang ou qui passaient une bonne partie de leur temps à se faire la guerre. Depuis qu'il connaissait plus de détails sur les guerriers du désert, Rand se demandait souvent pourquoi ils avaient jeté aux orties leurs

anciennes inimitiés. Était-ce simplement à cause des prophéties qui avaient annoncé la chute de la Pierre et l'avènement de Celui qui Vient avec l'Aube ?

— Il y a plus que cela, dit Rhuarc.

Confus, Rand s'avisa qu'il avait pensé tout haut.

— Les prophéties nous ont poussés à traverser le Mur du Dragon, continua l'Aiel, et le nom qui n'est pas dit nous a attirés vers la Pierre de Tear.

Le nom en question était « Peuple du Dragon », une manière secrète d'appeler les Aiels. Seuls les chefs de tribu et les Matriarches le connaissaient et l'utilisaient – rarement, et exclusivement entre eux.

— Pour le reste, tu veux savoir ? Nul ne peut verser le sang d'un membre d'un même ordre guerrier, bien sûr, mais mélanger des Shaarad, des Goshien, des Taardad, des Nakai et des Shaido... Moi-même, j'aurais dansé avec les lances contre les Shaido si les Matriarches ne nous avaient pas fait jurer de traiter tous les Aiels comme s'ils appartenaient au même ordre guerrier, une fois que nous serions de ce côté des montagnes. Même ces fourbes de Shaido. Tu vois, ça n'a rien de facile, y compris pour moi.

— Les Shaido sont tes ennemis ?

Rand s'emmêlaient un peu avec les noms. Dans la Pierre, les Aiels s'étaient regroupés par ordre guerrier et non par clan ou tribu.

— Nous n'avons pas de querelle de sang, répondit Rhuarc, mais les Taardad et les Shaido n'ont jamais été amis. Les Aiels s'affrontent assez souvent, se volant des troupeaux les uns aux autres. Mais le serment que nous ont fait prêter les Matriarches a tenu malgré les trois querelles de sang et la bonne dizaine d'anciennes détestations qui opposent les tribus et les clans réunis ici. Voyager en direction de Rhuidean nous facilitera encore les choses, même si certains de nos compagnons nous quitteront avant d'y arriver. Car nul ne doit verser le sang de quelqu'un qui se dirige vers Rhuidean.

Parfaitement impassible, l'Aiel dévisagea Rand.

— Bientôt, qui sait ? aucun d'entre nous ne versera plus le sang d'un autre.

Une perspective que Rhuarc trouvait plaisante ? Bien malin qui aurait pu le dire...

Un cri perçant attira l'attention de Rand. Perchée au sommet d'une colline, une des Promises agitait les bras pour signaler qu'elle avait trouvé quelque chose.

— On dirait qu'on a trouvé ta colonne de pierre, constata Rhuarc.

Alors qu'elle tirait sur ses rênes, Moiraine jeta un regard glacial à Rand, qui passa en trombe devant elle, Jeade'en lancé au galop.

Egwene vint placer sa monture à côté de celle de Mat. Se penchant sur sa selle, une main accrochée au pommeau, elle engagea une sorte de messe basse avec le jeune homme. Elle semblait vouloir le convaincre de lui confier ou de lui avouer quelque chose. À voir la véhémence de sa réaction – de grands gestes qui brassaient l'air – le jeune homme devait être innocent comme un agneau – à moins qu'il mente comme un arracheur de dents.

Sautant à terre au pied de la colline, Rand gravit au pas de course la pente pas trop raide afin d'examiner ce que la Promise – Aviendha, constata-t-il – venait de découvrir à demi enfoui sous la terre et caché derrière un rideau de hautes herbes.

Une antique colonne de pierre de neuf bons pieds de haut et de trois pieds de diamètre. Chaque pouce carré de pierre visible était couvert d'étranges symboles entourés individuellement de ce qui semblait être une inscription. Même si Rand avait su déchiffrer ce langage – en supposant que c'en

soit un – les caractères avaient trop souffert du passage du temps et des intempéries pour être encore identifiables. En revanche, les symboles avaient mieux résisté. Certains d’entre eux, du moins, car beaucoup auraient pu tout aussi bien être des stigmates de la pluie et du vent.

Arrachant des touffes d’herbe afin de mieux voir, Rand jeta un coup d’œil en coin à Aviendha. Son *shoufa* reposant sur ses épaules, ses courts cheveux roux frémissant sous la caresse de la brise, elle braqua sur le jeune homme un regard dur comme l’acier.

— Tu ne m’aimes pas, dit simplement Rand. Pourquoi ?

Il cherchait désespérément un symbole – le seul qu’il connaissait.

— T’aimer ? répéta l’Aielle. Tu es peut-être Celui qui Vient avec l’Aube, l’homme du destin... Qui peut t’aimer ou ne pas t’aimer ? En outre, tu es un homme libre – originaire des terres mouillées, malgré ton visage – qui se rend à Rhuidean pour l’honneur, alors que je...

— Alors que tu quoi... ? demanda Rand, incitant la guerrière à continuer.

Il remonta la pente, cherchant toujours. Où était ce symbole ? Deux lignes parallèles ondulées coupées par un étrange gribouillis.

Si c’est sur la partie enterrée de la colonne, il va falloir des heures pour la dégager.

Rand éclata soudain de rire. Mais non, pas des heures ! En canalisant le Pouvoir, Moiraine, Egwene ou lui en auraient pour quelques instants. Les Pierres-Portails résistaient quand on tentait de les déplacer, mais les faire bouger très légèrement ne devait pas être impossible. Cela dit, le Pouvoir ne l’aiderait pas à trouver les lignes ondulées. Pour ça, il devrait se fier à son instinct tandis qu’il étudierait la colonne.

Sans daigner répondre à la question de Rand, l’Aielle s’agenouilla, son faisceau de courtes lances reposant sur ses genoux.

— Tu as maltraité Elayne. Moi, ça ne me touche pas, mais Elayne est presque la sœur d’Egwene, qui est mon amie. Malgré ce que tu as fait, Egwene ne te déteste pas. Pour elle, j’essaierai de t’apprécier un peu...

Alors qu’il inspectait toujours la grande colonne, Rand secoua la tête, accablé. Encore Elayne ! Parfois, c’était à se demander si les femmes n’appartenaient pas à une guilde, comme les artisans des villes. Un faux pas avec l’une d’elles, et les dix suivantes qu’on rencontrait étaient au courant et ne cachaient pas leur désapprobation.

La main de Rand s’immobilisa sur la pierre puis revint en arrière. Le motif était presque effacé, pourtant, il n’eut aucun doute. C’étaient bien les lignes ondulées. Elles représentaient une Pierre-Portail de la pointe de Toman, pas du désert des Aiels, mais elles indiquaient où était le bas de la colonne avant qu’elle s’écroule puis soit à moitié ensevelie. Les symboles présents en haut de l’artefact représentaient des mondes. Et ceux du bas des Pierres-Portails. Avec un symbole du haut et un du bas bien définis, on pouvait en principe atteindre une Pierre-Portail particulière dans un monde donné. Avec un seul symbole du bas, on avait également accès à une Pierre-Portail, mais dans ce monde-ci. Par exemple, celle qui se trouvait près de Rhuidean... À condition, bien entendu, de connaître le symbole correspondant. En d’autres termes, Rand allait avoir besoin de chance. La bonne fortune qui semblait favoriser les *ta’veren* allait devoir lui sourire.

Une main se tendit par-dessus son épaule, et il entendit Rhuarc souffler à contrecœur :

— Dans les anciennes écritures, ces deux symboles désignaient Rhuidean. Jadis, le nom n’était pas plus écrit que prononcé...

Du bout d’un index, Rhuarc désigna deux triangles où s’enchâssait ce qui semblait être deux

éclairs fourchus, l'un orienté vers la gauche et l'autre vers la droite.

— Tu sais ce que c'est ? demanda Rand. (L'Aiel détourna la tête.) Rhuarc, je dois savoir ! Tu ne veux pas en parler, j'ai bien compris, mais avec moi, tu dois t'y forcer. As-tu déjà vu ces symboles ?

L'Aiel prit une profonde inspiration.

— J'en ai vu de semblables..., admit-il, parlant comme si chaque mot lui arrachait la gorge. Lorsqu'un homme se rend à Rhuidean, les Matriarches et les guerriers l'attendent sur les pentes du mont Chaendaer à côté d'une colonne de pierre comme celle-ci.

Aviendha se releva et s'éloigna d'un pas raide. Rhuarc la suivit du regard, le front plissé.

— Je ne sais rien de plus, Rand al'Thor... Puissé-je ne plus jamais connaître l'ombre si je mens.

Rand suivit du bout d'un doigt l'inscription illisible qui entourait chaque triangle. Comment choisir ? Un seul de ces symboles le conduirait là où il désirait aller. L'autre risquait de le propulser à l'extrémité opposée du monde... ou au fond de l'océan.

Les Aiels qui ne participaient pas aux recherches attendaient maintenant au pied de la colline avec les mules. Moiraine et les autres cavaliers mirent pied à terre et s'engagèrent sur la pente, leur monture tenue par la bride. Se chargeant de Jeade'en en même temps que de son hongre, Mat prenait soin de tenir l'étalon de Rand loin de Mandarb, celui de Lan. Dès qu'ils s'étaient retrouvés sans cavalier, les deux fiers destriers avaient commencé à se regarder de travers.

— Tu n'as aucune idée de ce que tu fais, pas vrai ? lança Egwene à Rand. Moiraine, empêchez-le de continuer. Nous pouvons très bien chevaucher jusqu'à Rhuidean. Pourquoi n'intervenez-vous pas ? Je ne comprends pas ce silence.

— Et que devrais-je faire, selon toi ? Le tirer par l'oreille ? Nous allons peut-être découvrir à quel point être une Rêveuse est utile.

— Quel rapport avec notre situation ? demanda Egwene.

— Vous pourriez vous taire ? fit Rand avec une courtoisie forcée. J'essaie de prendre une décision.

Egwene foudroya le jeune impudent du regard. Sans trahir d'émotions, Moiraine ouvrit grands les yeux pour ne rien perdre de ce qui arrivait.

— On est obligés d'en passer par là ? maugréa Mat. Qu'est-ce que tu as contre les chevaux ? (Rand le regarda, tout simplement, le mettant fort mal à l'aise.) Que la Lumière me brûle ! si tu essaies de prendre une décision...

Prenant les deux brides dans sa main gauche, Mat fouilla dans sa bourse de la droite et en sortit une couronne d'or de Tar Valon.

— Bien entendu, marmonna-t-il, ça ne pouvait pas être une autre pièce... (Il fit rouler la couronne sur le dos de ses doigts.) Rand, j'ai souvent de la chance. Si on se fiait à ma bonne fortune ? Côté face, on prend le triangle qui pointe ta droite. Côté flamme, on choisit l'autre. Qu'en dis-tu ?

— C'est la proposition la plus ridicule..., commença Egwene.

Mais Moiraine lui tapota le bras pour la faire taire.

— Pourquoi pas ? répondit Rand à son ami.

Egwene grommela des imprécations dont il ne saisit que deux mots, « hommes » et « gamins », soit bien assez pour comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un compliment.

D'un coup de pousse, Mat envoya la pièce tourbillonner dans les airs, où elle accrocha la lumière du soleil. Quand elle s'immobilisa, à son apogée, il la rattrapa et la plaqua sur le dos de son autre main.

Sa détermination sembla soudain vaciller.

— Rand, se fier à un pile ou face n'est pas si malin que ça...

Sans regarder, Rand posa une main sur un des symboles.

— Celui-là, dit-il. Tu as choisi celui-là.

Mat baissa les yeux sur la pièce et cilla.

— C'est exact. Comment as-tu deviné ?

— Tôt ou tard, il fallait que ça fonctionne pour moi.

Rand vit qu'aucun de ses compagnons n'avait compris sa remarque, mais ça ne le déranger pas.

Écartant sa main, il regarda le triangle que Mat et lui venaient de sélectionner. La pointe était orientée vers la gauche.

Dans le ciel, le soleil avait déjà entamé sa descente vers le couchant.

Rand n'avait pas le droit à l'erreur. S'il se trompait, l'expédition risquait de perdre du temps plutôt que d'en gagner. Mais il ne pourrait rien lui arriver de pire, n'est-ce pas ? Il fallait qu'il en soit ainsi.

Rand se redressa et sortit de sa bourse l'objet caché derrière les lettres. Une petite figurine représentant un homme au visage rond et au corps replet assis en tailleur avec une épée sur les genoux. Du plat d'un pouce, il caressa le crâne chauve du personnage.

— Que tout le monde se masse autour de nous. J'ai bien dit « tout le monde ». Rhurc, ordonne à tes Aiel d'emmener les mules. Vous devez tous être aussi près de moi que possible.

— Pourquoi ? demanda l'Aiel.

— Parce que nous partons pour Rhuidean... (Rand fit sauter la figurine dans sa paume puis se pencha pour tapoter la Pierre-Portail.) Oui, départ sur-le-champ !

Rhurc regarda un moment Rand, puis il se releva et appela ses Aiel.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Moiraine en faisant un pas de plus vers Rand.

— Un *angreal*, répondit le jeune homme. Qui fonctionne pour les hommes... Je l'ai découvert dans le Grand Trésor, quand je cherchais ce fichu portique. C'est l'épée qui m'a incité à le prendre, et quand ce fut fait, j'ai compris pourquoi. Vous vous demandez comment je compte canaliser assez de Pouvoir pour nous faire voyager tous ? Eh bien, voici la réponse.

— Rand, intervint Egwene, je sais que tu penses agir au mieux, mais es-tu certain de bien faire ? As-tu la certitude que cet *angreal* est assez puissant ? Moi, je ne suis même pas sûre que ça en soit un. Si tu le dis, je veux bien te croire, mais les *angreal* sont très divers. En tout cas, ceux que les femmes peuvent utiliser. Certains sont plus puissants que d'autres, sans rapport avec leur taille ou leur forme.

— Bien entendu que je suis sûr de moi, mentit Rand.

Il n'avait eu aucune possibilité de mettre sa théorie à l'épreuve – en tout cas, pas sans faire savoir à la moitié de Tear qu'il préparait quelque chose. Mais il était prêt à parier que l'*angreal* conviendrait. De justesse, cela dit. Mais grâce à sa taille réduite, nul ne saurait qu'il avait disparu de la Pierre tant qu'on ne déciderait pas de dresser l'inventaire du Grand Trésor. Une éventualité peu vraisemblable...

— Tu as laissé *Callandor* derrière toi, souffla Moiraine, mais en emportant cet objet. On dirait que tu en sais long sur l'utilisation des Pierres-Portails. Plus long que je l'aurais cru, pour tout dire.

— Verin m'a appris bien des choses.

C'était vrai, même si son premier professeur s'appelait Lanfear. À l'époque, il la connaissait

sous le nom de Selene. Mais il n'avait pas l'intention de raconter ça à Moiraine – et encore moins de mentionner devant elle l'offre d'assistance de la femme. Même pour une Aes Sedai, elle avait encaissé avec bien trop de calme les nouvelles concernant Lanfear. De plus, elle regardait Rand comme si elle l'évaluait, le pesant sur le plateau d'une balance imaginaire.

— Sois prudent, Rand al'Thor, dit-elle de sa voix musicale et pourtant glaciale. Tout *ta'veren* infléchit la Trame d'une façon ou d'une autre, mais un *ta'veren* tel que toi risque de déchirer à tout jamais le Lacis d'un Âge.

Rand aurait donné cher pour savoir ce que pensait Moiraine. Et plus cher encore pour découvrir ce qu'elle mijotait.

Gravissant la pente, les Aiels approchaient avec les mules, comme le leur avait fait ordonner Rand. Ils formèrent un cercle serré, laissant seulement une sorte de distance de sécurité entre Moiraine, Egwene et eux.

Rhuarc hocha la tête pour signifier à Rand que c'était à lui de jouer.

Soupesant le petit *angreal* vert, le jeune homme envisagea de dire aux Aiels d'abandonner les mules. Mais lui obéiraient-ils ? De plus, il avait l'intention d'arriver à destination avec tous les guerriers et en ayant emporté leur adhésion en se comportant bien avec eux. Dans le désert, des réserves de bonne volonté ne risquaient pas de lui faire du mal...

Imperturbables, les Aiels le regardaient. Certains étaient voilés, nota cependant Rand. Très nerveux, Mat jouait avec sa couronne de Tar Valon et Egwene, le visage brillant de sueur, semblait au moins aussi anxieuse que lui.

Attendre ne rimait plus à rien. Et Rand devait agir plus vite qu'on l'en croyait capable, s'il voulait réussir.

Se réfugiant dans le vide, il se projeta vers la Source Authentique, visant la lumière qui vacillait en permanence juste derrière son épaule. Tel le souffle de la vie, le Pouvoir l'emplit entièrement – un vent assez puissant pour déraciner des chênes, une brise d'été chargée d'un parfum floral et une bourrasque charriant la puanteur d'une décharge d'ordures. Dérivant dans le vide, Rand regarda le triangle orienté vers la gauche, puis il se servit de l'*angreal* pour puiser de la puissance dans un flot déchaîné de *saidin*.

Il devait emmener avec lui tout le monde. Il fallait que ça marche !

S'emparant du symbole, il tira à lui un torrent de Pouvoir qui menaça de le balayer comme un fétu de paille. Sentant qu'il résistait à cet assaut, il puisa encore et encore.

Autour de lui, le monde se volatilisa.



Au-delà de la Pierre



Alors que le sol s'inclinait sous ses pieds, Egwene jeta les bras autour de l'encolure de Brume. Autour d'elle, les Aiels tentaient de calmer les mules affolées qui glissaient sur le sol rocheux en pente. Une chaleur semblable à celle qui régnait dans le Monde des Rêves s'abattit sur la jeune femme. Alors que l'air ondulait devant elle, la roche parvint à lui brûler la plante des pieds à travers la semelle de ses chaussures. Sa peau picota douloureusement, puis de la sueur jaillit de chacun de ses pores. Trempant sa robe, cette transpiration semblait pourtant s'évaporer en un clin d'œil.

Même si les mules et les Aiels lui cachaient en grande partie son environnement, elle l'apercevait de temps en temps à travers des « trouées » sporadiques. À moins de trois pas d'elle, une grande colonne de pierre grise jaillissait du sol au milieu d'une telle tempête de sable qu'il était impossible de voir si cette Pierre-Portail était la sœur jumelle de celle de Tear.

Sous un ciel sans nuages, des murailles rocheuses qui paraissaient avoir été taillées par la hache d'un géant frappé de démence cuisaient sous les assauts d'un soleil embrasé. Pourtant, au centre d'une longue vallée stérile, une nappe de brouillard épais dérivait comme un amas de nuages tourbillonnants. Sous un tel soleil, cette brume aurait dû s'être dissipée depuis longtemps. Mais elle continuait à moutonner, imperturbable. Des formes architecturales en émergeaient, évoquant des sommets de tours, des minarets ou des édifices tronqués comme s'ils étaient toujours en construction.

— Ce colporteur avait raison, murmura Egwene. Une ville dans les nuages...

Accroché à la bride de son hongre, Mat semblait ne pas en croire ses yeux.

— Nous avons réussi ! s'écria-t-il. Egwene, nous y sommes arrivés, et sans le moindre... Que la Lumière me brûle ! c'est fait ! (Il délaça le col de sa chemise.) C'est brûlant ! La lumière est brûlante, je ne rêve pas !

Egwene s'aperçut soudain que Rand était à genoux. La tête baissée, il s'appuyait d'une main sur le sol pour ne pas tomber. Tirant sa jument avec elle, la jeune femme se fraya un chemin parmi les Aiels et atteignit son ami au moment où Lan l'aidait à se relever.

Moiraine regardait le jeune homme avec un calme forcé qui n'augurait rien de bon. L'esquisse d'une moue, sur ses lèvres sinon pincées, signalait qu'elle lui aurait volontiers frictionné les oreilles.

— J'ai réussi..., haleta Rand.

Sans le Champion, il n'aurait pas tenu debout. Le visage exsangue, il évoquait un vieillard sur son lit de mort.

— De justesse..., lâcha Moiraine. L'*angreal* n'était pas assez puissant pour cette tâche. Ne recommence jamais ! Quand tu prends des risques, ils doivent être calculés et viser un enjeu qui les justifie. Il le faut !

— Je ne prends pas de risques, Moiraine. C'est Mat le flambeur, pas moi.

Rand ouvrit la main droite. L'épée de la figurine s'était enfoncée dans sa chair, à l'endroit où un héron y était imprimé.

— Mais ce n'est peut-être pas faux... Un *angreal* un rien plus puissant aurait pu être préférable... Peut-être... Mais ça a marché, et c'est tout ce qui compte ! J'ai pris tout le monde de vitesse. C'est gagné !

— C'est le plus important, approuva Lan.

Egwene eut un soupir agacé. Les hommes ! L'un d'eux manquait se tuer, puis il faisait comme si c'était un jeu, et un autre venait lui dire qu'il avait eu raison de faire l'idiot. Ne grandissaient-ils donc jamais ?

— La fatigue due au Pouvoir ne ressemble à aucune autre, dit Moiraine. Je ne peux pas t'en débarrasser, après un tel effort, mais je ferai de mon mieux pour te soulager. Qui sait ? les séquelles te rappelleront peut-être de te montrer plus prudent, à l'avenir.

L'Aes Sedai était furieuse. Sinon, il n'y aurait pas eu cette sombre satisfaction dans sa voix.

L'aura du *saidar* l'enveloppa tandis qu'elle tendait les bras pour prendre entre ses mains la tête de Rand.

Il cria, trembla de tous ses membres puis se dégagea de l'emprise de Moiraine et de celle du Champion.

— Il faut me prévenir, Moiraine ! lâcha-t-il en rangeant l'*angreal* dans sa bourse. Oui, me prévenir avant d'agir ! Je ne suis pas un animal domestique dont on fait ce qu'on veut quand on veut.

Il se frotta les mains pour essuyer le filet de sang qui ruisselait dans sa paume.

Egwene eut un autre soupir agacé. Enfantin et ingrat jusqu'au bout ! Même s'il avait encore les yeux voilés, il tenait debout, grâce à Moiraine, et la petite plaie, dans sa paume, ne devait plus être qu'un souvenir. Un parangon d'ingratitude !

Bizarrement, Lan ne le rappela pas à l'ordre après qu'il eut parlé ainsi à son Aes Sedai.

Egwene s'avisa que les Aiels, après avoir calmé les mules, s'étaient plongés dans un mutisme têtue. Sondant les alentours du regard, ils ne s'intéressaient pas à la vallée ni à la ville cernée de brume, mais à deux camps qui se dressaient face à face à environ un quart de lieue de distance.

Les deux ensembles de tentes pagodes ouvertes et très basses, l'un étant deux fois plus grand que l'autre, s'accrochaient au flanc de la montagne, se fondant presque avec la roche grise. Mais dans chacun d'eux les guerriers en tenue ocre restaient très visibles. Brandissant des lances et, très souvent, un arc bandé avec une flèche encochée, ils étaient presque tous voilés ou sur le point de l'être. En équilibre sur la pointe des pieds, ils semblaient prêts à attaquer.

— La paix de Rhuidean ! lança une voix de femme, plus haut sur la pente.

Egwene sentit toute tension désertier les Aiels qui l'entouraient. Dans les deux camps, les guerriers abaissèrent leur voile, mais ils ne relâchèrent pas leur vigilance.

Il y avait un troisième camp plus haut sur le flanc de la montagne, constata Egwene. Un petit campement d'où quatre femmes s'éloignaient, se dirigeant vers la Pierre-Portail. Très calmes et très dignes dans leur ample chemisier blanc et leur large jupe sombre, un châle marron ou gris sur les épaules malgré la chaleur qui faisait tourner la tête d'Egwene, elles arboraient une impressionnante

série de colliers et de bracelets d'or ou d'ivoire. Deux de ces femmes avaient les cheveux blancs, une étant blonde comme le soleil. Leur crinière cascadeant jusqu'à la taille, toutes portaient autour du front un bandeau noué qui l'empêchait de leur tomber dans les yeux.

Egwene reconnut une des quatre femmes : Amys, la Matriarche qu'elle avait rencontrée dans le Monde des Rêves. Comme à cette occasion, elle fut frappée par le contraste entre la peau bronzée d'Amys et sa chevelure de neige. Cette Matriarche ne paraissait pas assez vieille ! L'autre femme aux cheveux blancs avait le visage ridé d'une grand-mère et la quatrième, une brune aux tempes déjà argentées, paraissait presque aussi âgée.

Quatre Matriarches, sans nul doute. Et probablement les signataires de la lettre reçue par Moiraine.

Les Aielles s'immobilisèrent dix pas au-dessus des voyageurs massés autour de la Pierre-Portail. La plus âgée écarta les mains et prit la parole d'une voix un rien chevrotante mais encore pleine de vigueur :

— Que la paix de Rhuidean soit sur vous. Ceux qui viennent au mont Chaendaer doivent pouvoir retourner en paix dans leur forteresse. Aujourd'hui, le sang ne coulera pas.

Sur ces mots, les Aiels venus de Tear commencèrent à se répartir les mules et le contenu des paniers en vue d'une imminente séparation. Ils n'étaient plus divisés par ordre guerrier, désormais. Egwene vit des Promises se joindre à plusieurs groupes, dont certains entreprirent aussitôt de contourner la montagne en s'évitant et en passant le plus loin possible des camps – paix de Rhuidean ou non, il ne fallait pas trop en demander. D'autres se dirigèrent au contraire vers l'un ou l'autre camp, posant enfin leurs armes quand ils y furent entrés.

Egwene s'aperçut que la paix de Rhuidean n'avait pas convaincu tout le monde. Du coin de l'œil, elle vit Lan retirer la main de la poignée de son épée – très discrètement, comme il l'y avait mise. Toujours aussi agile, Mat glissa de nouveau dans ses manches deux couteaux à la lame brillante et Rand, les pouces accrochés à sa ceinture, ne tenta pas de dissimuler son soulagement.

Egwene chercha Aviendha du regard. Avec l'intention de l'interroger avant d'aller voir Amys – et dans l'espoir que son amie, ici, soit un peu plus volubile au sujet des Matriarches.

Un gros sac de toile sur une épaule – d'où montaient des cliquetis révélateurs – et deux tapisseries enroulées sur l'autre, la Promise s'était déjà mise en chemin vers un des camps.

— Reste ici, Aviendha ! lança la Matriarche aux tempes argentées.

La Promise s'immobilisa et ne tourna pas la tête.

Egwene fit mine de la rejoindre, mais Moiraine murmura :

— Ne t'en mêle pas... Je doute qu'elle accepte ta sympathie, et si tu lui offres autre chose, elle ne s'en apercevra pas.

Egwene fut bien contrainte d'acquiescer. De fait, Aviendha ne semblait pas avoir envie de soutien ou de compagnie. Que lui voulaient les Matriarches ? Avait-elle violé une règle ou une loi ?

Contrairement à son amie, Egwene n'aurait pas refusé du soutien ou un peu plus de compagnie. Seule en terrain découvert, elle se sentait très vulnérable, surtout sous le regard des Aiels massés dans les camps. Ceux qui venaient de la Pierre s'étaient toujours montrés pour le moins courtois, sinon amicaux. Ceux-là n'avaient pas l'air dans de si bonnes dispositions. Très tentée de s'unir au *saidar*, Egwene se retint de justesse en voyant la sérénité de Moiraine – même suant à grosses gouttes, elle conservait une impassibilité de statue – et la tranquillité « minérale » de Lan, aussi imperturbable que les rochers qui les entouraient. En cas de danger, l'Aes Sedai et le Champion

n'auraient pas été si détendus. Et tant qu'ils le resteraient, Egwene ne voyait pas de raisons d'adopter une autre attitude. Cela dit, elle aurait bien aimé que les Aiels cessent de la regarder ainsi.

Rhuarc gravit la pente en direction des Matriarches.

— Me voici de retour, Amys, dit-il avec un sourire, même si ce n'est pas par le chemin que tu aurais cru...

— Je savais que tu serais là aujourd'hui, ombre de mon cœur... (Son châle marron glissant sur ses bras, Amys tendit une main pour caresser la joue de l'homme.) Ma sœur-épouse t'envoie toutes ses pensées.

— C'est ça le rapport avec le Don du Rêve ? souffla Egwene à Moiraine. (Lan étant la seule personne assez proche pour entendre.) C'est pour ça que vous avez permis à Rand de nous faire passer par une Pierre-Portail ? Ces femmes le savaient et vous l'ont dit dans leur lettre ? Non, ça n'a pas de sens. Si elles avaient parlé d'une Pierre-Portail, vous n'auriez pas tenté de le dissuader. Pourtant, elles nous attendaient aujourd'hui...

Sans quitter les Matriarches des yeux, Moiraine hocha la tête.

— Elles m'ont écrit qu'elles nous attendraient aujourd'hui sur un versant du mont Chaendaer. J'estimais que c'était... hum... hautement improbable, jusqu'à ce que Rand parle des Pierres-Portails. Lorsqu'il s'est déclaré certain, malgré mes objections, qu'il y en avait une ici, j'ai conclu que ce rendez-vous devenait somme toute possible.

Egwene s'emplit les poumons d'air chaud.

Ainsi, c'était un des miracles que pouvaient accomplir les Rêveuses ? Il fallait qu'elle apprenne sans tarder. Tentée d'aller rejoindre Rhuarc et Amys pour se présenter – ou plutôt, se re-présenter – à la Matriarche, elle s'en abstint, car les deux Aiels se regardaient dans les yeux d'une façon qui ne laissait aucune place aux intrus.

Un homme sortit de chaque camp. Le premier, un roux grand et large d'épaules, semblait dans la force de l'âge. Le second, aussi grand mais plus fin, paraissait plus âgé et sa chevelure avait des reflets plus sombres. Tous deux s'arrêtèrent à quelques pas de Rhuarc et des Matriarches. À part le coutelas glissé à sa ceinture, le plus vieux ne portait pas d'armes. L'autre guerrier, en revanche, brandissait des lances et une rondache recouverte de peau de bête. La tête bien droite, il défiait Rhuarc du regard.

L'ignorant, le chef des Taardad se tourna vers le plus âgé.

— Je te vois, Heirn, dit-il. Un des chefs de clan aurait-il décidé que je suis déjà mort ? Qui veut prendre ma place ?

— Je te vois aussi, Rhuarc... Aucun Aiel Taardad n'est entré à Rhuidean ni n'a essayé. Amys a dit qu'elle te rencontrerait ici aujourd'hui, et les autres Matriarches ont voyagé avec elle. J'ai amené ces guerriers Jindo avec moi afin d'assurer leur sécurité.

Rhuarc hocha gravement la tête.

Egwene eut le sentiment que quelque chose de très important venait d'être dit – peut-être allusivement. Les Matriarches prenaient garde à ne pas regarder l'Aiel aux cheveux de feu, Rhuarc et Heirn les imitant, mais en le voyant s'empourprer, Egwene devina qu'il aurait très bien pu être l'objet de l'attention générale. Interrogeant Moiraine du regard, la jeune femme obtint en guise de réponse un léger signe de tête négatif. Elle non plus ne comprenait pas ce qui se passait.

Lan se pencha entre les deux femmes et souffla :

— Une Matriarche peut aller partout en toute sécurité. Dans toutes les forteresses, sans aucune

distinction. Même les querelles de sang ne les concernent pas. Heirn est ici pour défendre Rhuarc contre les Aiels de l'autre campement, mais le dire ne serait pas honorable.

Moiraine arquant un sourcil, le Champion crut bon de s'expliquer :

— Je ne sais pas grand-chose des Aiels, mais je les ai souvent combattus avant de te rencontrer.

Si tu m'avais posé des questions...

— Je n'y manquerais pas, maintenant que je suis informée de ton expertise.

Le simple fait de se tourner vers les Matriarches et les trois hommes inonda de sueur le front d'Egwene. Quand Lan lui glissa entre les mains une gourde débouchée, elle s'en empara et but avec gratitude. Bien trop chaude, l'eau avait pris un goût de cuir. Egwene la trouva pourtant rafraîchissante comme celle d'une source. Elle fit passer la gourde à Moiraine, qui l'accepta, but du bout des lèvres et la lui rendit. Les yeux fermés, la jeune femme vida ce qui restait d'eau – et sursauta quand sa tête en fut aspergée. Relevant les paupières, elle vit que Lan lui avait vidé sur le crâne une autre gourde – après avoir trempé aussi les cheveux de Moiraine, semblait-il.

— Quand on n'y est pas habitué, expliqua le Champion, cette chaleur peut tuer...

Il versa de l'eau sur deux foulards qu'il venait de sortir d'une poche. Suivant ses instructions, Egwene et Moiraine s'en nouèrent un autour du front. Non loin de là, Rand et Mat se livraient à la même opération.

Lan ne se protégea pas du soleil. Cet homme était décidément un roc.

Après un très long silence, Rhuarc se détourna des Matriarches et daigna enfin s'adresser au jeune Aiel roux.

— Les Shaido ont besoin d'un chef, Couladin ?

— Suladric est mort, répondit l'homme. Muradin est entré à Rhuidean. S'il échoue, ce sera mon tour.

— Tu n'as pas demandé, Couladin, dit la Matriarche au visage parcheminé. Si Muradin échoue, demande. Nous sommes quatre, cela suffit pour te dire « oui » ou « non ».

— C'est mon droit, Bair ! répliqua Couladin.

De toute évidence, il n'avait pas l'habitude qu'on le contredise.

— C'est ton droit de demander, dit la Matriarche aux tempes argentées. Le nôtre est de te répondre. Et je doute que tu sois autorisé à entrer, quoi qu'il arrive à Muradin. Il y a des failles en toi, Couladin...

La Matriarche ajusta son châle gris sur ses épaules maigrichonnes – un geste hautain, comme si elle estimait en avoir dit davantage qu'il aurait été nécessaire.

Couladin s'empourpra.

— Mon premier-frère reviendra avec la marque d'un chef de tribu, et nous conduirons les Shaido sur les sentiers de l'honneur. Nous sommes destinés à...

Tremblant de colère, il s'interrompit rageusement.

Egwene décida de garder un œil sur cet individu, s'il demeurerait dans son espace vital. Il lui rappelait un Congar ou un Coplin – toujours prêt à se vanter et à semer le trouble. Jusque-là, elle n'avait jamais vu un Aiel céder ainsi à ses émotions.

Amys semblait déjà avoir oublié le trublion.

— Une personne est venue ici avec toi, dit-elle à Rhuarc.

Egwene crut que la Matriarche allait lui parler, mais elle tourna la tête vers Rand. Voyant que Moiraine n'en paraissait pas surprise, la jeune femme se demanda ce que l'Aes Sedai leur avait

caché au sujet de la fameuse lettre des quatre Aielles.

Rand hésita un court instant, puis il gravit la pente pour venir se camper à côté de Rhuarc, ses yeux au niveau de ceux des femmes. La sueur collait sa chemise à son torse et dessinait de grandes taches sur le devant de son pantalon. Avec un foulard blanc noué autour du front, il avait l'air beaucoup moins majestueux que dans le Cœur de la Pierre. Il se fendit d'une étrange révérence – le pied gauche en avant et la main gauche sur le genou opposé, la main droite étant tendue paume vers le haut.

— Par le droit du sang, dit-il, je demande l'autorisation d'entrer à Rhuidean pour l'honneur de nos ancêtres et le souvenir de ce qui fut.

Amys ne cacha pas sa surprise.

— Une ancienne formule, murmura Bair, mais la question n'en reste pas moins posée. Et ma réponse est « oui ».

— La mienne aussi, dit Amys. Seana ?

— Cet homme n'est pas un Aiel ! rugit Couladin.

Egwene se demanda s'il lui arrivait de ne pas être en colère.

— Sa présence ici devrait lui valoir la mort. Pourquoi Rhuarc l'a-t-il amené ? Pourquoi... ?

— Tu aspires à devenir une Matriarche, Couladin ? demanda Bair, sourcils froncés – une mimique qui creusait encore plus les rides de son visage. Dans ce cas, mets une robe, viens me voir et je déciderai si tu peux suivre la formation... En attendant, tais-toi quand les Matriarches parlent !

— Ma mère était une Aielle, annonça Rand d'une voix tendue.

Egwene le regarda, les yeux ronds. Kari al'Thor était morte alors qu'elle était encore en bas âge, mais si Tam avait eu une Aielle pour épouse, aucun doute qu'elle en aurait entendu parler.

Egwene glissa un regard à Moiraine, qui ne manifestait aucune émotion. Avec ses cheveux roux et ses yeux gris-bleu, Rand ressemblait en effet à un Aiel. Ce qu'il affirmait n'en était pas moins ridicule.

— Non, pas ta mère, dit Amys. Ton père...

Egwene se demanda si elle avait bien entendu. Cette fois, on sombrait dans la folie. Rand voulut répliquer, mais la Matriarche ne lui en laissa pas le loisir.

— Alors, Seana, ta réponse ?

— Elle est positive, dit la femme aux tempes argentées. Et toi, Melaine ?

La quatrième Matriarche, une jolie femme aux cheveux dorés comme les blés – et très jeune, car elle devait avoir dix ou quinze ans de plus qu'Egwene –, hésita un moment.

— Cela doit être fait, finit-elle par dire sans enthousiasme. Ma réponse est également positive.

— Eh bien, tu sais ce qu'il en est, dit Amys à Rand. Tu peux entrer à Rhuidean et...

Elle s'interrompit, assez surprise de voir Mat imiter maladroitement la révérence de son ami.

— Je demande aussi le droit d'entrer à Rhuidean.

Les quatre Matriarches dévisagèrent le jeune homme. Étonné, Rand tourna vivement la tête vers Mat.

Egwene aurait parié qu'elle était la plus bouleversée de tous. Elle aurait perdu – à cause de Couladin, bien sûr. Levant une de ses lances, il eut comme un ricanement haineux et frappa Mat à la poitrine.

Voulut le frapper, plutôt... L'aura du *saidar* enveloppa Amys et Melaine et des flux d'Air soulevèrent l'Aiel vengeur et le transportèrent dix pas en arrière.

Egwene n'en crut pas ses yeux. Ces femmes étaient capables de canaliser le Pouvoir. En tout cas, deux d'entre elles en avaient l'aptitude. Soudain, le visage étrangement lisse et jeune d'Amys, sous sa chevelure blanche, lui apparut pour ce qu'il était vraiment. À savoir, un phénomène très proche de celui qui se retrouvait sur les Aes Sedai. Cette absence d'âge qui caractérisait les sœurs...

Si Moiraine n'avait pas bougé un cil, Egwene aurait juré entendre grincer les rouages de son esprit. De toute évidence, ce qui venait de se passer était aussi une surprise pour elle.

Couladin se releva péniblement, restant accroupi.

— Vous avez accepté cet étranger parmi nous, rugit-il en désignant Rand avec la lance qui aurait dû transpercer la poitrine de Mat. Si c'est ce que vous voulez, qu'il en soit ainsi. De toute façon, c'est encore un doux agneau des terres mouillées, et Rhuidean le tuera.

La lance se pointa sur Mat, qui essayait de remettre un couteau dans sa manche sans trop se faire remarquer.

— Mais lui ! il devrait déjà être mort pour avoir osé venir ici, et sa demande est un sacrilège ! Seuls les membres du Sang peuvent entrer à Rhuidean. C'est la loi !

— Retourne dans ton camp, Couladin, lâcha Melaine, glaciale. Et toi aussi, Heirn. Toi également, Rhuarc. Cette affaire concerne exclusivement les Matriarches et les hommes qui leur ont demandé l'autorisation. Partez, tous les autres !

Rhuarc et Heirn obéirent sans hésiter, se dirigeant vers le plus petit campement. Après avoir foudroyé du regard Rand, Mat et les Matriarches, Couladin leur tourna le dos et partit à pas rageurs vers le plus grand des deux camps.

Les Matriarches échangèrent des regards inquiets. Même si elles étaient au moins aussi bonnes que les Aes Sedai, en matière de sérénité, Egwene avait appris à ne plus être dupe des impassibilités de façade.

— C'est interdit, répondit enfin Amys. Jeune homme, tu n'as aucune idée de ce que tu viens de faire. Retourne auprès de tes compagnons.

La Matriarche balaya du regard le petit groupe de voyageurs. Quand ses yeux passèrent brièvement sur Egwene, elle ne parut pas la reconnaître.

— Je ne peux pas me dérober, gémit Mat. Je suis venu jusqu'ici, mais ça ne compte pas, exact ? Je dois entrer à Rhuidean.

— C'est interdit, dit à son tour Melaine en secouant la tête. (Sa longue chevelure blonde oscilla en rythme avec ses mouvements.) Tu n'as pas de sang aiel dans les veines.

— Il m'accompagnera, dit Rand, les yeux rivés sur son ami comme s'il le voyait pour la première fois. J'ai votre permission et je peux l'emmener avec moi sans tenir compte de votre avis.

Rand regarda de nouveau les Matriarches. Pas pour les défier, mais simplement pour qu'elles voient clairement sa détermination.

Le connaissant bien, Egwene paria qu'il ne reviendrait pas sur sa position, quoi que décrètent les Aielles.

— C'est interdit, répéta Melaine, s'adressant à ses sœurs. (Elle s'enveloppa la tête dans son châle.) La loi est claire. Une femme ne peut pas aller plus de deux fois à Rhuidean et un homme n'a droit qu'à une seule visite – à condition qu'ils aient l'un et l'autre du sang aiel.

— Melaine, les choses changent, dit Seana. Les anciennes traditions...

— S'il est celui que nous attendons, intervint Bair, c'est que le Temps du Changement est arrivé. Une Aes Sedai se tient sur un versant du mont Chaendaer, un *Aan'allein* drapé dans sa cape fluctuante

à ses côtés. Devons-nous nous accrocher aux anciennes traditions ? Alors que tant de choses vont se transformer ?

— Ce serait absurde, renchérit Amys. Désormais, tout est soumis aux caprices du changement. Ton avis, Melaine ?

La jeune Matriarche blonde regarda les montagnes, puis elle baissa les yeux sur la cité enveloppée de brouillard et soupira. Enfin, elle hocha la tête.

— C'est décidé, déclara Amys en se tournant vers les deux jeunes hommes. Comment vous appelez-vous, tous les deux ?

— Rand al'Thor.

— Mat... Mat Cauthon.

Amys acquiesça pensivement.

— Toi, Rand al'Thor, tu devras aller au cœur de Rhuidean – en son centre exact. Si tu veux l'accompagner, Mat Cauthon, libre à toi, mais sache que la plupart des hommes qui s'aventurent dans le cœur de Rhuidean n'en reviennent jamais, ou en ressortent en ayant perdu la raison.

» Vous ne devrez emporter ni nourriture ni eau, en souvenir de notre errance, après la Dislocation. Et pour rendre honneur aux Jenn, vous n'aurez pas d'armes, à part vos mains et votre cœur. Si vous portez des armes, déposez-les à nos pieds, sur le sol. Elles y attendront votre retour. Si vous revenez...

Rand défit sa ceinture d'armes et la laissa tomber aux pieds d'Amys. Après un moment d'hésitation, il ajouta la figurine verte représentant un petit bonhomme rondouillard.

— C'est le mieux que je peux faire, dit-il.

Mat se défit de son ceinturon, puis il tira une série de couteaux de ses manches, de sous sa veste et même de sous son col. La pile d'armes qui en résulta sembla impressionner jusqu'aux Matriarches. Jouant avec son public, Mat fit mine d'en avoir terminé, puis il se ravisa et tira deux lames supplémentaires de ses bottes.

— J'ai failli les oublier, fit-il avec un sourire désarmant d'innocence.

Le regard glacial des Aielles lui fit passer l'envie de plaisanter.

— Ces hommes sont liés à Rhuidean, déclara Amys, les yeux rivés sur un point mystérieux, au-dessus de la tête des jeunes gens.

— Rhuidean appartient aux morts, dirent ensemble les trois autres Matriarches.

— Et jusqu'à leur retour, ils ne devront pas parler aux vivants, ajouta Amys.

— Car les morts ne s'adressent pas aux vivants, déclamèrent ses compagnes.

— Nous ne les verrons plus tant qu'ils ne seront pas revenus parmi les vivants.

Amys se couvrit les yeux avec son châle et les trois autres Matriarches l'imitèrent. Une fois voilées, elles récitèrent ensemble :

— Quittez les rangs des vivants et ne revenez pas nous hanter avec le souvenir de ce qui est perdu. Et ne parlez pas de ce que voient les morts.

Se taisant, les Matriarches attendirent, leur châle tenu devant les yeux.

Rand et Mat se regardèrent. Egwene fut tentée d'aller vers eux et de leur parler, mais cela aurait risqué de saboter la cérémonie.

Un moment, les deux jeunes hommes restèrent impassibles – presque trop, comme s'ils faisaient un trop grand effort pour cacher qu'ils étaient mal à l'aise... et pas si rassurés que ça.

Puis Mat éclata de rire.

— Je suppose que les morts peuvent parler aux morts, non ? Je me demande si tout ça compte pour... Oublions ça ! Rand, tu crois qu'on peut y aller à cheval ?

— Voilà qui m'étonnerait... Il va falloir marcher, mon vieux...

— Et moi qui ai les pieds en feu ! On devrait se mettre en route, mon gars. Pour arriver, il nous faudra tout l'après-midi, si nous avons de la chance.

Alors que les deux amis commençaient à descendre la pente, Rand eut un sourire rassurant pour Egwene, comme s'il voulait la convaincre qu'il partait en promenade. Mat sourit aussi, mais c'était l'expression qu'il affichait quand il faisait quelque chose d'un peu fou, comme essayer de danser sur le faîte d'un toit.

— Tu n'as pas l'intention de prendre des risques insensés, pas vrai ? demanda-t-il à Rand. J'ai bien envie de revenir entier.

— Moi aussi, mon vieux... Moi aussi.

Les deux amis s'éloignèrent, leurs voix moururent et leurs silhouettes devinrent de plus en plus petites. Lorsqu'il fut presque impossible de reconnaître des êtres humains, les Matriarches abaissèrent leur châle.

Après avoir défroissé le devant de sa robe – et déploré que le tissu soit imbibé de sueur – Egwene tira Brume par la bride et avança bravement vers les Aielles.

— Amys ? Je suis Egwene al'Vere. Vous avez dit que je devais...

Levant une main, Amys intima le silence à la jeune femme. Puis elle riva les yeux sur Lan, qui tenait par la bride Mandarb, Pépin et Jeade'en et avançait derrière Moiraine et Aldieb.

— C'est une affaire de femmes, à présent, *Aan'allein*, dit-elle. Tu ne dois pas t'en mêler. Rejoins Rhuarc dans son camp, où il t'offrira de l'ombre et de l'eau.

Lan attendit un signal de Moiraine, qui hocha très légèrement la tête, puis il s'éloigna dans la direction qu'avait prise Rhuarc. Sa cape fluctuante donna par moments l'impression qu'il était une tête et une paire de bras privés de corps qui flottaient dans l'air devant un trio de chevaux.

— Pourquoi l'appellez-vous ainsi ? demanda Moiraine quand son Champion fut hors de portée d'oreilles. Un Seul Homme ? Le connaissez-vous ?

— Oui, nous avons entendu parler de lui, Aes Sedai.

À la façon dont elle prononçait son titre, Amys avait à l'évidence l'intention de traiter Moiraine comme une égale.

— Le dernier Malkieri..., continua la Matriarche. L'homme qui refuse de renoncer à son combat contre les Ténèbres alors que son pays a depuis longtemps été détruit par le mal. Un Seul Homme pour tout un peuple... Un homme d'honneur... Depuis le rêve, j'étais presque sûre qu'il serait avec vous, si vous veniez, mais j'ignorais qu'il vous obéissait.

— C'est mon Champion, répondit simplement Moiraine.

Malgré son assurance, Egwene aurait juré que l'Aes Sedai était troublée. Et elle savait pourquoi. *Presque* sûre ? Lan suivait Moiraine comme son ombre. Sans hésiter, il l'aurait accompagnée jusque dans la Fosse de la Perdition.

Le « si vous veniez » était aussi très intéressant. Les Matriarches avaient-elles su ou non que Rand viendrait ? Interpréter un rêve était peut-être moins évident qu'Egwene l'aurait espéré. Alors qu'elle allait poser la question, Bair prit la parole :

— Aviendha, appela-t-elle, approche !

Accroupie un peu à l'écart, l'Aielle regardait le sol, les bras enroulés autour des

genoux. La voyant se lever lentement, Egwene crut un instant qu'elle était effrayée. Mais elle la connaissait trop bien pour que ça lui semble possible.

En traînant les pieds, Aviendha vint se camper devant les Matriarches, puis elle posa à leurs pieds son gros sac et ses tentures enroulées.

— L'heure est venue, dit Bair d'un ton paisible. (Mais une inflexible détermination se lisait dans son regard.) Tu as porté les lances aussi longtemps que c'était possible. Et peut-être plus que tu l'aurais dû.

Aviendha releva fièrement la tête.

— Je suis une Promise de la Lance. Je refuse de devenir une Matriarche, et je ne le deviendrai pas !

Les Matriarches se rembrunirent. Egwene ne put s'empêcher de penser aux visages fermés des membres du Cercles des Femmes, au village, quand il s'agissait de sermonner une fille coupable de quelque manquement aux coutumes.

— Tu as déjà été bien mieux traitée que moi, à mon époque..., répondit Amys, dure comme la pierre. Moi aussi, j'ai refusé, lorsqu'on m'ordonna d'accomplir mon destin. Sais-tu ce qui arriva ? Mes sœurs de la Lance brisèrent mes armes devant moi, puis elles me déshabillèrent, me lièrent les poignets et les chevilles et me conduisirent devant Bair et Coedelin.

— Avec une jolie petite poupée coincée sous un bras, précisa Bair, pour te rappeler à quel point tu étais infantine. Si ma mémoire ne me fait pas défaut, tu t'es enfuie neuf fois, le premier mois.

Amys acquiesça sombrement.

— Et pour chaque fugue, on m'a fait pleurer comme une enfant... Le deuxième mois, je n'ai filé que cinq fois. Je pensais être aussi forte et aussi dure qu'une femme pouvait l'être. Eh bien, j'étais surtout obtuse. Il m'a fallu six mois pour comprendre que tu étais plus dure et plus forte que je le serai jamais, Bair. Au bout du compte, j'ai saisi que j'avais un devoir à remplir et un engagement à respecter vis-à-vis de notre peuple. Tu comprendras aussi, Aviendha. Les femmes comme nous ont toutes cet engagement. Tu n'es plus une enfant. Oublie tes poupées – et tes lances ! – pour devenir l'adulte que nous accueillerons parmi nous.

Egwene comprit soudain pourquoi elle avait éprouvé une sympathie spontanée pour Aviendha. Et pourquoi Amys et les autres voulaient en faire une Matriarche. Comme Elayne, Nynaeve et elle-même – sans oublier Moiraine, tant qu'on y était – Aviendha était capable de canaliser le Pouvoir. Appartenant aux « Naturelles », elle pouvait apprendre à maîtriser son don, mais elle avait dès le départ l'aptitude d'entrer en contact avec la Source Authentique sans vraiment savoir ce qu'elle faisait.

Moiraine restait impassible, mais Egwene lut dans son regard la confirmation de sa théorie. Dès qu'elle avait croisé Aviendha, l'Aes Sedai avait dû savoir ce qu'il en était.

À présent, Egwene éprouvait des « affinités » pour Amys et Melaine. Pas pour Bair ou Seana, car elles n'étaient pas en mesure de canaliser le Pouvoir, la jeune femme en aurait mis sa main au feu. Plus étonnant encore, Moiraine ressentait la même sympathie élective. Egwene le sentait et ça la stupéfiait, car l'Aes Sedai n'avait rien d'une personne ouverte.

Une des Matriarches parut lire les sentiments de Moiraine d'une manière un peu moins idéaliste.

— Vous pensez l'emmener à la tour, dit Bair, pour qu'elle devienne une des vôtres. Mais c'est une Aielle, Aes Sedai.

— Bien entraînée, elle deviendra très puissante. Aussi puissante qu'Egwene, je dirais. À la Tour

Blanche, elle pourra développer tout son potentiel.

— Nous nous chargerons de la former, Aes Sedai, dit Melaine avec une douceur que démentaient ses yeux verts pleins de mépris. Et nous ferons mieux que vous ! J’ai parlé avec des sœurs. À la Tour Blanche, vous dorlottez les femmes. La Tierce Terre n’est pas une nourricerie ! Ici, Aviendha découvrira de quoi elle est capable, au lieu de jouer à vos jeux idiots.

Egwene regarda son amie aïelle à la dérobée. Abattue, Aviendha avait de nouveau baissé la tête.

Une nourricerie, la Tour Blanche ? Durant son noviciat, Egwene avait travaillé plus dur que jamais... et souffert sous le joug d’une discipline de fer. Si les Matriarches se montraient plus dures que ça, Aviendha n’avait pas fini d’en baver.

Amys tendit les mains. Non sans hésiter, Aviendha lui remit ses lances et sa rondache... et fit la grimace quand la Matriarche les envoya au loin comme si c’étaient des déchets.

La Promise se défit de son arc, puis du ceinturon où pendaient son carquois et son couteau.

Amys jeta le tout par terre avec le même dégoût non dissimulé. Le cœur brisé, Aviendha ne put empêcher une larme de perler au coin d’un de ses yeux.

— Vous êtes obligée de la traiter ainsi ? s’insurgea Egwene.

Amys et ses compagnes la foudroyèrent du regard, mais elle ne se laissa pas intimider.

— Vous jetez ses possessions comme s’il s’agissait de détritrus.

— C’est ainsi qu’elle doit les considérer, répondit Seana. Quand elle reviendra – si elle revient – elle les brûlera et éparpillera les cendres. Quant au métal, elle l’offrira à un forgeron pour qu’il en fasse des objets de première nécessité. Pas des armes, ni même un couteau de cuisine. Des boucles, des casseroles ou des jouets pour les enfants. Et ces objets, elle les offrira d’elle-même à notre peuple.

— La Tierce Terre n’est pas un havre de douceur, Aes Sedai, dit Bair. Ici, rien de ce qui est doux ne survit.

— Ton *cadin’sor*, Aviendha..., dit Amys en désignant les armes gisant sur le sol. Tes nouveaux vêtements attendront ton retour.

Comme un automate, Aviendha retira sa veste, son pantalon, ses bottes souples et les ajouta à la pile. Une fois nue, elle resta parfaitement immobile – sans même bouger un orteil alors que la chaleur brûlait la plante des pieds d’Egwene à travers la semelle de ses chaussures. Les habits qu’elle portait avant d’arriver à la Tour Blanche avaient également été brûlés, afin de couper ses liens avec le passé, mais la cérémonie n’avait pas été aussi dure, et de très loin.

Aviendha faisant mine d’ajouter son sac et ses tentures à la pile, Seana l’en empêcha, les lui prenant des mains.

— Tout ça, tu le récupéreras, si tu reviens. Dans le cas contraire, ta famille en héritera, en souvenir de toi.

Aviendha hocha simplement la tête. Elle ne semblait pas avoir peur. Furieuse, rebelle, voire révoltée, mais pas effrayée...

— À Rhuidean, dit Amys, tu trouveras trois anneaux disposés ainsi... (Elle traça trois cercles dans les airs, les joignant au milieu.) Traverse l’un d’eux, et tu verras ton avenir exposé devant toi à l’infini – en une multitude de variations. Ces révélations ne te guideront pas totalement, hélas, car elles se dissiperont dans ta mémoire comme des récits entendus il y a très longtemps. Mais tu en garderas un souvenir assez net pour distinguer les choses qui, pour toi, doivent être des objets de mépris et celles que tu devras chérir parce qu’elles incarnent l’espoir. C’est le début de la sagesse

– le premier pas sur le chemin qui te donnera un jour droit au titre de Matriarche. Certaines femmes ne franchissent jamais les anneaux dans l’autre sens, peut-être parce qu’elles sont incapables de faire face à l’avenir. Parmi celles qui surmontent cette épreuve, quelques-unes ne survivent pas à leur second voyage à Rhuidean, avec son cœur pour destination. Tu n’abandonnes pas une vie dure et dangereuse pour une sinécure, mais pour une existence plus rude et plus périlleuse encore.

Un *ter’angreal*... La description d’Amys correspondait à un *ter’angreal* ! Quel genre d’endroit était donc Rhuidean ? Egwene s’avisa qu’elle brûlait d’envie d’aller voir par elle-même. Une folie, bien entendu ! Elle n’était pas là pour prendre des risques inutiles avec des *ter’angreal* dont elle ignorait tout.

Melaine prit le menton d’Aviendha et la força à la regarder.

— Tu as la force requise, dit-elle avec une sereine conviction. Un esprit fort et un cœur puissant, voilà ce que sont tes armes, désormais. Mais tu les manies aussi sûrement que tes lances. Ne les oublie pas, utilise-les, et ils te permettront de tout traverser.

Egwene n’en crut pas ses oreilles. Des quatre Matriarches, elle aurait juré que la jeune blonde était la moins susceptible d’éprouver de la compassion.

Aviendha hocha la tête et réussit même à sourire.

— J’arriverai à Rhuidean avant ces hommes. Ils ne savent pas ce que courir veut dire.

Les quatre Matriarches embrassèrent Aviendha sur les deux joues en murmurant :

— Reviens parmi nous...

Prenant la main de son amie, Egwene la serra et obtint en retour une chaleureuse pression. Puis l’Aielle se détourna et commença à dévaler le versant de la montagne. À première vue, elle paraissait bien capable de rattraper Rand et Mat.

Egwene suivit des yeux la progression de son amie. Ce qui se passait semblait équivaloir à l’accession au statut d’Acceptée, mais sans formation avant ni un minimum de réconfort après. Comment aurait-elle réagi si on l’avait bombardée Acceptée le jour de son arrivée à la Tour Blanche ? Eh bien, elle aurait pu perdre la raison... Nynaeve avait été si abruptement promue à cause de sa puissance dans le Pouvoir. Si elle appréciait très moyennement les Aes Sedai – un euphémisme – ce n’était pas sans rapport avec cet événement.

Reviens parmi nous, pensa Egwene. *Et sois forte*.

Quand Aviendha fut hors de vue, la jeune femme soupira et se retourna vers les Matriarches. Elle était là pour une raison, et tourner autour du pot n’aiderait personne.

— Amys, dans *Tel’aran’rhiod*, vous m’avez dit que je devais venir ici pour apprendre. Me voici.

— Trop vite, dit la femme aux cheveux blancs. Nous nous sommes précipitées parce que Aviendha a lutté si longtemps contre son *toh*, parce que nous redoutions que les Shaido se voilent, même ici, si nous n’avions pas envoyé Rand al’Thor à Rhuidean avant qu’ils aient eu le temps de réfléchir.

— Ils auraient tenté de le tuer ? demanda Egwene. Pourtant, il est l’homme que vous avez envoyé chercher. Celui qui Vient avec l’Aube... Des Aiels ont traversé le Mur du Dragon pour le trouver.

Bair ajusta son châle sur ses épaules.

— Il est peut-être cet homme, dit-elle. Nous verrons bien, s’il survit.

— Il a les yeux de sa mère, souffla Amys, et il lui ressemble beaucoup, même s’il a aussi quelque chose de son père. Mais Couladin a vu uniquement ses vêtements – et son cheval. Les autres Shaido auraient réagi de même, et les Taardad aussi, qui peut le dire ? Les étrangers sont proscrits sur ces

terres, et voilà qu'il y en a cinq d'un coup. Non, quatre : Rand al'Thor n'en est pas un, où qu'il ait été élevé. Mais nous venons d'autoriser l'un de vous à entrer à Rhuidean, ce qui est aussi interdit. Que nous aimions ça ou non, les changements nous fondent dessus comme une tempête de sable.

— Il doit en être ainsi, dit Bair, sinistre. La Trame dispose de nous comme elle l'entend.

— Vous connaissez les parents de Rand ? demanda Egwene, dubitative.

Quoi qu'en disent ces femmes, pour elle, Tam et Kari al'Thor restaient le père et la mère du jeune homme.

— C'est son histoire, répondit Amys, s'il veut l'entendre...

Egwene comprit que la Matriarche ne dirait pas un mot de plus à ce sujet.

— Venez, dit Bair. Il n'y a plus de raison de se presser, désormais. Nous allons vous offrir de l'eau et de l'ombre.

À la mention de l'ombre, les genoux d'Egwene faillirent se dérober. Le foulard qu'elle portait autour du front était presque sec. Le sommet de son crâne semblait cuit à point, et le reste de son corps ne tarderait plus à l'être.

Moiraine parut aussi soulagée que sa compagne de suivre les Matriarches jusqu'à une des petites tentes pagodes ouvertes.

Un grand Aiel en tunique blanche à capuche, des sandales aux pieds, se chargea des chevaux. Dans les ombres de la capuche, le visage typique de l'homme aux yeux humblement baissés paraissait bizarrement déplacé...

— Fais boire les animaux, ordonna Bair avant de se pencher pour entrer sous la tente pagode dépourvue de cloisons.

Dans son dos, l'homme encapuchonné s'inclina en se touchant le front.

Egwene hésita à le laisser emmener Brume. Il semblait savoir s'y prendre, mais que pouvait connaître aux chevaux un homme du désert ? Cela dit, il ne leur ferait sûrement pas de mal, et l'ombre semblait si merveilleusement fraîche, sous la tente. Une fois entrée, la jeune femme crut revivre.

Le toit pointu troué pour laisser circuler l'air fournissait un peu plus d'espace, mais même ainsi, il s'avérait difficile de rester debout. Comme pour s'harmoniser aux tenues des Aiels, des coussins ocre brodés de fil d'or étaient disposés en rond sur des tapis aux motifs colorés assez épais pour qu'on ne sente pas la roche brute dessous.

Imitant les Matriarches, Egwene et Moiraine s'assirent sur un tapis et posèrent gracieusement le coude sur un coussin.

Bair fit sonner un petit gong. Aussitôt, deux jeunes femmes entrèrent, un plateau d'argent sur les bras. Vêtues d'une tunique blanche à capuche, comme le « palefrenier », elles baissaient elles aussi humblement les yeux. S'agenouillant au milieu de la tente, l'une remplit de vin des petites coupes d'argent. L'autre leur servit de grands gobelets d'eau. Lorsqu'elles eurent distribué les boissons, elles sortirent en s'inclinant et sans remporter les plateaux et les carafes embuées par la condensation.

— De l'eau et de l'ombre..., dit Bair en levant son gobelet. Offertes de bon cœur... Qu'il n'y ait plus aucune gêne entre nous. Vous êtes les bienvenues, comme des premières-sœurs le seraient.

— Qu'il n'y ait plus de gêne, murmurèrent Amys et les deux autres Matriarches.

Après avoir siroté un peu d'eau, les Aielles se présentèrent selon le protocole. Bair, du clan Haido des Aiels Shaarad, Amys, du clan des Neuf Vallées des Aiels Taardad, Melaine, du clan Jhirad des Aiels Goshien et Seana, du clan de la Falaise Noire des Aiels Nakai.

Egwene et Moiraine se soumirent de bonne grâce au rituel, même si l'Aes Sedai eut l'ombre d'une grimace quand la jeune femme se présenta comme une sœur de l'Ajah Vert.

Comme si les libations et les présentations avaient brisé la glace – si on osait dire – l'atmosphère se détendit considérablement. Les Aielles sourirent, une certaine confiance s'installa et le ton de la conversation devint plus familier.

Egwene apprécia bien davantage l'eau que le vin. Même s'il faisait plus frais sous la tente, respirer suffisait à lui dessécher la gorge. Répondant à une invitation d'Amys, elle se servit avec plaisir un deuxième gobelet.

Les hommes et les femmes en blanc l'avaient vraiment surprise. Assez absurdement, elle devait l'admettre, Egwene s'était imaginé que tous les Aiels, à part les Matriarches, étaient des guerriers ou des guerrières. Ils avaient pourtant bien des forgerons, des tisserands et d'autres artisans, sinon, comment auraient-ils pu s'armer et se vêtir ? Alors, pourquoi pas des serviteurs ? Cela dit, dans la forteresse, Aviendha s'était montrée fort dédaigneuse avec les domestiques, ne leur laissant pratiquement rien faire dès qu'elle en avait la possibilité. Les deux femmes et l'homme en blanc, avec leur humilité constante, ne se comportaient pas du tout comme des Aiels. Dans les deux grands campements, Egwene n'avait aperçu personne qui fût vêtu de blanc...

— Les Matriarches sont les seules à avoir des serviteurs ? demanda-t-elle.

Melaine faillit s'étrangler avec son vin.

— Des serviteurs ? Ce sont des *gai'shain*, pas des domestiques !

Au ton de la Matriarche, son explication aurait dû suffire à satisfaire les invitées.

Moiraine fronça les sourcils au-dessus de sa coupe de vin.

— *Gai'shain*, répéta-t-elle. Comment traduire ce nom ? « Ceux qui ont juré de se vouer à la paix durant la bataille » ?

— Ce sont des *gai'shain*, tout simplement, dit Amys. (Elle s'avisa que ses interlocutrices ne comprenaient pas.) Vous ne connaissez pas le *ji'e'toh* ?

— Honneur et obligation, traduisit aussitôt Moiraine. Ou honneur et devoir.

— Ce sont les mots, mais que savez-vous du sens ? Aes Sedai, le *ji'e'toh* est notre code de vie.

— N'essaie pas de le leur expliquer, Amys, intervint Bair. Jadis, j'ai passé un mois à tenter de faire comprendre le *ji'e'toh* à une habitante des terres mouillées. À la fin, elle se posait plus de questions qu'au début.

— Je resterai dans les grandes lignes, promit Amys. Si vous voulez vraiment une explication, Aes Sedai.

Egwene aurait préféré parler de rêve et de formation, mais Moiraine ne lui laissa pas l'occasion de le dire.

— J'aimerais bien, oui...

— Je vais simplifier les choses et m'en tenir à ce qu'est un *gai'shain*. Dans la danse des lances, le plus grand honneur – le *ji* du nom composé – est de toucher un ennemi armé sans le tuer ni le blesser d'aucune façon.

— C'est un grand honneur parce que ce n'est pas facile, précisa Seana, ses yeux gris-bleu malicieusement plissés, et donc rarement réalisé.

— Le plus petit honneur est de tuer, continua Amys. Un enfant ou un imbécile peuvent prendre une vie. Entre les deux, on trouve la capture de prisonniers. Bien entendu, c'est plus complexe que ça, mais je vais à l'essentiel. Les *gai'shain* sont des prisonniers. Parfois, un guerrier qui a été touché

peut *demander* à être capturé pour réduire l'honneur de son adversaire et diminuer son humiliation.

— Les Promises de la Lance et les Chiens de Pierre sont très connus pour ça, précisa Seana.

Amys la foudroya du regard.

— C'est moi qui raconte, ou c'est toi ? Bon, je continue... Certaines personnes ne peuvent pas être capturées. Par exemple les Matriarches, les forgerons, les enfants, les femmes enceintes ou celles qui élèvent un enfant de moins de dix ans. Un *gai'shain* à un *toh* vis-à-vis de celui ou de celle qui l'a capturé. Cette obligation consiste à obéir pendant un an et un jour sans toucher une arme ni esquisser un geste violent.

Malgré son impatience, Egwene sentit son intérêt s'éveiller.

— Les *gai'shain* ne tentent-ils pas de s'enfuir ? Moi, je n'hésiterais pas.

Plus personne ne me fera prisonnière, c'est juré !

Les Matriarches parurent outragées.

— C'est arrivé, lâcha Seana, mais il n'y a aucun honneur dans ce comportement. Un *gai'shain* en fuite serait renvoyé par les siens chez son « maître » afin de le servir de nouveau pendant un an et un jour. Le déshonneur serait si grand qu'un premier-frère ou une première-sœur pourrait devenir le *gai'shain* du maître offensé afin de décharger son clan de toute obligation. En cas de déshonneur particulièrement lourd, plusieurs premiers-frères ou premières-sœurs pourraient se sacrifier ainsi.

Occupée à boire de l'eau cette fois, Moiraine ne broncha pas. Egwene but aussi, mais pour s'empêcher de secouer la tête. Les Aiels étaient fous, c'était tout ce qu'on pouvait en dire.

Et encore, elle n'avait pas tout entendu.

— De nos jours, dit Melaine avec une moue désapprobatrice, certains *gai'shain* tirent de leur humilité une forme... d'arrogance. Ils pensent ainsi se gagner de l'honneur – en tournant en dérision l'obéissance et la docilité. C'est un comportement nouveau et absurde qui n'a pas sa place dans le *ji'e'toh*.

Bair éclata de rire – un son étonnamment grave et riche, comparé à sa voix aiguë.

— Il y a toujours eu des imbéciles... Quand j'étais enfant, les Shaarad et les Tomanelle passaient leur temps à se voler du bétail. Au cours d'un raid, la Maîtresse du Toit de la forteresse du col de Mainde fut bousculée par un jeune Sourcier Haido. Elle se rendit dans la vallée Courbée et exigea que le garçon fasse d'elle sa *gai'shain*. Elle refusait de lui concéder l'honneur de l'avoir touchée parce qu'elle avait *un couteau de cuisine dans la main au moment des faits* ! Un couteau de cuisine ! Une arme, selon elle, comme si elle était une Promise de la Lance. Le jeune homme fut bien obligé d'accéder à sa demande, malgré les moqueries, parce qu'on ne renvoie pas une Maîtresse du Toit sans chaussures vers sa forteresse. Avant la fin de l'année et du jour de service, les clans Haido et Jenda échangèrent les lances et le garçon se retrouva marié à la fille aînée de Chenda. Avec sa seconde-mère en guise de *gai'shain* ! Rusé, il essaya de l'offrir à sa femme – une partie du cadeau de mariage – mais la mère et la fille l'accusèrent de vouloir les spolier de leur honneur. Du coup, il passa près de devoir prendre son épouse pour *gai'shain*. Avant que l'obligation soit levée, les Haido et les Jenda manquèrent recommencer à se dépouiller chaque nuit.

Les Aielles s'en plièrent quasiment en deux de rire. Amys et Melaine en eurent même les larmes aux yeux.

Dépassée par l'histoire – et surtout incapable de dire pourquoi elle était drôle –, Egwene se fendit quand même d'un gloussement poli.

Moiraine posa son gobelet d'eau près de sa coupe de vin et déclara :

— J'ai entendu des hommes parler de leurs combats contre les Aiels, mais sans qu'ils mentionnent jamais ça. Un Aiel se rendant parce qu'il a été touché ? Vraiment ?

— Il ne s'agit pas de se rendre, corrigea Amys. C'est le *ji'e'toh*.

— Aucun d'entre nous ne voudrait être le *gai'shain* d'un habitant des terres mouillées, dit Melaine. Les étrangers ignorent tout du *ji'e'toh*.

Les Matriarches se regardèrent, mal à l'aise. Pourquoi cette gêne ? se demanda Egwene.

Oh ! je comprends...

Pour les Aiels, méconnaître le *ji'e'toh* devait revenir à être un rustre dépourvu du sens de l'honneur...

— Il y a des hommes et des femmes honorables parmi nous, dit Egwene. En fait, c'est la majorité... Nous savons distinguer le bien du mal.

— Personne n'en a jamais douté..., marmonna Bair.

À l'évidence, elle pensait que les deux choses n'avaient aucun rapport.

— Vous m'avez envoyé une lettre, quand j'étais à Tear, dit soudain Moiraine. Vous me disiez beaucoup de choses, et une grande partie étaient exactes. Entre autres, vous parliez de notre rencontre d'aujourd'hui en m'ordonnant quasiment d'être à l'heure au rendez-vous. Pourtant, plus tôt, l'une de vous a fait allusion à l'éventualité que je vienne. Dans ce que vous avez écrit, de quoi étiez-vous absolument sûres ?

Amys soupira et posa son gobelet de vin, mais Bair se chargea de répondre :

— Même pour une femme qui sait marcher dans les rêves, il y a beaucoup d'incertitudes. Amys et Melaine sont les meilleures d'entre nous. Pourtant, elles ne voient pas tout ce qui est ni tout ce qui sera.

— Dans *Tel'aran'rhiod*, le présent est beaucoup plus clair que l'avenir, comme dans le monde réel, dit Melaine. Ce qui se produit ou commence à se produire est plus facile à voir que ce qui se produira – ou ce qui arrivera *peut-être*. Nous n'avions pas « vu » Egwene et Mat Cauthon. Quant au jeune Rand al'Thor, il y avait une chance sur deux pour qu'il vienne. Et s'il ne venait pas, sa mort était une certitude, et celle des Aiels aussi. Mais il est venu, et s'il sort vivant de Rhuidean, une partie des Aiels au moins survivront. Ça, nous le savons. Si vous n'étiez pas venue, Aes Sedai, Rand serait mort. Et si *Aan'allein* n'était pas venu, c'est vous qui seriez morte. Et si vous ne traversez pas les anneaux...

La Matriarche se tut abruptement, comme si elle s'était mordu la langue.

Egwene se pencha en avant, fascinée. Moiraine devait entrer à Rhuidean ?

L'Aes Sedai ne réagit pas et Seana enchaîna très vite, comme pour couvrir la bévue de Melaine :

— L'avenir n'est jamais vraiment déterminé. La Trame peut faire passer la plus fine dentelle pour de la toile à sac grossière ou pour des fils emmêlés. Dans *Tel'aran'rhiod*, il est possible de voir comment le futur peut éventuellement être tissé. Rien de plus.

Moiraine reprit sa coupe et but une gorgée de vin.

— L'ancienne langue est souvent difficile à traduire..., dit-elle.

Egwene regarda l'Aes Sedai sans cacher sa stupéfaction. L'ancienne langue ? Pourquoi ne parlait-elle pas plutôt des anneaux – le *ter'angreal* ?

Mais Moiraine continua sur sa lancée :

— *Tel'aran'rhiod* se traduit par Monde des Rêves, voire Monde Invisible. Mais les deux sont des approximations, car la réalité est bien plus complexe que ça. *Aan'allein* est un autre exemple.

« Un Seul Homme » convient bien, mais on pourrait aussi traduire par « Un Homme Qui Est Tout Un Peuple »... Et il existe deux ou trois autres possibilités...

» Que dire des mots que nous avons adoptés sans vraiment penser à leur sens dans l'ancienne langue ? *Gaidin* veut dire « frère de bataille », et Aes Sedai « servante de tous »... Quant à Aiel, ça signifie « dévoué ». Mais le mot n'est pas assez fort, car il s'agit en fait d'un serment gravé dans les os de celui qui le fait. Je me suis souvent demandé à quoi les Aiels étaient ainsi dévoués...

Les Matriarches s'étaient rembrunies, mais ça ne perturba pas Moiraine.

— Et les Aiels Jenn ? Les « vrais dévoués » ? Ou les « seuls véritables Aiels » ?

Comme si elle ne s'était pas aperçue que les Matriarches étaient comme pétrifiées, l'Aes Sedai les interrogea du regard. Bien entendu, elle n'obtint aucune réponse.

Que faisait donc Moiraine ? se demanda Egwene. Pas question, en tout cas, de la laisser ruiner ses chances d'apprendre quelque chose auprès des Matriarches.

— Amys, si nous parlions du don du Rêve, à présent ?

— Ce soir, mon enfant.

— Mais...

— J'ai dit ce soir, Egwene ! Tu es une Aes Sedai, certes, mais tu dois redevenir une humble adepte. Pour le moment, tu es incapable de t'endormir à volonté, ou d'avoir un sommeil assez léger pour dire ce que tu vois avant de te réveiller. Quand le soleil disparaîtra à l'horizon, je commencerai ton apprentissage.

Inclinant la tête, Egwene jeta un coup d'œil à l'extérieur. Vue d'un endroit ombragé, la lumière du jour semblait aveuglante comme celle d'une fournaise. Quant au soleil, il était encore à mi-chemin du sommet des montagnes.

Moiraine se releva soudain sur les genoux, puis elle commença à se déshabiller.

— Je suppose que je dois y aller dans la même... tenue... qu'Aviendha, dit-elle.

Ce n'était pas une question.

Bair foudroya du regard Melaine, qui résista un moment puis finit par baisser les yeux.

— Nous n'aurions pas dû te le dire... Mais ce qui est fait est fait. Le changement, encore et toujours... Un garçon qui n'est pas du Sang est en chemin pour Rhuidean, et maintenant, une femme va le suivre...

— Qu'on me l'ait dit..., commença Moiraine. Est-ce que... ? Eh bien, ça fait une différence ?

— Peut-être une énorme différence, répondit Bair à contrecœur, et peut-être aucune. Nous guidons souvent les autres, mais sans rien dire clairement. Quand nous vous avons vue traverser les anneaux, chaque fois, c'était vous qui demandiez ce droit alors que le Sang ne coule pas dans vos veines. Et voilà que l'une d'entre nous en a parlé avant vous. Des choses ont déjà changé par rapport à ce que nous avons vu. Qui peut dire en quoi consisteront tous ces bouleversements ?

— Et si je ne vais pas à Rhuidean, qu'avez-vous vu ?

Bair resta impassible, mais quelque chose qui ressemblait à de la sympathie passa dans son regard.

— Nous en avons déjà trop dit, Moiraine... Ce qu'une Rêveuse voit est un avenir *possible*, pas du tout *certain*. Connaître trop bien l'avenir est un très bon moyen d'aboutir à une catastrophe, souvent parce qu'on se montre trop passive par rapport à ce qui est censé arriver – et parfois parce qu'on s'efforce beaucoup trop de modifier le cours des choses.

— Les souvenirs s'estompent, enchaîna Amys, et il faut en remercier les anneaux. Ainsi, une

femme peut savoir ce qui l'attend dans une mesure très limitée, et elle n'aura pas conscience du reste tant qu'elle ne se trouvera pas face aux événements, avec une décision à prendre. La vie est faite de lutte, d'incertitude, de choix... et de changement. Une femme qui saurait comment son existence s'inscrit dans la Trame – à la façon dont on connaît la place d'un fil dans un tapis – aurait le destin d'un animal. Ou elle deviendrait folle. L'esprit humain est conçu pour lutter, douter, choisir... et changer.

Moiraine avait écouté ce discours sans trahir une once d'impatience. La connaissant, Egwene aurait juré qu'elle bouillait intérieurement. Habituees à sermonner les autres, les Aes Sedai détestaient se trouver dans la position inverse.

Sans desserrer les lèvres, Moiraine permit à Egwene de l'aider à retirer sa robe. Puis elle s'accroupit à la lisière des tapis et observa le versant de la montagne et, plus loin, la cité enveloppée de brume qui se nichait dans la vallée.

— Faites en sorte que Lan ne me suive pas, murmura-t-elle. S'il me voit, il essaiera.

— Il en ira comme il en ira, répondit Bair.

Une fin de non-recevoir glaciale...

Moiraine hocha la tête sans grande conviction, puis elle se redressa et sortit de la tente. Sous un soleil ardent, elle commença aussitôt à dévaler la pente, les pieds nus sur la roche brûlante.

Egwene eut une moue inquiète. Rand et Mat, Aviendha et Moiraine... Tous en route pour Rhuidean.

— Survivra-t-elle ? Si vous avez rêvé tout cela, vous devez le savoir.

— Dans *Tel'aran'rhiod*, certains lieux sont inaccessibles, répondit Seana. Rhuidean... Les Sanctuaires des Ogiers... Et quelques autres... Ce qui s'y déroule ne peut être vu par une Rêveuse.

Une réponse qui n'en était pas une, car les Matriarches avaient très bien pu voir si Moiraine était ressortie de Rhuidean. Comprenant qu'elle n'obtiendrait rien de plus, Egwene n'insista pas.

— Très bien... Puis-je y aller aussi ?

La jeune femme n'avait aucune envie de traverser les anneaux, ce qui serait revenu à revivre son passage au statut d'Acceptée. Mais puisque tout le monde était en chemin pour Rhuidean...

— Ne sois pas stupide ! s'écria Amys.

— Nous n'avons rien vu te concernant, précisa Bair, un peu plus conciliante. En fait, nous ne t'avons pas vue du tout.

— Et si tu le demandes, enchaîna Amys, je répondrai « non ». Pour accorder une autorisation, l'unanimité est requise, et tu n'auras pas ma voix, car tu es ici pour apprendre à marcher dans les rêves.

— Dans ce cas, apprenez-moi ! Les leçons doivent bien pouvoir commencer avant ce soir !

Melaine parut agacée, mais Bair eut un petit rire indulgent.

— Elle est aussi avide et impatiente d'apprendre que tu l'étais, Amys. Du moins quand tu t'es décidée à ne plus renâcler.

— Pour son bien, dit Amys, j'espère qu'elle restera avide et perdra son impatience. Egwene, écoute-moi bien ! Si difficile que ce soit, pour apprendre, tu devras oublier que tu es une Aes Sedai. Il te faudra écouter, mémoriser et obéir. Avant tout, tu ne devras pas retourner dans *Tel'aran'rhiod* avant que l'une d'entre nous t'en ait donné la permission. Peux-tu accepter tout ça ?

Oublier qu'elle était une Aes Sedai ? Un jeu d'enfant pour Egwene, puisqu'elle n'en était pas une. Le reste consistait à redevenir une novice, ni plus ni moins.

— Oui, je le peux, répondit la jeune femme, espérant que ses doutes ne s’entendaient pas.

— Très bien, approuva Bair. Je vais maintenant te parler de *Tel’aran’rhiod* et du don de marcher dans les rêves. Un exposé très général. Quand j’en aurai terminé, tu devras tout me répéter. Si ton compte-rendu n’est pas complet, tu feras la vaisselle à la place des *gai’shain*, ce soir. Et si ta mémoire te fait encore défaut après une seconde audition... Eh bien, tu verras ce que ça implique si ça arrive. À présent, ouvre bien les oreilles.

» N’importe qui, ou presque, peut entrer en contact avec *Tel’aran’rhiod*, mais y pénétrer est une autre affaire. Parmi les Matriarches, nous sommes les seules capables de marcher dans les rêves, et ta Tour Blanche n’a pas produit de Rêveuse depuis près de cinq cents ans. Ce talent n’a rien à voir avec le Pouvoir de l’Unique, malgré ce que pensent les Aes Sedai. Comme Seana, je ne sais pas canaliser le Pouvoir, pourtant, nous sommes d’aussi puissantes Rêveuses qu’Amys et Melaine. Dans leur sommeil, bien des gens frôlent le Monde des Rêves. Parce que le contact est léger, ils se réveillent avec des courbatures ou de vagues douleurs alors qu’ils devraient avoir récolté des fractures ou des lésions mortelles. Une Rêveuse, au contraire, entre pleinement dans les songes, et à son réveil, les blessures sont bien réelles. Quand on est entrée pour de bon dans le Monde des Rêves – qu’on soit ou non capable d’y marcher – y mourir revient à mourir dans le monde réel. Et si on s’enfonce trop profondément dans les songes, on perd contact avec la chair. C’est un voyage sans retour, et la chair finit par mourir. On raconte qu’il y a eu jadis des femmes capables d’entrer dans un rêve avec leur chair et de disparaître à tout jamais de ce monde. Mais c’était une chose maléfique qui les transforma en des êtres destructeurs. Même si tu penses que c’est possible pour toi, n’essaie jamais, car à chaque occasion, tu perdras une partie de ce qui te rend humaine. Tu dois apprendre à entrer dans *Tel’aran’rhiod* quand tu le veux et au *degré* où tu le veux. Ensuite, tu découvriras comment trouver ce que tu cherches et interpréter ce que tu vois. Puis tu sauras entrer dans le rêve de quelqu’un pour aider à une guérison, identifier dans un songe les gens qui y sont assez immergés pour te nuire et...

Egwene écouta intensément, de plus en plus fascinée par l’évocation de virtualités qu’elle n’avait jamais envisagées. En outre, elle n’avait aucune intention de récupérer des chaudrons et de laver des assiettes. Au fond, ce n’était pas juste. Quoi que Rand, Mat et les autres doivent affronter à Rhuidean, ils ne risquaient pas d’être condamnés à faire la plonge.

Et j’ai accepté ce marché !

Décidément, ce n’était pas juste. Cela dit, Egwene doutait que ses amis et Moiraine tirent de Rhuidean autant d’informations et de connaissances qu’elle allait en obtenir de ces femmes.



Rhudean



Le petit caillou que Mat suçait ne lui fournissait plus d'humidité, et ça durait depuis un bon moment. Se décidant à le cracher, le jeune homme s'accroupit à côté de Rand et observa comme lui la muraille grise tourbillonnante qui se dressait une trentaine de pas devant eux. Du brouillard... Avec un peu de chance, il ferait moins chaud à l'intérieur de cette purée de pois qu'à l'extérieur. Et un peu d'eau ne serait pas superflue. Sentant que ses lèvres se gerçaient, Mat défit le foulard noué autour de son front et se tamponna le visage, mais le tissu n'était plus mouillé, faute de sueur. Comme si toute humidité avait déjà déserté son corps...

Mat rêvait aussi d'un endroit où s'asseoir. Dans ses bottes, ses pieds lui donnaient l'impression d'être des saucisses grillées à point. À dire vrai, il se sentait tout entier comme un morceau de viande rôti.

Au moins aussi haut qu'une falaise, le mur de brume s'étendait sur une bonne demi-lieue, sur la droite et la gauche des deux jeunes gens. Une muraille de brume au milieu d'une vallée chauffée à blanc par le soleil. En toute logique, il devait y avoir de l'eau quelque part.

Oui, mais pourquoi le brouillard ne s'évapore-t-il pas ?

Mat détestait les implications de cette question. S'il était ici, c'était pour avoir un peu trop joué avec le Pouvoir, et voilà qu'il allait être obligé de recommencer.

Par la Lumière ! qu'est-ce que je ne donnerais pas pour être débarrassé du Pouvoir et des Aes Sedai !

Tout était bon, plutôt que de penser qu'il allait bientôt entrer dans cette brume...

— C'est bien l'amie aïelle d'Egwene que j'ai vue courir, croassa-t-il, la gorge sèche.

Courir ! Dans cette fournaise ! Cette seule idée lui faisait encore plus mal aux saucisses – pardon, aux pieds.

— Aviendha, je crois... Oui, c'est son nom...

— Si tu le dis, souffla Rand, les yeux rivés sur le brouillard.

Sa voix grinçait comme s'il était en train de mâcher de la poussière. Rouge comme une pivoine, il avait du mal à garder son équilibre, même accroupi.

— Mais que ficherait-elle ici ? Et toute nue, par-dessus le marché ?

Mat n'insista pas. Trop occupé à étudier la brume, Rand n'avait rien vu, et il doutait bien entendu de la parole de son farceur d'ami. Pourtant, Mat avait vu l'Aïelle courir comme une folle en se tenant

le plus loin possible d'eux. Elle fonçait vers l'étrange brouillard, aurait-il juré.

À ce propos, Rand ne semblait pas plus pressé que lui d'y entrer, dans cette brume. Inquiet, Mat se demanda s'il avait l'air aussi mal en point que son ami. Après avoir tâté son visage du bout des doigts, il fut bien obligé de conclure que oui.

— On va rester là toute la nuit ? lança-t-il. Cette vallée est très profonde, et il y fera noir dans quelques heures. La température sera plus clémente, c'est vrai, mais je n'ai aucune envie de faire des mauvaises rencontres dans l'obscurité. Des lions, par exemple. J'ai appris qu'il y en a dans le désert des Aiels.

— Tu es sûr de vouloir m'accompagner, Mat ? As-tu entendu les Matriarches ? Tu pourrais mourir là-dedans, ou devenir fou. Si tu rebroussais chemin ? Tu as laissé des gourdes et une outre sur la selle de Pépin, non ?

Mat regretta que Rand lui ait rappelé l'existence de l'eau en un moment pareil.

— Que la Lumière me brûle ! bien sûr que je ne veux pas ! Mais j'y suis obligé. Et toi ? Être le fichu Dragon Réincarné ne te suffit pas ? Voilà que tu dois être un maudit chef aiel ? Que fiches-tu là ?

— Je suis obligé, Mat... Obligé...

Mat reconnut de la résignation dans la voix grinçante de son ami. Mais il n'y avait pas que ça. Rand était... impatient. Oui, vraiment fou à lier, il avait envie de vivre cette aventure.

— Rand, c'est peut-être la réponse qu'ils donnent à tout le monde. Les serpents sur pattes, je veux dire. « Allez à Rhuidean. » Qui sait ? nous n'avons peut-être aucune raison d'être ici.

Mat n'en croyait pas un mot. Mais avec ce brouillard qui le regardait dans les yeux, il était prêt à se convaincre de tout.

Sans rien dire, Rand se tourna vers son ami. Puis il souffla enfin :

— Mat, ils ne m'ont jamais parlé de Rhuidean.

— Que la Lumière me brûle !

D'une façon ou d'une autre, se jura Mat, il devrait trouver un moyen de retraverser ce bizarre portique de Tear. Distraitement, il sortit de sa poche la couronne d'or de Tar Valon, la fit rouler sur le dos de ses doigts. Puis il la remit en place. Qu'ils le veuillent ou non, les serpents sur pattes allaient devoir lui donner quelques réponses supplémentaires !

Sans crier gare, Rand se redressa et avança vers le mur de brume d'un pas mal assuré. Bien entendu, Mat le suivit.

Que la Lumière me carbonise ! je n'ai pas envie de faire ça !

Rand s'enfonça dans le brouillard tourbillonnant. Avant de le suivre, Mat hésita quelques instants. Pour que cette muraille ne s'évapore pas et qu'elle reste très exactement à la même place, le Pouvoir devait bien être impliqué d'une façon ou d'une autre. Ce maudit Pouvoir ! Et pas l'ombre d'un choix...

Le premier pas fut pourtant une délivrance. À l'intérieur de la brume, il faisait frais et délicieusement humide. Ouvrant la bouche, Mat se laissa humecter la langue par l'exquise brume. Mais après trois pas de plus, il recommença à s'inquiéter. Devant lui, il ne voyait rien, à part la brume grise. Impossible de distinguer ne serait-ce que la silhouette de Rand.

— Rand ? appela Mat.

Le mot aurait très bien pu ne pas sortir de sa gorge et la brume sembla l'absorber avant qu'il ait atteint ses oreilles. Alors qu'il avait un sens de l'orientation légendaire, Mat n'aurait même plus su

dire dans quelle direction il avançait. Ni vers quel danger. Car enfin, tout pouvait l'attendre à quelques pas de lui. Voire sous ses pieds, puisqu'il ne les voyait même plus, le brouillard l'enveloppant jusqu'à la taille. Il continua pourtant à avancer... et finit par émerger de la brume, à côté de Rand, pour se retrouver sous une sorte de dôme où régnait une étrange lumière.

Le dôme était en réalité une sorte de cloche de brouillard qui occultait le ciel et dont la surface intérieure bouillonnante émettait une pâle lumière bleue. Si Rhuidean n'était pas une aussi grande cité que Tear ou Caemlyn, ses avenues égalaient en largeur toutes celles que Mat avait vues. Une bande de terre nue, au milieu, laissait penser que des arbres poussaient là jadis. De temps en temps, une belle fontaine entourée de statues brisait la monotonie du paysage.

De grands bâtiments flanquaient ces rues. D'étranges palais de marbre, de cristal ou de verre taillé à la façade bizarrement plate, s'élevaient sur des centaines de pieds, telles des falaises artificielles parfaitement droites ou plus ou moins inclinées.

Rand ne vit pas l'ombre d'un bâtiment modeste – rien qui aurait pu être une taverne, une auberge ou des écuries. Ici, il n'y avait que des palais aux colonnes rouges, blanches ou bleues de cinquante pieds de diamètre et de centaines de pieds de haut. Dominant ces « piliers », des tours et des minarets s'élevaient vers le ciel, transperçant parfois la voûte brumeuse.

Si grande et si majestueuse qu'elle fût, cette ville restait inachevée. Un nombre considérable de structures n'étaient en réalité que des chantiers à l'abandon. Certaines fenêtres géantes, des vitraux, présentaient l'image d'hommes et de femmes hauts de trente pieds ou offraient aux regards une parfaite imitation d'un lever de soleil ou d'un ciel nocturne étoilé. D'autres n'étaient que d'immenses trous béants...

Une ville inachevée et désertée par ses habitants. Pas d'eau dans les fontaines, un silence de mort, une quiétude surnaturelle... Ici, l'air était plus frais qu'à l'extérieur, mais tout aussi sec. Sous les semelles des bottes de Mat, la poussière accumulée au fil du temps grinçait sinistrement.

Le jeune homme approcha d'une fontaine et, à tout hasard, se pencha pour sonder le bassin, présentement aussi desséché que sa bouche. Au-dessus de sa tête, trois femmes nues deux fois plus grandes que lui soutenaient un poisson géant à la gueule grande ouverte – mais qui ne devait plus rien cracher depuis longtemps.

— Bien entendu..., dit Rand dans le dos de Mat. J'aurais dû y penser avant.

— Penser à quoi ? demanda Mat en se retournant. (Les yeux rivés sur la fontaine, Rand riait en silence.) Contrôle-toi un peu, mon vieux. Tu ne peux pas être devenu dingue si vite. Penser à quoi ?

Un bruit d'eau incita le jeune homme à se retourner vers la fontaine. De l'eau jaillissait désormais de la gueule du poisson. Un vrai torrent, toutes choses égales par ailleurs. Sautant dans le bassin, Mat alla se placer sous cette cascade, la tête inclinée et la bouche ouverte. Là, il se régala d'une eau assez fraîche pour le faire frissonner et plus délicieuse que du vin. Les cheveux et les vêtements trempés, Mat but jusqu'à ce qu'il ait l'impression de se noyer, puis il s'écarta, haletant, et s'appuya à la jambe de pierre d'une femme.

Toujours rouge comme une pivoine, les lèvres craquelées, Rand continuait à rire comme un idiot.

— Pas d'eau, Mat ! Elles ont dit que nous ne devons pas en emporter, mais sans rien préciser sur ce qu'il y avait ici.

— Rand ? Tu ne vas pas te décider à boire ?

Sursautant comme s'il venait de sortir d'une transe, Rand entra à son tour dans le bassin – désormais assez plein pour qu'il ait de l'eau jusqu'à la cheville – et pataugea jusqu'à l'endroit où

son ami s'était désaltéré. Une fois sous le poisson, il ferma les yeux et inclina la tête en arrière.

Mat regarda Rand avec une profonde inquiétude. Il n'était pas timbré – enfin, pas encore... Mais s'il ne l'avait pas secoué, combien de temps son ami serait-il resté ainsi, à rire comme un imbécile heureux tout en crevant de soif ?

L'abandonnant, Mat sortit de la fontaine. Une partie de l'eau qui ruisselait de ses vêtements s'était infiltrée dans ses bottes. Du coup, chacun de ses pas produisait une sorte de « splash » étouffé. Pas sûr de pouvoir remettre les bottes s'il les enlevait, le jeune homme décida de s'accommoder d'un phénomène par ailleurs plutôt agréable, thermiquement parlant...

Observant la cité, il se demanda ce qu'il y fichait. Les serpents sur pattes avaient affirmé qu'il mourrait s'il ne s'y rendait pas. Mais y être suffirait-il à lui sauver la mise ?

Ou dois-je faire quelque chose ? Mais quoi, au nom de la Lumière ?

Dans la lumière bleue, les bâtiments inachevés, pas plus qu'aucune autre chose ici, ne projetaient d'ombre. Mat en eut des frissons dans le dos. Toutes ces fenêtres vides qui le regardaient... Toutes ces rangées de palais délaissés et oubliés. N'importe quoi pouvait se cacher dans ces quasi-ruines, et en un lieu pareil, *n'importe quoi* pouvait être...

Eh bien, absolument n'importe quoi !

Mat regretta d'avoir poussé l'honnêteté jusqu'à se défaire des lames cachées dans ses bottes. Mais les fichues Matriarches l'avaient regardé comme si elles savaient qu'il leur dissimulait quelque chose. Et elles savaient canaliser le Pouvoir... Pas toutes, peut-être, mais ça ne changeait rien. Quand il pouvait l'éviter, seul un crétin se mettait à dos des femmes capables de canaliser.

Si je pouvais ne plus jamais rencontrer d'Aes Sedai, je ne demanderais plus rien d'autre jusqu'à mon dernier jour. Enfin, pendant un bon moment, en tout cas. Je voudrais bien savoir si quelque chose se cache vraiment dans cette ville...

— Le cœur de Rhuidean doit être par là, Mat, annonça Rand en sortant à son tour du bassin.

— Le cœur ?

— Les Matriarches ont dit que je dois aller au « cœur » de Rhuidean. Je suppose qu'il s'agit du centre de la ville.

Rand regarda de nouveau la fontaine. Le flot ralentit puis se tarit.

— Il y a un océan d'eau potable enfoui sous le sol. Si profondément que j'ai failli ne pas le trouver. Je l'ai amené à la surface, mais pourquoi gaspiller ? Nous reboirons au moment de partir.

Mat se sentit particulièrement penaud.

Crétin ! d'où croyais-tu que venait cette eau ? Bien sûr que Rand a utilisé le Pouvoir ! Tu crois qu'une fontaine peut couler d'elle-même après tellement de temps ?

— Le centre de la ville ? Bien sûr... Je te suis.

Les deux amis restèrent au milieu de la large avenue, longeant la bande de terre desséchée. Ils passèrent devant d'autres fontaines, toutes asséchées, certaines étant réduites à un bassin et un socle de marbre sans statues. À Rhuidean, rien n'était cassé, mais il y avait tant de choses incomplètes !

Les palais se dressaient des deux côtés de la voie telles des falaises. Il devait y avoir des choses à l'intérieur. Par exemple des meubles, s'ils n'avaient pas pourri. Ou peut-être bien de l'or.

Des couteaux ? Les lames n'auraient pas rouillé dans une atmosphère si sèche, même si elles étaient là depuis longtemps.

Il pourrait aussi y avoir un maudit Myrddraal caché dans un coin ! Bon sang ! pourquoi ai-je pensé à ça ?

Et pourquoi n'avait-il pas songé à emporter un bâton de combat en quittant la Pierre ? Avec un peu de chance, il aurait convaincu les Matriarches que c'était une canne. Bon, inutile de pleurer sur le lait renversé. Un arbre aurait pu lui suffire, s'il avait eu un outil pour couper une branche, l'élaguer et la tailler. Mais au fond, rien ne prouvait que le moindre végétal avait jamais poussé ici. En bon fils de fermier, il savait reconnaître de la fichue poussière quand il en voyait. Les longues bandes de terre étaient presque à coup sûr stériles, à part peut-être pour les mauvaises herbes – et encore, pas toutes les variétés.

Après environ une demi-lieue, l'avenue déboucha sur une immense esplanade entourée de palais de marbre et de cristal. Très bizarrement, un arbre solitaire trônait au milieu de cet immense espace dégagé. Mesurant dans les cent pieds de haut, cet arbre extraordinaire ombrageait de ses branches géantes et feuillues un cercle de pavés blancs, non loin de ce qui semblait être une série de colonnes de verre incroyablement fines – proportionnellement à leur taille – et disposées en cercles concentriques.

S'il n'avait pas été fasciné par l'invraisemblable fouillis qui jonchait le sol de la place, Mat se serait sans doute demandé comment un arbre avait pu pousser ici sans la lumière du soleil pour assurer sa croissance.

Sur tout le périmètre de l'esplanade, des venelles parfaitement dégagées conduisaient aux colonnes disposées en cercles. Mais entre ces voies d'accès, des centaines de statues de toutes les tailles – entre grandeur nature et moitié plus petites – et de toutes les matières habituelles (pierre, métal ou cristal) se pressaient les unes contre les autres à même les pavés.

Et dans ce fatras, Mat distingua des objets auxquels il aurait été bien incapable de donner un nom. Un anneau plat aux reflets d'argent de dix pieds de diamètre et fin comme une lame. Un socle pointu en cristal de trois pieds de haut qui avait pu jadis supporter une des plus petites statues. Une flèche de métal noir, étroite comme une lance et pas plus longue, droite sur son embout comme si elle était enracinée dans les pavés...

Des centaines d'objets, peut-être des milliers, de toutes les dimensions imaginables et arborant toutes les formes possibles. Une infinité de tas de débris séparés par les impeccables venelles...

La flèche de métal, avec sa position si peu naturelle, fournit à Mat un indice sur la nature de ce bazar géant. Un cimetière de *ter'angreal*. Ou au minimum, d'artefacts directement liés au Pouvoir. C'était une certitude. Le portique distordu, dans le Grand Trésor, était lui aussi resté debout contre toutes les probabilités.

Alors que Mat s'apprêtait à rebrousser chemin sans demander son reste, il constata que Rand continuait d'avancer en prêtant à peine attention à l'exposition géante de rebuts.

À un moment, il s'arrêta pour étudier deux statuettes qui ne semblaient pas avoir leur place dans cette décharge. D'un pied de haut environ, elles représentaient un homme et une femme, chacun tenant dans une main une sphère de cristal. Rand fit mine de se pencher pour les toucher, mais il se redressa très vite – si vite, en réalité, que Mat se demanda si son imagination ne lui avait pas joué un mauvais tour.

Après une brève hésitation, le jeune homme se décida à suivre son ami, pressant même le pas pour le rattraper. Alors qu'ils approchaient des cercles de colonnes scintillantes, il sentit son estomac se nouer. Tous les objets étaient liés au Pouvoir, et les maudites colonnes aussi ! Mat en aurait mis sa tête à couper. Et les reflets de ces lances de cristal impossiblement fines lui blessaient les yeux.

Les serpents m'ont seulement dit de venir ici, non ? Eh bien, me voilà rendu ! Et ils n'ont rien précisé au sujet de ce Pouvoir de malheur.

Rand s'immobilisa si brusquement que Mat approcha des colonnes de trois pas supplémentaires avant de l'imiter.

Le seigneur Dragon contemplait l'arbre, s'avisa Mat. L'arbre... Comme s'il était attiré par un aimant, le jeune homme avança. Aucun arbre n'avait des feuilles de cette forme. À part celui-là – un arbre légendaire.

— *Avendesora*, dit Rand. L'Arbre de Vie. Il est ici.

Se campant sous les branches, Mat sauta à pieds joints pour tenter de s'emparer d'une de ces feuilles. Il resta trop court d'un bon pied et n'insista pas. Au contraire, il approcha encore de l'arbre et finit par s'adosser à son tronc millénaire. Puis il se laissa glisser sur le sol, s'asseyant à l'ombre d'une légende.

Une légende ? Non, tout était vrai. Au contact de l'arbre, il éprouvait une joie profonde et une paix que rien n'aurait pu troubler. Quel bien-être ! Même ses pieds douloureux ne le tracassaient plus tant que ça.

Rand s'assit en tailleur non loin de son ami.

— Maintenant, je peux croire certains récits... Par exemple, l'histoire de Goetham, qui est resté assis près de quarante ans à côté d'*Avendesora*, tout ça pour devenir plus sage. En ce moment, je le comprends...

Mat appuya la tête contre le tronc.

— Moi, je ne me fiera pas aux oiseaux pour m'apporter à manger, dit-il. De temps en temps, il faut bien se lever.

Mais rester une heure comme ça, voire une journée entière, ne serait pas si mal.

— De toute façon, c'est idiot. Quelle nourriture pourraient nous apporter des oiseaux ? Et pour commencer, quels oiseaux ?

— Mat, Rhuidean n'a peut-être pas toujours été comme ça... Et l'arbre était peut-être ailleurs, à l'époque de Goetham.

— Ailleurs ? Eh bien, être ailleurs ne me dérangerait pas...

Même si je me sens merveilleusement bien...

— Ailleurs ? s'écria Rand. (Il regarda les grandes colonnes qui brillaient autour d'eux.) Le devoir est plus écrasant qu'une montagne...

La moitié d'un dicton qu'il avait appris dans les Terres Frontalières. « La mort est plus légère qu'une plume et le devoir plus écrasant qu'une montagne. »

Le genre de déclaration sentencieuse qui n'impressionnait pas beaucoup Mat. Pourtant, Rand se releva et son ami l'imita à contrecœur.

— Qu'allons-nous trouver ici, selon toi, Rand ?

— Je crois que je vais devoir continuer seul...

— Que veux-tu dire ? Je suis venu jusqu'ici, pas vrai ? Ce n'est pas pour me dégonfler maintenant.

Même si j'en meurs d'envie !

— Ce n'est pas ça, Mat... Quand on s'enfonce entre ces colonnes, on en ressort comme un chef aiel... ou on y meurt. La troisième et dernière possibilité, c'est d'en sortir fou à lier. Il n'y a pas de quatrième option. Sauf peut-être pour les Matriarches.

Mat hésita. Les serpents sur pattes ne lui avaient-ils pas parlé de mourir et de vivre à nouveau ? Certes, mais il n'avait aucune intention de devenir un chef aiel. Et de toute façon, les guerriers préféreraient sûrement le cribler de lances que lui obéir...

— Fions-nous encore une fois à la chance, dit-il en sortant de sa poche la couronne d'or de Tar Valon. C'est ma pièce fétiche, dirait-on. Flamme, je viens avec toi. Face, je ne m'en mêle pas.

Mat lança la pièce avant que Rand ait pu émettre l'ombre d'une objection.

Bizarrement, il ne réussit pas à rattraper la couronne. Glissant sur le bout de ses doigts, elle atterrit sur les pavés, rebondit deux fois, roula un peu et s'arrêta en équilibre sur la tranche.

— Tu le fais exprès ? accusa Mat en foudroyant Rand du regard. Tu peux contrôler ce genre de chose ?

— Non...

La pièce tomba, révélant le visage sans âge d'une femme sur un fond étoilé.

— On dirait que tu ne vas pas t'en mêler, Mat.

— Tu viens de... ? (*Si tu voulais bien éviter de canaliser quand je suis dans le coin, vieux frère !*) D'accord ! D'accord... Tu ne veux pas que je sois dans le coup ? Eh bien, à ta guise. (Mat ramassa la pièce et la fourra dans sa poche.) Bon, tu vas entrer, accomplir ton fichu devoir et ressortir sans tarder. J'ai hâte de filer d'ici, et je n'ai pas envie de passer une éternité à t'attendre en me tordant les mains d'angoisse. Surtout, ne va pas t'imaginer que je viendrai à ton secours si tu traînes trop. Donc, sois prudent.

— Je sais que tu n'es pas du genre à risquer ta vie pour un ami, Mat.

Pourquoi Rand arborait-il ce sourire épanoui ?

— Eh bien, comme ça, tu ne risques pas de te faire des illusions... Bon, file et deviens un fichu chef aiel ! Après tout, tu as la tête de l'emploi.

— Mat, ne me suis pas, tu m'entends ? Quoi qu'il arrive, ne me suis pas !

Avant de se mettre en chemin, Rand attendit que son ami ait acquiescé.

Mat le regarda s'enfoncer entre les colonnes scintillantes. Dans la lueur aveuglante, il ne tarda pas à disparaître.

Une illusion d'optique...

Mat entreprit de faire le tour de la zone – à bonne distance – les yeux plissés pour tenter de distinguer de nouveau Rand.

— Tu as intérêt à faire attention à toi ! cria-t-il. Si tu me laisses seul dans le désert avec Moiraine et ces Aiels de malheur, je t'étranglerai de mes mains, Dragon Réincarné ou pas.

Après un court silence, il ajouta :

— Si tu te fourres dans la mouise, ne compte pas sur moi pour venir t'en tirer. Tu m'entends ?

Pas de réponse...

S'il n'est pas sorti dans une heure...

— Il est cinglé d'être entré là-dedans ! Eh bien, je ne suis pas assez crétin pour tenter de tirer ses marrons du feu. C'est qui, le cador qui sait canaliser ? S'il fourre la tête dans un nid de frelons, il n'aura qu'à utiliser le Pouvoir pour s'en sortir.

Une heure, pas une minute de plus...

Passé ce délai, Mat partirait, Rand ou pas Rand. Oui, c'est ça, il tournerait les talons et s'en irait sans un regret. Exactement ! Pour sûr qu'il ferait ça !

Avec la façon dont les colonnes de verre réfléchissaient la lumière bleue, les regarder un peu

trop fixement suffisait à flanquer la migraine au jeune homme. Se détournant, il revint sur ses pas en étudiant les *ter'angreal* – ou la Lumière savait quoi – entassés sur l'esplanade. Que fichait-il ici ? Pourquoi y était-il venu ?

Mat freina soudain des quatre fers, s'immobilisant devant un des étranges artefacts. Un portique de pierre rouge polie bizarrement distordu – presque *tortillé* même, au point que l'œil avait du mal à en suivre les contours. Passant entre deux flèches de cristal à facettes aussi hautes que lui et des sortes de canevas remplis par ce qui semblait être un tissage de verre, Mat approcha du portique sans jamais le quitter des yeux.

C'était le jumeau du portique de Tear. La même pierre rouge polie, une taille identique, les mêmes coins tors... Le long de chaque montant, Mat remarqua trois lignes de triangles, tous avec la pointe en bas. Le *ter'angreal* de Tear portait-il les mêmes emblèmes ? Mat n'aurait su le dire, car il n'avait jamais tenté de mémoriser tous les détails du portique. Mais ça semblait être le même, et en réalité, il ne pouvait guère en être autrement.

Mat n'avait en principe plus la possibilité de traverser le portique de Tear. Mais celui-ci ? Devait-il cracher sur une seconde chance de rencontrer les serpents sur pattes et de leur arracher quelques réponses ?

Plissant de nouveau les yeux, il tenta de voir quelque chose entre les colonnes de verre. Combien de temps avait-il laissé à Rand ? Une heure ? C'était largement suffisant pour s'offrir une petite incursion dans le portique et en sortir. Si ça fonctionnait. Car après avoir utilisé le modèle de Tear, rien ne prouvait qu'il tirerait quelque chose de son double.

Ils sont identiques...

D'accord, mais essayer ne coûtait rien. À part se frotter une nouvelle fois au Pouvoir ?

— Et alors ? Les *ter'angreal*, les Pierres-Portails, Rhuidean... Une fois de plus ou de moins, quelle différence ça peut faire ?

Mat franchit le portique – en fait, il traversa un mur de lumière blanche aveuglante dans un vacarme si formidable qu'il aurait juré que les sons n'existaient plus.

Clignant des yeux, il regarda autour de lui et ravala le juron le plus cru qu'il connaissait. Où qu'il soit, il se trouvait quelque part où il n'était jamais venu.

Le portique, de l'« autre côté », se dressait au milieu d'une grande salle qui semblait en forme d'étoile, pour autant qu'on pouvait en juger en regardant à travers une série d'imposantes colonnes flûtées à huit arêtes, la plus saillante, de couleur jaune, diffusant une douce lumière. D'un noir brillant, à part cette arête-là, les colonnes jaillissaient du sol blanc pour aller se perdre dans les profondeurs obscures d'une voûte où même la douce lueur disparaissait.

Comme les colonnes, le sol semblait en verre. Quand il se baissa pour le toucher, Mat eut pourtant l'impression de toucher de la pierre. Une pierre couverte de poussière...

Mat s'essuya la main sur le devant de sa veste, puis il huma l'air et trouva qu'il sentait le moisi. Dans la poussière, il ne vit pas d'autres empreintes que les siennes. À l'évidence, personne n'était plus venu ici depuis très longtemps.

Déçu, le jeune homme se retourna vers le portique.

— Très, très longtemps, oui..., dit une voix dans son dos.

Mat se retourna et tenta de tirer de sa manche un couteau qui était resté avec les Matriarches, sur le flanc de la montagne. L'homme qui venait de parler et se tenait entre les colonnes ne ressemblait pas du tout aux serpents sur pattes. Son apparence incita Mat à regretter deux fois plus l'élan

d'honnêteté qui l'avait incité à se démunir de toutes ses armes.

Très grand – davantage qu'un Aiel –, l'inconnu avait des épaules bien trop larges pour ses hanches et sa peau d'une blancheur malade semblait trop fine pour être réelle. Des bandes de cuir cloutées d'argent se croisaient sur ses bras et son torse, autrement nus, et un kilt noir tombait jusqu'à ses genoux. Ses yeux trop grands et presque incolores étaient bien trop enfoncés dans son visage aux mâchoires étroites. Coupés très court, ses cheveux roux clair se dressaient sur son crâne telle une brosse et ses oreilles, aplaties contre son crâne, paraissaient très légèrement pointues.

En d'autres termes, ce type faisait penser à un renard qui s'apprêterait à bondir sur un poulet acculé contre un mur.

— Oui, très, très longtemps..., répéta l'homme d'une voix rauque. Te conformes-tu aux traités et aux pactes ? Ou portes-tu sur toi du fer, un instrument de musique ou un objet susceptible de produire de la lumière ?

— Je n'ai rien de tout ça..., répondit Mat.

L'endroit était différent, mais les questions se ressemblaient. Et son interlocuteur se comportait comme celui qui l'avait accueilli la fois précédente.

Il veut fouiller dans mes expériences passées, c'est ça ? Eh bien, qu'il le fasse ! S'il en ranime certaines, ça m'aidera à m'en souvenir...

Mat se demanda s'il était de nouveau en train de parler l'ancienne langue sans s'en apercevoir. Ne pas être en mesure de le dire était vraiment gênant, quand on y réfléchissait.

— Si tu peux me conduire quelque part où on répondra à mes questions, montre-moi le chemin ! Sinon, je vais m'en retourner d'où je viens, avec toutes mes excuses pour t'avoir dérangé.

— Non ! s'écria l'homme en clignant nerveusement des yeux. Tu ne dois pas partir. Suis-moi. Je vais te guider jusqu'au lieu où tu trouveras ce que tu cherches. Viens. (Il recula, faisant signe à Mat des deux mains.) Viens !

Après avoir jeté un coup d'œil au *ter'angreal*, Mat suivit son guide en regrettant que celui-ci ait cru bon de lui sourire. Ça partait sûrement d'un bon sentiment, mais ces dents plus semblables à des crocs...

Que ce soit pour les Matriarches ou pour la Chaire d'Amyrlin en personne, décida Mat, il ne se déferait plus jamais de *tous* ses couteaux.

Le grand portail pentagonal que le jeune homme franchit sur les talons du « renard » s'avéra être l'entrée d'un tunnel, car le couloir qui le prolongeait avait exactement la même taille et la même forme. Des bandes jaunes lumineuses couraient sur le sol et au plafond, fournissant une lumière plus que suffisante.

Franchissant d'autres portails pentagonaux, Mat eut le sentiment de s'enfoncer dans un corridor qui ne se terminerait jamais. L'homme en kilt cessa de marcher à reculons au bout d'un moment. Comme s'il voulait s'assurer que Mat le suivait, il se mit à jeter très régulièrement des coups d'œil par-dessus son épaule.

Ici, l'air ne sentait plus le moisi, mais une légère odeur de quelque chose de familier – et de très désagréable. Des relents ignobles, mais pas assez forts pour que Mat puisse les identifier.

À la première intersection, Mat jeta un coup d'œil sur le côté et découvrit une salle en forme d'étoile où des colonnes noires entouraient un portique en pierre rouge posé sur un sol blanc évoquant du verre. Dans la poussière, une série d'empreintes de bottes partaient du *ter'angreal* pour se diriger vers un portail pentagonal. Des traces de pieds nus partaient également de la lisière des

colonnes.

Mat continua son chemin et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Au lieu de donner sur une salle, le tunnel se prolongeait maintenant à l'infini, comme s'il était devenu le reflet de ce qui s'étendait devant lui.

Son guide tourna la tête et le gratifia d'un sourire de prédateur affamé. Et avec des crocs pareils, ça n'avait rien de rassurant.

Après ce qu'il avait vu de l'autre côté du premier portique, dans la Pierre, Mat songea qu'il aurait dû s'attendre à des bizarreries. Si des minarets pouvaient migrer d'une manière parfaitement illogique, pourquoi pas des salles ?

J'aurais dû attendre Rand là où j'étais, voilà mon erreur ! Mais dans ma vie, j'aurais dû faire un tas de choses que je n'ai pas faites...

Au moins, si toutes les intersections donnaient sur la même salle, il n'aurait aucun mal à retrouver le *ter'angreal*.

Passant devant un nouveau portail, il vit les colonnes noires, le portique en pierre rouge, ses empreintes de pas et celles de son guide...

Quand le « renard » jeta un nouveau coup d'œil derrière lui, ce fut au tour de Mat de lui faire un sourire de prédateur.

— Ne va surtout pas croire que tu as pris au piège un nouveau-né ! Si tu tentes de m'avoir, je me servirai de ta peau pour me tailler une nouvelle couverture de selle.

L'inconnu sursauta, ses grands yeux décolorés s'écrouillant, puis il haussa les épaules et ajusta les bandes de cuir cloutées d'argent qui se croisaient sur sa poitrine – avec un sourire moqueur qui semblait viser à attirer l'attention sur ce geste précis.

L'estomac retourné, Mat se demanda d'où pouvaient venir ces bandes de cuir si pâles. Sûrement pas...

Tu paries, espèce de crétin ?

Au prix d'un gros effort de volonté, le jeune homme s'empêcha de déglutir péniblement.

— Continue à me montrer le chemin, fils de chèvre ! Ta peau n'est pas assez belle pour gaspiller des clous d'argent. Allons, conduis-moi où je veux aller !

Avec un ricanement amer, l'inconnu accéléra le pas.

Le type était vexé ? Pour être franc, Mat s'en moquait comme de sa première liquette. En revanche, il regrettait de ne pas avoir au moins un couteau.

Que la Lumière me brûle si je laisse une face de renard sans cervelle se tailler des bandoulières dans ma peau !

Mat perdit très vite toute notion du temps. Dans un tunnel qui ne changeait jamais, avec ses murs incurvés et ses éternelles bandes lumineuses, comment savoir depuis quand il marchait ? D'autant plus que tous les portails donnaient sur la même salle, avec son *ter'angreal*, ses deux jeux d'empreintes et tout le reste.

L'uniformité était le pire ennemi de la chronologie, Mat le savait. Mais depuis combien de temps marchait-il là-dedans ? Très certainement depuis plus d'une heure, le délai qu'il s'était lui-même imparti. Désormais, ses vêtements n'étaient que très légèrement humides et ses pas ne produisaient plus de grands bruits de suction.

Il continua à marcher, les yeux rivés sur le dos de son guide.

Sans crier gare, le couloir se termina sur un ultime portail. Mat n'en crut pas ses yeux. Quelques

instants plus tôt, le couloir semblait continuer aussi loin qu'il pouvait voir. Mais pour être juste, il s'était plus intéressé à son guide aux crocs pointus qu'à ce qui s'étendait devant lui.

À présent, les bandes jaunes paraissaient se rejoindre quelques pas devant lui – sur ce qui semblait être une muraille dépourvue d'ouverture.

Se tournant sur un côté, le jeune homme découvrit qu'il était seul devant le grand portail pentagonal – le premier de tous.

Lumière ! ces gens sont vraiment tordus !

Prenant une grande inspiration, Mat franchit le portail.

Il déboucha dans une autre salle en forme d'étoile au sol blanc, mais moins grande que celle – ou celles – qui abritait des colonnes. À chaque coin de cette étoile à huit pointes se dressait un piédestal noir qui semblait en verre – on eût dit une des colonnes, mais tronquée pour être environ à hauteur d'homme. Des bandes jaunes lumineuses couraient sur toutes les arêtes de la salle et des piédestaux.

Ici, l'odeur déplaisante était plus forte. Du coup, Mat la reconnut. C'était celle de la tanière d'un animal. Mais il ne s'appesantit pas sur ce détail, parce que la salle était vide – à part lui, bien entendu.

Pivotant lentement sur lui-même, il étudia les piédestaux. Normalement, des gens auraient dû être perchés dessus afin de répondre à ses questions. On était en train de le rouler dans la farine. S'il était arrivé jusque-là, il avait droit à des réponses.

Soudain, il fit un tour complet sur lui-même en ne s'intéressant plus aux piédestaux mais aux murs gris et lisses de la salle. Le portail avait disparu, ne lui laissant plus aucune issue.

Avant d'avoir achevé une seconde rotation accélérée, il constata que les piédestaux étaient désormais occupés. Des « renards », comme son guide, mais habillés différemment. Quatre hommes et quatre femmes, tous arborant une crête de cheveux raides qui finissait en longue crinière dans leur dos. Tous les huit portaient une longue jupe blanche qui leur cachait les pieds. Dessus, les femmes avaient revêtu un chemisier blanc qui leur tombait sous les hanches, le col et les poignets ornés de dentelle. Comme le guide, les hommes arboraient sur la poitrine des bandoulières qui se croisaient, mais elles étaient plus larges et cloutées d'or, chaque harnais supportant deux couteaux à la lame nue reposant sur la poitrine du « renard ».

Des lames de bronze, estima Mat, se fiant à la couleur du métal. Malgré tout, il aurait donné tout son or pour en détenir une.

— Parle, dit une des femmes, sa voix évoquant un grognement. Selon les anciens pactes, des accords existent... Que veux-tu ? Parle !

Mat hésita. Les renards ne s'exprimaient pas comme les serpents sur pattes. En revanche, ils le regardaient comme des prédateurs devant un bon dîner.

— Qui est la Fille des Neuf Lunes et pourquoi dois-je l'épouser ?

Avec un peu de chance, ça compterait pour une seule question.

Personne ne réagit, les huit inconnus continuant à dévisager Mat avec leurs grands yeux délavés.

— Vous êtes censés répondre, insista le jeune homme. (Sans résultat.) Que la Lumière carbonise vos os ! répondez-moi ! Qui est la Fille des Neuf Lunes et pourquoi dois-je l'épouser ? Comment pourrai-je mourir et vivre de nouveau ? et donner la moitié de la lumière du monde, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Voilà mes trois questions. À présent, je veux des réponses.

Pas un mot. Dans le silence, Mat entendait sa respiration et jusqu'au sang qui battait à ses tempes.

— Je n'ai aucune intention de me marier, et encore moins de mourir, que je sois ou non promis à

revivre. Ma vie est constellée de trous – oui, ma mémoire en est pleine – et vous me regardez comme des abrutis. Si je pouvais décider, je m’arrangerais pour remplir ces trous, mais vos réponses peuvent au moins m’aider à ne pas en avoir dans mon avenir. Vous devez répondre !

— C’est fait, dit un des hommes.

Fait ? De quoi parlait-il ?

— Que la Lumière vous brûle les yeux ! maugréa Mat. Et l’âme ! Vous êtes aussi malfaisants que les Aes Sedai. Moi, je veux un moyen de me libérer de ces fichues sœurs et du Pouvoir, et si vous ne me répondez pas, j’entends sortir d’ici et retourner à Rhuidean. Alors, ouvrez un portail et...

— C’est fait, dit un autre homme.

— Oui, c’est fait, répéta une femme.

Mat sonda les murs, puis il foudroya du regard les huit inconnus qui le dévisageaient mornement.

— C’est fait ? Quelle bonne blague ! Je ne vois pas de portail, tas de fils et de filles de chèvres !

— Imbécile, murmura une des femmes.

— Imbécile, répétèrent les sept autres renards.

— Quand aucun prix ni aucune condition n’est fixée, il est sage de demander l’autorisation de partir.

— Mais pour ne pas fixer d’abord un prix, il faut être un imbécile.

— Donc, nous fixerons un prix.

Ces gens parlaient trop vite pour que Mat détermine qui disait quoi.

— Ce qui fut demandé sera donné.

— Et le prix sera payé.

— Que la Lumière vous brûle ! rugit Mat. De quoi parlez-vous ?...

Il se tut, car un linceul d’obscurité venait de s’abattre sur lui. Quelque chose lui serrait la gorge, l’empêchant de respirer. Il ne pouvait plus...



Le chemin de la Lance



Sans hésiter devant la première rangée de colonnes, Rand s'enfonça dans l'étrange structure circulaire. Au point où il en était, impossible de rebrousser chemin, ni même de regarder en arrière.

Lumière ! qu'est-il censé arriver ici ? Et quelle est la fonction de ces colonnes ?

Aussi limpides que le verre le plus pur, ces flèches d'environ un pied de diamètre disposées au minimum à trois pas l'une de l'autre composaient une véritable forêt de lumière aveuglante zébrée d'ondulations stroboscopiques, de reflets éblouissants et d'arcs-en-ciel improbables. L'air y était bien plus frais qu'à l'extérieur – au point que Rand regretta de n'avoir pas une veste –, mais à part ça, rien n'était bien différent. Le sol de pierre blanche était couvert de poussière et il n'y avait pas un souffle de vent. Pourtant, quelque chose faisait bouger doucement les cheveux de Rand – et tous ses poils, y compris sous sa chemise.

Devant lui, sur sa droite, il distinguait la silhouette d'un homme. Portant la tenue ocre d'un Aiel, il se tenait immobile comme une statue sous la lumière fluctuante. Ce devait être Muradin, le frère de Couladin. Pour qu'il reste ainsi sans broncher, quelque chose devait être *déjà* en train d'arriver. Bizarrement, considérant la nature de la lumière, Rand parvint à voir clairement le visage de l'Aiel. Les yeux écarquillés et fixes, les traits tendus, il affichait une moue dégoûtée. Sans savoir ce qu'il voyait, Rand devina que ça ne lui plaisait pas.

Mais Muradin avait survécu jusque-là. S'il y était parvenu, Rand pouvait y arriver aussi. Le guerrier devait être six ou sept pas devant lui, au plus. Tout en se demandant pourquoi Mat et lui ne l'avaient pas repéré, le jeune homme avança.

Présent dans un corps qu'il ne contrôlait pas, il se tenait derrière une paire d'yeux dont le propriétaire, accroupi au milieu d'un champ de rochers, sur le versant dénudé d'une montagne, observait sous un soleil brûlant une étrange ossature de pierre qui...

Non, c'est encore moins qu'une ossature ! C'est Rhuidean, sans le brouillard et tout au début de sa construction !

Des yeux qui observaient avec un mépris non dissimulé, il convenait de le dire.

Cet Aiel se nommait Mandein, un chef plutôt jeune, à quarante ans à peine.

La dissociation ne tarda pas à disparaître. Désormais, *il* était Mandein.

— Il faut que tu sois d'accord, déclara Sealdre.

Mais pour l'instant, il décida de ne pas accorder d'attention à ce qu'elle disait.

Les Jenn avaient inventé des systèmes pour faire jaillir de l'eau et la répandre dans de grands bassins de pierre. Au cours de sa vie, Mandein avait livré des batailles pour des quantités d'eau bien inférieures au contenu d'un seul de ces bassins. Et là, des gens allaient et venaient comme si le précieux liquide n'avait eu aucune importance. Leur activité fourmillante se concentrait dans le périmètre d'une étrange forêt de verre qui brillait au soleil non loin du plus grand arbre que Mandein avait jamais vu – vingt pieds de haut, au minimum.

Les structures de pierre semblaient conçues pour que chacune puisse abriter un clan entier lorsqu'elle serait terminée. De la folie ! Cette ville, Rhuidean, serait impossible à défendre. Cela dit, personne ne se risquerait à attaquer les Jenn. On préférerait de loin les éviter, comme on évitait les mille fois maudits Égarés, ces vagabonds partis à la recherche des chansons qui selon eux permettraient un jour le retour des temps anciens.

Une colonne venait de sortir de la cité et se dirigeait vers la montagne. Quelques dizaines de Jenn qui escortaient deux palanquins portés par huit hommes chacun et représentant assez de bois pour fabriquer toute une série de sièges de chef. D'après ce qu'on disait, il y avait encore des Aes Sedai parmi les Jenn. Apparemment, c'était vrai...

— Mon époux, insista Sealdre, tu dois consentir à tout ce qu'ils demanderont.

Mandein regarda sa femme et résista à l'envie de passer une main dans sa longue chevelure blonde. Que n'aurait-il pas donné pour revoir la jeune fille souriante qui avait déposé à ses pieds la couronne nuptiale, lui demandant de la prendre pour épouse ? Désormais, Sealdre était toujours grave, concentrée et inquiète.

— Les autres viendront-ils ? demanda Mandein.

— Certains... La majorité. Dans le rêve, j'ai parlé à mes sœurs, et nous avons toutes eu le même songe. Les chefs qui ne viennent pas, et ceux qui ne sont pas d'accord... Leurs clans mourront, Mandein. Dans trois générations, ils ne seront plus que poussière et leur forteresse, comme leurs troupes, appartiendra à d'autres clans. Quant à leurs noms, ils seront tombés dans l'oubli.

Mandein n'aimait pas que Sealdre parle aux Matriarches des autres clans, même en rêve. Mais les songes des Matriarches ne les trompaient jamais. Quand elles savaient, c'était toujours exact...

— Reste ici, dit Mandein. Et si je ne reviens pas, aide nos fils et nos filles à maintenir l'unité du clan.

Sealdre caressa la joue de son mari.

— Je le ferai, ombre de ma vie. Mais n'oublie pas : il faut que tu sois d'accord.

Mandein avançait, aussitôt suivi sur la pente par une centaine de silhouettes voilées qui se glissèrent de rocher en rocher, leurs lances et leur arc prêts à frapper. Leurs vêtements ocre correspondant à la couleur de la roche, ces guerriers se fondirent dans le décor, même aux yeux de Mandein. Seuls des hommes l'accompagnaient. Sur son ordre, les femmes qui portaient la Lance étaient restées avec Sealdre. Si les choses tournaient mal, et qu'elle tente une folie pour le sauver, des guerriers la suivraient sans doute aveuglément. Sans se soucier de ce qu'elle voudrait ou pas, les femmes la reconduiraient jusqu'à la forteresse qu'elle avait mission de défendre. Enfin, Mandein l'espérait. Parfois, les guerrières se révélaient plus féroces que les hommes... et encore plus stupides !

Quand Mandein atteignit le pied du versant, il s'avisa que la colonne venue de Rhuidean s'était arrêtée sur cette étendue de terrain plat. Après avoir fait signe à ses hommes de s'immobiliser,

Mandain baissa son voile et continua son chemin. Sur sa droite et sa gauche, d'autres hommes arrivaient eux aussi de la montagne, venant de toutes les directions.

Combien étaient-ils ? Cinquante ? Une centaine, peut-être ? Certains visages qu'il s'attendait à voir brillaient par leur absence. Comme à l'accoutumée, Sealdre avait raison : certains chefs ne s'étaient pas fiés au rêve de leur Matriarche.

Mandain aperçut des têtes qu'il voyait pour la première fois et il reconnut des hommes qu'il avait tenté de tuer, ou qui s'étaient acharnés à essayer de lui faire subir le même sort. Au moins, aucun n'était voilé. Tuer en présence d'un Jenn était presque aussi grave qu'abattre un Jenn. Avec un peu de chance, personne n'aurait oublié cela. Une seule trahison, et tous les voiles se lèveraient. Les guerriers de chaque chef descendraient de la montagne, et l'étendue de terre brûlée par le soleil serait bientôt imbibée de sang. À chaque pas, Mandain s'attendait à sentir une lance s'enfoncer entre ses côtes.

Même quand on se sentait sous la menace mortelle d'une bonne centaine d'adversaires, il s'avérait difficile de ne pas regarder les Aes Sedai tandis que les porteurs déposaient très lentement leurs splendides palanquins sur le sol.

Deux femmes aux cheveux si blancs qu'ils en paraissaient transparents. Des visages sans âge et une peau qui semblait fragile au point que le vent risquait de la déchirer. Toujours selon ce qu'on disait, le temps n'avait pas de prise sur les Aes Sedai. Quel âge pouvaient avoir ces deux-là ? Qu'avaient donc vu leurs yeux si vénérables ? Se souvenaient-elles du temps où Comran, le grand-père de Mandain, avait découvert un Sanctuaire au cœur du Mur du Dragon et entrepris de commercer avec les Ogiers ? Pouvaient-elles remonter jusqu'à l'époque où Rhodric, le grand-père de Comran, avait conduit les Aiels à la victoire contre les hommes en habit de fer qui avaient osé traverser le Mur du Dragon ?

Les Aes Sedai tournèrent la tête vers Mandain. Un regard bleu glacier et deux yeux presque noirs – les premiers yeux sombres qu'il voyait – semblèrent transpercer son crâne et lire ses pensées comme dans un livre ouvert.

Mandain comprit qu'il venait d'être choisi, même s'il n'aurait su dire pour quelle raison. Non sans effort, il s'arracha à ces regards perçants qui le connaissaient mieux qu'il se connaissait lui-même.

Un homme grand et décharné aux cheveux blancs, les épaules voûtées par l'âge, se détacha du groupe de Jenn en compagnie de deux femmes grisonnantes qui auraient très bien pu être des sœurs, si on en jugeait par leurs yeux verts profondément enfoncés dans leurs orbites et par une manière identique d'incliner la tête dès qu'elles regardaient quelque chose.

Les autres Jenn préféraient admirer le sol plutôt que de poser les yeux sur les Aiels. Mais ces trois-là n'avaient pas ce genre de réticence.

— Je m'appelle Dermon, dit l'homme d'une voix profonde et puissante, ses yeux bleus aussi sereins que ceux d'un Aiel. Et voici Mordaine et Narris. Nous parlons au nom de Rhuidean et des Aiels Jenn.

Mandain sentit la nervosité des chefs qui l'entouraient. Comme lui, ils détestaient que les Jenn prétendent être des Aiels.

— Pourquoi nous avez-vous fait venir ici ? demanda-il.

Reconnaître qu'il répondait à une convocation manqua lui arracher la langue.

Sans daigner fournir d'explication, Dermon lança une question :

— Pourquoi ne portez-vous pas d'épée ?

Cette fois, des murmures agacés coururent dans les rangs.

— Parce que c'est interdit, marmonna Mandein. Même un Jenn devrait le savoir. (Il brandit son faisceau de lances, tapota le couteau accroché à sa ceinture, puis désigna l'arc pendu dans son dos.) Ces armes-là suffisent à un guerrier.

Des murmures approbateurs saluèrent cette déclaration. Parmi ses partisans, Mandein reconnut des hommes qui avaient juré de le tuer un jour. S'ils en avaient l'occasion, ils n'hésiteraient pas un instant, mais ça ne les empêchait pas de souscrire à ses propos. Ni de se réjouir qu'il se charge des négociations sous le regard des Aes Sedai.

— Tu ne sais pas pourquoi, dit Mordaine.

— Oui, tu ignores beaucoup trop de choses, ajouta Nariisse. Mais il faut que tu les saches.

— Que voulez-vous ? demanda Mandein.

— Vous tous, dit Dermon en balayant du regard les Aiels rassemblés devant lui. Celui qui vous dirigera doit se rendre à Rhuidean afin d'apprendre d'où nous venons et pourquoi les Aiels ne portent pas d'épée. Celui qui ne pourra pas apprendre ne survivra pas.

— Vos Matriarches vous ont parlé, enchaîna Mordaine, sinon, vous ne seriez pas ici. Vous savez quel est le prix pour ceux qui refusent.

Charendin avança jusqu'au premier rang. Là, il foudroya du regard les Jenn et Mandein, à qui il devait son visage balaféré. En trois occasions, les deux hommes avaient bien failli se tuer...

— Celui d'entre nous qui viendra à vous dirigera les Aiels ? demanda-t-il.

— Non, dit une voix semblable à un murmure, mais pourtant assez puissante pour que chacun l'entende.

Cette réponse sans réplique venait de l'Aes Sedai aux yeux noirs assise dans son palanquin sculpté, une couverture sur les genoux comme si elle avait froid dans cette fournaise.

— Celui-là viendra plus tard, dit-elle. La pierre qui n'est jamais tombée tombera pour annoncer son avènement. Il sera du Sang, mais sans avoir été élevé par le Sang, et il viendra de Rhuidean à l'aube, vous unissant les uns aux autres avec des liens que vous ne pourrez pas briser. Puis il vous ramènera en arrière et vous détruira.

Certains chefs firent mine de s'en aller, mais aucun ne s'éloigna de plus de quelques pas. Tous avaient entendu l'avertissement de leur Matriarche.

Si tu refuses, nous serons détruits, comme si nous n'avions jamais existé. Sois d'accord, ou nous nous anéantirons nous-mêmes.

— C'est une ruse ! s'écria Charendin. (Sous le regard dur des Aes Sedai, il baissa le ton, mais ne se calma pas pour autant.) Vous avez l'intention de prendre le contrôle de tous les Aiels. Mais un Aiel ne s'agenouille devant aucun homme ni aucune femme. (Il détourna la tête pour ne plus croiser le regard des Aes Sedai.) Devant personne... personne...

— Nous ne cherchons pas le pouvoir, annonça Nariisse à l'assemblée.

— Nous déclinons, ajouta Mordaine. Un jour, les Jenn n'existeront plus et vous serez les derniers représentants des Aiels. Ceux qui porteront le flambeau... Vous devez survivre, sinon tout cela aura été vain – et à jamais perdu.

Le ton catégorique de Mordaine et sa paisible assurance réduisirent Charendin au silence. Mais Mandein, lui, avait encore une question.

— Pourquoi ? Si vous vous savez condamnés, pour quelle raison construisez-vous cela ?

Il désigna les ébauches de structures, dans le lointain.

— Parce que c'est notre destinée, répondit Dermon, lui aussi très calme. Depuis de longues années, nous cherchions cet endroit. Aujourd'hui, nous le préparons, même si ce n'est pas pour l'usage que nous imaginions. Nous faisons ce qui nous est imposé et nous gardons la foi.

Mandain dévisagea le vieil homme et ne vit aucune trace de peur sur ses traits.

— Vous êtes des Aiels, dit-il.

Certains autres chefs en crièrent d'indignation, mais il haussa le ton :

— J'irai chez les Aiels Jenn...

— Mais tu n'entreras pas armé à Rhuidean, lâcha Dermon.

Mandain rit de tant de témérité. Demander à un Aiel de se défaire de ses armes !

Se débarrassant pourtant de ses lances, de son couteau et de son arc, il avança vers Dermon.

— Conduis-moi jusqu'à Rhuidean, Aiel. Je serai à la hauteur de ton courage...

Rand cligna des yeux dans la lumière scintillante. Un long moment durant, il avait été pour de bon Mandain. Dans un coin de sa tête, il sentait encore le mépris pour les Jenn se transformer en admiration. Alors, ces Jenn étaient-ils des Aiels ou non ? L'apparence collait, en tout cas. Grands, les yeux clairs, la peau tannée par le soleil... Les vêtements ocre correspondaient aussi, n'était l'absence de voile. Mais aucun d'entre eux ne portait d'armes, sinon un banal couteau qui aurait pu servir à des travaux domestiques. Un Aiel désarmé ? N'était-ce pas tout simplement inconcevable ?

Rand s'avisa qu'il avait avancé de bien plus d'un pas au sein des colonnes – au point d'avoir presque rejoint Muradin, qui le regardait d'un air pensif.

La poussière grinça sous les bottes de Rand lorsqu'il reprit son chemin.

Nommé Rhodric, il approchait de ses vingt ans. Alors que le soleil brûlait ardemment dans le ciel, il gardait son voile levé, les yeux sans cesse aux aguets. Ses lances étaient prêtes à l'action – une dans sa main droite et les trois autres dans la gauche, qui tenait aussi sa rondache.

Il était prêt.

Jeordam était au pied de la colline, au sud, dans l'étendue d'herbe jaunie, là où presque tous les arbustes étaient chétifs et ratatinés. S'il avait les cheveux blancs comme la neige – cette étrange chose froide dont parlaient les anciens –, le vieil homme conservait un œil d'aigle et regarder les puisatiers remplir des outres d'eau ne devait sûrement pas mobiliser toute son attention.

Des montagnes s'élevaient au nord et à l'est. La chaîne septentrionale, pourtant imposante avec ses pics déchiquetés couronnés de blanc, paraissait minuscule comparée à sa « sœur » orientale. Ces pics-là semblaient avoir l'intention de toucher le cœur même du ciel, et rien ne prouvait qu'ils n'y parvenaient pas.

Cette blancheur qui couronnait les sommets du Nord, justement, était-ce de la neige ? Rhodric ne le découvrirait jamais. Face à un tel défi, les Jenn décideraient sûrement de se diriger vers l'est. Depuis de longs mois, ils avançaient vers le nord le long de cette muraille rocheuse. Tirant péniblement leurs chariots, ils tentaient de ne pas penser aux Aiels qui les suivaient... Au moins, quand ils traversaient une rivière, ça leur permettait de se procurer un peu d'eau. Très peu, en réalité... Voilà des années que Rhodric n'avait plus vu un cours d'eau qu'il ne puisse pas traverser à pied. Quand il ne s'agissait pas de torrents de boue venus des montagnes... La pluie reviendrait-elle un jour ? Il l'espérait, car grâce à elle, le monde devenait vert. Il se souvenait de l'avoir vu ainsi,

jadis.

Rhodric entendit les chevaux avant même de les voir. Tournant la tête, il découvrit trois cavaliers qui avançaient entre les collines, tous portant une chemise de cuir sur laquelle étaient cousus des disques de métal. Deux d'entre eux brandissaient une lance. Le troisième, Garam, à peine plus âgé que Rhodric, était le fils du chef de la ville qui se dressait dans le dos des trois hommes, hors de vue à cause des collines.

Aveugles comme tous les citadins, ces imbéciles ne virent pas les Aiels qui bougèrent à peine après leur passage puis se fondirent de nouveau dans le paysage.

Rhodric abaissa son voile. Aujourd'hui, il n'y aurait pas de tuerie, sauf si les cavaliers attaquaient les premiers. En un sens, il ne le regrettait pas vraiment, même s'il avait du mal à se fier à des gens qui vivaient dans des maisons massées les unes contre les autres. Il y avait eu tant et tant de batailles contre ces fichus habitants des villes. Selon les récits, il en était ainsi depuis toujours.

Garam tira sur les rênes de sa monture, puis il leva le bras droit en guise de salut. Comme ses deux compagnons, ce garçon aux yeux sombres n'avait rien d'impressionnant. Cela dit, tous les trois semblaient à la fois aguerris et compétents.

— Bonjour, Rhodric... Avez-vous fini de remplir vos outres ?

— Je te vois, Garam..., répondit Rhodric, respectueux du protocole.

S'il ne broncha pas, voir des hommes à cheval – et armés d'une épée, pour ne rien arranger – le mit très mal à l'aise. Les Aiels utilisaient des bêtes de bât, mais s'asseoir sur un équidé semblait si peu... naturel. Les jambes d'un homme digne de ce nom devaient lui suffire !

— Nous avons presque terminé... Ton père nous refuse-t-il la permission de puiser de l'eau sur ses terres ?

Aucune autre ville n'avait été aussi généreuse. Quand il y avait des hommes dans les environs, il fallait se battre pour l'eau comme pour tout le reste. Et lorsqu'il y avait de l'eau, les hommes n'étaient jamais bien loin. Face à ces trois-là, Rhodric n'aurait guère de chances de s'en sortir. Il se campa solidement sur ses pieds, prêt à se battre et à mourir.

— Pas du tout, répondit Garam sans même remarquer le changement d'attitude de son interlocuteur. Nous avons une source abondante en ville, et après votre départ, a dit mon père, nous disposerons des puits que vous avez creusés – jusqu'à ce que nous partions nous-mêmes. Mais ton grand-père semblait vouloir apprendre si les autres s'étaient mis en mouvement. Apparemment, c'est le cas. (Garam appuya un coude sur le pommeau de sa selle.) Dis-moi, Rhodric, ils appartiennent vraiment au même peuple que vous ?

— Ce sont des Aiels Jenn. Nous, des Aiels, tout simplement... Nous sommes semblables et pourtant différents. Je ne peux pas t'expliquer mieux les choses, Garam.

La stricte vérité, puisqu'il ne les comprenait pas lui-même.

— Dans quelle direction sont-ils allés ? demanda Jeordam.

Rhodric s'inclina devant son grand-père. Entendant un bruit de pas – des bottes souples –, il avait identifié un Aiel avant même de le voir. Bien sûr, les citadins n'avaient rien entendu, et ils en sursautèrent de surprise, tirant sur les rênes de leur monture. Levant une main, Garam les empêcha de baisser leur lance vers le nouveau venu.

Rhodric et son grand-père attendirent patiemment.

— Vers l'est, dit Garam quand il eut repris ses rênes à deux mains. Ils traversent la Colonne Vertébrale du Monde...

Du menton, il désigna les pics qui semblaient vouloir éventrer le ciel.

Rhodric fit la grimace.

— Qu'y a-t-il de l'autre côté ? demanda Jeordam, impassible.

— Le bout du monde, pour ce que j'en sais, répondit Garam. Je ne suis même pas sûr qu'on puisse traverser... Les Jenn sont accompagnés par des Aes Sedai. Des dizaines, dit-on. Voyager si près d'Aes Sedai ne vous a-t-il pas mis mal à l'aise ? D'après ce qu'on dit, le monde était différent, jadis, avant sa dislocation...

Même s'il ne le montra pas, la simple mention des Aes Sedai inquiétait Rhodric. En guise de « dizaines », il n'y en avait eu que quatre, mais ça suffisait pour lui rappeler les récits affirmant que les Aiels avaient trahi les Aes Sedai d'une manière dont nul ne se souvenait.

Mais les Aes Sedai n'avaient sûrement pas oublié. Depuis leur arrivée, un an plus tôt, elles étaient rarement sorties des chariots. Mais chaque fois, elles avaient regardé les Aiels d'un air mélancolique. En fait, Rhodric n'était pas du tout le seul à avoir tenté de les éviter...

— Nous escortons les Jenn, précisa Jeordam. Ce sont eux qui voyagent avec des Aes Sedai.

Garam hocha la tête comme s'il saisisait la nuance, puis il se pencha de nouveau sur sa selle et baissa le ton :

— Mon père a une Aes Sedai pour conseillère, même s'il essaie de le cacher aux citoyens... Elle affirme que nous devons quitter ces collines et nous déplacer vers l'est. Selon elle, les rivières asséchées couleront de nouveau et nous construirons une grande ville à côté de l'une d'entre elles. Elle raconte bien des choses... J'ai entendu dire que les Aes Sedai prévoient de bâtir une cité et qu'elles ont trouvé des Ogiers pour le faire à leur place. Des Ogiers ! (Garam secoua la tête pour en chasser les légendes et revenir à la réalité.) Tu crois que les Aes Sedai ont l'intention de diriger de nouveau le monde ? Dans ce cas, nous devrions les tuer avant qu'elles nous anéantissent encore.

— Faites ce que vous jugez devoir faire, dit Jeordam sans trahir ce qu'il pensait lui-même. Je dois préparer mon peuple à traverser ces montagnes.

Garam se redressa sur sa selle, visiblement déçu. Sans doute parce qu'il espérait que les Aiels l'aideraient à tuer les Aes Sedai, supposa Rhodric.

— La Colonne Vertébrale du Monde, dit soudain le citoyen. Elle a un autre nom. Certains l'appellent le Mur du Dragon.

— Un nom adapté, convint Jeordam.

Rhodric contempla les pics lointains. Un nom adapté, certes, et surtout pour les Aiels. Car leur nom secret, que nul ne connaissait, c'était le Peuple du Dragon. On ne le prononçait jamais à haute voix, sauf lorsqu'un guerrier recevait ses lances. Qu'y avait-il au-delà du Mur du Dragon ?

Des ennemis à combattre, sans nul doute... Car il y en avait toujours. Dans le monde, il existait seulement les Aiels, les Jenn... et les ennemis. Oui, rien de plus que ça.

Rand prit une profonde inspiration qui le brûla comme s'il n'avait pas respiré depuis des heures. Autour de lui, les colonnes de verre brillaient, plus éblouissantes que jamais. Trois mots résonnaient encore dans son esprit : Aiels, Jenn, ennemis... La scène qu'il venait de vivre ne s'était pas déroulée dans le désert. Il avait vécu un moment à une époque antérieure à l'arrivée des Aiels dans leur Tierce Terre.

À présent, il était encore plus près de Muradin, qui regardait nerveusement autour de lui, semblant lutter contre l'envie de faire un nouveau pas en avant.

Rand continua son chemin.

Accroupi sur le versant de la colline couvert d'un tapis blanc, Jeordam, traitant le froid par le mépris, regardait les cinq personnes qui avançaient dans sa direction. Trois hommes en cape de voyage et deux femmes vêtues d'une large robe qui avaient bien du mal dans la neige. Selon les anciens, l'hiver aurait dû être fini depuis longtemps, mais les saisons n'étaient plus ce qu'elles étaient, affirmaient-ils en se tordant les mains. Ils prétendaient aussi que la terre tremblait jadis et que les montagnes, comme l'eau d'un étang lorsqu'on jette une pierre dedans, ne cessaient de s'élever et de sombrer.

Âgé de dix-huit ans, né au milieu des tentes, il n'avait jamais connu d'autre vie que celle-là. La neige, les tentes et le devoir de protéger...

Abaissant son voile, il se redressa lentement et s'appuya à la longue hampe de sa lance pour ne pas effrayer les gens du chariot, comme on les surnommait parfois – mais ils s'immobilisèrent brusquement, les yeux rivés sur la lance, l'arc et le carquois de Jeordam.

Aucun de ces inconnus ne semblait plus vieux que lui.

— Vous avez besoin de nous, Jenn ? lança-t-il.

— Tu nous appelles ainsi pour te moquer de nous, répondit un grand type au nez pointu. Pourtant, c'est exact : nous sommes les seuls véritables Aiels. Car vous avez renié le Paradigme.

— C'est faux ! riposta Jeordam. Je n'ai jamais tenu une épée.

Il respira à fond afin de se calmer. On ne l'avait pas affecté à ce poste pour qu'il s'énerve contre des Jenn.

— Si vous êtes perdus, vos chariots sont par là, dit-il en désignant le sud avec la pointe de sa lance.

Posant une main sur le bras de Nez Pointu, une des femmes murmura quelques mots. Les trois autres voyageurs acquiescèrent, et Nez Pointu finit par les imiter à contrecœur. Avec les mèches blondes qui s'échappaient du châle noir noué autour de sa tête, la femme était plutôt jolie.

— Nous ne sommes pas perdus, dit-elle en regardant Jeordam comme si elle s'avisait de sa présence.

Mal à l'aise, elle tira sur les plis de son châle.

Jeordam hocha la tête. Il n'avait pas cru un instant que ces Jenn étaient perdus. Même lorsqu'ils avaient besoin d'aide, ces gens faisaient en général tout pour éviter ceux qui vivaient sous les tentes. Et ceux qui faisaient exception à cette règle étaient motivés par le désespoir de n'avoir pas trouvé d'assistance ailleurs.

— Suivez-moi.

Les tentes du père de Jeordam se dressaient à un peu moins d'un quart de lieue de là. De la neige les couvrait encore en partie, les rendant très difficiles à repérer. Au milieu, les semblables de Jeordam vaquaient à leurs occupations. Sans cesser de cuisiner, de réparer des armes ou d'échanger des salves de boules de neige avec un enfant, tous observaient avec méfiance les cinq inconnus.

Jeordam était très fier de son clan – deux cents personnes, soit bien davantage que dans les neuf autres camps éparpillés au nord de la position des chariots.

En revanche, les Jenn ne semblaient pas impressionnés. Comme toujours, l'idée qu'ils soient tellement plus nombreux que les Aiels fit bouillir le sang du jeune guerrier.

Très grand, déjà grisonnant et sinistre comme à l'accoutumée, Lewin sortit de sa tente. D'après ce

qu'on disait, il ne souriait jamais, et Jeordam n'avait aucune raison de mettre en doute cette affirmation. En allait-il autrement avant que sa femme, la mère du jeune Aiel, ait été emportée par une mauvaise fièvre ? Jeordam aurait aimé le croire, mais il n'y parvenait pas.

Morin, la femme blonde, raconta une histoire qui n'étonna pas Jeordam. Les Jenn avaient commercé avec un village – un endroit protégé par un mur de rondins – et la nuit suivante, leurs « clients » étaient venus reprendre ce qu'ils leur avaient remis en paiement, et plus encore, les dépouillant littéralement. Les Jenn croyaient toujours pouvoir se fier aux gens qui habitaient dans des maisons. Ils pensaient aussi que le Paradigme les protégeait en toutes circonstances.

Là, il y avait eu des morts : plusieurs pères, une mère et des premiers-frères. Et des prisonniers : des premières-sœurs, une sœur-mère et une fille.

Cette dernière précision surprit Jeordam. Car la fille en question, âgée de cinq ans et enlevée pour être élevée par une autre femme, était celle de Morin. Dévisageant la voyageuse, Jeordam ajouta mentalement quelques années à l'âge qu'il lui aurait donné.

— Nous les ramènerons, promit Lewin.

Il saisit les lances qu'on lui tendait et les planta dans le sol.

— Si vous le souhaitez, vous pouvez rester avec nous, à condition d'être prêts à vous défendre, le cas échéant, et à nous protéger s'il le faut. Mais si vous faites ce choix, les chariots ne vous accepteront plus jamais.

Entendant cela, Nez Pointu se détourna et détala comme un lapin. Lewin ne parut pas ébranlé. Le plus souvent, quand on en arrivait à ce point, il restait rarement un seul Jenn.

— Ceux qui veulent nous accompagner jusqu'à ce village doivent avoir une lance. Mais n'oubliez pas : si vous prenez une arme pour l'utiliser contre des hommes, vous devrez demeurer avec nous. Pour les Jenn, vous serez morts, tout simplement.

Un des deux hommes hésita, mais il finit par saisir une lance, comme son compagnon. Et comme Morin.

Jeordam en resta bouche bée, et Lewin lui-même ne cacha pas sa surprise.

— Tu peux rester sans prendre une lance, dit-il. Et ça ne nous empêchera pas d'aller chercher les tiens. En revanche, saisir une arme implique que tu as la volonté de te battre, pas seulement de te défendre. Tu peux lâcher cette lance, il n'y a pas de honte à ça.

— Ils ont capturé ma fille, dit simplement Morin.

À l'immense surprise de Jeordam, Lewin acquiesça sans hésitation.

— Il y a une première fois pour tout, dit-il. Pour vraiment tout. Alors, qu'il en soit ainsi.

Traversant le camp, il tapa sur l'épaule de plusieurs hommes : une façon de sélectionner ceux qui allaient découvrir ce village défendu par un mur d'enceinte.

Jeordam fut le premier « élu ». Depuis qu'il avait l'âge de porter une lance, son père le sélectionnait toujours avant quiconque d'autre, et il n'aurait pas supporté qu'il en aille autrement.

Morin ne s'en sortit pas très bien avec la lance, dont la hampe se prenait dans le bas trop long et trop ample de sa robe.

— Tu n'es pas obligée de venir, l'informa Jeordam. Aucune femme ne l'a fait avant toi. Nous te ramènerons ta fille.

— J'entends aller chercher Kirin moi-même, et tu ne m'en empêcheras pas.

Une femme de tête, vraiment.

— Dans ce cas, tu dois t'habiller comme moi. Une robe n'est pas adaptée pour une mission

nocturne... (Jeordam s'empara de la lance trop vite pour que la jeune femme puisse réagir.) Apprendre à manier cette arme n'est pas facile.

Les deux compagnons de Morin en étaient la preuve vivante. Alors qu'un guerrier tentait de les former, ils comprenaient tout de travers et réussissaient surtout à s'emmêler les pinceaux.

S'emparant d'une hachette, Jeordam raccourcit de trois bons pieds la hampe de la lance destinée à Morin. Ainsi, il ne restait plus que trois pieds de bois et près d'un pied d'acier.

— Frappe comme avec un couteau. Rien de plus... La hampe sert d'habitude à parer ou dévier des attaques, mais je trouverai pour te protéger quelque chose que tu pourras tenir de l'autre main.

Morin regarda le jeune homme d'une étrange façon.

— Quel âge as-tu ? demanda-t-elle d'un ton encore plus bizarre.

Après avoir obtenu la réponse, elle hocha pensivement la tête.

— Un de ces hommes est ton mari ? demanda Jeordam en désignant les deux lourdauds qui continuaient à se casser la figure en marchant sur leur propre lance.

— Mon époux a déjà fait son deuil de Kirin... Il se soucie plus des arbres que de sa propre fille.

— Les arbres ?

— Les Arbres de Vie... (Devant la perplexité de son interlocuteur, Morin secoua la tête.) Trois petits arbres plantés dans des tonneaux. Ils les couvent comme la prune de leurs yeux. Quand ils auront trouvé un endroit sûr, ils envisagent de les y enraciner. Alors, l'ancien temps renaîtra. Tu as remarqué ? Je dis « ils » pour parler des Jenn. Il semblerait que je n'en sois plus une... (Elle leva la lance raccourcie.) Voilà à qui je suis promise, désormais...

Dévisageant Jeordam, Morin demanda :

— Si quelqu'un enlevait ton enfant, parlerais-tu du Paradigme de la Feuille et de la souffrance qu'on nous envoie pour nous mettre à l'épreuve ?

Jeordam fit « non » de la tête.

— C'est bien ce que je me disais... Tu seras un très bon père. En attendant, apprends-moi à utiliser cette arme.

Une femme très étrange, mais vraiment jolie...

Lui reprenant la lance, Jeordam se livra à une démonstration accompagnée de commentaires. Avec sa hampe plus courte, la lance se révéla plus maniable, améliorant nettement la vitesse d'exécution du guerrier.

Morin le regardait avec un bien curieux sourire, mais il était trop concentré pour s'en apercevoir.

— Je t'ai vu dans le rêve, souffla-t-elle.

Jeordam ne l'entendit pas vraiment. Avec une lance de ce genre, il serait plus rapide qu'un escrimeur. Si tous les Aiels s'équipaient ainsi, les hommes d'épée n'auraient plus aucune chance contre eux. Nul ne pourrait plus s'opposer à eux.

Ils seraient invincibles.

Des éclairs jaillissaient entre les colonnes de verre, aveuglant presque Rand. Muradin n'était plus qu'à un pas ou deux devant lui. Un rictus dévoilant ses dents, il regardait fixement les colonnes qui les entraînaient tous les deux en arrière, dans le passé des Aiels. Un très lointain passé...

Rand sentit ses jambes bouger de leur propre volonté.

En avant... et en arrière dans le temps.

Lewin rectifia la position du voile antipoussière sur son visage et baissa de nouveau les yeux vers le petit camp où les braises d'un feu rougeoyaient encore sous un chaudron en fer. Dans le vent, Lewin capta une odeur de nourriture commençant à brûler. À la lumière de la lune, on distinguait très bien les silhouettes endormies sous leur couverture autour du feu. Il n'y avait pas de chevaux en vue...

Lewin regretta de ne pas avoir emporté d'eau. Mais sauf au moment des repas, seuls les enfants avaient le droit de boire. Dans un lointain passé dont il se souvenait à peine, l'eau n'était pas si rare, le vent ne soufflait pas sans cesse et les journées n'étaient pas si chaudes et si sèches. À présent, même les nuits n'offraient plus de répit, car la fournaise y était remplacée par une fraîcheur qui vous glaçait la moelle des os. Frissonnant, Lewin resserra autour de son torse les pans de la cape en peau de chèvre sauvage qu'il utilisait comme couverture.

Emmitouflés comme lui, les compagnons de Lewin étaient en train de le rejoindre – avec le vacarme qu'ils faisaient, délogeant des pierres et marmonnant des imprécations, qu'ils ne réveillent pas les dormeurs serait un miracle. Mais comment les en blâmer ? Surtout quand on n'était pas plus familier de cet exercice qu'eux...

Les voiles dissimulaient les visages de ces hommes, mais Lewin les connaissaient assez pour les identifier. Il y avait Luca le farceur, avec ses épaules une bonne demi-fois plus larges que celles des autres. Gearan, mince comme une cigogne, et le meilleur coureur de tous parmi les chariots. Charlin et Alijha étaient là aussi, de véritables frères jumeaux, n'était le tic de Charlin : incliner la tête chaque fois qu'il s'inquiétait.

Ce soir, il crevait d'angoisse, car Colline, la sœur des deux jumeaux, était prisonnière dans le camp. Comme Maigran, la sœur de Lewin.

Lorsqu'on avait retrouvé les sacoches des deux jeunes filles, la bandoulière cassée suite à des violences, tout le monde, à part les cinq jeunes guerriers, s'était résigné à pleurer puis à oublier, comme en tant d'occasions par le passé. Même le grand-père maternel de Lewin avait baissé les bras. Et s'il avait su ce que les cinq jeunes gens mijotaient, Adan leur aurait interdit de mettre leur plan à exécution.

Désormais, il ne savait plus que radoter au sujet de la foi qu'il fallait continuer à avoir envers des Aes Sedai dont Lewin n'avait jamais vu ne serait-ce que l'ombre. Ça, et l'obsession de garder en vie les Aiels. En tant que peuple, sans se soucier des individus. Pas même de Maigran.

— Ils sont quatre..., souffla Lewin. Les filles sont de notre côté du feu. Je vais aller les réveiller – discrètement – puis nous filerons pendant que leurs ravisseurs dorment.

Les quatre amis du jeune homme se consultèrent du regard et acquiescèrent. Idéalement, Lewin en convenait, ils auraient dû avoir un plan bien avant d'en être à ce point, mais le désir de sauver les filles et la nécessité de s'éloigner des chariots sans être vus avaient mobilisé toute leur énergie mentale.

Au début, Lewin n'aurait pas juré qu'ils seraient capables de pister ces hommes et de les rattraper avant qu'ils soient de retour dans leur village – un amas de huttes de fortune d'où les Aiels avaient été chassés sous une volée de pierres et de coups de bâton. Si les ravisseurs avaient réussi à rentrer chez eux, il n'y aurait plus rien eu à faire.

— Et s'ils se réveillent ? demanda Gearan.

— Je n'abandonnerai pas Colline, déclara Charlin, comme toujours beaucoup moins calme que son frère. Gearan, nous allons les ramener !

— Oui, c'est sûr, approuva Lewin.

Luca flanqua une bourrade dans les côtes de Gearan, qui acquiesça sans conviction.

Descendre la pente dans l'obscurité ne fut pas un jeu d'enfant. Alors que des brindilles desséchées se brisaient sous leurs chaussures, des pierres et des cailloux formaient des avalanches miniatures devant eux. Plus il tentait d'être discret, et plus Lewin aurait juré qu'il produisait un épouvantable boucan.

Luca tomba dans un buisson d'épineux qui craqua sinistrement. Par bonheur, il parvint à se tirer de ce mauvais pas sans pousser un seul cri. Charlin glissa et dévala sur les fesses une bonne partie de la pente. Miraculeusement, rien ne bougea autour du feu de camp.

À courte distance du camp, Lewin s'immobilisa, échangea des regards inquiets avec ses compagnons, puis continua sur la pointe des pieds. Quand il fut sur le « site », il eut l'impression que sa respiration faisait encore plus de bruit que les ronflements montant d'une des quatre plus grandes silhouettes de dormeur. Soudain, le silence se fit et une des couvertures se souleva. Mais rien ne se passa, les ronflements reprirent et Lewin s'autorisa à aspirer de nouveau de l'air.

Très prudemment, il s'agenouilla près d'une des plus petites silhouettes et écarta une couverture de laine quasiment raide de crasse. Maigran leva vers lui son visage tuméfié. Sa robe, constata-t-il, était en lambeaux. Pour l'empêcher de crier, il lui plaqua une main sur la bouche, mais elle ne réagit pas, continuant à river sur lui son regard vide.

— Je vais t'égorger comme un cochon, mon gars ! lança une voix rauque.

Une des silhouettes se redressa – un type à la barbe en bataille, puant comme un bouc. La lame d'un couteau brillant dans le prolongement de sa main, il flanqua des coups de pied aux deux dormeurs qui l'entouraient.

— Comme un cochon, oui... Tu sais couiner, minable ? Ou es-tu seulement capable de fuir, comme tous ceux de ton engeance ?

— Enfuis-toi ! cria Lewin à sa sœur.

Elle resta amorphe, comme si tout ça ne l'intéressait pas. La saisissant par les épaules, il tenta de l'inciter à filer rejoindre les autres.

— Cours !

Maigran sortit de sous ses couvertures comme une somnambule. Colline était elle aussi réveillée – Lewin l'entendait gémir – mais elle semblait vouloir s'envelopper dans sa couverture et se cacher du monde.

Les yeux dans le vide, Maigran resta plantée où elle était.

— Même pas capables de détalier, ces miteux !

Triomphant, l'homme au couteau était en train de faire le tour du feu. Tous réveillés, les trois autres regardaient la scène, l'air goguenards.

Le barbu avançait à pas lents, comme pour mieux savourer ce qui allait suivre.

Lewin se demanda que faire. Puisqu'il n'avait aucune intention d'abandonner sa sœur, il allait devoir crever ici. Avec un peu de chance, Maigran en profiterait pour s'enfuir.

— Maigran, va-t'en ! Je t'en supplie, file d'ici.

La jeune fille ne broncha pas, comme si elle n'avait même pas entendu son frère. Que lui avaient donc fait ces porcs ?

— Noooooooooon ! cria Charlin.

Bondissant sur le barbu, il le ceintura un peu à la manière d'un ours qui attaque et le jeta sur le

sol.

Les trois autres types se mirent debout d'un bond. Levant son épée, un chauve au crâne luisant sous la lumière blafarde de la lune fit mine de frapper Charlin.

Lewin ne sut jamais exactement comment les choses s'étaient enchaînées. Se retrouvant avec la poignée du chaudron dans la main, il prit son élan et propulsa l'ustensile de cuisine dans la tête du chauve, qui s'écroula comme si tous ses os étaient devenus de la guimauve. Déséquilibré, Lewin se contorsionna pour ne pas tomber dans le feu, atterrit juste à côté et lâcha son précieux chaudron.

Un type aux cheveux tressés leva à son tour son épée avec l'intention de le clouer au sol. Rampant en arrière comme une araignée, les yeux braqués sur la pointe de l'arme du tueur, Lewin chercha désespérément quelque chose qui lui permettrait de se défendre. Par miracle, ses mains se refermèrent sur ce qui devait être un bâton. Sans perdre une seconde, il le tendit vers son adversaire, le touchant entre les deux yeux.

L'homme lâcha son épée et bascula en avant, du sang jaillissant de sa bouche. Lewin n'avait pas trouvé un bâton, mais une lance...

Il lâcha la hampe dès qu'il comprit qu'il venait de tuer un homme. Mais c'était fait. S'écartant pour que le mort ne lui tombe pas dessus, il sentit qu'il tremblait de tous ses membres. Un cadavre. Il avait tué quelqu'un.

Soudain, le vent lui parut glacial.

Après quelques instants, il se demanda pourquoi un des compagnons du défunt ne l'avait pas « égorgé comme un cochon ». Regardant autour de lui, il fut surpris de découvrir tous ses amis autour du feu. Gearan, Luca et Alijha, haletants, écarquillaient les yeux d'horreur au-dessus de leur voile. Colline continuait à sangloter sous sa couverture et Maigran jouait toujours les statues de marbre. Agenouillé près d'elle, Charlin se recroquevillait sur lui-même comme un enfant. Quant aux quatre ravisseurs...

Le regard de Lewin passa sur chacun des cadavres.

— Nous les avons tués..., balbutia Luca. Que la Lumière ait pitié de nous !

Lewin approcha de Charlin et lui tapota l'épaule.

— Tu es blessé ?

Charlin bascula sur le côté. Ses mains rouges de sang serraient le manche du couteau planté dans son ventre.

— Lewin, ça fait mal..., gémit le blessé.

Il eut un dernier spasme, puis toute lumière déserta son regard.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Gearan. Charlin est mort, et nous... Par la Lumière ! qu'avons-nous fait ? Et maintenant, qu'est-ce qui nous attend ?

— Pour commencer, nous allons ramener les filles parmi les chariots, répondit Lewin, incapable de détourner les yeux du regard vide de Charlin. Voilà ce qui nous attend.

Les jeunes gens collectèrent tout ce qui avait de la valeur – pour l'essentiel, le chaudron et les couteaux. Les objets métalliques ne se trouvaient pas aisément...

— Ce n'est pas du vol, tenta de justifier Alijha. Ces types ont dû dépouiller des gens comme nous, pour avoir tout ça.

Quand son ami fit mine de s'emparer d'une épée, Lewin l'en empêcha.

— Non, Alijha, c'est une arme conçue pour tuer des êtres humains. Elle n'a pas d'autre usage.

Le jeune homme ne protesta pas. Son regard balayant la zone, il se mit simplement en quête

d'éventuelles lances.

Alors que Luca récupérait des couvertures qui serviraient à transporter le cadavre de Charlin, Lewin détourna la tête pour ne pas voir les restes des villageois.

— Alijha, une lance peut servir à chasser et donc à nourrir des gens. Pas une épée. Voilà pourquoi le Paradigme nous interdit d'en porter une.

Alijha ne dit rien, mais Lewin crut le voir ricaner sous son voile. Mais lorsque le petit groupe s'éloigna, les épées restèrent sur le sol, près des flammes agonisantes et des ravisseurs défunts.

Le retour, en pleine nuit et en portant la civière improvisée de Charlin, se révéla long et pénible, d'autant plus que les bourrasques soulevaient par moments de vrais nuages de poussière. Ignorant où elle était et avec qui elle marchait, Maigran trébucha plusieurs fois. Comme si la terreur la tenait toujours entre ses griffes, Colline sursautait dès que quelqu'un la touchait, y compris son frère. Lewin n'avait pas imaginé un retour si piteux. Normalement, les filles auraient dû être heureuses de recouvrer la liberté et les garçons d'avoir réussi leur « mission ». Mais il y avait le cadavre de Charlin... et le souvenir accablant de quatre meurtres.

Les feux de cuisson furent bientôt en vue. Puis ce fut au tour des chariots, les harnais déjà disposés afin que les haleurs puissent s'y atteler dès l'aube.

Après le coucher du soleil, personne ne s'éloignait du cercle de chariots. Lewin fut donc très surpris de voir trois silhouettes venir à leur rencontre. Reconnaisant Adan à ses cheveux blancs, il identifia également Nerrine, la mère de Colline, et Saralin, la sienne et celle de Maigran.

Soudain saisi d'un sombre pressentiment, Lewin abaissa son voile.

Les deux femmes enlacèrent leurs filles, les réconfortant avec de doux murmures. Colline sembla soulagée de se retrouver entre des bras aimants. Maigran, en revanche, ne montra aucun signe qu'elle reconnaissait Saralin – qui manqua éclater en sanglots en découvrant le visage tuméfié de son enfant.

Ses rides creusées par l'inquiétude, Adan regarda sévèrement les quatre jeunes hommes.

— Au nom de la Lumière ! que s'est-il passé ? Quand nous nous sommes aperçus que vous aviez également disparu... (Adan se tut, car son regard venait de se poser sur la civière.) Qu'est-il arrivé ?

Une question dont il redoutait la réponse, si on se fiait à son ton.

Lewin voulut répondre, mais Maigran le devança.

— Ils les ont tués, dit-elle, le regard perdu dans le vide et la voix semblable à celle d'une enfant. Les méchants hommes nous ont fait du mal. Mais Lewin est arrivé et il les a abattus.

— Tu ne dois pas dire des choses pareilles, mon enfant, souffla Saralin. Tu... (Elle se tourna vers Lewin, hésitante.) C'est la vérité ?

— Nous étions obligés, répondit Alijha. Ils ont tenté de nous tuer, et ils ont eu Charlin.

Adan recula d'instinct.

— Vous avez... tué ? Tué des hommes ? Auriez-vous oublié le Pacte ? Nous ne faisons de mal à personne ! Personne ! Rien ne justifie jamais de prendre la vie d'un autre humain. Vous m'entendez ?

— Grand-père, ils ont enlevé Maigran et Colline, et ils les ont violentées. Ils...

— Rien ne justifie un meurtre ! rugit Adan, furieux. Nous devons accepter ce qui nous arrive. La souffrance est une épreuve pour notre foi. Nous subissons et nous résistons. Sans commettre de meurtre. Vous ne vous êtes pas écartés du Paradigme, vous lui avez tourné le dos. Vous n'êtes plus *Da'shain* ! Vous êtes corrompus, et je ne vous laisserai pas souiller les Aiels. Partez d'ici, étrangers ! Tueurs ! Vous n'êtes pas les bienvenus parmi les chariots des Aiels.

Adan se détourna et s'éloigna comme si les quatre jeunes hommes n'existaient plus pour lui.

Entraînant leurs filles, Saralin et Nerrine lui emboîtèrent le pas.

— Mère ! appela Lewin. (Il tressaillit quand Saralin se retourna vers lui, le foudroyant du regard.) Mère, s'il te plaît...

— Qui es-tu pour m'appeler ainsi ? Cache ton visage lorsque tu es en face de moi, étranger. Naguère, j'avais un fils qui te ressemblait. Je refuse de voir ses traits sur le faciès d'un tueur.

Sur ces mots, Saralin tourna le dos à son fils.

— Je suis toujours un Aiel ! cria Lewin.

Mais sa mère et sa sœur ne se retournèrent pas.

— Oui, je suis un Aiel ! rugit-il alors qu'il lui semblait entendre Luca pleurer.

Le vent redoublant de violence, il releva son voile.

Les éclairs semblaient à présent transpercer les yeux de Rand. La douleur de Lewin lui serrant toujours le cœur, il avait l'esprit en ébullition. Lewin n'avait pas d'armes, et de toute façon, il n'aurait pas su comment s'en servir. Tuer le terrifiait. Tout ça n'avait aucun sens.

Il avait presque atteint Muradin, désormais, mais l'Aiel n'avait pas conscience de sa présence. Le front ruisselant de sueur, son rictus devenu une grimace, il tremblait comme s'il bouillait d'envie de s'enfuir.

Rand fit un pas en avant dans l'espace... et recula dans le temps.



Les Dévoués



En avant dans l'espace, et en arrière dans le temps...

Couché dans le sable, au fond d'une cuvette, Adan serrait contre lui les enfants en pleurs de son fils mort. Alors qu'il pressait leur visage contre sa redingote en lambeaux, afin qu'ils ne voient plus rien, des larmes roulaient sur ses propres joues. À cinq et six ans, Maigran et Lewin avaient le droit de pleurer. Adan, quant à lui, s'étonnait qu'il lui restât encore des larmes à verser.

Prudemment, il jeta un coup d'œil hors de son trou. Plusieurs chariots brûlaient et les morts gisaient toujours là où ils étaient tombés. Les chevaux avaient disparu, à part ceux qui étaient encore attelés à des chariots dont on avait vidé le contenu sur le sol.

Dans de telles circonstances, Adan ne prêta guère d'attention aux caisses que les Aes Sedai avaient confiées aux Aiels et qui étaient désormais renversées dans la poussière. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait un spectacle de ce genre, ni les premiers cadavres d'Aiels qu'il devait regarder. Mais il ne pouvait pas s'attarder sur ces malheurs-là. Car les hommes armés d'épées, de lances et d'arcs – les responsables de cette boucherie – étaient en train de « charger » les chariots vides. Avec des femmes !

Adan vit Rhea, sa fille, embarquer dans un véhicule avec d'autres prisonnières – on eût dit que les tueurs, en riant aux éclats, étaient en train de s'occuper d'un troupeau d'oies.

Rhea, la dernière de ses enfants...

Elwin était mort à dix ans, emporté par la famine. Sorelle avait succombé à vingt ans aux assauts d'une fièvre dont ses rêves lui avaient annoncé la venue. À dix-neuf ans, après avoir découvert qu'il était capable de canaliser, Jaren s'était jeté d'une falaise.

Enfin, Marind avait été tué le matin même.

Adan aurait voulu hurler. Il bouillait d'envie de jaillir hors de son trou et d'empêcher ces monstres de lui prendre sa fille. Mais comment faire ? S'il cédait à sa fureur, ces types le tueraient, puis ils enlèveraient quand même Rhea. Pour s'amuser, ils pouvaient très bien abattre les enfants avant de partir. L'âge de leurs victimes ne les arrêtaient pas, comme en témoignaient les nombreux petits cadavres qui jonchaient le sol.

Maigran s'accrocha à son grand-père comme si elle sentait qu'il songeait à la quitter. Lewin se tendit, à croire qu'il aurait volontiers imité sa sœur, s'il ne s'était pas estimé trop « grand » pour se

comporter ainsi.

Adan caressa les cheveux des deux petits et continua à les empêcher de regarder. En revanche, il se força à ne pas détourner les yeux jusqu'à ce que les chariots entourés de cavaliers hurlant de triomphe se mettent en route, suivant de très loin les chevaux qui n'étaient déjà plus que de minuscules points noirs se dirigeant vers les pics couronnés de fumée qui barraient l'horizon.

Quand les véhicules aussi eurent presque disparu, Adan se leva et lâcha les enfants.

— Attendez-moi ici, leur dit-il. Ne bougez pas avant mon retour.

S'accrochant l'un à l'autre, le frère et la sœur aux joues baignées de larmes acquiescèrent sans trop comprendre.

Adan approcha du cadavre d'une femme et le retourna délicatement sur le dos. Siedre aurait pu dormir, tant son visage ressemblait à ce qu'il voyait chaque matin en ouvrant les yeux. Chaque fois, il était surpris de découvrir un peu de gris dans ses cheveux roux. Elle était son amour, sa vie – une femme éternellement jeune et nouvelle à ses yeux. Et voilà qu'il devait s'efforcer de ne pas regarder le devant de sa robe rouge de sang et la plaie béante qui zébrait sa poitrine.

— Que comptes-tu faire, Adan ? Réponds-nous. Que comptes-tu faire ?

Après avoir écarté une mèche vagabonde du front de Siedre – elle tenait beaucoup à être toujours impeccable – Adan se redressa et se tourna lentement pour affronter le petit groupe d'hommes terrorisés et furieux.

Très grand, les yeux enfoncés dans leurs orbites, Sulwin était le meneur, comme d'habitude. Comme pour cacher qu'il était un Aiel, il avait laissé pousser ses cheveux, et beaucoup d'hommes l'avaient imité. Une précaution qui n'avait fait aucune différence pour les derniers pillards et pour ceux qui les avaient précédés.

— J'ai l'intention d'enterrer nos morts et de continuer à vivre, Sulwin. (Adan baissa de nouveau les yeux sur Siedre.) Quelle autre option avons-nous ?

— Continuer, Adan ? Et comment ? Nous n'avons plus de chevaux. La nourriture et l'eau nous manqueront bientôt. Tout ce qu'il nous reste, ce sont des chariots pleins d'objets que les Aes Sedai ne viendront jamais chercher. Qui sont ces femmes, Adan, pour que nous sacrifions nos vies afin de les transporter partout dans le monde en ayant peur de les toucher ? Nous ne pouvons pas continuer comme avant.

— Si ! cria Adan. Et c'est ce que nous ferons. Nous avons des jambes et une échine, comme les chevaux. S'il le faut, nous tirerons les chariots. Pas question de nous détourner de notre devoir !

Non sans surprise, Adan s'avisa qu'il brandissait le poing. Le bras tremblant, il rouvrit la main et la plaqua contre son flanc.

Sulwin recula, rejoignit ses compagnons et afficha la détermination de quelqu'un qui ne cédera plus un pouce de terrain.

— Non, Adan, dit-il. Nous avons pour mission de trouver un endroit sûr, et certains d'entre nous ont très exactement cette intention. Mon grand-père aimait me raconter les histoires qu'on lui racontait quand il était enfant. Dans ces récits, notre peuple vivait en paix et les gens venaient nous écouter chanter. Nous voulons trouver un endroit où nous ne risquerons plus rien, et où nous recommencerons à chanter.

— Chanter ? ricana Adan. J'ai entendu les mêmes histoires... Les chants des Aiels étaient merveilleux, paraît-il, mais tu ne connais pas plus que moi ces vieilles chansons. Ces mélodies sont perdues, et l'ancien temps ne reviendra pas. Nous ne nous détournerons pas de notre devoir envers

les Aes Sedai pour courir après des chimères.

— Parle pour toi, Adan, dit Sulwin. (Ses compagnons l'approuvèrent du chef.) Nous comptons bien trouver ce refuge – et les chansons avec !

Un bruit attira l'attention d'Adan, le forçant à se retourner. D'autres partisans de Sulwin étaient en train de décharger un chariot et une grande caisse était tombée, se brisant pour révéler ce qui semblait être un encadrement de porte en pierre rouge polie. Un peu partout, des Aiels déchargeaient d'autres chariots – et tous ces « insurgés » n'étaient pas des comparses de Sulwin. Un bon quart des survivants s'occupaient à délester les chariots de tout ce qui n'était pas des vivres ou des réserves d'eau.

— N'essaie pas de les arrêter..., avertit Sulwin.

Adan dut de nouveau se forcer à desserrer le poing.

— Tu n'es pas un Aiel, dit-il. Tu trahis tout ce qui nous est cher. Quoi que tu sois devenu, tu n'es plus un Aiel.

— Adan, nous respectons autant que toi le Paradigme de la Feuille.

— Va-t'en ! Tu n'es plus un Aiel. Tu es égaré – oui, égaré ! Je ne veux plus poser mes yeux sur toi.

Sulwin et ses complices se bousculèrent dans leur hâte d'échapper au courroux d'Adan.

Balayant du regard le charnier, celui-ci eut de nouveau le cœur serré. Tant de morts, tant de blessés qui gémissaient tandis qu'on s'occupait d'eux... Sulwin et ses égarés continuaient à décharger les chariots, mais avec un peu plus de respect. Les pillards avaient fracassé quelques caisses avant de constater qu'elles ne contenaient ni or ni nourriture. Par les temps qui couraient, les vivres étaient plus précieux que le métal jaune...

Adan étudia l'étrange portique et les piles de figurines en pierre qui voisinaient avec de bizarres objets en cristal et les boutures de chora en pot dont les partisans de Sulwin n'avaient plus rien à faire. Dans ce fatras, tout était-il utile ? Les Aiels devaient-ils être loyaux à des artefacts ? Eh bien, peut-être, et s'il en était ainsi, pourquoi ne pas l'accepter ? Une partie de ce « trésor » pouvait être sauvée. Bien sûr, il était impossible de déterminer à quoi les Aes Sedai pouvaient tenir plus particulièrement. Mais tout n'était pas condamné à disparaître.

Adan vit que Maigran et Lewin s'accrochaient à présent aux jupes de leur mère. Saralin avait survécu, et c'était une très bonne chose. Surtout après que son mari, le dernier fils vivant d'Adan, eut succombé le matin même, tué par la première flèche.

Tout n'était pas perdu... Et les Aiels aussi pouvaient être sauvés.

S'agenouillant, Adan prit Siedre dans ses bras.

— Nous sommes toujours loyaux, Aes Sedai..., murmura-t-il. Combien de temps devons-nous le rester ?

Posant sa tête sur la poitrine de sa femme, Adan éclata en sanglots.

Des larmes ruisselant sur ses joues, Rand murmura un prénom :

— Siedre...

Le Paradigme de la Feuille ? Ce n'était pas une croyance des Aiels ! Hélas, il ne pouvait pas réfléchir clairement. À dire vrai, il avait du mal à réfléchir tout court. Les éclairs lui vrillaient à présent le cerveau. Près de lui, Muradin, les yeux exorbités, criait à s'en briser les cordes vocales, comme s'il assistait à la mort de toute chose.

Il criait, certes, mais pas un son ne sortait de sa gorge.

Les deux hommes avancèrent ensemble.

Au sommet de la falaise, Jonai sondait l'est au-dessus des eaux irisées de reflets par le soleil. Comelle se dressait à cent lieues de là. Enfin, s'était dressée... Ou plutôt, s'était accrochée aux montagnes qui dominaient la mer. À cent lieues de là, où les eaux s'étendaient désormais.

Si Alnora avait toujours été en vie, tout aurait paru plus facile. Mais sans ses rêves, Jonai ne savait que faire ni où aller. Sans elle, à dire vrai, il n'avait plus vraiment envie de vivre. Alors qu'il se détournait pour rejoindre les chariots d'un pas traînant, il sentit chacun de ses cheveux gris lui rappeler son âge. Il y avait de moins en moins de chariots, et leur état ne s'améliorait pas. Les gens aussi se faisaient plus rares. Quelques milliers là où il y en avait eu des *dizaines* de milliers. Cela dit, ils restaient trop nombreux pour les chariots disponibles. À part les nourrissons, tout le monde voyageait à pied, désormais.

Ses yeux bleus bien trop méfiants pour un jeune homme de son âge, Adan attendait Jonai devant le premier chariot.

Quand il regardait autour de lui, Jonai s'attendait toujours à voir Willim. Mais ce garçon-là avait été banni, bien des années plus tôt, lorsqu'il s'était mis à canaliser le Pouvoir – sans parvenir à arrêter, même s'il mobilisait toute sa volonté pour ça. Trop d'hommes en mesure de canaliser existaient en ce monde. Du coup, il fallait absolument se séparer des garçons qui montraient des dispositions. Pourtant, Jonai aurait donné cher pour que ses enfants lui reviennent. À quand remontait la mort d'Esole ? Un tout petit cadavre enfoui dans un trou creusé à la hâte, victime d'une maladie qu'une Aes Sedai aurait pu guérir, s'il y en avait eu une dans les environs.

— Des Ogiers nous rendent visite, père ! s'écria Adan, tout excité. Ils viennent du nord...

Depuis toujours, Jonai soupçonnait son fils de ne pas croire un mot des histoires qu'il lui racontait sur les Ogiers.

Le groupe dont parlait Adan était en piteux état. Une cinquantaine d'individus aux joues creuses et aux oreilles en berne. Au fil du temps, Jonai s'était habitué à voir le visage défait des membres de son peuple, presque tous vêtus de haillons, désormais. Mais que des Ogiers ressemblent ainsi à des épaves le bouleversa.

Peut-être, mais il devait d'abord ses soucis des siens, et de ses obligations vis-à-vis des Aes Sedai. Quand en avait-il vu une pour la dernière fois ? Peu après la mort d'Alnora... Mais trop tard pour la malheureuse. La sœur avait guéri les malades encore vivants, récupéré quelques *sa'angreal*, puis elle s'en était allée, riant amèrement lorsque Jonai lui avait demandé où il pouvait trouver un endroit sûr. Vêtue d'une robe rapiécée à l'ourlet usé jusqu'à la trame, elle ne donnait pas l'impression d'être totalement saine d'esprit. À l'entendre, un des Rejetés n'était que partiellement emprisonné, voire pas du tout. Ishamael, affirmait-elle, avait encore une influence sur le monde. Tout bien pesé, elle devait être aussi folle que les Aes Sedai masculins encore vivants.

Jonai se reconcentra sur les Ogiers debout devant lui, vacillant sur leurs grandes jambes. Depuis la mort d'Alnora, ses pensées vagabondaient beaucoup trop. S'avisant que les Ogiers avaient tous entre les mains un bol et un morceau de pain, il s'aperçut, non sans surprise, qu'il éprouvait une ombre de colère à l'idée que quelqu'un avait décidé de partager leurs maigres réserves de nourriture. Combien d'Aiels pouvaient vivre sur ce que consommaient cinquante Ogiers ?

Non, il faisait fausse route. Partager était bien dans l'esprit du Paradigme. Donner sans

compter...

Cent Aiels ? Deux cents ?

— Vous avez des boutures de chora, dit un des Ogiers.

Du bout de ses gros doigts, il caressa les feuilles en forme de trèfle des deux plantes en pot accrochées au flanc d'un chariot.

— Quelques-unes, répondit Jonai. Elles meurent, mais nos anciens en plantent d'autres un peu avant...

Les arbres ne l'intéressaient pas, car il songeait aux êtres dont il devait s'occuper.

— Où en sont les choses dans le Nord ?

— Ça va mal, répondit une Ogier. Les Terres Dévastées s'étendent en direction du sud, et on voit de plus en plus de Myrddraals et de Trollocs.

— Je croyais qu'ils étaient tous morts...

Le nord n'était donc pas une option. Et qu'en était-il du sud ? Dans cette direction, la mer de Jeren était à dix jours de voyage. Enfin, dans des conditions normales. Mais Jonai était si fatigué... Oui, épuisé.

— Vous venez de l'est ? demanda un autre Ogier.

Il saucha le fond de son bol avec un morceau de pain qu'il engloutit aussitôt.

— Comment ça se passe, à l'est ?

— Très mal, répondit Jonai. Mais peut-être pas si mal que ça pour vous, cependant. Il y a dix jours – non, douze ! – des gens ont volé un tiers de nos chevaux avant que nous ayons pu leur échapper. Nous avons dû abandonner des chariots...

Un crève-cœur... Laisser en arrière des chariots et tout ce qu'ils contenaient. Des objets confiés aux Aiels par les Aes Sedai... Ce n'était pas la première fois que ça arrivait, mais ça n'avait rien de consolant, bien au contraire.

— Tous les gens que nous croisons nous dépouillent de quelque chose. Mais ils n'oseront peut-être pas s'attaquer à des Ogiers.

— Peut-être, répéta une Ogier qui ne semblait pas y croire un instant.

Jonai n'était pas certain non plus de croire ce qu'il disait. Il n'existait plus aucun endroit sûr, pour les Ogiers comme pour quiconque d'autre.

— Sais-tu où se trouve l'un ou l'autre de nos Sanctuaires ? demanda la même femme.

Jonai soutint son regard.

— Non. Non... Mais vous les trouverez sans doute.

— Nous venons de si loin..., soupira un Ogier du dernier rang. Et le paysage a tellement changé.

— Si nous ne trouvons pas très vite un Sanctuaire, dit la première Ogier, nous mourrons... Je sens jusque dans mes os le mal du pays... Il faut que nous trouvions un Sanctuaire ! Il le faut !

— Je ne peux pas vous aider, soupira Jonai, le cœur serré.

Le paysage avait changé et il continuait à se modifier. Une plaine traversée voilà un an pouvait être devenue une chaîne de montagnes. Ou l'inverse. Les Terres Dévastées s'étendaient, les Myrddraals et les Trollocs n'étaient pas tous morts... Des pillards au visage bestial écumaient le monde, et ils ne savaient rien des *Da'shain* ou s'en fichaient comme d'une guigne.

Jonai eut l'impression qu'il ne pouvait plus respirer. Les Ogiers étaient perdus. Les Aiels aussi. Tout partait à la dérive...

Sa poitrine se resserrant, il tomba à genoux et se plia en deux, une main sur le cœur.

Adan s'accroupit près de lui.

— Père, que se passe-t-il ? Que puis-je faire pour toi ?

Jonai réussit à saisir son fils par le col effiloché de sa veste et le tira vers lui.

— Conduis... les nôtres... vers le sud.

Chaque mot était une torture entre les spasmes qui lui déchiraient la poitrine.

— Père, c'est toi qui...

— Écoute-moi ! Conduis-les... vers le sud. Guide les Aiels vers la sécurité. Respects le Pacte et... et conserve ce que les... ce que les Aes Sedai nous ont confié. Attends qu'elles reviennent chercher... Mon fils, le Paradigme de la Feuille, tu dois...

Jonai avait essayé de toutes ses forces, Solinda Sedai devrait en convenir. Oui, il avait essayé.

Alnora...

Alnora...

Tandis que ce nom mourait dans son esprit, l'étau se desserra dans la poitrine de Rand. Aucun sens ! Tout ça n'avait aucun sens ! Comment ces gens pouvaient-ils être des Aiels ?

Au cœur des colonnes, les éclairs se déchaînaient et l'air semblait tourbillonner.

Près de Rand, Muradin tentait toujours de crier. Il arracha son voile, puis se griffa le visage, y laissant des sillons sanglants.

En avant.

Jonai pressait le pas dans les rues désertes en s'efforçant de ne pas regarder les bâtiments éventrés et les choras déracinés. La mort partout... Au moins, on avait enlevé de là les derniers chars-*jo* depuis longtemps abandonnés.

Les ultimes répliques du séisme continuaient à faire trembler le sol sous les pieds de Jonai. Il portait sa tenue de travail, son *cadin'sor*, même si la tâche qu'on lui avait confiée n'avait aucun rapport avec ce qu'il était formé à faire. À soixante-trois ans, dans la force de l'âge – trop jeune encore pour avoir des cheveux gris –, il se sentait vieux et fatigué.

Personne ne s'interposa lorsqu'il pénétra dans le Hall des Serviteurs, car il n'y avait devant l'entrée pas âme qui vive pour interroger un visiteur ou simplement le saluer. À l'intérieur, une foule de gens allaient et venaient, portant des documents ou des boîtes, mais personne ne lui accorda un regard. Ces hommes et ces femmes étaient paniqués, ça tombait sous le sens, et chaque nouvelle secousse tellurique les angoissait un peu plus.

Très troublé, Jonai traversa l'antichambre et s'engagea dans le grand escalier aux marches blanches veinées d'argent maculées de boue. Personne n'avait pris le temps de nettoyer. Peut-être parce que tout le monde s'en fichait.

La porte que cherchait Jonai n'était pas de celles auxquelles il convenait de frapper. Parfaitement ordinaire, contrairement à celles des salles d'apparat, au minimum dorées à l'or fin, elle ne représentait pas un obstacle, et il la franchit sans difficulté. Derrière, une demi-douzaine d'Aes Sedai se tenaient autour d'une longue table, leur vive conversation, pour employer un euphémisme, les empêchant de remarquer que le bâtiment tremblait sur ses fondations.

Jonai nota qu'il n'y avait que des femmes.

Les sangs glacés, il se demanda si un homme assisterait de nouveau à une réunion de ce genre. Quand il vit ce qui reposait sur la table, son cœur manqua s'arrêter de battre. Une épée de cristal – un

artefact lié au Pouvoir ou un simple ornement, il aurait été bien en peine de le dire – maintenant l'étendard de Lews Therin Fléau de sa Lignée déployé comme une nappe, ses deux extrémités traînant sur le sol.

Que faisait ici ce symbole d'un homme mille fois maudit ? Pourquoi n'avait-il pas été brûlé, comme aurait dû être consumé le souvenir de son propriétaire ?

— Que vaut ta prédiction, demanda Oselle, criant presque, si tu ne peux rien nous dire sur la chronologie des événements ? (Sa longue crinière noire oscilla quand elle secoua furieusement la tête, tremblant de rage.) L'avenir du monde en dépend ! Oui, le futur ! Et la Roue elle-même !

Ses yeux noirs ne cillant pas, Deindre répondit sur un ton plus adapté à l'équanimité usuelle des Aes Sedai :

— Je ne suis pas le Créateur. Tout ce que je peux te dire, c'est ce que je vois.

— Du calme, mes sœurs, implora Solinda.

Pour l'heure, elle était la plus sereine de toutes les sœurs, sa très classique robe en *streith* d'un bleu pâle évoquant une brume matinale. Les cheveux roux qui cascadaient jusqu'à sa taille étaient presque de la même couleur que ceux de Jonai, dont le grand-père maternel, dans son jeune âge, avait été au service de Solinda. Pourtant, en digne Aes Sedai, elle paraissait plus jeune que Jonai...

— Le temps des querelles intestines est révolu, continua Solinda. Jaric et Haindar seront tous les deux ici demain.

— Ça signifie que nous ne pouvons faire aucune erreur, Solinda.

— En d'autres termes, nous devons savoir !

— Y a-t-il une chance pour que... ?

Jonai cessa d'écouter. Les sœurs le remarqueraient lorsqu'elles seraient disposées à lui parler.

Il n'était pas le seul « intrus » dans la salle. Près de la porte, Someshta était assis dos au mur. Dans cette position, ce géant qui semblait entièrement composé de feuilles et de lianes restait plus grand que Jonai. Une sorte de fissure brun et noir – comme un mélange de moisi et de brûlé – courait le long du visage du Nym et creusait un sillon dans l'herbe verte qui lui tenait lieu de chevelure. Quand il regarda Jonai, ses yeux noisette voilés trahirent son malaise.

Et lorsque Jonai le salua de la tête, il tapota la « fissure » et plissa le front.

— Je vous connais ? demanda-t-il.

— Je suis ton ami, répondit Jonai, le cœur serré.

Il n'avait pas vu Someshta depuis des années, mais on lui avait parlé de son triste état. Et d'après ce qu'il avait entendu dire, presque tous les Nymys étaient morts.

— Tu me portais sur tes épaules quand j'étais petit... Tu ne t'en souviens pas ?

— Des chansons... Y avait-il des chansons ? Tant de choses ont disparu. Mais les Aes Sedai disent que certaines reviendront. Tu es un Enfant du Dragon, n'est-ce pas ?

Jonai fit la grimace. Ce nom était une source de problèmes, même s'il n'avait rien de mensonger. Mais combien de citoyens, aujourd'hui, croyaient que les *Da'shain* avaient un jour servi le Dragon et aucun autre Aes Sedai ?

— Jonai ?

La voix de Solinda... La voyant approcher, Jonai s'agenouilla. Les autres sœurs se querellaient toujours, mais en mode mineur.

— Tout est prêt, Jonai ?

— Oui, Aes Sedai... (Jonai hésita puis se jeta à l'eau.) Solinda Sedai, certains d'entre nous

désirent rester. Nous pouvons encore être utiles.

— Sais-tu ce qui est arrivé aux Aiels à Tzora ?

Jonai acquiesça. Soupirant, Solinda tendit la main et lui ébouriffa les cheveux comme s'il était un enfant...

— Bien sûr que tu le sais... Les *Da'shain* ont plus de courage que... Dix mille Aiels se tenant par le bras et chantant pour tenter de rappeler à un fou qui ils étaient et qui il avait lui-même été... Dix mille Aiels tentant de le détourner de sa folie avec une chanson et leur corps. Jaric Mondoran les a tous tués. Il se tenait là, les massacrant en les regardant comme s'il ne les avait jamais vus, et ils continuaient à serrer les rangs en chantant. On m'a dit qu'il a écouté le chant pendant près d'une heure, avant de tuer le dernier Aiel. Ensuite, la cité de Tzora brûla, consumée par une unique flamme qui dévasta la pierre, le métal et la chair. À l'endroit où se dressait la deuxième plus grande ville du monde, il ne reste plus qu'une vaste étendue vitrifiée...

— Mais beaucoup de gens ont eu le temps de fuir, Aes Sedai. Les *Da'shain* le leur ont gagné, parce qu'ils ne connaissent pas la peur.

La main de Solinda tira douloureusement sur les cheveux coupés court de Jonai.

— Les citadins ont déjà quitté Paaren Disen, Jonai. De plus, les *Da'shain* ont encore un rôle à jouer, et si Deindre daigne voir assez loin dans l'avenir, nous saurons même lequel. Quoi qu'il en soit, j'ai l'intention de sauver quelque chose du désastre, et ce « quelque chose », c'est ton peuple.

— Qu'il en soit ainsi, dit Jonai à contrecœur. Nous veillerons sur ce que vous nous avez confié jusqu'à ce que vous veniez le reprendre.

— Oui, ce que nous vous avons confié... (Solinda sourit, cessa de tirer sur les cheveux de Jonai, les caressa une dernière fois et croisa les mains.) Jonai, vous mettrez en sécurité ces... objets. Ne cessez jamais de vous déplacer avant d'avoir trouvé un endroit sûr où personne ne pourra vous faire du mal.

— Il en sera ainsi, Aes Sedai.

— Et Coumin ? S'est-il calmé ?

Même s'il aurait préféré se couper la langue avec les dents, Jonai ne put s'empêcher de dire la vérité à l'Aes Sedai.

— Mon père se cache quelque part en ville. Il a tenté de nous convaincre de... résister. Il n'écoute rien, Aes Sedai. Rien du tout. Il a trouvé une vieille lance-choc je ne sais où, et...

Jonai ne parvint pas à continuer. Alors qu'il s'attendait à subir le courroux de Solinda, il vit des larmes perler à ses paupières.

— Le Pacte, Jonai... Si les *Da'shain* perdent tout, qu'ils conservent au moins le Paradigme de la Feuille. Jure-le-moi !

— Bien sûr, Aes Sedai, répondit Jonai, troublé.

Le Pacte était les Aiels et les Aiels étaient le Pacte. Abandonner le Paradigme reviendrait à se renier eux-mêmes. Coumin n'avait rien de représentatif. D'après ce qu'on disait, il était « à part » depuis l'enfance – bref, il n'avait rien d'un Aiel, même si personne n'aurait pu dire pourquoi.

— Va-t'en, Jonai. Je veux que vous soyez loin de Paaren Disen dès demain. Surtout, n'oublie pas : reste sans cesse en mouvement. Garde les Aiels en sécurité.

Jonai inclina la tête, mais l'Aes Sedai l'ignora, de nouveau concentrée sur la querelle.

— Solinda, pouvons-nous faire confiance à Kodam et à ses compagnons ?

— Il faudra bien, Oselle... Ils sont jeunes et sans expérience, mais pratiquement épargnés par la

souillure. De toute façon, nous n'avons pas le choix.

— Dans ce cas, nous ferons ce qui s'impose. L'épée devra attendre. Someshta, nous avons une mission pour le dernier des Nym, si tu consens à l'accepter. Nous t'avons déjà trop demandé, et nous allons te demander encore plus.

Alors que le Nym se levait, sa tête touchant le plafond, Jonai recula vers la sortie en s'inclinant. Concentrées sur leurs plans, les Aes Sedai ne le regardaient pas, mais il respecta cependant le protocole. Une manière de leur rendre les derniers honneurs, car il doutait de jamais les revoir.

Sortant au pas de course du Hall des Serviteurs, il traversa la ville en direction de l'endroit, hors de l'agglomération, où attendait la grande assemblée. Des milliers de chariots disposés sur dix rangs s'étendant sur près de deux lieues... Des véhicules chargés de vivre, d'eau et des caisses confiés par les Aes Sedai. Toute une collection d'*angreal*, de *sa'angreal* et de *ter'angreal* qui ne devait surtout pas tomber entre les mains d'hommes condamnés à perdre la raison lorsqu'ils utilisaient le Pouvoir de l'Unique. Naguère, il y aurait eu bien d'autres moyens de transporter ces trésors. Des chars-*jo*, des sauteurs, des planeurs et même des ailes-*sho* géantes. Désormais, des chariots et leur attelage devraient suffire, si archaïque que ce fût.

Les Aiels attendaient au milieu des chariots. Assez d'individus pour peupler une ville, certes, mais néanmoins les derniers survivants de leur peuple.

Une délégation composée d'hommes et de femmes vint à la rencontre de Jonai pour lui demander si les Aes Sedai acceptaient qu'une partie des Aiels ne s'en aillent pas.

— Non... Nous devons obéir... Les *Da'shain* sont les loyaux serviteurs des Aes Sedai.

Les Aiels venus accueillir Jonai se dispersèrent, retournant lentement vers les chariots. Certains mentionnèrent le nom de Coumin – semblait-il, en tout cas – mais le fils du renégat ne se laissa pas perturber. Regagnant son chariot, placé à la tête d'une des rangées centrales, il constata que les chevaux étaient nerveux à cause des secousses.

Les fils de Jonai étaient déjà perchés sur le banc du conducteur. Willim, quinze ans, tenait les rênes tandis qu'Adan, de cinq ans plus jeune, souriait fièrement à côté de lui. Sur la toile goudronnée qui recouvrait leurs possessions (et les trésors remis par les Aes Sedai), Esole jouait avec une poupée. Avec un tel chargement, seuls les très jeunes enfants et les vieillards pouvaient voyager dans les chariots.

Une dizaine de boutures de chora plantées dans des pots étaient rangées derrière le banc du conducteur et y resteraient jusqu'à ce que les Aiels aient trouvé un endroit sûr.

Une étrange cargaison ? Peut-être, mais pas un chariot ne partirait sans ses boutures. Une réminiscence de temps révolus de longue date et le symbole d'un avenir meilleur toujours en gésine. Les gens avaient besoin d'espoir... et de symboles.

Attendant près de l'attelage, ses cheveux noirs brillants lui tombant sur les épaules, Alnora ressemblait à la jeune fille que Jonai avait rencontrée dans sa jeunesse. Mais l'inquiétude lui laissait des cernes autour des yeux, ces derniers temps.

Jonai étouffa ses propres angoisses et sourit à sa femme.

— Tout ira bien, épouse de mon cœur...

Alnora ne répondant pas, il ajouta :

— Tu as rêvé ?

— Pas de l'avenir proche... Tout ira bien, tout ira bien, et le reste aussi ira bien. (Avec un sourire hésitant, Alnora tendit une main et caressa la joue de son mari.) Avec toi, époux de mon cœur,

je sais qu'il en sera toujours ainsi.

Jonai leva les bras, donnant le signal du départ.

Les chariots s'ébranlèrent, conduisant les Aiels loin de Paaren Disen.

Rand secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Trop de souvenirs se bousculaient dans sa tête.

Alors que les éclairs occultaient tout, le vent entraînait toujours plus de poussière dans un vortex tourbillonnant. Les joues lacérées, Muradin s'attaquait à présent à ses yeux.

En avant.

Dans ses vêtements de travail – un pantalon large et une veste longue tirant sur l'ocre plus des bottes souples à lacets –, Coumin s'agenouilla à la lisière de la zone labourée. Tout autour du champ, les Aiels et les Ogiers formaient une sorte de haie d'honneur. Dix *Da'shain* placés à deux pas de distance les uns des autres, puis un Ogier et de nouveau dix Aiels...

Le champ voisin était entouré de la même façon. En face, les soldats montés sur leur char-*jo* blindé brandissaient des lances-choc. Telle une guêpe de métal noir, un planeur survolait la zone avec deux hommes à son bord.

Coumin venait d'avoir seize ans et les femmes avaient enfin décidé que sa voix était assez grave pour qu'il participe à la mélodie des graines.

Hommes et Ogiers, les soldats le fascinaient comme l'eût fait un serpent venimeux multicolore. Ces guerriers *tuaient*. Le grand-père maternel de son père, Charn, affirmait que les soldats n'avaient pas toujours existé. Coumin n'en croyait pas un mot. Sans les soldats, qui aurait pu empêcher les Cavaliers de la Nuit et les Trollocs de massacrer tout le monde ? Bien sûr, selon Charn, à l'époque en question, il n'y avait eu ni Myrddraals ni Trollocs. Pas de Rejetés, et pas davantage de Créatures des Ténèbres. Beaucoup de ses récits, proclamait Charn, venaient d'un temps antérieur à celui des soldats, des Cavaliers de la Nuit et des Trollocs. À cette époque, le Seigneur de la Tombe était emprisonné et personne ne connaissait son nom – et pas davantage le mot « guerre ».

Coumin n'imaginait même pas qu'un tel monde avait pu exister. Au jour de sa naissance, la guerre était déjà une antique réalité...

S'il les tenait pour des affabulations, il appréciait les histoires de son grand-père, même si certaines valaient au vieil homme des regards dubitatifs ou courroucés. Par exemple lorsqu'il prétendait avoir été au service d'un des Rejetés. De Lanfear en personne, pour être précis. Autant dire qu'il avait été au service d'Ishamael. Et si Charn aimait à en rajouter, Coumin aurait préféré qu'il raconte avoir été le serviteur de Lews Therin, rien de plus ni de moins. Bien entendu, tout le monde aurait voulu savoir pourquoi il n'était pas aux côtés du Dragon, mais ç'aurait quand même mieux valu que la situation actuelle. Pour tout dire, Coumin n'aimait pas la façon dont les citadins regardaient Charn quand il déclarait que Lanfear n'avait pas toujours été maléfique.

Un mouvement, au bout du champ, lui indiqua qu'un Nym approchait. La tête, les épaules et le torse plus grands que ceux de n'importe quel Ogier, le géant végétal marchait dans la terreensemencée. Sans avoir besoin de regarder, Coumin sut que des pousses jaillissaient partout où il avait laissé l'empreinte de son pied gauche. C'était Someshta, entouré par son habituel nuage de papillons blanc, jaune et bleu. Des murmures coururent dans les rangs de citadins venus assister au spectacle et parmi les propriétaires des champs. Désormais, chacun d'eux aurait son Nym...

Coumin se demanda s'il devait interroger Someshta au sujet des histoires de Charn. Lors d'une

conversation avec le Nym, il avait appris que ce dernier était assez vieux pour savoir si son grand-père disait la vérité. En ce monde, nul n'était plus vieux que les Nym. On murmurait même qu'ils ne mouraient jamais et qu'il en serait ainsi tant que des végétaux pousseraient.

Hélas, ce n'était pas le moment de seulement envisager d'importuner un Nym avec des questions.

Comme il convenait, les Ogiers commencèrent à chanter de leur voix de basse qui semblait être celle de la terre elle-même. Les Aiels se redressèrent, les hommes donnant la réplique aux Ogiers, le timbre le plus bas restant haut perché comparé au leur. Les chants se combinèrent pourtant, comme s'ils s'entrelaçaient, et Someshta, s'emparant de ces fils invisibles, les tissa pour créer sa propre danse qui l'entraîna à travers tout le champ, les bras écartés, tandis que certains papillons se posaient sur la pointe de ses doigts tendus.

Coumin entendit les graines chanter dans les autres champs, les femmes tapant dans les mains pour encourager les hommes à accélérer le rythme, marquant ainsi le *tempo* de la vie naissante. Mais ces perceptions devinrent soudain lointaines. Pris dans la chanson, Coumin eut le sentiment que c'était lui, non les notes qu'il émettait, que Someshta unissait au sol et aux graines en un tissage serré.

Des graines ? Non, des pousses vigoureuses de zemai partout où le Nym avait posé le pied. Des plantes qu'aucune maladie n'affecterait jamais et qui n'auraient rien à craindre des insectes. Devenant au bout du compte deux fois plus hautes qu'un homme, elles finiraient dans les silos et les granges de la ville.

Coumin était né pour cela : cette chanson et toutes les autres chansons liées aux graines. Affirmant qu'il lui manquait l'étincelle, les Aes Sedai ne l'avaient pas pris avec eux quand il avait dix ans. Un « échec » qu'il ne regrettait pas. Recevoir la formation d'un Aes Sedai aurait sans doute été merveilleux, mais sûrement pas plus que l'expérience qu'il était en train de vivre.

La chanson mourut lentement sous la direction des Aiels. Someshta continua à danser quelques instants après que la dernière voix se fut tue, et la mélodie sembla flotter dans l'air jusqu'au moment où il s'immobilisa.

Alors, tout fut accompli.

Non sans surprise, Coumin constata que les citoyens étaient partis. Il n'eut pas le temps de s'appesantir sur cette affaire, car les femmes approchaient déjà, rayonnantes, pour féliciter les hommes. Et désormais, il était l'un d'eux, plus un gamin, même si les femmes hésitaient encore entre lui poser un baiser sur les lèvres et ébouriffer sa courte chevelure rousse.

Soudain, Coumin s'aperçut qu'un soldat les regardait, campé à quelques pas de là. L'homme avait abandonné quelque part sa lance-choc et sa cape de bataille en tissu caméléon, mais il portait toujours son casque en forme de tête d'insecte dont les mandibules lui dissimulaient le visage, bien que la visière noire spéciale en soit relevée.

Comme s'il s'avisait qu'il ne risquait pas de passer inaperçu ainsi équipé, le soldat retira son casque, révélant le visage d'un jeune homme brun de quatre ou cinq ans plus vieux que Coumin.

Lorsque le regard marron étrangement fixe du guerrier croisa le sien, l'Aiel frissonna. Quatre ou cinq ans de plus que lui ? C'était cohérent avec le visage, mais ce regard... L'homme avait dû être sélectionné à dix ans pour suivre l'entraînement militaire. Par bonheur, les Aiels n'étaient pas soumis à cette sélection.

Tomada, un des Ogiers, approcha du soldat, ses oreilles poilues pointant en avant d'une manière presque inquisitrice.

— Tu as des nouvelles, homme de guerre ? Pendant que nous chantions, j'ai vu que les soldats

étaient surexcités sur le char-*jo*.

L'homme hésita.

— Eh bien, je dois pouvoir en parler, même si ce n'est pas confirmé. Selon un rapport, Lews Therin a conduit les Compagnons au combat ce matin à l'aube. Une attaque contre le mont Shayol Ghul ! Quelque chose perturbe nos communications, mais il semble que la Brèche soit comblée – avec la majorité des Rejetés du bon côté ! Et peut-être même la totalité...

— Alors, c'est terminé..., souffla Tomada. Enfin ! Que la Lumière en soit remerciée !

— Oui... (Le soldat regarda autour de lui, l'air soudain un peu perdu.) Je... Je suppose que c'est fini... Je... (Il regarda ses mains, les levant un peu, puis les laissa retomber le long de ses flancs.) Les gens ont commencé à fêter la victoire sans attendre de confirmation... (Il soupira de lassitude.) Si les nouvelles sont vraies, ça continuera pendant des jours. Je me demandais si... Non, ils refuseront que des soldats se joignent à eux. Et vous ?

— Ce soir, peut-être, répondit Tomada. Mais nous devons visiter encore trois villes pour compléter notre tournée.

— Oui, bien sûr... Vous avez encore du travail... Au moins, vous avez ça... (Le soldat regarda de nouveau autour de lui.) Il reste des Trollocs. Même si les Rejetés sont neutralisés, il reste des Trollocs. Et des Cavaliers de la Nuit.

Hochant pensivement la tête, le jeune soldat repartit vers les chars-*jo*.

Comme de juste, Tomada resta de marbre, mais Coumin se sentit aussi sonné que le militaire. La guerre était terminée ? Dans ce cas, à quoi ressemblerait un monde en paix ? Il fallait absolument qu'il parle à Charn.

Les échos des festivités atteignirent ses oreilles un peu avant qu'il entre en ville. Des rires et des chants... Alors que les cloches sonnaient joyeusement, les hommes, les femmes et les enfants dansaient dans les rues. Se faufilant entre eux, Coumin se dirigea vers l'auberge où son grand-père avait décidé de rester au lieu de venir participer à l'ensemencement. Ses vieux genoux lui faisaient un mal de chien, et les Aes Sedai ne pouvaient plus rien pour lui. Cela dit, en une occasion pareille, il serait sans doute sorti...

Soudain, quelque chose s'écrasa sur la bouche de Coumin, dont les jambes se dérochèrent. Se relevant sur les genoux avant même d'avoir compris qu'il s'était étalé, il posa une main sur ses lèvres et la retira rouge de sang.

Levant les yeux, il vit le citadin à l'air furieux qui massait son poing douloureux.

— Pourquoi m'avez-vous frappé ?

L'homme cracha sur sa victime.

— Les Rejetés sont morts ! Morts, as-tu entendu ? Lanfear ne te protégera plus. Nous châtierons tous les Aiels qui ont servi les Rejetés en prétendant être dans notre camp. Oui, vous subirez tous le même sort que ce vieux fou !

Une femme tira sur la manche du type.

— Viens avec moi, Toma, et tiens ta fichue langue ! Tu veux que les Ogiers s'occupent de toi ?

Soudain moins sûr de lui, le citadin se laissa entraîner dans la foule.

Dès qu'il fut debout, Coumin se mit à courir sans se soucier du sang qui ruisselait sur son menton.

L'auberge était déserte. Pas un bruit. Aucune trace du patron, de la cuisinière ni de ses marmitons.

Coumin courut dans l'établissement en criant :

— Charn ! Charn ! Charn !

Dans la cour, peut-être... Charn aimait s'asseoir à l'ombre des arbres à pomme-d'épice, derrière l'auberge, pour y raconter les histoires de sa jeunesse.

Fonçant vers la porte de derrière, Coumin trébucha et s'étala. Quand il se fut relevé, il vit qu'il avait trébuché sur une botte. Une botte souple rouge comme Charn appréciait d'en porter, depuis qu'il ne participait plus aux chants.

Coumin leva les yeux.

Son grand-père avait été pendu à une poutre. Un pied nu, sans doute parce qu'il avait perdu une botte en se débattant, il gardait une main refermée sur la corde qui lui avait brisé le cou.

— Pourquoi ? demanda Coumin à haute voix. Nous sommes des *Da'shain*. Pourquoi ?

Ramassant la botte et la serrant contre sa poitrine, il resta campé là, les yeux rivés sur le cadavre de Charn.

Dans le lointain, les réjouissances battaient toujours leur plein.

Rand frissonna. La lumière émise par les colonnes était désormais un halo bleu qui semblait solide comme une surface vitrifiée. Poser simplement les yeux dessus lui vrillait les nerfs. Le vent gémissait, tourbillon qui aspirait tout dans ses entrailles.

Muradin avait réussi à remettre son voile. Au-dessus du tissu noir, ses orbites ensanglantées fixaient le vide. Il mâchait quelque chose et une écume rougeâtre dégoulinait sur sa poitrine.

En avant...

Charn descendait la large avenue bondée de monde. À l'ombre des bâtiments aux reflets argentés qui tutoyaient le ciel, les arbres chora s'épanouissaient, leurs feuilles en forme de trèfle diffusant de douces ondes de contentement et de paix. Sans ces végétaux, une cité aurait eu l'air aussi sinistre qu'une plaine sauvage...

Bourdonnant doucement, des chars-*jo* allaient et venaient dans l'avenue, et une aile-*sho* géante survolait la ville, conduisant ses passagers à Comelle, à Tzora ou ailleurs.

Charn voyageait très rarement en aile-*sho*. Quand il devait aller très loin, un Aes Sedai l'accompagnait en général, et ça facilitait bien des choses. Mais ce soir, il ferait une exception afin de rallier M'jinn.

En ce jour où il fêtait son vingt-cinquième anniversaire, il avait décidé d'accepter la dernière demande en mariage de Nalla. Pour être honnête, il avait hâte de savoir si la jeune femme serait surprise. Peu désireux de se caser, il la faisait lanterner depuis un an. Cette union le contraindrait à se mettre au service de Zorelle Sedai, la maîtresse de Nalla, mais Mierin Sedai avait déjà donné son accord.

En négociant un coin de rue, Charn eut à peine le temps de voir l'homme à la fine barbe et aux épaules de colosse qui venait de la direction opposée. L'inévitable collision l'envoya valser dans les airs. Au terme de son vol plané, il s'écrasa sur le sol, sa tête heurtant le trottoir. Sonné, il resta où il était.

— Tu ne peux pas regarder où tu mets les pieds ? lança le barbu, agacé.

Il tira sur les pans de sa veste rouge sans manches et épousseta la dentelle qui ornait les poignets de sa chemise. Ses longs cheveux noirs noués en queue-de-cheval indiquaient qu'il se conformait à la dernière mode en vigueur – la plus grande concession de ceux qui n'avaient pas adhéré au Pacte et

qui imitaient quand même les Aiels.

La femme aux cheveux clairs qui accompagnait l'homme lui posa une main sur le bras. Sous l'effet de l'embarras, sa robe en *streith*, jusque-là d'un blanc brillant, devint uniformément terne.

— Jom, regarde ses cheveux. C'est un Aiel.

Se tâtant le crâne pour voir s'il était toujours entier, Charn passa les doigts dans ses cheveux roux coupés court. Puis en guise de hochement de tête, il tira sur sa propre queue-de-cheval.

— Oui, on dirait bien, concéda Jom, son agacement remplacé par une sincère contrition. Pardonne-moi, *Da'shain*. De nous deux, je suis celui qui aurait dû regarder où il mettait les pieds. Puis-je t'aider à te relever ?

Sans attendre de réponse, Jom tendit une main à Charn et le hissa sur ses pieds.

— Tu vas bien ? Permets-moi d'appeler un sauteur qui te conduira jusqu'à ta destination.

— Je ne suis pas blessé, citoyen, assura Charn. Et j'étais fautif.

Ça ne faisait aucun doute, quand on fonçait tête baissée comme ça. Il aurait pu faire très mal à un innocent.

— Et toi, tu vas bien ? Je suis vraiment désolé...

L'homme ouvrit la bouche pour s'excuser encore. Décidément, les citoyens pensaient que les Aiels étaient en sucre ! Mais le sol trembla soudain, interrompant la conversation. L'air vibra en vagues successives – des ondes de choc. Décontenancé, l'homme tendit sa cape en tissu caméléon pour s'en envelopper et prendre également la femme sous son aile. Tout d'un coup, leurs têtes semblèrent flotter dans l'air, sans corps pour les soutenir.

— Que se passe-t-il, *Da'shain* ?

D'autres passants qui avaient remarqué les cheveux roux de Charn approchèrent et posèrent la même question. Il les ignora sans même s'apercevoir qu'il se montrait d'une grande impolitesse. Les yeux rivés sur le Sharom, un énorme globe de plus de mille pieds de diamètre qui flottait au-dessus des dômes bleus et argentés de la Grande Université de Collam Daan, Charn entreprit de se frayer un chemin dans la foule.

Mierin avait dit que ce serait aujourd'hui... Elle avait découvert une nouvelle source où puiser le Pouvoir de l'Unique. Désormais, les Aes Sedai des deux sexes n'auraient plus besoin de s'unir à deux moitiés distinctes d'une source. Et ce qu'ils pourraient réaliser ainsi, dans une union parfaite, dépasserait tout ce qu'on avait connu. Aujourd'hui, Beidomon et elle réaliseraient l'expérience pour la première fois, marquant la fin des temps où les hommes et les femmes maniaient un Pouvoir différent.

Aujourd'hui...

Ce qui semblait être un minuscule fragment de blanc jaillit du Sharom dans une gerbe de feu noir. Puis ce point tomba avec une lenteur faussement rassurante. Car une myriade de gouttes explosa soudain tout autour du globe géant.

Le Sharom se brisa comme un œuf et commença à tomber vers le sol dans un tourbillon d'obscurité. Une nuit qui n'en était pas une envahit le ciel, occultant le soleil comme si ces flammes-là produisaient une lumière noire.

Partout, les gens hurlaient de terreur.

Dès la première gerbe de feu, Charn s'était mis à courir en direction de l'université. Mais il était trop tard, et il le savait. Alors qu'il avait juré de servir les Aes Sedai, il arriverait trop tard.

Des larmes ruisselèrent sur ses joues.

Clignant des yeux pour chasser les points lumineux qui brouillaient sa vision, Rand se prit la tête à deux mains. L'image continuait à flotter dans sa tête : le globe géant noirci tombant du ciel...

Ai-je vraiment vu le trou qu'on a percé dans la prison du Ténébreux ? Est-ce possible ?

Campé à la lisière de la forêt de colonnes, il regardait *Avendesora*.

Un arbre chora... Sans ces végétaux, une cité est aussi sauvage qu'une plaine. Et il n'en reste plus qu'un...

Les colonnes reflétaient de nouveau la lueur bleue du dôme de brouillard – en somme, tout était redevenu comme avant. Muradin n'était nulle part en vue. Rand aurait été très surpris qu'il soit sorti de la forêt de verre. Ou qu'il en sorte un jour...

Dans les branches de l'Arbre de Vie, quelque chose attira soudain son attention. Une silhouette se balançait doucement. Un homme pendu par le cou à une corde nouée autour d'un bâton posé à cheval sur deux branches.

Avec un rugissement angoissé, Rand courut vers l'arbre. Alors qu'il s'unissait au *saidin*, son épée de flammes se matérialisa entre ses mains.

Il sauta, trancha la corde et retomba lourdement sur le sol – en même temps que Mat, qui s'écrasa sur les dalles de pierre blanche. Le bâton, délogé de sa position, tomba juste à côté des deux jeunes gens. À bien le regarder, ce n'était pas un bâton mais une très étrange lance à la hampe noire munie d'un glaive à la place du fer. Non, pas vraiment un glaive, puisque la lame à un seul tranchant était légèrement incurvée.

Même si elle avait été faite d'un mélange d'or et de pierre-cœur incrusté de saphirs et de rubis, Rand n'aurait pas accordé plus d'attention à cette arme.

Se coupant du Pouvoir et laissant l'épée se dématérialiser, il retira la corde du cou de Mat puis posa une oreille sur sa poitrine. Pas un bruit... Désespéré, il tira sur la veste de son ami, déchira sa chemise et brisa au passage la lanière de cuir où pendait un médaillon d'argent. Jetant le bijou au loin, il écouta de nouveau.

Toujours rien. Pas l'ombre d'un battement... Mat était mort.

Non ! Non ! Si je lui avais interdit de me suivre, il ne lui serait rien arrivé. Je ne peux pas le laisser ainsi...

Rand tapa plusieurs fois sur la poitrine de Mat, puis il écouta de nouveau. Rien. Une autre série de coups sembla d'abord tout aussi inutile. Mais il y eut soudain une pulsation. Puis une autre. Très faible, pourtant Mat vivait encore malgré son cou tuméfié et son teint presque bleu. Et s'il n'était pas encore mort, il n'y avait aucune raison pour qu'il quitte ce monde.

Rand inspira à fond, se pencha et expira dans la bouche de son ami. Il répéta plusieurs fois la manœuvre, puis il s'écarta, saisit Mat par la taille et le souleva du sol. Quand il lui eut décollé trois fois les hanches de la dalle de pierre, il recommença à lui faire du bouche-à-bouche.

Il aurait pu canaliser le Pouvoir et réussir à aider son ami. Mais le souvenir de la fillette, dans la Pierre de Tear, l'avait convaincu de ne pas essayer. Il voulait que Mat vive, pas qu'il devienne une marionnette animée par le Pouvoir.

À Champ d'Emond, il avait vu un jour maître Luhhan réanimer un gamin qu'on avait retrouvé noyé dans la Cascade à Vin. Continuant à emplir d'air les poumons de Mat, il pria pour égaler cet exploit.

Et ses prières furent exaucées. Mat eut un spasme et toussa. Tandis que Rand s'agenouillait à côté

de lui, il se prit la gorge à deux mains, roula sur le côté et aspira de l'air en produisant un bruit de soufflet de forge.

Puis il posa une main sur le morceau de corde, frissonnant de la tête aux pieds.

— Ces maudits... fils de chèvre ! Ils ont essayé d'avoir ma peau.

— Qui ? demanda Rand en regardant autour de lui.

Il n'y avait rien, à part les palais inachevés qui entouraient l'esplanade transformée en décharge d'ordures. À part Mat et lui, Rhuidean était déserte, il en aurait mis sa main au feu. Sauf si Muradin avait miraculeusement survécu.

— Les gens... de l'autre côté du portique de malheur...

Mat déglutit, s'assit et prit une inspiration un peu plus proche de la normale.

— Il y a un portique rouge ici, Rand..., croassa-t-il lamentablement.

— Et tu as pu le traverser ? Ces gens ont-ils répondu à tes questions ?

Si oui, c'était une piste à suivre. Rand avait désespérément besoin de réponses. Des milliers de questions, de problèmes... et si peu de solutions.

— Non, pas de réponse... Ils ont triché. Puis ils ont essayé de me tuer.

Mat ramassa le médaillon – une tête de renard en argent qui emplissait presque sa paume – et le rangea dans sa poche avec une grimace.

— J'aurais tiré quelque chose d'eux, au moins...

Tendant un bras, il s'empara de la curieuse lance. D'étranges signes étaient gravés sur la hampe noire entre deux représentations d'oiseau – des incrustations en métal, plus sombres encore que le bois.

Des corbeaux, décida Rand. Ce devaient être des corbeaux. Et il y en avait deux autres sur la lame.

Avec un rire rauque et amer, Mat se releva en s'appuyant à moitié sur la lance dont l'étrange tête se retrouva très exactement au niveau de ses yeux.

— Je vais garder aussi cette arme, dit-il. C'est une blague, mais je la garde quand même.

— Une blague ?

— Oui. Tu veux savoir ce que ça dit ?

« Ainsi sont rédigés nos accords et nos pactes.

Si la pensée est la flèche du temps

Les souvenirs jamais ne disparaissent.

La demande est satisfaite,

Et le prix est payé. »

» Une sale blague, tu vois... Si j'en ai l'occasion, je leur ferai ravalier leur astuce, à ces fils de chèvre. Oui, je leur en donnerai, moi, de la « pensée » et des « souvenirs » ! (Mat fit la grimace et se passa une main dans les cheveux.) Ma tête me fait un mal de chien. Elle tourne comme une toupie, et on dirait qu'on y enfonce sans cesse des milliers d'épingles. Tu crois que Moiraine interviendra si je le lui demande ?

— Je n'en doute pas un instant...

Pour envisager de demander l'aide d'une Aes Sedai, Mat devait souffrir mille morts. Perplexe, Rand baissa les yeux sur la hampe noire. La main de Mat lui cachait la plus grande partie de l'inscription, mais de toute façon, il n'aurait pas su la déchiffrer. Alors, comment son ami avait-il fait ?

Les fenêtres vides de Rhuidean semblèrent regarder Rand comme si elles se moquaient de lui. « Nous gardons encore bien des secrets, paraissaient-elles vouloir dire, et bien plus nombreux et plus sinistres que tu le penses. »

— Nous devrions partir, Mat... Traverser la vallée de nuit ne me dérange pas. Comme tu l'as dit, il fera moins chaud. Et je ne veux pas rester ici une seconde de plus.

— Un bon programme, approuva Mat entre deux quintes de toux. Si tu me laisses le temps de boire un coup à la fontaine...

Rand calqua son pas sur celui de son ami, qui se mit à clopiner en s'appuyant sur la lance. S'arrêtant devant les deux figurines qui tenaient une sphère de cristal – un homme et une femme –, il fut tenté de les emporter, mais il les laissa où elles étaient. Ce n'était pas encore le moment. Et s'il avait un peu de chance, ça ne le serait pas avant longtemps.

Lorsqu'ils sortirent de l'esplanade, les palais inachevés qui se dressaient des deux côtés de l'avenue parurent menaçants à Rand. Même s'il ne voyait rien d'inquiétant, il s'unit au *saidin*. Parce qu'il *sentait* quelque chose, comme si des yeux assassins étaient rivés dans son dos.

Paisible et déserte, Rhuidean la ville sans ombre baignait toujours dans la lumière bleue de sa voûte de brume. Dans les rues, des colonnes de poussière subissaient les caprices du vent.

Le vent ? Quel vent ? Il n'y avait pas un souffle d'air.

— Que la Lumière me brûle..., marmonna Mat. Rand, je crois que nous sommes dans la mouise. C'est toujours comme ça quand je suis avec toi. Tu attires le malheur sur moi.

— Tu peux marcher plus vite ?

— Marcher ? Par le sang et les cendres ! je peux courir, oui !

Calant la lance contre sa poitrine, le jeune homme joignit le geste à la parole.

Alors qu'il courait à côté de son ami, Rand rappela son épée de flammes, même s'il ne voyait pas très bien à quoi elle lui servirait contre des colonnes de poussière.

De vulgaires colonnes de poussière !

Non, c'est tout autre chose ! Une de ces fichues bulles maléfiques... Le mal né du Ténébreux qui dérive dans la Trame à la recherche d'un maudit ta'veren. Je sais qu'il s'agit de ça !

Autour des deux jeunes gens, la poussière tourbillonnante devenait plus épaisse comme si elle cherchait à les emprisonner. Soudain, droit devant eux, une silhouette se redressa dans le bassin d'une fontaine asséchée. Un homme sombre aux traits indistincts, les doigts semblables à des serres. Sans un cri, il bondit sur les deux jeunes gens.

Rand réagit d'instinct – la Lune qui se Lève sur l'Onde – et sa lame de flammes s'enfonça dans la silhouette ténébreuse. En un clin d'œil, l'agresseur se transforma en un épais nuage de poussière qui retomba lentement sur le sol.

D'autres attaquants sans visage, tout aussi sombres, prirent sa place. Très différentes les unes des autres, ces créatures n'avaient qu'un point commun : des griffes acérées avides de déchiqueter la chair.

Rand multiplia les figures d'escrime, sa lame décrivant dans l'air des arabesques compliquées et mortelles. Derrière lui, il ne laissa que des colonnes de poussière.

Mat ne resta pas inactif. Utilisant son étrange lance comme un bâton, il fit montre de sa vitesse d'exécution habituelle, mais tira également tout le parti possible de la lame, à croire qu'il s'était servi toute sa vie de cette arme. Sous les assauts des deux amis, les créatures tombaient comme des mouches – ou plutôt, s'en retournaient à la poussière – mais elles étaient incroyablement

nombreuses... et rapides. Du sang coulant sur son visage, Rand sentait que sa vieille blessure au flanc menaçait de se rouvrir.

Mat aussi était blessé, la poitrine et le visage lacérés.

Des adversaires trop nombreux, oui, et bien trop rapides...

« Tu ne fais pas le dixième de ce qui est en ton pouvoir. »

C'était mot pour mot ce que Lanfear avait dit à Rand. Alors qu'il exécutait les figures d'escrime, une danse terriblement précise, le jeune homme éclata de rire. Apprendre d'une Rejetée ? Même si ce n'était pas vraiment ce qu'elle avait voulu dire, il pouvait le faire. Pour sûr que oui !

Canalisant le Pouvoir, il tissa une série de petits tourbillons qu'il expédia au cœur de chaque créature. Avec un bel ensemble, les silhouettes sombres explosèrent dans un nuage de poussière qui valut une formidable quinte de toux à Rand.

À perte de vue, de la poussière dérivait dans l'air.

Le souffle court, Mat s'appuya à la hampe de sa lance.

— C'est toi qui as fait ça ? demanda-t-il d'une voix nasale tout en essuyant le sang qui coulait de son front. Il était temps, mon vieux ! Si tu savais quoi faire, pourquoi avoir tant lambiné ?

Rand éclata à nouveau de rire.

Parce que je n'y ai pas pensé ! Et parce que j'ignorais comment m'y prendre avant de passer à l'action...

Il redevint sérieux. Quand elle retombait sur le sol, la poussière ondulait par vagues, comme si...

— Cours ! cria-t-il à Mat. Nous devons filer d'ici.

Côte à côte, les deux amis foncèrent vers la muraille de brume en frappant impitoyablement tous les nuages de poussière qui menaçaient de redevenir une créature de cauchemar. Pour interdire la reconstitution des monstres, Rand expédia des tourbillons miniatures dans toutes les directions. Mais la poussière semblait vouloir se « réorganiser » avant même d'avoir touché le sol, comme si elle s'adaptait à la tactique adverse.

Une fois dans le brouillard, Rand et Mat ne ralentirent pas. Très vite, ils émergèrent à la lumière du jour – non, de l'aube naissante, plutôt. Les poumons en feu, Rand se retourna, prêt à expédier des éclairs ou des lances de flammes. Mais rien ne jaillit du brouillard, comme si les créatures avaient été incapables de le traverser. Les retenait-il prisonnières ? C'était possible... Mais comment savoir ? Et quelle importance, tant que le danger était écarté ?

— Que la Lumière me brûle ! s'écria Mat. Rand, nous sommes restés là-dedans toute la nuit. Regarde, le soleil se lèvera bientôt. Je n'aurais pas cru que ç'avait été si long...

Rand sonda l'horizon rougeoyant. L'astre du jour ne tarderait plus à apparaître, et sa lumière nimait déjà les pics, projetant de longues ombres dans la vallée.

« Il viendra de Rhuidean à l'aube, vous unissant les uns aux autres avec des liens que vous ne pourrez pas briser. Puis il vous ramènera en arrière et vous détruira. »

— Retournons sur la montagne, dit Rand. Là où on nous attend.

Où on m'attend, en fait...



Au cœur des Chemins



L'obscurité qui régnait sur les Chemins réduisait la lumière de la lanterne à un chiche cercle de clarté entourant Perrin et Gaul. Les craquements de la selle du jeune homme et le bruit des sabots de son étalon et du cheval de bât semblaient ne pas dépasser cette étrange frontière lumineuse mobile.

Aucun parfum ne flottait dans l'air. Le vide, toujours...

Sans jamais quitter du regard la lueur des lanternes du groupe de Loial, loin devant, l'Aiel marchait à côté de Trotteur d'un pas souple et délié.

Le groupe de Loial ? Eh bien, pour des raisons qui le regardaient, Perrin refusait de l'appeler « groupe de Faile »...

Malgré leur sinistre réputation, les Chemins ne semblaient pas perturber Gaul outre mesure. Perrin, en revanche, tendait l'oreille en permanence depuis deux jours – ou ce qui passait pour tel dans ce nid de ténèbres. En de telles conditions, les sons semblaient en effet les plus aptes à prévenir les voyageurs qu'ils allaient tous mourir – ou connaître un sort plus atroce encore.

Perrin guettait surtout le bruit d'un vent qui se lève, en un lieu où aucun souffle d'air ne se faisait jamais sentir. Pas de vent ? Non, pas de vent... Mais *Massin Shin*, ce Vent Noir qui dévorait les âmes.

Emprunter les Chemins était purement et simplement une folie. Perrin n'en disconvenait pas, bien au contraire, mais quand la nécessité faisait loi, la définition même de la folie changeait.

Devant les deux compagnons, la lumière diffuse s'immobilisa. Tirant sur les rênes de sa monture, Perrin s'arrêta au milieu d'un antique pont de pierre qui enjambait un insondable abîme noir. Avec ses murets fissurés et son sol craquelé voire éventré, l'ouvrage paraissait avoir tenu bon pendant quelque trois mille ans, mais il semblait devoir s'écrouler très bientôt.

Peut-être même sur-le-champ...

Le cheval de bât s'arrêta derrière Trotteur, et les deux bêtes, angoissées par les ténèbres environnantes qu'elles sondaient en vain, échangèrent des hennissements dont Perrin comprit sans peine le sens. S'il avait eu lui aussi un peu plus de compagnie, l'obscurité aurait peut-être pesé moins lourd sur ses épaules. Cela dit, même s'il avait été seul, il ne se serait pas approché du groupe de Loial. Pas question de revivre ce qui s'était passé sur la première île, juste après le passage du Portail de Tear.

Perrin gratta sa barbe bouclée – un signe d'énervement, chez lui. Il n'aurait su dire à quoi il

s'était attendu, mais sûrement pas à ça.

La lanterne accrochée à un bâton oscilla lorsque Perrin mit pied à terre et, guidant Trotteur par la bride, approcha de la Plaque d'Orientation en pierre blanche couverte d'inscriptions en argent qui évoquaient vaguement des feuilles et des vignes, l'ensemble paraissant à demi rongé, comme si on l'avait aspergé d'acide. Bien entendu, l'apprenti forgeron était incapable de déchiffrer les inscriptions. Puisqu'il s'agissait d'un texte en ogier, c'était le travail de Loial.

Contournant la Plaque, Perrin alla étudier l'île qui s'étendait devant lui. Elle ressemblait à toutes celles qu'il avait vues, avec un mur blanc à hauteur de poitrine et une série de courbes et de tournants formant un labyrinthe intrigant. À intervalles irréguliers, des ponts ou des passerelles perçaient le mur pour décrire une arche majestueuse au-dessus des ténèbres. Partout, des rampes sans garde-fou montaient ou descendaient sans paraître soutenues par quoi que ce fût de visible ou de palpable.

Les fissures, les crevasses et même les cratères étaient omniprésents, comme si la pierre pourrissait de l'intérieur. Sous les pas des chevaux, des éboulis miniatures se produisaient sans cesse, comme si l'entière structure s'effritait.

Gaul sondait l'obscurité sans trahir la moindre inquiétude. Mais il ignorait tout de ce qui pouvait rôder dans ces ténèbres – contrairement à Perrin, ce qui expliquait bien des choses.

Lorsque Loial et les autres arrivèrent – puisque Perrin, par bravade, avait décidé d'ouvrir la marche –, Faile sauta immédiatement du dos de sa jument noire et se dirigea vers le jeune homme, les yeux rivés sur son visage.

Perrin regrettait déjà de l'avoir inquiétée pour rien. Sauf qu'elle n'avait pas l'air inquiète du tout, même s'il ne parvenait pas à interpréter son expression.

Cela dit, la connaissant, il aurait parié qu'un orage couvait.

– Aurais-tu décidé de me parler au lieu de me regarder de haut ? demanda-t-il.

Une gifle magistrale lui fit voir des étoiles.

– Tu croyais faire quoi, en chargeant comme un sanglier, sans daigner nous attendre ? Tu n'as aucun respect pour moi ! Aucun !

Perrin prit une lente et profonde inspiration.

– Je t'ai déjà demandé de ne pas faire ça...

Les yeux noirs inclinés de Faile s'écarquillèrent comme s'il venait de proférer une insanité. Alors qu'il se frottait la joue, une seconde gifle, visant l'autre côté, manqua lui déboîter la mâchoire.

Les Aiels suivaient attentivement le spectacle, tout comme Loial, mais lui semblait accablé.

– Je t'ai dit de ne pas faire ça..., grogna-t-il.

Le poing de Faile n'était pas bien gros, mais quand il s'écrasa sur les côtes flottantes de Perrin, du côté droit, l'impact lui coupa le souffle et l'obligea à se plier en deux.

Voyant que la jeune femme allait frapper de nouveau, il se redressa, la saisit par le col et...

Au fond, tout ça était la faute de Faile. Ne lui avait-il pas demandé de ne pas le frapper ? Oui, elle avait bel et bien cherché les ennuis. Cela dit, il restait étonné qu'elle n'ait pas tenté de sortir un de ses couteaux – à première vue, elle en trimballait au moins autant que Mat !

Elle était hors d'elle, bien entendu... Furieuse contre Loial, pour commencer, parce qu'il avait

tenté de s'interposer. Car enfin, n'était-elle pas capable de prendre soin d'elle-même ? Contre Bain et Chiad, ensuite, parce qu'elles n'avaient *pas* essayé d'intervenir. Et qu'elles avaient justifié leur position en arguant que Faile aurait sûrement détesté les voir se mêler d'une querelle qu'elle avait déclenchée.

« Quand on choisit de se battre, avait dit Bain, on assume les conséquences, qu'on ait perdu ou gagné. »

En revanche, Faile avait vite cessé d'être furieuse contre Perrin, un revirement qui le rendait très nerveux. Après l'altercation, elle l'avait simplement regardé, des larmes perlant à ses paupières. Bien entendu, ce spectacle l'avait incité à se sentir coupable, une réaction qui l'avait naturellement mis en colère. Pourquoi aurait-il dû se repentir ? Était-il censé se laisser taper dessus histoire qu'elle puisse se défouler ?

Enfourchant Hirondelle, elle était restée en équilibre sur ses étriers, le dos bien droit, fixant le jeune homme avec une fausse impassibilité qui n'avait rien fait pour le calmer.

Vraiment, il regrettait qu'elle n'ait pas sorti un couteau. Enfin, il le regrettait presque...

— Ils bougent de nouveau, dit Gaul.

Revenant au présent, Perrin constata que l'autre point lumineux avait effectivement bougé. Mais le groupe de Loial venait de s'arrêter de nouveau, sans doute parce que quelqu'un avait constaté que la lanterne de Perrin ne suivait pas le mouvement. Ce « quelqu'un » était sans doute Loial, puisque Faile risquait fort de se ficher qu'il se perde dans la nuit. Les deux Aielles, en revanche, avaient par deux fois tenté de le convaincre de marcher avec elles un moment. Même si Gaul n'avait pas secoué discrètement la tête, il aurait refusé.

Tenant la bride du cheval de bât, Perrin talonna Trotteur.

La Plaque d'Orientation suivante se révéla plus abîmée encore que toutes celles qu'il avait vues, mais il ne lui accorda qu'un rapide coup d'œil. Devant lui, la lumière des lanternes indiquait que le groupe de Loial s'était engagé sur une rampe descendante. Avec un soupir, le jeune homme s'apprêta à faire de même. Il détestait ces fichues rampes, et celle-là ne le fit pas changer d'avis. Dépourvue de garde-fou, elle tournait en colimaçon et on ne voyait rien du tout au-delà du minuscule cercle de lumière de la lanterne. Cela dit, quelque chose soufflait à Perrin qu'une chute dans le vide, d'un côté ou de l'autre, aurait des conséquences... définitives. Par bonheur, Trotteur et le cheval de bât se tenaient bien au milieu de la voie – et Gaul lui-même évitait de s'approcher des bords.

Quand la rampe déboucha sur une autre île, Perrin fut bien obligé de conclure que celle-ci se trouvait très exactement sous celle qu'il venait de quitter. Du coin de l'œil, il vit que Gaul regardait vers le haut, se demandant comme lui par quel miracle ces îles tenaient en place sans support apparent – et surtout, combien de temps ça durerait encore avant qu'elles s'écroulent.

Le groupe de Loial s'étant arrêté devant une nouvelle Plaque d'Orientation, Perrin tira sur les rênes de sa monture dès qu'il fut sorti de la rampe. Mais cette fois, les deux cavaliers et les Aielles ne se remirent pas en mouvement.

— Perrin ! appela Faile après un assez long moment.

L'apprenti forgeron consulta du regard son compagnon, qui haussa les épaules. La jeune femme n'avait pas adressé la parole à Perrin depuis qu'il lui avait...

— Perrin, viens ici !

Pas vraiment un ordre, mais sûrement pas une requête...

Alors que Bain et Chiad étaient accroupies près de la Plaque, Loial et Faile, toujours en selle, les

éclairaient avec leur lanterne. Tenant dans une main la longe des chevaux de bât du groupe, l'Ogier regarda alternativement Faile et Perrin, et les poils de ses oreilles frémirent d'énervement. Faussement sereine, la jeune femme faisait mine de se concentrer sur ses gants d'équitation en cuir vert, les ajustant avec une précision maniaque afin que les faucons brodés en fil d'or sur leur dos soient exactement à la bonne place.

Faile avait changé de robe. La nouvelle était également spéciale pour l'équitation, avec une jupe-culotte, mais elle était en soie vert sombre brodée, la couleur ou la coupe semblant mettre particulièrement en valeur la poitrine de sa propriétaire. Un modèle que Perrin voyait pour la première fois.

— Que veux-tu ? demanda-t-il d'un ton peu commode.

Levant les yeux, Faile fit mine d'être surprise de le voir. Puis elle inclina la tête, pensive, avant de sourire soudain, comme si quelque chose venait de lui revenir à l'esprit.

— Bien sûr, c'est ça..., dit-elle comme si elle se parlait tout haut. Je voulais voir s'il était possible de t'apprendre à accourir quand je t'appelle.

Sans doute parce qu'elle avait entendu grincer les dents de Perrin, Faile sourit de plus belle. Le jeune homme, lui, se gratta le nez parce qu'il venait de capter une odeur un peu rance...

Gaul s'autorisa un ricanement.

— Perrin, autant essayer de comprendre le soleil ! Il existe, tout simplement, et nul n'est censé savoir pourquoi ou comment. On ne peut pas vivre sans lui, et il nous le fait payer. C'est la même chose avec les femmes.

Bain se pencha pour murmurer quelque chose à l'oreille de Chiad, puis les deux Aielles éclatèrent de rire. À voir la façon dont elles les regardaient, Gaul et lui, Perrin ne regretta pas vraiment d'avoir manqué la remarque de la guerrière.

— Ce n'est pas ça du tout, marmonna Loial, les oreilles frémissantes.

Il jeta à Faile un regard accusateur qui ne l'impressionna pas le moins du monde. Répondant d'un vague sourire, elle s'intéressa de nouveau à ses gants, tirant délicatement sur chaque doigt.

— Je suis désolé, Perrin, dit l'Ogier. Elle a insisté pour t'appeler... Mais la raison, la voici. (Il désigna la Plaque.) Tu vois la ligne blanche qui s'enfonce dans l'obscurité ? Elle ne conduit pas à un pont ni à une rampe, mais au Portail de Manetheren.

Perrin acquiesça gravement, mais il ne dit rien. Qu'on ne compte pas sur lui pour suggérer qu'ils suivent cette fichue ligne – tout ça pour que Faile l'accuse de vouloir lui voler le pouvoir ?

Le jeune homme se gratta de nouveau le nez. L'odeur rance, bien que presque imperceptible, lui tapait sur les nerfs. Et il n'avait pas besoin de ça pour être sur des charbons ardents. Lui, émettre une proposition, si raisonnable fût-elle ? Certainement pas ! Si Faile voulait jouer les chefs, à sa guise ! Mais elle continuait à faire diversion avec ses gants, attendant qu'il parle pour lui assener une de ses « remarques subtiles ». Si cette femme adorait la subtilité, il préférerait de loin dire sans détours ce qu'il pensait. De plus en plus agacé, il talonna Trotteur, décidé à repartir sans Faile ni Loial. La ligne blanche le conduirait au Portail, et il serait capable de repérer la feuille d'*Avendesora* qui lui permettrait de l'ouvrir.

Soudain, Perrin entendit un bruit étouffé de sabots venant des ténèbres. Alors, il identifia enfin l'odeur rance qui lui agressait les narines depuis un moment.

— Des Trollocs ! cria-t-il.

Gaul pivota soudainement sur lui-même pour enfoncer sa lance dans la poitrine couverte d'une cotte

de mailles noire du monstre à gueule de loup qui venait de bondir dans le cercle de lumière, son étrange épée incurvée prête à frapper. Dans le même mouvement souple et gracieux, l'Aiel dégagea le fer de sa lance et s'écarta afin que le Trolloc ne s'écroule pas sur lui.

D'autres créatures arborant un museau de chèvre, des défenses de sanglier, un bec pointu ou des cornes de béliet jaillirent de l'obscurité, leur épée incurvée, leur hache de guerre ou leur fourche prêtes à faire des ravages.

Les chevaux piétinèrent le sol en hennissant.

Sa lanterne tenue le plus haut possible – la seule idée d'affronter ces monstres dans le noir lui donnait des sueurs froides –, Perrin saisit une arme à l'aveuglette et la propulsa sur une immonde gueule garnie de crocs acérés. Assez surpris, il constata qu'il venait d'utiliser le marteau glissé dans la sangle de ses sacoches de selle. Même si cette arme n'était pas munie d'un tranchant, contrairement à sa hache de guerre, dix livres d'acier maniées par le bras d'un forgeron suffirent à repousser le Trolloc, son ignoble trogne complètement défoncée.

Loial abattit sa lanterne accrochée à un bâton sur la tête cornue d'un monstre. L'impact brisant la pauvre lanterne, de l'huile enflammée se déversa sur le Trolloc qui s'enfuit dans la nuit en criant de douleur. Utilisant le solide bâton comme un fléau ou une faux – entre ses mains, l'objet devenait une simple badine –, l'Ogier fracassa allégrement des crânes et des membres.

Un des couteaux de Faile se planta dans l'œil bien trop humain d'une créature au museau flanqué de défenses. Exécutant leur danse de la lance, les trois Aiels – qui avaient trouvé le temps de se voiler – semaient la mort parmi les agresseurs.

Perrin frappait comme un sourd. Un massacre qui lui sembla prendre une éternité, mais qui dura... Eh bien, une minute ? Cinq ? Il n'aurait su le dire, mais le sol fut bientôt jonché de Trollocs morts ou agités par les ultimes spasmes de l'agonie.

Perrin inspira à fond. Son bras droit lui faisait mal comme si le poids du marteau avait failli lui arracher l'épaule. Quelque chose brûlait sur son visage, un liquide poisseux coulait le long de son flanc et d'une de ses jambes. À l'évidence, les Trollocs n'avaient pas succombé sans faire payer un lourd tribut à leurs adversaires. Les trois Aiels portaient chacun une blessure au minimum – une tache sombre sur leurs vêtements ocre – et Loial avait récolté un coup de lance ou d'épée dans une cuisse.

Perrin chercha Faile du regard. Si elle était blessée...

Toujours en selle, la jeune femme tenait entre le pouce et l'index un couteau qu'elle était prête à lancer. Ayant réussi à retirer ses précieux gants, elle les avait soigneusement glissés à sa ceinture. Écarquillant les yeux, Perrin ne distingua pas l'ombre d'une plaie sur sa compagne. Dans l'odeur de tous ces sangs – humain, trolloc et ogier –, il n'aurait pas pu reconnaître le sien si elle avait eu une blessure. Mais il connaissait par cœur son parfum, et il n'était pas altéré par la douleur.

Les lumières trop vives blessaient les yeux des Trollocs et ils ne s'adaptaient pas vite à ces conditions. Si les monstres étaient tous morts, et pas leurs adversaires, c'était sans doute à cause de ça. Passer abruptement de l'ombre à la lumière les avait trop handicapés.

Mais rien n'était fini, loin de là... Après un court moment de répit qui leur permit de reprendre leur souffle et de regarder autour d'eux, les six compagnons durent faire face à l'assaut d'un Blafard au visage sans yeux dont l'épée noire, reflétant la lumière, semblait zébrer l'air comme un éclair mortel.

Les chevaux terrifiés hurlèrent à la mort.

Gaul parvint à parer un coup avec sa rondache, dont la lame noire découpa carrément un bout,

comme si le bouclier était un simple éventail en soie. L'Aiel riposta, évita de justesse un estoc et contre-attaqua de nouveau.

La poitrine du Myrddraal fut soudain hérissée de flèches. Après avoir glissé leurs lances dans la bandoulière de l'étui de leur arc, Bain et Chiad s'étaient transformées en redoutables archères, criblant de projectiles le torse du Demi-Humain.

Gaul le larda de coups de lance. Pour parachever le travail, un des couteaux de Faile vint se ficher au milieu du visage cadavérique de la créature. Le Blafard n'en resta pas moins debout, sa lame toujours aussi active forçant ses adversaires à des esquives de plus en plus délicates.

Perrin eut un rictus qui dévoila ses dents comme s'il s'agissait de crocs. Haïssant les Trollocs d'instinct, il éprouvait pour les Jamais-Nés une détestation sans borne. Pour en tuer un, mourir était un prix raisonnable à payer.

Ah ! lui planter mes dents dans la gorge !

Sans se soucier d'obstruer le champ de tir de Bain et de Chiad, il força Trotteur à approcher du dos de la créature.

Comme s'il avait senti la menace, le Blafard se retourna, ignorant Gaul, dont la lance s'enfonça entre ses omoplates pour ressortir au niveau de sa gorge, et riva sur Perrin le terrible « regard » des Sans-Yeux connu pour pétrifier de terreur n'importe quel être humain.

Trop tard ! Le marteau siffla dans l'air, faisant exploser comme une noix la tête du Myrddraal.

Même au sol et quasiment décapité, le Blafard continua à frapper avec sa lame forgée dans la vallée de Thakandar.

Trotteur recula en hennissant et Perrin eut soudain l'impression que le sang se glaçait dans ses veines.

Lui planter mes dents dans la gorge ?

L'acier noir provoquait des blessures que les Aes Sedai elles-mêmes avaient du mal à guérir.

Il faut que je me contrôle mieux. Il le faut !

À l'autre bout de l'île, des bruits de sabots et des murmures gutturaux montaient de l'obscurité et indiquaient qu'il restait des Trollocs. Liés à leur Myrddraal, ils seraient morts avec lui ; hélas, ils lui avaient survécu. Cela dit, sans chef, ils hésiteraient peut-être à attaquer. Fondamentalement peureux, les Trollocs étaient épris de massacres faciles et d'affrontements inégaux, quand l'avantage du nombre était en leur faveur. Sans Myrddraal, pouvaient-ils quand même venir au contact ? Ce n'était pas totalement exclu...

— Le Portail, dit Perrin. Nous devons sortir avant qu'ils décident de se montrer courageux malgré la mort de leur chef.

Faile tira sur les rênes d'Hirondelle pour la mettre en mouvement.

— Tu ne vas pas discuter ? demanda le jeune homme, stupéfié par la réaction de sa compagne.

— Pas quand tu parles d'or, lâcha Faile. Non, pas quand tu parles d'or... Loial ?

L'Ogier talonna sa monture géante et ouvrit la marche.

Marteau au poing, Perrin suivit les deux cavaliers à reculons et les trois Aiels marchèrent à ses côtés, Gaul désormais armé de son arc comme les deux femmes. Des bruits de sabots et de bottes suivirent les six compagnons dans les ténèbres. Les murmures gutturaux se firent de plus en plus forts, comme si un débat faisait rage entre les monstres.

Perrin capta un autre son qui lui rappela le bruit de la soie qui glisse sur de la soie. Il en frissonna de la tête aux pieds. Il entendit aussi dans le lointain l'écho d'une sorte de respiration – ou

d'un soufflet de forge géant.

— Plus vite ! cria-t-il. Plus vite !

— Tu crois qu'on flâne ? cria Loial. Ce bruit, c'est bien... ? Que la Lumière éclaire notre âme ! Que la main du Créateur nous protège ! Il s'ouvre ! Il s'ouvre ! Je dois passer le dernier. Sortez ! Sortez ! Mais pas trop vite... Faile, non !

Alors qu'il faisait toujours reculer Trotteur, Perrin jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Deux battants couverts de ce qui semblait être de véritables végétaux venaient de s'écarter, révélant une sorte de vitre fumée à travers laquelle on apercevait un paysage montagneux. Alors que Loial avait mis pied à terre pour retirer de son logement la feuille d'*Avendesora* qui déclenchait le mécanisme, Faile tenait les brides des chevaux de bât et de la monture de l'Ogier.

— Suivez-moi ! Vite ! cria-t-elle en talonnant Hironnelle, qui partit aussitôt au galop.

— Allez-y ! lança Perrin aux trois Aiels. Vous ne pourrez rien contre ce qui nous menace.

Sagement, les Aiels hésitèrent à peine une fraction de seconde avant d'obéir. Gaul s'empara de la bride du cheval de bât et Perrin suivit le mouvement.

— Tu peux le refermer ? demanda-t-il à Loial. Le verrouiller d'une façon ou d'une autre ?

Les murmures s'étaient transformés en cris angoissés. Les Trollocs aussi avaient reconnu le son. *Massin Shin* approchait. Pour survivre, il fallait sortir des Chemins.

— Oui, je peux le bloquer ! répondit Loial. Mais dépêche-toi !

Toujours à reculons, Perrin pressa Trotteur en direction du Portail. Soudain, sans avoir vraiment conscience de ce qu'il faisait, il inclina la tête en arrière et hurla de défi et de rage.

Imbécile ! Imbécile !

Les yeux toujours rivés sur les ténèbres, il fit traverser le Portail à Trotteur. Alors qu'un frisson glacé courait le long de tout son corps, il eut l'impression que le temps ralentissait. Quand on quittait les Chemins, on avait le sentiment de passer en une fraction de seconde du grand galop à une parfaite immobilité.

Toujours orientés face au Portail, les Aiels se déployèrent sur le versant de la montagne, leur arc toujours armé.

Dans un paysage où alternaient les buissons et les grands arbres, Faile n'avait pas encore fini de se relever après avoir basculé de sa selle. Compatissante, Hironnelle l'aidait en lui donnant de petits coups de tête.

Sortir au galop d'un Portail était au minimum aussi périlleux que d'y entrer trop vite. La jeune femme avait de la chance de ne pas s'être brisé la nuque et elle pouvait se féliciter que sa monture soit indemne.

Le cheval géant de Loial et les bêtes de bât tremblaient encore de terreur. Voyant que Perrin allait lui parler, Faile le foudroya du regard, le dissuadant d'émettre un commentaire, fût-il plein de compassion – et surtout s'il était plein de compassion, devina le jeune homme, qui garda sagement le silence.

Loial jaillit soudain du Portail, sa silhouette semblant se détacher de son reflet dans la vitre devenue de ce côté un miroir opaque. Emporté par son élan, il ne put pas s'arrêter immédiatement. Presque sur ses talons, deux Trollocs apparurent dans le miroir mais ils ne parvinrent pas à en sortir avant que la surface argentée ait tourné au noir, les emprisonnant à demi.

Des voix murmurèrent dans la tête de Perrin – un millier de voix qui lui vrillaient le crâne dans leur démence.

Sang amer... Amertume du sang. Boire le sang et briser les os. Briser les os et sucer la moelle. Moelle amère et cris si doux. Le chant des cris. Chanter les cris. Petites âmes, âmes acides. Dévorer les âmes – si douce est la douleur.

Et le même délire à l'infini.

Hurlant de douleur, les Trollocs se débattaient contre l'obscurité qui bouillonnait autour d'eux, tentant de résister à la force qui les entraînait dans les profondeurs du Vent Noir. On ne vit bientôt plus que leurs mains poilues, puis plus rien du tout. Alors, le Portail se referma, et les voix cessèrent de crier dans la tête de Perrin.

Loial se précipita pour remettre à leur place les deux feuilles qui actionnaient le mécanisme – deux feuilles, et non une seule. Le Portail redevint alors un simple mur de pierre sculpté se dressant solitairement sur le flanc chichement boisé d'une montagne.

Deux feuilles d'*Avendesora* ? Perrin devina que l'Ogier avait placé à l'extérieur celle qui aurait dû rester à l'intérieur.

— C'est le mieux que je pouvais faire, soupira Loial. Désormais, ce Portail ne peut plus être ouvert que d'un côté – le nôtre. Perrin, j'aurais pu le condamner à jamais en ne remplaçant aucune des feuilles, mais je refuse de commettre un tel crime. Mon peuple a fait pousser les Chemins et il s'en occupait. Un jour, il sera peut-être possible de les assainir. Je n'ai pas voulu détruire un Portail.

— Tu as bien agi, répondit Perrin.

Les Trollocs se dirigeaient-ils vers ce Portail, ou la pénible rencontre était-elle due au hasard ? Dans tous les cas, Loial avait fait ce qu'il fallait.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Faile, toujours sous le choc.

À sa décharge, les Aiels eux-mêmes ne s'en étaient pas encore remis.

— *Massin Shin...*, répondit Loial. Le Vent Noir, une Créature des Ténèbres ou issue de la souillure des Chemins, nul ne le sait. J'ai pitié des Trollocs. Oui, je plains ces monstres...

Perrin n'était pas sûr de partager cette compassion. Quand ils mettaient la main sur des humains, les Trollocs les dévoraient, et il leur arrivait de se divertir en gardant leur nourriture vivante le plus longtemps possible. Non, pas question qu'il éprouve une once de pitié pour ces monstres !

Perrin fit enfin volter Trotteur pour voir où ils étaient arrivés.

Des pics couronnés de nuages les entouraient. Les montagnes de la Brume tenaient leur nom de ce brouillard omniprésent. À cette altitude, l'air était plutôt piquant, même en été – surtout quand on venait de la touffeur de Tear. Le soleil de la fin d'après-midi atteignait presque le sommet des montagnes, à l'ouest, sa lumière faisant scintiller l'onde de la rivière qui coulait dans la vallée, en contrebas. Une fois sortie des montagnes et sur tout son trajet vers le sud-ouest, on la nommait la Manetherendelle, mais Perrin, toute son enfance, avait eu l'habitude d'appeler « rivière Blanche » la section du cours d'eau qui longeait la lisière sud du territoire de Deux-Rivières – des rapides impossibles à traverser dont l'eau était en permanence ourlée d'écume blanche. La Manetherendelle – les eaux de la montagne-foyer.

Tous les rochers visibles dans les vallées ou sur les pentes environnantes brillaient comme du verre. Jadis, une cité se dressait ici, s'étendant sur toutes les vallées et sur tous les pics. Manetheren, la ville des tours et des flèches et des fontaines, capitale de la grande nation du même nom. Selon les Légendes des Ogiers, c'était peut-être la plus belle cité qu'ait jamais connue le monde. Aujourd'hui, il n'en restait plus rien, à part l'indestructible Portail érigé dans le bosquet des Ogiers. Durant la guerre des Trollocs, Manetheren avait été carbonisée par le Pouvoir de l'Unique après la mort de son

dernier roi, Aemon al Caar al Thorin, abattu lors de sa dernière bataille sanglante contre les Ténèbres. Baptisé champ d'Aemon par les survivants, le site de ce carnage était à présent le lieu où se dressait le village nommé Champ d'Emond.

Perrin frissonna. Tout cela remontait à si longtemps... Un peu plus d'un an auparavant, pour la Nuit de l'Hiver, les Trollocs avaient attaqué. Le lendemain, Mat, Rand et lui avaient dû fuir en pleine nuit avec Moiraine. Ça aussi, on eût dit que ça remontait à une éternité. Le Portail étant verrouillé, aucune attaque surprise ne menaçait plus le territoire.

Ce sont les Capes Blanches que je dois redouter, pas les Trollocs...

Deux faucons à ailes blanches tournaient au-dessus de la pointe la plus éloignée de la vallée. Malgré sa vue perçante, Perrin distingua à peine la flèche qui montait à toute vitesse vers l'un d'eux. L'oiseau foudroyé tomba comme une pierre, et le jeune homme fronça pensivement les sourcils. Qui pouvait bien vouloir tuer un faucon dans ces montagnes ? Lorsqu'ils survolaient une ferme, ces carnassiers en avaient après les poules ou les oies, mais ici, que menaçaient-ils ? Et d'ailleurs, qui avait tiré ? En principe, les gens de Deux-Rivières ne s'aventuraient pas dans les montagnes.

Le second faucon plongea à la suite de son compagnon, puis il se ravisa et reprit à la hâte de l'altitude. S'envolant de la cime des arbres, des corbeaux – un véritable nuage noir – encerclèrent le faucon. Quand ils se dispersèrent, il ne restait plus trace de leur proie.

Perrin se força à respirer de nouveau. Il avait déjà vu des corbeaux et d'autres oiseaux attaquer un faucon qui s'aventurait trop près de leur nid, mais dans le cas présent, cette explication ne tenait pas. Les corbeaux avaient jailli de l'endroit d'où était partie la flèche. Parfois, les Ténèbres les utilisaient comme espions. Parmi des animaux comme les rats et d'autres charognards. Perrin se souvenait d'avoir été poursuivi par un vol de corbeaux qui le traquaient comme s'ils avaient été doués d'intelligence.

— Que regardes-tu ? demanda Faile, une main en visière pour mieux scruter la vallée. Ces oiseaux t'intéressent ?

— Pas plus que ça, mentit Perrin.

Au fond, je me trompe peut-être. Inutile d'effrayer tout le monde avant d'être sûr. Surtout quand mes compagnons ont encore le Vent Noir à l'esprit.

Perrin s'avisa qu'il serrait toujours son marteau poisseux du sang du Myrddraal. S'inspectant, il trouva du sang sur ses joues et dans sa barbe. Et lorsqu'il mit pied à terre, sa jambe et son flanc blessés lui firent un mal de chien. Prenant une chemise dans ses sacoches de selle, il l'utilisa pour nettoyer la tête du marteau avant que le sang acide du Blafard ait attaqué le métal. D'ici peu, il saurait s'il y avait quelque chose à redouter dans ces montagnes. Et si c'était davantage que des hommes, les loups le lui diraient.

Faile approcha et entreprit de déboutonner la veste du jeune homme.

— Que fais-tu ?

— Je soigne tes blessures, répliqua la jeune femme, pour que tu ne te vides pas de ton sang devant moi. Ça te ressemblerait bien : mourir et me laisser la corvée de t'enterrer. Décidément, tu n'as aucune considération pour moi. Tiens-toi tranquille !

— Merci, dit simplement Perrin.

Sa compagne parut surprise.

Quand elle l'eut forcé à tout retirer à part ses sous-vêtements, elle nettoya les plaies puis les enduisit d'un baume récupéré dans ses sacoches de selle. S'il ne pouvait pas voir la coupure de son

visage, Perrin aurait juré qu'elle était petite et peu profonde, même s'il la trouvait bien trop proche de l'œil à son goût. En revanche, la plaie qui lui barrait le flanc gauche était longue d'une bonne main et le trou foré dans sa cuisse droite par une lance ne semblait pas superficiel du tout.

Faile décida de recoudre la plaie avec une aiguille et du fil prélevés dans son nécessaire de voyage. Perrin se montra très stoïque. La jeune femme, en revanche, fit la grimace chaque fois qu'elle enfonçait l'aiguille. Tout le temps que durèrent les soins, en particulier lorsqu'elle appliqua du baume sur la joue de Perrin, elle marmonna entre ses dents, furieuse comme s'il s'était agi de ses propres blessures, et qu'elle les ait récoltées par la faute du jeune homme. Elle noua pourtant les bandages de la cuisse et du flanc d'une main très délicate. Le contraste entre ses imprécations et la douceur de ses gestes laissa Perrin plus que perplexe.

Alors qu'il enfilait une chemise et un pantalon propres, Faile enfonça un index dans la déchirure de sa veste. Deux pouces de plus sur la droite, et il n'aurait jamais quitté l'île.

Quand il eut mis ses bottes, Perrin tendit la main pour reprendre sa veste.

— Tu n'espères pas que je la reprise ? demanda Faile en la lui lançant. J'ai assez cousu pour toi. Tu m'entends, Perrin Aybara ?

— Je n'ai pas demandé...

— N'y pense même pas ! Compris ?

Sur ces mots, Faile alla aider les Aiels et Loial à se soigner. Avec Gaul et Chiad qui se regardaient en chiens de faïence, et l'Ogier avec son pantalon bouffant sur les chevilles, le groupe était plutôt folklorique. Tandis qu'elle appliquait de l'onguent ou faisait des pansements, Faile bombardait Perrin de regards accusateurs.

Qu'avait-il encore fait ? Incapable de trouver la réponse, le jeune homme soupira. Gaul avait bien raison. Autant essayer de comprendre le soleil.

Même s'il savait ce qui lui restait à faire, Perrin hésitait, d'autant plus après ce qui s'était passé avec le Blafard, dans les Chemins. Jadis, il avait rencontré un homme qui avait tout oublié de son humanité. La même chose pouvait lui arriver.

Crétin ! Tu n'en auras pas le temps. Il te suffira de tenir jusqu'à ce que tu tombes sur les Capes Blanches.

De toute façon, il devait savoir, au sujet des corbeaux.

Il envoya une sonde mentale dans la vallée, en quête des loups. Quand les hommes étaient absents, il y avait toujours des loups, et s'ils étaient assez près, il pourrait parler avec eux. S'ils évitaient les humains, les ignorant dans la mesure du possible, les loups détestaient les Trollocs, ces monstres contre nature, et ils abominaient les Myrddraals. Si des Créatures des Ténèbres grouillaient dans les montagnes, les loups le lui diraient.

Sauf qu'il n'en trouva aucun. Dans une contrée si sauvage, ils auraient pourtant dû être présents. D'autant plus que les proies abondaient dans la région...

Peut-être n'étaient-ils pas assez près pour l'entendre. Au-delà d'une certaine distance, environ une demi-lieue, la communication devenait impossible. Et c'était peut-être pire en altitude.

Oui, ce devait être ça...

Perrin sonda la pointe de la vallée, où avaient péri les deux faucons. Il trouverait sûrement des loups le lendemain. Il le fallait, car le contraire serait désastreux...



Vers la tour de Ghenjei



La nuit approchant, les voyageurs n’eurent pas le choix : camper sur le versant de la montagne, près du Portail, était la seule solution.

Camper *séparément*, Faile fut catégorique sur ce point.

— Non, ça ne joue plus, protesta Loial, agacé. Nous sommes sortis des Chemins et j’ai tenu parole. C’est terminé.

Le menton levé et les poings plaqués sur les hanches, Faile manifesta clairement sa détermination à ne pas céder.

— Laisse tomber, Loial, dit Perrin. Je camperai un peu plus loin...

L’Ogier regarda Faile, qui s’était tournée vers les deux Aielles dès qu’elle avait entendu Perrin capituler, puis il secoua la tête et fit mine de vouloir se joindre aux deux « parias ».

D’un geste discret – avec l’espoir qu’aucune des femmes ne l’ait vu – Perrin fit signe à son ami de rester où il était.

Son « un peu » plus loin n’était pas de la rhétorique, puisqu’il s’installa à moins de vingt pas de l’autre camp. Le Portail était verrouillé, certes, mais avec ces fichus corbeaux – et ce qu’ils impliquaient peut-être – le jeune homme préférait ne pas trop s’éloigner. Si ça dérangeait Faile, eh bien, elle n’aurait qu’à se plaindre. Déterminé à ignorer ses protestations, Perrin fut déçu qu’elle ne dise rien.

Oubliant sa jambe et son flanc douloureux, il dessella Trotteur et soulagea de son chargement le cheval de bât. Puis il étrilla les chevaux et leur fixa au museau un sac d’avoine où il ajouta un peu d’orge en guise de friandise. À une altitude pareille, on ne trouvait rien à brouter, c’était presque sûr.

Perrin banda son arc et le posa par-dessus son carquois, près de l’emplacement où il entendait allumer un feu. Puis il tira sa hache de sa ceinture.

Gaul vint aider le jeune homme, pour le feu, puis ils dînèrent, dévorant du fromage, du bœuf séché et du pain. Ils mangèrent en silence et ne burent que de l’eau. À l’ouest, le soleil sombrait derrière les montagnes, colorant de rouge les nuages et les pics. Le crépuscule tomba sur la vallée et l’air devint carrément froid.

Après s’être frotté les mains pour en chasser les miettes, Perrin sortit de ses sacoches son épaisse cape en laine verte. Avait-il fini par s’habituer à la fournaise de Tear au point d’être devenu frileux ?

Autour de l’îlot de lumière de leur feu, au milieu d’un océan de pénombre, les femmes furent très

loin de se restaurer en silence. Entendant leurs rires, Perrin capta aussi des bribes de conversation qui lui firent monter le rouge au front. Entre elles, les femmes n'avaient pas de limites.

Aussi loin d'elles que possible sans sortir du cercle de lumière, Loial tentait de se concentrer sur un livre – ou de s'y immerger, plutôt. Faile et les deux Aielles n'avaient probablement pas conscience d'embarrasser l'Ogier. Très probablement, elles pensaient parler assez doucement pour qu'il ne les entende pas.

En marmonnant dans sa barbe, Perrin s'assit devant le feu, en face de Gaul, qui ne semblait pas gêné par le froid.

— Tu ne connaîtrais pas une histoire drôle ?

— Une histoire drôle ? Désolé, je n'en ai pas en réserve... (Gaul tourna la tête vers l'autre feu de camp.) Dans le cas contraire, je t'en ferais profiter... (Il soupira.) Le soleil, tu te souviens ?

Perrin eut un éclat de rire qu'il ne chercha surtout pas à étouffer, histoire d'en faire profiter les trois femmes. Un instant, leur hilarité en fut comme douchée, mais ça ne dura pas. Cela dit, elles sauraient maintenant que d'autres personnes pouvaient rire, à l'occasion. Ses blessures le mettant à la torture, Perrin regarda morne les flammes.

Gaul finit par briser le silence :

— Cet endroit commence à ressembler davantage à la Tierce Terre que les autres pays mouillés... Cela dit, il y a quand même trop d'eau, et les arbres sont trop grands et trop nombreux. Mais ça n'a rien à voir avec ces bizarres lieux que vous nommez des forêts.

Sur le site où Manetheren avait été détruite par le feu, la terre était particulièrement pauvre. Quant aux arbres, très clairsemés, ils dépassaient rarement les trente pieds de haut et n'avaient aucune vigueur, comme si leur sève ne parvenait pas à les nourrir. De sa courte vie, Perrin n'avait jamais vu un paysage si désolé.

— Gaul, j'aurais bien aimé voir un jour ta Tierce Terre...

— Qui sait ? tu en auras peut-être l'occasion quand nous en aurons terminé ici...

— Peut-être, oui...

En réalité, les probabilités étaient très réduites. Inexistantes, même. Perrin aurait pu le dire à l'Aiel, mais il n'avait pas envie de penser à ça en ce moment – et encore moins d'en parler.

— Manetheren se dressait ici ? Tu es du sang de Manetheren ?

— Oui aux deux questions, répondit Perrin. Enfin, avec un léger doute pour la seconde.

Comment croire que les villages et les fermes isolées de Deux-Rivières étaient le dernier refuge du sang de Manetheren ? C'était pourtant la thèse de Moiraine. Ici, le sang ancien était très fort, avait-elle affirmé.

— Gaul, ça remonte à très longtemps. Aujourd'hui, nous sommes des fermiers et des bergers. Plus une grande nation, et surtout pas de fiers guerriers.

L'Aiel eut un petit sourire.

— Si tu le dis... Je t'ai vu danser avec les lances, et tes amis Mat et Rand aussi. Mais si tu vois les choses comme ça...

Perrin haussa les épaules, mal à l'aise. Dans quelle mesure avait-il changé depuis son départ de Champ d'Emond ? Et Rand ? Et Mat ? Il ne faisait pas référence à ses yeux, aux loups ou au nouveau pouvoir de Rand. Non, ce n'était pas le sujet... En eux, qu'est-ce qui était resté comme avant ? Au fond, Mat était le seul qui semblait être encore fidèle à lui-même – plus ou moins, en tout cas.

— Gaul, on dirait que tu en sais long sur Manetheren...

— Nous connaissons mieux votre monde que vous le pensez. Et moins bien que nous l’imaginions. Longtemps avant de traverser le Mur du Dragon, j’ai lu des livres apportés par les colporteurs. Les mots « bateau », « fleuve » et « forêt » m’étaient familiers – enfin, j’avais cette illusion. (Dans la bouche de l’Aiel, ces mots semblaient exotiques.) Croire une chose ne suffit pas à la rendre vraie. Mais au sujet du Blafard et des Trollocs, comment vois-tu les choses ? Tu penses qu’ils étaient là par hasard ?

— Non, soupira Perrin. Dans la vallée, j’ai vu des corbeaux. Après l’attaque sur les Chemins, je ne suis pas enclin à croire aux coïncidences.

Gaul acquiesça.

— Les Yeux des Ténèbres... Quand on se prépare au pire, toutes les surprises sont agréables.

— Eh bien, je ne cracherais pas sur une bonne surprise, je dois l’avouer.

Perrin tenta de localiser les loups... et il ne capta rien.

— Je trouverai peut-être cette nuit... Gaul, si quelque chose se passe ici, tu devras me flanquer des coups de pied pour me réveiller.

Une étrange façon de parler, s’avisa Perrin. Mais l’Aiel acquiesça de nouveau.

— Tu n’as jamais mentionné mes yeux, et tu sembles les remarquer à peine. Tous les Aiels paraissent s’en fiche.

À la lueur du feu de camp, Perrin savait que son regard devait être plus jaune que jamais.

— Le monde change, dit Gaul, très serein. Rhurc, les Matriarches et le chef de ma tribu, Jheran, tentent de le cacher, mais ils ne semblaient pas très à l’aise quand ils nous ont envoyés de l’autre côté du Mur du Dragon, en quête de Celui qui Vient avec l’Aube. Le changement ne correspondra sans doute pas à ce que nous imaginions, mais il se produira, c’est une certitude. Le Créateur nous a attribué la Tierce Terre pour nous punir de nos péchés et pour nous préparer à quelque chose, mais à quoi ? Colinda, notre Matriarche, me dit souvent que je réfléchis trop pour un Chien de Pierre. Bair, la doyenne des Matriarches des Aiels Shaarad, menace de m’envoyer à Rhuidean lorsque Jheran mourra – que je sois d’accord ou pas. À côté de tout ça, ami Perrin, qu’importe la couleur des yeux d’un homme ?

— J’aimerais que tout le monde pense comme toi...

Dans l’autre camp, les réjouissances étaient enfin terminées. Une des Aielles, Perrin n’aurait su dire laquelle, avait pris le premier tour de garde, tournant le dos au feu, et les autres voyageurs s’étaient allongés pour la nuit.

Après une si dure journée, le sommeil viendrait vite, et le rêve aussi. S’allongeant à son tour, Perrin s’enveloppa dans sa couverture.

— Surtout, s’il le faut, n’hésite pas à me réveiller à coups de pied.

Gaul hocha gravement la tête.

S’endormant comme une masse, Perrin bascula aussitôt dans le rêve.

Il faisait jour, et il était seul à côté du Portail – un mur artistiquement sculpté dont la présence sur un versant de montagne était des plus incongrues. Hormis cet ouvrage, il n’y avait aucun signe indiquant qu’un être humain eût jamais mis les pieds ici. Sous un ciel bleu et clair, une douce brise montant de la vallée caressait les narines de Perrin. Il reconnut l’odeur des cerfs, des lapins, des cailles et des colombes – un millier de parfums bien distincts de gibier, d’eau, de terre et de végétal.

C’était le rêve du loup.

Un moment, l'impression d'être un loup submergea Perrin. Des pattes remplaçant ses bras et ses jambes, il allait...

Non !

Se palpant, il fut rassuré de trouver son bon vieux corps, avec sa cape et sa veste habituelles. Autour de la taille, il portait sa chère ceinture, mais c'était le manche du marteau, pas celui de la hache, qui était glissé dans la boucle.

Ce détail l'interloqua. Aussitôt, la hache se substitua au marteau en une sorte de vision fluctuante et brumeuse. Puis ce fut de nouveau le marteau. Se passant la langue sur les lèvres, Perrin espéra que les choses en resteraient là. Si la hache était incontestablement une meilleure arme, il préférerait le marteau.

Dans le rêve du loup, c'était la première fois qu'un objet en remplaçait un autre. Mais au fond, il n'avait pas une très grande expérience de cet endroit. S'il s'agissait d'un endroit...

C'était le rêve du loup. Les événements les plus bizarres avaient le droit de s'y produire, comme dans n'importe quel songe.

Comme si penser à des choses étranges les faisait arriver, un carré de ciel, au-dessus des montagnes, s'assombrit soudain pour devenir une fenêtre donnant sur... eh bien, quelque part ailleurs. Et dans ce lieu mystérieux, debout au milieu d'un cyclone, Rand riait aux éclats – comme un dément, aurait-on pu dire –, les bras levés au ciel. De petites silhouettes se laissaient porter par le vent. Jaune et écarlate, comme la créature représentée sur l'étendard du Dragon, elles semblaient obéir aux ordres de Rand.

Des yeux cachés épiaient le jeune homme. Le savait-il ? L'ignorait-il ? C'était impossible à dire.

La « fenêtre » se ferma soudain. Une autre s'ouvrit un peu plus loin. Derrière celle-ci, on voyait Nynaeve et Elayne avancer prudemment au milieu d'une sorte de ville fantôme où elles pistaient une bête dangereuse. Sans pouvoir expliquer pourquoi il savait que cette « proie » était redoutable, Perrin en avait l'absolue certitude. Mais la fenêtre disparut pour être remplacée par une autre.

Mat, debout à un carrefour où se croisaient deux routes. Après avoir joué à pile ou face, il s'engagea sur l'une d'elles. En un clin d'œil, il fut affublé d'un chapeau à larges bords et Perrin remarqua qu'il utilisait comme canne un bâton muni d'une courte lame.

Dans une autre fenêtre, Perrin vit Egwene et une femme aux longs cheveux blancs. Alors que la Tour Blanche s'écroulait derrière elles, les deux femmes le regardèrent avec une infinie surprise.

Cette image aussi s'effaça très vite.

Perrin prit une profonde inspiration. Il avait déjà vécu ce genre d'expérience dans le rêve du loup, et les visions, selon lui, étaient vraies ou, au minimum, signifiaient quelque chose. Quoi qu'il en soit, les loups ne les voyaient jamais...

D'après Moiraine, le rêve du loup ressemblait à un endroit appelé *Tel'aran'rhiod*. Fidèle à sa réputation, l'Aes Sedai avait refusé d'en dire davantage. Un jour, Perrin avait surpris une conversation entre Egwene et Elayne au sujet des rêves, justement. Mais Egwene en savait déjà bien trop long sur son rapport avec les loups – peut-être autant que Moiraine, pour ce qu'il pouvait en dire. Et il n'avait aucune envie d'évoquer ça, même avec son amie d'enfance.

En revanche, il aurait pu avoir un confident : Elyas Machera, l'homme qui lui avait fait connaître les loups. Lui, il connaissait sûrement les réponses à des dizaines de questions...

Alors qu'il pensait à Elyas, Perrin crut un instant entendre une voix murmurer son propre nom dans le vent. Tendait l'oreille, il constata qu'il se trompait. Personne ne parlait, car il était seul dans

le rêve.

— Tire-d'Aile ! appela-t-il à voix haute et dans son esprit.

Tire-d'Aile !

Le loup était mort... mais ici, il existait encore. À leur mort, les loups trouvaient refuge dans le rêve, où ils attendaient l'heure de renaître. En réalité, c'était encore plus compliqué que ça. Les loups vivants semblaient avoir en permanence conscience du songe, même quand ils ne dormaient pas. Pour eux, les deux mondes étaient aussi réels l'un que l'autre.

— Tire-d'Aile !

Tire-d'Aile !

Mais le loup ne se montra pas.

C'était très inhabituel. Venu pour une raison, Perrin avait tout intérêt à continuer comme si de rien n'était. Dans le meilleur des cas, descendre jusqu'à l'endroit d'où il avait vu s'envoler les corbeaux lui prendrait des heures.

Perrin fit un pas. Autour de lui, le paysage se brouilla, et quand il reposa le pied par terre, il découvrit qu'il était près d'un ruisseau bordé de saules des montagnes et de pruches bizarrement rabougris. Des pics couronnés de nuages dominaient le paysage. Un moment, Perrin en resta bouche bée. Il était à la pointe de la vallée, par rapport au Portail. À savoir, exactement là où il avait voulu se rendre – l'endroit d'où s'étaient envolés les corbeaux et d'où était partie la flèche. Il n'avait jamais vécu une expérience pareille. Maîtrisait-il un peu mieux le rêve du loup – Tire-d'Aile l'accusait toujours d'ignorance crasse –, ou les choses étaient-elles différentes cette fois ?

Très prudemment, Perrin fit un deuxième pas. Cette fois, il parcourut une distance normale. Sur le site, il n'y avait aucune trace du passage d'un archer ni d'un vol de corbeaux. Pas d'empreintes, de plumes ou d'odeurs. Était-ce si étonnant que ça ? Pour qu'il y ait des traces, il aurait fallu que les événements se soient produits aussi dans le rêve. Cela dit, s'il trouvait des loups dans ce songe, ils l'aideraient à localiser leurs frères et leurs sœurs dans le monde « réel ». Et ces loups-là pourraient lui dire s'il y avait des Créatures des Ténèbres dans les montagnes.

S'il était plus haut, les loups l'entendraient peut-être plus facilement crier.

Regardant le plus haut pic, juste sous la lisière des nuages, le jeune homme fit un pas. Les contours du monde se brouillèrent de nouveau. Lorsqu'ils reprirent leur aspect habituel, Perrin se retrouva sur le versant d'une montagne, des nuages à moins de trente pieds au-dessus de sa tête.

Perrin ne put s'empêcher de rire. C'était très amusant, tout ça. De sa position, il avait une vue imprenable sur toute la vallée qu'il venait de quitter.

— Tire-d'Aile !

Toujours pas de réponse.

Perrin bondit sur la montagne d'à côté et appela encore. Il appela encore, sautant de pic en pic en direction de l'ouest, vers Deux-Rivières. Tire-d'Aile ne se manifesta pas. Plus inquiétant encore, Perrin ne sentit aucun loup. Pourtant, il y en avait toujours dans ce rêve. Toujours !

Il continua, bondissant d'une montagne à une autre. À part l'odeur des cerfs et d'autres animaux, il ne capta aucune vie. Mais il remarqua des signes du passage d'êtres humains. De très anciens signes... Deux grandes statues envahissaient presque tout le versant d'une montagne et, un peu plus loin, on avait gravé sur la surface lisse d'une falaise d'étranges lettres angulaires de près de six pieds de haut.

Les intempéries avaient effacé les traits des statues et pour de moins bons yeux que les siens, les

inscriptions auraient pu passer inaperçues – de banals stigmates laissés sur la pierre par le vent et la pluie.

Les montagnes cédèrent bientôt la place aux dunes de Sable. Aujourd'hui à demi couvertes de mauvaises herbes et de buissons, ces collines, avant la Dislocation du Monde, formaient le rivage d'une grande mer.

Soudain, Perrin aperçut un homme au sommet d'une de ces buttes.

Trop loin pour qu'il soit possible de distinguer ses traits, ce grand gaillard aux cheveux noirs n'était sûrement pas un Trolloc ni un quelconque monstre. Vêtu d'une redingote bleue, un arc dans le dos, il était penché pour observer quelque chose sur le sol, derrière un buisson étique.

Perrin trouva quelque chose de familier au personnage. Le vent se levant, il capta son odeur – un parfum glacé, voilà la seule description qui lui vint à l'esprit. Glacé et pas vraiment humain...

Perrin s'avisa que son arc venait de se matérialiser entre ses mains, une flèche encochée. À sa ceinture, il sentit le poids de son carquois.

L'inconnu releva les yeux et aperçut Perrin. Après une infime hésitation, il détala comme un lapin.

L'apprenti forgeron sauta sur la butte, découvrit ce que regardait le fuyard et se lança aussitôt à sa poursuite, laissant derrière lui le cadavre à demi dépecé d'un loup.

Un loup mort dans le rêve du loup ? C'était impensable ! Qui pouvait tuer un loup ici ? Une créature maléfique...

Le fugitif, rapide comme l'éclair, avalait la distance par centaines de pas en une seule enjambée. Sortant des dunes, il traversa le bois de l'Ouest, passa devant des fermes isolées, continua dans une zone moins anarchique où les champs étaient géométriquement disposés et fila au-delà de Colline de la Garde.

Perrin trouva étrange de voir les maisons au toit de chaume du village sans qu'un filet de fumée sorte d'une cheminée. Il n'y avait pas âme qui vive dans les rues et toutes les fermes semblaient abandonnées.

Mais l'essentiel était de ne pas perdre de vue l'homme qui continuait à courir. S'accoutumant à cette étrange poursuite, Perrin ne fut pas surpris quand un bond lui suffit pour atterrir sur la rive sud de la rivière Taren, le suivant le propulsant au milieu de collines où ne poussait pas l'ombre d'un arbre ou d'un brin d'herbe.

Concentré sur sa proie, Perrin courut vers le nord-est, dépassant sans les voir des cours d'eau, des routes et des villages.

Le terrain devint soudain très plat, une herbe luxuriante poussant entre les rares bosquets et buissons. Ici, il n'y avait pas trace d'êtres humains, comme sur le versant de la montagne.

Dans le lointain, Perrin vit briller ce qu'il identifia très vite comme une tour de métal. L'inconnu l'atteignit en un éclair et disparut. Deux bonds suffirent au jeune homme pour arriver au pied de la structure métallique.

Deux cents pieds de haut, quarante de large, une surface brillante comme de l'acier. Peut-être une colonne plutôt qu'une tour. Longeant sa circonférence deux fois de suite, Perrin ne remarqua aucune ouverture – pas même une fissure, la paroi lisse ne portant d'ailleurs pas la moindre marque, comme s'il était impossible de la rayer.

Ici, l'odeur glacée et inhumaine était plus forte que jamais. L'homme, si c'en était un, était entré dans la tour, ça ne faisait aucun doute. Il ne restait plus qu'à trouver un moyen de le suivre.

— *Non !*

Un torrent d'émotions que l'esprit de Perrin avait traduit par un mot sans équivoque.

— *Non, arrête !*

Perrin se retourna à l'instant où un grand loup gris couturé de cicatrices, le pelage strié de blanc, atterrissait sur ses quatre pattes comme s'il venait de sauter du ciel. Une possibilité à ne pas écarter. Toute sa vie, Tire-d'Aile avait envié aux aigles leur aptitude à voler. Ici, il pouvait planer sur les courants avec eux.

Les yeux jaunes du loup se rivèrent dans ceux de son frère humain.

— Pourquoi devrais-je m'arrêter, Tire-d'Aile ? Il a tué un loup.

— *Les hommes tuent des loups et les loups tuent des hommes... Pourquoi es-tu furieux ainsi ?*

— Je ne sais pas... Peut-être parce que c'est arrivé ici. Je pensais qu'il était impossible de tuer un loup dans le rêve.

— *Tu poursuis Tueur, Jeune Taureau. Il est ici en chair et en os, et il peut ôter la vie.*

— En chair et en os ? Tu veux dire : pas seulement en esprit ? Comment est-ce possible ?

— *Je l'ignore... C'est un souvenir qui remonte à très longtemps, une réalité que nous pensions révolue. Mais les Créatures des Ténèbres marchent dans notre rêve, désormais. L'engeance du Croc du Cœur. La sécurité n'est plus qu'une illusion.*

— Eh bien, il est là-dedans, à présent.

Perrin étudia la tour de métal.

— Si je trouve comment il est entré, je mettrai un terme à ses méfaits.

— *Un louveteau idiot qui fourre le museau dans une fourmilière ! Cette tour est maléfique, tout le monde le sait. Tu veux combattre le mal sur son terrain ? Tueur peut prendre ta vie.*

Perrin réfléchit. Chaque fois que Tire-d'Aile évoquait la mort, une sensation d'inéluctabilité s'imposait à son esprit. Comme si...

— Tire-d'Aile, qu'advient-il d'un loup qui meurt dans le rêve ?

Le vieux loup ne répondit pas tout de suite.

— *Quand nous mourons ici, c'est pour l'éternité, Jeune Taureau. Je ne suis pas sûr qu'il en aille de même pour toi, mais c'est ce que je crois.*

— Un endroit dangereux, archer ! lança une voix féminine dans le dos de Perrin. La tour de Ghenjei n'est pas un lieu recommandé aux humains.

Perrin se retourna, son arc relevé, et ne lâcha pas sa flèche lorsqu'il vit la femme aux cheveux blonds nattés qui se tenait à quelques pas de lui. Sa coiffure rappelait celle des femmes de Deux-Rivières, mais sa tresse semblait plus sophistiquée. Sa tenue ne ressemblait à rien de connu. Une veste blanche courte et un pantalon très ample en tissu jaune très fin noué au niveau des chevilles au-dessus de bottines mates. La cape sombre qui complétait le tableau semblait dissimuler un objet aux reflets d'argent accroché à la ceinture de l'inconnue.

Quand elle bougea, les reflets disparurent.

— Tu as un œil d'aigle, archer. Je l'ai pensé la première fois que je t'ai vu.

Depuis quand l'épiait-elle ? Et comment avait-elle fait pour le surprendre ainsi ? Tire-d'Aile aurait dû l'avertir, non ? Couché dans les hautes herbes, le museau sur les pattes, le loup se contentait de regarder son ami.

Même s'il était certain de ne l'avoir jamais vue, la femme semblait familière à Perrin. Qui était-elle, pour se promener ainsi dans le rêve du loup ? Ou cela avait-il un rapport avec le

Tel'aran'rhiod de Moiraine ?

— Vous êtes une Aes Sedai ?

— Non, archer ! (La femme eut un petit rire.) Je suis venue t'avertir, malgré les édits. Quand on y entre, il est difficile de sortir de la tour, même dans le monde des hommes. Ici, c'est tout simplement impossible. Tu as le courage d'un porte-étendard – celui qu'on prétend difficile à distinguer de la stupidité.

Impossible de sortir ? Tueur était pourtant entré ? Pourquoi l'aurait-il fait, si ça revenait à se condamner à la prison à vie ?

— Tire-d'Aile dit lui aussi que c'est dangereux... La tour de Ghenjei ? Qu'est-ce que c'est ?

Les yeux ronds, la femme se tourna vers le loup, qui ne broncha pas et continua à regarder Perrin.

— Tu parles avec les loups ? Comme dans les anciennes légendes ? C'est pour ça que tu es là ? J'aurais dû m'en douter... La tour, archer ? C'est un portail qui donne sur le royaume des Aelfinn et des Eelfinn.

L'inconnue avait lâché ces noms comme si Perrin n'avait connu qu'eux. Devant sa perplexité, elle enchaîna :

— As-tu déjà joué au jeu appelé les Serpents et les Renards ?

— Oui, comme tous les enfants... Du moins, tous les enfants de Deux-Rivières. Mais ils l'abandonnent dès qu'ils sont assez grands pour comprendre qu'il est impossible de gagner.

— Sauf en violant les règles, dit la femme. « Courage pour fortifier, feu pour aveugler, musique pour étourdir et fer pour attacher. »

— C'est tiré du jeu... Mais je ne comprends pas. Quel rapport avec cette tour ?

— Ce sont les moyens de gagner contre les serpents et les renards. Le jeu est une réminiscence d'anciennes négociations. Il n'a aucune importance, tant qu'on reste loin des Aelfinn et des Eelfinn. Ils ne sont pas maléfiques à la manière des Ténèbres, mais ils pourraient l'être, tant ils sont différents de l'humanité. On ne peut pas se fier à eux, archer. Reste à l'écart de la tour de Ghenjei. Et si tu peux, évite le Monde des Rêves. De sombres créatures l'arpentent.

— Comme l'homme que je poursuivais ? Tueur ?

— Un nom qui lui va très bien... Tueur n'est pas vieux, archer, mais il est maléfique et très ancien.

La femme semblait s'appuyer sur un objet invisible. Peut-être celui qui émettait des reflets argentés.

— Je te dis bien des choses, semble-t-il. Et je ne comprends pas pourquoi je te parle. Sauf si... Bien sûr ! Serais-tu *ta'veren*, archer ?

— Qui êtes-vous ?

Cette femme paraissait en savoir long sur la tour et le rêve du loup.

Mais elle a été surprise que je puisse parler avec Tire-d'Aile.

— J'ai l'impression de vous avoir déjà rencontrée.

— Et moi, j'ai déjà violé trop d'édits, archer.

— Des édits ?

Une ombre atterrit sur le sol derrière Tire-d'Aile. Perrin se retourna, furieux de s'être encore laissé surprendre. Il ne vit rien, mais il était sûr d'avoir aperçu du coin de l'œil la silhouette d'un homme, la poignée d'une épée dépassant de derrière chacune de ses épaules. Et quelque chose, dans cette image, titillait sa mémoire.

— Il a raison, dit la femme dans le dos de Perrin, je ne devrais pas te parler.

Quand le jeune homme se retourna, l'inconnue s'était volatilisée. Il ne restait plus que la tour et la plaine qui s'étendait à l'infini.

Perrin regarda Tire-d'Aile, qui consentit enfin à relever la tête.

— Je m'étonne que tu ne sois pas attaqué par des tamias, marmonna le jeune homme. Qu'as-tu fait d'elle ?

— *Elle ? Une femme, ici ? Où ?*

Le loup se redressa et sonda les environs.

— Je lui parlais il y a un instant.

— *Tu marmonnais dans le vent, Jeune Taureau. Il n'y avait pas d'« elle » ici. Rien que toi et moi.*

Perrin se gratta la barbe, un signe d'énervement chez lui. Il n'avait pas rêvé, ni parlé tout seul.

— Décidément, il se passe de bien étranges choses, ici. Tire-d'Aile, elle est d'accord avec toi. Je ne dois pas entrer dans la tour.

— *Alors, elle est sage...*

Perrin capta du doute dans cette remarque. Le loup n'était toujours pas sûr qu'il y ait eu une femme avec eux.

— Je suis allé beaucoup plus loin que prévu..., souffla Perrin.

Il raconta à Tire-d'Aile l'attaque des Trollocs, dans les Chemins, puis celle des corbeaux et des deux faucons. Il devait trouver des loups à Deux-Rivières ou dans les montagnes, ajouta-t-il.

Quand il eut fini, Tire-d'Aile resta longtemps silencieux, sa queue en bataille parfaitement immobile.

— *Reste loin de chez toi, Jeune Taureau.*

L'image que l'esprit de Perrin traduisait par « chez toi » était celle du territoire d'une meute de loups.

— *Il n'y a pas de loups là où tu en cherches. Ceux qui n'ont pas fui sont morts. Tueur marche dans notre rêve.*

— Tire-d'Aile, je suis obligé de rentrer chez moi.

— *Sois prudent, Jeune Taureau. Le jour de la Dernière Chasse approche, et nous courrons côte à côte, lorsque l'heure aura sonné.*

— Oui, nous le ferons, souffla Perrin, le cœur serré.

Après sa mort, viendrait-il ici ? Rien n'était moins sûr, même s'il avait l'impression d'être déjà un loup.

— Il faut que je parte, Tire-d'Aile.

— *Que la chasse soit bonne, Jeune Taureau, et qu'il y ait beaucoup d'« elles » pour te donner des louveteaux.*

— Au revoir, Tire-d'Aile.

Quand Perrin ouvrit les yeux, les dernières braises du feu agonisaient. À la lisière du cercle de lumière, Gaul, assis sur les talons, sondait la nuit. Dans l'autre camp, Faile se préparait à prendre son tour de garde. À la lueur de la lune, les nuages qui entouraient les pics ressemblaient à des colliers de perles.

Perrin estima qu'il avait dormi deux heures.

— Je vais monter la garde, dit-il en s’extrayant de sa cape.

Gaul acquiesça et s’étendit là où il était.

— Gaul ? appela Perrin. (L’Aiel releva la tête.) Chez moi, ça risque d’être pire que prévu...

— C’est souvent comme ça... La vie est ainsi faite.

Gaul baissa la tête et s’endormit comme une masse.

Tueur ? Qui était-ce ? Quelle créature ?

Des monstres dans les Chemins, des corbeaux au cœur des montagnes de la Brume, et pour finir, un homme appelé Tueur sur le territoire de Deux-Rivières. Il ne pouvait pas s’agir de coïncidences, même si Perrin aurait donné cher pour que ce soit le cas.



Retour au pays



Alors qu'il avait fallu à Perrin six ou sept bonds dans le rêve du loup, la traversée du bois de l'Ouest, à cheval, dura trois interminables journées. Dans les dunes de Sable, les Aiels n'eurent aucun mal à suivre le rythme à pied, car les bêtes, épuisées par les montées et les descentes perpétuelles, n'avançaient vraiment pas vite.

Les blessures de Perrin le démangeaient terriblement, le signe indéniable qu'elles guérissaient. Le baume de Faile s'avérait efficace.

D'humeur maussade, les voyageurs, toujours en deux groupes, desserrèrent à peine les dents. Par bonheur, le cri d'un renard ou d'un faucon vint de temps en temps briser la monotonie. Et pas un corbeau ne se montra.

En plusieurs occasions, Perrin eut le sentiment que Faile allait venir chevaucher à côté de lui afin d'engager la conversation. Mais elle s'en abstint chaque fois et il s'en réjouit. S'il aurait aimé lui parler, cela risquait de conduire à une réconciliation, et le jeune homme s'en voulait beaucoup d'en avoir tellement envie. Elle avait trompé Loial, puis elle s'était jouée de lui. Sa présence allait rendre tout plus difficile et plus déchirant. Pourtant, il brûlait d'envie de l'embrasser. En même temps, il rêvait de l'entendre dire qu'elle partait parce qu'elle en avait soupé de lui. Pourquoi était-elle si entêtée ?

Les trois femmes faisaient bande à part, les Aielles flanquant Hironnelle quand l'une ou l'autre ne partait pas en avant en éclaireuse. Parfois, elles murmuraient entre elles, gloussaient un peu et évitaient ensuite de poser les yeux sur Perrin. Une manière de l'ostraciser si parlante qu'elles auraient tout aussi bien pu lui jeter des pierres.

Sur la demande du jeune homme, Loial faisait toujours partie du groupe Faile, même si cette situation le rendait malade. Souvent, ses oreilles frémissaient d'indignation comme s'il regrettait d'avoir un jour eu l'idée de frayer avec des humains.

Gaul, en revanche, semblait trouver tout ça amusant. Chaque fois que Perrin le regardait, il affichait un discret petit sourire.

Pétri d'inquiétude, Perrin gardait son arc bandé en travers de sa selle, juste au cas où. Tueur rôdait-il sur le territoire dans le seul rêve du loup, ou également dans le monde réel ? La seconde possibilité semblait hélas plus probable, et l'apprenti forgeron le soupçonnait d'avoir abattu le faucon sans raison. Une complication dont il se serait bien passé, ayant déjà sur les bras les Fils de la

Lumière.

Sa famille vivait dans une grande ferme à plus d'une demi-journée de cheval au-delà de Champ d'Emond – pratiquement dans le bois de l'Eau. Son père, sa mère, ses deux sœurs et le petit dernier. À neuf ans, Paetram devait plus que jamais détester qu'on l'appelle le « bébé ». Deselle, âgée de douze ans, était sûrement toujours rondelette et Adora, seize ans, devait se préparer à natter ses cheveux. Il y avait aussi oncle Eward, le frère de son père, tante Magde – tous les deux enveloppés et se ressemblant presque comme deux gouttes d'eau – et leurs enfants. Sans oublier tante Neain, qui allait tous les matins sur la tombe d'oncle Carlin, ses enfants et la grand-tante Ealsin, une vieille fille au nez crochu et à l'œil d'aigle quand il s'agissait de découvrir ce que faisaient les autres à des lieues à la ronde.

Placé en apprentissage chez maître Luhhan, Perrin voyait tout ce petit monde les jours de fête. Sinon, la distance était dissuasive, d'autant plus lorsqu'il y avait toujours du travail en souffrance. Mais si les Fils de la Lumière traquaient les Aybara, ils n'auraient aucun mal à les trouver. Et c'était ça, la responsabilité de Perrin, pas le nommé Tueur. Sur sa liste de priorités, protéger sa famille et Faile figurait à la première place. Ensuite venaient le village et les loups. Puis Tueur, très loin derrière. Après tout, un homme ne pouvait pas tout faire.

Dans le bois de l'Eau, le sol rocheux laissait fort peu de place à la végétation. On y trouvait donc très peu de fermes, et par conséquent, pas beaucoup de pistes. Enfant, Perrin avait souvent erré dans ces bois, seul ou avec Mat et Rand, chassant à la fronde ou à l'arc, posant des collets ou se baladant pour le simple plaisir de découvrir de nouveaux paysages. Dans les branches des arbres, des écureuils à large queue babillaient inlassablement. Des merles noirs les imitaient et des cailles à dos bleu s'envolaient des buissons sur le passage des voyageurs.

Les signes que Perrin rentrait pour de bon chez lui. Ici, l'odeur de la poussière soulevée par les sabots des chevaux n'était à nulle autre pareille !

Au lieu de filer tout droit sur Champ d'Emond, Perrin préféra bifurquer vers le nord à travers la forêt jusqu'à ce que la double colonne de voyageurs croise la piste rudimentaire appelée la route de la Carrière. Un nom dont nul n'aurait pu expliquer l'origine, d'autant plus qu'il s'agissait, en guise de route, d'une bande de terrain envahie par les mauvaises herbes qu'on ne remarquait pas vraiment, malgré l'absence d'arbres, sauf si on repérait les ornières laissées par des générations de chariots et de charrettes. De-ci de-là, quelques antiques pavés témoignaient d'une grandeur passée – une époque où cette route conduisait d'une carrière à Manetheren, probablement.

La ferme que Perrin cherchait se trouvait non loin de la route, derrière plusieurs rangées de pommiers et de poiriers aux branches lestées de fruits. Avant de voir le bâtiment, le jeune homme sentit une odeur de brûlé. Assez ancienne, mais même une année entière ne suffisait pas à dissiper les odeurs de ce genre.

Tirant sur les rênes de Trotteur, Perrin resta un moment à la lisière des arbres avant de se forcer à entrer dans ce qui était jadis la ferme des al'Thor. Des bâtiments, il ne restait plus que la bergerie, sa porte ouverte ne tenant plus que par un seul gond. Encore debout, la cheminée noire de suie de la ferme elle-même projetait une ombre sinistre sur la charpente carbonisée. La grange et le séchoir à tabac n'étaient plus que des cendres.

Livrés aux mauvaises herbes, le potager et le champ de tabac n'étaient presque plus reconnaissables. Dans le jardin, tout avait fané, à part les pivoines et le lierre.

Perrin ne songea même pas à encocher une flèche. Comme en témoignait le bois carbonisé gonflé

d'eau de pluie, les incendies remontaient à des semaines. Et pour pousser ainsi, le lierre sauvage avait besoin de près d'un mois. Ne se laissant arrêter par aucun obstacle, le végétal s'était même enroulé autour de la charrue et de la herse abandonnées non loin du champ. Sous les feuilles oblongues presque blanches, on apercevait de la rouille.

Les Aiels inspectèrent pourtant soigneusement le site, retournant la terre et les cendres du bout de leurs lances. Quand elle sortit de la ferme en ruine, Bain regarda Perrin et fit « non » de la tête. Au moins, Tam al'Thor n'était pas mort dans les flammes.

Ils savent, Rand ! Tu aurais dû venir...

Perrin dut se retenir pour ne pas lancer Trotteur au galop et ne plus l'arrêter jusqu'à ce qu'il ait atteint la ferme des Aybara. Une idée idiote, de toute façon, car le cheval serait tombé raide mort bien longtemps avant d'avoir atteint sa destination.

Ce carnage pouvait être l'œuvre des Trollocs. Dans ce cas, ses proches travaillaient peut-être toujours à la ferme, en parfaite sécurité.

Perrin inspira à fond, mais l'odeur de brûlé voilait toutes les autres.

Gaul vint se camper à côté du jeune homme.

— Les pillards sont partis depuis longtemps, dit-il. Ils ont tué une moitié des moutons et éparpillé les autres. Quelqu'un est venu plus tard rassembler les bêtes pour les conduire vers le nord. Deux hommes, je dirais... Mais les empreintes sont trop anciennes pour que j'en sois sûr.

— Un indice sur l'identité des pillards ?

Gaul secoua la tête.

Ainsi, c'étaient peut-être bien les Trollocs... Jugeant étrange d'espérer une chose pareille, Perrin se trouva en outre parfaitement stupide. Les Capes Blanches connaissaient son nom et celui de Rand, semblait-il...

Les Fils connaissent mon nom...

Après un dernier regard à la ferme des al'Thor, Perrin talonna Trotteur.

Loial avait mis pied à terre près des arbres fruitiers. Même ainsi, sa tête arrivait toujours au niveau des branches. Faile dirigea sa jument vers Perrin, le dévisageant avec une rare intensité.

— C'est... Tu connais les gens qui vivaient ici ?

— Rand et son père.

— Oh !... J'ai cru que... (Le soulagement, dans la voix de la jeune femme, en dit plus long qu'un discours.) Ta famille vit près d'ici ?

— Non, répondit sèchement Perrin.

Faile eut un mouvement de recul, comme s'il l'avait giflée. Mais elle continua à le regarder en silence. Que fallait-il donc inventer pour qu'elle s'en aille enfin ? Beaucoup plus que le jeune homme était disposé à faire, sinon, il serait déjà passé à l'action.

Le soleil tutoyant la cime des arbres, les ombres s'allongèrent démesurément. Faisant voler Trotteur, Perrin tourna le dos à Faile.

— Gaul, nous allons camper très près de notre destination, cette nuit. Et je veux partir dès l'aube, demain matin.

Perrin jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Très droite sur sa selle, Faile était en train de rejoindre Loial.

— À Champ d'Emond, ils sauront...

... Où sont les Capes Blanches... Comme ça, je pourrais me rendre avant qu'on fasse du mal à

ma famille.

Si les siens étaient encore en vie. Et si la ferme où il avait grandi tenait encore debout. Vraiment, il devait arriver à temps pour empêcher une pareille horreur.

— ... Ils sauront où en sont les choses, acheva Perrin pour l'Aiel.

— Dès l'aube, donc... (Gaul hésita.) Tu ne la feras pas partir, Perrin. Cette femme est presque une *Far Dareis Mai*. Quand une Promise t'aime, pas moyen de lui échapper, même en courant très vite.

— Tu veux bien me laisser m'occuper de ça ? (Conscient d'avoir été brusque, Perrin se corrigea, car ce n'était pas Gaul qu'il voulait voir partir.) Dès l'aube, oui. Quand Faile dormira encore.

Cette nuit-là, les deux camps, dressés près des pommiers, furent d'une tranquillité... pesante. En plusieurs occasions, l'une ou l'autre des Aielles se leva pour jeter un coup d'œil en direction du feu de camp de Perrin et de Gaul, mais il n'y eut aucun bruit, à part des ululements de hibou et les habituels raclements de sabots des chevaux.

Perrin ne put pas dormir. Ce fut donc une heure *avant* l'aube, la pleine lune commençant à se coucher, qu'il s'éclipsa en compagnie de Gaul, les bottes souples de l'Aiel faisant encore moins de bruit que les sabots enveloppés de tissu des chevaux.

Bain – ou peut-être Chiad – les vit partir, mais elle ne réveilla pas Faile, une réaction dont Perrin lui fut reconnaissant.

Le soleil était déjà assez haut dans le ciel lorsque les deux voyageurs sortirent du bois de l'Ouest, un peu au-dessus du village, et s'engagèrent sur des pistes pour chariots et des sentiers le plus souvent bordés de haies ou de murets de pierre. À cette heure où les maîtresses de maison cuisaient le pain, un filet de fumée sortait de la cheminée de toutes les demeures. Tandis que les hommes travaillaient déjà dans les champs de tabac ou de céréales, les jeunes garçons jouaient les bergers avec leur troupeau de moutons au museau noir.

Quelques personnes s'avisèrent du passage des voyageurs. Incitant Trotteur à ne pas ralentir, Perrin espéra que ces villageois étaient trop loin pour le reconnaître ou pour s'étonner de l'étrange tenue de Gaul et de ses lances encore plus bizarres.

Certain que les rues de Champ d'Emond grouilleraient de monde, l'apprenti forgeron contourna le village par l'est, passant le plus loin possible des maisons au toit de chaume agglutinées autour de la place Verte – là où une source jaillissait d'un rocher avec assez de force pour assommer un homme, donnant naissance à la Cascade à Vin.

Les dégâts dont Perrin gardait le souvenir vivace – des maisons brûlées et des toits roussis, à la suite de l'attaque des Trollocs – n'étaient plus visibles nulle part. À croire qu'il n'y avait jamais eu de raid contre le village – et Perrin pria pour que Champ d'Emond n'ait plus jamais à revivre un tel drame.

L'*Auberge de la Cascade à Vin* se dressait à la lisière orientale de la place Verte, entre le pont aux Chariots, qui enjambait la rivière, et d'antiques fondations de pierre au milieu desquelles trônait un chêne vénérable. Sous ses branches étaient disposées des tables où les villageois, les après-midi de repos, venaient s'installer pour regarder les diverses joutes amicales. À cette heure matinale, ces tables étaient bien entendu désertes...

Au-delà de l'auberge, il n'y avait que quelques maisons clairsemées. L'établissement tenu par le père d'Egwene, aubergiste et bourgmestre de Champ d'Emond, était doté d'un rez-de-chaussée en pierre – un matériau récupéré dans la rivière – et d'un étage aux murs blanchis à la chaux. Hérissé de

cheminées, le toit de *La Cascade à Vin* était le seul, à des lieues à la ronde, qui fût en tuile rouge et non en chaume.

Perrin attacha Trotteur et le cheval de bât à un poteau, près de la porte de la cuisine, et observa les écuries au toit de chaume. Des hommes travaillaient à l'intérieur. Sans doute Hu et Tad, les employés de maître al'Vere, occupés à nettoyer les stalles où leur patron gardait les puissants chevaux dhurriens qu'il louait aux fermiers pour les travaux difficiles ou demandant beaucoup de force.

Des bruits montaient également de derrière l'auberge – des éclats de voix sur la place Verte, des cris d'oie, le vacarme des roues d'un chariot...

Perrin ne déchargea pas ses chevaux, car il n'avait pas l'intention de s'attarder. Faisant signe à Gaul de le suivre, il entra dans l'auberge, son arc à la main, avant qu'un des garçons d'écurie ait l'idée de sortir prendre un peu l'air et le reconnaisse.

La cuisine était vide, ses deux fours éteints et une seule cheminée active. Une bonne odeur de cuisson planait pourtant dans l'air. Du pain et du pain d'épice... En règle générale, l'auberge ne croulait pas sous les clients, sauf quand les marchands de Baerlon venaient acheter de la laine ou du tabac. À cela, on pouvait ajouter un colporteur de temps en temps, lorsque la neige ne rendait pas les routes impraticables. Bien entendu, les villageois passaient régulièrement boire une chope ou manger un morceau, mais pas à cette heure où ils étaient tous au travail.

Estimant qu'il devait quand même y avoir quelqu'un, Perrin remonta sur la pointe des pieds le couloir qui conduisait de la cuisine à la salle commune. Entrebâillant la porte, il jeta un coup d'œil à la vaste pièce carrée qu'il connaissait par cœur, avec sa grande cheminée (en pierre de la rivière également) sur le manteau de laquelle trônaient le pot à tabac poli de maître al'Vere et une horloge à laquelle il tenait comme à la prune de ses yeux.

Bizarrement, tout ce décor parut plus petit qu'avant à Perrin, y compris les fauteuils à haut dossier, devant la cheminée, qui servaient de sièges aux notables lors des réunions du Conseil. Les livres de Brandelwyn al'Vere étaient rangés sur une étagère qui faisait face à la cheminée. En un temps pas si lointain, Perrin était incapable d'imaginer qu'on puisse trouver davantage de livres au même endroit... Des tonneaux de bière et de vin s'alignaient le long des autres murs. Griffure, le chat roux de l'auberge, dormait comme d'habitude sur l'une de ces barriques.

La salle commune était vide, à l'exception de Bran al'Vere et de sa femme Marin. Vêtue d'un long tablier blanc, la mère d'Egwene s'acharnait à faire briller l'argenterie et les étains de l'établissement.

Costaud, grisonnant et ventru, Bran était tout l'opposé de sa femme d'une minceur de liane. Sa natte striée de gris tirée derrière une épaule, Marin n'avait pas changé : une femme maternelle qui embaumait le pain frais et la rose.

Dans le souvenir de Perrin, les al'Vere étaient des gens ouverts et joviaux. Là, ils semblaient sinistres et le bourgmestre affichait une expression contrariée qui n'avait sûrement rien à voir avec la coupe d'argent qu'il polissait sans grande conviction.

— Maître et maîtresse al'Vere, dit Perrin en poussant la porte, c'est moi.

Les deux époux se levèrent d'un bond, renversèrent leur chaise et réveillèrent en sursaut l'infortuné Griffure. Marin porta les mains à sa bouche, l'air aussi ébahie que son mari de voir Perrin en compagnie d'un étrange guerrier. Mal à l'aise, le jeune homme fit nerveusement passer son arc d'une main à l'autre. Et son inquiétude ne s'apaisa pas quand il vit Bran foncer vers la fenêtre – pour

quelqu'un de sa corpulence, il se déplaçait à une vitesse surprenante – écarter le fin rideau d'été et jeter un coup d'œil dehors comme s'il redoutait de découvrir une horde d'Aiels.

— Perrin ? souffla Marin. C'est vraiment toi ? Avec cette barbe, j'ai failli ne pas te reconnaître. Ta joue ! Tu es blessé... Egwene est-elle avec toi ?

Perrin toucha la cicatrice quasiment guérie, sur sa joue. Quel crétin il était de ne pas s'être rendu un peu plus présentable. Au moins, il aurait pu penser à laisser son arc et sa hache dans la cuisine. Sa nouvelle apparence pouvait effrayer des braves gens, il aurait dû en avoir conscience.

— Non, ma blessure n'a aucun lien avec Egwene. Elle est en sécurité.

Si elle était déjà en route pour Tar Valon, elle était encore moins en danger qu'à Tear avec Rand. Dans tous les cas, elle ne risquait pas grand-chose. Mais la mère de la jeune femme avait sûrement besoin de nouvelles un peu moins vagues.

— Maîtresse al'Vere, Egwene suit une formation pour devenir une Aes Sedai. Nynaeve aussi.

— Je sais, dit Marin en tapotant la poche de son tablier. J'ai reçu trois lettres d'elle en provenance de Tar Valon. D'après ce qu'elle écrit, il aurait dû y en avoir plus, et au moins une de Nynaeve. Mais trois, c'est déjà pas mal. Egwene évoque sa formation, qui me semble très pénible.

— Elle l'a choisie librement, maîtresse al'Vere.

Trois lettres ? La culpabilité étreignit le cœur de Perrin. Lui, il n'avait écrit à personne depuis les petits mots laissés à ses parents et à maître Luhhan, cette terrible nuit où Moiraine l'avait arraché à Champ d'Emond. Pas une seule ligne !

— Oui, elle a choisi, dit Marin, même si ce n'est pas l'avenir dont je rêvais pour elle. Mais c'est un sujet dont je ne peux pas parler avec grand monde, pas vrai ? Elle raconte qu'elle s'est fait des amies. De braves filles, on dirait... Elayne et Min. Tu les connais ?

— Je les ai rencontrées, oui... Et ce sont effectivement de braves filles.

Qu'avait exactement révélé Egwene dans ses lettres ? Pas grand-chose, probablement. Que maîtresse al'Vere s'imagine ce qui lui chante, pourquoi l'aurait-il inquiétée en lui racontant des choses sur lesquelles elle n'avait aucune influence ? De toute façon, c'était du passé. Désormais, Egwene n'avait plus rien à redouter.

Se rappelant que Gaul était là, Perrin se hâta de faire les présentations. Bran cilla quand le jeune homme parla d'un Aiel et il jeta un regard noir aux lances et au voile pour l'heure abaissé du guerrier.

— Bienvenue à Champ d'Emond, maître Gaul, dit Marin avec sa chaleur habituelle, et dans notre auberge.

— Puissiez-vous ne jamais manquer d'eau et d'ombre, Maîtresse du Toit, dit Gaul en s'inclinant. Je demande l'autorisation de défendre votre demeure et votre fief.

Marin hésita à peine, comme si elle savait que répondre à cette formule rituelle.

— Une offre généreuse, mais vous devez me laisser décider du moment où elle me sera utile.

— Qu'il en soit ainsi, Maîtresse du Toit. Votre honneur est le mien.

Gaul sortit de sous sa veste une petite salière en or – une coupe miniature en équilibre sur le dos d'un lion astucieusement représenté – et la tendit à Marin.

— Veuillez accepter ce modeste présent pour votre demeure.

Maîtresse al'Vere parvint à dissimuler sa surprise et s'inclina courtoisement. Sur tout le territoire, Perrin doutait qu'on puisse trouver un objet si raffiné, et surtout en or. À Deux-Rivières, les pièces d'or étaient rarissimes, alors, les ornements ! Et avec un peu de chance, Marin ne saurait

jamais que sa salière faisait partie du butin pris dans la Pierre de Tear. En tout cas, Perrin aurait parié que c'était de là qu'elle venait.

— Mon garçon, fit Bran, je devrais sans doute dire « bienvenue chez toi », mais pourquoi es-tu de retour ?

— J'ai entendu parler des Capes Blanches, maître, répondit Perrin.

Le bourgmestre et son épouse échangèrent des regards inquiets.

— Pourquoi es-tu de retour ? répéta Bran. Tu ne pourras rien empêcher, mon garçon, ni modifier quoi que ce soit. Il vaudrait mieux que tu files. Si tu n'as pas de cheval, je t'en offrirai un. Si tu en possèdes un, cours le rejoindre, saute en selle et galope vers le nord. Je pensais que les Fils de la Lumière surveillaient Bac-sur-Taren. C'est eux qui t'ont fait ça, sur la joue ?

— Non, c'est...

— Aucune importance ! Si tu les as évités en venant, tu les éviteras en partant. Leur camp est à Colline de la Garde, mais leurs patrouilles vont partout. Fiche le camp, mon garçon !

— Ne traîne pas, Perrin, renchérit Marin sur le ton doux mais ferme qui incitait en général les gens à faire ce qu'elle voulait. Tu n'as pas de temps à perdre, même pas une heure. Je te ferai un petit paquet... Du pain, du fromage, du jambon, du bœuf séché et des condiments. Perrin, il faut que tu partes !

— C'est impossible. Vous savez qu'ils me cherchent, sinon, vous ne m'inciteriez pas à filer.

Les époux al'Vere n'avaient rien dit sur ses yeux, ne demandant même pas s'il était malade. Marin n'avait même pas été surprise. Ils savaient...

— En me rendant, je peux modifier les choses. Protéger ma famille de...

Perrin sursauta quand la porte d'entrée s'ouvrit pour laisser passer Faile, Bain et Chiad sur les talons.

Bran se passa une main dans les cheveux. Même s'il faisait le lien entre la tenue des deux femmes et celle de Gaul, l'idée qu'ils puissent exister des *guerrières* le dépassait un peu. Cela dit, il semblait surtout irrité qu'on s'introduise ainsi chez lui.

Assis sur son tonneau, Griffure regardait avec méfiance cette sarabande d'étrangers. Perrin se demanda s'il le rangeait dans cette catégorie, désormais. Il aurait aussi bien aimé savoir comment les trois femmes l'avaient trouvé, et où était passé Loial.

Toutes les diversions étaient bonnes pour lui épargner une confrontation pourtant inévitable avec Faile.

La jeune femme ne lui laissa aucun répit. Se campant devant lui, les poings sur les hanches, elle réussit à paraître bien plus grande que nature – un truc très féminin, mais qui marchait à tous les coups.

— Te rendre ? rugit-elle. Te rendre ? C'était ton plan depuis le début ? Dis-moi que non, je t'en supplie ! Espèce de crétin congénital ! Ton cerveau a fini par fondre, Perrin Aybara. Jusque-là, c'était un pois chiche, mais il ne fait même plus la taille d'une lentille ! Si les Fils de la Lumière te poursuivent, ils te pendront dès que tu te seras rendu. Pour commencer, pourquoi en ont-ils après toi ?

— Parce que j'ai tué des Capes Blanches, Faile...

Les yeux rivés sur sa compagne, Perrin ignora le cri de maîtresse al'Vere.

— La nuit de notre rencontre, et deux autres avant ça... Ils savent pour ces deux-là et pensent que je suis un Suppôt des Ténèbres.

Faile aurait fini par le découvrir, de toute façon. S'ils avaient été seuls, il lui aurait expliqué

pourquoi de tels soupçons pesaient sur lui. Deux Fils de la Lumière au moins, Geofram Bornhald et Jaret Byar, se doutaient que son lien avec les loups n'était pas... naturel. Ils n'en savaient guère plus, mais ça leur suffisait. Un homme qui frayait avec les loups devait être un Suppôt des Ténèbres...

Un de ces deux Fils était peut-être ici avec les Capes Blanches.

— Ils refusent d'en démordre, Faile. Pour eux, je suis un Suppôt des Ténèbres.

— Tu ne l'es pas plus que moi..., marmonna la jeune femme. Ou que le soleil...

— Ça ne change rien, Faile... Je dois faire ce qui s'impose.

— Espèce de bœuf décérébré ! Tu ne dois rien faire de tel, imbécile heureux ! Si tu essaies, je te pendrai de mes propres mains.

— Perrin, intervint Marin, aurais-tu l'obligeance de me présenter la jeune femme qui professe une si haute opinion de toi ?

Rouge comme une pivoine, Faile s'avisa qu'elle avait ignoré maître et maîtresse al'Vere. S'inclinant d'abondance, elle se lança dans des excuses sophistiquées et fleuries. Comme Gaul, Bain et Chiad demandèrent la permission de défendre la demeure de Marin, puis elles lui firent chacune un cadeau. Une petite coupe en or gravée de feuilles et un gros moulin à poivre surmonté par une créature mi-cheval mi-poisson du plus bel effet.

Bran se passa de nouveau la main dans les cheveux et marmonna entre ses dents. Perrin capta plusieurs occurrences du mot « Aiel », toujours avec une bonne dose d'incrédulité. Le bourgmestre continua aussi à regarder par la fenêtre. Pas parce qu'il redoutait une invasion d'Aiels, puisqu'il avait été surpris d'apprendre que Gaul en était un.

S'inquiétait-il plutôt au sujet des Capes Blanches ?

Quoi qu'il en soit, Marin prit les choses en main. Traitant Faile, Bain et Chiad comme des voyageuses ordinaires, elle souligna à quel point elles devaient être fatiguées, complimenta Faile sur sa robe d'équitation – en soie bleu marine, en ce jour – et répétant aux Aielles qu'elle admirait la couleur de leurs cheveux et leur éclat.

Perrin aurait juré que les deux guerrières – au moins ! – ignoraient totalement comment se comporter avec l'aubergiste. Mais la femme de Bran, avec sa légendaire fermeté maternelle, réussit à convaincre ses hôtes de s'installer à une table et de faire un brin de toilette avec des serviettes humides tout en se délectant d'une infusion directement venue de la bouilloire à rayures rouges que Perrin n'avait pas oubliée.

Voir de féroces aventurières – le jeune homme rangeait sans hésitation Faile dans cette catégorie – tomber dans le panneau et minauser que tout était parfait (mais pouvaient-elles aider d'une façon ou d'une autre la brave femme ?) aurait pu être amusant si la brave femme en question, après avoir réduit à néant la résistance des éléments féminins du groupe, ne s'était pas aussitôt attaquée à ses éléments masculins. Contraints de s'asseoir à la même table que leurs compagnes, Perrin et Gaul durent se débarbouiller avant d'avoir droit à une tasse d'infusion. Les Aiels ayant un sens de l'humour bien à eux, Gaul garda un petit sourire sur les lèvres tout au long de cette épreuve.

Bizarrement, Marin ne posa jamais les yeux sur l'arc et la hache de Perrin, et elle ignorea tout aussi superbement les armes des Aiels. À Deux-Rivières, les gens n'étaient presque jamais armés, et quand ça arrivait, Marin exigeait qu'ils laissent leur « quincaille » dehors avant de s'asseoir chez elle. C'était la première fois que Perrin la voyait déroger à cette règle.

Une autre surprise attendait le jeune homme. Sans un mot, Bran posa devant lui une coupe d'alcool de pomme. Pas une espèce de dé à coudre, comme les hommes en commandaient d'habitude

à l'auberge – juste de quoi se remplir une dent creuse – mais une coupe d'argent à moitié pleine. Avant son départ, Perrin avait tout juste droit à du cidre – quand ce n'était pas du lait ! – voire à du vin généreusement coupé d'eau. Un demi-gobelet avec un repas, et un entier les jours de fête. Être tenu pour un adulte était gratifiant, certes, mais le jeune homme s'abstint pourtant de boire. Habitué au vin, désormais, il ne buvait rien de plus fort, sauf circonstances exceptionnelles.

Bran s'assit à côté de sa femme, en face de l'ancien apprenti forgeron.

— Perrin, personne de sensé ne croit que tu es un Suppôt des Ténèbres. Tu n'as aucune raison de te laisser pendre par les Capes Blanches.

Faile approuva du chef avec une grande énergie, mais Perrin ne tint pas compte de sa réaction.

— Je ne changerai pas d'avis, maître al'Vere. Les Fils de la Lumière me cherchent. S'ils ne me trouvent pas, ils s'en prendront au premier Aybara qui leur tombera sous la main. Ces gens n'ont pas besoin de grand-chose pour condamner les autres. Avec eux, être innocent n'est pas une protection.

— Nous le savons..., souffla maîtresse al'Vere.

Bran baissa les yeux sur ses mains qui reposaient à plat sur la table.

— Perrin, ta famille n'est plus là...

— Plus là ? Vous voulez dire que la ferme a déjà brûlé ? (Le jeune homme prit la coupe d'argent et la serra à s'en faire blanchir les jointures.) Moi qui croyais être arrivé à temps... Mais j'ai été trop optimiste. Les nouvelles ont dû mettre trop longtemps à m'arriver. Qui sait, je pourrais peut-être aider papa et oncle Eward à tout reconstruire ? Où se sont-ils tous réfugiés ? Il faut que je leur parle très vite.

Bran se décomposa et Marin lui tapota gentiment l'épaule – mais sans cesser de regarder Perrin avec une tendresse mélancolique des plus étranges.

— Ils sont tous morts, mon garçon, dit très vite Bran.

— Morts ? Non ! C'est impossible...

Sentant un liquide couler sur sa main, Perrin baissa les yeux sur la coupe d'argent qu'il venait de broyer entre ses doigts.

— Désolé, je ne voulais pas...

Il tenta de redonner sa forme d'origine à la coupe. En vain, bien entendu. Comme si elle était en sucre, il la posa alors au milieu de la table.

— Je la remplacerai... Je peux...

S'essuyant la main droite sur le devant de sa veste, Perrin découvrit que la gauche caressait la hache glissée dans sa ceinture. Pourquoi les autres le regardaient-ils si bizarrement ?

— Vous êtes sûr, maître al'Vere ? Adora et Deselle ? Paet ? Maman ?

— Tous... Tes tantes, tes oncles et tes cousins aussi. Il n'y a eu aucun survivant. J'ai aidé à les inhumer, mon garçon... Ils reposent sur la butte couverte de pommiers – tu vois laquelle je veux dire ?

Perrin porta son pouce à ses lèvres. Quel imbécile il fallait être pour se couper avec sa propre hache !

— Maman adore les pommiers en fleur... Les Capes Blanches... Mais pourquoi avoir... ? Bon sang ! Paet avait neuf ans ! Et les filles...

Perrin s'étonna du ton monocorde de sa voix. En un moment pareil, elle aurait dû vibrer d'émotion, non ?

— Les Trollocs sont coupables, dit maîtresse al'Vere. Ils sont revenus, Perrin. Pas pour attaquer

le village, comme au moment de ton départ... Mais ils rôdent sur le territoire... Les gens ont abandonné presque toutes les fermes trop isolées. Et personne ne sort plus la nuit, même près du village. C'est pareil à Colline de la Garde et à Promenade de Deven – et peut-être aussi à Bac-sur-Taren. Même si ce ne sont pas des anges, les Fils de la Lumière restent notre seule protection. Ils ont sauvé deux familles de ma connaissance attaquées par les Trollocs...

— Je voulais... J'espérais...

Perrin ne parvint pas à se souvenir de ce qu'il avait voulu. Quelque chose qui avait un rapport avec les Trollocs, semblait-il. Les Capes Blanches protégeant Deux-Rivières ? Il y aurait presque eu de quoi rire...

— Et la ferme de Tam ? Les Trollocs aussi ?

Marin voulut répondre, mais Bran la devança.

— Il mérite d'entendre la vérité, mon épouse. C'étaient les Capes Blanches, mon garçon. Comme pour la maison des Cauthon.

— La famille de Mat, le père de Rand, mes proches...

Bizarrement, Perrin parlait du ton qu'il aurait pris pour évoquer la pluie ou le beau temps.

— Tous morts eux aussi ?

— Non... Abell et Tam se cachent quelque part dans le bois de l'Ouest. Quant à la mère de Mat et à ses sœurs... Eh bien, elles ont également survécu.

— Elles se cachent aussi ?

— À quoi bon s'étendre sur ces détails ? coupa Marin. Bran, apporte à ce garçon une autre coupe d'alcool. Et celle-là, tu vas la boire, Perrin ! (Maître al'Vere ne bougea pas et sa femme, bien que mécontente, n'insista pas.) Je te proposerais bien une chambre, mais c'est trop dangereux. Si certains villageois découvrent que tu es ici, ils courront prévenir le seigneur Bornhald. Eward Congar et Hari Coplin se coupent en quatre pour les Fils de la Lumière, prêts à tout pour leur plaire, y compris aux pires délations. Cenn Buie ne se comporte guère mieux qu'eux. Et si Daise ne l'arrêtait pas, Wit Congar aurait également tout du dénonciateur en série. Daise est la Sage-Dame du village, désormais. Il vaut mieux que tu partes, Perrin. Crois-moi, c'est préférable pour tout le monde.

Perrin secoua la tête comme s'il venait de recevoir une paire de gifles. Daise Congar Sage-Dame ? Une femme plus dangereuse et aussi peu sensée qu'un taureau ? Les Capes Blanches combattant pour défendre Champ d'Emond ? Hari, Eward et Wil prêts à toutes les trahisons ? Les Congar et les Coplin étaient capables de tout, certes, mais le vieux Cenn Buie, lui, faisait partie du Conseil...

Le seigneur Bornhald ? Ainsi, Geofram Bornhald était bien présent...

Perrin s'avisa que Faile le regardait, les yeux humides. Pourquoi était-elle ainsi au bord des larmes ?

— Brandelwyn al'Vere, dit Gaul, ce n'est pas tout, je le lis sur votre visage.

— C'est vrai, concéda Bran. (Sa femme lui fit « non » de la tête, mais il n'en tint pas compte.) Marin, il mérite d'entendre la vérité. Toute la vérité !

Maîtresse al'Vere capitula avec un soupir. Femme de tête, elle se montrait souvent obstinée, sauf quand son mari affichait une telle détermination, les sourcils arqués comme le soc d'une charrue.

— Quelle vérité ? demanda Perrin.

Sa mère aimait les pommiers en fleur... C'était vrai, non ?

— Pour commencer, Padan Fain est avec les Capes Blanches. Il se fait appeler Ordeith et ne

répondrait pas à son vrai nom, mais c'est lui, ça ne fait aucun doute.

— C'est un Suppôt des Ténèbres..., dit distraitemment Perrin.

Au printemps, Adora et Deselle piquaient toujours des fleurs de pommier dans leurs cheveux.

— Il l'a reconnu lui-même. C'est lui qui a fait venir les Trollocs, lors de la Nuit de l'Hiver.

Paet s'amusait comme un fou quand il grimpait aux pommiers. Si on ne le surveillait pas du coin de l'œil, il aimait bombarder les gens de pommes.

— Un Suppôt, oui, répéta Bran. C'est là que ça devient intéressant. Fain a une certaine autorité sur les Capes Blanches. La première fois que nous avons entendu dire que les Fils étaient là, ce fut après l'incendie de la ferme al'Thor. Fain dirigeait les Fils qui ont fait ça. Tam a planté une flèche dans quatre ou cinq de ces types avant de filer dans le bois. Il est arrivé à temps chez les Cauthon pour empêcher l'arrestation d'Abell. Mais Natti et les filles n'ont pas eu cette chance. Haral et Alsbet Luhhan ont connu le même sort qu'elles. Fain aurait bien fait pendre tout ce joli monde, mais le seigneur Bornhald ne l'a pas laissé faire. Cela dit, il n'a pas libéré non plus nos amis. Pour ce que j'en sais, on ne leur a pas fait de mal, mais ils sont prisonniers à Colline de la Garde, dans le camp des Fils de la Lumière.

» Pour une raison qui me dépasse, Fain vous déteste, Rand, Mat et toi. Il a offert une prime de cent pièces d'or pour quiconque a un lien avec vous. Et deux cents pour Tam ou Abell. Le seigneur Bornhald semble s'intéresser tout particulièrement à toi. Quand une patrouille vient au village, il l'accompagne souvent et pose des questions à ton sujet.

— Oui, c'est normal, marmonna Perrin.

Perrin de Deux-Rivières, l'ami des loups et le Suppôt des Ténèbres. Fain avait dû compléter la liste...

Fain avec les Capes Blanches ?

Une pensée très lointaine... Mais ça valait toujours mieux que d'évoquer les Trollocs. Voyant que ses mains tremblaient, Perrin les posa bien à plat sur la table.

— Les Fils vous protègent des Trollocs ?

Marin se pencha vers le jeune homme.

— Mon petit, nous avons besoin d'eux. C'est vrai, ils ont brûlé le foyer de Tam et celui d'Abell, ils ont arrêté des gens et ils paraded dans nos rues comme si Champ d'Emond leur appartenait. Mais nos amis sont indemnes et la situation devrait s'arranger un jour ou l'autre. Des gens ont dessiné le Croc du Dragon sur quelques portes, mais personne n'y prête attention, à part les Congar et les Coplin, et ce sont probablement eux qui ont fait les dessins. Tam et Abell peuvent se cacher jusqu'au départ des Capes Blanches. Mais en attendant, et tant que des Trollocs rôderont sur le territoire, nous aurons besoin de défenseurs. Nous préférierions que tu restes, mais leur aide nous est indispensable, et nous refusons qu'ils te pendent.

— Tu appelles ça être protégé, Maîtresse du Toit ? demanda Bain. Quand on demande à un lion de tenir les loups à distance, on choisit simplement le ventre dans lequel on finira.

— Vous ne pouvez pas vous défendre vous-mêmes ? ajouta Chiad. J'ai vu Perrin se battre, et Mat Cauthon, et Rand al'Thor... Ils sont du même sang que vous !

Bran eut un soupir accablé.

— Nous sommes des fermiers, des gens très humbles... Le seigneur Luc a bien proposé d'organiser une milice pour combattre les Trollocs. Mais ça implique de laisser nos familles sans défense pendant que nous patrouillerons avec lui. Personne n'a aimé cette idée.

Perrin se demanda qui était ce seigneur Luc. Il posa la question, et maîtresse al'Vère lui répondit :

— Il est arrivé à peu près en même temps que les Capes Blanches. C'est un Quêteur. Tu sais, la Grande Quête du Cor ? Il pense que le Cor de Valère est quelque part dans les montagnes de la Brume, au-dessus de Deux-Rivières. Mais il a renoncé à sa quête à cause de nos problèmes. C'est un gentilhomme aux manières très raffinées.

Marin se lissa les cheveux et sourit. Maussade, Bran lui coula un regard noir.

Un Quêteur, des Trollocs et des Capes Blanches... Deux-Rivières avait bien changé, depuis le départ de Perrin.

— Faile est une Quêteuse, dit le jeune homme. Tu connais ce seigneur Luc ?

— J'en ai assez, lâcha la jeune femme. (Sous l'œil perplexe de Perrin, elle se leva, approcha de lui, lui prenant la tête pour l'attirer contre son ventre.) Ta mère est morte. Ton père, tes sœurs et ton frère aussi. Tu ne peux plus rien y changer, et surtout pas en finissant au bout d'une corde. Il est temps de pleurer tes morts. Ne garde pas ton chagrin en toi, où il finira par s'infecter.

Perrin saisit les bras de Faile pour l'écarter de lui. Mais à sa grande surprise, il n'en fit rien, se contentant de s'accrocher à sa compagne comme si elle était le dernier être vivant au monde. Qu'allait-elle penser de lui ? Il voulut dire qu'il allait bien, qu'il s'excusait d'avoir craqué un bref instant, mais d'autres mots jaillirent de ses lèvres :

— Je suis arrivé trop tard... Je n'ai pas pu...

Perrin serra les dents pour ne plus s'épancher ainsi.

— Je sais, souffla Faile en lui caressant les cheveux comme s'il était un enfant. Je sais...

Plus elle lui murmura des paroles réconfortantes, plus il pleura, comme si ses mains si douces, en lui caressant la tête, l'aidaient à verser toutes les larmes de son corps.



Au-delà du chêne



La tête serrée contre le ventre de Faile, Perrin pleura pendant un temps qui lui parut infini. Des images de sa famille défilèrent dans sa tête. Son père, tout sourires, lui montrant comment on tenait un arc. Sa mère en train de chanter en filant la laine. Adora et Deselle le taquinant la première fois qu'il s'était rasé. Paet bouche bée devant un trouvère, un jour de Fête du Soleil, des années plus tôt.

Il imagina aussi des tombes alignées les unes à côté des autres.

Quand il n'eut plus de larmes en lui, il s'écarta de Faile et constata qu'on les avait laissés seuls tous les deux dans la salle commune – à l'exception de Griffure, qui faisait sa toilette sur un tonneau de bière.

Les autres n'étaient pas restés pour le voir pleurer, et ça le rassurait un peu. Avoir eu Faile pour témoin était assez grave comme ça. En un sens, il était content qu'elle soit là, mais il aurait aimé qu'elle n'ait rien vu ni rien entendu.

Lui prenant les mains, Faile s'assit près de lui. Elle était si belle avec ses grands yeux sombres légèrement inclinés et ses pommettes hautes. Comment allait-il se faire pardonner la façon dont il l'avait maltraitée ces derniers jours ? Sans nul doute, elle trouverait un moyen de se venger.

— Tu as renoncé à l'idée de te rendre aux Capes Blanches ? demanda-t-elle, parlant comme si elle ne venait pas de le voir pleurer comme un bébé.

— Oui, puisque ça ne servirait à rien... Le père de Mat et celui de Rand seront menacés quoi que je fasse. Ma famille...

Perrin s'avisa qu'il serrait bien trop fort les mains de sa compagne, qui souriait pourtant au lieu de faire la grimace.

— Si c'est possible, je dois libérer maître Luhhan et sa femme. Et bien entendu, la mère de Mat et ses sœurs. Je lui ai promis de veiller sur elles. Je tâcherai aussi de m'occuper des Trollocs.

Le seigneur Luc aurait peut-être une idée. Au moins, le Portail étant bloqué, aucun nouveau monstre ne pourrait sortir des Chemins.

— Si je me laisse pendre, comment mettre ces projets à exécution ?

Et celui qui concernait les Trollocs lui tenait particulièrement à cœur.

— Je suis contente que tu t'en aperçoives, lâcha Faile. Tu comptes encore manigancer des âneries pour m'inciter à te quitter ?

— Non.

Perrin se prépara à essuyer une tempête, mais Faile hocha simplement la tête, comme si cette réponse la satisfaisait. Une façon de différer sa vengeance qui n'augurait rien de bon. Le moment venu, elle se paierait sur la bête.

— Perrin, nous sommes cinq – six, si Loial marche avec nous. Et huit si nous trouvons Tam al'Thor et Abell Cauthon. Avec un arc, ils sont aussi bons que toi ?

— Bien meilleurs, répondit Perrin, parfaitement sincère.

Faile sembla croire qu'il exagérerait.

— Eh bien, huit, c'est déjà mieux que rien, non ? Et d'autres personnes se joindront peut-être à nous. N'oublions pas non plus le seigneur Luc. Il voudra être le chef, mais si ce n'est pas un abruti, quelle importance ? Cela dit, tous les Quêteurs ne sont pas des génies. J'en ai rencontré quelques-uns qui croient tout savoir et qui sont têtus comme des mules.

— Oui, j'en connais aussi...

Faile foudroya du regard Perrin, qui réussit à ne pas sourire.

— Parce que tu m'en as parlé, précisa-t-il. Et j'en ai croisé, souviens-t'en...

— Tu veux parler de ces types ? Eh bien, espérons que Luc ne soit pas un vantard gonflé de vent.

Le regard brillant, Faile serra les mains de Perrin. Pas désagréablement, plutôt comme si elle essayait de lui transmettre sa force.

— Tu vas vouloir revoir ton ancien foyer... Si tu veux bien, je t'accompagnerai.

— Quand j'en serai capable, oui...

Ce ne serait pas pour tout de suite. S'il voyait les tombes, au milieu du verger, il...

C'était bizarre, vraiment. Depuis toujours, il se croyait très fort, et voilà qu'il se découvrait d'une extrême faiblesse. Au moins, il ne pleurait plus. Tant mieux, parce qu'il était temps d'agir.

— Commençons par le commencement : trouver Abell et Tam.

Maître al'Vere passa la tête dans la salle commune et y entra quand il vit que les deux jeunes gens n'étaient plus enlacés.

— Il y a un Ogier dans la cuisine, dit-il à Perrin. Un Ogier qui boit une infusion... Dans ses mains, la plus grande chope ressemble à un dé à coudre. Marin se comporte comme si des Aiels descendaient à l'auberge tous les jours, mais quand elle a vu ton Loial, Perrin, elle a failli s'évanouir. Je lui ai donné une double dose d'alcool de pomme, et elle l'a bue comme un verre d'eau. Après, elle a toussé à en rendre l'âme. D'habitude, elle ne boit rien de plus fort que le vin. Là, elle aurait remis ça, si je l'avais resservie. (L'air pensif, Bran fit mine de s'intéresser à une tache... qui ne maculait pas son beau tablier blanc.) Tu vas mieux, mon garçon ?

— Oui, maître al'Vere. Mais nous ne pouvons pas rester très longtemps. Quelqu'un risque de dire aux Capes Blanches que vous m'hébergez.

— Il y a peu de délateurs, mon garçon. Tous les Coplin n'en sont pas, et quelques Congar non plus.

Cela dit, le bourgmestre n'insista pas pour que ses hôtes prennent racine chez lui.

— Savez-vous où je peux trouver maître al'Thor et maître Cauthon ?

— Dans le bois de l'Ouest... Navré, mais je ne peux pas être plus précis. Ils se déplacent sans cesse. (Les mains croisées sur sa bedaine, Bran inclina sa tête aux tempes argentées.) Tu ne vas pas partir, pas vrai ? Je l'ai dit à Marin, mais elle a refusé de me croire. Elle pense que c'est mieux pour toi – j'insiste : pour toi ! – et comme toutes les femmes, elle est sûre que tu partageras son opinion si elle te parle assez longtemps.

— C'est surprenant, maître al'Vere, souffla Faile. Tous les hommes que je connais sont assez intelligents pour choisir très vite le bon chemin, une fois qu'on le leur a montré.

Le bourgmestre daigna sourire de cet humour bien féminin.

— Dans ce cas, vous guiderez Perrin sur la bonne voie, je n'en doute pas. Marin a raison : filer est la meilleure solution pour échapper à la potence. Mais parfois, un homme ne peut tout simplement pas s'enfuir. Vous ne voyez pas les choses ainsi ? Eh bien, vous avez sûrement raison. (Bran ignora le regard furibond de Faile.) Viens, mon garçon. Allons annoncer la bonne nouvelle à Marin. Ne discutaille pas et ne change pas d'avis, parce qu'elle ne te lâchera pas, tu peux me croire.

Dans la cuisine, Loial et les Aiels s'étaient assis à même le sol. Dans l'auberge, il aurait de toute façon été impossible de trouver un siège assez grand pour l'Ogier. Accoudé à la table, il restait assez grand, assis en tailleur, pour regarder maître al'Vere dans les yeux. Cela dit, Bran avait exagéré au sujet de la chope... Encore que... Pour l'heure, Loial buvait son infusion dans un énorme bol à soupe.

Faisant le service, les bras lestés d'un plateau d'amuse-gueules, Marin faisait de son mieux pour ne pas montrer que ses invités la déconcertaient. Mais elle sursautait chaque fois que ses yeux se posaient sur Loial, qui s'efforçait pourtant de la rassurer en vantant ses talents de cuisinière.

Dès qu'elle le regardait, il ne pouvait empêcher ses oreilles de frémir. Devant ce spectacle, Marin sursautait, puis elle hochait la tête, son épaisse natte grisonnante oscillant vigoureusement. S'ils continuaient leur manège, ces deux-là allaient finir par attraper la tremblote...

Avisant Perrin, Loial soupira de soulagement et posa sa chope – non, son bol – d'infusion sur la table. Mais sa joie de revoir le jeune homme disparut vite derrière une profonde tristesse.

— Je suis désolé pour toi, Perrin, et je partage ton chagrin. Maîtresse al'Vere...

Le simple fait d'évoquer Marin, même sans la regarder, fit frémir les oreilles de l'Ogier. Comme de juste, l'épouse de Bran sursauta.

— Maîtresse al'Vere m'a dit que tu ne resterais pas, puisque plus rien ne te retient. Si ça peut te consoler, je chanterai devant les pommiers avant notre départ.

Les époux al'Vere échangèrent un regard stupéfait et Bran alla même jusqu'à se tapoter le conduit de l'oreille du bout d'un index.

— Merci, Loial. Ça me consolera, en effet, quand le temps de pleurer sera venu... Mais avant de partir, j'ai des choses à faire ici.

Marin posa son plateau sur la table avec un rien de précipitation, puis elle foudroya du regard le jeune homme. Sans se laisser perturber, il exposa son plan. Trouver Tam et Abell, puis libérer les malheureux prisonniers des Capes Blanches. Au sujet des Trollocs, il ne dit rien de précis, même s'il avait de vagues projets. Enfin, pas si vagues que ça, tout bien pesé...

Perrin n'avait aucune intention de partir tant qu'il y aurait un Trolloc ou un Myrddraal vivants sur le territoire de Deux-Rivières. Pour s'empêcher de caresser le tranchant de sa hache, il passa les pouces dans sa ceinture.

— Tout ça ne sera pas facile, conclut-il. J'apprécierais que tu restes, Loial, mais je ne t'en voudrai pas si tu décides de partir. Ce n'est pas ta guerre, et depuis que tu fréquentes des gens de Deux-Rivières, tu as eu ton lot d'ennuis. En plus, tu as un livre à écrire...

— Partout où elle fait rage, cette guerre est la mienne, Perrin. Mon livre attendra. Qui sait ? un chapitre te sera peut-être consacré.

— J'ai dit que je viendrais avec toi, déclara Gaul avant que Perrin lui ait posé la question. Et je

n'ai jamais ajouté que je changerais d'avis quand les choses se compliqueraient. J'ai une dette de sang envers toi.

Bain et Chiad interrogèrent Faile du regard. Quand elle eut acquiescé, les Aielles annoncèrent qu'elles resteraient aussi.

— Des idiots entêtés, marmonna Marin, voilà ce que vous êtes tous. Si vous vivez assez longtemps pour ça, vous finirez à la potence. Et vous le savez, n'est-ce pas ?

N'obtenant pas de réponse, elle dénoua son tablier et le fit passer par-dessus sa tête.

— Si vous êtes assez fous pour rester, autant que je vous montre où vous cacher.

Bran parut surpris que sa femme capitule si vite, mais il se ressaisit en un clin d'œil.

— Je pensais au vieil hôpital, Marin. Plus personne n'y va, et il lui reste la plus grande partie de son toit.

Le nouvel hôpital, où on amenait les malades contagieux afin de les soigner, se dressait à l'est du village, au-delà du moulin de maître Thane. Le vieil hôpital, situé dans le bois de l'Ouest, avait été dévasté par une tempête quand Perrin était encore haut comme trois pommes. Le jeune homme se souvenait très bien de ce bâtiment envahi par le lierre et la bruyère. Des oiseaux nidifiaient dans les vestiges du toit de chaume et des blaireaux s'étaient installés sous les marches de l'escalier de derrière. Un excellent endroit où se cacher.

Marin regarda son mari, visiblement surprise qu'il ait eu une si bonne idée.

— Ce sera très bien, je suppose. Pour ce soir, en tout cas. Je conduirai nos invités jusqu'à leur résidence...

— Inutile que tu te donnes cette peine, mon épouse. Si Perrin a oublié le chemin, je me chargerai de jouer les guides.

— Bran, tu oublies trop souvent que tu es le bourgmestre. Dès qu'ils te voient, les gens se demandent où tu vas et ce que tu comptes faire. Si tu restais plutôt ici pour convaincre les curieux qu'il ne se passe rien d'inhabituel ? Si tu as faim, il te suffira de réchauffer le ragoût de mouton. Ou la soupe de lentilles, si tu préfères. Ne parle surtout pas du vieil hôpital, mon époux. Il vaudrait mieux que personne ne se souvienne qu'il existe.

— Je ne suis pas un imbécile, Marin !

— Je le sais bien, mon chéri... (Elle tapota la joue de Bran, puis braqua sur ses visiteurs un regard qui n'avait plus rien de maternel.) On peut dire que vous nous causez des problèmes, marmonna-t-elle avant de distribuer ses instructions.

Les voyageurs devraient se déplacer par petits groupes, afin de ne pas attirer l'attention. Quant à elle, après avoir traversé seule le village, elle les retrouverait dans le bois de l'Ouest. Quand elle l'eut décrit, les Aiels assurèrent qu'ils trouveraient sans peine le chêne frappé par la foudre. Puis ils sortirent par la porte de derrière.

Perrin se souvenait parfaitement de ce chêne. Se dressant à environ une demi-lieue du village, il donnait l'impression d'avoir été fendu en deux dans le sens de la hauteur par la hache d'un géant. Bizarrement, ça ne l'avait pas tué, et il continuait même à bourgeonner. Perrin était sûr de retrouver l'hôpital sans la moindre difficulté, mais maîtresse al'Vere insista pour que tout le monde se rejoigne autour du fameux chêne.

— Tout seul, tu te baladerais un peu partout, et la Lumière seule sait qui ou quoi tu rencontrerais.

Marin regarda Loial, qui venait de se lever, ses cheveux en bataille frôlant le plafond, et soupira à pierre fendre.

— Je regrette que nous ne puissions rien faire au sujet de votre taille, maître Loial. Je sais qu'il fait chaud, mais consentiriez-vous à porter votre cape avec la capuche relevée ? Même en ces temps troublés, les gens se convaincraient très vite qu'ils n'ont pas vu ce qu'ils pensent avoir vu, mais s'ils aperçoivent votre visage, ils ne pourront plus s'aveugler ainsi. N'allez pas croire que je ne vous trouve pas beau, surtout ! C'est seulement qu'on ne saurait vous prendre pour un habitant de Deux-Rivières...

Loial sourit, sa bouche ouvrant son visage en deux sous son nez proéminent.

— Maîtresse al'Vere, il ne semble pas faire trop chaud pour porter une cape...

Après avoir posé sur ses épaules un châle en laine aux franges bleues, Marin accompagna Faile, Loial et Perrin dans la cour des écuries, d'où elle entendait les regarder partir. Un moment, tout espoir de discrétion sembla perdu, car le vieux Cenn Buie, étique et tout ratatiné, examinait les chevaux inconnus de ses yeux de fouine brillants de curiosité. Il semblait particulièrement fasciné par la monture géante de Loial, étudiant la selle surdimensionnée tout en se grattant la barbe.

Quand il aperçut l'Ogier, Cenn écarquilla les yeux et bredouilla :

— Un Tro-tro... un Trol-locc...

— Ne sois pas stupide, Cenn Buie ! lança Marin en avançant d'un pas décidé vers le vieux couvreur, histoire d'attirer son attention.

La tête baissée, faisant mine d'examiner son arc, Perrin ne broncha pas.

— Tu crois que je sortirais de chez moi avec un Trolloc ? Maître Loial est un Ogier, comme tu le saurais si tu n'étais pas un vieil enquiquineur qui préfère se plaindre plutôt que regarder ce qu'il a sous le nez. Bon, nous sommes trop pressés pour perdre du temps avec quelqu'un comme toi. Occupe-toi de tes oignons et fiche la paix à mes invités. Tu sais très bien que Corin Ayellin se plaint depuis des mois de ton intervention sur son toit. Si tu allais y jeter un coup d'œil ?

Cenn répéta dans sa barbe le mot « Ogier ». Un moment, il sembla sur le point de défendre la qualité de son travail, mais ses yeux se posèrent sur Perrin, et il sursauta.

— C'est lui ! Oui, c'est lui ! Les Fils de la Lumière te cherchent, jeune scélérat ! Toi qui t'es enfui avec une Aes Sedai pour devenir ensuite un Suppôt des Ténèbres. À l'époque, nous avions aussi des Trollocs ici... Vas-tu me dire que c'était une coïncidence ? Et tes yeux ? Qu'est-il arrivé à tes yeux ? Tu reviens avec une maladie qui nous tuera tous, c'est ça, au cas où les Trollocs n'y arriveraient pas ? Les Capes Blanches te régleront ton compte, je t'en fiche mon billet !

Perrin sentit la soudaine tension de Faile. S'avisant qu'elle allait dégainer un couteau, il lui posa une main sur le bras. Quelle mouche la piquait ? Cenn était un vieux fou irascible, mais les lames n'avaient pas leur place dans cette affaire.

Faile eut un haussement d'épaules agacé, mais elle n'insista pas.

— Ça suffit, Cenn ! intervint Marin. Tu vas garder ça pour toi. Tu veux devenir un délateur, comme Hari et son frère Darl ? Tu sais que j'ai mon idée sur ce qui a poussé les Fils de la Lumière à venir fouiller dans les livres de Bran. Ils en ont confisqué six, en faisant un sermon à mon mari – sous son propre toit ! – au sujet du blasphème. Le blasphème, rien que ça ! Parce qu'ils n'étaient pas d'accord avec ce que disait un livre. Cenn, tu as de la chance que je ne te force pas à remplacer les ouvrages en question.

» Ces fanatiques ont fouiné dans toute l'auberge. À la recherche d'autres « écrits blasphématoires ». Comme si une personne sensée pouvait avoir l'idée de cacher un livre. Ils ont retourné tous les matelas et mis sens dessus dessous les armoires. Félicite-toi que je ne t'ai pas fait

venir pour tout ranger !

Cenn se ratatina encore plus qu'au naturel, comme s'il envisageait de rentrer la tête dans les épaules au point qu'on ne la voie plus.

— Je n'ai rien dit aux Capes Blanches, Marin... Enfin, ce n'est pas parce que quelqu'un mentionne en passant – oui, c'est ça, mentionne en passant...

Le vieil homme s'ébroua, continua à éviter le regard de Marin mais recouvra un peu de sa superbe.

— Je porterai cette affaire devant le Conseil, Marin. Je veux parler de ce fichu garçon ! (Il désigna Perrin.) Tant qu'il sera ici, nous serons tous en danger. Si les Fils découvrent que tu le caches, ils s'en prendront à tout le village. Et les représailles n'auront rien à voir avec des armoires en désordre.

— Cette affaire concerne le Cercle des Femmes, lâcha Marin.

Ajustant son châle sur ses épaules, elle alla se camper devant le vieux couvreur et le regarda droit dans les yeux. Même s'il était un peu plus grand qu'elle, le vieux truc féminin marcha encore, lui conférant l'avantage. Prompte à en tirer parti, Marin ne laissa pas à son adversaire le temps de placer un mot.

— Oui, ça concerne le Cercle, Cenn Buie. Si tu penses le contraire, osant me traiter de menteuse, tu t'en mordras les doigts. Essaie donc de parler à quiconque, y compris au Conseil, de ce qui concerne exclusivement le Cercle des Femmes, et...

— Le Cercle n'a pas le droit de se mêler des affaires du Conseil ! s'écria Cenn Buie.

— ... et tu verras si ta femme ne t'envoie pas dormir dans l'étable. Avec pour te nourrir ce que te laissera votre vache laitière. Tu penses que le Conseil domine le Cercle ? Pour te convaincre du contraire, je peux t'envoyer Daise Congar.

Cenn tressaillit à cette perspective.

Si Daise Congar était la nouvelle Sage-Dame, songea Perrin, elle aurait le pouvoir de le forcer à boire d'ignobles décoctions tous les matins pendant un an. Et il était bien trop malingre pour l'en empêcher. À Champ d'Emond, Alsbet Luhhan était la seule femme susceptible de tenir tête à Daise, connue pour son caractère belliqueux et son art de la gifle.

La pauvre Nynaeve, se dit Perrin, aurait un choc lorsqu'elle saurait qui lui avait succédé. Elle qui était convaincue de recourir à la raison et à la persuasion plutôt qu'à la force...

— Inutile d'être méchante, Marin, marmonna Cenn. Tu veux que je me taise ? Eh bien, je me tairai ! Mais Cercle des Femmes ou non, tu risques de nous attirer l'inimitié des Capes Blanches.

L'épouse de Bran daigna à peine froncer les sourcils. À court d'arguments, Cenn Buie battit en retraite en grommelant dans sa barbe.

— Très bien joué, dit Faile quand il eut disparu derrière un coin de l'auberge. Vous devriez me donner des cours. Si j'étais aussi bonne avec Perrin que vous avec votre mari ou ce vieil imbécile...

Faile sourit à Perrin. Sans doute pour lui montrer qu'elle plaisantait. Enfin, il espérait que c'était ça.

— Il faut savoir quand les tenir et quand donner du mou à la laisse, répondit distraitement Marin. Leur faire croire qu'ils sont libres – pour les choses sans importance – permet de mieux les contrôler quand il y a un enjeu. Cela dit, certains doivent être enfermés dans leur stalle et ne jamais en sortir.

Estimant que Faile n'avait surtout pas besoin de conseils pareils, Perrin chercha à faire diversion :

— Vous pensez qu’il tiendra sa langue, maîtresse al’Vere ?

— Je dirais que oui... Cenn est né avec une rage de dents qui n’a cessé de s’aggraver avec le temps, mais il n’est pas comme Hari Coplin et les autres. Enfin, je crois...

— Nous devrions y aller, dit Perrin.

Personne n’émit d’objection.

Midi étant déjà passé, les villageois, pour la plupart, étaient chez eux en train de déjeuner. Les rares qui se trouvaient dehors, essentiellement de jeunes gens qui surveillaient des moutons ou des vaches, étaient trop occupés à dévorer leur casse-croûte – et trop loin de la piste des chariots – pour prêter attention à qui allait et venait. Malgré la capuche qui dissimulait ses traits, Loial attira quelques regards. Même perché sur Trotteur, Perrin arrivait à peine à la poitrine de l’Ogier, lui-même monté sur un cheval démesurément grand. Pour les gens qui les voyaient de loin, Faile et lui devaient passer pour deux enfants accompagnant un adulte sur leur poney – et tenant par la bride des poneys de bât. Un spectacle inhabituel, certes, mais qui n’avait rien d’inquiétant. Il fallait surtout éviter les rumeurs. Avant d’avoir libéré maîtresse Luhhan et les autres, en tout cas. En supposant que Cenn Buie ne gâche pas tout...

Perrin releva lui aussi la capuche de sa cape. Avec le temps qu’il faisait, ça risquait de faire jaser, mais beaucoup moins que sa barbe, par exemple, qui aurait prouvé sans doute possible qu’il n’était pas un enfant.

Par bonheur, la chaleur était tout à fait supportable. Après un séjour à Tear, tous les climats semblaient tempérés.

Perrin n’eut aucun mal à trouver le chêne fendu. De loin, on eût dit une fourche noire à la surface dure comme du fer – plus grand-chose à voir avec un végétal, pour tout dire.

Traverser le village étant plus rapide que le contourner, maîtresse al’Vere était déjà là, tirant sur son châle avec une évidente impatience.

Les trois Aiels avaient également honoré le rendez-vous. Assis sur les talons sur un tapis de feuilles de chêne et de coquilles de noisettes mâchées par des écureuils, Gaul se tenait un peu à l’écart des deux femmes. Comme d’habitude, les Promises et le guerrier se surveillaient mutuellement tout en sondant les environs. Perrin ne douta pas qu’ils étaient arrivés jusque-là sans se faire repérer. Un tel don lui aurait été bien utile. En forêt, il n’était pas trop mauvais, mais les Aiels, en matière de discrétion, se révélaient aussi efficaces à la campagne, dans des bois ou au cœur d’une ville. Quand ils n’entendaient pas qu’on les voie, on ne les voyait pas, et voilà tout !

Marin insista pour que tout le monde continue à pied. Selon elle, le terrain était trop accidenté pour chevaucher. Perrin ne partageait pas cette opinion, mais il mit quand même pied à terre. À l’évidence, Marin préférait guider des piétons plutôt que des cavaliers, et il pouvait la comprendre.

En marchant, le jeune homme repassa ses plans en revue. Avant de décider comment libérer les prisonniers, il devrait jeter un coup d’œil au camp des Capes Blanches. Il lui faudrait aussi localiser Tam et Abell, et le bois de l’Ouest regorgeait de cachettes...

Si les deux hommes n’avaient pas déjà secouru Alsbet et les autres, ça signifiait qu’il ne s’agissait pas d’une tâche facile. Quoi qu’il en soit, Perrin devait trouver un moyen de sauver ses amis. Ensuite, il s’occuperait des Trollocs.

Aucun villageois n’étant venu dans le coin depuis des années, le sentier avait quasiment disparu. Par bonheur, de grands arbres faisaient obstacle à une végétation qui aurait été facilement envahissante.

Les Aiels suivaient le mouvement en silence. Obéissant à Marin, qui refusait que le groupe se sépare, ils restaient ensemble sans protester.

En passant devant les plus grands chênes – ou en découvrant des pins majestueux –, Loial ne put s’empêcher d’émettre quelques murmures admiratifs. De temps en temps, un merle ou un rouge-gorge lançaient leurs trilles dans les hautes branches. Perrin capta le musc d’un renard qui les regardait passer, interloqué...

Soudain, il sentit une odeur humaine qui n’appartenait pas à ses compagnons et entendit un bruissement d’herbe. Les Aiels se ramassèrent sur eux-mêmes, lances brandies, et il porta une main à son carquois pour y prendre une flèche.

— Du calme, souffla Marin. (Elle fit signe de baisser toutes les armes.) Je vous en prie, du calme...

Deux hommes apparurent devant le petit groupe. Un grand brun très mince, sur la gauche, et un petit type costaud aux cheveux gris sur la droite. Chacun tenait un arc armé, prêt à tirer, et un carquois faisait le pendant à l’épée qu’ils portaient tous deux sur la hanche gauche.

Les capes de ces inconnus semblaient se fondre dans le paysage.

— Des Champions ! s’écria Perrin. Maîtresse al’Vere, pourquoi ne pas nous avoir dit qu’il y a des Aes Sedai à Champ d’Emond ? Votre mari ne nous en a pas parlé non plus. Pourquoi ?

— Parce qu’il ne le sait pas ! Cette affaire concerne le Cercle des Femmes, je n’ai pas menti à Cenn Buie. (Marin se tourna vers les deux Champions, toujours sur leurs gardes.) Tomas, Ihvon, vous me connaissez... Baissez vos arcs. Vous savez très bien que je ne vous amènerais jamais des ennemis...

— Un Ogier, dit le petit Champion costaud, des Aiels, un type aux yeux jaunes – celui que les Fils recherchent – et une jeune furie armée d’un couteau...

Perrin jeta un coup d’œil à Faile, effectivement prête à lancer une de ses lames. Cette fois, il ne trouva pas qu’elle exagérait. Champions ou pas, ces hommes ne faisaient pas mine de baisser leur arc et leur visage aurait tout aussi bien pu être sculpté dans une enclume. Face à de tels « alliés », les Aiels semblaient prêts à en découdre sans même prendre le temps de se voiler.

— Un bien étrange groupe, maîtresse al’Vere, continua l’aîné des Champions. Nous verrons bien... Ihvon ?

Le jeune Champion hocha la tête et s’enfonça dans les broussailles, ses pas presque inaudibles, même pour Perrin. Quand ils le voulaient, les Champions pouvaient être aussi silencieux que la mort.

— Comment ça, cette affaire concerne le Cercle des Femmes ? demanda Perrin. S’ils savaient au sujet des Aes Sedai, les Fils feraient du grabuge. Donc, il est logique de ne pas mettre Hari Coplin dans la confidence. Mais pourquoi mentir au bourgmestre ? et à nous ?

— Parce que nous avons promis de garder le secret, fit Marin avec une pointe d’agacement.

Une irritation qui visait Perrin, le Champion qui continuait à surveiller le petit groupe – il n’y avait pas d’autre verbe – et même les Aes Sedai, dans une moindre mesure.

— Quand les Capes Blanches sont arrivés, les Aes Sedai étaient à Colline de la Garde. Là-bas, personne ne connaissait leur identité, à part le Cercle local, qui nous les a confiées avec mission de les cacher. Les cacher aux yeux de tout le monde, Perrin ! C’est le seul moyen de garder un secret : limiter au maximum le nombre de gens qui le connaissent. Que la Lumière m’en préserve, mais je connais deux femmes qui ne dorment plus dans le lit conjugal parce qu’elles ont peur de parler pendant leur sommeil. Nous avons promis de garder le secret...

— Et pourquoi avoir changé d’avis ? demanda le Champion.

— Pour des raisons que j’estime justifiées, Tomas...

À la façon dont Marin tira sur son châle, Perrin devina qu’elle espérait que le Cercle et les Aes Sedai partageraient son opinion. Selon certaines rumeurs, les femmes du Cercle pouvaient être plus sévères encore les unes envers les autres qu’avec les autres villageois.

— Comment mieux te cacher qu’avec des Aes Sedai, Perrin ? En toute logique, tu n’as pas peur des sœurs, puisque tu es parti avec l’une d’entre elles. De plus... Mais tu le découvriras assez tôt. Pour l’instant, contente-toi de me faire confiance.

— Il y a bien des sortes d’Aes Sedai..., dit simplement Perrin.

Mais les pires de toutes, celles de l’Ajah Rouge, ne se liaient pas à un Champion. Les sœurs rouges n’aimaient pas les hommes, et c’était peu de le dire...

Tomas avait un regard sombre et impitoyable. Perrin aurait pu l’attaquer, ou ficher le camp, tout simplement, mais ce type était du genre à planter une flèche dans le cœur de quiconque esquissait un geste qui lui déplaisait, et il devait être capable de réencochoer un projectile dans son arc à la vitesse de l’éclair. Les Aiels semblaient en être arrivés à la même conclusion. Toujours aux aguets, ils paraissaient en même temps disposés à ne pas bouger un cil jusqu’à la fin des temps.

Perrin tapota l’épaule de Faile.

— Tout ira très bien, tu vas voir.

— Bien sûr que tout ira bien ! répondit la jeune femme, souriante. (Elle avait rangé son couteau.) Si maîtresse al’Vere le dit, je n’ai aucune raison d’en douter.

Perrin espéra que son amie parlait d’or. Pour sa part, il ne se fiait plus si facilement aux gens. Pas aux Aes Sedai, en tout cas. Et peut-être pas à Marin al’Vere. Cela dit, les sœurs pouvaient l’aider à combattre les Trollocs. Dans cet ordre d’idées, il se serait fié à n’importe qui. Mais jusqu’à quel point pouvait-on faire confiance à des sœurs ? Ces femmes agissaient toujours pour des raisons bien personnelles. Pour lui, Deux-Rivières était une terre natale tendrement chérie. À leurs yeux, il pouvait s’agir d’une simple pierre sur un plateau de jeu...

Faile et Marin al’Vere ne semblaient pas inquiètes et les Aiels consentaient à attendre. Pour l’instant, Perrin devait suivre le mouvement.



Des garanties



Ihvon revint quelques minutes plus tard.

— Vous pouvez continuer, maîtresse al’Vere, dit-il simplement.

Sans un bruit, Tomas et lui disparurent de nouveau dans les broussailles.

— Ils sont très bons..., souffla Gaul sans cesser de regarder autour de lui.

— Un enfant pourrait se cacher dans ces fourrés, le contredit Chiad en écartant un buisson de baies rouges.

Cela dit, elle sondait les profondeurs de la forêt avec autant d’intensité que le Chien de Pierre.

Aucun des trois Aiels ne semblait très pressé d’avancer. Ils n’avaient pas peur, bien entendu, mais ils n’étaient pas enthousiastes, et ça se voyait. Perrin ne désespérait pas de découvrir un jour quels sentiments les Aiels nourrissaient envers les Aes Sedai. Un jour, oui... Pour l’heure, il n’était guère moins hésitant que les deux guerrières et le guerrier.

— Allons donc rencontrer vos Aes Sedai, dit-il à Marin d’un ton peu convaincu.

Le vieil hôpital était encore plus dévasté que dans son souvenir. Incliné comme un ivrogne, plus d’une moitié de ses chambres à ciel ouvert, le bâtiment était littéralement éventré par un grand arbre qui devait frôler les quarante pieds de haut. Alors que la forêt le serrait dans un cocon de végétation, le lierre et la bruyère recouvraient ses murs et ce qui restait de son toit de chaume. Songeant que le bâtiment tenait peut-être encore debout grâce à ça, Perrin inspira à fond et capta une odeur de chevaux. Il reconnut aussi des senteurs de jambon et de haricots. Bizarrement, cependant, il ne semblait pas y avoir d’effluves de fumée.

Après avoir attaché les montures et les bêtes de bât à des branches basses, les six voyageurs suivirent maîtresse al’Vere à l’intérieur du bâtiment. Les fenêtres étant obstruées par le lierre, il y régnait une pénombre permanente. La première pièce, très grande, était dépourvue de mobilier. La poussière qui s’accumulait dans les coins et quelques toiles d’araignées témoignaient qu’on avait procédé à un nettoyage rapide et bâclé. Quatre couvertures étaient déroulées sur le sol. Des selles, des sacs et des baluchons étaient rangés le long d’un mur et un petit chaudron, dans la cheminée de pierre pourtant éteinte, diffusait d’agréables odeurs de cuisson. Filtrant d’une bouilloire, un filet de vapeur indiquait que l’eau devait être à la température idéale pour la préparation d’une infusion.

Deux Aes Sedai attendaient les visiteurs. Après une révérence vite expédiée, Marin se lança dans une cascade de présentations et d’explications.

Appuyant le menton sur son arc, Perrin étudia les deux sœurs qu'il avait reconnues du premier coup d'œil.

Plutôt rondelette, le visage carré, Verin Mathwin, des cheveux grisonnants entourant son visage lisse et sans âge, appartenait à l'Ajah Marron. Comme toutes les sœurs de son ordre, elle semblait en permanence absorbée par sa soif de connaissance – une quête qui visait le plus antique savoir comme le plus moderne. De temps en temps, une lueur dans ses yeux sombres démentait cette tendance à la rêverie et à la contemplation. Et ce fut le cas lorsque son regard se posa sur Marin, puis sur Perrin. Moiraine exceptée, Verin était une des deux Aes Sedai dont le jeune homme, sans l'ombre d'un doute, aurait juré qu'elles connaissaient la vérité au sujet de Rand. Accessoirement, il la soupçonnait d'en savoir plus long sur lui-même qu'elle voulait bien le montrer.

Tandis qu'elle écoutait Marin, le regard de Verin redevint lointain. Mais pendant un instant, elle avait froidement évalué dans quelle mesure l'irruption de Perrin modifiait ses plans. Conclusion, il devrait se méfier d'elle en permanence...

L'autre Aes Sedai, très mince, portait une robe de soie vert sombre qui contrastait avec l'espèce de sac gris aux manches tachées d'encre dont était affublée Verin. Perrin avait aperçu une seule fois la superbe Alanna Mosvani, une sœur de l'Ajah Vert – si sa mémoire ne le trompait pas – aux longs cheveux noirs et au regard perçant.

Alors qu'elle écoutait elle aussi Marin, Alanna dévisagea l'apprenti forgeron. Sous ce regard inquisiteur, Perrin se souvint d'une remarque que lui avait faite Egwene.

« Certaines Aes Sedai qui ne devraient rien savoir au sujet de Rand lui témoignent bien trop d'intérêt. C'est le cas d'Elaida et d'Alanna Mosvani, par exemple. Du coup, je me méfie des deux. »

Avant de s'être forgé sa propre opinion, Perrin décida qu'il serait judicieux de se fier à celle d'Egwene.

Il tendit l'oreille lorsque Marin prononça son nom.

— Perrin, Verin Sedai ? Vous avez posé des questions sur lui, et... Enfin, sur les trois garçons, mais... La meilleure façon de le garder en vie, m'a-t-il semblé, était de vous l'amener. Pour demander votre accord, le temps m'a manqué, et j'ai pensé que...

— Il n'y a aucun problème, maîtresse al'Vere, coupa Verin. Vous avez très bien fait. Perrin est désormais entre de bonnes mains. De plus, je suis ravie d'en apprendre plus sur les Aiels, et converser avec un Ogier est toujours très enrichissant. Loial, je vais vous bombarder de questions. Dans les livres de votre peuple, j'ai découvert une multitude de choses fascinantes.

Loial eut un sourire ravi. Tout ce qui concernait les livres lui faisait plaisir. En revanche, Gaul échangea un regard méfiant avec Bain et Chiad.

— Marin, dit Alanna, nous ne vous en voulons pas, mais ne recommencez surtout pas. Sauf si... Tu es seul, Perrin ? (Une question sur un ton qui n'admettait pas de dérobade.) Les deux autres sont-ils revenus avec toi ?

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda Perrin.

— Allons, mon garçon, comporte-toi correctement ! s'écria maîtresse al'Vere. En arpentant le monde, tu as peut-être pris de mauvaises manières, mais tu es de retour chez toi, et il faut les oublier.

— Ne vous inquiétez pas, dit Verin. Ce jeune homme et moi sommes de vieux amis. Je comprends sa réaction.

L'Aes Sedai dévisagea longuement l'apprenti forgeron.

— Nous prendrons soin de lui..., souffla Alanna – une déclaration assez ambiguë, quand on réfléchissait bien.

Verin sourit et tapota l'épaule de Marin.

— Vous devriez retourner au village. Il ne faudrait pas que les gens se demandent ce que vous faites dans le bois.

Marin acquiesça et se détourna. S'arrêtant près de Perrin, elle lui posa une main sur l'épaule.

— Tu sais que je compatis à ton malheur, dit-elle. Mais n'oublie pas : te faire tuer n'arrangera rien. Obéis aux Aes Sedai.

Le jeune homme marmonna quelques banalités qui parurent satisfaire la femme du bourgmestre.

Lorsqu'elle fut partie, Verin prit la parole :

— Nous compatissons aussi, Perrin. Crois-moi, si nous avions pu intervenir, nous l'aurions fait.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question, fit Perrin, qui n'avait pas envie de penser aux siens en cet instant.

— Perrin ! s'indigna Faile.

On eût dit la copie conforme de maîtresse al'Vere, mais le jeune homme ne se laissa pas impressionner.

— Que faites-vous ici ? insista-t-il. Une étrange coïncidence, non ? Des Capes Blanches, des Trollocs et deux Aes Sedai en même temps...

— Ça n'a rien d'une coïncidence, répliqua Verin. Mais il me semble que l'eau bout.

S'approchant de la bouilloire, l'Aes Sedai jeta dedans une poignée de feuilles, puis elle demanda à Faile de prendre des tasses en fer-blanc dans un des baluchons. Les bras croisés, Alanna continua à dévisager Perrin avec dans le regard une intensité qui démentait sa placidité de surface.

— Chaque année, dit Verin, nous trouvons de moins en moins de filles susceptibles d'apprendre à canaliser le Pouvoir. Selon Sheriam, en apaisant systématiquement les hommes qui en sont capables, nous avons peut-être privé peu à peu l'humanité de ce don précieux. La preuve, selon elle, c'est justement qu'on ne trouve presque plus de mâles aptes à canaliser. Il y a un siècle, à en croire les rapports, on en repérait deux ou trois par an. Et à cinq cents ans d'ici...

— Que pourrions-nous faire d'autre, Verin ? intervint Alanna. Les laisser perdre la raison ? Souscrire au plan délirant des sœurs blanches ?

— Je doute que ce soit judicieux, répliqua très sereinement Verin. Même si nous trouvons des femmes prêtes à porter l'enfant d'un homme apaisé, rien ne garantit que le fruit de cette union soit capable de canaliser – et encore moins qu'il s'agisse d'une fille. Si les Aes Sedai veulent augmenter le cheptel, ce serait à elles de porter les enfants. Mais quand j'ai fait cette suggestion, Alviarin n'a pas paru amusée du tout.

— Je vois ça d'ici, souffla Alanna, ses yeux brillant soudain comme ceux d'une petite fille malicieuse. Je regrette de n'avoir pas été présente...

— Eh bien, son expression était... intéressante, concéda Verin, mutine. Cesse de ronger ton frein, Perrin. Je vais finir de te répondre... Un peu d'infusion ?

Décidant de se détendre un peu, le jeune homme, sans trop savoir comment, se retrouva assis sur le sol, son arc à côté de lui et une tasse en fer-blanc dans la main. L'imitant, les autres s'assirent en rond au milieu de la salle. Alanna se chargea d'expliquer la raison de la présence d'Aes Sedai à Deux-Rivières. Une initiative visant à neutraliser la tendance au bavardage de sa collègue ?

— Sur ce territoire, où aucune Aes Sedai n'avait mis le pied depuis mille ans, Moiraine a

découvert deux femmes susceptibles d'apprendre à canaliser – et des Naturelles, par-dessus le marché ! Elle a aussi entendu parler d'une malheureuse morte parce qu'elle n'a pas su maîtriser son don.

— En sus, elle a déniché trois *ta'veren*, grommela Verin.

— Savez-vous combien de villes et de villages nous devons visiter pour trouver trois filles dotées d'un tel potentiel ? continua Alanna. La vraie surprise, c'est que nous ne soyons pas venues plus tôt. Le sang ancien est très puissant à Deux-Rivières. Quand les Fils de la Lumière sont arrivés, nous étions depuis une semaine à Colline de la Garde. Alors que nous avions pris la précaution de révéler notre identité aux seules femmes du Cercle, nous avions déjà trouvé quatre filles bonnes pour une formation et une très jeune Naturelle.

— Potentielle, corrigea Verin. Elle n'a que douze ans... Les quatre autres sont loin d'avoir la puissance d'Egwene et de Nynaeve, mais le résultat d'une semaine de repérage reste remarquable. Et il y a peut-être encore deux ou trois candidates dans le coin de Colline de la Garde. Pour les autres villages, nous ne savons pas encore. En revanche, Bac-sur-Taren fut une déception. Le sang y est probablement moins pur...

Perrin dut reconnaître que ces explications se tenaient. Mais ça ne répondait pas à toutes ses questions, et ça n'effaçait pas tous ses doutes.

Il changea de position, étendant sa jambe blessée qui le mettait à la torture.

— Je ne comprends pas pourquoi vous vous cachez ici... Les Fils de la Lumière arrêtent des innocents, les Trollocs sèment la terreur, et vous ne bronchez pas.

Loial marmonna quelques mots dans sa tasse. Perrin comprit « énerver des Aes Sedai », et « nid de frelons », deux fragments de phrase très parlants, mais ça ne l'empêcha pas d'enfoncer le clou.

— Pourquoi cette passivité ? Vous êtes des Aes Sedai. Que la Lumière me brûle ! vous devriez intervenir !

— Perrin ! siffla Faile avant d'adresser un sourire d'excuses aux deux sœurs. Pardonnez-lui, je vous en prie... Moiraine Sedai l'a trop gâté. Elle doit avoir trop d'indulgence, et il aura pris de mauvaises habitudes. Mais il va s'améliorer, j'en fais mon affaire.

Faile foudroya du regard Perrin, histoire de lui indiquer que ce n'étaient pas des paroles en l'air. Inébranlable, il lui rendit son regard. Dans cette histoire, elle n'avait aucun droit d'intervenir.

— Trop indulgente, Moiraine ? s'étonna Verin. C'est bizarre, je ne m'en étais jamais aperçue.

Alanna fit signe à Faile de ne plus s'en mêler.

— Tu ne comprends pas tout, dit-elle à Perrin. Que sais-tu de tout ce qui limite notre possibilité d'agir ? Les Trois Serments ne sont pas de simples mots... Sache que je suis arrivée ici avec deux Champions...

Les sœurs vertes étaient les seules à pouvoir se lier à plus d'un Champion en même temps. D'après ce que Perrin avait entendu dire, certaines en avaient trois ou quatre.

— Les Fils de la Lumière ont surpris Owein en terrain découvert. J'ai senti chaque flèche qui lui a transpercé la poitrine. Jusqu'au moment de sa mort, que j'ai sentie aussi... Si j'avais été là, j'aurais pu le défendre, et protéger ma propre vie, en utilisant le Pouvoir. Mais il n'est pas question d'y recourir pour me venger. Les Serments me l'interdisent. Les Fils sont aussi maléfiques que des hommes peuvent l'être, à l'exception des Suppôts des Ténèbres. Mais ce ne sont *pas* des Suppôts, et il est donc impossible de les frapper avec le Pouvoir, sauf en cas de légitime défense. Il n'y a rien à faire pour dépasser cette réalité-là.

— Quant aux Trollocs, dit Verin, nous en avons éliminé quelques-uns, ainsi que deux Myrddraals, mais il y a des limites. Les Demi-Humains sentent que nous canalisons. Si nous attirons une centaine de Trollocs en même temps, il ne nous restera que la fuite pour en sortir vivantes.

Perrin se gratta la barbe. Il aurait dû deviner tout ça. Ayant vu Moiraine face à des Trollocs, il avait une assez bonne idée de ce qu'elle pouvait faire et de ce qui lui était impossible. La façon dont Rand avait exterminé les monstres à Tear ne devait pas lui servir de référence, parce que son ami était plus puissant que chacune de ces Aes Sedai, et probablement que les deux réunies. Cependant, qu'elles l'aident ou non, il avait l'intention de tuer tous les Trollocs présents sur le territoire de Deux-Rivières. Après avoir libéré les Luhhan et la famille de Mat... S'il réfléchissait bien, il trouverait sûrement un moyen.

Mais sa jambe lui faisait un mal de chien, troublant ses pensées.

— Tu es blessé, dit Alanna.

Posant sa tasse, elle vint s'agenouiller près du jeune homme et lui prit la tête entre ses mains, faisant courir un frisson le long de tout son corps.

— Oui, je vois... Et tu ne t'es pas fait mal en te rasant...

— Les Trollocs, Aes Sedai, dit Bain. Juste au moment où nous sortions des Chemins, dans la montagne.

Chiad tapota le bras de son amie, qui se tut aussitôt.

— J'ai verrouillé le Portail, précisa Loial. On ne peut plus l'ouvrir de l'intérieur, désormais...

— Je pensais bien qu'ils étaient venus par là, murmura Verin. Moiraine nous a dit qu'ils utilisent les Chemins. Tôt ou tard, ça nous posera un très gros problème.

Perrin se demanda à quoi pensait l'Aes Sedai.

— Les Chemins..., répéta Alanna sans lâcher la tête du jeune homme. Des *ta'veren*. De jeunes héros !

À la façon dont elle les prononçait, ses paroles sonnaient à la fois comme des compliments et des insultes.

— Je ne suis pas un héros, répliqua Perrin. Les Chemins étaient le moyen le plus rapide d'arriver ici. C'est tout.

La sœur verte continua comme s'il n'avait rien dit.

— Je ne comprendrai jamais pourquoi la Chaire d'Amyrlin vous a laissés partir, tous les trois. Elaida a été catégorique sur le sujet, et elle n'était pas la seule, juste la plus véhémence. Alors que les sceaux faiblissent, l'Ultime Bataille approchant, il ne peut rien y avoir de pire que trois *ta'veren* lâchés dans la nature. Moi, je vous aurais attaché un fil à la patte ! Ou même pris comme compagnons...

Perrin tenta de se dégager, mais l'Aes Sedai ne relâcha pas sa prise.

— Allons, n'aie pas peur ! Je respecte trop les traditions pour me lier à un homme contre sa volonté. Pour le moment, en tout cas.

Perrin n'aurait pas parié sa chemise que ça durerait encore très longtemps. Si Alanna souriait, ses yeux restaient glaciaux.

— Ça remonte à trop longtemps, dit-elle en touchant la blessure à moitié guérie sur la joue de Perrin. Tu garderas une cicatrice.

— Être beau ne me met rien dans la poche, marmonna Perrin.

En revanche, il lui fallait être en forme pour accomplir ses missions.

— Qui t’a raconté ça ? lança Faile.

Assez incongrûment, elle échangea un sourire avec Alanna.

Perrin se demanda si les deux femmes se moquaient de lui. Avant qu’il ait trouvé la réponse, la guérison le frappa, lui donnant le sentiment d’avoir de la glace dans les veines à la place du sang. Contraint de pousser un petit cri, il vécut un vrai calvaire jusqu’à ce qu’Alanna le lâche.

La sœur verte passa aussitôt à Bain tandis que Verin s’occupait de Gaul. Déjà guérie, Chiad bougeait son bras gauche avec une évidente jubilation.

Faile remplaça Alanna au côté de Perrin et caressa la cicatrice qui courait sous son œil.

— Une marque de beauté..., souffla-t-elle.

— Pardon ?

— Quelque chose que font les Domani... Je disais ça comme ça...

Malgré le sourire de sa compagne – ou à cause de lui – Perrin se rembrunit. Elle se payait sa tête, ça ne faisait aucun doute, mais il ne comprenait pas comment...

Ihvon entra dans la pièce, souffla quelques mots à l’oreille d’Alanna, attendit sa réponse et ressortit dans un silence presque total. Quelques instants plus tard, le grincement de bottes sur les marches annonça de la visite.

Perrin se leva d’un bond lorsque Tam al’Thor et Abell Cauthon apparurent sur le seuil de la pièce. Arc en main, les vêtements froissés et la barbe de deux jours, ils avaient l’allure de deux hommes qui ne dormaient plus depuis longtemps dans un lit douillet. À l’évidence, ils revenaient de la chasse, car quatre lièvres pendaient à la ceinture de Tam et trois à celle de son compagnon.

La présence des Aes Sedai ne sembla pas les étonner, et les visiteurs ne les surprirent pas non plus. À part Loial, ce géant aux oreilles poilues et à l’énorme nez. Avisant les Aiels, Tam les observa un moment, comme si leur présence évoquait en lui des souvenirs. Puis il tourna la tête vers Perrin... et sursauta.

Véritable colosse, Tam restait malgré ses cheveux gris le genre d’homme que seul un tremblement de terre pouvait ébranler. Sa réaction en fut d’autant plus surprenante.

— Perrin, mon garçon ! s’écria-t-il. Rand est avec toi ?

— Et Mat ? lui fit écho Abell.

C’était le sosie de son fils, avec quelques années de plus, des cheveux gris et un regard moins espiègle. Un homme qui n’était presque pas empâté par l’âge et qui restait souple et agile.

— Ils vont bien tous les deux, dit Perrin. À Tear.

Du coin de l’œil, le jeune homme observa la réaction de Verin, parfaitement consciente de ce que Tear signifiait pour Rand. Alanna, en revanche, ne sembla pas avoir entendu.

— Ils seraient bien venus avec moi, mais nous ne connaissons pas la gravité de la situation... (Une extrapolation qui n’était pas un mensonge, Perrin en aurait mis sa tête à couper.) Mat passe son temps à gagner aux dés et à lutiner des filles. Rand... Eh bien, la dernière fois que je l’ai vu, il portait une très jolie veste et une belle blonde s’accrochait à son bras.

— Sacré Mat, toujours égal à lui-même, murmura fièrement Abell.

— Il vaut peut-être mieux qu’ils ne soient pas venus, dit Tam. Avec les Trollocs et les Capes Blanches... Tu sais que les Trollocs sont de retour ? (Perrin acquiesça.) Cette Aes Sedai, Moiraine, avait-elle raison ? Cette fameuse Nuit de l’Hiver, c’était vous les cibles des monstres ? Avez-vous découvert pourquoi ?

Verin regarda sévèrement Perrin. Alanna faisait mine de fouiller dans ses sacoches de selle, mais

le jeune homme aurait parié qu'elle était tout ouïe. Pourtant, rien de tout ça ne l'influença. Mais comment dire de but en blanc à Tam que son fils, capable de canaliser le Pouvoir, était le Dragon Réincarné ? Comment annoncer une telle nouvelle à quelqu'un ?

— Il faudra demander à Moiraine, maître al'Thor. Les Aes Sedai ne sont pas enclines à partager leurs informations.

— J'avais remarqué, lâcha Tam.

Les deux sœurs écoutaient la conversation et ne faisaient plus aucun effort pour le cacher. Alanna fronça les sourcils à l'intention de Tam, et Abell s'agita nerveusement comme s'il pensait que son ami envoyait un peu loin le bouchon. Mais il fallait plus que ça pour perturber le père de Rand.

— Si nous parlions dehors ? proposa Perrin. J'ai besoin de prendre un peu l'air.

Et de fuir les oreilles ennemies – mais ça, il ne pouvait pas le dire à voix haute.

Tam et Abell parurent trouver l'idée excellente, peut-être parce qu'ils avaient eux aussi envie d'échapper à l'attention sourcilleuse des Aes Sedai. Mais il y avait d'abord l'affaire des lièvres à régler.

— Nous pensions en garder deux pour nous, dit Abell quand son ami et lui eurent remis leurs sept proies à Alanna, mais vous avez plus de bouches à nourrir que prévu.

— Il est inutile de chasser pour nous, dit Alanna avec une pointe d'agacement, comme si ce n'était pas la première conversation de ce type.

— Nous aimons payer ce qu'on nous fournit, fit Tam d'un ton identique. Perrin, les Aes Sedai ont eu la gentillesse de nous guérir, à l'occasion, et nous voulons accumuler du crédit, au cas où nous aurions encore besoin de leur aide.

Le jeune homme acquiesça, comprenant parfaitement qu'on ne veuille rien devoir à des Aes Sedai. Comme le disait un vieux proverbe, un hameçon était toujours caché dans le cadeau d'une sœur. C'était bien vrai, mais accepter le présent ou le payer ne changeait rien : dans tous les cas, le « poisson » était ferré.

Verin eut un demi-sourire, comme si elle devinait les pensées de l'apprenti forgeron.

Alors que les trois hommes sortaient, Perrin ayant récupéré son arc, Faile se leva pour les suivre. Incroyablement, quand son compagnon lui eut fait « non » de la tête, elle se rassit docilement.

Inquiet, Perrin se demanda si elle était malade.

Après une courte pause, afin que Tam et Abell puissent admirer Trotteur et Hirondelle, les trois hommes s'enfoncèrent dans le bois. Le soleil sombrait vers l'ouest, allongeant démesurément les ombres.

Tam et Abell taquinèrent Perrin au sujet de sa barbe, mais ils ne mentionnèrent jamais ses yeux. Bizarrement, cette omission volontaire ne déranger pas le jeune homme. Désormais, il avait des sujets d'inquiétude bien plus pressants que l'opinion des gens sur ses globes oculaires.

Quand Abell lui demanda si « cette chose » n'avait pas tendance à tremper dans la soupe, Perrin lissa sa barbe et répondit simplement :

— Faile m'aime bien comme ça.

— Faile ? lança Tam. C'est la jeune femme, pas vrai ? Pour sûr qu'elle a du caractère, mon garçon ! Elle te fera rester éveillé des nuits entières à tenter de distinguer le haut du bas et la droite de la gauche.

— Avec les femmes de ce genre, enchaîna Abell, une seule stratégie : leur laisser croire qu'elles portent la culotte. Du coup, dans les situations de crise, quand on les contredit, elles sont trop

surprises pour réagir assez vite. Ça laisse à un honnête homme le temps de faire ce qui s'impose, et ensuite, il est trop tard pour que les critiques de sa douce compagne aient encore une influence.

Perrin trouva que cette tirade au sujet des femmes ressemblait beaucoup à ce que Marin avait dit à Faile sur les hommes. Abell et l'épouse du bourgmestre avaient-ils un jour comparé leurs notes sur la vie ? Franchement, il en doutait. Cela dit, le conseil du père de Mat méritait d'être essayé avec Faile, même si elle ne réagissait jamais comme on aurait pu s'y attendre.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Perrin constata que l'hôpital disparaissait désormais derrière les arbres. En principe, ils étaient hors de portée d'oreille des Aes Sedai. Écoutant très attentivement, Perrin entendit les coups qu'un pivert assenait à un tronc d'arbre, assez loin de là. Des écureuils se cachaient dans les branches et un renard venait de passer avec dans la gueule le lièvre qu'il avait tué quelques instants plus tôt.

À part l'odeur de Tam et d'Abell, Perrin ne capta rien qui pût laisser penser qu'un Champion se cachait dans les broussailles pour espionner.

Devenait-il trop soupçonneux ? Peut-être, mais comment croire à une « coïncidence » qui le mettait en présence de deux Aes Sedai qu'il connaissait ? Alanna, se souvint-il, était une sœur dont Egwene se méfiait. Quant à Verin, il n'était pas sûr de lui faire confiance...

— Vous vivez ici, avec Verin et Alanna ? demanda-t-il aux deux hommes.

— Pas vraiment, répondit Abell. Un homme ne peut pas dormir sous le même toit que des Aes Sedai. Enfin, c'est mon opinion.

— L'hôpital nous a paru une bonne cachette, précisa Tam, mais elles étaient là avant nous. Sans la présence de Marin et d'autres femmes du Cercle, ces Champions de malheur nous auraient sûrement éventrés.

Abell eut une moue pensive.

— Ce qui nous a sauvés, d'après moi, c'est que les Aes Sedai ont découvert qui nous sommes. Ou plutôt, qui sont nos fils. Elles s'intéressent beaucoup trop à vous trois, mon garçon. À mon goût, en tout cas... (Il hésita, tapotant nerveusement son arc.) Alanna a dit que vous êtes *ta'veren*. Tous les trois ! Si j'ai bien compris, les Aes Sedai ne peuvent pas mentir.

— Je n'ai jamais rien senti de tel en moi, dit Perrin, cassant. Ni en Mat.

Tam ne manqua pas de remarquer que le jeune homme n'avait pas évoqué Rand. Agacé, Perrin songea qu'il devrait apprendre à mieux mentir, afin de préserver ses secrets et ceux des autres.

— Parce que tu ne sais peut-être pas quoi chercher, dit le père de Rand. Comment en es-tu arrivé à voyager avec un Ogier et trois Aiels ?

— Le dernier colporteur que j'ai croisé, intervint Abell, m'a dit qu'il y a des Aiels de notre côté de la Colonne Vertébrale du Monde. À l'époque, je ne l'ai pas cru. Selon lui, il y avait des Aiels au Murandy ou peut-être en Altara ou encore ailleurs... Il n'était pas très sûr, mais en tout cas, dans des pays très éloignés du désert des Aiels.

— Aucun rapport avec le fait d'être ou non *ta'veren*, fit sèchement Perrin. Loial est un ami venu ici pour m'aider. Gaul aussi, en un sens... Bain et Chiad accompagnent Faile. Tout ça est plutôt compliqué, mais il faut faire avec. En tout cas, ça n'a rien à voir avec la destinée et tout ce genre de trucs...

— Quelles qu'en soient les raisons, mon garçon, dit Abell, les Aes Sedai s'intéressent à toi et à tes deux amis. Tam et moi, nous sommes allés jusqu'à Tar Valon, l'an dernier, pour essayer de savoir où vous étiez. En insistant beaucoup, nous avons à peine réussi à faire admettre à une sœur qu'elle

connaissait vos noms, mais il est apparu évident que ces femmes cachaient quelque chose. La Gardienne des Chroniques nous a forcés à prendre un bateau pour retourner chez nous, les poches pleines d'or et le cerveau truffé de vagues « garanties ». Elle nous a expulsés si vite que nous avons tout juste eu le temps d'achever nos révérences. Et encore !

» Mon garçon, je déteste l'idée que Mat soit devenu le jouet de la Tour Blanche.

Perrin aurait aimé dire à Abell qu'il n'en était rien, mais il doutait de pouvoir débiter un mensonge pareil sans se trahir. Si Moiraine surveillait Mat, ce n'était pas parce qu'elle aimait son beau sourire. Le fils d'Abell était tout autant impliqué que lui avec la tour, et peut-être même plus. Tous les trois, ils étaient des marionnettes dont les Aes Sedai tiraient les ficelles.

Après quelques instants de silence, Tam prit la parole :

— Mon garçon, j'ai de tristes nouvelles au sujet de ta famille.

— Je sais..., souffla Perrin.

Les trois hommes se turent, les yeux baissés sur le sol. Exactement le genre d'attitude convenable dans ces circonstances. Un moment de répit pour se purger d'émotions douloureuses et de la gêne qu'on éprouvait quand elles s'affichaient trop ouvertement.

Entendant un battement d'ailes, Perrin leva les yeux et vit qu'un gros corbeau venait de se poser dans un chêne, à une cinquantaine de pas de là.

Le jeune homme prit une flèche dans son carquois. Mais avant qu'il ait pu armer complètement son arc, deux projectiles firent basculer l'oiseau de son perchoir. Déjà prêts à tirer de nouveau, Tam et Abell sondèrent le ciel en quête d'autres oiseaux. En vain.

La flèche de Tam avait transpercé le crâne du corbeau. Un tir qui ne devait rien au hasard et dont la précision ne surprit pas Perrin. En parlant avec Faile, il n'avait pas menti : les deux hommes étaient de meilleurs archers que lui. Et à Deux-Rivières, personne n'égalait Tam al'Thor.

— Sale bête..., marmonna Abell.

Posant un pied sur le cadavre, il en retira sa flèche, nettoya la pointe dans la poussière et remit le projectile dans son carquois.

— Les Aes Sedai nous ont dit que les corbeaux espionnent pour le compte des Blafards, expliqua Tam. Nous avons fait passer le mot, et le Cercle des Femmes aussi. Ça n'a pas ému grand monde, jusqu'à ce que les oiseaux attaquent des moutons, leur crevant les yeux et en tuant même quelques-uns. La tonte ne sera déjà pas très bonne cette année, sans qu'on ait eu besoin de ça. Bien sûr, ce n'est pas très important... Entre les Trollocs et les Capes Blanches, les marchands risquent de se faire rares, et la laine nous restera sur les bras...

— Un idiot s'est mis à faire n'importe quoi, dit Abell. Et il n'est peut-être pas seul dans son délire. Nous avons retrouvé des dizaines d'animaux morts. Des lièvres, des lapins, des daims, des renards et même un ours. Abattus et abandonnés sur place. La plupart même pas dépecés... C'est l'œuvre d'un ou de plusieurs hommes, pas des Trollocs. J'ai découvert des empreintes de bottes. Le type est un colosse, mais bien trop petit pour être un monstre. Ces massacres sont répugnants. Et c'est du gaspillage.

Tueur ? Tueur présent ici, et pas seulement dans le rêve du loup ? Tueur et les Trollocs... L'homme du songe avait paru familier à Perrin...

Recouvrant du bout du pied le corbeau de terre et d'herbe, Perrin se répéta qu'il s'occuperait des monstres plus tard. S'il le fallait, il consacrerait sa vie à les éliminer.

— Maître Cauthon, j'ai promis à Mat de veiller sur Bode et Eldrin. Selon vous, il sera très

difficile de libérer les prisonniers ?

— Terriblement dur, oui, répondit Abell, qui fit soudain son âge, et peut-être même plus. J'ai réussi à approcher assez pour voir Natti, après sa capture. Elle sortait de la tente où les Capes Blanches gardent tous nos amis. J'ai vu ma femme, mais il y avait une centaine de Fils de la Lumière entre nous. Comme je me suis montré un peu imprudent, l'un d'eux m'a planté une flèche dans le corps. Si Tam n'avait pas été là pour me ramener auprès des Aes Sedai...

— C'est un gros camp, précisa Tam, juste sous Colline de la Garde. Sept ou huit cents hommes, je dirais. Des patrouilles jour et nuit entre Colline de la Garde et Champ d'Emond. Si les Fils s'étaient davantage déployés, ça nous faciliterait la tâche. Mais à part une centaine d'hommes laissés en garnison à Bac-sur-Taren, ils semblent décidés à abandonner le reste du territoire aux Trollocs. Du côté de Promenade de Deven, ça se passe très mal, d'après ce qu'on dit. Une nouvelle ferme brûle presque chaque nuit. La situation est la même entre Colline de la Garde et la rivière Taren. Libérer Natti et les autres sera difficile, et après, espérons que les Aes Sedai les laisseront se cacher avec elles. Ces deux-là n'aiment pas trop qu'on découvre leur véritable identité.

— Quelqu'un acceptera d'héberger les prisonniers, j'en suis sûr ! s'exclama Perrin. Vous ne me ferez pas croire que tout le monde vous a tourné le dos. Les gens d'ici ne peuvent pas croire que vous êtes des Suppôts des Ténèbres.

Alors qu'il disait ces mots, Perrin pensa au vieux Cenn Buie.

— Non, à part quelques abrutis, fit Tam, nous gardons de solides soutiens. Bien des braves gens nous offrent un repas ou une nuit dans leur grange. Parfois, nous avons même droit à un lit. Mais personne n'aime vraiment aider des hommes pourchassés par les Capes Blanches. Moi, je ne vois pas comment on les en blâmerait. Dans des conditions difficiles, les hommes cherchent avant tout à protéger leur famille. Demander à quelqu'un d'héberger Natti, les filles et les époux Luhhan serait une erreur. Quand on exige trop, on est toujours déçu.

— J'avais une meilleure opinion que ça des gens de Deux-Rivières, murmura Perrin.

Abell eut un sourire sans joie.

— Ils se sentent pris au piège, mon garçon. Écrasés entre les Trollocs et les Fils comme du blé entre les meules d'un moulin. Ils espèrent juste ne pas finir en poussière.

— Ils devraient cesser d'espérer et commencer à agir.

Facile à dire ! Mais Perrin ne vivait plus à Champ d'Emond, et il n'avait aucune idée de ce qui s'y passait. Pourtant, son analyse était la bonne. Tant que les gens se cacheraient dans les jupes des Fils de la Lumière, ils seraient obligés de tout accepter, y compris les confiscations de livres et les arrestations arbitraires.

— Demain, j'irai jeter un coup d'œil au camp des Capes Blanches, annonça Perrin. Il doit y avoir un moyen de libérer nos amis. Quand ce sera fait, nous nous occuperons des Trollocs. Deux-Rivières sera leur tombeau, j'en fais le serment.

— Perrin..., commença Tam.

Il n'alla pas plus loin, l'air troublé.

Perrin devina que ses yeux, à l'ombre d'un grand chêne, reflétaient intensément la lumière. Son propre visage lui semblait taillé dans le roc.

— D'abord Natti et les autres, soupira Tam. Après, nous déciderons ce qu'il convient de faire avec les Trollocs.

— Ne te laisse pas dévorer de l'intérieur par la haine, mon garçon, souffla Abell. C'est une

maîtresse impitoyable.

— Rien ne me dévore, assura Perrin. J'entends simplement faire ce qui doit être fait.

Il passa un pouce sur le tranchant de sa hache.

Faire ce qui doit être fait, oui...

Dain Bornhald se redressa sur sa selle tandis que les cent cavaliers qu'il avait emmenés en patrouille approchaient de Colline de la Garde. Enfin, moins de cent, désormais. Onze chevaux portaient en travers de leur selle un cadavre enveloppé dans une couverture, et vingt-trois Fils soignaient leurs blessures comme ils le pouvaient. L'embuscade des Trollocs, très bien montée, aurait pu réussir contre des guerriers moins bien entraînés et moins endurcis que les Fils. Ça n'avait pas été le cas, mais c'était la troisième patrouille attaquée ainsi. Un assaut massif, pas une escarmouche due au hasard. Et une manœuvre planifiée très éloignée des tueries auxquelles s'adonnaient d'habitude les monstres. De plus, chaque fois, il s'était agi d'une patrouille qu'il commandait. En d'autres termes, les Trollocs évitaient les autres, un comportement qui suscitait des questions dérangelantes. Et jusque-là, les réponses trouvées par Bornhald ne l'avançaient à rien.

Alors que le soleil sombrait à l'horizon, des lumières s'allumaient dans les maisons au toit de chaume qui couvraient presque entièrement la colline. Le seul toit de tuile, au sommet de la grande butte, couronnait *Le Sanglier Blanc*, l'inévitable auberge du village. Un autre soir, Bornhald aurait pu y aller boire une coupe de vin, même si un silence de mort régnait dans la salle commune dès qu'on y entrait vêtu d'une cape blanche arborant un soleil ardent sur la poitrine. S'il buvait rarement, Dain aimait parfois fréquenter d'autres gens que des Fils. Après un moment, les clients oubliaient un peu sa présence et recommençaient à parler et à rire.

Un autre soir. Pour l'heure, il avait besoin de solitude afin de réfléchir...

À moins d'une demi-lieue du pied de la colline, l'activité battait son plein au milieu d'une centaine de roulottes aux couleurs vives. Arborant des couleurs encore plus criardes que leurs véhicules, des hommes et des femmes s'assuraient de la santé des chevaux, examinaient tous les harnais et rembarquaient tout ce qui traînait dans le campement depuis des semaines. Apparemment, les Gens de la Route, fidèles à leur surnom, avaient décidé de partir le lendemain, probablement aux premières lueurs de l'aube.

— Farran ! appela Bornhald.

Le sous-officier corpulent vint chevaucher à côté de son chef, qui désigna du menton la caravane de Tuatha'an.

— Va porter un message au Chercheur : s'il veut partir avec les siens, il devra se diriger vers le sud.

Selon les cartes, il était impossible de traverser la rivière Taren, sauf à Bac-sur-Taren. Mais dès qu'il avait franchi ce cours d'eau, Dain avait mesuré à quel point les relevés topographiques étaient anciens et obsolètes. Tant qu'il pourrait l'empêcher, personne ne quitterait le territoire de Deux-Rivières afin de mieux tendre un piège à ses troupes.

— Farran, inutile de recourir à tes poings et à tes bottes, c'est compris ? La communication verbale suffira. Raen a des oreilles.

— À vos ordres, seigneur Bornhald.

Un peu déçu, mais pas trop, Farran plaqua sa main gantelée sur son cœur, puis il partit au trot vers le campement des Zingari. L'ordre lui déplaisait, mais il l'exécuterait à la lettre. Malgré son

mépris pour les Gens de la Route, c'était un bon soldat, et il se comporterait comme tel.

La vue de son propre camp emplit Bornhald de fierté. Admirant les rangées de tentes pointues impeccablement alignées et les piquets servant à attacher les chevaux, tout aussi rigoureusement disposés, il se réjouit que les Fils, même dans ce coin du monde oublié par la Lumière, ne se soient jamais relâchés, maintenant la discipline à son plus haut niveau.

Un coin du monde oublié par la Lumière ? Absolument, et les Trollocs en étaient la preuve éclatante. S'ils brûlaient des fermes, ça signifiait simplement que quelques personnes ici étaient pures. Une poignée. Les autres gens faisaient des courbettes, vous envoyaient du « oui, mon seigneur », et du « comme vous voudrez mon seigneur », et ils n'en faisaient qu'à leur tête dès qu'on avait le dos tourné. En plus de tout, ces gueux cachaient une Aes Sedai. Lors du deuxième jour passé au sud de la rivière Taren, les Fils avaient abattu un Champion facile à reconnaître à cause de sa cape aux couleurs fluctuantes.

Dain Bornhald abominait les Aes Sedai. Comment pouvait-on encore oser jouer avec le Pouvoir de l'Unique ? Ne suffisait-il pas de disloquer le monde une fois ? Si personne ne les arrêtait, ces femmes recommenceraient.

La bonne humeur de Dain fondit comme neige au soleil.

Balayant le camp du regard, il localisa la tente où les prisonniers passaient le plus clair de leur temps – avec une très courte séance d'exercice, un seul à la fois. Quand ça impliquait d'abandonner ses compagnons, on ne tentait pas de s'enfuir...

Cela dit, courir n'aurait pas servi à grand-chose. Des gardes surveillaient les quatre coins de la tente, et une vingtaine d'autres quadrillaient le périmètre. Mais l'idée était d'éviter les problèmes, car il était bien connu qu'ils s'enchaînaient à l'infini quand on commençait à en avoir. S'il s'avérait indispensable de maltraiter les prisonniers, les villageois de Champ d'Emond risquaient de mal le prendre, et la situation pouvait dégénérer très vite.

Byar était un crétin ! Comme Farran et d'autres hommes, il aurait voulu soumettre les prisonniers à la question. N'étant pas un Confesseur, Bornhald n'avait aucune envie de recourir aux méthodes en vigueur dans cet ordre. Pareillement, il s'efforçait de tenir Farran loin des jeunes filles – même si elles étaient des Suppôts, comme Ordeith l'affirmait.

De toute façon, un seul Suppôt des Ténèbres l'intéressait. Plus que les Trollocs voire les Aes Sedai, il rêvait de capturer Perrin Aybara. L'histoire de Byar – un gaillard qui combattait aux côtés des loups – n'avait aucun sens. En revanche, l'homme ne mentait pas quand il affirmait que Perrin Aybara avait conduit son père, Geofram Bornhald, dans le piège tendu par un Suppôt. À la pointe de Toman, Geofram avait péri sous les coups des Seanchaniens – eux aussi des Suppôts – et des Aes Sedai qui les aidaient.

Si les Luhhan ne se décidaient pas à parler, Dain finirait peut-être par confier le forgeron aux bons soins de Byar. Si l'homme ne craquait pas, sa femme ne supporterait pas longtemps de le voir souffrir. L'un des deux fournirait à Dain les informations dont il avait besoin pour coincer Perrin Aybara.

Quand le fils de Geofram mit pied à terre devant sa tente, Byar l'attendait, raide et émacié comme un épouvantail. Non sans dégoût, Bornhald jeta un coup d'œil à un plus petit ensemble de tentes, à l'écart de son superbe camp. Le vent soufflant de cette direction, il constata que ces gens n'étaient pas plus fêrus d'hygiène que de géométrie dans l'agencement des piquets.

— Ordeith est de retour, dirait-on.

— Oui, seigneur Bornhald.

Byar n'en disant pas plus, Dain l'interrogea du regard.

— Une escarmouche contre les Trollocs, au sud d'ici. Deux morts et six blessés, qui brillent par leur absence comme d'habitude.

— Qui avons-nous perdu ?

— Le Fils Joelin et le Fils Gomanes, seigneur Bornhald.

Byar aurait annoncé sur le même ton qu'il avait plu dans la matinée.

Dain retira lentement ses gantelets. Les deux hommes qu'il avait chargés d'accompagner Ordeith pour voir ce qu'il faisait durant ses escapades vers le sud.

Prudent par nature, Dain n'éleva pas la voix.

— Byar, fais mes compliments à maître Ordeith et dis-lui que... Non, pas de compliments ! Ordonne-lui, mot pour mot, de venir sur-le-champ me présenter sa fichue carcasse décharnée. Dis-lui ça, puis conduis-le devant moi, quitte à l'arrêter s'il le faut, et avec lui la bande de loqueteux qui déshonore les Fils de la Lumière. Exécution !

Bornhald contint sa colère jusqu'à ce qu'il soit sous sa tente, le rabat tiré. Explosant enfin, il envoya valser dans les airs les cartes et l'écritoire posées sur sa table de campagne. Ordeith le prenait décidément pour un crétin ! En deux occasions, il avait envoyé des hommes à lui avec ce sale type. Chaque fois, ils avaient été les seules victimes d'une « escarmouche contre les Trollocs » censée avoir fait des blessés qu'on ne voyait jamais. Et ces « drames » arrivaient toujours au sud de Colline de la Garde, comme si Ordeith était obsédé par Champ d'Emond. À vrai dire, Bornhald aurait pu établir son camp là-bas, s'il n'y avait pas eu... Mais ça n'avait plus d'importance, à présent. Il tenait les époux Luhhan, et ils lui livreraient Perrin Aybara d'une manière ou d'une autre. Si les Fils devaient se rendre d'urgence à Bac-sur-Taren, Colline de la Garde était un bien meilleur point de départ. Les considérations militaires primaient les préférences personnelles.

Pour la millième fois, Dain se demanda pourquoi le seigneur général l'avait envoyé ici. Les gens y étaient pourtant semblables à ceux qu'il avait vus dans une bonne centaine d'endroits. À une différence près, cependant... Quand il s'agissait d'arracher la mauvaise herbe – en d'autres termes, d'éliminer les Suppôts des Ténèbres – seuls les habitants de Bac-sur-Taren faisaient montre d'un quelconque enthousiasme. Dans les autres villages, quand le Croc du Dragon était dessiné sur une porte, les gens préféraient ne pas s'en apercevoir. Pourtant, dans les petites communautés, on connaissait en général les « indésirables » et il suffisait de chiches encouragements pour qu'on décide de les « liquider ». Les Suppôts faisaient régulièrement partie des brebis galeuses qu'on se réjouissait de voir disparaître.

Ici, ça ne se passait pas comme ça. Pour l'effet qu'ils avaient, les crocs pourtant infamants auraient tout aussi bien pu être recouverts de peinture blanche.

Et les Trollocs ? Pedron Niall était-il informé de leur présence lorsqu'il avait rédigé la feuille de route de Bornhald ? C'était très peu probable. Mais dans ce cas, pourquoi avoir expédié ici assez de Fils pour mater une rébellion ? Et pourquoi avoir mis dans les pattes de Dain un dément frappé d'une obsession criminelle ?

Le rabat s'écarta soudain pour laisser passer Ordeith. Vêtu d'une veste grise de qualité brodée de fil d'argent, mais atrocement crasseuse, l'homme était d'une propreté douteuse, son cou noirâtre trop maigre pour la taille de son col lui donnant de vagues allures de tortue.

— Je te souhaite bien le bonsoir, seigneur Bornhald. Puisses-tu passer une excellente et splendide

fin de journée.

L'accent de Lugard était à couper au couteau, ce soir, remarqua Bornhald.

— Ordeith, qu'est-il arrivé aux Fils Joelin et Gomanes ?

— C'est terrible, seigneur... Quand les Trollocs ont attaqué, le Fils Gomanes, tel un héros...

Bornhald frappa son interlocuteur au visage avec ses gantelets. Chancelant, le petit homme étique porta une main à sa lèvre fendue puis regarda ses doigts rouges de sang. Son sourire moqueur vira alors au rictus haineux.

— Oublierais-tu qui m'a engagé, petit soldat ? cracha-t-il, passant au tutoiement pour mieux exprimer son mépris. Si je le lui demande, Pedron Niall te fera pendre avec les boyaux de ta mère. Après qu'on t'aura écorché vif, bien entendu.

— Pour le lui demander, il faudrait que tu sois encore vivant...

Ordeith se recroquevilla sur lui-même comme une bête sauvage prête à bondir. Mais il se ressaisit, se redressant lentement.

— Nous devons travailler ensemble, dit-il.

L'accent de Lugard avait disparu, remplacé par un ton plus autoritaire et plus imposant. Tant qu'à faire, Bornhald préférait la version lugardienne à ce timbre de voix dégoulinant d'un mépris à peine déguisé.

— Les Ténèbres nous enveloppent, ici... Les Trollocs et les Myrddraals ne sont pas le pire. Trois Suppôts destinés à faire trembler le monde sont nés sur ce territoire. Depuis mille ans, le Ténébreux surveillait et influençait leur ascendance. Rand al'Thor, Mat Cauthon et Perrin Aybara. Tu connais leurs noms. En ce lieu se déchaînent des forces qui dévasteront le monde. Les Créatures des Ténèbres rôdent la nuit, corrompant le cœur des hommes et souillant leurs rêves. Rase ce maudit territoire ! Frappe-le, et ils viendront tous les trois. Al'Thor, Cauthon et... Aybara.

Ordeith avait pratiquement ronronné d'aise en prononçant le dernier nom. Comment savait-il ce que Bornhald cherchait à Deux-Rivières ? Hélas, l'officier l'ignorait totalement.

— J'ai couvert les exactions que tu as commises à la ferme Aybara, mais...

— Rase ce territoire ! (Alors que le front d'Ordeith luisait de sueur, la folie fit vibrer sa voix si pompeuse.) Frappe et les trois Suppôts viendront.

— Mais si je t'ai couvert, reprit Dain, c'est parce que je n'ai pas pu faire autrement.

L'exacte vérité. Si les gens en venaient à tout savoir, Dain devrait faire face à bien plus que de la résistance passive. Avec les Trollocs sur les bras, il n'avait surtout pas besoin d'un soulèvement populaire.

— Mais je ne fermerai pas les yeux sur l'assassinat de Fils de la Lumière. Tu m'entends ? Qu'as-tu de si important à nous cacher ?

— Doutes-tu que les Ténèbres feront tout ce qui s'impose pour me neutraliser ?

— Pardon ?

— En doutes-tu ? (Ordeith se pencha vers son interlocuteur.) Tu as bien vu les Hommes Gris ?

Bornhald hésita... En plein milieu de Colline de la Garde, cinquante Fils de la Lumière n'avaient pas remarqué les deux tueurs armés d'une dague. Il n'avait rien vu lui-même, jusqu'à ce qu'Ordeith les élimine. Un exploit qui lui avait valu une grande popularité auprès des hommes.

Un peu plus tard, Bornhald avait enfoui les dagues. À première vue, leurs lames semblaient en acier, mais au toucher elles brûlaient comme de la lave en fusion. La première couche de terre qu'il avait jetée dessus s'était mise à fumer en crépitant.

— Tu crois qu'ils en avaient après toi ?

— Oh oui ! seigneur Bornhald, répondit Ordeith, revenant à son registre obséquieux. Les Ténèbres ne reculeraient devant rien pour se débarrasser de moi.

— Peut-être, mais ça n'éclaire en rien la mort de mes...

— Je dois agir en secret..., souffla le petit homme, sifflant presque comme un serpent. Les Ténèbres peuvent entrer dans l'esprit des gens et dans leurs rêves pour me localiser. Aimeriez-vous mourir dans un songe ? C'est possible, savez-vous ?

— Tu es... fou.

— Laissez-moi les coudées franches et je vous livrerai Perrin Aybara. Ce sera conforme aux ordres de Pedron Niall. La liberté d'action pour moi, et Perrin entre vos mains.

Bornhald garda le silence un long moment avant de répondre :

— Je t'ai assez vu... Sors d'ici !

Lorsque le petit homme fut parti, Dain sentit un frisson courir le long de sa colonne vertébrale. Que trafiquait le seigneur général avec ce déchet d'humanité ? Jetant ces gantelets sur le sol, Bornhald se mit à fouiller dans ses affaires. Si sa mémoire ne le trompait pas, il devait y avoir une flasque d'eau-de-vie quelque part...

L'homme qui s'appelait lui-même Ordeith, et qui pensait parfois à lui sous ce nom, se faufilait entre les tentes des Fils de la Lumière sans cesser d'observer les soldats en cape blanche qui allaient et venaient autour de lui. Des outils très utiles et ignorants, mais indignes de confiance. Surtout Bornhald. Celui-là, s'il continuait comme ça, il finirait très mal. Byar aurait été tellement plus facile à manipuler. Mais chaque chose en son temps. Pour l'heure, il y avait d'autres priorités.

Certains soldats s'inclinant sur son passage, Ordeith leur dévoila ses dents en un rictus qu'ils prirent sûrement pour un sourire.

Des outils... et des abrutis !

Les yeux d'Ordeith se rivèrent sur la tente des prisonniers. Ceux-là, ils ne perdaient rien pour attendre ! Cela dit, ils n'étaient qu'un bonus – la cerise sur le gâteau, en quelque sorte. Des appâts. Chez les Aybara, il aurait dû se retenir un peu, mais Conrad Aybara lui avait ri au nez et Joslyn l'avait traité de vermine et de fou furieux parce qu'il prétendait que son fils était un Suppôt des Ténèbres. Eh bien, ces gens avaient vu de quel bois il se chauffait. Et les autres – son bonus – le découvriraient bientôt.

Un des chiens qu'il détestait n'était pas loin du tout, quelque part en direction de Champ d'Emond. Mais lequel ? Aucune importance ! Rand al'Thor était le seul qui comptait vraiment, et s'il s'était agi de lui, il l'aurait senti. Les rumeurs ne l'avaient pas encore attiré ici, mais ça viendrait. Ordeith ne s'en tenait presque plus d'avidité. Il fallait que des histoires continuent à atteindre Bac-sur-Taren par l'intermédiaire des hommes de Bornhald. Peu à peu, les récits sur le calvaire de Deux-Rivières empoisonneraient l'âme et l'esprit de Rand al'Thor. Quand il aurait payé, ce serait au tour des Aes Sedai, pour ce qu'elles lui avaient pris. Tout ce qui lui revenait de droit serait alors à lui.

Tout fonctionnait à merveille – un vrai mouvement d'horlogerie, malgré cet enqueteur de Bornhald –, jusqu'à l'irruption du « nouveau » avec ses Hommes Gris.

Ordeith passa une main crasseuse dans ses cheveux gras. Pourquoi ses rêves ne pouvaient-ils pas lui appartenir ? Il n'était plus une marionnette dont les Myrddraals, les Rejetés et le Ténébreux lui-même tiraient les ficelles. C'était lui le marionnettiste, désormais. Ils ne pouvaient ni l'arrêter ni le

tuer.

— Rien ne peut m’abattre, marmonna-t-il. Pas moi ! Je survivis depuis la guerre des Trollocs.

Enfin, une partie de lui survivait depuis ces temps-là...

Il eut un rire qu’il reconnut comme celui d’un dément – mais il avait l’habitude, et ça ne le dérangeait pas.

Un jeune officier le regarda d’un air bizarre. Cette fois, il était impossible de prendre son rictus pour un sourire. Le type aux joues encore couvertes de duvet recula et Ordeith continua son chemin en traînant les pieds.

Des mouches bourdonnaient autour de sa tente et des yeux soupçonneux s’efforcèrent de ne pas croiser son regard. Ici, les capes blanches n’étaient pas immaculées, loin de là. Mais les épées restaient tranchantes et on lui obéissait sans poser de questions. Bornhald pensait que ces hommes étaient toujours les siens. Pedron Niall le croyait aussi, comme si Ordeith avait été son fauve apprivoisé.

Des idiots !

Écartant le rabat, Ordeith entra sous sa tente pour examiner son prisonnier attaché les membres en croix entre deux piquets assez gros pour retenir l’attelage d’un chariot. Le captif secouait sans cesse ses chaînes, mais Ordeith avait calculé la quantité requise, puis il l’avait généreusement doublée. Une très bonne initiative. Une boucle de moins, et les maillons d’acier n’auraient sans doute pas résisté.

Avec un soupir, le petit homme s’assit au bord de son lit de camp. Une dizaine de lampes brûlaient presque en permanence, ne laissant d’ombre à aucun endroit. On se serait cru dehors, à midi...

— As-tu réfléchi à ma proposition ? Si tu l’acceptes, tu partiras d’ici libre... Si tu la rejettes... Je sais comment faire souffrir les créatures comme toi. Je te ferai crier de douleur des jours durant. Une éternité de souffrance.

Les chaînes vibrèrent de plus belle et les piquets grincèrent sinistrement.

— Très bien, croassa le Myrddraal. J’accepte. Libère-moi.

Ordeith sourit. Ce Blafard le prenait pour un idiot, mais il s’en mordrait les doigts, comme tous les autres.

— D’abord, précisons les conditions de ce que nous appellerons notre convention, si tu veux bien.

Alors qu’Ordeith parlait, le Sans-Yeux se mit à transpirer à grosses gouttes.



Des questions qu'il faut poser



— Nous devrions partir bientôt pour Colline de la Garde, annonça Verin alors que les premiers rayons du soleil illuminaient le ciel.

Perrin leva les yeux de sa bouillie de céréales froide et son regard croisa celui de l'Aes Sedai. À l'évidence, Verin n'était pas disposée à polémiquer.

— Ne va pas croire que je t'aiderai à réaliser un de tes absurdes projets. Tu es un garçon rusé, mais n'essaie surtout pas de me rouler dans la farine.

Leur cuillère s'immobilisant à mi-chemin de leur bouche, Tam et Abell échangèrent des regards surpris. Jusque-là, en déduisit Perrin, ils avaient dû suivre leur propre chemin pendant que les Aes Sedai suivaient le leur. Toujours perplexes, mais sans un mot, les deux hommes recommencèrent à manger.

Sa cape-caméléon rangée dans ses sacoches de selle, Tomas regarda les deux villageois et Perrin avec un visage de marbre qui n'incitait pas au débat franc et ouvert. Quand il le fallait, les Champions faisaient ce qui s'imposait pour que leur Aes Sedai ait les coudées franches.

Verin avait l'intention de se mêler de tout, ça tombait sous le sens. De toute façon, les Aes Sedai ne pouvaient pas s'en empêcher. Mais pour Perrin, l'avoir à l'œil était sûrement préférable à se demander sans cesse ce qu'elle fichait dans son dos. Avec les sœurs, il était parfaitement impossible de conserver sa liberté d'action, en tout cas quand elles en avaient décidé autrement. La seule solution était d'essayer de se servir d'elles pendant qu'elles vous manipulaient. Et bien entendu, il fallait rester vigilant et prier pour être capable de leur sauter des mains si elles décidaient de vous enfoncer tête la première – comme un furet – dans la tanière d'un lapin. Car de temps en temps, la tanière se révélait être le labyrinthe souterrain d'un blaireau, un adversaire très dangereux pour un furet.

— Vous seriez la bienvenue aussi, dit Perrin à Alanna.

Le regard glacial de l'Aes Sedai dissuada Perrin de continuer dans cette voie. Ayant négligé sa portion de bouillie, elle se tenait devant une fenêtre et regardait à travers l'entrelacs de lierre.

Approuvait-elle le plan du jeune homme, qui consistait à aller d'abord jeter un coup d'œil au camp ? C'était impossible à dire, car elle était des plus imprévisibles. En principe, les Aes Sedai devaient être l'incarnation de la sérénité. C'était le cas d'Alanna, sauf quand des éclairs de colère – ou des traits d'humour – venaient tout remettre en question l'espace de quelques secondes. Parfois,

quand elle regardait Perrin, il aurait presque cru qu'elle l'admirait, si une telle aberration avait été possible. À d'autres occasions, il avait le sentiment d'être un mécanisme compliqué qu'elle bouillait d'envie de démonter, juste pour voir comment il fonctionnait.

Verin était bien plus facile à vivre. Inexpressive la plupart du temps, elle pouvait parfois se révéler énervante, mais avec elle, Perrin ne se demandait jamais si elle serait capable de remettre les pièces ensemble dans le bon ordre, après le démontage...

Perrin aurait donné cher pour pouvoir laisser Faile ici. Ça n'aurait pas été un abandon, puisqu'il visait exclusivement à la protéger des Capes Blanches. Mais à voir briller ses yeux – et à la manière dont elle serrait les dents – il estima que c'était un combat perdu d'avance.

— J'ai très envie de voir un peu ton pays. Mon père élève des moutons.

Message reçu. Sauf si Perrin l'attachait, il n'était pas question qu'elle reste en arrière.

Un moment, le jeune homme envisagea sérieusement de la ligoter. Mais les Fils de la Lumière, aujourd'hui, ne représentaient pas un grand danger, puisqu'il s'agissait seulement d'une mission de reconnaissance.

— Je croyais qu'il était marchand...

— Et éleveur, ça n'est pas incompatible.

Faile rougit légèrement. Son père était peut-être un humble fermier, pas du tout un marchand prospère. Mais où était l'intérêt de mentir ? Nulle part, sauf que si c'était le désir de Faile, Perrin ne voyait pas pourquoi il l'aurait contrariée.

Gênée ou non, la jeune femme semblait tout aussi déterminée.

Soudain, Perrin se remémora les conseils de maître Cauthon.

— Je doute que tu voies grand-chose d'intéressant... Certaines fermes sont en pleine tonte, j'imagine... Mais ton père doit s'y prendre exactement comme nous. Quoi qu'il en soit, ta compagnie me ravira.

L'hébétude de Faile, quand elle comprit qu'il n'y aurait pas de querelle, valait presque tout le souci qu'il se ferait encore pour elle. La méthode d'Abell aurait mérité d'être brevetée.

Avec Loial, les choses ne furent pas si simples.

— Mais je veux venir ! s'écria-t-il dès que Perrin l'eut informé que ce ne serait pas possible. Je suis là pour t'aider.

— Vous ne viendrez pas, maître Loial, dit Abell.

— Parce que nous devons tout faire pour ne pas attirer l'attention, précisa Tam.

Les oreilles en berne, l'Ogier se laissa entraîner à l'autre bout de la salle par Perrin. Voyant que sa tête frôlait les poutres, le jeune homme finit par conseiller à son ami de se baisser. Vue de loin, cette petite scène passerait pour une tentative de consoler l'Ogier après son éviction. Bien entendu, il s'agissait de tout autre chose.

— Je veux que tu surveilles Alanna, souffla Perrin.

Loial sursauta. Le prenant par la manche, Perrin continua à sourire comme un idiot.

— Détends-toi, Loial... Rigole même un peu. On ne parle de rien d'important, d'accord ?

L'Ogier eut un pâle sourire qui valait toujours mieux que rien.

— Les Aes Sedai agissent toujours pour des raisons très personnelles, Loial.

Souvent, ça n'avait rien à voir avec ce qu'on imaginait et ça pouvait être très surprenant.

— Qui sait ce qu'elle peut mijoter ? Depuis mon retour, j'ai eu assez de surprises. Pas question qu'elle en ajoute. Je ne te demande pas de la neutraliser, mais seulement de noter tout ce qui sortira

de l'ordinaire.

— Merci du cadeau, marmonna Loial, les oreilles plus que frémissantes. Tu ne crois pas qu'il vaut mieux laisser les Aes Sedai agir à leur guise ?

Pour un Ogier, c'était facile à dire. Dans un Sanctuaire, les sœurs n'avaient pas la possibilité de canaliser le Pouvoir.

Sous le regard de Perrin, Loial finit par craquer.

— Si tu pensais ça, tu ne me chargerais pas de l'espionner... Bon, c'est d'accord. Au moins, avec toi, on ne s'ennuie jamais...

Loial se redressa, passa un index démesuré sous son nez et s'adressa aux autres :

— Il est vrai que je risquerais d'attirer l'attention... Bon, ça va me donner une occasion de travailler à mes notes. Voilà des jours que mon livre n'avance pas.

Verin et Alanna échangèrent un regard indéchiffrable, puis leurs yeux se braquèrent sur Perrin. Même sous la torture, il n'aurait su dire ce qu'elles pensaient...

Bien entendu, les chevaux de bât resteraient en arrière. Leur présence aurait probablement éveillé l'intérêt, car elle impliquait un long voyage. Même en des temps plus normaux, les gens de Deux-Rivières ne s'éloignaient jamais de chez eux.

En regardant les éclaireurs seller leurs montures, Alanna ne put s'empêcher de sourire. Les chevaux de bât et leurs paniers d'osier, devait-elle penser non sans raison, liaient Perrin à l'ancien hôpital, donc à elle-même et à Verin. En réalité, elle aurait pu avoir une sacrée surprise. Depuis son départ de Champ d'Emond, plus d'un an auparavant, le jeune homme avait bien souvent dû se contenter d'une sacoche de selle en guise de bagage. Quand il n'avait pas dû se limiter à sa bourse et aux poches de sa veste...

Alors qu'il se redressait, après avoir fermé la sangle de selle de Trotteur, le jeune homme sursauta. Verin le regardait avec une expression presque malicieuse – rien qui fût conforme à l'éternelle distraction des sœurs marron –, comme si elle savait ce qu'il pensait et s'en amusait secrètement. Quand Faile lui faisait ce coup-là, le jeune homme détestait déjà ça. Mais venant d'une Aes Sedai, c'était cent fois pire. Cela dit, le marteau attaché à ses sacs de selle semblait intriguer Verin. À l'évidence, quelque chose lui échappait, et il s'en réjouissait. Mais cette fascination ne laissait pas de l'inquiéter. Pourquoi une Aes Sedai aurait-elle été ainsi hypnotisée par un vulgaire outil ?

Quand il ne fallait pas équiper les chevaux de bât, se préparer au départ prenait très peu de temps. Le hongre marron de Verin n'avait rien pour attirer le regard, exactement comme la tenue de sa cavalière, mais pour un œil exercé, le poitrail puissant et la croupe musclée laissaient penser que ce cheval était au moins aussi endurant que l'étalon gris de Tomas, pourtant bien plus impressionnant.

Trotteur hennit de façon fort peu amène à l'intention de l'autre étalon. Pour le calmer, Perrin lui flatta l'encolure. Plus discipliné, le cheval du Champion aurait été disposé à se battre si son maître l'y avait autorisé. Mais le Champion, utilisant autant ses genoux que les rênes, contrôlait parfaitement la monture avec laquelle il paraissait ne faire qu'un.

Peu habitué aux destriers, maître Cauthon étudia avec intérêt celui de Tomas. En revanche, il lui suffit d'un coup d'œil pour mesurer toutes les qualités du hongre de Verin. Comptant parmi les meilleurs experts en équidés de Deux-Rivières, c'était sans doute lui qui avait choisi les deux spécimens que Tam et lui montaient. Moins grands que les autres chevaux de l'expédition, ces animaux solides et puissants promettaient des performances en matière tant de vitesse que

d'endurance.

Les trois Aiels ouvrant la marche, la petite colonne s'ébranla. Gaul, Chiad et Bain commencèrent sur un rythme élevé qui les amena à disparaître très rapidement dans les denses profondeurs du bois déjà baigné par la lumière du soleil. De temps en temps, une tache ocre apparaissait un court instant entre les arbres. Une précaution prise par les Aiels, afin que leurs compagnons sachent à tout moment où ils étaient.

Tam et Abell prirent la tête de la colonne, Perrin et Faile les suivant tandis que Verin et Tomas se chargeaient de composer l'arrière-garde.

Perrin aurait préféré ne pas avoir l'Aes Sedai derrière lui. Sentir son regard peser sur sa nuque ou entre ses omoplates ne l'enchantait vraiment pas. Savait-elle au sujet de son lien avec les loups ? Bien que ça n'ait rien de plaisant, c'était très possible, puisque les sœurs marron se piquaient d'avoir d'antiques connaissances qui dépassaient les membres des autres Ajah. Pourrait-elle lui dire ce qu'il fallait faire pour éviter de perdre son humanité au contact des loups ? S'il ne parvenait pas à retrouver Elyas Machera, elle pouvait être sa meilleure chance de s'en tirer indemne. À condition de lui faire aveuglément confiance...

À coup sûr, Verin était prête à mobiliser toute sa science pour aider la Tour Blanche et – probablement, dans ce cas – pour soutenir Rand. Hélas, aider Rand n'aurait peut-être pas le résultat que Perrin désirait obtenir dans l'immédiat. Au fond, tout aurait été tellement plus simple en l'absence d'Aes Sedai...

Le groupe chevaucha dans un silence à peine troublé par les bruits de la forêt – un concours permanent de création sonore entre les écureuils, les piverts et les oiseaux chanteurs.

— Elle ne te fera pas de mal..., souffla soudain Faile en tournant la tête vers son compagnon.

La douceur de sa voix contrastait vivement avec la détermination de son regard sombre.

Perrin en cilla de stupeur. Elle voulait le protéger d'une sœur ? Décidément, il ne la comprendrait jamais, pas plus qu'il ne saurait un jour anticiper sa contradiction suivante. Parfois, sa compagne le déconcertait au moins autant que les Aes Sedai.

La petite colonne sortit du bois de l'Ouest à une lieue et demie environ de Champ d'Emond. À l'est, le soleil dépassait à présent la cime des arbres. Des bosquets de pins, de chênes et de fougères séparaient les cavaliers des champs de céréales, de tabac et de foin délimités par des haies. Bizarrement, il n'y avait pas âme qui vive aux alentours, et aucun filet de fumée ne sortait des cheminées de la ferme. Perrin connaissait très bien les gens qui vivaient là. Les al'Lora occupaient deux des grands bâtiments, les Barestere se partageant les autres. Des gens durs à la peine, ces fermiers. Si les maisons n'avaient pas été vides, nul doute qu'ils auraient été depuis longtemps au travail.

Campé près d'un bosquet, Gaul fit un signe de la main, puis il disparut entre les arbres.

Perrin talonna Trotteur pour qu'il vienne se placer entre les montures de Tam et d'Abell.

— On ne devrait pas rester aussi longtemps que possible à couvert ? Six cavaliers ne passeront pas inaperçus...

— Il n'y a pas grand monde pour nous remarquer, mon garçon, répondit maître al'Thor, en tout cas tant que nous resterons à l'écart de la route du Nord. Toutes les fermes trop proches du bois ont été abandonnées. En outre, les gens ne se déplacent plus seuls dès qu'ils s'éloignent du pas de leur porte. Dix cavaliers n'intrigueraient personne, par les temps qui courent, même s'il est plus fréquent de voyager en chariot.

— Par cet itinéraire, nous n’atteindrons pas Colline de la Garde avant la tombée de la nuit, intervint maître Cauthon. Passer par les bois allongerait encore le voyage. Bien sûr, nous irions encore plus vite en empruntant la route, mais le risque de rencontrer des Capes Blanches serait trop élevé. Sans parler des délateurs en puissance qui nous vendraient pour toucher la récompense.

— C’est un danger, c’est vrai, concéda Tam. Mais nous avons heureusement des amis dans le coin. Nous avons prévu de marquer une pause à la ferme de Jac al’Seen, vers midi, afin de laisser souffler les chevaux et de nous dégourdir les jambes. En ne traînant pas, nous devrions atteindre Colline de la Garde un peu avant qu’il fasse nuit noire.

— De toute façon, dit distraitement Perrin, il y aura toujours assez de lumière...

Pour lui, en tout cas.

Se retournant sur sa selle, Perrin jeta un coup d’œil aux fermes. Elles étaient abandonnées, peut-être, mais pas incendiées ni mises à sac, pour autant qu’on pouvait en juger de si loin. Des rideaux pendaient aux fenêtres intactes. Or, les Trollocs adoraient dévaster et détruire, et les maisons vides comptaient parmi leurs cibles préférées. Un autre indice allait dans le sens d’un simple abandon : dans les champs, les mauvaises herbes prospéraient, mais la terre n’avait pas été piétinée.

— Les Trollocs ont-ils attaqué directement Champ d’Emond ?

— Non, répondit Abell sans dissimuler son soulagement. Et s’ils avaient essayé, ils auraient été bien reçus. Depuis cette terrible Nuit de l’Hiver, les gens sont sur leurs gardes. Près de chaque porte, on trouve un arc, des lances et d’autres armes. N’oublions pas non plus les patrouilles des Fils de la Lumière, qui passent tous les deux ou trois jours par le village. Je déteste le reconnaître, mais ça tient les monstres à l’écart.

— Vous avez idée du nombre de Trollocs présents sur le territoire ?

— Un seul serait déjà de trop, marmonna Abell.

— Quelque chose comme deux cents, répondit Tam. Peut-être plus. Probablement plus, même.

Maître Cauthon parut surpris.

— Réfléchis, Abell ! Je ne sais pas combien de monstres les Fils de la Lumière ont tués, mais les Champions affirment en avoir abattu près de cinquante avec l’aide des Aes Sedai. Plus deux Blafards. Malgré ça, les attaques contre les fermes isolées ont continué. Donc, il doit y avoir plus de deux cents Trollocs, selon moi.

— Dans ce cas, pourquoi n’ont-ils pas attaqué Champ d’Emond ? demanda Perrin. Si deux ou trois cents monstres attaquaient de nuit, ils auraient le temps de raser et de brûler le village avant que les Fils de la Lumière, cantonnés à Colline de la Garde, en aient entendu parler. Et frapper Promenade de Deven serait encore plus facile, puisque les Capes Blanches ne s’aventurent jamais jusque-là.

— La chance..., marmonna Abell. (Mais il ne semblait pas convaincu.) Oui, il n’y a pas d’autre explication. Nous avons eu de la chance. Où veux-tu en venir, fiston ?

— Je peux vous le dire, annonça Faile en arrivant à la hauteur des trois hommes. Il pense qu’il y a une raison à tout ça.

Hirondelle dominant de beaucoup les deux chevaux typiques de la région, la jeune femme pouvait regarder les deux hommes dans les yeux, et elle ne se priva pas d’afficher sa détermination.

— Au Saldaea, j’ai vu les conséquences d’un raid de Trollocs. Ils dévastent ce qu’ils ne brûlent pas, tuent ou capturent les gens et les animaux de ferme... Bref, ils n’épargnent rien ni personne. Les mauvaises années, des villages entiers ont été rayés de la carte. Les Trollocs cherchent le maillon

faible – l’endroit où ils trouveront le plus de proies. Mon père...

Faile se mordit la lèvre inférieure, respira à fond et reprit :

— Perrin voit ce que vous auriez dû voir... (La jeune femme sourit à son compagnon.) S’ils n’ont pas attaqué les villages, c’est pour une bonne raison.

— J’ai eu cette idée, concéda Tam, mais sans trouver la raison en question. En attendant, la chance est une explication comme une autre.

— Et si c’était un piège ? demanda Verin, qui venait de rejoindre les quatre cavaliers.

Tomas s’était laissé décrocher. Tel un éclaireur aiel, il sondait le terrain, sans oublier de lever régulièrement les yeux, au cas où un corbeau se montrerait.

Verin regarda tour à tour Perrin et les deux villageois.

— Des rumeurs parlant de Trollocs et de pillages ont pour vocation d’attirer l’attention sur Deux-Rivières. Pour parer la menace, Andor et d’autres pays pourraient décider d’envoyer des troupes... Bien sûr, pour que ça fonctionne, il faudrait que les Fils de la Lumière laissent filtrer des nouvelles. Ce n’est pas dans leur intérêt, parce que les Gardes de Morgase, s’ils venaient ici, seraient sûrement très mécontents de tomber sur tant de Capes Blanches. Je parie que ça leur déplairait autant que la présence des Trollocs.

— La guerre..., dit Abell. La situation est déjà très grave, mais vous évoquez la possibilité qu’un conflit éclate.

— Oui, c’est bien possible, fit Verin, non sans quelque suffisance. Bien possible...

Plissant pensivement le front, elle sortit de sa sacoche de ceinture une plume à pointe d’acier et un carnet relié en tissu. Puis elle ouvrit la petite poche de cuir également attachée à sa ceinture et en tira un encrier et un flacon de sable. Bien que ce fût très difficile sur le dos d’un cheval, elle se mit à écrire, essuyant de temps en temps sa plume sur sa manche. On aurait juré qu’elle n’avait pas conscience d’avoir jeté un froid en évoquant la guerre. Et c’était peut-être bien le cas.

— La guerre..., souffla plusieurs fois Abell, toujours sous le choc.

Le regard mélancolique, Faile posa une main sur le bras de Perrin.

Tam al’Thor se contenta d’un grognement étouffé. D’après ce qu’avait entendu dire Perrin, il avait participé à une guerre – nul ne savait pourquoi et encore moins où, sinon que ce n’était pas à Deux-Rivières. Parti dans sa prime jeunesse, il était revenu des années plus tard avec une femme et un fils nommé Rand. Très peu de gens du territoire s’exilaient ainsi. Sans ce que leur racontaient les colporteurs, les marchands, les gardes du corps ou les conducteurs de chariot, les villageois n’auraient su dire ce qu’était exactement une guerre. Perrin, lui, en avait vu une sur la pointe de Toman. Abell parlait d’or. La situation n’était pas reluisante, mais une guerre serait cent fois pire.

Le jeune homme ne se laissa pas perturber. Verin avait peut-être raison, mais qui pouvait dire si elle n’entendait pas simplement mettre un terme à leurs spéculations ? Si les attaques de Trollocs contre Deux-Rivières étaient un piège, la proie ne pouvait être que Rand et les Aes Sedai devaient en être informées. C’était un des problèmes avec les sœurs : cet art de jouer avec les « si » et les « peut-être » jusqu’à ce que leur interlocuteur se convainque tout seul qu’elles lui avaient affirmé ce qu’elles s’étaient en réalité contentées de suggérer. Eh bien, si les Trollocs – ou plutôt la personne qui les avait envoyés, probablement un des Rejetés – ambitionnaient de piéger Rand, ils allaient devoir se contenter de Perrin. Un banal forgeron en lieu et place du Dragon Réincarné... Et un forgeron décidé à ne pas se laisser avoir.

Toute la matinée, la petite colonne avança en silence. Dans cette région, les fermes très

clairsemées étaient au minimum distantes d'un quart de lieue et souvent plus. Toutes celles que croisèrent les voyageurs étaient abandonnées, les champs envahis de mauvaises herbes et les bâtiments souvent ouverts aux quatre vents. Une seule avait été brûlée. Il n'en restait plus rien, à part quelques cheminées désormais semblables à des doigts de pierre noirs de suie. Les fermiers qui avaient vécu puis étaient morts en ces lieux – les Ayellin, des cousins de la famille de Champ d'Emond – avaient été brûlés non loin d'un bosquet de poiriers, à l'écart de leur maison. Détail horrible, on n'avait retrouvé que des fragments de cadavres.

Abell consentait à en parler quand Perrin le bombardait de questions. Tam, lui, n'en avait pas dit un mot. Les deux hommes voulaient-ils ménager Perrin ? C'était peine perdue, car il savait tout du régime alimentaire des Trollocs, qui se régalaient d'absolument *toutes* les viandes.

Le jeune homme caressa distraitement sa hache jusqu'à ce que Faile lui saisisse le poignet au vol. Pour une raison qui le dépassait, elle semblait très troublée. Pourtant, il aurait juré qu'elle en savait long sur les Trollocs.

Sauf quand ils avaient décidé d'être vus, les Aiels réussirent à rester invisibles même entre les bosquets. Lorsque Tam bifurqua vers l'est, Gaul et les deux Promises suivirent le mouvement.

Comme Abell l'avait prévu, la colonne atteignit vers midi la ferme des al'Seen. La seule visible dans un rayon de plusieurs lieues, même si des filets de fumée, à l'est et au nord, laissaient deviner la présence d'habitations. Pourquoi ces fermiers s'accrochaient-ils ainsi à leur exploitation isolée ? Si les Trollocs attaquaient, leur seule chance était que des Capes Blanches patrouillent par hasard dans le secteur.

Alors que la ferme était encore assez loin devant les voyageurs, Tam tira sur les rênes de sa monture et fit signe aux Aiels d'approcher. Quand ce fut fait, il leur suggéra de se trouver un coin où attendre pendant que les cavaliers seraient chez Jac al'Seen.

— Ces braves gens ne diront rien sur nous, expliqua le père de Rand. S'ils vous voient, ils ne pourront pas tenir leur langue, même avec la meilleure volonté du monde.

Une façon plutôt délicate de présenter les choses, car les Aiels avaient vraiment de quoi faire peur avec leur étrange tenue et leurs lances. Sans compter le choc de découvrir deux *guerrières* dans le lot.

Un lapin pendait à la ceinture de chacun des Aiels. Tandis qu'ils jouaient les éclaireurs, où avaient-ils trouvé le temps de chasser ? Et alors qu'ils marchaient, comment pouvaient-ils paraître moins fatigués que les chevaux ?

— Bonne idée, dit Gaul. Je vais trouver un coin où je pourrai me préparer un repas digne de ce nom en vous regardant gagner la ferme.

Se détournant, il fila comme une flèche. Après avoir échangé des regards interloqués, Bain et Chiad le suivirent.

— Ils ne sont pas ensemble ? demanda le père de Mat.

— C'est une très longue histoire, éluda Perrin.

En toute franchise, il se voyait mal dire à maître Cauthon que Chiad et Gaul pouvaient décider de s'entre-tuer à n'importe quel moment. N'était le « serment de l'eau » dont lui avait parlé le guerrier. Un jour, il faudrait qu'il pense à lui demander ce que c'était.

La ferme des al'Seen, selon les critères de Deux-Rivières, était une grande exploitation avec ses trois grandes étables et ses cinq séchoirs à tabac. La bergerie aux murs de pierre était presque aussi grande que certains pâturages et deux enclos bien séparés abritaient les vaches laitières tachetées et

les bœufs noirs de boucherie. Des cochons s'ébattaient dans leur auge, des volailles papillonnaient un peu partout et des oies blanches flottaient sur un étang de bonne taille.

En approchant, Perrin remarqua une première bizarrerie. Sur le toit de chaume des maisons et des étables, de jeunes garçons équipés d'un arc et d'un carquois montaient la garde. Dès qu'ils virent les cavaliers, ils donnèrent l'alarme et les femmes firent rentrer les enfants dans les maisons avant de mettre une main en visière pour tenter de voir qui étaient les visiteurs. Les hommes se réunirent dans la cour, certains brandissant un arc et d'autres une fourche ou une serpe.

Ça faisait bien trop de gens, même pour une ferme de cette taille. Du regard, Perrin interrogea le père de Rand.

— Jac a recueilli la famille de son cousin Wit, dont la ferme est bien trop proche du bois de l'Ouest. Après que leur exploitation a été attaquée, Flann Lewin et les siens sont aussi venus ici. Grâce aux Capes Blanches, qui ont chassé les Trollocs, seules les étables de Flann ont brûlé, mais ça l'a convaincu qu'il était temps de partir. Jac est un brave type...

Quand les cavaliers entrèrent dans la cour, les fermiers se détendirent dès qu'ils reconnurent Tam et Abell. Voyant les adultes sourire et congratuler les voyageurs qui mettaient pied à terre, les enfants ressortirent des maisons avec sur leurs talons des femmes en tablier blanc qui venaient à l'évidence d'une cuisine.

Ici, toutes les générations étaient représentées. D'Astelle al'Seen, une vénérable grand-mère aux cheveux blancs qui marchait avec une canne mais s'en servait surtout pour chasser les fâcheux qui lui barraient le chemin, à un nouveau-né encore vagissant blotti dans les bras d'une solide paysanne qui souriait de toutes ses dents.

Le regard de Perrin passa très vite sur la jeune femme plus que replète. Mais il revint très vite en arrière.

Vraiment, c'était Laila Dearn ?

Au moment où il avait quitté Deux-Rivières, Laila était une mince jeune fille capable de danser jusqu'à épuisement total des trois amis d'enfance. Aujourd'hui, seuls son sourire et ses yeux n'avaient pas changé. Perrin en frissonna de la tête aux pieds. À une époque, il avait rêvé d'épouser la superbe Laila, et elle ne s'était pas montrée indifférente à son ardeur. Pour tout dire, elle s'était accrochée à cette possibilité bien plus longtemps que lui.

Trop occupée par son bébé et l'énorme type qui se tenait près d'elle – son mari, probablement –, Laila n'accorda aucune attention à Perrin, qui s'en félicita. Après une courte réflexion, il identifia le mari. Natley Lewin. Ainsi, Laila était désormais une Lewin. Étrange, vraiment. Nat avait toujours dansé comme une enclume...

Remerciant la Lumière d'avoir échappé à cet avenir, Perrin chercha Faile du regard.

Tenant les rênes d'Hirondelle, qui lui flanquait de petits coups de naseaux dans l'épaule, la jeune femme était bien trop affairée à sourire à Wil al'Seen pour s'intéresser aux démonstrations d'amitié de sa monture. Cousin de Jac venu de Promenade de Deven, Wil souriait lui aussi. Un gamin plutôt pas mal, ce paysan... Bien sûr, il avait un an de plus que Perrin, mais il était bien trop propre sur lui pour ne pas paraître juvénile. Quand il venait participer à un bal à Champ d'Emond, presque toutes les filles le regardaient en soupirant. Comme Faile en ce moment... Bon, elle ne soupirait pas, mais son regard en disait quand même long.

Perrin approcha, passa un bras autour de la taille de sa compagne et posa sa main libre sur sa hache.

— Comment ça va, Wil ? demanda-t-il avec un sourire qu'il espérait bien imiter.

Inutile d'inciter Faile à imaginer qu'il était jaloux. Parce qu'il ne l'était pas le moins du monde, pas vrai ?

— Je vais bien Perrin... (Fuyant le regard du « revenant », le jeune fermier avisa la hache et se décomposa.) Très bien, même...

Sans un regard de plus pour Faile, le jeune coq de village fila se mêler à la foule qui s'était massée autour de Verin.

Faile leva les yeux sur Perrin, fit la moue, puis saisit la barbe du jeune homme et la tira tout doucement.

— Perrin, Perrin, Perrin..., murmura-t-elle.

Pas très sûr de ce qu'elle voulait dire, le jeune homme jugea plus prudent de ne pas poser la question. On eût juré qu'elle n'était pas sûre d'être en colère. Comme si tout ça l'amusait ? Eh bien, il n'était pas vraiment pressé de le savoir.

Comme de juste, Wil ne fut pas le seul à réagir aux nouveaux yeux de Perrin. Tous les fermiers, jeunes comme vieux, hommes comme femmes, sursautèrent en découvrant la flamme jaune qui dansait dans son regard. La vénérable maîtresse al'Seen lui flanqua un coup de canne dans les côtes et écarquilla les yeux de surprise quand il poussa un petit cri de douleur. À croire qu'elle ne l'avait pas jugé réel.

Cela dit, personne ne fit la moindre remarque.

Quand les chevaux eurent été conduits vers une des étables – Tomas se chargeant du sien, car il refusait que quiconque d'autre saisisse ses rênes –, tout le monde s'entassa dans le bâtiment principal, à l'exception des sentinelles perchées sur les toits. Les Lewin et les al'Seen se mélangeant dans le plus joyeux désordre, les adultes formèrent deux rangs dans la pièce commune et les enfants que leur mère ne tenait pas aux bras durent se contenter de regarder entre les jambes de leurs parents.

Les visiteurs eurent droit à des chaises en jonc tressé – Verin et Faile ayant même en sus des coussins brodés – et on leur servit une infusion noire comme du vin tant elle était forte. Bien entendu, Verin, Tomas et Faile excitèrent la curiosité des paysans. Caquetant comme des oies, ils regardaient ces trois inconnus comme s'ils étaient des têtes couronnées – ou des artistes susceptibles de faire leur numéro à n'importe quel moment. À Deux-Rivières, les étrangers étaient toujours une grande attraction. L'épée de Tomas, par exemple, suscita des dizaines de commentaires à mi-voix... que Perrin entendit bien sûr sans difficulté. Dans la région, les armes n'étaient pas fréquentes, en tout cas avant l'arrivée des Capes Blanches. Certains fermiers croyaient d'ailleurs que Tomas était un Fils de la Lumière et d'autres le tenaient pour un seigneur. Quand un petit garçon évoqua la possibilité qu'il s'agisse d'un Champion, tous les adultes éclatèrent de rire.

Dès que les invités furent installés, Jac al'Seen vint se camper devant la grande cheminée de pierre. Sur le manteau, entre deux grandes coupes d'argent, une horloge égrenait le passage du temps avec une régularité de métronome. Une preuve matérielle du succès de ce fermier aux épaules carrées et aux cheveux grisonnants encore plus clairsemés que ceux de maître al'Vere. Dès qu'il leva la main, le silence se fit d'autant plus vite que son cousin Wil – qui aurait pu être son jumeau, n'était sa calvitie totale – et son hôte Flann Lewin, un grand type aux tempes argentées, incitèrent eux aussi leurs proches à se taire sans délai.

— Maîtresse Mathwin, dame Faile, dit Jac en s'inclinant devant chaque femme, vous êtes les bienvenues ici tant que vous nous ferez l'honneur d'y rester. Mais je dois vous prévenir que c'est

dangereux. La campagne n'étant pas sûre, je ne saurais trop vous conseiller de gagner Champ d'Emond ou Colline de la Garde et d'y rester. Ces villages sont trop gros pour être menacés. Si j'allais au fond de ma pensée, je vous suggérerais de quitter Deux-Rivières, mais les Fils de la Lumière, m'a-t-on dit, interdisent à quiconque de traverser la rivière Taren. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi...

— Tant d'histoires fascinantes courent dans la campagne, dit Verin. Si je reste dans un village, je ne les découvrirai jamais.

Sans mentir, elle venait de laisser accroire qu'elle était à Deux-Rivières pour glaner d'anciens récits. Le même alibi que Moiraine, à une époque qui semblait terriblement lointaine à Perrin. Bien entendu, l'Aes Sedai avait caché sa bague au serpent dans sa bourse. Une précaution utile, même si personne, ici, n'aurait su ce que signifiait le bijou.

Elisa al'Seen lissa son tablier blanc puis sourit d'un air grave à Verin. Même si ses cheveux étaient moins gris que ceux de son mari, elle semblait plus vieille que l'Aes Sedai. Les choses étant ce qu'elles étaient, elle devait être persuadée que c'était le cas...

— C'est un honneur d'avoir sous notre toit une véritable érudite... Mais Jac a raison, même si je le déplore. Vous serez notre invitée tant que ça vous chantera, mais ensuite, vous devrez gagner immédiatement un village. Voyager n'est pas sain, de nos jours. La remarque vaut aussi pour vous, dame Faile. Deux femmes ne devraient pas s'exposer à une attaque de Trollocs alors qu'une poignée d'hommes seulement les escorte.

— J'y réfléchirai, dit Faile, très calme. En tout cas, merci de votre conseil.

Elle sirota son infusion, aussi détachée de tout que Verin. Occupée à écrire dans son carnet, l'Aes Sedai releva un instant les yeux, sourit à Elisa et murmura :

— Il y a tant d'histoires à glaner dans la campagne...

Faile accepta un gâteau au beurre que lui offrit une jeune paysanne empourprée jusqu'aux oreilles... et débordante d'admiration pour la mystérieuse aventurière qu'elle saluait d'une révérence.

Perrin sourit intérieurement. Dans sa tenue de soie verte, Faile avait tout d'une noble dame, y compris le port altier, il était bien forcé de l'admettre. Quand elle était bien disposée, sa compagne avait l'allure d'une princesse. Lorsqu'elle perdait le contrôle de ses nerfs, jurant alors comme un conducteur de chariot, elle aurait été jugée vulgaire par une poissonnière de Tear...

Maîtresse al'Seen se tourna vers son mari et secoua la tête. À l'évidence, Faile et Verin ne se laisseraient pas convaincre.

— Vous pouvez tenter de les persuader ? demanda Jac à Tomas.

— Je vais où elle me dit d'aller, répondit le Champion.

Même assis avec une tasse dans la main, il semblait sur le point de dégainer son épée.

Maître al'Seen décida de passer à autre chose.

— Perrin, dit-il, nous t'avons presque tous rencontré un jour à Champ d'Emond. En un sens, nous te connaissons. Enfin, nous te connaissions, avant ton départ précipité de l'an dernier. Depuis, des rumeurs troublantes ont couru à ton sujet. Mais si elles étaient vraies, Tam et Abell ne seraient pas avec toi.

L'épouse de Flann, Adine, une femme rondelette qui semblait avoir une très haute opinion d'elle-même, jugea bon d'intervenir :

— J'ai entendu d'étranges choses aussi sur le compte de Tam et d'Abell. Sans parler de leurs

fil, qui sont partis avec des Aes Sedai. Une dizaine d'Aes Sedai. Avez-vous oublié que Champ d'Emond a brûlé jusqu'à la dernière maison ? La Lumière seule sait ce que ces garçons manigançaient. On raconte qu'ils ont enlevé la fille des al'Vere.

Accablé, Flann secoua la tête et coula un regard d'excuses à Jac.

— Si tu crois ça, intervint Wit, c'est que tu es prête à tout gober. Il y a deux semaines, j'ai parlé avec Marin al'Vere. Elle est catégorique : sa fille est partie de son propre gré. Et il n'y avait qu'une Aes Sedai, pas dix !

— Où veux-tu en venir, Adine ? demanda Elisa, les poings plaqués sur les hanches. Parle, si tu l'oses !

— Ai-je dit que je crois à ces histoires ? Mais des questions doivent être posées. Les Fils de la Lumière ne cherchent pas ces trois garçons parce qu'ils ont tiré leurs noms dans un chapeau.

— Si tu écoutais au lieu de jacasser, riposta Elisa, ça nous changerait, et tu entendrais peut-être une réponse ou deux...

Adine tira sur le devant de sa robe pour se donner une contenance. Même si elle sembla marmonner entre ses dents, elle ne lança plus d'ânerie tonitruante.

— Quelqu'un d'autre veut dire quelque chose ? demanda Jac avec une impatience mal dissimulée. Non ? Dans ce cas, je vais continuer ma conversation avec Perrin. Mon garçon, personne ici ne croit que tu es un Suppôt des Ténèbres. Même chose pour Abell et Tam...

Jac foudroya Adine du regard. Pour calmer son épouse, Flann lui posa une main sur l'épaule. Les lèvres tremblantes, la fermière ne dit rien, mais tout le monde devina qu'elle n'en pensait pas moins.

— Cela précisé, continua Jac, il me semble, mon garçon, que nous avons le droit de savoir pourquoi les Capes Blanches racontent des horreurs sur toi. Si on les en croit, Mat Cauthon, Rand al'Thor et toi êtes des Suppôts.

Faile fit mine de répondre vertement, mais Perrin lui intima le silence. La voir obéir le stupéfia. Au fond, elle était peut-être vraiment malade...

— Maître al'Seen, les Fils de la Lumière n'ont pas besoin de grand-chose... Si on ne leur fait pas de courbettes, ou si on refuse de s'écarter de leur chemin, on est vite rangé dans la catégorie des Suppôts. Franchement, j'ignore pourquoi ils pensent que Rand et Mat en sont aussi.

C'était la stricte vérité. Si les Fils avaient su que Rand était le Dragon Réincarné, ça leur aurait amplement suffi pour le détester, mais ils ne pouvaient pas en être informés. Quant à Mat, c'était un mystère. L'œuvre de Fain, sans doute...

— Moi, j'ai tué quelques Fils, maître al'Seen.

Bizarrement, les cris qui montèrent de l'assistance ne nouèrent pas les tripes de Perrin – pas plus que l'évocation de ce qu'il avait fait.

— Ils avaient abattu un de mes amis, et ils entendaient me faire subir le même sort. Pour faire court, j'ai vu rouge, et ça s'est mal terminé pour eux.

— Une réaction qui peut se comprendre..., admit Jac.

Même quand des Trollocs rôdaient sur le territoire, les gens de Deux-Rivières n'étaient pas habitués à tuer. Quelques années plus tôt, une femme avait assassiné son mari parce qu'elle voulait épouser un autre type. C'était la dernière mort violente dont Perrin avait entendu parler. Avant l'arrivée des Trollocs.

— Les Fils de la Lumière, intervint Verin, sont très doués pour semer la zizanie entre des gens qui vivent ensemble depuis toujours.

Tous les fermiers regardèrent l'Aes Sedai. Puis certains hochèrent la tête.

— Un certain Padan Fain est avec eux, dit Perrin. Le colporteur...

— C'est ce qu'on dit, répondit Jac. Mais il aurait changé de nom.

— Ordeith... Mais qu'il se nomme Fain ou Ordeith, lui, il est un Suppôt des Ténèbres. Il a avoué avoir conduit les Trollocs jusqu'ici, l'année dernière. Et voilà qu'il fraie avec les Capes Blanches.

— Des accusations gratuites, dit Adine Lewin. On peut prétendre ça de n'importe qui.

— Qui croyez-vous ? demanda Tomas. Des gens qui sont arrivés il y a quelques semaines pour arrêter vos amis et brûler leurs fermes ? Ou un jeune homme qui a grandi ici ?

— Je ne suis pas un Suppôt des Ténèbres, maître al'Seen, assura Perrin. Mais si vous me demandez de partir, je ne m'incrusterai pas.

— Non ! lança Elisa.

Elle regarda son mari avec insistance, puis posa sur Adine des yeux flamboyant de colère qui lui coupèrent instantanément la chique.

— Non, vous êtes les bienvenus aussi longtemps qu'il vous plaira de rester.

Jac hésita, puis il approuva du chef. Elisa approcha de Perrin et lui posa une main sur l'épaule.

— Toutes nos condoléances, dit-elle. Ton père était un brave homme. Et ta mère, mon amie, une femme de bien... Elle aurait voulu que tu restes avec nous, Perrin. Les Capes Blanches s'aventurent rarement jusqu'ici, et si ça arrivait, nos sentinelles nous préviendraient assez tôt pour que tu te caches. Ici, tu seras en sécurité.

C'était sincère. Quand Perrin regarda Jac al'Seen, celui-ci hocha de nouveau la tête.

— Merci, dit le jeune homme, la gorge nouée. Mais j'ai des choses à faire. Des problèmes à régler.

— Bien sûr... Fais en sorte de ne pas récolter de blessure en accomplissant ton devoir. En attendant, je ne vais pas te laisser repartir avec le ventre vide.

La maison ne comptant pas assez de tables pour une telle assistance, on distribua des bols de ragoût d'agneau – avec la consigne de ne pas en renverser – et des tranches de pain. Chacun mangea là où il était et sans se plaindre.

Avant la fin du repas, un jeune garçon très mince, ses mains dépassant à peine des manches trop longues de sa veste, entra en trombe en brandissant un arc plus grand que lui.

Perrin crut reconnaître Win Lewin, mais il n'en aurait pas mis sa main au feu, car les garçons grandissaient vite, à ces âges-là.

— Le seigneur Luc ! annonça le petit, tout excité. Le seigneur Luc est là !



Un nouveau tissage dans la Trame



Pratiquement sur les talons du garçon, le seigneur Luc entra à son tour dans la pièce. Très grand, les épaules larges, cet homme d'âge moyen arborait un visage taillé à la serpe et des cheveux roux foncé qui blanchissaient déjà sur les tempes. Ses yeux bleu sombre posant sur le monde un regard hautain, il respirait la noblesse dans sa longue veste verte très bien coupée et discrètement brodée de fil d'or sur les manches. Ses gantelets également rehaussés d'or, il portait sur la hanche un fourreau lui aussi orné de dorure et le haut de ses bottes brillantes arborait des incrustations du même métal précieux. Très bizarrement, un acte tout à fait banal – comme franchir une porte – prenait avec lui des allures de cérémonie royale.

Perrin le détesta au premier coup d'œil.

Les al'Seen et les Lewin se précipitèrent vers lui. Hommes, femmes et enfants s'inclinèrent devant lui, lui sourirent et assurèrent que sa présence était pour eux un honneur. Un Quêteur du Cor dans leur modeste demeure ? Un « simple » seigneur aurait déjà été toute une affaire, mais un des héros lancés à la recherche du mythique Cor de Valère ?

Perrin n'avait jamais vu des gens de Deux-Rivières flagorner quelqu'un sans la moindre vergogne. Jusque-là...

Le seigneur Luc semblait tenir cela pour son dû, et il paraissait même un peu las qu'on lui fasse ainsi des courbettes. Les fermiers ne s'en apercevaient pas – ou n'étaient pas capables d'interpréter la moue un rien condescendante de leur invité. Ou pensaient-ils que c'était un comportement de rigueur, chez les nobles ? De fait, ça n'était pas faux... Quoi qu'il en soit, Perrin enrageait de voir ces gens – ses compatriotes – s'humilier ainsi.

Quand le calme fut à peu près revenu, Jac et Elisa présentèrent à Luc leurs autres invités – à part Tam et Abell, que le Quêteur connaissait déjà. Puis ils désignèrent gravement le seigneur Luc de Chiendelna, un homme d'exception qui les aidait à se défendre contre les Trollocs et les encourageait à ne surtout pas compter sur les Fils de la Lumière.

Des murmures approuvateurs coururent dans toute l'assistance. Si Deux-Rivières avait dû se choisir un roi, le seigneur Luc aurait eu le soutien de tous les al'Seen et de tous les Lewin.

Le fichu gaillard le savait, constata Perrin. Mais il n'eut pas le loisir de savourer longtemps sa popularité.

Dès qu'il aperçut Verin, cette femme sans âge aux joues lisses, Luc sursauta et se raidit, ses yeux

se baissant sur les mains de la femme – si vite que presque personne ne s’en aperçut. Surpris, le Quêteur faillit en laisser tomber ses gantelets. Vêtue de manière très ordinaire, cette femme rondelette aurait très bien pu être une fermière. Mais Luc, à l’évidence, savait reconnaître le visage intemporel d’une Aes Sedai quand il en rencontrait une. Apparemment, il n’était pas très heureux de voir une sœur ici. Alors qu’Elisa al’Seen lui présentait « maîtresse Mathwin, une érudite venue du grand monde », Luc ne put s’empêcher de cligner de l’œil gauche – un tic qui trahissait son trouble, sûrement.

Comme si elle somnolait, Verin sourit mollement au Quêteur.

— Enchantée... La maison Chiendelna ? Dans quel pays ? Ce nom fait penser aux Terres Frontalières.

— Rien de si impressionnant, répondit Luc en esquissant une révérence. Le Murandy, tout simplement. Une maison mineure mais ancienne.

Mal à l’aise, Luc n’avait pas quitté Verin des yeux pendant tout leur dialogue. En revanche, il accorda à peine un regard à Tomas. Pourtant, il avait bien dû identifier le Champion de « maîtresse » Mathwin. Alors, pourquoi mépriser ainsi un adversaire potentiellement si dangereux ? Étrange, vraiment... Même s’il était un escrimeur de génie, Luc ne pouvait pas se permettre de sous-estimer un Champion.

L’arrogance ! Ce type en avait assez pour dix ! Et il s’empressa de le démontrer devant Faile.

Quand il lui sourit, ce fut avec une grande assurance mêlée de familiarité et d’une certaine chaleur. En toute objectivité, on détectait comme un trop-plein d’admiration et de bienveillance. Prenant les mains de la jeune femme, Luc la regarda dans les yeux comme s’il avait voulu voir à travers son crâne. Un instant, Perrin crut qu’elle allait tourner la tête vers lui, mais elle soutint le regard du seigneur en jouant l’impassibilité malgré ses joues rouges et en acquiesçant assez stupidement.

— Moi aussi, je suis à la recherche du cor, mon seigneur, dit-elle, le souffle un peu court. Une Quêteuse... Croyez-vous trouver l’instrument ici ?

Luc cilla et lâcha les mains de Faile.

— Peut-être, ma dame... Qui peut dire où est le cor ?

Faile parut surprise – et peut-être un peu déçue – que le seigneur perde soudain tout intérêt pour elle.

Perrin ne broncha pas. Si elle avait envie de sourire à Wil al’Seen et de s’empourprer devant des seigneurs pompeux, grand bien lui fasse ! Qu’elle se ridiculise donc à sa guise, bouche bée devant le premier imbécile venu. Ainsi, Luc aurait aimé savoir où était le Cor de Valère ? Caché à la Tour Blanche, voilà où il était ! Un instant, Perrin fut tenté de le révéler à ce pauvre type, histoire de le voir grincer des dents de frustration.

Déjà surpris de découvrir les invités des al’Seen, le seigneur réagit d’une façon très particulière lorsqu’il avisa Perrin. Sursautant de nouveau, il ne put cacher sa stupéfaction et son trouble. Bien entendu, il se ressaisit très vite – derrière une expression hautaine, les nobles parvenaient à tout dissimuler – mais son œil gauche cligna frénétiquement durant plusieurs secondes.

Pourquoi cette réaction ? Tête sur le billot, Perrin aurait juré que ce n’était pas à cause de la couleur de ses yeux. On eût plutôt dit que ce type le connaissait et s’étonnait de le voir en ce lieu. Mais Perrin n’avait jamais rencontré Luc. De plus le Quêteur semblait avoir peur de lui, ce qui n’avait absolument aucun sens.

— C'est le seigneur Luc qui nous a suggéré de placer des sentinelles sur les toits, dit Jac. Aucun Trolloc ne pourra approcher sans qu'un de ces garçons donne l'alarme.

— Quelle idée brillante ! ironisa Perrin.

C'était ça, les conseils du seigneur ?

— La nuit, les Trollocs y voient mieux que des chats. Ils vous tomberont dessus, défonçant les portes, avant que vos sentinelles aient pu pousser un cri.

— Nous faisons de notre mieux ! explosa Flann. Arrête de nous effrayer ! Des enfants écoutent... Au moins, le seigneur Luc nous fait bénéficier de sa grande expérience. La veille de l'attaque des Trollocs, il s'est assuré que j'avais disposé tout le monde comme il le fallait. Sans lui, les Trollocs nous auraient massacrés.

Luc ne sembla pas entendre cette avalanche de compliments. Jouant nerveusement avec ses gantelets, qu'il finit par glisser dans son ceinturon, derrière la boucle en forme de tête de loup, il dévisageait Perrin, comme fasciné.

Faile interrogea le jeune homme du regard, mais il l'ignora.

— Je croyais que les Capes Blanches vous avaient sauvés, maître Lewin. Une patrouille tombant à pic pour chasser les monstres...

— Eh bien, c'est ce qui est arrivé, mais le seigneur Luc... (Flann passa une main dans ses cheveux gris.) Si les Fils de la Lumière n'étaient pas venus, nous aurions... Au moins, lui, il ne nous fait pas peur...

— Il vous rassure, si je comprends bien ? Moi, les Trollocs ne me rassurent pas, et les Fils de la Lumière vous protègent de ces monstres. Quand ils le peuvent.

— Tu fais l'éloge des Capes Blanches, mon garçon ? demanda Luc. (Il foudroya Perrin du regard, comme s'il pensait appuyer là où ça faisait mal.) D'après toi, qui est responsable des Crocs du Dragon dessinés sur la porte des gens ? Bien sûr, aucun Fils ne tient le morceau de charbon, mais qui tire les ficelles ? Ces misérables entrent chez les braves gens comme s'ils étaient chez eux et exigent des réponses. Moi, j'affirme que les fermiers ne sont pas des chiens qui doivent obéir à ces fanatiques. Qu'ils patrouillent, si ça leur chante, mais quand ils se présentent quelque part, il faut les empêcher d'entrer et leur rappeler que Deux-Rivières ne leur appartient pas. Voilà ma position ! Si tu veux aboyer aux ordres des Fils de la Lumière, libre à toi, mais ne prétends pas priver tous ces braves gens de leur liberté.

Perrin soutint le regard du Quêteur.

— Je n'ai aucune sympathie pour les Fils de la Lumière. Au cas où vous l'ignoreriez, ils veulent me pendre.

Le seigneur cilla comme s'il n'avait pas été au courant. Ou s'il avait oublié, trop préoccupé par son désir de parader.

— Que proposes-tu, dans ce cas ? Parle, mon garçon !

Perrin tourna le dos au Quêteur et vint se camper devant la cheminée. Polémiquer avec Luc ne l'intéressait pas. Ce qu'il avait à dire, tout le monde devait l'entendre. Ensuite, il en aurait fini avec cette histoire.

— Vous dépendez des Capes Blanches pour maintenir les Trollocs loin de vous et les repousser en cas d'attaque. Savez-vous pourquoi ? Parce que chaque fermier s'efforce de rester dans son exploitation ou de s'en éloigner le moins possible. Vous êtes éparpillés et vulnérables, telles des grappes de raisin prêtes pour les vendanges. Tant que vous aurez besoin des Fils de la Lumière pour

que les Trollocs ne vous piétinent pas afin de faire du vin, vous serez obligés de répondre aux interrogatoires et d'obéir aux ordres. Impuissants, vous devrez assister à l'arrestation d'innocents. Ou quelqu'un, ici, pense-t-il qu'Alsbet et Haral Luhhan sont des Suppôts des Ténèbres ? Et Natti Cauthon ? Bodewhin et Eldrin ?

Abell balaya l'assistance du regard, défiant quiconque de répondre par l'affirmative. Mais c'était une initiative superflue. Tout le monde fixait Perrin, y compris Adine Lewin. Étudiant du coin de l'œil la réaction des paysans, Luc aussi observait le jeune homme.

— Je suis d'accord, dit Wit, ils n'auraient pas dû arrêter Natti, Alsbet et les autres. Mais c'est de l'histoire ancienne. (Passant une main sur son crâne chauve, il eut pour Abell un sourire contraint.) Bien sûr, nous ferons tout pour les convaincre de libérer nos amis. Mais depuis, ils n'ont arrêté personne d'autre.

— Et vous pensez que ça en restera là ? demanda Perrin. Qu'ils se satisferont de détenir les Luhhan et les Cauthon ? En ayant brûlé seulement deux fermes ? Allons, qui sera le prochain sur la liste ? Pour avoir dit ce qu'il ne fallait pas, ou simplement pour faire un exemple... Ce sont peut-être les Fils, pas les Trollocs, qui mettront le feu à cette maison. Ou qui feront dessiner un Croc du Dragon sur sa porte. Où qu'on soit, il y a toujours des idiots pour croire aux malédictions de ce genre.

Plusieurs regards se braquèrent sur Adine, qui sauta nerveusement d'un pied sur l'autre, les épaules soudain affaissées.

— Même si vous étiez simplement obligés de vous incliner bien bas devant chaque Fils de la Lumière qui passe, continua Perrin, est-ce une façon de vivre digne de vous ? En rêvez-vous pour vos enfants ? Vous êtes à la merci des Capes Blanches, des Trollocs et de quiconque vous en veut. Tant qu'un de vos trois ennemis aura une emprise sur vous, les trois en bénéficieront. Vous vous cachez dans la cave en priant pour qu'un chien enragé vous protège d'un autre et en espérant que les rats n'en profiteront pas pour vous mordre dans le noir.

Après avoir échangé des regards inquiets avec Flann, Wit et tous les autres hommes présents dans la salle, Jac prit la parole :

— Si tu penses que nous n'agissons pas comme il faut, que nous conseilles-tu de faire ?

S'attendant plutôt à une explosion de colère, Perrin fut un peu surpris par la question, mais il répondit néanmoins dans la foulée :

— Rassemblez-vous. Réunissez vos moutons, vos vaches et vos volailles. Puis allez vous mettre en sécurité. À Champ d'Emond, par exemple. Ou à Colline de la Garde, puisque c'est plus près, même si ça vous placerait sous le regard des Capes Blanches. Tant que vous serez éparpillés – vingt ici et cinquante là-bas – vous resterez un gibier de choix pour les Trollocs. Mais si vous unissez vos forces, vous aurez une chance sans avoir besoin de cirer les bottes des Fils de la Lumière.

Cette tirade provoqua l'explosion que Perrin attendait.

— Abandonner totalement ma ferme ! rugit Flann.

— Tu es fou ! s'écria Wit.

Tous les hommes y allèrent de leurs cris indignés.

— Se réfugier à Champ d'Emond ? Je suis déjà trop loin de chez moi pour faire plus qu'inspecter mes champs chaque jour !

— Les mauvaises herbes ruineront mes récoltes !

— Et s'il pleut...

— ... essayer de reconstruire...

— ... le tabac pourrira...

— ... renoncer à la tonte...

Perrin tapa du poing sur le manteau de la cheminée.

— Je n'ai pas vu un seul champ dévasté, une seule ferme brûlée, sauf quand il y avait encore des gens dans l'exploitation. Les Trollocs en ont après vous, pas après vos biens. Et même s'ils changeaient d'avis ? On peut remplacer une récolte perdue et rebâtir une ferme incendiée. Mais peut-on « reconstruire » cela ?

Perrin désigna le bébé de Laila, qui le serra plus fort contre elle et foudroya le jeune homme du regard comme s'il avait menacé le bébé. Quand elle tourna la tête vers son mari puis vers Flann, ses yeux auraient pu lancer des éclairs.

— Partir..., murmura Jac. (Il secoua la tête.) Je ne sais pas trop, Perrin...

— C'est à vous de choisir, maître al'Seen. La terre sera toujours là quand vous reviendrez, parce que les Trollocs ne peuvent pas l'emporter. Il n'en va pas de même pour vos proches...

Des murmures coururent dans l'assistance. Surtout quand un ou deux enfants s'accrochaient à leur jupe, les femmes affrontaient ouvertement leur mari. Les hommes, eux, ne semblaient pas vouloir d'un conflit.

— Un plan intéressant, fit Luc, le regard rivé sur Perrin. (Son expression neutre interdisait de dire s'il l'approuvait ou non.) Je ne manquerai pas de suivre les événements, pour savoir à quoi il mène. À présent, maître al'Seen, je dois y aller. J'étais seulement venu voir comment vous vous en sortiez.

Jac et Elisa escortèrent le Quêteur jusqu'à la porte. Trop absorbés dans leur conversation, les autres paysans ne s'avisèrent même pas de son départ.

Luc en conçut visiblement quelque amertume. En temps normal, en déduisit Perrin, ses sorties devaient être aussi spectaculaires que ses entrées.

Jac revint tout de suite près de Perrin.

— C'est un plan audacieux... J'avoue n'avoir pas envie d'abandonner ma ferme ; pourtant, ce que tu dis tient la route. Mais comment réagiront les Fils de la Lumière ? Ils sont du genre soupçonneux, non ? S'ils croient que nous nous unissons pour comploter contre eux...

— Laissez-les croire ce qu'ils veulent, conseilla Perrin. Un village plein de réfugiés peut appliquer la stratégie de Luc et leur dire d'aller patrouiller ailleurs. Pensez-vous préférable de rester vulnérables pour conserver leur protection ?

— Non. Tu m'as convaincu, Perrin. Et je ne suis pas le seul, dirait-on.

Effectivement, les murmures s'étaient tus et tout le monde semblait d'accord avec le plan de Perrin. Y compris Adine, qui ordonnait déjà à ses filles de faire les bagages. Bonne joueuse, elle alla même jusqu'à gratifier Perrin d'un hochement de tête approbateur.

— Quand pensez-vous partir, maître al'Seen ? demanda le jeune homme.

— Dès que nous serons tous prêts. Avant le coucher du soleil, nous atteindrons la ferme de Jon Gaelin. Je lui parlerai de ton idée, puis nous filerons tous vers Champ d'Emond. C'est une meilleure destination que Colline de la Garde. Si nous voulons échapper à l'emprise des Fils de la Lumière, autant nous tenir le plus loin possible d'eux. Perrin, je doute que les Fils fassent du mal à Natti Cauthon, à ses filles ou aux Luhhan, mais ça me tracasse. Si les Capes Blanches pensent que nous ourdissons un complot, ça risque de les inciter à la vengeance...

— J'ai l'intention de libérer nos amis le plus vite possible, maître al'Seen. Et tous les autres

prisonniers, d'ailleurs...

— Un plan audacieux, répéta Jac. Si nous voulons arriver chez Jon avant la nuit, il va falloir accélérer le mouvement. Que la Lumière soit avec toi, Perrin.

— Un plan très audacieux, oui, fit Verin alors que Jac partait organiser l'exode de son petit monde.

L'Aes Sedai dévisagea Perrin en inclinant légèrement la tête – exactement comme Faile, qui le regardait comme si elle le voyait pour la première fois.

— Pourquoi avez-vous tous ce mot à la bouche ? demanda l'apprenti forgeron. « Plan », je veux dire. Ce seigneur Luc racontait n'importe quoi. Empêcher les Fils d'entrer... Des sentinelles sur les toits... Une recette sûre pour courir au désastre. J'ai souligné des évidences, rien de plus. Jac et les autres auraient dû mettre les voiles depuis un bon moment. Ce Quêteur...

Perrin s'arrêta avant de dire que Luc lui tapait sur les nerfs. Faile aurait pu mal comprendre sa remarque.

— Oui, oui..., souffla Verin. Jusque-là, je n'avais pas eu l'occasion de voir comment ça fonctionnait. À moins que je l'aie fait sans en avoir conscience...

— Comment fonctionnait quoi ? De quoi parlez-vous ?

— Perrin, quand nous sommes arrivés, ces gens étaient prêts à s'accrocher coûte que coûte à leurs terres. Tu leur as remis de l'ordre dans les idées, mais crois-tu que j'aurais pu les retourner ainsi ? Même question pour Tam ou Abell. Mieux que quiconque, tu sais à quel point les gens de Deux-Rivières sont têtus. Tu as modifié le cours des événements, mon garçon. Quelques mots lancés sous le coup de la colère ont suffi. Les *ta'veren* ont bien le don de tisser la vie des autres dans le sens qui les arrange. C'est fascinant. J'espère avoir une occasion de revoir Rand à l'œuvre.

— Quoi qu'il en soit, marmonna Perrin, j'ai agi pour le bien de tous. Plus ils se rassemblent et plus les gens sont en sécurité.

— Bien sûr... Rand détient l'épée, je parie ?

Perrin se rembrunit, mais il ne trouva aucune raison de cacher la vérité à l'Aes Sedai. Elle savait tout sur Rand et par conséquent sur ce qu'il était allé faire à Tear.

— Il l'a, oui.

— Méfie-toi d'Alanna, Perrin.

— Pardon ?

La façon dont cette Aes Sedai sautait du coq à l'âne déconcertait Perrin. Surtout quand elle lui donnait des conseils auxquels il avait déjà pensé sur des sujets... dont il aurait préféré ne pas lui parler.

— Pourquoi ? demanda-t-il

L'expression de Verin ne changea pas, mais une flamme passa dans son regard.

— Il y a plusieurs... conceptions... à la Tour Blanche. Toutes ne sont pas malintentionnées, loin de là, mais il est parfois difficile de distinguer le bon grain de l'ivraie. Même les sœurs les plus bienveillantes s'autorisent à casser quelques fils dans un tissage – ou à briser et mettre de côté quelques brins d'osier lorsqu'elles fabriquent un panier. Un *ta'veren* ferait un « brin » très utile pour renforcer certains plans...

Verin parut soudain perturbée par l'agitation qui régnait autour d'elle. En digne érudite, elle était bien plus à l'aise dans ses livres et ses réflexions qu'au sein du monde réel.

— Eh bien, maître al'Seen ne perd pas de temps... Je vais voir s'il peut quand même charger

quelqu'un d'aller chercher nos chevaux.

Dès que l'Aes Sedai s'en fut allée, Faile se laissa aller à frissonner.

— Parfois, les Aes Sedai me mettent mal à l'aise...

— Mal à l'aise ? s'étonna Perrin. Moi, elles me glacent les sangs.

Faile eut un petit rire, puis elle se mit à jouer avec un bouton de la veste du jeune homme.

— Perrin... j'ai... j'ai été idiote.

— Que veux-tu dire ?

La jeune femme sursauta, manquant arracher le bouton.

— Voyons, tu es une des personnes les moins idiotes que je connaisse.

La plupart du temps, en tout cas.

Mais ça, le jeune homme se garda bien de le dire. Voyant sa compagne sourire, il se félicita de cette initiative.

— Tu es très gentil, mais dans ce cas précis, je l'ai été.

Elle tapota le bouton puis entreprit de défroisser la veste – qui n'en avait pas besoin – et de lisser ses revers – qui s'en seraient bien passés.

— Tu as été si stupide, dit-elle très vite, simplement parce que ce jeune homme m'a regardée. Enfin, il fait bien trop gamin, contrairement à toi ! Du coup, ça m'a donné l'idée de te rendre jaloux en faisant mine d'être attirée par le seigneur Luc. C'était très mal de ma part. Tu me pardonnes ?

Perrin tenta de faire le tri dans ce discours tumultueux. Faile trouvait Wil trop gamin, et c'était une excellente chose. S'il essayait de se laisser pousser la barbe, le pauvre aurait sûrement l'air d'un mouton mal tondu. Cela dit, elle l'avait quand même regardé d'une drôle de façon. Et si son attirance pour le seigneur Luc était simulée, pourquoi avait-elle rougi ?

— Bien sûr que je te pardonne...

Une flamme inquiétante dansa dans le regard de Faile.

— Je voulais dire qu'il n'y a rien à pardonner...

Mauvaise pioche, car la flamme grandit. Qu'était-il donc censé dire ?

— Et toi, me pardonnes-tu ? Quand je voulais t'éloigner de moi, j'ai dit des choses que je ne pensais pas. Tu veux bien passer l'éponge ?

— Tu as dit des choses que je devrais te pardonner ? susurra Faile.

Perrin comprit aussitôt qu'il était dans de sales draps.

— Je ne vois pas quoi, mais je prendrai la peine d'y songer...

« Je prendrai la peine » ? Une expression de grande dame, ça... Son père travaillait peut-être pour un seigneur, lui donnant ainsi l'occasion d'apprendre ce langage si particulier.

Quel serait le résultat de sa réflexion ? Perrin n'aurait su le dire, et il avait tout le temps de le découvrir...

Les choses étant ce qu'elles étaient, il fut soulagé de remonter en selle au milieu de l'agitation qui régnait dans la cour. Tandis qu'on attelait les chariots, des gens se disputaient toujours sur ce qu'ils devaient emporter ou non et des gamins coursaient les poules et les oies, leur attachant les pattes avant de les charger dans un véhicule. De jeunes vachers poussaient déjà les bovins vers l'est et d'autres faisaient sortir les moutons de la bergerie.

Faile ne fit plus allusion à la pourtant récente conversation. Souriant à Perrin, elle tint un discours savant sur les différentes façons de s'occuper des moutons, ici et au Saldaea. Lorsqu'une petite fille lui apporta un bouquet de fleurs rouges – des pâmoisons du cœur –, elle tenta d'en piquer quelques-

unes dans la barbe du jeune homme et s’amusa beaucoup de la manière dont il essaya de l’en empêcher.

En d’autres termes, elle se l’était remis dans la poche en un clin d’œil. Du coup, il avait urgemment besoin d’une autre conversation avec maître Cauthon.

— Que la Lumière soit avec toi, redit maître al’Seen alors que ses visiteurs s’apprêtaient à partir. Et veille sur nos jeunes gars.

Montés sur des chevaux à poil dru moins fringants que ceux de Tam et d’Abell, quatre fermiers avaient décidé d’accompagner Perrin et ses amis. Pour être franc, l’apprenti forgeron n’aurait su dire au nom de quoi il était censé veiller sur eux. Pour commencer, tous étaient un peu plus vieux que lui. Bien entendu, Wil al’Seen était du nombre avec son cousin Ban, le fils de Jac au nez plus que proéminent. Il y avait aussi Tell et Dannil, des copies conformes de Flann qui auraient pu être ses fils au lieu de ses neveux.

Quand ils eurent déclaré qu’ils voulaient participer au sauvetage des Cauthon et des Luhhan, Perrin avait tenté de les dissuader de venir. Ces jeunes fous semblaient croire que ce serait une formalité, comme s’il suffisait d’entrer dans le camp des Fils de la Lumière, de demander poliment et d’en ressortir avec les prisonniers. Tell avait appelé ça « relever courageusement le défi », glaçant les sangs de ce pauvre Perrin. Voilà où on en arrivait à force d’écouter les récits des trouvères et les rodomontades de crétins comme Luc. Cela dit, il soupçonnait Wil d’avoir une autre raison de participer à l’expédition. Bien sûr, il faisait semblant d’ignorer l’existence de Faile, mais... De toute façon, ses autres motivations ne valaient pas mieux que celle-ci.

Personne d’autre n’avait émis d’objection. Tam et Abell avaient simplement tenté de savoir si les quatre garçons savaient tenir en selle et tirer à l’arc. Curieusement muette, Verin s’était contentée de noter quelques mots dans son carnet. Tomas avait eu l’air amusé et Faile s’était empressée de tresser une couronne de fleurs rouges – pour la donner à Perrin, cependant. Non sans soupirer, il l’avait accrochée au pommeau de sa selle.

— Je prendrai soin d’eux, c’est promis, maître al’Seen.

Environ un quart de lieue plus tard, Perrin crut bien qu’il allait perdre un ou deux de ses encombrants compagnons. Lorsque Gaul, Chiad et Bain étaient apparus soudain, jaillissant d’un bosquet, Wil et ses copains, en dignes abrutis, avaient cru bon d’encocher une flèche dans leur arc. En un clin d’œil, le visage voilé, les trois Aiels avaient armé leur bras, prêts à propulser leurs lances.

Il fallut quelques minutes pour que la tension s’apaise. Quand ils eurent compris à qui ils avaient affaire, le Chien de Pierre et les deux Promises éclatèrent de rire comme si on venait de leur faire une bonne blague. Cette réaction déconcerta davantage encore les quatre garçons, déjà perturbés de se trouver face à des Aiels – dont deux guerrières, par-dessus le marché.

Se ressaisissant, Wil hasarda un sourire à l’intention de Chiad et de Bain, qui se regardèrent et hochèrent la tête. Ne comprenant rien à ce qui se passait, Perrin décida de laisser faire, sauf si le coq de village semblait sur le point de se faire égorger. Si une des Aielles sortait un couteau, il serait temps d’intervenir. En attendant, ça apprendrait à Wil qu’il ne faisait pas toujours bon jouer les jolis cœurs.

Perrin avait l’intention de rallier le plus vite possible Colline de la Garde. Mais un peu au nord de l’exploitation des al’Seen, il repéra une des fermes dont il avait vu, de très loin, fumer les cheminées. Tam ayant choisi de contourner toutes les habitations, les gens qui s’agitaient autour de la

ferme ressemblaient à des fourmis. Sauf pour Perrin, qui distingua nettement des enfants dans la cour. Et Jac était le plus proche voisin de ces gens. Enfin, il l'avait été jusqu'à aujourd'hui...

Après une brève hésitation, Perrin tira sur les rênes de Trotteur, l'orientant vers la ferme. Même s'il avait peu de chances de réussir, il devait essayer.

— Que fais-tu donc ? demanda Tam.

— Je vais leur donner les mêmes conseils qu'à Jac al'Seen. Ce ne sera pas long.

Tam acquiesça et toute la colonne suivit Perrin. Pensive, Verin étudia longuement le jeune homme.

Peu avant la ferme, les Aiels se dirigèrent vers le nord, Gaul courant un peu à l'écart des deux Promises.

Perrin ne connaissait pas les Torfinn, qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Pourtant, une fois l'excitation passée – voir des étrangers n'était pas très fréquent dans le coin –, les braves gens écoutèrent le jeune homme puis entreprirent de préparer leur exil en attelant des chevaux à deux chariots et à autant de charrettes à grandes roues.

Perrin s'arrêta trois autres fois pour prêcher la bonne parole. Deux fermes isolées et une sorte de hameau qui en comptait cinq très proches les unes des autres. Chaque fois, ce fut la même histoire. Après avoir déclaré qu'ils ne pouvaient pas quitter leurs terres, les paysans finissaient par rassembler leurs possessions et atteler leurs chariots.

La croisade de Perrin eut une autre conséquence. Wil, son cousin et les Lewin ayant la langue bien pendue, l'expédition reçut le renfort de treize jeunes hommes avides de libérer les prisonniers. Des Torfinn, des al'Dai, des Ahan et des Marwin, tous munis d'un arc et perchés sur un incroyable assortiment de poneys et de bêtes de trait. Des héros en puissance prêts à lutter contre la tyrannie des Capes Blanches.

Bien entendu, il y eut quelques heurts. Entendant Perrin prévenir les nouvelles recrues au sujet des Aiels, Wil et ses trois copains protestèrent, indignés qu'on les prive du plaisir de voir sursauter les jeunes gens. Malgré les avertissements de Perrin, les malheureux paysans eurent la peur de leur vie. Persuadés qu'il y avait d'autres Aiels, ils avancèrent en sondant nerveusement tous les bosquets et les rochers de bonne taille.

Arguant qu'il était le premier à avoir rallié Perrin – enfin, un des premiers, modéra-t-il quand Ban et les Lewin le foudroyèrent du regard –, Wil tenta de s'imposer comme le chef des renforts.

Perrin mit un terme à ces enfantillages en divisant ses « troupes » en deux groupes inégaux et en bombardant Ban et Dannil « chefs de section ». Au début, cette décision fut loin d'obtenir tous les suffrages. Les al'Dai avancèrent que les responsables devaient être choisis en fonction de l'âge. Bili al'Dai étant l'aîné du groupe, cette position s'expliquait aisément. Mais les Marwin tinrent à souligner que Hu était le meilleur éclaireur de tous. Certes, mais qui tirait mieux à l'arc que Jaim ? objectèrent les Torfinn. Histoire de ne pas être en reste, les Ahan tinrent à souligner que Kenley allait souvent à Colline de la Garde avant l'arrivée des Capes Blanches et qu'il connaissait les environs comme sa poche.

Ces jeunes fous prenaient l'affaire à la rigolade. Un « défi à relever », pour citer l'expression idiote de Tell.

À bout de patience, Perrin ordonna à ses « hommes » de s'arrêter entre deux taillis, sur un terrain plat verdoyant.

— Ce n'est pas un jeu, ni une danse de Bel Tine. Obéissez ou rentrez chez vous, c'est compris ?

Je ne vois pas à quoi vous nous servirez, de toute façon, et je refuse de mourir parce que vous croyez savoir ce que vous faites. À présent, en rang et silence ! Vous caquetez comme les femmes du Cercle quand elles parlent fanfreluches.

Les improbables héros se placèrent en rang derrière Ban et Dannil. Visiblement désappointés, Wil et Bili gardèrent leurs objections pour eux.

Faile eut un hochement de tête approbateur à l'intention de Perrin. Tomas l'imita et Verin, l'air insondable comme d'habitude, pensait sûrement qu'elle était en train de voir à l'œuvre un *ta'veren*.

Perrin ne crut pas utile de lui signaler qu'il s'était inspiré de ce qu'aurait sûrement fait Uno, un sergent du Shienar habitué à ne pas se laisser marcher sur les pieds – et enclin à utiliser un langage des plus imagés.

À l'approche de Colline de la Garde, les fermes commencèrent à se faire plus fréquentes. Comme pour Champ d'Emond, elles étaient beaucoup plus proches les unes des autres, finissant par former une sorte de « village à côté du village ». Ici, les champs circonscrits par des murets ou des haies étaient également séparés par divers sentiers et plusieurs pistes à chariot. Malgré les arrêts dans quatre fermes, il faisait encore jour, et des hommes travaillaient toujours dans les champs alors que leurs fils adolescents conduisaient le bétail dans les étables et les bergeries. Par les temps qui couraient, personne ne laissait les animaux dehors...

Tam avait proposé que Perrin cesse d'alerter les fermiers. À contrecœur, le jeune homme s'était rendu à la raison. Un exode vers Colline de la Garde aurait fini par attirer l'attention des Capes Blanches. Et une colonne de vingt-deux cavaliers hétéroclites empruntant systématiquement les chemins dérobés était déjà assez peu discrète comme ça – même si les paysans, absorbés par leur travail, n'en paraissaient pas plus intrigués que ça.

L'exode devrait pourtant avoir lieu, et le plus tôt serait le mieux. Tant que les fermiers isolés auraient besoin de la protection des Fils de la Lumière, ceux-ci auraient sur Deux-Rivières une emprise qu'ils risquaient d'avoir envie de conserver.

Perrin restait attentif à tout signe d'éventuelle patrouille. À part une colonne de fumée, très loin en direction de la route du Nord, il n'avait rien repéré.

Tam proposa que les cavaliers mettent pied à terre et marchent en tenant leurs chevaux par la bride. Avec la protection des haies, voire des murets, si bas qu'ils fussent, les voyageurs avaient plus de chances de passer inaperçus.

Abell et Tam connaissaient un taillis où des chênes côtoyaient du sorgho sauvage et de beaux massifs de faux bleuets. S'étendant à moins d'un quart de lieue au sud-ouest de Colline de la Garde, cette zone boisée dominait une petite plaine. Les voyageurs l'abordèrent par le sud et y entrèrent très vite. Avec un peu de chance, personne ne les aurait vus. Ainsi, on ne se demanderait pas pourquoi on ne les voyait pas ressortir.

— Restez ici, ordonna Perrin à Wil et aux autres jeunes gens tandis qu'ils attachaient leurs chevaux à des branches basses. Soyez prêts à décocher vos flèches et à courir si vous entendez un cri. Mais ne bougez pas avant que je vous aie donné le signal. Si l'un de vous fait du boucan, je cognerai sur son crâne comme si c'était une enclume. Nous sommes venus observer – pas attirer les Capes Blanches en nous agitant comme des taureaux fous furieux.

Les jeunes gens acquiescèrent tout en triturant nerveusement leur arc. Prenaient-ils conscience de ce qu'ils avaient la prétention de faire et des risques qu'ils couraient ? Les Fils de la Lumière, s'ils le découvraient ainsi, armés jusqu'aux dents, risquaient de ne pas très bien réagir.

— Tu as été soldat ? demanda Faile à son compagnon. Certains gardes de mon père parlent de cette façon.

— Non, je suis un apprenti forgeron ! Mais j’ai entendu des officiers s’adresser à leurs hommes. C’est efficace, pas vrai ?

Très mal à l’aise, Wil et Bili regardaient autour d’eux sans trop oser bouger.

Se faufilant d’arbre en arbre, Perrin et Faile suivirent Tam et Abell jusqu’à l’endroit où les Aiels, assis sur les talons, observaient le terrain qui s’étendait au-delà de la pointe nord du bosquet. Verin et Tomas étaient également là. Le rideau de végétation, suffisant pour dissimuler les espions, n’obstruait cependant pas leur champ de vision.

Semblable à un village, le camp des Capes Blanches se dressait au pied de Colline de la Garde. Des centaines d’hommes, certains totalement équipés, allaient et venaient entre les rangées serrées de tentes blanches. À l’est et à l’ouest, les chevaux étaient attachés à des piquets. Cinq rangées de montures dessellées qui devaient prendre un repos bien mérité après toute une journée de patrouille.

Se dirigeant vers le bois de l’Eau, une centaine de cavaliers en colonne par deux partaient pour la dernière mission de la journée. Lances tenues à la verticale, leur armure brillant sous les rayons du soleil couchant, ils avançaient à un bon rythme, mais sans galoper comme ils l’auraient fait en cas d’urgence.

Tout autour du camp, des sentinelles lourdement armées sécurisaient le périmètre.

Un bruit attira l’attention de Perrin. Tournant la tête, il vit qu’une vingtaine de cavaliers arrivaient de l’ouest à bride abattue – comme s’ils venaient de Champ d’Emond, recoupant l’itinéraire que Perrin et ses compagnons avaient suivi. S’ils avaient un peu traîné, une rencontre aurait été inévitable.

Un cor sonna dans le camp et tous les Fils convergèrent vers les feux de cuisson.

Un peu à l’écart, Perrin remarqua un camp plus petit. Disposées au hasard, les tentes y étaient souvent bancales, comme si on les avait montées sans grand soin. Pour l’heure, les occupants devaient être ailleurs, car une poignée de chevaux seulement étaient attachés à des piquets, leur queue battant furieusement l’air pour chasser des mouches importunes. Cet endroit n’abritait sûrement pas des Fils de la Lumière, bien trop stricts pour s’accommoder d’un quasi-dépotoir.

Entre le bosquet et les deux camps, la plaine verdoyante devait sûrement être un pâturage, en temps normal. Mais ce n’était plus le cas. Pour traverser cette bande de terre, les cavaliers mirent moins d’une minute.

Abell fit signe à Perrin de tourner la tête vers le camp principal.

— Tu vois la tente gardée à chaque extrémité par un homme ? Tu parviens à la distinguer ?

Perrin acquiesça. Les ombres s’allongeaient, mais ça ne le gênait pas beaucoup, avec sa vue de loup.

— C’est là que sont Natti, mes filles et les Luhhan. Je les ai vus entrer et sortir de cette tente. Un à la fois, toujours sous bonne garde, même pour une courte visite aux latrines.

— À trois reprises, en pleine nuit, nous avons essayé de nous infiltrer dans le camp, dit Tam. Mais les patrouilles sont bien trop fréquentes. La dernière fois, nous nous en sommes tirés par miracle.

Ça revenait à vouloir fourrer la main dans une fourmilière sans se faire mordre. S’asseyant au pied d’un arbre, Perrin posa son arc en travers de ses genoux.

— J’ai besoin de réfléchir un peu... Maître al’Thor, voulez-vous bien jeter un œil sur Wil et les

autres garçons ? Il ne faudrait pas que l'un d'eux cède à l'envie de rentrer chez lui au galop ni qu'ils se mettent tous en chemin vers la route du Nord, sans penser à mal, et incitent une bonne centaine de Fils à venir voir ce qu'ils fichaient ici. Si certains d'entre eux ont pensé à emporter des vivres, autorisez-les à manger, ça leur fera passer le temps. De plus, si nous devons filer, nous risquons de chevaucher toute la nuit.

Perrin s'avisa soudain qu'il donnait des ordres au père de Rand. Il voulut s'excuser, mais Tam l'arrêta d'un geste et lui sourit.

— Perrin, tu as déjà pris le commandement chez Jac ! Ce ne sera pas la première fois que j'obéirai à un homme plus jeune que moi qui sait ce qu'il convient de faire.

Perplexe, Perrin se gratta la barbe. Il avait pris le commandement ? Quand il y repensait, depuis la ferme des al'Seen, ni Tam ni Abell n'avaient pris une décision, faisant plutôt des suggestions qu'ils le laissaient libre d'accepter ou non. Et sauf erreur de sa part, ils ne l'appelaient plus « mon garçon ».

— Intéressant, fit Verin, le nez plongé dans son carnet.

Perrin aurait donné cher pour lire ce qu'elle y écrivait.

— Vous allez encore me faire un sermon sur la prudence ?

Au lieu de répondre, l'Aes Sedai murmura pensivement :

— Voir ce que tu vas faire ensuite sera encore plus fascinant. Bien sûr, tu ne mets pas le monde sens dessus dessous, comme ton ami Rand, mais avec toi, les choses bougent à Deux-Rivières. Je me demande si tu as la moindre idée du sens dans lequel tu pousses ce territoire...

— Je veux libérer les Luhhan et les Cauthon ! s'écria Perrin, exaspéré. C'est tout.

Si on oubliait les Trollocs...

— Je fais ce que je dois faire, dit-il en appuyant la tête contre le tronc de son arbre. Et le territoire restera où il est, tout simplement.

— Bien sûr..., murmura Verin.

Perrin l'entendit s'éloigner avec Tomas, ses escarpins et les bottes du Champion faisant à peine bruire le sol couvert d'un tapis de compost.

Ouvrant les yeux, Perrin vit que Faile l'avait rejoint. L'air maussade, elle regardait l'Aes Sedai et son Champion.

— Elle ne te fichera jamais la paix, dit-elle.

Perrin remarqua qu'elle tenait la couronne de fleurs tressées qu'il avait laissée accrochée au pommeau de sa selle.

— Les Aes Sedai sont comme ça...

— Tu vas tenter le coup cette nuit, je suppose ?

Il n'y avait guère le choix... Maintenant qu'il avait averti les fermiers – qui savaient qui il était – il ne pouvait plus traîner. Les Fils ne maltraiteraient peut-être pas leurs prisonniers, mais se fier à leur indulgence aurait été une grossière erreur.

Perrin interrogea Gaul du regard.

— Tam al'Thor et Abell Cauthon sont assez discrets pour des habitants des terres mouillées, et les Capes Blanches me semblent manquer un peu trop d'imagination pour voir tout ce qui peut se déplacer dans la nuit. Ils s'attendent à une attaque en masse facile à détecter.

Chiad regarda le guerrier d'un air amusé.

— Aurais-tu l'intention d'avoir la légèreté du vent, Chien de Pierre ? J'aimerais voir ça, parce

que ça risque d'être divertissant. Quand ma sœur de lance et moi aurons libéré les prisonniers, nous reviendrons te chercher, si tu te réveles trop vieux pour retrouver ton chemin.

Bain tapota le bras de Chiad, qui regarda sa compagne sans dissimuler sa stupéfaction. Puis elle rougit très légèrement malgré son teint cuivré. Les deux guerrières tournèrent alors la tête vers Faile, qui observait toujours Perrin, le menton bien droit et les poings plaqués sur les hanches.

L'apprenti forgeron prit une profonde inspiration. S'il disait à Faile de ne pas venir, Bain et Chiad resteraient elles aussi en arrière, c'était couru, parce qu'elles continuaient à bien faire sentir qu'elles étaient avec la jeune femme, pas avec lui. Faile pensait-elle la même chose ? C'était bien possible...

Gaul et lui pourraient peut-être accomplir la mission seuls, mais comment forcer Faile à ne pas y participer ? La connaissant, elle était tout à fait capable de les suivre, si l'envie lui en prenait.

— Tu resteras près de moi, dit Perrin d'un ton qui n'invitait pas à la contradiction. Je veux libérer des prisonniers, pas en laisser de nouveaux en arrière.

Aux anges, Faile s'assit à côté du jeune homme, glissant une épaule sous son bras.

— Rester près de toi, quelle bonne idée !

Elle posa la couronne de fleurs sur la tête de Perrin. Dans son coin, Bain ne put s'empêcher de ricaner.

En roulant des yeux, Perrin réussit à voir le bord de l'objet qui couronnait son crâne. Il devait avoir l'air d'un parfait abruti. Pourtant, il laissa l'ornement là où il était.

À l'ouest, le soleil semblait lentement derrière la ligne d'horizon. Quand Abell apporta du pain et du fromage, il annonça que plus de la moitié des aspirants héros avaient oublié de se munir de vivres.

Alors que l'obscurité s'épaississait, ils mangèrent en silence puis attendirent.

Quand la lune fut assez haut dans le ciel, les lumières commencèrent à s'éteindre dans le camp des Capes Blanches et dans le village qui le surplombait. Perrin fit signe à Tam, à Faile et aux Aiels de venir près de lui. Bien qu'elle ne fût pas invitée, Verin approcha assez pour entendre. Abell et Tomas étaient avec les jeunes héros de Deux-Rivières, histoire de garantir qu'ils se tiendraient tranquilles.

Donner des ordres ne lui étant toujours pas naturel, l'apprenti forgeron fit dans la simplicité. Tam devrait faire en sorte que tout le monde soit prêt à filer lorsque le petit groupe reviendrait avec les prisonniers. Sachant que les Capes Blanches ne manqueraient pas de les poursuivre, il fallait prévoir un endroit où se cacher. Et justement, Tam connaissait une ferme abandonnée à la lisière du bois de l'Ouest.

— Si c'est possible, dit Perrin aux Aiels, ne tuez personne... Les Fils de la Lumière seront déjà furieux d'avoir perdu leurs prisonniers. S'ils subissent des pertes, ils mettront le feu au territoire. Et peut-être même au soleil !

Gaul et les Promises hochèrent la tête comme s'ils étaient pressés de voir ça. Des gens étranges, se dit Perrin en les regardant disparaître dans la nuit.

— Sois prudent, lui conseilla Verin alors qu'il accrochait son arc dans son dos. *Ta'veren* ne signifie pas « immortel ».

— Tomas pourrait m'être utile, vous savez...

— Un homme de plus ferait-il une différence ? De toute façon, j'ai d'autres projets pour lui.

Un rien agacé, Perrin sortit du bosquet puis il se mit sur le ventre et commença à ramper. Restant

près de lui, comme c'était convenu, Faile l'imita. Dans les hautes herbes, il serait impossible de les repérer de loin.

Perrin se réjouit que sa compagne ne voie pas son visage, car il devait être vert de peur. Pas pour lui, mais pour elle. S'il lui arrivait malheur...

Ombres parmi les autres, ils traversèrent la petite plaine et, sur un signe de Perrin, s'arrêtèrent à moins de dix pas de l'endroit où les sentinelles passaient et repassaient sans cesse.

Deux hommes se croisèrent, juste devant eux, et marquèrent une courte halte.

— Rien à signaler dans la nuit, dit l'un des soldats. Que la Lumière nous éclaire et nous protège des Ténèbres.

— Rien à signaler dans la nuit, répondit l'autre Fils. Que la Lumière nous éclaire et nous protège des Ténèbres.

Après ce dialogue, les deux hommes reprirent leur chemin, le regard braqué droit devant eux.

Perrin attendit qu'ils se soient éloignés d'une dizaine de pas, puis il tapota l'épaule de Faile et se leva en retenant sa respiration. Distraitement, il nota qu'il entendait à peine le souffle de sa compagne. Presque sur la pointe des pieds, ils s'enfoncèrent entre les tentes et se baissèrent dès qu'ils furent assez près des feux de camp.

Des hommes ronflaient sous les tentes, gémissant parfois dans leur sommeil. Le seul bruit qui montait du camp. Autour, on entendait le martèlement des bottes de la garde. L'odeur des feux de cuisson agonisants, de la toile et de la sueur des chevaux planait dans l'air.

Perrin fit signe à Faile de le suivre. Les cordes des tentes étaient des pièges mortels, quand on n'y voyait pas dans le noir. Les distinguant parfaitement, Perrin pourrait éviter à sa compagne de se briser une cheville en tombant.

Ayant mémorisé la position de la tente des prisonniers, il se mit en chemin. Au milieu du camp... Voilà qui faisait un long chemin pour y aller... et tout aussi long pour en revenir.

Un bruit de pas et un cri étouffé de Faile permirent au jeune homme de se retourner juste à temps pour encaisser de plein fouet la charge d'une grande silhouette en cape blanche. Un type aussi costaud que maître Luhhan noua ses doigts autour du cou de l'apprenti forgeron, qui plaqua une main sur le menton de son agresseur et poussa pour tenter de s'en débarrasser. De sa main libre, il martela de coups les côtes du colosse, lui arrachant tout au plus quelques grognements.

Alors que le sang battait à ses oreilles, la vision de Perrin se brouilla. Tentant de saisir sa hache, il constata que ses doigts étaient engourdis.

Soudain, le type eut un spasme et s'immobilisa net. Se dégageant, Perrin aspira goulûment de l'oxygène avant de songer à se relever.

Faile jeta au loin une bûche et se massa le côté du crâne.

— Une fois qu'il m'a eu tapé dessus, il n'a plus estimé que j'étais dangereuse.

— Un idiot, souffla Perrin, mais sacrément costaud. Je ne suis pas près d'oublier le contact de ses doigts sur ma gorge... Et toi, ça va ?

— Bien sûr ! Je ne suis pas une figurine en porcelaine.

Ça, le jeune homme n'en avait jamais douté...

Tirant l'homme assommé derrière une tente où il espérait qu'on ne le trouverait pas de sitôt, il délesta le type de sa cape puis lui lia les poignets et les chevilles avec ses cordes d'arc de rechange. En guise de bâillon, il utilisa un mouchoir trouvé dans la poche de la victime de Faile. Pas très sain, hygiéniquement parlant, mais à qui la faute ?

Décrochant son arc de son dos, Perrin posa la cape blanche sur ses épaules. Si un autre soldat le voyait, il le prendrait peut-être pour un frère d'armes. Au-dessus du soleil flamboyant, la cape portait un nœud qui équivalait à un galon. Un officier... C'était encore mieux.

Ainsi déguisé, Perrin marcha en toute décontraction entre les tentes. À quoi bon se cacher ? Dès que quelqu'un découvrirait l'officier, on donnerait l'alarme. En attendant, il n'y avait aucun danger.

Faile continua à suivre son compagnon en sondant les alentours, comme il le faisait. Hélas, les ombres fluctuantes étaient difficiles à percevoir, même pour des yeux de loup.

À l'approche de la tente-prison, Perrin ralentit le pas pour ne pas éveiller la méfiance des gardes. Un soldat faisait obstacle à la progression des deux jeunes gens. La pointe d'une lance visible au-dessus du toit indiquait qu'il y avait au moins une autre sentinelle.

En un éclair, ce fer de lance-là disparut. Sans bruit, comme par magie.

Une seconde plus tard, deux ombres mouvantes se révélèrent être deux Aiels voilés. Deux Aielles, plutôt, car Gaul était bien plus grand que ça. Avant que la sentinelle ait pu réagir, une des guerrières lui décocha un coup de pied sauté au visage. Quand elle fut tombée à genoux, l'autre Promise frappa à son tour, achevant le travail. Le soldat s'effondra comme si on venait de lui subtiliser tous les os de ses jambes.

Ramassées sur elles-mêmes, les guerrières sondaient les environs pour déterminer si elles avaient réveillé quelqu'un.

Avisant Perrin – ou plutôt un homme en cape blanche –, Bain et Chiad faillirent attaquer. Mais elles virent Faile et se ravisèrent. L'une se pencha pour murmurer à l'oreille de l'autre quelques mots qui déclenchèrent son hilarité, sembla-t-il.

Perrin tenta de se convaincre qu'il n'avait aucune raison de se plaindre. Après l'avoir sauvé d'un étrangleur, Faile venait de lui épargner de recevoir une ou plusieurs lances aielles dans le corps. Cela dit, pour le chef d'un raid nocturne, il était plutôt en train de se ridiculiser...

Écartant le rabat de la tente, il passa la tête à l'intérieur, où il faisait aussi sombre que dehors. Maître Luhhan dormait près de l'entrée alors que les femmes s'étaient massées tout au fond. Perrin plaqua une main sur la bouche du forgeron, attendit qu'il ouvre les yeux et posa un index sur ses propres lèvres.

— Silence... Allez réveiller les femmes, mais sans faire de bruit. Nous allons vous sortir d'ici.

Reconnaissant son sauveur, maître Luhhan hocha la tête.

Perrin sortit de la tente et récupéra la cape du deuxième Fils assommé. Malgré son nez cassé, l'homme respirait toujours assez régulièrement, mais être manipulé ne le réveilla pas.

Il allait falloir faire vite. Gaul approcha avec la cape du soldat que les Aielles avaient neutralisé. Alors que Faile trépignait d'impatience, les Promises et le Chien de Pierre sondèrent les ténèbres.

Dès que maître Luhhan fut sorti avec les femmes, tous regardant nerveusement autour d'eux, Perrin lui posa à la hâte une cape sur les épaules. Pour un tel colosse, la taille n'allait pas, mais il faudrait faire avec.

L'autre cape alla à Alsbet. Moins large d'épaules que son mari, elle restait plus costaude que bien des hommes. D'abord surprise, elle récupéra le casque conique du soldat évanoui et se le posa sur la tête, dissimulant du mieux possible sa longue natte.

Une fois ligotés et bâillonnés avec des bandes découpées dans des couvertures, les deux gardes furent promptement traînés sous la tente.

Repartir par le même chemin était impossible, Perrin le savait depuis le début. Même si les

époux Luhhan avaient pu se déplacer assez vite, ce dont il doutait, Bode et Eldrin, glacées de peur, s'accrochaient l'une à l'autre. Sans les murmures rassurants de leur mère, elles auraient déjà éclaté en sanglots.

Perrin avait un plan. Il leur fallait des chevaux. D'abord pour sortir très vite du camp, puis pour gagner leur cachette. Et des chevaux, ce n'était pas ça qui manquait.

Les Aiels ouvrant la marche, Perrin et Faile les suivirent, les trois femmes Cauthon sur leurs talons et les Luhhan fermant la marche. Vus de loin, ils ressemblaient à un groupe de prisonnières escortées par trois Capes Blanches.

Les chevaux étaient sous surveillance, bien sûr, mais pas à cet endroit, tout près des tentes. Pourquoi aurait-on dû se méfier des hommes qui les montaient ? Ce détail facilita la tâche à Perrin. Les fuyards approchèrent des chevaux, en détachèrent sept – les Aiels n'en auraient pas besoin – et les débarrassèrent de leurs entraves.

Le plus difficile fut de hisser maîtresse Luhhan sur le dos dépourvu de selle d'un cheval. Perrin et Haral durent unir leurs efforts, et la digne maîtresse continua à tirer sur sa robe afin de dissimuler ses genoux. Natti et ses filles eurent moins de difficultés, et Faile n'en rencontra bien entendu aucune. Aux deux extrémités de la rangée de piquets, les sentinelles continuaient leur ronde en se lançant à intervalles réguliers que tout allait bien.

— Dès que je donnerai le signal..., souffla Perrin.

À cet instant, un cri retentit dans le camp, puis un autre, encore plus fort. Un cor sonna l'alarme et des hommes hébétés de sommeil sortirent des tentes. Venait-on de découvrir la fuite des prisonniers ? Avait-on trouvé l'officier assommé par Faile ? Aucune importance...

— Suivez-moi ! cria Perrin en talonnant le hongre gris qu'il avait choisi.

Dans la cavalcade désordonnée qui suivit, il tenta de garder un œil sur tous ses compagnons. Presque aussi mauvais cavalier que sa femme, maître Luhhan faillit tomber aussi souvent qu'elle. De terreur ou d'excitation, nul n'aurait su le dire, Bode et Eldrin criaient à s'en briser les cordes vocales.

Par bonheur, les sentinelles ne s'attendaient pas à ce que le danger vienne de l'intérieur du camp. Alors qu'il sondait les ténèbres, un Fils s'écarta juste à temps pour ne pas être piétiné par les chevaux. Son cri déchira la nuit et d'autres sonneries de cor semblèrent lui faire écho. Des ordres retentirent bien avant que les fugitifs aient atteint le bosquet. De toute façon, ce n'était plus un refuge, désormais.

Comme Perrin l'avait demandé – ou ordonné –, Tam avait fait monter en selle tout son petit monde. À la hâte, Perrin abandonna le hongre pour sauter sur le dos de Trotteur.

Tandis qu'Abell tentait d'êtreindre en même temps sa femme et ses deux filles, Haral Luhhan serrait des mains sans même chercher à savoir à qui elles appartenaient. Dans cette foire aux retrouvailles et aux congratulations, seuls les trois Aiels, l'Aes Sedai et le Champion restaient à la fois impassibles et conscients que rien n'était terminé.

— C'est toi, Perrin ! s'écria Alsbet. (Sous le casque de travers à cause de l'épaisse natte, son visage rond ne se ressemblait pas vraiment.) Mais quelle est cette toison qui te mange les joues, mon garçon ? Je te suis très reconnaissante, mais n'escompte pas t'asseoir à ma table avec cette...

— Plus tard, ces bêtises ! cria Perrin, ignorant la réaction outrée de la femme.

On ne lui coupait jamais la parole, et surtout pas de cette façon-là. Mais les cors ennemis sonnaient maintenant d'une façon très particulière – une sorte de cri répété à l'infini – qui devait être

un ordre. Par exemple, celui de poursuivre des fugitifs...

— Tam, Abell, conduisez maître Luhhan et les femmes jusqu'à la cachette convenue. Gaul, accompagne-les. Toi aussi, Faile. (Du coup, Bain et Chiad suivraient le mouvement.) Hu et Haim, allez-y aussi ! (Voilà qui ferait une escorte suffisante...) Soyez discrets. Au début, le silence aura plus de valeur que la vitesse. Mais partez tout de suite !

Tous foncèrent vers l'ouest sans discuter, même si maîtresse Luhhan, tenant à deux mains la crinière de sa monture, jeta à Perrin un regard glacial.

Mais Faile n'avait pas protesté, et ça, c'était stupéfiant. À tel point que Perrin mit un moment à s'apercevoir qu'il avait appelé par leur prénom les pères de Rand et de Mat.

Verin et Tomas étant restés dans le bosquet, Perrin foudroya du regard l'Aes Sedai.

— Inutile d'attendre un peu d'aide de votre part ?

— Pas de la façon que tu espères, en tout cas, répondit calmement Verin, comme si le camp des Capes Blanches n'était pas en pleine effervescence non loin de là. Mes raisons ne sont pas différentes aujourd'hui de ce qu'elles étaient hier. Mais il devrait pleuvoir dans... une demi-heure, je crois. Peut-être moins. Une averse, je pense.

Une demi-heure... Sur un grognement, Perrin se tourna vers les « héros » de Deux-Rivières toujours présents. Serrant leur arc à s'en faire blanchir les phalanges, tous brûlaient d'envie de filer. Avec la pluie qui menaçait, leur « chef » espéra qu'ils avaient pensé à emporter des cordes d'arc de rechange.

— Nous allons attirer les Capes Blanches vers nous afin que les prisonniers puissent filer sans danger. Nous chevaucherons sur la route du Nord – mais en direction du sud – jusqu'à ce que nous ayons semé nos poursuivants avec l'aide de la pluie. Si l'un de vous ne veut pas en être, qu'il parte maintenant. (Quelques mains se raidirent sur leurs rênes, mais tous les garçons restèrent où ils étaient.) Très bien... Criez comme si vous étiez devenus fous, histoire que nos ennemis nous entendent. Et n'arrêtez pas avant d'être sur la route.

Braillant lui-même à tue-tête, il talonna Trotteur et fonça vers la route du Nord. Pas certain que ses compagnons le suivraient, il fut rassuré d'entendre leurs rugissements dans son dos. Pour ne pas capter ça, il faudrait que les Fils de la Lumière soient sourds.

Tous les garçons ne se turent pas quand la colonne atteignit la route et partit ventre à terre vers le sud. Certains « héros » riaient ou lançaient des vivats.

Perrin se débarrassa de la cape blanche et la laissa tomber sur le sol. Les cors recommençaient à sonner, entendit-il, peut-être un peu moins fort...

— Perrin ! cria Wil, couché sur l'encolure de sa monture. Qu'allons-nous faire maintenant que les prisonniers sont libres ?

— Chasser le Trolloc ! cria l'apprenti forgeron par-dessus son épaule.

Les « héros » riant de plus belle, il en déduisit qu'ils ne le croyaient pas. Mais il sentait peser sur sa nuque le regard de Verin.

L'Aes Sedai savait qu'il ne plaisantait pas.

Dans le ciel, les roulements de tonnerre firent soudain écho au vacarme de la cavalcade.



Celui qui Vient avec l'Aube



Alors que le ciel s'éclairait à l'horizon, Rand et Mat, laissant derrière eux Rhuidean dans son cocon de brouillard, avançaient dans la vallée désolée encore plongée dans la pénombre. La sécheresse de l'air annonçait une journée étouffante, mais pour l'instant, Rand, en bras de chemise, trouvait plutôt rafraîchissante la brise matinale. Bien entendu, ces conditions ne dureraient pas. Bientôt, ce serait de nouveau la fournaise. Les deux jeunes gens pressaient le pas pour battre la chaleur de vitesse, mais ils n'y arriveraient sûrement pas. Malgré tous leurs efforts, ils se traînaient lamentablement.

Mat marchait comme un vieillard. Le visage barré par un hématome noir, il avait ouvert sa veste, dévoilant ainsi sa chemise poisseuse de sang et collée à sa peau. De temps en temps, il touchait sur son cou la marque noire laissée par la corde qui avait failli le tuer. Titubant très souvent, il préservait son équilibre en s'appuyant sur son étrange lance à la hampe noire. Cela dit, il ne se plaignait pas, et ce n'était pas bon signe. Soumis à des inconforts mineurs, il adorait pleurnicher. Pour s'en priver, il devait se sentir vraiment mal.

La blessure à demi guérie de Rand lui vrillait le flanc comme si quelque chose s'y enfonçait en permanence. Les coupures, sur son visage et son crâne, l'élançaient terriblement. Pourtant, malgré la douleur que lui valait chaque pas, il ne pensait presque pas à son pitoyable état. Alors que l'astre du jour se levait dans son dos, plus menaçant qu'un prédateur, des Aiels attendaient sur le flanc de la montagne, devant lui. Là-haut, il y aurait de l'eau, de l'ombre... et de l'aide pour Mat.

Le soleil levant derrière lui... Les Aiels devant... L'aube et les Aiels...

Celui qui Vient avec l'Aube. L'Aes Sedai qu'il avait vue – ou rêvé avoir vue – avant Rhuidean, que lui avait-elle dit, déjà ?

« Il viendra de Rhuidean à l'aube, vous unissant les uns aux autres avec des liens que vous ne pourrez pas briser. Puis il vous ramènera en arrière et vous détruira. »

Des paroles prononcées comme une prophétie. « Et vous détruira... » Selon les prédictions, il était destiné à disloquer de nouveau le monde. Cette idée le terrifiait. Avec de la chance, il pourrait peut-être éviter de ravager le monde, mais la guerre, la destruction et la mort marchaient déjà dans son sillage. Depuis ce qui lui semblait une éternité, Tear était le seul endroit où il n'avait pas laissé derrière lui le chaos, des milliers de morts et des villages en feu.

Que n'aurait-il pas donné pour enfourcher Jeade'en et détalier à la vitesse du vent ! Une envie qui

le tenaillait de plus en plus souvent.

Mais fuir m'est impossible. Je dois accomplir mon destin parce que personne ne peut jouer mon rôle. Et si je me dérobe, le Ténébreux triomphera.

Un lourd fardeau, et il ne pouvait refuser de le porter...

Mais au nom de quoi devrais-je détruire les Aiels ? Et comment ?

Sa dernière pensée glaça les sangs de Rand. Ça revenait à accepter passivement la « prophétie ». Alors qu'il ne voulait aucun mal aux Aiels.

— Par la Lumière ! je ne veux aucun mal à personne !

De nouveau, sa bouche s'emplit de poussière.

Mat le regarda en silence – et sans dissimuler sa méfiance.

Je ne suis pas encore fou ! pensa Rand.

Sur le flanc de la montagne, les Aiels s'éveillaient dans les trois camps. S'il regardait les choses froidement, Rand avait besoin d'eux. L'idée de venir ici s'était imposée à lui pratiquement dès qu'il avait compris que le Dragon Réincarné et Celui qui Vient avec l'Aube étaient une seule et même personne. Un homme dans sa position devait avoir à ses côtés des gens de confiance, pas seulement des partisans qui le suivaient parce qu'ils avaient peur de lui ou étaient avides de pouvoir. Des alliés qui ne préméditaient pas de l'utiliser pour servir leurs intérêts. Maintenant qu'il avait fait ce qu'on exigeait de lui, il allait pouvoir tirer parti des Aiels. Parce qu'il y était obligé. S'il n'était pas encore fou – enfin, selon lui –, beaucoup de gens penseraient qu'il avait perdu la raison, avant qu'il en ait terminé avec tout ça.

Le soleil ardent rattrapa les deux jeunes gens alors qu'ils s'attaquaient à l'ascension du flanc de la montagne. Rand négocia la pente raide et accidentée aussi rapidement qu'il le put. La gorge en feu, il ne parvenait pas à se rappeler quand il avait bu pour la dernière fois. Sur sa peau, sa chemise séchait plus vite qu'il parvenait à la tremper de sueur.

Mat n'eut pas besoin d'encouragements pour accélérer le pas. Là-haut, il y avait de l'eau. Debout devant les tentes basses des Matriarches, Bair tenait entre ses mains une gourde brillante de condensation. Passant la langue sur ses lèvres craquelées, Rand aurait juré qu'il voyait la buée.

— Où est-il ? Que lui as-tu fait ?

Ce rugissement pétrifia Rand. L'Aiel aux cheveux roux flamboyant, Couladin, s'était perché sur une saillie rocheuse et des Aiels Shaido se massaient tout autour du piédestal de leur chef. Tous regardaient Rand et Mat, certains ayant déjà le visage voilé.

— De qui parles-tu ? demanda Rand d'une voix croassante.

— Muradin, homme des terres mouillées ! Il est entré à Rhuidean deux jours avant toi, et c'est toi qui reviens le premier. Il n'a pas pu échouer alors que tu réussissais. Donc, tu l'as assassiné.

Rand crut entendre un cri provenant du camp des Matriarches. Mais avant qu'il ait pu cligner des yeux, Couladin propulsa une lance droit sur lui. Deux autres projectiles suivirent, lancés par les Aiels massés au pied de la saillie.

D'instinct, Rand s'unit au *saidin* et fit apparaître son épée de flammes. La lame tourbillonna entre ses mains – le Tourbillon sur la Montagne, un nom de circonstance –, coupant deux hampes de lance d'un coup. Mat se chargea de dévier la troisième avec son étrange arme noire.

— Voilà la preuve de leur crime ! s'écria Couladin. Ils sont entrés dans Rhuidean armés ! C'est interdit ! Voyez le sang, sur leurs vêtements. Ils ont tué Muradin.

En vociférant, l'Aiel projeta une deuxième lance. Cette fois, une dizaine d'autres suivirent...

Rand se jeta sur le côté et vit du coin de l'œil que Mat l'imitait, bondissant dans la direction opposée à la sienne.

Avant de toucher le sol, les lances se regroupèrent, volant vers l'endroit où s'était tenue leur cible. Quand il se redressa, Rand constata qu'elles s'étaient fichées dans le sol pourtant rocheux, formant un cercle parfait autour de la zone qu'il avait quittée à la hâte.

Couladin lui-même en resta bouche bée.

— Ça suffit ! cria Bair.

Sa longue et ample robe ne la gênant pas plus que son âge, elle dévalait la pente comme une jeune fille, et tant pis pour ses cheveux blancs. Mais une jeune fille furieuse...

— La paix de Rhuidean, Couladin ! lança-t-elle, indignée. C'est la deuxième fois que tu tentes de la violer. Encore une, et tu seras déclaré hors la loi. Tu peux me faire confiance ! Et tous ceux qui t'imiteront connaîtront le même sort.

Bair vint se camper à côté de Rand, face aux Shaïdo, et elle brandit sa gourde comme si elle entendait les rosser avec.

— Si l'un de vous doute de ma parole, qu'il lève son arme. Aussitôt, il sera privé d'ombre, comme le prévoit le pacte de Rhuidean. Il n'aura plus le droit de se réfugier dans une forteresse ou sous une tente, et son propre clan le chassera comme une bête sauvage.

Quelques Shaïdo baissèrent leur voile, mais pas tous. Et Couladin continua sur sa lancée :

— Ils sont armés, Bair ! Ils sont entrés à Rhuidean...

— Silence ! cria la Matriarche en brandissant le poing. Tu parles d'armes, toi qui serais prêt à oublier la paix de Rhuidean et à tuer avec le visage découvert ? Ces hommes n'avaient pas d'armes en partant, je peux en témoigner.

Elle tourna le dos aux Shaïdo et jeta aux deux jeunes gens un regard peu amène. Puis elle désigna la lance de Mat.

— Tu l'as trouvée à Rhuidean, mon garçon ?

— On me l'a donnée, *vieille femme* ! En fait, je l'ai payée et j'entends bien la garder.

— Vous avez tous les deux l'air de vous être roulés dans des cactus... Quoi ?... Non, vous me le direz plus tard...

Posant les yeux sur la lame de Rand, Bair frissonna.

— Fais-moi disparaître ça ! Et montre-moi les signes avant que ce fou de Couladin tente encore de les effacer. Quand il est de cette humeur, il se ficherait que son peuple entier soit banni. Dépêche-toi !

Un moment, Rand regarda la Matriarche sans comprendre. Puis il se souvint que Rhuarc, un jour, lui avait montré la marque d'un homme qui avait survécu à Rhuidean. Laissant l'épée se volatiliser, il remonta la manche gauche de sa chemise.

Autour de son avant-bras, il découvrit l'image de la créature qui figurait sur l'étendard du Dragon. Il s'y attendait, bien sûr, mais le choc fut quand même violent. La créature imaginaire semblait faire partie intégrante de sa peau, comme si elle y avait élu domicile. Son bras ne lui faisait pas mal, et pourtant, les écailles écarlate et or brillaient au soleil. S'il touchait la crinière dorée, juste au-dessus de son poignet, il sentirait sans doute chaque poil.

Rand leva le bras afin que Couladin et les siens puissent mieux voir. Des murmures coururent parmi les Shaïdo et le guerrier perché sur sa saillie eut un rictus.

D'autres Shaïdo vinrent se masser aux pieds de Couladin. Un peu plus haut sur la pente, Rhuarc

se tenait avec Heirn et ses Jindo. Ces derniers regardaient les Shaido d'un œil méfiant et le signe qu'exhibait Rand ne semblait pas l'aider à trouver grâce à leurs yeux.

Impassible, Lan était campé entre les deux groupes, la main sur le pommeau de son épée.

Alors que Rand venait de comprendre que les Aiels voulaient il ne savait trop quoi encore, Egwene et les trois autres Matriarches arrivèrent. Les dignes Aielles semblaient outragées de devoir se presser... et tout aussi furieuses que Bair. Amys foudroya Couladin du regard tandis que Melaine dévisageait Rand sans dissimuler sa désapprobation.

Seana paraissait prête à briser des rochers avec ses dents. Un fichu sur les épaules et un foulard autour de la tête, Egwene regardait Mat avec un mélange de consternation et d'émerveillement, comme si elle s'était attendue à ne plus jamais le revoir.

— Idiot..., murmura Bair. Il faut montrer tous les signes.

Lançant la gourde à Mat, elle prit le bras droit de Rand et remonta sa manche pour dévoiler la copie conforme de la créature présente sur son bras gauche. Retenant son souffle, la Matriarche exhala ensuite un long soupir. Était-elle soulagée ou inquiète ? Les deux, aurait juré Rand. Si elle espérait découvrir la seconde marque, elle en avait néanmoins peur. Amys et les deux autres Matriarches étaient le reflet exact de sa réaction. Voir des Aielles apeurées était vraiment bizarre...

Rand faillit éclater de rire. Pourtant, il n'était pas amusé.

— Marqué deux fois et deux fois...

Les Prophéties du Dragon... Un héron marqué au fer dans chacune de ses paumes, et maintenant, ces... signes. Une des étranges créatures – des Dragons, selon les prédictions – était censée être pour les « souvenirs perdus ». Rhuidean ne venait-elle pas de lui restituer l'histoire oubliée des Aiels et de leur origine ? L'autre était pour « le prix qu'il doit payer ».

Quand devrai-je le payer ? Et combien de gens devront s'en acquitter avec moi ?

Même quand il essayait d'être le seul à souffrir, il n'y parvenait pas.

Inquiétude ou pas, Bair leva le bras droit du jeune homme et déclara :

— Regardez ce que nul n'a jamais contemplé. Un *Car'a'carn* vient d'être choisi. Le chef de tous les chefs ! Né d'une Promise, il est venu de Rhuidean à l'aube, selon la prophétie, pour unifier les Aiels. Il est temps pour les prédictions de se réaliser !

La réaction des Aiels présents stupéfia Rand. Le regardant avec plus de haine que jamais, Couladin sauta de son perchoir et courut vers les tentes de son camp. Les Shaido le suivirent après avoir coulé à Rand quelques regards indéchiffrables. Heirn et ses guerriers les imitèrent quasiment sans hésiter.

Il ne resta plus que Rhuarc, les yeux bizarrement voilés. Lan vint le rejoindre, le visage de pierre, comme d'habitude – et comme s'il ne s'était même pas avisé de la présence du jeune homme.

Sans savoir exactement à quoi il s'attendait, Rand aurait pu jurer que ce n'était pas à ça.

— Que la Lumière me brûle ! s'écria Mat.

S'apercevant enfin qu'il tenait une gourde, il fit sauter le bouchon et but si avidement qu'il s'aspergea le visage. Quand il fut enfin désaltéré, il baissa la gourde, regarda de nouveau les marques sur les bras de Rand et secoua la tête.

— Que la Lumière me brûle ! répéta-t-il en tendant la gourde à son ami.

Malgré sa déception, Rand fut ravi de boire. Sa gorge étant sèche comme du vieux parchemin, la première goulée lui fit mal.

— Que t'est-il arrivé ? demanda Egwene. Muradin t'a attaqué ?

— Il est interdit d'évoquer ce qui se passe à Rhuidean, dit Bair.

— Pas Muradin..., éluda Rand. Où est Moiraine ? Je pensais qu'elle serait la première à nous accueillir. (Il se frotta le visage, ramenant du sang à demi séché sur ses doigts.) Pour une fois, je ne protesterai pas si elle me guérit sans demander l'autorisation.

— Moi non plus, approuva Mat. (Appuyé à sa lance, il la lâcha d'une main pour se toucher la tête.) Mon cerveau danse la farandole.

— Moiraine doit toujours être à Rhuidean, dit Egwene. Mais si vous en êtes sortis, elle finira bien par faire comme vous. Elle est partie juste après vous et Aviendha. Vous êtes restés absents si longtemps.

— Moiraine à Rhuidean ? lança Rand. Et Aviendha aussi ? Pourquoi... ? (Soudain, quelque chose le frappa.) Qu'entends-tu par « si longtemps » ?

— C'est le septième jour... Le septième depuis que vous êtes tous descendus dans la vallée.

Rand en laissa tomber la gourde. Seana la rattrapa au vol afin de ne pas gaspiller la moindre goutte d'eau – un bien précieux dans le désert des Aiels.

Sept jours... Tant de choses avaient pu se passer en sept jours...

Mes ennemis peuvent avoir compris ce que je prépare et s'être lancés à ma poursuite, pensa Rand. *Je dois partir et garder de l'avance sur eux. Je ne suis pas venu jusqu'ici pour échouer.*

L'air soucieux, tous ses compagnons le regardaient. Même Rhuarc et Mat ne cachaient pas leur angoisse. Et une certaine appréhension. Mais comment le leur reprocher ? Nul ne pouvait anticiper ses actes, ni estimer s'il était encore sain d'esprit.

Bien entendu, Lan était le seul à rester de marbre.

— Je t'ai bien dit que c'était Aviendha, Rand, croassa Mat, toujours très instable sur ses jambes. Nue comme le jour de sa naissance.

— Combien de temps devons-nous encore attendre Moiraine ? demanda Rand.

En toute logique, elle n'aurait pas dû trop tarder.

— Si elle n'est pas de retour le dixième jour, répondit Bair, nous ne la reverrons plus. Personne n'est jamais revenu passé ce laps de temps.

Trois jours de plus, alors qu'il en avait déjà perdu sept ?

Qu'ils viennent donc ! Je n'échouerai pas !

— Vous savez canaliser le Pouvoir, dit Rand. L'une d'entre vous, en tout cas. J'ai vu ce que vous avez fait à Couladin... Pouvez-vous guérir Mat ?

Amys et Melaine échangèrent un regard que Rand trouva... mélancolique.

— Nous suivons d'autres chemins, répondit Amys, sincèrement désolée. Certaines Matriarches pourraient accéder à ta demande, à leur façon, mais nous ne sommes pas du nombre.

— Que racontez-vous ? s'indigna Rand. Vous savez canaliser, comme les Aes Sedai. Pourquoi ne pourriez-vous pas guérir ? Vous ne vouliez pas qu'il aille à Rhuidean, et vous le laisseriez mourir parce qu'il y est entré ?

— Je survivrai..., marmonna Mat, mais il plissait les yeux de douleur.

Egwene posa une main sur le bras de Rand.

— Toutes les Aes Sedai ne sont pas douées pour guérir... Dans ce domaine, les sœurs jaunes sont les meilleures. Sheriam, la Maîtresse des Novices, est à peine capable de guérir une égratignure. Il n'y a pas en ce monde deux femmes qui aient exactement les mêmes dons.

Le ton d'Egwene irrita Rand. Il n'était pas un petit garçon qu'on calme en lui racontant des

histoires. Mais quoi qu'il en soit, Mat et lui devraient attendre le retour de Moiraine. Si elle n'avait pas péri dans cette « bulle maléfique », tuée par les créatures de poussière. Elles devaient s'être dissipées, à présent. Celle de Tear, en tout cas, avait fini par disparaître.

Ces créatures ne peuvent pas l'avoir arrêtée... Grâce au Pouvoir, elle leur a sans doute échappé... Moiraine sait ce qu'elle fait. Elle n'a pas besoin d'improviser à chaque instant, comme moi.

Dans ce cas, pourquoi n'était-elle pas de retour ? Pour commencer, qu'était-elle allée faire à Rhuidean, et pourquoi ne l'avaient-ils pas vue ? La deuxième partie de la question était idiote. Une centaine de personnes avaient pu être là sans qu'ils les voient. Beaucoup d'interrogations, et pas de réponses avant le retour de l'Aes Sedai. Peut-être...

— Nous avons des herbes et des onguents, dit Seana. Venez à l'abri du soleil, et nous vous soignerons.

— À l'abri du soleil..., marmonna Rand. Oui...

Le jeune homme savait qu'il se comportait comme un rustre, et il s'en fichait. Pourquoi Moiraine était-elle allée à Rhuidean ? Il n'escomptait pas qu'elle cesse de le pousser dans la direction qu'elle jugeait bonne, et le Ténébreux lui-même aurait pensé comme lui. Si elle était présente, avait-elle pu influencer sur ce qu'il avait vu ? Modifier les choses ? Si elle soupçonnait ce qu'il préparait...

Conscient que Couladin et les siens ne lui offriraient pas l'hospitalité, il se dirigea vers le camp jindo, mais Amys l'orienta vers celui des Matriarches.

— Les guerriers ne seraient pas à l'aise avec toi, dit-elle.

Rhuarc acquiesça.

— *Aan'allein*, dit Melaine à Lan, tout ça ne te concerne pas. Avec Rhuarc et Matrim, tu...

— Non, coupa Rand. Je veux qu'ils restent avec moi.

Un peu parce qu'il espérait obtenir des réponses de Rhuarc, et beaucoup par goût de la désobéissance. S'il les laissait faire, les Matriarches voudraient le tenir en laisse, exactement comme Moiraine. Mais il n'était pas décidé à céder.

Les Aielles se consultèrent du regard puis hochèrent la tête. Si elles espéraient qu'il soit un petit garçon sage parce qu'elles lui donnaient une confiserie, elles se trompaient.

— Je m'étonne que tu ne sois pas avec Moiraine, Lan...

Le Champion trahit un bref instant son embarras.

— Les Matriarches ont caché son départ jusqu'au coucher du soleil. Ensuite, elles m'ont convaincu que suivre Moiraine ne servirait à rien. Je risquais de ne pas la trouver avant qu'elle soit sur le chemin du retour et n'ait plus besoin de moi. Je doute de plus en plus d'avoir eu raison de les écouter.

— Nous écouter ! grinça Melaine. (Alors qu'elle ajustait son châle nerveusement, ses bracelets d'or et d'ivoire cliquetèrent.) Les hommes se débrouillent toujours pour paraître sensés. Tu serais sûrement mort, après avoir provoqué la fin de Moiraine.

— Melaine et moi avons dû lui parler jusqu'au milieu de la nuit pour qu'il consente à nous « écouter »...

Amys eut un sourire à la fois amusé et très las.

Lan se rembrunit, une rareté chez lui, mais compréhensible si les Matriarches avaient utilisé le Pouvoir sur lui.

Mais que fichait donc Moiraine à Rhuidean ?

— Rhuarc, dit Rand, comment suis-je censé unifier les Aiels ? Ils ont tous détourné le regard de moi. (Il leva ses bras et les regarda un moment.) D’après ces signes, je suis Celui qui Vient avec l’Aube. Mais tous les Aiels ont fui quand je les leur ai montrés.

— Savoir que les prophéties se réaliseront est une chose, dit Rhuarc, et les voir se réaliser en est une autre. Tu referas de nous un peuple uni, est-il dit, mais nous nous battons entre nous depuis si longtemps – aussi loin que remonte nos combats contre le reste du monde. En outre, ce n’est pas tout pour certains d’entre nous...

« Il viendra de Rhuidean à l’aube, vous unissant les uns aux autres avec des liens que vous ne pourrez pas briser. Puis il vous ramènera en arrière et vous détruira. »

Rhuarc devait avoir également entendu cette prédiction. Comme les autres chefs et les Matriarches, s’ils étaient tous entrés dans la forêt de cristal. Sauf si Moiraine avait mitonné une vision à sa seule intention...

— Tout le monde voit-il la même chose à l’intérieur des colonnes ?

— Non ! cria Melaine. Ne parle pas de ça, ou demande à *Aan’allein* et à Matrim de partir. Et tu devras nous laisser aussi, Egwene.

Amys intervint sur un ton à peine moins agressif :

— Il est interdit de parler de Rhuidean, sauf avec les gens qui y sont également allés. Et même entre ces initiés, c’est un sujet de conversation pratiquement tabou.

— J’ai l’intention de changer les règles au sujet de ce qui est permis ou pas, annonça Rand, très calmement. Il va falloir vous y habituer.

Entendant Egwene marmonner qu’il aurait bien eu besoin qu’on lui tire les oreilles, il lui sourit.

— Et puisqu’elle l’a demandé si gentiment, Egwene peut rester aussi.

La jeune femme tira la langue à Rand... puis s’empourpra quand elle prit conscience de ce qu’elle venait de faire.

— Le changement..., dit Rhuarc. Amys, tu sais bien que c’est ce qu’il apporte. À force de nous demander lequel, et comment ça arrivera, nous sommes comme des enfants seuls dans le noir. Puisque c’est inévitable, que s’ouvre donc le temps du changement ! Rand, parmi tous les chefs aiels avec qui j’ai parlé, il n’y en a pas deux qui voyaient les choses exactement du même œil, et ce jusqu’au partage de l’eau et à la réunion où fut établi le Pacte de Rhuidean. J’ignore si c’est la même chose pour les Matriarches, mais je le parierais. C’est une affaire de lignée... Je vois à travers les yeux de mes ancêtres et toi, Rand, à travers les yeux des tiens.

Amys et les autres Matriarches se murèrent dans un silence morose. Dépassés, Mat et Egwene échangèrent des regards perplexes. Lan, lui, semblait ne rien avoir entendu, comme si son inquiétude pour Moiraine le coupait du monde.

Rand se sentit lui aussi déconcerté. Voir à travers les yeux de ses ancêtres ? Depuis quelque temps, il savait que Tam al’Thor n’était pas son vrai père. En fait, Tam l’avait trouvé, tout bébé, sur un versant du pic du Dragon, après la dernière bataille importante de la guerre des Aiels. Un bébé blotti dans les bras de sa mère morte – une Promise de la Lance. En exigeant un droit d’accès à Rhuidean, il avait fait référence à son sang aiel. Désormais, on lui renvoyait au visage cette prétention, et il était bien obligé d’acquiescer. Ses ancêtres... Des Aiels.

— Pour parler ainsi du partage de l’eau et du Pacte, dit-il à Rhuarc, tu as vu comme nous Rhuidean à l’époque de sa construction. Et tu as rencontré les deux Aes Sedai, entendant ce que l’une des deux disait. « Puis il vous détruira... »

— J'ai entendu, oui, confirma Rhuarc avec la résignation d'un homme qui vient d'apprendre qu'il faudra lui couper une jambe. Je sais tout.

Rand changea abruptement de sujet.

— Qu'était donc le « partage de l'eau » ?

Rhuarc en fronça les sourcils de surprise.

— Tu n'as pas reconnu cet événement ? Mais au fond, ça n'a rien d'étonnant, puisque tu n'as pas grandi en écoutant les récits des anciens. Si on en croit ces histoires, entre le début de la Dislocation du Monde et notre entrée dans la Tierce Terre, un seul peuple ne nous a pas attaqués. Et ce même peuple fut le seul à nous laisser libre accès à son eau quand nous en avions besoin. Il nous a fallu longtemps pour découvrir de quel peuple il s'agissait. Hélas, tout cela n'a plus cours. L'accord de paix n'existe plus, parce que les tueurs d'arbre nous ont craché au visage.

— Le Cairhien, dit Rand. Tu parles du Cairhien, d'Avendoraldera et du roi Laman qui a coupé l'Arbre.

— Il a payé ce crime de sa vie, rappela Rhuarc, et nous en avons fini avec les briseurs de serment. (Il jeta un regard en coin à Rand.) Certains d'entre nous, comme Couladin, pensent que nous ne pouvons pas nous fier à quiconque n'est pas un Aiel. C'est en partie pour ça qu'il te déteste. En partie... Il prendra pour des mensonges ce que clament ton visage et ton sang. Ou il fera semblant de penser ainsi.

Rand secoua la tête. Moiraine parlait parfois de la complexité du Lacis d'un Âge, sa Trame tissée par la Roue du Temps avec les vies humaines en guise de fil. Si les ancêtres des Cairhieniens, trois mille ans plus tôt, n'avaient pas partagé l'eau avec les Aiels, le royaume n'aurait jamais eu le droit d'emprunter la route de la Soie à travers le désert des Aiels, une bouture d'*Avendesora* scellant cet accord. Sans ce symbole du pacte, le roi Laman n'aurait eu aucun arbre à couper. La guerre des Aiels n'aurait en conséquence jamais eu lieu, empêchant que Rand naisse sur un versant du pic du Dragon, soit découvert par Tam puis amené à Deux-Rivières pour y grandir. Combien y avait-il de points d'inflexion semblables ? D'événements susceptibles d'influencer le tissage de la Trame pendant des millénaires ? De milliers d'intersections en générant des milliers d'autres, chacune modifiant la forme et l'orientation de la Trame ? En un sens, Rand était un point d'inflexion vivant, comme Mat et Perrin, pour ce qu'il en savait. Ce qu'ils faisaient ou ne faisaient pas avait des conséquences bien au-delà des années de leur vie – à travers les Âges, probablement.

Rand regarda Mat qui se traînait sur la pente, appuyé sur sa lance. La tête dans les épaules, il plissait toujours les yeux de douleur.

À quoi a donc pensé le Créateur quand il a fait reposer l'avenir sur les épaules de trois jeunes fermiers ? Mais je ne peux me débarrasser de ce fardeau. Il faudra le porter jusqu'au bout, quel que soit le prix à payer.

Arrivées devant leurs étranges tentes sans cloison, les Matriarches se baissèrent pour y entrer et entraînèrent Mat avec elles. Décidément en bien piteux état, le jeune homme ne résista pas et s'abstint même de ronchonner.

Rand fit mine de suivre le mouvement, mais Lan posa une main sur son épaule, le retenant.

— Tu as vu Moiraine à Rhuidean ? demanda-t-il.

— Non, Lan... Désolé... Mais si quelqu'un peut en sortir vivant, c'est bien elle.

Lan retira sa main de l'épaule du jeune homme.

— Rand, méfie-toi de Couladin... Je connais les hommes comme lui. L'ambition le dévore, et

pour la satisfaire, il sacrifierait le monde entier.

— *Aan'allein* dit la vérité, intervint Rhuarc. Les Dragons de tes bras ne serviront à rien si tu meurs avant que tous les chefs aiels sachent qu'ils existent. Je ferai en sorte que les Jindo de Heirn ne te lâchent pas d'un pouce jusqu'à ce que nous arrivions aux Rocs Froids. Mais même là-bas, Couladin essaiera de semer le trouble et les Shaïdo – au minimum – le suivront. D'autres pourraient se joindre à lui. La Prophétie de Rhuidean a annoncé que tu ne serais pas élevé par des Aiels, c'est vrai, mais Couladin ne sera sûrement pas le seul à te voir comme un habitant des terres mouillées.

— Je tenterai d'avoir des yeux dans le dos, répondit Rand assez sèchement.

Dans les récits, quand quelqu'un réalisait une prophétie, tout le monde s'écriait : « Quel miracle ! » ou quelque chose comme ça, et ça s'arrêtait là, sauf quand il s'agissait de combattre les méchants. Dans la vraie vie, ça ne semblait pas fonctionner comme ça.

Quand Lan et Rand entrèrent sous la tente, ils découvrirent que Mat, torse nu, était assis sur un beau coussin rouge muni de pompons dorés. Après lui avoir nettoyé le visage, une femme en robe blanche à capuche s'attaquait à sa poitrine. Assise en tailleur, un mortier de pierre entre les genoux, Amys mélangeait des onguents avec un pilon. Penchées sur une marmite posée sur un feu, Bair et Seana suivaient le processus d'infusion de mystérieuses herbes.

Melaine fit une moue peu amène à Lan et à Rhuarc, puis elle riva sur Rand ses yeux verts d'une glaciale neutralité.

— Retire ta chemise, dit-elle. Les coupures sur ton visage et ton crâne ne sont pas bien graves, mais j'aimerais voir la plaie qui te force à te plier en deux.

La Matriarche frappa sur un petit gong. Une autre femme en robe blanche entra sous la tente, une cuvette d'eau chaude entre les mains et des serviettes pliées sur un bras.

Rand s'assit sur un coussin, le dos bien droit malgré la douleur.

— Cette blessure ne doit pas vous inquiéter, dit-il.

La deuxième femme en blanc s'agenouilla à côté de lui. Empêchant Rand de s'emparer de la serviette qu'elle venait d'essorer après l'avoir trempée dans l'eau, elle entreprit de lui laver le visage.

Le jeune homme se demanda qui était cette femme. Elle avait le physique d'une Aielle, mais pas le comportement, et une étrange soumission « déterminée » brillait dans son regard gris.

— C'est une vieille blessure, dit Egwene à Melaine. Moiraine elle-même n'a jamais pu la guérir totalement.

Le regard qu'elle lança à Rand fut sans équivoque : la courtoisie la plus élémentaire, selon elle, aurait voulu qu'il le dise lui-même. Voyant le regard qu'échangèrent les Matriarches, il estima au contraire que son amie en avait bien trop dit. Une blessure qu'une Aes Sedai ne pouvait pas guérir ? Un défi pour ces femmes.

Moiraine paraissait souvent en savoir plus long que lui-même sur son propre compte, et il n'avait jamais vraiment réussi à s'entendre avec elle. Si les Matriarches restaient dans l'ignorance à son sujet, les choses se passeraient peut-être mieux.

Quand Amys commença à appliquer de l'onguent sur les plaies de son torse, Mat ne put s'empêcher de faire la grimace. Si le contact de la mixture était aussi désagréable que son odeur, on pouvait comprendre cette réaction.

— Bois, *jeune homme*, dit Bair en tendant une coupe d'argent à Mat. Une infusion de racine de timsin et de feuille-argent calmera ton mal de tête, si c'est possible.

Mat n'hésita pas un instant à vider la coupe. Quand ce fut fait, il frissonna et grimaça de plus belle.

— Le jus de mes chaussettes doit avoir meilleur goût..., maugréa-t-il.

Il fit cependant à la Matriarche une révérence assise du plus bel effet – à Tear, ça faisait partie du protocole – n'était l'absence préjudiciable de chemise.

— Je te remercie, Matriarche... Et je ne te demanderai pas si tu as ajouté quelque chose pour que le goût soit si... inoubliable...

Bair et Seana eurent un rire de gorge. Parce que Mat avait vu juste, ou parce qu'il se trompait ? C'était impossible à dire, mais comme d'habitude, le jeune flambeur avait trouvé un moyen d'entrer dans les bonnes grâces de ces femmes. Y compris celles de Melaine, qui sourit aussi.

— Rhurc, dit Rand, si Couladin mijote quelque chose, je dois avoir un coup d'avance sur lui. Comment dois-je m'adresser aux autres chefs ? Comment leur parler de moi et des signes ?

Il leva les bras pour ponctuer ses propos. La femme en blanc qui s'occupait à présent de sa coupure au cuir chevelu évita soigneusement de poser les yeux sur les deux Dragons.

— Aucun protocole n'est établi, répondit Rhurc. Pourquoi y en aurait-il un pour un événement unique ? Lorsque les chefs aiels doivent se rencontrer, il existe des endroits où s'applique une neutralité un peu semblable à la Paix de Rhuidean. Le plus proche des Rocs Froids et de Rhuidean, c'est Alcair Dal. Tu pourras y montrer les signes aux chefs des tribus et des clans.

— *Al'cair Dal* ? répéta Mat, mais avec une intonation subtilement différente. La Coupe d'Or ?

Rhurc acquiesça.

— Un canyon rond, oui, mais qui n'a aucun rapport avec l'or. À un bout, il y a une saillie rocheuse d'où un homme peut être entendu sur tout le site sans avoir besoin d'élever la voix.

Rand baissa les yeux sur les Dragons qui ornaient ses bras. À Rhuidean, il n'avait pas été le seul à recevoir une marque. Désormais, Mat ne baragouinait plus quelques mots de l'ancienne langue sans trop savoir ce qu'il disait. Même s'il ne semblait pas s'en apercevoir, depuis Rhuidean, il comprenait l'antique idiome.

Rand vit qu'Egwene dévisageait Mat. Trop pensivement pour que ce soit naturel. Décidément, elle avait passé trop de temps avec les Aes Sedai.

— Rhurc, peux-tu envoyer des messagers à tous les chefs ? Combien de temps faudra-t-il pour leur demander de venir à Alcair Dal ? Et comment faire pour être sûrs qu'ils honorent ce rendez-vous ?

— Les messagers mettront des semaines à les joindre tous, et il faudra encore beaucoup de temps pour que tout le monde soit sur place. (Il désigna les quatre Matriarches.) Elles peuvent parler à tous les chefs en une seule nuit – en marchant dans leurs rêves. Et contacter toutes les Matriarches, afin qu'aucun chef ne croie qu'il s'agissait d'un songe banal.

— Ombre de mon cœur, dit Amys, je suis flattée que tu nous croies capables de déplacer les montagnes. (Elle vint se placer près de Rand, son mortier entre les mains.) Mais ce n'est pas si simple. Pour faire ce que tu suggères, il faudra plusieurs nuits, en sacrifiant presque tout notre sommeil.

Alors qu'elle allait appliquer de l'onguent sur sa joue, Rand prit au vol la main de la Matriarche.

— Le ferez-vous ?

— Es-tu si pressé de nous détruire ? demanda Amys.

Voyant la femme en blanc sursauter, elle se mordit la lèvre, vexée d'avoir gaffé ainsi.

Melaine tapa deux fois dans ses mains.

— Laissez-nous ! lança-t-elle.

Les deux femmes en blanc s'inclinèrent et sortirent avec leur cuvette et leurs serviettes.

— Tu es irritant comme le contact sur la peau de feuilles d'amarante ! grogna Amys à l'intention de Rand. Malgré les consignes que nous leur avons données, ces femmes vont parler de choses qu'elles devraient ignorer.

Libérant sa main, Amys commença l'application avec un peu plus d'énergie que nécessaire. Tout compte fait, le contact était encore pire que l'odeur.

— Je ne veux pas vous irriter, dit Rand, mais le temps presse. Amys, les Rejetés arpentent le monde, et s'ils découvrent où je suis et ce que je projette...

Les Aielles ne semblèrent pas surprises. Savaient-elles déjà ?

— Neuf Rejetés sont encore vivants. C'est beaucoup trop, et ceux qui ne veulent pas me tuer pensent qu'ils peuvent m'utiliser. Je suis pressé par le temps. Si je connaissais un moyen de faire venir ici tous les chefs, et de les convaincre de m'accepter, je n'hésiterais pas un instant à l'utiliser.

— Que projettes-tu ? demanda Amys d'un ton glacial.

— Direz-vous aux chefs de venir à Alcair Dal ?

Un long moment, Amys soutint le regard de Rand. Puis elle acquiesça, mais à contrecœur.

Malgré les réticences de la Matriarche, Rand se sentit soulagé d'un énorme poids. S'il n'avait aucun espoir de rattraper sept jours perdus, il pourrait peut-être ne pas en perdre davantage. Mais Moiraine était encore à Rhuidean avec Aviendha, l'empêchant de partir, car il ne pouvait pas l'abandonner.

— Vous connaissiez ma mère ? demanda Rand.

Egwene se pencha en avant, tout ouïe, et Mat secoua la tête, accablé.

Amys se pétrifia.

— Je l'ai connue, oui...

— Parlez-moi d'elle, je vous en prie.

Amys se concentra sur l'entaille que Rand arborait au-dessus d'une oreille. Si un froncement de sourcils avait pu guérir quelqu'un, il n'aurait pas eu besoin du fichu onguent.

— L'histoire de Shaiel, en tout cas ce que j'en sais, commence alors que j'étais encore une *Far Dareis Mai*, un peu plus d'un an avant que je renonce à la lance. Avec d'autres Promises, je m'étais aventurée très près du Mur du Dragon, et un jour, mes compagnes et moi vîmes une jeune femme blonde des terres mouillées montée sur une belle jument. Vêtue de soie, elle tenait des chevaux de bât par la bride. S'il s'était agi d'un homme, nous l'aurions tué, ça tombe sous le sens, mais elle n'avait pas d'armes à part le couteau glissé dans sa ceinture. Certaines d'entre nous proposèrent qu'on la renvoie nue comme un ver de l'autre côté du Mur du Dragon...

Egwene cilla. La dureté des Aiels ne cessait pas de la surprendre.

— Mais elle semblait chercher quelque chose, continua Amys, et ce comportement nous intrigua. Sans nous montrer, nous la suivîmes pendant des jours. Bien entendu, tous ses chevaux moururent, ses vivres puis ses réserves d'eau s'épuisèrent, mais elle ne fit pas demi-tour. Titubant de plus en plus, elle finit par s'écrouler pour ne plus se relever. Nous décidâmes alors de lui donner de l'eau et de lui demander de raconter son histoire. Ayant frôlé la mort, elle eut besoin d'une journée entière avant de pouvoir reparler.

— Elle s'appelait Shaiel ? demanda Rand. D'où venait-elle ? Et que faisait-elle chez vous ?

— Shaiel, intervint Bair, c'était le nom qu'elle choisit. Jamais je ne l'ai entendue en mentionner un autre. Dans l'ancienne langue, ça signifie quelque chose comme « la femme dévouée ».

Mat acquiesça machinalement – sans mesurer la portée de sa réaction. Par-dessus le rebord d'une coupe d'argent, Lan le dévisagea dubitativement.

— Au début, acheva Bair, il y avait de l'amertume en elle.

Toujours assise sur les talons près de Rand, Amys hocha gravement la tête.

— Elle parlait d'un enfant abandonné, un fils qu'elle adorait. Et d'un mari qu'elle n'aimait pas. Sans jamais dire d'où elle venait... Je crois qu'elle ne s'est jamais pardonné d'avoir laissé l'enfant derrière elle. Mais elle ne s'étendait pas sur ses sentiments... Ni sur le reste, d'ailleurs. Elle cherchait les Promises de la Lance, nous apprit-elle quand même. Une Aes Sedai nommée Gitara Moroso – une femme possédant le don de prédiction – l'avait prévenue qu'un désastre s'abattrait sur son pays et sur son peuple – voire sur le monde entier – si elle ne partait pas vivre parmi les Promises de la Lance, sans dire à quiconque où elle allait. Elle devait devenir une Promise et ne pas retourner chez elle tant que les *Far Dareis Mai* ne seraient pas allées à Tar Valon.

» Rand, essaie de comprendre quel effet fit ce discours, à l'époque. Les Promises, aller à Tar Valon ? Aucun Aiel n'avait plus traversé le Mur du Dragon depuis notre arrivée dans la Tierce Terre. Et quatre ans allaient encore s'écouler avant que le crime de Laman nous contraigne à le faire. Quant à une non-Aielle devenant une Promise, c'était... Eh bien, impensable ! Certaines d'entre nous crurent que le soleil l'avait rendue folle. Pourtant, impressionnées par sa détermination, nous l'avons laissée essayer.

Gitara Moroso... Une Aes Sedai possédant le don de prédiction... Rand avait déjà entendu ce nom, mais où ? En outre, il avait un frère. Enfin, un demi-frère. Toute son enfance, il s'était demandé quel effet ça lui ferait d'avoir un frère ou une sœur. Qui était son frère et où vivait-il ?

Mais Amys ne lui laissa pas le temps de poser la question.

— Presque toutes les filles rêvent de devenir des Promises, d'apprendre au moins les rudiments du tir à l'arc et du maniement de la lance, sans parler du combat à mains nues. Mais celles qui franchissent le pas et s'unissent à la lance découvrent qu'elles ne savent rien. Ce fut encore plus dur pour Shaiel. Pour l'arc, elle n'eut pas de problème, mais elle n'avait jamais couru sur plus d'un quart de lieue ni vécu sur ce qu'elle trouvait autour d'elle. Une fillette de dix ans aurait pu la battre et elle ne savait même pas quelles plantes indiquent la présence d'eau. Pourtant, elle persévéra. Un an plus tard, elle prononça ses vœux de Promise et fut adoptée par le clan Chumai des Aiels Taardad.

Au bout du compte, accompagnant les Promises à Tar Valon, elle était morte sur les pentes du pic du Dragon. Rand détenait désormais la moitié d'une réponse qui suscitait tant de nouvelles questions. Si seulement il avait pu voir le visage de sa mère.

— Tu lui ressembles un peu, dit Seana comme si elle avait lu dans son esprit. (Assise en tailleur, elle sirotait une coupe de vin.) Plus qu'à Janduin, en tout cas.

— Janduin ? Mon père ?

— Oui, répondit Seana. Il était alors le chef des Taardad, le plus jeune qu'on ait jamais connu. Malgré son âge, il avait un étrange pouvoir. Les gens l'écoutaient et le suivaient, même s'ils appartenaient à d'autres tribus. Par exemple, il mit fin à la querelle de sang entre les Taardad et les Nakai, alors qu'elle durait depuis deux cents ans. Il réussit également à s'allier aux Reyn, alors qu'ils n'étaient pas loin d'avoir une querelle de sang contre les Nakai. Enfin, il passa très près de rétablir la paix entre les Shaarad et les Goshien – un exploit qu'il aurait sans doute réussi si Laman n'avait

pas coupé l'Arbre. Enfin, si jeune qu'il fût, c'est lui qui lança les Taardad, les Nakai, les Reyn et les Shaarad contre Laman, afin de lui faire payer le prix du sang.

Rand nota que la Matriarche parlait de Janduin au passé. Il était donc mort, comme sa mère. S'apercevant qu'Egwene le couvait d'un regard compatissant, il l'ignora. Il n'avait que faire de la sympathie des gens. Pour commencer, pourquoi aurait-il eu du chagrin pour des gens qu'il n'avait pas connus ?

Oui, pourquoi ? Et cela posé, pour quelle raison en avait-il ?

— Comment est-il mort ?

Les Matriarches échangèrent des regards hésitants. Puis Amys se décida à répondre :

— Au début de la troisième année de la Traque de Laman, Shaiel découvrit qu'elle était enceinte. Selon nos lois, elle aurait dû retourner dans la Tierce Terre. Quand elle porte un enfant, une Promise n'a pas le droit de brandir une lance. Mais Janduin ne pouvait rien lui interdire. Et si elle avait voulu porter la lune en pendentif, il serait allé la décrocher pour elle. Elle resta donc et tomba lors de la dernière bataille, devant Tar Valon. Ayant perdu sa femme et son fils, Janduin ne se pardonna jamais de ne pas avoir exigé que Shaiel se plie à nos lois.

— Il renonça à son titre de chef, enchaîna Bair, ce que personne n'avait jamais fait avant lui. On lui assura que c'était impossible, mais il s'en alla, tout simplement. Partant pour le Nord avec de jeunes guerriers, il pourchassa les Trollocs et les Myrddraals jusque dans la Flétrissure. Une folie qu'affectionnent les jeunes chiens fous et les Promises dotées d'un cerveau plus petit que celui d'une chèvre. Les survivants de cette expédition affirmèrent qu'il avait été tué par un homme. Selon eux, Janduin jugeait que cet homme ressemblait à Shaiel, et il refusa de se défendre quand il se retrouva face à lui.

Deux parents morts... Même s'il ne cesserait jamais de chérir Tam et de le considérer comme son père, Rand aurait aimé avoir rencontré Janduin et Shaiel au moins une fois.

À sa manière toute féminine, Egwene tenta de le consoler. Comment lui expliquer qu'il venait de perdre quelque chose qu'il n'avait jamais eu ? En matière de souvenirs, si on en venait à ses parents, il avait le rire de Tam et la réminiscence très vague des mains douces de Kari. Un homme pouvait-il vouloir plus que cela ? En avait-il besoin ?

Egwene parut déçue – et même un peu remuée – qu'il réagisse ainsi. Les Matriarches semblèrent partager à divers degrés cette façon de voir les choses. Bair afficha sa désapprobation, Melaine haussa les épaules et fit mine d'ajuster son châle, et les deux autres manifestèrent une sorte de réprobation distanciée.

Les femmes ne comprenaient décidément jamais rien. Rhuarc, Lan et Mat, eux, fichèrent la paix à leur ami, exactement comme il le désirait.

N'ayant aucune envie de manger quand Melaine fit apporter un repas, il alla s'étendre à l'entrée de la tente, un coussin sous les coudes, d'où il contempla la pente et la cité enveloppée de brouillard. Sous les assauts du soleil, l'air surchauffé qui pénétrait sous la tente paraissait sortir d'un four.

Vêtu d'une chemise propre, Mat vint s'asseoir à côté de son ami. L'étrange lance posée sur les genoux, il contempla lui aussi la vallée, laissant de temps en temps courir ses doigts sur les inscriptions qui couvraient la hampe noire.

— Comment va ta tête ? demanda Rand.

Mat sursauta.

— Eh bien... je n'ai plus mal... (Il lâcha la hampe et croisa les mains dans son giron.) Presque

plus, en fait. La mixture a fait le boulot, on dirait...

Mat replongea dans son mutisme et Rand n'insista pas, car il n'avait pas davantage envie de parler. On eût dit qu'il sentait le passage du temps, des grains de sable tombant lentement dans un sablier... Mais cette lenteur semblait soumise à une étrange tension, comme si le sable allait jaillir comme un torrent.

Une idée idiote. L'effet de la chaleur qui l'abrutissait. Même si Moiraine était apparue devant lui, les chefs aiels n'auraient pas pu rallier Alcair Dal un jour plus tôt. De toute façon, ils n'étaient qu'une composante de son plan, et peut-être la moins importante.

Du coin de l'œil, Rand remarqua que Lan, insensible au soleil, s'était perché sur la saillie où Couladin avait paradé quelques heures plus tôt. Un autre homme qui n'avait aucune envie de bavarder.

Rand refusa aussi le repas de midi, résistant à tous les efforts d'Egwene et des Matriarches visant à lui faire avaler quelque chose. Ce comportement ascétique ne les énerva pas trop. En revanche, quand il proposa de retourner à Rhuidean pour chercher Moiraine et Aviendha, Melaine explosa :

— Pauvre idiot ! Aucun homme ne peut aller deux fois à Rhuidean. Même toi, tu n'en reviendrais pas vivant. Mais si tu as envie de crever de faim ou d'autre chose, ne te gêne pas !

La Matriarche jeta une demi-miche de pain à la tête de Rand. Mat l'intercepta au vol et entreprit aussitôt de la dévorer.

— Pourquoi voulez-vous que je vive ? demanda Rand. Vous savez ce qu'a dit cette Aes Sedai, devant Rhuidean. Je vous détruirai. Pourquoi ne complotez-vous pas avec Couladin, afin de m'assassiner ?

Mat s'étrangla avec son pain et Egwene plaqua les poings sur les hanches, prête à se lancer dans un sermon. Mais Rand continua à se concentrer sur Melaine, qui soutint un moment son regard avant de quitter la tente.

— Tous les gens pensent connaître la Prophétie de Rhuidean, dit Bair, mais ils savent uniquement ce que les Matriarches et les chefs veulent bien leur raconter depuis des générations. Pas des mensonges, mais pas l'entière vérité non plus. Car cette vérité briserait l'homme le plus fort.

— Et cette vérité, elle consiste en quoi ?

Bair regarda brièvement Mat, puis elle décida de répondre :

— Dans le cas qui nous occupe, l'entière vérité, uniquement connue par les Matriarches et les chefs, c'est que tu es notre perdition. Notre perdition et notre salut... Sans toi, pas un des nôtres ne survivra à l'Ultime Bataille. Et peut-être même *jusqu'à* l'Ultime Bataille. C'est une prophétie... et une vérité. Avec toi... Écoute bien : « Il répandra le sang de ceux qui se nomment les Aiels comme de l'eau dans le sable et les brisera comme des brindilles desséchées. Mais il sauvera les derniers des derniers, et ceux-là survivront. »

» Une prédiction impitoyable, mais cette terre n'a jamais été clémente pour nous.

Bair soutint sans frémir le regard de Rand. Une prophétie impitoyable... et une femme sans pitié.

Se détournant, Rand recommença à sonder la vallée. À l'exception de Mat, tous les autres s'éloignèrent.

Au milieu de l'après-midi, Rand repéra enfin une silhouette qui gravissait péniblement la pente. Aviendha ! Et Mat avait raison, elle était nue comme au jour de sa naissance. Aielle ou pas, elle avait souffert du soleil, et ça se voyait. Si son visage et ses mains arboraient un hâle de bon aloi, le reste

de son corps était écarlate.

Rand fut content de la voir. Elle le détestait, certes, mais parce qu'elle croyait qu'il avait maltraité Elayne. Une motivation des plus banales. Rien à voir avec des prophéties dévastatrices, des Dragons incrustés sur ses bras ni même son statut de Dragon Réincarné. Une motivation tout bêtement humaine. Il avait presque hâte que la guerrière le foudroie de nouveau du regard.

Quand elle le vit, Aviendha se pétrifia et ses yeux semblèrent lancer des éclairs assez puissants pour le carboniser en un instant.

— Rand, lâcha Mat presque distraitement, si j'étais toi, je ne lui tournerais pas le dos...

Rand eut un soupir accablé. Revenant de Rhuidean, Aviendha savait à présent toute la vérité. Bair, Melaine et les autres avaient eu des années pour s'y habituer. Pour la guerrière, c'était une plaie récente et sans croûte.

Pas étonnant qu'elle me haïsse !

Les Matriarches coururent à la rencontre d'Aviendha et la conduisirent sous une autre tente. Lorsque Rand la revit, elle portait un chemisier et une jupe amples, un châle protégeant ses bras. La tenue ne semblait pas la ravir, constata le jeune homme.

Voyant qu'il la regardait, elle laissa transparaître sur son visage une rage bestiale qui l'incita à se détourner.

Les ombres commençaient à s'étendre sur les lointaines montagnes lorsque Moiraine apparut. Brûlée par le soleil, comme Aviendha – et tout aussi nue qu'elle, décidément, les femmes étaient folles –, l'Aes Sedai titubait tant qu'elle s'étala et eut toutes les peines du monde à se relever.

Lan sauta de son perchoir, rejoignit Moiraine, la souleva de terre et remonta la pente – peut-être plus vite encore qu'il l'avait descendue – en appelant les Matriarches au secours entre deux jurons.

Alors que la tête de Moiraine s'affaissait sur l'épaule de son Champion, les Matriarches s'emparèrent d'elle. Se campant devant lui, Melaine interdit à Lan de suivre ses trois compagnes sous une tente.

Impuissant, le Champion se tapa plusieurs fois du poing dans la paume.

Rand se mit sur le dos et admira la toile de sa tente. Trois jours d'économisés ! Il aurait dû se réjouir que Moiraine et Aviendha soient saines et sauvées, mais seuls ces trois jours comptaient à ses yeux. Le temps était déterminant. Ensuite venait la possibilité de choisir son terrain. Et c'était peut-être encore possible.

— Que comptes-tu faire ? demanda Mat.

— Quelque chose qui te plaira beaucoup : violer les règles.

— Je parlais du repas. Tu vas te décider à manger ? Moi, je meurs de faim.

Rand ne put s'empêcher de rire aux éclats. Manger ? S'il devait ne plus jamais rien avaler, il s'en fichait comme d'une guigne. Mat le regarda comme s'il était cinglé, décuplant son hilarité. Cinglé ? Sûrement pas ! Pour la première fois, *quelqu'un* allait apprendre de quel bois se chauffait le Dragon Réincarné. Parce qu'il allait violer les règles d'une façon que *personne* n'aurait pu prévoir.



Dures leçons



Dans *Tel'aran'rhiod*, constata Egwene, le Cœur de la Pierre ressemblait en tout point à ce qu'il était dans le monde réel. Les mêmes colonnes en pierre rouge polie, la même hauteur de plafond stupéfiante, et juste sous le grand dôme central, *Callandor* fichée dans le sol de pierre. Bien entendu, l'endroit était désert. Alors que les lampes dorées ne fonctionnaient pas, une pâle lumière semblait sourdre d'un peu partout à la fois, créant une atmosphère à la fois tamisée et claire – une bizarrerie très fréquente à l'intérieur des bâtiments du Monde des Rêves.

Désert, cet endroit ? Pas totalement. À sa grande surprise, Egwene vit qu'une femme était debout devant l'épée légendaire, sondant la fausse pénombre qui régnait entre les colonnes. La tenue de l'inconnue frappa la jeune femme. Les pieds nus, elle portait un pantalon de soie jaune brodée de fil d'or. Au-dessus d'une ceinture également en soie – et d'une nuance de jaune plus foncé – elle était nue si on oubliait les chaînes d'or pendant autour de son cou. De petits anneaux d'or ornaient le lobe de ses oreilles et un plus grand lui traversait le nez. Une chaîne lestée de médaillons en partait et venait s'accrocher à une des boucles de son oreille gauche.

Une inconnue, cette femme ? Pas le moins du monde !

— Elayne ! s'écria Egwene.

Comme si c'était elle qui avait le torse nu, elle resserra sur sa poitrine les pans de son châle. Sans raison bien définie, elle s'était habillée comme une Matriarche, cette fois.

La Fille-Héritière sursauta. Puis elle se tourna vers son amie, lui apparaissant soudain dans une superbe robe vert pâle à l'encolure brodée et aux longues manches se terminant en pointe sur le dos de ses mains. Plus d'anneaux, ni dans le nez ni dans les oreilles...

— C'est la tenue des femmes du Peuple de la Mer, dès que leur bateau est au large, se justifia Elayne, les joues un peu roses. J'avais envie de savoir comment on se sentait, ainsi vêtue, et ça m'a semblé le meilleur endroit pour essayer. Sur le navire, ç'aurait été... déplacé.

— Et comment se sent-on ? demanda Egwene, sincèrement curieuse.

— Gelée... (Elayne regarda autour d'elle.) Et on a l'impression d'être le centre d'intérêt de tout le monde, même quand il n'y a personne. (Elle eut un petit rire.) Pauvre Thom et pauvre Juilin ! Le plus souvent, ils ne savent pas où poser les yeux. L'équipage est à moitié composé de femmes.

Sondant elle aussi les colonnes, Egwene sentit un frisson courir le long de sa colonne vertébrale. Elle aussi, elle aurait juré qu'on les épiait. Mais sans nul doute, c'était parce qu'elles se trouvaient

seules dans le Cœur de la Pierre. Dans le Monde des Rêves, on ne risquait jamais d'être espionné, car on y rencontrait rarement âme qui vive.

— Thom Merrill ? Et Juilin Sandar ? Ils sont avec vous ?

— Un coup de Rand, Egwene... Et de Lan. En fait, c'est Moiraine qui nous a envoyé Thom, et Rand qui a choisi maître Sandar. Pour nous assister. Nynaeve est bouleversée à cause de ça et de la réaction de Lan. Comme tu t'en doutes, elle fait de son mieux pour ne pas le montrer.

Egwene s'autorisa l'ombre d'un sourire. Bouleversée, Nynaeve ?

Elayne rayonna soudain, et sa tenue changea de nouveau – en faveur d'une robe *beaucoup plus* décolletée, même si elle semblait ne pas s'en apercevoir. Le *ter'angreal*, cette étrange bague dotée d'une seule surface, aidait la Fille-Héritière à entrer dans le Monde des Rêves – aussi aisément qu'Egwene, semblait-il – mais il ne lui fournissait aucun contrôle sur ce qui s'y passait. Cette aptitude, il fallait l'acquérir. Tant que ce n'était pas fait, les pensées parasites – par exemple, comment Elayne avait envie de s'habiller pour plaire à Rand – continuaient à avoir une influence directe sur l'univers extérieur.

— Comment va-t-il ? demanda la Fille-Héritière avec un mélange de détachement et d'angoisse.

— Bien, répondit Egwene. Enfin, je crois.

Elle fit un rapport complet à son amie. Les Pierres-Portails, Rhuidean (du moins, le peu qu'elle avait déduit des conversations sur les « yeux des ancêtres » et autres mystères), les Dragons miniatures incrustés sur les bras de Rand, la révélation de Bair désignant le jeune homme comme la « perdition » des Aiels, et enfin la grande réunion avec tous les chefs en un lieu appelé Alcair Dal.

Amys et les autres Matriarches devaient être en train de contacter les chefs aiels. En tout cas, il fallait l'espérer...

Egwene raconta même à Elayne une version abrégée de l'histoire des parents de Rand.

— Bref, je suppose qu'il va bien, conclut-elle, mais je n'en suis pas sûre. Il se comporte plus bizarrement que jamais, et Mat n'est guère plus rationnel. Rand n'est pas fou, comprends-moi bien, mais il est devenu aussi dur que Rhuarc ou Lan. Et peut-être plus... Il a un grand projet qu'il cache à tout le monde et qu'il brûle d'envie de réaliser. Comme si le temps risquait de lui manquer... C'est inquiétant. Parfois, je jurerais qu'il ne voit plus des êtres vivants autour de lui, mais des pierres sur un plateau de jeu.

Elayne ne parut pas prendre cette nouvelle au tragique.

— Egwene, il est comme il est... Un roi ou un général ne peuvent pas se permettre de tenir en permanence compte des gens. Quand un dirigeant doit choisir ce qui est bon pour la nation, une minorité peut souffrir cruellement de ce qui bénéficie à la majorité. Rand est un roi, mon amie. Sans royaume, peut-être, sauf si on compte Tear, et s'il veut ne blesser personne, il finira par nuire à tout le monde.

Egwene fit la moue. C'était logique, mais rien ne la forçait à aimer ça. Les gens méritaient qu'on les voie comme des gens, voilà tout.

— J'ai d'autres nouvelles... Certaines Matriarches savent canaliser le Pouvoir. Je ne pourrais pas te donner un chiffre, mais il doit y en avoir beaucoup, à des degrés très différents. Selon Amys, elles trouvent toutes les femmes qui naissent avec l'étincelle en elles.

Aucune Aielle ne mourait en essayant d'apprendre à canaliser sans même savoir ce qu'elle était en train de faire. Chez les Aiels, il n'y avait pas de Naturelles. En revanche, les mâles capables de canaliser connaissaient un sort terrible. Ils partaient vers le nord, en direction de la Flétrissure,

s'enfonçant peut-être même dans les Terres Dévastées où se dressait le mont Shayol Ghul.

« Aller tuer le Ténébreux », voilà comment ils appelaient ça. Aucun ne survivait assez longtemps pour devoir affronter la folie...

— Aviendha possède l'étincelle, et elle sera très puissante, selon moi. Amys partage cette opinion.

— Aviendha... Oui, c'est évident ! J'aurais dû m'en douter. J'ai éprouvé pour Jorin la même empathie spontanée que pour elle...

— Jorin ?

Elayne fit la grimace.

— J'ai promis de garder son secret, et voilà que je bavarde comme une pie. Mais je suppose que tu ne lui feras aucun mal, ni à sa sœur... Jorin est Régente des Vents sur le *Voltigeur des Flots*. Elle est capable de canaliser, comme certaines autres Régentes.

Elayne regarda autour d'elle et son décolleté revint soudain à sa profondeur initiale – presque sous son menton. Distraitement, elle ajusta le châle de dentelle noire qu'elle ne portait pas un instant plus tôt et qui plongeait son visage dans les ombres.

— Egwene, tu ne dois en parler à personne ! Jorin a peur que la Tour Blanche tente de la forcer à devenir une Aes Sedai, ou essaie de la contrôler d'une manière ou d'une autre. J'ai promis de faire mon possible pour que ça n'arrive pas.

— Je ne dirai rien...

Des Matriarches et des Régentes des Vents... Il y avait parmi elles des femmes capables de canaliser, mais aucune n'avait prononcé les Trois Serments. Se lier ainsi, par l'intermédiaire du Bâton des Serments, était censé inciter les gens à se fier aux Aes Sedai, ou au moins à ne pas redouter leur pouvoir. Mais les sœurs étaient encore souvent contraintes de dissimuler leur véritable identité. Les Matriarches – et les Régentes aussi, Egwene l'aurait parié – occupaient des places enviables dans leur société. Sans avoir besoin pour ça de se lier à quoi que ce fût. Une réalité à méditer.

— Egwene, Nynaeve et moi, nous sommes en avance sur le programme... Comme toi. Jorin m'a appris à influencer sur le climat – tu n'imagines pas la taille des flux d'Air qu'elle peut tisser – et ensemble, nous faisons avancer le *Voltigeur des Flots* plus vite que jamais, et il était déjà sacrément rapide. Nous devrions atteindre Tanchico dans trois jours, selon Coine, la Maîtresse des Voiles – la capitaine, en d'autres termes. Nous aurons mis dix jours pour aller de Tear à Tanchico. Et en nous arrêtant pour parler avec l'équipage de tous les bateaux atha'an miere que nous avons croisés. Le Peuple de la Mer pense que Rand est son Coramoor.

— Vraiment ?

— Coine a mal compris ce qui s'est passé à Tear. Elle croit que les Aes Sedai servent Rand, par exemple. Nynaeve et moi avons décidé de ne pas la détromper. Quand ce bruit se répandra parmi les Maîtresses des Voiles, elles voudront toutes servir également Rand. Et elles feront tout ce qu'il leur demandera.

— J'aimerais que les Aiels soient si coopératifs..., soupira Egwene. Selon Rhuarc, certains pourraient refuser de le reconnaître pour ce qu'il est, malgré Rhuidean et les Dragons. Un guerrier nommé Couladin le tuerait sans hésiter s'il en avait l'occasion.

Elayne fit un pas vers son amie.

— Tu feras en sorte que ça n'arrive pas...

Ce n'était ni une question ni une demande. Une lueur déterminée brillait dans les yeux de la Fille-

Héritière, et une dague venait d'apparaître dans sa main.

— Je ferai de mon mieux. Rhuarc lui a affecté des gardes du corps.

Baissant les yeux sur ses mains, Elayne vit la dague, sursauta et la fit aussitôt disparaître.

— Il faut que tu m'enseignes tout ce qu'Amys t'apprend. Voir des choses apparaître ou se volatiliser tout le temps est déconcertant. Comme changer sans cesse de tenue.

— Je te donnerai des cours, dès que j'aurai le temps...

Mais là, elle avait déjà trop traîné dans *Tel'aran'rhiod*.

— Elayne, si je ne viens pas à notre prochain rendez-vous, ne t'inquiète pas. J'essaierai, mais ce sera peut-être impossible. Préviens Nynaeve. Et si nous nous ratons, reviens chacune des nuits suivantes. Je ne serai pas en retard de plus d'une ou deux...

— Si tu le dis... Il faudra sûrement des semaines pour découvrir si Liandrin et ses complices sont à Tanchico. Thom pense que la cité sera sens dessus dessous. (La Fille-Héritière baissa les yeux sur *Callandor*.) Pourquoi a-t-il fait ça, d'après toi ?

— Planter l'épée dans le sol ? Selon lui, ça incitera les Teariens à lui rester fidèles. Tant qu'ils sauront que l'arme est ici, ils n'oublieront pas que Rand reviendra. C'est peut-être bien vu... Enfin, je l'espère.

— Oui... J'ai cru qu'il était... hum... en colère contre quelque chose.

Egwene plissa dubitativement le front. Ce manque d'assurance soudain ne ressemblait pas à Elayne.

— En colère contre quoi ?

— Oublie ça... C'était une idée en l'air. Avant de quitter Tear, je lui ai remis deux lettres. Sais-tu comment il a réagi ?

— Non. As-tu dit quelque chose qui aurait pu le mettre en colère ?

— Bien sûr que non ! s'écria Elayne avec un rire forcé.

Sa robe devint en un clin d'œil une sorte de sac de laine assez épais pour résister aux hivers les plus rudes.

— Pour ça, il faudrait que je sois idiot.

Les cheveux de la jeune femme se hérissèrent, lui faisant une couronne irrégulière. Bien entendu, elle ne s'en aperçut pas.

— J'essaie de le faire tomber amoureux de moi, non ? C'est tout, et ça n'est pas rien. Pourquoi les hommes ne peuvent-ils jamais être simples ? Toujours à nous compliquer la vie ! Au moins, il ne fréquente plus cette Berelain...

La laine redevint de la soie, avec un décolleté plus audacieux que jamais. De nouveau disciplinés, les cheveux d'Elayne se mirent à briller plus fort encore que le tissu.

— Egwene, si tu en as l'occasion, peux-tu lui dire que je pense vraiment ce que j'ai dit dans... Egwene ? Egwene ?

Comme si une main invisible l'entraînait ailleurs, Egwene vit se brouiller devant ses yeux les contours du Cœur de la Pierre.

Avec un cri d'angoisse, Egwene se réveilla en sursaut, le cœur battant la chamade. Ouvrant les yeux, elle vit la toile de la tente au-dessus de sa tête. Malgré les flancs ouverts, la chiche lumière de la lune ne parvenait pas à déchirer l'obscurité. Le désert des Aiels étant brûlant le jour et glacial la nuit, elle était étendue sous une couverture, non loin d'un brasero qui ne donnait presque plus de

chaleur.

Pourquoi avait-elle quitté si brutalement le Monde des Rêves ?

Dans les ombres, Egwene distingua enfin la silhouette d'Amys, assise en tailleur non loin d'elle. Ce qu'on distinguait de ses traits semblait aussi sombre et aussi glacial que la nuit.

— Est-ce vous, Amys ? Vous n'avez aucun droit de... Je suis une Aes Sedai de l'Ajah Vert ! (Désormais, ce mensonge lui venait naturellement.) Comment osez-vous... ?

— De l'autre côté du Mur du Dragon, coupa Amys, dans la Tour Blanche, tu es une Aes Sedai. Ici, tu es une élève ignorante qui es tombée dans un nid de vipères.

— J'ai promis de ne pas aller sans vous dans le Monde des Rêves, c'est vrai, mais...

Une main invisible saisit la jeune femme par les chevilles, la soulevant comme un fêtu de paille. Tête en bas, elle se retrouva en train de léviter, les yeux dans les yeux avec Amys. Furieuse, elle s'ouvrit au *saidar*, et constata qu'elle était... bloquée.

— Tu as voulu y aller seule, souffla Amys. Tu étais prévenue, mais rien n'y a fait...

Les yeux de la Matriarche se mirent à briller de plus en plus intensément dans le noir.

— Pas une pensée pour ce qui pouvait t'attendre là-bas... Dans les rêves, il y a des forces capables de briser le cœur le plus vaillant.

Autour de ses yeux, brillants comme du charbon ardent, la peau d'Amys fondit et des écailles la remplacèrent. Sa mâchoire s'allongea et se garnit de crocs.

— Et des créatures avides de le manger !

Hurlant de terreur, Egwene lutta en vain contre le bouclier qui l'isolait de la Source Authentique. Puis elle tenta de frapper la gueule du monstre qui ne pouvait pas être Amys, mais une force invisible lui immobilisa les poignets. Pendue par les pieds comme une volaille qu'on égorge, elle hurla quand l'immonde mâchoire se referma sur sa tête.

Criant à s'en briser les cordes vocales, Egwene s'assit en sursaut, les mains refermées sur sa couverture. Non sans effort, elle parvint à fermer la bouche, mais elle ne put rien contre les frissons qui lui glaçaient les os.

Elle était sous la tente – vraiment ?

Assise dans l'ombre, Amys était enveloppée de l'aura du *saidar* – vraiment ?

Désespérée, la jeune femme chercha à s'unir à la Source et faillit crier de nouveau lorsqu'elle sentit le même obstacle qu'un peu plus tôt. Jetant au loin sa couverture, elle rampa sur les tapis rugueux disposés sur le sol, atteignit sa pile de vêtements soigneusement pliés et fouilla frénétiquement dedans. Elle avait un couteau à la ceinture. Où était-il ? Oui, là !

— Assieds-toi, dit sèchement Amys, avant que je te fasse avaler la potion contre les crises de folie furieuse. Crois-moi, tu n'aimeras pas son goût.

Egwene se retourna, le couteau tenu à deux mains.

— C'est bien vous, cette fois ?

— Je suis moi-même, comme je l'étais alors... Les dures leçons sont les meilleures. Tu as l'intention de me poignarder ?

Non sans hésitation, Egwene rengaina le couteau.

— Vous n'avez pas le droit de...

— J'ai tous les droits ! Tu m'as donné ta parole. J'ignorais que les Aes Sedai pouvaient mentir. Si je dois être ton professeur, il me faut être sûre que tu m'obéiras. Je ne veux pas voir une de mes

élèves se trancher la gorge toute seule.

Amys soupira, accablée. L'aura du *saidar* disparut et avec elle le bouclier qui coupait Egwene de la Source.

— Je ne peux plus te neutraliser, parce que tu es plus forte que moi. En ce qui concerne le Pouvoir de l'Unique, en tout cas. Tu as failli détruire mon tissage... Mais si tu ne deviens pas fiable, et capable de tenir tes promesses, je ne vois pas ce que je pourrais avoir envie de t'apprendre.

— Je tiendrai parole, Amys, c'est juré. Mais je dois rencontrer mes amies dans *Tel'aran'rhiod*. À elles aussi, j'ai donné ma parole. Elles peuvent avoir besoin de mon aide ou de mes conseils.

Dans le noir, Egwene ne voyait pas grand-chose du visage de la Matriarche. Mais le peu qu'elle distinguait n'avait rien d'encourageant.

— Amys, je vous en prie ! Vous m'avez tellement appris. Désormais, je peux trouver mes amies où qu'elles soient... S'il vous plaît, ne m'abandonnez pas alors qu'il me reste encore tant à apprendre. Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Natte tes cheveux !

— Mes cheveux ?

Egwene ne sut trop sur quel pied danser. Ce n'était rien d'infaisable, bien sûr, mais pourquoi cette exigence ? Depuis assez longtemps, elle portait les cheveux défaits, mais avant de quitter Champ d'Emond, elle avait connu un vrai jour de gloire, à ses yeux, lorsque les femmes du Cercle l'avaient déclarée assez vieille pour arborer une natte semblable à celle que Nynaeve portait toujours. À Deux-Rivières, se natter les cheveux signifiait qu'on était devenue une femme.

— Deux tresses, précisa Amys. Si tu n'as pas de rubans à y nouer, je t'en fournirai. Chez nous, c'est ainsi que les fillettes se coiffent. Les gamines trop jeunes pour tenir leur parole. Quand tu m'auras prouvé que ce n'est plus ton cas, tu pourras abandonner les tresses. Mais si tu me mens encore, je t'obligerai à mettre une jupe courte et à te promener avec une poupée, comme une enfant. Quand tu te comporteras comme une femme, tu seras traitée comme une femme. Accepte mes conditions, si tu veux rester mon élève.

— J'y consentirai si vous m'accompagnez quand je dois...

— Tu y consentiras, Aes Sedai ? Moi, je ne marche pas avec les fillettes, et pas davantage avec les élèves qui me mentent. Tu vas m'obéir, prendre ce que je voudrai bien te donner, et rester à ta place. Sinon, reprends ta liberté et va te faire tuer comme ça te chante. Je ne participerai pas à ça !

Egwene se réjouit qu'il fasse noir, car ça cachait sa fureur. Oui, elle avait donné sa parole, mais tout ça était si injuste. Personne n'essayait d'enfermer Rand dans un carcan de règles stupides. Cela dit, il était peut-être vraiment différent. Avait-elle envie d'échapper aux diktats d'Amys pour se trouver face à un Couladin brûlant d'envie de lui planter une lance dans le torse ?

Peut-être, mais Mat, par exemple, ne se serait jamais plié à des règles idiotes. Cela posé, *ta'veren* ou non, il n'avait plus rien à apprendre. Sa seule tâche était d'être lui-même. De toute façon, le cas échéant, il aurait refusé d'apprendre quoi que ce soit, sauf si ça concernait le jeu ou l'art de séduire une donzelle. Egwene, elle, désirait apprendre. Parfois, cela ressemblait à une soif impossible à étancher.

Ça ne rendait pas les choses plus justes.

Elles sont comme ça, c'est tout...

— J'accepte, dit Egwene. Je ferai ce que vous voudrez et me contenterai de ce que vous me donnerez.

— Parfait.

Après un long silence, comme si elle attendait de voir si Egwene avait autre chose à dire – mais pas folle la guêpe ! –, Amys ajouta :

— J'ai l'intention d'être dure avec toi, Egwene, mais ça n'est pas sans raison. Tu penses que je t'ai déjà appris beaucoup ? Voilà qui montre seulement l'étendue de ton ignorance. Tu es une Rêveuse douée, et un jour, tu nous dépasseras toutes. Mais si tu n'assimiles pas ce que je peux t'enseigner – ce que nous pouvons toutes les quatre t'apprendre – tu ne développeras jamais ton potentiel. Probablement parce que tu ne vivras pas assez longtemps pour ça.

— Je ferai de mon mieux, Amys...

Une bonne imitation de la docilité, non ? Alors, pourquoi la Matriarche ne lui disait-elle pas ce qu'elle avait envie d'entendre ? Si aller seule dans le Monde des Rêves lui était interdit, Amys devrait l'accompagner lors de son prochain rendez-vous avec Elayne. Ou aller avec Nynaeve, peut-être bien...

— As-tu autre chose à dire ?

— Non, Amys.

Cette fois, le silence fut encore plus long. Mobilisant toute sa patience, Egwene attendit, les mains sagement croisées sur ses genoux.

— Ainsi, tu peux garder tes exigences pour toi, quand tu y es décidée ? Bien sûr, tu te tortilles comme une chèvre dévorée par les parasites, mais c'est déjà un progrès... Puis-je savoir ce qui te démange ? Dois-je proposer un onguent ? Non ? Bien... Alors, sache que je t'accompagnerai quand tu devras rencontrer tes amies.

— Merci, dit Egwene, un rien guindée.

Une chèvre dévorée par des parasites ? Rien que ça ?

— Au cas où tu n'aurais pas entendu la première fois que je te l'ai dit, apprendre ne sera ni facile ni rapide. Tu crois avoir travaillé, ces derniers jours ? Prépare-toi à fournir de vrais efforts, maintenant !

— Amys, j'apprendrai tout ce que vous voudrez bien m'enseigner, et je travaillerai dur, mais entre Rand et les Suppôts des Ténèbres... Eh bien, prendre le temps d'étudier pourrait devenir un luxe, et mon crédit risque de s'épuiser très vite...

— Je sais. Il nous perturbe aussi... Viens ! Tu nous as fait perdre assez de temps avec tes enfantillages. Nous devons parler d'affaires de femmes. Les autres nous attendent.

Egwene s'avisa que Nynaeve n'était pas sous sa couverture. Elle voulut prendre sa robe, mais la Matriarche secoua la tête.

— Inutile de t'habiller, c'est à côté d'ici. Enroule-toi dans une couverture et suis-moi. J'ai déjà abattu beaucoup de travail pour Rand al'Thor, et je devrai recommencer dès que nous en aurons terminé ensemble.

Après s'être drapée dans une couverture, Egwene suivit la Matriarche dehors et constata qu'il faisait très froid. La chair de poule sur tout le corps, elle dut sauter d'un pied nu sur l'autre pour supporter de justesse le contact du sol glacé. Après la canicule diurne, la nuit semblait aussi froide que l'hiver le plus rude à Deux-Rivières. Son souffle se transformait en buée devant elle – une humidité immédiatement absorbée par l'air, qui restait sec malgré la chute de température.

À l'arrière du camp des Matriarches se dressait une petite tente qu'Egwene n'avait pas remarquée jusque-là. Très basse, comme les autres, cette tente-là avait des parois de tous les côtés.

Sous les yeux ébahis de son élève, Amys entreprit de se déshabiller. Puis elle fit signe à Egwene de se débarrasser de la couverture. Serrant les dents pour les empêcher de s'entrechoquer, la jeune femme obéit. Lorsque l'Aielle fut nue comme un ver, elle resta là, impassible comme s'il ne faisait pas un froid mortel. Prenant de profondes inspirations, elle se réchauffa en battant des bras puis se pencha et entra sous la tente.

Egwene la suivit à la vitesse de l'éclair.

La soudaine chaleur lui fit l'effet d'une paire de gifles. De la sueur jaillit de tous les pores de sa peau.

Moiraine était là, ainsi que les autres Matriarches et Aviendha. Toutes avaient retiré leurs vêtements. Assises en rond autour d'un grand chaudron rempli de pierres noires, elles s'exposaient à la chaleur qui se dégageait autant du contenant que du contenu.

N'étaient ses yeux étrangement plissés, un signe de tension, l'Aes Sedai semblait assez bien remise de sa dure épreuve.

Alors qu'Egwene cherchait une place où s'asseoir – ici, pas de tapis, mais le sol nu – Aviendha plongea ses mains en coupe dans un plus petit chaudron, puisa de l'eau et la versa sur les pierres chaudes d'où s'éleva aussitôt un nuage de vapeur.

Aviendha faisait grise mine et Egwene comprit aussitôt pourquoi. À la Tour Blanche, les novices aussi écopaient de toutes les corvées. Pour sa part, elle n'aurait su dire si elle avait plus souvent récuré des chaudrons que briqué des parquets. Au fond, le travail d'Aviendha ne semblait pas si dur que ça...

— Nous devons parler de Rand al'Thor, annonça Bair lorsque les deux nouvelles venues furent assises. Que devons-nous faire à son sujet ?

— Faire à son sujet ? répéta Egwene, inquiète. Il a montré les signes. Rand est bien celui que vous cherchiez.

— C'est exact, admit Melaine en écartant de son visage ruisselant de sueur une mèche de cheveux rebelles. À présent, nous devons faire en sorte que le plus d'Aiels possible survivent à son avènement.

— Pas seulement, ajouta Seana, car il est tout aussi important de nous assurer qu'il ne mourra pas avant d'avoir accompli toute la prophétie.

Voyant que Melaine la foudroyait du regard, elle ajouta d'un ton patient :

— Sinon, aucun de nous ne survivra.

— Rhuarc voulait lui affecter des gardes du corps, dit Egwene. Des Jindo... A-t-il changé d'avis ?

Amys secoua la tête.

— Non. Rand al'Thor dort dans le camp jindo tandis qu'une centaine d'hommes veillent sur son sommeil. Mais les mâles ne voient pas les choses comme nous. Rhuarc sera fidèle à Celui qui Vient avec l'Aube, il aura le courage de le contredire quand une de ses décisions lui semblera douteuse, mais il n'essaiera pas de le guider.

— Vous pensez qu'il a besoin de l'être ? demanda Egwene.

Moiraine fronça les sourcils à son intention, mais ça ne la perturba pas.

— Jusque-là, il s'est très bien débrouillé tout seul.

— Rand al'Thor ne connaît pas nos traditions, répondit Amys. Tu n'as pas idée du nombre d'impairs qu'il peut commettre, s'aliénant ainsi des chefs et des clans entiers qui le verront comme

un simple transfuge des terres mouillées. Mon mari est un brave homme et un grand chef, mais il n'a rien d'un négociateur formé à l'art d'inciter des guerriers furieux à ne pas utiliser leurs lances. Il faut que quelqu'un soit là pour souffler le bon comportement à l'oreille de Rand al'Thor chaque fois qu'il sera sur le point de faire un faux pas.

La Matriarche fit signe à Aviendha de verser plus d'eau sur les pierres chaudes. Avec une docilité délibérément exagérée, la jeune Aielle obéit.

— Nous devons le surveiller, dit Melaine, toujours aussi directe. Afin d'avoir au moins une idée de ce qu'il projette un peu avant qu'il passe à l'action. La prophétie de Rhuidean est en train de s'accomplir et nul ne pourra plus l'en empêcher, mais j'entends sauver autant d'Aiels que possible. La façon de procéder dépend de ce que Rand al'Thor a l'intention de faire.

Semblant plus décharnée que jamais, Bair se pencha vers Egwene.

— Tu le connais depuis toujours. Se confierait-il à toi ?

— Je ne crois pas... Il ne nous fait plus confiance autant qu'avant.

En prononçant ces mots, Egwene évita de regarder Moiraine.

— De toute façon, intervint Melaine, s'il lui parlait, Egwene nous tiendrait-elle informées ? Moiraine et elle sont des Aes Sedai. Leurs objectifs sont sans doute différents des nôtres.

— Jadis, nous avons servi les Aes Sedai, rappela Bair. Et nous avons failli. Peut-être sommes-nous destinées à les servir de nouveau.

Melaine en rougit d'embarras.

Moiraine ne donna pas l'impression de s'en être aperçue, ni d'avoir entendu la remarque désobligeante de Melaine. À l'exception de ces plis, au coin des yeux, elle affichait un calme souverain.

— Je vous aiderai, dit-elle froidement, si c'est dans mes cordes. Mais j'ai très peu d'influence sur Rand. Pour le moment, il tisse ses propres motifs dans la Trame.

— Alors, soupira Bair, nous devons le surveiller de près et garder espoir. Aviendha, tu iras retrouver Rand al'Thor chaque matin, dès son réveil, et tu ne le quitteras pas avant qu'il se couche. Je veux que tu sois aussi proche de lui que ses cheveux, comprends-tu ? Ta formation se déroulera en parallèle. Ce sera une double tâche écrasante, mais il est impossible de faire autrement. Si tu lui parles – et surtout si tu l'écoutes – tu n'auras aucun mal à le suivre comme son ombre. Très peu d'hommes congédient les jolies femmes qui boivent leurs paroles. Avec un peu de chance, il laissera échapper des informations précieuses.

Quand Bair se tut, Aviendha lâcha la bonde à l'indignation qui avait grandi en elle tandis qu'elle écoutait.

— Pas question que je fasse ça !

Dans un silence de mort, tous les regards se posèrent sur elle, mais elle ne baissa pas la tête.

— Pas question..., répéta Bair. Pas question...

On eût dit que la Matriarche tentait de déterminer le goût de mots qu'elle n'avait jamais eus sur la langue.

— Aviendha, dit Egwene, personne ne te demande de trahir Elayne. Tu devras simplement parler à Rand.

Cette intervention n'eut pas l'effet escompté. L'ancienne Promise parut avoir plus que jamais envie de se procurer une arme.

— C'est ça, aujourd'hui, la discipline des Promises ? demanda sèchement Amys. Eh bien, tu vas

t'apercevoir que la nôtre est bien plus exigeante. Si tu as une raison de ne pas vouloir côtoyer Rand al'Thor, parle !

Un peu radoucie, Aviendha marmonna entre ses dents quelques mots incompréhensibles.

— Parle, te dis-je !

— Je ne l'aime pas ! explosa Aviendha. Je le hais ! Oui, je le hais !

Si elle n'avait pas connu l'ancienne guerrière, Egwene aurait cru qu'elle était au bord des larmes. Aviendha pensait-elle ce qu'elle venait de dire ? C'était très dur... Trop dur.

— Te demandons-nous de l'aimer ou de lui ouvrir ta couche ? lança Seana. Nous t'ordonnons de l'écouter, et tu nous obéiras.

— Des enfantillages..., soupira Amys. Les jeunes femmes d'aujourd'hui sont-elles toutes des adolescentes attardées ?

Bair et Melaine furent encore plus sévères. Bair menaça d'attacher Aviendha sur le dos du cheval de Rand, en lieu et place de sa selle, et Melaine, semblant tout aussi sérieuse, proposa qu'Aviendha passe ses nuits à creuser et à remplir des trous, histoire de s'éclaircir un peu les idées.

Ces menaces, comprit Egwene, ne visaient pas à contraindre Aviendha à faire quoi que ce fût. Les Matriarches entendaient être obéies, et elles le seraient. Les brimades et les corvées viendraient en sus, pour châtier l'insubordination de l'ancienne Promise.

Même si la détermination d'Aviendha faiblissait – quoi d'étonnant face à quatre Matriarches ? – elle ne semblait pas décidée à capituler.

Egwene lui posa une main sur l'épaule.

— Tu m'as dit que nous étions presque des sœurs, et je crois que c'est bien le cas. Le feras-tu pour moi ? Dis-toi que tu veilleras sur Rand au nom d'Elayne. Tu l'aimes beaucoup, je le sais. Commence par dire à Rand qu'elle pense vraiment ce qu'elle a dit dans ses lettres. Il aimera entendre ça...

— Je le ferai, souffla Aviendha, à bout de ressources. Pour Elayne. Je veillerai sur lui en son nom.

— Absurde ! s'écria Amys. Tu le surveilleras parce que nous le voulons, ma fille. Si tu penses agir pour une autre raison, tu découvriras que tu te trompes lourdement. Ajoute de l'eau. Il n'y a pas assez de vapeur.

Comme si elle projetait une lance, Aviendha aspergea vigoureusement les pierres. Egwene fut ravie de la voir reprendre du poil de la bête. Elle nota cependant de lui conseiller plus de prudence, dès qu'elles pourraient parler en privé. L'indépendance d'esprit était une qualité, sauf en face de personnes comme les quatre Matriarches ou Siuan Sanche. Dans ces situations-là, il semblait plus prudent d'oublier son goût de la rébellion. Devant le Cercle des Femmes, on pouvait crier toute une journée durant et se retrouver quand même en train d'obéir presque servilement – en regrettant de ne pas avoir tenu sa langue, en plus de tout.

— Maintenant que c'est réglé, dit Bair, profitons en silence de ce bain de vapeur. Certaines d'entre nous ont encore du pain sur la planche cette nuit, et les prochaines ne seront guère plus reposantes. Une réunion à Alcair Dal ne s'organise pas en un clin d'œil.

— Les hommes trouvent toujours un moyen de nous faire trimer, dit Amys. Pourquoi Rand al'Thor serait-il différent ?

À part le grésillement de l'eau, quand Aviendha en ajoutait sur les pierres, on n'entendit plus un bruit sous la tente. Mains sur les genoux, les yeux fermés, les Matriarches se détendaient.

Appréciant au plus haut point le bain de vapeur, Egwene songea que ça valait bien la perte d'un peu de sommeil.

En revanche, Moiraine ne semblait pas détendue. Les yeux mi-clos, elle fixait sans le voir le gros chaudron.

— Un problème ? demanda à mi-voix Egwene, soucieuse de ne pas déranger les Aielles. Lié à Rhuidean ?

Aviendha leva les yeux mais ne dit rien.

— Les souvenirs s'effacent..., souffla Moiraine.

Plongée dans sa mystérieuse vision, elle ne s'aperçut sans doute pas que sa voix était assez glaciale pour refroidir considérablement l'atmosphère pourtant brûlante.

— Beaucoup sont déjà perdus... Pour certains, je le savais, mais pour d'autres... Hélas, la Roue tisse comme elle l'entend et nous sommes seulement quelques fils de la Trame. J'ai consacré ma vie à la recherche du Dragon Réincarné, afin de l'aider à se préparer pour l'Ultime Bataille. J'irai jusqu'au bout, quel que soit le prix à payer. Rien ni personne n'est plus important que ma mission.

Frissonnant malgré la chaleur, Egwene ferma les yeux. L'Aes Sedai n'attendait pas qu'on la réconforte. C'était un bloc de glace, pas une femme.

Egwene se concentra pour profiter d'un bref moment de bien-être. Durant les prochains jours, devina-t-elle, il n'y en aurait sûrement pas d'autres.



Mauvaises directions



Les Aiels levèrent le camp très tôt et laissèrent Rhuidean dans leur dos alors que les premières lueurs du soleil, pas encore visible dans le ciel, irisaient les montagnes à l'est. En trois colonnes, ils descendirent du mont Chaendaer puis traversèrent des plaines semées de collines, de grandes saillies rocheuses et de buttes au sommet plat. Dans ce paysage où toutes les nuances de gris et d'ocre se succédaient, les rares veines de pierre rouge vif, visibles sur les flancs des élévations, rompaient de temps en temps la monotonie du paysage. Alors que les voyageurs avançaient vers le nord-ouest, ils passèrent sous quelques grandes arches naturelles et durent contourner plusieurs blocs de pierre immenses qui semblaient tenir debout par miracle.

Partout où se portait le regard de Rand, c'était la même chose, comme si tous les débris de la Dislocation du Monde avaient été réunis dans le désert des Aiels. Ici, quand le sol n'était pas de la terre dure comme du fer et toute craquelée (et d'un jaune maladif) c'était de la roche sillonnée de rides – en réalité, les lits de petits cours d'eau depuis longtemps asséchés. La végétation rabougrie brillait surtout par sa rareté : quelques buissons d'épineux et une poignée d'arbustes sans feuilles, mais eux aussi couverts d'épines. Des fleurs jaunes, rouges ou blanches poussaient de-ci de-là, leur héroïque solitude attirant irrésistiblement le regard. Quelques étendues d'herbe et un chiche contingent d'arbres ratatinés et tout déplumés venaient compléter cet environnement sinistre. Cela dit, comparé au mont Chaendaer et à Rhuidean, cette partie du désert était un paradis verdoyant.

Avec un air si limpide et tellement peu d'obstacles, Rand avait le sentiment que sa vision portait sur des lieues et des lieues.

Bien entendu, sous un soleil de plomb suspendu dans un ciel sans nuages, il faisait une chaleur accablante. Pour s'en protéger, Rand avait enroulé un *shoufa* autour de sa tête et il buvait très fréquemment grâce à l'outre accrochée au pommeau de sa selle. Bizarrement, porter sa veste améliorait son confort. Il ne transpirait plus et sa chemise, toujours humide sous la laine rouge, parvenait à le rafraîchir un peu. Utilisant une bande de tissu en guise de cordelette, Mat avait fixé sur sa tête un grand mouchoir blanc dont le pan pendait sur sa nuque, lui épargnant une insolation. Une main presque en permanence devant les yeux pour les protéger, il portait sa curieuse arme comme une lance, l'embout de la hampe calé dans un de ses étriers.

Quatre cents Jindo composant leur colonne, Mat et Rand chevauchaient en tête avec Rhuarc et Heirn. Bien entendu, les Aiels marchaient, tenant par la bride des bêtes de bât chargées de leurs

tentes, des vivres et de leur part du butin collecté à Tear. Plusieurs Promises étaient parties en éclaireuses et des Chiens de Pierre assuraient l'arrière-garde. Peu enclins à relâcher leur vigilance, les autres Aiels gardaient l'œil vif, leur arc prêt à tirer et leurs lances à fendre les airs. En principe, la Paix de Rhuidean durait jusqu'à ce que les voyageurs partis du mont Chaendaer aient rejoint leur forteresse. Mais il arrivait que des « erreurs » se produisent, assez rarement, selon Rhuarc, et les excuses, voire le prix du sang, ne ramenaient pas les morts de leur tombe.

Sans doute à cause de la proximité des Shaïdo, Rhuarc semblait penser qu'une « erreur » avait de grandes chances de se produire.

Les terres des Shaïdo s'étendaient au-delà de celles des Jindo, dans la même direction lorsqu'on partait du mont Chaendaer. Du coup, la colonne potentiellement hostile avançait parallèlement à celle de Rand, à environ un quart de lieue de distance.

D'après Rhuarc, Couladin aurait dû attendre un jour de plus le retour de son frère. Certes, Rand avait vu Muradin après qu'il se fut arraché les yeux, mais ça ne changeait rien. L'attente devait durer dix jours, et s'en aller plus tôt revenait à abandonner les personnes parties pour Rhuidean.

Pourtant, Couladin avait donné l'ordre du départ dès qu'il s'était avisé que les Jindo démontaient leur camp. Depuis, les Shaïdo avançaient avec leurs propres éclaireurs et leur propre arrière-garde, comme si les Jindo n'existaient pas, mais la distance qui séparait les deux colonnes n'augmentait pas. Quand un Aiel partait pour Rhuidean afin de devenir un chef, six ou sept des plus gros clans de sa tribu envoyaient une cohorte d'observateurs. Du coup, les forces de Couladin étaient bien deux fois supérieures à celles de Rhuarc. L'existence de la troisième colonne, placée entre les Jindo et les Shaïdo, expliquait pourquoi il n'y avait pas encore eu d'« erreur ».

Comme tous les Aiels, les Matriarches voyageaient à pied. Les hommes et les femmes en blanc – les gai'shain – ne faisaient pas exception à la règle. S'il ne s'agissait pas de serviteurs, au sens strict du terme, Rand n'était pas bien sûr d'avoir compris les explications de Rhuarc sur l'honneur, le devoir et les prisonniers. Alors qu'il s'efforçait d'être simple, comme si on lui demandait d'expliquer pourquoi l'eau mouillait, Heirn avait été encore plus confus et imprécis.

Moiraine et Egwene chevauchaient non loin des Matriarches. Avancant sur le flanc de la colonne de Shaïdo, Lan ne les quittait pas des yeux. De temps en temps, Moiraine ou Egwene, parfois les deux, mettaient pied à terre pour marcher à côté des Matriarches et parler un peu avec elles. Pour entendre ce qu'elles disaient, Rand aurait volontiers sacrifié son dernier sou. Les femmes lui jetaient régulièrement des regards en coin qu'il devait être censé ne pas remarquer, selon elles. Pour une raison inconnue, Egwene portait désormais deux tresses ornées de rubans rouges, comme une future mariée à Champ d'Emond. Pourquoi apparaître ainsi ? Quand il avait mentionné cette bizarrerie, juste avant le départ, la jeune femme l'avait foudroyé du regard.

— Elayne est la femme qu'il te faut, dit soudain une voix familière.

Surpris, Rand baissa les yeux sur Aviendha. Dans son regard, le défi était revenu, mais il recouvrait une franche antipathie que rien se semblait plus devoir démentir. Le matin, il l'avait trouvée attendant devant sa tente. Depuis, elle le suivait comme son ombre. Une espionne envoyée par les Matriarches, bien entendu. À l'évidence, Rand n'était pas censé s'en apercevoir. Aviendha étant fort jolie, on le supposait assez idiot pour se laisser aveugler par sa beauté. C'était sans doute pour ça qu'elle portait une jupe, à présent, et n'arborait aucune arme à part un couteau ridiculement petit. Les femmes prenaient vraiment les hommes pour des imbéciles ! Encore que... En y réfléchissant, aucun Aiel n'avait émis le moindre commentaire sur le changement de tenue

d'Aviendha. Mais Rhuarc lui-même évitait de la regarder avec trop d'insistance. Tous les Aiels savaient-ils pourquoi elle suivait Rand ? Avaient-ils quelque indice sur le plan des Matriarches, dont ils jugeaient plus politique de ne pas parler ?

Rhuidean... Pourquoi Aviendha y était-elle allée ? Refusant d'en débattre en présence de la guerrière, Rhuarc parlait simplement d'« affaires de femmes ». Les choses étant ce qu'elles étaient, il ne risquait pas d'en dire plus, puisque Aviendha était présente en permanence.

Rhuarc devait tendre l'oreille, en cet instant précis, tout comme Heirn et tous les autres Jindo. Avec les Aiels, on ne pouvait jamais être sûr, mais ceux-là semblaient plutôt... amusés. Regardant ailleurs avec ostentation, Mat sifflotait presque joyeusement.

Malgré tout, c'était la première fois de la journée qu'Aviendha adressait la parole à Rand.

— Que veux-tu dire ?

Sans se laisser ralentir par sa jupe ample, l'Aielle avançait sans peine à côté de Jeade'en. Non, elle n'avancait pas, elle suivait une proie. Si elle avait été une tigresse, elle aurait battu l'air avec sa queue.

— Elayne vient des terres mouillées, comme toi. Vous êtes semblables.

Aviendha leva fièrement le menton. Rand remarqua que la courte queue-de-cheval arborée par tous les guerriers avait disparu. Un foulard plié enveloppait quasiment la tête de l'Aielle, dissimulant ses cheveux.

— La femme qu'il te faut. N'est-elle pas jolie ? Le dos bien droit, la jambe souple et forte, les lèvres pulpeuses... Sans parler de ses magnifiques cheveux et de ses yeux bleus comme deux saphirs. Et que dire de sa peau plus douce que la soie, de sa poitrine ferme et joliment ronde, de ses hanches... ?

Le sang lui montant à la tête, Rand interrompit cette troublante évocation.

— Je sais qu'elle est superbe. Que cherches-tu à faire ?

— Je la décris, c'est tout... L'as-tu jamais vue dans son bain ? Si c'est le cas, inutile que je te parle de...

— Je n'ai rien vu ! explosa Rand, regrettant aussitôt que sa voix s'étrangle grotesquement.

Rhuarc et les autres écoutaient, leur impassibilité dissimulant fort mal une réelle jubilation. Et Mat, lui, roulait des yeux et souriait comme le filou qu'il était.

Aviendha haussa les épaules, puis elle réajusta son foulard.

— Elle aurait dû faire en sorte que tu la voies... Moi, j'ai eu cette chance, et je vais me comporter comme doit le faire une « presque sœur ».

Et comme il aurait convenu de faire si Aviendha avait été la « presque sœur » de Rand... Les coutumes des Aiels étaient bizarres, mais là, on frisait la folie.

— Ses hanches...

— Assez !

— C'est la femme qu'il te faut, te dis-je ! Elle a mis son cœur à tes pieds comme si c'était une couronne nuptiale. Crois-tu que quelqu'un l'ignorait dans la Pierre de Tear ?

— Je ne veux pas parler d'Elayne, éluda Rand.

Surtout pas si Aviendha continuait à glisser sur la même pente savonneuse. Cette seule idée le faisait rougir de honte. Cette femme se fichait de ce qu'elle disait... et des gens qui l'entendaient.

— Tu as bien raison de rougir, après l'avoir repoussée alors qu'elle t'offrait son cœur. (Cette fois, du mépris faisait trembler la voix d'Aviendha.) Elle t'a écrit deux lettres, dévoilant tout de son

âme comme si elle s'était déshabillée sous le toit de ta mère. Toi, tu l'as entraînée dans des coins sombres pour l'embrasser, puis tu l'as rejetée ! Rand al'Thor, elle pensait chaque mot qu'elle a écrit dans ces lettres ! C'est Egwene qui me l'a confié ! Chaque mot ! Que dis-tu de ça, homme des terres mouillées ?

Rand voulut se passer une main dans les cheveux... et il dut réajuster son *shoufa*. Elayne pensait chaque mot des deux lettres ? C'était tout simplement impossible. Car l'une contredisait l'autre en tout point !

Soudain, Rand sursauta, frappé par un détail. *Egwene* avait parlé à Aviendha des lettres d'Elayne ? Les femmes discutaient donc entre elles de toutes ces choses ? Planifiaient-elles ensemble la meilleure façon de faire vaciller la raison d'un homme ?

Rand se surprit à se languir de Min. Au moins, elle ne l'avait jamais fait passer pour un crétin. Enfin, pas plus d'une fois ou deux... Et elle ne l'avait jamais insulté. Même si elle le traitait de « berger » à l'occasion... Quoi qu'il en soit, il se sentait bien avec elle. En sécurité et au chaud, d'une étrange façon. À l'inverse d'Aviendha et d'Elayne, elle ne lui avait jamais donné l'impression d'être un parfait abruti.

Si une telle chose était possible, le silence de Rand sembla attiser le courroux de l'Aiello. Marmonnant entre ses dents et marchant en martelant le sol comme si elle voulait écraser quelque chose sous ses pieds, elle ajusta et réajusta son châle une demi-douzaine de fois. Puis elle se tut soudain et riva les yeux sur Rand. À la façon d'un oiseau de proie. En avançant ainsi, sans regarder où elle mettait les pieds, il semblait miraculeux qu'elle ne s'étale pas les quatre fers en l'air.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— Je t'écoute, Rand al'Thor, puisque tu me refuses le droit de parler. (Elle eut un sourire de prédateur.) Tu n'aimes pas que je sois tout ouïe pour toi ?

Rand jeta un coup d'œil désespéré à Mat, qui secoua la tête. Comprendre les femmes était une mission impossible. Y renonçant, Rand tenta de se concentrer sur ce qui l'attendait, mais sous le regard d'Aviendha, réfléchir était sacrément difficile.

N'était le mépris qu'ils exprimaient, les yeux de cette femme étaient fort jolis. Si seulement elle avait bien voulu les braquer sur quelqu'un d'autre...

Une main en visière pour protéger ses yeux du soleil, Mat s'efforçait de ne pas regarder son ami ni l'Aiello qui marchait à côté de lui. Pourquoi Rand se laissait-il coller comme ça ? Aviendha était très jolie, certes – et même plus que ça, depuis qu'elle était vêtue à peu près correctement – mais elle avait une langue de vipère et un caractère de cochon qui auraient fait passer Nynaeve pour un agneau.

Bon, tant qu'à faire, mieux valait que ce soit Rand qui la subisse, et pas lui !

Mat s'empara du mouchoir qui lui couvrait la tête, essuya la sueur qui ruisselait sur son visage puis remit en place le carré de tissu blanc. L'ombre n'existait donc pas dans ce maudit désert ? La sueur irritait ses plaies, en plus de tout. La veille, quand Moiraine l'avait réveillé après qu'il eut tant lutté pour s'endormir, il avait refusé une guérison. Quelques entailles étaient un chiche prix à payer pour éviter d'être en contact avec le Pouvoir. De plus, la mixture au goût infect des Matriarches avait calmé son mal de tête.

Quant aux autres maux dont il souffrait, il doutait que l'Aes Sedai puisse les soulager. De toute façon, il n'avait aucune intention de lui en parler avant d'avoir compris lui-même de quoi il s'agissait. S'il y parvenait un jour. Pour l'instant, il préférerait ne pas y penser.

Moiraine et les Matriarches le surveillaient. Enfin, elles surveillaient Rand, en réalité, mais le résultat était le même. De façon assez surprenante, Melaine était montée en croupe sur Aldieb. Tenant Moiraine par la taille, elle réussissait à ne pas glisser de son perchoir et menait une grande conversation avec l'Aes Sedai. Mat avait cru comprendre que les Aiels ne chevauchaient sous aucun prétexte, mais visiblement, ce n'était pas le cas.

Avec ses beaux yeux verts, Melaine était une rudement jolie femme. Mais elle savait canaliser le Pouvoir, et ça gâchait tout. À part un crétin fini, qui aurait eu l'idée de se lier à une de ces « initiées » ?

S'agitant un peu sur la selle de Pépin, Mat jugea utile de se rappeler qu'il se fichait complètement de ce que faisaient ou ne faisaient pas les Aiels – et encore plus les Aielles.

J'ai été à Rhuidean, faisant ce que les serpents sur pattes m'avaient dit de faire...

Et qu'avait-il retiré de cette folie ?

Une lance noire, un médaillon d'argent et... Je pourrais filer, maintenant. Et si j'avais une once de bon sens, je n'hésiterais pas.

Oui, il pouvait fichier le camp. Filer et tenter de sortir du désert des Aiels avant d'être mort de soif ou des suites d'une insolation. Si Rand ne l'avait pas retenu, tirant sur un fil invisible, il ne serait pas resté. Mais était-il toujours « prisonnier » ? La façon la plus simple de le savoir était une tentative d'évasion.

Regardant le paysage désolé, Mat fit la grimace. Une brise s'était levée, chaude comme si elle sortait d'un four à pain en surchauffe. De-ci de-là, des petites colonnes de poussière jaune montaient des crevasses du sol. Dans le lointain, les montagnes semblaient briller – un autre effet de la fournaise.

Rester un peu plus longtemps n'était peut-être pas idiot, après tout...

Une des Promises parties en éclaireuses revint vers la colonne, la réintégra à côté de Rhuarc et entreprit de lui parler à l'oreille. Quand elle eut fini, elle sourit à Mat, qui baissa les yeux sur la crinière de Pépin et trouva enfin le temps d'en retirer la bourre d'arbre qui s'y était accrochée. Il se souvenait trop bien de la Promise rousse. Nommée Dorindha, elle avait l'âge d'Egwene, à quelques mois près, et elle faisait partie des femmes qui l'avaient incité à essayer le Baiser des Promises. Et c'était elle qui avait reçu le premier gage. Bien entendu, Mat ne voyait aucun inconvénient à croiser son regard. Et ça ne le gênait pas le moins du monde, encore heureux. Mais enfin, s'occuper du bien-être de sa monture était le premier devoir d'un cavalier.

— Un colporteur, annonça Rhuarc quand Dorindha fut repartie. Une caravane de chariots se dirige vers nous.

L'Aiel ne semblait pas ravi.

Contrairement à Mat. Un colporteur, voilà exactement ce qu'il lui fallait. Si ce type savait entrer dans ce fichu désert, il savait également en sortir. Soudain, Mat se demanda si Rand ne lisait pas ses pensées, car il s'était rembruni, paraissant aussi sinistre que n'importe quel Aiel.

Imités par la colonne de Couladin (sans doute avertie par ses propres éclaireurs), les Jindo et le groupe des Matriarches accélérèrent le pas, forçant les chevaux à allonger leur foulée. La chaleur ne gênant pas les Aiels, y compris les *gai'shain* en robe blanche, ils semblèrent voler sur le sol rocheux accidenté.

Une demi-lieue plus tard, la caravane composée d'une quinzaine de chariots fut enfin en vue. En colonne par un, les véhicules éprouvés par un long voyage portaient des roues de rechange partout où

il était possible d'en accrocher. Malgré la couche de poussière jaune qui les recouvrait, les deux premiers semblaient être de petites maisons ambulantes. Ce qu'on nommait des « roulottes », avec des marches à l'arrière et une cheminée en métal sur le toit.

Les trois derniers, en revanche, chacun étant tiré par un attelage de vingt mules, évoquaient irrésistiblement des tonneaux géants. Également blancs, c'étaient sans doute possible des citernes remplies d'eau.

Les chariots intermédiaires ressemblaient à ceux des colporteurs qui venaient régulièrement à Deux-Rivières. De grandes roues, des casseroles et autres objets attachés sur les flancs et de gros paniers d'osier fixés à leur bâche ronde tenue par des arceaux.

Les conducteurs tirèrent sur leurs rênes dès qu'ils aperçurent les Aiels. S'arrêtant, ils attendirent que les colonnes de guerriers arrivent à leur niveau. Sautant de l'arrière du chariot de tête, un grand type vêtu d'une veste gris pâle se campa devant son attelage et entreprit d'attendre les résidents du désert. Retirant de temps en temps son chapeau à larges bords pour s'éponger le front avec un mouchoir, il semblait plus que nerveux de voir approcher quelque quinze cents Aiels armés jusqu'aux dents.

Pour être franc, Mat n'aurait su l'en blâmer. D'autant que les Aiels tiraient tous une tête d'enterrement. Marchant à présent devant le cheval de Rand, Rhuarc arborait une expression sinistre et Heirn semblait d'humeur à briser des pierres avec les dents.

— Je ne comprends pas, avoua Mat. On dirait que vous allez tuer quelqu'un... (Une éventualité qui ne l'arrangeait pas vraiment, étant donné ce qu'il espérait.) Je croyais que les colporteurs, les trouvères et les Gens de la Route avaient un droit de passage dans votre désert.

— Les colporteurs et les trouvères sont bienvenus, marmonna Heirn.

Si c'était ça, un accueil chaleureux, Mat préférerait ne pas savoir ce que les Aiels réservaient aux intrus.

— Et les Zingari ? demanda-t-il.

Heirn ne répondant pas, il précisa :

— Les Nomades ? Les Tuatha'an ?

Se rembrunissant encore, Heirn tourna de nouveau la tête vers les chariots. Aviendha foudroya Mat du regard comme s'il venait de dire une incongruité.

Rand vint chevaucher à côté de son ami.

— Si j'étais toi, je ne parlerais pas des Zingari aux Aiels. C'est un sujet... brûlant.

— Si tu le dis...

Mais comment les Zingari pouvaient-ils être un sujet brûlant ?

— Cela dit, nos amis semblent déjà trouver ce colporteur très « brûlant », non ? Je me souviens de *marchands* qui venaient à Deux-Rivières avec moins de chariots que ça.

— Il s'est aventuré dans le désert des Aiels, dit Rand avec un petit rire. (Jeade'en secoua la tête et piaffa sur quelques pas.) Je me demande s'il en ressortira.

Voyant le rictus de son ami, Mat frissonna de la tête aux pieds. Parfois, il aurait souhaité que Rand décide s'il était timbré ou non, histoire qu'on n'en parle plus. Un souhait, oui. Quant à savoir s'il aurait aimé le voir se réaliser...

À trois cents pas de la caravane, Rhuarc leva une main pour ordonner une halte. Puis Heirn et lui continuèrent seuls. En tout cas, ils essayèrent, car Rand talonna son étalon afin de les suivre – et bien entendu, son escorte de cent guerriers se mit en branle derrière lui. Sans parler d'Aviendha, qu'une

chaîne invisible semblait lier à Jeade'en.

Mat suivit le mouvement. Si Rhuarc envoyait promener le colporteur, il ne voulait pas rater cette occasion de filer.

Couladin se sépara de la colonne de Shaido. Seul. Pour imiter Rhuarc et Heirn ? Mat aurait plutôt parié qu'il entendait souligner la différence entre lui et Rand, avec son escorte de cent guerriers.

Il sembla que Moiraine allait avancer aussi, mais elle échangea quelques mots avec les Matriarches, et toutes les femmes restèrent où elles étaient. Sans relâcher leur attention, cependant. Mettant pied à terre, l'Aes Sedai commença à jouer avec un petit objet brillant. Egwene et les Matriarches vinrent se placer autour d'elle.

Vu de plus près, et même s'il suait beaucoup, le grand et gros type en veste grise ne semblait pas si nerveux que ça, même s'il sursauta quand des Promises, semblant jaillir du sol, encerclèrent ses chariots. Alors qu'ils arboraient assez de cicatrices et de nez cassés pour impressionner n'importe qui, les conducteurs de chariot se ratatinèrent sur leur banc. Comparés aux louves aielles, ils n'étaient guère mieux que des chiens des rues...

Le colporteur s'était déjà ressaisi. Considérant sa taille, il n'était pas si gros que ça, d'autant plus qu'il semblait très musclé. Voir Rand et Mat à cheval l'intrigua, mais il se concentra très vite sur Rhuarc. Son nez crochu et ses yeux inclinés faisant penser à quelque oiseau de proie, il tenta de sourire, ce qui n'arrangea guère les choses, puis retira son chapeau et balaya l'air avec tout en s'inclinant respectueusement.

— Je suis Hadnan Kadere, colporteur de mon état. Je cherche la forteresse des Rocs Froids. Mais je suis prêt à commercer avec quiconque me le demande, mes bons amis. J'ai de merveilleux...

— Tu es à bonne distance des Rocs Froids ou de toute autre forteresse, coupa Rhuarc. Comment es-tu parvenu si loin du Mur du Dragon sans recourir aux services d'un guide ?

— Eh bien, je ne sais pas vraiment... (Kadere ne cessa pas de sourire, mais les coins de sa bouche dessinèrent l'ébauche d'un rictus.) J'ai voyagé sans me cacher... C'est la première fois que je m'enfonce si loin au sud de la Tierce Terre. J'ai supposé qu'il n'y avait pas de guide dans ce coin...

Couladin ricana en faisant tourner dans sa main une de ses lances. Kadere se raidit comme s'il sentait déjà une pointe d'acier s'enfoncer dans son torse.

— Il y a des guides partout, dit Rhuarc, et tu as de la chance d'être arrivé si loin sans en avoir un. Réjouis-toi de ne pas être mort et de n'avoir pas dû repartir vers le Mur du Dragon sans tes chariots ni ta veste.

Kadere eut un sourire contrit.

— Ta plus grande chance, c'est de nous avoir rencontrés. En continuant dans cette direction, tu aurais fini par atteindre Rhuidean.

Le colporteur blêmit.

— J'ai entendu dire que... (Il dut s'interrompre pour déglutir.) Je ne savais pas, mes bons sires. Croyez-moi, je n'aurais pas fait délibérément une erreur pareille. Ni par accident, d'ailleurs ! Que la Lumière soit témoin de ma sincérité. Je ne l'aurais pas faite !

— Tant mieux, parce que le châtiment n'est pas léger... Tu peux voyager avec moi jusqu'aux Rocs Froids. Te perdre de nouveau serait risqué. La Tierce Terre est inamicale avec ceux qui ne la connaissent pas.

— Pourquoi ne voyagerait-il pas avec moi ? lança Couladin. Rhuarc, les Shaido ont l'avantage du

nombre. Selon les coutumes, il doit voyager avec moi.

— Serais-tu devenu un chef sans que je m'en aperçoive ?

Le Shaido aux cheveux de feu s'empourpra, mais Rhuarc, sans commettre l'erreur de triompher, continua comme si de rien n'était :

— Le colporteur cherche les Rocs Froids, et il voyagera avec moi. En chemin, tes Shaido pourront commercer avec lui. Les Taardad ne sont pas en manque de colporteurs au point de les garder pour eux.

Couladin se rembrunit encore, mais il fit pourtant l'effort de contenir sa colère.

— Je camperai près des Rocs Froids, Rhuarc. Celui qui Vient avec l'Aube concerne tous les Aiels, pas seulement les Taardad. Les Shaido auront la place qui leur revient, et eux aussi seront fidèles à Celui qui Vient avec l'Aube.

Mat nota que l'Aiel n'avait à aucun moment reconnu qu'il s'agissait de Rand. Occupé à étudier les chariots, celui-ci semblait ne pas avoir écouté la conversation.

— Les Shaido seront les bienvenus sur les terres des Taardad, dit Rhuarc après un moment de réflexion, s'ils y viennent pour servir Celui qui Vient avec l'Aube.

Une déclaration à double sens, ne manqua pas de remarquer Mat.

S'épongeant frénétiquement, Kadere semblait affolé à l'idée de se retrouver au milieu d'une bataille entre Aiels. L'invitation de Rhuarc l'ayant un peu rassuré, il soupira de soulagement.

— Merci, mes bons sires ! Merci ! (Tant de gratitude parce qu'on ne l'avait pas tué ? Voilà qui paraissait justifié...) Auriez-vous l'obligeance de venir voir ce que mes chariots peuvent vous offrir ? Quelque produit qui pourrait vous plaire ?

— Plus tard, déclina Rhuarc. Ce soir, nous camperons au Guet d'Imre, et tu pourras nous montrer tes marchandises.

Dès qu'il entendit ce nom mystérieux, Guet d'Imre, Couladin s'éloigna à grandes enjambées. Kadere, lui, fit mine de remettre son chapeau.

— Un chapeau..., souffla Mat en talonnant Pépin pour qu'il approche du colporteur.

S'il devait s'attarder dans le désert des Aiels, protéger ses yeux du soleil allait devenir vital.

— Pour un chapeau comme celui-là, je suis prêt à donner une couronne d'or.

— Marché conclu ! lança une voix féminine rauque et pourtant mélodieuse.

Mat regarda autour de lui et sursauta. La seule femme en vue, à part Aviendha et les Promises, venait de descendre de la deuxième roulotte. En la regardant approcher, Mat ne crut pas un instant que cette voix, une des plus belles qu'il ait jamais entendues, pût lui appartenir.

Rand fronça les sourcils et secoua la tête d'incrédulité. Franchement, il y avait de quoi ! Faisant une bonne tête de moins que Kadere, l'inconnue devait peser autant que lui, sinon plus. Des replis de peau dissimulant presque ses yeux sombres, on aurait été bien en peine de dire s'ils étaient inclinés ou non. Son nez, en revanche, était une vraie péninsule qui faisait paraître minuscule celui du colporteur. Dans une robe de soie crème trop petite pour elle, un châle blanc en dentelle couvrant les peignes d'ivoire qui tenaient ses longs cheveux noirs raides comme des crins, ce monstre de femme se déplaçait avec une légèreté des plus incongrues, presque comme si elle avait été une Promise.

— Une proposition intéressante, dit-elle de sa voix musicale. Je me nomme Keille Shaogi, colporteuse de mon état.

Elle arracha son chapeau à Kadere et le tendit à Mat.

— Presque neuf, mon bon sire, et très solide. Vous en aurez besoin pour survivre dans la Tierce

Terre. Ici, un homme peut mourir en un clin d'œil. (Keille claqua de ses doigts boudinés.) Comme ça, oui ! (Elle eut un rire de gorge aussi séduisant que sa voix normale.) Et une femme aussi ! Une couronne d'or, c'est ça ? (Voyant qu'il hésitait, elle foudroya Mat du regard.) Je propose rarement deux fois le même marché à un homme...

Une femme très spéciale, pour le moins... N'était une grimace, Kadere n'avait pas émis la moindre protestation. Si ces deux-là étaient associés, inutile de se demander qui dirigeait l'autre. Et si le fichu chapeau pouvait empêcher la tête de Mat de cuire à grand feu, une couronne d'or n'était pas un prix excessif.

Keille mordit la pièce de Tear avant de consentir à lâcher le chapeau.

Miracle des miracles, le couvre-chef noir se révéla à la taille de Mat. Et s'il ne faisait guère plus frais dessous, on y était au moins à l'ombre. Retirant le mouchoir blanc qui protégeait ses cheveux, Mat le glissa dans sa poche.

— Quelqu'un d'autre a une envie à satisfaire ? lança Keille en balayant du regard les Aiels.

Avisant Aviendha, elle retroussa les lèvres, sa conception d'un sourire, sans doute, et murmura :

— Quelle charmante enfant...

Puis elle se tourna vers Rand :

— Et vous, mon bon sire ?

Une telle voix sortant d'un tel corps, voilà qui avait vraiment de quoi stupéfier un honnête homme.

— Un accessoire pour vous protéger de cette terre désespérante ?

Orientant Jeade'en de façon à pouvoir observer les conducteurs de chariot, Rand se contenta de secouer la tête. Affublé d'un *shoufa*, il avait vraiment l'air d'un Aiel.

— Ce soir, Keille, dit Kadere. Nous ferons des affaires ce soir, à un endroit appelé Guet d'Imre.

— Si tu le dis...

Keille étudia un long moment la colonne de Shaido, puis elle s'intéressa au groupe des Matriarches. Sans crier gare, elle tourna les talons et fila vers sa roulotte.

— Dans ce cas, lança-t-elle à Kadere par-dessus son épaule, pourquoi fais-tu perdre leur temps à ces bons sires ? En route, Kadere, en route !

Les yeux rivés sur la colporteuse, Rand secoua de nouveau la tête.

Un trouvère l'attendait à côté de sa roulotte. Craignant que la chaleur lui donne des visions, Mat cligna des yeux, mais l'artiste itinérant ne disparut pas. D'âge moyen, les cheveux bruns, il portait la cape multicolore typique de sa profession. Les yeux rivés sur les Aiels, il ne bougea pas jusqu'à ce que Keille le pousse sans ménagement vers les marches du véhicule.

Avant de se diriger vers la sienne, Kadere regarda la roulotte de la femme avec une expression fermée digne du plus taciturne des Aiels.

Des gens bizarres, vraiment...

— Tu as vu le trouvère ? demanda Mat.

Rand hochait distraitement la tête. Les yeux braqués sur la caravane, il étudiait les chariots comme s'il n'en avait jamais vu de sa vie. Alors que Rhuarc et Heirn étaient déjà en chemin vers la colonne, les cent guerriers de l'escorte attendaient que Rand se décide à bouger. Sans le quitter du regard, ces hommes sondaient le moindre recoin où aurait pu se cacher une souris.

Alors que les conducteurs secouaient leurs rênes, Rand ne broncha toujours pas.

— Vraiment bizarres, ces colporteurs, tu ne trouves pas ? lança Mat. Mais il faut être un peu

dérangé pour s'aventurer dans ce désert. Comme nous, par exemple...

Aviendha eut une moue peu flatteuse. Rand, lui, ne semblait pas avoir entendu. Le silence lui tapant sur les nerfs, Mat insista, histoire d'arracher trois mots à son ami :

— Tu aurais cru qu'escorter un colporteur était un tel honneur ? Rhuarc et Couladin ont failli en venir aux mains. Tu comprends quelque chose à ce *ji'e'toh* ?

— Tu es stupide..., maugréa Aviendha. Ça n'a aucun rapport avec le *ji'e'toh*. Couladin essaie de se comporter comme un chef. Rhuarc ne peut pas le laisser faire tant qu'il ne sera pas allé à Rhuidean. Les Shaïdo voleraient son os à un chien – en fait, ils voleraient l'os et le chien ! – mais ils méritent quand même d'avoir un vrai chef. À cause de Rand al'Thor, nous devons autoriser mille d'entre eux à planter leurs tentes sur nos terres.

— Ses yeux, souffla Rand sans cesser de regarder les chariots. Un homme dangereux.

— Les yeux de qui ? Couladin ?

— Non, Mat, ceux de Kadere. Il transpirait, il a même blêmi, mais ses yeux n'ont jamais changé. Il faut toujours regarder les yeux d'un homme. Pas comment il veut paraître, mais ce que ses yeux trahissent.

— Pour sûr, Rand...

Mat leva ses rênes et s'apprêta à talonner Pépin. Au fond, le silence n'était pas une si mauvaise chose que ça.

Cessant de s'intéresser aux chariots, Rand regarda à droite et à gauche, étudiant à présent le sommet des collines et des buttes les plus proches.

— Le temps, voilà le danger. Le temps pose des pièges. Je dois éviter ceux de mes adversaires tout en armant les miens.

Sondant lui aussi les hauteurs, Mat ne vit rien, à part quelques rares buissons et une poignée d'arbres ratatinés. Aviendha leva aussi les yeux, puis elle les braqua sur Rand tout en tirant sur son châle.

— Des pièges ? répéta Mat. Qui pose des pièges ?

Une réponse sensée ! Lumière ! je ne demande que ça...

Un moment, Rand regarda son ami comme s'il n'avait pas compris la question. La caravane s'était ébranlée, escortée par les Promises, et elle se dirigeait vers la colonne de Jindo qui avançait à un bon rythme, imitée par les Shaïdo.

D'autres Promises partirent en éclaireuses. Bref, tout le monde bougeait, à part Rand et ses cent guerriers. Dans le groupe des Matriarches, Egwene faisait de grands gestes, comme si elle avait l'intention de venir voir ce qui se passait.

— Tu ne peux pas le voir ni le sentir, souffla Rand.

Se penchant vers Mat, il murmura assez fort pour que tout le monde l'entende :

— Nous voyageons avec le mal, désormais. Sois prudent, Mat.

Regardant de nouveau les chariots, Rand afficha une nouvelle fois son étrange rictus.

— Tu crois que Kadere est maléfique ?

— C'est un homme dangereux. Les yeux ne mentent pas... Mais qui peut en dire plus ? De toute façon, pourquoi m'inquiéter, puisque Moiraine et les Matriarches veillent sur moi ? Sans oublier Lanfear... Un homme a-t-il déjà bénéficié de tant d'attention sourcilleuse ? (Rand se redressa sur sa selle.) Voilà, ça a commencé... J'aimerais avoir ta chance, Mat. Ça a commencé, et il n'y a pas moyen de revenir en arrière, où que finisse par tomber le couperet.

Hochant gravement la tête, Rand talonna sa monture et se dirigea vers la colonne de Jindo, Aviendha et les cent guerriers sur les talons.

Rester seul ici ne lui disant rien, Mat s'empressa de suivre le mouvement. Le soleil étant encore haut dans le ciel sans nuages, il restait pas mal de chemin à faire avant de camper.

« Ça a commencé... » De quoi parlait Rand ? Tout avait commencé à Rhuidean. Ou mieux encore, à Champ d'Emond, un an plus tôt, pendant la Nuit de l'Hiver. « Chevaucher avec le mal. » « Pas moyen de revenir en arrière. » Et cette allusion à Lanfear ? Rand marchait sur le fil du rasoir, désormais. Ça ne faisait plus de doute. Il fallait trouver un moyen de sortir du désert des Aiels avant qu'il soit trop tard.

Mat jeta un coup d'œil aux chariots. Avant qu'il soit trop tard, oui... Si ce n'était pas déjà le cas.



Le Guet d'Imre



Le soleil était encore entièrement visible à l'horizon occidental, au-dessus des pics déchiquetés, lorsque Rhuarc, qui avançait à côté de Rand, annonça que le Guet d'Imre, où il voulait camper, n'était plus qu'à un quart de lieue de distance.

— Pourquoi nous arrêter si tôt ? s'étonna Rand. Il reste encore des heures de jour...

Marchant sur l'autre flanc de Jeade'en, Aviendha répondit à la place de son chef – et sans surprise, en utilisant le ton méprisant auquel Rand avait fini par s'habituer.

— Au Guet d'Imre, il y a de l'eau. Quand on peut camper à côté d'un point d'eau, il faudrait être fou pour ne pas le faire.

— De toute façon, ajouta Rhuarc, les chariots ne pourront plus avancer très longtemps. Quand les ombres s'allongent, les conducteurs ne voient plus le chemin, et c'est une recette parfaite pour briser une roue ou la patte d'une mule. Pas question non plus de laisser nos invités en arrière. Je n'ai pas assez d'hommes pour leur affecter une « escorte ». Contrairement à Couladin...

Rand se tourna sur sa selle. Escortés par des *Duadhe Mahdi'in* – les Sourciers des Jindo –, les chariots avançaient péniblement à quelques centaines de pas de la colonne. Soulevant des tourbillons de poussière, ils étaient souvent contraints à faire de grands détours à cause de crevasses ou de ravines qu'ils ne pouvaient pas négocier. Du coup, la caravane avançait comme un ivrogne qui rentre chez lui après une soirée bien arrosée à l'auberge. Blâmant leurs innocentes mules, les conducteurs lâchaient des jurons sonores qui devaient s'entendre à des lieues à la ronde.

Keille et Kadere n'étaient pas ressortis de leurs roulottes blanches.

— Bien sûr, répondit enfin Rand à Rhuarc, tu ne voudrais pas les confier à Couladin.

Contre sa volonté, il eut un petit rire nerveux.

Bien à l'aise sous les larges bords de son nouveau chapeau, Mat regarda son ami d'un air bizarre. Rand sourit pour le rassurer, mais ça n'eut pas l'effet prévu.

Il va falloir qu'il compte exclusivement sur lui-même, pensa Rand. *Les enjeux sont bien trop importants...*

Puisqu'il était question de compter exclusivement sur soi-même, Rand tourna la tête vers sa bizarre « protectrice », si on pouvait l'appeler ainsi. Son châle enroulé autour du crâne comme un *shoufa*, Aviendha ne le quittait pas un instant des yeux, comme d'habitude. Agacé, il se redressa sur sa selle. Même si Moiraine lui avait dit de veiller sur lui, l'Aielle semblait attendre de le voir

tomber de cheval. L'humour aiel étant un peu spécial, elle aurait sûrement trouvé ce spectacle très drôle. Était-elle simplement furieuse qu'on l'ait forcée à mettre une robe et à veiller sur un jeune résident des terres mouillées ? Rand aurait aimé que l'explication soit si simple, mais l'animosité que lui manifestait Aviendha avait à l'évidence quelque chose de très personnel.

En revanche, Moiraine et les Matriarches, pour une fois, ne regardaient pas le Dragon Réincarné. À mi-chemin entre les Jindo et les Shaido, l'Aes Sedai et Egwene marchaient avec Amys et les autres, toutes ayant les yeux baissés sur l'objet que tenait Moiraine. Captant la lumière du couchant, le mystérieux artefact brillait de mille feux et suscitait un émerveillement de petite fille chez les six femmes.

Comme si elles l'avaient envoyé promener, Lan chevauchait avec les *gai'shain* et les bêtes de bât.

Ce spectacle mit Rand mal à l'aise. D'habitude, il était le centre de l'attention de Moiraine et de toutes les autres. Qu'avaient-elles donc trouvé de plus intéressant ? À coup sûr, rien qui lui aurait fait plaisir, quand on connaissait Moiraine – Amys et les autres ne valant guère mieux. L'Aes Sedai et les Matriarches avaient des projets pour lui. En conséquence, seule Egwene était digne de sa confiance.

Enfin, j'espère qu'il en va toujours ainsi...

En réalité, comme Mat, il ne pouvait compter que sur lui-même.

Quand un sanglier charge, ta lance est ton unique alliée...

Rand rit de nouveau, avec un rien d'amertume, cette fois.

— Tu trouves la Tierce Terre amusante, Rand al'Thor ? demanda Aviendha avec un sourire carnassier qui dévoila ses dents blanches. Ris tant que c'est encore possible, homme des terres mouillées ! Quand cette terre te brisera, ce sera une juste punition pour ce que tu as fait à Elayne.

Elle n'abandonnera donc jamais ?

— Si tu ne respectes pas le Dragon Réincarné, lâcha Rand, ne pourrais-tu pas au moins traiter correctement le *Car'a'carn* ?

— Un chef aiel n'est pas l'équivalent d'un de tes rois, Rand, intervint Rhuarc, et le *Car'a'carn* non plus. Il mérite le respect, même si ce mot semble souvent absent du vocabulaire de nos compagnes, mais n'importe qui peut s'adresser à lui. (Malgré cette belle tirade, il foudroya Aviendha du regard.) Certaines personnes vont toutefois un peu loin dans le sens de la familiarité.

Consciente que la remarque la visait, Aviendha se rembrunit, le visage plus fermé que jamais. Elle continua cependant à suivre Rand, les poings plaqués sur les hanches et les lèvres closes.

Deux éclaireuses apparurent, courant vers les colonnes. Même si elles revenaient de conserve, elles n'étaient à l'évidence pas ensemble, l'une fonçant vers les Shaido tandis que l'autre se dirigeait vers les Jindo.

Rand reconnut cette Promise-là. Adelin, une blonde plutôt bien faite mais au visage dur barré par une cicatrice qui ressortait très légèrement sur sa peau halée. Elle faisait partie du contingent de Promises affecté à la Pierre de Tear. Plus âgée que la plupart de ses collègues, elle devait bien avoir dix ans de plus que Rand. Avant de se camper à côté de Rhuarc, elle jeta à Aviendha un regard à la fois intrigué et plein de sympathie.

Le jeune homme en fut indigné. Si Aviendha avait accepté d'espionner pour le compte des Matriarches, elle ne méritait aucune compassion. Et puis sa compagnie n'était pas si désagréable que ça ! Cela dit, Adelin l'ignora superbement...

— Quelque chose ne va pas au Guet d'Imre... On ne voit personne. Nous sommes restées

cachées, sans trop approcher...

— Bien joué, répondit Rhuarc. Va faire ton rapport aux Matriarches.

Jouant avec sa lance sans s'en apercevoir, l'Aiel se laissa glisser jusqu'au cœur de la colonne de Jindo. Marmonnant entre ses dents, Aviendha tira sur sa robe – parce qu'elle brûlait d'envie de suivre son chef, bien entendu.

— Je crois que les Matriarches savent déjà tout, dit Mat en regardant Adelin s'éloigner.

Quand il vit la nervosité des compagnes de Moiraine et d'Egwene, Rand fut enclin à partager cette opinion. Les Matriarches parlaient toutes en même temps. Une main en visière, l'autre ayant volé sur sa bouche, Egwene regardait Adelin – ou peut-être bien Rand.

Tôt ou tard, il faudrait bien demander à ces femmes comment elles avaient su...

— Qu'est-ce qui peut ne pas aller là-bas ? lança Rand à Aviendha. (L'Aielle ne daigna pas répondre.) Aviendha, je t'ai posé une question ! (Toujours rien.) Que la Lumière te brûle ! tu ne peux donc pas faire cet effort ? Qu'est-ce qui peut ne pas aller ?

L'Aielle rougit de colère, mais elle parvint à parler d'une voix qui ne tremblait pas.

— Il s'agit probablement d'un raid... Pour voler des chèvres ou des moutons. Les deux peuvent être conduits au Guet d'Imre pour brouter, mais je pencherai pour des chèvres, à cause de l'eau. C'est probablement un coup des Chareen, le clan de la Montagne Blanche – ou des Jarra. Les Aiels les plus proches... Les Goshien ? Oui, c'est possible. En revanche, les Tomanelle sont bien trop loin d'ici.

— Il va falloir se battre ?

Rand s'unit au *saidin* et le flot délicieux du Pouvoir déferla en lui. La souillure vint aussi, transpirant ensuite à travers les pores de sa peau.

— Non. Si les pillards étaient encore sur place, Adelin l'aurait dit. Les troupeaux et les *gai'shain* doivent être déjà loin. À cause de toi, nous ne pourrions pas récupérer les bêtes.

Rand se demanda pourquoi l'Aielle n'avait pas mentionné la récupération des prisonniers – les *gai'shain*. Concentré sur le contrôle du Pouvoir, un effort pénible avec en permanence le risque de se laisser emporter par le flot, il ne s'appesantit pas sur cette question somme toute secondaire.

Se voilant à tout hasard le visage, Rhuarc et ses Jindo partirent à la vitesse de l'éclair. Rand les suivit à un rythme plus modéré. Malgré les regards impatients d'Aviendha, il ne lança pas Jeade'en au galop. Se jeter tête la première dans les pièges n'était pas son genre.

Mat ne se pressa pas plus que son ami. Hésitant, il regarda même les chariots des colporteurs avant de talonner Pépin.

Rand, lui, n'accorda pas un regard à la caravane.

Les Shaido se mirent à traîner les pieds, attendant que les Matriarches recommencent à avancer. C'était de bonne guerre. Sur les terres des Taardad, Couladin se fichait qu'il y ait des raids ou non.

Rand se surprit à implorer la Lumière que la réunion d'Alcair Dal ait lieu le plus rapidement possible. Comment allait-il s'y prendre pour unifier un peuple dont les différentes tribus passaient leur temps à se quereller ? Pour l'instant, c'était le cadet de ses soucis, mais...

Quand le Guet d'Imre fut enfin en vue, Rand ne cacha pas sa surprise. De prime abord, il distingua seulement plusieurs petits groupes de chèvres à long poil occupées à brouter tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un végétal. Ensuite, il vit le bâtiment de pierre rudimentaire qui se dressait au pied d'une haute butte. De loin, la construction se fondait à la roche, et ce d'autant plus facilement que des buissons d'épineux étaient parvenus à pousser sur son toit. D'assez petite taille, le

« guet » avait des meurtrières en guise de fenêtres et une seule porte visible.

En approchant, Rand identifia un autre bâtiment, pas plus grand, érigé sur une corniche soixante pieds plus haut. Une profonde crevasse courait de la corniche jusqu'à l'arrière du premier bâtiment. Apparemment, c'était le seul chemin qui permettait d'accéder au second.

Debout à quelque quatre cents pas de la butte, son voile baissé, Rhuarc était le seul Jindo en vue. Bien entendu, ça ne voulait pas dire que les autres n'étaient pas là... Tirant sur les rênes de son étalon, Rand mit pied à terre à côté de l'Aiel, qui continua à étudier les bâtiments de pierre.

— Les chèvres, dit Aviendha, troublée. Les pillards n'en auraient pas laissé derrière eux. Il manque beaucoup de bêtes, mais on dirait qu'on les a autorisées à errer librement dans la nature...

— Oui, et depuis des jours, confirma Rhuarc. Sinon, il en resterait plus. Pourquoi ne voit-on sortir personne ? Ces gens devraient m'avoir reconnu...

L'Aiel avança et n'émit aucune objection lorsque Rand le suivit, tenant Jeade'en par la bride. Aviendha posa la main sur le manche de son couteau et marcha sur les talons du jeune homme. Tenant sa lance noire comme s'il s'attendait à devoir s'en servir, Mat talonna Pépin.

La porte était un assemblage très rudimentaire de planches. Plusieurs entretoises avaient été brisées à coups de hache. Après une brève hésitation, Rhuarc poussa ce qui restait du battant. Jetant à peine un coup d'œil à l'intérieur du bâtiment, il se retourna et balaya du regard les environs.

Rand passa la tête à l'intérieur de la bâtisse. Il n'y avait personne. À la lumière des rayons de soleil pénétrant par les meurtrières, le jeune homme constata qu'il n'y avait qu'une seule pièce. Pas équipée pour qu'on y vive, mais un simple refuge pour les bergers, quand ils avaient besoin de se défendre. Aucun meuble, même pas une table et des chaises. Sous un trou ménagé dans le toit, une cheminée surélevée constituait le seul luxe de l'endroit. La crevasse, dans le mur du fond, était munie de marches qu'on avait sculptées dans la roche grise.

Le refuge avait été mis à sac. Des paillasses, des couvertures et des ustensiles de cuisine jonchaient le sol à côté de coussins et d'oreillers éventrés. Le liquide répandu partout, y compris sur les murs et le plafond, était devenu noir en séchant.

Quand Rand comprit de quel fluide il s'agissait, il recula et l'épée de flammes apparut entre ses mains sans même qu'il l'ait invoquée. Du sang ! Une incroyable quantité de sang. Dans cette pièce, on s'était livré à un massacre. Une impensable boucherie.

Dehors, rien ne bougeait, n'étaient les chèvres.

Aviendha franchit le seuil... et recula aussitôt.

— Qui ? demanda-t-elle, ses grands yeux bleu-vert brillant d'indignation. Qui a fait ça ? Et où sont les morts ?

— Des Trollocs..., souffla Mat. On dirait bien que c'est leur œuvre...

L'Aielle eut un ricanement méprisant.

— Les Trollocs ne s'aventurent jamais dans la Tierce Terre, homme des terres mouillées. Parfois, ils s'en approchent un peu, rôdant à la lisière de la Flétrissure, mais c'est très rare. Ils ont peur de notre désert. C'est nous qui chassons ces monstres, pas le contraire !

Rien ne bougeant, Rand laissa disparaître l'épée et se sépara du *saidin*. La douceur du Pouvoir suffisait presque à occulter l'ignoble contact de la souillure. Quasiment extatique, il en arrivait à oublier ce stigmate laissé par le Ténébreux.

Quoi que puisse raconter Aviendha, Mat avait raison. Mais la venue des Trollocs remontait à pas mal de temps, et ils étaient partis. Des monstres dans le désert des Aiels, à un endroit où il était

aussi... Seul un idiot aurait pris ça pour une coïncidence.

Mais s'ils me prennent pour un imbécile, ils deviendront peut-être imprudents.

Rhuarc fit signe d'approcher à ses Jindo, qui semblèrent jaillir du sol. Un peu plus tard, les Shaïdo, la caravane et le groupe des Matriarches arrivèrent. La découverte des traces du massacre se répandit à la vitesse du vent, et la tension des Aiels devint palpable, comme s'ils s'attendaient à une attaque imminente – voire à un affrontement fratricide.

Des éclaireuses partirent dans toutes les directions. Sans prendre la peine de déharnacher leurs mules, les conducteurs de chariot regardèrent autour d'eux comme s'ils étaient prêts à se jeter sous leur véhicule au premier cri ou au premier mouvement suspect.

Au début, le camp improvisé ressembla à une fourmilière. Rhuarc ayant fait en sorte que les colporteurs rangent leurs chariots à la lisière du camp jindo, Couladin marcha de long en large en marmonnant dans sa barbe, car ça obligerait ses hommes désireux de commercer à approcher de leurs détestables rivaux. Assez curieusement, il n'émit aucune protestation. Pour ne pas provoquer une bataille ? Peut-être, même si c'était étonnant de sa part... Les Shaïdo établirent comme d'habitude leur camp à cinq cents pas de celui des Jindo et les Matriarches s'installèrent au milieu.

Amys et ses compagnes allèrent inspecter le bâtiment. Moiraine et Lan aussi. Mais ni les unes ni les autres n'émirent de commentaire.

Au Guet d'Imre, le point d'eau était un bassin rond assez profond alimenté par la source qui jaillissait – bien modestement – du creux de la crevasse. Largement suffisante pour les bergers, cette réserve d'eau permit aux Jindo de remplir une bonne partie de leurs gourdes et de leurs outres. En revanche, aucun Shaïdo n'en approcha. Sur les terres des Taardad, l'eau appartenait en priorité aux Jindo.

Par bonheur, les chèvres semblaient se contenter de l'humidité qu'elles trouvaient dans les feuilles des buissons d'épineux.

Devant l'inquiétude de Rand, Rhuarc lui assura qu'il y aurait davantage d'eau sur le site où ils camperaient le lendemain.

Alors que les conducteurs se décidaient enfin à libérer leurs mules, certains allant tirer des seaux d'eau à l'une ou l'autre citerne, Kadere fit une réapparition spectaculaire. Quand il sortit de sa roulotte, une jeune femme aux cheveux noirs descendit les marches avec lui. Vêtue d'une robe de soie rouge, des escarpins de velours aux pieds, elle aurait sûrement paru plus à sa place dans un palais qu'au milieu d'un désert. Le fin foulard rouge qui enveloppait ses cheveux ne la protégeant pas plus du soleil que son voile, elle s'accrocha au bras du colporteur et avança d'une démarche ondulante vers le bâtiment qu'il entendait lui faire « visiter ».

Lorsque le couple ressortit, la jeune femme au visage délicat et à la peau laiteuse – le voile ne dissimulait rien – frémit avec une sorte de délicatesse affligée.

Rand vit du premier coup d'œil que c'était de la comédie. La jeune femme, il en aurait mis sa main au feu, avait dû insister pour voir la pièce ensanglantée. Après sa feinte démonstration d'affliction, elle entreprit d'étudier les Aiels avec un vif intérêt.

Il s'avéra que Rand faisait partie des « curiosités » qu'elle tenait à voir. Alors que Kadere tentait de la ramener dans la roulotte, elle le força à approcher du jeune homme.

— Hadnan m'a parlé de vous, dit-elle, ses lèvres sensuelles dessinant un sourire étincelant.

Au bras du colporteur ou non, elle regardait Rand comme si elle envisageait de le dévorer tout cru.

— Vous êtes... Tu es l'homme que les Aiels appellent « Celui qui Vient avec l'Aube ».

Sortant de l'autre roulotte, Keille et le trouvère jugèrent plus judicieux de suivre la scène de loin.

— Il semble bien, oui...

— C'est étrange..., fit l'inconnue, son sourire désormais malicieux. Je t'imaginais plus beau.

Elle tapota la joue de Kadere et soupira :

— Cette chaleur me tue. Ne tarde pas trop à revenir.

Kadere regarda sa compagne s'éloigner puis entrer dans la roulotte. Délesté de son chapeau par Mat, il l'avait remplacé par un foulard blanc noué autour de son crâne et dont le pan lui protégeait la nuque.

— Vous devez pardonner à Isendre, mon bon sire. Il lui arrive parfois d'être trop... directe.

La voix d'un être veule, certes, mais les yeux impitoyables d'un oiseau de proie...

— J'ai entendu dire... eh bien, que vous avez sorti *Callandor* du Cœur de la Pierre.

Les yeux de cet homme ne changeaient jamais... S'il savait pour l'épée, il était conscient d'avoir en face de lui le Dragon Réincarné, soit un homme capable de canaliser le Pouvoir de l'Unique. Un type dangereux. Surtout avec ces yeux qui ne changeaient jamais...

— Moi, répondit Rand, j'ai entendu dire qu'il ne faut jamais croire ce qu'on entend dire – et la moitié seulement de ce qu'on voit.

— Une sage devise, reconnut Kadere après un moment de réflexion. Mais pour atteindre la grandeur, un homme doit croire en quelque chose. Le chemin de la gloire est pavé de connaissance et de foi. La connaissance, c'est vrai, est peut-être le bien le plus précieux. C'est sans doute pour ça que nous sommes tous à sa recherche... Encore toutes mes excuses, mon bon sire. Je dois y aller, car Isendre n'est pas réputée pour sa patience. Peut-être aurons-nous une autre occasion de parler.

Avant que le colporteur ait fait trois pas, Aviendha cracha son venin :

— Rand al'Thor, tu appartiens à Elayne ! Reluques-tu ainsi toutes les femmes qui se présentent devant toi, ou seulement celles qui sont à demi nues ? Si je me déshabillais, profiterais-tu du spectacle ? Tu appartiens à Elayne !

Un instant, Rand avait oublié l'accablante présence de l'Aielle.

— Aviendha, je n'appartiens à personne ! Quant à Elayne, elle semble avoir du mal à savoir ce qu'elle veut.

— Elle t'a ouvert son cœur, Rand al'Thor ! Si elle ne te l'a pas assez montré dans la Pierre de Tear, ses deux lettres n'ont-elles pas été explicites ? Tu es à elle et à personne d'autre.

Rand leva les bras au ciel et planta l'Aielle là où elle était. Enfin, il essaya, car elle le suivit, ombre accusatrice projetée par le soleil couchant.

Des épées ! Si les Aiels avaient oublié pourquoi ils n'en portaient pas, ils continuaient à mépriser ces armes. C'était peut-être un moyen de faire fuir la guerrière...

Gagnant le camp des Matriarches, Rand dénicha Lan et lui demanda de l'aider à travailler ses figures d'escrime.

La seule Matriarche présente, Bair, fronça les sourcils mais ne dit rien. Egwene étant absente, Rand dut se contenter de l'impassible indifférence de Moiraine. Mais qu'elle approuve ou non, tant qu'elle ne s'opposait pas...

N'ayant aucune intention d'offenser les Aiels, Rand s'entraîna avec Lan entre les tentes des Matriarches et celles des Jindo. En guise d'arme, il utilisa une des épées d'exercice que Lan transportait dans ses bagages. Des lattes de bois nouées ensemble tenaient lieu de lame, mais le poids

et l'équilibre correspondaient à une véritable épée. En règle générale, emporté par l'ivresse de l'escrime, Rand s'oubliait lui-même et l'arme factice devenait le prolongement de son bras. Mais sous un soleil de plomb – et sous le regard d'Aviendha, assise un peu à l'écart, les genoux serrés contre le torse – le miracle ne se produisit pas.

À bout de souffle, Rand finit par baisser les bras.

— Tu as perdu ta concentration, constata Lan. Même quand tu as l'impression que tes muscles fondent, il faut t'accrocher à ta concentration ! Perds-la le jour d'une bataille, et ce sera celui de ta mort. De la main d'un paysan qui maniera une épée pour la première fois de sa vie !

Bizarrement, un sourire illumina le visage de pierre du Champion.

— Oui. Mais je ne suis plus un paysan, pas vrai ?

Regardant autour de lui, Rand s'aperçut que le spectacle avait fait recette. À la lisière des deux grands camps, des Aiels se bousculaient pour accéder au premier rang. Son trouvère à côté d'elle, Keille paraissait encore plus énorme au milieu des sveltes Jindo.

Lequel des deux choisir ? La femme ou l'homme ? Quoi qu'il en soit, il ne devait pas leur montrer qu'il les observait...

— Lan, comment se battent les Aiels ?

— Jusqu'à la mort, répondit le Champion. Eux, ils ne perdent jamais leur concentration... Regarde plutôt !

Avec son épée, Lan dessina dans la poussière un cercle et des flèches.

— Les Aiels changent de tactique selon les circonstances, mais voici une de leurs préférées. Ils se déplacent en colonnes, divisant leurs forces en quatre unités. Quand ils entrent au contact avec un ennemi, le premier quart charge droit devant pour « fixer » l'adversaire. Le deuxième et le troisième se déploient afin d'attaquer les deux flancs et l'arrière de la position adverse. Le dernier constitue la réserve. Souvent, ces guerriers-là ne regardent même pas la bataille – à l'exception de leur chef, bien sûr. Quand une brèche s'ouvre, ces renforts attaquent là où ça fera mal. Et c'est la fin.

Lan enfonça son épée au milieu du cercle déjà transpercé de flèches.

— Et comment déjoue-t-on cette tactique ?

— C'est très difficile... Au moment du contact – car on ne repère presque jamais les Aiels avant – il faut immédiatement envoyer la cavalerie enrayer ou au moins ralentir les assauts latéraux. Si on peut repousser l'attaque frontale, parce qu'on a gardé ses forces groupées et compactes, il devient possible de contre-attaquer les deuxième et troisième quarts et de les vaincre.

— Pourquoi veux-tu apprendre à combattre les Aiels ? explosa Aviendha. N'es-tu pas Celui qui Vient avec l'Aube afin de nous unifier et de nous rendre notre gloire passée ? De toute façon, si tu veux savoir comment vaincre les Aiels, demande à un Aiel. Sa méthode n'a aucune chance de marcher.

— À l'occasion, dit une voix familière, elle a été couronnée de succès avec ses soldats des Terres Frontalières...

C'était Rhuarc, la semelle de ses bottes souples ne faisant presque aucun bruit sur le sol rocheux. Une outre sous le bras, il se campa devant Aviendha.

— La tolérance est toujours de mise lorsqu'une personne a été cruellement déçue, mais il y a des limites à la bouderie. Tu as dû abandonner la lance à cause de ton devoir vis-à-vis de notre peuple et du sang... Un jour, c'est certain, tous nos chefs seront contraints de t'obéir au lieu de pouvoir te donner des ordres. Mais quand on est la Matriarche de la plus petite forteresse du plus petit clan de

Taardad, on est liée par ses obligations et piquer une crise de colère ne change rien à la réalité.

Une Matriarche ? Rand se sentit complètement stupide. Bien entendu ! Ça expliquait pourquoi Aviendha était allée à Rhuidean. Mais il ne l'aurait jamais crue capable de renoncer à la lance. Cela dit, maintenant, il comprenait pourquoi on l'avait chargée de l'espionner. Pouvait-elle canaliser le Pouvoir ? Probablement... Depuis cette terrible Nuit de l'Hiver, il n'avait plus rencontré une femme – à part Min – qui n'ait pas ce talent douteux.

Rhuarc lança son outre à Rand. L'eau tiède coula dans sa gorge comme un vin bien frappé. Il s'efforça de ne pas en renverser sur son visage, pour ne pas gaspiller, mais la tentation fut très forte.

— J'ai pensé que tu aimerais apprendre à manier la lance, dit Rhuarc lorsque Rand cessa enfin de boire.

Le jeune homme s'avisa que l'Aiel portait seulement deux lances. En revanche, il avait deux rondaches...

À l'évidence, il n'existait pas de lance d'entraînement chez les Aiels. Celles de Rhuarc étaient munies d'un bon pied d'acier au bout, comme toutes les autres.

Épée ou lance, les muscles de Rand imploraient qu'on les laisse se reposer. Ses jambes auraient voulu qu'il s'asseye et sa tête aspirait à un bon oreiller. Si Keille et son trouvère étaient partis, les Aiels des deux camps le regardaient toujours. Ils venaient de le voir s'exercer avec une épée, fût-elle en bois. Une arme qu'ils méprisaient. Ces guerriers étaient son peuple. Même s'il ne les connaissait pas, ils étaient les « siens », à tous les sens possibles de l'expression.

Aviendha le fixait aussi. Maintenant que Rhuarc l'avait sermonnée, elle semblait avoir une raison de plus de lui en vouloir. Bien entendu, ce qu'elle pouvait penser de lui ne l'influçait pas. L'important, c'était l'opinion des Jindo et des Shaido.

— Lan, cette fameuse montagne – le devoir – pèse souvent très lourd. (Rand prit la lance et la rondache que lui tendait Rhuarc.) Quand a-t-on l'occasion de poser un peu son fardeau ?

— Le jour de sa mort, répondit le Champion.

Forçant ses jambes à bouger – et tentant d'oublier la présence d'Aviendha –, Rand se prépara à « affronter » Rhuarc.

Pour l'heure, il n'avait pas l'intention de mourir. Et il entendait que ça n'arrive pas avant longtemps.

Appuyé à la grande roue d'un chariot, bien à l'ombre du véhicule, Mat observait les Jindo massés devant lui afin d'observer Rand. Bien entendu, il ne voyait que leur dos.

Dragon Réincarné ou non, il fallait être dingue pour s'agiter ainsi sous ce cagnard. Un type à peu près sensé aurait au moins prévu un couvre-chef pour se protéger du soleil et une boisson bien fraîche pour se désaltérer. Avec une grimace, Mat baissa les yeux sur la chope de bière qu'il venait d'acheter à un des conducteurs. Chaude comme de la soupe, la bière n'avait vraiment pas bon goût. Au moins, c'était un liquide, et dans ce coin, ça ne courait pas les rochers... En plus de se payer un coup à boire – et si on oubliait le chapeau – il n'avait fait qu'une emplette : un brûle-gueule au fourneau décoré d'argent qui reposait maintenant dans sa poche en compagnie de sa blague à tabac. Pour l'instant, il n'était pas d'humeur à marchander. Sauf pour une place dans la caravane, histoire de quitter au plus vite le désert. Mais cet achat-là, jusqu'à nouvel ordre, ne semblait pas disponible.

À part avec la bière, qui ne faisait pas recette – les Aiels se fichaient qu'elle soit tiède, mais ils semblaient la trouver trop peu alcoolisée –, les colporteurs paraissaient battre des records de ventes.

La plupart des clients étaient des Jindo, mais des Shaïdo venaient quand même régulièrement de l'autre camp. Après une longue conversation privée, Kadere et Couladin n'avaient pas réussi à conclure un accord. Du coup, le guerrier était reparti les mains vides. Détestant la défaite, Kadere avait regardé l'Aiel s'éloigner, ses yeux d'oiseau de proie rivés entre ses omoplates. Un Jindo qui avait besoin de lui parler avait dû répéter trois fois sa question avant de l'arracher à sa ruminantion.

En matière de pièces d'or ou d'argent, les Aiels n'étaient guère riches, mais les colporteurs n'avaient pas hésité longtemps à accepter les coupes d'argent, les figurines d'or ou les superbes tentures provenant du butin prélevé à Tear. D'autre part, les guerriers sortaient aisément de leur bourse des pépites d'or ou d'argent qui avaient éveillé la convoitise de Mat. Mais après une défaite aux dés, un Aiel risquait d'avoir envie de laver son honneur dans le sang avec ses lances. Cela dit, où pouvaient être les mines ? Là où un homme pouvait trouver de l'or, un autre en était capable aussi. Mais extraire du minerai devait être un travail épuisant. Buvant une bonne gorgée de bière tiède, Mat s'adossa plus confortablement à sa roue de chariot.

Savoir quelle marchandise avait du succès et laquelle n'en avait pas était un exercice fort intéressant. Les prix aussi en disaient long sur les gens. Loin d'être idiots, les Aiels n'échangeaient pas une salière en or, par exemple, contre un banal rouleau de tissu. Connaissant la valeur des choses, ils marchandaient sans jamais mollir, sauf quand il s'agissait de certains produits. Les livres, par exemple, partaient comme des petits pains. Tous les Aiels n'en voulaient pas, mais ceux que ça intéressait avaient pratiquement déjà dévalisé tout le stock de la caravane. La dentelle et le velours avaient à peine le temps d'être mis en vente, et les Aiels se les arrachaient contre d'incroyables quantités de pépites d'or et d'argent. Les rubans avaient le même genre de succès. En revanche, les soieries n'intéressaient personne. Selon un Shaïdo qui parlait avec Kadere, la soie était beaucoup moins chère à l'est.

Un conducteur de chariot bâti en force, le nez cassé comme il se devait, avait tenté de convaincre une Promise Jindo de lui acheter un bracelet sculpté en ivoire. Tirant de sa sacoche un bijou semblable mais plus large et plus épais, elle avait proposé au type un combat dont l'enjeu serait les deux bracelets. Après une longue hésitation, l'homme avait refusé, prouvant ainsi à Mat qu'il était encore plus bête qu'il en avait l'air.

Les épingles et les aiguilles faisaient fureur. En revanche, les casseroles et la majorité des couteaux faisaient ricaner les clients, convaincus que les forgerons de chez eux faisaient du bien meilleur travail.

Les flacons de parfum, les sels de bain et les flasques d'eau-de-vie avaient un succès fou. Les alcools, en particulier, atteignaient des prix qui donnaient le tournis. Stupéfait, Mat avait entendu Heirn demander du tabac de Deux-Rivières. Mais les colporteurs n'en avaient pas.

Un autre conducteur vanta aux Aiels les mérites d'une grande arbalète incrustée d'or. Alors que les guerriers restaient de marbre, l'arme attira l'attention de Mat. En particulier, les nombreux lions en or qui la décoraient, avec des rubis en guise d'yeux, semblait-il. Petits, les rubis, mais ça n'en restait pas moins des pierres précieuses. Bien sûr, un arc long de Deux-Rivières pouvait décocher six flèches avant qu'un arbalétrier ait fini de retendre la corde de son arme. Pour être juste, la portée d'une arbalète pareille était bien supérieure à celle d'un arc – une centaine de pas environ. Si on affectait à chaque arbalétrier deux hommes chargés de retendre la corde de son arme de rechange, et en prévoyant des piquiers costauds pour repousser les assauts de la cavalerie...

Mat fit la grimace, puis il inclina la tête en arrière, la laissant reposer sur un rayon de sa roue.

Voilà que ça le reprenait ! Il devait sortir du désert, fuyant Moiraine et tout ce qui ressemblait de près ou de loin à une Aes Sedai. Un petit séjour au pays lui ferait peut-être du bien. Avec un peu de chance, il arriverait à temps pour contribuer à la lutte contre les Capes Blanches.

C'est très improbable, sauf si j'emprunte ces maudits Chemins ou si j'utilise une de ces fichues Pierres-Portails.

Une solution à un problème qui resterait un problème... Pour commencer, à Champ d'Emond, il n'aurait aucune chance de découvrir ce que les serpents sur pattes avaient voulu dire avec leur histoire de Fille des Neuf Lunes – un mariage, lui ! – ou de mort et de renaissance. Sans parler de Rhuidean.

Sous sa chemise, il palpa le médaillon d'argent en forme de tête de renard qu'il portait de nouveau autour du cou. La pupille des yeux du renard était un petit cercle divisé par une ligne sinueuse, avec un côté brillant et l'autre mat. L'antique symbole des Aes Sedai, avant la Dislocation du Monde. S'emparant de la lance à la hampe noire dont le fer semblable à la lame d'une épée était décoré par deux corbeaux, Mat la posa sur ses genoux. Encore l'œuvre des Aes Sedai. À Rhuidean, il n'avait trouvé aucune réponse, en revenant avec encore plus de questions.

Avant Rhuidean, sa mémoire était pleine de trous. Par exemple, il pouvait se souvenir de s'être levé un matin, se dirigeant vers une porte, et d'être sorti dans la soirée. Entre les deux, rien de rien ! Désormais, quelque chose comblait ces fameux « trous ». Des rêves éveillés, en somme. On eût dit qu'il se remémorait des danses, des batailles, des rues et des villes qu'il n'avait jamais vues, et dont il n'aurait d'ailleurs pas certifié qu'elles existaient. Une centaine de fragments de mémoire venus d'une centaine d'hommes différents... Le mieux était de les tenir pour des rêves, même s'il aurait juré qu'il s'agissait de souvenirs tout aussi authentiques que les siens. Les batailles dominaient de loin. Parfois, elles s'insinuaient en lui, comme ça venait d'arriver tandis qu'il regardait l'arbalète. Devant un paysage, il se surprenait à réfléchir au meilleur moyen de tendre une embuscade, de se défendre en cas d'attaque ou de disposer une armée en vue d'une bataille rangée. De la folie !

Sans baisser les yeux sur la lance, il suivit du bout de l'index les inscriptions gravées sur la hampe noire. Il les lisait aussi aisément qu'un livre de son enfance, désormais. Pour s'en apercevoir, il lui avait fallu tout le voyage de retour, jusqu'à aujourd'hui.

Même si Rand n'avait rien dit, Mat pensait s'être trahi à Rhuidean. Sans raison apparente, il connaissait parfaitement l'ancienne langue, comme s'il avait puisé un mystérieux savoir dans ces rêves qui n'étaient pas les siens.

Par la Lumière ! que m'arrive-t-il ?

— *Sa souvraya niende misain ye*, dit-il à voix haute. Je suis perdu dans mes pensées...

— Par les temps qui courent, et pour cet Âge, me voilà devant un érudit.

Mat leva les yeux et découvrit le trouvère aux yeux noirs profondément enfoncés dans leurs orbites. De très haute taille, encore jeune et sûrement très prisé des femmes, ce type avait une façon désagréable de tenir la tête inclinée, comme s'il essayait de regarder les gens de travers.

— C'est seulement un truc que j'ai entendu un jour...

Mat se rappela qu'il devait être plus prudent. Si Moiraine décidait de le renvoyer à la Tour Blanche, comme sujet d'études, on ne l'en laisserait sûrement plus sortir.

— On entend des bribes d'expression et on les mémorise. Je connais quelques phrases...

Un excellent moyen de couvrir les bévues qu'il risquait de commettre.

— Je suis Jasin Natael, trouvère de mon état.

Natael ne fit aucun effet de cape, contrairement à Thom. Un charpentier ou un charron se seraient présentés de la même façon.

— Je ne te dérange pas, mon jeune ami ?

En guise de réponse, Mat regarda le sol, à côté de lui. Le trouvère s’assit en prenant garde à ne pas froisser sa cape. Il semblait fasciné par les Jindo et les Shaïdo qui allaient et venaient parmi les chariots, la plupart armés de leurs lances et de leur rondache.

— Les Aïels... Ce n’est pas ce que j’attendais... Je n’en crois toujours pas vraiment mes yeux.

— Je suis avec eux depuis des semaines, confia Mat, et je ne sais toujours pas trop que croire... Un peuple étrange. Si une Promise te propose de jouer au Baiser des Promises, je te conseille de refuser. Poliment...

Natael plissa le front.

— Tu mènes une vie hors du commun, semble-t-il.

— Que veux-tu dire ?

— Tu ne crois quand même pas que c’est un secret ? Très peu d’hommes voyagent en compagnie de... d’une Aes Sedai. Nommément, Moiraine Damodred. Et il y a aussi Rand al’Thor. Le Dragon Réincarné. Celui qui Vient avec l’Aube. Qui peut dire combien de prophéties il est censé accomplir ? Un compagnon de voyage peu coutumier, non ?

Les Aïels avaient bavardé... Rien de choquant, car n’importe qui aurait fait la même chose à leur place. Pourtant, entendre un inconnu parler ainsi de Rand était déconcertant.

— Pour l’instant, il est à la hauteur de la tâche. S’il t’intéresse, va donc lui parler. Moi, je sombrerai très bientôt dans l’oubli.

— Lui parler ? Pourquoi pas ? Mais plus tard. Pour l’instant, occupons-nous de toi. J’ai cru comprendre que tu es allé à Rhuidean – le premier non-Aiel à accomplir cet exploit depuis trois mille ans. Tu y as trouvé cette arme ?

Le trouvère tendit la main vers la lance, mais quand Mat la tira légèrement vers lui, il n’alla pas jusqu’au bout de son geste.

— Dis-moi ce que tu as vu à Rhuidean !

— Pourquoi ?

— Parce que je suis un trouvère.

Natael inclina la tête, mais sa voix trahit qu’il était agacé de devoir s’expliquer. Comme pour prouver ses dires, il souleva un coin de sa cape multicolore.

— Tu as vu ce que nul n’a jamais contemplé, à part une poignée d’Aïels. Tu imagines les récits que je pourrais en tirer ? Si ça te chante, rien n’empêche que tu en sois le héros.

— Surtout pas ! s’écria Mat. Je refuse d’être un fichu héros.

Cela dit, pourquoi garder le silence ? Amys et ses collègues répétaient sans cesse qu’il ne fallait pas parler de Rhuidean, mais depuis quand était-il un Aiel ? De plus, si quelqu’un qui accompagnait les colporteurs l’avait à la bonne, ça ne lui ferait pas de mal, quand viendrait le moment de filer.

Mat raconta toute l’histoire, du mur de brouillard jusqu’au retour à l’air libre, en l’expurgeant toutefois de certains détails. Pas question, par exemple, de parler du portique, ce *ter’angreal* distordu, et il préférait oublier les guerriers de poussière qui avaient tenté de les tuer, Rand et lui. La description de la ville devrait suffire. Sans oublier *Avendesora*.

Natael ne s’intéressa pas à l’Arbre de Vie. En revanche, il bombardait Mat de questions sur tout le reste. Que ressentait-on en traversant le brouillard ? Combien de temps mettait-on à arriver sous

l'étrange dôme de brume ? À quoi ressemblaient les rues, les fontaines et les bâtiments ?

Mat fut très prudent sur les descriptions. S'il ne se surveillait pas, il risquait de finir par parler du portique.

Quand il eut vidé sa chope de bière, il continua à parler jusqu'à en avoir la gorge sèche. Racontée comme ça, son histoire semblait plutôt ennuyeuse, comme s'il avait simplement attendu le retour de Rand pour repartir avec lui. Malgré tout, Natael semblait fasciné. Un point commun qu'il avait avec Thom : cette façon d'écouter comme s'il voulait tout absorber des pensées de son interlocuteur.

— C'est ça que tu es censé faire ? lança soudain une voix féminine.

Mat ne put s'empêcher de sursauter en entendant Keille apostropher ainsi le trouvère. Cette femme le mettait mal à l'aise. Et là, elle semblait prête à lui arracher le cœur, tout comme à Natael.

Le trouvère se releva à la hâte.

— Ce jeune homme me confiait des choses fascinantes sur Rhuidean. Tu n'en croiras pas tes oreilles.

— Nous ne sommes pas là pour Rhuidean, siffla (harmonieusement) Keille.

Au moins, elle se contentait de foudroyer le trouvère du regard, désormais.

— Je t'ai dit que...

— Rien du tout !

— Tu ne me feras pas taire !

Oubliant Mat, la femme et le trouvère s'éloignèrent en se disputant. À force de gesticulation, il sembla que Natael avait réussi à imposer le silence à sa compagne.

Mat frissonna de la tête aux pieds. Comment pouvait-on vivre avec une femme pareille ? Selon lui, cohabiter avec un ours affligé d'une rage de dents eût été moins périlleux.

Avec Isendre, en revanche... Ce visage, ces yeux, cette démarche ondulante... S'il pouvait l'éloigner de Kadere, ne trouverait-elle pas un jeune héros – pour elle, les guerriers de poussière mesureraient dix pieds de haut ! –, rectification, un jeune et beau héros, plus à son goût qu'un vieux colporteur ? Un sujet de réflexion à ne pas abandonner...

Alors que le soleil sombrait à l'horizon, des feux alimentés par des branches d'épineux crépitérent entre les tentes de tous les camps. Une bonne odeur de nourriture flotta dans l'air. De la chèvre rôtie avec des poivrons séchés...

Avec la nuit, le froid arriva, comme toujours dans le désert. À croire que le soleil emportait toute la chaleur avec lui. En partant de la Pierre, Mat n'aurait jamais imaginé qu'il allait regretter de n'avoir pas ajouté une cape d'hiver dans ses bagages. Les colporteurs en avaient peut-être une à vendre. À moins que Natael consente à jouer la sienne aux dés...

Mat dîna autour du feu de camp de Rhuarc, avec Heirn et Rand. Sans oublier l'inévitable Aviendha, bien sûr. Et les colporteurs, Natael ne quittant pas Keille tandis qu'Isendre se collait à Kadere. L'isoler du vieux type allait être plus difficile que Mat l'avait prévu. Encore que... Même si elle ne lâchait pas Kadere, la splendide jeune femme n'avait d'yeux que pour Rand. À croire qu'elle portait déjà des anneaux aux oreilles, comme un mouton marqué ainsi afin qu'on sache à qui il appartenait.

Rand et Kadere semblaient ne s'apercevoir de rien. Pour le colporteur, c'était logique, puisqu'il ne quittait pas des yeux le Dragon Réincarné.

Ayant repéré le manège d'Isendre, Aviendha foudroyait Rand du regard.

Bref, une ambiance glaciale. Par bonheur, le feu fournissait un peu de chaleur.

Quand le rôti de chèvre accompagné de champignons jaunes tachetés plus épicés que prévu fut terminé, Rhuarc et Heirn sortirent leur brûle-gueule. Puis le chef des Taardad demanda une chanson à Natael.

Le trouvère sursauta.

— Hein ? Oui, bien sûr, bien sûr... Laissez-moi le temps d'aller chercher une harpe.

La brise désormais glaciale gonfla la cape du trouvère tandis qu'il se dirigeait vers le chariot de Keille.

Natael était bien différent de Thom Merrillin, qui se munissait de sa harpe et de sa flûte pratiquement dès qu'il sortait du lit. Finissant de bourrer son brûle-gueule, Mat eut le temps de l'allumer avant que l'artiste revienne et s'installe devant son public comme s'il était un roi. Ça, c'était un point commun avec Thom.

Quand sa harpe eut émis une note cristalline, Natael commença :

La tendresse des vents, tels les doigts du printemps

La tendresse des pluies, larmes du paradis,

La tendresse des ans, de tant de joie remplis,

De l'orage qui point cache l'avènement.

Pluies d'acier, tourbillons et batailles sanglantes

Voilà ce qui attend nos cœurs dans la tourmente.

La chanson s'intitulait *Le Gué de Midean*. Troublante coïncidence, elle était originaire de Manetheren et parlait d'une guerre antérieure à celle des Trollocs. L'interprétation de Natael se révéla plus qu'honorable. Bien sûr, il n'avait pas l'amplitude vocale de Thom, mais des Aiels se massèrent pourtant autour du feu, à la lisière de son cercle de lumière, pour entendre l'histoire du lâche Aedomon et de ses Saferis. Après que le pleutre eut lancé une attaque surprise contre Manetheren, pillant, saccageant et incendiant les villages, le roi Buiryn, indigné que tant de malheureux aient été contraints à l'exode, avait levé une armée, la conduisant à affronter les Saferis au gué de Midean. Les soldats de Manetheren, même s'ils combattaient à dix contre un, avaient résisté trois jours durant. Alors que les flots de sang rougissaient la rivière, tandis que des corbeaux se massaient dans le ciel, les troupes de Buiryn, le roi à leur tête, avaient traversé le gué de Midean avec l'intention de tuer Aedomon et de contraindre ainsi ses hommes à la retraite. Mais des hordes d'ennemis les avaient pris en tenaille, les enfermant dans un piège mortel. Sous l'étendard à l'Aigle Rouge, les héros de Manetheren avaient refusé de se rendre, y compris quand leur défaite s'était révélée inévitable.

Leur courage avait fini par toucher le cœur pourtant de pierre d'Aedomon. Au soir du troisième jour, il avait permis aux survivants de rentrer chez eux. En hommage à leur bravoure, il avait lui-même pris avec ses soldats le chemin du retour vers le Safer.

Dans l'eau rouge de sang, ô retraite héroïque !

Sans avoir renoncé ni déposé leurs armes

Le cœur demeuré fier sous un torrent de larmes,

Ces vaincus repartaient avec pour viatique

Une moisson d'honneur que célèbrent les Âges.

Natael pinça une dernière corde sous les sifflets enthousiastes des Aiels, certains tapant rythmiquement de l'embout de leur lance sur leur rondache recouverte de cuir.

Les choses ne s'étaient pas passées ainsi, bien entendu, et Mat s'en souvenait très bien.

Par la Lumière ! je ne veux pas de ces souvenirs-là !

Mais il n'était pas en son pouvoir de les refuser.

Il se rappelait avoir conseillé à Buiryn de ne pas accepter l'offre d'Aedomon. Mais une petite chance, avait rétorqué le roi, valait mieux que pas de chances du tout.

Sa barbe noire brillante dépassant de la grille de son casque, Aedomon avait bel et bien retiré ses lancers. Attendant que les survivants aient atteint le gué, ses archers étaient sortis de leur cachette et sa cavalerie avait chargé. Une drôle de façon de s'en retourner au Safer !

Dans son dernier souvenir du gué, Mat, de l'eau jusqu'à la taille, trois flèches plantées dans la poitrine, tentait de ne pas se laisser emporter par le courant.

Il gardait une image bien plus tardive... Un fragment, pour être plus précis. Aedomon, sa barbe désormais grise, basculant de son cheval qui se cabrait, lors d'une dure bataille dans une forêt. La lance plantée dans son dos venait de la main d'un jeune garçon encore imberbe et sans armure...

Depuis que la mémoire lui revenait, Mat regrettait l'époque où elle était pleine de trous !

— La chanson te déplaît ? demanda Natael.

Mat eut besoin de quelques secondes pour s'apercevoir que le trouvère ne s'adressait pas à lui mais à Rand. Avant de répondre, celui-ci regarda un moment le feu en se frottant les mains.

— Je ne suis pas sûr qu'il soit sage de se fier à la générosité d'un adversaire. Qu'en penses-tu, Kadere ?

Hésitant, le colporteur regarda la jeune femme accrochée à son bras.

— Je ne pense rien de ces choses-là, finit-il par dire. Je m'intéresse au commerce, pas à la guerre.

Keille éclata d'un rire gras. Jusqu'à ce qu'elle voie le sourire d'Isendre, franchement condescendant face à une femme qui aurait pu fournir la matière à fabriquer trois donzelles comme elle ! Vexée, la colporteuse se rembrunit et foudroya Isendre de son regard cerné de replis de peau grasseyeux.

Des cris d'alarme retentirent soudain dans le noir, à l'extérieur du périmètre du camp. Alors que tous les Aiels se voilaient, des Trollocs jaillirent des ombres. Zébrant l'air avec leur cimeterre, leur lance ou leur trident, ils fondirent sur les humains, des Myrddraals sur leurs talons, tels des serpents venimeux dépourvus d'yeux.

Une attaque si soudaine ! Pourtant, les Aiels se battaient comme s'ils avaient été avertis une heure plus tôt, leurs lances faisant des ravages dans les rangs ennemis.

Du coin de l'œil, Mat vit que Rand avait invoqué son épée de flammes. Puis il fut lui-même entraîné dans la mêlée, maniant son arme à la hampe noire à la fois comme une lance et comme un bâton de combat.

Alors qu'il frappait de taille et d'estoc, il pensa avec reconnaissance (c'était bien la première fois) à ses souvenirs oniriques. Grâce à eux, sans doute, sa curieuse arme lui semblait familière et il l'utilisait avec des compétences susceptibles de lui sauver la vie.

Dans ce tourbillon de folie meurtrière, ce n'était pas du luxe.

Des Trollocs se dressaient devant lui puis tombaient comme des quilles, abattus par sa lance ou celles d'un Aiel – ou disparaissaient, happés dans un vortex de cris, de hurlements et de cliquetis d'acier.

Un Myrddraal défia le jeune homme, sa lame noire percutant celle de la lance dans une gerbe

d'étincelles bleues. Une seconde plus tard, le Blafard disparut, entraîné par la cohue vers un autre adversaire. En deux occasions, une lance aielle siffla à ses oreilles et alla se planter dans le torse d'un monstre qui tentait de l'attaquer par-derrière. Un peu plus tard, après avoir transpercé la poitrine d'un Myrddraal, Mat sut qu'il avait porté un coup mortel. Toujours debout, le Blafard eut un étrange sourire, son « regard » faisant frissonner Mat jusqu'à la moelle des os. Puis il arma son bras pour frapper un dernier coup, mais des flèches aielles vinrent soudain hérissier sa poitrine et son dos. Se retournant, le Sans-Yeux agonisant laissa le temps à Mat de sauter hors de la portée de son épée de ténèbres.

Dix fois au moins, la hampe noire de la lance, aussi dure que de l'acier, dévia au tout dernier moment la lame ou la hache d'un Trolloc. Également pour la première fois, Mat se réjouit que l'arme ait été fabriquée par des Aes Sedai. Sur sa poitrine, la tête de renard en argent lui envoyait des ondes glacées, comme pour lui rappeler qu'elle était elle aussi l'œuvre des Aes Sedai. Pour l'heure, le jeune homme ne s'en offusquait pas. S'il le fallait pour sauver sa peau, il était prêt à suivre Moiraine comme un mignon petit chiot.

Après quelques minutes de combat – ou quelques heures, Mat n'aurait su le dire – il n'y eut plus l'ombre d'un Myrddraal ou d'un Trolloc en vue. Dans les ombres, des cris laissaient penser que les Aiels poursuivaient les survivants. Le sol était jonché de cadavres. Des guerriers, hélas, et des Créatures des Ténèbres, les Blafards agonisants fendant encore l'air avec leur épée noire.

Mat s'aperçut soudain qu'il était à bout de souffle, tous les muscles comme de la guimauve. Les poumons en feu, il se laissa tomber à genoux et s'appuya à sa lance. La bâche de trois chariots était en feu, constata-t-il, et l'un des conducteurs était comme épinglé au flanc de son véhicule par la lance d'un Trolloc. Plusieurs tentes brûlaient aussi, certaines dans le camp des Shaido. La preuve qu'ils avaient eux aussi dû repousser une attaque.

Sa lame de feu toujours entre les mains, Rand approcha de Mat.

— Tu vas bien ? demanda-t-il.

Aviendha suivait bien entendu comme son ombre le Dragon Réincarné. Ayant déniché une lance et une rondache, elle avait relevé un coin de son châle pour s'improviser un voile. Même en robe, cette femme ressemblait à une incarnation de la mort.

— Je suis en pleine forme, maugréa Mat en se redressant péniblement. Avant de s'endormir, quoi de plus sain qu'un peu d'exercice avec des Trollocs ? Pas vrai, Aviendha ?

La jeune femme découvrit son visage et gratifia le jeune flambeur d'un petit sourire. À coup sûr, elle avait aimé pour de bon cette « joyeuse » diversion.

Ruisselant d'une sueur glacée par le vent, Mat se demanda s'il n'allait pas geler sur pied.

En compagnie d'Amys et de Bair, Moiraine et Egwene passaient de blessé en blessé. Le plus souvent, l'Aes Sedai laissait derrière elle un veinard pétrifié par le contrecoup de la guérison. De temps en temps, elle passait son chemin après avoir secoué la tête...

Rhuarc approcha, l'air sinistre.

— Des mauvaises nouvelles ? demanda Rand.

— À part la présence de Trollocs à deux cents lieues, au minimum, de la zone qu'ils ne devraient pas dépasser ? Peut-être bien... Une cinquantaine de monstres ont attaqué le camp des Matriarches. Sans Moiraine Sedai, et un coup de pouce de la chance, ils l'auraient rasé. Sur le camp des Shaido, l'attaque a été menée par moins de Trollocs. En principe, vu qu'il s'agit du plus grand camp, ç'aurait dû être le contraire. Je pense que c'était une diversion, pour qu'ils ne viennent pas à notre secours.

Avec les Shaido, on ne peut pas être sûr qu'ils l'auraient fait, mais les Trollocs et les Myrddraals ne le savaient peut-être pas...

— S'ils étaient informés de la présence d'une Aes Sedai parmi les Matriarches, dit Rand, l'autre attaque était peut-être aussi une diversion, pour que Moiraine Sedai ne nous aide pas. Mes ennemis me suivent, Rhuarc. Ne perds jamais ça de vue. Où que j'aille, ils ne sont jamais loin.

Isendre sortit soudain la tête de la première roulotte. Quand Kadere eut sauté du véhicule, la jeune femme recula et ferma la porte peinte en blanc. Le colporteur regarda le carnage à la lueur des flammes qui consumaient trois de ses chariots. Très vite, il s'intéressa au petit groupe rassemblé autour de Mat, comme si le sort des véhicules l'indifférait.

En parlant à Keille, restée à l'intérieur, Natael sortit de la seconde roulotte. Lui aussi riva les yeux sur Mat et ses compagnons.

— Imbéciles..., marmonna Mat. Se cacher à l'intérieur des roulottes... Comme si ç'avait jamais arrêté les Trollocs. Ces crétins auraient pu rôtir là-dedans !

— Mais ils sont encore vivants, dit Rand. Mat, il est toujours très important de voir qui survit ou non. C'est comme aux dés. Pour gagner, il faut jouer, et comment jouer si on est mort ? Qui peut dire quel jeu pratique le colporteur ?

Rand ricana et l'épée de flammes se volatilisa.

— Moi, je vais dormir un peu, annonça Mat en se détournant. Réveille-moi si les Trollocs reviennent. Non, laisse-les plutôt me tuer dans mon sommeil. Je suis trop fatigué pour me lever en sursaut.

Rand avait sombré dans la folie, c'était évident. Si les événements de la soirée convainquaient Keille et Kadere de ne pas traîner dans le coin, Mat avait bien l'intention de jouer la fille de l'air avec eux.

Bien qu'il ne soit pas blessé, Rand se laissa examiner par Moiraine. Avec tant de malheureux à guérir, marmonna l'Aes Sedai, il n'était pas question qu'elle gaspille ses forces en le débarrassant de sa fatigue avec le Pouvoir de l'Unique.

— Cette attaque te visait..., dit-elle alors que les gémissements des blessés montaient de toutes parts.

Tirés par les chevaux de bât et les mules, les carcasses des Trollocs ne souilleraient bientôt plus le camp. Concernant les Myrddraals, les Aiels semblaient décidés à les laisser où ils étaient jusqu'à ce qu'ils ne bougent plus, prouvant ainsi qu'ils étaient morts. Un vent glacé et sec comme du parchemin balayait le Guet d'Imre.

— Vraiment ? ironisa Rand à l'intention de Moiraine.

Le foudroyant du regard, l'Aes Sedai renonça à répondre et préféra aller s'occuper des blessés.

Egwene approcha de Rand, et, sans s'arrêter, lâcha entre ses dents :

— Quoi que tu fasses pour la perturber, je te demande d'arrêter !

La voyant regarder Aviendha, Rand n'eut aucun doute sur ce qu'elle voulait dire. Avant qu'il ait pu protester de son innocence, son amie accéléra le pas pour aller rejoindre Bair et Amys. Avec ses tresses et ses rubans, la pauvre avait l'air ridicule. Et les Aiels qui souriaient dans son dos semblaient partager cette opinion.

Frissonnant et mal assuré sur ses jambes, Rand gagna péniblement sa tente. De sa vie, il n'avait jamais été si fatigué. Au début du combat, l'épée avait failli ne pas répondre à son appel.

L'épuisement, espérait-il... Parfois, quand il tentait d'entrer en contact avec la Source, il ne la trouvait pas. Il arrivait aussi que le Pouvoir refuse de faire ce qu'il lui demandait. Mais l'épée ne lui avait jamais fait défaut. Oui, ce devait être la fatigue.

Bien entendu, Aviendha suivit Rand jusqu'à l'entrée de sa tente.

Le lendemain matin, il l'y retrouva assise en tailleur, mais sans lance ni rondache. Une espionne ? Certes, mais il était quand même content de la voir. Au moins, il savait qui elle était, quelle était sa fonction et ce qu'elle éprouvait pour lui.



Visages cachés



Le Jardin des Brises d'Argent n'avait rien d'un jardin. En réalité, il s'agissait d'une grande cave à vin – bien trop énorme pour qu'on la qualifie de « magasin » – située sous le Grand Cercle, au sommet d'une colline de la péninsule Calpene, la plus à l'ouest des trois presque îles de Tanchico. La raison sociale de ce commerce s'expliquait partiellement par les colonnes en marbre strié de vert et les balustrades qui remplaçaient tout un mur du bâtiment, sauf au dernier étage. En cas de pluie, on pouvait abaisser des rideaux de soie enduits d'huile afin d'être imperméables. La pente de la colline étant abrupte, de ce côté-là, les tables disposées le long des balustrades offraient une vue magnifique sur les dômes et les minarets blancs de la cité, et au-delà, sur son immense port plus rempli de bateaux que jamais. Tanchico avait besoin de tout – un besoin désespéré – et on pouvait s'y faire des fortunes. Jusqu'au moment, bien entendu, où tout s'arrêterait, l'or et le temps cessant de couler à flots.

Avec ses lampes dorées, son plafond incrusté de plaques de cuivre chantournées polies jusqu'à briller comme de petits soleils, ses serveurs et ses serveuses sélectionnés pour leur grâce, leur beauté et leur style, *Le Jardin des Brises d'Argent* était la plus luxueuse et la plus coûteuse cave à vin de la cité, même avant les troubles. Désormais, c'était un lieu *outrageusement* cher. Les gens vraiment riches y venaient toujours, bien entendu. Des hommes et des femmes spécialisés dans le trafic d'influence, ou des affidés du pouvoir – parfois influents pour de bon, et souvent persuadés à tort de l'être. Dans certains domaines, il n'y avait plus beaucoup d'affaires à réaliser. Dans d'autres, il y en avait davantage qu'avant...

La cloison entourant chaque table en faisait une sorte d'île se dressant sur le sol carrelé de vert et d'or. Ajourées afin que personne ne puisse écouter aux murs sans être vu, ces cloisons étaient juste assez hautes pour dissimuler au regard des curieux les gens qui se retrouvaient dans ces havres d'intimité. Malgré cette précaution, les clients venaient en général masqués, surtout le soir, et les plus prudents laissaient un garde du corps devant leur « île », lui aussi masqué pour éviter toute identification du client par recoupements. Les visiteurs les plus précautionneux allaient jusqu'à choisir un gorille privé de sa langue, histoire d'éviter les fuites.

Aucun de ces cerbères ne portait une arme visible. La propriétaire du *Jardin*, une femme mince d'âge indéterminé nommée Selindrin, interdisait qu'on entre chez elle avec une arme. Et nul n'osait violer cette règle, en tout cas ouvertement.

Assise à sa table habituelle, contre la balustrade, Egeanin regardait les bateaux, dans le port, avec un intérêt particulier pour ceux qui appareillaient. Cette seule vue lui donnait envie d'être de nouveau sur un pont en train de crier des ordres. Qui aurait cru que le devoir l'entraînerait un jour si loin de sa passion ?

D'instinct, elle ajusta le loup qui dissimulait la moitié supérieure de son visage. Avec cet accessoire, Egeanin se sentait ridicule, mais c'était indispensable pour accomplir sa mission. Le masque bleu, pour s'assortir à sa robe au col montant, la robe de soie elle-même et ses cheveux noirs – qui lui tombaient sur les épaules, désormais – étaient le maximum qu'elle consentait à faire. Passer pour une native du Tarabon n'était pas nécessaire, car Tanchico regorgeait de réfugiés, bon nombre d'entre eux étant des étrangers poussés à s'y rendre par les troubles récents. De toute façon, elle n'aurait pas pu aller jusque-là. Ces gens étaient des animaux qui ignoraient l'ordre et la discipline.

Non sans regret, Egeanin se détourna du port et regarda son compagnon de table, un type au visage étroit qui arborait sans cesse un sourire de fouine cupide. Le col effiloché de Floran Gelb passait très mal au *Jardin*, d'autant plus que l'infect personnage s'essuyait sans cesse les mains sur sa veste. Egeanin rencontrait pourtant toujours en ce lieu luxueux les petits hommes plus ou moins crasseux avec lesquels elle était obligée de traiter. Une récompense pour eux, et un moyen de les déstabiliser.

— Qu'avez-vous pour moi, maître Gelb ?

Après s'être une nouvelle fois essuyé les mains, Gelb sortit de sous la table un sac de toile et regarda anxieusement son interlocutrice. S'emparant du sac, Egeanin le tint à bout de bras sous la table avant de l'ouvrir. Il contenait un *a'dam* en métal argenté – un collier et un bracelet astucieusement reliés par une sorte de laisse dont on ne pouvait pas les détacher.

Satisfaite, Egeanin referma le sac et le posa sur le sol. C'était le troisième *a'dam* que Gelb retrouvait. Un record, par rapport à ses collègues.

— Du très bon travail, maître Gelb.

Egeanin lança à travers la table une petite bourse que Gelb récupéra au vol, la glissant sous sa veste comme s'il s'agissait de la couronne de l'Impératrice, non d'une poignée de pièces d'argent.

— Vous avez autre chose, maître Gelb ?

— Ces femmes... Celles que vous m'avez chargé de chercher...

Avec le temps, Egeanin s'était habituée au débit trop rapide de ces gens. Mais elle aurait donné cher pour que ce type ne se passe pas sans cesse la langue sur les lèvres. Ça ne le rendait pas plus difficile à comprendre, mais quelle offense à l'esthétique !

Egeanin faillit dire à Gelb que ce sujet ne l'intéressait plus. En réalité, c'était en partie pour ça qu'elle était à Tanchico. Et peut-être même *entièrement* pour ça, désormais.

— Oui, ces femmes ? demanda-t-elle.

Avoir eu la tentation de négliger son devoir ayant poussé Egeanin à parler d'un ton plus dur qu'elle l'aurait voulu, son misérable interlocuteur tressaillit.

— Je crois en avoir découvert une autre.

— Vous êtes sûr ? Dois-je vous rappeler vos... erreurs ?

« Erreurs » était un euphémisme. Une bonne dizaine de femmes correspondant vaguement aux descriptions qu'elle avait fournies à Gelb lui avaient fait perdre son temps, mais sans lui compliquer la vie. En revanche, la noble dame réfugiée d'un domaine dévasté par la guerre, quel sac de nœuds ! Pensant qu'il gagnerait plus ainsi, Gelb avait capturé la femme dans la rue au lieu d'informer

simplement Egeanin de son existence. À la décharge du petit homme, dame Leilwin était le sosie d'une des proies d'Egeanin, mais elle l'avait prévenu qu'aucune de ces femmes ne parlerait avec un accent qu'il reconnaîtrait – et surtout pas celui du Tarabon.

Jugeant qu'exécuter Leilwin serait une erreur, Egeanin n'avait pas pu la libérer non plus, car elle aurait raconté son histoire dans tout Tanchico. Ligotée et bâillonnée, la noble dame avait embarqué en pleine nuit sur un bateau-courrier. Là où allait cette jeune beauté, quelqu'un trouverait sûrement mieux à faire d'elle que lui couper la gorge. Cela dit, Egeanin n'était pas à Tanchico pour recruter de jolies servantes et les envoyer au pays.

— Cette fois, je n'ai pas fait d'erreur, maîtresse Elidar, affirma Gelb avec un grand sourire qui dévoila ses dents. Et je n'en ferai pas. Mais il me faut un peu d'or. Pour être sûr – en m'approchant assez. Quatre ou cinq couronnes ?

— Je vous paie au résultat, répondit Egeanin. Après vos bévues, réjouissez-vous que je vous fasse encore cette grâce.

Gelb se passa la langue sur les lèvres – un signe de nervosité, à ce moment précis.

— Vous avez dit... Au début, vous m'avez confié avoir quelques pièces en réserve pour ceux qui seraient capables de faire un travail très... spécial.

Un muscle se contracta sur la joue du petit homme. Il regarda autour de lui comme si un espion avait pu sans se faire repérer coller son oreille aux trois murs ajourés de l'alcôve privée, puis il baissa le ton et croassa :

— Semer le trouble, c'était bien ça ? Un des valets du seigneur Brys répand une rumeur au sujet de l'Assemblée et du choix de la nouvelle Panarch. Moi, je pense que ce n'est pas une rumeur, mais la vérité. Le type était soûl. Quand il a pris conscience de ce qu'il venait de dire, il a failli se vomir dessus. Même s'il mentait, un bruit comme celui-là pourrait mettre Tanchico à feu et à sang.

— Croyez-vous vraiment qu'il soit nécessaire de payer pour que tout aille mal dans cette ville ?

En fait, Tanchico était comme une poire trop mûre prête à tomber de son arbre au premier coup de vent. Le pays tout entier pourrissait sur pied. Egeanin fut cependant tentée de payer pour entendre la « rumeur » de Gelb. Son travail consistait à acheter tous les biens et toutes les informations dignes d'intérêt – et à l'occasion, d'en vendre à son tour. Mais traiter avec ce minable la répugnait. Et ses propres doutes la terrorisaient.

— Ce sera tout, maître Gelb. Si vous trouvez une autre femme, vous savez comment prendre contact avec moi.

Egeanin tapota le sac de jute.

Au lieu de se lever, Gelb dévisagea son interlocutrice comme s'il tentait de voir ce qui se cachait sous son masque.

— D'où venez-vous, maîtresse Elidar ? Votre accent étrange, doux et traînant – ne vous vexez pas, ce n'est pas une critique – ne me permet pas de situer vos origines.

— Ce sera tout, Gelb !

Était-ce le ton employé par Egeanin – celui qu'elle prenait à l'époque où elle commandait des marins – ou la dureté de son regard que le masque ne parvenait pas à cacher ? Quoi qu'il en soit, Gelb se leva d'un bond, recula en s'inclinant bien bas, marmonna des excuses et sortit de l'alcôve à la vitesse du vent.

Egeanin resta où elle était, histoire de laisser au sale type le temps de quitter *Le Jardin*. Quelqu'un le suivrait discrètement afin de vérifier qu'il ne se cachait pas dans la rue pour attendre sa

cliente et la filer. Tous ces faux-semblants et ces jeux d'ombre dégoûtaient la jeune femme. Elle aurait presque souhaité que quelque chose détruise son déguisement et lui fournisse l'occasion de livrer un combat loyal à visage découvert.

Un bateau était en train d'entrer dans le port, en contrebas. Un quatre-mâts du Peuple de la Mer, reconnaissable entre tous à cause de sa foisonnante voilure. Par le passé, Egeanin avait eu l'occasion de visiter un quatre-mâts arraisonné. Mais que n'aurait-elle pas donné pour en commander un en ayant sous ses ordres un équipage d'Atha'an Miere – probablement les seuls marins au monde capables de tirer le meilleur d'un tel navire. Ces gens refusant obstinément de prêter serment, elle aurait dû se résoudre à acheter un équipage. Acheter un équipage ! Les montagnes d'or que lui apportaient régulièrement les bateaux-courriers commençaient à lui monter sérieusement à la tête. Quand on pouvait jeter l'argent par les fenêtres, on perdait vite contact avec la réalité.

Saisissant le sac de toile, Egeanin fit mine de se lever, mais elle se rassit à la hâte lorsqu'elle aperçut l'homme qui sortait d'une autre alcôve. De longs cheveux noirs tombant jusqu'à ses larges épaules, une barbe mais pas de moustache... Bayle Domon était reconnaissable de loin. Bien entendu, il n'était pas masqué. Servant de capitaine à une bonne dizaine de caboteurs qui entraient et sortaient sans cesse du port, il se fichait qu'on sache ou non ce qu'il faisait.

En parlant de masque... Vraiment, Egeanin n'avait plus les idées en place. Avec son loup, il ne risquait pas de la reconnaître. Pourtant, elle attendit qu'il soit parti pour quitter l'alcôve. S'il devenait dangereux, il faudrait s'occuper de cet homme, un de ces jours.

Selindrin accepta avec un beau sourire l'argent que lui remit sa cliente et la remercia profusément de sa fidélité, dont elle espérait bénéficier encore longtemps. Ses cheveux sombres coiffés en une multitude de courtes tresses, la patronne du *Jardin* portait une robe de soie blanche éclatante et presque assez fine pour être celle d'une serveuse. Elle arborait aussi un de ces voiles transparents qui donnaient chaque fois envie à Egeanin de lui demander, comme à toutes ses compatriotes, quelles danses elle exécutait le mieux. Au pays, les danseuses de shea portaient des voiles similaires – et pratiquement rien d'autre.

Alors qu'elle se dirigeait vers la sortie, Egeanin songea cependant que Selindrin devait être une femme de tête malgré son apparence. Sinon, comment aurait-elle pu survivre dans la jungle de Tanchico, surtout en s'attirant les grâces de toutes les factions qui s'y affrontaient ?

Une horde de tueurs sans pitié, pour tout dire...

Une excellente définition, fort opportunément, de l'homme en cape blanche qui croisa la jeune femme sans la voir et rejoignit Selindrin. Les tempes grisonnantes mais le visage et le regard durs comme l'acier, Jaichim Carridin portait l'image d'un soleil sur la poitrine. En plus, il arborait quatre nœuds d'or sur un bâton de berger écarlate. Un Confesseur de la Main de la Lumière, et un officier très haut placé dans la hiérarchie des Capes Blanches.

L'existence même des Fils de la Lumière indignait Egeanin. Comment une organisation militaire pouvait-elle n'avoir aucun compte à rendre à quiconque ? À Tanchico, où l'autorité brillait cruellement par son absence, Carridin et ses quelques centaines de soldats jouissaient d'un pouvoir absolu. La garde municipale avait depuis longtemps renoncé à patrouiller dans les rues, et les militaires encore fidèles au roi étaient occupés à tenir les forteresses qui entouraient la ville.

Du coin de l'œil, Egeanin remarqua que Selindrin n'avait pas tiqué en voyant l'épée qui battait le flanc de Carridin. Une autre preuve de sa puissance...

Dès qu'elle fut dans la rue, les porteurs de la jeune femme accoururent avec sa chaise et ses

gardes du corps l'entourèrent d'une véritable haie de lances. Une drôle d'équipe, ceux-là... Mal assortis et harnachés un peu n'importe comment, ils ressemblaient à une bande de déserteurs ou de mercenaires sans contrat. Mais ils avaient conscience que leurs revenus dépendaient de la sécurité de leur patronne, et c'était amplement suffisant.

Dans une cité où toute personne fortunée aurait été folle de sortir sans protection, même les porteurs étaient munis au minimum d'un couteau et d'un gourdin. Ne voulant pas attirer l'attention sur elle, Egeanin avait engagé une légion de protecteurs.

Les gardes n'eurent aucun mal à forcer la foule à s'écarter sur le chemin de la chaise à porteurs. Même dans les rues étroites, les gens se tenaient le plus loin possible des nobles et de leurs hommes de main.

Les chevaux étant devenus un luxe extravagant, on ne voyait presque plus de carrosses. Un indice de plus sur la décadence de la ville...

Les passants anormalement agités ressemblaient aux survivants d'un naufrage. Les traits tirés, les vêtements élimés, ces gens semblaient vouloir lutter contre le destin, alors qu'il avait déjà eu raison d'eux. Des imbéciles perdant leur temps à espérer alors qu'il n'y avait plus d'espoir...

Dans le lot, certains avaient cependant baissé les bras. Recroquevillés sous un porche avec femme et enfants, ceux-là ressemblaient à des cadavres ambulants. De temps en temps, parce que la vie s'accrochait encore obstinément à eux, ils trouvaient la force de se lever pour mendier une piécette ou au minimum un croûton de pain.

Contrainte de se fier à la vigilance de ses gardes en ce qui concernait d'éventuels dangers, Egeanin gardait les yeux braqués devant elle. Croiser le regard d'un mendigot suffisait à en attirer vingt autres, qui venaient tendre la main autour de la chaise à porteurs. Et si on commettait l'erreur d'envoyer ne serait-ce qu'une pièce, des centaines de traîne-misère accouraient en un clin d'œil.

Comme si elle appartenait au Sang, Egeanin utilisait déjà une partie de « son » argent pour alimenter une soupe populaire. Si on découvrait cette transgression, en termes de hiérarchie sociale, les conséquences seraient dévastatrices. Autant s'affubler d'une robe brodée et se raser le crâne !

Après la chute de Tanchico, tous ces problèmes pourraient être réglés. Correctement nourris, tous les gens seraient à leur place, comme il convenait. Alors, Egeanin pourrait jeter ses robes aux orties, oublier toutes les choses qu'elle n'aimait pas et qui la désorientaient, et retourner sur son bateau. Le Tarabon et peut-être même l'Arad Doman étaient prêts à tomber en poussière sous la moindre pression des doigts, comme de la soie calcinée.

Qu'attendait donc la haute dame Suroth ? Oui, qu'est-ce qui la retenait d'agir ?

Sa cape reposant sur les accoudoirs, Jaichim Carridin s'adossa à son fauteuil pour mieux étudier les nobles du Tarabon assis dans les autres fauteuils de l'alcôve privée. Très raides dans leur veste brodée de fil d'or, le haut du visage dissimulé par un masque imitant une gueule de lion ou de léopard – et parfois un bec de faucon –, ces seigneurs ne faisaient rien pour cacher leur inquiétude. Affichant un calme souverain, Jaichim avait pourtant bien plus de raisons qu'eux d'être torturé par l'angoisse. Deux mois plus tôt, ne lui avait-on pas appris qu'un de ses cousins avait été retrouvé mort dans sa chambre – écorché vif, pour être exact ? Un mois avant, sa plus jeune sœur, Dealda, avait été enlevée par un Myrddraal en plein milieu de la cérémonie de son mariage. Frappé d'incrédulité, l'intendant de la famille écrivait des lettres décrivant les nouveaux malheurs qui s'abattaient sur la maison Carridin.

Deux mois... Avec un peu de chance, Dealda était morte depuis longtemps. Quand elles tombaient entre les mains d'un Blafard, les femmes sombraient vite dans la folie, d'après ce qu'on disait.

Deux longs mois... À la place de Jaichim, n'importe qui aurait versé des larmes de sang.

Si tous les hommes tenaient un gobelet de vin, il n'y avait pas de serveur dans l'alcôve. Après avoir rempli les gobelets, Selindrin s'était retirée en garantissant à ses hôtes qu'ils ne seraient pas dérangés. De fait, il n'y avait personne d'autre qu'eux au dernier étage du *Jardin des Brises d'Argent*. Deux hommes venus avec les nobles – des membres de la garde du roi, aurait parié Jaichim – avaient pris position au pied de l'escalier pour dissuader les éventuels trublions.

Alors qu'aucun des nobles n'y avait touché, Carridin but une gorgée de son vin.

— Ainsi, dit-il d'un ton détaché, le roi Andric voudrait que les Fils de la Lumière l'aident à rétablir l'ordre en ville. Mais il est rare que nous nous impliquions dans les affaires internes d'une nation.

Ouvrtement, en tout cas...

— Je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu une telle requête... Et j'ignore ce qu'en dira le seigneur général.

En chef avisé, Pedron Niall ordonnerait de faire ce qui s'imposerait en s'assurant que le roi et ses seigneurs n'oublient pas qu'ils avaient une dette envers les Fils de la Lumière... et s'en acquittent jusqu'à l'avoir entièrement remboursée.

— Vous n'avez pas le temps de demander des instructions à Amador, dit un seigneur au masque de léopard.

Aucun des participants n'avait donné son nom, une information dont Carridin n'avait plus besoin depuis longtemps.

— Ce que nous demandons est vital ! s'écria un autre seigneur, son masque de faucon, au-dessus d'une épaisse moustache, lui donnant l'allure d'une bizarre chouette. Nous vous avons adressé cette requête, veuillez le comprendre, parce qu'il y a urgence. Le temps des divisions est révolu, et nous sommes en quête d'unité. Même au cœur de Tanchico, de nombreuses factions cherchent à semer la discorde. Les éliminer est indispensable si nous voulons que la paix règne de nouveau sur le pays.

— La mort de la Panarch a encore compliqué les choses, ajouta l'homme au masque de léopard.

— Avez-vous démasqué son meurtrier ? demanda Carridin, un sourcil froncé.

Selon lui, le coup venait d'Andric, car il pensait la Panarch compromise avec un des insurgés qui entendaient le renverser. Le souverain avait peut-être raison, mais après avoir convoqué l'Assemblée des Seigneurs – enfin, ce qu'il en restait, car beaucoup d'entre eux avaient rejoint l'une ou l'autre faction dissidente –, il avait découvert que faire ratifier son choix ne serait pas un jeu d'enfant. Même si dame Amathera n'avait pas partagé sa couche, l'élection du roi et de la Panarch était le seul véritable pouvoir de l'Assemblée, qui ne paraissait pas décidée à y renoncer. Les difficultés relatives à la nomination de dame Amathera étaient censées rester secrètes. Des nouvelles pareilles risquaient de déclencher une série d'émeutes, et l'Assemblée elle-même en avait conscience.

— Le meurtrier ? répéta l'homme-chouette. Un des fanatiques loyaux au Dragon, sans nul doute. Aucun sujet du Tarabon n'aurait fait du mal à la Panarch, n'est-ce pas ?

On aurait presque pu penser que le seigneur croyait ce qu'il disait...

— Cela va de soi, assura Carridin avant de reprendre une gorgée de vin. Lors de l'intronisation de dame Amathera, si je dois garantir la sécurité du palais de la Panarch, il faut que le roi en

personne me le demande. Sinon, on croira que les Fils de la Lumière ont voulu prendre le pouvoir au Tarabon. Comme vous le savez, nous entendons simplement mettre un terme aux divisions et rétablir la paix au nom de la Lumière.

Un autre « léopard », plus vieux, comme en attestaient ses cheveux blond foncé grisonnants, intervint d'un ton glacial :

— J'ai entendu dire que Pedron Niall aspire à l'unité face aux fanatiques du Dragon. Une unité placée sous son commandement, si j'ai bien compris ?

— Le seigneur général n'est pas en quête de domination, répondit Carridin, tout aussi glacial. Les Fils servent la Lumière, comme doivent le faire tous les hommes de bonne volonté.

— Il n'est pas question que le Tarabon tombe sous la coupe d'Amador ! s'écria le premier léopard. Pas question !

Cette profession de foi fut approuvée par quasiment tous les nobles.

— Bien entendu, répliqua Carridin comme si une telle idée ne lui avait jamais traversé l'esprit. Si vous voulez mon aide, je vous l'accorderai, sous les conditions que vous connaissez. Sinon, les Fils ne sont jamais désœuvrés. Servir la Lumière est une tâche sans fin, car les Ténèbres sont partout.

— Vous aurez des garanties signées par le roi et authentifiées par son sceau, dit un homme au masque de lion, parlant pour la première fois.

C'était Andricen personne, bien sûr, même si Carridin n'était pas supposé le savoir. S'il ne voulait pas que les rumeurs se déchaînent, le roi ne pouvait pas rencontrer officiellement un Confesseur de la Main de la Lumière. Dans le même ordre d'idées, se rendre dans une cave à vin, même *Le Jardin*, ne lui aurait pas attiré que des louanges.

— Une fois en possession de ces documents, dit Carridin, je sécuriserai le palais de la Panarch et mes Fils élimineront toutes les factions qui prétendent empêcher l'investiture. Au nom de la Lumière, je jure d'accomplir cette mission.

Tous les nobles se détendirent. Comme pour fêter ça, ils finirent leur vin, Andric ne faisant pas exception à la règle.

Aux yeux du peuple, les inévitables tueries seraient le fait des Capes Blanches, pas du roi et de son armée. Une fois Amathera investie, la Couronne et le Sceptre de l'Arbre entre ses mains, d'autres membres de l'Assemblée se joindraient sans doute aux rebelles, mais les autres, refusant de mettre le Tarabon à feu et à sang, ne pourraient jamais reconnaître qu'ils n'avaient pas élu la Panarch. Quant aux histoires que raconteraient les dissidents... Eh bien, les factieux étaient friands de calomnies, n'est-ce pas ?

Au bout du compte, le roi et la Panarch du Tarabon seraient attachés à des ficelles que Carridin confierait à Pedron Niall, afin qu'il en joue selon son bon vouloir.

Un trophée beaucoup moins précieux qu'il aurait pu l'être à l'époque où le roi ne contrôlait pas seulement quelques centaines de lieues carrées autour de Tanchico, mais les choses pouvaient changer. Avec l'aide d'une légion ou deux de Fils de la Lumière – les cinq cents hommes de Carridin ne suffiraient pas, c'était évident –, les partisans du Dragon seraient tôt ou tard écrasés. Il suffirait alors de vaincre les multiples rebelles et de mettre un terme victorieux au conflit avec l'Arad Doman. Si les deux nations se souvenaient encore qu'elles étaient en guerre. Car l'Arad Doman, selon ce qu'avait entendu dire Carridin, était en plus piteux état encore que son adversaire.

En réalité, Carridin se fichait que le Tarabon tombe ou ne tombe pas sous la coupe des Fils de la Lumière. *Idem* pour Tanchico. Il devait agir, bien entendu, exécutant le travail qu'il faisait depuis

toujours, mais il était difficile de s'y intéresser quand on pensait sans cesse au moment où on se ferait égorger.

Finirait-il par implorer qu'on lui tranche la gorge ? Deux interminables mois depuis le dernier rapport...

Ne désirant pas boire avec les nobles, Carridin se retira après les avoir très sommairement salués. Même s'ils se vexaient, ils avaient bien trop besoin de lui pour le montrer.

Selindrin ayant vu qu'il partait, un garçon d'écurie attendait Carridin dans la rue avec son cheval. Lançant une pièce au gamin, le Confesseur enfourcha son hongre noir et le talonna. Les loqueteux qui battaient le pavé s'écartèrent à la hâte – une très bonne idée, car le cavalier n'aurait sûrement pas remarqué qu'il en piétinait un ou deux. De toute façon, ça n'aurait pas été une grande perte. Dans une ville grouillant de mendiants, Carridin avait en permanence dans les narines la puanteur de la sueur et de la crasse. Tôt ou tard, Tamrin devrait expulser de Tanchico cette vermine, laissant le soin aux rebelles qui tenaient le reste du pays d'en faire ce qu'ils voudraient.

Carridin s'inquiétait justement pour le reste du pays, mais pas particulièrement à cause des rebelles. S'en débarrasser n'était pas si difficile que ça, dès qu'on faisait circuler la rumeur qu'un tel ou un tel était un Suppôt des Ténèbres. Après un peu de temps passé avec les Confesseurs de la Main de la Lumière, les suspects seraient prêts à avouer qu'ils adoraient le Ténébreux et qu'ils mangeaient des enfants – tout ce qu'on leur demanderait de dire, en somme. Après ces aveux, le destin des rebelles serait scellé. Les derniers conspirateurs se retrouveraient seuls, et la débandade ne tarderait pas.

En revanche, les fidèles du Dragon – des hommes et des femmes qui avaient juré allégeance au Dragon Réincarné – ne se laisseraient pas démonter par la simple accusation d'être des Suppôts. Parce qu'ils étaient loyaux à un homme capable de canaliser le Pouvoir, la majorité des gens les tenait déjà pour des alliés du Ténébreux...

Le vrai problème, c'était l'homme qu'ils avaient choisi de servir alors qu'ils ignoraient jusqu'à son nom. Rand al'Thor ! Où était-il, celui-là ? Une centaine de bandes liées à sa cause écumaient le pays, deux d'entre elles au moins étant assez importantes pour mériter le nom d'armée, et elles menaient la vie dure aux vestiges des forces du roi Andric. Ces groupes combattaient les rebelles, au moins aussi occupés à s'entre-tuer qu'à repousser les assauts des soldats réguliers et des fanatiques du Dragon.

Une information manquait encore à Carridin. Laquelle de ces bandes comptait donc le Dragon dans ses rangs ? S'il était dans le coin... En Arad Doman ou dans la plaine d'Almoth, la situation était la même qu'au Tarabon, et al'Thor avait pu décider d'en tirer parti. S'il en allait ainsi, Jaichim Carridin pouvait se considérer comme un mort en sursis.

Arrivant devant le palais de la péninsule Verana, où il avait installé le quartier général des Capes Blanches, il sauta à terre, lança la bride de son cheval à un des gardes et s'éloigna sans même daigner rendre leur salut à ses hommes. Le propriétaire du superbe complexe de dômes clairs, de minarets brillants et de jardins ombragés avait eu l'indélicatesse de réclamer pour lui le Trône de la Lumière. Du coup, personne n'avait eu d'objection contre son expropriation. Sa tête continuant à décorer une pique, sur l'escalier des Traîtres de la péninsule Maseta, le conspirateur malhabile n'était plus en mesure de se plaindre.

Avançant dans le palais, Carridin, pour une fois, n'accorda aucune attention aux magnifiques tapis du Tarabon, aux meubles ornés d'or et d'ivoire et aux cours intérieures où le gazouillis des fontaines

rafraîchissait les âmes et les cœurs les plus sombres. Pareillement, les larges couloirs et leurs lampes dorées ne l'intéressèrent pas plus que les plafonds aux moulures dorées à l'or fin. En beauté sinon en taille, ce complexe n'avait rien à envier aux plus somptueux palais d'Amadicia. Mais pour l'heure, Carridin pensait surtout à la bouteille d'eau-de-vie qui l'attendait dans la pièce qu'il avait annexée pour en faire son bureau.

Entrant dans son fief, les yeux rivés sur le cabinet à liqueurs où il trouverait sa précieuse gnôle, Carridin attendit d'avoir traversé la moitié de la salle – en foulant un extraordinaire tapis aux motifs bleus, écarlates et or – avant de s'aviser qu'il n'était pas seul. Devant une haute et étroite fenêtre, une femme aux cheveux blonds tressés contemplait un des bucoliques jardins ombragés. Sous son voile qui ne dissimulait rien, les grands yeux marron de l'inconnue et sa bouche charnue attireraient immédiatement l'attention. Jeune et jolie, elle n'était pas une servante, à en juger par sa tenue.

— Qui êtes-vous ? demanda Carridin, agacé. Et comment êtes-vous entrée ? Si vous ne partez pas sur-le-champ, je vous ferai jeter dehors.

— Des menaces, Bors ? Tu devrais te montrer plus courtois avec tes invitées.

Bors ? Ce seul nom fit à Carridin l'effet d'une gifle. Réagissant d'instinct, il dégaina son épée et visa la gorge de l'impudente.

Quelque chose l'englua dans ce qui semblait être de la guimauve puis le força à s'agenouiller et le pétrifia de la naissance du cou au bout des doigts de pied. Un étau se resserra autour de son poignet droit dont les os grincèrent sinistrement. Ouvrant les doigts, Carridin laissa tomber son arme. Le Pouvoir... Cette femme utilisait sur lui le Pouvoir de l'Unique. Une maudite sorcière de Tar Valon. Et qui connaissait ce nom ô combien secret...

— Te souviens-tu, dit la femme en approchant, d'une grande réunion où Ba'alzamon en personne nous a montré les visages de Matrim Cauthon, Perrin Aybara et Rand al'Thor ?

La femme avait plus craché que prononcé ces trois noms – et le dernier plus encore que les deux autres.

— Tu vois, je sais très bien qui tu es. Tu as juré de servir le Grand Seigneur des Ténèbres, Bors. L'inconnue éclata de rire – un son qui évoquait un peu celui d'un glas.

Le front ruisselant de sueur, Carridin comprit qu'il n'avait pas affaire à une *banale* sorcière de Tar Valon. L'Ajah Noir ! Cette femme appartenait à l'Ajah Noir. Ainsi, la mort ne viendrait pas des mains d'un Myrddraal ? Et elle allait arriver si vite, alors qu'il ne s'était pas encore résigné à la défaite ?

— J'ai essayé de le tuer... Rand al'Thor, je veux dire. Oui, j'ai tout fait pour ça ! Mais je ne parviens pas à le trouver. Tant que je n'aurai pas réussi, les membres de ma famille mourront les uns après les autres, c'est ce qu'on m'a dit. En promettant que je serais le dernier ! J'ai encore des cousins, des neveux et des nièces ! Et une autre sœur. Il faut me donner plus de temps.

Ses yeux perçants rivés sur Carridin, la femme sourit en l'écoutant expliquer en détail où on pouvait trouver Vanora, où était située sa chambre et quelles étaient ses habitudes – en particulier son goût pour les cavalcades solitaires en forêt, non loin de Carmera.

S'il criait, songea Carridin, est-ce que ça ferait venir des gardes ? Et dans ce cas, pourraient-ils tuer la femme ?

Il voulut hurler, mais la guimauve invisible s'infiltra dans sa bouche, forçant ses mâchoires à s'écarter tellement qu'il les entendit craquer sinistrement. Les narines dilatées, Carridin parvenait encore à respirer, mais plus un son ne sortait de sa bouche à part des gémissements qui lui

rappelaient ceux d'une femme tombée entre les mains de ses Confesseurs. Pourtant, il voulait crier...

— Tu es très amusant, dit l'inconnue blonde. Jaichim... Un joli nom pour un chien, non ? Voudrais-tu être mon chien, Jaichim ? Si tu es obéissant, je te permettrai peut-être d'assister à la mort de Rand al'Thor, un de ces jours...

Carridin eut besoin d'un moment pour comprendre ce que venait de dire la femme. S'il était censé voir mourir al'Thor, ça signifiait que... Eh bien, cette femme n'allait pas le tuer, ni l'écorcher vif ni lui faire subir les horreurs qu'il avait si souvent imaginées, finissant par trouver la mort pas si terrible que ça, en fin de compte. Des larmes coulant sur ses joues, Carridin sentit qu'il sanglotait – dans la mesure où son cocon de guimauve le lui permettait.

Le piège invisible s'ouvrant, il tomba à genoux, incapable d'arrêter de pleurer.

Se penchant vers lui, la femme lui prit les cheveux à pleine main et le força à relever la tête.

— Maintenant, tu vas m'écouter, d'accord ? La mort de Rand al'Thor n'est pas pour aujourd'hui, et pour y assister, tu devras être un bon toutou. Tu vas transférer tes Capes Blanches dans le palais de la Panarch, pas vrai ?

— Comment le savez-vous ?

La femme secoua la tête.

— Un bon toutou ne pose pas de questions à sa maîtresse. Je lance le bâton, et toi, tu le rapportes. Et si je t'ordonne de tuer, tu obéis. Compris ? Prendre le palais sera-t-il difficile ? Les mille hommes de la Légion occupent les lieux. Ils sont partout, dormant dans les couloirs, les salles d'exposition et les jardins intérieurs. Tu n'as pas tant de soldats que ça...

— Ces hommes... (Carridin dut s'interrompre pour déglutir.) Ces hommes ne s'opposeront pas à nous. Ils croiront qu'Amathera a été choisie par l'Assemblée. C'est ainsi en principe que...

— Ne m'ennuie pas avec des détails, Jaichim ! Je me fiche que tu massacres tous les membres de cette Assemblée, si tu tiens le palais. Quand passeras-tu à l'action ?

— Andric aura besoin de trois ou quatre jours pour finaliser ses garanties.

— Trois ou quatre jours... Pourquoi pas ? Un retard plus important que prévu ne sera pas préjudiciable.

Alors que Carridin se demandait de quel retard parlait la femme, elle lui porta en quelque sorte le coup de grâce – mais pas au sens littéral du terme, par bonheur.

— Quand tu contrôleras le palais, tu te débrouilleras pour en expulser la Légion.

— C'est impossible ! s'écria Carridin.

La femme lui tira la tête en arrière si fort qu'il se demanda qui céderait en premier : sa nuque ou son cuir chevelu. Puis un millier d'aiguilles invisibles se plantèrent sur son visage, sa poitrine, son dos et ses membres. Des pointes invisibles, peut-être, mais bel et bien réelles, il n'en doutait pas un instant.

— Impossible, Jaichim ? Voilà bien un mot qui ne fait pas partie de mon vocabulaire.

Les aiguilles s'enfoncèrent plus profondément. Malgré la douleur, Carridin ne revint pas sur sa position. Ce que voulait cette femme était impossible !

— Quand Amathera aura été investie, elle dirigera la Légion. Si je tente d'annexer le palais, elle lancera ses hommes contre moi et Andric la soutiendra. Face à la Légion et aux soldats que le roi pourra retirer de la défense des forteresses périphériques, je n'aurai pas une chance.

L'inconnue dévisagea Carridin si longuement qu'il recommença à suer comme un porc. Parfaitement immobile, il n'osait même pas cligner des yeux, car un millier de petits coups de

poignard l'auraient immédiatement puni.

— Nous nous occuperons de la Panarch, dit la femme.

Les aiguilles se volatilisèrent et elle se redressa.

Carridin se releva aussi et tenta de conserver son équilibre. Avec un peu de chance, une négociation serait possible, parce que l'inconnue semblait revenue à de meilleurs sentiments. Même si ses genoux tremblaient, le Confesseur parvint à parler d'un ton assuré :

— Même si vous pouviez influencer Amathera...

— Jaichim, un bon chien obéit à sa maîtresse, il ne converse pas avec elle. Si tu ne te comportes pas bien, tu finiras par m'implorer de te livrer à un Myrddraal afin qu'il t'achève. Tu comprends ce que je te dis ?

— Je comprends..., souffla Carridin.

La femme continuant à le regarder, il devina ce qu'elle voulait.

— Je vous obéirai, *maîtresse*.

L'inconnue eut un petit sourire qui humilia encore un peu plus Carridin. Lui tournant le dos comme s'il était un chien – incapable de mordre, par-dessus le marché –, elle se dirigea vers la porte.

— Maîtresse, quel est votre nom ?

Cette fois, le sourire fut moqueur mais presque doux.

— Tu as raison, un chien doit connaître le nom de sa maîtresse. Je m'appelle Liandrin. Mais ce nom ne doit jamais sortir des lèvres d'un chien. Si ça arrivait, je serais très mécontente de toi.

Quand la porte se fut refermée sur Liandrin, Carridin tituba jusqu'à un fauteuil à haut dossier et incrustations d'ivoire et se laissa tomber dedans.

L'eau-de-vie ne l'intéressait plus. De toute façon, il l'aurait vomie instantanément, tant il avait l'estomac retourné. Pourquoi Liandrin s'intéressait-elle au palais de la Panarch ? Une question dangereuse, quand on était dans sa situation ? Probablement. Mais bien qu'ils aient servi le même maître, Carridin n'éprouvait que du mépris pour une sorcière de Tar Valon.

Cette femme en savait moins long qu'elle le croyait. Avec les garanties du roi en main, il pourrait empêcher Tamrin et l'armée de lui sauter à la gorge, et ce en les menaçant de révélations gênantes. *Idem* avec Amathera. Cela dit, ses ennemis auraient toujours la solution d'en appeler au peuple. S'il pensait Carridin en quête de pouvoir personnel, le seigneur général était bien capable de le sermonner puis de lui retirer son commandement.

Se prenant la tête à deux mains, Carridin imagina Niall en train de signer sa sentence de mort. Si ça arrivait, ses propres hommes l'arrêteraient et lui passeraient la tête dans le nœud coulant.

La mort de la sorcière, voilà qui serait des plus providentiels ! Et encore... N'avait-elle pas promis de défendre Carridin contre les Myrddraals ?

Le Confesseur crut qu'il allait recommencer à pleurer. Sans même être là, Liandrin l'avait piégé et il ne pouvait rien faire pour s'en sortir. Des fers aux pieds, une corde autour du cou, il avait tout perdu.

Il devait y avoir une solution. Hélas, toutes celles qu'il imaginait semblaient être des remèdes pires que le mal...

Évitant sans peine les serviteurs et les Capes Blanches, Liandrin remonta les couloirs tel un fantôme. Lorsqu'elle franchit une petite porte dérobée pour déboucher dans une allée étroite, derrière

le palais, le garde de faction, un grand type à peine sorti de l'adolescence, la regarda avec un mélange de soulagement et de gêne. Avec Carridin, elle n'avait pas dû recourir à son petit truc – qui nécessitait une quantité minime de Pouvoir – consistant à imposer sa volonté à quelqu'un. Le garde, en revanche, avait vite cru dur comme fer qu'elle avait le droit d'entrer et de sortir par cette porte.

Souriante, Liandrin fit signe au jeune crétin de se pencher vers elle. Rayonnant comme s'il espérait qu'elle l'embrasse, il se pétrifia quand la dague de la jeune femme s'enfonça dans son œil.

Liandrin s'écarta afin qu'il ne s'écroule pas sur elle. Désormais, il ne risquait plus de la trahir, même accidentellement. Et elle n'avait même pas une goutte de sang sur la main... Parfois, elle enviait l'habileté de Chesmal à tuer avec le Pouvoir – ou même les dons moins impressionnants de Rianna. Bizarrement, la possibilité de forcer un cœur à s'arrêter ou de faire bouillir le sang dans les veines d'une victime était très intimement liée à l'art de la guérison. Et Liandrin n'y excellait pas, c'était le moins qu'on pouvait dire. Cela posé, pour ce que ça l'intéressait...

Sa chaise à porteurs rouge – une peinture laquée – ornée d'ivoire l'attendait au bout de l'allée avec ses gardes du corps, une dizaine de colosses aussi avenants que des loups affamés. Une fois dans la rue, ces professionnels se frayèrent sans peine un chemin dans la foule – un jeu d'enfant, quand on n'hésitait pas à utiliser sa hampe de lance pour écarter les importuns. Tous dévoués au Grand Seigneur des Ténèbres, ces hommes ne savaient pas exactement qui ils servaient. En revanche, ils avaient entendu parler d'autres gardes du corps mystérieusement disparus parce qu'ils n'avaient pas su satisfaire leur maîtresse.

La maison à un étage que Liandrin et ses complices avaient choisie se dressait sur une butte à la base de la péninsule Verana. Assez rudimentaire avec son toit plat et ses murs de plâtre blanc, cette demeure appartenait à un marchand qui avait lui aussi juré fidélité au Grand Seigneur. Liandrin aurait préféré un palais, par exemple celui du roi, sur la péninsule Maseta. Ayant grandi en regardant avec envie les résidences des seigneurs, elle ne voyait aucune raison de ne pas viser tout de suite au plus haut. Cela dit, en dépit de ses préférences, il semblait logique de privilégier pour l'instant la discrétion. Les crétins de Tar Valon ne pouvaient pas se douter que leurs ennemies étaient au Tarabon, mais la Tour Blanche abandonnait rarement une piste et les espionnes de Siuan Sanche fourraient leur sale nez partout.

Le portail donnait sur une courette où Liandrin laissa ses porteurs et ses gardes du corps. Puis elle entra dans la maison.

Les servantes du marchand – toutes dévouées au Grand Seigneur, avait-il affirmé – n'étaient pas assez nombreuses pour satisfaire les besoins de onze femmes qui mettaient rarement le nez dehors. L'une de ces domestiques, une beauté rustique brune nommée Gyldin, était occupée à balayer le sol carrelé de rouge et de blanc de l'entrée.

— Où sont les autres ? lui demanda Liandrin.

— Dans le premier salon, répondit Gyldin en désignant la porte à double arche, sur la droite – comme si Liandrin avait pu ignorer où était le premier salon.

La sœur noire fit la grimace. La servante ne s'était pas inclinée et elle n'utilisait aucun titre pour s'adresser à ses « patronnes ». Bien entendu, elle ignorait qui étaient Liandrin et ses compagnes, mais elle devait savoir que Liandrin, au moins, était assez haut placée et assez puissante pour forcer un marchand à lui céder sa demeure et à déménager avec sa famille dans quelque infect taudis.

— Tu es censée nettoyer, non ? Pas bayer aux corneilles. Alors, nettoie, ma fille ! Il y a de la poussière partout. Si j'en trouve encore un seul grain ce soir, je te ferai donner le bâton, c'est

compris, grosse vache ?

Liandrin serra un peu trop tard les dents. Après tant d'années passées à imiter les manières des nobles et des notables, elle parvenait parfois à oublier que son père était un vulgaire marchand des quatre saisons. Mais quand la colère la submergeait, les tics de langage des misérables revenaient lui salir la langue. Trop de tension et d'attente, sans doute...

— Au travail ! cria-t-elle avant d'entrer dans le premier salon.

Après avoir refermé la porte dans son dos, Liandrin constata que certaines de ses compagnes n'étaient pas présentes, et cette découverte n'améliora pas son humeur.

Assise à une table marquetée de lapis-lazuli, sous la grande tapisserie qui rehaussait un des murs blancs, Eldrith Jhondar, reconnaissable de loin à son visage rond, étudiait un manuscrit jauni en prenant de temps en temps des notes. Absorbée par sa tâche, elle essuyait régulièrement sa plume sur la manche de sa robe de laine sombre.

Installée dans un fauteuil près d'une des étroites fenêtres, Marillin Gemalphin contemplait rêveusement la fontaine qui se dressait au milieu d'une autre petite cour. Distraitement, elle caressait la tête d'un chat roux famélique en se fichant apparemment qu'il sème ses poils sur le devant de sa robe de soie verte.

Marillin et Eldrith appartenaient toutes les deux à l'Ajah Marron. Si la première découvrait un jour que la seconde était la cause des disparitions en série de ses chats errants, leur belle harmonie en prendrait un rude coup.

Deux *anciennes* sœurs marron... Parfois, Liandrin avait du mal à se souvenir que ses compagnes n'étaient plus membres d'un Ajah. Pourtant, n'avait-elle pas elle-même tourné le dos au Rouge ? Certes, mais il leur restait à toutes tellement de caractéristiques de ce qu'elles étaient avant de jurer allégeance à l'Ajah Noir.

Les deux anciennes sœurs vertes en étaient des exemples frappants. En blanc aujourd'hui, Jeaine Caide, une beauté au teint cuivré et au cou de cygne, continuait à porter les robes de soie les plus fines et les plus affriolantes qu'elle dénichait. Des tenues dont il fallait bien qu'elle se satisfasse, aimait-elle à répéter, puisqu'on ne trouvait rien, au Tarabon, qui fût susceptible d'attirer vraiment le regard d'un homme. Originaire de l'Arad Doman, Jeaine était à la hauteur de la réputation des femmes du pays, universellement connues pour leur goût des tenues provocantes.

Avec ses yeux noirs inclinés, son nez un peu massif et sa robe des plus ordinaires, Asne Zeramene pouvait paraître bien plus retenue que sa « collègue », mais Liandrin l'avait plus d'une fois entendue regretter d'avoir dû laisser *ses* Champions en arrière.

Rianna Andomeran confirmait elle aussi la théorie de Liandrin. Sous sa chevelure noire striée d'une mèche blanche au-dessus de son oreille gauche, elle affichait toujours l'assurance glaciale et délibérément arrogante d'une sœur blanche.

— C'est fait, annonça Liandrin. Jaichim Carridin investira le palais de la Panarch avec ses hommes et il en gardera le contrôle pour nous. Bien entendu, il ne sait pas encore que nous aurons des invités.

Les sœurs firent la grimace. Avoir changé d'Ajah ne modifiait en rien leurs sentiments vis-à-vis des hommes qui haïssaient viscéralement toutes les femmes capables de canaliser le Pouvoir.

— J'ai un détail intéressant... Il a cru que je venais le tuer pour le punir de n'avoir pas éliminé Rand al'Thor.

— C'est absurde, dit Asne. Nous devons entraver al'Thor et le contrôler, pas lui ôter la vie...

(Elle eut un rire de gorge.) S'il y a vraiment un moyen de le contrôler, je veux bien le lier à moi. D'après le peu que j'ai vu, c'est un très beau jeune homme.

Liandrin fit une moue dégoûtée. Elle n'avait aucun goût pour les hommes, quelle que soit leur apparence.

— C'est plutôt inquiétant..., souffla Rianna. Les ordres que nous avons reçus de la tour étaient clairs. Mais Carridin en a visiblement eu d'autres. Y aurait-il des dissensions entre les Rejetés ?

— Les Rejetés..., répéta Jeaine. (Elle croisa les bras, la soie de sa robe soulignant ainsi davantage la ligne de sa poitrine.) On nous a assuré que nous dirigerions le monde après le retour du Grand Seigneur. Mais que valent ces promesses si nous nous retrouvons au milieu d'un conflit entre Rejetés ? Quelqu'un pense que nous avons une chance contre eux ?

— Les torrents de Feu, répondit Asne en défiant ses compagnes du regard. Cette arme-là peut détruire un Rejeté. Et nous avons ce qu'il faut pour en disposer.

Un des *ter'angreal* que les fugitives avaient subtilisés à la Tour Blanche – un bâton noir cannelé de trois pieds de long – avait précisément cet usage. Aucune des sœurs, y compris Liandrin, ne savait pourquoi on leur avait ordonné de le voler. C'était le cas pour la plupart des *ter'angreal*, mais il était impensable de ne pas obéir à certains ordres. Liandrin regrettait qu'elles n'aient pas pu s'approprier au moins un *angreal*...

— Si l'une d'entre nous parvient à contrôler cette force, rappela Jeaine. N'oubliez pas que notre seul et unique essai a failli me coûter la vie. Et qu'il a foré une voie d'eau dans les deux flancs du navire avant que je puisse m'arrêter... Si nous nous étions noyées avant d'atteindre Tanchico, nous n'aurions pas eu l'air très fines.

— Qu'importe les torrents de Feu ? lança Liandrin. Si nous contrôlons le Dragon Réincarné, ce sera aux Rejetés de trouver un moyen de nous vaincre.

Soudain, l'ancienne sœur rouge s'avisa d'une présence incongrue dans le salon. Dans un coin, Gyldin briquait énergiquement un fauteuil sculpté à dossier bas.

— Que fais-tu ici, ma fille ?

— Je nettoie..., répondit la femme aux cheveux bruns tressés. Comme vous me l'avez dit.

Liandrin faillit déchaîner le Pouvoir sur l'insolente domestique. Mais Gyldin ignorait sûrement qu'elle travaillait pour des Aes Sedai. Que pouvait-elle avoir entendu depuis son arrivée ? Rien de bien important, en fait.

— Va voir le cuisinier, et dis-lui de te donner le fouet. Sans ménager ses forces, surtout ! Et tu n'auras plus rien à bouffer tant qu'il restera de la poussière ici !

Voilà que ça recommençait. « À bouffer ». Cette femme la forçait à parler comme jadis, à croire qu'on ne se débarrassait jamais de la boue collée à ses semelles.

Marillin se leva, titilla le nez du chat du bout du sien puis tendit l'animal à Gyldin.

— Quand le cuisinier en aura fini avec toi, dis-lui de donner un bol de lait à ce petit chéri. Et un peu de son délicieux gigot de mouton. Coupé en petits morceaux, surtout, parce que cette pauvre bête n'a plus beaucoup de dents.

Voyant que Gyldin la regardait avec des yeux ronds, Marillin ajouta :

— Tu as besoin d'un dessin ?

— Non, merci..., marmonna l'insolente domestique.

Avait-elle fini par comprendre qu'elle n'était pas l'égale de Liandrin et des autres, mais leur humble servante ?

Lorsque Gyldin fut sortie, le chat dans les bras, Liandrin attendit un moment, puis elle ouvrit la porte sans crier gare. Le couloir était désert. Gyldin n'était apparemment pas une espionne. Pourtant, Liandrin continuait à ne pas lui faire confiance. Mais à qui se fiait-elle vraiment, si elle cherchait bien ?

— Eldrith, as-tu trouvé un nouvel indice dans ce texte ? Eldrith, je te parle !

La sœur rondelette sursauta puis regarda ses compagnes comme si elle s'avisait enfin de leur présence. En tout cas, levant pour la première fois les yeux du parchemin jauni, elle sembla sincèrement surprise de voir Liandrin.

— Pardon ? Un indice ? Non... Entrer dans la bibliothèque royale est déjà un exploit. Si j'en faisais sortir une seule page, les bibliothécaires s'en apercevraient dès la seconde suivante. Mais si je me débarrasse d'eux, je ne trouverai plus rien. Cet endroit est un vrai labyrinthe.

» J'ai trouvé ce parchemin chez un bouquiniste, près du palais royal. C'est un traité passionnant sur...

S'unissant au *saidar*, Liandrin envoya voler dans les airs les feuilles jaunies.

— Sauf si c'est un traité sur l'art de contrôler Rand al'Thor, qu'il brûle dans la fosse de la Damnation ! Qu'as-tu appris au sujet de ce que nous cherchons ?

Eldrith regarda les feuilles éparpillées sur le sol et cligna des yeux.

— Eh bien, ce que nous cherchons est dans le palais de la Panarch.

— Tu le sais depuis deux jours !

— Et il doit s'agir d'un *ter'angreal*. Pour contrôler quelqu'un qui peut canaliser, il faut recourir au Pouvoir, et puisqu'il s'agit d'une fonction bien spécifique, un *ter'angreal* est indispensable. Nous trouverons celui-là dans une salle d'exposition ou dans la collection privée de la Panarch.

— Je voudrais entendre quelque chose de nouveau, Eldrith... (Non sans effort, Liandrin prit un ton moins tranchant.) As-tu du neuf à me communiquer ?

— Hum... pour être franche, la réponse est « non ».

— Ce n'est pas grave, intervint Marillin. Dans quelques jours, dès qu'ils auront intronisé leur précieuse Panarch, nous pourrons commencer à chercher. Même s'il faut pour ça inspecter jusqu'à la dernière mèche de bougie, nous trouverons ! C'est pour bientôt, Liandrin. Nous tiendrons Rand al'Thor en laisse, et il devra apprendre à faire le beau et à rouler sur le dos !

— En laisse, oui..., fit Eldrith avec un grand sourire.

Liandrin espérait que c'était vraiment pour bientôt. Fatiguée d'attendre, elle en avait également assez de se cacher. Que le monde la connaisse ! Et que les gens s'agenouillent devant elle, comme on le lui avait promis le jour où elle avait renié ses anciens serments pour en prêter de nouveaux.

Dès qu'elle entra dans sa petite maison par la porte de la cuisine, Egeanin sentit qu'elle n'était pas seule. Elle retira pourtant son masque, le jetant sur la table avec le sac de toile, et approcha du seau d'eau posé non loin de la cheminée. Alors qu'elle se penchait pour s'emparer de la louche en cuivre, sa main droite se glissa dans la cavité aménagée dans le mur en le délestant de deux briques – juste derrière le seau, pour que ce soit invisible. Sortant de cette cachette une arbalète de poing, Egeanin se retourna. À peine longue d'un pied, l'arbalète miniature n'avait pas une très grande portée. Mais de près, la pointe empoisonnée du carreau abattait un ennemi en une fraction de seconde.

L'homme adossé au mur dans un coin de la pièce ne broncha pas, comme s'il n'avait pas vu

l'arme. Les yeux bleus et les cheveux blonds, cet inconnu d'âge moyen avait plutôt bonne allure, même s'il était un peu trop mince au goût de la jeune femme. À l'évidence, il avait vu Egeanin traverser la petite cour à travers les barreaux de fer de la fenêtre qui se trouvait non loin de lui.

— Tu as l'impression que je te menace ? demanda-t-il, moqueur.

Egeanin reconnut l'accent du pays, mais elle ne baissa pas l'arbalète.

— Qui es-tu ?

En guise de réponse, le type glissa deux doigts dans sa bourse et en sortit un petit objet plat. Egeanin lui fit signe de le poser sur la table puis de reculer.

Quand il fut de retour dans son coin, la jeune femme approcha de la table. Sans cesser de braquer l'arbalète sur sa cible – et en la surveillant du coin de l'œil – elle découvrit une petite plaque d'ivoire encadrée d'or sur laquelle étaient gravés un corbeau et une tour. Des saphirs noirs figuraient les yeux de l'oiseau.

Un corbeau, emblème de la famille impériale. La Tour des Corbeaux, elle, symbolisait la justice de cette même famille.

— En principe, ça devrait suffire, mais nous sommes loin du Seanchan, dans un pays où rien de bizarre n'est impossible. Quelle autre preuve peux-tu me donner ?

Avec un petit sourire, l'homme retira sa veste puis sa chemise. Sur chaque épaule, il s'était fait tatouer un corbeau et une tour.

La plupart des Chercheurs de Vérité arboraient ainsi la tour et le corbeau. En revanche, un voleur, même assez audacieux pour voler sa plaque à un Chercheur, n'aurait jamais osé porter de telles marques. Les corbeaux indiquaient qu'on était la propriété de la famille impériale. Une vieille histoire évoquait un seigneur et une dame, quelque trois siècles plus tôt, qui s'étaient tatoués alors qu'ils étaient ivres morts. Quand elle l'avait appris, l'Impératrice les avait fait venir à la Cour des Neuf Lunes, les condamnant à laver le sol.

Ce type était-il un de leurs descendants ? La marque du corbeau ne s'effaçait jamais...

— Toutes mes excuses, Chercheur..., dit Egeanin en posant l'arbalète sur la table. Que viens-tu faire ici ?

Inutile de demander son nom au visiteur, qui aurait sûrement pu lui en donner une dizaine...

Tandis qu'il se rhabillait sans hâte, l'homme laissa Egeanin tenir sa plaque d'ivoire. Une subtile façon de préciser les choses. Elle était une capitaine, certes, et lui une « possession » de l'Impératrice, mais son statut de Chercheur, selon la loi, aurait pu l'autoriser à la soumettre à la question sans en référer à personne. Toujours selon la loi, il aurait pu l'envoyer chercher la corde avec laquelle il entendait l'attacher pendant l'interrogatoire, et attendre légitimement qu'elle revienne avec. Fuir devant un Chercheur était un crime. Comme tout refus de coopérer avec lui.

De sa vie, Egeanin n'avait jamais envisagé de commettre un crime. Pareillement, il ne lui était jamais venu à l'esprit de trahir le Trône de Cristal. Mais si cet homme posait les mauvaises questions ou exigeait les mauvaises réponses... Eh bien, l'arbalète était toujours sur la table, et Cantorin se trouvait très loin de là...

— Je sers la haute dame Suroth et le *Corenne*, au nom de l'Impératrice, bien sûr. Ma mission est de vérifier le travail des agents implantés par la haute dame sur ce continent.

Vérifier ? Que fallait-il donc « vérifier », et pourquoi choisir un Chercheur ?

— Je n'ai jamais entendu parler de cette mission... Par les bateaux-courriers, je veux dire.

Le sourire de l'homme s'élargit et Egeanin s'empourpra. Bien entendu, il savait que les marins

n'auraient pas évoqué un Chercheur, même à mots couverts.

— Mes voyages sont bien trop risqués pour les bateaux-courriers, dit le Chercheur en finissant de fermer sa chemise. J'utilise les navires d'un contrebandier local, un certain capitaine Bayle Domon. Ses bateaux s'arrêtent dans tous les ports du Tarabon, de l'Arad Doman et de tout ce qui s'étend entre eux.

— J'ai entendu parler de lui, dit Egeanin sans tressaillir. Tout va bien ?

— Maintenant, oui... Je me réjouis que tu aies si bien compris tes ordres. Ça fait de toi une exception, car parmi les autres agents, seuls les Chercheurs sont dans ce cas. Je regrette qu'il n'y en ait pas davantage avec les *Hailene*...

Posant sa veste sur ses épaules, l'homme reprit la plaque d'ivoire à Egeanin.

— Le retour des *sul'dam* renégates a provoqué un certain embarras... Ces désertions ne doivent pas être connues de tous. Il serait préférable que ces traîtresses disparaissent.

Si elle avait eu un peu plus de temps pour réfléchir aux propos du Chercheur, Egeanin ne serait sûrement pas restée impassible. Selon ce qu'on disait, des *sul'dam* avaient été laissées en arrière après la débâcle de Falme. Il était très possible que certaines aient déserté. Délivrés par la haute dame Suroth en personne, les ordres d'Egeanin étaient de renvoyer au pays toutes celles qu'elle retrouverait, qu'elles soient consentantes ou non. S'il était impossible de les faire partir, il fallait éliminer ces femmes. Une solution extrême à éviter autant que possible.

Mais la donne semblait avoir changé.

— Je regrette que le *kaf* soit inconnu ici, soupira le Chercheur en s'asseyant à la table. Même à Cantorin, seuls les membres du Sang en ont encore. Enfin, en *avaient* lorsque je suis parti. Qui sait ? des navires d'approvisionnement sont peut-être arrivés depuis... Une infusion fera l'affaire. Fais-m'en une !

Un ordre ? Furieuse, Egeanin faillit sortir l'insolent de sa chaise par la peau du cou. Enfin, il n'était qu'une possession !

Oui, et un Chercheur, aussi...

Egeanin prépara une infusion, servit son « invité » et resta debout près de sa chaise, casserole à la main, pour remplir régulièrement sa tasse. Finalement, elle s'étonna qu'il ne lui demande pas de mettre un voile et de danser sur la table.

Après être allée chercher une plume, de l'encre et des feuilles de parchemin, elle eut le droit de s'asseoir, mais seulement pour dessiner des cartes de Tanchico – avec toutes ses défenses – et des autres villes qu'elle connaissait plus ou moins bien. Elle fit aussi la liste des diverses forces en présence, de leurs allégeances supposées et de leurs localisations probables.

Lorsqu'elle eut fini, le Chercheur fourra les documents dans sa poche, lui dit d'envoyer le contenu du sac de toile par le prochain courrier, puis eut un dernier sourire et s'en alla en annonçant qu'il reviendrait « vérifier son travail » dans quelques semaines.

Une fois seule, Egeanin resta un long moment assise sans bouger. Toutes les cartes et toutes les listes étaient de simples copies de documents qu'elle avait envoyés au pays depuis bien longtemps. Si le Chercheur l'avait forcée à tout recommencer sous ses yeux, c'était peut-être pour la punir de l'avoir obligé à montrer ses tatouages. Les Gardes de la Mort exhibaient leurs corbeaux, pas les Chercheurs...

Oui, ce devait être l'explication... Au moins, l'homme n'était pas descendu à la cave en l'attendant. À moins que... Comment savoir s'il avait seulement attendu dans la cuisine ?

L'énorme cadenas de la porte, dans l'entrée, ne semblait pas avoir été forcé. Mais les Chercheurs étaient connus pour leur art de crocheter les serrures.

Egeanin sortit la clé de sa bourse, ouvrit le cadenas puis la porte et s'engagea dans l'étroit escalier.

Une seule lampe, posée sur une étagère, éclairait la cave au sol en terre battue. Un espace entièrement dégagé, quatre murs de brique où on n'avait rien laissé qui pût faciliter une évasion... Une odeur peu engageante montait de la tinette posée dans un coin. En face de l'étagère, une femme vêtue d'une robe crasseuse se recroquevillait misérablement sur des couvertures de laine à la propreté tout aussi douteuse.

Entendant les pas de sa geôlière, la prisonnière leva ses grands yeux noirs terrifiés et implorants.

C'était la première *sul'dam* qu'Egeanin avait trouvée. La seule, pour tout dire. Après avoir capturé Bethamin, elle avait abandonné la traque. Et depuis, alors que des courriers arrivaient et repartaient, la captive n'avait pas bougé de la cave.

— Quelqu'un d'autre est venu ici ? demanda Egeanin.

— Non. J'ai entendu des bruits de pas, en haut, mais... (Bethamin tendit les mains.) Je t'en prie, Egeanin... C'est une histoire absurde. Tu me connais depuis dix ans. Enlève-moi cette horreur !

Un collier d'argent enserrait le cou de la prisonnière. Une laisse du même métal le reliait à un bracelet, lui aussi en argent, pendu à un crochet, deux ou trois pieds au-dessus de la tête de Bethamin. Presque par hasard, Egeanin avait eu recours à ce moyen pour immobiliser quelques instants la prisonnière. Mais celle-ci l'avait assommée, tentant ensuite de s'évader...

— Si tu m'apportes le bracelet, je te libérerai, dit Egeanin, furieuse. (Pas contre Bethamin, en réalité, mais ça ne changeait rien.) Oui, apporte-moi l'*a'dam* et je t'en débarrasserai.

Bethamin laissa retomber ses mains.

— C'est absurde... Tu commets une terrible erreur...

Elle ne fit pas mine de décrocher le bracelet. Sa première tentative d'évasion lui avait valu de se tordre de douleur sur le sol, en haut de l'escalier. Egeanin, elle, en était restée sonnée un moment.

Par l'intermédiaire d'un *a'dam*, les *sul'dam* contrôlaient les *damane* – des femmes capables de canaliser le Pouvoir. Mais les *sul'dam* ne canalisait pas et un collier pouvait exclusivement contrôler une femme qui avait ce don. Pas une femme normale, ni un homme – les garçons doués pour le Pouvoir étaient exécutés, bien entendu – mais *uniquement* une femme capable de canaliser. Quand elle portait un collier, une *damane* ne pouvait pas se déplacer de plus de quelques pas si une *sul'dam* ne complétait pas le lien en portant le bracelet à son poignet.

Terriblement fatiguée, Egeanin gravit les marches puis referma la porte. Elle aurait bien bu un peu d'infusion, mais le fond de casserole laissé par le Chercheur était froid. Quant à en refaire, c'était une idée trop épuisante.

Egeanin s'assit et sortit l'*a'dam* du sac de toile. Pour elle, ce n'était qu'un assemblage d'argent inutilisable. Et qui ne pouvait pas lui nuire, sauf si on la frappait avec.

Le simple fait de toucher un *a'dam*, et même de penser qu'il n'avait aucun pouvoir sur elle, suffit à faire frissonner Egeanin. Les femmes capables de canaliser étaient des bêtes fauves, pas des êtres humains. Coupables de la Dislocation du Monde, elles devaient être contrôlées, sinon, elles finiraient par dominer et posséder tous les gens normaux. Voilà ce qu'on lui avait enseigné et ce qu'on enseignait au Seanchan depuis plus de mille ans. Sur ce continent, bizarrement, les choses semblaient ne pas être arrivées de la même façon...

Non ! C'était une hérésie... Des pensées dangereuses...

Après avoir remis l'*a'dam* dans le sac, Egeanin lava la tasse et la casserole histoire de se calmer. Aimant l'ordre et la propreté, faire la vaisselle lui apportait une certaine forme de satisfaction.

Sans vraiment l'avoir décidé, elle se retrouva en train de préparer une infusion pour elle. Tout était mieux que de penser à Bethamin, parce que c'était en un sens une hérésie, comme le reste...

Se rasseyant, Egeanin ajouta du miel dans son infusion. Bien sûr, ça ne vaudrait pas du *kaf*, mais c'était mieux que rien.

Malgré ses dénégations geignardes, Bethamin savait canaliser le Pouvoir. Et les autres *sul'dam* ? Était-ce pour ça que la haute dame Suroth voulait qu'on élimine celles qui avaient été abandonnées à Falme ? C'était impensable !

Quant aux *sul'dam* en mesure de canaliser, ça semblait impossible. Un quadrillage annuel, sur tout le continent seanchanien, permettait de détecter *toutes* les filles possédant l'étincelle indispensable pour canaliser. Rayées du registre des citoyens et arrachées à leur famille, elles finissaient toutes par devenir des *damane* contrôlées par un collier.

Lors du même quadrillage, on repérait les filles susceptibles d'apprendre à porter le bracelet d'une *sul'dam*. Avant d'être assez vieille pour avoir commencé à canaliser d'elle-même, si elle détenait l'étincelle, pas une fille n'échappait, année après année, au protocole de détection. Comment avait-on pu faire une *sul'dam* d'une personne destinée à devenir une *damane* ? Impossible, non ? Pourtant, Bethamin était prisonnière dans la cave, et un *a'dam* l'empêchait de s'enfuir.

Une seule certitude s'imposait à Egeanin : cette affaire était mortellement dangereuse. Elle impliquait le Sang, les Chercheurs et peut-être même le Trône de Cristal. La haute dame Suroth aurait-elle osé cacher une chose pareille à l'Impératrice ? Sûrement pas...

Quand elle frayait avec du si beau monde, une capitaine de navire pouvait être condamnée à une mort atroce pour avoir froncé les sourcils au mauvais moment. Et un soupir de trop risquait de la transformer en « possession ». Si elle voulait éviter la Mort des Dix Mille Larmes, Egeanin devait en apprendre plus sur tout ça. Pour commencer, ça signifiait distribuer plus d'argent à Gelb et à ses semblables. Puis il faudrait trouver d'autres *sul'dam* et voir quel effet leur faisait un *a'dam*. Ensuite...

Ensuite, Egeanin devrait naviguer à l'aveuglette, sans un marin à la proue pour mesurer la profondeur de l'eau.

Alors qu'elle tapotait l'arbalète, toujours posée sur la table, son carreau mortel prêt à être tiré, Egeanin s'avisa qu'elle avait une certitude de plus. Elle ne se laisserait pas tuer par les Chercheurs. Surtout pas pour aider Suroth à garder un secret. Et peut-être pour aucune autre raison.

Une pensée dangereusement proche de l'insubordination, voire de la trahison. Peut-être, mais ça ne changeait rien.



Une coupe de vin



Lorsque Elayne arriva sur le pont avec ses affaires soigneusement emballées dans un baluchon, le soleil couchant commençait à peine à toucher la ligne de l'eau, à l'horizon du port de Tanchico. Sur un des nombreux quais de la péninsule la plus à l'ouest de la ville, des hommes finissaient d'attacher les amarres qui maintiendraient dans sa position actuelle le *Voltigeur des Flots*. À bord, quelques marins finissaient de fêler les voiles. Au-delà des quais, la ville bâtie sur des collines brillait de tous les feux de ses dômes et de ses minarets blancs. Sur les toits des maisons, des girouettes polies étincelaient.

Un peu moins d'une demi-lieue vers le nord, Elayne aperçut ce qui devait être la muraille ronde du Grand Cercle, si ses souvenirs ne la trompaient pas.

Accrochant le baluchon à son épaule gauche, où pendait déjà son écritoire de cuir, elle alla rejoindre Nynaeve près de la rampe de débarquement, où se trouvaient aussi Coine et Jorin. Revoir les deux sœurs vêtues d'un chemisier de soie au-dessus de leur pantalon bouffant fit un drôle d'effet à la Fille-Héritière. Avec le temps, elle s'était habituée aux boucles d'oreilles et surtout aux anneaux dans le nez qu'arboraient les deux femmes. La fine chaîne qui barrait la joue de chaque sœur ne lui arrachait même plus une moue dubitative.

L'air maussades, Thom et Juilin se tenaient un peu à l'écart, leur baluchon à l'épaule. À leur sujet, Nynaeve ne s'était pas trompée. Dès qu'ils avaient été informés du véritable but de ce voyage – partiellement, du moins – ils avaient commencé à renâcler. À les entendre, deux jeunes femmes n'étaient pas assez compétentes – compétentes ! –, pour traquer l'Ajah Noir. Une menace de Nynaeve avait étouffé leur révolte dans l'œuf. S'ils ne se calmaient pas, avait dit l'ancienne Sage-Dame, les deux hommes seraient transférés sur un autre navire du Peuple de la Mer – en direction de là où ils venaient !

Pour que ça fonctionne, il avait fallu que Toram et une dizaine de marins montrent leur détermination à jeter les deux trouble-fête dans un canot, afin de les conduire sur le nouveau navire.

Elayne dévisagea attentivement le trouvère et son compagnon. La morosité n'étant jamais très loin de la rébellion, les problèmes n'étaient pas terminés, ça ne faisait aucun doute.

— Où irez-vous, à présent, Coine ? demanda Nynaeve au moment où Elayne la rejoignait.

— Vers Dantora, puis l'Aile Jafar, répondit la Maîtresse des Voiles. Puis ce sera Cantorin et l'Aile Somera, pour répandre la nouvelle de l'avènement du Coramoor, si la Lumière le veut bien.

Mais avant, il faut que je permette à Toram de faire des affaires ici. Sinon, il me piquera une de ses colères...

Le mari de la capitaine était déjà sur les quais. Sans ses étranges lentilles géantes devant les yeux, mais avec tous ses anneaux et le torse nu, il discutait âprement avec deux hommes en pantalon blanc et veste brodée de motifs géométriques sur les épaules. Tous deux portaient un étrange chapeau cylindrique et une sorte de voile sur le visage. Un accessoire vestimentaire particulièrement ridicule sur des gaillards affublés d'énormes bacchantes.

— Que la Lumière vous protège en chemin, dit Nynaeve en ajustant son baluchon dans son dos. Si nous découvrons une menace qui pourrait vous concerner – avant votre départ, bien entendu – nous vous ferons avertir.

Coine et sa sœur affichaient un calme impressionnant. L'Ajah Noir ne semblait pas les inquiéter le moins du monde. Tout ce qui comptait pour elles, c'était le Coramoor. Également appelé Rand...

Jorin s'embrassa le bout des doigts et les posa sur les lèvres d'Elayne.

— Si la Lumière le veut, nous nous reverrons.

— Oui, si la Lumière le veut...

Elayne imita le geste rituel de la Régente des Vents. Une coutume déconcertante, mais surtout un honneur, car cette « effusion » était en principe réservée aux parents proches et aux amoureux. Jorin allait lui manquer, elle en avait la certitude. Avec elle, elle avait beaucoup appris... et un peu enseigné. Désormais, la Régente des Vents tisserait sûrement beaucoup mieux le Feu.

Lorsqu'elle mit enfin le pied sur le plancher des vaches, Nynaeve soupira de soulagement. Une potion visqueuse fournie par Jorin avait calmé son estomac après deux jours en mer. Malgré ça, jusqu'à l'arrivée à Tanchico, elle avait donné l'impression d'être sur le point de s'évanouir ou de vomir tripes et boyaux.

Sans en avoir reçu l'ordre, Thom et Juilin encadrèrent immédiatement les deux femmes. Tenant son bâton à deux mains, Sandar prit la tête, ses yeux sombres balayant les environs. Merrillin se chargea de l'arrière-garde. Malgré ses cheveux blancs, sa claudication et sa cape multicolore, il parvint à ressembler à un type pas commode et dangereux.

Nynaeve fit la moue, mais elle choisit de ne rien dire, une décision qu'Elayne approuva. En moins de cinquante pas, le long du quai de pierre, une bonne cinquantaine de types aux joues creuses et aux yeux plissés de cupidité avaient regardé passer les deux femmes tout en manipulant des caisses, des balles et des sacs qui devaient être au minimum aussi lourds qu'eux. Et tous ces costauds, soupçonnait Elayne, lui auraient volontiers tranché la gorge dans l'espoir que « robe de soie » rime avec « bourse bien remplie ». Bien entendu, ces types ne lui faisaient pas peur, car elle se sentait de taille à en maîtriser deux ou trois à la fois. Mais Nynaeve et elle avaient pris la précaution de cacher leur bague au serpent. Si l'une ou l'autre canalisait le Pouvoir devant tant de témoins, autant clamer haut et fort qu'elles étaient liées à la Tour Blanche. Juilin et Thom avaient tout à fait raison de jouer les féroces gardes du corps. Pour l'heure, la Fille-Héritière n'aurait pas vu d'un mauvais œil d'avoir dix protecteurs de plus...

Soudain, quelqu'un cria sur le pont d'un assez petit bateau.

— Vous ! C'est bien vous ?

Vêtu de soie verte, un colosse au visage rond sauta sur le pont. Ignorant la menace de Juilin, qui venait de lever son bâton, il se campa devant les deux femmes. Comme son accent, sa barbe dépourvue de moustache trahissait ses origines illianiennes.

Elayne lui trouva un air vaguement familier.

— Maître Domon ? fit Nynaeve en tirant nerveusement sur sa natte. Bayle Domon ?

L'homme acquiesça.

— En personne ! Je ne pensais pas vous revoir un jour... À Falme, j'ai attendu aussi longtemps que possible, mais j'ai dû finir par appareiller pour qu'on n'incendie pas mon bateau.

— Vous rencontrer est un plaisir, dit Nynaeve d'un ton qui démentait ses propos, mais si vous voulez bien nous excuser, nous devons trouver des chambres en ville.

— Ce sera difficile... Tanchico prend l'eau de toutes parts, vous savez... Mais je connais un endroit où ma recommandation pourrait faire son petit effet. Je n'ai pas pu vous attendre plus longtemps, à Falme, et depuis, j'ai le sentiment de vous devoir quelque chose. (Domon marqua une pause, l'air troublé.) Vous êtes ici... Dois-je comprendre que ce qui est arrivé à Falme va se reproduire ?

— Non, maître Domon, dit Elayne quand elle vit Nynaeve hésiter à répondre. Bien sûr que non ! Et nous serons ravies d'accepter votre aide.

À la grande surprise de la Fille-Héritière, Nynaeve n'émit aucune objection. Hochant pensivement la tête, elle présenta Juilin et Thom au capitaine. La cape du trouvère fit tressaillir Domon et la tenue tearienne de Juilin lui fit froncer les sourcils – sans se démonter, Sandar fronça les siens en retour. Les deux hommes n'échangèrent cependant aucune remarque acerbe. Avec un peu de chance, l'atavique hostilité entre le royaume de Tear et l'Illian n'aurait pas droit de cité à Tanchico. Dans le cas contraire, il faudrait intervenir vite et fermement.

En remontant le quai, Domon raconta aux deux femmes ce qui lui était arrivé depuis Falme. À l'évidence, il s'en était très bien sorti.

— Une dizaine de très bons caboteurs dont les collecteurs d'impôts de la Panarch ne savent rien, sans oublier quatre navires de haute mer !

En si peu de temps, le capitaine ne pouvait guère avoir acquis honnêtement une telle flotte. Elayne fut choquée qu'il évoque ses activités en public.

— Oui, je fais de la contrebande et ma bourse grossit à une vitesse que je n'aurais pas crue possible. Une commission de dix pour cent sur mon bénéfice incite les douaniers à détourner le regard et à rester muets comme des tombes.

Les mains dans le dos, deux habitants de Tanchico arborant leur voile et leur chapeau rond croisèrent le petit groupe. Une lourde clé de cuivre accrochée à une épaisse chaîne pendait autour de leur cou. Sans doute le symbole d'une charge... En passant, ils saluèrent Domon de la tête. Thom parut amusé, mais Juilin foudroya du regard le contrebandier et ses deux complices. En bon pisteur de voleurs, il détestait qu'on se montre indélicat vis-à-vis de la loi, et il ne le cachait pas.

— Mais cette prospérité ne durera plus longtemps, reprit Domon. En Arad Doman, les choses sont encore pires qu'ici, et pourtant, il n'y a aucune raison de se réjouir. Le seigneur Dragon n'a pas encore disloqué le monde, mais il ne reste pas grand-chose du Tarabon et de l'Arad Doman.

Elayne s'apprêta à lancer une remarque acerbe au capitaine. Voyant qu'ils étaient sortis des quais, elle regarda en silence tandis que Domon leur louait des chaises, des porteurs et une dizaine de gardes du corps patibulaires armés de solides bâtons. Des sentinelles équipées d'une lance et d'une épée étaient en poste au bout du quai. Mais ces hommes avaient l'air de mercenaires, pas de soldats réguliers. De l'autre côté de la large avenue, des centaines de miséreux au visage ravagé regardaient fixement les hommes qui les empêchaient d'accéder aux bateaux. Se souvenant du récit de Coine,

dont le navire avait à un moment été pris d'assaut par des citoyens avides de quitter Tanchico, Elayne frissonna. Quand leur regard se portait sur les bateaux, les yeux de ces hommes et de ces femmes brillaient de convoitise – tôt ou tard, ils ne se contenteraient plus de regarder de loin le salut.

Durant le trajet, alors que les gardes du corps jouaient du bâton pour dégager le chemin, Elayne se tint très raide dans la chaise à porteurs, le regard rivé devant elle pour ne surtout rien voir de ce qui se passait autour. Le désespoir de ces gens lui serrait le cœur. Que faisait donc leur roi ? Pourquoi les avait-il abandonnés ainsi ?

Située au-delà du Grand Cercle, l'auberge choisie par Domon – un bâtiment aux murs de plâtre blanc – s'appelait *Le Jardin aux Trois Pruniers*. En guise de jardin, cependant, Elayne vit seulement une grande cour pavée entourée de hauts murs. L'auberge elle-même, un simple cube à deux étages, se distinguait par son rez-de-chaussée sans fenêtres, celles des deux étages étant protégées par une grille tarabiscotée en fer forgé. Dans la salle commune, les clients et les clientes – presque tous du coin, si on se fiait à leur tenue – faisaient tellement de vacarme qu'on entendait presque plus les notes harmonieuses d'un dulcimer à cordes frappées.

Nynaeve poussa un petit cri lorsqu'elle vit la patronne de l'établissement. À peine plus âgée que l'ancienne Sage-Dame, les yeux marron et les cheveux blonds tressés, elle ne parvenait pas à cacher sous son voile une bouche pulpeuse qui évoquait un bouton de rose.

Elayne aussi sursauta, mais à bien y regarder, ce n'était pas Liandrin. Nommée Rendra, l'aubergiste semblait très bien connaître Domon. Souriant aux deux femmes, elle s'extasia de recevoir un trouvère chez elle. Annonçant un prix qui devait être inférieur au tarif normal, selon Elayne, elle proposa ses deux dernières chambres libres aux quatre voyageurs. Instruite par l'expérience, Elayne s'assura que Nynaeve et elle auraient le plus grand lit. Pour avoir dormi avec l'ancienne Sage-Dame, elle la savait très portée sur les coups de coude, pendant son sommeil.

Rendra organisa dans un salon privé un dîner qui fut servi par deux jeunes domestiques voilés. Baissant les yeux sur son assiette – de l'agneau rôti accompagné d'une gelée de pomme épicée et de haricots jaunes accommodés avec des pignons –, Elayne comprit qu'elle serait incapable d'y toucher. Tous ces visages affamés la hantaient...

Fier de sa fortune et de ses divers trafics, Domon mangea de bon appétit, comme Thom et Juilin.

— Rendra, dit Nynaeve, personne n'aide les pauvres, dans cette ville ? Si ça peut être utile, j'ai la possibilité de donner pas mal d'or pour cette cause.

— Vous n'avez qu'à financer la soupe populaire de Bayle, répondit l'aubergiste en souriant à Domon. Cet homme échappe à tous les collecteurs d'impôts afin de se rançonner lui-même. Pour chaque couronne qu'il dépense en pots-de-vin, il en donne deux pour nourrir les pauvres. Savez-vous qu'il m'a convaincue de contribuer à son œuvre ? Et pourtant, moi, je paie mes impôts.

— C'est toujours moins coûteux que les impôts, se défendit Domon, comme s'il ne voulait pas entacher son image de cynique. Je me remplis sacrément les poches, que la bonne Fortune m'en soit témoin !

— J'apprécie que vous aimiez aider les gens, maître Domon, dit Nynaeve quand Rendra et les deux serviteurs furent partis.

Thom et Juilin se levèrent pour vérifier que l'aubergiste et ses employés ne jouaient pas aux espions. Avec une révérence ironique, Thom laissa Juilin ouvrir la porte et constater que le couloir était désert.

— Nous aurons peut-être besoin de votre assistance, reprit Nynaeve.

La fourchette et le couteau du capitaine s’immobilisèrent au-dessus du morceau d’agneau qu’il s’apprêtait à couper.

— Et en quelle façon ?

— Je ne sais pas trop, maître Domon... Ayant des navires, vous devez avoir aussi des hommes. Il nous faudra des yeux et des oreilles. Des membres de l’Ajah Noir sont peut-être à Tanchico. Si c’est le cas, nous sommes ici pour les trouver.

Nynaeve porta à sa bouche une fourchetée de haricots, comme si elle venait d’évoquer la pluie et le beau temps. Ces derniers temps, s’inquiéta Elayne, elle parlait de l’Ajah Noir à tort et à travers.

Doman en resta bouche bée, puis il jeta un coup d’œil incrédule à Thom et à Juilin, qui venaient de se rasseoir. Les voyant acquiescer, Domon repoussa son assiette et se prit la tête à deux mains.

Remarquant la grimace de Nynaeve, Elayne redouta qu’elle flanque une gifle au capitaine. Une réaction assez compréhensible. Pourquoi avait-il eu besoin que deux hommes confirment ce qu’elle venait de dire ?

Domon finit par relever la tête.

— Et voilà, ça va recommencer... Falme, du début à la fin... Il est peut-être temps que je m’en aille. Si je vais en Illian avec mes bateaux, j’y serai un homme riche, comme ici.

— Je doute que vous trouviez votre pays accueillant, lâcha Nynaeve. D’après ce qu’on dit, c’est Sammael qui le dirige en sous-main. Sous la coupe d’un Rejeté, vous risquez de ne pas profiter longtemps de votre fortune.

Les yeux de Domon faillirent jaillir de leurs orbites. Imperturbable, Nynaeve enchaîna :

— Il n’y a plus d’endroit sûr, capitaine. Vous pouvez détalier comme un lapin, mais vous n’aurez nulle part où vous cacher. Ne vaut-il pas mieux essayer de faire face à l’adversité, comme un homme digne de ce nom ?

Cette fois, jugea Elayne, Nynaeve y allait trop fort. Mais il fallait toujours qu’elle bouscule les gens.

La Fille-Héritière sourit puis posa une main sur le bras de Domon.

— Capitaine, nous ne cherchons pas à vous intimider, mais nous aurons peut-être vraiment besoin de votre aide. Je sais que vous êtes courageux, sinon, vous ne nous auriez pas attendus si longtemps, à Falme. Et sachez que nous vous serons très reconnaissants...

— Parfaitement au point, le petit numéro, marmonna le capitaine. L’une manie l’aiguillon du bouvier, et l’autre agite la carotte. Très bien, je capitule ! Si c’est possible, je vous aiderai. Mais je ne vous promets pas de rester si ça se passe comme à Falme.

Pendant le reste du repas, Thom et Juilin entreprirent de cuisiner Domon au sujet de Tanchico. Assez finement, Juilin procéda indirectement, suggérant à Thom des questions sur les quartiers favoris des voleurs, des coupe-bourse et des mendiants. Il s’intéressa aussi à leurs tavernes préférées et aux receleurs avec qui ils travaillaient. Selon le pisteur, les hors-la-loi, dans une cité, savaient souvent beaucoup plus de choses que les autorités établies.

Sandar évitait de parler directement à Domon – qui maugréait chaque fois qu’il devait répondre à une question relayée par le trouvère. Sinon, il n’y répondait pas, tout simplement.

Les sujets qu’aborda directement Thom ne correspondaient pas à son statut d’artiste itinérant. S’intéressant aux nobles et à leurs multiples factions, il voulut tout savoir sur les alliances et les oppositions. Il insista particulièrement sur les buts avoués de chaque groupe. Les actes de leurs membres avaient-ils des résultats différents de ce qui était officiellement visé ? Faisaient-ils avancer

les choses pour de bon, ou simplement en surface ?

Même après leurs nombreuses conversations, sur le *Voltigeur des Flots*, Elayne n'aurait pas cru que Thom poserait des questions si pertinentes. Durant la traversée, il n'avait jamais refusé de lui parler, semblant même apprécier leurs tête-à-tête, mais chaque fois qu'elle avait cru pouvoir découvrir quelque chose sur son passé, il s'était débrouillé pour lui glisser entre les doigts comme une anguille avant de mettre un terme à leur entretien.

En tout cas, Domon mit bien plus d'enthousiasme à renseigner Thom lorsque les questions venaient de lui. À l'évidence, il connaissait très bien Tanchico. Ses seigneurs, ses fonctionnaires et ses voyous paraissaient ne plus avoir de secrets pour lui. En l'écoutant, on avait d'ailleurs le sentiment qu'il n'existait guère de différence entre les trois.

Quand Thom et Juilin eurent pressé le contrebandier comme un citron, Nynaeve fit venir Rendra et lui demanda d'apporter de quoi écrire. Lorsque ce fut fait, l'ancienne Sage-Dame rédigea une description détaillée de chaque sœur noire.

Quand elle lui tendit ces documents, Domon les saisit et les brandit maladroitement, comme s'il s'agissait des femmes elles-mêmes. Cela posé, il promit que ses hommes présents dans le port ouvriraient l'œil. Et quand Nynaeve lui rappela que les espions devaient être très prudents, il éclata de rire comme si elle venait de lui dire de ne pas se couper avec sa propre épée.

Juilin partit sur les talons de Domon. À l'entendre, la nuit était le meilleur moment pour trouver les voleurs et ceux qui vivaient de leurs larcins.

Nynaeve annonça qu'elle se retirait dans sa chambre – sa chambre – afin de prendre un peu de repos. Remarquant qu'elle semblait un peu hésitante sur ses jambes, Elayne comprit vite pourquoi. Au fil du temps, Nynaeve s'était habituée au tangage permanent du *Voltigeur des Flots*. À présent, elle avait la nausée parce que le sol ne tanguait plus. Décidément, l'estomac de cette femme n'était pas un compagnon de voyage très plaisant.

Elayne suivit Thom dans la salle commune, où il avait promis à Rendra de donner une représentation. Coup de chance formidable, elle trouva un banc et une table libres. Quelques regards glaciaux suffirent à dissuader les clients soudain très désireux de venir s'asseoir là.

Rendra apporta à Elayne une coupe de vin qu'elle sirota en écoutant Thom jouer de la harpe et chanter de très jolies chansons comme *La Première Rose de l'été* ou *Le vent qui fait trembler les saules*. Elle apprécia aussi le répertoire plus léger du trouvère, par exemple *Une seule botte* ou *La Vieille Oie grise*.

Tapant sur leur table en guise d'applaudissements, les clients aussi semblaient satisfaits. Après un moment, Elayne se mit elle aussi à marteler sa table de coups de poing. Elle n'avait pas bu plus de la moitié de sa coupe, mais un jeune et beau serveur la remplissait régulièrement en lui souriant.

Cette aventure était follement excitante. De toute sa vie, Elayne n'avait pas dû s'asseoir dans une salle commune d'auberge plus de cinq ou six fois. Et jamais pour savourer du vin et se laisser divertir comme une personne parfaitement normale.

Balayant l'air avec sa cape multicolore, histoire de souligner ses effets, Thom raconta une histoire – Mara et les trois rois stupides – et plusieurs anecdotes sur Anla la conseillère philosophe. Puis il déclama un long extrait de *La Grande Quête du Cor*. Avec son talent coutumier, il donna l'impression au public que les chevaux se cabraient et que les cors sonnaient dans la salle commune, où des hommes et des femmes venus du passé se battaient, aimaient et mouraient.

S'interrompant de temps en temps pour s'humecter la gorge – des pauses qui incitaient son

auditoire à le bisser bruyamment –, Thom chanta et récita jusqu'à très tard dans la nuit. Assise dans un coin, son instrument sur les genoux, la joueuse de dulcimer le foudroyait du regard. Sous une pluie de pièces, Thom avait dû enrôler un gamin pour les collecter. Un succès, à n'en pas douter, que la musicienne n'avait jamais connu.

Thom jouait merveilleusement de la harpe et il chantait à la perfection. Certes, c'était un trouvère, mais il semblait plus doué que ses collègues. Elayne aurait juré qu'elle l'avait déjà entendu interpréter *La Grande Quête*, mais en Haut Chant. Comment était-ce possible pour un modeste trouvère ?

Bien après minuit, Thom s'inclina, gratifia son public d'un ultime effet de cape et se dirigea vers l'escalier sous un tonnerre d'applaudissements – enfin, de coups de poing sur les tables, Elayne frappant la sienne avec le même enthousiasme que les autres spectateurs.

Quand elle voulut se lever, la jeune femme retomba en arrière et se rassit plutôt violemment. Surprise, elle regarda sa coupe de vin et constata qu'elle était pleine. Pourtant, elle avait bien bu un peu, non ? Bizarrement, elle avait le tournis. Quant à la coupe, se souvint-elle, le charmant serveur aux yeux marron l'avait régulièrement remplie. Oui, mais combien de fois ? Au fond, ça ne comptait pas. Elayne ne buvait jamais plus d'une coupe de vin. Jamais ! Si elle était mal assurée sur ses jambes, ça venait du retour sur la terre ferme, comme pour Nynaeve. Voilà tout.

Après s'être levée beaucoup plus prudemment – en déclinant les offres d'assistance du serveur –, Elayne réussit à gravir les marches, un exploit méritoire, vu la manière dont elles tanguaient. Au lieu de s'arrêter au premier étage, où était sa chambre, elle continua jusqu'au deuxième et alla frapper à la porte de Thom.

Le trouvère ouvrit lentement et regarda plusieurs fois dans le couloir. Un instant, Elayne crut qu'il tenait un couteau, mais elle ne vit plus rien la seconde d'après. Bizarre...

Elayne saisit une extrémité de la longue moustache blanche du trouvère.

— Je me souviens, dit-elle.

Sa langue semblant ne pas fonctionner normalement, les mots paraissaient pâteux.

— Assise sur tes genoux, je tirais sur ta moustache... (Elayne tira, histoire d'illustrer son propos, et le trouvère fit la grimace.) Penchée par-dessus ton épaule, ma mère riait de me voir faire.

— Tu devrais aller te coucher, dit Thom en tentant de dégager sa moustache. Un peu de repos ne te fera pas de mal.

Elayne refusa de lâcher prise. En fait, s'avisa-t-elle, elle avait réussi à pousser le trouvère dans sa chambre – en tirant sur sa moustache.

— Ma mère aussi s'asseyait sur tes genoux. Je m'en souviens.

— Une bonne nuit de sommeil, Elayne... Demain matin, tu te sentiras bien mieux.

Thom réussit à se dégager. Alors qu'il tentait d'expulser sa visiteuse, elle le contourna et tituba vers le lit. Hélas, il n'avait pas de montants. Si elle avait pu s'y accrocher, la chambre aurait peut-être cessé de tourner comme une toupie.

— Je veux savoir pourquoi ma mère s'asseyait sur tes genoux !

Voyant Thom reculer, Elayne s'aperçut qu'elle avait de nouveau tenté de le saisir par la moustache.

— Tu es un trouvère ! Ma mère ne s'assiérait pas sur les genoux d'un trouvère !

— Au lit, mon enfant !

— Je ne suis plus une enfant !

Elayne tapa du pied... et faillit s'étaler. Pourquoi le sol était-il plus bas qu'il en avait l'air ?

— Plus une enfant ! Tu vas me répondre, et vite !

Thom soupira et secoua la tête.

— Je n'ai pas toujours été un trouvère. Jadis, j'étais un barde de cour. À Caemlyn, pour la reine Morgase. Tu étais enfant et tes souvenirs ne sont pas exacts.

— Tu étais son amant, c'est ça ?

À la façon dont Thom cilla, Elayne sut qu'elle avait deviné juste.

— C'est ça ! Pour Gareth Bryne, je l'ai toujours su. En tout cas, je l'ai compris. Mais j'ai toujours espéré qu'elle l'épouserait. Gareth Bryne, toi... et le seigneur Gaebril. Mat dit qu'elle le regardait avec des yeux de poisson mort d'amour... Combien d'autres hommes ? En quoi est-elle différente de Berelain, qui entraîne dans son lit tous les hommes qui lui tapent dans l'œil ? Elle est pareille...

La vision d'Elayne se brouilla et ses oreilles bourdonnèrent. Malgré ces manifestations, il lui fallut un moment pour comprendre que Thom venait de la gifler.

La gifler ? Elle se redressa, regrettant que le trouvère juge bon d'osciller de droite à gauche.

— Comment oses-tu ? Je suis la Fille-Héritière d'Andor, et il est hors de question que...

— Tu es une gamine qui as bu un coup de trop et qui piques une crise ! coupa Thom. Si je t'entends répéter des horreurs pareilles sur ta mère, à jeun ou ivre morte, tu te retrouveras sur mes genoux pour recevoir une fessée, Pouvoir de l'Unique ou non. Morgase est une femme de valeur. Aucune de vous n'a de leçons à lui donner.

— C'est vrai, elle est si bien que ça ? (Sa voix tremblant bizarrement, Elayne s'avisa qu'elle pleurait.) Alors, pourquoi ?

Sans savoir comment, la jeune femme se retrouva blottie contre l'épaule de Thom, qui lui caressait les cheveux.

— Les reines sont très seules, souffla le trouvère. Beaucoup d'hommes sont attirés par le pouvoir et ne voient pas la femme qui l'exerce. Moi, je m'intéressais à la femme, et elle le savait. Ce doit être pareil pour Bryne et pour Gaebril. Il faut que tu comprennes, petite... Chaque être humain a besoin que quelqu'un l'aime et s'occupe de lui. Tout le monde veut avoir une personne à chérir. Les reines ne font pas exception à la règle.

— Pourquoi es-tu parti ? Tu me faisais tellement rire. Et elle aussi... Et tu me portais sur tes épaules.

— C'est une longue histoire, et je te la raconterai une autre fois, si tu me le demandes. Avec un peu de chance, tu auras tout oublié demain matin. Elayne, tu devrais aller te coucher.

Pendant que le trouvère la guidait vers la porte, Elayne se débrouilla pour tirer de nouveau sur sa moustache.

— Je faisais comme ça... Oui, exactement comme ça.

— C'est vrai... Tu vas pouvoir descendre seule ?

— Bien sûr que oui !

Malgré le regard dédaigneux de la jeune femme, Thom semblait bien décidé à la suivre dans le couloir. Pour lui prouver que c'était inutile, elle marcha très prudemment jusqu'au palier.

Quand elle s'engagea dans l'escalier, il la suivit du regard, campé sur le seuil de sa chambre.

Miraculeusement, Elayne ne trébucha pas avant d'être hors du champ de vision du trouvère. Au premier étage, elle rata sa porte et dut faire demi-tour. La faute de la gelée de pomme, sûrement. Elle

en avait trop mangé, voilà tout. Lini disait toujours... Bon, elle ne se rappelait plus, mais ça avait un rapport avec se goinfrer de sucreries.

Deux lampes brûlaient dans la chambre. Une sur la table de chevet et l'autre sur le manteau de la cheminée. Tout habillée, Nynaeve était étendue sur le dessus-de-lit. Avec les coudes largement écartés, nota Elayne.

Sans trop savoir pourquoi, elle dit les premières choses qui lui passèrent par l'esprit.

— Rand doit penser que je suis folle, Thom est un barde et Berelain n'est pas ma mère...

Nynaeve foudroya du regard la Fille-Héritière.

— Pour une raison inconnue, j'ai la tête qui tourne. Un garçon aux très jolis yeux a proposé de m'aider à monter.

— Très gentil à lui..., maugréa Nynaeve. (Elle se leva, approcha d'Elayne et lui passa un bras autour des épaules.) Viens avec moi, je voudrais te montrer quelque chose.

Étonnée, Elayne découvrit qu'il s'agissait d'un seau d'eau, posé sur le sol dans le coin toilette.

— Agenouillons-nous toutes les deux, pour que tu puisses bien voir.

Elayne obéit, mais elle ne vit rien dans ce fichu seau, à part son reflet dans l'eau. Pourquoi affichait-elle ce sourire béat ?

La main de Nynaeve glissa sur la nuque de sa compagne, et elle lui plongea la tête dans l'eau.

Battant des bras, Elayne tenta de se relever, mais la main de Nynaeve pesait sur sa nuque, solide comme une barre de fer. Sous l'eau, n'était-on pas censée retenir sa respiration ? Oui, bien sûr ! Mais comment s'y prenait-on ?

Faute de s'en souvenir, Elayne but la tasse jusqu'à la lie.

Quand Nynaeve la sortit du seau, elle emplit ses poumons et croassa :

— Comment oses-tu ? Je suis la Fille-Héritière du...

Un nouveau plongeon dans le seau coupa la chique à Elayne. Saisir le bord à deux mains et pousser ne donna rien. *Idem* pour taper des pieds sur le sol. Allait-elle se noyer ? Nynaeve envisageait-elle de la tuer ?

Après ce qui lui parut une éternité, Elayne fut ramenée à l'air libre. Alors que des mèches trempées pendaient devant ses yeux, elle parvint à déclarer (presque) dignement :

— Je crois que je vais être malade.

Nynaeve lui ayant glissé juste à temps une cuvette sous le menton, l'héritière d'Andor vomit tout ce qu'elle avait pu boire et manger depuis le jour de sa naissance.

Une bonne année plus tard – enfin, quelques heures au minimum –, Elayne reprit conscience et s'avisa que sa tortionnaire lui nettoyait le visage, les mains et les poignets. Cela dit, elle n'entendit aucune compassion dans la voix de Nynaeve quand elle parla.

— Comment as-tu pu faire ça ? Qu'est-ce qui t'a pris ? D'un abruti d'homme, on peut toujours attendre qu'il boive jusqu'à ne plus tenir debout. Mais toi ? Surtout ce soir...

— Je n'ai bu qu'une coupe..., se défendit Elayne.

Avec le zèle du jeune serveur, peut-être deux, mais sûrement pas plus.

— Une coupe de la taille d'une carafe, oui ! (Agacée, Nynaeve aida la jeune femme à se relever – ou plutôt, la tira sans ménagement.) Tu crois pouvoir rester éveillée ? Je vais tenter de trouver Egwene, et je n'ai pas assez confiance en moi pour entrer dans *Tel'aran'rhiod* sans quelqu'un pour me réveiller.

Elayne en cligna des yeux de surprise. Depuis qu'Egwene s'était volatilisée lors de la rencontre

dans le Cœur de la Pierre, elles avaient cherché à la contacter chaque nuit, sans le moindre résultat.

— Rester éveillée ? Nynaeve, c'est mon tour d'y aller. De toute façon, il vaut mieux que ce soit moi, puisque tu ne peux pas canaliser sans être en colère.

Elayne s'avisa soudain que l'aura du *saidar* enveloppait sa compagne. Il devait en être ainsi depuis un bon moment, comprit-elle. Mais comme si sa tête était bourrée de laine, les pensées et les perceptions y circulaient au ralenti. Et elle sentait à peine la Source Authentique.

— Au fond, si tu y vas, ça ne sera pas plus mal. Je ne m'endormirai pas.

Nynaeve plissa dubitativement le front, mais elle finit par acquiescer.

Elayne tenta de l'aider à se dévêtir, mais ses doigts refusèrent de s'embêter avec de si petits boutons. En grommelant des amabilités, l'ancienne Sage-Dame se débrouilla toute seule. Quand elle fut en sous-vêtements, elle ajouta l'anneau de pierre à face unique à la lanière de cuir qu'elle portait autour du cou et où pendait déjà une chevalière d'homme. Celle de Lan. Un bijou que Nynaeve cachait toujours au creux de sa poitrine.

Pendant que son amie s'allongeait, Elayne tira près du lit un tabouret de bois. Elle avait sommeil, certes, mais sur un siège si inconfortable, elle ne piquerait sûrement pas du nez. En revanche, allait-elle réussir à ne pas en tomber par manque d'équilibre ?

— Je te réveillerai dans environ une heure.

Nynaeve ferma les yeux, les mains reposant sur ses deux bagues. Assez vite, sa respiration devint plus profonde.

Le Cœur de la Pierre était désert. Tout en sondant la pénombre, entre les colonnes, Nynaeve décrivit un grand cercle autour de *Callandor* – *plantée dans le sol, l'arme brillait de tous ses feux* – avant de s'apercevoir qu'elle était toujours en sous-vêtements, deux bagues oscillant sur sa poitrine au gré de ses mouvements. Un instant plus tard, elle se retrouva vêtue d'une robe de laine de Deux-Rivières et d'une solide paire de bottines. Pour Elayne et Egwene, changer à volonté de tenue, dans le Monde des Rêves, semblait être un jeu d'enfant. Pour elle, il en allait autrement. Lors de ses précédentes incursions dans *Tel'aran'rhiod*, elle avait connu quelques moments embarrassants, surtout lorsqu'elle pensait « accidentellement » à Lan. Mais se changer volontairement lui demandait une intense concentration. En revanche, si elle laissait libre cours à ses fantasmes...

Le simple fait d'y penser et voilà qu'elle se retrouva affublée d'une robe de soie aussi transparente que le voile de Rendra. Là-dedans, Berelain elle-même aurait rougi jusqu'aux oreilles. Imaginant que Lan la voyait dans cette tenue, Nynaeve sentit le rouge lui monter aux joues. Se reprenant, elle « rappela » la robe de laine marron.

Avec tout ça, sa colère n'était plus qu'un souvenir. Sacrée Elayne ! Ignorait-elle donc ce qui arrivait quand on levait trop le coude ? Ce n'était quand même pas la première fois qu'on la laissait seule dans une salle commune d'auberge ? Au fond, peut-être que si... Quoi qu'il en soit, lorsqu'elle était calme, la Source Authentique aurait très bien pu ne pas exister pour Nynaeve. Avec un peu de chance, ça ne lui nuirait pas...

Mal à l'aise, elle sonda la forêt de colonnes de pierre rouge. En tournant sur elle-même, elle se demanda pourquoi Egwene avait disparu si brutalement.

Un parfait silence régnait dans le Cœur de la Pierre, au point que Nynaeve entendait le sang battre à ses tempes. Pourtant, quelque chose la démangeait entre les omoplates, comme si quelqu'un était en train de l'épier.

— Egwene ! cria-t-elle, l'écho de son appel se répercutant entre les colonnes. Egwene !

Pas de réponse.

Nynaeve voulut se frotter les mains sur le devant de sa robe... et découvrit qu'elle brandissait une petite branche ratatinée terminée par un gros bouton. Bref, un objet qui lui serait d'une extraordinaire utilité ! Elle le serra quand même plus fort. Bien sûr, une épée aurait été plus utile – un instant, la branche fit mine de se transformer en lame – mais comme elle était ignare en escrime... Nynaeve eut un petit rire amer. Ici, un gourdin ou une épée étaient à peu près aussi inutiles l'un que l'autre. Pour se défendre, il fallait canaliser... ou savoir courir très vite. Se sentant absurdemement calme, la jeune femme comprit qu'elle n'aurait pas l'embarras du choix.

Elle aurait bien couru pour échapper à son « espion », mais renoncer si vite n'était pas son genre. Cela dit, que devait-elle faire ? Egwene n'était pas ici, mais dans le désert des Aiels. À Rhuidean, où que ça pût être.

Au milieu d'une enjambée, Nynaeve se retrouva soudain sur le flanc d'une montagne. Un soleil de plomb transformait en fournaise la vallée qui s'étendait au pied du pic. Le désert des Aiels ! Elle était dans le désert des Aiels !

Mais ce soleil levant... Eh bien, si loin à l'est de Tanchico, où il faisait encore nuit, il semblait logique qu'on en soit déjà à l'aube. De toute façon, dans le Monde des Rêves, tout était possible, sans qu'il y ait nécessairement cohérence avec l'univers « normal ».

De longues ombres couvraient pratiquement la moitié de la vallée. Bizarrement, une nappe de brume y flottait comme une muraille et les premiers assauts du soleil ne paraissaient pas devoir la faire disparaître. De très hautes tours émergeaient de ce brouillard, certaines donnant l'impression d'être inachevées. Une ville dans ce désert ?

En plissant les yeux, Nynaeve distingua une silhouette dans la vallée. Un homme, apparemment, même si la distance interdisait de l'affirmer. L'inconnu portant un pantalon large et une veste bleu vif, il ne s'agissait pas d'un Aiel. Marchant le long de la muraille de brume, il s'arrêtait de temps en temps pour la tapoter. Enfin, pour essayer, car on eût dit que sa main rencontrait un obstacle invisible. Au fond, il ne s'agissait peut-être pas de brume.

— Tu devrais filer d'ici, dit une voix de femme. Si cet homme te voit, tu mourras – ou pire, si tu n'as pas de chance.

La femme qui se tenait un peu plus haut sur la pente portait une veste courte blanche et un pantalon jaune clair bouffant resserré au-dessus de ses bottes. Alors que sa cape claquait au vent, Nynaeve remarqua enfin ses longs cheveux blonds tressés et l'arc en argent qu'elle brandissait.

Un nom vint à l'esprit de l'ancienne Sage-Dame – qui en resta un instant muette.

— Birgitte ? finit-elle par couiner.

Héroïne de centaines de récits, Birgitte était célèbre pour l'arc d'argent avec lequel elle ne ratait jamais sa cible. Comme d'autres héros défunts, elle serait rappelée de la tombe par le Cor de Valère quand viendrait l'heure de l'Ultime Bataille.

— C'est impossible ! Qui êtes-vous ?

— Nous n'avons pas le temps de parler, femme ! Tu dois partir avant qu'il te voie.

« Birgitte » prit une flèche d'argent dans le carquois accroché à sa ceinture, l'encocha et arma son arc, le braquant sur le cœur de Nynaeve.

— Va-t'en !

Nynaeve s'enfuit...

... Et se retrouva sur la place Verte de Champ d'Emond, en train de regarder l'auberge si reconnaissable avec ses cheminées et son toit de tuile rouge. Tout autour de la place, des maisons au toit de chaume semblaient protéger la saillie rocheuse d'où jaillissait la Cascade à Vin.

Alors que le territoire de Deux-Rivières s'étendait très loin à l'ouest du désert des Aiels, le soleil, ici, était déjà haut dans le ciel. Bizarrement en l'absence de nuages dans le ciel, une ombre menaçante enveloppait le village comme un linceul.

Nynaeve eut à peine le temps de se demander comment les villageois s'en sortaient sans elle. Captant un mouvement du coin de l'œil, elle repéra une sorte d'éclair d'argent, puis distingua une femme accroupie au coin de la maison d'Ailys Candwin, de l'autre côté de la rivière.

Birgitte !

Sans hésiter, Nynaeve courut jusqu'à une des passerelles qui enjambaient le cours d'eau et s'y engagea, ses semelles produisant un vacarme épouvantable sur les planches disjointes.

— Venez ici ! cria-t-elle. Vous avez des réponses à me donner ! Qui était cet homme ? Venez, ou je vais vous montrer ce que je fais aux héros, moi ! Quand je vous aurai rossée, vous verrez ce que c'est, d'être un simple mortel qui a mal partout !

Quand elle arriva au coin de la maison, Nynaeve ne s'attendait pas vraiment à y trouver Birgitte. Surtout, elle ne s'attendait absolument pas à se retrouver face à un homme en veste noire qui avançait vers elle dans la rue en terre battue. À moins de cent pas de distance, Nynaeve le reconnut.

Lan !

Non, pas vraiment, mais cet homme avait les mêmes yeux que le Champion et un visage aux contours identiques. S'arrêtant, il leva son arc et tira.

La jeune femme se jeta à terre, hurla de terreur et tenta de ramper loin de son meurtrier.

Quand Nynaeve s'assit dans le lit en criant, Elayne se leva d'un bond, renversant son tabouret.

— Que s'est-il passé, Nynaeve ? Qu'est-il arrivé ?

L'ancienne Sage-Dame frissonna.

— Il ressemblait à Lan... Il ressemblait à Lan, et il a tenté de me tuer.

Nynaeve posa une main tremblante sur son bras gauche, un peu au-dessous de l'épaule. Du sang coulait d'une longue plaie.

— Si je n'avais pas plongé au sol, la flèche se serait fichée dans mon cœur.

Elayne s'assit au bord du lit et examina la blessure.

— Rien de grave, annonça-t-elle. Je vais nettoyer la plaie puis je te ferai un pansement.

La Fille-Héritière regretta d'être incapable de guérir. Mais essayer quand on ne savait pas pouvait être un remède pire que le mal. De toute façon, ce n'était qu'une entaille...

Et puis elle avait la tête bien trop embrumée – ou pleine de gelée de pomme – pour réfléchir à des choses si compliquées.

— Ce n'était pas Lan, alors, calme-toi. Tu sais que ce n'était pas Lan, pas vrai ?

— Bien sûr !

Toujours indignée, Nynaeve raconta ce qui lui était arrivé. L'homme qui lui avait tiré dessus à Champ d'Emond et celui du désert pouvaient être la même personne... ou non. Quant à Birgitte, quelle improbable rencontre !

— Birgitte ? demanda Elayne. Tu en es certaine ?

— Bien sûr que non..., soupira Nynaeve. La seule certitude, c'est que je n'ai pas trouvé Egwene.

Et que je n'y retournerai pas ce soir. (Elle se flanqua un coup de poing sur la cuisse.) Où est-elle ? Et que lui est-il arrivé ? Si elle a rencontré ce type avec son arc... Par la Lumière ! pourvu que ça ne soit pas ça !

Morte de sommeil et les idées confuses, Elayne se força à réfléchir quelques instants.

— Elle a dit qu'elle ne serait peut-être pas là à nos prochains rendez-vous. Qui sait ? c'est peut-être pour ça qu'elle est partie si soudainement. Parce qu'elle ne pouvait pas... hum... eh bien...

Avec la gelée et le reste, la Fille-Héritière dut se rendre à l'évidence : elle n'était pas en état de tenir un discours cohérent.

— J'espère que tu as raison... Et maintenant, on devrait te mettre au lit. Sinon, tu vas finir par dormir debout.

Elayne se réjouit que son amie l'aide à se déshabiller. Elle n'avait pas oublié la blessure ni le pansement, mais le lit semblait si séduisant. Au matin, peut-être, le monde aurait cessé de tourner.

Une fois la tête posée sur l'oreiller, la jeune femme s'endormit comme une masse.

En se réveillant, Elayne regretta de ne pas être morte dans son sommeil.

Alors que le soleil se levait à peine, assise à une table de la salle commune déserte, elle baissa les yeux sur la chope que Nynaeve lui avait apportée avant de partir en quête de l'aubergiste. Chaque fois qu'elle respirait, l'odeur de l'infusion lui montait aux narines, lui retournant l'estomac. Quant à sa tête... Non, c'était impossible à décrire. Mais si quelqu'un avait proposé de la lui couper, elle aurait accepté avec gratitude.

— Tu vas bien ?

Elayne sursauta au son de la voix de Thom.

— Très bien, merci...

Le simple fait de parler était une torture.

Désorienté, le trouvère se lissa la moustache.

— Thom, tes histoires étaient formidables, hier soir. Enfin, celles dont je me souviens. Je ne me rappelle pas grand-chose d'autre, à vrai dire. J'étais assise à une table et en t'écoutant, j'ai dû manger trop de gelée de pomme.

Pas question d'admettre qu'elle avait trop bu, d'autant plus qu'elle ignorait quelle quantité se cachait sous ce « trop ». Quant à la façon dont elle s'était ridiculisée dans la chambre du trouvère... Non, ça plus que tout, ce devait être à jamais occulté.

Voyant le soulagement de Thom, Elayne supposa qu'il la croyait.

Nynaeve revint, tendit une serviette humide à Elayne et s'assit. Puis elle poussa vers son amie la chope remplie d'une ignoble décoction.

Elayne posa la serviette humide sur sa nuque et ferma les yeux.

— Un de vous deux a vu maître Sandar, aujourd'hui ? demanda Nynaeve.

— Il n'a pas dormi dans notre chambre, répondit Thom. Une chance pour moi, vu la taille du lit.

Comme si parler de lui l'avait fait venir, Juilin entra dans l'établissement, l'air épuisé et les vêtements froissés. Un coquard sous l'œil gauche, la chevelure en bataille – d'habitude, il était impeccablement coiffé –, il paraissait néanmoins très content de lui.

— Les voleurs, dans cette ville, sont plus nombreux que des vairons au milieu de roseaux. Pour les faire parler, il suffit de leur payer à boire. J'ai discuté avec deux types qui ont vu une femme arborant une mèche blanche au-dessus de l'oreille gauche. Et l'un des deux ne mentait pas.

— Elles sont donc ici..., souffla Elayne.

— Peut-être..., corrigea Nynaeve. D'autres femmes peuvent avoir une mèche blanche au-dessus de l'oreille gauche.

— Le type n'a pas pu me préciser l'âge de la femme, dit Juilin en dissimulant un bâillement derrière sa main. Une personne sans âge, disait-il. Pour plaisanter, il a même lancé qu'il s'agissait peut-être d'une Aes Sedai.

— Tu vas trop vite, dit Nynaeve. Si tu attires l'attention de nos ennemies sur nous, ça ne nous aidera pas.

— Je suis très prudent... L'idée que Liandrin me remette la main dessus suffit à me calmer... Pour ne pas attirer l'attention, je ne pose pas de questions, je bavarde... Parfois, sur des femmes que je fais mine d'avoir connues. Deux types ont accroché à la mèche blanche, et aucun ne s'est douté qu'il s'agissait d'autre chose que d'une conversation de taverne au-dessus d'une chope de bière. Ce soir, un autre poisson se prendra peut-être dans mes filets. Qui sait ? il s'agira peut-être d'une beauté du Cairhien aux grands yeux bleus.

La description de Temaile Kinderode.

— Peu à peu, je limiterai le champ des localisations possibles, et un jour, je saurai où elles sont. Oui, je les trouverai !

— À moins que ce soit moi qui les déniche, intervint Thom, visiblement convaincu que c'était le plus probable. Au lieu de frayer avec des voleurs, elles doivent fréquenter des nobles et des politiciens. Un seigneur va finir par se comporter bizarrement, et je n'aurai plus qu'à suivre la piste...

Les deux hommes se défièrent du regard. Encore un effort, et un des deux allait proposer un duel à l'autre. Les hommes, quand même ! D'abord Juilin et Domon, puis Juilin et Thom... Pour changer un peu, Thom et Domon finiraient bien un jour par se taper dessus. Les hommes... Des sales gamins, voilà tout ce qu'on pouvait en dire.

— Elayne et moi, fit Nynaeve, nous les trouverons peut-être sans vous. Aujourd'hui, nous allons nous mettre en chasse. (Elle coula un regard en coin à Elayne.) Enfin, moi, je vais m'y mettre. Notre jeune amie a besoin de se reposer de la fatigue du... voyage.

Elayne posa la serviette sur la table – prudemment, pour ne pas brusquer sa pauvre tête – puis elle saisit la chope à deux mains et but. Le liquide visqueux et verdâtre était encore plus infect que son odeur le laissait présager. Quand il s'écrasa au fond de son estomac, la jeune femme eut le sentiment d'avoir avalé un sac de pierres.

— Deux paires d'yeux valent mieux qu'une, chère Nynaeve !

Sur ces mots, Elayne reposa la chope d'un geste presque assuré.

— Et cent paires sont encore plus efficaces, intervint Juilin. Si ce capitaine de barque illianien mobilise vraiment ses hommes, avec les voleurs, ça nous fera au moins ça comme espions.

— Je... Nous trouverons ces femmes pour vous, affirma Thom. Inutile que vous sortiez de l'auberge. Même si Liandrin n'y est pas, cette ville est dangereuse.

— De plus, renchérit Juilin, ces femmes vous connaissent. Donc, si elles sont là, il vaut mieux que vous ne vous montriez pas.

Elayne regarda les deux hommes avec un ébahissement sincère. Quelques instants plus tôt, ils semblaient prêts à s'étriper, et voilà qu'ils s'entendaient comme larrons en foire. Nynaeve ne s'était pas trompée en disant qu'ils seraient une source de problèmes. Mais la Fille-Héritière du royaume

d'Andor n'allait pas se cacher derrière maître Juilin Sandar et maître Thom Merrill. Alors qu'elle allait leur en faire part, Nynaeve lui brûla la politesse :

— Vous avez raison, dit-elle, étonnamment sereine.

Elayne n'en crut pas ses yeux. Les deux hommes parurent surpris, certes, mais surtout hautement satisfaits.

— Elles nous connaissent, c'est vrai..., continua Nynaeve. Mais ce matin, je me suis occupée de ce problème. Bien, voilà maîtresse Rendra avec notre petit déjeuner.

Thom et Juilin échangèrent des regards perplexes, mais en présence de l'aubergiste, ils furent bien obligés de tenir leur langue.

— Et ce que je vous ai demandé ? dit Nynaeve alors que Rendra posait devant elle un bol de bouillie d'avoine au miel.

— Oui, oui... Trouver des vêtements pour vous deux sera un jeu d'enfant. Pour vos cheveux – ils sont si beaux, si longs – ça ne sera pas difficile non plus.

Rendra tapota ses tresses blondes d'un air entendu.

La tête que tirèrent Juilin et Thom arracha un sourire à Elayne malgré sa gueule de bois. Prêts à polémiquer sans fin, les deux hommes n'avaient plus d'angle d'attaque si on les traitait par le mépris.

Accessoirement, la jeune femme s'avisa que sa tête allait un peu mieux. L'horrible décoction de Nynaeve, sans doute...

Tandis que l'ancienne Sage-Dame parlait de prix, de coupe et de tissu – Rendra voulait faire copier sa robe vert pâle plutôt voyante et la résistance de Nynaeve faiblissait –, Elayne prit une cuillerée de bouillie pour chasser le mauvais goût de la potion. Cette initiative réveilla son appétit.

Il restait cependant un problème que Nynaeve et elle n'avaient pas mentionné, et dont Thom et Juilin n'étaient pas informés. Si les sœurs noires étaient à Tanchico, le mystérieux objet capable de mettre en danger Rand y était aussi. Un objet susceptible de l'emprisonner avec son propre pouvoir...

Trouver Liandrin et ses complices ne suffirait pas. Une deuxième mission suivrait.

Elayne en perdit aussitôt son appétit.



Chasseur de Trollocs



Alors que les dernières gouttes de l'averse matinale tombaient encore du feuillage des pommiers, un pinson violet sautillait sur une branche où bourgeonnaient des fruits qui ne seraient pas récoltés cette année. Déjà haut dans le ciel, le soleil caché derrière d'épais nuages fournissait une lumière grisâtre.

Assis en tailleur sur le sol, Perrin éprouvait distraitement la résistance de la corde de son arc. Même si elle était enduite de cire, celle-ci avait tendance à se détendre quand on l'exposait à l'humidité. La violence de l'orage invoqué par Verin pour couvrir leur fuite, la nuit de l'évasion, avait surpris jusqu'à l'Aes Sedai. Depuis, il y en avait eu trois autres en six jours.

Six jours, vraiment ? Oui, ça devait être ça... ou pas. Depuis cette nuit-là, Perrin n'avait plus vraiment réfléchi, se laissant porter par les événements et réagissant au jour le jour. Le côté non coupant du tranchant de sa hache appuyait désagréablement contre son flanc, mais il s'en apercevait à peine.

Des monticules de terre couverts de végétation marquaient la présence des générations d'Aybara enterrées dans le verger. Parmi les sobres plaques de bois sculpté, les plus anciennes, craquelées et aux inscriptions pratiquement illisibles, remontaient à près de trois cents ans. Aplanies par le temps, des tombes encore plus vieilles ne se distinguaient même plus de la terre alentour.

Mais c'étaient les monticules détrempés par la pluie – parce que presque aucune végétation ne les protégeait – qui brisaient le cœur de Perrin. Des générations d'Aybara, oui, mais sûrement jamais quatorze personnes en même temps !

La tante Neain reposait près de l'oncle Carlin, inhumé longtemps avant elle, et leurs deux enfants dormiraient à jamais à leurs côtés. La grand-tante Easlin, elle, gisait dans la rangée où on avait enterré l'oncle Eward, la tante Magde et leurs trois enfants. La très longue rangée où se trouvait aussi la dernière demeure du père et de la mère de Perrin. Et celle d'Adora, de Deselle et du petit Paet. Une entière rangée de tombes à peine recouvertes d'herbe.

Sans baisser les yeux sur son carquois, Perrin compta du bout d'un index le nombre de flèches qu'il contenait. Beaucoup trop avaient été endommagées, leur seule valeur restant la possibilité de récupérer de la pointe en acier. N'ayant pas le temps d'en fabriquer lui-même, le jeune homme devrait aller voir l'artisan de Champ d'Edmond. Buel Dawtry produisait des projectiles de très bonne qualité – peut-être encore meilleurs que ceux de Tam.

Entendant bruire des brindilles dans son dos, Perrin huma l'air.

— Que se passe-t-il, Dannil ? demanda-t-il sans se retourner.

Surpris, le nouveau venu eut un moment d'hésitation, puis Perrin l'entendit très clairement reprendre son souffle.

— Perrin, dit Dannil Lewin, la dame est ici...

Parmi les compagnons de Perrin, personne n'était habitué à ses étranges dons. Par exemple identifier une personne avant de l'avoir vue ou dans l'obscurité. Se fichant de ce que les autres trouvaient bizarre ou non, l'ancien apprenti forgeron n'essayait plus de se cacher.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il trouva que Dannil avait beaucoup minci, ces derniers temps. Les fermiers ne pouvaient pas nourrir un nombre illimité de bouches. Du coup, contraints à s'en remettre à la chasse, les gens de Deux-Rivières passaient sans cesse du festin à la famine. Avec une nette prédominance de la famine, hélas...

— La dame, Dannil ?

— Oui, dame Faile. Et le seigneur Luc. Tous deux reviennent de Champ d'Emond.

Perrin se leva souplement puis partit à grandes enjambées, forçant Dannil à presser le pas pour le suivre.

En chemin, le jeune homme aux yeux jaunes réussit à ne pas regarder la maison – ou plutôt la carcasse calcinée qui se dressait en lieu et place du foyer où il avait grandi. En revanche, il sonda les arbres les plus proches de la ferme, vérifiant que ses sentinelles étaient à leur poste. À proximité du bois de l'Eau, les chênes, les pruches, les frênes et les lauriers étaient tous de très bonne taille. Leur feuillage luxuriant dissimulait parfaitement les gamins vêtus de couleurs passe-partout. Du coup, malgré sa vue exceptionnelle, Perrin lui-même avait du mal à les repérer. Dès qu'il aurait le temps, il faudrait qu'il passe un bon savon à ces gosses. Leur mission était de donner l'alarme si quelqu'un approchait, y compris Faile et ce fichu seigneur Luc.

Dressé dans un bosquet où Perrin, enfant, jouait à l'explorateur perdu dans une immensité sauvage, le camp rudimentaire était composé de couvertures drapées sur des branches afin d'offrir un abri et d'autres couvertures disposées sur le sol non loin des feux de cuisson. Ici aussi, les branches dégouлинаient... La majorité des jeunes hommes présents – une cinquantaine – portait la barbe, peut-être par souci d'imiter Perrin, ou parce qu'ils trouvaient inconfortable de se raser à l'eau froide. Tous étaient de bons chasseurs – les mauvais, il les avait depuis longtemps renvoyés dans leurs pénates –, mais ils n'avaient pas l'habitude de dormir plus d'une nuit ou deux à la belle étoile. Ni de faire ce que Perrin leur demandait – encore moins, en un sens.

Pour l'heure, ils entouraient Faile et Luc, bouche bée, et quatre ou cinq seulement avaient un arc à la main. Les autres armes reposaient près des couvertures, le plus souvent avec les carquois correspondants.

Perché sur un grand étalon noir, Luc était une véritable incarnation de l'arrogance d'un nobliau ne daignant même pas regarder les roturiers qui se pressaient autour de lui. L'odeur de ce triste individu dominait celle des autres – une sorte de discrimination olfactive, comme s'il n'avait rien de commun avec la plèbe, même pas l'appartenance à l'humanité.

Dans les bruissements coutumiers de sa jupe-culotte, Faile vint à la rencontre de Perrin, qui capta en plus de son odeur personnelle un léger parfum de savon aux herbes aromatiques.

— Maître Luhhan a dit que nous aurions une chance de te trouver ici.

Alors qu'il avait l'intention de lui demander ce qu'elle fichait là, Perrin enlaça sa compagne et

lui souffla à l'oreille :

— Je suis content de te voir... Tu m'as manqué.

Faile s'écarta juste ce qu'il fallait pour lever les yeux sur son amoureux.

— Tu as l'air fatigué.

Perrin ignora cette remarque. Pour être fatigué, il fallait en avoir le temps, et ce n'était pas son cas.

— Tu les as tous ramenés à Champ d'Emond ?

— Ils sont à l'auberge, oui... (Faile sourit.) Maître al'Vere a déniché une vieille hallebarde, et il clame partout que les Fils devront lui passer sur le corps avant de pouvoir récupérer les prisonniers. Tout le monde est au village, Perrin. Verin et Alanna, plus les Champions – tous s'efforcent bien sûr de passer pour ce qu'ils ne sont pas. Et Loial. Lui, il fait sensation. Encore plus que Bain et Chiad. (Le sourire s'effaça.) Loial m'a demandé de te transmettre un message. Alanna s'est éclipsée deux fois sans prévenir. Selon notre ami ogier, Ihvon a paru surpris de voir qu'elle était partie. Je suis censée n'en parler qu'à toi. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Rien, peut-être... Sauf que je ne peux pas me fier à Alanna. Verin m'avait mis en garde, mais qui me prouve qu'elle est plus digne de confiance que sa collègue ? Bain et Chiad sont à Champ d'Emond, dis-tu ? Donc, Luc sait qui elles sont.

Perrin tourna la tête vers le seigneur. Quelques jeunes hommes s'étaient approchés pour lui poser des questions, et il leur répondait avec un sourire condescendant.

— Les Aielles sont venues avec nous, révéla Faile. Elles patrouillent autour de ton camp. Désolée, mais je doute qu'elles aient une très haute opinion de tes sentinelles. Perrin, pourquoi voudrais-tu que Luc ne sache rien au sujet des Aielles ?

— J'ai parlé à des gens dont la ferme a été incendiée...

Même si le seigneur était trop loin pour entendre, Perrin baissa la voix :

— Si on compte l'exploitation de Flann Lewin, Luc est passé dans cinq de ces domaines la veille de l'attaque ou le jour même.

— Perrin, je sais que c'est un imbécile bouffi d'orgueil, sur certains points. Alors qu'il est originaire du Murandy, il prétend avoir un droit héréditaire sur le trône d'une des Terres Frontalières. Mais de là à le soupçonner d'être un Suppôt des Ténèbres ! À Champ d'Emond, il a donné de très bons conseils. Et quand j'ai dit que tout le monde y était, c'est vraiment tout le monde ! (La jeune femme secoua la tête.) Des centaines de réfugiés sont venus du nord et du sud, de toutes les directions, en fait, avec leurs bêtes et une partie de leurs possessions. Tous parlent des avertissements de Perrin Yeux Jaunes. Ton village est prêt à se défendre si nécessaire, et Luc a été partout à la fois ces derniers jours.

— Perrin comment ? s'étrangla le jeune homme.

Il tenta aussitôt un changement de sujet :

— Venus du sud, dit-il ? Mais je ne suis pas allé plus loin au sud qu'ici. Et je n'ai parlé à aucun fermier au-delà d'une demi-lieue du village...

Taquine, Faile tira sur la barbe de son compagnon.

— Les nouvelles se répandent vite, mon grand général ! Je pense que la moitié de ces gens espèrent que tu les fédéreras, levant avec eux une armée, afin de renvoyer les Trollocs dans la Flétrissure. On parlera de toi à Deux-Rivières au cours des mille ans à venir. Perrin Yeux Jaunes, le chasseur de Trollocs.

— Par la Lumière ! marmonna le jeune homme.

Chasseur de Trollocs. Il avait fait si peu, jusque-là, pour mériter ce surnom. Deux jours après la libération des prisonniers, et un après que Verin et Tomas étaient partis de leur côté, Perrin et quinze de ses « hommes » avaient découvert les vestiges encore fumants d'une ferme. Après avoir enterré les dépouilles trouvées dans les cendres, suivre les pillards s'était révélé assez facile grâce aux talents d'éclaireur de Gaul... et au flair du « général ». Car pour lui, la puanteur des monstres n'avait pas eu le temps de se dissiper.

Certains des jeunes gars s'étaient montrés hésitants dès qu'ils avaient compris que la chasse aux Trollocs était vraiment ouverte. S'il avait fallu avancer pendant longtemps, ces garçons auraient probablement filé à la moindre occasion. Mais la piste conduisait à un taillis, à environ une lieue de la ferme incendiée. Comme de juste, les Trollocs n'avaient pas posté de sentinelles – sans Myrddraal pour les encadrer, ils cédaient inmanquablement à la paresse – et les hommes de Deux-Rivières savaient approcher d'un objectif en silence. Vingt-deux Trollocs avaient péri, presque tous criblés de flèches dans leur couverture puante et avant même d'avoir pu dégainer une arme. Dannil, Ban et les autres avaient manifesté l'intention de célébrer leur victoire, jusqu'à ce qu'ils voient le contenu du grand chaudron encore suspendu au-dessus du feu. Beaucoup de « héros » étaient partis se cacher pour vomir, et presque tous avaient pleuré sans retenue.

Perrin s'était chargé de creuser la tombe. Une seule, car il n'y avait plus moyen de distinguer les uns des autres les fragments de corps et encore moins de dire quoi appartenait à qui. Une chance, car si ç'avait été possible, il aurait eu du mal à le supporter, si dur et si glacé qu'il soit devenu.

Le même jour, mais plus tard, personne n'avait hésité lorsque le « général » avait humé une autre piste nauséabonde. Quelques garçons avaient quand même marmonné au sujet de la « bizarrerie » du chef, mais tout s'était arrangé quand Gaul avait repéré des empreintes de sabots et de bottes – d'une pointure bien trop grande pour qu'elles appartiennent à des humains. Dans un autre taillis, près du bois de l'Eau, les vengeurs étaient tombés sur quarante et un Trollocs accompagnés par un Blafard. Ici, il y avait des sentinelles, mais elles ronflaient à leur poste. Cela dit, être plus vigilantes ne leur aurait pas servi à grand-chose. Se glissant entre les arbres et les buissons comme une ombre, Gaul avait promptement éliminé ces gardes.

Le groupe de Perrin comptait trente hommes, ce soir-là. Ceux qui n'avaient pas vu le chaudron en ayant entendu parler, tous avaient décoché leurs flèches en poussant des cris de guerre au moins aussi sauvages que ceux des monstres. Le Blafard tout de noir vêtu était mort le dernier, plus hérissé de projectiles qu'une pelote d'épingles. Quand il s'était enfin immobilisé, personne n'avait eu le cœur assez bien accroché pour récupérer des flèches sur sa carcasse.

Plus tard dans la soirée, le deuxième orage avait éclaté – un vrai déluge, avec des éclairs zébrant le ciel et des roulements de tonnerre. Depuis, Perrin n'avait plus senti de piste et toutes les traces avaient été effacées du sol.

Du coup, l'occupation principale du « général » et de ses troupes était d'éviter les patrouilles de Capes Blanches, bien plus fréquentes ces derniers temps. Selon les fermiers qu'avait rencontrés Perrin, les Fils semblaient surtout vouloir retrouver leurs prisonniers et capturer ceux qui les avaient fait évader. Quant aux Trollocs, ils s'en fichaient comme d'une guigne !

Quelques hommes s'étaient rassemblés autour de Luc. Avec sa haute taille, sa chevelure blond-roux se voyait de loin au milieu d'un cercle de têtes plus sombres. Le seigneur tenait le crachoir et son public l'écoutait en acquiesçant.

— Voyons un peu ce qu’il raconte..., maugréa Perrin.

Sans trop de bousculade, les jeunes hommes de Deux-Rivières s’écartèrent pour laisser passer « dame » Faile et leur chef. Sous leurs regards fascinés, le seigneur en veste rouge brodée de fil d’or pérorait d’abondance.

— ... ainsi, le village est en sécurité, désormais. Beaucoup de gens se sont organisés pour le défendre. Quant à moi, j’avoue apprécier de pouvoir dormir sous un toit quand l’occasion se présente. Maîtresse al’Vere, la femme de l’aubergiste, est une excellente cuisinière. Son pain est un des meilleurs que j’aie jamais goûtés. Du pain tout juste sorti du four et du beurre frais, que demander de plus ? Peut-être de s’installer confortablement dans la salle commune pour savourer une coupe de vin ou une chope de la délicieuse bière brune de maître al’Vere.

— Perrin, le seigneur Luc nous conseille d’aller à Champ d’Emond, dit Kenley Ahan en frottant son nez rouge du dos d’une main crasseuse.

Kenley n’était pas le seul à n’avoir pas pu se laver aussi souvent qu’il l’aurait voulu, ces derniers temps. Ni le seul à avoir attrapé un gros rhume.

Luc sourit à Perrin comme il aurait souri à un chien pour l’encourager à faire le beau.

— Le village est bien défendu, mais il n’y a jamais trop de costauds dans une milice.

— Nous chassons les Trollocs, répondit Perrin. Toutes les fermes ne sont pas abandonnées, et à chaque bande de monstres massacrée, nous sauvons une exploitation et des gens qui ont ainsi la possibilité d’aller se mettre en sécurité.

Wil al’Seen éclata de rire. Avec une barbe de six jours et le nez comme un lampion, il n’avait plus grand-chose d’un séducteur.

— Voilà des jours que nous n’avons plus *senti* un Trolloc ! Sois raisonnable, Perrin. Nous les avons peut-être tous tués.

Des murmures approbateurs montèrent de l’assistance.

— Je ne voudrais surtout pas semer la zizanie, dit Luc. (Il écarta les mains, vibrante incarnation de l’innocence.) Il n’est pas douteux que vous avez eu de grands succès, en plus de ceux dont nous avons entendu parler. Des centaines de Trollocs ont dû tomber sous vos coups. Qui sait ? vous les avez peut-être tous chassés du territoire. En tout cas, Champ d’Emond est disposé à vous accueillir comme des héros. Et c’est la même chose à Colline de la Garde. Y a-t-il ici des natifs de Promenade de Deven ?

Wil hocha la tête. Luc lui tapa sur l’épaule avec une familiarité horriblement mal imitée.

— Accueilli comme un héros, mon garçon.

— Tous ceux qui veulent partir sont libres de le faire, dit Perrin d’un ton neutre.

D’un regard, Faile lui fit comprendre que ce n’était pas, selon elle, un comportement digne d’un général. Mais Perrin ne voulait forcer personne à le suivre. Et il n’avait aucune intention d’être un chef.

— À mes yeux, dit-il, le travail n’est pas terminé, mais c’est à vous de choisir.

Personne ne broncha, même si Wil et quelques autres semblèrent bouillir intérieurement. Baissant la tête, la plupart des « héros » regardèrent le sol et entreprirent de nettoyer les semelles de leurs bottes dans les feuilles mortes de l’année précédente.

— S’il ne vous reste plus de Trollocs à pister, dit Luc d’un ton détaché, il serait peut-être temps de vous intéresser aux Fils de la Lumière. Ils ne sont pas ravis que des gens de Deux-Rivières aient choisi de se défendre seuls. Si j’ai bien compris, ils ont l’intention de pendre les « insurgés » qui ont

libéré des prisonniers.

Les « héros » échangèrent des regards inquiets.

À cet instant, Gaul fendit la petite foule, Bain et Chiad sur les talons. En guise de « fendre », les Aiels se contentèrent d'avancer, puisque les « insurgés » s'écartèrent promptement sur leur passage.

Luc regarda Gaul sans aménité. Imperturbable, le guerrier ne baissa pas les yeux. Wil, Dannil et leurs compagnons semblèrent ravis de voir les Aiels, car ils pensaient que des centaines d'autres se cachaient dans les taillis, les bosquets et les bois. Ils ne demandaient jamais pourquoi ces renforts ne se montraient pas, et Perrin évitait soigneusement le sujet. Si l'illusion d'avoir des alliés leur donnait du cœur au ventre, pourquoi les en priver ?

— Qu'as-tu trouvé ? demanda Perrin.

Gaul était parti en patrouille la veille. Capable d'avancer aussi vite qu'un cavalier – plus vite dans les bois –, il avait un œil d'aigle.

— Des Trollocs, répondit Gaul comme s'il annonçait avoir repéré un troupeau de moutons. Ils traversaient le bois de l'Eau – qui porte bien son nom, avec toute cette humidité – et je pense qu'ils ont l'intention d'établir leur camp à la lisière de ce bois. Ils sont une trentaine. Et au sud, là où ils attaqueront sans doute cette nuit, il reste des fermes habitées. (Il eut un sourire de prédateur.) Ils ne m'ont pas vu et ne se méfieront pas.

Chiad se pencha pour parler à l'oreille de Bain – si fort qu'on aurait pu l'entendre à vingt pas à la ronde.

— Pour un Chien de Pierre, il marche assez vite. Et en faisant à peine plus de bruit qu'un taureau boiteux.

— Alors, Wil ? lança Perrin. Tu veux aller à Champ d'Emond ? Si tu te rases, tu trouveras peut-être une fille à embrasser pendant que les Trollocs se rempliront l'estomac.

Wil s'empourpra jusqu'aux oreilles.

— Cette nuit, je serai là où tu seras, Aybara !

— Personne ne songe à rentrer s'il y a encore des Trollocs dans le coin, ajouta Kenley.

Perrin balaya du regard ses « héros », qui hochèrent tous la tête.

— Et toi, seigneur Luc ? Nous serions fiers d'avoir un noble, Quêteur du Cor, qui plus est, à nos côtés.

Luc eut un demi-sourire qui n'adoucit en rien son regard hautain.

— Désolé, mais on a encore besoin de moi à Champ d'Emond pour superviser les défenses. Si les Trollocs attaquaient – plus d'une petite trentaine, bien sûr – ma mission est de protéger les villageois. *Idem* si les Capes Blanches venaient en force. Dame Faile, si tu veux bien ?

Luc tendit une main pour aider la jeune femme à monter en selle.

Faile secoua la tête.

— Seigneur Luc, je vais rester avec Perrin.

— Quel dommage..., murmura le Quêteur, comme s'il pensait que le mauvais goût des femmes n'avait pas de limites.

Tirant sur ses gantelets ornés de loups brodés, il bougea très légèrement sur sa selle pour mettre en mouvement son étalon.

— Bonne chance à toi, seigneur Yeux Jaunes. Et à tous les autres aussi.

S'inclinant à l'intention de Faile, Luc fit volter son étalon puis le lança au galop si brusquement que plusieurs hommes durent sauter sur le côté pour ne pas être renversés.

À la façon dont Faile le regarda, Perrin s'attendit à un sacré sermon sur la courtoisie, dès qu'ils seraient seuls. Quand il n'entendit plus le bruit des sabots du cheval noir, il se tourna vers Gaul :

— Pouvons-nous aller à la rencontre des Trollocs ? Et leur tendre une embuscade avant qu'ils aient atteint l'endroit où ils veulent camper ?

— C'est faisable, si nous partons tout de suite. Ils avancent en colonne, sans trop se presser. Un Blafard les accompagne. Cela dit, il serait plus simple de les surprendre dans leur sommeil.

Plus simple pour les jeunes gens de Deux-Rivières, bien entendu. Gaul n'était pas du genre à redouter une bataille rangée.

S'il ne montait de lui aucun relent de peur, il en allait autrement de bien des jeunes gens. Pourtant, pas un ne suggéra qu'un affrontement à la loyale, avec un Myrddraal pour pimenter la sauce, pouvait être un mauvais plan. Dès que Perrin en eut donné l'ordre, ses compagnons éteignirent les feux, dispersèrent les cendres, rassemblèrent leurs chiches affaires et enfourchèrent leurs montures si mal assorties. Avec les sentinelles – Perrin nota de ne pas oublier d'avoir avec elles une conversation musclée – le groupe comptait près de soixante-dix individus. Largement assez pour tomber sur trente Trollocs et les réduire en bouillie. Ban al'Seen et Dannil dirigeaient chacun un demi-détachement, le meilleur moyen d'étouffer les querelles de pouvoir. Bili al'Dai, Kenley et quelques autres tenaient lieu de sous-officiers, supervisant des escouades de dix hommes. Wil comptait parmi ces sous-chefs. Quand il ne pensait pas aux filles, c'était un type bien, en général.

Alors que les Aiels partaient en éclaireurs, Faile fit chevaucher Hironnelle à côté de Trotteur.

— Tu ne lui fais aucune confiance, marmonna-t-elle. Comme s'il était un Suppôt des Ténèbres.

— Je me fie à toi, à mon arc et à ma hache, répondit Perrin.

Faile parut à la fois flattée et attristée. Pourtant, ce n'était que la stricte vérité.

Gaul guida la colonne vers le sud pendant deux heures, puis il s'engagea dans le bois de l'Eau où des chênes, des pins et des lauriers dominaient toute une variété d'arbres, d'arbustes et de buissons. Voisinant avec des frênes de bonne taille à la cime ronde, des saules noirs se serraient contre des palmiers en forme de cônes. Au pied de tous les troncs, la broussaille et les lianes s'entrelaçaient pour former comme une corolle. Sur les branches, des milliers d'écureuils pépiaient, tandis que des grives, des pinsons et des étourneaux voletaient de feuillage en feuillage.

Perrin capta une odeur de cerfs, de lièvres et de renards. Dans ce bois sillonné de petits cours d'eau, les étangs et les mares abondaient. Le plus souvent ombragées, ces étendues d'eau parfois à ciel ouvert, dans des clairières, faisaient entre dix et près de cinquante pas de large.

Sur le sol détrempé par la série d'orages, les sabots des chevaux produisaient d'étranges bruits de succion.

Après environ une demi-lieue de marche, Gaul s'arrêta entre une grande mare entourée de saules et un ruisseau d'un pas de large. S'ils continuaient dans la même direction, les Trollocs passeraient par là. Pour s'en assurer, les trois Aiels partirent en éclaireurs. Ils revinrent très vite et confirmèrent que l'ennemi approchait.

Confiant la garde des chevaux à Faile et à douze hommes, Perrin fit déployer en arc de cercle ses soixante compagnons, afin de former une muraille à laquelle les Trollocs ne pourraient pas éviter de se heurter. Après s'être assuré que tous les hommes étaient bien dissimulés et savaient ce qu'ils avaient à faire, le « général » se plaça au centre du piège, près d'un chêne au tronc de près de six pieds de diamètre.

Une fois sûr que sa hache ne se coincerait pas dans la boucle de sa ceinture, il encocha une flèche

dans son arc et attendit. Une légère brise venant lui ébouriffer les cheveux, il pourrait sentir les Trollocs bien longtemps avant d'être en mesure de les voir. S'il avait bien calculé son coup, ils arriveraient juste en face de lui.

Les minutes passèrent, puis bientôt une heure... Que fichaient donc les Créatures des Ténèbres ? Si Perrin restait trop longtemps dans cette atmosphère humide, il serait bon pour changer la corde de son arc.

Les oiseaux disparurent quelques instants avant que les écureuils se taisent. Comprenant que le moment fatidique était arrivé, Perrin huma l'air à pleins poumons. Bizarrement, il ne capta rien. La brise soufflant dans la bonne direction, il aurait dû sentir les Trollocs en même temps que les oiseaux et les écureuils.

Un tourbillon d'air charria jusqu'aux narines de Perrin une puanteur qu'il connaissait trop bien.

— Ils sont derrière nous ! cria-t-il en se retournant. Tous les hommes avec moi ! Deux-Rivières, à moi !

Derrière le « piège », il y avait les chevaux. Et Faile.

Des cris sauvages montèrent de toutes parts. Un Trolloc à cornes de bélier apparut face à Perrin et leva aussitôt son arc long. Perrin arma aussitôt le sien, lâcha sa flèche au jugé et en sortit immédiatement une autre de son carquois. Touché entre les deux yeux, le Trolloc s'écroula sans qu'il y ait besoin de doubler le tir. Mais il avait eu le temps de tirer, et sa flèche – de la taille d'une petite lance – percuta Perrin au flanc à la vitesse d'un cheval au galop.

Le souffle coupé, le jeune homme se plia en deux, lâchant son arc et sa flèche de rechange. La douleur, déjà atroce, empirait encore dès qu'il tentait de respirer.

Deux autres monstres, une gueule de loup dessinant un rictus sous leurs cornes de chèvre, sautèrent par-dessus le cadavre de leur frère d'armes – sans le voir ni s'en soucier. Bien plus grands que Perrin et deux fois plus larges, ils chargeaient, leur cimeterre fendant l'air.

Le jeune homme se releva, serra les dents, cassa la hampe de la flèche plantée dans sa chair et tira sa hache de sa ceinture. Puis il chargea en hurlant à la mort.

En hurlant, oui. Pour exprimer la rage qui recouvrait d'un voile rouge ses yeux jaunes. Face aux deux monstres géants aux pièces d'armure hérissées de piques sur les épaules et aux coudes, il mania sa hache comme un bûcheron qui aurait voulu couper net un arbre avec chaque coup.

Pour Adora. Pour Deselle.

— Pour ma mère ! Crevez tous ! Pour ma mère !

S'avisant soudain qu'il s'acharnait sur deux dépouilles déjà hachées menues, Perrin se força à cesser de frapper. Tendant l'oreille, il constata qu'il y avait beaucoup moins de cris. Y avait-il d'autres survivants que lui ?

— À moi ! Gens de Deux-Rivières, à moi !

— Deux-Rivières ! cria quelqu'un.

— Deux-Rivières ! répondit une autre voix.

Deux ? Seulement deux ?

— Faile ! Au nom de la Lumière ! Faile !

Une silhouette noire apparut entre les arbres, annonçant la venue d'un Myrddraal bien avant que Perrin ait pu distinguer clairement le Sans-Yeux en cuirasse sombre, sa cape couleur d'encre n'ondulant pas d'un pouce alors qu'il courait à la vitesse du vent. En approchant, le tueur noir ralentit, certain de sa victoire sur un adversaire blessé. Sur son visage blême, l'absence de globes

oculaires était tout aussi terrifiante que s'il avait eu des yeux de feu liquide.

— Faile ? répéta le Myrddraal d'une voix qui grinçait comme un morceau de cuir brûlé qu'on broie dans sa main. Ta Faile était... délicieuse.

Hurlant de rage, Perrin bondit sur le Blafard, dont l'épée noire dévia sans peine son premier coup de hache. Le deuxième et le troisième ne furent pas plus efficaces. Son visage soudain tendu sous l'effet de la concentration, le Myrddraal se déplaçait avec la souplesse d'une vipère et la rapidité de la foudre. Pour l'instant, Perrin parvenait à le maintenir sur la défensive. Mais ça ne durerait pas. Son flanc blessé pissait le sang et le brûlait comme le feu d'une forge. Condamné à faiblir, Perrin finirait avec une épée noire dans le cœur dès que ses dernières forces l'auraient abandonné.

Quand il glissa dans la boue, basculant en arrière, le Blafard arma son bras pour porter le coup de grâce. Jaillissant de nulle part, une lame lui décolla presque la tête des épaules. Un geyser de sang noir jaillit du cou de la créature, qui continua pourtant à frapper, refusant de mourir pour de bon et de cesser de tuer.

Alors qu'il s'écartait de la trajectoire furieuse du monstre moribond, Perrin leva les yeux sur l'homme qui essuyait calmement sa lame avec une poignée de feuilles.

Ihvon, sa cape caméléon pendant sans un pli, comme s'il était en train de boire une infusion.

— Alanna m'a envoyé à ta recherche, dit le Champion. J'ai eu du mal, parce que tu sais rudement bien brouiller les pistes, mais soixante-dix chevaux laissent forcément des traces.

Son infusion finie, le Champion semblait à présent s'apprêter à allumer sa pipe devant une cheminée.

— Les Trollocs n'étaient pas liés à ce... à cette vermine. (Ihvon désigna le Blafard qui était enfin tombé mais continuait à zébrer l'air avec sa lame.) C'est bien dommage, non ? Mais si tu parviens à rassembler tes hommes, les Trollocs hésiteront peut-être à vous affronter, sans un Myrddraal pour les y forcer. Ils sont une centaine, au fait. Un peu moins, si on enlève ceux que tu as tués.

Son épée au poing – le seul détail signalant une situation hors du commun –, le Champion entreprit de sonder les alentours en quête d'un danger.

Un instant, Perrin en resta muet. Alanna voulait le voir ? Et elle avait envoyé Ihvon ? Juste à temps pour lui sauver la vie...

Perrin s'arracha à son hébétude et cria :

— Deux-Rivières, à moi ! Pour l'amour de la Lumière, à moi ! Deux-Rivières !

Cette fois, il ne se tut pas avant que des silhouettes familières apparaissent entre les arbres. Des silhouettes titubantes au visage maculé de sang. Certains hommes se soutenaient l'un l'autre et beaucoup avaient perdu leurs armes.

Les Aiels se montrèrent aussi, apparemment indemnes, n'était la légère claudication de Gaul.

— Les choses ne se sont pas passées comme prévu, dit simplement le guerrier.

Il aurait parlé sur le même ton de la pluie et du beau temps.

Faile apparut entre les arbres avec les chevaux – non, la moitié, mais Hirondelle et Trotteur étaient du nombre – et neuf des douze hommes que Perrin avait laissés avec elle. La jeune femme arborait une coupure sur la joue, mais elle était vivante, et cela seul comptait ! Perrin voulut la serrer contre lui, mais elle le repoussa en marmonnant qu'elle n'avait pas envie de se blesser contre le moignon de hampe d'une flèche. Elle écarta cependant délicatement la veste du jeune homme pour voir à quel endroit il était touché exactement.

Perrin regarda les hommes qui l'entouraient. Il n'en arrivait plus de nouveaux, pourtant, bien des

visages manquaient à l'appel. Kenley Ahan... Bili al'Dai... Teven Marwin... Perrin se força à nommer les absents et à les compter. Vingt-sept... Vingt-sept jeunes hommes perdus...

— Vous avez ramené tous les blessés ? Il ne reste personne en arrière ?

Perrin sentit que les mains de Faile tremblaient sur son flanc. Elle venait de découvrir la plaie et semblait à la fois inquiète et folle de rage. Elle avait raison dans les deux occurrences. Il n'aurait jamais dû l'entraîner là-dedans.

— Nous n'avons laissé que les morts, répondit Ban al'Seen d'une voix aussi blanche que son visage.

Les yeux plissés, Wil semblait regarder quelque chose dans le lointain.

— J'ai vu Kenley, dit-il. Sa tête était dans la fourche d'un chêne, mais son corps reposait au pied du tronc. Je l'ai vu... Son rhume ne l'embêtera plus, désormais...

Le jeune homme éternua et sembla surpris d'être encore un être humain aux manifestations normales.

Perrin soupira et le regretta aussitôt, car la douleur le força à serrer les dents. Un foulard de soie verte à la main, Faile tentait de sortir de son pantalon le pan de sa chemise. Il la repoussa, ignorant son regard furibond. Ce n'était pas le moment de soigner une plaie.

— Les blessés sur les chevaux..., ordonna Perrin quand il put desserrer les dents. Ihvon, vont-ils nous attaquer ? Ihvon ?

Le Champion apparut, tenant son cheval gris par la bride.

— Peut-être... et peut-être pas, répondit-il quand Perrin eut répété sa question. Livrés à eux-mêmes, les Trollocs préfèrent les proies faciles. Sans un Myrddraal pour les aiguillonner, ils attaqueront une ferme plutôt que des gens capables de les cribler de flèches. Il faut que tous les hommes encore un peu valides brandissent un arc avec une flèche encochée, même s'ils ne sont plus en état de tirer sur la corde... Les monstres décideront peut-être que le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Perrin frissonna. Si les Trollocs attaquaient, ils s'amuseraient comme des danseurs le jour de la Fête du Soleil. Dans le groupe, seuls Ihvon et les Aiels étaient en état de se battre. Avec Faile, dont les yeux noirs brillaient de fureur. Il devait la conduire en sécurité...

Le Champion ne proposa pas son destrier à un blessé, ce qui sembla parfaitement logique à Perrin. L'animal n'aurait sûrement pas accepté un cavalier inconnu, et un cheval de guerre, monté par son maître, serait une arme dévastatrice si les Trollocs revenaient à la charge.

Perrin tenta d'aider Faile à enfourcher Hironnelle, mais elle l'en empêcha.

— Tu as dit : « Les blessés sur les chevaux. » Tu te souviens ?

Poussant le raisonnement jusqu'au bout, Faile insista pour que le « général blessé » chevauche Trotteur. Très mécontent, Perrin redouta en outre que ses hommes protestent, après le désastre dont il était responsable. Mais aucun ne réagit.

Il y avait juste assez de chevaux pour les hommes incapables de marcher ou qui n'auraient pas tenu très longtemps. Finissant par reconnaître qu'il appartenait à la seconde catégorie, Perrin monta péniblement en selle. Serrant les dents, il parvint à se tenir bien droit alors qu'une bonne moitié de ses hommes avaient dû se coucher sur l'encolure de leur cheval.

Les jeunes gens encore en état de marcher et une partie de ceux qui chevauchaient s'accrochèrent à leur arc comme s'il s'agissait d'une planche de salut. Perrin brandit aussi le sien, et Faile récupéra celui d'un blessé grave. Même si elle aurait probablement été incapable d'armer un arc de Deux-Rivières, seules les apparences comptaient. Pour s'en tirer vivants, ils allaient devoir s'en remettre à

une illusion.

Comme Ihvon, tendu comme une lanière de fouet prête à claquer, les Aiels semblaient en pleine forme, à croire qu'ils revenaient d'une promenade. Leurs lances glissées dans la bandoulière de l'étui de leur arc, ils avançaient, prêts à décocher une flèche au premier signe de danger.

Le reste du groupe, Perrin y compris, n'était plus qu'un détachement en déroute. Plus le moindre rapport avec les jeunes héros qu'il avait conduits dans cet enfer, général de pacotille gonflé de sa propre importance et absurdement confiant.

Peut-être, mais parfois, l'illusion fonctionnait aussi bien que la réalité. Pendant un moment, la brise charria l'odeur infâme des Trollocs, la preuve qu'ils suivaient les rescapés, mais il n'y eut pas d'attaque. Puis la puanteur se dissipa, indiquant que les monstres avaient renoncé, vaincus par un leurre.

Faile marchait à côté de Trotteur. Tenant son arc d'une main, elle avait posé l'autre sur la jambe de Perrin, comme si elle entendait l'empêcher de tomber. Souriant de temps en temps pour encourager le jeune homme, elle ne parvenait pourtant pas à cacher son inquiétude. Afin de la convaincre qu'il allait bien, Perrin lui rendit ses sourires.

Vingt-sept morts... Vingt-sept morts dont les noms résonnaient en boucle dans sa tête. Colly Garren... Jared Aydaer... Dael al'Taron... Ren Chandin...

Vingt-sept garçons de Deux-Rivières morts à cause de sa stupidité. Vingt-sept !

Ayant emprunté la route la plus directe pour sortir du bois de l'Eau, la petite colonne émergea à l'air libre au milieu de l'après-midi. À quelle heure exactement ? Avec un ciel si plombé, c'était impossible à dire.

Des pâturages où poussaient quelques arbres s'étendaient devant les survivants. Dans le lointain, Perrin distingua quelques fermes dont les cheminées ne crachaient pas la moindre volute de fumée. Si ces exploitations n'avaient pas été abandonnées, il y aurait eu quelque chose en train de cuire dans quelques cheminées. La colonne de fumée la plus proche se trouvait plus d'une lieue à l'est.

— Nous devrions passer la nuit dans une ferme, dit Ihvon. Un toit nous protégera s'il pleut encore, et nous pourrions faire du feu. Sans compter la nourriture, l'eau et les pansements que nous trouverons sûrement.

Perrin acquiesça sans discuter. À l'évidence, le Champion était bien plus compétent que lui. Même le vieux Bili Congar, avec son cerveau rongé par la bière, aurait fait un meilleur chef que lui. Du coup, il laissa Trotteur emboîter le pas au cheval gris du Champion.

Un peu moins d'une demi-lieue plus loin, Perrin capta de lointains échos de musique. Une joyeuse mélodie jouée par des violons et des flûtes. Pensant qu'il avait des hallucinations auditives, il comprit que non en voyant, un peu plus tard, que ses compagnons échangeaient des regards incrédules... puis des sourires soulagés. La musique était synonyme de présence humaine. Et de joie, à entendre le rythme endiablé de la mélodie. Des gens pouvaient encore avoir des choses à fêter dans cette vallée de larmes ? Cette simple idée incita les survivants de Deux-Rivières à avancer un peu plus vite.



Avec les Zingari



Un cercle de chariots fut bientôt en vue un peu au sud de la trajectoire que suivaient Perrin et ses compagnons. En approchant, le jeune homme constata qu'il s'agissait en fait de roulottes – de vraies petites maisons sur roues peintes en rouge vif, en bleu ciel, en vert pomme ou en jaune canari. La musique venait de ce camp de Zingari installé autour d'un petit bosquet de chênes. Les Gens de la Route... Perrin avait entendu dire qu'il y en avait à Deux-Rivières, mais c'était la première fois qu'il en voyait.

Un peu à l'écart des véhicules, des chevaux entravés broutaient paisiblement.

— Je dormirai ailleurs..., lâcha Gaul lorsqu'il vit Perrin orienter Trotteur vers la caravane de Tuatha'an.

Sans un mot de plus, le guerrier s'éloigna de la colonne.

Bain et Chiad vinrent parler à Faile. À voix basse, mais avec une grande conviction. Perrin capta assez de choses pour comprendre qu'elles voulaient convaincre la jeune femme de dormir avec elles dans un taillis plutôt que de rester avec les « Égarés ». La seule idée de parler aux Zingari semblait révolter les deux guerrières. Alors partager un repas ou dormir dans le même camp...

Sa main se refermant sur la jambe de Perrin, Faile refusa calmement mais fermement. Si les deux Promises échangèrent un regard inquiet, elles n'insistèrent pas et s'éloignèrent elles aussi lorsque la colonne eut presque atteint les roulottes.

Perrin entendit Chiad proposer qu'elles incitent Gaul à jouer au Baiser des Promises. Sans savoir ce que c'était, le jeune homme frémit d'avance pour son ami quand les deux guerrières éclatèrent de rire.

Dans le camp, les hommes et les femmes étaient au travail. On cousait, on cuisinait, on réparait des harnais, on lavait les vêtements et les enfants... Quelques costauds armés de leviers soulevaient une roulotte afin de changer une roue. Les gamins déjà baignés ou qui avaient échappé à l'épreuve jouaient ou dansaient au son de la musique interprétée par une dizaine d'hommes. Qu'ils soient au berceau ou à deux pas de la tombe, tous les Zingari portaient des tenues encore plus criardes que leurs véhicules. Les assortiments de teintes, en particulier, arrachaient les yeux. À coup sûr, ces gens choisissaient leurs vêtements à l'aveugle. Car enfin, aucun homme sensé ne se serait affiché ainsi ! Et aucune femme non plus, à quelques exceptions près.

Dès qu'ils virent les survivants, les Zingari se turent et cessèrent toute activité pour mieux étudier

la piteuse colonne. Les femmes appelèrent les enfants, qui accoururent et s'accrochèrent à leur jupe, y enfouissant la tête – mais en se tordant le cou pour voir quand même ce qui se passait.

Un homme svelte aux cheveux gris, assez petit, avança vers les nouveaux venus et s'inclina, les mains pressées sur la poitrine. Sous sa veste bleu cobalt à col montant, il portait un pantalon bouffant d'un vert qui réussissait à paraître phosphorescent en plein jour.

— Bienvenue près de nos feux. Connais-tu la chanson ?

Essayant de se tenir bien droit malgré la flèche plantée dans son flanc, Perrin n'en crut pas ses yeux. Il connaissait cet homme, le Chercheur de ce clan.

Quelle probabilité ? se demanda le jeune homme. *Quelle probabilité avais-je de tomber sur les seuls Zingari que je connais ?*

Les coïncidences le mettaient toujours mal à l'aise. Quand la Trame en produisait, la Roue semblait vouloir précipiter les événements...

Je parle comme une fichue Aes Sedai, maintenant...

Incapable de rendre sa révérence au Chercheur, Perrin se souvint cependant de la réponse rituelle :

— Ton hospitalité me réchauffe le cœur, Raen, et vos feux me réchaufferont le corps. Mais je ne connais pas la chanson.

Faile et Ihvon regardèrent Perrin avec de grands yeux. Les garçons de Deux-Rivières aussi, s'avisa le jeune homme. Et si on devait en croire les murmures qu'échangèrent Ban, Tell et deux ou trois autres, les héros allaient avoir un nouveau sujet de conversation à propos de leur chef.

— Dans ce cas, nous continuerons à chercher... Il en fut ainsi et il en sera encore ainsi, car nous nous souviendrons, nous chercherons... et nous trouverons.

Avec une grimace, le Chercheur étudia les éclopés armés jusqu'aux dents qui se tenaient devant lui. Quoi qu'il arrive, les Gens de la Route refusaient de toucher à tout ce qui ressemblait de près ou de loin à une arme.

— Bienvenue parmi nous... Nous vous donnerons de l'eau chaude, des cataplasmes et des bandages... (Le Zingaro devisagea Perrin.) Tu connais mon nom ? Oui, bien sûr ! Tes yeux...

Une femme rondelette aux cheveux grisonnants vint se camper à côté de Raen. C'était Ila, son épouse, qui le dépassait d'une bonne tête. Son chemisier rouge, sa jupe jaune brillante et son châle à franges vertes faisaient un choc, mais son caractère maternel compensait cet attentat contre l'esthétique.

— Perrin Aybara... Je savais bien que cette tête me disait quelque chose. Elyas est avec toi ?

— Je ne l'ai plus vu depuis longtemps, Ila.

— Il vit sous le signe de la violence, soupira Raen. Comme toi. Même si elle est longue, une telle existence est souillée.

— Mon époux, ce n'est pas le moment de le convertir au Paradigme de la Feuille, dit Ila, fermement mais avec une pointe de tendresse. Il est blessé, et ses compagnons aussi.

— Où avais-je la tête ? marmonna Raen. Venez, les Zingari ! Il faut aider ces malheureux !

Des hommes et des femmes accoururent. Avec des paroles de réconfort, ils aidèrent les blessés à descendre de cheval puis les guidèrent (ou les portèrent) jusqu'aux roulottes. Wil et un ou deux hommes parurent contrariés que le groupe se sépare, mais Perrin ne partagea pas leur inquiétude. Avec les Tuatha'an, il n'y avait vraiment rien à craindre. Même pour défendre leur vie, ils auraient été incapables de lever la main sur quelqu'un.

À sa grande déconvenue, le « général » dut accepter l'aide d'Ihvon pour mettre pied à terre.

— Raen, dit-il quand la douleur eut un peu diminué, vous ne devriez pas être ici. Nous avons combattu des Trollocs à un peu moins de deux lieues de ce site. Conduis tes gens à Champ d'Emond où ils seront en sécurité.

Semblant lui-même surpris de réagir ainsi, Raen hésita avant de secouer la tête.

— Même si je suivais ton conseil, les autres refuseraient de me suivre. Nous nous efforçons de camper le plus loin possible des villages. Bien entendu, c'est pour éviter qu'on nous accuse à tort de voler ou de tenter d'endoctriner les jeunes gens. Mais il n'y a pas que ça. Partout où les hommes ont construit dix maisons côte à côte, les conditions sont réunies pour que la violence éclate. Mon peuple sait cela depuis la Dislocation du Monde. La sécurité, c'est rester dans nos roulottes et nous déplacer sans cesse, éternellement en quête de la chanson.

Le Chercheur se rembrunit.

— Partout, nous entendons parler de guerre et d'émeute. Le territoire de Deux-Rivières n'est pas le seul concerné. Le monde change, et il avance vers sa destruction. Si nous ne trouvons pas vite la chanson, nous risquons de ne jamais la découvrir.

— Vous la trouverez, assura Perrin.

Ces gens abominaient trop la violence pour qu'un *ta'veren* les convainque de s'écarter de leur chemin. Le Paradigme de la Feuille était sans doute un adversaire trop puissant pour lui. À une époque, il avait lui-même été tenté d'y souscrire.

— J'espère sincèrement que vous la trouverez !

— Nous verrons bien, soupira Raen. L'heure de mourir sonne pour tout un chacun. Peut-être en va-t-il de même pour la chanson.

Même si elle semblait aussi mélancolique que son mari, Ila lui passa un bras autour des épaules pour le consoler.

— Venez, dit-elle en tentant de cacher son malaise. Il faut entrer dans les roulottes. Les hommes seraient capables de bavasser alors que leurs vestes sont en feu... (Ila se tourna vers Faile.) Tu es très belle, mon enfant. Tu devrais peut-être te méfier de Perrin. Je l'ai toujours vu en compagnie de très jolies filles.

Faile regarda le jeune homme avec un œil froid de maquignon, mais elle n'insista pas sur ce sujet délicat.

Perrin parvint à marcher jusqu'à la roulotte de Raen, un véhicule peint en jaune strié de rouge, les rayons de ses grandes roues écarlates alternant le rouge et le jaune. Mais quand il posa le pied sur la première marche, ses jambes se déroberent. Ihvon et Raen durent le porter à l'intérieur, Faile et Ila les suivant promptement, puis ils le déposèrent sur le lit qui occupait toute la cloison avant de la roulotte, n'était l'étroit passage nécessaire pour accéder à la porte coulissante donnant accès au banc du conducteur.

Il s'agissait vraiment d'une maison sur roues, comme en témoignaient les rideaux rose pâle pendus devant les deux petites fenêtres latérales. Étendu sur le dos, Perrin entreprit de contempler le plafond. À l'intérieur aussi, les Zingari laissaient libre cours à leur fantaisie. Ici, le plafond était bleu ciel tandis que les grandes armoires se paraient « humblement » de jaune et de vert.

Faile ouvrit la ceinture de Perrin pour le débarrasser de sa hache et de son carquois. Ila ouvrit une des armoires et fourragea dedans.

Le « général » en déroute ne parvint pas à s'intéresser à ce qui se passait autour de lui.

— Tout le monde peut se faire surprendre, lui dit Ihvon. Apprends de cette défaite, mais ne la rumine surtout pas. Artur Aile-de-Faucon lui-même ne remportait pas toutes ses batailles.

— Artur ? (Perrin voulut éclater de rire, mais la douleur lui arracha un grognement.) Oui... Je ne lui arrive pas à la cheville, ça, c'est sûr !

Ila foudroya du regard le Champion – enfin, plutôt son épée, qu'elle semblait trouver encore pire que la hache de Perrin. Puis elle approcha du lit avec une pile de pansements pliés. Quand elle eut écarté la chemise du blessé du moignon de hampe, elle fit la grimace.

— Je ne suis pas capable de retirer cette flèche... Elle est très profondément enfoncée.

— Et barbelée, précisa Ihvon comme si c'était un détail sans importance. Les Trollocs utilisent rarement l'arc, mais quand ils le font, les flèches sont toujours barbelées.

— Dehors ! s'écria Ila. Et toi aussi, Raen. Soigner les blessés n'est pas une affaire d'hommes. Pourquoi n'irais-tu pas voir si Moshea a fini de changer la roue de sa roulotte ?

— Bonne idée, admit Raen. Nous pourrions vouloir partir demain... Perrin, en un an, nous avons fait beaucoup de chemin. Jusqu'au Cairhien d'abord, puis retour au Ghealdan, puis en route vers Andor... Partir demain, oui...

Dès que la porte rouge se fut refermée sur son mari et sur Ihvon, Ila s'adressa à Faile :

— Si la flèche est barbelée, je ne pourrai pas la retirer. S'il le faut, j'essaierai. Mais ne connais-tu pas quelqu'un qui en sache plus que moi dans ce domaine ?

— Il y a bien quelqu'un à Champ d'Emond. Mais est-il prudent d'attendre demain ?

— C'est moins dangereux que de me forcer à le charcuter... Je préparerai une potion pour calmer la douleur, et un cataplasme évitera une infection.

— Pardon ! lança soudain Perrin. Je suis là, au cas où vous auriez oublié. Arrêtez de parler comme si j'étais un objet.

Les deux femmes dévisagèrent un moment le blessé.

— Arrange-toi pour qu'il se tienne tranquille, dit Ila à Faile. Tu peux lui permettre de parler, mais surtout, qu'il ne bouge pas. Sinon, il risque d'aggraver sa blessure.

— Je m'en occupe, assura Faile.

Les dents serrées, Perrin tenta d'aider sa compagne à lui retirer sa veste et sa chemise. Comme du fer forgé de mauvaise qualité, il se sentait fragile et susceptible de plier à la moindre pression. Quatre pouces de métal étaient plantés juste au-dessus de sa dernière côte, le moignon de hampe émergeant d'une bouillie de sang et de chair...

Sans doute pour l'empêcher de voir la plaie, les deux femmes forcèrent Perrin à s'allonger. Pendant qu'Ila préparait un onguent dans un mortier en pierre grise, le premier objet sobre que le jeune homme voyait dans le camp, Faile nettoya la blessure. Quand la Zingara eut appliqué l'onguent autour de la hampe, des pansements vinrent compléter le cataplasme.

— Raen et moi, nous dormirons sous la roulotte, cette nuit, annonça Ila.

S'essuyant les mains avec un chiffon, elle baissa les yeux sur le moignon de hampe et soupira :

— J'ai cru qu'il adhérerait au Paradigme de la Feuille, ce Perrin... C'était un gentil garçon, à l'époque.

— Le Paradigme de la Feuille n'est pas fait pour tout le monde, dit Faile sans la moindre agressivité.

— Faux, il est universel, répondit Ila tout aussi pacifiquement. Mais personne ne le sait.

La Zingara sortit. S'asseyant au bord du lit, Faile épongea le visage de Perrin avec un carré de

tissu. Pour une raison qui la dépassait, il transpirait beaucoup.

— J'ai commis une erreur, dit le jeune homme. Non, c'est trop banal. Je ne trouve pas les bons mots.

— Tu ne t'es pas trompé, assura Faile. Tu as fait ce qui semblait logique dans les conditions données. Je ne comprends pas comment les Trollocs ont pu nous prendre à revers. Gaul n'est pas du genre à se tromper sur la position de l'ennemi. Ihvon a raison : n'importe qui peut se faire surprendre. Mais tu as assumé tes responsabilités, nous sortant de ce piège.

Perrin secoua la tête, aggravant sa douleur au côté.

— C'est Ihvon qui nous a sauvés. Moi, j'ai provoqué la mort de vingt-sept hommes. (Il tenta de s'asseoir pour regarder Faile en face.) Certains étaient mes amis. Et je les ai conduits à leur fin.

Faile appuya sur les épaules du blessé pour le forcer à se rallonger. Le peu de résistance qu'il parvint à lui opposer en disait long sur sa faiblesse.

— Tu feras des acrobaties demain, quand nous devrons te remettre sur ta selle. Pour le moment, calme-toi ! Ihvon ne nous a pas sauvés. La seule chose qui l'intéressait, c'était que vous vous en sortiez tous les deux, puisqu'il avait mission de te ramener. Sans toi, les hommes se seraient éparpillés dans toutes les directions, et nous serions tous devenus des proies faciles. Un étranger comme Ihvon n'aurait pas réussi à les fédérer. Quant à tes amis... (Faile se rassit, l'air accablée.) Mon père dit qu'un général peut pleurer les morts ou s'occuper des vivants, mais pas faire les deux à la fois.

— Je ne suis pas un général, Faile. Simplement un crétin de forgeron qui a cru pouvoir se servir des autres pour se faire justice – ou peut-être pour se venger. J'ai toujours le même objectif, mais je n'entraînerai plus personne dans mon combat.

— Tu crois que les Trollocs vont s'en aller parce que tes motivations ne sont pas assez nobles ?

Le ton furibard de sa compagne incita Perrin à relever la tête, mais elle le contraignit à la reposer sur l'oreiller – sans grand ménagement, pour être honnête.

— Ces monstres sont-ils moins affreux ? As-tu besoin, pour les combattre, d'une autre raison que leur monstruosité, justement ? Tu veux savoir ce que mon père disait d'autre ? Le pire péché d'un général, ce n'est pas de se tromper ou d'être vaincu, c'est d'abandonner les hommes qui comptent sur lui.

On tapa à la porte, puis un jeune Zingari, beau et mince, passa la tête à l'intérieur de la roulotte. Souriant d'abord à Faile, il étudia un moment Perrin.

— Mon grand-père a dit que c'était toi... Et si ma mémoire ne me trompe pas, Egwene est originaire de ce trou perdu, non ? Mais tes yeux ? Tu as choisi de suivre Elyas, finalement ? Courir avec les loups... J'aurais parié que tu n'adopterais pas le Paradigme de la Feuille.

Aram, soupira intérieurement Perrin. Le petit-fils de Raen et Ila. Le même sourire de bellâtre que Wil. Bref, un type qu'il n'aimait pas.

— Va-t'en, Aram ! Je suis fatigué.

— Egwene est avec toi ?

— Elle est devenue une Aes Sedai, mon gars. Si tu lui demandais une danse, elle t'arracherait le cœur avec le Pouvoir. Dégage !

Aram sursauta et referma vivement la porte.

Perrin reposa la tête sur l'oreiller.

— Il sourit trop..., murmura-t-il. Je ne supporte pas les hommes qui montrent sans arrêt leurs

dents.

Faile toussota, comme si elle s'étranglait. Perrin la regarda et vit qu'elle se mordait la lèvre inférieure.

— J'ai avalé de travers, dit-elle en se levant d'un bond.

Gagnant la tablette sur laquelle Ila avait préparé son onguent, elle s'empara d'une carafe vert et rouge et remplit d'eau une chope bleu et jaune.

— Tu veux boire quelque chose ? demanda-t-elle à Perrin. Contre la douleur, Ila a laissé une poudre. Ça t'aidera à dormir.

— Je ne veux rien avaler ! Faile, qui est ton père ?

Le dos très raide, la jeune femme se retourna, tenant la chope à deux mains. Ses yeux inclinés ne trahissant aucune émotion, elle hésita encore un peu avant de répondre :

— Mon père est Davram de la maison Bashere, seigneur de Bashere, Tyr et Sidona, gardien de la frontière avec la Flétrissure, défenseur des Terres Intérieures et Maréchal de la reine Tenobia du Saldaea. Sa nièce, accessoirement.

— Par la Lumière ! Et tu me racontais qu'il était marchand de bois et de fourrure ? Si je me souviens bien, il vendait aussi des poivrons, non ?

— Et c'est la stricte vérité ! Enfin, stricte, mais pas... entière. Le domaine de mon père produit du bois de qualité, de très bonnes fourrures et des poivrons – sans parler du reste. Ses employés vendant tout ça en son nom, on peut le considérer comme un marchand. En un sens...

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Me mentir ainsi... Tu es une grande dame !

Perrin foudroya sa compagne du regard. Il ne s'était jamais attendu à ça. Fille d'un marchand ou d'un militaire à la retraite, oui, mais pas...

— Et pourquoi diantre participes-tu à la Quête du Cor ? Ne me dis pas que le seigneur de Bashere et de tous les autres bleds t'a envoyée à l'aventure pour te forger le caractère ?

Sans lâcher la chope, Faile vint se rasseoir près de Perrin, le dévisageant avec une intensité qu'il ne lui avait jamais vue.

— Mes deux frères aînés sont morts, l'un en combattant les Trollocs et l'autre dans un accident de chasse. Devenue l'aînée de la famille, j'ai dû apprendre la comptabilité, la gestion de stocks et les règles du commerce. Pendant que mes jeunes frères se préparaient à la vie militaire, avec d'exaltantes aventures en perspective, j'ai dû apprendre à diriger le domaine. C'est le devoir de tout aîné. Et il n'existe rien de plus ennuyeux au monde !

» Quand mon père a emmené Maedin, mon plus jeune frère, sur la frontière avec lui – un garçon deux ans plus jeune que moi – j'ai compris que ça ne pouvait plus durer. Chez nous, les filles n'apprennent ni l'escrime ni l'art de la guerre. Mais mon père a choisi un de ses anciens soldats – à l'époque de son premier commandement – pour me tenir lieu de valet. Ce brave Eran n'a jamais rechigné à m'enseigner le maniement du couteau et le combat à mains nues. Je pense que ça l'amusait... Bref, quand mon père est parti en mission avec Maedin, j'ai appris qu'on lançait la Grande Quête du Cor, et j'ai décidé de filer en laissant une lettre d'explications à ma mère. Ensuite, j'ai eu la chance d'arriver en Illian à temps pour prêter le serment des Quêteurs.

Faile reprit le carré de tissu et épongea de nouveau le visage de Perrin.

— Tu devrais dormir un peu...

— Tu es donc dame Bashere, ou quelque chose de ce genre. Comment t'es-tu entichée d'un banal forgeron ?

— Le bon verbe est « aimer », Perrin Aybara, dit Faile d'un ton ferme qui contrastait avec la douceur de sa main. Et tu n'es certainement pas un banal forgeron. (Elle cessa d'éponger.) Que voulait dire ce jeune coq en parlant des loups ? Raen aussi a mentionné un Elyas.

Perrin en eut d'abord le souffle coupé. Pour tout arranger, il venait de reprocher à sa compagne d'avoir eu des secrets pour lui. Voilà ce qu'on obtenait quand on cédait à ses émotions les plus grossières. En d'autres termes, taper avec un marteau sans regarder revenait presque toujours à s'écraser le pouce.

Vaincu, Perrin raconta tout à Faile. Sa rencontre avec Elyas Machera, la découverte de son don de communiquer avec les loups... Puis le changement de couleur de ses yeux, leur gain en acuité, le développement de son ouïe et de son odorat, désormais très proches de ceux d'un loup.

Il parla aussi du rêve du loup, et de ce qu'il deviendrait s'il perdait totalement son humanité.

— C'est si facile... Parfois, surtout dans le rêve, j'oublie que je suis un homme. Un jour, si je ne me le rappelle pas à temps, je me transformerai en loup. Intérieurement, en tout cas. Je serai l'image à moitié fausse d'un loup, si tu préfères. Et il ne restera rien de moi.

Perrin se tut, certain que Faile allait détalé à toutes jambes.

— Si tu entends si bien que ça, dit calmement la jeune femme, je devrai faire attention à ce que je raconte quand tu es dans les environs.

Perrin prit la main de Faile afin qu'elle cesse de l'éponger.

— As-tu écouté ce que je t'ai dit ? Que penseront ton père et ta mère ? Un forgeron à moitié loup ? Toi, tu es une dame !

— Je pourrai répéter chaque mot que tu as dit... Mon père sera content. Il nous rabâche que le sang de notre lignée perd de la vigueur. Le pauvre regrette les jours anciens, et je sais qu'il me trouve particulièrement « adoucie ».

Faile eut un sourire qu'aucun loup au monde n'aurait renié.

— Ma mère... Elle a toujours rêvé que j'épouse un roi capable de fendre en deux un Trolloc d'un seul coup d'épée. Ta hache fera l'affaire, mais tu veux bien lui dire que tu es le roi des loups ? J'imagine que personne ne viendra contester ton droit à cette couronne, pas vrai ? Couper les Trollocs en deux suffirait à maman, mais le côté « roi » ne lui déplairait pas – un bonus, en quelque sorte.

— Par la Lumière ! couina Perrin.

Un instant, il avait cru que Faile était sérieuse.

Au fond, rien n'indiquait qu'elle ne l'était pas. Dans ce cas, rencontrer ses parents risquait d'être plus dangereux qu'un combat contre les Trollocs.

— Bois un peu, dit Faile en portant la chope aux lèvres du blessé. Tu as la gorge sèche, dirait-on.

Perrin but et faillit s'étouffer à cause du goût amer de l'eau. Faile y avait ajouté la poudre d'Ila. Et voilà qu'elle l'obligeait à tout boire !

Non, pas tout. Quand il parvint à la repousser, la chope n'était qu'à moitié vide. Pourquoi les médicaments étaient-ils toujours infects ? Parce que les femmes le faisaient exprès ! Perrin aurait mis sa tête à couper qu'elles se préparaient des potions beaucoup moins répugnantes.

— Je t'ai dit que je n'en voulais pas !

— Vraiment ? Je n'ai pas dû t'entendre... Quoi qu'il en soit, il faut que tu dormes. (Faile caressa les cheveux bouclés du jeune homme.) Dors, mon Perrin...

Indigné, Perrin tenta de dire qu'il avait bien exprimé son désir de ne rien prendre, et qu'elle ne

pouvait pas ne pas avoir entendu. Mais les mots semblèrent s'enrouler autour de sa langue et ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes.

Il entendit quand même le doux murmure de Faile :

— Dors, mon roi des loups. Dors...



Une feuille manquante



Sous un soleil ardent, Perrin se tenait près des roulottes des Zingari. Le flanc intact – pas le moindre moignon de flèche ! –, il ne souffrait pas. Au milieu du camp, du petit bois était empilé sous des chaudrons suspendus à un trépied. Bientôt, de belles flambées crépiteraient. Un peu partout, du linge séchait sur des cordes tendues entre des branches d'arbres.

Personne en vue. Et pas davantage de chevaux. Sans veste ni chemise, Perrin portait un gilet de cuir de forgeron qui lui laissait les bras nus.

Un rêve... Un rêve normal ? Oui, n'était qu'il avait conscience d'évoluer dans un songe. Le rêve du loup avait une substance et une réalité qui n'appartenaient qu'à lui. Ici, l'herbe que foulaient ses bottes bruissait, la brise qui soufflait de l'ouest ébouriffait ses cheveux bouclés et les frênes comme les pruches embaumaient l'air. En revanche, les roulottes extravagantes des Gens de la Route ne paraissaient pas réelles, comme si elles avaient pu se volatiliser d'un moment à l'autre. Rien de plus logique, puisque les Tuatha'an ne restaient jamais bien longtemps au même endroit. Aucune terre ne les retenait.

Se demandant jusqu'à quel point son pays natal le retenait, Perrin voulut poser la main sur sa hache... et baissa les yeux, stupéfait. Son lourd marteau de forgeron était glissé dans la boucle de sa ceinture. Le marteau, pas la hache... Naguère, il aurait effectivement fait ce choix. À un moment, il avait même cru l'avoir fait. Mais c'était terminé. Il avait opté pour la hache, et ça ne changerait plus.

Instantanément, le tranchant en demi-lune surmonté d'une pique remplaça la tête du marteau. Mais la tête revint, avant de perdre définitivement la partie, supplantée par le tranchant.

Perrin en soupira de soulagement. Cette hésitation entre deux virtualités ne s'était jamais produite. En principe, dans le rêve du loup, il pouvait modifier sans difficulté tous les détails qui le concernaient.

— Et je veux la hache. Oui, la hache !

Perrin regarda autour de lui et aperçut une ferme, au sud. Des cerfs broutaient dans le champ d'orge entouré d'un muret de pierre rudimentaire. Ne sentant pas la présence de loups, le jeune homme n'appela pas Tire-d'Aile. Quand il l'entendait, le loup ne venait pas chaque fois, bien sûr. Mais là, Tueur pouvait rôder dans les environs, et...

Un carquois rempli de flèches apparut sur un flanc de Perrin. Soudain, il se retrouva avec un arc long entre les mains. Une flèche à grosse tête y était encochée et il portait une protection de cuir au

bras gauche.

Autour de lui, rien ne bougeait à part les cerfs.

— Et je ne vais pas me réveiller de sitôt..., marmonna le jeune homme.

La potion que lui avait fait boire Faile était au moins aussi efficace qu'infecte. Il se souvenait de cette scène comme s'il en avait été le spectateur, pas le héros malheureux.

— Me faire boire comme si j'étais un bébé !

Quand Perrin avança d'un pas démesurément long, le paysage se brouilla autour de lui, comme toujours dans le rêve du loup. Un seul pas, et voilà qu'il se retrouvait dans la cour de la ferme ! Quelques volailles s'éparpillèrent devant lui, comme si elles étaient déjà revenues à l'état sauvage. La bergerie aux murs de pierre était vide, et les deux étables au toit de chaume hermétiquement fermées. Même si des rideaux pendaient aux fenêtres, la ferme à un étage semblait abandonnée. Si ce qu'il voyait reflétait la réalité – en général, c'était le cas –, les fermiers devaient avoir fui depuis des jours. Faile avait raison : les avertissements de Perrin s'étaient répandus bien au-delà des endroits où il était allé.

— Faile..., murmura le jeune homme, encore ébahi.

La fille d'un seigneur... Non, d'un *triple* seigneur, maréchal en plus de ça, et oncle d'une reine.

— Par la Lumière ! Faile est la cousine d'une reine...

Et elle aimait un simple forgeron ? Décidément, qui pouvait comprendre les femmes ?

Cherchant à voir jusqu'où ses avertissements avaient eu un effet, Perrin zigzagua jusqu'à mi-chemin de Promenade de Deven. Presque une demi-lieue à chaque pas, rien que ça ! Croisant et recroisant sa propre piste, il constata qu'une ferme sur cinq environ paraissait encore habitée. S'il ne vit personne, certains signes ne trompaient pas : des portes ouvertes, des fenêtres relevées, une poupée, un cerceau ou un cheval de bois attendant sous un porche... Voir les jouets retourna l'estomac de Perrin. Même si les fermiers ne l'avaient pas cru, il y avait assez d'exploitations incendiées autour d'eux pour qu'ils aient songé à mettre les enfants en sécurité.

Le jeune homme se pencha pour ramasser une poupée au visage de porcelaine vêtue d'une robe à fleurs. L'œuvre d'une mère aimante, ce minutieux travail de couture...

Perrin battit des paupières. La même poupée gisait toujours sur les marches d'où il venait de l'enlever. Et quand il se pencha de nouveau, celle qu'il tenait se volatilisa.

Des éclairs noirs dans le ciel l'empêchèrent de s'appesantir sur la question. Des éclairs ? Non, des corbeaux, un vol d'une trentaine d'oiseaux se dirigeant vers le bois de l'Ouest. Et vers les montagnes de la Brume, où il avait vu Tueur pour la première fois. Très calme, Perrin regarda les corbeaux disparaître à l'horizon, puis il entreprit de les suivre.

Faisant des pas de plus d'une lieue – à cette vitesse, le paysage n'était plus qu'une bande floue qui se déroulait sur sa droite et sur sa gauche –, Perrin traversa le bois de l'Ouest aride et rocailleux et les dunes de Sable, puis il s'enfonça dans la chaîne de montagnes aux pics couronnés de brouillard. Passant sans les voir par une série de vallées où se dressaient des pins, des sapins et des pruches, il fondit sur celle où il avait aperçu pour la première fois l'inconnu que Tire-d'Aile appelait Tueur.

Sur le flanc de montagne où Perrin et ses compagnons avaient émergé à l'air libre, quittant les Chemins, le Portail était toujours fermé, la feuille d'*Avendesora* impossible à repérer au milieu des autres sculptures végétales.

Sur le site où Manetheren avait été incendiée, des arbres ratatinés résistaient comme ils pouvaient

aux assauts du vent. En contrebass, les rayons du soleil faisaient scintiller les eaux de la Manetherendrelle. Humant l'air, Perrin capta la présence dans la vallée de cerfs, de lièvres et de renards. Rien ne bougeait, comme souvent dans le rêve du loup.

Perrin fit mine de partir, mais il se ravisa. *La feuille d'Avendesora ? Une seule ?* Loial avait condamné le Portail en plaçant de ce côté les *deux* feuilles !

Perrin se retourna et son sang se glaça dans ses veines. Le Portail était ouvert, ses portes désormais recouvertes de véritable végétation dévoilant la surface argentée terne où l'image du jeune homme se reflétait faiblement.

Comment est-ce possible ? Loial a verrouillé ce fichu truc !

Sans avoir eu conscience d'avancer, Perrin se retrouva devant le Portail. Aucune feuille d'Avendesora ne frémissait sous les caresses du vent à l'intérieur des *deux* portes. Mais en ce moment même, dans le monde réel, quelqu'un ou quelque chose devait être en train de traverser à l'endroit exact où Perrin se tenait.

Il toucha la surface terne et ne put s'empêcher de grogner. Dans le rêve du loup, il aurait tout aussi bien pu s'agir d'un miroir sur lequel ses doigts glissaient comme sur du verre.

Du coin de l'œil, Perrin vit qu'une feuille d'Avendesora était revenue à sa place à l'intérieur d'une porte. Sautant en arrière, il regarda le portail se fermer.

Quelqu'un ou quelque chose venait d'en sortir. Ou d'y entrer.

D'en sortir, logiquement...

Peut-être, mais il n'avait pas envie de penser que d'autres Trollocs, sans doute accompagnés par des Blafards, venaient de débouler à Deux-Rivières.

Les portes se joignirent, redevenant des blocs de pierre sculptés.

Sentant soudain qu'on l'épiait, Perrin s'écarta, capta du coin de l'œil une sorte d'éclair sombre qui fendit l'air à l'endroit où aurait dû être son torse – une flèche, bien sûr –, puis il fit un bond extraordinaire, atterrit sur le versant d'un pic très éloigné de son point de départ et sauta de nouveau afin de sortir de la vallée de Manetheren.

Revenant sur ses pas, il imagina la vallée qu'il venait de quitter et se remémora la flèche brièvement entrevue. Reconstituant la direction d'où elle venait et l'angle d'incidence, il conclut qu'elle avait seulement pu être tirée de...

Un dernier bond ramena Perrin sur le flanc d'une montagne, au-dessus de la tombe de Manetheren. S'accroupissant entre deux pins tellement malmenés par le vent qu'ils penchaient d'un côté, il arma son arc. La flèche avait fusé d'un amas de rochers, un peu au-dessous de sa position actuelle. Tueur devait encore être là... Il ne pouvait pas être parti...

Sans réfléchir, Perrin sauta de nouveau, les montagnes environnantes se muant en une frise de gris, de vert et de marron.

— Presque..., grogna-t-il.

Il avait failli commettre la même erreur que dans le bois de l'Eau. Penser qu'un ennemi se comporterait comme il le supposait, histoire de lui faciliter la vie.

Cette fois, il courut aussi vite qu'il le pouvait et atteignit la lisière des dunes de Sable en trois bonds. Espérant ne pas avoir été vu, il décrivit un cercle beaucoup plus large et retourna sur le même flanc de montagne, mais beaucoup plus haut, là où l'air raréfié devenait mordant et rudoyait quelques arbustes au tronc sûrement plus résistant que celui de bien des arbres.

Une position plus élevée que celle où un homme aurait pu se cacher pour piéger un adversaire

désireux de le surprendre après qu'il lui eut tiré dessus.

La proie de Perrin se tapissait une centaine de pas plus bas. Un type très grand en veste noire accroupi derrière une saillie rocheuse, un arc à moitié armé au poing, ses yeux noirs rivés un peu plus bas sur la pente. La distance étant minime pour ses yeux de loup, Perrin put enfin étudier en détail son ennemi. La veste noire à col montant était typique des Terres Frontalières, et Tueur ressemblait assez à Lan pour être son frère.

Certes, mais le Champion n'avait pas de frère, ni d'autres parents vivants. Et s'il en avait eu, qu'auraient-ils fichu à Deux-Rivières ?

Pourtant, il s'agissait bien d'un homme des Terres Frontalières. Originaire du Shienar, peut-être... Sauf qu'il portait les cheveux longs – sans arborer de toupet – et gardait son front dégagé grâce à une lanière de cuir très semblable à celle de Lan. Pourtant, ce ne pouvait pas être un Malkieri, puisque le Champion était le dernier survivant de son peuple.

D'où que vienne Tueur, Perrin se prépara à lui planter une flèche entre les omoplates. Car enfin, ce type avait tenté de le tuer, non ? Mais tirer en descente pouvait se révéler délicat...

Perrin avait-il attendu trop longtemps, permettant à son adversaire de sentir un regard peser sur sa nuque ? Quoi qu'il en soit, Tueur devint soudain une silhouette floue qui fonçait vers l'est.

Éructant un juron, Perrin se lança à sa poursuite. Trois bonds pour atteindre les dunes de Sable, un de plus pour gagner le bois de l'Ouest. Mais Tueur sembla s'être volatilisé entre les arbres et les buissons.

Perrin s'immobilisa et tendit l'oreille. Les oiseaux et les écureuils s'étaient tus. Humant l'air, le jeune homme sentit que des cerfs étaient passés par là un peu plus tôt. Il capta aussi une odeur humaine – enfin, une odeur d'être vivant, mais trop froide et trop dépourvue d'émotions pour être vraiment celle d'un homme.

Tueur ne devait pas être loin. Hélas, en l'absence du moindre souffle d'air, Perrin ne put pas déterminer d'où venait l'odeur.

— Yeux Jaunes, verrouiller le Portail était plutôt malin.

Perrin se raidit, tous les sens aux aguets. Mais dans un bois à la végétation si dense, pas moyen de dire d'où venait la voix.

— Si tu savais combien de Créatures des Ténèbres ont péri en essayant de sortir des Chemins à cet endroit, ça te redonnerait du cœur au ventre. *Massin Shin* a fait un vrai festin, grâce à ce coup-là. Mais la ruse n'était pas assez bonne. Comme tu l'as vu, ce Portail est ouvert, désormais.

Sur la droite, pas loin du tout... Aussi silencieux qu'à l'époque où il chassait dans ce bois, Perrin se faufila entre les arbres.

— Au début, ce furent quelques centaines seulement, Yeux Jaunes. Ce qu'il fallait pour déstabiliser ces crétins de Fils de la Lumière et s'assurer de la mort du renégat. (La voix de Tueur vibra de colère.) Que les Ténèbres me consomment ! cet homme a encore plus de chance que la Tour Blanche ! (Tel un dément, Tueur passa de la colère au rire grinçant.) Mais toi, Yeux Jaunes... Ta présence fut une surprise. Sais-tu que certains veulent voir ta tête au bout d'une pique ? Ton précieux territoire sera retourné comme un vulgaire champ, et tout ça pour te déterrer ! Que penses-tu de cette nouvelle ?

Perrin s'immobilisa près du tronc torturé d'un grand chêne. Pourquoi ce type parlait-il tant ? Et pourquoi parlait-il, pour commencer ?

Pour m'attirer jusqu'à lui.

S'adossant au chêne, Perrin sonda la forêt. Toujours aucun mouvement. Tueur le manipulait pour qu'il tombe dans un traquenard. Bien sûr, il voulait trouver cet assassin et lui déchiquter la gorge. Mais s'il était vaincu, personne ne saurait que le Portail, désormais rouvert, laissait passer des centaines voire des milliers de Trollocs.

Pas question d'entrer dans le jeu de Tueur !

Avec un sourire amer, Perrin s'arracha au rêve du loup, s'ordonna de se réveiller et...

... Sursauta quand Faile lui passa les bras autour du cou, lui mordillant gentiment la barbe.

Autour d'eux, les violons des Zingari jouaient un air endiablé.

La poudre d'Ila ! Je ne peux pas me réveiller !

Oubliant qu'il rêvait toujours, le jeune homme prit Faile dans ses bras et l'entraîna dans les ombres, à un endroit où l'herbe était douce...

Le réveil fut un processus très lent et en permanence imprégné par la douleur qui irradiait du flanc de Perrin. Alors que la lumière du jour filtrait des deux petites fenêtres, il se sentit enfin assez lucide pour tenter de s'asseoir... et retomba lourdement dans son lit.

Faile se leva d'un bond de son petit tabouret. Ses yeux cernés laissaient penser qu'elle n'avait pas dormi.

— Tiens-toi tranquille, dit-elle. En dormant, tu t'es assez agité comme ça. Après t'avoir empêché de t'enfoncer davantage la flèche dans la chair, je ne te laisserai pas le faire une fois réveillé.

Appuyé à la cloison, près de la porte, Ihvon regardait la scène sans broncher.

— Aidez-moi à me lever, dit Perrin.

Parler lui faisait mal, mais guère plus que respirer, et il avait des choses à dire.

— Je dois retourner dans les montagnes – jusqu'au Portail.

Faile posa une main sur le front de son compagnon.

— Non, pas de fièvre... Perrin Aybara, tu vas filer à Champ d'Emond, où une des Aes Sedai te guérira. Pas question que tu te suicides en essayant de gagner les montagnes avec une flèche dans le corps. Tu m'entends ? Si tu parles encore de cette folie, je demanderai à Ila une potion qui te rendormira, et tu voyageras sur une civière. Ce que tu vas peut-être devoir faire de toute façon, j'en ai peur...

— Les Trollocs, Faile ! Le Portail est rouvert. Il faut que je les arrête !

La jeune femme secoua la tête sans l'ombre d'une hésitation.

— Dans l'état où tu es, que voudrais-tu y faire ? Pour toi, c'est Champ d'Emond sans escale !

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Et je ne veux plus rien entendre.

Perrin serra les dents. Hélas, Faile avait raison. S'il était incapable de se lever seul, comment pourrait-il rester en selle jusqu'à Manetheren ?

— Bon, Champ d'Emond..., capitula-t-il de bonne grâce.

Faile haussa les épaules et marmonna quelque chose comme « tête de pioche ».

Que veut-elle de plus ? Je reconnais qu'elle a raison. Ce n'est pas suffisant ? Tête de pioche toi-même !

— Ainsi, il va y avoir d'autres Trollocs, murmura Ihvon.

En digne Champion, il ne demanda pas comment Perrin le savait, puis il haussa les épaules, à croire que les monstres étaient le cadet de ses soucis.

— Je vais dire aux autres que tu es réveillé, annonça-t-il en sortant.

— Suis-je le seul à voir le danger ? se plaignit Perrin.

— Moi, je vois que tu as une flèche dans le corps, lâcha Faile.

Très aimable à elle de le lui rappeler ! La douleur revenant, sans doute parce qu'il avait sursauté en entendant la remarque, Perrin ne put s'empêcher de gémir.

Faile eut un hochement de tête satisfait. Oui, satisfait !

Perrin aurait voulu se mettre en route immédiatement. Plus vite il serait guéri, et plus rapidement il pourrait verrouiller de nouveau le Portail – définitivement, cette fois. Hélas, Faile insista pour qu'il prenne un petit déjeuner. Un bouillon avec des légumes écrasés tout juste bon pour un bébé – une cuillerée à la fois, avec une pause pour lui essuyer le menton. Malgré ses protestations, Faile refusa de le laisser manger seul. Et chaque fois qu'il lui demanda d'accélérer, elle lui fit avaler sa requête en lui enfonçant la cuillère jusqu'au fond de la gorge.

Quand elle passa à la toilette, brossant les cheveux du jeune homme et lui peignant la barbe, il se mura dans un silence offensé.

— Tu es mignon quand tu boudes, railla Faile.

Puis elle lui pinça le nez !

En chemisier vert et jupe bleue, Ila entra dans la roulotte avec sur les bras la veste et la chemise de Perrin, toutes deux reprises et lavées. Non sans irritation, le jeune homme dut accepter l'aide des femmes pour s'habiller, et avant ça, pour s'asseoir dans le lit. À cause du moignon de hampe, Ila et Faile laissèrent la veste ouverte et elles ne rentrèrent pas la chemise dans le pantalon.

— Merci, Ila, dit Perrin en passant un index sur le tissu. Du très bon travail de couturière.

— Excellent, oui. Faile est une artiste avec une aiguille et du fil.

Faile rosit et Perrin lui sourit, se souvenant de sa conviction, lorsqu'elle avait juré de ne jamais lui reprendre ses affaires. Quelque chose dans le regard de sa compagne l'incita à ne pas en rajouter. Parfois, le silence était d'or.

— Merci, dit-il au lieu de lancer une plaisanterie.

Là, Faile vira au rouge vif.

Une fois qu'on l'eut mis debout, Perrin gagna assez facilement la porte, mais les deux femmes durent le soutenir pour qu'il puisse descendre les quelques marches de bois. Une fois dehors, Perrin constata que tous les chevaux étaient sellés, ses hommes l'attendant, arc accroché dans le dos. Les vêtements propres, eux-mêmes débarbouillés, ils ne semblaient plus en si piteux état.

Une soirée passée avec les Zingari leur avait à l'évidence remonté le moral – même à ceux qui paraissaient toujours incapables de marcher cent pas. De l'hébétude de la veille, il ne restait presque plus rien dans les yeux des « héros » de Deux-Rivières.

Wil enlaçait une très jolie Tuatha'an aux grands yeux noirs – quoi d'étonnant à ça ? – et Ban Lewin, un bandage autour du crâne lui hérissant les cheveux sur la tête, tenait la main d'une autre beauté en souriant timidement.

Les autres dévoraient le plat végétarien qu'on leur avait servi en guise de petit déjeuner.

— C'est délicieux, Perrin, dit Dannil en rendant son assiette à une Zingari.

La femme fit mine de le resservir, mais il secoua la tête, déclarant pourtant :

— Je pourrais m'en gaver. Pas toi ?

— Moi, j'ai le ventre plein...

De bouillon et de légumes écrasés...

— Les Zingara ont dansé, cette nuit..., dit Tell, le cousin de Dannil. Toutes les femmes célibataires, et même quelques épouses... Tu aurais dû voir ça, Perrin !

— J'ai eu cette chance, Tell..., fit Perrin d'un ton neutre.

Pas *assez* neutre, apparemment, à en juger par la réaction de Faile.

— Tu as vu la tiganza, je parie ? Un jour, si tu es gentil, je danserai peut-être la sa'sara pour toi, et tu comprendras ce que veut vraiment dire le verbe « danser ».

Reconnaissant le nom de la danse, Ila eut un petit cri de surprise. La pauvre Faile rougit de nouveau, passant cette fois à l'écarlate.

Perrin s'en lécha par avance les babines. Si la sa'sara était plus stimulante que les évolutions des Zingara – la tiganza, s'il avait bien compris – il avait hâte de voir ça.

Prudent, il évita de regarder Faile pour le moment.

Raen arriva, vêtu de la même veste verte, mais avec un pantalon plus rouge que le rouge lui-même, si une telle chose pouvait exister. Cet assortiment de couleurs donna le tournis à Perrin, qui n'avait pas besoin de ça pour se sentir mal assuré sur ses jambes.

— Voilà deux fois que nous t'accueillons, Perrin, et là encore, tu pars sans un festin d'adieu. Il te faudra revenir vite, pour que nous puissions combler cette lacune.

Estimant qu'il tiendrait debout seul, Perrin se dégagea de l'emprise des femmes et posa une main sur l'épaule du Chercheur.

— Venez avec nous, Raen... À Champ d'Emond, personne ne vous fera de mal. Et vous y serez de toute façon plus en sécurité qu'ici, alors que des Trollocs rôdent.

Raen parut hésiter.

— Comment fais-tu pour semer ainsi le doute dans mon esprit ? souffla-t-il. (Il tourna le dos à Perrin et haussa le ton.) Perrin nous propose de l'accompagner dans son village, où nous serons à l'abri des Trollocs. Qui opte pour cette solution ?

Les Tuatha'an présents froncèrent les sourcils. Quelques femmes serrèrent leurs enfants contre elles, et les petits se cachèrent la tête dans leur jupe comme si cette seule idée les terrorisait.

— Tu vois, Perrin ? demanda Raen. Pour nous, la sécurité, c'est de voyager, pas de nous terroriser dans un village. Je te promets que nous ne camperons pas deux soirs au même endroit. Et nous avancerons toute la journée entre les campements.

— Ça ne suffira peut-être pas, Raen.

— Ton inquiétude me touche, mais si la Lumière le veut, il ne nous arrivera rien.

— Le Paradigme de la Feuille, intervint Ila, ne consiste pas seulement à refuser la violence. Il nous apprend aussi à accepter les événements. La feuille tombe quand son heure sonne et elle ne se plaint pas. Tant que notre heure n'aura pas sonné, la Lumière nous protégera.

Perrin eut envie d'insister, mais la chaleur et la compassion de ces gens dissimulaient une inébranlable conviction. Convaincre Bain et Chiad de porter une robe et de renoncer à leurs lances – voire en persuader Gaul – aurait été plus facile que faire changer d'avis un Tuatha'an. Alors, tout un campement...

Raen serra la main de Perrin. Comme si c'était un signal, les Zingara commencèrent à étreindre les jeunes gens de Deux-Rivières. Des adieux plutôt joyeux, les belles souhaitant bon voyage aux héros en les invitant à revenir bientôt.

Presque tous les hommes participèrent à ces effusions. Un peu à l'écart, les mains dans les poches et la mine morose, Aram manifesta ouvertement son hostilité face à ces simagrées. Lors de leur

précédente rencontre, Perrin l'avait trouvé plutôt vindicatif, une caractéristique étrange pour un Zingaro.

Bien entendu, les hommes ne se contentèrent pas de serrer la main de Faile. Pendant qu'ils l'enlaçaient, certains parmi les plus jeunes faisant montre d'un enthousiasme un peu trop appuyé, Perrin réussit à ne pas tirer la tête. En serrant les dents, il parvint même à sourire.

Il nota quand même qu'aucune femme beaucoup plus jeune qu'Ila n'osa le prendre dans ses bras. Même quand elle se laissait étouffer par l'étreinte d'un grand dadais de Zingaro vêtu comme un bouffon, Faile faisait le vide autour de lui à la manière d'un molosse. À moins d'avoir du gris sur les tempes, toutes les Zingara, après un rapide coup d'œil à la jeune Quêteuse, renonçaient à témoigner leur affection à Perrin.

Wil, lui, sembla réussir à embrasser toutes les femmes du camp. *Idem* pour Ban, malgré son nez proéminent. Pour une fois, Ihvon lui-même s'en donnait à cœur joie.

Et Faile allait finir avec une côte cassée, si tous ces malotrus continuaient !

Les Zingari finirent par reculer, à l'exception de Raen et Ila, dégageant ainsi un espace libre autour des héros de Deux-Rivières. Le Chercheur s'inclina alors, les mains sur la poitrine.

— Vous êtes venus en paix et vous partirez en paix. Nos feux vous accueilleront toujours, sachez-le. Dans la paix, parce que c'est l'essence même du Paradigme de la Feuille.

— Soyez en paix aussi, répondit Perrin. Je trouverai la chanson – ou quelqu'un d'autre que moi – et elle sera chantée cette année, ou une de celles qui restent à venir. Ce qui fut jadis sera de nouveau un jour, car le monde n'a pas de fin.

— Car le monde n'a pas de fin, répétèrent tous les Tuatha'an. Oui, le monde et le temps, tous deux sont sans fin.

Pendant qu'Ihvon et Faile aidaient Perrin à enfourcher Trotteur, tout ce petit monde s'offrit une nouvelle tournée d'effusions. Wil en profita pour compléter sa collection de baisers, et Ban l'imita malgré son incroyable nez.

Les blessés les plus graves furent eux aussi hissés en selle tandis que les Zingari les saluaient de la main comme s'ils étaient des voisins à eux en partance pour un long voyage.

Raen vint serrer une dernière fois la main de Perrin.

— Tu ne changeras pas d'avis ? demanda le jeune homme. Lors de notre première rencontre, tu m'as dit que le mal rôdait partout. C'est encore pire ici et maintenant, mon ami.

— Que la paix soit avec toi, Perrin, éluda le Chercheur.

— Et avec toi aussi.

Les Aiels se remontrèrent lorsque la colonne fut à une demi-lieue au nord du camp. Bain et Chiad dévisagèrent longuement Faile avant de se poster à leur place habituelle. Selon elles, que pouvait-il être arrivé à la jeune femme en une nuit ? Perrin aurait été bien en peine de le dire.

Gaul vint marcher près de Trotteur, et il n'eut pas besoin d'allonger sa foulée. Avec la moitié des hommes à pied, la colonne se traînait.

Après un regard circonspect à Ihvon, comme d'habitude, le guerrier s'adressa à Perrin :

— Ta blessure, ça va ?

C'était pire que jamais ! Chaque pas de Trotteur faisait bouger la tête de flèche.

— Je vais bien, dit Perrin sans serrer les dents. Avec un peu de chance, il y aura un bal à Champ d'Emond, ce soir. Et toi ? Tu t'es bien amusé à jouer au Baiser des Promises ? (Gaul trébucha et faillit s'étaler.) Un problème, mon ami ?

— Qui as-tu entendu proposer ce jeu ?

— Chiad... Pourquoi ?

— Chiad... Une Goshien ! Je devrais la ramener à Sources Chaudes dans la robe blanche d'une *gai'shain*. Chiad !

Des mots violents, mais prononcés d'un ton bizarrement doux.

— Tu veux bien éclairer ma lanterne, Gaul ?

— Un Myrddraal est moins rusé qu'une femme, et un Trolloc se bat plus loyalement.

Gaul marqua une pause, puis il ajouta, indigné :

— Et une chèvre est plus intelligente !

Accélérant le pas, le guerrier alla rejoindre les deux Promises. Sans leur parler, il chemina à côté d'elles.

— Tu y comprends quelque chose ? demanda Perrin à Ihvon, qui secoua la tête.

— S'il essaie de leur faire des ennuis, dit Faile, elles le pendront par les pieds à une branche, histoire de le calmer.

— Toi, tu as compris de quoi il retournait ?

La jeune femme ne répondit pas – un indice laissant penser qu'elle était aussi larguée que les autres.

— Je retournerai un jour dans le camp de Raen, fit Perrin. Ça fait un bail que je n'ai plus assisté à une tiganza. C'était très... instructif.

Faile marmonna entre ses dents quelque chose que Perrin entendit parfaitement :

— Méfie-toi, si tu ne veux pas finir pendu par les pieds toi aussi !

Le jeune homme en sourit de jubilation.

— Au fond, je pourrai m'en passer. N'as-tu pas promis de danser la sa'sara pour moi ? (Faile s'empourpra.) Je suppose que c'est assez proche de la tiganza. Sinon, pourquoi m'aurais-tu proposé ça ?

— Espèce de gros bœuf sans cervelle ! explosa Faile. Des hommes ont déposé leur cœur et leur fortune aux pieds de danseuses de sa'sara. Si ma mère se doutait que je sais...

Faile se tut brusquement, comme si elle en avait trop dit, et elle regarda droit devant elle. Perrin nota qu'elle était rouge jusqu'à la racine des cheveux.

— Dans ce cas, inutile de te fatiguer à danser, dit Perrin. Mon cœur et mon absence de fortune sont déjà à tes pieds.

Ce fut au tour de Faile de trébucher. Puis elle sourit et pressa une joue contre le mollet botté de son compagnon.

— Tu es trop malin pour moi, murmura-t-elle. Un jour, je danserai devant toi, et ton sang bouillira dans tes veines.

— Ça, c'est déjà fait, dit Perrin, se gagnant un nouveau sourire.

Glissant un bras derrière sa jambe, Faile se serra contre lui tout en marchant.

Après un moment, même imaginer les évolutions de sa compagne – en extrapolant à partir de celles des Zingara, et en ajoutant un coefficient multiplicateur – ne parvint plus à faire oublier la douleur au jeune homme. Chaque pas de Trotteur devenant une torture, il se tint le plus droit possible, car ça semblait améliorer un peu les choses. Sans compter qu'il ne voulait pas saboter le moral miraculeusement recouvré de ses troupes. Tous les blessés, même en piteux état, s'efforçaient de ne pas s'avachir sur leur selle. Ban, Dannil et les autres marchaient comme à la parade. Et il n'était pas

question que leur chef soit le premier à flancher.

Wil commença à siffler *Revenir de la brèche de Tarwin*, et trois ou quatre garçons reprirent la mélodie avec lui. Puis Ban se mit à chanter – bizarrement, d’une voix pas du tout nasale :

*Mon beau pays m’attend là-bas
Et la fille que j’ai laissée...
De tous les trésors convoités
Les plus précieux ce sont ceux-là.
Ses si beaux yeux et son sourire
Ses bras si doux sa peau si tendre
Et ses baisers qui me chavirent
Et ses mains que je vois se tendre.
S’il existe un plus grand trésor
Je ne l’ai point connu encore.*

D’autres voix se joignirent à celle de Ban pour le deuxième couplet. Ihvon lui-même se mit de la partie, et Faile aussi.

Perrin s’en abstint. Depuis toujours, on lui répétait qu’il chantait encore moins bien qu’un crapaud enroué.

Certains héros se mirent à marcher au pas au rythme de la musique.

*Oui de Tarwin j’ai vu la brèche
Et des Trollocs senti la haine
Et des Blafards la gorge sèche
Vu frapper la lame d’ébène.
Mais en mon beau pays m’attend
Ma douce amie pour y danser
Toute la vie en s’embrassant
À l’ombre aimable des pommiers.*

Perrin secoua la tête. La veille, ces hommes étaient prêts à détalier comme des lapins. Et voilà qu’ils chantaient, évoquant une bataille si ancienne qu’il n’en restait aucun souvenir à Deux-Rivières, à part cette chanson. Ces garçons étaient-ils en train de devenir des soldats ? Eh bien, c’était une excellente idée, s’il ne réussissait pas à verrouiller très vite le Portail.

Les fermes se firent plus nombreuses et plus proches les unes des autres. Puis la colonne emprunta des pistes ménagées entre une multitude de champs délimités par une haie ou un muret. Des exploitations abandonnées. Ici, personne n’était resté attaché à la terre...

Les héros arrivèrent sur l’ancienne Route, qui serpentait vers le nord à partir de la rivière Blanche – la Manetherendrelle –, passant par Promenade de Deven avant d’arriver à Champ d’Emond. Ici, on commençait à voir des moutons. Plusieurs troupeaux réunis, avec dix bergers là où il y en aurait eu un auparavant, la moitié étant des hommes adultes armés d’un arc.

Éberlués, ces bergers regardèrent passer la colonne de jeunes gens chantant à tue-tête une marche militaire.

Lorsqu’il aperçut enfin Champ d’Emond, Perrin en resta muet de surprise. Stupéfaits, ses hommes cessèrent brusquement de chanter.

Les arbres, les clôtures et les haies les plus proches du village s’étaient simplement volatilisés. À l’ouest de Champ d’Emond, les maisons avaient de tout temps été entourées des arbres du bois de

l'Ouest. Il restait bien quelques chênes et quelques pruches entre les bâtiments, mais la lisière du bois se trouvait désormais à cinq cents pas de distance – l'extrême portée d'un arc long – et des bûcherons continuaient à couper les arbres pour agrandir encore ce terrain découvert.

Tout autour du village, des pieux plantés dans le sol selon un angle bien particulier – une inclinaison visant à « accueillir » d'éventuels visiteurs – constituaient une défense à première vue impénétrable, sauf à l'endroit où arrivaient les routes, bien entendu. Entre ces pieux, des hommes montaient la garde. Équipés de fragments d'armure, de cuirasses rapiécées et de casques de récupération, ces défenseurs brandissaient des lances à sanglier, des hallebardes rouillées ou des armes improvisées à partir d'outils.

Sur certains toits de chaume, des hommes et des adolescents, tous munis d'un arc, sondaient le périmètre du village. Tous se levèrent en apercevant la colonne et crièrent des avertissements aux villageois qui allaient et venaient dans les rues.

Derrière les pieux, Perrin remarqua plusieurs assemblages de bois et de cordes à côté desquels reposaient des piles de très grosses pierres.

— Des catapultes, dit Ihvon. Six, à ce jour... Vos menuisiers s'en sortent très bien, depuis que Tomas et moi leur avons montré comment faire. Les pieux serviront à briser la charge des Trollocs – ou des Capes Blanches, le cas échéant.

Le Champion évoquait les batailles à venir comme s'il parlait de la pluie et du beau temps.

— Ne t'ai-je pas dit que Champ d'Emond entend se défendre seul ? lança Faile, sa voix vibrant de fierté comme s'il s'était agi de son village. Des gens très durs pour une terre si douce. Ils seraient presque dignes d'être du Saldaea. Moiraine dit souvent que le sang de Manetheren est encore très puissant ici.

Perrin fut bien contraint d'acquiescer.

Alors que les rues étroites grouillaient de monde, presque comme dans une ville, des chariots et des charrettes occupaient tout l'espace libre entre les maisons. Par les portes et les fenêtres ouvertes, on voyait d'autres silhouettes, comme si la population avait été multipliée par dix.

La foule s'écarta pour céder le passage à Ihvon et aux Aiels, qui servaient d'avant-garde à la colonne.

Des murmures coururent bientôt dans tout le village.

— Perrin Yeux Jaunes ! C'est Perrin Yeux Jaunes !

— Oui, Perrin Yeux Jaunes !

— Perrin Yeux Jaunes...

Le jeune homme regretta ces débordements. Car enfin, une bonne partie de ces gens le connaissaient. Que pensaient-ils donc faire ? Dans la foule, il reconnut Neysa Ayellin, une solide femme au visage chevalin qui lui avait flanqué une fessée mémorable le jour où Mat l'avait convaincu de lui voler une tarte aux groseilles. Un peu plus loin, il aperçut Cilia Cole, la première fille qu'il avait embrassée – toujours aussi agréablement rondelette, semblait-il.

Et là, le chauve avec une pipe, c'était bien Pel Aydaer, l'homme qui lui avait appris à pêcher des truites à mains nues.

Daise Congar, une matrone qui faisait passer Elsbet Luhhan pour une douce demoiselle, se tenait à côté de son mari Wit, un type fluët qui filait doux dès que son sergent-major d'épouse lui tombait dessus.

Tous ces gens regardaient Perrin, murmurant à l'oreille des réfugiés qui ne savaient peut-être pas

qui il était.

Voyant le vieux Cenn Buie soulever un enfant sur ses épaules, lui montrer le « général » et tenir un discours exalté, Perrin ne put s'empêcher de soupirer d'accablement. Ces gens étaient-ils tous devenus fous ?

Semant la panique parmi de paisibles volailles, des hordes d'admirateurs entouraient, précédaient et suivaient la petite colonne de rescapés. Énergés par ce vacarme, les cochons et les veaux enfermés dans des enclos braillaient encore plus fort. La place Verte était envahie de moutons et de vaches laitières blanches tachetées de noir. Pas plus impressionnées que ça, des oies blanches ou grises allaient et venaient entre les ovins et les bovins.

Au milieu de la place, en haut d'un mât, un étendard blanc bordé de rouge, une tête de loup rouge s'affichant au milieu, se laissait paresseusement caresser par le vent.

Perrin interrogea Faile du regard, mais elle parut aussi interloquée que lui.

— Un symbole..., dit une voix familière.

Perrin n'avait pas entendu approcher Verin. Mais il capta les murmures qui couraient dans la foule.

— Une Aes Sedai... Une Aes Sedai...

Regardant Ihvon, Perrin constata qu'il ne semblait pas le moins du monde étonné. En revanche, les gens regardaient Verin avec des yeux ronds comme des soucoupes.

— Les humains ont besoin de symboles, reprit Verin en posant une main sur l'encolure de Trotteur. Alanna a parlé à quelques villageois de la terreur que les loups inspiraient aux Trollocs. L'idée de cet étendard s'est imposée toute seule. Tu n'aimes pas, jeune Perrin ?

Perrin crut entendre une certaine... sécheresse... dans la voix de l'Aes Sedai. Ses yeux noirs posés sur lui avaient quelque chose de ceux d'un oiseau qui surveille un ver de terre.

— Je me demande ce que la reine Morgase penserait de ça, dit Faile. Ce territoire appartient au royaume d'Andor. Les reines apprécient peu que des étendards bizarres flottent sur leurs terres.

— Un royaume, ce n'est rien, sinon des lignes sur une carte, dit Perrin. (La douleur ayant un peu diminué, il se sentait un rien plus fringant.) Avant d'aller à Caemlyn, je ne savais pas que Deux-Rivières était un territoire du royaume d'Andor. Et je doute que beaucoup de gens ici en aient conscience.

— Perrin, les dirigeants ont tendance à se fier aux cartes, dit Faile.

Aucun doute sur le ton de sa voix – très sec, celui-là.

— Quand j'étais petite, certaines régions du Saldaea n'avaient plus reçu la visite d'un collecteur d'impôts depuis cinq générations. Dès que mon père a pu s'occuper d'autre chose que de la Flétrissure, Tenobia a fait en sorte de rappeler à ces gens qui était leur reine.

— Ici, c'est Deux-Rivières, fit Perrin, souriant, pas le Saldaea.

Dans ce pays, les gens n'avaient pas l'air très commodes... Quand il regarda Verin, le sourire du jeune homme s'effaça.

— Je pensais que vous cachiez votre... véritable nature.

Qu'est-ce qui était le plus perturbant ? Des Aes Sedai ici en secret, ou des Aes Sedai qui ne se dissimulaient plus ?

La main de Verin passa au-dessus du moignon de hampe qui saillait du flanc de Perrin, qui sentit sa blessure picoter bizarrement.

— Ce n'est pas bon du tout..., murmura l'Aes Sedai. La pointe est coincée dans la côte et une

infection s'est déclarée malgré le cataplasme. Il va falloir recourir aux services d'Alanna.

Verin retira sa main. Aussitôt, les picotements cessèrent.

— Que disais-tu, Perrin ? Nous cacher ? Avec ce qui arrive ici, je ne vois pas comment nous aurions pu faire, à moins de partir à tout jamais. Tu n'aurais pas voulu ça, pas vrai ?

De nouveau, Perrin eut le sentiment d'être un ver de terre convoité par un oiseau.

— Je suppose que non, admit-il après une brève hésitation.

— J'ai beaucoup de plaisir à te l'entendre dire.

— Pourquoi êtes-vous venue ici, Verin ?

L'Aes Sedai fit mine de ne pas avoir entendu.

— Bon, il va falloir te guérir. Et s'occuper des autres jeunes gens... Alanna et moi, nous pourrions faire le plus gros, mais...

Perrin n'écouta plus. Regardant ses compagnons, il vit qu'ils étaient tout aussi surpris que lui. Ban contemplait l'étendard en se grattant la tête, et d'autres garçons regardaient autour d'eux sans en croire leurs yeux.

En majorité, les hommes de Perrin fixaient Verin sans dissimuler leur malaise. Comme leur chef, ils avaient entendu les murmures au sujet d'une Aes Sedai. Et ils trouvaient pour le moins surprenant que leur « général » discute avec une sœur comme s'il la connaissait depuis toujours.

Verin soutint le regard des jeunes soldats. Soudain, sans même tourner la tête, elle tendit un bras derrière elle et, la tenant par le poignet, tira hors de la foule une fillette de dix ou onze ans. La gamine aux longs cheveux noirs ornés de rubans s'en pétrifia de terreur.

— Tu connais Daise Congar, petite ? Va lui dire que des blessés ont besoin des potions et des baumes d'une Sage-Dame. Ajoute qu'elle a intérêt à se dépêcher, parce que ses grands airs commencent à me taper sur les nerfs. Tu as bien compris ? Alors, file !

Perrin ne reconnut pas la gamine, mais à l'évidence, l'enfant connaissait Daise Congar, car elle ne parut pas ravie par la teneur du message. Cela dit, Verin était une Aes Sedai. Après avoir pesé le pour et le contre – Daise d'un côté, une sœur de l'autre –, la fillette fonça et disparut au milieu de la foule.

— Alanna va s'occuper de ton cas, dit Verin en levant les yeux sur Perrin.

Le genre de phrase à double sens que le jeune homme abominait...



Se soucier des vivants



Verin prit la bride de Trotteur et le guida jusqu'à l'*Auberge de la Cascade à Vin*. S'écartant devant l'Aes Sedai, la foule se referma ensuite derrière elle et lui emboîta le pas. Dannil, Ban et les autres suivirent le mouvement tandis que des parents et des proches les rejoignaient.

Ébahis par la métamorphose de Champ d'Emond, les jeunes gens continuaient à afficher leur fierté en allongeant le pas, même s'ils boitaient, ou en se tenant le plus droit possible sur leur selle. Après avoir combattu les Trollocs, ils revenaient chez eux, et ce n'était pas rien.

Autour d'eux, des mères, des tantes et des grands-mères bouleversées de les voir en si piteux état ravalaien leurs sanglots sans parvenir à retenir leurs larmes. Les yeux plissés, des hommes tentaient de dissimuler leur inquiétude derrière de virils sourires. Plaisantant sur la barbe naissante de bien des héros, ils leur tapaient joyeusement sur l'épaule, manquant bien souvent de les faire trébucher ou s'étaler.

Des petites amies accouraient, envoyant des baisers à l'élus de leur cœur. Partagées entre bonheur et compassion, elles avançaient en compagnie de cadettes et de cadets à la fois angoissés et stupéfiés de voir célébrer pour son héroïsme le frère avec lequel ils jouaient encore hier comme s'il ne devait jamais sortir de l'enfance.

Dans la foule, plusieurs voix posaient des questions que Perrin aurait donné cher pour ne pas entendre.

— Où est Kenley ?

Sa natte encore brune discrètement striée de blanc, maîtresse Ahan était une très jolie femme. Mais en ce jour, l'angoisse déformait ses traits, et elle blêmait un peu plus chaque fois qu'un des survivants détournait la tête pour ne pas croiser son regard.

— Où est mon Kenley ?

— Bili ! cria le vieux Hu al'Dai. Quelqu'un a vu Bili al'Dai ?

— Hu !

— Jared !

— Tim !

— Colly !

Arrivé devant l'auberge, Perrin se laissa glisser de sa selle. Sans même voir qui l'empêchait de s'écrouler, il gémit :

— À l'intérieur...

L'imploration d'un vaincu qui ne voulait plus entendre des noms qui lui déchiraient le cœur.

— Teven !

— Haral !

— Had !

La porte se referma, étouffant les gémissements des villageois endeuillés. Perrin entendit pourtant un dernier cri de la mère de Dael al'Taron, suppliant qu'on lui dise où était son fils.

Dans un chaudron trolloc, pensa Perrin alors qu'on l'aidait à s'asseoir sur une chaise, dans la salle commune.

Oui, dans le ventre d'un monstre ! Et c'est à cause de moi !

Faile prit à deux mains la tête du jeune homme et sonda son regard.

Il faut se soucier des vivants... Je pleurerai les morts plus tard. Oui, plus tard.

— Faile, je vais bien... Mettre pied à terre me fait tourner la tête, c'est tout. Je n'ai jamais été un très bon cavalier.

La jeune femme parut ne pas croire un mot de ce discours.

— Verin, vous pouvez faire quelque chose ? demanda-t-elle.

L'Aes Sedai secoua la tête.

— Il vaut mieux que je n'essaie pas, mon enfant... Je regrette qu'aucune de nous n'appartienne à l'Ajah Jaune, mais Alanna est bien plus douée que moi pour la thérapie. Guérir n'a jamais été mon fort... Ihvon est allé chercher Alanna. Un peu de patience, petite...

La salle commune de l'auberge était transformée en une armurerie. À part devant la cheminée, les murs disparaissaient derrière des faisceaux de lances de toutes les variétés, de hallebardes et même de serpes. Perrin remarqua aussi toute une série d'armes improvisées ou rares, avec des pointes, des lames ou des tranchants attaqués par la rouille – ou piquetés de taches claires là où on avait éliminé l'oxydation avec de la toile de verre. Au pied de l'escalier, un tonneau était rempli d'épées de toutes sortes, le plus souvent sans fourreau. Aucune de ces armes ne ressemblait aux autres, comme si on avait fouillé tous les greniers, à des lieues à la ronde, pour en exhumer des reliques couvertes de poussière.

Avant tous ces événements, Perrin aurait juré qu'il n'y avait pas plus de cinq épées sur tout le territoire. Et il se serait trompé...

Gaul se campa non loin de ce tonneau, surveillant les marches qui menaient aux chambres à louer et à celles qu'occupait la famille al'Vere. Le regard rivé sur Perrin, l'Aiel surveillait pourtant Verin du coin de l'œil, ne ratant pas le moindre de ses mouvements. De l'autre côté de la salle, veillant jalousement sur Faile mais ne ratant pourtant aucun détail, les deux Promises, lances calées dans le creux d'un coude, se tenaient en appui sur les avant-pieds, montrant ainsi qu'elles étaient prêtes à bondir au moindre signe de danger.

Les trois jeunes garçons qui avaient porté Perrin à l'intérieur attendaient près de la porte. Les yeux ronds, ils n'en revenaient pas de voir réunis des Aes Sedai, des Aiels... et un ancien apprenti forgeron de Champ d'Emond.

— Mes compagnons, dit Perrin. Ils ont besoin de...

— Ils ne seront pas abandonnés, coupa Verin tout en s'asseyant à une autre table. Mais ils vont choisir de rester avec leur famille. Quand on va mal, il n'y a pas mieux que d'être entouré des siens.

Pensant aux tombes alignées sous les pommiers, Perrin eut le sentiment qu'on lui arrachait le

cœur, mais il le repoussa.

Il faut se soucier des vivants..., se tança-t-il.

Sortant de sa sacoche de ceinture une plume et un encrier, Verin commença à prendre des notes dans son carnet. Voyant que sa main ne tremblait pas, Perrin se demanda combien de garçons de Deux-Rivières devraient mourir avant qu'elle s'en émeuve. À part lui, bien sûr. Pas parce qu'elle l'aimait bien, hélas, mais parce qu'il avait un rôle à jouer dans les plans de la Tour Blanche. En particulier tous ceux qui concernaient Rand...

Faile serra tendrement la main du blessé, mais elle s'adressa à Verin.

— On ne devrait pas le mettre au lit ?

— Pas encore ! s'écria Perrin, agacé.

Verin levant les yeux, il répéta d'une voix qu'il espérait plus ferme :

— Pas encore ! (L'Aes Sedai haussa les épaules puis se concentra de nouveau sur sa tâche.)

Quelqu'un sait où est Loial ?

— L'Ogier ? lança un des trois jeunes hommes plantés près de la porte.

Plus massif que Mat, Dav Ayellin avait la même lueur espiègle dans ses yeux noirs. Et comme Mat, il semblait toujours venir de sauter du lit sans avoir pris le temps de se peigner. Au bon vieux temps, il se chargeait de faire toutes les mauvaises blagues que Mat délaissait par manque de temps. Bref, c'était une sorte d'émule du farceur en chef de Champ d'Emond.

— L'Ogier ? répéta Dav. Il est avec les gars qui éclaircissent le bois de l'Ouest. Chaque fois qu'on coupe un arbre, il fait la tête comme si on venait de décapiter son frère. Pourtant, il en abat trois fois plus que les autres avec la hache géante qu'il a commandée à maître Luhhan. Si tu veux le voir, je peux envoyer Jaim Thane le chercher. Je parie que tous les bûcherons reviendront pour jeter un coup d'œil sur toi. (Voyant le moignon de flèche planté dans le flanc de Perrin, il fit la grimace.) C'est douloureux ?

— Encore assez, oui, éluda Perrin.

Jeter un coup d'œil sur moi ? Ils me prennent pour un trouvère ?

— Et Luc ? Lui, je ne veux pas le voir, mais est-il ici ?

— J'ai bien peur que non, répondit un des compagnons de Dav.

Elam Dowtry frotta machinalement son long nez. Vêtu d'une veste de laine typique de la campagne, les cheveux en bataille, il arborait une épée sur son flanc gauche. La poignée récemment enveloppée de cuir, l'arme reposait dans un fourreau râpé et fatigué. Le contraste entre la tenue du jeune homme et son équipement n'en restait pas moins frappant.

— Le seigneur Luc est parti en quête du Cor de Valère, je crois. Ou de Trollocs à pourfendre.

Dav et Elam étaient des amis de Perrin. Ou au moins, des *anciens* amis. Compagnons de pêche et de chasse, ils avaient son âge à peu de chose près, mais leur sourire apeuré les faisait paraître bien plus jeunes. Mat et Rand auraient eu l'air d'avoir cinq ans de plus que ces gamins.

Et moi aussi, je suppose...

— J'espère qu'il reviendra vite, continua Elam. Il m'a appris à manier une épée. Sais-tu qu'il est un Quêteur du Cor ? Et un roi, si on ne l'avait pas privé de ses droits. Le souverain du royaume d'Andor, je crois...

— Le royaume d'Andor est dirigé par des reines, répondit distraitement Perrin.

Il croisa le regard de Faile et le soutint.

— Ainsi, il n'est pas là..., soupira la jeune femme.

Gaul tressaillit comme s'il était prêt à partir en quête... du seigneur Luc. Perrin n'aurait pas été surpris de voir Bain et Chiad se voiler...

— Non, pas là..., marmonna Verin sans lever le nez de ses notes. Bon, il a été utile, à l'occasion, mais il a l'art de semer le trouble, quand il est ici... Hier, sans rien demander à personne, il est allé à la rencontre d'une patrouille de Capes Blanches avec une « délégation de villageois ». Il a dit aux Fils de rester à quatre lieues au moins de Champ d'Emond, dont l'entrée leur est désormais interdite. Je n'ai pas de sympathie pour les Fils, mais je doute qu'ils aient été ravis, et je ne vois pas ce que nous gagnerons en les montant contre nous.

Verin plissa les yeux pour relire ce qu'elle venait d'écrire. Se frottant le nez, elle y laissa sans s'en apercevoir une petite tache d'encre.

Pour sa part, Perrin se fichait de la susceptibilité des Capes Blanches.

— Hier..., murmura-t-il.

Si Luc était au village la veille, il n'avait sûrement aucun rapport avec l'embuscade. Pourtant, les Trollocs attendaient leurs adversaires, ça ne faisait pas le moindre doute. Et plus il y pensait, plus Perrin avait envie d'en accuser Luc.

— L'envie ne transforme pas une pierre en fromage, dit-il. Mais j'ai bien l'impression que ce caillou-là en est...

Dav et ses deux compagnons se regardèrent, interloqués. Perrin admit que sa remarque avait quelque chose d'énigmatique, pour des non-initiés.

— La « délégation » était principalement composée de Coplin, annonça le troisième jeune homme. Darl, Hari, Dag et Ewal. Accompagnés par Wit Congar. Daise lui a passé un sacré savon à ce sujet...

— Je croyais qu'ils adoraient les Capes Blanches, s'étonna Perrin.

La voix grave du troisième garçon lui disait quelque chose. Plus jeune que Dav et Elam, il les dépassait pourtant d'un ou deux pouces. Les joues creuses, il arborait cependant des épaules de bûcheron.

— Ils les vénéraient, oui ! s'exclama le garçon. Mais tu les connais : rien ne les fascine plus que les embrouilles, quand ça ne retombe pas directement sur leur tête. Depuis que le seigneur Luc a pris cette position, ils militent pour que nous allions à Colline de la Garde dire aux Fils de ficher le camp du territoire. Je dis bien « nous », parce que tu te doutes qu'ils ne sont pas prêts à y aller eux-mêmes. En tout cas, pas en marchant devant...

Si ce visage avait été plus joufflu, et s'il avait culminé un peu moins haut au-dessus des pieds...

— Ewin Finngar ! s'écria Perrin.

Allons, c'était impossible. Ewin était une petite pollution ambulante qui fourrait sans cesse son nez de fouine dans les affaires des garçons plus âgés. Devenu adulte, ce gars-là serait au moins aussi grand que Perrin, sinon plus.

— C'est moi, oui ! On en a entendu des choses à ton sujet, Perrin ! Tes combats contre les Trollocs et toutes ces aventures dans le grand monde, d'après ce qu'on dit... Au fait, je peux toujours t'appeler par ton prénom ?

— Bien entendu ! s'écria Perrin, horripilé par cette affaire de Yeux Jaunes.

— Je regrette de ne pas vous avoir accompagnés, l'année dernière, intervint Dav en se frottant nerveusement les mains. Revenir avec des Aes Sedai, des Champions et un Ogier...

À l'entendre, il s'agissait de trophées de chasse.

— Moi, j’entends jour après jour parler de vaches à lait et de vaches de boucherie. Parfois, pour changer un peu, on me parle de vaches de boucherie et de vaches à lait... Sarcler, couper du bois, ce que c’est ennuyeux ! Tu es un sacré veinard !

— C’était comment, tes aventures ? demanda Elam. Alanna Sedai dit que tu es allé jusqu’à la Flétriature, et on raconte que tu as vu Caemlyn et Tear. À quoi ressemble une ville ? C’est vraiment dix fois plus grand que Champ d’Emond ? Tu as vu des palais ? Et des Suppôts des Ténèbres, c’est vrai qu’il y en a partout dans les cités ? Dans la Flétriature, y a-t-il vraiment des hordes de Trollocs, de Blafards et de Champions ?

— Ta cicatrice, c’est un Trolloc qui te l’a faite ? (Malgré sa voix grave, Ewin réussissait toujours à couiner d’excitation.) Bon sang ! qu’est-ce que j’aimerais en avoir une ! As-tu vu une reine ou un roi ? Tant qu’à faire, j’aimerais mieux rencontrer une reine, mais un roi serait déjà pas mal. Et la Tour Blanche, elle est vraiment si grande que ça ?

Faile sourit comme si tout ça l’amusait, mais Perrin ne prit pas les choses à la rigolade. Ces idiots avaient-ils oublié l’attaque des Trollocs, pendant la Nuit de l’Hiver ? Ne se souvenaient-ils pas que les monstres étaient de retour ? Elam serrait la poignée de son épée comme s’il avait envie de partir sur-le-champ pour la Flétriature, Dav piaffait d’impatience, les yeux brillants, et Ewin semblait prêt à prendre Perrin par le col pour le secouer et lui arracher des réponses. Les aventures ? Quels imbéciles !

Mais l’avenir était bien sombre, et Deux-Rivières ne serait pas épargné. Si ces gamins profitaient d’un court répit avant de découvrir ce qu’était vraiment la vie, était-ce si mal que ça ?

Malgré la douleur, Perrin essaya de répondre à leurs questions. Ils parurent déçus qu’il n’ait jamais vu la Tour Blanche ni rencontré une tête couronnée. En fait, il y avait bien Berelain, mais avec Faile dans les environs, il préférait ne pas la mentionner. Il omit d’autres choses, comme Falme, l’Œil du Monde et les Rejetés, ou encore *Callandor*. Des sujets dangereux qui conduisaient inévitablement au Dragon Réincarné.

En revanche, il parla un peu de Caemlyn, de Tear, des Terres Frontalières et de la Flétriature. Perrin fut surpris par ce que les trois jeunes gens acceptaient sans difficulté et par ce qui leur semblait incroyable. La Flétriature, cette terre qui pourrissait devant les yeux des voyageurs, ne leur parut pas du tout étrange. Pareillement, ils ne s’ébahirent pas que les soldats du Shienar portent un toupet, ou que les Sanctuaires des Ogiers, où les Blafards hésitaient à entrer, soient des lieux qui interdisaient aux Aes Sedai de canaliser le Pouvoir de l’Unique. En revanche la taille de la Pierre de Tear et des mégalopoles...

En ce qui concernait ses prétendues aventures, l’ancien apprenti forgeron opta pour la sobriété.

— Pour l’essentiel, j’ai évité de me faire fendre le crâne en deux. C’est ça, l’essence de l’aventure, en ajoutant l’obligation de trouver de quoi se nourrir et un endroit où dormir. En général, les aventuriers ont le ventre vide et couchent dans le froid ou l’humidité. Quand ce n’est pas dans les deux...

L’auditoire de Perrin n’apprécia pas cette description et n’y crut pas davantage qu’à l’immensité de la Pierre de Tear, aussi imposante qu’une montagne. Avant de quitter Champ d’Emond, se souvint le « général », il ne connaissait rien au monde, comme ces trois gamins. Cependant, il n’avait jamais été ignorant à ce point. Vraiment ? Au fond, comment pouvait-il en juger ?

La salle commune lui semblant soudain surchauffée, il eut envie d’enlever sa veste, mais la seule idée de bouger l’épuisait.

— Et que deviennent Rand et Mat ? voulu savoir Ewin. Si tout ça se résume à crier famine et à se faire pleuvoir dessus, pourquoi ne sont-ils pas revenus avec toi ?

Tam et Abell entrèrent sur ces entrefaites. Tous deux portaient un arc et Tam arborait une épée à la ceinture. Même dans sa tenue de fermier, il n'était pas ridicule, loin de là, avec une lame à la hanche.

En présence des pères de ses amis, Perrin se tint à la version qu'il leur avait déjà racontée. Égal à lui-même, Mat flambait, festoyait dans les tavernes et courait les jupons. En belle veste brodée, Rand paraissait avec une jolie blonde à son bras. Une dame, précisa-t-il, certain que personne ne le croirait s'il parlait de la Fille-Héritière d'Andor. Déjà, le mot « dame » laissa bouche bée les trois garçons. Ils se ressaisirent vite, car c'était exactement le genre de chose qu'ils avaient envie d'entendre. Assez judicieusement, Elam fit remarquer que Faile aussi était une « dame » et qu'elle s'occupait de Perrin avec un zèle qui ne se démentait jamais.

Le jeune homme sourit. Qu'auraient donc dit ces trois grands dadais s'ils avaient su que sa compagne était la cousine d'une reine ?

Plus amusée du tout – pour une raison inconnue –, Faile foudroya du regard les jeunes gens avec une hauteur et un dédain que n'aurait pas reniés Elayne dans ses pires crises de mauvaise humeur.

— Bon, vous l'avez assez ennuyé. Enfin, il est blessé ! Dehors, et plus vite que ça !

À la grande surprise de Perrin, les trois jeunes gens s'inclinèrent maladroitement – Dav faillit se faire un croche-patte, se ridiculisant d'abondance –, murmurèrent des excuses (à Faile, pas au blessé qu'ils avaient harcelé !) et tournèrent les talons pour sortir. Leur départ fut retardé par l'arrivée de Loial, qui passa la porte en se penchant, le haut de son crâne frôlant quand même l'encadrement de bois.

Dav, Elam et Ewin regardèrent l'Ogier comme s'ils le voyaient pour la première fois, puis ils jetèrent un dernier coup d'œil à Faile et filèrent sans demander leur reste. Décidément, le regard glacé de la jeune femme était une parfaite arme de dissuasion.

Quand Loial se redressa, sa tête passa très près du plafond. Alors que toutes ses poches – incroyablement grandes – étaient remplies de livres, comme d'habitude, il portait une énorme hache, et ça, ce n'était en rien coutumier. Le manche était aussi grand que lui et la cognée, de forme classique, aussi impressionnante que le tranchant de la hache de guerre qui ne quittait jamais Perrin.

— Tu es blessé, dit l'Ogier dès qu'il posa les yeux sur son ami. On m'a dit que tu étais de retour, mais pas en piteux état, sinon, je serais venu plus vite.

La hache troubla beaucoup Perrin. Chez les Ogiers, l'expression « mettre un long manche à sa hache » signifiait qu'on était pressé ou en colère. Et pour eux, l'un et l'autre semblait aussi peu recommandable. Ses oreilles poilues en berne, Loial semblait effectivement furieux. Le front plissé, ses longs sourcils pendant sur ses joues, il enrageait sûrement de devoir couper des arbres.

Perrin voulait lui parler en privé, histoire de savoir s'il en avait appris plus long sur les agissements d'Alanna. Ou de Verin.

Se massant une joue, il s'étonna de la sécheresse de sa peau alors qu'il avait l'impression de transpirer à grosses gouttes.

— Il est toujours aussi têtu, dit Faile avant de se tourner vers Perrin pour lui faire le coup du regard assassin qui avait si bien marché sur les trois garçons. Tu devrais être au lit. Verin, où est Alanna ? Si elle doit le guérir, pourquoi tarde-t-elle tant ?

— Elle viendra..., murmura l'Aes Sedai sans lever les yeux de ses notes.

— Perrin devrait déjà être au lit !

— J’aurai bien le temps de me reposer plus tard, fit le jeune homme.

Il sourit pour amadouer sa compagne, mais elle sembla plus inquiète et murmura un « tête de pioche » qu’il capta parfaitement. Mais comment aurait-il pu interroger Loial sur Alanna en présence de Verin ? De plus, il y avait un autre point, presque aussi important.

— Loial, le Portail est rouvert et des Trollocs l’empruntent. Comment est-ce possible ?

Les oreilles de l’Ogier frémirent.

— C’est ma faute..., souffla-t-il. (L’équivalent d’une bourrasque, pour quelqu’un d’autre !) J’ai placé les deux feuilles à l’extérieur. Ça verrouillait le Portail de l’intérieur, mais de notre côté, n’importe qui pouvait l’ouvrir. L’obscurité règne sur les Chemins depuis des générations, pourtant, c’est nous qui les avons fait pousser. Je n’ai pas pu me résoudre à détruire le Portail. Désolé, Perrin, c’est moi le coupable.

— Je n’aurais pas cru qu’on pouvait détruire un Portail, dit Faile.

— Le verbe « détruire » n’est pas tout à fait exact..., expliqua Loial en s’appuyant sur sa longue hache. Si on en croit Damelle fille d’Ala fille de Soferra, un Portail a bel et bien été détruit moins de cinq cents ans après la Dislocation du Monde. Il se trouvait dans un Sanctuaire envahi par la Flétriature. Deux ou trois autres Portails y sont également perdus. Mais cette destruction, écrit Damelle, exige que treize Aes Sedai travaillent ensemble avec un *sa’angreal*. Une autre tentative, selon la même source, fut menée par neuf sœurs seulement, durant la guerre des Trollocs. Le Portail fut endommagé, attirant les Aes Sedai dans les Chemins...

Loial se tut, ses oreilles frémissant d’embarras, et plissa son énorme nez.

Tout le monde le regardait, même Verin et les Aiels.

— C’est vrai, je me laisse parfois emporter... Les digressions, c’est mon péché mignon... Le Portail ? C’est exact, je ne peux pas le détruire, mais si je retire les deux feuilles d’*Avendesora*, elles mourront. (À cette idée, l’Ogier eut une moue affligée.) Pour rouvrir le Portail, il faudrait alors que les Anciens viennent avec le Talisman de la Croissance. Cela dit, je pense qu’une Aes Sedai pourrait forer un trou dans le Portail.

Loial se rembrunit encore. Cette idée devait lui paraître aussi blasphématoire que de déchirer ou brûler un livre.

— Bien, je vais aller m’en occuper...

— Non ! s’écria Perrin.

La tête de flèche semblait pulser dans sa chair, mais il ne souffrait plus. En revanche, il avait trop parlé, car sa gorge était sèche comme du vieux parchemin.

— Loial, il y a des Trollocs là-haut. Un Ogier cuirait aussi bien qu’un humain dans leurs chaudrons !

— C’est mon devoir, Perrin.

— Non. Si tu te fais tuer, comment écriras-tu ton livre ?

— Oui, mais...

— C’est mon devoir, ami ogier. Tu m’as dit ce que tu faisais avec les feuilles, et je n’ai pas proposé une autre méthode. T’ayant vu sursauter chaque fois qu’on mentionne ta mère, je n’ai aucune envie qu’elle vienne me demander des comptes si tu te fais occire. J’irai dès qu’Alanna m’aura guéri.

Perrin s’essuya le front et s’étonna de le trouver sec comme du sable dans le désert.

— Puis-je avoir un verre d’eau ?

Faile accourut et posa sa main fraîche sur le front du jeune homme.

— Il est brûlant de fièvre ! Verin, nous ne pouvons pas attendre Alanna. Il faut...

— Je suis là, dit l'Aes Sedai brune en franchissant la porte de la salle commune.

Marin al'Vere et Alsbet Luhhan marchaient sur ses talons et Ihvon les suivait à un ou deux pas.

Perrin sentit le picotement du Pouvoir avant même que la main d'Alanna ait remplacé celle de Faile.

— Qu'on le porte dans la cuisine, ordonna Alanna. La table est assez grande pour l'y étendre. Vite ! Il ne nous reste pas beaucoup de temps...

Sentant sa tête tourner, Perrin s'avisa soudain que Loial, après avoir laissé sa hache appuyée contre un mur, venait de le prendre dans ses bras comme un enfant.

— Loial, le Portail est mon devoir !

Par la lumière ! je meurs de soif !

La flèche ne lui faisait plus mal. En revanche, tout le corps de Perrin était à la torture. Loial le portait quelque part, et maîtresse Luhhan le suivait, les yeux plissés comme pour retenir des larmes. Pourquoi donc ? Cette femme de tête ne pleurait jamais. Et pourquoi maîtresse al'Vere semblait-elle si inquiète ?

— Maîtresse Luhhan, souffla Perrin, ma mère m'autorise à devenir l'apprenti de maître Luhhan.

Non ! Cela, ça remontait à très longtemps, quand il... Quand il quoi ? Impossible de se rappeler !

Soudain allongé sur une surface dure, Perrin tenta de comprendre ce que disait Alanna.

— Une flèche barbelée s'accroche à l'os comme à la chair, et là, la tête a tourné dans la blessure. Pour la sortir, je dois la remettre dans sa position initiale. Après l'extraction, si le choc ne le tue pas, je guérirai les dégâts que j'aurai faits... et tous les autres. Il n'y a pas d'autre solution. Sa vie ne tient qu'à un fil.

Se penchant sur lui, le visage à l'envers, Faile lui fit un sourire qui sembla lui fendre en deux le bas du visage. Jusque-là, il n'avait jamais remarqué ce phénomène... Il voulut lui caresser la joue, mais maîtresse al'Vere et maîtresse Luhhan lui tenaient les poignets. Pourquoi donc ? Et pourquoi pesaient-elles de tout leur poids sur ses bras ?

Quelqu'un lui immobilisait les jambes et Loial lui avait plaqué ses battoirs sur les épaules, les collant à la table.

La table, oui ! La table de la cuisine...

— Mords très fort, mon cœur, souffla Faile, sa voix très lointaine. Ça va faire mal.

Perrin voulut demander de quoi elle parlait – qu'est-ce qui allait faire mal ? – mais elle lui glissa entre les dents un petit morceau de bois enveloppé de cuir. Il capta l'odeur du bois, du cuir... et de sa bien-aimée.

Viendrait-elle chasser avec lui, courant dans les plaines infinies derrière de fabuleuses hardes de cerfs ?

Quand il eut l'impression que son sang se glaçait dans ses veines, il reconnut vaguement le contact du Pouvoir de l'Unique. Puis la douleur déferla comme un raz-de-marée.

Il entendit le morceau de bois se briser sous ses dents et sombra dans un puits d'obscurité.



La tempête approche



Perrin ouvrit les yeux lentement et s'abandonna à la contemplation du plafond de plâtre blanc d'une accablante banalité. Au bout d'un moment, il s'avisa qu'il était dans un lit à quatre montants, reposant sur un matelas de plumes. Une couverture jusqu'au menton, la tête sur un confortable oreiller en plumes d'oie, il captait une myriade d'odeurs : les plumes, la laine de la couverture, un fumet de volaille en train de rôtir et le parfum du pain et du pain d'épice en cours de cuisson.

Une chambre de l'auberge...

La lumière qui filtrait des rideaux blancs militait en faveur d'un glorieux lever de soleil. Se palpant le flanc, Perrin n'y trouva plus trace d'une blessure. Mais il se sentait plus épuisé que jamais. Un prix des plus modestes à payer, cependant, pour une telle guérison. Cela dit, il avait aussi la gorge sèche et en feu.

Lorsqu'il bougea, Faile se leva d'un bond du fauteuil qu'elle occupait près de la cheminée, jeta au loin une couverture rouge et s'étira. Vêtue d'une de ses jupes d'équitation favorites – un modèle sombre, cette fois –, elle devait avoir dormi sur son siège pour que le tissu soit froissé à ce point.

— Selon Alanna, dit-elle, tu as besoin de sommeil.

Perrin désignant la carafe posée sur la table de chevet, sa compagne s'empressa de remplir d'eau un gobelet puis de faire boire son patient.

— Il faut que tu restes au lit encore deux ou trois jours, jusqu'à ce que tes forces soient revenues.

Des propos rassurants et normaux, en surface. Mais quelque chose parut suspect à Perrin. Le ton de Faile ? Les coins de ses yeux un peu plissés ?

— Qu'est-ce qui cloche ?

Faile reposa le gobelet sur la table de chevet et lissa sa jupe.

— Rien du tout...

Là, il était évident qu'elle ne disait pas tout.

— Faile, ne me mens pas !

— Te mentir, moi ? Je vais te faire apporter un petit déjeuner, et tu peux t'estimer heureux que je le fasse après ce que...

— Faile...

Perrin ayant prononcé son prénom sans la moindre tendresse, la jeune femme parut surprise et inquiète. Elle essaya le coup du regard hautain, mais le malade ne s'en laissa pas conter. Ses astuces

de bonne femme ne fonctionneraient pas, et voilà tout !

— Je suppose que tu as le droit de savoir... Mais tu resteras dans ce lit tant qu'Alanna et moi t'y obligerons. Loial et Gaul sont partis.

— Comment ça, partis ? Que veux-tu dire ? Ils nous ont laissés ?

— En un sens... Les sentinelles les ont vus, ce matin à l'aube, s'enfoncer ensemble dans le bois de l'Ouest. Bien entendu, personne n'a tenté d'arrêter un Aiel et un Ogier... J'ai été informée il y a une heure. Ils parlaient d'arbres, Perrin. De la façon dont les Ogiers chantent pour les végétaux.

— D'arbres ? C'est ce maudit Portail ! Que la Lumière me brûle ! je leur ai dit de ne pas... Ils se feront tuer avant d'y arriver !

Perrin repoussa sa couverture, s'assit, sortit les pieds du lit et se mit debout sur des jambes tremblantes. À cet instant, il s'avisa qu'il était nu comme un ver. Mais si ces femmes espéraient l'emprisonner sous une couverture, elles se trompaient lourdement. Ses vêtements étaient proprement pliés sur le dossier d'un fauteuil, près de la porte, ses bottes reposaient à côté et sa ceinture pendait à une patère, la hache à sa place habituelle.

Titubant jusqu'à ses habits, il commença à se vêtir.

— Tu fais quoi, exactement ? demanda Faile. Au lit, et plus vite que ça !

Un poing sur la hanche, elle désigna le lit de l'autre main, comme si elle eût pu y transporter son homme à distance.

— Ils n'ont pas pu aller très loin... Surtout à pied. Gaul refuse de monter à cheval et Loial répète sans cesse qu'il préfère ses jambes à n'importe quel canasson. Avec Trotteur, je les aurai rattrapés avant midi.

— Perrin Aybara, tu es fou à lier ! Comment les retrouveras-tu dans ce bois ?

— Je suis un bon éclaireur, tu sais...

Le jeune homme sourit, mais Faile ne se laissa pas amadouer.

— Tu vas te faire tuer, imbécile mal peigné ! Regarde-toi un peu ! Tu tiens à peine sur tes jambes. Et tu glisserais de ta selle au bout de cinq cents pas.

Sans trahir l'effort que ça lui coûtait, Perrin entreprit d'enfiler ses bottes. Il n'aurait qu'à s'accrocher aux rênes, et Trotteur ferait tout le travail.

— C'est absurde... Je suis en pleine forme. Mais toi, arrête de me houspiller !

Sur ces mots, Perrin s'empara de sa ceinture et de son arme. Au moment où il ouvrit la porte, Faile voulut le retenir par le bras, mais il l'entraîna avec elle.

— Parfois, tu es moins intelligent qu'une poule ! s'indigna Faile. Perrin, il faut que tu m'écoutes ! Tu dois...

La chambre n'était qu'à quelques pas de l'escalier menant à la salle commune. Hélas, les marches trahirent Perrin. Quand il plia un genou pour négocier la première, sa fichue jambe resta dans cette position et il bascula en avant. Incapable de se tenir à la rampe, il entraîna Faile avec lui. Dégringolant l'escalier, les deux jeunes gens percutèrent le tonneau rempli d'épées posé au pied des marches.

Faile atterrit sur son compagnon, qui eut besoin d'un petit moment pour reprendre son souffle et ses esprits.

— Tu vas bien ? demanda-t-il nerveusement.

Pas de réponse ni de mouvement.

— Faile, est-ce que tu... ?

La jeune femme leva la tête et écarta de son front quelques mèches brunes vagabondes.

— Et toi ? demanda-t-elle en foudroyant Perrin du regard. Parce que si c'est le cas, il se peut bien que ça ne dure pas très longtemps, avec ce que je vais te faire.

Perrin grogna, certain qu'elle était moins amochée que lui. Angoissé, il palpa l'emplacement de sa blessure, mais il ne trouva rien de particulièrement inquiétant. Il y avait mal, certes, mais c'était le cas pour tout le reste de son corps.

— Lève-toi de sur moi, Faile ! Il faut que j'aille chercher Trotteur...

— Écoute-moi bien, Perrin ! Tu ne peux rien faire ! Si Loial et Gaul sont partis verrouiller le Portail, tu ne peux plus les en empêcher, parce que ta place est ici. Tu m'entends ? Même si tu étais en forme, tu ne devrais pas partir. Tu ne l'es pas, mais au fond, ça ne change rien. Un homme ne peut pas tout faire.

— Qu'est-ce que vous fichez, tous les deux ? demanda Marin al'Vere en approchant. Avec un tel vacarme, je m'attendais à une attaque de Trollocs. Mais pas à un tel spectacle !

Sourcils froncés, l'aubergiste semblait à la fois scandalisée et amusée.

Bien entendu, comprit Perrin, dans cette position, ils avaient l'air d'un couple en train de se cajoler. Au pied d'un escalier...

Rouge comme une pivoine, Faile se leva vivement et épousseta ses jupes.

— Il est plus têtu qu'un Trolloc, maîtresse al'Vere ! Je lui ai dit qu'il n'était pas assez remis pour se lever. Il doit retourner au lit, un point c'est tout. Et apprendre qu'il ne peut pas tout faire, surtout quand il est incapable de descendre quelques marches.

— Non, non, murmura maîtresse al'Vere en secouant la tête, il ne faut pas s'y prendre comme ça...

Elle se pencha vers Faile pour lui parler à l'oreille, mais Perrin entendit tout :

— La plupart du temps, c'était un petit garçon obéissant, quand on savait s'y prendre... Mais lorsqu'on essayait de le brusquer, il devenait la pire tête de pioche de Deux-Rivières. Avec les années, les hommes grandissent, mais ils ne changent pas tant que ça. Si tu lui dis ce qu'il doit faire, il va se braquer et tu n'en tireras plus rien. Laisse-moi te montrer...

Marin sourit à Perrin et ignora superbement son regard furibond.

— Mon garçon, tu ne trouves pas que mon matelas est plus confortable que mon parquet ? Dès que tu seras recouché, je t'apporterai une tourte aux rognons. Tu dois mourir de faim, je parie. Tu veux bien que je t'aide à te relever ?

Repoussant Marin, Perrin se remit debout seul. Enfin, avec l'aide du mur. On eût dit que la moitié de ses muscles étaient hors d'usage, l'autre lui faisant un mal de chien.

Tête de pioche, lui ? Alors qu'il était depuis toujours doux comme un agneau ?

— Maîtresse al'Vere, pouvez-vous demander à Hu ou à Tad de seller Trotteur ?

— Oui, quand tu iras mieux, répondit Marin en tentant de pousser le jeune homme vers l'escalier. Tu ne penses pas qu'un peu de repos supplémentaire te ferait du bien ?

Faile vint prendre l'autre bras du convalescent.

— Trollocs ! cria une voix venue de dehors.

— Trollocs ! Trollocs ! lui firent écho des dizaines d'autres voix.

— Perrin, aujourd'hui, ça ne te concerne pas, dit maîtresse al'Vere avec un savant mélange d'autorité et de bienveillance.

Exactement le genre de manœuvre féminine qui donnait envie de grincer des dents à l'ancien

apprenti forgeron.

— Les Aes Sedai vont se charger de tout, continua Marin. Dans un jour ou deux, tu seras sur pied et tu verras par toi-même.

— Mon cheval..., marmonna Perrin.

Il tenta de se dégager, mais les deux femmes avaient de la poigne.

— Pour l'amour de la Lumière, vous voulez bien arrêter de tirer sur mes manches et me laisser sortir ? Lâchez-moi, bon sang !

Levant les yeux sur son compagnon, Faile soupira et lui lâcha le bras.

— Maîtresse al'Vere, vous voulez bien demander qu'on selle son cheval et qu'on le conduise devant l'auberge ?

— Mon enfant, il a vraiment besoin de repos...

— Je vous en prie, maîtresse al'Vere ! Et qu'on amène aussi ma monture.

Oubliant tout à fait la présence de Perrin, les deux femmes se défièrent du regard. Puis Marin hocha la tête.

Perrin la regarda s'éloigner, n'en croyant pas ses yeux. Comment Faile avait-elle réussi cet exploit ? Et qu'avait-elle dit de plus que lui ?

— Pourquoi as-tu changé d'avis ? demanda-t-il à la jeune femme.

Rentrant la chemise de Perrin dans son pantalon, Faile murmura entre ses dents :

— Je ne dois pas lui dire que faire, c'est bien ça ? Quand il est plus entêté qu'un âne, je dois l'amadouer en étant tout sucre et tout miel...

Faile coula à Perrin un regard qui aurait glacé les sangs d'un Trolloc. Puis elle lui fit un sourire si mielleux qu'il faillit reculer de deux pas.

— Mon cher cœur, dit-elle en tirant sur la veste du jeune homme, quoi qu'il se passe dehors, j'espère que tu resteras sur ta selle, et le plus loin possible des Trollocs. Pour le moment, tu n'es pas en état d'affronter un de ces monstres. Demain, peut-être... Mais souviens-toi que tu es un général, un chef, et un symbole, exactement comme cet étendard à tête de loup. Si les gens te voient, ça leur gonflera le moral. Et si tu ne te mêles pas directement du combat, il te sera plus facile d'estimer la situation et de donner les ordres idoines.

Faile ramassa la ceinture de Perrin, la boucla autour de sa taille et positionna soigneusement la hache sur sa hanche.

— Tu feras ce que je dis ? susurra-t-elle. Pour moi ?

Perrin dut reconnaître qu'elle avait raison. Dans son état, il n'aurait pas tenu deux minutes contre un Trolloc. Et pas deux secondes face à un Blafard. Et même si ça le révoltait, il fallait bien admettre qu'il n'avait aucune chance de rester en selle assez longtemps pour rattraper Loial et Gaul.

Abruti d'Ogier ! Tu es un écrivain, pas un héros !

— C'est d'accord, dit Perrin.

Repensant à la manière dont les deux femmes avaient parlé de lui comme s'il était quantité négligeable, et au numéro que venait de lui faire sa compagne, il céda à une impulsion un rien espiègle.

— Quand tu souris comme ça, je ne peux rien te refuser.

— Eh bien, j'en suis ravie, dit Faile en retirant de l'épaule du jeune homme un grain de poussière minuscule. Parce que si tu ne m'écoutes pas, et que ça ne te tue pas, je te ferai ce que tu m'as fait le premier jour de notre voyage, dans les Chemins. Et je doute que tu sois assez fort pour m'en

empêcher. (Elle sourit de nouveau, plus mielleuse que jamais.) Me suis-je bien fait comprendre ?

Perrin ne put s'empêcher de ricaner.

— On dirait que j'aurais mieux fait de me laisser tuer par les Trollocs...

La jeune femme ne sembla pas apprécier son humour.

Hu et Tad arrivèrent avec les chevaux moins de cinq minutes après que les deux jeunes gens furent sortis de *La Cascade à Vin*.

Les villageois et les réfugiés étaient rassemblés à la lisière du village, au-delà de la place Verte où les moutons et les vaches broutaient comme d'habitude autour du grand mât où l'étendard à la tête de loup flottait au vent. Dès que Faile et Perrin furent en selle, les deux garçons d'écurie se précipitèrent vers la foule sans dire un mot.

Quoi qu'il se passât, ce n'était pas une attaque. Des femmes et des enfants se tenaient parmi les hommes, et le cri « Trollocs » n'était plus qu'un murmure qui paraissait faire écho au caquètement des oies. Soucieux de ne pas vaciller sur sa selle, Perrin chevaucha lentement. Faile fit avancer Hirondelle sur les talons de Trotteur, sans doute pour mieux surveiller son patient.

Puisqu'elle avait changé d'avis une fois, rien n'empêchait que ça se reproduise. Prudent, Perrin évita de parler afin de ne pas relancer la polémique sur son état et sur tout le reste...

La foule dont les murmures ne cessaient pas réunissait en effet toutes les personnes présentes à Champ d'Emond. Dès qu'ils virent qui approchait, les villageois et les réfugiés s'écartèrent pour laisser passer « Yeux Jaunes » – un surnom qui revenait presque aussi souvent que le vrai nom de Perrin – et sa compagne.

Perrin entendit plusieurs fois le mot « Trollocs », mais il y avait dans ces murmures plus de surprise que de terreur.

Sur sa monture, le jeune homme put voir bien au-delà des premiers rangs. Le plus avancé, constata-t-il, se tenait au bord du terrain hérissé de pieux. La lisière de la forêt, à six cents pas de là, au bout d'un terrain découvert semé de souches, n'était pour l'heure pas occupée par des bûcherons improvisés. Car ceux-ci, torse nu et ruisselant de sueur, formaient un cercle serré au milieu de la foule, entourant ainsi Alanna, Verin et deux hommes.

Le meunier, Jon Thane, essuyait le sang qui maculait ses côtes, son menton pointu baissé sur sa poitrine afin de voir ce qu'il faisait. Penchée sur l'autre homme, un type aux cheveux gris que Perrin n'avait jamais vu, Alanna se releva lentement. Aussitôt, l'homme se remit debout et esquissa deux ou trois pas de danse comme pour se prouver qu'il tenait bien sur ses jambes.

La foule était bien trop serrée autour des Aes Sedai pour que quiconque puisse s'écarter. En revanche, Tomas et Ihvon se trouvaient à un endroit plus accessible, sans doute parce que les gens n'avaient guère envie d'approcher de leurs impressionnants destriers, qui semblaient n'attendre qu'un prétexte pour mordre ou piétiner.

Perrin réussit à rejoindre Tomas sans trop de difficultés.

— Que s'est-il passé ?

— Un Trolloc... Un seul...

Même s'il parlait sur le ton de la conversation, le Champion ne regardait pas Perrin et Faile, car il surveillait en même temps Verin et la lisière des arbres.

— Tout seul, un Trolloc n'est en général pas très futé. Matois, peut-être, mais pas intelligent. Les bûcherons l'ont chassé avant qu'il ait fait de véritables dégâts.

Les deux Aielles sortirent soudain du bois de l'Ouest, leur *shoufa* et leur voile interdisant de les

distinguer l'une de l'autre. Ralentissant un peu pour se faufiler entre les pieux, elles fendirent ensuite la foule – qui s'écarta autant que c'était possible, nota Perrin.

Leur voile baissé, Chiad et Bain vinrent faire leur rapport à Faile.

— Cinq cents Trollocs, annonça Bain, à moins d'une demi-lieue derrière nous...

Si la voix de l'Aielle ne tremblait pas, ses yeux, comme ceux de son amie, brillaient de détermination et d'excitation.

— C'est ce que je pensais, dit Tomas. Le nôtre a dû s'éloigner du gros de la troupe pour trouver de quoi manger. Mais ses compagnons ne tarderont pas à arriver.

Les deux Promises acquiescèrent.

Accablé, Perrin désigna la foule.

— Ces gens ne devraient pas être là... Pourquoi ne les avez-vous pas fait partir ?

Ce fut Ihvon qui répondit :

— Quand ils peuvent voir des Aes Sedai, tes compatriotes ne semblent pas disposés à écouter des étrangers. Tu serais bien inspiré d'essayer.

Perrin aurait juré que les deux Champions, s'ils l'avaient voulu, auraient pu imposer un semblant d'ordre. Et tout cas, Verin et Alanna auraient dû réussir.

Avec la menace des Trollocs, pourquoi ont-ils attendu que j'arrive ?

Le plus simple aurait été de mettre ça sur la nature de *ta'veren* de Perrin. Simple... et totalement idiot ! Ihvon et Tomas n'étaient pas du genre à se faire étripper – ou à perdre Verin et Alanna – parce qu'ils attendaient qu'un *ta'veren* leur dise que faire. Non, les Aes Sedai manipulaient Perrin, mettant en danger tout le monde, y compris elles-mêmes. Mais dans quel dessein ?

Perrin croisa le regard de Faile, qui hocha la tête comme si elle lisait ses pensées.

Ce n'était pas le moment de résoudre une énigme. Sondant la foule, il repéra Bran al'Vere à côté de Tam al'Thor et d'Abell Cauthon. Une longue lance sur l'épaule, le bourgmestre portait sur la tête un antique casque rond en acier. Une jaquette de cuir recouverte de disques de métal couvrait son torse impressionnant.

Les trois hommes levèrent les yeux lorsque Perrin les rejoignit.

— Bain dit que des Trollocs approchent, annonça-t-il, et les Champions pensent qu'ils attaqueront bientôt.

Pour couvrir les murmures, le jeune homme dut élever la voix. Du coup, les villageois les plus proches se turent, fronçant les sourcils lorsqu'ils entendirent les mots « Trollocs » et « attaque ».

— Eh bien, il fallait s'y attendre, non ? fit Bran. Et nous savons que faire...

Avec son plat à barbe sur la tête et sa jaquette trop petite pour lui, l'aubergiste aurait pu paraître ridicule, mais sa résolution faisait oublier tout le reste.

— Perrin vient de me dire que les Trollocs seront bientôt là, lança-t-il à voix haute. Tous à vos postes. Plus vite que ça !

La foule se dispersa. Pendant que les femmes conduisaient les enfants à l'abri, les hommes partirent prendre leur position – pas vraiment en bon ordre, cependant.

— Je vais aller chercher les bergers, dit Abell à Perrin avant de s'enfoncer dans la foule.

Cenn Buie passa à côté de Perrin et de ses compagnons. Brandissant une hallebarde, il jouait les officiers avec un groupe composé de Hari Coplin, de son frère Darl et du vieux Bili Congar, qui titubait comme s'il avait déjà vidé plusieurs chopes de bière à une heure si matinale.

Des trois idiots, c'était encore lui qui tenait son arme comme s'il avait vraiment l'intention de

l'utiliser. En passant, Cenn salua Perrin en portant sa main à son front. Le vieux couvreur n'était pas le premier à se comporter ainsi, et ça mettait Perrin horriblement mal à l'aise. Avec Dannil et les autres garçons, ça passait encore, mais tous ces hommes avaient au moins dix ans de plus que lui.

— Tu t'en sors très bien, souffla Faile.

— J'aimerais bien savoir ce que mijotent Verin et Alanna... Et pas seulement depuis ce matin !

Deux des catapultes construites selon les instructions des Champions avaient été placées de ce côté du village. Perchés sur leurs montures, Ihvon et Tomas assistaient désormais à l'armement de ces engins de lancer bien plus grands qu'un homme. Les deux Aes Sedai, elles, semblaient fascinées par les énormes pierres – dans les quinze à vingt livres chacune – qu'on déposait dans les paniers de cuir accrochés au bout des bras de lancement.

— Elles veulent que tu sois un chef, répondit Faile à la question que Perrin ne lui avait pas vraiment posée. Tu es né pour ça, je pense.

Convaincu d'être né pour devenir un forgeron, Perrin ricana.

— Je me sentirais beaucoup mieux si je savais pourquoi elles ont ces ambitions pour moi.

Les deux sœurs le regardaient. Verin avec son air d'oiseau de proie, Alanna en affichant un demi-sourire, son regard beaucoup plus franc. Volaient-elles toutes les deux la même chose, et pour la même raison ? C'était toujours le problème avec les Aes Sedai... Plus de questions que de réponses...

Au grand étonnement de Perrin, les villageois évoluaient en ordre autour de lui, comme si les hésitations du début avaient été accidentelles. Sur toute la lisière ouest du village, une centaine d'hommes s'étaient agenouillés derrière les lignes de pieux, chacun brandissant un peu maladroitement une lance, une hallebarde, une faux ou une arme improvisée à partir d'un outil. Quelques-uns portaient un casque et une ou deux pièces d'armure dépareillées.

Derrière ces « piquiers », deux fois plus d'hommes de Deux-Rivières formaient une double ligne d'archers armés d'un arc long du territoire. Tous portaient deux carquois à la ceinture et des adolescents leur apportaient régulièrement des brassées de flèches qu'ils plantaient pas trop profondément en terre devant leurs pieds. Tam semblait avoir pris le commandement de cette force, mais Bran l'accompagnait et lui aussi encourageait les vaillants guerriers.

Perrin se demanda au nom de quoi tous ces braves gens auraient eu besoin de lui.

Il faillit sursauter de surprise quand Dannil, Ban et tous les autres garçons qui l'avaient suivi dans son absurde aventure sortirent du village, tous armés d'un arc, pour venir se camper autour de leur chef et de sa compagne.

Perrin trouva que ses hommes avaient l'air... bizarres. Apparemment, les Aes Sedai avaient guéri les blessés les plus graves, confiant les autres aux bons soins de Daise et de ses potions et cataplasmes. Du coup, les héros qui tenaient à peine en selle la veille marchaient la tête bien droite tandis que Dannil, Tell et d'autres boitillaient toujours ou arboraient de gros pansements.

S'il fut surpris de voir ses compagnons, Perrin eut la nausée en découvrant sous quel étendard ils défilaient. Le pansement qui couvrait la partie supérieure de son crâne donnant l'impression qu'il portait un chapeau blanc, Leof Torfinn, l'arc attaché dans le dos, brandissait une longue hampe au bout de laquelle flottait une version réduite de l'étendard bordé de rouge orné d'une tête de loup.

— C'est l'œuvre d'une des Aes Sedai, répondit Leof quand Perrin lui demanda d'où il tenait cet objet. Milli Ayellin l'a apporté au père de Wil. Finalement, c'est moi qui le porte, parce que Wil n'a pas voulu.

Wil al'Seen se fit soudain tout petit.

— J'aurais également refusé, lâcha Perrin.

Tous ses hommes éclatèrent de rire – y compris Wil, après une brève hésitation –, certains que leur chef venait de faire un bon mot.

Abandonnant le sujet, Perrin s'intéressa à la situation « militaire ». La haie de pieux était impressionnante, il n'y avait rien à redire, mais de là à pouvoir retenir des Trollocs... Comme ça n'était pas garanti, Perrin aurait préféré que Faile soit ailleurs, si les monstres passaient. Mais il regarda sa compagne et vit briller dans ses yeux la fameuse lueur qui n'augurait rien de bon. Comme si elle devinait ce qu'il pensait... S'il tentait de la renvoyer, elle refuserait, polémiquerait et s'entêterait au-delà du sens commun. Dans l'état où était Perrin, elle avait toutes ses chances de le ramener à l'auberge par la force. En revanche, le contraire n'était pas vrai. À la façon dont elle paraissait sur sa selle, elle avait l'intention de défendre son homme si les Trollocs débordaient les lignes de pieux, de piquiers et d'archers. Dans ces conditions, Perrin devrait se résigner à veiller sur elle sans qu'elle le remarque trop...

Voyant Faile sourire sans raison apparente, le jeune homme se gratta la barbe, pensif. Pouvait-elle vraiment lire dans son esprit ?

Au fil des minutes, puis des heures, le soleil monta dans le ciel et il fit de plus en plus chaud. De temps en temps, une femme se mettait à sa fenêtre et demandait où on en était. Quelques hommes avaient tenté de s'asseoir, mais Tam ou Bran étaient vite venus les obliger à reprendre leur place dans les rangs.

Qu'avait donc dit Bain ? Les Trollocs étaient à moins d'une demi-lieue ? Pour l'instant, les deux Aielles étaient assises non loin des pieux et elles s'exerçaient à un jeu dont le but semblait être de planter un couteau dans la bande de terre qui les séparait.

Si les Trollocs avaient eu l'intention d'attaquer, ils auraient déjà dû se montrer. De plus en plus fatigué, Perrin avait du mal à se tenir droit sur sa selle. Conscient que Faile ne le quittait pas des yeux, il essayait de ne pas montrer sa faiblesse.

Une sonnerie de cor déchira soudain le silence.

— Des Trollocs ! crièrent une dizaine de voix.

Des monstres jaillirent du bois de l'Ouest, hurlant à la mort tandis qu'ils chargeaient, leurs lames incurvées, leurs haches, leurs lances et leurs tridents prêts à frapper.

Trois Myrddraals chevauchaient derrière la horde, la poussant à avancer comme des taureaux furieux. Comme toujours, les capes noires des Blafards ne bougeaient pas d'un pouce, quelle que soit la violence des mouvements de leur monture à la robe d'obscurité. Comme pour aiguillonner les Trollocs, le cor sonnait de plus en plus fort.

Vingt flèches zébrèrent l'air à l'instant même où le premier monstre apparaissait. Bien entendu, le tir le plus long échoua quelque cent pas avant sa cible.

— Ne gaspillez pas vos flèches, tas de crétins sans cervelle ! beugla Tam.

Bran sursauta puis jeta au père de Rand un regard courroucé. D'autres villageois tournèrent la tête comme s'ils n'en croyaient pas leurs oreilles. Même face à des Trollocs, murmurèrent certains, de tels écarts de langage n'étaient pas tolérables.

Tam ne sembla pas ébranlé par ces critiques.

— Ne tirez pas tant que je ne vous aurai pas donné le signal convenu, dit-il.

Comme s'il ne faisait pas face à des centaines de Trollocs assoiffés de sang, il se tourna très

calmement vers Perrin :

— Trois cents pas ?

Le jeune homme hocha la tête. Tam lui posait la question à lui ? Trois cents pas... Combien de temps fallait-il à un Trolloc pour couvrir cette distance ?

Perrin s'assura que sa hache ne se coincerait pas dans sa ceinture. Le cor sonnait toujours et les piquiers, accroupis derrière les pieux, semblaient mobiliser toute leur volonté pour ne pas céder un pouce de terrain. Les Aielles s'étaient voilées, bien entendu...

Les monstres géants déferlaient comme une marée mortelle. Cinq cents pas... Quatre cents...

Quelques-uns se détachaient de la horde, courant plus vite que des chevaux. Les Aielles ne s'étaient-elles pas trompées ? Cinq cents Trollocs seulement ? On eût dit qu'il y en avait des milliers.

— Prêts ! cria Tam.

Deux cents arcs se levèrent en même temps. Les héros de Perrin, imitant leurs aînés, se mirent en formation serrée devant leur chef, se ralliant tous au lamentable étendard.

Trois cents pas... Désormais, Perrin voyait les gueules déformées des monstres comme s'ils avaient déjà été à vingt pas de lui.

— Tirez ! cria Tam.

Les cordes vibrèrent ensemble, produisant un claquement de lanière de fouet géante. Une série de grincements puis de bruits secs indiqua que les deux catapultes venaient de tirer.

Des flèches à grosse tête tombèrent en pluie sur les attaquants. Plusieurs s'écroulèrent, mais trop souvent pour se relever ensuite, poussés en avant par les Blafards. La sonnerie de cor, désormais, évoquait les hurlements d'une bête sauvage.

Les pierres des catapultes atterrirent au milieu des Trollocs... et explosèrent en une multitude de fragments qui semèrent la mort parmi les monstres. C'était donc pour ça que les Aes Sedai étaient fascinées par les projectiles... Mais qu'arriverait-il si un servent des catapultes en laissait tomber un accidentellement ?

D'autres volées de flèches s'abattirent sur les monstres. D'autres pierres explosives aussi, mais à un rythme moins rapide. Déchiquetés, criblés de flèches, les Trollocs tombaient comme des mouches. Ils continuaient pourtant à déferler sur les défenseurs, arrivant à la distance où les archers, s'écartant les uns des autres, cessèrent de tirer par volées mais commencèrent à choisir chacun une cible. Eux aussi hurlaient de rage face à la mort qui fondait sur eux.

Soudain, il n'y eut plus un seul Trolloc sur ses jambes. Un dernier Blafard, le torse hérissé de flèches, continuait à zébrer l'air avec sa lame. Les hennissements de douleur d'une des montures noires dominant les gémissements des Trollocs agonisants, le cor ne sonnait plus, et Perrin parvenait à capter les halètements des défenseurs essoufflés comme s'ils venaient de courir quatre lieues sans s'arrêter.

Le jeune homme s'avisa que son cœur battait comme un tambour dans sa poitrine.

Quelqu'un lança un cri de victoire qui fut aussitôt repris par des centaines de gorges. Propulsant leur casque dans les airs, l'arc levé en signe de triomphe, les vainqueurs exultèrent. Des femmes sortirent des maisons, leurs enfants sur les talons, pour venir célébrer la victoire avec leur mari, leur père ou leur frère. Certaines coururent vers Perrin pour lui serrer la main.

— Tu nous as menés à la victoire, mon garçon ! s'écria Bran. Une grande victoire ! Mais je ne devrais peut-être plus t'appeler « mon garçon... »

Le casque sur la nuque plus que sur le crâne, le bourgmestre exultait.

— Je n'ai rien fait du tout, dit Perrin. À part rester en selle. C'était votre victoire.

Bran n'entendit pas les protestations du jeune homme. Gêné, Perrin se redressa, faisant mine d'observer le champ de bataille. Peu à peu, ses admirateurs lui fichèrent la paix.

Dédaignant les manifestations de joie, Tam se tenait derrière les pieux et il étudiait les Trollocs. Comme le père de Rand, les deux Champions ne jubilaient pas. Près de cinq cents cadavres jonchaient le terrain découvert. Quelques survivants, à n'en pas douter, avaient dû retourner dans la forêt. Lors de l'assaut, pas un seul monstre n'était parvenu à moins de cinquante pas des premiers pieux. Balayant la zone du regard, Perrin repéra les deux autres Blafards, qui se contorsionnaient toujours sur le sol. De guerre lasse, ils finiraient par admettre qu'ils étaient morts...

Soudain, un cri monta de toutes les gorges :

— Pour Perrin Yeux Jaunes, hip, hip, hip hurrah !

— Ils le savaient, marmonna le jeune homme. (Surprise, Faile l'interrogea du regard.) Les Myrddraals devaient savoir que cette attaque échouerait. Regarde, c'est évident ! Ils ne pouvaient pas espérer submerger nos défenses. S'ils n'avaient pas plus de monstres, pourquoi ont-ils essayé ? Et s'il y a d'autres Trollocs ailleurs, pour quelle raison n'ont-ils pas attaqué ? Deux fois plus de Trollocs, et il aurait fallu se battre au niveau du champ de pieux. Quatre fois plus, et ils seraient arrivés dans le village.

— Tu as l'œil d'un stratège-né, dit Tomas, toujours perché sur son cheval. C'était une épreuve... Pour voir si les défenseurs se débanderaient. Et afin de mesurer leur vitesse de réaction et leur coordination. J'oublie sans doute quelques points encore, mais c'était incontestablement un coup de sonde. Et maintenant, ils observent le résultat.

Le Champion désigna le ciel où un corbeau solitaire décrivait de grands cercles au-dessus du champ de bataille. Un banal oiseau se serait posé pour se repaître des cadavres. Son dernier cercle achevé, celui-là fila en direction de la forêt.

— L'attaque suivante n'est pas pour tout de suite, continua Tomas. Deux ou trois Trollocs survivants ont atteint la forêt, et ils raconteront le massacre à leurs camarades. Les Blafards vont devoir rappeler aux monstres qu'avoir affaire à eux est un sort pire que la mort... Mais une autre attaque aura lieu, et elle sera bien plus massive que celle-là. Sa violence dépendra du nombre de Trollocs qui auront franchi le Portail...

— Et s'il y en a dix mille ? demanda Perrin.

— C'est peu probable, répondit Verin. (Approchant du cheval de Tomas, elle lui flatta l'encolure.) Même un Rejeté ne peut pas faire transiter toute une armée par les Chemins. Un homme seul risque la mort ou la folie quand il voyage entre deux Portails, même très proches l'un de l'autre... Mais mille hommes – ou mille Trollocs – attireraient immédiatement *Massin Shin*, qui se jetterait sur eux comme une abeille géante sur un pot de miel. Bien entendu, nous ignorons combien de groupes plus petits ont tenté l'aventure, et à quelle fréquence. Mais nos ennemis auront subi des pertes de toute façon, même si les Créatures des Ténèbres étaient un mets moins appétissant que des humains pour *Massin Shin*... Une possibilité fascinante, je dois dire...

Après avoir tapoté la jambe de Tomas exactement comme elle avait flatté le cheval, l'Aes Sedai s'éloigna, déjà perdue dans ses spéculations. Talonnant sa monture, le Champion la suivit.

— Si tu avances vers le bois de l'Ouest, dit Faile, très calme, même d'une seule foulée de Trotteur, je te ramènerai à l'auberge en te tirant par l'oreille et je te mettrai au lit comme un gamin de

cinq ans !

— Je n’y pensais même pas..., soupira Perrin.

Il fit volter Trotteur, afin qu’il tourne le dos au bois. Un homme et un Ogier pouvaient passer inaperçus et atteindre les montagnes. *Pouvaient* ! Si Champ d’Emond voulait avoir une chance, il fallait verrouiller ce maudit Portail.

— Tu m’as convaincu que c’était stupide, as-tu oublié ?

S’il savait où les chercher, un autre homme pouvait rejoindre les deux héros. Trois paires d’yeux valaient mieux qu’une, surtout quand la sienne était dans le lot. Ici, il ne servait à rien et ça ne changerait pas de sitôt. Un épouvantail portant ses habits et perché sur Trotteur aurait été aussi utile.

Soudain, couvrant les cris de joie des défenseurs, le jeune homme entendit des hurlements qui montaient du sud, non loin de l’ancienne Route.

— Pas pour tout de suite, la deuxième attaque ?

Perrin lança Trotteur au galop vers l’endroit d’où montait la clameur.



L'épée du Zingaro



Galopant dans le village, Faile derrière lui, Perrin découvrit que les défenseurs postés au sud s'étaient massés devant le terrain découvert et le sondaient, certains ayant à moitié armé leur arc. Deux chariots obstruaient la brèche que l'ancienne Route creusait dans le champ de pieux. La clôture de pierre la plus proche encore debout – elle délimitait un champ de tabac – se dressait à quelque cinq cents pas de là, et rien de plus haut que du chaume d'orge ne subsistait entre elle et les défenseurs.

Devant les villageois, le sol était plus hérissé de flèches que de mauvaises herbes. Dans le lointain, plusieurs colonnes de fumée très noire montaient dans le ciel, certaines assez larges pour indiquer que des champs entiers étaient en feu.

Cenn Buie était là avec Hari et Darl Coplin. Bili Congar avait passé un bras autour des épaules de son cousin Wit, l'époux étique de Daise. Le nez pincé, Wit semblait redouter que Bili lui souffle dessus. Aucun de ces hommes ne sentait la peur, constata bientôt Perrin. Non, il captait seulement de l'excitation. Et de forts relents de bière chez Bili...

Dix hommes tentèrent d'expliquer ce qui venait de se passer.

— Les Trollocs ont attaqué ici aussi, beugla Hari Coplin, couvrant la voix de tous les autres. Mais on leur a fait voir de quel bois on se chauffait, pas vrai ?

Des murmures approuvateurs montèrent de la foule – mais ils n'étaient pas unanimes, et les autres hommes semblaient plutôt mal à l'aise.

— Nous avons aussi des héros, ici, fit Darl de sa voix rauque. Ce n'est pas réservé aux gars des défenses nord...

Plus grand que son frère, il avait exactement le même visage de fouine que tous les Coplin, avec une moue perpétuellement dégoûtée, à croire qu'il venait de mordre dans un kaki encore vert. Dès qu'il pensa que Perrin ne le regardait plus, il eut une expression méprisante, comme s'il regrettait de ne pas avoir été là où ça avait vraiment chauffé. Une réaction qu'il ne fallait pas prendre au pied de la lettre. Comme la plupart de leurs parents, Darl et Hari, en toutes circonstances, parvenaient à se plaindre d'avoir été défavorisés.

— Ça mérite qu'on boive un bon coup ! s'exclama le vieux Bili.

Il parut déçu d'être le seul à penser ça, apparemment.

Derrière le muret de pierre, une tête apparut brièvement avant de se remettre à l'abri – pas assez

vite, cependant, pour que Perrin n'aperçoive pas le haut d'une veste jaune canari.

— Des Trollocs ? grogna-t-il, dégoûté par tant de bêtise. Des Zingari, tas d'idiots ! Vous avez tiré sur des Gens de la Route. Filez enlever ces chariots du chemin, et que ça saute !

Il se dressa sur ses étriers et mit les mains en porte-voix :

— Vous pouvez venir ! Tout va bien, et personne ne vous fera de mal. Bon sang ! j'ai dit de retirer ces chariots !

Les défenseurs n'avaient pas encore bougé. Prendre des Tuatha'an pour des Trollocs, il fallait vraiment le faire...

— Et allez récupérer vos flèches, parce que vous en aurez bientôt besoin pour de bon.

Voyant que certains défenseurs obéissaient sans hâte, Perrin cria de nouveau :

— Approchez ! Il n'y a plus de danger !

Déjà, les chariots roulaient vers les côtés de la route, l'axe de leurs roues grinçant sinistrement par manque d'entretien.

Une poignée de Zingari vêtus de couleurs criardes enjambèrent le muret. D'autres les imitèrent puis les suivirent, avançant vers le village d'un pas hésitant et pourtant assez rapide, comme s'ils redoutaient autant ce qui les attendait que ce qu'ils laissaient derrière eux. Lorsqu'ils virent des hommes sortir de Champ d'Emond, ils se regroupèrent, semblant tentés de rebrousser chemin. Voir les défenseurs se pencher pour ramasser des flèches ne parut pas les rassurer beaucoup. Cela dit, ils choisirent de continuer vers l'avant.

Perrin eut le cœur serré devant ce spectacle. Une vingtaine d'hommes et de femmes, certaines tenant un bébé dans les bras, et quelques enfants plus grands qui pressaient le pas comme les adultes. Tous les Zingari portaient des vêtements déchirés et souillés – de sang, pour les plus malchanceux, constata Perrin quand ils furent assez proches pour ses yeux d'aigle.

Une poignée de survivants sur les centaines de membres que devait avoir comptées la caravane... Au moins, Raen était là, marchant comme s'il n'avait pas tous ses esprits, mais heureusement guidé par Ila, dont la moitié du visage était tuméfié.

Mais le Chercheur et sa femme avaient survécu, et c'était déjà beaucoup.

Quand ils atteignirent la brèche, les Tuatha'an s'arrêtèrent, les yeux rivés sur le champ de pieux et sur les défenseurs armés jusqu'aux dents. Se serrant contre les adultes, plusieurs enfants enfouirent la tête contre leur jambe pour se voiler les yeux. Une odeur de peur – non, de terreur – montait de ces malheureux. Faile mit pied à terre et courut à la rencontre des rescapés. L'enlaçant, Ila refusa cependant de faire un pas de plus. Mais elle semblait réconfortée par la présence de sa jeune amie.

— Nous ne vous ferons pas de mal ! cria Perrin.

J'aurais dû les convaincre de venir avec nous ! Par la Lumière ! j'aurais dû...

— Des Zingari ? lâcha Hari d'un ton méprisant. Qu'allons-nous faire d'une bande de voleurs qui emporteront tout ce qui n'est pas cloué au sol ?

Darl ouvrit la bouche, sans nul doute pour soutenir son frère, mais quelqu'un dans la foule fut plus rapide que lui :

— Exactement comme toi, Hari ! Sauf que tu chiperais aussi les clous !

Des éclats de rire incitèrent Darl à se taire. Mais les rieurs n'étaient pas bien nombreux, et ils regardaient quand même les Tuatha'an avec une méfiance visible.

— Hari a raison ! s'écria Daise Congar. (Jouant des coudes, elle fendit rapidement la foule.) Les Zingari sont des voleurs, et ils ne s'en prennent pas seulement aux objets. Ils volent les enfants !

Venant se camper devant Cenn Buie, elle lui brandit sous le nez un index au moins aussi gros que le pouce du vieux couvreur. Devant une femme plus grande et beaucoup plus lourde que lui, Cenn recula, cherchant refuge dans la foule.

— Cenn Buie, tu es censé appartenir au Conseil du village, mais si tu refuses d’écouter la Sage-Dame, je mettrai le Cercle des Femmes sur cette affaire, et nous la réglerons très vite.

Quelques hommes acquiescèrent en murmurant.

Cenn se gratta la tête, puis jeta un regard en coin à la Sage-Dame.

— Hum... Eh bien... Perrin, les Zingari ont une... réputation... Enfin, tu sais bien que...

Le vieux couvreur sursauta lorsque Perrin fit volter sa monture pour regarder la foule en face.

Pas mal de gens reculèrent, angoissés, mais il s’en ficha comme d’une guigne.

— Nous ne les repousserons pas ! dit-il d’un ton glacial. Pas un seul ! Voulez-vous expédier des enfants entre les griffes des Trollocs ?

Un des gamins zingari éclata en sanglots. Aussitôt, Perrin regretta ce qu’il venait de dire. Mais Cenn était rouge de honte jusqu’aux oreilles, et Daise elle-même n’avait pas l’air très fière d’elle.

— Bien sûr que nous allons les recevoir..., marmonna le vieux couvreur. (Il approcha de Daise, dressée sur ses ergots comme un coq de combat.) Et si tu veux que le Cercle des Femmes s’en mêle, je te jure que le Conseil vous remettra toutes à votre place. Si tu penses que c’est de la vantardise, essaie donc !

— Tu as toujours été un vieux fou, Cenn Buie, lâcha Daise. Tu crois que nous t’aurions laissé livrer des enfants en pâture aux Trollocs ?

Cenn Buie tenta de parler, mais avant que les mots jaillissent de sa gorge, Daise lui plaqua une main sur la poitrine et l’écarta sans ménagement de son chemin. Affichant un grand sourire, elle alla rejoindre les Tuatha’an et enlaça Ila à son tour.

— Venez avec moi... Vous pourrez tous prendre un bain chaud, et je vous trouverai un endroit où dormir. Toutes les maisons sont pleines, mais on se débrouillera. Allons, venez !

Marin al’Vere, Alsbet Luhhan, Natti Cauthon, Neysa Ayellin et d’autres femmes vinrent s’occuper des Zingara et des enfants. Foudroyant les défenseurs du regard, elles les forcèrent à s’écarter pour dégager le chemin. Non que quiconque eût envie de faire obstruction, désormais. Simplement, avec tant de monde, la manœuvre n’allait pas de soi...

Faile couva Perrin d’un regard admiratif, mais le jeune homme secoua la tête. Ça n’avait rien à voir avec sa condition de *ta’veren*. Si les gens de Deux-Rivières avaient parfois besoin qu’on leur montre le droit chemin, ils étaient assez honnêtes pour le suivre une fois que c’était fait. Hari Coplin lui-même, alors que les Zingari avançaient devant lui en direction du village, semblait un peu moins mauvais coucheur. Un peu moins seulement, car il n’y avait aucune raison d’espérer un miracle.

En passant devant Perrin, Raen leva les yeux et souffla :

— Le Paradigme de la Feuille reste quand même la bonne façon de voir... Toute créature doit mourir quand son heure sonne, et...

Le Chercheur se tut, troublé comme s’il ne se souvenait plus de ce qu’il voulait dire.

— Ils ont attaqué la nuit dernière..., dit Ila. (Articulant mal à cause de son visage tuméfié, elle avait le regard voilé, comme son mari.) Les chiens auraient pu donner l’alarme, mais les Fils de la Lumière les avaient tous tués. Nous n’avons rien pu faire.

Derrière Ila, le regard rivé sur les défenseurs, Aram frissonnait dans sa veste jaune à rayures. Presque tous les enfants pleuraient, désormais.

Le front plissé d'inquiétude, Perrin regarda les colonnes de fumée qui montaient au sud. Se tournant sur sa selle, il en vit d'autres au nord et à l'est. Même s'il devait s'agir en majorité de fermes abandonnées, les Trollocs n'avaient pas chômé pendant la nuit. Combien étaient-ils pour avoir fait tant de dégâts ? Certes, incendier une maison ne prenait pas beaucoup de temps, mais pour couvrir une telle zone, il fallait bien s'y mettre à quatre ou cinq cents. Soit l'équivalent des monstres tombés au combat le jour même. Que pouvait-on en déduire sur le nombre total de Trollocs à Deux-Rivières ? Un seul groupe ne pouvait pas avoir détruit toutes ces fermes et attaqué la caravane des Gens de la Route.

Perrin regarda les Zingari qui défilaient devant lui, le rouge lui montant au front. Ces malheureux venaient de voir mourir des parents et des amis, et il spéculait froidement sur les chiffres. *Idem* pour les fermes brûlées. En tendant l'oreille, il entendait les villageois émettre des hypothèses sur la signification – sinistre – de chaque colonne de fumée. Pour ces braves gens, chaque feu représentait un drame – des vies entières à reconstruire, dans le meilleur des cas, pas des chiffres...

En d'autres termes, Perrin ne servait à rien à Champ d'Emond. Faile étant occupée à secourir les Zingari, il était temps pour lui de partir à la recherche de Loial et de Gaul.

Vêtu d'une jaquette de forgeron et d'un long tablier de cuir, maître Luhhan approcha et saisit la bride de Trotteur.

— Perrin, j'ai besoin de ton aide. Les Champions veulent que je fabrique des pièces pour d'autres catapultes, mais une bonne vingtaine de villageois m'implorant de réparer les fragments d'armure que leur naïf arrière-arrière-grand-père a achetés jadis à un garde du corps de marchand plus ou moins roublard. Bref, je suis débordé !

— J'aimerais vous donner un coup de main, mais j'ai une autre mission à accomplir... De toute façon, je risque d'être un peu rouillé. Ça fait un moment que je n'ai plus travaillé devant une forge.

— Voyons, je ne te demande pas ça ! Jouer du marteau, toi ? (Le forgeron semblait sincèrement choqué.) Non, mon problème, c'est que ces idiots, chaque fois que je les envoie sur les roses, reviennent dix minutes plus tard avec un nouvel argument à la noix. Comment veux-tu que je travaille ? Toi, ils t'écouteront.

Des gens de Deux-Rivières ? Alors qu'ils ne se laissaient pas impressionner par maître Luhhan, un membre éminent du Conseil et un colosse capable de prendre n'importe quel villageois par le col et de l'envoyer valser dans les airs ? Franchement, il ne fallait pas rêver...

Perrin accompagna pourtant Haral jusqu'à la forge qu'il avait installée dans une remise construite à la hâte, non loin de la place Verte. Six hommes se massaient effectivement autour des enclumes récupérées dans l'atelier incendié par les Capes Blanches. Un septième actionnait distraitement l'énorme soufflet de la forge, histoire d'entretenir le feu. Indigné, le forgeron le fit déguerpir en beuglant comme un veau.

À sa grande surprise, Perrin n'eut pas besoin de recourir d'une façon ou d'une autre à sa nature de *ta'veren* capable d'infléchir le tissage de la Trame. Dès qu'il eut déclaré très calmement que maître Luhhan était très occupé, les villageois partirent sans insister. Alors qu'il lui aurait sans doute suffi de tenir le même discours, le forgeron serra la main de son ancien apprenti et le remercia profusément.

Se penchant sur sa selle, Perrin saisit un des clients déboutés par l'épaule. Après lui avoir demandé son nom – chauve comme un œuf, le type s'appelait Get Eldin – il le pria de rester et de repousser fermement tous les fâcheux qui auraient encore l'idée de déranger maître Luhhan. Alors

qu'il aurait pu être le grand-père de Perrin, le fermier acquiesça gravement et se campa à l'entrée de la forge où Haral avait déjà repris le travail.

Avec la satisfaction du devoir accompli, Perrin s'apprêta à filer avant que Faile lui retombe sur le dos. Hélas, Bran al'Vere apparut alors, plat à barbe sur la tête et lance à l'épaule, et se précipita vers le jeune « général ».

— Perrin, il faut trouver un moyen de faire revenir plus vite les bergers et les bouviers, en cas d'attaque. Même en envoyant les gars les plus rapides à la course, Abell n'a pas réussi à récupérer la moitié de ces braves types avant l'assaut des Trollocs.

Un problème très facile à résoudre. Se souvenant du vieux bugle au métal noirci par les ans que Cenn Buie gardait dans son salon, Perrin le réquisitionna et imagina un signal – trois longues sonneries – que le plus éloigné des bergers entendrait sauf s'il était sourd. Une chose en entraînant une autre, l'instrument servirait aussi à indiquer aux hommes de gagner leur poste de combat le plus vite possible.

Du coup, une autre question se posa : Comment savoir qu'une attaque était imminente ? Bain, Chiad et les Champions étaient à l'évidence les plus qualifiés pour jouer les éclaireurs, mais quatre « sentinelles avancées » ne suffiraient pas. La solution, encore une fois, ne fut pas très difficile à trouver. Une fois sélectionnés les meilleurs guides forestiers et les meilleurs pisteurs disponibles, il faudrait leur fournir des chevaux afin qu'ils puissent atteindre le village longtemps avant les éventuels Trollocs qu'ils repéreraient.

Cette affaire expédiée, Perrin dut s'occuper du « cas Buel Dowtry ». Le vieil artisan au nez presque aussi pointu que l'extrémité de ses projectiles n'ignorait pas que les fermiers fabriquaient leurs propres flèches, et ça ne le choquait pas. En revanche, il refusait fermement toute aide des villageois, comme s'il avait pu, à lui tout seul, remplir la totalité des carquois en souffrance. Sans trop savoir comment, Perrin réussit à amadouer le vieil homme. Lorsqu'il le quitta, Buel, rayonnant, expliquait à une dizaine d'adolescents la meilleure façon de composer et de coller les empennages en plumes d'oie.

Edward Candwin, le tonnelier râblé, avait un problème très différent. Avec tant de gens au village, tous ayant bien entendu besoin d'eau, il lui aurait fallu des semaines pour produire tous les seaux et les tonneaux qu'on lui commandait. Perrin n'eut aucun mal à lui trouver des assistants, au moins pour chanfreiner les lattes de bois, mais cette intervention lui prit du temps, comme toutes les autres.

Dès que les gens avaient un problème ou se posaient des questions, découvrit-il, ils trouvaient naturel de s'adresser à lui.

Où devait-on brûler les cadavres des Trollocs ? Était-il envisageable de retourner dans les fermes encore intactes pour récupérer tout ce qui avait de la valeur ?

À cette question spécifique, et très fréquente, car les colonnes de fumée inquiétaient beaucoup les réfugiés, Perrin répondit chaque fois par un « non » ferme et définitif. Face à d'autres demandes, il se contenta le plus souvent d'approuver la suggestion que son interlocuteur lui soumettait. Tout bien pesé, il eut rarement besoin de mettre à contribution son imagination et son intelligence. Mais même s'ils savaient parfaitement que faire, les gens continuaient à se référer à lui comme à l'autorité suprême.

Quelle mouche les avait donc piqués ?

Dannil, Ban et les autres rejoignirent Perrin et insistèrent pour chevaucher derrière lui en arborant

leur fichu étendard – comme si le modèle géant qui flottait au-dessus de la place Verte n'avait pas suffi ! Pour s'en débarrasser, Perrin les envoya veiller sur les hommes qui continuaient à abattre des arbres à la lisière (en perpétuel mouvement) du bois de l'Ouest. Apparemment, Tam avait raconté aux jeunes héros l'histoire des Compagnons, des soldats illianiens qui suivaient partout le chef de l'armée et participaient à toutes les batailles les plus violentes. Si même Tam s'y mettait !

Ses « Compagnons » obéirent, emportant avec eux l'affreux étendard. Un soulagement, parce que leur « général » se sentait particulièrement crétin avec ce chiffon au-dessus de la tête.

Au milieu de la matinée, Luc déboula dans le village, authentique incarnation blonde de l'arrogance. Hautain, il hocha à peine la tête en réponse aux quelques vivats qui saluèrent son arrivée. Des vivats ? En quel honneur ? La Lumière seule le savait...

Venu avec un trophée, Luc le sortit d'un sac de toile et le planta au bout d'une pique, au milieu de la place Verte. La tête sans yeux d'un Myrddraal, exposée à la curiosité des villageois. Enclin à la condescendance mais relativement modeste, Luc glissa quand même discrètement qu'il avait lui-même tué le Blafard lors d'un affrontement contre une bande de Trollocs. Impressionnés, ses admirateurs l'emmenèrent voir le « champ de bataille » (selon leurs propres termes) où des chevaux traînaient les carcasses des monstres vers de grands bûchers d'où montaient déjà d'épaisses colonnes de fumée noire.

Luc se montra ouvertement admiratif, même s'il émit une ou deux critiques sur la façon dont Perrin avait disposé ses forces. Car selon les villageois, c'était lui qui avait organisé les défenses et donné tous les ordres. Une étrange façon d'écrire l'histoire, mais qu'y faire ?

Croisant Perrin, Luc le gratifia d'un grand sourire paternaliste.

— Tu as fait du très bon travail, mon garçon. La chance était de ton côté, c'est vrai, mais il ne faut pas avoir honte de la bonne fortune des débutants.

Dès que Luc eut gagné sa chambre, à l'auberge, Perrin fit retirer et enterrer la tête. Selon lui, ce n'était pas un spectacle pour les gens de Deux-Rivières, et en particulier pour les enfants.

De problème en solution et de question en réponse, le soleil arriva à son zénith et l'estomac de Perrin, vide depuis trop longtemps, se manifesta par une série de gargouillis revendicatifs.

— Maîtresse al'Caar, répondit Perrin, très las, à la femme qui s'accrochait presque à son étrier, bien sûr que les enfants peuvent jouer partout dans le village, tant que quelqu'un les surveille pour les empêcher d'en sortir. Enfin, vous savez bien ce genre de choses ? Et en matière d'enfants, vous êtes dix fois plus experte que moi. Sinon, comment avez-vous fait pour élever vos quatre petits ?

Dont le plus jeune, se souvint Perrin, avait six ans de plus que lui !

Nela al'Caar fronça les sourcils et secoua la tête, faisant osciller sa natte striée de gris. Un moment, Perrin redouta qu'elle lui tire les oreilles pour avoir osé lui parler ainsi. À dire vrai, après tant de manifestations d'allégeance, voir quelqu'un se rebiffer ne lui aurait pas déplu.

— Bien sûr que je connais les enfants... Mais si tu es d'accord sur notre façon de faire, eh bien, disons que ça me rassure... Tout le monde désire faire ce que tu veux.

Avec un gros soupir, Perrin attendit que son interlocutrice s'éloigne, puis il fit avancer Trotteur en direction de l'auberge. Deux ou trois personnes l'interpellèrent, mais il fit mine de ne pas avoir entendu. Nela al'Caar rassurée parce qu'il était d'accord sur sa façon de traiter les enfants ? Qu'arrivait-il aux gens de Deux-Rivières ? Sur le territoire, et en particulier à Champ d'Emond, la docilité n'était pas de mise. En règle générale, tout le monde mettait son grain de sel partout. Pour attirer l'attention, il fallait que les querelles exposées devant le Conseil – ou les disputes entre ses

membres – en viennent aux mains. Et encore ! Même si les femmes du Cercle croyaient mener leurs affaires plus diplomatiquement, pas un homme n'ignorait qu'il valait mieux numéroter ses abattis quand ces dames, les dents serrées, marchaient à grands pas en faisant osciller leur natte comme la queue d'un chat en colère.

Ils désirent tous faire ce que je veux ? Mais je veux quoi, exactement ? Quelque chose à manger, et un endroit où plus personne ne viendra me jacasser dans les oreilles.

Mettant pied à terre devant l'auberge, Perrin s'avisa qu'il avait oublié un bon lit sur la liste de ses souhaits. Quand on titubait ainsi, un petit somme ne faisait jamais de mal...

Une demi-journée, avec Trotteur pour faire tout le travail difficile, et il se sentait mort de fatigue. Au fond, Faile avait peut-être raison. Partir à la recherche de Gaul et de Loial n'était pas une très bonne idée...

Dès qu'elle le vit entrer dans la salle commune, maîtresse al'Vere se précipita et le poussa vers une chaise.

— Tu peux cesser de donner des ordres un moment, dit-elle avec un sourire maternel, mais d'un ton qui ne supportait pas la contestation. Champ d'Emond survivra bien une heure pendant que tu savoures un repas digne de ce nom.

Marin s'éloigna avant que le jeune homme ait pu lui dire que Champ d'Emond, selon lui, pouvait survivre un siècle sans son concours.

Dans la salle quasiment vide, Natti Cauthon, assise à une table, enroulait des pansements et les posait sur la pile qui se dressait devant elle. En travaillant, elle gardait un œil sur ses deux filles, pourtant toutes les deux en âge de se natter les cheveux. Et elle avait une excellente raison de se comporter ainsi.

À l'autre bout de la salle, Bode et Eldrin, Aram assis entre elles, tentaient de stimuler l'appétit du Zingaro. En réalité, elles le faisaient manger comme un bébé, allant jusqu'à lui essuyer le menton. Voyant comment elles lui souriaient, Perrin s'étonna que leur mère ne soit pas là pour les chaperonner, cheveux nattés ou pas.

Aram était plutôt bel homme, il fallait l'admettre. En un sens, il avait plus de charme que Wil al'Seen – en tout cas aux yeux de Bode et d'Eldrin. N'étant pas du genre à dédaigner les jolies filles, même un peu rondelettes, comme ces deux-là, Aram leur rendait de temps en temps leurs sourires, mais il n'avalait pas une bouchée sans jeter un regard inquiet aux lances et aux armes improvisées rangées contre tous les murs. Pour un Tuatha'an, c'était un spectacle horrible.

— Tu t'es enfin décidé à descendre de ta selle ? lança Faile en sortant de la cuisine.

Portant comme Marin un long tablier blanc, la jeune femme avait relevé ses manches et ses mains étaient couvertes de farine. S'avisant soudain de son allure, elle retira le tablier, s'essuya les mains avec et le posa sur le dossier d'une chaise.

— C'est la première fois que je fais du pain, annonça-t-elle en rabaissant ses manches. Pétrir la pâte est vraiment très amusant. Il faudra que je recommence un de ces jours.

— Si tu ne t'en charges pas, comment nous procurerons-nous du pain ? Je n'ai pas l'intention de passer ma vie à voyager, à dîner dans des auberges ou à manger le produit de ma chasse.

Faile sourit comme si son compagnon venait de dire quelque chose de désopilant. Décidément, les femmes n'étaient pas toujours faciles à suivre...

— La cuisinière nous fera du pain. Enfin, un de ses assistants, je suppose, mais elle supervisera le travail.

— La cuisinière..., répéta Perrin. Ou plutôt un de ses assistants. Bien sûr ! Où'avais-je donc la tête ?

— Qu'est-ce qui te tracasse, Perrin ? Tu as l'air inquiet. À part ajouter des fortifications, je ne vois pas comment améliorer les défenses.

— Ce n'est pas ça... Cette histoire de Perrin Yeux Jaunes devient ridicule. Pour qui me prennent les gens ? Ils me demandent que faire alors qu'ils le savent déjà ! Et quand ils ne le savent pas, il leur suffirait de réfléchir deux minutes pour trouver la solution.

Ses yeux noirs inclinés fort pensifs, Faile dévisagea longuement son compagnon.

— Depuis combien de temps la reine d'Andor n'a-t-elle plus la moindre autorité ici ?

— La reine d'Andor ? Je n'en sais rien... Peut-être cent ans... Ou même deux cents. Quel rapport avec mon problème ?

— Ces gens ont oublié comment on doit se comporter avec une reine – ou un roi. Ils essaient de s'en souvenir, et tu dois te montrer patient avec eux.

— Un roi ? gémit Perrin. (Il posa les mains sur la table et laissa tomber sa tête dessus.) Par la Lumière !

Avec un petit rire de gorge, Faile ébouriffa les cheveux de son compagnon.

— Bon, là, j'exagère peut-être un peu... Et je doute que Morgase approuverait. Mais un chef, pourquoi pas ? Surtout s'il ramène sous son autorité un territoire qui échappe à tout contrôle depuis cent ou deux cents ans. Un tel homme aurait sûrement droit au titre de seigneur. Perrin de la maison Aybara, seigneur de Deux-Rivières. Ça sonne bien, non ?

— Ici, nous n'avons pas besoin de seigneur, grogna Perrin, le nez contre le plateau de chêne de la table. Ni de reine ou de roi. Nous sommes des hommes et des femmes libres !

— Les hommes et les femmes libres peuvent avoir besoin d'un chef, dit Faile gentiment. Quel être pensant ne voudrait pas croire en quelque chose qui le dépasse ? Et défendre une terre plus vaste que sa ferme et ses champs ? C'est pour ça que les nations et les peuples existent, Perrin. Raen et Ila eux-mêmes ont le sentiment d'appartenir à une entité plus grande que leur simple caravane. Ils ont perdu leurs roulottes, leurs parents et leurs amis, mais d'autres Tuatha'an cherchent la chanson. Et ils recommenceront eux-mêmes à la chercher, parce que leur identité n'est pas définie par la possession de quelques roulottes.

— À qui sont-elles ? demanda soudain Aram.

Perrin leva la tête. Debout devant les lances rangées contre un mur, le jeune Zingaro les regardait, l'air troublé.

— À quiconque entend s'en servir, Aram. Mais personne ne te fera du mal avec, tu peux me croire.

Voyant la façon dont le jeune homme, les mains dans les poches, marchait le long du mur en étudiant les armes, Perrin douta fort de l'avoir convaincu.

Il oublia Aram dès que Marin posa devant lui une assiette de tranches de filet d'oie rôti accompagnées de navets, de haricots et d'une belle miche de pain encore toute chaude et croustillante. Alors qu'il allait s'attaquer à son repas, Faile lui noua une serviette brodée de fleurs autour du cou, le délesta de son couteau et de sa fourchette et entreprit de le nourrir comme un bébé. Voyant qu'elle trouvait amusant de les imiter, Bode et Eldrin gloussèrent bêtement à l'intention de Perrin tandis que Natti et Marin s'autorisaient un discret sourire.

Ne voyant pas ce qu'il y avait de drôle là-dedans, Perrin décida de ne pas vexer Faile, même s'il

aurait pu manger seul de manière beaucoup plus agréable, car elle l'obligeait à tendre le cou et à pointer le menton pour enfourner chaque fourchette.

Quand il eut fait trois fois le tour de la pièce, Aram s'arrêta au pied de l'escalier, devant le tonneau rempli d'épées de toutes sortes. Soudain, il en saisit une, la sortit du tonneau et la brandit d'autant plus maladroitement que la poignée enveloppée de cuir était celle d'une épée à deux mains.

— Puis-je utiliser celle-là ? demanda-t-il.

Perrin manqua s'étrangler avec son filet d'oie.

À cet instant, Alanna apparut en haut de l'escalier, Ila à ses côtés. Si la femme de Raen semblait épuisée, son visage était redevenu normal.

— ... le mieux est de dormir..., était en train de dire l'Aes Sedai. Ce qui le torture, c'est son esprit, après toutes ces horreurs, et je ne peux rien contre ça.

Baissant les yeux sur son petit-fils, Ila vit l'épée et cria comme s'il venait de la lui enfoncer dans le corps.

— Non, Aram ! Non !

Manquant tomber en dévalant les marches, elle se précipita sur le jeune Zingaro et tenta de lui arracher l'arme.

— Non, Aram ! Il ne faut pas ! Pose cette lame ! La Feuille ! C'est interdit ! Pense au Paradigme de la Feuille ! Je t'en supplie !

Comme s'il dansait avec elle, mais avec une maladresse qui ne lui ressemblait pas, Aram tenta de tenir l'épée hors de portée de sa grand-mère.

— Pourquoi ? cria-t-il. Ils ont tué ma mère ! Je les ai vus, et j'aurais pu la sauver si j'avais eu une épée. Oui, la sauver !

Ces mots serrèrent le cœur de Perrin. Voir un Tuatha'an avec une épée était un spectacle assez bizarre pour lui donner la chair de poule, mais ces mots... Sa mère...

— Laissez-le tranquille ! cria-t-il d'un ton plus dur qu'il l'aurait voulu. Un homme a le droit de se défendre et de protéger sa... C'est son droit !

Aram tendit l'épée en direction de Perrin.

— Tu m'apprendras à l'utiliser ?

— Non, parce que je n'en suis pas capable moi-même. Mais tu trouveras un professeur.

— Les Trollocs ont pris ma fille, sanglota Ila, tremblant de tous ses membres, et tous mes petits-enfants, sauf celui-là. Et maintenant, tu me le voles ! Il est perdu à cause de toi, Perrin Aybara ! Dans ton cœur, tu es un loup, et c'est ce que tu vas faire de lui !

La Zingara se retourna et remonta les marches en sanglotant.

— J'aurais pu la sauver ! cria Aram dans son dos. Grand-mère, j'aurais pu la sauver !

Ila ne se retourna pas. Quand elle eut disparu, Aram s'appuya à la rampe, des larmes aux yeux.

— J'aurais pu la sauver, grand-mère... Oui, la sauver...

Perrin s'avisa que Bode était en larmes aussi. Les autres femmes le regardaient comme s'il avait fait quelque chose de mal. À l'exception notable d'Alanna, qui le dévisageait du haut des marches avec son impassibilité coutumière, et de Faile, le visage presque aussi fermé que celui de l'Aes Sedai.

Après s'être essuyé la bouche, le jeune homme posa la serviette sur la table et se leva. Il était encore temps de dire à Aram de rendre l'épée, puis d'aller demander pardon à Ila. Et d'ajouter que...

D'ajouter quoi, exactement ? Qu'il ne serait peut-être pas présent, la prochaine fois, pour voir mourir ceux qu'il aimait ? Qu'il reviendrait simplement pour se recueillir sur leurs tombes ?

Perrin posa une main sur l'épaule d'Aram, qui sursauta et serra l'épée contre lui comme s'il redoutait qu'on la lui prenne. Un flot d'émotion montait du jeune Zingaro : la peur, la haine et une infinie tristesse.

Il allait être perdu, avait dit Ila. Eh bien, c'était exactement ce qu'exprimait son regard.

— Essuie-toi les joues, Aram, dit Perrin. Puis va voir Tam al'Thor et annonce-lui qu'il est désormais ton professeur d'escrime. Dis-lui que l'idée est de moi.

Aram leva lentement les yeux.

— Merci, dit-il en passant sur ses joues la manche de sa veste. Oui, merci ! Je n'oublierai jamais ça, c'est juré.

Le Tuatha'an brandit l'épée comme un flambeau et embrassa la lame. Perrin remarqua que le pommeau de l'arme représentait une tête de loup.

— Oui, c'est juré ! C'est bien comme ça qu'il faut procéder, pas vrai ?

— Je suppose que c'est le bon rituel, oui..., répondit Perrin, le cœur de plus en plus lourd.

Pourquoi cette tristesse ? se demanda-t-il. Le Paradigme de la Feuille était une très belle philosophie – un rêve de paix, en somme – mais comme tous les idéaux, il ne pouvait résister face à la violence de la réalité. En ce monde, la violence était partout. En d'autres temps, pour d'autres hommes, ce rêve se réaliserait peut-être. Mais sûrement pas pour lui, car il faudrait peut-être même patienter jusqu'à un nouvel Âge.

— Pars retrouver Tam, Aram. Tu as beaucoup de choses à apprendre, et il te reste sans doute très peu de temps...

Murmurant encore des « merci » vibrant de sincérité, le Zingaro n'attendit pas que ses larmes se tarissent. Portant toujours l'épée comme un flambeau, il sortit au pas de course de l'auberge.

Conscient qu'Eldrin, Marin et Natti le foudroyaient du regard, Bode pleurant toujours, Perrin regagna sa chaise. Alanna n'était plus en haut des marches, constata-t-il en reprenant son couteau et sa fourchette sous l'œil maussade de Faile.

— Tu n'es pas d'accord ? Faile, un homme a le droit de se défendre. Aram comme les autres. Personne ne peut le forcer à suivre contre sa volonté le Paradigme de la Feuille.

— Je n'aime pas te voir souffrir, souffla la jeune femme.

Perrin se désintéressa un moment du morceau d'oie qu'il était en train de découper. Souffrir ? Non, il ne souffrait pas, parce que ce rêve n'avait jamais été le sien.

— Je suis simplement fatigué, dit-il avec un sourire.

Bien entendu, Faile n'en crut pas un mot.

Avant qu'il ait fini de couper son filet d'oie, Bran passa sa tête casquée par la porte.

— Des cavaliers arrivent du nord, Perrin. En nombre... Je crois que ce sont des Capes Blanches.

Faile partit à la course au moment où son compagnon se levait. Le temps que Perrin soit sorti de l'auberge et ait enfourché Trotteur – près du cheval, Bran se demandait dans sa barbe ce qu'il allait falloir dire à ces fichus Fils de la Lumière –, la jeune femme déboula sur sa jument noire. Abandonnant leur occupation en cours, la plupart des gens se précipitaient vers le nord. Perrin, lui, jugea inutile de se presser. Les Capes Blanches venaient sans doute avec l'intention de l'arrêter. Bien décidé à ne pas se laisser faire, il redoutait cependant le moment où il demanderait aux gens d'affronter les Fils pour le sauver.

Se plaçant derrière Bran, le jeune général se joignit à la foule d’hommes, de femmes et d’enfants qui traversaient le pont aux Chariots sous lequel coulait la Cascade à Vin. Alors que les sabots de Trotteur et d’Hirondelle martelaient en rythme les vieilles planches, Perrin laissa errer son regard sur les saules qui poussaient sur les deux berges de la rivière. La route du Nord commençait à cet endroit, serpentant jusqu’à Colline de la Garde, puis bien plus loin encore. Dans le lointain, une partie des colonnes de fumée n’étaient quasiment plus que de simples filets – les feux mouraient faute de combustible.

À la sortie du village, deux chariots bloquaient le passage. Derrière, des sentinelles armées d’une lance, d’un arc ou d’une épée désignaient du doigt la poussière qui montait de la route, à quelques centaines de pas de là. Une puissante odeur d’excitation s’élevant de leurs rangs, ces défenseurs regardaient avancer en rang par deux une longue colonne de cavaliers en cape blanche. Leur casque conique et leurs pièces d’armure brillant au soleil, les Fils étaient conduits par un jeune officier au visage fermé dont la silhouette parut vaguement familière à Perrin.

L’arrivée du bourgmestre ramena le calme parmi les défenseurs. À moins que ce fût celle de Perrin...

À deux cents pas environ du champ de pieux, le jeune officier leva une main et les cavaliers s’arrêtèrent les uns après les autres dans son dos. Escorté par six de ses hommes, le chef du détachement avança sur la route, les yeux rivés sur les chariots et les défenseurs postés derrière. Même sans les nœuds qui signalaient son grade, sur le côté de sa cape brodée d’un soleil étincelant, l’allure et les manières de cet homme laissaient deviner qu’il ne s’agissait pas de n’importe qui.

Superbe sur son étalon noir au poil brillant, et paradant dans une tenue de laine rouge brodée de fil d’or, Luc jaillit de nulle part comme un démon hors de sa boîte. Assez logiquement, même s’il continua à sonder la foule, le Fils de la Lumière s’adressa à ce qui semblait être le chef des villageois.

— Je me nomme Dain Bornhald, annonça-t-il en tirant sur les rênes de sa monture. Capitaine des Fils de la Lumière... Ces défenses sont pour nous ? J’ai cru entendre dire que Champ d’Emond était désormais interdit aux Capes Blanches ? Si c’est vrai, ce village vit sous le règne des Ténèbres.

Dain Bornhald... Pas Geofram... Le fils de ce dernier ? Quelle importance ? L’un comme l’autre en avaient après lui et tous les deux auraient tenté de l’appréhender.

Les yeux de Bornhald passèrent rapidement sur l’ancien apprenti forgeron, puis ils revinrent très vite sur lui. Tremblant de colère, l’officier posa une main sur le pommeau de son épée et un rictus dévoila ses dents. Un instant, Perrin crut que le Fils allait charger à travers le champ de pieux. Mais pourquoi tant de haine contre lui ? À bien l’étudier, Perrin vit qu’il y avait comme une lassitude sur les traits de cet homme – une lueur dans ses yeux qu’on avait plutôt l’habitude de trouver dans ceux de Bili Congar.

Humant l’air, Perrin crut reconnaître l’odeur de l’eau-de-vie.

Le type au visage émacié qui se tenait aux côtés de Bornhald sembla beaucoup plus que familier au jeune général. De sa vie, Perrin était sûr qu’il n’oublierait jamais ces yeux rouges enfoncés dans leurs orbites. Grand, mince et dur comme une enclume, Jaret Byar regardait l’ancien apprenti forgeron avec une haine brûlante. Si on pouvait penser que Bornhald n’était pas un fanatique, la question ne se posait pas au sujet de Byar.

Dans son coin, Luc semblait avoir le bon sens de ne pas essayer de voler sa place à Bran. Balayant du regard la colonne de Capes Blanches – dans le lointain, les derniers cavaliers ne

s'étaient toujours pas arrêtés –, le seigneur Luc se montrait étonnamment respectueux de la hiérarchie.

Au grand désarroi de Perrin, Bran, en revanche, le regarda – un bourgmestre qui attendait les ordres d'un apprenti forgeron –, guettant l'autorisation de répondre. N'ayant pas les yeux dans leurs poches, Bornhald et Byar captèrent le dialogue muet.

— Champ d'Emond ne vous est pas vraiment interdit, se lança Bran, le torse bombé et la lance bien droite, mais nous avons décidé de nous défendre seuls, et c'est ce que nous avons fait ce matin. Si vous voulez voir le résultat, regardez par là !

Bran désigna les bûchers funéraires. Malgré la distance, une odeur nauséabonde en montait, mais Perrin semblait le seul à s'en apercevoir.

— Vous avez tué quelques Trollocs ? lâcha Bornhald, méprisant. Je dois avouer que votre chance m'impressionne – plus que vos compétences, cependant.

— Quelques Trollocs ? cria quelqu'un dans la foule. Des centaines, oui !

— C'était une bataille ! lui fit écho un troisième villageois.

Tout le monde se mit à hurler en même temps.

— Nous avons combattu et vaincu !

— Où étiez-vous pendant ce temps ?

— Nous défendrons Champ d'Emond sans vous !

— Deux-Rivières ! Deux-Rivières !

— Deux-Rivières et Perrin Yeux Jaunes !

— Yeux Jaunes !

— Yeux Jaunes !

Alors qu'il aurait dû être en train de veiller sur les bûcherons, Leof agita son ridicule étendard.

Bornhald jeta un regard haineux à tous les défenseurs. Byar, lui, fit avancer son cheval et eut un rictus méprisant.

— Vous pensez connaître l'art de la guerre, vous, des paysans ? La nuit dernière, un de vos villages a été rasé par les Trollocs. Attendez qu'ils attaquent en nombre, et vous souhaiterez que votre mère n'ait jamais embrassé votre père !

Un geste de Bornhald réduisit Byar au silence. Le chien dressé obéissait à son maître... Mais sa tirade avait quelque peu douché l'enthousiasme des défenseurs.

— Quel village ? demanda Bran. Nous avons des amis à Colline de la Garde comme à Promenade de Deven.

— Colline de la Garde n'a pas été touchée. Quant à Promenade de Deven, je n'en ai jamais entendu parler. Ce matin, un messenger est venu me dire que Bac-sur-Taren était pratiquement rayé de la carte. Si vous y avez des amis, sachez que pas mal de gens ont réussi à traverser la rivière pour fuir. Dans ce drame, j'ai perdu cinquante bons soldats.

La nouvelle suscita quelques murmures nerveux. Nul n'aimait apprendre des choses pareilles, mais personne dans l'assistance n'avait de connaissances à Bac-sur-Taren. Pour la bonne raison que pas un villageois ne s'était jamais aventuré jusque-là...

Luc poussa en avant son étalon, qui hennit agressivement à l'intention de Trotteur. Perrin dut contrôler sa monture pour éviter un combat entre les deux bêtes. Bizarrement, le seigneur sembla ne s'être aperçu de rien.

— Bac-sur-Taren ? répéta-t-il. Les Trollocs ont attaqué Bac-sur-Taren ?

— C'est ce que je viens de dire, non ? Les monstres paraissent avoir enfin décidé d'attaquer les

agglomérations. Quelle chance que vous l'ayez su à temps pour ériger toutes ces belles défenses !

Bornhald désigna les pieux, puis son regard se braqua sur Perrin.

— Ordeith était-il à Bac-sur-Taren cette nuit ? demanda Luc.

Perrin en sursauta de surprise. Il ignorait que Luc connaissait Padan Fain, sous son vrai nom ou sous celui qu'il utilisait désormais. Mais les langues se déliaient toujours, en particulier quand un banal colporteur se remontrait en ayant de l'autorité sur des Fils de la Lumière.

La réaction de Bornhald fut aussi bizarre que la question de Luc. Ses yeux continuèrent à brûler de haine, mais il blêmit et passa le revers de sa main sur ses lèvres soudain pendantes, comme s'il ne se souvenait plus qu'il portait des gantelets d'acier.

— Tu connais Ordeith ? demanda-t-il en se penchant en avant.

Luc haussa négligemment les épaules.

— Depuis que je suis ici, je l'ai croisé deux ou trois fois. Un type peu recommandable, comme les gueux qui l'accompagnent. Le genre d'homme qui a pu se montrer assez inconscient pour permettre aux Trollocs de mener à bien leur assaut. Était-il là-bas ? Si la réponse est « oui », j'espère qu'il a perdu la vie dans l'attaque. Sinon, j'aimerais penser que vous l'avez capturé et amené avec vous.

— Je ne sais pas où il est ! Et je m'en fiche. D'ailleurs, je ne suis pas ici pour parler de lui. (Bornhald tendit un bras vers Perrin.) Je t'arrête, Suppôt des Ténèbres. Tu seras conduit à Amador et jugé sous le Dôme de la Vérité.

Byar regarda son capitaine avec des yeux ronds. Derrière les défenses qui séparaient les villageois des Capes Blanches, des lances et des serpes se levèrent et plus d'un homme arma son arc.

La colonne de Fils de la Lumière commença à se déployer sous les ordres d'un officier qui semblait au moins aussi costaud que maître Luhhan. Glissant leur lance dans un étui accroché au flanc de leur monture, les soldats s'emparèrent de leur arc de cavalerie. À cette distance, ils parviendraient tout juste à couvrir la retraite de Bornhald et de ses hommes, s'ils décidaient de filer. Mais l'officier paraissait ne plus avoir conscience du danger, comme si seul Perrin l'intéressait encore.

— Il n'y aura pas d'arrestation, dit Bran. C'est notre décision. Plus de prisonniers sans solides preuves de leur culpabilité – des preuves recevables à nos yeux, je précise. Comme vous ne me convaincrez jamais que Perrin est un Suppôt des Ténèbres, vous feriez mieux de renoncer tout de suite.

— À Falme, il a trahi mon père et provoqué sa mort ! (Bornhald lâcha la bonde à sa fureur.) Oui, il a vendu mon père aux Suppôts des Ténèbres et aux sorcières de Tar Valon qui ont assassiné un millier de Fils avec le Pouvoir de l'Unique.

Plusieurs défenseurs parurent ébranlés par ces révélations. Des rumeurs couraient sur ce que Verin et Alanna avaient fait le matin même, et bien entendu, en passant de bouche à oreille, les faits avaient démesurément grandi. Quoi que ces hommes pensent de Perrin, une centaine d'histoires sur les Aes Sedai – presque toutes fausses – aidaient à croire qu'elles avaient pu tuer plus de mille soldats. Et si les défenseurs gobaient cela, ils risquaient d'avalier toutes les autres couleuvres.

— Je n'ai trahi personne, dit Perrin à haute et intelligible voix. Si ton père est mort à Falme, ses meurtriers sont les Seanchaniens. J'ignore si ce sont des Suppôts, mais au combat, ils utilisent le Pouvoir de l'Unique.

— menteur ! cracha Bornhald. Les Seanchaniens sont un leurre inventé par la Tour Blanche pour

servir de paravent à ses mensonges. Tu es un Suppôt, chien !

Bran hocha la tête. Du bout des doigts, il poussa son casque sur le côté afin de pouvoir se gratter le crâne.

— Je ne sais rien de ces Sancha... Sinchin... enfin, de ces gens. Mais je suis sûr que Perrin n'est pas un Suppôt des Ténèbres. Du coup, il n'y aura pas d'arrestation.

La tension augmentait à chaque instant, s'avisa le jeune homme. Byar tira sur la manche de son chef et lui souffla quelques mots à l'oreille, mais Bornhald était incapable de s'en aller, maintenant qu'il avait Perrin sous les yeux. Bran et les défenseurs ne paraissaient pas non plus vouloir céder un pouce de terrain – et ils n'auraient pas changé d'avis si le jeune homme avait soudain avoué tous ses « crimes ».

Comme une poignée de paille jetée dans les flammes d'une forge, la situation risquait de s'embraser. Et si ce feu-là prenait, il consumerait tout avant de mourir.

Depuis toujours, Perrin détestait être obligé de réfléchir vite. Sur ce sujet comme sur tant d'autres, Loial avait raison : la précipitation provoquait bien des souffrances. Pourtant, en un éclair, il venait d'entrevoir une solution.

— Bornhald, es-tu prêt à différer mon arrestation jusqu'à ce que nous ayons vaincu les Trollocs ? Tu as ma parole que je ne tenterai pas de fuir.

— Pourquoi devrais-je retarder ta capture ?

Cet homme était aveuglé par la haine. S'il ne se reprenait pas, il y aurait beaucoup de morts, et cet idiot compterait parmi les premiers. Mais il était hors de portée de toute argumentation logique.

— As-tu vu toutes les fermes qui brûlaient, ce matin ? demanda Perrin, changeant d'approche. Regarde autour de nous ! Comme tu l'as dit toi-même, les Trollocs ne se contentent plus d'une maison isolée par nuit. Ils s'en prennent aux agglomérations. Si vous essayez de rentrer à Colline de la Garde, vous n'y arriverez peut-être jamais. Vous avez déjà eu de la chance d'arriver jusqu'ici. Mais si vous restez à Champ d'Emond...

Bran regarda Perrin avec des yeux ronds et d'autres hommes marmonnèrent des jurons. Faile approcha et lui prit le bras, mais il ne se laissa pas détourner de sa tactique.

— Si vous restez à Champ d'Emond, vous aurez un œil sur moi et vous pourrez participer à la défense du village.

— Tu es sûr de ton coup, Perrin ? demanda Bran en tirant sur un des étriers du jeune homme.

— Non, Perrin ! souffla Faile, sur l'autre flanc du jeune homme. C'est trop risqué. Tu ne dois pas... Enfin, je t'en supplie, ne fais pas ça !

» Que la Lumière me brûle ! tu ne dois pas faire ça !

— Je refuse que des hommes en massacrent d'autres, tant que c'est évitable. Nous ne ferons pas le travail à la place des Trollocs.

Faile leva les bras au ciel. Foudroyant Bornhald du regard, elle sortit une pierre à aiguiser de sa bourse et un couteau d'une de ses cachettes, et entreprit d'aiguiser la lame en produisant un grincement lancinant.

— Hari Coplin ne va plus savoir que penser..., maugréa Bran. (Redressant le casque sur sa tête, il se campa face aux Fils, l'embout de sa lance reposant sur le sol.) Vous avez entendu les conditions de Perrin. À présent, voici les miennes. Dans mon village, vous n'arrêterez personne sans l'aval du Conseil. Comme vous ne l'aurez jamais, personne ne sera fait prisonnier. Vous n'entrerez pas chez les gens sans y être invités et quant à la défense, vous ferez ce qu'on vous demandera quand on vous

le demandera. Et je ne veux pas voir l'ombre d'un Croc du Dragon ! C'est d'accord ? Sinon, il ne vous reste plus qu'à retourner d'où vous venez.

Byar regarda l'aubergiste comme si un mouton s'était mis à se cabrer et à manifester des intentions belliqueuses.

— Marché conclu, fit Bornhald sans quitter Perrin des yeux. Jusqu'à la victoire contre les Trollocs !

Faisant volter son cheval, il s'éloigna au galop, sa cape blanche battant au vent.

Pendant que Bran ordonnait qu'on retire les chariots, Perrin s'avisa que Luc le regardait. Assis nonchalamment sur sa selle, une main reposant sur la poignée de son épée, il semblait amusé.

— J'ai cru que tu allais être contre, dit Perrin, après la façon dont tu as monté les gens contre les Fils de la Lumière.

Le seigneur écarta les mains.

— Vous voulez avoir des Capes Blanches au village ? Grand bien vous fasse ! Mais sois prudent, jeune Yeux Jaunes. Prendre un ennemi sous son aile est dangereux, parce que sa lame a moins de chemin à faire pour porter un coup au cœur.

Sur un éclat de rire, le Quêteur talonna sa monture et s'en retourna vers le village.

— Il a raison, dit Faile sans cesser d'aiguiser son couteau. Bornhald tiendra peut-être parole, ne te faisant pas arrêter, mais qui peut empêcher un de ses hommes de te planter une lame entre les omoplates ? Tu n'aurais pas dû faire ça.

— Je n'avais pas le choix... C'est toujours mieux que de faire le travail des Trollocs...

Les Capes Blanches s'apprêtaient à se remettre en route. À leur tête, Bornhald et Byar continuaient à regarder Perrin avec une haine féroce. En passant devant lui, les autres Fils tournèrent la tête dans sa direction. Ceux-là ne le haïssaient pas, mais ils voyaient en lui un Suppôt des Ténèbres. Et dans le lot, Byar était capable de n'importe quoi.

Toujours certain d'avoir bien agi, Perrin décida cependant qu'il serait judicieux de laisser Dannil, Ban et les autres le suivre partout où il irait. Si personne ne montait la garde devant sa porte, dormir risquait d'être difficile...

Des gardes devant sa porte ! Comme un de ces maudits seigneurs. Mais Faile serait contente.

Et lui aussi, s'il réussissait à faire perdre leur étendard à ses fichus héros !



Des voiles



Dans les rues étroites et sinueuses de la péninsule Calpene, aux environs du Grand Cercle, la foule était d'une incroyable densité. La fumée d'innombrables feux de cuisson, s'élevant au-dessus des hauts murs blancs, expliquait cette affluence.

Des relents de graillons et de sueur acide flottaient dans l'air humide de la matinée où retentissaient les pleurs des enfants presque couverts par le murmure perpétuel immanquablement lié aux immenses foules. Dans ce vacarme, les cris des mouettes qui sillonnaient le ciel devenaient presque inaudibles.

Dans ce secteur, toutes les boutiques, par prudence, avaient déjà abaissé la grille de fer devant leur porte.

Révulsée, Egeanin se frayait tant bien que mal un chemin dans la multitude. Quel scandale ! En arriver à une anarchie telle que les réfugiés, des vagabonds sans le sou, avaient réussi à prendre d'assaut les Cercles, dormant par milliers sur les gradins. Cette misère impudique était aussi répugnante que l'égoïsme des dirigeants qui laissaient ces gens crever de faim. En fait, Egeanin aurait dû s'en réjouir, car des loques pareilles seraient dans l'incapacité de s'opposer au *Corenne*. Après le Retour, l'ordre serait promptement rétabli...

Certes, mais voir un tel spectacle n'en restait pas moins répugnant.

Les déchets d'humanité qui erraient dans les rues se révélaient trop apathiques et résignés pour s'étonner qu'une femme vêtue d'une belle robe d'équitation en soie bleue s'aventure parmi eux. De plus, des hommes et des femmes portant de très beaux habits – en lambeaux et crasseux, désormais – dérivait au milieu de la populace, et on la prenait peut-être pour une de ces riches déclassés qui commençaient à peine leur lente descente vers la déchéance. Quoi qu'il en soit, les quelques gueux assez éveillés pour se demander si elle avait encore de l'argent dans sa bourse n'insistèrent pas, trop impressionnés par la façon dont cette grande femme portait un très solide bâton de combat.

Aujourd'hui, Egeanin avait dû renoncer à ses gardes du corps, à sa chaise et à ses porteurs. Si abruti qu'il fût, Floran Gelb se serait aperçu qu'une telle troupe le suivait.

Par bonheur, la robe d'équitation laissait à Egeanin une grande liberté de mouvement.

Ne pas perdre de vue le petit homme aux allures de fouine était un jeu d'enfant, même dans une foule pareille et en devant esquiver les chars à bœufs et les chariots qui allaient et venaient, le plus souvent tirés par des colosses au torse nu ruisselant de sueur et non par des animaux.

Gelb et ses sept ou huit compagnons bousculaient tout le monde, soulevant sur leur passage de véritables petits concerts de jurons. Voir ces sales types donnait envie de tuer à Egeanin. Gelb mijotait encore un enlèvement ! Depuis qu'elle lui avait fait parvenir l'or qu'il réclamait, cet escroc lui avait envoyé trois femmes qui ressemblaient de très loin aux descriptions de la liste. Sans la moindre vergogne, ce voleur avait pleurniché chaque fois qu'on lui avait refusé sa « livraison ».

Egeanin n'aurait jamais dû le payer pour la première malheureuse qu'il avait cueillie dans la rue. L'appât du gain avait apparemment effacé chez ce misérable tout souvenir du sermon bien senti qu'elle lui avait servi avant de lui remettre les fonds.

Entendant des cris dans son dos, la jeune femme tourna la tête et serra plus fort son bâton. Une petite brèche s'était ouverte dans la foule, comme il était inévitable en cas de problème. Portant une veste jaune jadis raffinée mais aujourd'hui en lambeaux, un homme agenouillé sur le sol criait comme un cochon qu'on égorge en serrant contre lui son bras droit plié dans le sens inverse de l'articulation du coude. Penchée sur lui pour le protéger, une femme en pleurs, pathétique dans une robe verte qui aurait été parfaitement seyante sur un épouvantail, criait des invectives à un type muni d'un voile qui disparaissait déjà dans la foule.

— Il demandait seulement une pièce ! Il demandait...

La foule indifférente contournait le couple sans lui accorder un regard.

Écœurée, Egeanin se détourna... et s'immobilisa en lâchant un juron qui lui valut quelques coups d'œil étonnés. Bien entendu, Gelb et ses complices n'étaient plus en vue. Avançant jusqu'à une petite fontaine de pierre accolée à la boutique au toit plat d'un marchand de vin, Egeanin bouscula les femmes qui remplissaient leur seau au robinet en forme de gros poisson et sauta sur le muret puis sur le chaperon du magasin. Ignorant les insultes des deux femmes, elle profita de sa position surélevée pour sonder les environs. Des rues partaient dans toutes les directions, serpentant autour des collines, et de nombreux bâtiments obstruaient le champ de vision d'Egeanin. Gelb n'ayant pas pu aller très loin en si peu de temps, rien n'était perdu.

De fait, Egeanin le repéra, caché sous une porte cochère, à moins de trente pas de là, mais dressé sur la pointe des pieds pour mieux observer la rue. Ses complices n'étaient pas loin. Adossés à des bâtiments, l'air nonchalant, ils tentaient tellement de passer inaperçus qu'on les remarquait au premier coup d'œil. Ils n'étaient pourtant pas les seuls à se tenir ainsi, mais leur expression les trahissait. Contrairement aux authentiques débris d'humanité qu'ils côtoyaient, ils s'intéressaient à ce qui se passait autour d'eux.

C'était donc le site du traquenard. Comme pour le type qui s'était fait casser le bras, personne n'interviendrait, c'était couru. Mais qui était la victime ? Si Gelb avait enfin trouvé une femme qui figurait sur la liste, Egeanin pourrait s'en aller et attendre qu'il vienne lui vendre sa « prise ». Ensuite, elle vérifierait si un *a'dam* contrôlait une autre *sul'dam* que Bethamin. Certes, mais elle n'avait aucune envie de se retrouver confrontée à un choix déchirant : couper la gorge d'une malheureuse ou l'envoyer au pays pour qu'elle y soit vendue.

Une multitude de femmes aux cheveux nattés remontaient la rue en direction de Gelb, la plupart affublées d'un voile transparent. Sans hésitation, Egeanin élimina deux dames en chaise à porteurs entourées d'une flopée de gardes du corps. Les petits durs des rues de Gelb n'étaient pas de taille à se frotter à une opposition digne de ce nom, et encore moins à affronter des épées à mains nues. Leur cible devait être au maximum accompagnée de trois personnes – l'avantage du nombre, cet éternel souci des lâches ! – de préférence désarmées. Des conditions qui correspondaient à presque toutes

les autres femmes en vue, qu'elles soient vêtues de haillons, d'une tenue de paysanne ou d'une robe plus affriolante telle qu'on les portait au Tarabon.

Deux femmes attirèrent soudain l'attention d'Egeanin. Alors qu'elles débouchaient d'une rue attenante en conversant, leurs cheveux tressés et leur voile auraient pu les désigner comme des dames du Tarabon, mais quelque chose ne collait pas. Leurs robes fines à la coupe assez provocante, l'une bleue et l'autre verte, étaient en soie, pas en lin ni en laine. Des femmes ainsi vêtues se déplaçaient en chaise, pas à pied, surtout dans ce coin de la cité. Et elles ne portaient pas une douve de tonneau sur l'épaule comme s'il s'agissait d'un gourdin.

Négligeant la blonde, Egeanin s'intéressa à la brune. Ses longues tresses lui arrivant presque à la taille, elle ressemblait beaucoup à une *sul'dam* nommée Surine. Mais ce n'était pas elle, car cette femme serait à peine arrivée au menton de Surine.

Marmonnant entre ses dents, Egeanin sauta de son perchoir. Puis elle entreprit de se frayer un chemin dans la foule qui s'interposait entre Gelb et elle. Avec un peu de chance, elle arriverait à temps pour l'empêcher de faire une bêtise. Mais quel crétin ! Oui, quel pauvre imbécile !

— Nous aurions dû louer des chaises à porteurs, dit Elayne pour la énième fois, se demandant comment les femmes du cru faisaient pour parler sans avaler à moitié leur voile.

Recrachant le sien, elle ajouta :

— Nous allons devoir utiliser nos armes...

Un type au visage émacié cessa d'approcher « furtivement » quand Nynaeve leva à deux mains sa douve de tonneau.

— C'est bien pour ça qu'elles sont faites, non ?

Le regard furieux de l'ancienne Sage-Dame avait sans doute contribué à la soudaine prudence du sale personnage. Cherchant dans son dos les tresses brunes qui remplaçaient sa natte, Nynaeve ne put s'empêcher de maugréer. Une nouvelle fois, Elayne se demanda quand sa compagne s'habituerait enfin à sa nouvelle coiffure.

— Et les pieds, eux, sont faits pour marcher, reprit Nynaeve. Transportées comme des cochons qu'on conduit à la foire, comment pourrions-nous explorer la ville et poser des questions ? Dans une chaise, je me sentirais complètement idiote. Et je préfère me fier à mon intelligence qu'à des cerbères que je ne connais pas.

Elayne était sûre que Bayle Domon aurait pu leur fournir des hommes de confiance. En tout cas, le Peuple de la Mer l'aurait fait. La Fille-Héritière regrettait que le *Voltigeur des Flots* ait appareillé, mais la Maîtresse des Voiles et sa sœur avaient absolument tenu à gagner Dantora puis Cantorin pour annoncer l'avènement du Coramoor.

Avec une vingtaine de gardes du corps, Elayne se serait sentie parfaitement à l'aise.

Devinant plus qu'elle ne sentit que quelqu'un s'en prenait à sa bourse, elle plaqua une main dessus et, de l'autre, leva son arme en se retournant vivement. Autour d'elle, la foule s'écarta par réflexe, personne ne se souciant vraiment de ce qui se passait, et Elayne ne vit pas trace du coupe-bourse supposé. Au moins, sentit-elle sous ses doigts, son argent était toujours là. Inspirée par Nynaeve, la Fille-Héritière portait désormais sa bague au serpent et son anneau de pierre en pendentif. Une saine précaution, après avoir pour la première fois failli se faire délester d'une bourse. Après cinq jours à Tanchico, elle s'en était fait voler trois. Vingt gardes du corps, oui. Et un carrosse avec des rideaux aux fenêtres !

Reprenant son chemin aux côtés de Nynaeve, Elayne souffla :

— Et nous ne devrions pas porter ces robes... Je me souviens d'une époque où tu m'avais affublée d'une tenue de paysanne.

— C'est un très bon déguisement. Avec ces robes, nous nous fondons dans la masse.

Elayne eut un soupir accablé. Des robes plus ordinaires se seraient encore mieux « fondues dans la masse », mais Nynaeve, même si elle ne l'aurait admis pour rien au monde, avait pris goût aux jolies tenues de soie. Elayne, pour sa part, ne partageait pas cet enthousiasme. Tant qu'elles ne parlaient pas, on les prenait pour des Tarabonaises, il fallait le reconnaître. Mais même avec son col de dentelle au ras du cou, sa robe verte moulante lui donnait l'impression d'en révéler sur son anatomie beaucoup plus qu'elle ne l'aurait voulu, et particulièrement en public. Désormais blasée, Nynaeve avançait dans la rue bondée comme si personne ne les regardait. Pour être honnête, elle avait peut-être raison – si on les regardait, ce n'était sûrement pas à cause de leurs tenues –, mais le sentiment d'être reluquée demeurait, et il n'avait rien de plaisant.

Leurs chemises de nuit auraient été à peu près aussi décentes ! Les joues rouges, la Fille-Héritière tenta de ne pas penser à la façon dont la soie collait à ses courbes.

Assez ! Tu es parfaitement présentable ! Parfaitement, oui !

— Ton Amys t'a-t-elle dit quelque chose qui pourrait nous aider ?

— Je t'ai tout répété...

Elayne soupira de nouveau. Nynaeve l'avait tenue éveillée une bonne partie de la nuit pour lui parler de la Matriarche qui était avec Egwene dans le Monde des Rêves. Le matin, au petit déjeuner, elle était repartie sur le même sujet.

Les cheveux tressés – pour une raison inconnue –, Egwene avait paru de très mauvaise humeur. Jetant des regards noirs à la Matriarche, elle s'était contentée de dire que Rand allait bien et qu'Aviendha veillait sur lui. La Matriarche aux cheveux blancs, en revanche, avait débité un interminable sermon sur les dangers de *Tel'aran'rhiod*. Elayne s'était crue revenue à ses dix ans, le jour où Lini l'avait surprise en train de voler des confiseries en pleine nuit.

Amys avait enchaîné sur des conseils de prudence. La concentration et le contrôle de ses propres pensées étaient essentiels quand on entrait dans le Monde des Rêves. D'accord, mais comment contrôler ce qu'on pensait ?

— J'aurais pourtant juré que Perrin était avec Mat et Rand.

La plus grande surprise de la nuit, après l'irruption d'Amys dans le rêve. D'autant plus qu'Egwene avait apparemment pensé que le jeune homme était avec Nynaeve et elle.

— Il a probablement filé avec cette fille, dit Nynaeve. Quelque part où il pourra tranquillement exercer son métier de forgeron.

Elayne secoua la tête.

— Voilà qui m'étonnerait...

Au sujet de Faile, elle avait un tombereau de soupçons. Si la moitié étaient avérés, cette fille n'avait sûrement pas pour ambition d'être l'épouse d'un forgeron.

Agacée, Elayne recracha de nouveau son voile.

— Eh bien, où qu'il soit, fit Nynaeve en tripotant nerveusement ses tresses, j'espère qu'il va bien. Mais il n'est pas ici, et il ne peut pas nous aider. As-tu demandé à Amys si elle connaît un moyen d'utiliser *Tel'aran'rhiod* pour... ?

Vêtu d'une veste marron élimée, un colosse à la calvitie naissante jaillit de la foule et tenta de

ceinturer Nynaeve. Frappant avec sa douve de bois qui zébra l'air comme la lanière d'un fouet, l'ancienne Sage-Dame toucha son adversaire au visage, l'envoyant valdinguer en arrière avec le nez en sang.

Alors qu'Elayne reprenait son souffle après avoir crié de surprise, un autre type – un moustachu aussi costaud que le premier agresseur – la poussa sans ménagement pour bondir sur Nynaeve.

La Fille-Héritière en oublia d'avoir peur. Serrant les mâchoires de rage, elle abattit sa propre douve sur la tête du mufle et mit dans ce mouvement toute sa force et son indignation. Les jambes du moustachu se dérochèrent, et il bascula en avant, tombant tête la première sur le sol.

Comme toujours, la foule s'écarta, car personne ne voulait se mêler des ennuis des autres. Et encore moins voler au secours de deux pauvres femmes.

Deux pauvres femmes qui allaient avoir rudement besoin d'aide, constata Elayne. L'homme que Nynaeve avait frappé était toujours debout. Du sang ruisselant de son nez, il affichait un sourire mauvais et s'assouplissait les mains comme s'il s'apprêtait à étrangler quelqu'un. Pour ne rien arranger, il n'était pas seul. Sept autres ruffians encerclaient les deux femmes, leur interdisant de fuir. Tous étaient taillés en force et arboraient le même visage couvert de cicatrices sur lequel saillait un nez maintes fois cassé. Un peu à l'écart, une sorte de nabot au sourire de fouine stimulait ses camarades :

— Ne la laissez pas filer ! Elle vaut de l'or ! De l'or, je vous dis !

Ces hommes n'attaquaient pas au hasard pour voler une bourse. Ils entendaient neutraliser Nynaeve, puis enlever la Fille-Héritière du royaume d'Andor.

Elayne sentit sa compagne s'ouvrir au *saidar*. Si cette mésaventure ne l'énervait pas assez pour qu'elle puisse canaliser, rien ne le ferait. Imitant son amie, la Fille-Héritière sentit le Pouvoir l'envahir délicieusement, telle une délicate ivresse. Quelques flux d'Air intelligemment tissés, et ces fâcheux ne seraient plus qu'un mauvais souvenir.

Pourtant, Elayne ne canalisa pas le Pouvoir, et Nynaeve non plus. Ensemble, elles pouvaient infliger à ces bandits la correction que leur propre mère aurait dû leur donner dès la naissance. Mais elles n'osaient pas, au moins tant qu'il y avait d'autres choix.

Si une sœur de l'Ajah Noir était dans les environs, l'aura du *saidar* les aurait déjà trahies. Mais si elles canalisait, cela signalerait leur présence à une sœur évoluant à plusieurs rues d'ici – voire dans un autre secteur de la ville, selon sa puissance et sa sensibilité au Pouvoir. Depuis leur arrivée, qu'avaient-elles fait, sinon arpenter les rues en espérant sentir qu'une femme était en train de canaliser ? Un fil rouge qui aurait une chance de les conduire jusqu'à Liandrin et à ses complices.

Il y avait aussi la foule... Quelques passants continuaient leur chemin en rasant les murs, les autres se massant autour de la scène faute de trouver un itinéraire pour la contourner. À part quelques personnes qui baissaient les yeux, nul ne semblait s'intéresser au sort de deux inconnues en danger. Mais si ces gens voyaient des colosses être propulsés dans les airs par une force invisible, comment réagiraient-ils ?

Avec les vieilles rumeurs venues de Falme et celles, plus récentes, qui présentaient la Tour Blanche comme l'alliée des fidèles du Dragon, les Aes Sedai et le Pouvoir de l'Unique n'étaient pas en odeur de sainteté à Tanchico. S'ils voyaient le Pouvoir à l'œuvre, ces gens s'enfuiraient peut-être. Ou ils se transformeraient en une populace assoiffée de sang. Même si Elayne et sa compagne parvenaient à ne pas se faire réduire en bouillie dans cette rue – et c'était rien moins que certain – elles pourraient dire définitivement adieu à leur « couverture ». Avant le coucher du soleil, l'Ajah

Noir serait informé que des Aes Sedai étaient à Tanchico.

Se plaçant contre le dos de Nynaeve, Elayne serra plus fort son arme. Se retenant d'éclater d'un rire hystérique, elle se fit une promesse : si l'ancienne Sage-Dame parlait encore d'arpenter la ville à pied et sans gardes du corps, elle verrait comme il était agréable de plonger la tête dans un seau d'eau !

Maigre consolation, aucun des agresseurs ne semblait très pressé de finir face contre terre, comme celui que la Fille-Héritière avait sonné pour le compte.

— Allez-y ! cria le nabot. Bon sang ! ce sont des femmes... (Peut-être, mais il ne semblait pas pressé d'avancer lui-même.) À l'attaque ! Il ne nous en faut qu'une, et elle vaut de l'or !

Un bruit sourd retentit soudain, et un des agresseurs tomba à genoux, se tenant la tête à deux mains. Une femme brune en robe d'équitation bleue, le visage fermé, dépassa le type et tourna sur elle-même pour décocher un fabuleux revers de la main à un autre colosse. Dans le même mouvement, elle lui faucha les jambes avec un bâton, puis, quand il s'écroula, lui décocha un coup de pied dans la tête.

Qu'on vienne à son aide stupéfia Elayne – plus encore que le sexe de l'intervenant –, mais ce n'était plus l'heure de se poser des questions. S'écartant de sa compagne, Nynaeve chargea en criant :

— En avant, le Lion Blanc !

Quand il eut reçu la douve sur le nez, le colosse qu'elle visait parut soudain beaucoup moins sûr de lui et de sa force. Poussant de nouveau le cri de guerre du royaume d'Andor, Nynaeve revint à l'assaut.

Le type tourna les talons et fila sans demander son reste.

Avec un éclat de rire triomphant, Nynaeve chercha un autre ruffian à corriger. Deux d'entre eux seulement répondaient toujours présent, les autres ayant fui ou gisant sur le sol. Sa première victime faisant mine de se défilier, Nynaeve lui décocha un fantastique coup de douve sur la nuque.

L'inconnue brune glissa son bâton sous l'épaule du dernier colosse, faisant levier de manière à l'obliger à marcher sur la pointe des pieds. Alors qu'il la dominait de plus d'un pied de haut et pesait sans doute deux fois plus qu'elle, la brune le força à approcher d'elle, puis le frappa trois fois à la glotte avec la paume de sa main libre. Les yeux roulant dans leurs orbites, l'homme s'affaissa.

À cet instant, le type qu'Elayne croyait avoir mis hors d'état de nuire se releva, tira un couteau de sa ceinture et bondit sur l'inconnue.

D'instinct, Elayne canalisa le Pouvoir. Un poing d'Air fit voler en arrière l'homme au couteau. La brune se retourna, mais son agresseur gisait déjà sur le dos, à moitié sonné. Miraculeusement, il parvint à se relever et choisit la fuite comme ses autres camarades. Les badauds qui s'étaient massés pour assister au spectacle – sans qu'un seul intervienne – le regardèrent disparaître au coin d'une rue.

L'inconnue regarda Elayne puis Nynaeve. Avait-elle remarqué que le nabot avait été assommé par une force invisible ?

— Tous mes remerciements, dit Nynaeve en approchant de la femme. (Elle tira délicatement sur son voile, comme une grande dame.) Je pense que nous ne devrions pas traîner ici... La garde municipale ne s'aventure guère dans les rues, ces temps-ci, mais si une patrouille faisait exception à la règle, je détesterais devoir lui expliquer ce qui vient de se passer. Notre auberge n'est pas très loin. Voulez-vous nous y accompagner ? Après ce que vous avez fait, vous offrir à boire est la moindre des choses. Je m'appelle Nynaeve al'Meara, et voici Elayne Trakand.

La femme hésita. Donc, elle avait bien remarqué les... bizarreries.

— J'accepte... oui, j'accepte volontiers votre invitation.

Avec son étrange façon de parler, en mangeant ses mots, l'inconnue n'était pas facile à comprendre, même si cet « accent » rappelait quelque chose à Nynaeve. À part ça, la brune était tout à fait agréable à regarder et sa longue crinière noire ajoutait encore à un charme certain. Le visage un peu trop anguleux pour qu'on puisse vraiment parler de « beauté », elle avait le regard dur des gens habitués à donner des ordres. Dans le commerce, peut-être... Une négociante...

— Je m'appelle Egeanin.

Alors que la foule se pressait autour des victimes de la rixe, Egeanin n'hésita pas une seconde à suivre ses deux nouvelles amies. Pensant aux agresseurs, Elayne espéra qu'ils se réveilleraient délestés de tous leurs objets de valeur, y compris les vêtements et les chaussures. Elle aurait aimé savoir comment ils avaient découvert son identité, mais faire un prisonnier n'aurait pas été vraiment discret. En tout cas, et quoi qu'en dise Nynaeve, plus de sortie sans gardes du corps !

Si elle n'hésitait pas, Egeanin semblait cependant mal à l'aise.

— Tu as tout vu, n'est-ce pas ? lui demanda Elayne, optant d'emblée pour le tutoiement.

Egeanin faillit trébucher, une preuve que la Fille-Héritière venait de mettre dans le mille.

— Ne t'en fais pas, tu ne risques rien de nous, surtout après nous avoir secourues.

Elayne dut de nouveau recracher son voile. Bizarrement, Nynaeve semblait épargnée par ce problème.

— Pas la peine de me foudroyer du regard, Nynaeve ! Elle m'a vue faire.

— Je sais bien, et tu as agi comme il le fallait. Mais nous ne sommes pas dans le palais de ta mère, bien à l'abri des oreilles ennemies...

C'était exact, même si les armes brandies par les trois femmes incitaient les badauds à garder leurs distances.

— Egeanin, la plupart des rumeurs que vous... que tu as entendues ne sont que du vent. Il ne faut pas avoir peur de nous, mais tu dois comprendre que nous ne pouvons pas évoquer certains sujets en public.

— Avoir peur de vous ? Je ne vois pas pourquoi... Et je me tairai jusqu'à ce que vous ayez décidé de vous exprimer.

Certainement pas des paroles en l'air ! À partir de là, les trois femmes avancèrent en silence. Tant de marche lui faisant horriblement mal aux pieds, Elayne ne fut pas mécontente d'apercevoir enfin l'enseigne du *Jardin aux Trois Pruniers*.

En dépit de l'heure matinale, quelques clients des deux sexes étaient déjà attablés dans la salle commune. La joueuse de dulcimer était aujourd'hui accompagnée par un flûtiste filiforme qui tirait de son instrument des sons aussi fluets que lui.

Assis à une table, près de la porte, Juilin fumait la pipe. Quand Nynaeve et Elayne étaient parties, le matin, il n'était pas encore revenu de son expédition nocturne. L'étudiant, la Fille-Héritière se réjouit de voir qu'il n'avait récolté aucun nouveau coquard. Ce qu'il appelait la « face cachée » de Tanchico semblait encore plus dangereux que le visage diurne et visible par tous de cette fichue ville. En guise de concession à la mode locale, Juilin avait troqué son chapeau de paille contre une coiffe conique noire qu'il portait de travers sur l'arrière du crâne.

— Je les ai trouvées ! annonça Juilin.

Il se leva de son banc, retira son couvre-chef... et s'avisa que Nynaeve et Elayne n'étaient pas

seules. L'air méfiant, il se fendit d'un vague salut qu'Egeanin lui rendit avec au moins autant de circonspection dans le regard.

— Tu les as trouvées ? s'écria Nynaeve. Tu en es sûr ? Parle ! Aurais-tu avalé ta langue ?

Une tirade étrange, pour quelqu'un qui faisait si grand cas de la discrétion...

— J'aurais dû dire que j'ai trouvé l'endroit où elles étaient... (Juilin ne regarda pas de nouveau Egeanin, mais il pesa soigneusement ses mots.) En suivant la femme à la mèche blanche, j'ai découvert la maison où elle vivait avec plusieurs autres femmes qui sortent très rarement. Les gens du coin croyaient qu'il s'agissait de riches réfugiées de la campagne.

» Il ne reste plus grand-chose, à part un peu de nourriture dans le garde-manger, et même les servantes sont parties. Mais au vu des indices, je dirais que le départ date d'hier ou même de cette nuit. Entre nous, je doute que ces femmes se soucient des périls nocturnes de Tanchico.

Nynaeve tira furieusement sur ses tresses.

— Tu es entré dans la maison ? demanda-t-elle d'un ton menaçant, comme si elle allait lever sa douve.

Juilin sembla le redouter aussi.

— Tu sais très bien que je ne prends aucun risque avec ces femmes. Une maison vide, quelle que soit sa taille, a quelque chose de très différent qui se voit au premier coup d'œil. Quand on piste les voleurs toute sa vie, on finit par apprendre à penser comme eux.

— Et si tu avais déclenché un piège ? siffla Nynaeve. Ton flair te permet-il de repérer les pièges ?

Juilin perdit un peu de sa superbe, puis il fit mine de parler, comme s'il entendait se défendre, mais Nynaeve fut plus rapide que lui :

— Nous en reparlerons plus tard, maître Sandar ! (Elle eut un regard en coin pour Egeanin, comme si elle venait de se rappeler que des oreilles « ennemies » écoutaient.) Dis à Rendra que nous prendrons une infusion dans le Salon des Floraisons Fanées...

— La Chambre des Floraisons Fanées, corrigea Elayne.

Nynaeve la foudroya du regard. Décidément, le rapport de Juilin l'avait mise de très mauvaise humeur.

Le pisteur de voleurs s'inclina, les mains écartées.

— Tes désirs sont des ordres, maîtresse al'Meara, dit-il sèchement.

Remettant son chapeau, il tourna les talons et sortit, vibrante incarnation de la vertu offensée. Recevoir les ordres d'une femme à qui on avait tenté de conter fleurette ne devait pas toujours être facile.

— Les hommes ! grogna Nynaeve. Nous aurions dû laisser ces deux-là sur un quai, à Tear.

— C'est votre serviteur ? demanda Egeanin.

— Oui, répondit Nynaeve.

— Non, fit Elayne en même temps.

Les deux femmes se toisèrent un moment.

— Peut-être que oui, en un sens..., concéda Elayne.

À l'instant même où Nynaeve marmonna :

— Peut-être bien que non, si on veut...

— Je vois..., dit Egeanin.

Rendra approcha, se faufilant entre les tables avec derrière son voile un éternel sourire dessiné

par sa bouche en cœur. Pourquoi fallait-il que cette aubergiste ressemble tant à Liandrin ?

— Vous êtes en beauté, ce matin ! Ces robes sont magnifiques ! Des merveilles !

Comme si l'aubergiste blonde n'avait pas contribué aux choix de ses clientes – leur forçant presque la main, à vrai dire. Quant à elle, elle s'affichait dans une robe rouge que n'aurait pas reniée une Zingara et qui n'était certainement pas à mettre devant tous les yeux.

— Mais vous avez encore été imprudentes, c'est ça ? Voilà pourquoi ce délicieux Juilin est de mauvaise humeur. Vous ne devriez pas jouer ainsi avec ses nerfs.

Une lueur dansa dans le regard marron de l'aubergiste. S'il avait envie de conter fleurette, Juilin trouverait à qui parler...

— Suivez-moi... Vous boirez votre infusion au frais et dans l'intimité. Ensuite, si vous ressortez, vous me laisserez vous fournir des porteurs et des gardes du corps. C'est d'accord ? Si vous n'étiez pas si têtues, notre jolie Elayne ne porterait pas le deuil de tant de bourses. Mais ce n'est pas le moment d'en parler. Suivez-moi...

Cette fois, Elayne n'eut plus aucun doute : ce n'était pas de naissance ! Pour ne pas avaler son voile en parlant, il fallait sûrement s'entraîner durant des années.

Située au fond d'un couloir, derrière la salle commune, la Chambre des Floraisons Fanées était un petit boudoir sans fenêtres meublé d'une table basse et de fauteuils sculptés aux coussins rouges. Nynaeve et Elayne y prenaient leurs repas en compagnie de Juilin ou de Thom – voire des deux – lorsque Nynaeve n'avait pas une dent contre l'un ou l'autre, voire contre les deux. Les murs de plâtre ornés d'une fresque – un bosquet de pruniers en automne, la pluie de fleurs mortes justifiant le nom poétique des lieux – étaient assez épais pour mettre en échec les oreilles les plus indiscretes.

Retirant son voile avec tant d'enthousiasme qu'elle faillit le déchirer, Elayne le posa sur la table puis s'assit avec un soupir de soulagement. Même les Tarabonaises n'essayaient pas de manger ou de boire avec cet accessoire démoniaque.

Nynaeve se contenta de défaire d'un côté l'agaçant carré de tissu.

Pendant qu'un serviteur remplissait les tasses, Rendra bavarda joyeusement. Commenant par évoquer une nouvelle couturière capable de tailler des robes à la mode dans une soie incroyablement fine – quand elle proposa à Egeanin d'essayer cette « artiste », le regard noir qu'elle s'attira ne la perturba pas un instant –, elle passa sans crier gare à un sermon sur les dangers de Tanchico, même en plein jour, pour des femmes seules, et répéta une bonne dizaine de fois que le « délicieux » Juilin avait raison de se montrer sourcilieux sur le sujet. Cette tirade terminée, elle vanta aux trois femmes les mérites d'un savon parfumé qui ferait embaumer leurs cheveux du matin au soir.

Une fois de plus, Elayne se demanda comment cette femme pouvait diriger une auberge prospère alors qu'elle semblait penser exclusivement à ses cheveux et à ses vêtements. Elle réussissait, à l'évidence, mais comment s'y prenait-elle ? Ses tenues étaient jolies, ça ne faisait aucun doute, mais quelque peu... déplacées. Ou peut-être pas, selon le point de vue qu'on adoptait.

Le serviteur chargé de remplir les tasses et de distribuer les petits gâteaux était le jeune homme aux yeux noirs qui avait si discrètement versé du vin à la Fille-Héritière, cette fameuse et honteuse nuit. Les soirs suivants, il avait tenté de recommencer, même si la jeune femme s'était juré de ne plus jamais boire davantage qu'une seule coupe. Un très beau garçon, certes, mais qu'elle foudroya du regard histoire qu'il ne s'attarde pas dans le salon privé.

Egeanin garda les dents serrées jusqu'à ce que Rendra soit également sortie.

— Vous n'êtes pas les femmes que je croyais, dit-elle en posant sa tasse en équilibre sur ses

doigts d'une étrange façon. L'aubergiste a cancané comme si vous étiez ses sœurs, et vous l'avez laissée faire. Quant à votre serviteur, le grand type au teint cuivré, il s'est moqué de vous. Jusqu'au domestique qui faisait le service – ses yeux brillaient de désir, et vous n'avez rien fait. Vous êtes des Aes Sedai, n'est-ce pas ?

Sans attendre de réponse, Egeanin se tourna vers Elayne.

— Et toi, tu es de haute naissance. Tout à l'heure, Nynaeve a parlé du palais de ta mère.

— Ces détails ne comptent pas beaucoup à la Tour Blanche, répondit Elayne. (Elle chassa les miettes de gâteau aux clous de girofle – une spécialité très épicée – qui collaient à son menton.) Si une reine vient y faire son apprentissage, elle doit briquer les sols comme toutes les autres novices et marcher à la baguette autant qu'elles.

Egeanin acquiesça pensivement.

— C'est donc ainsi que la tour règne, en dirigeant les dirigeants... Combien de reines se font-elles former ainsi ?

— Aucune, à ma connaissance... En revanche, c'est une tradition pour la Fille-Héritière du royaume d'Andor. D'autres femmes nobles suivent la même formation – incognito, en général – et la plupart renoncent après avoir échoué à sentir la Source Authentique. Mon exemple n'était pas à prendre au pied de la lettre.

— Tu es aussi une dame de la noblesse ? demanda Egeanin à Nynaeve.

— Ma mère était une fermière et mon père, également berger à ses heures, faisait pousser du tabac. Chez moi, il est très difficile de subsister si on ne vend pas de la laine et du tabac. Mais parlons de tes parents, mon amie.

— Mon père était soldat et ma mère avait un poste d'officier sur un bateau...

Egeanin sirota son infusion, qu'elle n'avait pas sucrée, puis reprit :

— Vous cherchez des femmes... Celles dont votre serviteur a parlé. Entre autres activités, je fais le commerce d'informations. J'ai d'excellentes sources, donc, je pourrai vous aider. Gratuitement, je précise. Enfin, en échange de renseignements sur les Aes Sedai...

— Tu nous as déjà bien trop aidées, dit Elayne, se souvenant que Nynaeve avait pratiquement tout débarrassé à Bayle Domon. Je te suis reconnaissante, mais nous ne voulons pas abuser.

Parler de l'Ajah Noir à une inconnue était hors de question. Et il n'était pas envisageable non plus de la laisser s'impliquer à l'aveuglette.

— Vraiment, nous ne voulons pas abuser...

Son amie venant de lui couper la chique, Nynaeve la foudroya du regard.

— Exactement ce que j'allais dire, improvisa l'ancienne Sage-Dame. Mais notre gratitude nous poussera à répondre à tes questions. Dans la mesure de nos possibilités, bien entendu...

Une façon de dire que les deux femmes ne connaissaient pas toutes les réponses, tout simplement. Mais Egeanin comprit tout autre chose.

— Bien entendu, je n'ai pas l'intention de fourrer mon nez dans les secrets de la Tour Blanche.

— Tu paraissais fascinée par les Aes Sedai, dit Elayne. Je ne sens pas le don en toi, mais tu pourrais peut-être apprendre à canaliser le Pouvoir.

Egeanin faillit lâcher sa tasse en porcelaine.

— Cela peut s'apprendre ? Je ne... Hum, non, je ne suis pas candidate.

La réaction de sa nouvelle amie attrista Elayne. Même parmi les gens qui ne redoutaient pas les Aes Sedai, très peu acceptaient d'avoir affaire au Pouvoir de l'Unique.

— Que veux-tu savoir, Egeanin ?

Avant que la jeune femme ait pu répondre, on gratta à la porte. Puis Thom entra, superbe dans la riche cape marron qu'il avait adoptée pour ses virées dans Tanchico. Moins voyant que sa cape multicolore de trouvère, ce vêtement lui conférait une sombre dignité encore confortée par sa crinière blanche – qui aurait cependant gagné à être brossée plus souvent. L'imaginant plus jeune, Elayne comprit très bien que cet homme ait pu attirer sa mère. Une prestance qui ne rendait pas sa désertion plus pardonnable, bien entendu.

La Fille-Héritière sourit afin que Thom ne voie pas sa moue pensive.

— On m'a prévenu que vous n'étiez pas seules, dit-il avec un regard méfiant pour Egeanin. (Comme Juilin – décidément, les hommes se ressemblaient tous.) Mais j'ai pensé que vous aimeriez connaître la nouvelle : les Fils de la Lumière ont encerclé le palais de la Panarch. Dans les rues, on jase beaucoup au sujet de l'imminente investiture de dame Amathera.

— Thom, intervint Nynaeve, si Amathera n'est pas un pseudonyme de Liandrin, je me fiche que cette femme devienne en même temps Panarch, reine et Sage-Dame de tout le territoire de Deux-Rivières !

— Le détail intéressant, fit Thom en boitillant jusqu'à la table, c'est que l'Assemblée, à ce qu'on dit, refuse de choisir Amathera. Dans ce cas, pourquoi cette investiture ? Les événements de ce genre méritent d'être considérés, Nynaeve.

Le trouvère faisant mine de s'asseoir, l'ancienne Sage-Dame le retint d'un geste.

— Nous avons une conversation privée... Tu seras bien plus à ton aise dans la salle commune.

Prenant sa tasse, Nynaeve regarda le trouvère par-dessus le bord, visiblement pressée qu'il débarrasse le plancher.

Le rouge lui montant aux joues – pas de honte –, Thom se releva, mais il ne s'éclipsa pas tout de suite.

— Que l'Assemblée ait changé d'avis ou non, il y aura sans doute des émeutes. Les gens pensent toujours qu'Amathera n'a pas été acceptée. Si vous voulez continuer à sortir, toutes les deux, il vous faudra une escorte.

Thom regardait Nynaeve, mais Elayne eut l'impression qu'il venait de lui poser une main paternelle sur l'épaule.

— Bayle Domon est dans sa petite chambre, non loin des docks, occupé à faire ses bagages au cas où il devrait filer en vitesse. Mais il a accepté de vous fournir cinquante types fiables – des costauds qui n'ont peur de rien et qui savent manier les armes.

Nynaeve voulut répondre, mais Elayne lui brûla la politesse.

— Merci à toi, Thom, et à maître Domon. Dis-lui que nous acceptons son offre généreuse.

Soutenant le regard de sa compagne, la Fille-Héritière ajouta :

— Je détesterais être enlevée en plein jour dans une rue bondée de monde.

— Personne ne voudrait que ça arrive...

Elayne crut entendre un « mon enfant », à la fin de la phrase de Thom, qui lui tapota pour de bon l'épaule.

— Pour tout dire, ces hommes attendent déjà dehors. J'essaie de trouver un carrosse, parce que les chaises sont vraiment trop vulnérables.

Le trouvère sembla s'aviser qu'il avait dépassé de loin ses prérogatives. Engager une escorte sans en parler avant ? Chercher un carrosse ? Mais il regarda les deux femmes avec aplomb, comme

un vieux loup qui ne redoute plus rien de personne.

— S'il vous arrivait malheur, ça me fendrait le cœur... Le carrosse arrivera dès que j'aurai trouvé un attelage. Si c'est encore possible.

La fumée lui sortant des naseaux, Nynaeve semblait se demander si elle allait passer un savon mémorable au trouvère. Elayne, elle, penchait plutôt pour de gentilles remontrances. Car enfin, tant de sollicitude avait quelque chose de touchant.

Profitant d'un certain flottement dans le camp adverse, Thom se fendit d'une noble révérence et s'éclipsa judicieusement avant l'orage.

Egeanin posa sa tasse sur la table et regarda avec consternation ses deux nouvelles amies. Honnête de nature, Elayne reconnut que se laisser ainsi bousculer par Thom n'avait pas dû donner une image bien reluisante des Aes Sedai.

— Je dois y aller, dit Egeanin.

Elle se leva et récupéra son bâton appuyé contre un mur.

— Tu n'as même pas posé tes questions, objecta Elayne. Au minimum, nous te devons des réponses.

— Une autre fois, fit Egeanin après une brève réflexion. Si vous m'y autorisez, je reviendrai. Il faut que j'en apprenne plus sur vous, car vous m'étonnez...

Nynaeve et Elayne assurèrent à leur amie qu'elle pourrait revenir quand ça lui chanterait. Elles tentèrent aussi de la convaincre de rester pour finir l'infusion et les gâteaux, mais elles n'eurent aucun succès.

Dès qu'Egeanin fut sortie, Nynaeve se tourna vers Elayne.

— T'enlever, toi ? Si tu veux bien te souvenir, ces types en avaient après moi !

— Pour te neutraliser avant de s'occuper de moi... Si tu veux bien te souvenir, je suis la Fille-Héritière. Pour me récupérer, ma mère aurait payé une fortune à ces ruffians.

— Possible..., marmonna Nynaeve. En tout cas, ça n'avait rien à voir avec Liandrin. Cette garce n'enverrait pas des truands pour nous enlever. Pourquoi les hommes ne se croient-ils jamais obligés de demander ? Avoir du poil sur la poitrine leur brouille les idées ?

L'abrupt changement de sujet ne décontenança pas Elayne.

— Au moins, nous n'aurons pas besoin de trouver des gardes du corps... Thom est allé trop loin, c'est vrai, mais tu admettras que sa démarche est judicieuse.

— Peut-être bien que oui...

Quand il s'agissait de reconnaître qu'elle se trompait, Nynaeve se montrait d'une mauvaise foi phénoménale. Pourtant, elle faisait souvent erreur, par exemple en imaginant qu'elle avait pu être la cible des ruffians...

— Elayne, te rends-tu compte que nous n'avons rien, à part une maison vide ? Si Juilin se trahit, ou si Thom fait une gaffe... Nous devons trouver les sœurs noires, certes, mais sans qu'elles s'en doutent. Sinon, comment les suivre jusqu'à ce je ne sais quoi qui est si dangereux pour Rand ?

— Je sais... Nous en avons déjà parlé.

— Et nous ignorons toujours de quoi il s'agit !

— Je sais...

— Même si nous pouvions capturer Liandrin et les autres à l'instant, il faudrait quand même trouver cet... objet... qui menace Rand.

— C'est évident, Nynaeve... (Se reprochant son impatience, Elayne adopta un ton plus

conciliant.) Nous piégerons les sœurs noires. Elles feront bien une erreur un jour ou l'autre. Entre les rumeurs de Thom, les voleurs de Juilin et les marins de Domon, nous en serons informées à coup sûr.

Nynaeve fronça les sourcils.

— Tu as remarqué l'expression d'Egeanin, quand Thom a parlé de Domon ?

— Non. Tu crois qu'elle le connaît ? Pourquoi ne l'aurait-elle pas dit ?

— Je n'en sais rien..., maugréa Nynaeve. En tout cas, j'ai vu quelque chose dans ses yeux. De la surprise. Elle le connaît. Et je me demande si...

Quelqu'un tapa doucement à la porte.

— Tout Tanchico a décidé de nous casser les pieds ? grogna Nynaeve en allant ouvrir.

Rendra se rembrunit devant l'expression de sa cliente, mais elle se ressaisit très vite.

— Désolée de vous déranger, mais une femme, en bas, demande à vous voir. Elle n'a pas cité vos noms, mais ses descriptions correspondent. Elle croit vous connaître, et... (L'aubergiste eut une moue amère.) J'ai oublié de lui demander son nom ! Ce matin, je suis aussi vive qu'une chèvre. C'est une femme bien habillée, pas très loin de l'âge moyen, et pas originaire du Tarabon. Une femme pas vraiment commode. Quand elle a posé les yeux sur moi, ça m'a rappelé le regard de ma grande sœur, quand elle projetait d'attacher mes tresses à un buisson.

— Le gibier aurait débusqué le chasseur ? souffla Nynaeve.

Elayne s'unit à la Source Authentique et soupira de soulagement en constatant qu'aucun obstacle ne l'en empêchait. Si la visiteuse appartenait à l'Ajah Noir... Mais dans ce cas, pourquoi se serait-elle annoncée ?

La Fille-Héritière regretta quand même que l'aura du *saidar* n'enveloppe pas Nynaeve. Hélas, pour canaliser, elle devait être furieuse.

— Fais-la venir, dit l'ancienne Sage-Dame.

Consciente de sa lacune, quand il s'agissait de canaliser, elle semblait inquiète. Alors que Rendra repartait, Elayne commença à tisser des flux d'Air épais comme des cordes et des flux d'Esprit capables d'isoler une adversaire de la Source. Si l'inconnue ressemblait à une femme de leur liste, ou si elle tentait de tisser un filament...

La femme qui entra dans la Chambre des Floraisons Fanées, sa robe de soie noire brillante à la coupe inhabituelle bruissant à chacun de ses gestes, était vraiment une inconnue pour Elayne, et elle n'avait rien à voir avec les descriptions de la liste. Ses cheveux noirs encadraient un visage plutôt agréable et sans rides, mais qui n'affichait pas l'intemporalité caractéristique des Aes Sedai. Avec un franc sourire, elle referma la porte derrière elle.

— Désolée, je pensais que vous étiez...

L'aura du *saidar* l'enveloppa et elle...

Elayne se coupa de la Source Authentique. Une puissante autorité émanait de cette femme, de son regard sombre et de l'aura qui l'entourait. De sa vie, Elayne n'avait jamais vu une femme si impressionnante. Sans réfléchir, elle fit une révérence, honteuse d'avoir envisagé de... De quoi, au fait ? Penser était si difficile.

L'inconnue dévisagea un moment Nynaeve et Elayne, puis elle hocha la tête et alla s'asseoir en bout de table.

— Approchez, afin que je puisse mieux vous voir, dit-elle d'un ton autoritaire. Allons ! Oui, c'est bien...

Elayne prit conscience qu'elle se tenait près de la table, les yeux baissés sur la femme. Espérant

que c'était ce qu'il fallait faire, elle vit que Nynaeve, en face d'elle, tirait sur ses longues tresses mais regardait la visiteuse d'un air béat assez ridicule.

Elayne eut envie d'éclater de rire.

— Plus ou moins ce que j'attendais, dit la femme. Encore des gamines, ou presque, et loin d'être à moitié formées. Mais puissantes – assez pour être dangereuses. Surtout toi, la brune ! Un jour, tu deviendras peut-être quelqu'un. Mais tu t'es bloquée toi-même, pas vrai ? Avec nous, tu ne l'aurais pas fait, même s'il avait fallu t'arracher le cœur pour t'en empêcher.

Nynaeve continua à tirer sur ses tresses, mais son expression passa d'une béatitude enfantine à une tremblante frayeur.

— Je suis navrée de m'être bloquée..., gémit-elle. J'ai peur... peur du Pouvoir... Tant de Pouvoir ! Comment puis-je... ?

— C'est moi qui pose les questions ! Et ne commence pas à pleurnicher. Me voir te rend folle de joie. Ton seul désir est de me plaire et de me répondre sincèrement.

Nynaeve hocha la tête et eut un sourire encore plus enfantin que le précédent. Elayne s'avisa qu'elle affichait la même expression extatique. Et elle aurait juré pouvoir répondre plus vite que Nynaeve à toutes les questions. Pour satisfaire cette femme, rien n'était infaisable.

— Commençons... Vous êtes seules ? Y a-t-il d'autres Aes Sedai avec vous ?

— Oui, seules, répondit Elayne. Et il n'y a pas d'autres Aes Sedai avec nous.

Devait-elle préciser que Nynaeve et elle n'étaient pas vraiment des Aes Sedai ? Non, puisque la femme ne le lui avait pas demandé.

Nynaeve la foudroya du regard, furieuse qu'elle lui ait brûlé la politesse.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda l'inconnue.

— Nous traquons des sœurs noires, répondit Nynaeve avec un regard triomphant pour Elayne.

La jolie visiteuse sourit.

— C'est pour ça que je ne vous ai pas senties canaliser avant aujourd'hui... Rester discrètes est une bonne politique, quand on combat à deux contre onze. J'ai toujours appliqué cette tactique. Laissons les autres idiotes se trahir ! Elles peuvent être vaincues par une araignée qui se cache dans les fissures du mur et qu'elles ne verront pas avant qu'il soit trop tard. Dites-moi tout ce que vous avez découvert sur ces sœurs noires. Et tout ce que vous savez sur elles.

Elayne et Nynaeve redoublèrent leurs efforts pour être celle qui en dirait le plus. Mais au bout du compte, elles n'eurent pas tant que ça à raconter. La description des sœurs noires, la liste des *ter'angreal* qu'elles avaient volés, les meurtres commis à la Tour Blanche... Elles évoquèrent aussi la possibilité qu'il y ait encore des renégates à Tar Valon, que certaines aient aidé un Rejeté avant la chute de la Pierre de Tear, et que leur fuite à Tanchico ait pour objectif de se procurer quelque chose qui pouvait être dangereux pour Rand.

— Elles habitaient toutes dans la même maison, conclut Elayne, le souffle court, mais elles sont parties la nuit dernière.

— Vous êtes passées très près, dit la visiteuse. Vraiment très près. *Ter'angreal*... Videz vos bourses et vos sacoches sur la table.

Nynaeve et Elayne obéirent.

— Avez-vous des *ter'angreal* dans vos chambres ? demanda l'inconnue en fouillant du bout des doigts le fatras de pièces de monnaie, de nécessaires à couture, de mouchoirs et d'autres accessoires féminins. Des *angreal* ou des *sa'angreal* ?

Elayne pensa à l'anneau de pierre à une seule face qui pendait entre ses seins, mais ce n'était pas la question.

— Non, répondit-elle.

De fait, elles n'avaient rien de ce genre dans leur chambre.

Repoussant les objets disparates, la femme se radossa à son siège et soupira :

— Rand al'Thor... C'est donc son nom, désormais... (Elle fit la grimace.) Un homme arrogant qui empestait la piété et la sainteté. Est-il toujours pareil ? Non, inutile de répondre à cette question-là, elle n'a aucune importance. Ainsi, Be'lal est mort ? L'autre me semble bien être Ishamael. Comme il était fier d'être à demi prisonnier seulement, quel qu'en soit le prix ! Quand je l'ai revu, il restait encore moins d'humanité en lui qu'en chacun de nous. Je crois même qu'il pensait être le Grand Seigneur des Ténèbres en personne. Trois mille ans de machinations, tout ça pour qu'un gamin mal dégrossi triomphe de lui. Ma façon de procéder est bien meilleure. Dans les Ténèbres, discrètement... Un objet qui permet de contrôler un homme capable de canaliser ? Oui, il doit s'agir de ça... (Le regard soudain plus dur, la visiteuse dévisagea ses deux proies.) Que vais-je faire de vous ?

Elayne attendit patiemment le verdict. Un sourire idiot sur les lèvres, Nynaeve tirait toujours sur ses tresses, ce qui lui donnait un air encore plus stupide.

— Vous êtes bien trop puissantes pour simplement disparaître. Qui sait ? vous pourriez m'être utiles un jour. Toi, la brune, j'aimerais voir la tête de Rahvin lorsqu'il te croisera et que tu ne seras plus bloquée. Je vous déchargerais bien de votre mission, toutes les deux, mais la Coercition ne permet pas ce genre de chose. Dommage... Avec le peu que vous avez appris, vous êtes trop loin derrière vos proies pour rattraper votre retard. Ça me laisse l'option de vous récupérer plus tard et de reprendre de zéro votre formation.

L'inconnue se leva. Tremblant de tous ses membres, Elayne eut l'impression que son cerveau lui-même avait des convulsions. Elle perdit conscience de tout, à part de la voix de la visiteuse qui semblait venir de très loin et rugissait pourtant à ses oreilles.

— Vous allez reprendre vos affaires et les remettre là où elles étaient. Ensuite, vous oublierez tout ce qui s'est passé entre nous. Souvenez-vous simplement que je vous ai prises pour des amies de mon pays. Après avoir constaté mon erreur, et bu une tasse d'infusion, je m'en suis allée.

Sursautant, Elayne se demanda pourquoi diantre elle renouait les cordons de sa bourse. Les yeux baissés, Nynaeve semblait surprise d'être en train d'en faire autant.

— Une femme sympathique, dit la Fille-Héritière en se massant la nuque pour enrayer une migraine naissante. Nous a-t-elle dit son nom ? C'est bizarre, je ne m'en souviens pas.

— Sympathique ? répéta Nynaeve. (Elle saisit ses tresses, tira dessus puis regarda ses mains comme si elles avaient agi sans son accord.) Son nom ? Je ne crois pas...

— De quoi parlions-nous quand elle est arrivée, peu après le départ d'Egeanin ?

— Je me rappelle ce que j'allais dire... Nous devons trouver les sœurs noires, certes, mais sans qu'elles s'en doutent. Sinon, comment les suivre jusqu'à ce je ne sais quoi qui est si dangereux pour Rand.

— Je sais..., soupira Elayne. Nous en avons déjà parlé.

Avait-elle déjà prononcé ces deux phrases ? Bien sûr que non !

En sortant de la petite cour de l'auberge, Egeanin marqua une pause pour observer les types aux

pieds nus et au visage dur qui attendaient parmi les traîne-misère avachis de ce côté de la rue. Souvent torse nu, ces gaillards semblaient du genre à savoir se servir du sabre d'abordage qui pendait à leur ceinturon ou était simplement glissé dans leur ceinture en tissu. Aucun de ces marins ne lui parut familier. Si certains travaillaient à bord du bateau de Bayle Domon quand elle l'avait arraisonné, leur souvenir s'était effacé de sa mémoire. Avec un peu de chance, ils ne feraient pas le rapport entre une passante en robe d'équitation et la guerrière en armure qui s'était emparée de leur navire.

Egeanin s'aperçut soudain que ses paumes étaient moites. Des Aes Sedai... Des femmes capables de canaliser le Pouvoir. Sans *a'dam* autour du cou. Elle s'était assise à leur table, buvant et parlant avec elles. Ces femmes ne ressemblaient pas à ce qu'elle avait cru, impossible de s'enlever cette idée de la tête ! Mais si elles maniaient le Pouvoir, elles étaient dangereuses pour l'ordre établi, et il fallait les contrôler avec... Non, elle n'y croyait plus ! La réalité n'avait aucun rapport avec ce qu'on lui avait raconté. On pouvait *apprendre* à canaliser le Pouvoir. Apprendre !

Tant qu'elle éviterait Bayle Domon – car lui, il la reconnaîtrait sûrement – elle pourrait revenir voir les deux Aes Sedai. Elle devait en savoir plus. C'était plus important que jamais !

Regrettant de n'avoir pas une cape munie d'une capuche, elle serra plus fort son bâton et entreprit de descendre la rue en se frayant un passage dans la foule. Aucun marin ne lui accorda une attention particulière, constata-t-elle après les avoir surveillés du coin de l'œil.

Elle ne vit pas l'homme aux cheveux clairs affalé devant la boutique d'un marchand de vin, de l'autre côté de la rue. Vêtu d'une tenue du cru crasseuse, une épaisse moustache fixée sous son nez par de la colle, il portait un voile défraîchi, mais ses yeux bleus, très vifs, n'étaient pas troublés par l'hébétude qui frappait les vrais rebuts d'humanité. Suivant Egeanin du regard jusqu'à ce qu'elle ait disparu, il reporta ensuite son attention sur l'auberge. Soudain, il se releva et traversa la rue en ignorant le contact répugnant des miséreux qui osaient le frôler. Plus tôt, Egeanin avait failli le repérer, lorsqu'il avait commis la bétise de casser le bras d'un misérable chien. Un membre du Sang réduit à la mendicité et trop dépourvu d'honneur pour s'ouvrir les veines. Répugnant, là encore !

À l'auberge, quand les gens se seraient aperçus que sa bourse était bien pleine malgré sa mise miteuse, il apprendrait peut-être ce que mijotait Egeanin...



La véracité d'une vision



Les documents éparpillés sur le bureau de Siuan Sanche étaient d'un intérêt tout relatif pour elle. Pourtant, elle continua à les parcourir. D'autres sœurs se chargeaient de la routine quotidienne de la Tour Blanche, afin de laisser la Chaire d'Amyrlin se concentrer sur les décisions importantes. Malgré tout, Siuan mettait un point d'honneur, chaque jour, à vérifier au hasard – et sans prévenir quiconque – une ou deux choses « triviales ». Malgré ses soucis actuels, elle avait bien l'intention de ne pas déroger à cette habitude. D'autant plus que tout semblait se passer selon ses plans... Ajustant son étole multicolore sur ses épaules, elle trempa sa plume dans l'encrier et cocha le résultat d'une autre addition corrigée.

En ce jour, elle avait décidé de pointer la liste des achats de bouche et le compte-rendu de travaux du maçon chargé d'ajouter une extension à la bibliothèque. Le nombre de petites arnaques que les gens pensaient pouvoir faire passer la stupéfiait toujours. *Idem* pour l'aveuglement des sœurs pourtant formées pour vérifier les devis et les factures. Par exemple, depuis qu'elle était passée du poste de cuisinière en chef à celui de Maîtresse des Cuisines, Laras semblait se juger trop importante pour vérifier la comptabilité. En revanche, Danelle, la jeune sœur marron censée surveiller maître Jovarin, le maçon, devait être trop éblouie par les livres rares que l'artisan lui dénichait régulièrement. Sinon, pourquoi n'aurait-elle pas tiqué sur le nombre d'ouvriers que Jovarin prétendait avoir engagés alors que la première cargaison de pierre du Kandor venait juste d'arriver à Tar Valon ? Avec tant de bras, ce filou aurait pu reconstruire entièrement la bibliothèque. Même pour une sœur marron, Danelle était bien trop portée à la rêverie. Avec un peu de chance, une pénitence dans une ferme, où elle travaillerait la terre, lui remettrait les idées en place. Discipliner Laras serait plus difficile. N'étant pas une Aes Sedai, elle risquait, en cas de remontrances, de voir fondre comme neige au soleil son autorité sur ses filles de cuisine. Mais un peu de « repos » à la campagne pouvait également lui faire du bien. Ce serait...

Avec un grognement dégoûté, Siuan jeta sa plume et fit la grimace en voyant une tache d'encre s'étaler sur une colonne de chiffres très joliment alignés.

— Perdre mon temps à décider s'il faut envoyer Laras arracher des mauvaises herbes ! De toute façon, elle est trop grosse pour se pencher autant !

L'embonpoint de Laras n'était pas la cause de l'accès de mauvaise humeur de Siuan, et elle en avait parfaitement conscience. La Maîtresse des Cuisines n'était pas plus éléphanterque qu'avant, et

cela ne l'avait jamais empêchée d'exceller à son poste... Non, si Siuan bouillait intérieurement – furieuse comme un martin-pêcheur qui se fait subtiliser sa proie – c'était à cause de l'absence de nouvelles. À part un message de Moiraine annonçant que le jeune al'Thor détenait *Callandor*, elle n'avait plus rien reçu depuis des semaines. Pourtant, des rumeurs circulaient dans les rues au sujet du fichu garçon et certaines mentionnaient son vrai nom.

Mais rien, toujours rien !

Ouvrant le coffret en ébène où elle gardait ses documents les plus secrets, Siuan fouilla dedans. Une protection tissée autour du coffret interdisait que quiconque d'autre puisse en faire autant.

Le premier rapport secret concernait la novice qui avait accueilli Min à la tour. La jeune femme avait disparu de la ferme où on l'avait envoyée, tout comme la fermière qui l'employait. La fuite d'une novice n'avait rien d'un événement banal, certes, mais qu'une paysanne se volatilise ainsi était encore plus troublant.

Il faudrait retrouver Sahra, car elle n'était pas assez formée pour qu'on puisse la lâcher dans la nature, mais il n'y avait aucune raison de conserver le rapport dans ce coffret. Min n'y était jamais mentionnée, et on n'y parlait pas du motif qui justifiait le séjour de la novice dans une ferme. Siuan remit pourtant le document là où il était. Dans les temps en cours, certaines précautions s'imposaient, même si elles auraient paru superflues en d'autres époques.

Un autre rapport décrivait une réunion au Ghealdan où l'homme qui se faisait appeler le Prophète du Seigneur Dragon avait tenu un discours. Le type s'appelait Masema, semblait-il. Un nom du Shienar... Étrange, ce détail. Devant près de dix mille personnes, ce Masema, campé sur le flanc d'une colline, avait annoncé le retour du Dragon. Bien entendu, les soldats avaient tenté de disperser la foule, et une bataille s'était ensuivie. Si on oubliait la cuisante défaite des soldats, le plus intéressant, dans cette affaire, était que Masema connaissait le nom de Rand al'Thor. Ce rapport-là avait bien sa place dans le coffret.

Un autre compte-rendu indiquait qu'on n'avait rien trouvé sur Mazrim Tam. Une information sans intérêt et qui n'avait rien de secret. Siuan lut rapidement un texte sur l'aggravation de la situation au Tarabon et en Arad Doman et un autre sur d'éventuelles incursions de Tear au Cairhien. Habitée à tout ranger dans son coffret noir, elle y stockait bien trop de choses qui n'avaient rien de « sensible ».

Deux sœurs avaient disparu en Illian et une troisième à Caemlyn. Frissonnant, Siuan se demanda où étaient les Rejetés. Parmi ses agents, bien trop ne donnaient plus de leurs nouvelles. En d'autres termes, elle nageait dans des eaux troubles, entourée de brochets affamés.

Trouvant enfin le message qu'elle cherchait, Siuan le déroula lentement.

« On a utilisé la fronde. Le berger brandit l'épée. »

Le Hall de la Tour avait voté comme elle l'espérait, à l'unanimité, sans qu'elle ait besoin d'user de son influence et encore moins de son autorité. Si un homme s'était emparé de *Callandor*, il devait s'agir du Dragon Réincarné, et il fallait que cet homme soit guidé par la Tour Blanche. Trois Conseillères de trois Ajah différents avaient proposé que tous les plans soient gardés secrets – avant même que la Chaire d'Amyrlin l'ait suggéré. De manière assez surprenante, Elaida faisait partie de ce trio. Cela posé, les sœurs rouges devaient assez logiquement vouloir qu'une épaisse et solide haussière relie la tour à un homme capable de canaliser le Pouvoir. L'unique difficulté avait été d'empêcher qu'on envoie à Tear une délégation chargée de prendre en main le garçon. En fait, ça n'avait pas été si compliqué que ça, une fois établi que les informations de Siuan venaient d'une Aes Sedai qui se trouvait déjà dans le cercle de proches du Dragon.

Mais que faisait donc Rand al'Thor ? Et pourquoi ce silence de Moiraine ? Au sein du Hall, l'impatience était telle qu'on voyait crépiter des étincelles. Siuan, elle, parvenait à contenir sa fureur.

Que la Lumière brûle cette femme ! Pourquoi n'ai-je plus de nouvelles ?

La porte s'ouvrit soudain, laissant entrer une dizaine de sœurs conduites par Elaida. D'indignation, Siuan se leva d'un bond. Toutes ces femmes portaient leur châle – rouge pour la plupart – mais Alviarin, une sœur blanche, avançait à côté d'Elaida tandis que Joline Maza, une verte à la minceur de liane, et Shemerin, une jaune douillettement enrobée, les suivaient en compagnie de Danelle, qui ne semblait plus du tout encline à la rêverie.

En y regardant mieux, Siuan vit au moins une représentante de chaque Ajah, excepté le Bleu. Si quelques sœurs paraissaient nerveuses, la majorité affichait une sombre détermination et les yeux noirs d'Elaida brillaient d'une jubilation de mauvais augure.

— Que signifie cette intrusion ? s'écria Siuan tout en refermant son coffret noir.

Elle fit le tour de son bureau pour se camper devant l'étrange délégation. D'abord Moiraine, puis cette... fantaisie !

— Si c'est au sujet des affaires en cours à Tear, Elaida, tu sais qu'il n'est pas judicieux de les ébruiter. Et tu n'ignores pas non plus qu'on n'entre pas ici comme dans un moulin ! Excuse-toi et va-t'en avant que je te fasse souhaiter de redevenir une novice ignorante !

Normalement, un tel éclat aurait dû faire fuir les sœurs comme une volée de moineaux. Même si certaines parurent ébranlées, aucune ne fit mine de sortir. Et Danelle se permit même de ricaner à l'intention de Siuan.

Très calme, Elaida saisit l'étole de la Chaire d'Amyrlin, tira dessus et la lui retira des épaules.

— Tu n'en auras plus besoin, dit la sœur rouge. De toute façon, tu n'en as jamais été digne.

Le choc paralysa Siuan, sa langue semblant se pétrifier. C'était de la folie ! Un cauchemar ! Furieuse, elle voulut s'unir au *saidar*... et reçut un second choc tétanisant. Une barrière la séparait de la Source Authentique – une sorte de cloison de verre. Éberluée, elle regarda Elaida.

Comme pour se moquer d'elle, l'Aes Sedai rouge s'enveloppa tout entière de l'aura caractéristique du Pouvoir. Puis elle tissa autour de Siuan des liens d'Air qui s'enroulèrent autour de son torse, lui plaquant les bras contre les flancs.

— Vous êtes folles ! haleta Siuan, le souffle à demi coupé. Je vous ferai écorcher vives ! Relâchez-moi !

Aucune sœur ne répondit, comme si l'affaire était entendue depuis longtemps.

Sans hâte excessive, Alviarin examina les documents éparpillés sur la table. Joline, Danelle et d'autres sœurs entreprirent d'inspecter les livres posés sur des lutrins, les secouant pour voir si quelque chose en tombait.

Mécontente de n'avoir rien trouvé dans ce fatras de factures et de documents comptables, Alviarin souleva le couvercle du coffret noir... qui se transforma aussitôt en une boule de feu.

La sœur blanche recula en secouant sa main brûlée sur laquelle des cloques se formaient déjà.

— Une protection, grogna-t-elle, aussi proche de la fureur qu'une sœur de son Ajah pouvait l'être. Si petite que je ne l'ai pas sentie...

Du coffret et de son contenu, il ne restait plus qu'un tas de cendres reposant sur un carré de bois roussi.

Elaida ne parut pas troublée par cette affaire.

— Je te jure, Siuan, que tu me diras mot pour mot tout ce que contenaient les documents cachés

dans ce coffret. Mot pour mot !

— Serais-tu possédée par le Dragon ? cria Siuan. Elaida, tu me paieras ça ! J’aurai votre peau à toutes, vous m’entendez ! Et vous pourrez vous estimer heureuses si le Hall ne décide pas de vous calmer toutes autant que vous êtes !

Elaida eut un petit sourire qui ne se communiqua pas à son regard.

— En présence du quota requis de Conseillères, le Hall vient de décider à l’unanimité que tu n’es plus la Chaire d’Amyrlin. C’est adopté, et nous sommes ici pour faire appliquer cette résolution.

L’estomac de Siuan se noua et une petite voix cria dans sa tête :

Que savent-elles ? Au nom de la Lumière ! que savent-elles ? Tu as été aveugle, espèce d’imbécile !

Siuan ne trahit cependant rien de sa détresse. Au cours de sa vie, elle avait déjà été dans de plus sales draps. Par exemple à quinze ans, avec pour seule arme son couteau de pêche, quand elle s’était retrouvée coincée dans une impasse par quatre ruffians ivres de mauvais vin et d’innombrables désirs. Un piège bien plus mortel que celui tendu par Elaida – enfin, il fallait l’espérer.

— Le quota requis de Conseillères ? railla-t-elle. Une minorité, oui, composée de tes amies et des sœurs que tu peux influencer ou terroriser.

L’idée qu’Elaida ait pu convaincre une poignée de Conseillères avait déjà de quoi glacer les sangs de Siuan, mais elle prit garde à ne pas le montrer.

— Lors d’une séance plénière, très bientôt, tu mesureras ton erreur ! Trop tard pour ton propre bien. Il n’y a jamais eu de rébellion à la tour, le sais-tu ? Dans mille ans, on utilisera encore ton histoire pour montrer aux novices le sort qui guette les factieuses.

Le doute s’afficha sur plusieurs visages. Apparemment, Elaida ne contrôlait pas si bien que ça ses complices.

— Il est temps d’arrêter de percer des trous dans la coque et de commencer à écopier, ma fille ! Tu pourrais encore adoucir la sentence, Elaida.

La sœur rouge ne broncha pas jusqu’à ce que Siuan ait achevé sa tirade. Puis elle la gifla à la volée, la forçant à reculer, des étoiles dansant devant les yeux.

— C’est fini pour toi, Siuan... Tu crois que je – que nous allions te laisser détruire la Tour Blanche ?

Deux autres sœurs rouges poussèrent en avant Siuan, qui tituba, les foudroya du regard mais finit par se laisser guider où elles voulaient. Sa défaite serait provisoire, si elle s’y prenait bien. Quelles que soient les accusations portées contre elle, il serait aisé de les démonter, avec un peu de temps. Y compris celles qui étaient liées à Rand. Avec quoi ses ennemies pourraient-elles l’accabler, sinon des rumeurs ? Rompue au Grand Jeu depuis des décennies, elle n’était pas du genre à s’avouer battue face à des racontars. Sauf si les conspiratrices tenaient Min, la seule personne qui pouvait transformer les rumeurs en vérité.

Que la Lumière brûle mon âme ! j’utiliserai ces femmes comme appâts pour mes hameçons !

Dans l’antichambre de son bureau, Siuan tituba de nouveau, mais pas parce qu’on l’avait poussée. Alors qu’elle espérait que sa Gardienne des Chroniques ne serait pas là, Leane était comme elle ligotée par un tissage d’Air et elle éructait des imprécations inaudibles sous un bâillon tout aussi immatériel. En travaillant, Siuan avait sûrement senti qu’on attaquait la Gardienne, mais sans y prêter attention – dans la tour, on captait sans arrêt les « ondes » de femmes en train de canaliser.

Si Siuan tituba, ce ne fut pas à cause de Leane, mais à la vue du grand homme mince aux cheveux

gris qui gisait sur le sol, un couteau planté entre les omoplates. Champion de la Gardienne depuis près de vingt ans, Alric ne s'était jamais plaint quand la carrière de l'Aes Sedai les avait contraints à se cloîtrer dans la tour. Pareillement, il n'avait pas protesté quand sa position de Champion de la Gardienne l'avait amené à partir à des centaines de lieues de sa protégée – une situation que tous les Gaidins détestaient.

Siuan se racla la gorge, mais sa voix resta rauque lorsqu'elle lança :

— Je ferai saler ta peau avant de la mettre à sécher au soleil, Elaida ! Tu paieras pour ce crime !

— Tu devrais plutôt t'inquiéter pour ta propre peau... (Elaida approcha pour mieux plonger son regard dans celui de Siuan.) Cette affaire va bien plus loin que ce qui a été révélé jusque-là. Je le sais. Et tu me diras tout – absolument tout ! (Le ton glacial de la sœur rouge parut plus inquiétant à la prisonnière que tous ses regards assassins.) Tu parleras coûte que coûte ! Conduisez-la au donjon !

Des rouleaux de soie bleue dans les mains, Min franchit la porte nord aux environs de midi. Son petit discours prêt pour les gardes qui arboraient la Flamme de Tar Valon, elle se sentait tout à fait dans la peau de la gentille et juvénile Elmindreda, si touchante dans sa jupe de soie verte. Alors qu'elle avait déjà commencé son numéro, elle s'avisa qu'il n'y avait pas de sentinelles. Sa lourde porte bardée de fer ouverte, on voyait bien qu'il n'y avait personne à l'intérieur du poste de garde. Bien entendu, c'était impossible. Aucun accès du complexe de la Tour Blanche ne pouvait être ainsi laissé sans surveillance.

À mi-chemin de la tour elle-même, un filet de fumée montait d'un bosquet, non loin du baraquement des jeunes hommes qui s'entraînaient sous les ordres des Champions. Sans nul doute, le feu avait incité les sentinelles à quitter leur poste.

Toujours mal à l'aise, Min remonta le sentier de terre battue qui serpentait au milieu de la zone boisée du complexe. Les rouleaux de soie pesant assez lourd, elle les fit passer d'un de ses bras sur l'autre. Pour être franche, elle ne voulait pas vraiment d'une nouvelle robe, mais comment aurait-elle pu résister quand Laras, après lui avoir glissé dans la main une bourse pansue, lui avait dit d'aller acheter le tissu qu'elle avait repéré – et dont la couleur conviendrait parfaitement au teint d'Elmindreda ? Si elle se fichait totalement que ses frusques s'harmonisent avec son « teint », Min tenait à ne pas s'attirer l'inimitié de la Maîtresse des Cuisines.

Des cliquetis d'épées attirèrent l'attention de la jeune femme. Les Champions devaient pousser leurs élèves à s'entraîner plus durement, si on se fiait au bruit.

Tout ça était irritant au possible ! Laras et ses conseils de beauté, Gawyn et ses blagues, Galad et ses compliments, alors qu'il n'avait aucune idée de ce que son visage et son sourire pouvaient avoir comme effet sur la fréquence cardiaque d'une femme. Était-ce ainsi que Rand aurait voulu la voir ? Si elle mettait des robes et minaudait comme une idiote, s'intéresserait-il enfin à elle ?

Il n'a aucun droit de me demander ça !

Il y avait de quoi être énervée, vraiment. Sans lui, elle n'aurait jamais été ici vêtue comme une courtisane, à sourire imbécilement.

Je porte une veste et un pantalon, voilà tout ! Je veux bien mettre une robe de temps en temps – peut-être ! – mais sûrement pas pour qu'un homme me regarde. En ce moment, il doit reluquer une de ces filles de Tear qui exposent la moitié de leur sein dans ce qu'elles nomment des « robes ». Eh bien, j'ai hâte de voir la tête qu'il fera en me découvrant vêtue de cette soie bleue, avec un décolleté qui descendra jusque...

Quelle mouche la piquait ? Cet homme la rendait folle, décidément. La Chaire d'Amyrlin la forçait à rester ici à ne rien faire, et Rand al'Thor lui rongea le cerveau.

Que la Lumière le brûle pour le punir de me faire ça à moi !

Les bruits métalliques retentirent de nouveau. Voyant une horde de jeunes gens sortir des arbres, épée ou lance à la main, Min s'immobilisa. Gawyn était à la tête du petit groupe, où elle reconnut d'autres élèves des Champions.

Des cris d'hommes furieux montèrent d'une autre partie du complexe.

— Gawyn, que se passe-t-il ?

Le jeune homme se retourna, l'inquiétude et l'angoisse voilant son regard – mais son visage déterminé montrait qu'il ne céderait ni à l'une ni à l'autre.

— Min, que fais-tu ici ? Il faut t'en aller. C'est dangereux.

Quelques jeunes gens étaient déjà partis au pas de course, mais la majorité attendait impatiemment Gawyn. Presque tous les élèves des Champions étaient là, semblait-il.

— Dis-moi ce qui se passe !

— La Chaire d'Amyrlin a été destituée ce matin ! Va-t'en, Min !

La jeune femme en lâcha ses rouleaux de tissu.

— Destituée ? C'est impossible ! Et pour quelle raison, si toutefois c'est vrai ?

— Gawyn ! appela un des jeunes hommes. (Les autres donnèrent aussi de la voix en brandissant leur arme.) Gawyn ! Le Sanglier Blanc ! Gawyn !

— Je n'ai pas le temps de te parler ! cria le prince. On se bat un peu partout. On dit qu'Hammar essaie de libérer Siuan Sanche. Je dois aller dans la tour. Mais va-t'en, Min, je t'en prie !

Tournant les talons, Gawyn partit à la course et ses camarades lui emboîtèrent le pas, certains en criant :

— Gawyn ! Gawyn ! Le Sanglier Blanc ! En avant la Jeune Garde !

Min regarda le groupe s'éloigner.

— Tu ne m'as même pas dit pour quel camp tu es..., soupira-t-elle.

Les bruits de combat étaient de plus en plus forts, et ils montaient de toutes les directions. Min en eut la chair de poule et ses genoux se mirent à jouer des castagnettes. Une chose pareille ne pouvait pas arriver ici. Gawyn avait raison, filer était la meilleure solution. Mais quelle certitude avait-elle de pouvoir revenir un jour ? Et à quoi servirait-elle dehors ?

— En supposant que je serve à quelque chose ici...

Malgré cette idée peu encourageante, Min ne se dirigea pas vers la sortie. Les rouleaux de soie oubliés, elle s'enfonça entre les arbres en quête d'une cachette. Selon elle, personne n'aurait l'idée d'embrocher « Elmindreda » comme une oie – quelle drôle de façon de présenter les choses ! – mais il aurait été absurde de prendre des risques inutiles. Tôt ou tard, les combats cesseraient et il serait alors temps de décider ce qu'elle ferait.

Dans la cellule obscure, Siuan ouvrit les yeux, s'étira, eut une grimace et ne bougea plus. Faisait-il jour dehors ?

L'interrogatoire avait duré très longtemps... Oublierait-elle la douleur en se concentrant sur une pensée consolante ? Par exemple en se réjouissant de respirer toujours ? La pierre du sol où elle reposait appuyait désagréablement sur les plaies de son dos. La sueur irritait toutes ses autres blessures et la faisait trembler de froid dans l'air plutôt piquant. Des genoux aux épaules, elle n'était

plus qu'un amas de chair douloureuse.

Elles auraient au moins pu me laisser mes sous-vêtements...

Une odeur de moisi flottait dans la cellule. Une des plus profondément enfouies sous la tour... Plus personne n'avait dû y être enfermé depuis l'époque d'Artur Aile-de-Faucon. Oui, depuis Bonwhin...

Siuan fit une nouvelle grimace. Pas moyen de trouver une bonne position... Serrant les dents, elle se mit en position assise et chercha à tâtons un mur contre lequel s'appuyer. En localisant un, elle trouva terriblement apaisant le contact de la pierre froide.

Les petites choses... Penser aux petites choses... La chaleur, le froid... Je me demande quand on m'apportera à boire. Si ça arrive un jour...

Cherchant sa bague au serpent, Siuan découvrit sans grande surprise qu'on la lui avait prise. En fait, elle se souvenait vaguement de cet instant. Sous la torture, on finissait par perdre la notion du temps et de la réalité. Une bienfaisante hébétude...

Après une longue résistance, elle avait tout dit. Enfin, presque tout. Garder un petit secret, en des moments pareils, était une extraordinaire victoire. Quand on vous hurlait des questions dans les oreilles, il arrivait un moment où on répondait simplement pour que les bourreaux se taisent.

Histoire de ne plus trembler, Siuan s'enroula les bras autour du torse, mais le résultat ne fut guère satisfaisant.

Je dois rester calme... Après tout, je ne suis pas encore morte. Il faut m'en souvenir à chaque instant : je suis encore vivante !

— Mère ? demanda soudain Leane d'une voix tremblante. Tu es réveillée ?

— Oui, soupira Siuan.

Jusque-là, elle espérait que ses adversaires auraient relâché Leane, la bannissant en ville, par exemple. En un sens, cependant, sa présence était un réconfort.

Cette pensée horrifia Siuan. Comment pouvait-elle se sentir consolée parce que quelqu'un d'autre partageait son calvaire ?

— Je suis navrée de t'avoir entraînée là-dedans, ma fi...

Non, elle n'avait plus le droit d'appeler ainsi la Gardienne.

— Je suis désolée, Leane.

Il y eut un long silence.

— Tu vas bien, mère ?

— Siuan, Leane ! Simplement Siuan...

D'instinct, la Chaire d'Amyrlin déchue tenta de s'unir au *saidar*. Bien entendu, elle ne le trouva pas. Ce vide en elle, pour toujours... Une vie entière à servir, et elle se retrouvait à la dérive sur un océan bien plus sombre encore que cette maudite cellule. Furieuse de se montrer si faible, Siuan écrasa la larme qui roulait sur sa joue.

— Leane, je ne suis plus la Chaire d'Amyrlin... Elaida me remplacera, faut-il supposer. Si ce n'est pas déjà fait. Un jour, je la livrerai en pâture aux brochets, c'est juré !

Leane soupira tristement dans le noir.

Le grincement d'une clé dans la serrure incita Siuan à lever la tête. Bien entendu, personne n'avait songé à huiler le mécanisme, et les pièces rouillées avaient du mal à bouger. Non sans mal, la prisonnière parvint à se lever.

— Debout, Leane ! Debout !

Après un moment, Siuan entendit sa compagne obéir en marmonnant et en gémissant.

— À quoi bon ? demanda-t-elle ensuite. Pourquoi nous lever ?

— Au moins, on ne nous trouvera pas recroquevillées sur le sol et en train de pleurer. Leane, nous pouvons nous battre ! Tant qu'il nous restera un souffle de vie, nous aurons une chance de vaincre !

Par la Lumière ! elles m'ont calmée... Ces monstres m'ont calmée !

Se forçant à oublier cette horreur, Siuan serra les poings et tenta d'enfoncer ses ongles de pied dans la pierre. Combien elle aurait donné pour que le son qui montait de sa gorge ne ressemble pas tant à un gémissement !

Min posa ses baluchons sur le sol et poussa en arrière sa cape afin de pouvoir tourner à deux mains la longue clé aussi rouillée que toutes celles qui pendaient à l'anneau et que la serrure elle-même. Si profondément sous terre, l'air était humide et froid, comme si l'été ne parvenait pas jusque-là.

— Dépêche-toi, mon enfant, dit Laras.

Tenant la lanterne qui éclairait Min, la Maîtresse des Cuisines sondait nerveusement les deux ailes du couloir obscur. Quand on considérait son triple menton, il était difficile de croire que cette femme était jadis une beauté. Cela dit, aux yeux de Min, elle était extraordinairement belle, à cet instant précis.

Toujours à la lutte contre la clé, la jeune femme secoua la tête. Alors qu'elle retournait dans sa chambre récupérer la robe d'équitation grise qu'elle portait désormais, elle avait rencontré Laras – en fait, la cuisinière, morte d'inquiétude pour « Elmindreda », était tout simplement à sa recherche.

Ravie que Min soit encore de ce monde, Laras lui avait suggéré de s'enfermer dans sa chambre jusqu'à ce que les troubles soient terminés. Mais comment avait-elle fini par lui faire avouer ses véritables intentions ? Si Min était incapable de le dire, elle se souvenait parfaitement de sa surprise lorsque la cuisinière, un peu à contrecœur, s'était déclarée prête à l'aider.

Une aventurière qui se laisse guider par ses sentiments, dirait-on... Eh bien, j'espère qu'elle pourra... Comment a-t-elle formulé ça, déjà ? Me garder la tête hors du tonneau de saumure ?

En attendant, la maudite clé refusait de tourner, même quand elle y mettait toute sa force.

En toute franchise, elle avait une multitude de raisons de déborder de gratitude pour Laras. Sans son aide, elle n'aurait pas pu réunir tout ce qu'il lui fallait pour mettre son plan à exécution – et sûrement pas si vite, en tout cas. Cela posé... Eh bien, cela posé, lors de sa rencontre avec Laras, Min avait déjà commencé à se dire qu'elle était la dernière des idiots de penser à une telle aventure. Sa place était sur un cheval, avec pour destination finale Tear – une fuite à ne pas différer, si elle entendait que sa tête ne finisse pas à côté de celles, fichées sur une pique, qui « ornaient » l'esplanade de la Tour Blanche.

Mais si elle avait filé, aurait-elle un jour oublié son infamie ? Aurait-elle pu se regarder de nouveau dans une glace ? Laras l'avait en quelque sorte remise sur le droit chemin, et elle lui en était assez reconnaissante pour n'avoir pas protesté quand la Maîtresse des Cuisines avait ajouté quelques « jolies robes » dans ses bagages. Quant aux rouges à joues et autres produits de beauté, elle pourrait toujours les perdre quelque part.

Pourquoi cette maudite clé refuse-t-elle de tourner ? Laras pourrait peut-être...

La clé bougea soudain avec un bruit sec qui fit un moment redouter le pire à Min. Mais quand elle

poussa le battant de bois vermoulu, il s'ouvrit. Reprenant ses baluchons, la jeune femme entra dans la cellule... et se pétrifia.

La lumière de la lanterne toujours tenue par Laras venait de lui révéler deux femmes nues au corps couvert de contusions et de plaies. Mais s'agissait-il bien de celles qu'elle cherchait ? L'une des deux était grande et avait le teint cuivré. Plus petite et râblée, l'autre avait une peau plus claire. Les visages semblaient coller, et comme on les avait épargnés pour une raison inconnue, il n'aurait pas dû y avoir de doute possible. Mais où était l'intemporalité caractéristique des Aes Sedai ? D'instinct, Min aurait dit que les deux prisonnières avaient six ou sept ans de plus qu'elle – et qu'elles n'appartenaient bien évidemment pas à la Tour Blanche !

Min sentit qu'elle s'empourprait. Comment pouvait-elle penser une chose pareille de la Chaire d'Amyrlin et de la Gardienne des Chroniques ? En tout cas, elle ne voyait autour des deux femmes ni images ni aura. Et il y en avait toujours quand elle se tenait face à une Aes Sedai.

Arrête ça ! se tança Min.

— Où... ? (La femme qui devait être Siuan Sanche se racla la gorge.) Où as-tu trouvé ces clés ?

— C'est bien elle..., souffla Laras, stupéfaite. (Se reprenant, elle enfonça un index dans les côtes de Min.) Dépêche-toi, mon enfant ! Je suis trop vieille et trop lente pour devenir une aventurière.

Min ne cacha pas sa surprise. Laras avait insisté pour venir, refusant catégoriquement de « ne pas en être », comme elle avait dit. Brûlant d'envie de demander à Siuan pourquoi Leane et elle paraissaient soudain si jeunes, Min dut se rappeler que ce n'était pas le moment de poser des questions frivoles.

Mais cette fichue Elmindreda finit par déteindre sur moi !

Après avoir jeté un baluchon à chacune des prisonnières, Min leur tint un petit discours :

— Ce sont des vêtements. Mettez-les le plus rapidement possible, parce que nous n'avons pas beaucoup de temps. J'ai raconté au garde que je me laisserais voler quelques baisers s'il me permettait d'assouvir ma rancune contre vous. Pendant que je le baratinais, Laras s'est approchée dans son dos et l'a assommé avec un rouleau à pâtisserie. J'ignore combien de temps il restera inconscient. (Se penchant en arrière, Min jeta un rapide coup d'œil dans le couloir.) Il semble judicieux de se presser.

Son baluchon déjà ouvert, Siuan avait commencé à se vêtir. À part les sous-vêtements en lin, les tenues auraient parfaitement convenu à des fermières en visite à la Tour Blanche pour consulter les Aes Sedai. La jupe-culotte faisait un peu bizarre, dans ce contexte, mais les deux évadées allaient devoir chevaucher vite et longtemps. Grâce aux talents de couturière de Laras, la maladresse de Min – qui s'était surtout piqué les doigts – n'avait pas trop nui à la confection de ces habits.

Également en train de s'habiller, Leane semblait fascinée par le couteau qui pendait à la ceinture qu'elle allait boucler.

Trois femmes banalement vêtues avaient une bonne chance de quitter la tour sans attirer l'attention. Des pétitionnaires et d'autres visiteurs avaient été coincés dans la tour à cause des combats. Trois nouvelles intruses sortant de leur trou n'alarmeraient personne. Selon toute probabilité, on s'empresserait simplement de les expulser. À condition, bien entendu, qu'on ne les reconnaisse pas ! Et pour ça, la métamorphose des deux Aes Sedai était pain bénit. Qui risquait de prendre deux très jeunes femmes pour la Chaire d'Amyrlin et la Gardienne des Chroniques ? Enfin, pour l'ancienne Chaire d'Amyrlin et l'ancienne Gardienne des Chroniques...

— Un seul garde ? s'étonna Siuan. (Avec une grimace de douleur, elle finit d'enfiler d'épais bas

de laine.) C'est bizarre... De simples coupe-bourse ont déjà été plus surveillés que ça... (Elle glissa un pied dans une solide chaussure de marche.) Laras, merci de ne pas croire aux accusations qui pèsent sur moi. Quoi qu'elles puissent raconter...

La Maîtresse des Cuisines leva fièrement la tête, faisant ainsi apparaître un quatrième menton.

— Je suis cuisinière, et ces affaires ne me concernent pas. Mais en voyant cette jeune idiote, je me suis souvenue de ma jeunesse, et vogue la galère ! Hélas, devant vous, je me dis qu'il est temps d'accepter l'idée que je ne suis plus une fouguese jeune fille.

Sur ces mots, Laras confia la lanterne à Min.

— Laras, tu ne vas pas nous laisser tomber ? lança la jeune femme en retenant la cuisinière par le bras. Pas après tout ce que tu as déjà fait.

La Maîtresse des Cuisines eut un sourire à la fois mélancolique et malicieux.

— Elmindreda, tu me rappelles vraiment ma folle jeunesse ! J'en ai fait des bêtises, au risque parfois de finir à la potence ! Dans une heure, j'enverrai une fille avec du vin pour réveiller le garde. S'il ne reprend pas conscience avant, ça vous laissera une précieuse avance.

Laras se tourna vers les prisonnières et leur fit le regard sévère qu'elle réservait d'habitude aux marmitons et aux filles de cuisine.

— Profitez bien de cette heure, c'est compris ? Les insurgées veulent vous faire faire la plonge, ai-je entendu dire, afin que vous serviez d'exemples. Je ne suis pour aucun camp, parce que ce sont des affaires d'Aes Sedai, pas de cuisinière. Pour moi, une Chaire d'Amyrlin en vaut une autre. Mais si cette petite se fait prendre à cause de vous, comptez sur moi pour vous faire la vie dure dès que vous ne serez pas occupées à récurer des chaudrons. Avec ce que je vous ferai, vous regretterez vite de n'avoir pas été condamnées à mort. Et n'allez pas imaginer qu'on me soupçonnera d'avoir contribué à votre évasion. Tout le monde sait que Laras ne sort jamais de ses cuisines. Allez, ne traînez pas !

Recouvrant sa bienveillance bourrue, Laras pinça la joue de Min.

— Ne traîne pas non plus, petite ! J'adorais te faire une garde-robe, et ça me manquera. Tu es si jolie...

Après un ultime pincement, vigoureux, celui-là, Laras sortit de la cellule sans demander son reste.

Agacée, Min se frotta la joue. Elle détestait que Laras, forte comme un cheval, lui fasse ce genre de chose. « Finir à la potence » ? Quel genre de « jeune écervelée » avait donc été la digne cuisinière ?

— Qui aurait cru qu'elle te parlerait un jour sur ce ton, mère ? lança Leane tout en enfilant le haut de sa tenue.

Elle ressortit la tête du col et ajouta :

— Si elle est vraiment neutre, comme elle le prétend, je m'étonne qu'elle nous ait aidées à fuir.

— C'est surprenant, concéda Min, mais elle l'a fait, et vous ne devez pas l'oublier. Selon moi, elle tiendra parole et ne nous trahira pas. J'en mettrais ma main au feu.

Leane ricana de nouveau.

— Mon amie, lui dit Siuan, je ne suis plus la Chaire d'Amyrlin, et ça change beaucoup de choses. Par exemple, notre possible intégration à l'équipe qui fait la plonge pour Laras...

Leane croisa les mains pour les empêcher de trembler, et elle ne tourna pas la tête vers Siuan, qui continua d'un ton plus sec :

— Je pense également que Laras tiendra parole sur d'autres... sujets. Même si tu te fiches

qu'Elaida nous exhibe comme une paire de requins qu'elle viendrait de pêcher, je te suggère d'accélérer le rythme. Enfant, je détestais les chaudrons et les casseroles sales. Je ne vois pas pourquoi ça aurait changé.

Leane, sinistre, entreprit de lacer sa robe de paysanne.

— Min, dit Siuan, tu ne seras peut-être plus si avide de nous aider quand je t'aurai tout dit. Nous avons été calmées...

Si sa voix ne tremblait pas, Siuan avait du mal à prononcer ce mot et une grande tristesse se lisait dans ses yeux. Son équanimité n'était qu'une apparence, comprit Min, et ça la troubla énormément.

— N'importe quelle Acceptée pourrait nous accrocher toutes les deux à un hameçon... Et certaines novices en seraient même capables.

— Je sais...

Min prit soin de chasser de sa voix toute trace de compassion. Un tel sentiment risquait d'avoir raison du peu de contrôle sur elles-mêmes dont disposaient encore ces femmes.

— Votre châtiment a été annoncé en place publique, un avis étant cloué partout où c'était possible. Mais vous êtes toujours vivantes.

Leane émit un ricanement dont Min refusa de tenir compte.

— Il faut y aller... Si le garde se réveille, ou si quelqu'un vient le voir...

— Passe devant, Min, dit Siuan. Nous sommes entre tes mains.

Leane acquiesça, un rien à contrecœur, et finit de mettre sa cape.

Dans le poste de garde, au fond du couloir, l'homme assommé par Lara gisait toujours face contre terre. Le casque qui lui aurait épargné une sacrée migraine reposait sur les tréteaux où trônait l'unique lanterne visible. À première vue, le soldat semblait respirer normalement. Sans lui accorder plus qu'un regard, Min espéra qu'il se remettrait vite et bien. Quand elle lui avait fait son petit numéro, il n'avait pas tenté d'en profiter outrageusement...

Siuan et Leane sur les talons, la jeune femme franchit la porte bardée de fer et s'engagea dans l'étroit escalier. La priorité était de sortir du donjon sans se faire remarquer. Sinon, leur couverture de pétitionnaires ne leur épargnerait pas un interrogatoire en règle.

Durant l'ascension des marches, les trois fugitives ne croisèrent pas âme qui vive. Quand elles eurent atteint une dernière porte qui donnait sur la tour elle-même, Min ne put retenir un soupir de soulagement.

Dans le couloir que Min sonda du coin de l'œil, des lampes dorées pendaient aux murs de marbre blanc décorés de frises. Sur la droite, des femmes s'éloignaient d'un pas rapide. Des Aes Sedai, devina Min, même si elles ne se retournèrent pas, l'empêchant ainsi de voir leur visage. Dans la tour, où même les reines ne se sentaient pas à l'aise, il fallait être une sœur pour marcher avec une telle assurance. Sur la gauche, une demi-douzaine d'hommes approchaient. Des Champions aisément reconnaissables à leur grâce féline et à leur cape-caméléon.

Min attendit que les Champions soient passés, puis elle franchit la porte en faisant signe à ses compagnes de la suivre.

Rarement bondés, les couloirs de la tour se révélèrent vides, ou presque. Et tous les gens que les trois femmes aperçurent ne leur accordèrent pas un regard, tant ils semblaient absorbés par leurs occupations. Autre détail inhabituel, un grand silence régnait dans la tour.

Min et les deux autres femmes passèrent devant un couloir au sol taché de sang. De longues traînées, comme si on y avait tiré des cadavres.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Siuan, s'immobilisant. Ne me cache rien, Min !

La main sur le manche de son couteau, Leane regardait à droite et à gauche comme si elle redoutait une attaque imminente.

— Des combats..., dit Min à contrecœur.

Elle avait espéré que les deux femmes seraient hors de la tour, et peut-être de la ville, avant d'apprendre la vérité. Les poussant à s'éloigner des taches de sang, elle pressa le pas pour éviter qu'elles tournent la tête.

— Tout ça a commencé hier, après votre arrestation, et ça a continué jusqu'à il y a environ deux heures...

— Les Gaidins ? s'écria Leane. Des Champions se sont battus les uns contre les autres ?

— Des Champions, des gardes... Tout le monde. C'est parti quand des hommes qui se faisaient passer pour les ouvriers d'un maçon – deux ou trois cents types – ont tenté de prendre le contrôle de la tour, juste après l'annonce de votre... destitution.

— Danelle ! rugit Siuan. J'aurais dû comprendre que ce n'était pas seulement de l'inattention. (La Chaire d'Amyrlin déchue parut soudain au bord des larmes.) Artur Aile-de-Faucon n'y est pas parvenu, mais nous l'avons fait à sa place. (Larmes ou non, le ton restait féroce.) Que la Lumière nous aide ! nous avons détruit la tour !

Siuan eut un long soupir qui sembla vider ses poumons de tout leur air... et son esprit de toute sa colère.

— Je devrais me réjouir d'avoir des partisans, mais je n'y arrive pas...

Min tenta de rester impassible. Hélas, Siuan Sanche en avait vu d'autres dans sa vie...

— J'ai bien eu des partisans ?

— Certaines, oui...

Résolu à ne pas préciser de chiffres, tant la vérité aurait été décevante, Min ne pouvait pourtant pas laisser Siuan se bercer d'illusions.

— Elaida n'a pas attendu de voir dans quel camp se rangerait l'Ajah Bleu. Il n'y a plus une sœur bleue vivante à la tour. Plus une.

— Sheriam ? Anaiya ?

— Je ne sais pas si elles ont pu s'enfuir... Il ne reste pas beaucoup de sœurs vertes non plus... Les autres Ajah se sont divisés... Sauf le Rouge, bien entendu. Selon ce que je sais, toutes les sœurs qui se sont opposées à Elaida sont mortes ou se sont enfuies. Siuan...

Min trouva étrange d'appeler ainsi la Chaire d'Amyrlin. Leane grogna de déplaisir, mais « mère » aurait été une sorte de moquerie, désormais...

— Siuan, on vous accuse, Leane et toi, d'avoir organisé l'évasion de Mazrim Tam. Logain s'est enfui à la faveur des troubles, et on vous met également ça sur le dos. Personne n'a prononcé les mots « Suppôts des Ténèbres » – c'est bien trop proche d'« Ajah Noir » – mais on n'en est pas loin. Et tout le monde saisit le sous-entendu...

— Et dire que ces femmes ont l'intention de faire exactement ce qui leur a servi de prétexte pour me renverser !

— Suppôts des Ténèbres ? souffla Leane. On nous soupçonne de... ?

— Pourquoi pas ? répondit Siuan. Au point où elles en sont, elles peuvent tout oser.

Voûtant les épaules, les deux fugitives se laissèrent guider par Min, qui eut le cœur serré de les voir si désespérées.

Quand la sortie ne fut plus très loin, la jeune femme respira de nouveau plus librement. Près d'un des portails ouest, dans une zone boisée, des chevaux attendaient les trois fugitives. Bien sûr, il faudrait encore sortir du complexe, mais cette étape serait un pas important vers la liberté. Pour quelles raisons les gardes voudraient-ils empêcher trois visiteuses de sortir ? En théorie, il n'y en avait aucune...

Alors qu'elle voyait enfin la porte dérobée dont elle rêvait – une sortie presque oubliée qui donnait sur un chemin très peu fréquenté –, Min vit une silhouette sortir d'un couloir latéral, hésiter un instant... puis se diriger droit vers ses compagnes et elle.

Elaida !

Se jetant à genoux, Min se prosterna, la tête rentrée dans les épaules et pratiquement dissimulée par la capuche de sa cape.

Une pétitionnaire, voilà ce que je suis ! Une femme du peuple, sans aucun lien avec ce qui est arrivé ici. Lumière, aide-moi, je t'en prie !

Levant très légèrement les yeux, Min s'attendit à voir Elaida la toiser avec un regard mauvais.

L'étole multicolore sur les épaules, la nouvelle Chaire d'Amyrlin continua son chemin sans même baisser les yeux. Portant l'étole de la Gardienne des Chroniques, blanche en l'honneur de son Ajah d'origine, Alviarin suivait le mouvement. Une dizaine d'Aes Sedai lui emboîtaient le pas – six ou sept rouges, compta Min, deux jaunes, une verte et une marron. La main sur la poignée de leur épée, six Champions fermaient la marche. Vigilants comme à leur habitude, ils étudièrent brièvement les trois femmes agenouillées et les jugèrent inoffensives.

Siuan et Leane avaient eu la présence d'esprit d'imiter leur compagne. Un exploit, car Min aurait plutôt parié qu'elles se jetteraient à la gorge de l'usurpatrice.

— Très peu de femmes ont été calmées, souffla Siuan lorsque la colonne se fut éloignée. Et aucune n'a survécu bien longtemps. Mais pour échapper à la mort, dit-on, il faut trouver quelque chose qu'on désire autant que canaliser le Pouvoir. Au début, j'ai cru que je voulais vider Elaida comme un poisson et la mettre à sécher au soleil. Mais j'ai changé d'avis... Désormais, j'attends le jour où je dirai à cette mante religieuse qu'elle vivra très longtemps, histoire de montrer au monde ce qu'on subit lorsqu'on m'accuse d'être un Suppôt des Ténèbres.

— N'oublie pas Alviarin..., souffla Leane.

— J'ai eu peur qu'elles sentent notre présence, dit Siuan, mais il n'y a plus rien à sentir, désormais... Un avantage d'avoir été calmée...

Leane ne cacha pas son indignation.

— Nous devons profiter de tous nos avantages, lui rappela Siuan. Et nous réjouir de les avoir.

Là, l'ancienne dirigeante tentait de se convaincre elle-même, estima Min. Quand le dernier Champion eut disparu, elle se racla la gorge et déclara :

— Nous parlerons d'avantages plus tard... Essayons de rejoindre les chevaux. Avec un peu de chance, le pire est derrière nous...

Quand les trois fugitives sortirent de la tour sous le soleil de midi, il sembla en effet que le pire était passé. À l'est du complexe, une colonne de fumée semblait être l'ultime signe des récents troubles. Des groupes d'hommes allaient et venaient un peu partout, mais les trois femmes n'intéressèrent personne lorsqu'elles longèrent la bibliothèque, bâtie pour ressembler à une succession de vagues pétrifiées. Suivant un chemin qui conduisait vers l'ouest, Min, Siuan et Leane s'enfoncèrent bientôt dans une zone boisée – des chênes et plusieurs variétés de pins – qui aurait pu

s'étendre à la périphérie de n'importe quelle cité. Dans une petite clairière, les trois chevaux sellés attendaient patiemment le retour de Min.

Siuan choisit immédiatement une puissante jument à long poil nettement plus petite que les deux autres montures.

— Une monture adaptée à ma situation présente... De plus, elle semble placide, contrairement aux deux autres. Pour tout dire, je n'ai jamais été une excellente cavalière. (Elle flatta les naseaux de la jument, qui les frotta contre sa paume.) Min, tu connais son nom ?

— Bela... Elle appartient à...

— Son cheval, oui ! lança Gawyn en sortant de derrière un arbre à thé au tronc impressionnant.

Une main sur le pommeau de son épée, le prince avait le visage en sang – exactement l'image que Min avait eue de lui le jour de son arrivée à Tar Valon.

— Quand j'ai vu son cheval, Min, j'ai su que tu ne devais pas être très loin.

Ses cheveux roux clair maculés de sang, le regard voilé, Gawyn avança pourtant avec la grâce d'un grand félin sur la piste d'une proie.

— Gawyn, fit Min, nous...

Le prince dégaina sa lame dont le tranchant vint se plaquer sous le menton de Siuan, qui portait toujours sa capuche relevée. Sans retenir son souffle, l'ancienne dirigeante regarda l'insolent jeune homme comme elle l'aurait fait à l'époque où elle portait encore l'étole.

— Non, Gawyn ! cria Min. Tu ne dois pas faire ça !

Elle avança vers le jeune homme, mais il leva sa main libre, sans la regarder, la dissuadant de continuer.

Dans son coin, Leane avait arrangé sa cape afin qu'on ne voie plus son couteau ni sa main. Si elle dégainait l'arme...

Gawyn dévisagea Siuan, puis il hocha la tête.

— C'est bien vous..., dit-il. J'ai eu un doute, pourtant... Ce déguisement ne peut pas...

Gawyn ne donna pas l'impression de bouger, mais les yeux de Siuan s'écarruillèrent, indiquant que la lame se faisait plus insistante.

— Où sont Egwene et ma sœur ? Que leur avez-vous fait ?

Min frissonna d'angoisse. Malgré son visage ensanglanté, ses yeux voilés et tous les muscles de son corps tendus à craquer – et cette main toujours levée qu'il semblait avoir oubliée –, Gawyn parlait d'un ton égal et dépourvu d'émotion. Il en devenait encore plus terrifiant, même s'il avait l'air épuisé – et cela, ça s'entendait dans sa voix, comme s'il était vraiment au bout du rouleau.

— La dernière fois que j'ai eu de leurs nouvelles, répondit Siuan sur un ton presque aussi impersonnel, elles allaient très bien. J'ignore où elles sont. Préférerais-tu les savoir ici, au milieu des combats et des complots ?

— Pas de discours d'Aes Sedai... Dites-moi où elles étaient, sans réfléchir, afin que je détermine si vous mentez.

— Illian, répondit Siuan sans hésitation. La capitale du royaume éponyme... Elles suivent une formation avec une Aes Sedai appelée Mara Tomanes. Et elles doivent toujours y être...

— Pas à Tear ?

Un moment, Gawyn réfléchit à cette information, puis il lança brusquement :

— Vos accusatrices disent que vous êtes un Suppôt des Ténèbres. Donc, vous appartenez à l'Ajah Noir...

— Si tu crois ça, mon garçon, coupe-moi la tête.

Voyant les phalanges de Gawyn blanchir sur la poignée de son épée, Min faillit hurler. Très lentement, elle tendit le bras et posa le bout de ses doigts sur le poignet libre du jeune homme – un contact léger, pour lui montrer qu'elle n'avait aucune intention de l'attaquer.

Elle eut le sentiment de toucher un rocher.

— Gawyn, tu me connais... Crois-tu que j'aiderais l'Ajah Noir ? (Sans ciller, Gawyn continua à dévisager Siuan.) Elayne soutient Siuan et toutes ses actions. Ta propre sœur ! Et Egwene partage cette position. (Le poignet du prince trembla enfin sous les doigts de Min.) Je te le jure, Gawyn, Egwene est dans le camp de Siuan.

Le prince regarda brièvement Min, puis il riva de nouveau les yeux sur Siuan.

— Donnez-moi une raison de ne pas vous ramener à la tour par la peau du cou !

L'ancienne dirigeante soutint le regard du jeune homme avec un calme souverain.

— Tu peux le faire, et même si je résiste, je ne te donnerai pas beaucoup plus de fil à retordre qu'un chaton. Hier, j'étais une des femmes les plus puissantes du monde. Voire la plus puissante. Même s'ils détestent la Tour Blanche et tout ce qu'elle représente, les rois et les reines répondaient à mes convocations. Aujourd'hui, j'ai peur de ne rien avoir à manger au dîner, puis de devoir dormir dans un buisson. En un jour, la femme la plus puissante du monde est devenue une vagabonde qui espère trouver une ferme où on l'engagera, histoire de gagner sa pitance dans les champs. Même si tu me juges coupable de je ne sais quoi, mon garçon, n'est-ce pas un châtiment suffisant ?

— Peut-être..., marmonna Gawyn après un moment.

Le voyant rengainer son épée, Min soupira de soulagement.

— Mais ce n'est pas pour ça que je vais vous laisser partir... Elaida pourrait décider de te faire décapiter, Min, et je ne peux pas laisser faire ça. Tu sais trop de choses dont je pourrais avoir besoin.

— Gawyn, dit Min, viens avec nous...

Un escrimeur formé par les Champions pouvait être utile, par les temps qui couraient.

— Comme ça, tu auras Siuan en permanence à ta disposition, si tu veux qu'elle réponde à tes questions.

Sans vraiment quitter Gawyn, le regard de Siuan, pas franchement indigné mais quelque peu dubitatif, dériva sur Min. La jeune femme enfonça cependant le clou :

— Elayne et Egwene croient en elle, Gawyn ! Ne peux-tu pas faire comme elles ?

— Ne me demande pas plus que ce que je peux donner... Je vais vous conduire jusqu'au portail le plus proche. Seules, vous n'auriez eu aucune chance de sortir. C'est tout ce que je peux faire, Min, et en un sens, c'est déjà trop. Un mandat d'arrestation a été lancé contre toi, le savais-tu ? (Gawyn s'adressa de nouveau à Siuan.) S'il arrive malheur à Egwene ou à ma sœur, je vous trouverai, même au bout du monde, et je vous ferai subir le même sort.

Sans crier gare, le prince s'éloigna d'une dizaine de pas, tourna le dos aux trois femmes et croisa les bras.

Siuan leva une main, l'immobilisant à mi-distance de sa gorge, où une fine ligne rouge laissée par la lame se détachait sur la peau claire.

— J'ai vécu trop longtemps sous la protection du Pouvoir, dit-elle, quelque peu remuée. J'avais oublié ce qu'on ressent face à quelqu'un qui peut couper votre vie comme un vulgaire fil...

Siuan regarda Leane, sursauta comme si elle la voyait pour la première fois, puis se palpa le

visage comme si elle se demandait à quoi elle ressemblait.

— D'après ce que j'ai lu, ça n'aurait pas dû arriver si tôt, mais la brutalité d'Elaida y est peut-être pour quelque chose. Un « déguisement », a-t-il dit ? Eh bien, ça pourrait nous en tenir lieu, oui...

Siuan enfourcha péniblement Bela, puis saisit les rênes comme si elle allait devoir maîtriser un étalon fougueux.

— Un autre avantage, dirait-on, d'avoir été... Bon, il faudra que j'apprenne à le dire sans défaillir. J'ai été calmée. Calmée... Voilà, c'est dit ! Si je peux me fier à l'allure de Leane, j'ai perdu une bonne quinzaine d'années, sinon plus. Je connais des femmes qui donneraient n'importe quoi pour rajeunir ainsi. Encore un avantage !

Siuan jeta un coup d'œil à Gawyn, ou plutôt à son dos. Prudente, elle baissa quand même la voix.

— Et il y en a encore un autre, d'avantage ! Comment dire ? Une certaine forme de libération du discours ? Je n'avais pas pensé à Mara depuis des années... Une amie d'enfance...

— Vas-tu vieillir comme n'importe qui ? demanda Min en montant en selle.

Sur la contre-vérité proférée par Siuan, et gobée par Gawyn, elle préférerait ne pas émettre de commentaires. En revanche, elle prit note que l'ancienne Chaire d'Amyrlin, désormais, pouvait parfaitement mentir.

Leane enfourcha la troisième jument et lui fit décrire un petit cercle pour la prendre en main. À l'évidence, elle avait l'habitude de chevaucher.

— Je n'en sais trop rien..., répondit Siuan à la question de Min. Aucune femme calmée n'a vécu assez longtemps pour qu'on le sache. J'ai l'intention d'être la première.

— Vous voulez filer, lança soudain Gawyn, ou bavarder dans cette clairière jusqu'à la fin des Âges ?

Sans attendre de réponse, il s'enfonça au milieu des arbres.

Les trois femmes le suivirent. Siuan tira sur sa capuche – « déguisement » ou non, elle n'avait aucune intention de prendre des risques. Voyant que Leane imitait son amie, Min fit de même. Elaida avait lancé un mandat d'arrêt contre elle ? Donc, elle savait qui était vraiment Elmindreda. Depuis combien de temps la sœur rouge jouait-elle ainsi au chat et à la souris avec Min ? Depuis le début, peut-être...

Alors que les cavalières rattrapaient Gawyn sur un sentier de gravier, une bonne vingtaine de jeunes hommes apparurent, se dirigeant droit vers le petit groupe. Min distingua dans le lot quelques gaillards un peu plus vieux que le prince et une majorité de quasi-gamins dont certains ne devaient pas encore avoir besoin de se raser tous les jours. Tous étaient cependant armés d'une épée qu'ils portaient au côté ou dans le dos, et trois ou quatre arboraient un plastron. Plusieurs garçons avaient un membre ou le front bandés et presque tous avaient les vêtements maculés de sang.

Le regard fixe et vide comme celui du prince, ces jeunes guerriers s'immobilisèrent et se tapèrent du poing droit sur la poitrine pour saluer leur chef. Gawyn hocha simplement la tête, puis il se remit en chemin et ses « hommes » attendirent que les femmes soient passées pour leur servir d'escorte.

— Les élèves des Champions ont participé aux combats ? demanda Siuan.

Min acquiesça.

— Ils se font appeler « la Jeune Garde ».

— Un nom adapté...

— Certains sont encore des gosses..., souffla Leane.

Min jugea préférable de cacher que les Champions des Ajah Bleu et Vert avaient eu l'intention de

libérer les prisonnières avant qu'elles soient calmées – et qu'ils auraient réussi si Gawyn n'avait pas levé une sorte de milice – la Jeune Garde – pour les en empêcher. Comptant parmi les plus sauvages, l'affrontement entre les maîtres et les élèves s'était soldé par un massacre.

La porte d'Alindrelle aux lourds battants de bois clouté de bronze était grande ouverte mais très bien gardée. Certains hommes arboraient sur la poitrine la Flamme de Tar Valon. D'autres portaient une tenue d'ouvrier et un casque ou un plastron récupérés on ne savait trop où. Des soldats réguliers et des faux maçons, à l'évidence, tous semblant déterminés et parfaitement aptes à manier leurs armes. Formant deux groupes, ils se regardaient d'un air méfiant.

Les bras croisés, un officier aux cheveux grisonnants vint se camper devant Gawyn et sa colonne.

— Il me faut de quoi écrire, et que ça saute ! s'écria le prince.

— Vous êtes la Jeune Garde dont on parle tant, j'imagine, dit l'officier. Des jeunes coqs courageux et déterminés, paraît-il. Mais j'ai l'ordre de ne laisser sortir personne. Un ordre signé par la Chaire d'Amyrlin en personne. Qui crois-tu être pour passer outre ces consignes ?

Gawyn leva fièrement la tête.

— Gawyn Trakand du royaume d'Andor, voilà qui je suis, et je veux que ces femmes sortent – ou que tu meures en essayant de les en empêcher.

Les jeunes hommes vinrent se camper derrière leur chef, se déployant pour faire face aux sentinelles. Le regard vide, ils semblaient se moquer comme d'une guigne d'être largement inférieurs en nombre à leurs adversaires.

L'officier hésita et un de ses soldats murmura :

— Le chef, c'est lui qui a tué Hammar et Coulin, d'après ce qu'on dit.

Après un moment, l'officier tourna la tête vers le poste de garde. Un des soldats se précipita, y entra et en émergea peu après avec une écritoire munie d'un bâtonnet de cire rouge glissé dans un support en cuivre. Alors que l'homme lui tenait l'écritoire, Gawyn rédigea rageusement quelques mots.

— Ça vous permettra de traverser un pont pour quitter la ville, dit-il tout en apposant sur le document, juste sous sa signature, un rond de cire dans lequel il imprima le symbole qui ornait sa chevalière.

— Tu as tué Coulin ? lâcha Siuan, soudain redevenue la Chaire d'Amyrlin. Et Hammar ?

Min crut qu'elle allait défaillir.

Siuan, du calme ! Rappelle-toi qui tu es désormais et n'insiste pas !

Ses yeux bleus lançant des éclairs, Gawyn se tourna vers les trois fugitives.

— Ils étaient mes amis et je les respectais, mais ils se sont rangés du côté de Siuan Sanche, et j'ai dû...

Gawyn tendit à Min le document qu'il venait de rédiger.

— Prends-le, et filez avant que je change d'avis !

Il flanqua une claque sur la croupe de la jument de Min, puis sur celle des deux autres montures.

— Filez !

Siuan et Leane derrière elle, Min traversa au galop la grande esplanade du complexe puis les rues qui serpentaient au-delà. Personne en vue. Tous les habitants qui n'avaient pas fui Tar Valon se cachaient. Dans ce désert, le roulement des sabots sur les pavés faisait un vacarme de fin du monde.

En chevauchant, Min lut le laissez-passer de Gawyn, dont le sceau portait l'image d'un sanglier à la charge.

— Ça dit simplement que nous avons l'autorisation de partir. C'est suffisant pour franchir un pont ou pour embarquer sur un bateau.

Opter pour une solution à laquelle personne ne penserait, le prince compris, semblait judicieux. Min doutait que le jeune homme change d'avis, mais dans son état de tension extrême, tout pouvait arriver.

— Ce serait une bonne idée..., dit Leane. J'ai toujours cru que Galad était le plus dangereux des deux, mais je n'en suis plus si sûre. Hammar et Coulin... Oui, un bateau nous conduirait plus vite à bonne distance de cette ville...

Siuan secoua la tête.

— Presque toutes les Aes Sedai qui se sont enfuies ont dû traverser un des ponts. Quand on est poursuivi, c'est le moyen le plus rapide de quitter la ville. Attendre qu'un bateau appareille est dangereux. Et si je veux rallier les sœurs encore loyales, je dois rester près de Tar Valon.

— Les sœurs ne te suivront pas, dit Leane, catégorique. Tu n'as plus droit à l'étole, désormais, ni même à la bague et au châle.

— Je ne porte plus l'étole, c'est vrai, mais je sais encore comment préparer un équipage à la tempête ! Et puisque je suis destituée, je dois m'assurer qu'on choisisse la meilleure remplaçante possible. Pas question qu'Elaida continue à se prendre pour la Chaire d'Amyrlin ! Il faut une femme puissante dans le Pouvoir et qui voie les choses comme il convient.

— Tu as l'intention de continuer à aider ce... Dragon ? s'indigna Leane.

— Que veux-tu que je fasse ? Me rouler en boule et mourir ?

Leane sursauta comme si on venait de la gifler. Après ce dialogue, les trois femmes chevauchèrent en silence dans la magnifique cité déserte.

Déserte à part elles, bien sûr, et un type solitaire qui les précédait, passant d'une porte cochère à l'autre comme s'il s'assurait que le chemin était libre pour les trois cavalières.

— Que pouvons-nous faire, sinon mourir ? demanda soudain Leane, à demi couchée sur l'encolure de sa monture. Je me sens si vide. À bout de forces...

— Eh bien, trouve-toi quelque chose pour remplir ce vide ! Cuisine pour les miséreux, soigne les malades ou dénêche-toi un mari et élève toute une couvée de petits. Moi, je vais faire en sorte qu'Elaida ne s'en tire pas si facilement. Si je pensais qu'elle a vraiment cru que je menaçais la tour, je pourrais presque lui pardonner – j'ai bien dit « presque » ! Mais elle crève de jalousie depuis le jour où j'ai été nommée Chaire d'Amyrlin à sa place – enfin, selon elle. C'est sa véritable motivation, et j'aurai sa peau pour ça ! Moi, ça comble mon vide, Leane. En ajoutant à tout ça la ferme volonté que Rand al'Thor ne tombe pas entre ses griffes...

— Ce sera peut-être suffisant..., concéda Leane.

Sans grand enthousiasme, certes, mais elle se redressa cependant. À la voir bien droite sur sa selle, et sereine comme si elle avait passé sa vie à cheval, on eût juré qu'elle avait tout pour commander la petite femme qui s'accrochait comme elle pouvait à sa selle.

— Mais par où commencer, et comment ? Nous avons trois chevaux, les frusques que nous portons et ce que contient la bourse de Min, si elle n'est pas vide. C'est un peu court pour défier la Tour Blanche.

— Ravie que tu n'optes pas pour un mari et de la marmaille, souffla Siuan. Nous trouverons d'autres...

Elle se reprit :

— Nous trouverons des Aes Sedai qui se sont enfuies, et à partir de là, tout changera. Nous sommes peut-être moins désarmées que tu le penses, mon amie. Min, que dit le document de Gawyn ? Parle-t-il spécifiquement de trois femmes ? Allons, petite, j’attends !

Min foudroya du regard le dos de l’ancienne dirigeante, qui regardait toujours leur « éclaireur », un grand type brun habillé de marron – des vêtements de qualité, mais sans luxe inutile.

Elle m’a parlé comme si elle était encore la Chaire d’Amyrlin ! Mais après tout, je ne l’ai pas libérée pour qu’elle devienne une larve...

Siuan se tourna pour river sur Min un regard tout aussi intimidant qu’avant ses revers de fortune.

— « Les porteurs de ce laissez-passer, sous ma responsabilité, ont l’autorisation de quitter Tar Valon, cita Min de mémoire. Quiconque voudra les en empêcher en répondra devant moi. » Et c’est signé...

— Je sais le nom du prince, coupa Siuan. Suivez-moi !

Elle talonna Bela et faillit basculer de sa selle quand la brave jument passa au trot. Se retenant par miracle, Siuan talonna de nouveau sa monture pour qu’elle accélère encore.

Min et Leane échangèrent un regard interloqué, puis elles galopèrent dans le sillage de leur compagne. En entendant un martèlement de sabots, l’homme jeta un coup d’œil derrière lui et il se mit à courir, mais Siuan le rattrapa et lui barra le chemin, le forçant à quasiment percuter la jument.

Min arriva à temps pour entendre l’ancienne Chaire d’Amyrlin lâcher froidement :

— Je ne m’attendais pas à te rencontrer ici, Logain.

Min en resta bouche bée. Oui, c’était bien Logain. Ces yeux tristes, ce visage jadis beau encadré par de longs cheveux bouclés... Impossible de se tromper ! La rencontre idéale, vraiment. Un fugitif que la Tour Blanche devait rechercher aussi activement que Siuan.

Logain se laissa tomber à genoux comme si ses jambes refusaient de le porter.

— Je ne peux plus faire de mal à personne, souffla-t-il, les yeux baissés sur les pavés. Je veux m’en aller d’ici pour trouver un endroit où mourir en paix. Si vous saviez ce que c’est d’avoir perdu...

Leane frémit en voyant Siuan tirer nerveusement sur ses rênes. Sans rien remarquer, Logain reprit :

— Tous les ponts sont gardés. Personne ne passera... Les gardes ne me connaissent pas, mais ils me refoulent quand même. J’ai essayé tous les ponts... (Logain eut un rire étranglé, comme si tout ça l’amusait.) Oui, tous les ponts...

— Je crois que nous devrions y aller, dit Min. Il veut sans doute échapper à ceux qui le poursuivent. Oui, à ses... hum... poursuivants.

Siuan eut pour Min un regard si glacial que la pauvre en frissonna. Tout bien pesé, il aurait été agréable que la dirigeante déchue ne recouvre pas *toute* sa confiance et son autorité. Le doute ne lui allait pas si mal que ça, au fond.

Logain leva les yeux et regarda les trois cavalières.

— Vous n’êtes pas des Aes Sedai. Que me voulez-vous ? Et qui êtes-vous ?

— Je suis la femme qui peut te faire sortir de Tar Valon, dit Siuan. Puis te donner une occasion de te venger de l’Ajah Rouge. Tu ne voudrais pas rendre la monnaie de leur pièce aux femmes qui t’ont capturé ?

L’homme frissonna, mais pas de lassitude.

— Que dois-je faire ? demanda-t-il.

— Me suivre... Me suivre et ne pas oublier que je suis la seule personne au monde qui peut t'aider à prendre ta revanche sur les sœurs rouges.

Toujours à genoux, Logain dévisagea les trois femmes, puis il se leva, le regard braqué sur Siuan.

— Je suis votre homme, dit-il simplement.

Min vit que Leane était aussi stupéfiée qu'elle. Que comptait faire Siuan d'un type à la santé mentale douteuse qui avait à tort affirmé être le Dragon Réincarné ? Au minimum, il finirait par leur voler un cheval, c'était couru. Considérant sa taille et la largeur de ses épaules, Min se jura de ne jamais laisser sa main très loin du manche de son couteau.

Soudain, et très brièvement, une aura or et bleu brilla autour de la tête de Logain – une aura annonciatrice d'une gloire à venir, comme la première fois qu'elle l'avait vue.

Des visions... Des images...

Tournant la tête, Min regarda dans le lointain la Tour Blanche qui dominait la cité – une flèche immaculée qui tutoyait le ciel mais qui était en réalité brisée, exactement comme s'il ne s'agissait plus que d'un tas de ruines. Un peu plus tôt, elle avait vu deux images autour de la tête du prince.

Gawyn agenouillé aux pieds d'Egwene, la tête baissée...

Gawyn brisant la nuque d'Egwene...

D'abord une image puis l'autre, comme si chacune pouvait être un aperçu de l'avenir.

Ses visions étaient rarement aussi claires et précises que ces deux-là. Et elle n'en avait jamais eu de ce genre – des virtualités alternatives –, comme si son « don » était incapable de savoir laquelle se réaliserait un jour.

Plus troublant encore, Min eut la soudaine certitude que c'étaient ses actes d'aujourd'hui qui orienteraient inéluctablement Gawyn vers l'une ou l'autre de ces virtualités.

Malgré la chaleur, la jeune femme frissonna de nouveau.

Ce qui est fait est fait...

Jetant un coup d'œil aux deux Aes Sedai – anciennes Aes Sedai –, elle vit qu'elle regardait Logain comme s'il était un molosse dressé. Un animal féroce et dangereux, mais hautement utile.

Siuan et Leane repartirent en direction du fleuve et Logain les suivit.

Min aussi, après une brève hésitation.

Lumière, fais que tout ça ne soit pas inutile !



Une proposition refusée



— C’est le genre de femme que tu aimes ? demanda Aviendha avec un mépris souverain.

Rand baissa les yeux sur l’Aielle qui avançait à côté de Jeade’en. Toujours en jupe, un foulard marron enroulé autour du crâne, Aviendha lui rendit son regard avec une intensité à glacer les sangs – à croire qu’elle regrettait de ne plus avoir la lance dont elle s’était emparée pendant l’attaque des Trollocs, une initiative qui lui avait valu les remontrances des Matriarches.

Rand était parfois gêné de chevaucher alors que la jeune femme marchait. Mais il avait tenté de faire comme elle, et ses pieds avaient vite crié grâce. Quatre ou cinq fois, il avait réussi à la convaincre de monter en croupe derrière lui, prétendument parce que baisser la tête pour lui parler finissait par lui donner un torticolis. Pour un Aiel, chevaucher n’était pas une offense faite aux coutumes, finalement. Mais un sain mépris pour tous ceux qui ne se servaient pas de leurs jambes afin de se déplacer incitait Aviendha à décliner le plus souvent la proposition du jeune homme. Et quand elle l’acceptait, le moindre ricanement d’un autre Aiel – et surtout d’une Promise – suffisait à la faire promptement sauter à terre.

— Elle est faible, Rand al’Thor. Faible et trop docile.

Rand jeta un nouveau coup d’œil à la roulotte blanche qui occupait toujours la tête de la caravane de colporteurs escortée par des Promises Jindo. À côté du conducteur, Isendre était assise sur les larges genoux de Kadere. La tête sur son épaule, elle se réfugiait sous le petit parasol de soie bleue que le colporteur tenait afin de la protéger du soleil et de s’en abriter lui-même. Même en veste blanche légère, Kadere se tamponnait sans cesse le visage avec un grand mouchoir. De toute évidence, il était beaucoup plus affecté par la chaleur que sa compagne vêtue d’une robe de soie d’un bleu assorti à la couleur du parasol. Rand n’aurait pas pu le jurer, mais il avait l’impression que les yeux noirs d’Isendre étaient en permanence rivés sur lui. En tout cas, chaque fois qu’il tournait la tête, il en était ainsi et Kadere ne semblait pas s’en offenser.

— Je ne crois pas qu’Isendre soit « docile », dit Rand tout en ajustant son *shoufa* autour de sa tête.

Bizarrement, cet accessoire se révélait assez efficace contre le soleil. Même si sa veste rouge en laine était beaucoup moins adaptée au climat, le jeune homme avait résisté à l’envie d’adopter une tenue aielle. Quelle que soit son origine, et nonobstant les marques qu’il portait sur les bras, il n’était pas aiel et il n’avait aucune intention de faire semblant de l’être. Quoi que l’avenir exige de lui, il

entendait s'en tenir à ce minimum requis de décence.

— Non, je ne dirai pas « docile »...

Sur le banc du cocher de la seconde roulotte, la grosse Keille et son trouvère, Natael, se disputaient comme d'habitude. Bien qu'il soit moins doué que l'homme normalement chargé de conduire le véhicule, le trouvère tenait les rênes. De temps en temps, sa compagne et lui regardaient Rand, mais ils se reconcentraient très vite sur leur dispute.

Cela dit, regarder Rand était une occupation très en vogue. La colonne de Jindo qui avançait sur son flanc faisait de même, tout comme les Matriarches qui cheminaient un peu à l'écart avec Moiraine, Egwene et Rand. Et même dans la colonne de Shaido, beaucoup plus distante, des têtes se tournaient régulièrement vers Rand. Désormais, ces manifestations ne dérangent presque plus le jeune homme. Il était Celui qui Vient avec l'Aube, et tout le monde voulait savoir ce qu'il projetait de faire.

Eh bien, ça ne tarderait plus, maintenant...

— Docile, marmonna Aviendha. Elayne n'est pas comme ça. Tu lui appartiens, alors arrête de faire les yeux doux à cette garce à la face de lune.

L'Aielle secoua la tête puis marmonna entre ses dents :

— Nos coutumes la choquent, paraît-il. Cette gente dame ne saurait les accepter. Et pourquoi devrais-je m'en soucier, au fond ? Mais rien ne doit se passer... Non, rien. Si je pouvais, Rand al'Thor, je te prendrais comme *gai'shain* afin de pouvoir t'offrir à Elayne.

— Pourquoi Isendre devrait-elle accepter les coutumes des Aiels ?

Voyant Aviendha rouler de gros yeux, Rand faillit éclater de rire. Bien entendu, la guerrière le foudroya du regard comme s'il venait de commettre un sacrilège. Quand on les fréquentait un peu, les Aielles se révélaient aussi difficiles à comprendre que toutes les autres femmes.

— Tu n'es pas docile, en tout cas, Aviendha...

Une remarque que l'Aielle, selon Rand, devait prendre comme un compliment. Indomptable et dure comme la pierre, elle n'avait en effet guère de faiblesses...

— Si tu m'expliquais de nouveau, au sujet de la Maîtresse du Toit ? Si Rhuarc est le chef des Taardad et le seigneur de la forteresse des Rocs Froids, comment se fait-il que le fief appartienne à sa femme et pas à lui ?

Avant de répondre, Aviendha regarda encore un moment Rand en marmonnant entre ses dents.

— Parce qu'elle est la Maîtresse du Toit, espèce d'âne bête des terres mouillées ! Un homme ne peut pas posséder un foyer – une terre non plus, d'ailleurs. Parfois, les gens des terres mouillées donnent l'impression d'être des sauvages.

— Mais si Lian est Maîtresse du Toit des Rocs Froids parce qu'elle est l'épouse de Rhuarc...

— Ça n'a pas de rapport ! Ne comprendras-tu donc jamais ? Pourtant, c'est enfantin !

Aviendha prit une profonde inspiration, puis tira sur le foulard qui lui protégeait la tête. C'était une très jolie femme, trouvait Rand, et elle lui aurait paru encore plus belle si elle ne l'avait pas en permanence regardé comme s'il avait commis un crime à son encontre. Quel crime ? Hélas, il l'ignorait...

Même si elle détestait parler de Rhuidean, Bair avait fini par lui révéler que la jeune femme n'était pas entrée dans la forêt de colonnes de verre. Et elle ne le ferait pas tant qu'elle ne serait pas prête à devenir une Matriarche. Alors, pourquoi le détestait-elle ? Une énigme dont il aurait bien aimé connaître la solution.

— Je vais essayer un autre angle d’approche..., maugréa soudain Aviendha. Quand une femme va se marier et qu’elle ne possède pas déjà un toit, sa famille lui en construit un. Le jour du mariage, son époux la porte sur son épaule pour l’éloigner des siens – et les frères du jeune marié en font autant avec les sœurs de sa nouvelle femme. Tu me suis, ou il faut que je te fasse un dessin ? Mais à la porte de leur demeure, l’époux repose sa femme et lui demande la permission d’entrer. Parce que le toit est à elle. Et elle peut...

Ces cours de culture aïelle étaient un vrai délice – les moments les plus agréables qu’avait connus Rand depuis l’attaque des Trollocs, onze jours plus tôt. Pour les obtenir, il avait fallu lutter, car Aviendha avait tendance à ne pas desserrer les lèvres entre une tirade contre le sort injuste d’Elayne (selon elle) et un sermon censé convaincre le jeune homme que la Fille-Héritière était une femme parfaite.

Un jour, Rand avait dit à Egwene – tout à fait incidemment – que l’Aïelle, si elle refusait de lui faire la conversation, aurait pu avoir la décence de ne pas le regarder sans arrêt. Moins d’une heure après, un *gai’shain* en robe blanche était venu chercher Aviendha.

Quelle que soit la teneur du discours des Matriarches, la jeune femme était revenue dans un état de fureur absolue. Et elle avait exigé – oui, exigé – que Rand la laisse lui enseigner les us et les coutumes de son peuple. Avec l’espoir, bien entendu, qu’il révèle quelque chose sur ses plans par l’intermédiaire des questions qu’il poserait. Après les reptiliennes subtilités de Tear, où les langues de vipère étaient légion, la manière fort naïve d’espionner des Matriarches avait quelque chose de rafraîchissant.

Quoi qu’il en soit, tout ce que Rand apprendrait pourrait lui servir un jour. De plus, une conversation avec Aviendha n’était pas nécessairement un calvaire, très loin de là, à partir du moment où elle parvenait à oublier qu’elle méprisait son interlocuteur pour une raison qu’elle était seule à connaître.

Hélas, dès qu’elle s’apercevait qu’ils dialoguaient comme des gens normaux, l’Aïelle avait tendance à retrouver sa bonne vieille hostilité, comme si elle pensait que le jeune homme l’avait attirée dans un piège.

Malgré ces aléas, leurs conversations restaient agréables, comparées à tous les autres aspects du voyage. Avec le temps, Rand finissait même par trouver amusantes les explosions de colère d’Aviendha. N’étant pas né de la dernière pluie, il se gardait bien de le lui montrer. Parce qu’elle voyait en lui un homme honni, Aviendha oubliait tout à fait qu’il était le Dragon Réincarné ou Celui qui Vient avec l’Aube. À ses yeux, il était Rand al’Thor et rien de plus. Et vis-à-vis de lui, elle avait des sentiments univoques. Pas comme Elayne, dont la première lettre lui avait fait bouillir les sangs alors que la seconde, écrite le même jour, l’avait incité à se demander s’il ne lui avait pas poussé des cornes et des crocs, comme à un Trolloc.

Min était à ce jour la seule femme qui ne lui avait pas embrouillé l’esprit et torturé l’âme. Mais elle était en sécurité à la Tour Blanche, le lieu que Rand entendait éviter par-dessus tout. Souvent, il se disait que sa vie serait plus simple s’il oubliait totalement les femmes. Désormais, Aviendha s’était infiltrée dans ses rêves, comme si Min et Elayne n’avaient pas déjà suffi. Les femmes mettaient ses émotions sens dessus dessous, et il avait besoin de toute sa lucidité. Et d’une totale sérénité.

Certes, mais voilà qu’il regardait de nouveau Isendre, qui lui faisait « bonjour » du bout des doigts par-dessus l’oreille de Kadere. Et il aurait juré qu’elle lui souriait.

Une femme dangereuse... Je dois être très froid et dur comme de l'acier. Un acier tranchant.

Onze jours, onze nuits, et la douzième journée, rien de nouveau sous le soleil. Des amas de rochers, des flèches de pierre au sommet tronqué, et des crêtes jaillissant au hasard du sol dans un paysage dévasté où des pics se dressaient çà et là sans raison apparente. Des jours à cuire au soleil et des nuits à crever de froid en claquant des dents. Dans cet enfer, tout ce qui poussait était hérissé d'épines ou de piquants – sauf les rares plantes urticantes, qu'il fallait fuir comme la peste. D'autant plus que certaines, selon Aviendha, étaient empoisonnées. Certaines ? L'Aielle aurait eu plus vite fait de lui citer la liste des végétaux inoffensifs.

Pour trouver de l'eau, il fallait dénicher des sources cachées ou des réservoirs naturels. À moins de savoir reconnaître quelques plantes bien spéciales autour desquelles on pouvait trouver à boire pour un ou deux hommes, en creusant un trou profond, ou qui exsudaient une sève très désaltérante lorsqu'on les mâchait.

Une nuit, des félins avaient tué deux chevaux de bât appartenant aux Shaido. Rand avait entendu les bêtes fauves rugir de rage tandis que des guerriers les chassaient loin de leurs proies. Le quatrième soir, un conducteur de chariot, contribuant à dresser le camp, avait par mégarde dérangé un petit serpent ocre. Un deux-pas, avait précisé Aviendha plus tard. Le reptile portait très bien son nom. Bien qu'il ait vu Moiraine galoper vers lui, le conducteur avait tenté de rejoindre la caravane. Au deuxième pas, il s'était écroulé face contre terre, mort avant même que l'Aes Sedai ait pu sauter de sa monture.

Après ce drame, Aviendha avait établi la liste de tous les serpents, les araignées et les lézards venimeux. Des *lézards* venimeux ! La jeune femme en avait capturé un pour le montrer à Rand. Une créature de deux pieds de long aux écailles couleur bronze rayées de jaune. Immobilisant la tête du monstre sous sa botte, Aviendha lui avait planté son couteau entre les deux yeux. Puis elle avait brandi son trophée sous le nez de Rand pour qu'il voie bien le venin qui suintait des crocs de la bête morte. Un *gara*, expliqua-t-elle, pouvait mordre un être humain à travers le cuir d'une botte. Il était aussi capable de tuer un taureau. Mais il y avait de pires prédateurs dans le désert. Particulièrement lents, les *gara* étaient inoffensifs tant qu'on ne se montrait pas assez idiot pour leur marcher dessus. Mais quand elle avait jeté le cadavre, le jaune et l'ocre s'étaient confondus avec la roche rouge du sol. Stupide au point de leur marcher dessus ? C'était une façon de présenter les choses...

Divisant son temps entre les Matriarches et Rand, Moiraine tentait de bousculer le jeune homme pour qu'il lui révèle ses plans. Une tactique classique d'Aes Sedai, sans souci de subtilité.

— La Roue tisse comme elle l'entend, lui avait-elle dit le matin même, le ton et le visage sereins, mais le regard brûlant d'impatience. Cela dit, un imbécile peut s'étrangler dans la Trame. Fais attention à ne pas tisser un nœud coulant qui finira autour de ton cou.

— Je ne fais pas ce genre de bêtises ! avait répondu Rand en riant.

Moiraine avait tiré sur les rênes d'Aldieb si brusquement que la jument, en s'écartant, était passée à un souffle de renverser Aviendha.

Puis l'Aes Sedai était repartie au galop vers la colonne des Matriarches.

— Il faut être idiot pour énerver une Aes Sedai, avait marmonné Aviendha en se massant l'épaule. Je ne te croyais pas stupide...

— Nous verrons bien si c'est le cas, avait répliqué Rand, vexé.

Stupide ? Parfois, il fallait savoir prendre certains risques...

Egwene quittait rarement les Matriarches. Marchant avec elles presque aussi souvent qu'elle

chevauchait Brume, il lui arrivait parfois de prendre en croupe une des vénérables Aielles.

Rand avait enfin déterminé qu'elle était parvenue à se faire passer pour une Aes Sedai confirmée. Amys, Bair, Seana et Melaine semblaient avoir avalé la couleuvre comme les gens de Tear, mais sans que le résultat soit pour autant comparable. Régulièrement, une des Matriarches se disputait si vivement avec Egwene que Rand, à plus de cent pas de distance, aurait presque pu comprendre ce qui se disait. Les Matriarches traitaient Egwene un peu comme elles traitaient Aviendha, n'était qu'elles semblaient carrément brutaliser, au moins verbalement, leur jeune compatriote – sans trop lui laisser le droit de se défendre. Cela dit, ces querelles opposaient parfois une des sages Aielles à Moiraine en personne. La blonde Melaine, en particulier, se prenait souvent de bec avec l'Aes Sedai.

Le dixième matin, Egwene avait cessé de porter ses cheveux tressés. Un événement très curieux, à vrai dire. Tandis que les *gai'shain* démontaient le camp, les Matriarches avaient pris la jeune femme à l'écart. Occupé à seller Jeade'en, Rand avait observé la scène de loin. Et s'il ne l'avait pas si bien connue, il aurait sans doute cru que la posture d'Egwene, la tête basse, exprimait de la docilité. Mais la jeune femme était tout sauf « docile », excepté devant Nynaeve, et éventuellement face à Moiraine.

Sans crier gare, Egwene avait frappé dans ses mains. Riant aux éclats, elle avait serré dans ses bras chaque Matriarche avant de courir défaire ses deux tresses.

Un peu plus tard, Rand avait demandé à Aviendha – qu'il avait trouvée assise devant sa tente lorsqu'il en était sorti – de lui expliquer ce qui venait de se passer.

— Les Matriarches ont décidé qu'elle avait assez grandi pour... (S'interrompant, l'Aielle avait foudroyé Rand du regard.) Rand al'Thor, cette affaire concerne les Matriarches. Si tu veux en savoir plus, va les interroger, mais attends-toi à te faire envoyer sur les roses !

Egwene avait « grandi » ? Quel rapport avec ses cheveux ? Et de toute façon, elle faisait toujours la même taille. Refusant d'en dire davantage, Aviendha avait arraché à un rocher une poignée de lichen gris censé selon ses dires faire un cataplasme parfait pour toutes les blessures. L'ancienne guerrière apprenait à toute vitesse l'art d'une Matriarche, et Rand appréciait ça très moyennement. Bien sûr, les quatre vénérables Aielles ne lui accordaient guère d'attention, mais pourquoi auraient-elles dû se donner cette peine alors qu'Aviendha ne le quittait pas d'une semelle ?

Les autres Aielles, en tout cas les Jindo, se montrèrent un peu plus détendus chaque jour, comme s'ils s'habituèrent à voir régulièrement Celui qui Vient avec l'Aube. Mais Aviendha restait la seule à converser avec lui au-delà de quelques phrases de la vie quotidienne.

Chaque soir, Lan venait donner une leçon d'escrime à Rand. Puis Rhuarc lui apprenait à manier la lance et à pratiquer l'étrange technique de combat à mains nues de son peuple. N'étant pas manchot de ce côté-là non plus, le Champion participait aux séances. À part ça, tout le monde évitait soigneusement Rand, et les conducteurs de chariot ne faisaient pas exception à la règle. Ayant appris qu'il était le Dragon Réincarné, un mâle capable de canaliser, ces hommes le regardaient comme s'il était le Ténébreux en personne. Bizarrement, Kadere et le trouvère, eux, faisaient exception à cette règle.

Presque tous les matins, quand la colonne se mettait en marche, Kadere enfourchait une des mules appartenant à l'attelage d'un des chariots brûlés. Le foulard blanc enroulé autour de sa tête faisant encore ressortir la couleur mate de sa peau tannée par le soleil, le colporteur manifestait à Rand un respect un peu forcé. Mais ses yeux dont l'expression ne variait jamais continuaient à mettre mal à l'aise le jeune homme – tout comme son nez crochu, de plus en plus semblable à un bec d'aigle, sous ce regard de prédateur.

Le matin suivant l'attaque, s'agitant sur la vieille selle qu'il avait dégottée lui seul savait où – et toujours occupé à s'éponger le visage avec son sempiternel mouchoir –, le colporteur avait osé aborder Rand.

— Mon seigneur Dragon... Si je peux t'appeler ainsi ?

Les carcasses des trois chariots incendiés n'étaient plus qu'un point minuscule dans le dos des voyageurs. Non loin de là se trouvaient les tombes de deux hommes de Kadere et de tous les Aiels morts au combat. Traînées hors du camp, les dépouilles des Trollocs serviraient de repas à de très étranges prédateurs aux grandes oreilles qui jappaient sans discontinuer. De très gros renards ou des chiens plutôt petits ? Sans doute un mélange des deux... Pour les aider à nettoyer les os des monstres, des vautours étaient arrivés par vols entiers. Comme s'ils craignaient de se poser parmi leurs semblables, d'autres charognards décrivait de grands cercles au-dessus du charnier.

— Appelle-moi comme tu veux..., avait marmonné Rand.

— Mon seigneur Dragon, j'ai pensé à ce que tu as dit hier.

Bien qu'Aviendha fût très exceptionnellement avec les Matriarches, ses propres chariots se trouvant à plus de cinquante pas de là, Kadere avait semblé inquiet, comme si des oreilles ennemies l'écoutaient. Baissant la voix, il avait imité à la perfection un homme qui redoutait d'être espionné. Mais son regard était resté le même tout du long, comme toujours.

— Ce que tu as dit sur la valeur de la connaissance, qui pave le chemin de la grandeur... Eh bien, c'est vrai.

Impassible, Rand avait longuement dévisagé le colporteur.

— C'est toi qui as dit ça, pas moi...

— Oui, c'est bien possible... Quoi qu'il en soit, c'est la vérité, n'est-ce pas, seigneur Dragon ?

Rand ayant acquiescé, le colporteur avait continué son discours en regardant nerveusement autour de lui.

— Mais la connaissance peut être aussi dangereuse... Par exemple, quand on en donne plus qu'on en reçoit. Un homme qui en vend doit déterminer son prix, mais ce n'est pas tout. Il lui faut des garanties contre les possibles... répercussions. Tu n'es pas d'accord ?

— Aurais-tu des informations à vendre, Kadere ?

Regardant sa caravane du coin de l'œil, le colporteur avait froncé les sourcils. Keille était sortie de sa roulotte pour marcher un peu malgré la chaleur. Entièrement vêtue de blanc, jusqu'à la résille qui tenait ses cheveux, elle regardait les deux hommes qui chevauchaient côte à côte.

Rand s'était encore étonné qu'une personne si corpulente puisse se déplacer avec une telle grâce. Assise sur le banc du conducteur de la première roulotte, Isendre aussi regardait Rand et Kadere. Et elle ne tentait même pas de s'en cacher tandis qu'elle s'abandonnait presque voluptueusement aux cahots du véhicule.

— Cette femme finira par avoir ma peau, avait murmuré Kadere. Mon seigneur Dragon, si tu veux bien, nous reparlerons de tout ça plus tard.

Talonnant sa mule, le colporteur avait rattrapé la roulotte, puis grimpé sur le banc du conducteur avec une étonnante souplesse – après avoir attaché la bride de sa monture à un anneau de fer fixé sur le flanc du véhicule.

Isendre et Kadere avaient très vite disparu à l'intérieur de la roulotte, d'où ils n'étaient plus sortis jusqu'au soir.

Le colporteur était revenu à la charge le lendemain et les jours suivants, dès qu'il voyait que

Rand était seul. Un unique sujet l'intéressait : les connaissances qu'il pouvait vendre à condition que le prix soit raisonnable et que certaines précautions soient prises. En une occasion, allant plus loin que d'habitude, il avait déclaré que le meurtre, la trahison et toutes les horreurs dans ce genre pouvaient être pardonnés si on recevait en échange le « volume adéquat » de connaissances. Rand s'étant déclaré en désaccord avec cette affirmation, le colporteur s'était montré particulièrement nerveux.

Quoi que cet homme ait voulu vendre, il cherchait à l'évidence la protection du Dragon Réincarné afin d'échapper aux conséquences de ses fautes passées.

— Je ne suis pas sûr de vouloir acheter de la connaissance, répétait Rand chaque fois que le sujet venait sur le tapis. Il y a toujours la question du prix, pas vrai ? Un prix que je ne voudrais pas déboursier...

Le premier soir, Natael avait attiré Rand à l'écart. Alors que de délicieuses odeurs de cuisson commençaient à planer dans l'air, le trouvère, presque aussi nerveux que Kadere, s'était soudain jeté à l'eau.

— J'ai beaucoup pensé à toi, avait-il dit en regardant Rand de biais, la tête inclinée sur un côté. Il te faudrait un grand artiste pour chanter ta légende. Le Dragon Réincarné... Celui qui Vient avec l'Aube... Un homme dont parlent tant et tant de prophéties de cet Âge et des précédents.

Le trouvère avait resserré autour de son torse les pans de sa cape multicolore.

— Que ressens-tu au sujet du destin que te prédisent les prophéties ? Si je dois composer ta saga, il faut que je le sache.

— Ce que je ressens ?

Rand avait regardé autour de lui. Des Jindo allaient et venaient entre les tentes. Avant que tout ça soit terminé, combien de ces braves seraient morts ?

— Je suis fatigué. Voilà ce que je ressens...

— Une émotion qui n'a rien d'héroïque... Mais quoi d'étonnant, quand on connaît ta destinée ? L'avenir du monde repose sur tes épaules, une multitude de gens rêvent de te tuer à la première occasion et beaucoup d'autres veulent t'utiliser et atteindre grâce à toi la puissance et la gloire.

— À quelle catégorie appartiens-tu, Natael ?

— Moi ? Je suis un simple trouvère... (L'artiste avait saisi un coin de sa cape entre le pouce et l'index, comme pour prouver ses dires.) Je ne prendrais ta place pour rien au monde – pas avec les terribles épreuves qui l'accompagnent. La mort, la folie, voire les deux. Ton sang sur les rochers du mont Shayol Ghul... C'est bien ce que prédit *Le Cycle de Karaethon* ? Si on se fie à ces prédictions, tu devras mourir pour sauver des imbéciles qui soupireront de soulagement en apprenant que tu as quitté ce monde. Franchement, je ne voudrais pas de ta vie, malgré tout le pouvoir dont tu disposes.

— Rand, avait soudain dit une voix familière, nous venons voir comment tu vas après ta guérison et une journée entière passée sous cette chaleur.

Sa cape claire serrée autour du torse, la capuche relevée, Egwene était sortie de la pénombre, Moiraine à côté d'elle et les quatre Matriarches juste derrière. Un long moment, les six femmes emmitouflées dans leur cape avaient regardé le jeune homme avec une froideur et un calme qui n'avaient rien à envier à la fraîcheur de cette soirée paisible.

Si elle n'avait pas encore le visage sans âge d'une Aes Sedai, remarqua Rand, Egwene en avait déjà le regard glacial.

Aviendha était apparue à son tour, un peu à la traîne des autres. Dans ses yeux, Rand avait cru lire

de la compassion, mais l'Aielle s'était ressaisie très vite, reprenant son visage de marbre coutumier.

Rand avait supposé que son imagination lui jouait des tours. La fatigue, vraiment...

— Nous en reparlerons une autre fois, avait soufflé Natael. (S'il s'adressait à Rand, il regardait les Matriarches – son curieux regard de biais, là aussi.) Oui, nous en discuterons plus tard.

Sur un salut de la tête des plus minimalistes, le trouvère s'était promptement éclipsé.

— L'avenir t'inquiète, Rand ? avait demandé Moiraine après le départ du trouvère. Les prophéties parlent un langage fleuri et secret. Elles ne veulent pas toujours dire ce qu'elles semblent dire.

— La Roue tisse comme elle l'entend, éluda Rand. Je ferai ce que je dois faire. Oui, ce que je dois faire.

L'Aes Sedai parut satisfaite, mais avec ces femmes, c'était toujours difficile à dire. En tout cas, Rand avait une certitude : elle ne serait pas contente quand elle saurait tout...

Natael revint le lendemain, puis le soir suivant et encore celui d'après, toujours pour parler de sa grande saga. Mais il semblait avoir une fascination pour les désastres, évoquant surtout la manière dont Rand envisageait de se comporter face à la folie et à la mort. Sa grande œuvre promettait d'être une tragédie. N'ayant aucune envie de clamer haut et fort qu'il mourait d'angoisse, le jeune homme entendait cacher au monde ce qu'il pensait et ce qu'il éprouvait.

Sans doute parce qu'il en avait assez de s'entendre répondre : « Je ferai ce que je dois faire », Natael finit par ne plus revenir. Sans émotions déchirantes, la grande saga ne l'intéressait plus. La dernière fois qu'il vint voir Rand, il ne dissimula pas sa frustration et repartit à grandes enjambées, la cape multicolore battant dans son dos.

Un type bizarre... Mais si on se fiait à Thom Merrilin, ça devait être une maladie professionnelle. De fait, Natael avait plusieurs caractéristiques typiques. Une haute opinion de lui-même, par exemple. S'il se fichait qu'on l'appelle ou non par ses titres, Rand avait remarqué que l'artiste traitait Rhuarc ou Moiraine comme s'il était leur égal. Ça encore, c'était du Thom tout craché.

Le soir, il avait vite renoncé à se produire devant les Jindo. En revanche, il passait presque toutes ses soirées dans le camp des Shaïdo. Parce qu'ils étaient plus nombreux, avait-il expliqué à Rhuarc comme si c'était la chose la plus normale au monde. Un public plus important... Les Jindo étaient vexés, mais ils ne pouvaient rien faire – tout comme Rhuarc. Dans la Tierce Terre, à part en cas de meurtre, un trouvère bénéficiait d'une bienveillante impunité.

Aviendha passait ses nuits dans le camp des Matriarches. Parfois, elle marchait une heure ou deux avec les vénérables Aielles. Immanquablement, Moiraine et Egwene venaient se joindre au cortège. Au début, Rand avait supposé que cet aréopage féminin conseillait Aviendha sur la meilleure façon de le manipuler et de lui tirer les vers du nez. Mais un jour, alors que le cagnard tapait dur, une boule de feu aussi grosse qu'un cheval s'était soudain matérialisée au-dessus du petit groupe de femmes. Tournant sur elle-même, la sphère était retombée et avait creusé un sillon dans la terre desséchée avant de disparaître.

Plusieurs conducteurs de chariot avaient tiré sur leurs rênes, forçant leur attelage à s'arrêter. Un peu blêmes et totalement décontenancés, ils s'étaient dressés sur leur banc pour mieux voir et échanger avec leurs collègues des jurons et des exclamations. Des murmures avaient couru dans les rangs des Jindo, et toutes les têtes s'étaient tournées vers le phénomène. Mais comme les Shaïdo, tout aussi interloqués, les guerriers de Rhuarc avaient continué leur chemin sans ralentir le pas.

Pour une fois, les Matriarches avaient jeté aux orties leur légendaire impassibilité. Réunies

autour d'Aviendha, elles avaient parlé toutes en même temps en gesticulant d'une façon franchement indigne de leur noblesse supposée. Tenant leur monture par la bride, Moiraine et Egwene avaient voulu intervenir, mais elles s'étaient fait vertement rembarrer.

Les yeux rivés sur la traînée noire qui s'étendait sur presque un quart de lieue, Rand s'était rassis bien confortablement sur sa selle. Les Matriarches apprenaient à Aviendha le contrôle du Pouvoir, bien entendu ! C'était pour ça que la jeune femme passait tellement de temps avec elles.

D'un geste las, Rand avait essuyé la sueur qui ruisselait sur son front et qui, pour une fois, n'avait rien à voir avec la chaleur. Lorsque la boule de feu était apparue, il avait d'instinct tenté de s'unir à la Source Authentique. Autant essayer de puiser de l'eau avec une passoire ! Ou de retenir de l'air entre ses mains.

Tôt ou tard, ça lui arriverait à un moment où il aurait vitalement besoin du Pouvoir. À lui aussi, il lui fallait une formation, mais il n'existait aucun professeur pour un homme capable de canaliser le Pouvoir. S'il n'apprenait pas, ses lacunes le tueraient longtemps avant qu'il ait sombré dans la folie. Mais ce n'était pas le plus important. Il devait apprendre parce qu'un jour, pas si éloigné que ça, il devrait recourir au Pouvoir.

Apprendre à utiliser son don... et s'en servir pour apprendre. Voilà à quoi il était réduit.

Rand avait ri si fort que plusieurs Jindo l'avaient regardé comme s'il était déjà cinglé.

Durant ces onze jours de voyage – et les onze nuits associées – Rand aurait grandement apprécié la compagnie de Mat. Mais son ami d'enfance ne l'approchait jamais plus d'une minute ou deux, les larges bords de son chapeau voilant son regard. Son étrange lance à la hampe noire en travers de la selle de Pépin, Mat lançait en général une ou deux plaisanteries avant de repartir sans demander son reste.

— Si tu bronzes encore un peu, mon vieux, tu ressembleras pour de bon à un Aiel !

Ou alors :

— Tu as l'intention de passer le reste de ta vie ici ? De l'autre côté du Mur du Dragon, se trouve quelque chose qu'on appelle le monde. Le vin, les femmes... Tu te souviens de leur existence ?

Malgré ces saillies, Mat était très mal à l'aise et il rechignait encore plus que les Matriarches dès qu'il s'agissait d'évoquer Rhuidean et ce qu'ils y avaient vécu. Dès qu'on mentionnait devant lui le nom de la ville, il serrait très fort la hampe de sa lance et prétendait avoir tout oublié de son voyage à travers le *ter'angreal*. Puis il se contredisait aussitôt en lançant :

— N'y entre jamais, Rand. Ce truc n'est pas du tout comme celui de la Pierre de Tear. Ces gens trichent ! J'aurais voulu ne jamais apercevoir ce portique.

La seule fois où Rand avait mentionné l'ancienne langue, la riposte ne s'était pas fait attendre :

— Que la Lumière te brûle ! Je ne sais rien de cette ancienne langue de malheur.

Sur ce gros mensonge, Mat avait rejoint au galop la caravane des colporteurs.

C'était là qu'il passait le plus clair de son temps. Au début, il jouait aux dés avec les conducteurs, mais ses victimes avaient fini par s'apercevoir qu'il gagnait toujours, quels que soient les dés et les godets utilisés. Privé de jeu, Mat se consolait en ayant de longues conversations avec Kadere et Natael. Et en poursuivant Isendre de ses assiduités. Dès le lendemain de l'attaque, quand il avait pour la première fois souri à la jeune femme en rajustant son chapeau noir, il était clair qu'il en pinçait pour elle. Venant s'entretenir presque chaque soir avec sa belle – et pendant des heures –, il était allé jusqu'à lui cueillir un bouquet de fleurs blanches dans un buisson d'épineux. Les mains en sang, il avait eu du mal à tenir ses rênes pendant deux jours. Cela dit, il avait refusé que Moiraine le

guérisse...

Isendre encourageait-elle son soupirant ? Pas directement, il fallait le reconnaître. Mais son voluptueux sourire, à l'évidence, n'avait pas pour objectif de le repousser.

Kadere voyait tout et il n'était pas dupe. Pourtant, il ne disait rien, se laissant quand même parfois aller à suivre Mat des yeux comme un vautour qui a repéré un rongeur. Mais si le colporteur tenait sa langue, les commentaires allaient quand même bon train...

Un soir, alors qu'on commençait à dresser le camp, Rand étant occupé à desseller Jeade'en, Mat s'était réfugié avec Isendre sous l'ombre complice d'un des grands chariots bâchés. Une ombre complice et même... complaisante, car les deux jeunes gens se tenaient vraiment très près l'un de l'autre. En finissant son ouvrage, Rand avait regardé le couple tandis que le soleil disparaissait à l'horizon, les ombres de grandes flèches de pierre tombant lentement sur le camp.

Jouant du bout des doigts avec son foulard transparent – comme si elle envisageait de le retirer –, Isendre avait souri, les lèvres offertes à un baiser sous leur voile. Comprenant le message, Mat s'était encore approché. Baissant les mains, Isendre avait secoué la tête, mais sans cesser de sourire. Keille était arrivée à ce moment précis, surprenant les deux tourtereaux.

— C'est donc ça que tu veux, mon bon sire ? Elle ?

Le couple avait sursauté en entendant la voix si mélodieuse de la pachydermique matrone.

— J'ai un marché pour toi, Matrim Cauthon ! Une couronne de Tar Valon, et elle est à toi. Une fille pareille n'en vaut pas plus de deux, certes, mais c'est quand même une bonne affaire !

Mat avait fait la grimace, comme s'il regrettait de ne pas être ailleurs – n'importe où, mais ailleurs.

Tel un félin des montagnes prêt à affronter un ours, Isendre s'était tournée vers Keille :

— Tu vas trop loin, vieille femme..., avait-elle soufflé. Je ne supporterai plus longtemps ta langue de vipère. Sois prudente, si tu ne veux pas que ta carcasse finisse par pourrir dans ce désert.

Keille eut un sourire qui n'atteignit jamais ses yeux enfoncés dans des replis de graisse.

— Tu oserais ?

Isendre hocha la tête.

— Une couronne de Tar Valon... Je veillerai à ce que tu en reçoives une quand nous t'abandonnerons derrière nous. Si tu réussis à te désaltérer avec, tu ne crèveras peut-être pas...

Isendre avait tourné le dos et regagné la roulotte de Kadere sans même prendre la peine de se déhancher lascivement.

Impassible, Keille avait regardé la jeune femme jusqu'à ce que la porte de la roulotte blanche se referme sur elle. L'obèse s'était alors tournée vers Mat – une seconde trop tôt pour qu'il puisse filer en douce.

— Peu d'hommes ont refusé une seule fois une de mes propositions, et aucun ne s'y est risqué deux fois. À ta place, mon garçon, j'aurais peur qu'il me vienne à l'esprit de me venger...

Hilare, Keille avait pincé la joue de Mat – assez fort pour qu'il grimace – puis elle s'était tournée vers Rand :

— Dis-lui, seigneur Dragon ! Je crois que tu en sais long sur le risque qu'on court quand on rejette une femme. Je veux parler de cette Aielle qui te suit partout avec un regard assassin. Tu appartiens à une autre, si j'ai bien compris. Qui sait, l'Aielle se sent peut-être repoussée ?

— J'en doute, maîtresse, répondit Rand. Si elle pensait que j'ai eu des vues sur elle, Aviendha me planterait un couteau dans le cœur.

Keille avait eu un rire éléphantique. La voyant tendre le bras vers lui, Mat avait sursauté, mais elle s'était contentée de lui caresser la joue.

— Tu vois, mon bon seigneur ? Si tu dédaignes une femme, il se peut qu'elle s'en fiche. Mais elle risque aussi de jouer du couteau. Une leçon que tout homme devrait apprendre. Pas vrai, mon seigneur Dragon ?

Riant aux éclats, Keille était partie houspiller les hommes qui bouchonnaient les mules.

— Elles sont toutes folles, avait murmuré Mat en se frottant la joue.

Puis il était parti très dignement. Bien entendu, il n'avait pas cessé de conter fleurette à Isendre.

Au cours de l'interminable voyage, la colonne était passée devant deux autres ensembles de petits bâtiments rudimentaires tout à fait semblables dans leur configuration au Guet d'Imre. Dans le premier, qui détenait près de trois cents moutons, les hommes se montrèrent aussi étonnés d'apprendre qui était Rand que d'être informés de la présence de Trollocs dans la Tierce Terre. Le second « guet » était abandonné – pas ravagé par des pillards, non, simplement abandonné.

Selon Aviendha, les grands troupeaux que les voyageurs apercevaient de temps en temps appartenaient à des forteresses. C'était bien beau, mais où étaient les habitants de ces forteresses ? Et à des lieues à la ronde, Rand n'avait pas repéré l'ombre d'une structure susceptible de mériter ce nom.

— ... Bon, as-tu compris maintenant ce qu'est une Maîtresse du Toit ? demanda Aviendha, ramenant Rand à la réalité.

— Pas vraiment non, avoua le jeune homme.

En ce douzième jour de voyage, et pour la première fois, il n'avait pas écouté le discours d'Aviendha, se laissant simplement bercer par sa voix.

— Mais je suis sûr que tout le monde est très content...

— Quand tu te marieras, marmonna Aviendha, les dragons qui ornent tes bras attestant de tes origines, seras-tu fidèle à ton sang, ou demanderas-tu à tout posséder, à part la robe que porte ta femme ? Certains sauvages des terres mouillées se comportent ainsi.

— Non, ce n'est pas comme ça du tout, chez moi... Et nos femmes se chargeraient de remettre les idées en place à tout idiot qui verrait les choses ainsi. Cela dit, tu ne crois pas que ces questions-là concernent la femme que je déciderai d'épouser, et elle seule ?

Le regard d'Aviendha se fit plus assassin encore.

Par bonheur, Rhuarc eut l'excellente idée de rejoindre le jeune homme sur ces entrefaites.

— Nous y sommes, annonça-t-il. La forteresse des Rocs Froids...



La forteresse des Rocs Froids



Décontenancé, Rand regarda autour de lui. À environ une demi-lieue devant la colonne se dressait un amas de buttes rocheuses aux parois abruptes – ou peut-être une seule masse de pierre divisée par des fissures. Sur sa gauche, en direction des hauts pics qu'on apercevait dans le lointain, s'étendait une plaine très accidentée hérissée de flèches de pierre. De l'herbe poussait çà et là entre des buissons d'épineux et des arbres ratatinés. Sur sa droite, le paysage était identique, même si le sol semblait plus plat, et les montagnes un peu moins lointaines.

Depuis le départ du mont Chaendaer, ce décor se déroulait inlassablement devant les yeux des voyageurs, qui finissaient d'ailleurs par ne plus le voir, à force de monotonie.

— Où ça ? demanda Rand.

Rhuarc regarda Aviendha, qui dévisageait le jeune homme comme s'il avait perdu l'esprit.

— Viens, souffla Rhuarc. Permets à tes yeux de te faire découvrir les Rocs Froids.

Baissant son *shoufa*, le chef des Taardad se dirigea d'un pas décidé vers la muraille de pierre fissurée.

Les Shaido étaient déjà en train de dresser leur camp. Les ignorant, Heirn et les Jindo suivirent Rhuarc, les mules de bât dans leur sillage. Les guerriers se dénudèrent la tête et poussèrent des cris de joie. Les Promises qui escortaient la caravane crièrent aux conducteurs de suivre les Jindo sans chercher à ménager leur attelage.

Oubliant sa dignité, une des Matriarches releva sa jupe et courut rejoindre Rhuarc. À la couleur de ses cheveux, Rand supposa qu'il s'agissait d'Amys, car Bair n'était sûrement plus capable de courir à cette vitesse.

Un moment, Moiraine parut vouloir se séparer des autres pour rejoindre Rand. Mais elle hésita, puis sembla discuter assez fermement avec une Matriarche aux cheveux encore cachés par son châle. Pour finir, l'Aes Sedai plaça sa jument blanche derrière la monture grise d'Egwene et l'étalon noir de Lan – juste devant les *gai'shain* qui s'occupaient des chevaux de bât. Mais tout ce petit monde avançait dans la même direction que Rhuarc, c'était déjà ça...

Rand se pencha et tendit une main à Aviendha, qui secoua la tête.

— Allons, monte avec moi ! Avec tous ces gens qui crient, je ne vais plus t'entendre. Sans tes conseils, je risque de faire une erreur de « crétin décérébré »...

Aviendha marmonna entre ses dents, regarda les Promises qui escortaient la caravane, puis

accepta la main de Rand, qui la tira vers le haut, ignorant ses cris indignés, et la fit monter en croupe derrière lui. Quand elle essayait d'enfourcher Jeade'en seule, se servant simplement du jeune homme comme d'un soutien, elle passait toujours très près de le faire tomber de sa selle.

Lorsque la jeune femme eut fini de s'installer, et en particulier de tirer sur sa jupe – avec des bottes montantes comme les siennes, il ne fallait pourtant pas compter apercevoir un peu de peau –, Rand lança son cheval au trot. Aviendha n'ayant jamais été à une telle « vitesse », elle passa les bras autour de la taille du cavalier et se serra contre lui.

— Si tu me ridiculises devant mes sœurs, homme des terres mouillées...

— Pourquoi te ridiculiserais-tu auprès des Matriarches ? J'ai vu Bair, Amys et les deux autres monter derrière Moiraine ou Egwene afin de pouvoir parler tranquillement.

Aviendha réfléchit un assez long moment, puis elle souffla :

— Tu te fais plus aisément au changement que moi, Rand al'Thor...

Le jeune homme n'aurait pas juré que c'était un compliment.

Quand Jeade'en rattrapa Rhuarc, Heirn et Amys, un peu en avant des Jindo qui continuaient à crier, Rand eut la surprise de voir Couladin courir à côté des trois autres Aiels, la tête nue comme eux.

Aviendha tira sur le *shoufa* de Rand afin de lui dégager la tête.

— Quand on entre dans une forteresse, il faut montrer son visage. Je te l'ai déjà dit. Et crier pour s'annoncer. On nous a vus depuis longtemps, mais c'est une coutume : montrer qu'on n'a pas l'intention d'attaquer la forteresse par surprise.

Rand acquiesça mais ne se mit pas à brailler. Après tout, Rhuarc, Amys, Heirn et Couladin ne criaient pas. Et Aviendha non plus d'ailleurs. Avec le boucan que faisaient les Jindo, il fallait bien avouer que ça n'aurait rien changé.

Couladin tourna la tête vers Rand. Comme d'habitude, son regard exprima un mépris souverain et une haine brûlante. Mais en ce jour, il y avait autre chose. De l'amusement ? Qu'est-ce qui pouvait dérider un type comme Couladin ?

— Imbécile de Shaido..., marmonna Aviendha.

Couladin trouvait-il drôle de la voir sur un cheval ? C'était possible, mais Rand n'y croyait pas un instant.

Son chapeau noir bien enfoncé sur le crâne, Mat galopait en soulevant un nuage de poussière ocre. Sa lance calée dans un étrier, il semblait engagé dans une charge héroïque.

— Quel est cet endroit, Rand ? lança-t-il assez fort pour couvrir les cris. Ces femmes se sont contentées de lancer : « Avançons plus vite, avançons plus vite ! »

Quand Rand lui eut résumé la situation, Mat regarda avec des yeux ronds la muraille de pierre.

— Dans cette forteresse, on doit pouvoir tenir un siège pendant des années, à condition d'avoir des vivres et de l'eau. Mais ce n'est rien comparé à la Pierre de Tear ou à la Tora Harad.

— La Tora quoi ? cria Rand.

Mat haussa les épaules avant de répondre.

— C'est juste un truc dont j'ai entendu parler un jour... (Se dressant sur ses étriers, Mat jeta un coup d'œil derrière lui pour voir si la caravane suivait le mouvement.) Ils sont encore là... Je me demande dans combien de temps ils s'en iront, considérant qu'ils ne font plus assez d'affaires.

— Pas avant la rencontre d'Alcair Dal. Selon Rhuarc, quand des chefs de tribu se réunissent, même deux ou trois seulement, il y a toujours une sorte de kermesse. Là, les douze chefs seront

présents. Je doute que Kadere et Keille veuillent rater ça.

Mat ne parut pas ravi par ces nouvelles.

Rhuarc avança jusqu'à la plus large fissure du mur de pierre – une ouverture d'une trentaine de pieds de large, à son maximum – puis il s'y engagea. Tous les autres le suivirent dans un étroit défilé où régnait une pénombre à peine déchirée par la lueur de la bande de ciel bleu qu'on apercevait à une hauteur incroyable, là où s'arrêtaient les parois de pierre.

Les cris des Aiels se répercutèrent dans cette caisse de résonance. Puis ils cessèrent d'un seul coup, le silence n'étant plus troublé que par le martèlement des sabots des mules et les grincements des roues de chariot.

Après un ultime tournant, la piste sinueuse déboucha à l'air libre dans un vaste canyon presque droit qui semblait s'étendre à l'infini. Venus de chaque flanc, des cris de femmes – de centaines et de centaines de femmes – accueillirent les visiteurs. Alignés des deux côtés du canyon, des Aiels des deux sexes regardaient passer les nouveaux venus en faisant le plus de bruit possible – de la voix, bien sûr, mais également en frappant sur des casseroles ou d'autres objets susceptibles de produire du boucan. Du coin de l'œil, Rand vit au sein de cette foule des Promises de la Lance qui agitaient joyeusement les bras et criaient comme tous les autres.

Rand en resta bouche bée, et le bruit n'y était pas pour grand-chose. Les parois du canyon étaient vertes et d'étroites terrasses s'y échelonnaient jusqu'à environ la moitié de leur hauteur. Des terrasses ? Non, pas seulement. Certaines avancées étaient en réalité des toits de maison en pierre grise ou en argile jaune. Les habitations semblaient en fait empilées les unes sur les autres, des étroits chemins serpentant entre elles. Et chaque toit, à y regarder de plus près, était un jardin potager où poussaient des haricots, des poivrons, des melons et d'autres végétaux que Rand ne parvint pas à identifier. Des poules plus rousses que celles de Deux-Rivières couraient partout en compagnie d'autres volailles, plus grosses, au plumage gris tacheté.

Des enfants presque toujours vêtus comme leurs aînés et des *gai'shain* en robe blanche allaient et venaient entre les toits, arrosant soigneusement certaines plantes et pas d'autres. D'après ce qu'on disait, les Aiels n'avaient pas de villes. Mais comment nommer autrement ce que Rand venait de découvrir ? Une cité bizarre, peut-être, mais une cité quand même. Avec un tel vacarme, Rand ne songea même pas à poser le quart des questions qui tourbillonnaient dans sa tête. Par exemple, qu'étaient donc ces fruits bien ronds – mais trop rouges et trop brillants pour qu'il s'agisse de pommes – qui poussaient sur des petits buissons aux feuilles très claires ? Ou ces plantes très droites aux feuilles très larges et aux bourgeons jaunes en forme de pompons ? Né fermier, Rand l'était suffisamment resté pour être intrigué par ces végétaux.

Rhuarc et Heirn ralentirent un peu le pas, Couladin les imitant, puis ils glissèrent leurs lances dans le harnais de leur étui à arc dorsal. Amys continua à courir en riant comme une petite fille. Les hommes la suivirent avec un peu plus de retenue. Alors que les cris des femmes de la forteresse parvenaient à couvrir le vacarme des casseroles et autres ustensiles de cuisine, Rand aussi suivit le mouvement, puisque Aviendha venait de lui souffler de le faire.

Très tendu, Mat semblait mourir d'envie de faire tourner bride à son cheval et de ficher le camp.

Au fond du canyon, la muraille rocheuse concave formait une sorte de profonde alcôve naturelle. Selon Aviendha, le soleil n'atteignait jamais cette partie de la forteresse, qui devait son nom aux rochers en permanence froids qu'on y trouvait.

Face à cette obscure niche, Amys venait de monter en compagnie d'une femme sur un grand

rocher gris dont on avait aplani le sommet.

La seconde Aielle, très mince dans ses jupes larges, sa longue chevelure blonde grisonnant sur les tempes lui tombant au-dessous de la taille, semblait plus âgée qu'Amys, mais toujours d'une très grande beauté peut-être encore renforcée par les petites rides qui se creusaient au coin de ses yeux gris. Un châle marron tout simple sur les épaules, ses colliers et ses bracelets d'or et d'ivoire ni plus ni moins sophistiqués que ceux d'Amys, cette femme était pourtant la Maîtresse du Toit – nommée Lian, rappela Aviendha à Rand.

Quand Rhuarc s'immobilisa devant le rocher, les cris baissèrent d'intensité puis cessèrent brusquement. Heirn et Couladin se campèrent un ou deux pas derrière le chef des Taardad.

— Je demande la permission d'entrer dans ta forteresse, Maîtresse du Toit.

— Et je te l'accorde, chef de tribu, répondit Lian, respectant à la lettre le rituel.

Puis elle sourit et ajouta, un ton plus bas :

— Ombre de mon cœur, je te l'accorderai toujours.

— Je t'en remercie, Maîtresse du Toit de mon cœur.

Une réponse qui ne semblait guère rituelle non plus...

Heirn avança à son tour.

— Maîtresse du Toit, je demande la permission d'entrer chez toi.

— Et je te l'accorde, Heirn. Ici, il y a pour toi de l'eau et de l'ombre. Et les Jindo sont toujours les bienvenus.

— Je t'en remercie, Maîtresse du Toit.

Heirn tapa sur l'épaule de Rhuarc, puis il partit rejoindre ses guerriers. À première vue, le cérémonial des Aiels était à la fois sobre, précis et rapide.

Le torse bombé, Couladin rejoignit Rhuarc.

— Je demande la permission d'entrer dans ta forteresse, Maîtresse du Toit.

Lian plissa les yeux, pensive. Dans son dos, Rand entendit des murmures surpris sortir de centaines de gorges. Une soudaine tension flottait dans l'air, comme si le danger venait de s'inviter dans la forteresse. Mat le sentit aussi, car il se tourna sur sa selle pour voir ce que faisaient les Aiels massés derrière lui.

— Que se passe-t-il ? demanda Rand à Aviendha. Pourquoi ne répond-elle pas ?

— Couladin s'est comporté comme s'il était un chef de tribu, répondit l'Aielle. Quel idiot ! Il est fou à lier... Si Lian le repousse, il y aura des problèmes avec les Shaido. Et ça risque d'arriver, après ce que cet imbécile vient de faire. Ce ne sera pas une querelle de sang, parce qu'il n'est pas un chef, si enflée que soit sa tête, mais nous n'avons pas besoin de ça...

Elle durcit soudain le ton :

— Tu n'as rien écouté de mes leçons ! Lian aurait pu refuser la permission d'entrer à Rhuarc, et il aurait été obligé de repartir. Un tel événement marquerait la fin de l'unité des Taardad, mais Lian en a le pouvoir. Rand al'Thor, elle pourrait même rejeter Celui qui Vient avec l'Aube. Chez les Aiels, les femmes sont puissantes. Pas comme chez vous, où il leur faut être reine ou noble pour ne pas devoir danser devant un homme pour obtenir sa pitance.

Rand secoua légèrement la tête. Chaque fois qu'il envisageait de se fustiger parce qu'il avait appris trop peu de choses sur les Aiels, Aviendha lui rappelait qu'elle ne savait pratiquement rien du reste de l'univers.

— Un de ces jours, j'aimerais te présenter le Cercle des Femmes de Champ d'Emond. J'ai hâte

de t'entendre leur dire à quel point elles sont sans pouvoir, selon toi.

Sentant que l'Aielle se tordait le cou pour essayer de voir son visage, Rand demeura parfaitement impassible.

— Je pense qu'elles t'expliqueront quelques petites choses en retour...

— Tu as l'autorisation d'entrer..., commença enfin Lian (Couladin sourit et bomba encore plus le torse)... sous mon toit. On y trouvera sans doute pour toi de l'eau et de l'ombre.

Des cris de surprise montèrent de l'assistance.

Couladin vacilla comme si on venait de le gifler. Rouge de colère, il semblait ne pas savoir que faire. Croisant les mains comme s'il voulait s'empêcher de saisir ses lances, il avança vers Amys et Lian, puis il se ravisa, se détourna et partit rejoindre ses hommes, son regard embrasé défiant quiconque d'oser une remarque. Finalement, il s'arrêta non loin de son point de départ, se tourna de nouveau et foudroya Rand des yeux.

— Comme un voyageur sans amis..., murmura Aviendha. Elle l'a accueilli comme un mendiant. Une terrible insulte pour lui, mais qui ne touche pas les Shaido. (Elle enfonça un index dans les côtes de Rand – si fort qu'il en lâcha un grognement.) C'est à toi, homme des terres mouillées ! Montre-toi digne de l'honneur dont je t'ai fait le dépositaire. Tout le monde saura que je t'ai appris à te comporter dignement. Avance !

Rand se laissa glisser de sa selle et alla rejoindre Rhuarc.

Je ne suis pas un Aiel... Je ne comprends pas ce peuple, et je ne peux pas me permettre de trop l'aimer. Je ne peux pas !

Contrairement aux trois autres hommes, Rand s'inclina devant Lian. Après tout, c'était ainsi qu'on lui avait enseigné la politesse.

— Maîtresse du Toit, je demande la permission d'entrer chez toi.

Rand entendit le petit cri d'Aviendha. Il était censé dire la même chose que Rhuarc.

Le chef des Taardad fronça les sourcils, les yeux rivés sur sa femme. Dans le dos de Rand, Couladin eut un sourire méprisant. Et la foule, de nouveau, en murmura de surprise.

L'air encore plus sévère que face à Couladin, la Maîtresse du Toit étudia Rand de la tête aux pieds, ses yeux s'attardant sur le *shoufa* puis sur la veste rouge que pas un Aiel au monde n'aurait accepté de porter. Enfin, elle consulta du regard Amys, qui hocha la tête.

— Une telle modestie est rare chez les hommes, dit Lian. Le plus souvent, ils ne savent même pas où la trouver...

Assez maladroitement, car ce n'était pas de mise chez les Aielles, Lian fit une révérence en réponse au salut de Rand.

— Le *Car'a'carn* a la permission d'entrer dans ma forteresse. Pour le chef de tous les chefs, il y a toujours de l'eau et de l'ombre aux Rocs Froids.

Les femmes présentes dans la foule crièrent de nouveau. En l'honneur de Rand, ou à cause de la cérémonie ? Toute la question était là.

Sur un dernier regard assassin, Couladin reprit son chemin, manquant bousculer Aviendha, qui venait de (péniblement) mettre pied à terre. Alors que la foule se dispersait, l'Aiel s'éloigna très rapidement.

En équilibre sur un étrier, Mat le regarda jusqu'à ce qu'il ait disparu.

— Méfie-toi de cet homme... Et ce ne sont pas des paroles en l'air.

— Tout le monde me dit ça..., répondit Rand.

Au milieu du canyon, les colporteurs avaient déjà installé leurs tréteaux. À l'entrée, Moiraine et le reste de la colonne des Matriarches venaient d'arriver sous les cris de quelques femmes et les « sonneries » de rares casseroles. Rien de commun avec l'enthousiasme qu'avait soulevé Rhuarc.

— Mais ce n'est pas lui qui m'inquiète, ajouta Rand.

Les Aiels n'étaient pas une menace pour lui.

Moiraine d'un côté et Lanfear de l'autre ! Qu'est-ce qui pourrait être plus périlleux que ça ?

Une question si stupide que le jeune homme faillit éclater de rire.

Amys et Lian descendirent enfin de leur rocher. Sous l'œil ébahi de Rand, Rhuarc les enlaça toutes les deux. Grandes comme toutes les Aielles, elles n'arrivaient pourtant pas à l'épaule de l'homme.

— Je t'ai présenté mon épouse Amys, dit Rhuarc à Rand, et maintenant, je te présente mon épouse Lian.

S'avisant qu'il était bouche bée, Rand la referma vivement. Après qu'Aviendha lui eut dit que la Maîtresse du Toit était l'épouse de Rhuarc, il avait pensé avoir mal compris tous les « ombre de mon cœur » échangés entre l'Aiel et Amys sur le mont Chaendaer. De toute façon, il avait d'autres soucis en tête. Mais là...

— Deux épouses ? s'écria Mat. Par la Lumière ! ce type est l'homme le plus heureux du monde, ou le plus grand crétin depuis le jour de la Création !

— Rand, fit Rhuarc, maussade, j'avais cru comprendre qu'Aviendha t'initiait à nos coutumes. Apparemment, elle est loin d'avoir tout abordé.

Après avoir regardé son mari – enfin, leur mari –, Lian interrogea du regard Amys, qui répondit sèchement :

— Elle semblait parfaite pour lui enseigner ce qu'il a besoin de savoir. Et c'était aussi un bon moyen de l'empêcher de courir rejoindre les Promises dès que nous avons le dos tourné. À présent, je pense que je vais devoir m'entretenir un long moment avec elle dans un endroit tranquille. Selon moi, elle a dû lui apprendre le langage par signes des Promises ou l'art de traire un *gara*.

Aviendha rosit un peu, mais secoua quand même la tête, faisant osciller ses cheveux désormais assez longs pour lui couvrir les oreilles.

— Il y avait des sujets plus importants que le mariage, se défendit-elle. Et de toute façon, cet homme ne m'a jamais écouté.

— Elle a été un très bon professeur, intervint Rand. Avec elle, j'ai appris bien des choses sur la Tierce Terre et sur vos coutumes.

Le langage des signes des Promises ?

— Quand je commets une erreur, c'est ma faute, pas la sienne.

Comment pouvait-on traire un lézard géant venimeux ? Et pour quoi faire ?

— Oui, c'est un très bon professeur, et je voudrais qu'elle continue à me former, si ça ne dérange personne.

Au nom de la Lumière ! pourquoi ai-je dit ça ?

Quand elle se détendait un peu, Aviendha pouvait être d'une compagnie agréable. La plupart du temps, elle se révélait plus urticante qu'une ortie. Au moins, tant qu'il la gardait, il saurait qui les Matriarches avaient désigné pour l'espionner.

Amys dévisagea Rand, ses yeux bleus aussi perçants que ceux d'une Aes Sedai. Quoi d'étonnant, puisqu'elle était capable de canaliser le Pouvoir ? Si elle ne paraissait pas sans âge, elle avait

pendant l'air bien plus jeune qu'elle l'aurait dû. Au fond, quelle était la différence avec une Aes Sedai « estampillée » ?

— Je n'y vois aucun inconvénient, répondit-elle à la question de Rand.

Aviendha ouvrit la bouche pour protester, mais elle se ravisa quand la Matriarche la foudroya du regard. À coup sûr, l'ancienne Promise s'était crue débarrassée de sa corvée, une fois arrivée à la forteresse.

— Rand, dit Lian, tu dois être fatigué après un si long voyage. Et affamé, j'imagine. Suivez-moi...

L'invitation englobait Mat, qui se tenait pourtant à l'écart et lorgnait sur les chariots des colporteurs.

— Venez sous mon toit.

Après avoir récupéré ses sacoches de selle, Rand laissa Jeade'en aux bons soins d'une *gai'shain* qui se chargea également de Pépin. S'autorisant un dernier coup d'œil à la caravane, Mat jeta ses sacoches de selle sur son épaule et suivit le mouvement.

Le toit de Lian, sa maison, était situé du côté ouest du canyon, au niveau le plus élevé des habitations, trois cents pieds de muraille rocheuse se dressant quand même au-dessus. Bien que ce fût la demeure de la Maîtresse du Toit et du chef des Taardad, le bâtiment n'avait rien d'extraordinaire vu de l'extérieur. Un modeste rectangle de brique d'argile jaune dont les étroites fenêtres, dépourvues de vitres, étaient simplement protégées par des rideaux blancs ordinaires. Sur le toit plat, un jardin potager était aménagé et il y en avait un autre sur une petite terrasse séparée de la maison par un étroit sentier pavé de pierres plates jaunes. Au premier coup d'œil, la résidence devait compter deux pièces et elle ressemblait à toutes les autres, n'était le gong de bronze carré qui pendait près de la porte.

Une demeure modeste, oui, sans luxe particulier par rapport à toutes celles qu'on apercevait depuis ces hauteurs.

De l'extérieur... À l'intérieur, tout changeait.

La partie en brique constituait une seule grande pièce au sol couvert de carreaux ocre foncé. Mais derrière, creusées à même la roche, se trouvaient d'autres pièces au plafond très haut où régnait une surprenante fraîcheur. Des lampes d'argent pendaient aux murs, répandant dans l'air une bonne odeur qui évoquait les sous-bois. En franchissant une arche sculptée, Rand aperçut dans une des pièces un grand fauteuil laqué en rouge et or qui semblait ne pas beaucoup servir. Le « trône du chef », lui apprit Aviendha. À part ça, il n'y avait pas grand-chose en bois dans la maison, à part quelques coffres polis, des boîtes le plus souvent laquées et des lutrins si bas qu'il fallait sans doute s'allonger sur le sol pour lire l'ouvrage qui reposait dessus. Une position sans doute confortable, si on considérait la qualité des tapis moelleux sous lesquels les carreaux disparaissaient presque totalement.

Curieux de tout, Rand reconnut des tissages typiques de Tear, du Cairhien, d'Andor, du Tarabon et même de l'Illian. D'autres motifs ne lui dirent rien, qu'il s'agisse d'un dessin à rayures multicolores ou d'un étrange damier composé de carrés creux gris, marron et noir.

Alors que le désert des Aiels était une terre uniformément ocre et gris, le canyon des Rocs Froids était un univers hautement coloré. Certaines tentures, Rand l'aurait juré, venaient de l'autre côté de la Colonne Vertébrale du Monde – des « compensations » comme celles que les Aiels avaient rapportées de la Pierre de Tear, peut-être bien. Les coussins à eux seuls, souvent à pompons ou à franges, composaient une véritable symphonie de couleurs et de formes.

Dans de petites niches murales, la Maîtresse du Toit exposait quelques objets précieux. Un vase de porcelaine, une coupe d'argent et des figurines en ivoire – Rand ne reconnut presque aucun des animaux qu'elles représentaient, ce qui ne l'étonna pas vraiment.

Ainsi, c'était ça, les « grottes » vulgaires dont parlaient les Teariens – eux-mêmes spécialistes du tape-à-l'œil, presque au même titre que les Zingari ? Mais ici, tout était à la fois digne et harmonieux, en un parfait mélange entre intimité et sens d'un certain protocole.

En souriant à Aviendha, histoire de montrer qu'il l'avait bel et bien écoutée, Rand sortit d'une de ses sacoches le « présent d'invité » qu'il destinait à Lian. À l'image d'un lion, la figurine en or provenait du butin de Tear et il l'avait achetée à un Sourcier Jindo. Étant le dirigeant actuel du pays, ça revenait à s'être volé lui-même, non ?

Après une courte hésitation, Mat produisit son propre cadeau, un collier de fleurs d'argent de Tear qui venait probablement de la même source et dont il avait sans nul doute fait l'acquisition pour Isendre.

— Elle est exquise, souffla Lian en brandissant la figurine pour que tout le monde la voie. J'ai toujours eu un penchant pour l'artisanat de Tear. Il y a bien des années de ça, Rhuarc m'a offert deux très belles pièces.

Comme une bonne maîtresse se souvenant de baies rouges particulièrement délicieuses, elle se tourna vers son mari et souffla :

— Tu les avais prises dans la tente d'un Haut Seigneur, juste avant l'exécution de Laman, c'est ça ? Quel dommage que vous ne soyez pas allés jusqu'en Andor. J'ai toujours rêvé d'une babiole en argent andorien... Ton collier est également très beau, Mat Cauthon.

Devant tant d'enthousiasme, Rand fut plus que décontenancé, mais il parvint à le cacher. Malgré ses jupes et son allure si maternelle, Lian était aïelle jusqu'au bout des ongles, comme la plus aïelle des Promises de la Lance.

Moiraine, les autres Matriarches, Lan et Egwene arrivèrent sur ces entrefaites. L'épée du Champion lui valut un regard légèrement réprobateur, mais la Maîtresse du Toit se radoucit considérablement dès que Bair lui eut présenté *Aan'allein*.

Cependant, ce furent Moiraine et Egwene qui reçurent l'accueil le plus chaleureux.

— Vous honorez mon toit, Aes Sedai...

Un instant, Rand crut que Lian allait s'incliner de nouveau.

— On dit que nous servions les Aes Sedai, avant la Dislocation du Monde, et que nous n'avons pas su être à la hauteur de la tâche. Cet échec nous a valu d'être exilés ici, dans la Tierce Terre. Vous y voir me fait espérer que nos péchés ne sont peut-être pas impardonnables.

D'abord surpris, Rand se souvint que Lian n'avait pas été à Rhuidean. De toute évidence, l'interdiction d'évoquer ce qui s'y déroulait avec un non-initié s'appliquait entre mari et femme. Et entre sœurs-épouses, si c'était bien le nom de l'étrange relation entre Amys et Lian.

Moiraine voulut également offrir un cadeau à Lian – de petits flacons de parfum en cristal et argent venus de l'Arad Doman, mais la Maîtresse du Toit écarta humblement les mains :

— Votre présence ici est suffisante, Aes Sedai. Accepter une offrande déshonorerait mon toit et me couvrirait de honte. Je ne saurais m'exposer à ce sort.

Parfaitement sincère, l'Aïelle parut redouter que Moiraine insiste.

Une précieuse indication, nota Rand, sur l'importance respective du *Car'a'carn* et d'une Aes Sedai...

— Comme tu voudras, dit Moiraine en remettant les flacons dans sa bourse. La Tierce Terre recevra la visite de bien d'autres Aes Sedai. Jusque-là, nous n'avions eu aucune raison d'y venir.

Amys ne parut pas ravie par cette déclaration. Melaine, elle, regarda Moiraine comme un chat aux yeux verts se demandant s'il devait faire quelque chose pour chasser le gros chien qui s'était aventuré dans *sa* cour de ferme. Bair et Seana échangèrent des regards perplexes, mais leur réaction n'eut aucune commune mesure avec celle des deux Matriarches capables de canaliser.

Une volée de *gai'shain* des deux sexes, pareillement gracieux dans leur robe blanche, la soumission de leur regard semblant déplacée chez des Aiels, vinrent prendre les capes de Moiraine et d'Egwene, leur apportèrent des serviettes humides pour le visage et les mains et leur tendirent de petites coupes d'eau en argent servant à des libations rituelles.

Puis le repas arriva. Transportés sur des plateaux d'argent et dans des plats qui n'auraient pas déparé dans un palais, les mets furent servis dans de simples assiettes en céramique veinée de bleu.

Tout le monde s'installa sur le sol autour d'une surface carrelée en blanc qui tenait lieu de table. Des coussins sous la poitrine, presque tête contre tête, les convives évoquaient les rayons d'une roue, les *gai'shain* se déplaçant souplement entre eux pour disposer les assiettes.

Mat se tortilla comme une anguille sur ses coussins avant de trouver une position qui parut le satisfaire. En revanche, Lan s'installa comme s'il mangeait couché depuis sa plus tendre enfance, et Moiraine, tout comme Egwene, parut à peine moins à l'aise que lui. Sans nul doute, ces trois-là s'étaient entraînés sous la tente des Matriarches.

Un peu décontenancé par la position, Rand le fut encore plus par la nourriture.

Le ragoût de chèvre épicé accompagné de poivrons en lanières sortait un peu de l'ordinaire, sans plus, et les petits pois, comme les courges, se ressemblaient aux huit coins du monde. En revanche, on ne pouvait pas en dire autant du pain jaunâtre qui s'émiettait presque sans qu'on y touche ni des étranges haricots rouges, ni du plat de céréales jaune canari accompagné d'une purée rouge indéfinissable – une spécialité qu'Aviendha appelait « *zemai* et *t'mat* », ni des fruits en forme de bulbes et à la peau verte qui poussaient sur de simples tiges sans feuilles appelées *kardon*. Cela dit, tout se révéla hautement comestible.

Rand se serait sans doute régalé davantage si son « professeur » ne lui avait pas tenu un discours sur absolument tout et n'importe quoi. À part les sœurs-épouses, un sujet qu'Aviendha semblait vouloir réserver à Amys et Lian.

Allongées des deux côtés de Rhuarc, elles se souriaient au moins autant qu'elles lui faisaient des grâces. Si elles l'avaient épousé pour ne pas briser leur amitié, il était évident qu'elles l'aimaient toutes les deux. Imaginer Elayne et Min dans cette situation était tout bonnement impossible. Troublé, Rand se demanda comment il avait même pu y penser. Sans doute parce que le soleil lui avait fait cuire le cerveau...

Si elle fit l'impasse sur le mariage, Aviendha s'appesantit sur tout le reste, accablant Rand d'interminables explications truffées de détails superflus. Pensait-elle qu'il était idiot parce qu'il ne savait pas, pour les sœurs-épouses ? Se tournant vers la droite pour le regarder dans les yeux, elle eut un sourire presque doux puis se lança dans une description détaillée de la façon dont il fallait tenir sa cuillère pour manger le ragoût – pas la même technique du tout que pour déguster le *zemai* et *t'mat*, un enfant de cinq ans le savait !

Dans les yeux d'Aviendha, Rand lut que seule la présence des Matriarches la retenait de lui envoyer une assiette à la figure – pour commencer.

— Je me demande bien ce que je t’ai fait, marmonna le jeune homme.

Sur son autre flanc, Melaine faisait mine d’être absorbée par sa conversation avec Seana. Bair intervenait de temps en temps, mais sans cesser de tendre l’oreille pour entendre ce que se disaient l’élève et le professeur.

— Mais si me former t’est si désagréable, tu n’es pas obligée de le faire. Il te suffit de démissionner. Je suis sûr que Rhuarc ou les Matriarches trouveront quelqu’un d’autre.

Surtout les Matriarches, s’il réussissait à se débarrasser de leur espionne.

— Tu ne m’as rien fait du tout..., maugréa Aviendha. (Elle dévoila ses dents blanches à Rand – et s’il s’agissait d’un sourire, eh bien, c’était franchement raté !) Et tu ne me feras jamais rien... Tu devrais t’allonger convenablement, c’est plus confortable pour manger et pour parler aux autres convives. Le repas est un moment agréable, et sauf pour ceux qui doivent former un élève au lieu de se régaler, la politesse exige qu’un invité converse avec ses deux voisins.

Installé derrière la jeune femme, Mat regarda Rand avec des yeux ronds comme des soucoupes. À l’évidence, il était ravi que cette épreuve lui soit épargnée.

— Bien sûr, quand on est forcé de faire face à quelqu’un, par exemple parce qu’on lui donne des cours, cette obligation tombe... Rand, mange donc avec la main droite, sauf si tu dois t’appuyer sur ce coude-là. Et...

Une épreuve ? Non, une séance de torture, et Aviendha y prenait un plaisir évident. Mais il y avait peut-être un moyen de s’en sortir. Les Aielles semblaient accorder une très grande importance aux cadeaux. S’il en faisait un à sa tortionnaire...

— ... à la fin du repas, tout le monde parle ensemble, sauf les infortunés professeurs contraints de se consacrer à un cancre...

Un pot-de-vin, oui !

Il paraissait injuste de devoir corrompre quelqu’un qui vous espionnait, mais si l’Aielle entendait continuer dans ce registre, rien ne serait trop coûteux pour acheter un peu de tranquillité.

Lorsque les *gai’shain* eurent débarrassé la « table » et apporté des gobelets d’argent remplis de vin rouge, Bair foudroya du regard Aviendha, qui se recroquevilla piteusement sur elle-même. Egwene se mit à genoux pour tapoter l’épaule de son amie par-dessus le dos de Mat, mais ça n’eut aucun effet. Au moins, l’Aielle se taisait, et ça, c’était appréciable.

Comme de juste, Egwene lança un regard noir à Rand. Parce qu’elle avait lu ses pensées ? Ou parce qu’elle l’estimait responsable du soudain accès de bouderie d’Aviendha ?

Rhuarc sortit son brûle-gueule et sa blague à tabac. Une fois le fourneau bourré jusqu’au bord, il passa la blague à Mat, qui avait lui aussi sorti sa pipe aux ornements d’argent.

— Rand al’Thor, dit le mari de Lian et d’Amys, certains chefs ont réagi très vite à ta convocation, et c’est plutôt bon signe. Selon Lian, il semblerait que Jheran, le chef des Shaarad, et Bael, celui des Goshien, soient déjà arrivés à Alcair Dal. Le chef des Chareen, Erim, est en chemin.

Rhuarc permit à une jeune *gai’shain* d’allumer son brûle-gueule avec une longue brindille enflammée. À la façon dont elle se déplaçait – avec une grâce distincte de celle des autres étranges serviteurs – Rand aurait parié qu’il s’agissait d’une Promise de la Lance prisonnière. Combien de temps lui restait-il à tirer de son année et un jour de service humble et respectueux ?

Fidèle à son image, Mat sourit à la *gai’shain* lorsqu’elle s’agenouilla pour embraser le tabac de sa pipe. Le regard que lui jeta alors la jeune femme, du fin fond de sa capuche, n’eut rien de respectueux ni d’humble. Malgré son entregent, Mat en eut le souffle coupé, et son sourire s’effaça.

Agacé, il se mit de nouveau sur le ventre et commença à tirer sur sa pipe. Ainsi, il ne vit pas la satisfaction qui s'afficha sur le visage de la *gai'shain* – et qui disparut aussitôt quand Amys lui lança un regard assassin. Comme si elle venait de connaître la pire humiliation de sa vie, la jeune prisonnière s'enfuit à toutes jambes.

Intrigué, Rand s'intéressa à la réaction d'Aviendha. Furieuse d'avoir dû abandonner ses lances, elle se considérait toujours comme une sœur de la Lance de toutes les Promises qui croisaient son chemin. Pourtant, elle regarda la jeune *gai'shain* exactement comme maîtresse al'Vere aurait considéré quelqu'un qui venait de cracher sur le sol. Un peuple étrange, vraiment. Dans l'assistance, seule Egwene semblait éprouver un peu de compassion pour la jeune femme en robe blanche.

— Les Goshien et les Shaarad, marmonna Rand, les yeux baissés sur sa coupe de vin.

Selon Rhuarc, tous les chefs de tribu viendraient avec quelques guerriers, une question d'honneur, et les chefs de clan feraient de même. Quand on faisait l'addition, on arrivait quand même à un bon millier de personnes pour chaque tribu. Douze tribus... Douze mille Promises et guerriers drapés dans leur étrange conception de l'honneur et prêts à s'entre-tuer au moindre éternuement de chat. Douze mille au moins, et peut-être plus, si on tenait compte de la kermesse.

— Ils ont une querelle, je crois ?

Rhuarc et Lan acquiescèrent en même temps.

— Je sais que la Paix de Rhuidean s'applique à Alcair Dal, Rhuarc, mais j'ai vu que ça n'avait pas tant d'effet que ça sur Couladin et les Shaido. Je devrais me mettre en route au plus vite. Si les Goshien et les Shaarad commencent à se battre... Eh bien, ça pourrait faire boule de neige, et je veux avoir tous les Aiels avec moi.

— Les Goshien ne sont pas comme les Shaido, lâcha Melaine.

Elle secoua la tête, faisant osciller sa chevelure rousse comme la crinière d'une lionne.

— Les Shaarad non plus, dit Bair d'une voix aiguë moins forte que celle de sa cadette, mais tout aussi assurée. Jheran et Bael tenteront peut-être de s'étriper lorsqu'ils repartiront d'Alcair Dal, mais pas sur le site de la réunion.

— Aucune de ces remarques ne répond à la question de Rand al'Thor, dit Rhuarc. Rand, si tu vas à Alcair Dal avant que tous les chefs y soient, ceux qui ne seront pas encore arrivés se sentiront déshonorés. Ce n'est pas une bonne façon d'annoncer que tu es Celui qui Vient avec l'Aube. On ne peut pas insulter ainsi des hommes qu'on veut rallier à sa cause. Les Nakai ont le plus de chemin à parcourir. Dans un mois, tout le monde sera dans la Coupe d'Or.

— Moins d'un mois..., souffla Seana. J'ai marché deux fois dans les rêves d'Alsera, et elle m'a dit que Bruan, le chef des Nakai, compte courir entre la forteresse Shiagi et Alcair Dal. Moins d'un mois, je le maintiens...

— Pour ne pas prendre de risques, tu partiras quand même dans un mois, dit Rhuarc à Rand. Trois ou quatre jours après, tu arriveras à Alcair Dal et tous les chefs t'y attendront.

Un mois... C'était trop long, et pourtant, Rand n'avait pas le choix. Dans les récits, tout se passait comme le prévoyait le héros et la notion de « contretemps » n'existait pas. Dans la vie, il en allait autrement, même pour un *ta'veren* censément soutenu et porté par les prophéties. Dans la vie, il fallait lutter, espérer, croiser les doigts et s'estimer heureux de trouver plus d'une demi-miche de pain quand on avait besoin d'une entière.

Par bonheur, une partie de son plan évoluait exactement selon ses espérances. La partie la plus dangereuse...

Allongée entre Lan et Amys, Moiraine sirotait son vin les yeux mi-clos, comme si elle somnolait. Rand ne se fia pas un instant aux apparences. Cette femme voyait et entendait tout. Mais pour l'heure, il n'avait rien à lui cacher.

— Combien de chefs hésiteront, Rhuarc ? Ou s'opposeront à moi ? Tu y as fait allusion, mais sans jamais approfondir le sujet.

— Parce que je n'ai aucune certitude, Rand... Quand tu leur montreras les Dragons, ils sauront qui tu es. Il est impossible de copier ou de contrefaire les Dragons de Rhuidean.

Rand eut l'impression que Moiraine venait de cligner des yeux.

— Tu es celui qu'annoncent les prophéties, Rand. Je te soutiendrai, Bruan aussi, et Dheari également – c'est le chef des Reyn. Les autres ? C'est une histoire bien différente...

» Sevanna, la veuve de Suladric, conduira les Shaïdo, puisqu'ils n'ont plus de chef. Elle est bien jeune pour être Maîtresse du Toit, et sûrement furieuse à l'idée de ne plus avoir qu'une maison, pas une forteresse, lorsqu'un nouveau chef aura été choisi. Bien entendu, elle est aussi indigne de confiance que tous les autres Shaïdo. De toute façon, même si elle ne nous fait pas d'ennuis, tu sais que Couladin s'en chargera à sa place. Et même s'il n'est pas allé à Rhuidean, certains guerriers lui seront fidèles. Hélas, les Shaïdo sont assez fous pour ça. Le chef des Tomanelle, Han, peut aller dans un sens comme dans l'autre. C'est un homme fier, difficile à connaître et peu commode à convaincre quand...

— Il existe des hommes qui ne correspondent pas à cette description ? souffla Lian, coupant la chique à son mari.

Une remarque que Rhuarc n'était pas censé entendre, devina Rand. Alors qu'Amys mettait une main devant sa bouche pour cacher son sourire, sa sœur-épouse baissa le nez sur sa coupe de vin comme une petite fille prise en flagrant délit d'espièglerie.

Rhuarc regarda ses deux femmes, l'air résigné.

— Je voulais simplement dire que je ne pouvais être sûr de rien. La plupart des tribus te suivront, Rand. Peut-être même toutes, y compris les Shaïdo. Voici trois mille ans que nous attendons l'homme qui arborera les deux Dragons. Quand tu auras montré tes bras, plus personne ne doutera que tu sois venu pour nous unir.

Et vous détruire, pensa Rand.

— Mais je ne peux quand même pas prédire la réaction des gens. Rand, ne veux-tu pas changer d'avis et revêtir le *cadin'sor* ?

— Pour leur montrer quoi, Rhuarc ? Une imitation d'Aiel ? Autant déguiser Mat, si on en est là !

Le jeune flambeur faillit s'étrangler avec le tuyau de sa pipe.

— Je ne ferai pas semblant, Rhuarc. Je suis ce que je suis, et ils devront me prendre comme ça. (Rand brandit les poings, les manches de sa veste tombant assez pour dévoiler les têtes ornées d'une crinière figurant sur ses avant-bras.) Voici les preuves. Si elles ne suffisent pas, rien n'y fera.

— En direction de quel pays veux-tu « guider de nouveau les lances vers la guerre » ? demanda soudain Moiraine.

S'étrangeant de nouveau, Mat sortit le tuyau de sa pipe de sa bouche, puis il dévisagea l'Aes Sedai, dont les yeux noirs étaient désormais grands ouverts.

Rand serra les poings à s'en faire craquer les phalanges. Jouer au plus fin avec cette femme était dangereux, il aurait dû le savoir depuis longtemps. Elle gravait dans sa mémoire tout ce qu'elle entendait, mettait les choses en rapport les unes avec les autres et finissait par tout comprendre.

Tous les regards braqués sur lui, Rand se leva lentement.

Egwene semblait plus inquiète encore que Mat. Les Aielles paraissaient... curieuses. Évoquer la guerre n'avait rien pour les perturber. Rhuarc, lui, affichait la détermination d'un guerrier prêt à tout.

— Si vous voulez bien m'excuser, dit Rand, je vais faire un petit tour.

Aviendha se mit à genoux et Egwene se leva. Mais aucune des deux femmes ne suivit le jeune homme.



Des pièges



Une fois dehors, Rand se campa sur le chemin pavé qui séparait la maison de brique jaune et la terrasse aménagée en potager. De là, il sonda le canyon... et ne vit pas grand-chose, car la pénombre couvrait déjà la vallée encaissée.

Moiraine était décidément un problème. Allait-elle le conduire jusqu'à la Tour Blanche en le tenant en laisse ? C'était possible... Et il ne doutait pas un instant qu'elle en serait capable sans utiliser le Pouvoir, s'il lui laissait la moindre ouverture. Cette femme était capable de faire passer un taureau par un trou de souris sans qu'il s'en aperçoive. Mais s'il la manipulait, elle pouvait lui être utile.

La manipuler ? Je suis aussi malfaisant qu'elle. Se servir des Aiels, manipuler une Aes Sedai... J'aimerais tant pouvoir lui faire confiance...

Rand se dirigea vers l'entrée du canyon en empruntant une succession de chemins. Tous très étroits, la plupart étaient pavés, mais les plus raides avaient été taillés en escalier, pour faciliter la descente. En avançant, Rand entendit les bruits lointains de marteaux frappant sur des enclumes. À l'évidence, tous les bâtiments n'étaient pas des maisons. Par une porte ouverte, Rand aperçut plusieurs femmes assises devant des métiers à tisser. Plus loin, derrière une fenêtre, il vit une femme orfèvre se pencher sur ses petits marteaux et ses gouges miniatures. Plus loin encore, il découvrit un potier devant son tour, son four de pierre derrière lui.

Les hommes et les garçons, à part les plus jeunes, portaient tous le *cadin'sor* – la tenue ocre des Aiels – mais de subtils détails permettaient de faire la différence entre les guerriers et les artisans. Par exemple, un couteau plus petit à la ceinture – ou pas de couteau du tout – ou encore un *shoufa* sans voile noir allant avec.

Cependant, lorsqu'il vit un forgeron manier une lance qu'il venait juste de munir d'une pointe d'un pied de long, Rand n'eut aucun doute sur ses aptitudes à utiliser les armes qu'il était si doué pour fabriquer.

Si les chemins n'étaient pas bondés, il y avait quand même pas mal de trafic. Des enfants couraient partout en riant, les petites filles portant presque aussi souvent des lances jouets qu'une poupée. Souvent sous la direction d'un gamin de dix ou douze ans, les *gai'shain* travaillaient dans les jardins ou transportaient de grandes jarres d'eau sur leur tête. Comme partout, les gens vaquaient à leurs occupations, qui ne semblaient guère différentes de celles des habitants de Deux-Rivières.

Balayer devant sa porte, réparer un mur, battre des tapis...

Malgré sa veste rouge et ses bottes aux épaisses semelles, Rand n'intéressa absolument pas les enfants. Toujours aussi effacés, les *gai'shain* ne le regardaient pas non plus, mais ça ne voulait rien dire. En revanche, tous les adultes le considéraient d'un air dubitatif, comme s'ils attendaient quelque chose de lui sans trop savoir quoi.

Les très jeunes garçons, pieds nus, portaient des robes semblables à celles des *gai'shain* pas blanches, mais dans des tons ocre et gris. Également pieds nus, les petites filles étaient vêtues de robes courtes qui ne parvenaient pas, parfois, à cacher leurs genoux. Très intéressé, Rand remarqua qu'elles arboraient toutes deux tresses décorées de rubans de couleurs vives. Exactement la même coiffure qu'Egwene... Mais ça devait être une coïncidence. Et si elle était revenue aux cheveux détachés, c'était sans doute parce qu'une Aielle l'avait prévenue qu'elle risquait de passer pour une gamine.

Agacé, Rand se demanda pourquoi diantre il pensait à des âneries pareilles. Pour l'heure, il devait mettre les choses au point avec une femme nommée Aviendha.

Dans la vallée, une multitude d'Aiels se massaient autour des chariots et les colporteurs devaient se remplir les poches. Enfin, les conducteurs et Keille – aujourd'hui elle portait une résille bleue sur ses peignes d'ivoire – qui donnait de la voix autant que ses compagnons. Assis sur un tonneau retourné, à l'ombre de sa roulotte blanche, Kadere s'épongeait le visage sans s'intéresser le moins du monde aux marchandages en cours. Apercevant Rand, il fit mine de se lever, mais retomba lourdement là où il était. Alors qu'Isendre n'était nulle part en vue, le jeune homme eut la surprise de découvrir Natael, dont la cape multicolore attirait en masse les enfants et une poignée d'adultes. La perspective d'avoir un nouveau public, plus important, de surcroît, l'avait-elle incité à abandonner les Shaido ? Ou Keille lui avait-elle interdit de rester longtemps hors de sa vue ? Même concentrée sur le commerce, elle parvenait à trouver le temps de le regarder régulièrement, le front plissé.

Rand contourna les chariots. En interrogeant des Aiels, il apprit que les Jindo étaient tous partis sous le toit de leurs ordres guerriers respectifs. La demeure des Promises se trouvait sur la paroi est du canyon, encore très bien éclairée. Rand gagna cette maison au toit recyclé en potager et supposa qu'elle devait être très grande derrière sa modeste façade. Il supposa seulement, car les deux Promises armées qui gardaient la porte lui refusèrent le passage. Qu'un homme ose vouloir entrer les scandalisa et... les amusa un peu. Du coup, l'une d'elles consentit à transmettre la demande de Rand à l'intérieur.

Quelques minutes plus tard, les Promises Jindo et celles du clan des Neuf Vallées – soit toutes celles qui étaient venues à la Pierre de Tear – sortirent de la maison en compagnie de toutes les autres guerrières des Neuf Vallées présentes dans la forteresse des Rocs Froids. Certaines montèrent sur le toit, d'autres se serrèrent sur les chemins, souriant comme si elles s'attendaient à assister à un spectacle divertissant. Des *gai'shain* des deux sexes leur apportèrent des petites tasses d'une infusion très noire. Apparemment, la règle qui proscrivait les hommes sous le toit des Promises ne s'appliquait pas aux prisonniers en robes blanches.

Après que Rand eut examiné plusieurs propositions, Adelin, la jeune Jindo qui portait une cicatrice sur la joue, lui présenta un large bracelet d'ivoire sculpté de roses. L'artiste n'ayant pas manqué de représenter les épines en même temps que les fleurs, Rand estima que le bijou était fait pour Aviendha.

Très grande, même pour une Aielle, Adelin aurait eu besoin de quelques pouces de plus pour

pouvoir regarder Rand dans les yeux. Quand elle sut pourquoi il cherchait un bijou – enfin, en gros, car il se contenta de parler d'un cadeau pour Aviendha, sans préciser qu'il espérait ainsi la rendre plus fréquentable – Adelin regarda les autres Promises. Impassibles, toutes avaient cessé de rire.

— Je ne veux pas d'argent en échange de ce bracelet, Rand al'Thor.

Sur ces mots, Adelin posa le bijou dans la main de Rand.

— J'ai commis une erreur ? (Avec les Aiels, comment savoir ?) Je ne veux surtout pas déshonorer Aviendha.

— Il n'y a pas de risque...

Adelin fit signe à une *gai'shain* qui portait un plateau lesté de tasses et d'une bouilloire. Lorsque la femme eut approché, la guerrière servit deux tasses, en donna une à Rand et prit l'autre pour elle.

— Souviens-toi de l'honneur, dit-elle en buvant.

Aviendha n'avait jamais mentionné un rituel de ce genre. Dubitatif, Rand but à son tour et répéta :

— Souviens-toi de l'honneur.

Dans la situation présente, ça semblait la meilleure chose à faire. À sa grande surprise, Adelin l'embrassa sur les deux joues.

Une autre Promise, plus âgée mais à l'air tout aussi redoutable malgré ses cheveux grisonnants, vint se camper devant Rand.

— Souviens-toi de l'honneur, dit-elle avant de boire.

Rand dut répéter le rituel avec toutes les Promises. À la fin, il se contenta de porter la tasse à ses lèvres. Si brèves que soient les cérémonies aielles, devoir y sacrifier avec quelque chose comme soixante-dix femmes avait tendance à vous remplir l'estomac, même si on ne prenait que des gorgées.

Quand Rand parvint à s'éclipser, l'ombre gagnait déjà la partie est du canyon...

Il trouva Aviendha devant la maison de Lian, où elle était occupée à battre vigoureusement un tapis aux rayures bleues. Une pile d'autres attendait dans un coin. S'interrompant, Aviendha écarta de son front une mèche de cheveux, puis elle dévisagea Rand, impassible, après qu'il lui eut remis le bracelet en précisant qu'il s'agissait d'un cadeau en remerciements de ses lumières.

— J'ai offert des bracelets et des colliers à des amies qui ne maniaient pas les lances, Rand al'Thor. Mais je n'ai jamais porté de bijoux. Ces ornements font du bruit quand on a besoin d'être silencieuse, et ils s'accrochent partout quand on veut se déplacer vite.

— Tu peux en porter, maintenant que tu te destines à devenir une Matriarche.

— C'est vrai...

Regardant le bracelet comme si elle ne savait pas qu'en faire, Aviendha hésita, puis elle le passa brusquement à son poignet et leva le bras pour voir le résultat, l'air maussade comme s'il s'agissait d'une menotte...

— S'il ne te plaît pas, tu peux... Aviendha, Adelin m'a certifié que ça n'affecterait pas ton honneur. Et elle semblait approuver mon initiative.

Rand décrivit rapidement la cérémonie de l'infusion. Fermant les yeux, Aviendha frissonna comme si elle avait la fièvre.

— Un problème ?

— Elles pensent que tu essaies d'attirer mon... attention. Et elles ont effectivement approuvé ta démarche, comme si je portais toujours les lances.

Rand n'aurait pas cru qu'Aviendha puisse parler d'un ton si glacial. Dans ses yeux, il ne lut pas l'ombre d'une émotion.

— Les détromper sera très facile ! Je ne...

— Non ! explosa Aviendha. Tu acceptes leur approbation, et maintenant, tu voudrais la leur renvoyer à la figure ? C'est ça qui me déshonorerait ! Crois-tu être le premier homme qui tente de me plaire ? Qu'elles pensent ce qu'elles veulent, ça n'a pas d'importance.

Avec une grimace dégoûtée, la jeune femme saisit à deux mains sa tapette à tapis.

— Tu ne sais vraiment rien, pas vrai ? Rien de rien... Ce n'est pas ta faute...

Rand eut l'impression qu'Aviendha répétait une leçon qu'on lui avait apprise, ou qu'elle tentait de se convaincre elle-même de ce qu'elle disait.

— Rand al'Thor, je suis désolée d'avoir gâché ton repas. Maintenant, si tu veux bien me laisser... Amys m'a ordonné de nettoyer tous ces tapis, si longtemps que ça doive me prendre. Si tu restes ici à me parler, j'en aurai pour toute la nuit...

Aviendha tourna le dos à Rand et commença à battre le tapis, le bracelet d'ivoire tressautant sur son poignet.

Rand s'éloigna, perplexe. Les excuses avaient-elles été provoquées par le cadeau, ou s'agissait-il d'un ordre d'Amys ? S'il penchait pour la seconde hypothèse, Rand dut reconnaître que la jeune femme avait paru sincère. Vu la façon dont elle maltraitait le tapis, ponctuant chaque coup d'un grognement vengeur, elle n'était sûrement pas ravie. Mais il n'avait pas vu une seule fois de la haine dans son regard. Un résultat appréciable. Avec le temps, cette femme deviendrait peut-être fréquentable.

Quand il entra dans la maison de Lian, Rand trouva les quatre Matriarches en train de converser, chacune ayant un châle sur les épaules. Bien entendu, elles se turent dès qu'il apparut.

— Je vais te faire montrer ta chambre, dit Amys. Les autres ont déjà vu les leurs.

— Merci... (Rand tourna la tête vers la porte, le front plissé.) Amys, avez-vous dit à Aviendha de s'excuser de son comportement pendant le dîner ?

— Non. Elle l'a fait ?

Amys semblait sincèrement pensive. En revanche, Bair eut un petit sourire.

— Je ne lui aurais jamais donné un ordre pareil, reprit Amys. Des excuses forcées... ne sont pas des excuses.

— Nous lui avons seulement dit de battre les tapis jusqu'à ce qu'elle se soit un peu calmée, précisa Bair. S'il y a plus, c'est son initiative.

— Et elle n'a pas fait ça avec l'espoir d'échapper à sa corvée, ajouta Seana. Aviendha doit apprendre à contrôler sa colère. Une Matriarche maîtrise ses émotions et ne se laisse jamais dominer par elles.

Seana coula un regard à Melaine, qui se mordit la lèvre inférieure.

Les quatre Matriarches tentaient de convaincre Rand qu'Aviendha allait être d'une délicieuse compagnie, désormais. Pensaient-elles qu'il était aveugle ?

— Vous vous doutez bien que je sais, n'est-ce pas ? La vérité à son sujet, je veux dire... Vous l'avez chargée de m'espionner.

— Tu en sais beaucoup moins long que tu le penses, souffla Amys.

Comme une Aes Sedai, elle n'aurait éclairé sa lanterne pour rien au monde, bien entendu...

Melaine tira sur son châle tout en dévisageant Rand avec un intérêt soutenu. Si elle avait été une Aes Sedai, elle aurait appartenu à l'Ajah Vert. Rand en savait assez sur la Tour Blanche pour parier sa chemise là-dessus.

— Je reconnais que nous avons pensé qu’une jolie jeune femme n’éveillerait pas tes soupçons, dit Melaine. Et tu nous as paru assez séduisant pour qu’elle puisse trouver ta compagnie plus... amusante que la nôtre. Mais nous n’avons jamais attendu davantage d’elle.

— Alors, pourquoi tenez-vous tant à ce qu’elle reste avec moi ?

Rand s’avisa qu’il était un peu trop agressif et il corrigea le tir :

— Vous ne croyez tout de même pas que je vais lui révéler quelque chose que j’entends vous cacher ?

— Pourquoi as-tu accepté sa présence ? demanda Amys. Si tu l’avais repoussée, nous n’aurions pas pu t’en empêcher.

— Je préfère savoir qui est l’espion infiltré dans mon entourage...

Avoir Aviendha en ligne de mire était préférable à se demander sans cesse quel Aiel le surveillait. Sans elle, il aurait sans doute pris la plus anodine remarque de Rhuarc pour une tentative de lui tirer les vers du nez. Soudain, il se réjouit de ne pas s’être fié davantage au chef des Taardad. Mais il l’avait envisagé, et cette seule idée l’attristait. Pourquoi avait-il cru que les Aiels seraient plus francs et plus directs que les Hauts Seigneurs de Tear ?

— Pour cette raison, conclut Rand, je veux bien la garder à mes côtés.

— Dans ce cas, conclut Bair, tout le monde sera content.

Rand dévisagea la vieille Matriarche d’un regard méfiant. Quelque chose dans sa voix laissait entendre qu’elle ne disait pas tout ce qu’elle savait.

— Mais elle ne découvrira pas ce que vous cherchez !

— Ce que nous cherchons ? s’écria Melaine. Tu sais ce que dit une prophétie ? « Mais il sauvera les derniers des derniers, et ceux-là survivront. » Voilà ce que nous cherchons, *Car’a’carn* ! Sauver le plus de membres de notre peuple possible. Tu ne ressens rien pour nous, quels que soient ton sang et ton visage. Je te forcerai à prendre conscience que notre sang est le tien, même si je dois poser le...

— Je crois que Rand al’Thor aimerait découvrir sa chambre, coupa Amys. Il semble fatigué... (Elle tapa dans ses mains, faisant accourir une *gai’shain* élancée.) Montre-lui la chambre que nous lui destinons. Puis apporte-lui tout ce qu’il demandera.

Abandonnant Rand, les Matriarches se dirigèrent vers la porte. Comme des membres du Cercle des Femmes mijotant de faire un sermon à quelqu’un, Bair et Seana foudroyaient Melaine du regard. Les ignorant superbement, celle-ci murmura quelque chose comme « mettre du plomb dans la cervelle de cette idiote », puis la porte se referma sur son dos.

Quelle « idiote » ? Aviendha ? Mais elle faisait servilement ce que les Matriarches lui demandaient. Egwene, alors ? Elle étudiait quelque chose avec les Matriarches, croyait savoir Rand.

Mais que voulait « poser » Melaine afin qu’il prenne conscience que le sang des Aiels était le sien ? Comment poser quelque chose pouvait-il le convaincre de se considérer comme un Aiel ?

Poser un piège, peut-être ? Non, quel crétin je fais ! Elle n’en parlerait pas si ouvertement, dans ce cas. Un piège n’a de valeur que s’il est inattendu. Que pose-t-on en général ? Son fardeau ?

Vraiment épuisé, Rand n’était pas en état de réfléchir à un problème si compliqué. Après douze jours passés en selle, plus une partie du treizième – tout ça dans une fournaise –, on avait bien droit à un peu de repos. Mais qu’aurait-il dit s’il avait fait la plus grande partie du chemin à pied ? Aviendha devait avoir des jambes en acier. Lui, en tout cas, il rêvait d’un lit.

La *gai'shain* était plutôt jolie, même si une petite cicatrice partait de l'arcade d'un de ses yeux bleus pour aller s'enfoncer dans sa chevelure quasiment argentée à force d'être claire. Une autre Promise, provisoirement réduite en servitude ?

— Si vous voulez bien me suivre..., murmura-t-elle.

La chambre n'avait rien de conventionnel, bien entendu. Comme Rand s'y attendait, le lit n'était qu'une pailleasse, déjà dépliée, qui reposait sur plusieurs couches de tapis aux couleurs vives. La *gai'shain* – appelée Khion, informa-t-elle Rand quand il lui demanda son nom – parut troublée voire choquée quand il demanda de l'eau pour faire ses ablutions, mais il en avait plus qu'assez de mariner dans sa sueur. Et pour se laver, il était prêt à parier qu'Egwene et Moiraine n'avaient pas eu besoin de séjourner sous une tente remplie de vapeur.

Khion accéda cependant à la demande du jeune homme, lui apportant de l'eau chaude dans un seau qui servait d'habitude à arroser le potager et un grand saladier blanc censé faire office de cuvette.

Quand la *gai'shain* proposa de le laver, Rand la chassa sans trop de ménagement. Un peuple étrange, vraiment... Et du premier jusqu'au dernier de ses membres !

La chambre étant bien entendu dépourvue de fenêtres, des lampes fixées à des supports muraux fournissaient l'éclairage. Quand il eut fini de se laver, Rand estima que la nuit ne pouvait pas être entièrement tombée. Eh bien, il ferait comme si ! Sur la pailleasse, il trouva deux couvertures plutôt fines – un signe du goût des Aiels pour de rudes conditions d'existence. Se souvenant que les nuits étaient glaciales, le jeune homme se rhabilla, à l'exception de sa veste et de ses bottes. Puis il souffla les lampes et se glissa sous les couvertures.

Malgré l'épuisement, son cerveau resta en ébullition. Qu'avait voulu dire Melaine ? Pourquoi les Matriarches se fichaient-elles qu'il ait démasqué leur espionne ? Aviendha... Une très jolie femme, assurément, même si elle était aussi aimable qu'une mule ayant des cailloux coincés dans ses quatre sabots.

Le souffle de Rand ralentit et ses pensées devinrent plus brumeuses. Un mois... Trop long... Pas le choix... Honneur... Le sourire d'Isendre... Le regard de Kadere...

Un piège... Poser un piège... Lequel ? Si seulement il avait pu se fier à Moiraine !

Perrin. Champ d'Emond... Perrin se baignait probablement dans...

Les yeux fermés, Rand nageait dans une eau délicieusement fraîche et... humide. Jusque-là, il n'avait jamais mesuré à quel point il était agréable d'être *mouillé*. Levant la tête, il regarda les saules qui se dressaient à une extrémité de l'étang. Un grand chêne montait la garde à l'autre bout, ses feuilles surplombant l'eau.

Le bois de l'Eau... Comme on se sentait bien chez soi ! Il aurait juré qu'il y était *de retour*, mais c'était une impression diffuse, et de toute façon, sans réelle importance.

De sa vie, il n'était jamais allé plus loin que Colline de la Garde... Et maintenant, cette eau fraîche et humide... Cette solitude si délectable.

Soudain, deux silhouettes jaillirent dans les airs, les genoux pliés contre la poitrine, puis entrèrent dans l'eau en projetant une gerbe d'éclaboussures qui aveuglèrent le jeune homme. Quand il se fut essuyé les yeux, il reconnut, sur ses deux flancs, Min et Elayne qui lui souriaient, de l'eau jusqu'au ras du cou. Deux brasses auraient suffi pour qu'il s'approche d'une des femmes et s'éloigne de l'autre. Car enfin, il ne pouvait pas les aimer toutes les deux. Les aimer ? Pourquoi cette idée étrange

avait-elle germé dans son esprit ?

— Tu ne sais pas qui tu aimes...

Rand se retourna dans une nouvelle gerbe d'eau. En *cadin'sor*, pas en chemisier et jupe, Aviendha se tenait sur la berge. Elle regardait la scène, mais sans paraître furieuse.

— Entre dans l'eau, dit Rand. Je t'apprendrai à nager.

Un rire mélodieux incita le jeune homme à tourner la tête vers l'autre berge. La femme à la peau laiteuse qu'il découvrit était la plus belle qu'il avait jamais vue, avec de grands yeux noirs qui lui faisaient tourner la tête. Il la connaissait, crut-il se souvenir.

— Dois-je t'autoriser à m'être infidèle, même si c'est seulement dans tes rêves ? demanda-t-elle.

Sans même regarder, Rand devina que Min, Elayne et Aviendha n'étaient plus là. La situation devenait vraiment bizarre...

Un long moment, la femme, comme inconsciente de sa nudité, regarda Rand en silence. Puis elle trempa un doigt de pied dans l'eau, tendit les bras en arrière et plongea. Lorsque sa tête revint à la surface, ses cheveux noirs brillants étaient secs. Au début, Rand s'en étonna. Mais elle le rejoignit – en nageant, ou en se matérialisant soudain près de lui ? – et l'enlaça, enroulant autour de son corps ses bras et ses jambes. Si l'eau était fraîche, sa peau se révéla brûlante.

— Tu ne peux pas m'échapper, dit-elle, ses yeux noirs semblant bien plus profonds que l'étang. Je vais te faire adorer ça, afin que tu n'oublies jamais, que tu sois endormi ou réveillé.

Endormi ou... Tout se brouilla autour de Rand. Elle l'enlaça plus fort, et tout redevint net et clair. Rien n'avait changé : des joncs à un bout de l'étang et des pins de l'autre, avec quelques massifs de faux bleuets.

— Je te connais..., dit Rand.

Bien sûr qu'il la connaissait ! Sinon, lui aurait-il permis de se comporter ainsi ?

— Et je ne... Ce n'est pas bien...

Il tenta de se dégager, mais elle ne se laissa pas faire.

— Je dois te marquer ! cria-t-elle. D'abord cette oie blanche d'Ilyena, puis ces... Combien de femmes accueilles-tu dans tes pensées ?

Les dents de la femme se plantèrent dans le cou de Rand. Criant de douleur, il la repoussa puis posa une main sur sa gorge. Elle avait traversé la peau et il saignait.

— C'est comme ça que tu t'amuses quand je me demande où tu es allée ? demanda une voix d'homme méprisante. Pourquoi devrais-je respecter mes engagements alors que tu mets notre plan en danger pour des futilités ?

Sans transition, la femme fut de nouveau sur la berge, vêtue d'une robe blanche serrée à la taille par une ceinture argentée. Des étoiles et des croissants de lune en argent brillaient dans sa crinière de ténèbres. Derrière elle, le sol s'éleva puis un frêne surmonta ce monticule. Un frêne ? Rand ne se souvenait plus d'en avoir vu un. L'inconnue se tenait face à une silhouette fluctuante. Celle d'un homme, semblait-il. Un type râblé aux cheveux gris, peut-être. Tout ça n'avait aucun sens.

— Le risque..., siffla la femme. Tu y es opposé presque autant que Moghedien, pas vrai ? Tu ramperais à l'écart comme l'Araignée en personne. Si je ne t'avais pas tiré de ton trou, tu te cacherais toujours, attendant de pouvoir récupérer quelques miettes.

— Si tu ne peux pas contrôler tes... appétits, dit la voix de ce qui n'était plus qu'une ondulation dans l'air, à quoi bon m'associer avec toi ? Quand je dois prendre des risques, j'en attends de plus grands résultats que pouvoir tirer les ficelles d'un pantin.

— Que veux-tu dire ? rugit la femme.

L'ondulation étincela. Sans comprendre pourquoi, Rand devina qu'il s'agissait d'une manifestation d'embarras, comme si la voix regrettait d'en avoir trop dit.

La silhouette disparut. Se tournant vers Rand, la femme baissa les yeux sur lui, fit une moue agacée... et se volatilisa.

Rand se réveilla en sursaut et resta étendu, sondant le plafond obscur de la chambre. Un rêve, oui. Mais un songe ordinaire, ou quelque chose d'autre ? Glissant une main sous la couverture, il se tâta le cou et y trouva les marques des dents de l'inconnue, ainsi qu'un filet de sang. Une inconnue ? Non, quelle qu'ait été la nature du rêve, Lanfear s'y était introduite. Elle n'était pas le produit de son imagination, et l'homme brouillé non plus.

Des pièges partout... Ce n'est pas le moment de marcher sans regarder où je mets les pieds.

Tant de pièges. Et tant de personnes pour les poser.

Avec un ricanement amer, Rand se tourna pour se rendormir – et se pétrifia, le souffle bloqué. Il n'était pas seul dans la chambre.

Lanfear !

D'instinct, il chercha à s'ouvrir à la Source Authentique. Un instant, il redouta que la peur l'en empêche. Mais il flotta très vite dans le calme glacé du Vide, des flots rageurs de Pouvoir déferlant en lui. Il se leva d'un bond, zébra l'air de ses bras et alluma d'un seul coup toutes les lampes.

Aviendha était assise en tailleur près de la porte. La bouche ouverte, les yeux écarquillés, elle regardait alternativement les lampes et les liens, à ses yeux invisibles, qui lui plaquaient les bras contre les flancs. S'attendant à un adversaire debout, Rand avait généré un tissage qui culminait largement au-dessus de la jeune femme. Du coup elle ne pouvait même pas bouger la tête.

Bien entendu, il la libéra en un clin d'œil. Manquant perdre son châle dans sa hâte, elle se releva, les jambes mal assurées.

— Je... Je ne m'y ferai jamais... Voir ce genre de choses... (Elle désigna les lampes.) Par un homme !

— Tu m'as déjà vu canaliser le Pouvoir...

La colère de Rand faillit briser le cocon de Vide qui l'enveloppait. S'introduire dans sa chambre en pleine nuit. Lui flanquer la frousse de sa vie ! Elle pouvait s'estimer heureuse qu'il ne l'ait pas blessée ou tuée accidentellement.

— Tu devras t'y habituer. Je suis Celui qui Vient avec l'Aube, que tu veuilles l'admettre ou non.

— Ce n'est pas une...

— Que fais-tu ici ? coupa Rand.

— Les Matriarches se relaient pour te surveiller de l'extérieur. Elles avaient l'intention de...

Aviendha s'empourpra et n'en dit pas plus.

— L'intention de quoi ?

La jeune femme devint écarlate et ne répondit toujours pas.

— Aviendha, l'intention de... ?

De continuer à marcher dans ses rêves, bien sûr ! Pourquoi n'y avait-il jamais pensé ?

— De faire irruption dans mes songes, c'est ça ? Depuis combien de temps m'espionnent-elles ainsi ?

Aviendha eut un long soupir.

— Je n'étais pas censée te le dire. Si Bair découvre que... Seana a dit que c'était trop dangereux ce soir. Je ne comprends pas très bien pourquoi. Moi, je ne peux pas m'introduire dans un rêve sans l'aide d'une de ces femmes. Mais il y a un danger ce soir, c'est tout ce que je sais. C'est pour ça que les Matriarches se relaient devant ta porte. Elles s'inquiètent...

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question.

— Je ne sais pas pourquoi je suis ici... Si tu as besoin de protection...

Aviendha baissa les yeux sur son couteau, puis elle posa la main sur le manche. Le bracelet d'ivoire semblant l'irriter, elle plia le bras pour qu'il vienne se coincer au creux de son coude.

— Avec un si petit couteau, je ne peux pas te protéger très efficacement. Et si je touche encore une lance sans devoir défendre ma vie, Bair m'a juré de me faire écorcher vive pour se fabriquer une outre avec ma peau. À cause de toi, j'ai battu des tapis pendant des heures et des heures – à la lueur de la lune !

— Je ne parlais pas de ma première question, mais de la seconde. Depuis combien de temps... ?

Rand se tut brusquement. Il y avait dans l'air comme une touche de... d'altérité incongrue. Ou démoniaque. Les derniers lambeaux du rêve de Rand. C'était possible. Peu probable, cependant.

Aviendha cria quand l'épée de flammes apparut entre les mains de Rand, sa lame légèrement incurvée gravée d'un héron. Un jour, Lanfear l'avait accusé d'utiliser le dixième de son potentiel, et sans même savoir ce qu'il faisait. Elle s'était trompée : il n'utilisait *même pas* le dixième de son potentiel. Mais il connaissait l'épée.

— Reste derrière moi, souffla-t-il.

Alors qu'il approchait de la porte, ses chaussettes ne faisant aucun bruit sur le tapis, Rand entendit un chuintement – Aviendha venait de dégainer son couteau. Bizarrement, il ne faisait pas plus froid qu'au moment où il s'était couché. Les murs de pierre retenaient-ils la chaleur ? C'était bien possible, car une fois dans le couloir, le jeune homme sentit une nette différence de température. À cette heure, même les *gai'shain* devaient être couchés. Les salles et les couloirs étaient déserts, et pourtant toujours éclairés par des lampes murales. Pas par toutes, mais on en laissait quelques-unes allumées afin qu'il ne fasse pas nuit noire dans la demeure.

La sensation, toujours vague, ne se dissipait pas. Quelque chose de maléfique...

Rand s'immobilisa devant l'arche qui donnait sur l'entrée aux carreaux marron. À chaque extrémité de la pièce, une unique lampe fournissait une lumière vacillante.

Au milieu de cette entrée, un homme très grand inclinait la tête sur la femme qu'il tenait dans ses bras entre les pans de sa cape noire. La tête inclinée, sa capuche blanche baissée, Khion offrait sa gorge à l'inconnu avec un sourire extatique.

Une onde d'embarras bienveillant courut à la surface du cocon de Vide. Deux amoureux, rien de plus.

Mais l'homme leva la tête.

Trop grand pour son visage blême aux joues creuses, les yeux noirs du Draghkar se rivèrent sur Rand et ses lèvres écarlates dessinèrent une parodie de sourire qui dévoila des crocs acérés. Quand les pans de la cape s'écartèrent – en réalité, il s'agissait des ailes du monstre – Khion glissa à terre et ne bougea plus. Le Draghkar l'enjamba et tendit ses mains blanches griffues vers Rand. Mais les crocs et les griffes n'étaient pas le véritable danger. C'était le baiser du monstre qui tuait – quand il ne vous condamnait pas à un sort encore pire.

La chanson hypnotique du Draghkar vint s'enrouler autour du cocon de Vide et les ailes se

déployèrent pour en faire autant autour du torse de la victime qui avançait docilement vers son bourreau.

Une lueur de stupéfaction passa dans les yeux du monstre juste avant que la lame de flammes s'abatte sur son crâne, le fendant jusqu'à la naissance du nez.

Une lame d'acier serait restée coincée, mais celle-là se dégagea sans difficulté quand la créature s'écroula. Toujours réfugié au cœur du Vide, Rand examina la dépouille qui gisait à ses pieds. Cette chanson... S'il n'avait pas été coupé de tout, elle se serait introduite dans son esprit, le subjuguant. C'était ce que le Draghkar avait cru en voyant l'humain avancer vers lui si docilement.

Aviendha s'agenouilla près de Khion et lui posa une main sur le cou.

— Morte, dit-elle en achevant de fermer les yeux de la *gai'shain*. C'est peut-être mieux comme ça, les Draghkars dévorent l'âme de leur victime avant de lui prendre la vie... Un Draghkar ici ! (Elle lança un regard noir à Rand.) Des Trollocs au Guet d'Imre, un Draghkar ici... Tu n'as pas apporté la paix à la Tierce Terre.

Criant de terreur, Aviendha se coucha sur le cadavre de Khion lorsque Rand leva son épée.

Une lance de feu solide jaillit de la lame pour aller s'enfoncer dans la poitrine du Draghkar qui venait de franchir la porte d'entrée. S'embrasant, le monstre recula et battit des bras pour s'envoler. En vain, car ses ailes brûlaient déjà.

— Va réveiller tout le monde, dit très calmement Rand.

Khion s'était-elle battue ? Son honneur l'avait-il aidée à ne pas sombrer trop vite ? De toute façon, lutter n'aurait servi à rien. S'ils étaient plus faciles à tuer que les Myrddraals, les Draghkars étaient encore plus dangereux, à leur manière.

— Si tu sais comment sonner l'alarme, fais-le.

— Le gong, près de la porte.

— Je vais m'en charger. Réveille les gens. Il y a peut-être plus de deux monstres.

Aviendha acquiesça puis repartit dans la direction d'où elle était venue.

— Aux lances ! cria-t-elle. Debout et aux lances !

Rand sortit prudemment, l'épée levée, le Pouvoir toujours en lui. Le *saidin* l'emplissait d'excitation, mais la souillure, dans le même temps, lui donnait envie de vomir. Alors qu'il gelait dehors, il ne frémit même pas.

Le Draghkar finissait de brûler sur le potager en terrasse, ajoutant à la lumière de la lune celle de sa crémation – qui empuantissait l'air comme si sa chair avait été pourrie avant de se consumer.

Un peu plus loin sur le chemin, Seana gisait sur le sol, ses longs cheveux grisonnants lui faisant une corolle. Ses yeux morts rivés sur le ciel, elle avait eu le temps de sortir son couteau, mais le Draghkar ne lui avait pas laissé une chance.

Alors que Rand saisissait le marteau à la tête enveloppée de cuir accroché à côté du gong, des cris retentirent à l'entrée du canyon. Des appels d'humains et des rugissements de Trollocs. Puis vinrent les cliquetis d'armes et les hurlements de douleur.

Rand frappa de toutes ses forces sur le gong. Presque aussitôt, un autre gong lui répondit, puis un autre et encore un autre.

— Aux lances ! crièrent des dizaines de voix.

Des cris moins martiaux montèrent de la caravane de colporteurs, dans la vallée. Des lampes s'allumèrent et les portes des deux roulottes s'ouvrirent. Puis une femme dont Rand ne reconnut pas la voix se mit à hurler rageusement.

Entendant des battements d'ailes au-dessus de sa tête, Rand eut un rictus haineux et leva son épée. Des lances de feu jaillirent de l'arme, faisant exploser le Draghkar qui tentait de fondre en piqué sur le jeune homme.

— Prends ça, dit Rhuarc en approchant de Rand.

Voilé, habillé de pied en cap et armé jusqu'aux dents, le chef des Taardad précédait Mat, qui faisait bien moins bonne figure. Sans sa veste, la tête nue, la chemise à moitié sortie du pantalon, il semblait mal réveillé et tenait sa lance noire à deux mains comme s'il s'y accrochait pour ne pas être emporté par le vent.

Rand saisit le *shoufa* que lui tendait Rhuarc, puis il le laissa tomber sur le sol. Une forme ailée passa au-dessus du petit groupe puis partit en piqué en direction de l'autre extrémité du canyon.

— C'est moi qu'ils cherchent, souffla Rand. Laissons-les voir mon visage.

Le Pouvoir coula en lui et se déversa dans son arme, qui brilla comme un petit soleil qui aurait eu pour seule mission d'éclairer le Dragon Réincarné.

— S'ils ne savent pas qui je suis, ils risquent de ne pas me trouver...

Riant de cette plaisanterie intime, Rand courut se jeter dans la mêlée.

Mat retira sa lance de la poitrine d'un Trolloc, puis il s'accroupit et regarda autour de lui, cherchant un nouvel adversaire qui oserait franchir l'entrée du canyon.

Que la Lumière carbonise Rand !

Les ombres qu'il distingua étaient bien trop petites pour appartenir à des monstres.

Il faut toujours qu'il m'entraîne dans des boucheries.

Une silhouette qui était selon lui Moiraine venait de s'agenouiller auprès d'un Aiel blessé ou mort. Les boules de feu de l'Aes Sedai étaient presque aussi impressionnantes et dévastatrices que l'épée de Rand, qui projetait de gigantesques lances de feu. L'arme brillait toujours, signalant de très loin la présence de son propriétaire.

J'aurais dû rester sous mes couvertures, par le sang et les cendres ! Il fait un froid de gueux, et rien de tout ça ne me concerne.

D'autres Aiels apparurent – des Aielles, plutôt, venues aider les blessés. Bien qu'elles aient toutes porté des jupes, quelques-unes de ces femmes brandissaient des lances. Ce n'étaient pas des guerrières, à l'évidence, mais une fois la bataille commencée dans la forteresse, elles avaient décidé de ne pas rester les bras ballants.

Une Promise arriva aussi et s'arrêta à côté de Mat. Même si elle n'était pas voilée, le jeune homme ne distingua pas ses traits dans les ténèbres.

— Tu danses très bien avec ta lance, flambeur ! Des Trollocs attaquent la forteresse... Décidément, les temps sont difficiles. (La Promise regarda la silhouette qui devait être Moiraine, selon Mat.) Sans l'Aes Sedai, les monstres auraient peut-être réussi à entrer.

— Ce n'était pas leur objectif, dit Mat sans réfléchir. Pour ça, ils auraient dû être plus nombreux. C'était une diversion...

Pour que les Draghkars puissent plus facilement trouver et attaquer Rand ?

— Tu dois avoir raison, concéda la Promise. Dans les terres mouillées, tu es un chef de guerre ?

Mat regretta de ne pas avoir fermé sa grande gueule.

— Non, mais j'ai lu un livre sur le sujet..., marmonna-t-il avant de se détourner.

Des fichus fragments de la maudite mémoire d'autres hommes, oui !

Après cette attaque, les colporteurs décideraient peut-être de partir.

Quand il atteignit la caravane, Mat ne vit ni Keille ni Kadere. Réunis en une seule masse compacte, les conducteurs se passaient et se repassaient plusieurs flacons de ce qui semblait être, à l'odeur, l'excellente eau-de-vie qu'ils vendaient. Silencieux et tendus, ils semblaient aussi nerveux que si les Trollocs étaient venus leur chatouiller la plante des pieds. En réalité, ils n'avaient jamais été en danger.

Le regard dans le vide, Isendre se tenait au sommet des marches de la roulotte de Kadere. Même les sourcils froncés, elle restait d'une beauté stupéfiante derrière son voile. Au moins, se réjouit Mat, en ce qui concernait les femmes, ses souvenirs étaient bel et bien les siens !

Afin que la belle remarque qu'il était un héros, Mat s'appuya ostensiblement à sa lance lorsqu'il vint se camper devant elle.

S'il faut risquer de me faire fendre le crâne en deux, au moins, tirons-en quelque avantage !

— Les Trollocs sont en déroute, dit-il d'une voix lasse. (Pour avoir l'air épuisé, il n'avait pas besoin de jouer la comédie...) Un dur combat, mais tu es en sécurité, à présent.

Isendre baissa les yeux sur le « héros ». Les yeux vides et l'expression hagarde, elle resta ainsi une minute, puis se détourna, entra dans la roulotte et claqua la porte derrière elle.

Mat eut un soupir dégoûté, puis il s'éloigna des chariots. Que fallait-il faire pour impressionner cette femme ? Puisque c'était ainsi, il ne rêvait plus que de son lit. Bien au chaud sous ses couvertures, oui, et que Rand se débrouille avec les Trollocs et les Draghkars de malheur ! Ce cinglé semblait aimer ça ! La manière dont il avait ri...

La lueur de son épée le signalant toujours de loin, Rand remontait le canyon à l'affût d'un éventuel ennemi infiltré. Quand elle l'aperçut, Aviendha remonta l'ourlet de sa jupe au-dessus de ses genoux et courut comme une folle. Puis elle s'immobilisa, laissa tomber sa jupe, tira dessus pour la défroisser et marcha à côté du jeune homme. Tandis qu'elle s'enveloppait la tête avec son châle, il fit mine de ne pas la voir et elle mit un point d'honneur à ne pas desserrer les dents.

Deux têtes de pioche qui se méritaient bien, au fond...

— Rand ! appela une silhouette qui semblait être Moiraine, sa voix presque aussi mélodieuse que celle de Keille, mais dans un registre nettement moins chaleureux.

Le jeune homme se retourna. Ralentissant le pas, l'Aes Sedai entra dans le cercle lumineux de l'épée avec toute la majesté d'une reine.

— Rand, ça devient de plus en plus dangereux... L'attaque du Guet d'Imre visait peut-être les Aiels, même si je n'en crois rien, mais celle de ce soir... Eh bien, les Draghkars en avaient après toi.

— Je sais, répondit Rand.

Aussi calme que l'Aes Sedai, et encore plus glacial...

Moiraine serra les dents et ses mains s'immobilisèrent sur le devant de sa robe. Elle n'était pas du tout contente, et ça se voyait.

— Une prophétie est encore plus dangereuse quand on s'efforce de la réaliser... N'as-tu pas appris ça à Tear ? La Trame se tisse autour de toi, c'est vrai, mais si tu as la prétention de vouloir la tisser, tu n'y arriveras pas, crois-moi ! Si tu la soumets à une trop forte tension, elle finira par exploser dans tous les sens. Si ça arrive, nul ne peut dire quand elle se focalisera de nouveau sur toi, ni ce qui arrivera avant qu'elle le fasse.

— Une explication lumineuse, ironisa Rand, comme toujours. Que voulez-vous, Moiraine ? Il est tard et je suis fatigué.

— Je veux que tu me fasses confiance. Après avoir quitté ton village depuis un peu plus d'un an, tu imagines ne plus rien avoir à apprendre ?

— Au contraire, je suis sûr de n'avoir rien appris...

Et maintenant, voilà qu'il semblait amusé... Ayant rejoint le petit groupe depuis deux ou trois minutes, Mat se demanda si son ami avait toujours sa tête, ou s'il parvenait simplement à en donner l'impression.

— Vous voulez que je me fie à vous, Moiraine ? D'accord, jouons le jeu ! Les Trois Serments vous empêchent de mentir, pas vrai ? Alors, dites à voix haute et intelligible que je peux tout vous dire sans que vous tentiez de me mettre des bâtons dans les roues ni de me faire changer d'avis. Ajoutez que vous ne me manipulerez pas dans l'intérêt de la Tour Blanche. Allez, dites-le, et je saurai que c'est la vérité.

— Je ne ferai rien pour t'empêcher d'accomplir ta destinée. J'ai consacré ma vie à cet objectif. Mais je ne peux pas promettre de regarder sans rien faire si tu te mets de toi-même la tête sur le billot.

— Ça ne suffit pas, Moiraine ! Non, ça ne suffit pas... Et même si je pouvais vous parler, je ne le ferais pas ce soir, parce que la nuit a des oreilles...

Il y avait bien des gens qui allaient et venaient autour du petit groupe, mais pas assez près pour pouvoir entendre...

— De nos jours, même les rêves ont des oreilles.

Aviendha tira sur son châle pour se cacher le visage. Ainsi, une Aielle pouvait avoir froid ?

Son voile noir baissé, Rhuarc entra dans le cercle de lumière.

— Rand al'Thor, les Trollocs ont seulement créé une diversion pour faciliter l'assaut des Draghkars. Pour tout autre objectif, ils n'étaient pas assez nombreux. Le Père des Mensonges ne veut pas que tu vives.

— Le danger rôde..., souffla Moiraine.

Le chef des Taardad la regarda avant de déclarer :

— Moiraine Sedai a raison. Puisque les Draghkars ont échoué, je crains qu'on puisse s'attendre à une attaque des Sans-Âme, la prochaine fois – ceux que vous appelez les Hommes Gris. Rand, je veux te faire protéger en permanence. Pour une raison que j'ignore, les Promises se sont portées volontaires pour veiller sur toi.

De plus en plus gelée, Aviendha se recroquevillait sur elle-même, les mains glissées sous les aisselles.

— Si ça leur chante..., lâcha Rand.

Sous sa façade de marbre, il semblait mal à l'aise, trouva Mat. Et franchement, c'était compréhensible. Pour toute la soie du Peuple de la Mer, Mat ne se serait jamais mis ainsi entre les mains des Promises.

— Puisqu'elles ont demandé cette mission, dit Rhuarc, elles s'en acquitteront mieux que quiconque. Mais je ne me reposerai pas entièrement sur elles. Tout le monde sera vigilant dans la forteresse. Je parie que ce seront les Sans-Âme, la prochaine fois, mais je peux me tromper, et il faudra être sur nos gardes. Qui sait si les Trollocs n'attaqueront pas à dix mille au lieu d'être quelques centaines ?

— Et les Shaido ? demanda Mat.

Il regretta d'avoir ouvert la bouche dès que tous les regards se rivèrent sur lui. Jusque-là, peut-

être que personne ne s'était avisé de sa présence... Mais puisqu'il avait commencé.

— Je sais que vous ne les aimez pas, mais s'il doit y avoir une attaque massive, ne seraient-ils pas plus utiles à l'intérieur, avec nous ?

Rhuarc grogna – l'équivalent d'un chapelet de jurons, chez n'importe qui d'autre.

— Je ne ferai pas entrer mille Shaïdo dans la forteresse, même si le Ténébreux en personne attaquait. De toute façon, ce n'est plus d'actualité. Couladin et ses guerriers ont levé le camp à la tombée de la nuit. Nous en sommes débarrassés ! J'ai envoyé des éclaireurs s'assurer qu'ils ne quitteraient pas le territoire des Taardad en emmenant des chèvres et des moutons avec eux – par inadvertance, bien sûr.

L'épée de Rand disparut, plongeant la scène dans les ténèbres. Mat ferma les yeux pour essayer de s'adapter au manque de lumière, mais quand il les rouvrit, les rayons de la lune eux-mêmes lui parurent sombres.

— Dans quelle direction sont-ils partis ? demanda Rand.

— Le nord, répondit Rhuarc. À coup sûr, Couladin veut rencontrer Sevanna sur le chemin d'Alcair Dal pour lui monter la tête contre toi. Hélas, il a une chance de réussir. Si elle a déposé sa couronne de mariage aux pieds de Suladric, pas à ceux de Couladin, c'est uniquement parce qu'elle voulait épouser un chef. Mais je t'ai prévenu qu'elle nous ferait sûrement des ennuis. C'est ce qu'elle préfère dans la vie ! Au fond, qu'importe ! Si les Shaïdo se détournent de toi, ce ne sera pas une grande perte.

— Je vais partir pour Alcair Dal, déclara Rand. Dès demain. Je m'excuserai auprès de tous les chefs qui se sentiront déshonorés d'arriver après moi, mais je ne peux pas laisser le terrain à Couladin pendant un mois. Il ne se contentera pas d'influencer Sevanna, Rhuarc. Je ne peux pas lui offrir tout ce temps sur un plateau.

— Tu as peut-être raison, convint Rhuarc après mûre réflexion. Avec toi, tout change, Rand al'Thor. Au lever du soleil, donc... Je choisirai dix Boucliers Rouges pour t'escorter, et les Promises seront ta garde personnelle.

— Je veux partir dès les premières lueurs de l'aube, Rhuarc, et avec tous les Aiels capables de brandir une lance ou d'armer un arc.

— Les coutumes...

— Elles ne me dominent pas, Rhuarc, lâcha Rand d'une voix qui aurait pu briser des pierres. Je vais en créer de nouvelles.

Rand éclata de rire. Aviendha ne cacha pas son trouble, et Rhuarc lui-même parut perplexe. En revanche, Moiraine ne broncha pas.

— Quelqu'un devrait aller informer les colporteurs, reprit Rand. Je suppose qu'ils ne voudront pas rater la kermesse, mais si les conducteurs continuent à boire, ils ne tiendront pas sur leur banc, dans quelques heures. Et toi, Mat, tu viens aussi ?

Les colporteurs étant sa meilleure chance de filer un jour de ce fichu désert, Mat n'avait aucune intention de s'en séparer.

— Tu sais bien que je te suis partout, Rand.

Étrangement, ce n'était pas un mensonge. Et ça, c'était inquiétant.

Le maudit lien des ta'veren !

Comment Perrin s'en était-il libéré ?

Je donnerais cher pour être avec lui, en ce moment !

— Et je te suivrai une fois de plus.

Sa lance sur l'épaule, Mat s'en fut en direction de sa paillasse. Il restait quelques heures pour dormir. Dans son dos, il entendit Rand glousser bêtement.



Révélations à Tanchico



Elayne se battait avec les deux baguettes laquées, mais les tenir correctement semblait au-delà de ses compétences.

Des sursa, se souvint-elle, pas des baguettes. Mais quel que soit le nom, c'est une façon de manger ridicule !

De l'autre côté de la table, dans la Chambre des Floraisons Fanées, Egeanin regardait pensivement ses sursa. En tenant un dans chaque main, elle semblait ne pas avoir la première idée de ce qu'il fallait faire. Nynaeve était un peu plus douée. Les sursa dans une seule main, comme le leur avait montré Rendra, elle n'avait jusque-là réussi qu'à manger une tranche de viande – une lamelle, plutôt – et quelques morceaux de poivron émincé. Le regard déterminé, elle continuait malgré tout le combat.

La table était couverte de bols remplis d'une variété de viandes et de légumes coupés en de minuscules morceaux. Au rythme où ça se traînait, il faudrait le reste de la journée pour finir cet étrange repas.

Quand Rendra se pencha sur elle pour lui montrer comment tenir les sursa, la Fille-Héritière lui sourit de gratitude.

— Ton pays est en guerre contre l'Arad Doman, dit Egeanin, curieusement agressive. Pourquoi servir la cuisine d'un ennemi ?

Rendra haussa les épaules et fit la moue derrière son voile. Vêtue de rouge très clair, elle avait piqué dans ses cheveux des perles également rouges qui cliquetaient chaque fois qu'elle bougeait la tête.

— C'est la mode culinaire, désormais... *Le Jardin des Brises d'Argent* l'a lancée il y a quatre jours, et tous les clients veulent de la cuisine domani. Puisque nous ne pouvons pas conquérir ce pays, nous annexons sa gastronomie, c'est mieux que rien. À Bandar Eban, les gens mangent peut-être notre agneau à la sauce au miel accompagné de pommes enrobées de sucre. Et dans quatre jours, nous passerons sans doute à autre chose. Les modes changent très vite, de nos jours. Si quelqu'un excite la populace sur ce sujet...

— Tu crois qu'il y aura encore des émeutes ? demanda Elayne. À cause du menu des auberges ?

— La rue est en colère, soupira Rendra. Une simple étincelle peut suffire... Avant-hier, tout est venu d'une rumeur annonçant que Maracru, une de nos villes, s'est ralliée au Dragon Réincarné, ou

est tombée entre les mains de ses fidèles, ou des rebelles – pour la différence que ça fait ! La foule s’en est-elle prise aux gens originaires de Maracru ? Non, les émeutiers ont semé la terreur dans les rues, tirant des malheureux de leur carrosse, puis ils ont incendié le Grand Hall de l’Assemblée. Si on apprend que notre armée a perdu une bataille – ou en a gagné une – la colère visera peut-être les établissements qui servent de la cuisine domani. À moins que les gens décident de brûler les entrepôts sur tous les quais de la péninsule Calpene. Qui peut le deviner ?

— Le désordre partout..., marmonna Egeanin.

Elle bataillait toujours contre les sursa. À voir son expression, il aurait pu s’agir de dagues qu’elle s’apprêtait à planter dans la nourriture pour la punir d’on ne savait quelle offense.

Nynaeve perdit un morceau de viande alors qu’il n’était plus qu’à un souffle de sa bouche. Agacée, elle le récupéra sur ses genoux puis frotta la soie crème de sa robe avec sa serviette.

— Le désordre ? répéta Rendra. C’est un mot bien faible... Je me souviens d’un temps où l’ordre régnait à Tanchico. Qui sait ? ces temps bénis reviendront peut-être. Certains disent que la Panarch Amathera renverra la garde municipale dans les rues. Mais si j’étais à sa place, après la réaction du peuple à son investiture...

» Les Fils de la Lumière ont tué beaucoup d’émeutiers. Ça évitera peut-être qu’il y ait d’autres troubles. Ou les prochains, au contraire, seront deux fois plus graves. Dix fois, même... Si j’étais Amathera, je conserverais la garde municipale et les Capes Blanches autour de moi... Mais ce n’est pas un sujet de conversation pour un repas.

Rendra inspecta la table et hocha la tête de satisfaction, faisant tintinnabuler ses perles. Alors qu’elle se dirigeait vers la porte, elle marqua une pause et sourit.

— Les Domani mangent avec des sursa, c’est vrai, et il est de bon ton de se plier à la mode. Mais il n’y a personne pour vous regarder, dans ce salon. Si vous rêvez d’un couteau et d’une fourchette, vous en trouverez sur ce plateau, sous la serviette. Bon appétit.

Nynaeve et Egeanin attendirent que la porte se soit refermée sur l’aubergiste. Puis elles se sourirent et tendirent en même temps la main vers le plateau en question. Elayne fut pourtant la première à récupérer des couverts. Les deux autres n’avaient jamais eu besoin de manger en un éclair entre la fin des corvées et le début des cours...

— C’est plutôt bon, dit Egeanin, quand on arrive à en mettre dans sa bouche.

Nynaeve rit de bon cœur avec sa nouvelle amie.

Depuis leur rencontre avec la femme aux cheveux noirs et aux yeux bleus, une semaine plus tôt, l’ancienne Sage-Dame et la Fille-Héritière s’étaient attachées à elle. De fait, Egeanin les distrayait agréablement du bavardage de Rendra au sujet des vêtements, des cheveux ou du teint de peau – et de ses digressions sinistres sur les gens qui, dans la rue, vous regardaient comme s’ils préméditaient de vous couper la gorge pour une pièce de cuivre. C’était la quatrième visite d’Egeanin, et Elayne les avait toutes appréciées. Même si elle était une négociante de second ordre, Egeanin faisait montre d’une indépendance d’esprit et d’une franchise que la Fille-Héritière lui enviait. Quand il s’agissait de dire ce qu’elle pensait et de ne s’incliner devant personne, elle avait autant d’envergure que Gareth Bryne.

Elayne aurait pourtant voulu que les visites de leur amie soient moins fréquentes. Ou plutôt, qu’elle ne les ait pas chaque fois trouvées cloîtrées à l’auberge. Depuis l’investiture d’Amathera, les troubles permanents rendaient les rues infréquentables, même avec une solide escorte de marins. Après que les deux femmes eurent été contraintes de s’enfuir sous une pluie de gros cailloux,

Nynaeve elle-même s'était rendue à l'évidence. Thom avait promis de trouver un carrosse et des chevaux, mais il ne consacrait pas beaucoup d'efforts à cette tâche. Comme Juilin, il semblait ravi que leurs « protégées » soient contraintes de ne plus sortir.

Ils reviennent tous les deux couverts de plaies et de bosses, mais ils refusent qu'on se blesse ne serait-ce qu'un orteil.

Pourquoi les hommes jugeaient-ils l'intégrité physique des femmes plus importante que la leur ? Et pourquoi leurs blessures leur semblaient-elles moins graves que celles de leurs compagnes ?

Au goût de la viande, Elayne songea que Thom, s'il voulait trouver des chevaux, aurait dû conduire ses recherches dans les cuisines. L'idée de manger un si noble animal retourna l'estomac de la Fille-Héritière. Pour se remettre, elle choisit un bol de légumes : des champignons noirs en lamelles, des poivrons rouges et une sorte de bourgeon duveteux, le tout servi dans une sauce blanche gluante.

— De quoi allons-nous parler aujourd'hui ? demanda Nynaeve à Egeanin. Tu nous as posé presque toutes les questions possibles et imaginables.

En tout cas, celles qui pouvaient recevoir une réponse...

— Si tu veux en savoir plus sur les Aes Sedai, il faudra te faire prendre comme novice à la Tour Blanche.

Egeanin tressaillit, comme chaque fois qu'on la reliait indirectement au Pouvoir. Pour garder une contenance, elle étudia dubitativement le contenu d'un des bols de nourriture.

— Vous n'avez guère fait d'efforts pour me cacher que vous cherchiez quelqu'un. Des femmes, pour être plus précise. Si ça ne vous paraît pas indiscret, j'aimerais savoir si...

Egeanin s'interrompit, car on venait de frapper à la porte.

Bayle Domon entra sans attendre qu'on l'y ait invité.

— Je les ai trouvées ! lança-t-il avec un mélange de sombre jubilation et d'angoisse larvée.

Avisant Egeanin, il s'écria :

— Vous !

La jeune femme se leva si vite qu'elle renversa son fauteuil. Puis elle frappa Domon, visant son ventre. Presque trop rapidement pour que l'œil puisse suivre, le capitaine intercepta au vol le poignet d'Egeanin et le tordit. Un instant, les témoins de la scène eurent l'impression que l'un et l'autre des combattants tentait de faucher les jambes de son adversaire. Puis Egeanin tenta de frapper Domon à la gorge...

Sans qu'il soit possible de comprendre comment, elle se retrouva à plat ventre sur le sol, une botte de Domon entre les omoplates et un bras tordu bloqué contre le genou du marin. Malgré tout, elle parvint à dégainer son couteau.

Avant même d'avoir compris qu'elle s'était ouverte au *saidar*, Elayne tissa des flux d'Air autour des deux combattants, les immobilisant.

— Que signifie tout ça ? demanda-t-elle d'un ton autoritaire que n'aurait pas renié sa mère.

— Comment oses-tu, Bayle Domon ? lança Nynaeve, tout aussi glaciale. Lâche-la !

D'un ton bien plus doux, elle s'adressa à Egeanin :

— Pourquoi as-tu voulu le frapper ? Domon, je t'ai dit de la lâcher !

— Nynaeve, il ne peut pas, soupira Elayne.

Si Nynaeve avait pu voir les flux même quand elle n'était pas en colère, ç'aurait facilité la vie de tout le monde...

Et c'est Egeanin qui a commencé...

— Pourquoi, mon amie ?

Les phalanges blanches à force de serrer son couteau, Egeanin ne desserra pas les dents.

Son étrange barbe d'Illianien frémissant d'indignation, Domon regarda tour à tour ses deux « protégées ». À part la tête, il ne pouvait plus rien bouger.

— Cette femme est une Seanchanienne..., marmonna-t-il.

Elayne et Nynaeve se regardèrent, stupéfaites. Egeanin, une Seanchanienne ? Impossible !

— Tu en es sûr ? demanda l'ancienne Sage-Dame.

— Je n'oublierai jamais son visage... Une capitaine de marine. C'est elle qui a arraisonné mon vaisseau et m'a forcé d'aller à Falme.

Egeanin ne tenta même pas de nier.

Une Seanchanienne ? pensa Elayne. *Mais je l'aime bien...*

Très prudemment, la Fille-Héritière rétracta son tissage afin de laisser libre la main de son amie.

— Lâche ce couteau, Egeanin... Je t'en prie...

Après un assez long moment, Egeanin ouvrit la main. Elayne alla ramasser le couteau, puis elle recula et dissipa la totalité de son tissage.

— Laissez-la se relever, maître Domon !

— Mais c'est une Seanchanienne, maîtresse ! s'indigna le capitaine. Dure comme une pique de fer !

— Lâchez-la !

Non sans marmonner, Domon lâcha le bras d'Egeanin et s'écarta très vivement d'elle, comme s'il craignait qu'elle attaque encore. Mais la jeune femme brune – non, la Seanchanienne brune – se releva à demi seulement. Faisant jouer son épaule traumatisée, elle coula un regard à Domon, puis à la porte, et, redressant la tête, sembla décider qu'attendre paisiblement la suite était la meilleure solution.

Elayne eut du mal à ne pas admirer tant de sérénité.

— Une Seanchanienne ? grogna Nynaeve.

Elle saisit ses tresses comme si elle voulait tirer dessus, puis baissa les yeux sur sa main, fit la moue et rouvrit les doigts. Mais elle continua à froncer les sourcils et son regard ne s'adoucit pas.

— Une Seanchanienne qui s'est infiltrée parmi nous pour gagner notre amitié ! Je croyais que vous étiez tous repartis chez vous... Pourquoi es-tu ici, Egeanin ? Nous sommes-nous vraiment rencontrées par hasard ? Ou nous traquais-tu ? Avais-tu l'intention de nous piéger afin que tes maudites *sul'dam* puissent nous passer un collier autour du cou ?

Egeanin ne put s'empêcher de cligner des yeux.

— Tu es surprise ? Eh bien, sache que nous sommes informées au sujet des *sul'dam* et des *damane*. Et même très bien informées. Vous enchaînez les femmes capables de canaliser le Pouvoir, mais vos *sul'dam* ont exactement le même don. Pour chaque malheureuse que vous traitez comme un animal, il y en a dix ou vingt autres, tout aussi « douées », que vous côtoyez sans le savoir.

— Moi, je le sais, lâcha Egeanin.

Nynaeve en resta bouche bée.

Elayne eut l'impression que ses yeux allaient jaillir hors de leurs orbites.

— Tu le sais ? couina-t-elle. (Inspirant à fond, elle parla d'un ton moins ridicule.) Egeanin, je pense que tu mens. Je n'ai pas rencontré beaucoup de Seanchaniens, et jamais pendant plus de

quelques minutes, mais je connais quelqu'un qui vous a fréquentés. Vous haïssez les femmes qui maîtrisent le Pouvoir. Pire encore, vous les méprisez ! Comme des animaux inférieurs ! Si tu savais, ou même si tu croyais savoir, tu ne prendrais pas les choses avec ce calme.

— Les femmes qui portent le bracelet peuvent apprendre à canaliser, dit Egeanin. J'ignorais que ça pouvait s'apprendre – on m'a toujours dit que c'était inné – mais quand vous m'avez parlé des filles qui doivent être guidées, j'ai fait le rapprochement. Je peux m'asseoir ?

Quel calme inhumain...

Elayne acquiesça et Domon remit sur ses pieds le fauteuil d'Egeanin. En bon gentilhomme, il le tint pendant que la Seanchanienne s'asseyait. Le regardant de biais, la jeune femme souffla :

— La dernière fois, tu n'étais pas un si rude adversaire...

— Vingt soldats en armure étaient montés sur mon bateau avec toi, et une *damane* était prête à le couler par le fond avec le Pouvoir. Je peux harponner un requin depuis un navire, ça ne veut pas dire que j'accepterais de l'affronter dans l'eau.

Bizarrement, Domon sourit à sa valeureuse adversaire – tout en massant son flanc à l'endroit où il avait dû recevoir un coup qu'Elayne n'avait pas vu.

— Tu n'es pas commode non plus, ajouta Domon. Sans ton armure et ton épée, je t'aurais cru moins coriace.

Alors que la vision du monde d'Egeanin aurait dû être bouleversée par tout ce qu'elle venait d'entendre – même après qu'elle eut « fait le rapprochement » –, la jeune femme ne semblait pas plus perturbée que ça. Sans parvenir à imaginer une révélation qui pourrait ainsi tout chambouler en elle, Elayne espéra faire montre du calme de la Seanchanienne, si le ciel devait lui tomber un jour sur la tête.

Il faut que j'arrête de la trouver sympathique... C'est une Seanchanienne ! S'ils avaient pu, ces gens m'auraient gardée en laisse comme un chien de compagnie. D'accord, mais comment se force-t-on à détester quelqu'un ?

Nynaeve ne semblait pas avoir ce genre de difficultés... Posant les poings sur la table, elle se pencha vers Egeanin avec tant de vigueur que ses tresses balayèrent comme un vent mauvais les petits bols de nourriture.

— Que fais-tu à Tanchico ? Après Falme, vous êtes censés avoir fichu le camp ! Et pourquoi t'es-tu introduite parmi nous comme un fichu serpent voleur d'œufs dans un nid d'oiseau ? Si tu envisages de nous enchaîner, tu devrais y réfléchir à deux fois !

— Je n'ai jamais eu cette intention... Auprès de vous, je voulais en apprendre plus long sur les Aes Sedai. Je...

Pour la première fois, Egeanin sembla manquer de confiance en elle. Les lèvres pincées, elle regarda Nynaeve puis Elayne.

— Vous ne ressemblez pas à ce qu'on m'a raconté... Que la Lumière me pardonne, mais je... je vous aime bien.

— Tu nous aimes bien ? répéta Nynaeve comme si c'était un crime. Ça ne répond pas à mes questions.

Egeanin hésita de nouveau, puis elle se redressa sur son siège, défiant les deux femmes du regard.

— À Falme, des *sul'dam* ont été laissées en arrière. Certaines ont déserté après le désastre. Avec d'autres personnes, j'ai été chargée de les retrouver. Jusque-là, je n'en ai capturé qu'une, mais j'ai découvert qu'un *a'dam* suffisait pour l'empêcher de s'enfuir.

Voyant Nynaeve serrer les poings, Egeanin s'empressa d'ajouter :

— Je l'ai libérée hier... Si ça se sait, je le paierai très cher, mais après avoir parlé avec vous, je ne pouvais plus... (Egeanin fit la grimace et secoua la tête.) C'est pour ça que je suis restée avec vous quand Elayne s'est trahie en utilisant le Pouvoir, le premier jour. Je savais que Bethamin était une *sul'dam*. Découvrir qu'un *a'dam* agissait sur elle m'a ébahie. Je devais comprendre, en savoir plus long sur les femmes comme vous... (Elle prit une grande inspiration.) Quel sort me réservez-vous ?

Posées sur la table, les mains de la Seanchanienne ne tremblaient pas.

Nynaeve ouvrit la bouche... et la referma aussitôt. Elayne comprit ce qui la perturbait. Même si elle abominait Egeanin, désormais, quel sort lui réserver, en effet ? Rien ne prouvait qu'elle ait commis un ou plusieurs actes criminels à Tanchico, et de toute façon, la garde municipale s'intéressait exclusivement à sa propre protection, pas aux délinquants.

Egeanin était une Seanchanienne et elle avait utilisé des *sul'dam* et des *damane*. Cela dit, n'avait-elle pas rendu sa liberté à cette... Bethamin ? Pour quelle faute devait-elle être châtiée ? Avoir posé des questions auxquelles ses « amies » avaient répondu en toute liberté ? S'être fait apprécier ?

— J'aimerais te fouetter jusqu'à ce que ta peau soit aussi rouge qu'un soleil couchant, grogna Nynaeve. (Sans crier gare, elle se tourna vers Domon.) Tu les as trouvées, as-tu dit ? Où ?

Le capitaine jeta un regard appuyé à Egeanin et arqua les sourcils.

Voyant que Nynaeve hésitait, Elayne se jeta à l'eau :

— Elle n'est pas un Suppôt des Ténèbres, je crois...

— Bien sûr que non ! s'écria Egeanin, indignée.

Croisant les bras, sans doute pour s'empêcher de tirer sur ses tresses, Nynaeve foudroya du regard la Seanchanienne, puis riva sur Domon des yeux accusateurs, comme si le pauvre était responsable de tout ce gâchis.

— Ici, je ne vois pas où nous pourrions l'enfermer. De toute façon, Rendra voudrait savoir ce qui se passe. Continue, maître Domon.

— Au palais de la Panarch, un de mes hommes a vu deux femmes qui figurent sur ta liste. La femme aux chats et celle du Saldaea.

— Tu es sûr ? demanda Nynaeve. Au palais de la Panarch ? J'aurais préféré que tu aies vu ça de tes yeux... Marillin Gemalpin n'est pas la seule femme qui aime les chats. Et Asne Zeramene, même à Tanchico, n'est pas l'unique ressortissante du Saldaea.

— Une femme au visage étroit, avec des yeux bleus et un gros nez et qui nourrit une dizaine de chats dans une ville où on les mange ? Accompagnée par une femme aux yeux inclinés et au nez typique du Saldaea ? Ce n'est pas un duo très fréquent, maîtresse al'Meara.

— C'est vrai, concéda Nynaeve. Mais le palais de la Panarch ? Maître Domon, au cas où tu l'aurais oublié, cinq cents Fils de la Lumière protègent ce bâtiment. Et ils sont commandés par un Inquisiteur de la Main de la Lumière, rien que ça ! Jaichim Carridin et ses officiers, au strict minimum, doivent être capables de reconnaître une Aes Sedai au premier coup d'œil. S'ils découvraient que le palais accueille des sœurs, y resteraient-ils ?

Domon voulut émettre une objection, mais il n'en trouva pas, car l'argument de Nynaeve était incontestable.

— Maître Domon, fit Elayne, pourquoi un de vos hommes était-il au palais ?

Le capitaine tira sur sa barbe, l'air gêné, puis il se tapota la lèvre inférieure du bout d'un index.

— Eh bien, la nouvelle Panarch est connue pour aimer les poivrons très forts – les blancs, ceux qui vous mettent le feu dans la bouche – et même si elle n'est pas très sensible aux cadeaux, les douaniers ne sauraient se montrer trop pointilleux avec quelqu'un qui gâte ainsi la femme dont ils dépendent...

— Des « cadeaux » ? répéta Elayne. Sur les quais, vous parliez de « pots-de-vin », et je trouve ça plus honnête.

Assez incongrûment, Egeanin se tourna dans son fauteuil pour jeter un regard désapprobateur au capitaine.

— Que la bonne Fortune me patafirole ! s'exclama Domon. Vous ne m'avez pas demandé de renoncer à mes affaires. Et j'aurais refusé, même si vous aviez convaincu ma vieille mère de soutenir votre requête. Un homme a le droit de gagner sa vie.

Egeanin ricana et se tint plus droite sur son siège.

— Elayne, ses petits arrangements ne nous regardent pas..., grommela Nynaeve. Je me fiche qu'il soudoie la ville entière pour faire la contrebande de...

Quelqu'un venait de gratter à la porte. Avec un regard d'avertissement à ses compagnons, Nynaeve souffla à Egeanin :

— Tu restes assise et tu te tais. Entrez !

Juulin passa dans la pièce sa tête surmontée d'un chapeau conique. Comme d'habitude, il plissa le front en découvrant Domon. Sur la joue, le pisteur de voleurs arborait une coupure entourée de sang séché. Rien d'anormal... Désormais, les rues étaient aussi dangereuses le jour qu'elles l'étaient la nuit, au début...

— Puis-je vous parler en privé, maîtresse al'Meara ? demanda Juulin lorsque son regard se posa sur Egeanin.

— Entrez ! lança l'ancienne Sage-Dame. Avec ce qu'elle a déjà entendu, ça n'a plus la moindre importance. Les avez-vous trouvées dans le palais de la Panarch, comme tout le monde ?

Après être entré, Juulin ferma la porte et jeta un autre regard noir à Domon. Le capitaine devenu un contrebandier eut un sourire éclatant. Un instant, les deux rivaux semblèrent vouloir en venir aux mains.

— L'Illianien a donc de l'avance sur moi..., marmonna Juulin.

Ignorant Domon, il se tourna vers Nynaeve :

— Je vous avais dit que la femme à la mèche blanche me conduirait aux autres. C'est un signe particulier qui ne trompe pas. Et j'ai vu aussi la Domani. De loin, parce que je ne suis pas assez fou pour nager au milieu d'une meute de requins. Mais à part Jeaine Caide, je crois qu'il n'y a pas une seule Domani au Tarabon !

— Donc, vous pensez qu'elles sont au palais ? lança Nynaeve.

Juulin ne broncha pas, mais une lueur passa dans ses yeux quand il les tourna un instant vers Domon.

— Ainsi, il n'a pas de preuves..., jubila-t-il.

— Bien sûr que j'en ai ! s'écria Domon en évitant de croiser le regard du Tearien. Maîtresse al'Meara, si tu ne les as pas acceptées avant l'arrivée de ce... poissonnier..., ce n'est pas ma faute.

Juulin voulut lancer une repartie acide, mais Elayne lui brûla la politesse :

— Vous les avez trouvées tous les deux, et vous avez tous les deux des preuves. Parions qu'un seul rapport n'aurait pas suffi à nous convaincre. Bref, si nous savons où sont ces femmes, c'est grâce

à vous deux.

Les deux hommes parurent plus mécontents qu'avant cette tirade. Décidément, ils restaient toujours de grands enfants...

— Le palais de la Panarch, dit Nynaeve en tirant sur ses tresses. (Puis elle les jeta négligemment par-dessus son épaule.) Ce qu'elles cherchent doit y être aussi. Mais si elles l'avaient trouvé, seraient-elles encore à Tanchico ? Le palais est très grand. Elles sont peut-être encore en train de le fouiller. Bien sûr, comme nous sommes à l'extérieur pendant qu'elles sont à l'intérieur, ce n'est pas une consolation.

Comme d'habitude, Thom entra sans frapper.

— Maîtresse Egeanin, salua-t-il après avoir balayé l'assemblée du regard. Nynaeve, il faudrait que je te parle en privé. J'ai des nouvelles importantes.

Le bleu, sur la joue du trouvère, mit Elayne encore plus en colère que la nouvelle déchirure sur sa belle cape marron. Cet homme était trop vieux pour traîner dans les rues de Tanchico. Ou de n'importe quelle autre ville, d'ailleurs. Il était temps qu'elle lui fasse avoir une rente, et un endroit sûr où vivre et se reposer. Il n'aurait plus à se produire de village en village pour gagner sa pitance. Elle en faisait une affaire personnelle.

— Je n'ai pas le temps..., marmonna Nynaeve. Les sœurs noires sont au palais de la Panarch. Et pour ce que j'en sais, Amathera les aide peut-être à le retourner du sol au plafond.

— J'ai découvert ça il y a moins d'une heure... Comment as-tu... ?

Thom avisa soudain Juilin et Domon, qui se regardaient toujours comme des sales gosses qui veulent tous les deux le gâteau tout entier.

À l'évidence, le trouvère les jugeait indignes d'être des sources d'information pour Nynaeve. Elayne dut se retenir de sourire. Le brave homme se faisait une telle fierté de connaître tous les secrets et toutes les machinations...

— La Tour Blanche a ses méthodes, Thom, dit Nynaeve, délibérément énigmatique. Et il est plus sage de ne pas fourrer son nez dans les secrets des Aes Sedai.

Thom plissa ses sourcils blancs broussailleux. S'avisant que Juilin et Domon la regardaient d'un air mécontent, l'ancienne Sage-Dame rosit légèrement. S'ils racontaient tout, elle aurait l'air d'une idiote. Et ils le feraient, parce que les hommes ne pouvaient jamais tenir leur langue. Le mieux était de passer très vite à autre chose.

— Thom, as-tu entendu quoi que ce soit qui nous inciterait à penser qu'Amathera est un Suppôt des Ténèbres ?

— Rien du tout ! Apparemment, elle n'a pas vu Andric depuis qu'elle a ceint la Couronne de l'Arbre. Les émeutes rendent peut-être trop dangereux le trajet entre le palais de la Panarch et celui du roi. À moins qu'Amathera, consciente d'être aussi puissante qu'Andric, ait décidé d'être moins docile. Mais rien de ça ne nous dit à qui elle est loyale... (Thom jeta un regard maussade à Egeanin.) Je suis reconnaissant à maîtresse Egeanin de vous avoir aidées, ce fameux jour dans la rue, mais n'est-ce pas simplement une connaissance pour vous ? En d'autres termes, pourquoi l'avoir impliquée dans cette affaire ? Nynaeve, je me souviens que tu parlais de coudre toutes les bouches trop volubiles...

— C'est une Seanchanienne, lâcha Nynaeve. Allons, Thom, ferme la bouche, sinon, tu vas gober une mouche ! Et assieds-toi. Nous allons finir de manger en mettant un plan au point.

— Devant elle ? demanda Thom. Une Seanchanienne ?

Elayne avait raconté au trouvère une partie de ce qui s'était passé à Falme, et il avait sûrement entendu d'autres rumeurs. Alors qu'il étudiait Egeanin, il semblait se demander où elle cachait ses cornes. Les yeux exorbités, Juilin semblait avoir du mal à respirer. Lui aussi, il avait dû entendre des rumeurs dans les rues de Tanchico.

— Vous voulez que je demande à Rendra de l'enfermer dans le garde-manger ? demanda Nynaeve, très calme. Ça ferait jaser, non ? Si elle sort un régiment seanchanien de sa bourse, je suis sûre que trois mâles à la poitrine velue sauront nous protéger, Elayne et moi. Thom, assieds-toi ou mange debout, mais arrête de la regarder ! Que tout le monde prenne place. Je veux manger avant que ce soit froid.

Les trois hommes obéirent à contrecœur. Parfois, la méthode forte qu'affectionnait Nynaeve avait des résultats surprenants. Elayne se demanda si ça pouvait fonctionner avec Rand...

Oubliant le jeune homme, elle décida d'intervenir dans la conversation – et avec un discours de poids :

— Je ne vois pas comment les sœurs noires pourraient être au palais à l'insu d'Amathera, dit-elle en s'asseyant. Selon moi, ça ouvre trois possibilités. *Primo*, Amathera est un Suppôt des Ténèbres. *Secundo*, elle les prend pour des Aes Sedai. *Tertio*, elle est leur prisonnière.

Thom approuva du chef et la Fille-Héritière faillit en roucouler d'aise. Une absurdité ! Même s'il connaissait le Grand Jeu, ce n'était qu'un barde assez stupide pour avoir tout gâché afin de devenir un trouvère.

— Dans les trois cas, Amathera doit aider ces femmes à chercher... nous ne savons pas quoi. Mais si elle les prend pour des Aes Sedai, nous pourrions la faire changer de camp en lui disant la vérité. Et si elle est prisonnière, la libérer devrait suffire. Si la Panarch ordonne qu'on chasse les intrus du palais, Liandrin et ses complices ne pourront pas s'y opposer. Ensuite, ça nous laissera tout loisir de chercher.

— La question est de savoir si elle est l'alliée, la dupe ou la prisonnière des sœurs noires, dit Thom en faisant de grands gestes, sursa au poing

Ce fichu gaillard se servait à la perfection des baguettes !

— La clé de tout, intervint Juilin, c'est d'entrer en contact avec la Panarch, quelle que soit sa situation. Cinq cents Fils de la Lumière gardent le palais, sans oublier la Légion de la Panarch – le double d'hommes – et la garde municipale, également un millier de combattants. Très peu de forts périphériques sont aussi bien défendus.

— Nous n'allons pas déclarer une guerre, grogna Nynaeve. L'heure est à l'intelligence, pas à la force brute. Selon moi...

La conversation continua pendant tout le repas et se prolongea bien après que le dernier bol eut été vidé. Après une période de silence – et de jeûne, car elle ne mangea rien – Egeanin osa lancer quelques commentaires judicieux. Impressionné par la clarté d'esprit de la « prisonnière », Thom accepta sans réserve toutes les suggestions avec lesquelles il était d'accord et refusa catégoriquement celles qui ne lui convenaient pas. Bref, sa façon habituelle de traiter les gens. Assez bizarrement, Domon lui-même vola au secours d'Egeanin quand Nynaeve lui demanda de se taire.

— Elle dit des choses sensées, maîtresse al'Meara. Pour se priver d'un avis intelligent, il faut avoir perdu l'esprit...

Malheureusement, savoir où étaient les sœurs noires ne servait pas à grand-chose tant qu'on ignorait la position d'Amathera à leur égard – et tant que la nature de ce qu'elles cherchaient restait

mystérieuse. Au bout du compte, deux heures de débat aboutirent à la constatation du début : il fallait en savoir plus sur Amathera. Et le meilleur moyen était d'utiliser la « toile d'araignée » tissée à Tanchico par les trois protecteurs d'Elayne et de Nynaeve.

Hélas, les trois crétins, avec un bel ensemble, refusèrent de laisser les deux femmes seules avec une Seanchanienne. Assez énervée pour pouvoir canaliser, Nynaeve les emprisonna dans un tissage d'Air tandis qu'ils lanternaient devant la porte.

— Pensez-vous, dit-elle, enveloppée par l'aura du *saidar*, que nous ne pouvons pas lui faire la même chose, si elle devient menaçante ?

Avant de libérer les trois hommes, Nynaeve attendit qu'ils aient tous hoché la tête – l'unique partie de leur corps qu'ils pouvaient bouger.

— Tu sais comment parler aux hommes, toi..., dit Egeanin dès que la porte se fut refermée sur les trois chevaliers servants.

— Tais-toi, Seanchanienne ! explosa Nynaeve. (Elle croisa les bras, comme si elle avait décidé de ne plus tirer sur ses tresses quand elle était furieuse.) Reste assise et tiens ta langue !

L'attente se révéla très frustrante. Être cloîtrée avec des images de pruniers et de floraisons fanées, pendant que Thom, Juilin et Domon agissaient... Une torture, surtout quand l'un ou l'autre revenait pour annoncer qu'une piste n'avait rien donné et entendre un bref résumé de ce que ses deux concurrents avaient découvert. Avant de repartir à la vitesse du vent...

La première fois que le trouvère revint, avec une coupure sur l'autre joue, Elayne lui fit une suggestion :

— Tu ne serais pas mieux ici, Thom, à entendre ce que Juilin et Domon ont à dire ? Tu ferais la synthèse bien mieux que nous.

Le trouvère secoua la tête, faisant onduler sa fabuleuse crinière blanche.

— Je dois vérifier une piste... Une maison de la péninsule Verana où Amathera serait allée passer quelques nuits avant son investiture.

Sur ces mots, Thom s'éclipsa avant que Nynaeve et Elayne aient eu le temps de dire « ouf ». Lorsqu'il revint, sa claudication plus accentuée qu'auparavant, il annonça que la maison était à la vieille nourrice d'Amathera.

— Thom, fit Elayne, prenant son ton le plus ferme, je t'ordonne de t'asseoir ! Tu ne vas plus bouger d'ici. Je refuse que tu te fasses blesser.

— Blesser ? Mon enfant, je ne me suis jamais si bien senti de ma vie. Dites à Juilin et à Bayle qu'une nommée Cerindra raconte partout qu'elle connaît toute une série de sombres secrets sur Amathera.

En boitillant, le trouvère repartit, sa cape encore plus déchirée battant dans son dos. Un vieil idiot plus entêté qu'un rocher !

Alors qu'une clameur pénétrait dans l'intimité du salon – des cris venant de la rue – Rendra y entra au moment précis où Elayne décidait de descendre voir ce qui se passait.

— Des ennuis sans gravité, en bas..., annonça l'aubergiste. Ne vous en souciez pas. Les hommes de Bayle Domon tiennent les émeutiers à l'écart de mon établissement.

— Des émeutiers, ici ? s'écria Nynaeve.

Jusque-là, le quartier où se trouvait l'auberge était quasiment l'endroit le plus paisible de la cité.

— Rien de grave, insista Rendra. Des gens qui ont faim, sans doute. Je vais leur dire où est la soupe populaire de Domon, et ils s'en iront.

Le bruit cessa effectivement peu après.

Comme pour fêter ça, Rendra fit apporter du vin à ses hôtes. Quand le serviteur se retira, un doux sourire sur les lèvres, Elayne s'avisa que c'était son fameux jeune homme aux magnifiques yeux marron. Alors qu'elle lui avait à peine accordé un regard, il avait réagi comme si elle lui souriait sans cesse. Cet imbécile croyait-il qu'elle avait du temps à perdre en enfantillages ?

Et l'attente continua, faire les cent pas ne la rendant pas plus courte. Au bout du compte, Cerindra n'était qu'une dame de compagnie renvoyée pour avoir volé sa maîtresse. Pas reconnaissante pour un sou d'avoir évité la prison, elle lançait contre Amathera toutes les accusations que son public pouvait avoir envie d'entendre. Un peu dans le même genre, un homme affirmait que la nouvelle Panarch, une Aes Sedai, appartenait à l'Ajah Noir. Selon lui, les mêmes documents secrets prouvaient que le roi Andric était le Dragon Réincarné.

Le petit groupe de femmes qu'Amathera voyait régulièrement s'avéra être composé d'amies à elle qui n'avaient pas l'heur de plaire au roi. Quant à la découverte – vraiment choquante – qu'elle finançait plusieurs réseaux de contrebande, elle ne mena à rien de concret. À part le roi, et encore, tous les nobles de Tanchico trempaient dans des trafics.

Toutes les pistes se terminaient en queue de poisson. La pire charge que découvrit Thom concernait la vie privée de la Panarch. Apparemment, elle avait réussi à convaincre deux beaux jeunes seigneurs qu'ils étaient l'amour de sa vie, Andric servant simplement de tremplin à ses ambitions. Critiquable, certes, mais sûrement pas assez pour disqualifier une personne.

Bien entendu, elle avait donné audience, au palais, à toute une théorie de seigneurs seuls ou accompagnés de femmes qui auraient pu être Liandrin ou l'une de ses complices. Selon la rumeur, elle avait demandé l'avis de ces personnes et en avait tenu compte. Alors, une alliée ou une prisonnière ?

Lorsque Juilin revint, trois bonnes heures après le coucher du soleil – faisant tourner nerveusement son bâton dans sa main, il marmonnait des amabilités au sujet d'un sale type aux cheveux clairs qui avait tenté de le détrousser –, il trouva Thom et Domon, avachis et maussades, assis à la table avec Egeanin.

— Ce sera comme à Falme..., grommela le contrebandier.

Le gourdin dont il avait récemment fait l'acquisition reposait devant lui. Et désormais, il portait une épée courte au côté.

— Les Aes Sedai... L'Ajah Noir... Se frotter à la Panarch... Si nous n'avons rien trouvé demain, je compte bien ficher le camp de Tanchico ! Au plus tard après-demain, si ma sœur venait me supplier de rester un peu plus...

— Demain..., soupira Thom, le menton posé sur les mains. Je suis trop fatigué pour réfléchir. J'ai rencontré un blanchisseur du palais de la Panarch qui m'a raconté que sa maîtresse chante des chansons paillardes qu'on ne renierait pas dans les pires tavernes du port. Et figurez-vous que je l'ai cru.

— Moi, annonça Juilin en prenant un siège, je compte continuer les recherches cette nuit. Je suis tombé sur un couvreur qui vit avec une autre dame de compagnie d'Amathera. Selon lui, la nouvelle Panarch a renvoyé toutes ses servantes le soir de son investiture, et sans la moindre explication. Dès qu'il aura fini son travail, chez un riche marchand, il organisera une rencontre entre cette femme et moi.

Nynaeve vint se camper devant le pisteur de voleurs et plaqua les poings sur les hanches.

— Juilin, vous n'irez nulle part ce soir. *Idem* pour Thom et Bayle. Vous vous relaïerez pour monter la garde devant notre porte.

Bien entendu, les trois hommes protestèrent avec un bel ensemble.

— Je dois m'occuper de mes affaires, et il faut bien que je le fasse la nuit, puisque je travaille pour toi la journée.

— Maîtresse al'Meara, cette femme est la première personne que je dénîche qui a vu Amathera depuis son investiture.

— Nynaeve, j'étais trop cuit pour trouver ne serait-ce qu'une rumeur aujourd'hui. Si je passe la nuit sur ma patte folle à...

Nynaeve permit aux trois hommes de s'épancher tout leur soûl. Quand ils furent à court d'arguments, mais certains de l'avoir convaincue, elle passa à la contre-attaque.

— Comme nous n'avons aucun endroit où garder la Seanchanienne, elle va dormir avec nous. Elayne, tu veux bien demander à Rendra de nous faire monter une paillasse ? Dormir par terre sera amplement suffisant pour notre « invitée ».

Egeanin regarda l'ancienne Sage-Dame mais n'émit pas de commentaires.

Les trois gaillards étaient coincés. S'ils refusaient, ça reviendrait à renier leur parole, puisqu'ils avaient tous juré de faire ce que Nynaeve leur demanderait. Et s'ils discutaillaient, ils passeraient pour de sales gosses.

Pris au piège, ils fulminèrent mais finirent par capituler.

Surprise qu'on lui demande une paillasse, Rendra goba néanmoins l'explication d'Elayne : s'étant trop attardée, Egeanin n'avait pas envie de s'aventurer de nuit dans les rues. En revanche, elle parut vexée quand Thom s'installa à même le sol dans le couloir, près de la porte des femmes.

— Ces gens n'entreront pas ici, dit-elle, c'est certain. Et la soupe populaire les incitera à ficher le camp. Les clientes de mon établissement n'ont pas besoin de garde du corps devant leur porte.

— Je n'en doute pas un instant, dit Elayne en tentant de fermer – délicatement – le battant au nez de l'aubergiste. Mais Thom et ses deux amis sont si inquiets. Tu connais les hommes...

Le trouvère eut un regard d'oiseau de proie pour Elayne, qui ne se laissa pas impressionner. Rendra soupira que oui, elle connaissait les hommes, et se laissa enfin pousser hors de la chambre.

Nynaeve se tourna immédiatement vers Egeanin, qui dépliait sa paillasse dans un coin de la pièce.

— Déshabille-toi, Seanchanienne ! Je veux être sûre que tu ne caches pas un autre couteau quelque part.

Egeanin obéit, ne gardant que ses sous-vêtements. Nynaeve fouilla sa robe, puis elle insista pour s'assurer, sans douceur, que la prisonnière ne cachait rien de dangereux sur elle. Faire chou blanc ne sembla pas améliorer son humeur.

— Les mains dans le dos, Seanchanienne ! Elayne, attache-la !

— Nynaeve, je ne crois pas que...

— Attache-la avec le Pouvoir, te dis-je ! Sinon, je vais découper sa robe en lambeaux pour la ligoter avec. Tu te rappelles comment elle a expédié ces types, dans la rue ? Des sbires à elle, je suppose, mais quand même... Elle est capable de nous tuer pendant notre sommeil. Sans avoir besoin d'une arme.

— Mais avec Thom dehors...

— C'est une Seanchanienne !

Nynaeve semblait avoir une raison personnelle de détester leur fausse amie. Mais ça n'avait aucun sens. Egwene avait été la prisonnière des Seanchaniens, mais pas l'ancienne Sage-Dame. Quoi qu'il en soit, quand la native de Champ d'Emond faisait cette tête-là, il fallait en passer par là où elle voulait.

Sans servilité mais pour montrer sa bonne volonté, Egeanin avait déjà croisé les poignets dans le creux de ses reins. Tissant un flux d'Air, Elayne les entrava. Ce serait toujours moins douloureux que des liens de tissu...

La prisonnière plia les bras pour éprouver la résistance des liens qu'elle ne voyait pas. Elle blêmit un peu, car des chaînes d'acier n'auraient pas été plus difficiles à briser. Résignée, elle se laissa tomber sur sa paille et tourna le dos à ses geôlières.

Nynaeve commença à se dévêtir.

— Donne-moi la bague, Elayne.

— Tu es sûre ?

La Fille-Héritière jeta un regard appuyé à Egeanin – qui semblait ne plus leur accorder la moindre attention.

— Elle ne sera pas en mesure de nous trahir cette nuit, dit l'ancienne Sage-Dame. (Sa robe retirée, elle s'assit au bord du lit et entreprit d'enlever ses bas.) Nous étions d'accord sur cette nuit. Egwene attendra l'une d'entre nous, et c'est mon tour. Si personne ne vient au rendez-vous, elle s'inquiétera.

Elayne tira sur la lanière de cuir qu'elle portait autour du cou, extrayant de son décolleté l'anneau de pierre veiné de bleu, de marron et de rouge et la bague au serpent en or. Défaisant le nœud, elle tendit l'anneau à Nynaeve puis remit autour de son cou la bague en or.

Nynaeve ajouta le *ter'angreal* de pierre à la lanière qui supportait déjà sa bague au serpent et la chevalière de Lan. Puis elle laissa retomber le tout entre ses seins.

— Quand tu seras certaine que je dors, laisse-moi une heure. Ça ne devrait pas prendre plus longtemps que ça. Et surtout, garde un œil sur la Seanchanienne.

— Pourquoi la ligoter, Nynaeve ? Si elle avait les mains libres, je doute qu'elle essaierait de nous faire du mal.

— Surtout, laisse-la comme ça ! (Nynaeve foudroya Egeanin du regard, puis elle s'allongea.) Une heure, Elayne... (Elle ferma les yeux et chercha une position confortable.) Ce sera amplement suffisant...

En étouffant un bâillement, Elayne tira un tabouret au pied du lit, d'où elle pourrait surveiller Egeanin – même si ça semblait inutile – sans quitter Nynaeve des yeux.

Recroquevillée sur sa paille, la prisonnière ne bougeait plus. Paradoxalement, puisqu'elles n'avaient pas quitté l'auberge, cette journée avait été épuisante. Nynaeve murmurait déjà dans son sommeil – les coudes écartés, bien entendu.

Egeanin jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je crois qu'elle me hait...

— Dors !

— Et toi, tu vas veiller ?

— Cesse d'être si sûre de toi... Tu prends tout ça si calmement. Comment peux-tu être si... détachée ?

— Détachée ? (Involontairement, Egeanin tira sur ses liens immatériels.) J'ai si peur que

j'écarterais bien en sanglots.

On n'aurait pas cru... Pourtant, elle paraissait sincère.

— Nous ne te ferons pas de mal...

Quoi que mijote Nynaeve, j'en fais mon affaire !

Comme si elle était rassurée, la Seanchanienne ne tarda pas à piquer du nez.

Une heure... Ne pas inquiéter Egwene était un noble objectif. Pourtant, cette heure aurait été bien mieux employée si elles l'avaient passée à chercher une solution à leur problème. Amathera était-elle complice ou prisonnière des sœurs noires ?

Ne te braque pas là-dessus ! Tu ne trouveras pas la réponse ce soir...

Mais une fois l'énigme résolue, comment entrer dans le palais ? Les Fils de la Lumière, la Légion, la garde municipale... Liandrin et les autres.

Nynaeve ronflait déjà – un défaut qu'elle ne reconnaissait pas plus que sa manie d'écartier les coudes. Egeanin semblait dormir aussi. Bâillant de nouveau, Elayne chercha une meilleure position sur son tabouret, puis elle entreprit de mettre au point un plan visant à entrer dans le palais.



Besoin...



Un moment, Nynaeve se tint dans le Cœur de la Pierre sans voir ce qu'il y avait autour d'elle ni penser au Monde des Rêves. Egeanin était une Seanchanienne ! Un membre du maudit peuple qui avait mis un collier autour du cou d'Egwene, et tenté de faire de même avec elle... Cette seule idée dévastait l'ancienne Sage-Dame. Une Seanchanienne avait réussi à gagner son amitié ! Trouver de vrais amis avait été si difficile, depuis le départ de Champ d'Emond. Et là, croire en avoir trouvé une, et la perdre de cette façon...

— C'est pour ça que je la hais, pas pour tout le reste ! (Furieuse, Nynaeve croisa les bras.) Elle m'a incitée à la trouver sympathique, je ne peux pas revenir en arrière, et ça me donne envie de la gifler ! (Dites à haute voix, des choses pareilles n'avaient aucun sens.) Et alors, je suis obligée d'être logique ? Moi, une future Aes Sedai ?

Avoir droit aux contradictions, certes... Mais être capricieuse comme une gamine ?

Au centre de la salle entourée de colonnes et éclairée par une lumière qui semblait venir de nulle part, *Callandor* étincelait. Dans une telle atmosphère, il était facile de se sentir épiée. À supposer que ce soit seulement un tour de son imagination... Entre les colonnes, n'importe qui pouvait se cacher...

Un solide bâton se matérialisa entre les mains de Nynaeve tandis qu'elle sondait les fameuses colonnes. Où était Egwene ? Faire attendre les gens, c'était bien d'elle, ça ! Et si un monstre se préparait à sortir de la pénombre, résolu à... ?

— Une bien étrange robe, Nynaeve...

Ravalant un cri de surprise, l'ancienne Sage-Dame se retourna dans un cliquetis de métal qu'elle ne remarqua d'abord pas. De l'autre côté de *Callandor*, Egwene se tenait aux côtés de deux femmes en jupe ample et en chemisier blanc. Un châle sombre reposait sur leurs épaules, et leurs cheveux blancs, tenus par un foulard, cascadaient jusqu'à leur taille.

Le souffle court – lui faire peur comme ça ! –, Nynaeve se força à respirer normalement. Avec un peu de chance, ses interlocutrices n'auraient rien remarqué...

Grâce à la description d'Elayne, elle reconnut une des Aielles. Amys... Pour ses cheveux blancs, elle avait l'air bien trop jeune, mais ils étaient déjà argentés quand elle était enfant, avait-elle confié à la Fille-Héritière. L'autre Matriarche, mince au point de paraître maigre, avait le visage ridé. Ce devait être Bair. Oui, les yeux bleus correspondaient. La plus dure des deux, estima Nynaeve,

maintenant qu'elle les avait devant les yeux. Encore qu'Amys n'avait sûrement rien d'un agneau...

Une robe étrange ?

Et des cliquetis métalliques ?

Baissant les yeux sur son torse, Nynaeve poussa un petit cri stupéfait. Sa robe ressemblait aux tenues à la mode à Champ d'Emond, en imaginant que les femmes de Deux-Rivières portaient des vêtements de mailles renforcés par des pièces d'armure telles qu'elle en avait vu au Shienar. Ainsi accoutrés, comment les hommes pouvaient-ils courir ou sauter en selle ? Tout ça pesait bien cent livres, tirant sur ses épaules... Logiquement, son bâton s'était transformé en une masse d'armes hérissée de piques, et sans même toucher sa tête elle devina qu'elle portait un casque. Rouge comme une pivoine, elle se concentra pour se doter d'une robe de laine classique et brandir un simple bâton de marche. Du coup, elle n'eut plus qu'une natte à la place de ses deux tresses, et cette sensation lui fit un bien fou.

— Quand on marche dans un rêve, dit Bair d'un filet de voix, ne pas contrôler ses pensées peut être... embarrassant. Si tu veux continuer à arpenter *Tel'aran'rhiod*, il faudra remédier à ce défaut...

— Je contrôle très bien mes pensées, merci ! siffla Nynaeve. Mais...

La voix de Bair n'aurait pas dû être si faible. Les deux Matriarches semblaient faites de brume et Egwene, en robe d'équitation bleue, paraissait presque transparente.

— Que vous arrive-t-il ? Pourquoi êtes-vous si... vaporeuses ?

— Essaie d'entrer dans le Monde des Rêves en somnolant sur une selle ! lança Egwene. (Elle... scintilla...) Dans la Tierce Terre, c'est le matin, et nous nous sommes déjà mis en route. Craignant que tu t'inquiètes, j'ai dû convaincre Amys de me laisser venir ici.

— Sans même parler du cheval, intervint Amys, il est difficile de dormir d'un œil alors qu'on voudrait être bien réveillée. Egwene n'a pas encore pris le coup...

— Oui, mais ça viendra ! s'écria la jeune femme.

Quand il s'agissait d'apprendre, elle confondait souvent vitesse et précipitation. Si ces Matriarches ne la retenaient pas par la peau du cou, elle foncerait sûrement tête baissée vers une impressionnante série de problèmes.

Nynaeve oublia tout ça quand sa jeune amie commença à évoquer l'attaque des Trollocs et des Dragkars contre les Rocs Froids. Seana, une Matriarche capable de marcher dans les rêves, figurait au nombre des victimes. Du coup, jetant aux orties toutes les coutumes, Rand conduisait les Aiels Taardad en direction d'Alcair Dal. Et il avait envoyé des messagers un peu partout pour rameuter tous les autres clans de la tribu.

Le fichu garçon n'en faisant qu'à sa tête, les Aiels étaient nerveux et Moiraine aurait volontiers tout cassé pour se défouler un peu. Cette nouvelle aurait ravi Nynaeve, de tout temps agacée par l'influence de l'Aes Sedai sur Rand, si Egwene n'avait pas eu l'air si inquiète.

— Je ne saurais dire si Rand est fou ou s'il a un plan..., conclut Egwene. Si j'avais la réponse à cette question, tout serait plus facile pour moi, quelle qu'elle soit... Tu vois où j'en suis ? Nynaeve, ce ne sont pas les prophéties, ni Tarmon Gai'don, qui me minent en permanence. C'est peut-être idiot, mais j'ai promis à Elayne de veiller sur Rand, et je ne sais pas comment m'y prendre.

Nynaeve contourna l'épée de cristal pour aller enlacer son amie. Même si elle avait l'air d'un reflet dans un mauvais miroir, Egwene était solide au toucher... La santé mentale de Rand. À ce sujet, l'ancienne Sage-Dame ne pouvait rien dire ni faire. Egwene était près de lui, et ce fardeau lui revenait.

— Ce que tu peux faire pour Elayne, c'est dire à Rand de lire ce qu'elle lui a écrit. Souvent, elle s'inquiète sur ce point, comme si elle avait peur d'en avoir trop dit. Si Rand la croit follement amoureuse de lui, il éprouvera sans doute les mêmes sentiments, et ça ne peut pas faire de mal à notre amie. Tu me suis ? Ici, nous avons quelques bonnes nouvelles...

Quand Nynaeve eut tout raconté, Egwene sembla avoir quelque peine à voir en quoi ces nouvelles étaient bonnes.

— Bref, vous ne savez toujours pas ce que cherchent les sœurs noires. Et même si vous le découvrez, elles ont dix longueurs d'avance sur vous.

— Oui, mais je ne les laisserai pas remporter la course !

Nynaeve soutint bravement le regard des deux Matriarches. D'après ce qu'Elayne lui avait dit sur Amys – quelqu'un qui donnait des avertissements à la pelle et presque rien d'autre – elle allait devoir faire montre de fermeté avec ces Aielles, présentement si vaporeuse qu'un souffle de vent aurait pu les dissiper comme du brouillard.

— Elayne pense que vous connaissez beaucoup de choses sur les rêves. Puis-je m'introduire dans ceux d'Amathera pour découvrir si elle est un Suppôt des Ténèbres ?

— Gamine stupide..., lâcha Bair. Une Aes Sedai, certes, mais toujours une sale gosse ! S'introduire dans le rêve de quelqu'un est très dangereux, sauf si on est invitée et attendue. Ce sont ses songes, pas comme ici... La Panarch les contrôle totalement. Et tu serais soumise à sa volonté.

Nynaeve aurait pourtant juré que c'était la solution. Une déception de plus...

Gamine stupide ?

— Je ne suis pas une gamine !

D'instinct, Nynaeve aurait voulu tirer sur sa natte. Mais elle s'en abstint. Pour une raison inconnue, ce tic la mettait mal à l'aise, ces derniers temps...

— J'étais la Sage-Dame de Champ d'Emond avant de devenir une... Aes Sedai. (Désormais, elle proférait ce mensonge quasiment sans hésiter.) Et j'ordonnais à des femmes de votre âge de s'asseoir, de se taire et de m'écouter. Si vous savez comment m'aider, dites-le au lieu de m'accabler d'absurdes conseils. Je sais reconnaître le danger quand je le rencontre.

Brusquement, Nynaeve s'avisa que sa natte s'était de nouveau divisée en deux tresses – ornées de rubans rouges à pompons, pour ne rien arranger. Sa jupe était devenue si courte qu'elle dévoilait ses genoux, elle portait un chemisier blanc, comme les Matriarches, et ses chaussures, comme ses bas, s'étaient volatilisées. D'où venait cet accoutrement ? Elle n'avait jamais eu l'idée de porter une tenue pareille.

Egwene plaqua une main devant sa bouche. Pour cacher sa surprise ? Car enfin, elle n'aurait pas ri d'une amie...

— Les idées qu'on ne contrôle pas, dit Amys, peuvent être très embarrassantes, Nynaeve Sedai. Jusqu'à ce qu'on ait appris...

Malgré son ton neutre, la Matriarche semblait avoir du mal à réprimer un sourire.

Nynaeve se força à rester impassible. Ces femmes ne pouvaient avoir aucun rapport avec ça ! Pas vrai ?

Résolue à changer de tenue, l'ancienne Sage-Dame dut lutter comme si quelqu'un voulait bel et bien l'en empêcher. Folle de colère, elle s'empourpra jusqu'aux oreilles. Au moment où elle allait renoncer, prête à demander un conseil, voire de l'aide, ses vêtements et ses cheveux redevinrent comme avant. Ravie, Nynaeve fit bouger ses orteils dans une paire de solides chaussures. Bien, elle

avait eu une pensée vagabonde, rien de plus... Et même si ce n'était pas ça, hors de question d'en parler ! Les deux Aielles semblaient bien trop amusées, et même Egwene avait du mal à ne pas éclater de rire.

Je ne suis pas là pour un ridicule bras de fer. Ce serait leur faire trop d'honneur.

— Si je ne peux pas m'introduire dans les rêves d'Amathera, puis-je l'attirer dans le Monde des Rêves ? Il faut que je lui parle...

— Si nous savions comment faire, dit Amys en tirant rageusement sur son châle, nous ne te l'enseignerions pas. Ce que tu demandes est très mal, Nynaeve Sedai.

— Elle serait aussi vulnérable ici que toi dans ses rêves, dit Bair, glaciale. Depuis le début, tous ceux qui marchent dans les rêves sont d'accord sur un point : personne ne doit jamais être *attiré* dans *Tel'aran'rhiod*. On murmure que c'était une des plus viles méthodes des Ténèbres vers la fin de l'Âge des Légendes.

Nynaeve sauta nerveusement d'un pied sur l'autre. S'avisant qu'elle avait toujours un bras autour de la taille d'Egwene, elle cessa immédiatement de s'agiter. Son amie ne devait surtout pas sentir que les Matriarches parvenaient à la déstabiliser. D'autant plus que c'était faux ! Avant de devenir Sage-Dame, elle avait toujours eu une sainte terreur d'être convoquée devant le Cercle des Femmes. Eh bien, c'était une épreuve beaucoup plus terrible que se tenir devant ces Matriarches. La fermeté était la clé. La fermeté, oui !

Les Aielles la dévisageaient. Même à moitié floues, ces deux femmes n'avaient rien à envier à Siuan Sanche sur le plan du regard qui tue. En particulier Bair... Par bonheur, il en fallait plus pour intimider Nynaeve, mais elle estima prudent de ne plus envenimer les choses.

— Elayne et moi, nous avons besoin d'aide... L'Ajah Noir tourne autour de quelque chose qui peut nuire à Rand. Si les sœurs noires trouvent avant nous cette arme, elles risquent de contrôler le Dragon Réincarné. Alors, si vous pouvez dire ou faire quelque chose pour nous aider...

— Aes Sedai, dit Amys, avec toi, une demande d'assistance sonne comme une exigence...

Nynaeve fit la grimace. Une exigence ? Enfin, elle s'était montrée quasiment suppliante. Une exigence ! Vraiment...

Mais les Aielles ne remarquèrent pas la réaction de Nynaeve. Ou elles choisirent de l'ignorer.

— Cela dit, une menace contre Rand al'Thor... Nous ne pouvons laisser une telle arme aux Ténèbres. Il y a un moyen d'empêcher ça...

— C'est trop dangereux, intervint Bair. Cette jeune femme en sait encore moins long qu'Egwene quand elle est venue à nous. C'est trop risqué pour elle.

— Dans ce cas, je pourrais..., commença Egwene.

Les deux Aielles lui coupèrent la parole.

— Tu dois achever ta formation, dit Bair. Aller au-delà de tes limites finira par te perdre.

— Tu n'es pas à Tanchico, déclara Amys en même temps que sa compagne, tu ne connais pas les lieux et tu ne peux pas éprouver le même besoin que Nynaeve. C'est elle, la chasseuse.

Sous ce feu croisé, Egwene capitula sans combattre.

Les deux Matriarches s'affrontèrent du regard. Au bout d'un moment, Bair leva son châle pour se cacher le visage. Une façon de signifier qu'elle ne dirait plus rien sur le sujet et s'en lavait les mains.

— C'est dangereux, confirma Amys.

À entendre les deux Aielles, respirer était terriblement risqué dans le Monde des Rêves.

— Je...

Nynaeve se tut, pétrifiée par le regard d'Amys devenu encore plus dur – un exploit qui à première vue aurait semblé impossible. Conservant dans sa tête une image très précise des vêtements qu'elle voulait porter – bien sûr, ça n'avait aucun rapport avec le reste, mais ça lui semblait très important –, Nynaeve reformula ce qu'elle voulait dire :

— Je serai prudente.

— Ça, je n'y crois pas, fit Amys, mais je ne vois pas d'autre solution. La clé, c'est le besoin. Quand il y a trop de monde dans une forteresse, le clan doit se diviser et le « besoin » vital, c'est qu'il y ait de l'eau dans la nouvelle forteresse. Quand on ne sait pas où en trouver, il arrive qu'on fasse appel à une Matriarche. Le besoin, dans cet exemple, est de trouver un canyon pas trop éloigné du premier et doté d'un point d'eau. En se concentrant sur le besoin, on approche de ce qu'on désire. Et en se concentrant encore, on s'en approche davantage. Chaque pas vous conduit vers l'objectif jusqu'à ce qu'on soit non seulement dans un canyon, mais à côté du point d'eau ou de l'endroit requis pour forer un puits. Nynaeve, ce sera plus difficile pour toi, parce que tu ne sais pas exactement ce que tu cherches. Mais l'intensité du besoin compensera peut-être ce désavantage. De plus, tu as quand même une idée de l'endroit où il te faudra chercher. Ce palais que tu évoquais...

» Mais il y a un risque, et tu dois en être informée. (La Matriarche se pencha en avant, son regard perçant rivé dans celui de Nynaeve.) Chaque pas se fait avec les yeux fermés. À l'aveuglette... Impossible de savoir où tu seras quand tu les rouvriras. N'oublie pas : trouver le point d'eau ne sert à rien s'il est dans un nid de vipères. Les crocs d'un serpent venimeux tuent aussi rapidement ici que dans le monde réel. Et les femmes dont nous a parlé Egwene semblent encore plus redoutables que des reptiles.

— Je l'ai fait ! s'exclama Egwene.

Les deux Aielles la foudroyèrent du regard et Nynaeve la sentit frémir.

— Avant de vous connaître, précisa Egwene. Nous n'étions pas encore à Tear...

Le besoin... Maintenant qu'elles lui avaient fourni quelque chose d'utile, Nynaeve se sentait beaucoup mieux disposée envers les Matriarches.

— Vous devrez veiller sur Egwene, dit-elle, serrant son amie contre elle pour montrer que ce n'étaient pas des paroles en l'air. Bair, tu as raison. Elle essaie toujours d'en faire un peu trop. Elle est comme ça depuis toujours.

Curieusement, Bair fronça les sourcils à l'intention de l'ancienne Sage-Dame.

— Je ne trouve pas, dit Amys. Désormais, elle est une élève docile. Pas vrai, Egwene ?

La jeune femme eut une moue volontaire. Pour penser qu'une femme de Deux-Rivières pouvait accepter qu'on la qualifie de « docile », il fallait bien mal la connaître.

Pourtant, à la grande surprise de Nynaeve, son amie ne dit rien. À l'évidence, les Matriarches étaient aussi peu commodes que les Aes Sedai...

Consciente que son heure était presque écoulée, Nynaeve décida de brusquer un peu les choses. Si Elayne la réveillait, il risquait de lui falloir des heures avant de se rendormir.

— Dans sept jours, dit-elle, une de nous deux vous retrouvera ici.

Egwene acquiesça.

— Dans sept jours, Rand se sera présenté à presque tous les chefs de tribu et de clan, et les Aiels seront tous derrière Celui qui Vient avec l'Aube.

Les Matriarches cillèrent toutes les deux et Amys tira sur son châle, mais Egwene ne s'en aperçut pas.

— La Lumière seule sait ce que Rand voudra faire à ce moment-là, conclut-elle.

— Dans sept jours, enchaîna Nynaeve, nous aurons pris à Liandrin ce que ses complices et elle cherchent avec tant d'acharnement.

Un vœu pieux... Plus vraisemblablement, l'Ajah Noir détiendrait l'arme mystérieuse.

Repensant à leur réaction, Nynaeve en déduisit que les Matriarches n'étaient pas certaines de voir tous les Aiels se rallier à Rand. Egwene doutant de son côté des intentions du jeune homme, personne dans cette affaire n'avait l'ombre d'une certitude. Mais il aurait été inutilement cruel d'ajouter encore du poids au fardeau d'Egwene en évoquant tout ce qui à Tanchico était également loin d'être gagné.

— Au moment du prochain rendez-vous, assura donc Nynaeve, nous aurons capturé toutes ces femmes et elles seront en route pour la Tour Blanche afin d'être jugées. S'il le faut, nous les mettrons dans des sacs, comme on le fait pour les oies.

— Nynaeve, souffla Egwene, essaie d'être prudente. Je sais que ce mot ne fait pas partie de ton vocabulaire, mais essaie quand même. Et fais part de ce conseil à Elayne. Elle est moins... téméraire... que toi, mais pas tant que ça, tout compte fait.

Amys et Bair posèrent chacune une main sur l'épaule d'Egwene. En un clin d'œil, Nynaeve se retrouva seule dans le Cœur de la Pierre.

Essayer d'être prudente ? Stupide enfant ! La prudence était le premier souci de Nynaeve. Et pourquoi Egwene avait-elle eu cette hésitation sur le mot « téméraire » ? Aurait-elle voulu dire autre chose ? Au lieu de tirer sur sa natte, Nynaeve croisa les bras. Plus que probablement, il valait mieux qu'elle ne sache pas ce qu'avait failli dire la jeune femme.

Soudain, elle s'avisa qu'elle avait oublié de mentionner Egeanin. Au fond, c'était peut-être mieux, parce que ç'aurait réveillé chez Egwene de douloureux souvenirs. Des semaines après avoir été libérée, la pauvre petite faisait encore des cauchemars d'où elle émergeait en criant qu'elle ne voulait pas être enchaînée. Mieux valait enterrer tout ça. D'autant plus qu'Egwene ne rencontrerait sûrement jamais la Seanchanienne.

Que la Lumière brûle cette garce !

— Je ne me sers pas intelligemment de mon temps, dit Nynaeve à voix haute.

Le son se répercuta parmi les colonnes rouges. En l'absence des autres femmes, cette forêt de pierre semblait encore moins engageante qu'avant. Comme si le risque qu'un monstre en jaillisse était plus élevé. Bref, il était temps de ficher le camp d'ici !

Avant de partir, Nynaeve se dota de nouveau de deux tresses et se vêtit d'une robe de soie verte. Alors qu'un voile apparaissait sur son nez et sa bouche, elle ajouta des perles de jade vert dans ses cheveux. La métamorphose lui déplaisait profondément, mais elle était indispensable. Si une sœur noire utilisait un des *ter'angreal* volés pour s'introduire dans le Monde des Rêves – plus précisément dans la version onirique du palais de la Panarch – elle penserait en la voyant avoir affaire à une Tarabonaise conduite en ce lieu par un songe ordinaire. Cela dit, certaines de ces femmes connaissaient l'ancienne Sage-Dame de vue. Saisissant une de ses tresses, elle s'aperçut avec satisfaction qu'elle était désormais blonde comme les blés.

Ça, je n'aurais pas cru que c'était possible... Je me demande à quoi je ressemble... Peut-on encore me reconnaître ?

Un miroir en pied se matérialisa soudain à côté de *Callandor*. Voyant son reflet, Nynaeve écarquilla les yeux. Elle avait pris l'apparence de Rendra ! Alors que son ancienne image revenait

sous la nouvelle, elle décida d'usurper pour un temps l'identité de l'aubergiste. Une couverture parfaite, non ?

Et dire qu'Egwene la croyait incapable de prudence !

Nynaeve ferma les yeux et se concentra sur Tanchico. Le palais de la Panarch... Une arme mystérieuse... Le besoin... Protéger le Dragon Réincarné...

Autour de la jeune femme, les contours de *Tel'aran'rhiod* se brouillèrent. Se sentant... glisser, elle attendit un peu puis rouvrit les yeux pour découvrir ce qu'elle avait « trouvé ».

Elle était dans une chambre à coucher aussi grande que les six proposées par les *Trois Pruniers*. Des frises décoraient les murs de plâtre blanc et des lampes dorées pendaient au plafond. Les montants sculptés du lit représentaient des branches lestées de feuilles et de fleurs.

Sur le lit, une femme encore loin de l'âge mûr était allongée contre l'un des montants, le dos bien droit. Dotée d'une bouche en cœur, comme l'actuelle incarnation de Nynaeve, c'était une très jolie personne. Sur le sommet de son crâne reposait une couronne de feuilles de trèfle en or rehaussée de rubis, de perles et d'une pierre de lune plus grosse qu'un œuf d'oie. Sur les épaules, la belle aux cheveux noirs tressés portait une large étole brodée de représentations d'arbres sur toute sa longueur. À part ces deux accessoires, en guise de vêtements, la femme arborait un très fin film de sueur sur sa peau délicate.

Son regard voilé était rivé sur la femme allongée voluptueusement sur un sofa, le dos tourné à Nynaeve. Aussi vaporeuse qu'Egwene un peu plus tôt, cette inconnue petite et mince aux cheveux noirs détachés portait une tenue de soie – chemisier et jupe plissée – qui ne correspondait en rien aux standards locaux de la mode. Sans avoir besoin de le voir, Nynaeve devina que le visage pointu de cette femme – une caractéristique qui lui donnait un faux air de renard – était dominé par de grands yeux bleus. Et même si les liens d'Air qui renaient la Panarch au montant étaient invisibles pour elle – tant qu'elle ne serait pas furieuse – l'ancienne Sage-Dame n'eut pas besoin de plus d'indices pour conclure qu'elle regardait le dos de Temaile Kinderode.

— ... tu apprends tant de choses quand tu utilises tes rêves au lieu de gaspiller ton sommeil..., acheva de dire Temaile avec son accent du Cairhien – encore plus net quand elle parlait en riant. Tu ne t'amuses pas ? Quelle chanson veux-tu que je t'enseigne ? Oui, je sais ! *J'ai aimé plus de mille marins*. (Elle brandit un index menaçant.) Mais efforce-toi de mémoriser toutes les paroles, Amathera. Tu sais que je n'aimerais pas devoir... Que regardes-tu comme ça ?

Nynaeve s'avisa que la prisonnière – Amathera, la Panarch ? – la regardait. Paresseusement, Temaile commença à tourner la tête.

Nynaeve ferma les yeux.

Le besoin...

Il y eut un nouveau glissement.

Essoufflée comme si elle venait de courir sur dix lieues, Nynaeve s'adossa à une étroite colonne sans même se demander où elle était. Son cœur battait si fort qu'on devait sûrement l'entendre à des lieues à la ronde. Se retrouver dans un nid de vipères ? Eh bien, avec Temaile Kinderode on n'en était pas loin. Selon une autre sœur noire, Amico, Temaile adorait faire souffrir les gens au point que même ses complices la redoutaient. Incapable de canaliser, Nynaeve aurait pu finir attachée à un autre montant du lit d'Amathera.

Une perspective qui lui valut des frissons glacés.

Du calme ! Tu n'es plus dans cette chambre, et même si Temaile t'a vue, elle te prendra pour

une Tarabonaise blonde égarée dans le Monde des Rêves.

Le contact, si contact il y avait eu, ne pouvait pas avoir été assez long pour que Temaile ait senti que cette « Tarabonaise » était capable de canaliser le Pouvoir. Car même quand Nynaeve n'avait pas accès au *saidar*, une Aes Sedai pouvait sentir qu'elle en avait les moyens. Mais il fallait que la rencontre dure un peu. Plus de quelques secondes, en tout cas...

Grâce à un risque calculé, Nynaeve savait désormais qu'Amathera n'était pas l'alliée de Temaile. La méthode indiquée par Amys se révélait déjà payante. Mais il faudrait aller encore plus loin. Après avoir un peu régulé sa respiration, Nynaeve regarda autour d'elle.

De fines colonnes blanches se dressaient sur tout le périmètre d'une grande salle presque aussi large que longue. Attachée à des poteaux de bois sombre poli, une corde de soie blanche délimitait un espace interdit aux visiteurs, s'interrompant uniquement pour ne pas bloquer les issues. Des vitrines et des étagères s'alignaient contre les murs, parfois séparées par des squelettes de bêtes fabuleuses eux aussi protégés par une corde de sécurité. Se rappelant la description d'Elayne, Nynaeve reconnut la salle d'exposition principale du palais. L'arme qu'elle cherchait pouvait tout à fait s'y trouver. Du coup, son prochain pas serait beaucoup moins dangereux que le premier, car il ne pouvait pas y avoir de vipères – ou une Temaile – ici.

Une jolie femme apparut soudain à côté d'une vitrine aux quatre pieds sculptés qui reposait au milieu du sol, pas contre un mur. Ses longs cheveux noirs cascadeant sur ses épaules, l'inconnue n'était pas du Tarabon. Mais ce ne fut pas ce détail qui coupa le souffle de Nynaeve.

La robe de l'apparition semblait faite de brume. Parfois argentée et opaque, elle devenait en un clin d'œil grise et assez fine pour dévoiler très clairement le corps de sa propriétaire. D'où qu'elle vienne – ou plutôt, d'où qu'elle se soit projetée en rêve – la beauté brune devait avoir une imagination foisonnante pour s'être dotée d'une telle tenue. Selon toute vraisemblance, les robes provocantes qui faisaient fureur en Arad Doman n'arrivaient pas à la cheville de celle-là en matière d'attentat à la pudeur.

La femme sourit devant la vitrine, puis elle continua son chemin avant de s'arrêter au bout de la salle pour observer quelque chose. Un objet sombre exposé sur un piédestal de pierre blanc, crut voir Nynaeve.

Troublée, elle se força à lâcher ses tresses blondes. L'intruse n'allait pas tarder à disparaître. En règle générale, les rêveurs ne restaient jamais très longtemps dans *Tel'aran'rhiod*. Et si celle-là avait vu Nynaeve, ça n'avait aucune importance, car elle ne correspondait à aucune sœur noire décrite sur la liste. Pourtant, elle semblait quelque peu...

Nynaeve s'avisa qu'elle avait repris en main ses tresses. La femme... Comme si elle était animée d'une volonté propre, sa main tira très fort sur les tresses. Baissant les yeux, l'ancienne Sage-Dame vit que ses phalanges étaient blanches et qu'elle tremblait. Comme si penser à cette inconnue...

Sa main tenta de nouveau de lui arracher le cuir chevelu.

Pourquoi, au nom de la Lumière ?

La femme vêtue de brume se tenait toujours devant le piédestal blanc. Remontant le long de son bras, les tremblements se transmirent à l'épaule de Nynaeve. Elle n'avait jamais vu cette brune. Et pourtant... Tentant de forcer son poing à s'ouvrir, elle réussit simplement à le faire serrer plus fort les tresses. Non, elle n'avait jamais... Tremblant maintenant de la tête aux pieds, Nynaeve enroula son bras libre autour de son torse. Elle n'avait jamais... Encore un peu, et elle allait claquer des dents. La femme semblait...

Pourquoi cette envie de pleurer ?

La femme...

Des images explosèrent dans la tête de Nynaeve. Comme si l'onde de choc la déséquilibrait, elle se retint à la colonne, à côté d'elle. Tout lui revenait. La Chambre des Floraisons Fanées... Une femme très belle – cette femme ! – enveloppée par l'aura du *saidar*. Babillant comme des gamines, Elayne et elle s'étaient disputées pour être la première à répondre à ses questions. Et à tout lui dire ! Vraiment tout ? Les détails étaient obscurs, mais Nynaeve se souvenait vaguement d'avoir gardé certaines choses secrètes. Ou plutôt, de les avoir omises. Parce qu'elle conservait encore un peu de raison ? Sûrement pas, hélas... Non, pressée de répondre à la question suivante, il lui était arrivé de ne pas développer suffisamment un point ou un autre. Par servilité !

C'est insensé ! S'il s'agit d'une sœur noire que nous ne connaissons pas, pourquoi ne nous a-t-elle pas livrées à Liandrin ? Nous l'aurions suivie comme deux gentilles petites brebis...

Submergée par une rage froide, Nynaeve n'écouta pas la voix de la logique. Une sœur noire l'avait manipulée comme un pantin, puis elle lui avait ordonné de tout oublier. Et elle avait obéi ! Eh bien, aujourd'hui, cette femme allait voir de quel bois elle se chauffait quand on ne la privait pas de tous ses moyens.

Avant qu'elle ait pu s'unir à la Source Authentique, Birgitte se matérialisa à côté de la colonne la plus proche. Comme la fois précédente, elle portait une courte veste blanche et un pantalon jaune large resserré aux chevilles. Birgitte ou une femme qui rêvait être l'héroïne de légende, allant jusqu'à adopter la même natte de cheveux blonds que son modèle. Un index plaqué sur les lèvres, « Birgitte » tendit un bras vers Nynaeve, puis, ses yeux bleus insistants, elle désigna une des doubles arches de la salle... et disparut.

Qui que soit cette femme, Nynaeve n'avait pas de temps à perdre... Enfin unie au *saidar*, elle se tourna vers sa cible, un juste courroux l'autorisant à canaliser le Pouvoir avec une rare puissance. Hélas, la femme vêtue de brume n'était plus nulle part en vue. Volatilisée ! Parce qu'une idiote aux cheveux d'or était venue la distraire. Au moins, cette enquiquineuse était peut-être encore là... Le Pouvoir vibrant en elle, Nynaeve franchit l'issue que lui avait désignée la fâcheuse.

La femme attendait dans un couloir où des lampes éteintes exhalaient encore une bonne odeur d'huile parfumée. Un arc d'argent au poing, l'étrange apparition portait à présent un carquois à la ceinture.

— Qui es-tu ? demanda Nynaeve, folle de rage.

Après avoir laissé à cette femme une chance de s'expliquer, elle allait lui donner une leçon qu'elle ne risquait pas d'oublier un jour.

— Es-tu la folle qui m'a tiré dessus dans le désert des Aiels et qui prétendait être Birgitte ? Cette fois, quand tu m'as dérangée, j'étais sur le point d'apprendre les bonnes manières à une sœur noire.

— Je suis Birgitte, dit la femme en s'appuyant à son arc. Ce nom-là, au moins, te dira quelque chose... Quant à « donner une leçon », c'est toi qui risquerais d'en recevoir une, comme dans la Tierce Terre. Je me souviens des vies que j'ai vécues comme on se rappelle les livres qu'on a lus. Le plus lointain est bien moins précis dans la mémoire que le plus récent... Mais je n'ai rien oublié des moments où je combattais aux côtés de Lews Therin. Le visage de Moghedien sera à jamais gravé dans ma mémoire. Comme celui d'Asmodean, l'homme que tu as failli déranger à Rhuidean.

Asmodean ? Moghedien ? La femme était une Rejetée ? Il y avait une Rejetée à Tanchico ? Et un Rejeté à Rhuidean ? Si elle l'avait su, Egwene en aurait sûrement parlé. Hélas, pas moyen de la

prévenir avant une semaine. La colère – et donc le saidar – fit bouillir le sang de Nynaeve.

— Que fais-tu ici ? Je sais que vous vous êtes tous volatilisés après que le Cor de Valère vous eut appelés, mais vous êtes...

Nynaeve s'interrompit, un peu agacée à cause de ce qu'elle avait failli dire.

Son interlocutrice acheva calmement :

— Morts ? Nous sommes morts, c'est ce que tu voulais dire ? Ceux qui sont liés à la Roue ne sont pas morts de la façon « normale ». Puisqu'il nous faut attendre que la Roue tisse pour nous une nouvelle vie, quel meilleur endroit que le Monde des Rêves ? (Birgitte eut un rire amer.) Voilà que je parle comme une philosophe ! Dans presque toutes les vies dont je me souviens, j'ai été une fille du peuple qui s'est unie à un arc. Une archère, oui, et rien de plus.

— Tu es l'héroïne d'une centaine de récits, et à Falme, j'ai vu ce que tes flèches pouvaient faire. Et les attaques des Seanchaniennes capables de canaliser te laissent de marbre. Birgitte, nous affrontons des sœurs de l'Ajah Noir. Une dizaine... Plus une Rejetée, semble-t-il. Ton aide nous serait précieuse.

L'héroïne eut soudain l'air gênée.

— Je ne peux rien pour vous, Nynaeve. Tant que le cor ne m'aura pas rappelée – ou que la Roue ne m'aura pas tissé une vie – il me sera impossible d'avoir une influence sur le monde réel. Mais en admettant que je sois sur le point de renaître, tu te trouverais face à un bébé qui vagit dans les bras de sa mère. À Falme, le Cor de Valère nous a appelés. Nous n'étions pas là en chair et en os, comme toi. Voilà pourquoi le Pouvoir était impuissant contre nous. Ici, tout est partie intégrante du rêve et un tissage peut m'abattre aussi facilement qu'il te tuerait. Plus facilement, même... Je te l'ai dit : je suis une archère. Une guerrière de fortune, rien de plus. (La natte sophistiquée de Birgitte oscilla quand elle secoua la tête.) Je ne comprends pas pourquoi je te révèle tout ça. En fait, je ne devrais pas t'adresser la parole.

— Pourquoi ? Tu m'as déjà parlé. Et Egwene pense t'avoir vue. C'était toi, pas vrai ? (Nynaeve se rembrunit soudain.) Comment connais-tu mon nom ? Serais-tu omnisciente ?

— Je connais ce que j'entends et ce que je vois. Je vous ai surveillés et écoutés, toi, les deux autres femmes et le jeune homme aux loups. Selon les préceptes, il nous est interdit de parler à ceux qui savent qu'ils sont dans *Tel'aran'rhiod*. Mais le mal rôde dans le Monde des Rêves comme dans l'univers des vivants. Tu combats ce mal, et pour cela, tu m'as... attirée. Même si j'avais conscience de ne pas pouvoir faire grand-chose, j'ai eu envie de t'aider. Mais c'est impossible. Parce que ça viole les préceptes – des codes de comportement que j'ai respectés tandis que la Roue faisait une infinité de tours. Dans mes plus vieux et plus vagues souvenirs, je sais que j'ai déjà vécu cent fois, ou peut-être mille... M'adresser à toi viole des préceptes aussi contraignants qu'une loi.

— C'est exact ! lança une voix masculine.

Nynaeve sursauta et faillit frapper avec le Pouvoir. La peau mate, bâti en force, l'homme qui venait d'apparaître et qui avançait vers Birgitte portait deux épées croisées dans le dos. Grâce à ce qu'elle savait sur l'héroïne blonde, Nynaeve reconnut Gaidal Cain – dans ce contexte très particulier, les deux épées faisaient un indice qui ne trompait pas. Mais alors que Birgitte était très belle, comme dans les récits, Cain aurait aisément pu concourir pour le titre d'homme le plus hideux du monde. Le visage large et plat, le nez bien trop gros et la bouche beaucoup trop large...

Birgitte lui sourit pourtant tendrement et lui caressa la joue. Bizarrement, des deux, c'était lui le plus petit. Mais avec sa musculature de colosse et la puissance qui émanait de tous ses gestes, il

réussissait à passer pour plus grand qu'il l'était.

— Nous avons presque toujours été liés, dit Birgitte à Nynaeve, mais sans détourner le regard du héros. En principe, il naît avant moi. Du coup, quand je ne le trouve plus, je sais que le moment de renaître approche pour moi. Quand nous nous rencontrons, dans une nouvelle vie, il m'arrive très souvent de le haïr dès le premier regard. Mais nous finissons presque toujours par nous aimer et nous marier. Une histoire simple, mais dont nous avons tissé un bon millier de variations.

Ignorant Nynaeve comme si elle n'existait pas, Cain grogna :

— Les préceptes sont là pour une excellente raison, Birgitte. Quand on ne les respecte pas, il n'en sort jamais rien de bon.

Cain avait une voix rauque et dure. Pas du tout celle que les légendes lui prêtaient.

— Je suis peut-être incapable de rester les bras ballants pendant que le mal sévit, répondit l'archère blonde. À moins que j'aie une envie irrésistible de revivre... Il y a longtemps que nous ne nous sommes plus réincarnés, Gaidal. Les Ténèbres se lèvent de nouveau et nous devons les combattre. C'est pour ça que nous sommes liés à la Roue.

— Quand le Cor nous appellera, nous combattons. Si la Roue nous tisse de nouvelles vies, nous combattons ! En attendant, nous ne ferons rien. (Cain foudroya l'archère du regard.) As-tu oublié de quoi t'a menacée Moghedien lorsque tu t'es rangée du côté de Lews Therin ? Je l'ai vue, Birgitte... Elle saura que tu es ici.

L'héroïne se tourna vers Nynaeve :

— Je vous aiderai de mon mieux, mais ne vous attendez pas à des miracles. *Tel'aran'rhiod* est mon unique univers, et j'y ai moins de pouvoir que toi, Nynaeve.

L'ancienne Sage-Dame cilla. Alors qu'elle ne l'avait pas vu bouger, Cain était désormais à deux pas d'elle et il passait une pierre à aiguiser sur le fil d'une de ses épées. À ses yeux, Birgitte parlait à un fantôme, et la conversation ne l'intéressait pas.

— Que peux-tu me dire sur Moghedien, Birgitte ? Pour l'affronter, j'ai besoin d'informations.

Toujours appuyée à son arc, Birgitte plissa pensivement le front.

— L'affronter est difficile, pas seulement parce que c'est une Rejetée. Elle se cache et ne prend jamais de risques. Se déplaçant dans les ombres, elle est toujours là pour attaquer les points faibles d'un adversaire. Quand elle redoute de perdre, elle refuse le combat. Elle n'est pas du genre à lutter jusqu'à son dernier souffle, même si c'est sa seule chance de vaincre. Un si petit pourcentage de réussite n'est pas assez pour elle. Pour autant, ne la sous-estime surtout pas. C'est un serpent tapi dans des hautes herbes et qui attend le meilleur moment pour mordre. La compassion, elle ne connaît pas ! Alors, méfie-toi d'elle, et surtout ici. Lanfear aime prétendre que *Tel'aran'rhiod* est son royaume, mais Moghedien peut y faire bien plus de choses qu'elle. Dans le monde de la chair, cependant, Moghedien est moins puissante que Lanfear et elle ne prendrait pas le risque de la défier.

La peur et la colère – qui lui permettait de rester liée au Pouvoir – s'affrontant en elle, Nynaeve frissonna. Moghedien, Lanfear... Birgitte parlait des Rejetés comme elle aurait évoqué le temps qu'il faisait...

— Birgitte, de quoi Moghedien t'a-t-elle menacée ?

— Elle savait ce que j'étais, même si je l'ignorais... Comment ? Je n'ai jamais compris...

Jetant un coup d'œil à Cain, toujours occupé à aiguiser sa lame, l'héroïne baissa la voix :

— Elle m'a menacée de me faire pleurer tant que la Roue tournerait. Et elle semblait sûre d'évoquer un événement qui se produirait un jour ou l'autre.

— Pourtant, tu voudrais nous aider ?

— Oui, mais souviens-toi : il ne faut pas attendre un miracle de ma part. (Birgitte regarda de nouveau Cain.) Nous nous reverrons, Nynaeve... Si tu es assez prudente pour survivre.

Nynaeve secoua la tête. Encore la prudence ? Tout le monde lui conseillait la même chose. Pour l'instant, elle se trouvait avec une héroïne désireuse de l'aider mais impuissante. Et une Rejetée rôdait à Tanchico.

Au souvenir de ce que Moghedien lui avait fait, Nynaeve sentit sa colère monter et le Pouvoir se mit à battre en elle comme un cœur fier et indomptable. En un clin d'œil, elle se retrouva dans la salle d'exposition, espérant presque que la femme vêtue de brume se remontrerait. Mais il n'y avait personne, à part elle. Et le Pouvoir qui rugissait en elle presque aussi fort que sa fureur.

Moghedien et les sœurs noires risquaient de la repérer plus facilement si elle restait unie au *saidar*. Pourtant, elle ne s'en sépara pas, si enragée qu'elle aurait voulu avoir ses ennemies en face d'elle, histoire de les écrabouiller. Selon toute probabilité, Temaile devait être encore dans le Monde des Rêves. En retournant dans la chambre de la Panarch, Nynaeve pouvait lui régler son compte une bonne fois pour toutes. Oui, et prévenir toutes les autres sœurs noires... De l'idiotie pure et simple !

Qu'est-ce qui avait fait sourire Moghedien ? Avancé jusqu'à la vitrine, Nynaeve regarda à l'intérieur. Six figurines mal assorties étaient disposées en cercle sur une étagère. Par exemple, quel rapport pouvait-il y avoir entre une femme nue d'environ un pied de haut qui dansait en équilibre sur les orteils d'un seul pied et un berger beaucoup plus petit qui jouait de la cornemuse, son bâton sur l'épaule et un mouton à ses pieds ?

Nynaeve n'eut cependant pas la moindre hésitation sur ce qui avait attiré la Rejetée. Au centre du cercle de figurines, sur un présentoir en bois laqué, reposait un cercle grand comme la main d'un homme. Une ligne sinueuse le divisait, une moitié blanche comme la neige et l'autre plus noire que la nuit. Un artefact en *cuendillar*... Nynaeve en avait déjà vu un, et il n'en existait que sept dans le monde. Un des sceaux de la prison du Ténébreux. En d'autres termes, un focus pour l'un des « verrous » qui le retenaient dans le mont Shayol Ghul, le gardant éloigné du monde. Une découverte presque aussi importante que l'arme mystérieuse capable de nuire à Rand. Et un trésor qu'il était hors de question de laisser entre les mains des sœurs noires.

Soudain, Nynaeve s'aperçut que son image se reflétait dans la vitrine. Vêtue d'une robe de soie verte qui révélait toutes ses courbes, elle portait de nouveau de longues tresses piquées de perles. Et de grands yeux marron mettaient en valeur sa bouche en cœur un rien boudeuse. Bien entendu, sur le reflet, l'aura du *saidar* n'apparaissait pas. Alors qu'elle était déguisée au point de ne pas se reconnaître elle-même, elle transportait l'équivalent d'une pancarte où les mots « Aes Sedai » étaient écrits en lettres majuscules.

— Je sais être prudente..., marmonna-t-elle.

Pourtant, elle ne se sépara pas tout de suite du Pouvoir. Quand il coulait en elle, telle la vie pétillant jusque dans ses membres, elle éprouvait plus de plaisir que jamais dans sa vie – ou plus exactement, la somme de tous les moments de plaisir qu'elle avait connus. Au bout d'un moment, la conscience d'être ridicule entama assez sa colère pour qu'elle puisse se détacher de la Source Authentique. Ou au contraire pour qu'elle soit incapable de continuer à s'y accrocher.

Quelle que soit la raison du phénomène, il ne facilita pas ses recherches. Pourtant, l'objet de sa quête devait être quelque part dans cette grande salle. Cessant de contempler le squelette de ce qui

semblait être un lézard de trente pieds de long pourvu de crocs, l'ancienne Sage-Dame approcha d'une série de vitrines. Le besoin... Une menace contre le Dragon Réincarné. Rand. Le besoin...

Un glissement !

Debout à l'intérieur de la zone interdite délimitée par une corde blanche, Nynaeve se retrouva devant un piédestal en pierre blanche dont le socle touchait presque sa robe. Au premier coup d'œil, les objets qui reposaient dessus ne semblaient guère dangereux. Un collier et deux bracelets articulés en métal noir... Mais elle ne pourrait jamais être plus près de ce qu'elle cherchait.

À moins d'être assise dessus..., songea-t-elle, amère.

Elle tendit la main pour toucher les bijoux...

Douleur ! Souffrance ! Torture !

... Et la retira en poussant un petit cri, un torrent d'émotions brutes déferlant encore dans sa tête. En cet instant, ses derniers doutes se dissipèrent. C'était bien ce que cherchait l'Ajah Noir. Et si ces bijoux se trouvaient sur un piédestal ici, dans *Tel'aran'rhiod*, ils y étaient également dans le monde réel. En d'autres termes, elles avaient battu les sœurs noires sur le fil.

Se retournant, Nynaeve estima la position de la vitrine qui contenait le sceau par rapport au piédestal de pierre blanche. Quand elle souriait, Moghedien avait les yeux braqués sur ce point précis de la salle. À travers la vitrine, elle regardait le collier et les deux bracelets. Donc, elle savait ! Mais...

Autour de Nynaeve, les contours de la salle se brouillèrent puis disparurent.

— Réveille-toi, Nynaeve..., marmonna Elayne en étouffant un bâillement. Ça doit faire une heure, et je meurs de sommeil... (Elle secoua de nouveau son amie.) Allons, réveille-toi, ou je verrais si tu aimes qu'on te plonge la tête dans un seau d'eau...

Nynaeve ouvrit les yeux et chercha le regard de son amie.

— Si elle sait ce que c'est, pourquoi ne le leur a-t-elle pas donné ? Et si *elles* savent qui elle est, pourquoi fait-elle ses recherches dans le Monde des Rêves ? Se cache-t-elle aussi ?

— Tu veux bien me dire de quoi tu parles ?

Nynaeve s'assit dans le lit, faisant osciller ses tresses, et tira sur sa combinaison de soie.

— Attends, je vais tout te raconter.

Elayne resta bouche bée tout au long du récit de Nynaeve sur son rendez-vous avec Egwene et ses prolongements inattendus. Chercher avec le besoin... Moghedien... Birgitte et Gaidal Cain... Les bracelets et le collier en métal noir. Asmodean dans le désert des Aiels. Un sceau de la prison du Ténébreux au palais de la Panarch...

Dépassée, Elayne se laissa glisser contre le flanc du matelas longtemps avant que Nynaeve évoque Temaile, la Panarch et son changement d'apparence qui l'avait conduite à se faire passer pour Rendra. Si l'ancienne Sage-Dame n'avait pas été si sérieuse, la Fille-Héritière aurait cru écouter une des fabuleuses histoires de Thom.

Assise en tailleur, les mains sur les genoux, Egeanin paraissait ne pas en croire ses oreilles. Sans piper mot, Elayne espéra que Nynaeve n'allait pas lui faire toute une histoire parce qu'elle avait libéré les poignets de la Seanchanienne.

Moghedien ! C'était ça, le plus terrifiant. Une Rejetée à Tanchico. Une Rejetée qui était venue à l'auberge, qui les avait placées sous sa volonté et forcées à tout lui dire. Elayne ne gardait aucun souvenir de cet épisode dont la seule évocation suffisait à lui donner la nausée.

Penser qu'elle a pu simplement entrer et nous manipuler comme des marionnettes...

— Je ne sais pas si Moghedien cherche à passer inaperçue aux yeux de Liandrin et de ses complices. Mais ça correspond à ce que Birgitte t'a dit sur elle.

Birgitte ! Par la Lumière ! Birgitte nous donnant son avis...

— Quoi que mijote Moghedien, dit Nynaeve, j'ai l'intention de ne pas la laisser faire. (Elle se laissa retomber contre la tête de lit sculptée de fleurs.) De toute façon, nous devons récupérer le sceau et les trois bijoux noirs.

— Un collier et deux bracelets dangereux pour Rand ? Désolée, mais ça ne me convainc pas. Tu crois que ce sont des *ter'angreal* ? Pour commencer, à quoi ressemblent-ils ?

— À un collier et deux bracelets... Deux bracelets en métal noir et un collier articulé... un collier...

Nynaeve regarda Egeanin, vers laquelle Elayne avait déjà tourné la tête.

Très calme, la Seanchanienne s'assit sur les talons.

— Je n'ai jamais entendu parler d'un *a'dam* conçu pour un homme. Ni d'un *a'dam* noir, d'ailleurs. Personne n'essaie de contrôler un homme capable de canaliser.

— Pourtant, c'est la fonction de ces bijoux..., soupira Elayne.

Et j'espérais tant qu'une telle chose n'existait pas !

Au moins, Nynaeve avait trouvé l'arme mystérieuse avant leurs ennemies. Avec un peu de chance, elles n'auraient pas l'occasion de l'utiliser sur Rand.

Nynaeve écarquilla les yeux en voyant qu'Egeanin avait les mains libres, mais elle ne dit rien.

— Moghedien doit être la seule à savoir... Sinon, ça n'aurait aucun sens. Si nous trouvons un moyen d'entrer au palais, nous pourrions subtiliser le sceau et le... qu'importe son nom ! Et si nous libérons Amathera, Liandrin et ses complices risquent d'avoir de gros ennuis avec la Légion, la garde municipale et peut-être même les Capes Blanches. Un peu trop d'ennemis pour qu'elles s'en tirent sans perdre de plumes, même avec le Pouvoir... Mais comment entrer au palais ?

— J'ai eu quelques idées, dit Elayne. Bien sûr, je crains que nos trois gardes du corps émettent des objections.

— Je me chargerai d'eux ! siffla Nynaeve. Ce sont...

Il y eut du bruit dans le couloir, puis un cri d'homme retentit. Thom montait la garde là-dehors... Et ce silence déjà revenu...

Elayne bondit vers la porte, l'aura du *saidar* l'enveloppant déjà. Nynaeve la suivit et Egeanin aussi.

Thom était en train de se relever, une main plaquée sur la tête. Juilin et Domon, bâton et gourdin au poing, étaient penchés sur un type aux cheveux clairs gisant face contre terre.

Elayne voulut aider le trouvère – qui lui sourit, mais déclina toute offre d'assistance.

— Je vais très bien, mon enfant...

Très bien ? Avec une bosse qui poussait à vue d'œil sur sa tête ?

— Ce type descendait le couloir, et soudain, il m'a flanqué un coup sur le crâne. Pour me piquer ma bourse, je suppose.

Le train-train quotidien, quoi ! Un coup sur la tête, mais il n'y avait aucun problème...

— Et il aurait réussi, dit Juilin, si je n'étais pas venu relever Thom, au cas où il aurait été fatigué.

— Si je ne t'avais pas dit d'aller le voir..., marmonna Domon.

Pour une fois, l'antagonisme des deux hommes semblait moins... explosif.

Elayne ne tarda pas à comprendre pourquoi. Nynaeve et Egeanin étaient toutes les deux sorties en combinaison. Juilin les couvait d'un regard approbateur qui aurait créé un incident si Rendra avait été présente. Au moins, il s'efforçait de n'être pas trop... lourd. En revanche, Domon ne cachait pas qu'Egeanin était à son goût, et il la reluquait d'une manière vraiment choquante.

Les deux autres femmes comprirent elles aussi très vite ce qui se passait, mais leurs réactions furent très différentes. Nynaeve foudroya le pisteur de voleurs du regard, puis elle rentra dans la chambre, se cacha contre le mur et ne laissa plus émerger dans le couloir que le bout de son nez quelque peu empourpré. Alors que sa combinaison était bien moins révélatrice que celle de l'ancienne Sage-Dame, la courageuse Egeanin, une prisonnière imperturbable qui savait se battre presque aussi bien qu'un Champion, poussa un cri d'horreur et plongea littéralement vers la sécurité – et l'intimité – de la chambre.

Des portes s'ouvrirent dans le couloir et des têtes en jaillirent – juste le temps de voir un homme inconscient sur le sol. Avec un bel ensemble, tous les battants se refermèrent et des bruits caractéristiques, quelques instants plus tard, indiquèrent que les clients se barricadaient en tirant leur lit ou une armoire devant leur porte.

Egeanin finit par montrer elle aussi le bout de son nez, du côté opposé de l'encadrement de porte, soit en face de Nynaeve. Elayne eut quelque peine à comprendre ce qui se passait. La Seanchanienne était en sous-vêtements, certes, mais ils la couvraient tout autant qu'une robe normale. Cela dit, Juilin et Domon n'avaient aucun droit de se rincer l'œil, et la Fille-Héritière leur coula un regard qui aurait dû les remettre à leur place.

Malheureusement, trop occupé à glousser bêtement en se tapotant la lèvre supérieure, le capitaine ne s'en aperçut pas. Juilin, lui, soupira comme les hommes aimaient à le faire quand ils se considéraient comme injustement brimés. Histoire de se donner une contenance, il se pencha pour retourner le type blond sur le dos.

Un jeune homme mince et plutôt agréable à regarder.

— Je le connais ! s'écria Juilin. C'est le ruffian qui a tenté de me détrousser. Enfin, c'est ce que j'ai cru. Mais je me méfie des coïncidences... Comme si on me disait que le Dragon Réincarné est en ville !

Elayne et Nynaeve échangèrent un regard perplexe. L'inconnu ne pouvait pas être au service de Liandrin. L'Ajah Noir n'aurait pas engagé un homme pour fouiner dans les couloirs. Et pas davantage des bandits des rues pour attaquer des Aes Sedai.

Elayne interrogea Egeanin du regard. Nynaeve aussi, mais avec plus d'insistance.

— C'est un Seanchanien, souffla la prisonnière.

— Venu te libérer ? demanda sans aménité l'ancienne Sage-Dame.

— Je suis sûre qu'il me cherchait, mais pas pour me secourir... S'il sait, voire s'il soupçonne que j'ai laissé partir Bethamin, il doit avoir eu l'intention de me... parler.

Et sûrement pas gentiment du tout, supposa Elayne. À raison, comme la suite le lui prouva :

— Le mieux serait de lui couper la gorge, continua Egeanin. S'il pense que vous êtes mes amies, ou s'il découvre que vous êtes des Aes Sedai, il risque de vous faire des ennuis.

Domon ne cacha pas son indignation et Juilin en resta bouche bée. Thom eut en revanche un hochement de tête approbateur des plus perturbants.

— Nous ne sommes pas ici pour égorger des Seanchaniens, dit Nynaeve, même si elle ne semblait pas exclure que ce point précis puisse changer. Bayle, Juilin, transportez-le dans la ruelle,

derrière l'auberge. En se réveillant, il pourra s'estimer heureux s'il lui reste ses chaussettes. Thom, va voir Rendra et dis-lui qu'il nous faut une infusion bien forte dans la Chambre des Floraisons Fanées. Demande-lui si elle a de l'écorce de saule ou de l'acem, pour ta tête. (Les trois hommes écarquillèrent les yeux.) Allez, exécution ! Nous avons des plans à mettre au point.

Nynaeve laissa à peine le temps à Elayne d'entrer avant de refermer la porte. Puis elle commença à s'habiller et Egeanin se précipita vers sa robe comme si les trois hommes la regardaient toujours.

— Le mieux, c'est de les ignorer, Egeanin, dit Elayne.

Conseiller une femme plus âgée que Nynaeve paraissait bizarre, mais à l'évidence, la Seanchanienne, pourtant très compétente dans bien des matières, ne connaissait rien aux hommes.

— Sinon, ça les encourage... Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça. Cela dit, tu étais très décente.

La tête d'Egeanin émergea du col de sa robe.

— Décente ? Je ne suis pas une fille de salle, ni une danseuse de shea.

Dubitative, la Seanchanienne ajouta :

— Il est plutôt pas mal, cependant... Je n'avais jamais pensé à lui sous cet angle, mais...

Se demandant ce que pouvait bien être une danseuse de shea, Elayne alla aider Egeanin à boutonner sa robe.

— Si tu te laisses conter fleurette par Juilin, Rendra aura un mot ou deux à te dire.

— Juilin ? Le pisteur de voleurs ? Non, je parlais de Bayle Domon. Un bien bel homme. Mais un contrebandier, hélas. Un hors-la-loi.

Les goûts et les couleurs, Elayne le savait, ne se discutaient pas. Nynaeve était bien folle de Lan, pourtant aussi expressif qu'un rocher et plus intimidant qu'une montagne. Mais Bayle Domon ? Presque aussi large que haut, les traits aussi fins que ceux d'un Ogier...

— Tu jacasses comme Rendra, Elayne ! grogna Nynaeve. (Les mains dans le dos, elle luttait pour boutonner sa robe.) Si tu as fini de déblatérer sur les hommes, pourrais-tu nous épargner la nouvelle couturière absolument divine que tu viens de découvrir ? Nous avons du pain sur la planche. Si nous attendons le retour des hommes, ils vont vouloir prendre les choses en main, et je ne suis pas d'humeur à perdre du temps avec eux. Tu as terminé avec la Seanchanienne ? Je ne cracherais pas sur un peu d'aide.

Le dernier bouton d'Egeanin fermé, Elayne approcha de Nynaeve avec une froide détermination. Non, elle ne jacassait pas sur les hommes et les habits. En tout cas, bien moins que Rendra !

Écartant ses tresses, Nynaeve jeta un regard noir à son amie avant qu'elle entreprenne, sans trop de douceur, de lui boutonner sa robe.

Bien entendu, la triple rangée de boutons de nacre, dans le creux du dos, n'était pas un ornement, mais une austère nécessité ! Maîtresse al'Meara se laissait conseiller sur les corsages à la mode par Rendra, et après, maîtresse al'Meara accusait les autres de ne penser qu'aux chiffons. Parce que maîtresse al'Meara, nul n'en doutait, avait des préoccupations bien plus nobles.

— J'ai réfléchi, Nynaeve, et je crois avoir trouvé un moyen d'entrer au palais. Nous serons presque invisibles...

En écoutant Elayne, Nynaeve s'adoucit un peu. Elle aussi avait imaginé un plan... Quand Egeanin osa quelques suggestions, l'ancienne Sage-Dame fit la moue, mais elle ne s'autorisa pas assez de mauvaise foi pour refuser des conseils raisonnables.

Quand elles furent enfin prêtes à gagner la Chambre des Floraisons Fanées, Elayne et Nynaeve

tenaient leur plan, et il n'était pas question que les hommes y changent une virgule. Moghedien, l'Ajah Noir ou quiconque tirait les ficelles au palais de la Panarch n'auraient qu'à bien se tenir, car les choses n'allaient pas tarder à changer.



Le prix d'un départ



À cause d'une pénurie de suif et d'huile, seules trois bougies et deux lampes éclairaient la salle commune de l'*Auberge de la Cascade à Vin*. Les lances et les autres armes ne s'alignaient plus le long des murs, et le tonneau à épées était vide. Posées sur des tables poussées devant la cheminée, les lampes fournissaient juste assez de lumière pour que Marin al'Vere, Daise Congar et d'autres membres du Cercle des Femmes puissent lire à voix haute et pointer diverses listes de vivres et d'équipements.

Perrin, lui, essayait de ne pas entendre les femmes.

Assise à une autre table, Faile aiguisait ses couteaux, sa pierre à affûter produisant un grincement régulier. Un arc reposait devant elle et un carquois rempli de flèches pendait à sa ceinture. La jeune femme s'était révélée une très bonne archère. La connaissant, Perrin espérait qu'elle ne découvrirait jamais qu'elle utilisait un arc d'enfant. Bien trop têtue pour l'admettre, elle était néanmoins incapable d'armer un arc long de Deux-Rivières.

Après avoir ajusté la position de sa hache pour qu'elle n'appuie pas contre son flanc, Perrin tenta de se focaliser sur le sujet dont il débattait avec les hommes assis autour de la même table que lui. Ses interlocuteurs non plus n'étaient pas tous très concentrés, mais ce n'était pas une raison...

— Les femmes ont des lampes, marmonna Cenn, et nous, on doit faire avec du suif.

Fidèle à sa légende de mauvais coucheur, le vieil homme foudroya du regard le chandelier et ses deux misérables bougies.

— Laisse tomber, Cenn, soupira Tam en sortant sa pipe et sa blague à tabac. Pour une fois, n'en fais pas toute une affaire.

— Si nous devons lire ou écrire, dit Abell d'un ton plutôt impatient, nous aurions aussi des lampes.

Le bandage qui enveloppait la tête du père de Mat ne le disposait probablement pas à l'indulgence.

Sans doute pour rappeler au vieux couvreur qu'il était le bourgmestre, Bran remit bien droit le médaillon qui pendait sur sa poitrine.

— Concentre-toi sur les affaires en cours, Cenn. Je refuse que l'un de vous fasse perdre son temps à Perrin.

— Je pense qu'on devrait avoir des lampes, insista Cenn. Et si je lui faisais perdre son temps,

Perrin me le dirait.

Perrin exhala un long soupir. Ses paupières pesaient des tonnes et il aurait donné cher pour que ce soit au tour de quelqu'un d'autre de représenter le Conseil. Haral Luhhan, Jon Thane, Samel Crowe... Bref, tous les candidats possibles, sauf l'insupportable Cenn.

Cela dit, son rêve, hélas irréalisable, aurait été qu'un de ces hommes mûrs se tourne vers lui et déclare :

— Ce sont les affaires du bourgmestre et du Conseil, fiston. File jouer du marteau devant ton enclume, et nous te ferons connaître tes ordres.

Bien loin de là, tous s'inquiétaient de lui faire perdre son temps, ce qui ne les empêchait pas d'en référer à lui pour tout et n'importe quoi. Son temps ? Depuis la première attaque, une semaine plus tôt, combien y en avait-il eues ? Il avait lui-même fini par perdre le compte.

Voir un bandage autour de la tête d'Abell le mettait hors de lui. Mais les Aes Sedai n'intervenaient plus que sur les blessés graves, laissant les autres se débrouiller seuls. Pourtant, il n'y avait pas tant de cas graves que ça. Mais comme Verin l'avait sèchement fait remarquer, même les Aes Sedai avaient des limites. Apparemment, préparer les pierres des catapultes les fatiguait beaucoup.

Dans cette occurrence très particulière, Perrin regrettait que les Aes Sedai aient des limites. Car s'il n'y avait pas beaucoup de blessés graves pour l'instant, ça risquait de ne pas durer.

— Et où en sommes-nous avec les flèches ?

C'était ça, le sujet de la conversation.

— Eh bien, on ne peut pas se plaindre, répondit Tam en allumant sa pipe avec une des bougies. On récupère pratiquement toutes celles qu'on tire, le jour, en tout cas. La nuit, les Trollocs ont tendance à venir chercher leurs morts, sans doute pour alimenter leurs chaudrons. Ces projectiles-là sont donc perdus.

Les autres hommes étaient aussi en train de sortir ou de bourrer leur pipe. Cenn, lui, pleurnichait parce qu'il avait – disait-il – oublié sa blague à tabac. Son crâne chauve luisant à la lumière du chandelier, Bran lui passa la sienne en grommelant.

Perrin se massa le front. Quelle question avait-il eu l'intention de poser ensuite ? Les pieux ! Désormais, la plupart des combats se déroulaient juste devant cette ligne de défense. Combien de fois les monstres y avaient-ils ouvert une brèche ? Trois ? Quatre ?

— Chacun est-il muni d'une lance ou d'une autre arme dotée d'une hampe ? Pouvons-nous en fabriquer d'autres ?

Étonné par le silence qui suivit sa question, Perrin s'avisa que tous ses interlocuteurs le dévisageaient.

— Tu as déjà demandé ça hier, répondit patiemment Abell. Et Haral t'a répondu que toutes les faux et les fourches ont été reconverties en armes. Pour le moment, nous en avons trop.

— Oui, oui... Je me souviens... Mais ça m'était sorti de l'esprit.

Un fragment de phrase, prononcé à la table des femmes, attira l'attention de Perrin.

— ... il faudrait en informer les hommes..., venait de dire Marin, comme si elle répétait quelque chose qui était déjà venu dans la conversation.

— Bien sûr que non ! affirma Daise, elle aussi à mi-voix. Si ces idiots découvrent que nous nous rationnons, ils voudront nous imiter, et nous ne pouvons pas les laisser faire...

Perrin ferma les yeux et tenta de ne plus rien entendre. Daise avait raison. Parce qu'ils se

battaient, les hommes avaient besoin de reconstituer leurs forces. Les deux Aielles et Faile faisaient exception à cette règle, bien sûr, mais au moins, sa compagne avait le bon sens de rester à l'écart quand on en venait au corps à corps au milieu des pieux. C'était exactement pour ça qu'il lui avait déniché un arc. Cette femme avait un cœur de lionne et plus de courage que deux hommes.

— Tu devrais filer au lit, Perrin, suggéra Bran. Si tu continues à dormir une heure de-ci de-là, tu n'iras pas bien loin...

Perrin se gratta la barbe avec ce qu'il espéra faire passer pour une mâle vigueur.

— Je dormirai plus tard... Quand ce sera fini. Les hommes se reposent-ils assez ? J'en ai vu monter la garde alors qu'ils auraient dû...

La porte principale s'ouvrit soudain pour laisser entrer le très mince Dannil Lewin. Arc au poing, très excité, il portait à la hanche une des épées du tonneau. Quand il avait le temps, Tam assurait la formation des bleus et un des Champions lui donnait parfois un coup de main.

Avant que Dannil ait pu ouvrir la bouche, Daise lui lança :

— As-tu grandi dans une étable, Dannil Lewin ?

— Tu pourrais effectivement manifester plus d'égards à ma porte, renchérit Marin al'Vere.

Une façon, également, de rappeler à Daise qui était chez qui...

— Je m'excuse, maîtresse al'Vere, fit Dannil, la tête rentrée dans les épaules. Et veuillez me pardonner, Sage-Dame. Désolé de cette intrusion, mais j'ai un message pour Perrin. (Comme s'il craignait que les femmes lui mettent encore des bâtons dans les roues, il se précipita vers la table des hommes.) Les Capes Blanches nous ont amené un homme qui veut te parler – à toi et à personne d'autre. Ce type est grièvement blessé, et les Fils l'ont laissé à l'entrée du village. Si on tente de le transporter jusqu'ici, il ne survivra pas...

Perrin se leva.

— Je viens.

Au moins, il ne s'agissait pas d'une attaque. La nuit, c'était encore pire...

Faile prit son arc et rejoignit son compagnon avant qu'il ait atteint la porte. Au pied de l'escalier, dans les ombres, Aram se leva aussi et hésita. Très souvent, Perrin oubliait la présence du Zingaro, tant il se tenait tranquille. Avec sa veste à rayures jaunes et son épée dans le dos, il avait vraiment une drôle d'allure. Sans parler de son visage fermé, très inhabituel chez les membres de son peuple. Depuis le jour où il s'était emparé d'une épée, Raen et Ila ne lui avaient plus adressé la parole. Et Perrin avait eu droit au même traitement.

— Si tu veux venir, bouge-toi ! lança l'ancien apprenti forgeron.

Aram lui emboîta le pas. Depuis des jours, il le suivait comme son ombre, sauf quand il harcelait Tam, Ihvon ou Tomas pour qu'ils lui donnent des cours d'escrime. On aurait pu croire que Perrin, désormais, remplaçait sa famille et ses amis défunts. Une responsabilité dont le jeune homme se serait bien passé, mais il n'avait pas eu le choix.

Alors que les rayons de lune se reflétaient sur les toits de chaume, presque toutes les maisons n'avaient qu'une fenêtre éclairée. Dans la nuit, une trentaine de Compagnons montaient la garde devant l'auberge. Tout le monde avait adopté ce nom, même Perrin, qui se surprenait souvent à l'utiliser, et qui s'en voulait beaucoup pour ça. S'il y avait des gardes autour de l'établissement de maître al'Vere, ou de tout autre endroit où était Perrin, c'était à cause du camp qui s'étendait désormais sur la place Verte, où les moutons et les vaches se faisaient de plus en plus rares. Au-delà du mât où l'absurde étendard à la tête de loup battait d'habitude au vent – mais pas ce soir, car il n'y

avait pas un souffle d'air – d'autres sentinelles surveillaient le périmètre, leur cape claire visible à la lueur de la lune.

Aucun habitant n'avait voulu héberger des Fils de la Lumière dans sa demeure de toute façon déjà pleine à craquer. Rien de bien grave, puisque Bornhald refusait que ses hommes se séparent. À l'évidence, il pensait que les villageois se retourneraient tôt ou tard contre eux, car dans sa logique, puisqu'ils obéissaient à Perrin, c'étaient tous des Suppôts. Malgré sa vue hors du commun, Perrin n'aurait pas pu identifier le visage des hommes assis autour des feux de camp. Mais il sentait peser sur lui le regard haineux de Dain.

Dannil sélectionna dix Compagnons pour qu'ils escortent Perrin. Tous de très jeunes gens qui auraient dû être en train de faire la fête avec lui. Aram ne se joignit pas à ce groupe, car il ne quittait jamais Perrin d'un pouce. Imitant le Zingaro, Faile marchait à côté de son protégé, sondant l'obscurité comme si elle était la seule personne au monde dont dépendait sa vie.

À l'endroit où l'ancienne Route entrait dans le village, on avait retiré les chariots afin de laisser passer une patrouille de vingt Fils de la Lumière qui attendaient sur leur monture et se montraient au moins aussi impatients qu'elle. De fait, ils étaient exposés à la vue de tous, et les Trollocs y voyaient aussi bien dans le noir que Perrin. Pourtant, les Fils insistaient pour continuer à patrouiller. Dans quelques cas, ils avaient pu prévenir le village d'une attaque, et leur tactique de harcèlement déstabilisait peut-être un peu les Trollocs. Perrin aurait cependant apprécié qu'on le prévienne qu'une opération était en cours... avant qu'elle soit terminée.

Un petit groupe de villageois munis d'armes et d'équipements de fortune formaient un cercle autour d'un homme en tenue de fermier allongé sur le bas-côté de la route. Ils s'écartèrent pour laisser passer Perrin et Faile, le jeune homme s'agenouillant aussitôt près du blessé.

L'odeur du sang le prit à la gorge. Le visage lustré de sueur, le moribond avait une énorme flèche trolloc fichée la poitrine.

— Perrin Yeux Jaunes..., gémit-il. Je dois voir... Perrin Yeux Jaunes...

— Quelqu'un a envoyé chercher une Aes Sedai ? demanda Perrin.

Alors qu'il soulevait délicatement la tête du blessé, la posant sur ses genoux, il ne prit pas le temps d'écouter la réponse. Ce malheureux ne vivrait pas assez longtemps pour qu'une Aes Sedai puisse intervenir.

— Je suis Perrin...

— Yeux Jaunes ?... Je n'y vois plus très bien...

Un euphémisme... Les yeux de l'homme étant rivés sur le visage du jeune homme, il aurait dû voir les deux petits soleils nichés dans ses orbites.

— Oui, Perrin Yeux Jaunes, confirma à contrecœur l'ancien apprenti forgeron.

L'homme le saisit par le col et le tira vers lui avec une force surprenante.

— Nous... venons... Envoyés pour... te dire... Nous...

La tête du blessé retomba et ses yeux morts ne fixèrent plus rien du tout.

— Que la Lumière soit avec son âme..., murmura Faile en accrochant son arc dans son dos.

Après un long moment, Perrin ouvrit de force les mains du mort et se dégagea.

— Quelqu'un le connaissait ? demanda-t-il.

Les villageois secouèrent tous la tête.

— A-t-il dit quelque chose pendant que vous l'amenez ici ? lança Perrin aux Fils de la Lumière. Pour commencer, où l'avez-vous trouvé ?

Jaret Byar baissa sur Perrin son visage émacié où brillaient des yeux plus glaciaux que la mort. Les autres Capes Blanches évitaient le regard du jeune homme. Byar, lui, le recherchait, surtout la nuit, quand la lueur jaune était plus intense.

— Créature des Ténèbres..., marmonna l'officier avant de talonner son cheval.

La patrouille partit vers le village comme si elle était aussi pressée de fuir Perrin que de s'éloigner des Trollocs. Une main sur la poignée de son épée, dans son dos, Aram regarda passer les soldats, le visage de pierre.

— Ils l'ont trouvé à une lieue au sud, dit Dannil. Selon eux, les Trollocs se sont divisés en une multitude de petites meutes. Ils vont peut-être renoncer...

Perrin reposa l'inconnu sur le sol. *Nous venons...*

— Doublez la garde, dit-il. Une famille qui s'est longtemps accrochée à sa terre va peut-être arriver.

Je doute que quiconque ait pu survivre si longtemps au milieu des Trollocs, mais qui sait ?

— Surtout, ne criblez pas quelqu'un de flèches par erreur !

Perrin vacilla sur ses jambes. Discrètement, Faile lui prit un bras pour le soutenir.

— Il faut aller au lit, Perrin... Tu as besoin de sommeil.

Perrin regarda sa compagne. Il aurait dû s'arranger pour qu'elle reste à Tear. S'il avait réfléchi dans la bonne direction, il aurait pu trouver une astuce...

Un des messagers – un gamin frisé qui arrivait à la taille d'un adulte normal – entra dans le cercle et vint tirer Perrin par la manche. Le jeune homme ne le reconnut pas, mais ça n'avait rien d'étonnant, avec un tel afflux de réfugiés.

— Seigneur Perrin, il y a du mouvement dans le bois de l'Ouest. On m'a chargé de vous prévenir.

— Ne m'appelle pas comme ça ! Et ne me vouvoie pas !

S'il laissait faire les enfants, les Compagnons ne tarderaient pas à s'y mettre aussi...

— Va dire aux gens qui t'envoient que j'arrive !

— Ta place est au lit, objecta Faile. Tomas se chargera très bien d'une attaque.

— Le gamin n'a pas parlé d'une attaque, mais de « mouvement ». Et en cas d'assaut, quelqu'un aurait sonné l'alarme avec le bugle de Cenn.

Faile s'accrocha au bras de Perrin et le tira vers l'auberge, mais elle fut entraînée dans la direction opposée, car elle n'était pas de taille à lutter contre le jeune homme. Au bout de quelques minutes, elle renonça et fit mine de lui avoir simplement tenu le bras. En revanche, elle marmonna entre ses dents, comme si elle continuait à croire qu'il ne l'entendait pas. Commencant par un « crétin » sans appel, elle enchaîna sur une « tête de pioche » et passa à un « cerveau gros comme un pois chiche ». Après ces amuse-gueules, ce fut l'escalade, et Perrin préféra fermer ses écoutilles.

Avec Faile à son bras, Aram sur ses talons et dix Compagnons dirigés par Dannil lui faisant une garde d'honneur, Perrin aurait facilement pu passer pour un roi. Moins fatigué, il aurait sûrement eu l'impression d'être un parfait imbécile.

Le long de la ligne de pieux, des sentinelles étaient postées à intervalles réguliers, chacune disposant d'un très jeune messager. Mais à la lisière ouest du village, les gardes étaient tous massés derrière la barrière de pieux. Les yeux rivés sur le bois de l'Ouest, ils attendaient la tempête...

Avec sa cape-caméléon, Tomas disparaissait parfois de la vue. Bain et Chiad accompagnaient le Champion. Bizarrement, depuis le départ de Loial et de Gaul, elles avaient passé toutes les nuits à Champ d'Emond.

— Je ne t'aurais pas dérangé, dit le Champion, mais nous ne voyons rien, et avec tes yeux...

Perrin acquiesça. Tout le monde savait qu'il avait une acuité visuelle hors du commun, en particulier dans le noir. Les gens de Deux-Rivières semblaient penser que ça faisait de lui un imbécile de fichu héros. Les Aes Sedai et les Champions, eux... Eh bien, il ignorait ce qu'ils en pensaient, et il s'en fichait. Sept jours et combien d'attaques ? Une telle fatigue pouvait-elle vraiment exister ?

La lisière du bois était à cinq cents pas de là. Même pour ses yeux, il n'y avait pas grand-chose à voir. Encore que... Un mouvement ! Une silhouette assez grande pour être celle d'un Trolloc. Un géant qui portait...

Le « fardeau » leva un bras. C'était un humain. Un géant qui portait un humain.

— Nous n'allons pas tirer ! cria Perrin, si content qu'il éclata de rire. Allons, approche, Loial !

La silhouette émergea du bois et courut vers le village. C'était bien Loial, et il portait Gaul.

Des hommes de Deux-Rivières lui crièrent des encouragements comme s'il disputait une course.

— Plus vite, Ogier ! Plus vite !

Quand il aborda la barrière de pieux, Loial dut ralentir, car il ne lui fut pas facile du tout de zigzaguer entre les obstacles. Une fois la traversée terminée, il posa l'Aiel à terre et se laissa tomber à côté de lui, le souffle court et les oreilles en berne. Se relevant, Gaul boitilla sur une jambe puis se rassit. Bain et Chiad se précipitèrent et s'affairèrent sur sa cuisse gauche, écartant sa jambe de pantalon déchirée et poisseuse de sang. Son carquois vide, le guerrier n'avait plus que deux lances. Et Loial avait perdu sa hache.

— Mon vieil imbécile d'Ogier ! s'écria joyeusement Perrin. M'avoir faussé compagnie comme ça ! Je devrais autoriser Daise Congar à te donner la badine. Mais tu es vivant, et c'est déjà ça. Vivant et de retour !

À Champ d'Emond, qui n'est pas l'endroit le plus sûr du monde...

— Nous avons réussi, Perrin ! haleta Loial. Il y a quatre jours, nous avons fermé le Portail. Il faudra les Anciens ou une Aes Sedai pour le rouvrir.

— Il m'a porté sur presque tout le chemin du retour, annonça Gaul. Cinq Trollocs et un Blafard nous ont poursuivis, les trois premiers jours, mais il les a semés.

Sans grand succès, le guerrier tenta d'écarter les Promises de sa jambe.

— Tiens-toi tranquille, Shaarad, grogna Chiad, ou je dirai que je t'ai touché en étant armée, ce qui t'autorisera à choisir la façon de défendre ta vertu et ton honneur...

Faile eut un rire de gorge. Perrin ne comprit pas un traître mot à la remarque, mais il nota que l'Aiel en était tout déconfit – au point de se laisser soigner par les Promises.

— Tu es blessé, Loial ? s'inquiéta Perrin.

Se relevant péniblement, l'Ogier oscilla quelques instants comme un arbre qui va tomber, puis il se stabilisa, mais ses oreilles restèrent en berne.

— Non, pas blessé, mon ami... Fatigué, c'est tout... Ne t'en fais pas pour moi. C'est comme ça, quand on reste trop longtemps loin de son Sanctuaire. Un séjour dans un autre ne suffit pas... (Secouant la tête comme s'il avait conscience de s'égarer, Loial posa une main sur l'épaule de Perrin.) Après une bonne nuit de sommeil, il n'y paraîtra plus... (Il baissa la voix – pour un Ogier, un murmure équivalait au ton normal d'un être humain.) Nous ne rapportons pas de bonnes nouvelles, Perrin. Nous avons fermé le Portail, certes, mais il doit y avoir plusieurs milliers de Trollocs sur le territoire. Et une cinquantaine de Myrddraals.

— Pas du tout ! s'écria Luc, qui venait d'arriver au galop de la route du Nord, son étalon noir se cabrant spectaculairement lorsqu'il le força à s'arrêter. Tu es sans doute très doué pour chanter devant les arbres, Ogier, mais combattre les Trollocs demande d'autres compétences. J'estime qu'il reste moins de mille monstres. Une force considérable, bien sûr, mais rien que des défenses solides et des hommes courageux ne sauraient repousser. Un autre trophée pour toi, seigneur Perrin Yeux Jaunes !

En riant, Luc lança un gros sac de toile au jeune homme. Un sac au fond poisseux de sang...

Perrin attrapa le « trophée » au vol et, malgré son poids, le lança très au-delà de la barrière de pieux. Le seigneur lui apportait des « présents » toutes les nuits, comme s'il s'attendait toujours à les voir exposés. Une bande de Coplin et de Congar, il fallait l'avouer, avait donné un festin pour lui le soir où il avait déboulé avec deux têtes de Blafard.

— Suis-je aussi un ignare en matière de combat ? demanda Gaul en se relevant. Il y en a des milliers, et c'est moi qui le dis !

Luc eut un sourire méprisant.

— Combien de jours as-tu passés dans la Flétriature, Aiel ? Moi, je les compte par dizaines...

Un sourire, ou un rictus ?

— Yeux Jaunes, crois qui tu veux... Les jours infinis apporteront ce qu'ils apporteront, ainsi qu'ils le font depuis toujours.

Faisant tourner bride à sa monture – en la forçant à se cabrer, bien entendu –, Luc se lança au galop le long des maisons et des arbres qui se trouvaient naguère face à l'orée du bois de l'Ouest. Les hommes de Deux-Rivières, gênés, le regardèrent s'éloigner ou firent mine de sonder le périmètre.

— Il se trompe, dit Loial. Gaul et moi, nous savons ce que nous avons vu.

Le teint grisâtre, l'Ogier paraissait avoir du mal à tenir debout. Rien de bien surprenant, après avoir porté Gaul trois jours durant.

— Tu as fait du très bon travail, Loial, dit Perrin, et toi aussi, Gaul. Un grand succès ! J'ai peur que l'auberge ait été prise d'assaut, mais maîtresse al'Vere te trouvera sûrement une pailleasse. Il est temps que tu rattrapes ton sommeil en retard.

— Et il n'est pas le seul dans ce cas, Perrin Aybara ! déclara Faile, des nuages passant devant la lune faisant jouer sur son visage des ombres énigmatiques.

Elle était si belle... Mais son ton n'incitait hélas pas au romantisme.

— Si tu ne me suis pas, je demanderai à Loial de te porter, et contre lui, tu ne feras pas le poids.

Gaul ayant du mal à marcher, même lentement, Bain vint le soutenir d'un côté. Bien entendu, il tenta d'empêcher Chiad de se charger de l'autre côté, mais la Promise murmura un mot – quelque chose comme gai'shain – qui fit éclater sa collègue de rire et qui força le guerrier à une capitulation sans conditions, même s'il marmonna d'abondance dans sa barbe.

Quel que soit le filet qu'avaient tendu les Promises, le pauvre Gaul semblait bien être empêtré dedans.

— En route, mon gars ! lança Tomas en tapant sur l'épaule de Perrin. Tout le monde a besoin de dormir.

Une drôle de déclaration pour un homme qui semblait décidé à ne pas fermer l'œil avant trois jours.

Perrin capitula lui aussi.

Il se laissa donc guider vers l'auberge par Faile, Loial et les Aiels dans leur sillage – sans

oublier Aram, Dannil et les dix Compagnons omniprésents.

Incapable de dire quand les autres le quittèrent, le jeune homme se retrouva néanmoins seul dans sa chambre en compagnie de Faile.

— Beaucoup de familles ont moins de place que moi..., maugréa-t-il.

Une bougie brûlait sur le manteau de la cheminée. Bien des hôtes devaient s'en passer, mais Marin en allumait une dans cette chambre dès que la nuit tombait.

— Je peux dormir dehors avec Dannil, Ban et les autres.

— Ne sois pas stupide ! Si Alanna et Verin ont chacune une chambre, tu dois être traité comme elles.

Perrin s'avisa que la jeune femme lui avait retiré sa veste et qu'elle s'attaquait aux lacets de sa chemise.

— Je ne suis pas trop fatigué pour me déshabiller seul..., protesta-t-il.

Sur ces mots, il poussa gentiment la jeune femme dehors.

— Tu enlèveras tout, c'est compris ? Contrairement à ce que tu penses, on ne peut pas bien dormir tout habillé.

— Tout, c'est juré...

Quand il eut refermé la porte, Perrin retira ses bottes, souffla la bougie et se coucha. Marin n'aurait pas aimé qu'il remplisse de boue sa literie...

Des milliers de Trollocs, selon Loial et Gaul. Mais combien en avaient-ils vraiment vus, alors qu'ils se cachaient dans les montagnes, tentant de rallier le village ? D'après Luc, il restait moins de mille monstres. Malgré ses fichus trophées, ou à cause d'eux, Perrin ne pouvait pas faire confiance à ce paltoquet.

Les Fils de la Lumière affirmaient que l'ennemi s'était dispersé. Mais avaient-ils vraiment pu l'espionner, avec leur armure brillante et leur cape blanche qui les annonçaient une lieue à la ronde ?

Perrin avait un moyen de vérifier par lui-même. Depuis assez longtemps, il avait évité le rêve du loup. Dès qu'il envisageait d'y retourner, le désir de traquer Tueur se réveillait, et son devoir l'obligeait à rester à Champ d'Emond. Mais pour une si bonne cause...

Quand le sommeil s'empara de lui, le jeune homme hésitait toujours.

Sous un ciel où dérivait quelques nuages, alors que le soleil descendait déjà vers l'ouest, Perrin était sur la place Verte déserte. Pas l'ombre d'une vache ou d'un mouton autour du mât où l'étendard à la tête de loup se laissait paresseusement caresser par la brise. Alors qu'une grosse mouche volait à côté de sa tête en bourdonnant, le jeune homme constata qu'il n'y avait pas âme qui vive non plus dans les rues ni aux fenêtres des maisons au toit de chaume.

Sur la place, de petits tas de bois sec sur un lit de cendres marquaient l'emplacement des feux de camp des Capes Blanches. Dans le rêve du loup, Perrin avait rarement vu quelque chose en train de brûler. En général, on y apercevait des feux qui allaient prendre ou le résultat carbonisé d'un incendie.

Quand il leva les yeux pour voir si des corbeaux tournaient au-dessus du village – là encore, pas l'ombre d'un oiseau – un carré de ciel devint une fenêtre ouverte sur un autre lieu. Le regard brouillé par la peur, Egwene se tenait au milieu d'une foule de femmes qui s'agenouillaient les unes après les autres. Nynaeve était du nombre et le jeune homme crut reconnaître Elayne à sa chevelure d'un blond tirant sur le roux. Puis cette fenêtre s'effaça, cédant la place à une autre. Nu comme un ver et

saucissonné de la tête aux pieds, Mat montrait haineusement les dents. Une étrange lance à la hampe noire était glissée en travers de son dos, sous ses coudes, et un médaillon d'argent – une tête de renard – pendait sur sa poitrine.

Le plus grand flambeur de Champ d'Emond disparut et Rand se matérialisa à sa place. Enfin, quelqu'un qui lui ressemblait. Vêtu de haillons, une cape mitée sur les épaules, il avait un bandage sur les yeux.

Cette vision se dissipa, et le ciel redevint normal.

Perrin frissonna. Les visions qu'il avait dans le rêve du loup semblaient n'avoir aucun rapport avec la réalité. Peut-être parce que en ces lieux, où tout pouvait changer si facilement, l'inquiétude qu'il éprouvait pour ses amis réussissait en quelque sorte à prendre corps. Mais quelle que soit l'explication, s'appesantir sur ces images était une perte de temps.

Perrin ne fut pas étonné de constater qu'un gilet de forgeron protégeait sa poitrine nue. Portant une main à sa ceinture, il y trouva son marteau, et pas sa hache. Troublé, il se concentra sur l'arme au tranchant en demi-lune surmonté d'une pique. C'était l'arme dont il avait besoin. Celle du guerrier qu'il était devenu. Le marteau se transforma lentement, comme à contrecœur, et quand la hache l'eut enfin remplacé, le métal continua à briller comme celui de la tête du marteau. Pourquoi cette résistance acharnée ? Perrin savait très exactement ce qu'il voulait.

Un carquois plein apparut à côté de sa hache, un arc se matérialisa dans sa main et un bracelet d'archer enserra soudain son poignet gauche.

Trois pas suffirent au jeune homme pour gagner l'endroit où se dressait un camp trolloc, à environ une lieue du village. Alors que les contours du monde s'étaient brouillés durant ce trajet, l'ultime enjambée conduisit Perrin dans un champ d'orge saccagé où il découvrit une bonne dizaine de grands tas de bois – là encore sur un lit de cendres – composés de troncs d'arbre, de pieds de fauteuil et de table et même d'une porte de grange. À côté, de grands chaudrons noirs attendaient d'être accrochés au-dessus de ces feux de cuisson. Des chaudrons vides, bien sûr, même si Perrin savait très bien ce qui finirait par y mijoter – les morceaux les plus tendres étant destinés aux grandes broches suspendues sur des trépieds au-dessus de certains feux. Combien de Trollocs ces cuisines de campagne étaient-elles en mesure de nourrir ? Ici, les tentes étaient inconnues et les couvertures puantes éparpillées sur le sol n'étaient pas un indicateur fiable. La plupart des Trollocs dormaient à même le sol, sans rien pour les couvrir, et certains se creusaient même une tanière pour la nuit.

Optant pour de plus petites enjambées – environ cent pas chacune –, Perrin fit le tour de Champ d'Emond. À cette vitesse, le décor était simplement un peu flou, ce qui lui permit d'inspecter rapidement les fermes, les pâturages et les champs de céréales ou de tabac.

Des feux de cuisson partout ! Voilà ce qu'il découvrit. Des centaines, au minimum. Peut-être plus d'un millier. Donc, il y avait bien plusieurs milliers de Trollocs sur le territoire. Moins de dix mille ? Plus ? S'ils attaquaient tous en même temps, ça ferait bien peu de différence pour les défenseurs.

Plus loin au sud, les traces des monstres disparaissaient. Il restait quelques fermes intactes, mais vraiment pas beaucoup, et la majorité des champs avait été incendiée, piétinée ou dévastée à grands coups d'épée. Sans raison particulière, puisque les fermiers étaient partis depuis longtemps, sinon la jubilation mauvaise de la destruction.

Durant sa patrouille, Perrin traversa un champ de cendres où il repéra des cercles de roue en fer encore intacts. Tout ce qui restait de la caravane des Zingari. Plus encore que les fermes, cette vision

lui serra le cœur. Le Paradigme de la Feuille aurait dû avoir une chance d'être respecté. Il en aurait un un jour, c'était certain, mais pas à Deux-Rivières. Trop remué par ce spectacle, Perrin bondit de près d'un quart de lieue vers le sud.

De bond en bond, il arriva à Promenade de Deven. Comme à Champ d'Emond, des maisons au toit de chaume entouraient un vaste terrain communal et un grand abreuvoir alimenté par une source protégée par une margelle de pierre munie de fentes que le passage du temps et l'usure avaient élargies.

Ici, la seule et unique auberge avait un toit de chaume. Baptisée *L'Oie et la Pipe*, elle était cependant plus grande que l'*Auberge de la Cascade à Vin*. Un détail curieux, puisque Promenade de Deven, un village plus petit que Champ d'Emond, recevait encore moins de visiteurs.

Les charrettes et les chariots rangés devant toutes les maisons témoignaient d'un afflux massif de réfugiés. D'autres véhicules bloquaient toutes les rues et les espaces entre les demeures. Des défenses qui se seraient révélées insuffisantes contre une seule des innombrables attaques subies par Champ d'Emond en sept jours.

Perrin fit trois fois le tour du village et repéra six camps de Trollocs. Largement ce qu'il fallait pour dissuader les gens de sortir du périmètre plus ou moins sécurisé. La stratégie était claire : immobiliser ces villageois-là jusqu'à ce que Champ d'Emond soit tombé. Puis, selon le bon vouloir des Blafards, lancer une attaque massive sur ce deuxième objectif. Inquiet, Perrin se demanda s'il était possible de prévenir les habitants et les réfugiés. S'ils filaient vers le sud, ils parviendraient peut-être à traverser la rivière Blanche. Plutôt qu'attendre passivement la mort, il valait encore mieux s'enfoncer dans la forêt des Ombres, quitte à s'y égarer.

Le temps passant différemment dans le rêve du loup, le soleil n'avait pas bougé d'un iota dans le ciel. Courant le plus vite possible, Perrin repassa devant Champ d'Emond sans même le voir, puis il atteignit Colline de la Garde. Comme à Promenade de Deven, les chariots et les charrettes abondaient, et les villageois s'en étaient également servis pour ériger des défenses. Ici, au sommet de la butte, un étendard flottait au vent en haut d'un mât, devant l'auberge du *Sanglier Blanc*. Un aigle rouge flottant sur un champ de ciel bleu. L'ancien emblème de Manetheren. Durant leur séjour au village, Alanna et Verin avaient-elles raconté de très anciennes histoires ?

Là aussi, Perrin trouva le nombre de camps ennemis suffisant pour assiéger et immobiliser les villageois. Mais ici, il y avait une voie d'évasion bien plus facile que la traversée de la rivière Blanche, toujours redoutable avec ses impitoyables rapides.

Continuant vers le nord, Perrin atteignit Bac-sur-Taren, sur les berges de la Tarendrelle – la rivière Taren, ainsi qu'il avait appris à la nommer durant son enfance. Ici, les hautes et étroites maisons étaient surélevées afin de ne pas être endommagées par les crues régulières de la rivière, au moment de la fonte des neiges dans les montagnes de la Brume. Désormais, plus de la moitié des fondations de pierre supportaient des tas de cendres et des poutres carbonisées. Ici, pas de chariots ni de défenses. Perrin ne trouvant pas un seul camp de Trollocs, il supposa qu'il n'y avait pas d'humains survivants non plus.

Au bord de l'eau, près d'un embarcadère, une grosse corde attachée à un solide poteau traversait la rivière aux flots tumultueux pour aller s'arrimer à un autre poteau, sur la berge d'en face. Le système de halage du bac... Quant au bac lui-même, il était toujours là, parfaitement intact.

D'un bond, Perrin traversa la rivière. Sur cette berge, il trouva des ornières de chariots et un véritable cimetière d'objets quotidiens. Des sièges, des miroirs, des coffres, quelques tables et même

une armoire polie avec des oiseaux sculptés sur les portes. Des « trésors » que les villageois paniqués avaient tenté d'emporter, puis qu'ils avaient abandonnés pour avancer plus vite. Ces fugitifs feraient savoir partout ce qui arrivait à Deux-Rivières. Certains devaient déjà avoir atteint Baerlon, à une cinquantaine de lieues de là, et ils avaient sûrement alerté tous les fermiers qui résidaient entre la rivière et la ville. Encore un mois, et les mauvaises nouvelles arriveraient à Caemlyn – où vivait la reine Morgase, une femme capable de lever une armée et de mobiliser sa Garde Royale. Un mois... et autant pour venir ici, à partir du moment où Morgase se serait décidée. Trop tard pour Champ d'Emond. Et probablement pour tout le territoire de Deux-Rivières !

Malgré tout, il semblait absurde que les Trollocs aient permis à des gens de s'enfuir. Enfin, les Myrddraals, plutôt, parce que les Trollocs, eux, ne voyaient pas plus loin que le bout de leur groin ou de leur bec. Mais pourquoi les Blafards n'avaient-ils pas ordonné qu'on détruise le bac ? Comment pouvaient-ils être sûrs qu'il n'y avait pas assez de soldats, à Baerlon, pour lancer une contre-attaque ?

Perrin se pencha pour ramasser une poupée au visage de bois peint. Une excellente idée, puisqu'une flèche siffla juste au-dessus de sa tête.

Bondissant de la berge dans le bois attendant, il se cacha derrière un grand chêne. Autour de lui, des buissons, des entrelacs de lianes et des arbres souvent malmenés par les crues composaient un épais rideau de végétation.

Tueur ! Tueur !

S'avisant qu'une flèche était encochée dans son arc, Perrin se demanda s'il l'avait sortie de son carquois ou invoquée mentalement.

Tueur !

Alors qu'il allait bondir de nouveau, Perrin se ravisa. Tueur devait savoir en gros où il était. N'avait-il pas lui-même très facilement suivi des yeux la silhouette floue de son agresseur ? Quand on se tenait tranquille, c'était assez facile. En deux occasions, il avait joué le rôle actif et failli perdre. Eh bien, au tour de Tueur, ce coup-ci. Et à lui d'attendre sa proie.

Des corbeaux volaient en rasant la cime des arbres, à la recherche de Perrin. Mais il ne fit pas un geste susceptible de le trahir. Pas un mouvement. À part celui de ses yeux, qui scrutaient la forêt. Quand une odeur froide et pourtant humaine – tout en ne l'étant pas – arriva à ses narines, le jeune homme sourit. Tendant l'oreille, il n'entendit cependant aucun bruit, à part celui des ailes des corbeaux. Et leurs cris de plus en plus nerveux. Tueur était un sacré bon éclaireur ! Mais il n'avait pas l'habitude d'être le gibier au jeu de la vie et de la mort. À part l'odeur, quel autre détail allait-il oublier ? À coup sûr, il n'imaginerait pas que Perrin était resté là où l'avait amené son premier bond. Devant un chasseur, tous les animaux s'enfuyaient. Même les loups, quand c'était à eux qu'on donnait la chasse.

Un mouvement, à quelque cinquante pas de là ! Un instant, un visage apparut au-dessus d'un pin abattu par les flots. Les rayons du soleil, perçant de-ci de-là la frondaison, illuminèrent parfaitement les cheveux noirs et les yeux bleus d'un homme au visage de pierre – rien que des plats et des angles, pas de courbes – qui ressemblait tellement à Lan. Sauf que Tueur, en l'espace d'une ou deux secondes, se passa deux fois la langue sur les lèvres. Sous son front plissé, ses yeux sondaient les alentours avec un rien de nervosité. Même seul contre mille Trollocs, Lan n'aurait jamais trahi ainsi son inquiétude.

Le visage disparut en un éclair. Au-dessus des arbres, les corbeaux s'affolaient comme si

l'angoisse de Tueur était contagieuse. Prudents, les oiseaux hésitaient à s'aventurer sous la ligne des arbres...

Perrin attendit, parfaitement immobile. Car l'odeur lui indiquait qu'il n'était pas seul avec les corbeaux qui tournaient au-dessus de sa tête.

Tueur se montra de nouveau. Tapi derrière un chêne, il voulut voir ce qu'il y avait devant lui et ne réussit pas à être assez rapide. Trente pas. Les chênes tuant impitoyablement tous leurs concurrents végétaux, il n'y avait que quelques plaques de mousse au pied du grand arbre. Faute de buissons ou d'arbustes pour le dissimuler, Tueur se montra au grand jour pour la première fois.

Perrin lâcha immédiatement sa flèche. Mais un corbeau cria pour prévenir son maître, et Tueur s'écarta assez pour que le projectile se fiche dans sa poitrine, mais sans lui traverser le cœur. Hurlant de douleur, il saisit la hampe de la flèche à deux mains. Les corbeaux battant frénétiquement des ailes, des plumes noires tombèrent en pluie sur la scène. Puis les contours de Tueur se brouillèrent, son cri mourut et il se volatilisa. Les corbeaux disparurent aussi, leurs croassements semblant comme suspendus dans l'air.

La flèche tomba sur le sol.

Perrin relâcha doucement la corde de son arc, où était encochée une autre flèche, et exhala un long soupir. C'était ainsi qu'on mourait dans le rêve du loup ? On disparaissait, et c'était à jamais fini ?

— En tout cas, pour lui, c'est bel et bien terminé...

Certes, mais il n'était pas venu pour ça... Au moins, les loups n'auraient plus rien à craindre. Et ils n'étaient peut-être pas les seuls à lui devoir une fière chandelle.

Perrin s'arracha au songe...

... Et se réveilla en sursaut. Les yeux rivés sur le plafond, visible à la chiche lueur des rayons de lune qui filtraient des rideaux, il sentit que sa chemise était imbibée de sueur. Dehors, des violons jouaient un air guilleret. Les Zingari... Ils ne se battraient pas, certes, mais ils avaient trouvé un moyen d'aider : soutenir le moral des combattants !

S'asseyant au bord du lit, Perrin remit lentement ses bottes. Comment allait-il s'y prendre pour faire ce qu'il avait à faire ? Ce serait difficile, et il allait devoir se montrer malin. Mais avait-il une seule fois dans sa vie été malin ? Franchement, il ne l'aurait pas juré...

Se levant, il tapa des pieds sur le sol pour bien les faire entrer dans ses bottes. Puis il entendit des cris, dehors, et un martèlement de sabots – un cavalier qui s'éloignait.

Perrin se rua sur la fenêtre la plus proche et tira le rideau. En bas, les Compagnons s'agitaient dans tous les sens.

— Que se passe-t-il ? demanda Perrin après avoir ouvert la fenêtre.

Trente têtes se levèrent vers lui et Ban al'Seen cria :

— C'est le seigneur Luc, seigneur Perrin ! Il a failli renverser Wil et Tell. Je pense qu'il ne les a pas vus... Il était penché sur l'encolure de son étalon, comme quelqu'un de grièvement blessé, et il fonçait droit devant lui.

Perrin se gratta pensivement la barbe. Luc ne pouvait pas avoir été blessé depuis longtemps. Donc... Luc et Tueur ? Enfin, c'était impossible ! Tueur avait l'air d'être le frère ou le cousin de Lan. Avec ses cheveux roux, si Luc ressemblait à quelqu'un, c'était à Rand – mais de loin. On ne pouvait donc pas imaginer plus différents que Tueur et Luc. Pourtant, il y avait l'odeur. Pas identique, non,

mais dépourvue d'humanité dans les deux cas...

Perrin capta un son lointain qui venait de l'entrée de l'ancienne Route. On écartait des chariots, pour libérer le passage, et des gens criaient un peu partout. Mais même en courant très vite, Ban et les Compagnons ne rattraperaient pas Luc, déjà assez loin du village pour qu'on n'entende presque plus le bruit de sa cavalcade.

— Ban, si Luc revient, il faudra le placer sous bonne garde et l'empêcher de repartir. Et arrête de m'appeler « seigneur » Perrin, bon sang !

Luc et Tueur... Tueur et Luc... Comment pouvait-il s'agir de la même personne ? En principe, c'était impossible. Mais moins de deux ans plus tôt, Perrin doutait de l'existence des Blafards et des Trollocs... Donc, tout était possible, au contraire. Mais il serait temps de s'en occuper si ce sale type revenait un jour. Pour le moment, il y avait Colline de la Garde, Promenade de Deven et... Certaines personnes pouvaient être sauvées. À Deux-Rivières, tout le monde n'était pas condamné à mort.

Sur le chemin de la salle commune, Perrin marqua une pause avant de s'engager dans l'escalier. Au pied des marches, Aram se leva, prêt à le suivre jusqu'au bout du monde.

En bas, Gaul reposait sur une pailleasse, près de la cheminée. Un gros bandage autour de la cuisse, il semblait dormir. Assises en tailleur sur le sol, Faile et les deux Promises conversaient à voix basse. Au fond de la salle, on avait installé une pailleasse bien plus grande, mais Loial avait choisi de s'asseoir sur un banc, les jambes bien tendues pour qu'elles ne coincent pas contre la table. Plié en deux, il écrivait à la lueur d'une bougie. À l'évidence, il transcrivait à chaud l'aventure qu'il venait de vivre avec Gaul. Le connaissant, Perrin supposa que l'Aiel aurait le beau rôle. À ses propres yeux, tout ce que faisait Loial paraissait banal et indigne d'être transmis à la postérité.

À part ça, la salle commune était vide. Dehors, les violons jouaient toujours, mais pas un air zingaro...

Mon amour est une rose sauvage...

Dès qu'elle aperçut Perrin, Faile se leva souplement. Voyant que le jeune homme ne comptait pas sortir, Aram se rassit.

— Ta chemise est trempée, accusa Faile. Tu as dormi avec ? Et avec tes bottes aussi, bien sûr ! Il n'y a pas une heure que je t'ai laissé. Alors, fais demi-tour avant de te casser la figure dans cet escalier.

— Tu as vu Luc filer ? demanda Perrin.

Faile pinça les lèvres, mais il fit comme s'il n'avait rien vu. Parfois, il n'y avait pas d'autre solution. En cas de dispute, Faile gagnait bien trop souvent.

— Il a traversé la salle il y a quelques minutes, puis il est sorti par la cuisine.

Une réponse factuelle. Mais à son ton, Faile n'en avait pas fini avec la nécessité pour Perrin de dormir.

— Il paraissait blessé ?

— Oui. Il titubait, et il pressait je ne sais quoi contre sa poitrine, sous sa veste. Peut-être un bandage... Maîtresse Congar est dans la cuisine, mais d'après ce que j'ai entendu, il ne s'est pas attardé avec elle. Comment sais-tu qu'il était blessé ?

— Je l'ai vu en rêve...

Une lueur inquiétante passa dans les yeux inclinés de Faile. Mais quelle mouche la piquait ? Elle savait, au sujet du rêve du loup. Croyait-elle qu'il allait en dire plus alors que Bain et Chiad pouvaient tout entendre ? Sans parler d'Aram et de Loial ? Encore que l'Ogier, concentré sur son

œuvre, n'aurait rien entendu si un troupeau de moutons était entré dans l'auberge.

— Gaul ?

— Maîtresse Congar lui a donné une potion pour dormir. C'est elle qui a posé le cataplasme sur sa jambe... Quand les Aes Sedai se réveilleront, l'une d'entre elles le guérira, si son cas est jugé assez grave.

— Viens t'asseoir avec moi, Faile... J'ai quelque chose à te demander.

La jeune femme eut l'air soupçonneuse, mais elle se laissa guider jusqu'à une table. Quand ils furent installés, Perrin se pencha vers sa compagne et s'efforça de lui parler avec une certaine gravité, mais sans affolement.

Surtout, pas d'affolement !

— Je veux que tu ailles à Caemlyn pour y porter un message de ma part. En chemin, tu pourras t'arrêter à Colline de la Garde et informer les habitants des dernières nouvelles de Champ d'Emond. À mon avis, ils seraient avisés de traverser la rivière Taren et d'attendre que tout ça soit fini.

Voilà qui passerait très bien – une idée qui vous traverse la tête, comme ça, sur le moment...

— Je veux que tu demandes à la reine Morgase de nous envoyer un détachement de sa garde. Je sais, c'est une mission dangereuse, mais Bain et Chiad te conduiront jusqu'à Bac-sur-Taren sans te faire courir de risques, et là-bas, le bac est toujours en état de marche.

Chiad se leva et regarda nerveusement Perrin. Pourquoi cette réaction ?

— Tu n'auras pas besoin de le quitter..., lui promit Faile. Bain suffira...

L'Aielle hocha la tête, hésita un peu puis se rassit à côté de Gaul. Chiad et Gaul ? Mais ils avaient une querelle de sang ! Décidément, rien n'avait de sens, ces derniers temps...

— Caemlyn est très loin d'ici..., dit Faile d'un ton serein – mais le visage de marbre. Des semaines de voyage, le temps nécessaire pour rencontrer et convaincre la reine, encore des semaines pour revenir avec les renforts...

— Nous tiendrons jusque-là, assura Perrin.

Au fond, pourquoi ne pourrais-je pas mentir aussi bien que Mat ?

— Luc avait raison, il y a moins de mille Trollocs sur le territoire.

Faile hocha la tête. Au moins, elle savait pourquoi il pouvait le savoir. Le rêve...

— Ici, nous ne risquons rien, mais les monstres continueront à brûler les récoltes et à saccager tout ce qu'ils peuvent. Pour nous en débarrasser, il faudra des renforts. Tu es la plus qualifiée pour cette mission. Étant la cousine d'une reine, tu sais parler aux têtes couronnées. Faile, ce que je te demande est dangereux, je sais... (*Mais moins que de rester !*) Cela dit, une fois arrivée au bac, ce sera très facile.

Bizarrement, Perrin n'entendit pas Loial approcher et poser devant Faile son grand carnet.

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre, Faile... Si tu vas à Caemlyn, peux-tu emporter mes notes avec toi ? Histoire qu'elles soient en sécurité en attendant que je les récupère ? (Presque tendrement, Loial rectifia la position du carnet.) À Caemlyn, ils font de très jolis livres... Perrin, excuse-moi de t'avoir interrompu. (S'il parlait au jeune homme, l'Ogier continuait à regarder Faile.) Cette femme est faite pour toi. Tu devrais voler librement, mon ami, comme un faucon. Et elle aussi.

Après avoir tapoté l'épaule de Perrin, Loial gagna sa paillasse et s'étendit face contre le mur.

— Il est très fatigué, dit Perrin, comme si ce n'était pas très important.

Cet ahuri d'Ogier risquait de tout faire rater !

— Si tu pars ce soir, tu seras à Colline de la Garde aux environs de l'aube. Il faudra que tu

bifurques un peu vers l'est, où il y a moins de Trollocs... C'est très important pour moi. Enfin, pour Champ d'Emond. Tu acceptes la mission ?

Faile regarda Perrin en silence – si longtemps, qu'il se demanda si elle allait lui répondre. Les yeux bizarrement brillants, elle se leva, s'assit sur les genoux du jeune homme et lui caressa la barbe.

— Il faudrait la tailler un peu... J'aime beaucoup, mais je ne voudrais pas qu'elle te tombe sur la poitrine.

Perrin en resta bouche bée. Faile utilisait souvent cette tactique – changer abruptement de sujet –, mais quand elle était menacée d'avoir tort lors d'une dispute.

— Faile, j'ai vraiment besoin que tu délivres ce message.

Les doigts de Faile se refermèrent sur la barbe du jeune homme et elle secoua la tête comme si elle était en proie à un rude conflit intérieur.

— J'irai, mais mon départ a un prix... Avec toi, je dois toujours en passer par des difficultés. Au Saldaea, ce ne serait pas à moi de demander... Mon prix est un... un mariage. Je veux t'épouser.

— Moi aussi, je veux t'épouser, répondit Perrin. Ce soir, nous pourrons prononcer nos vœux devant le Cercle des Femmes, mais pour le mariage, il faudra attendre un an... Quand tu reviendras de Caemlyn...

Faile tira sur la barbe de Perrin presque assez fort pour en arracher une touffe.

— Je veux t'épouser ce soir. Sinon, pas de départ !

— Si c'était possible, je le ferais, mais Daise Congar me fracassera le crâne si je viole nos coutumes. Pour l'amour de la Lumière, Faile, accepte la mission et je t'épouserai dès le premier jour où ce sera possible.

Ce n'était pas un mensonge. S'il vivait jusque-là.

Soudain très concentrée sur la barbe du jeune homme, Faile commença à parler lentement, mais son débit s'accéléra à mesure que son discours se compliquait.

— Eh bien... j'ai mentionné en passant... oui, tout à fait en passant... à maîtresse al'Vere, en fait, que nous voyagions ensemble depuis pas mal de temps. Je ne sais pas comment c'est venu dans la conversation, mais elle a affirmé, avec le soutien de maîtresse Congar – surtout, ne va pas croire que j'en aie parlé à tout le monde ! – elle a affirmé, donc, que nous pouvions probablement – enfin, plutôt sûrement – considérer que nous sommes, eh bien selon vos coutumes, en quelque sorte fiancés. L'année de délai permet de s'assurer que les gens vont bien ensemble, ce qui est notre cas, comme tout le monde peut le voir – et là, je suis aussi effrontée qu'une de ces mangeuses d'hommes de l'Arad Doman ou une de ces chipies de Tear, mais gare à toi si tu oses seulement penser à Berelain – et... Mais je bavarde, je bavarde, et tu...

Perrin interrompit sa compagne en l'embrassant avec toute la passion et la... compétence... dont il était capable.

— Tu veux bien m'épouser ? demanda-t-il, un peu essoufflé, quand il eut fini. Ce soir ?

Sans trop savoir s'il s'était montré le plus performant en matière de passion ou de compétence, Perrin supposa qu'il avait été plutôt bon, puisque Faile l'incita à répéter six fois sa demande en mariage, comme si elle était trop remuée pour comprendre ce qu'il disait.

Moins d'une demi-heure plus tard, Perrin se retrouva agenouillé en face de la jeune femme, sous le regard de Daise Congar, Marin al'Vere, Alsbet Luhhan, Neysa Ayellin et toutes les autres femmes du Cercle. Réveillé *manu militari*, Loial avait été bombardé témoin du marié, tout comme le brave Aram, tandis que Bain et Chiad joueraient ce rôle pour Faile.

En l'absence de fleurs, il fut impossible d'en orner les cheveux des futurs époux, mais Bain, sous la supervision de Marin, noua un long ruban rouge d'époux autour du cou de Perrin pendant que Loial, avec une adresse et une délicatesse surprenantes, en enroulait un autre autour de la chevelure noire de Faile.

Les mains tremblantes, Perrin prit celles de Faile.

— Moi, Perrin Aybara, je fais le serment de t'aimer, Faile Bashere, jusqu'à la fin de mes jours.

Jusqu'à la fin de mes jours, oui, et même après...

— Tout ce que je possède en ce monde est désormais à toi.

Un cheval, une hache et un arc. Mais j'oubliais le marteau ! Peu de choses à offrir, n'est-ce pas ? Alors, je t'offre la vie, mon amour. C'est tout ce que j'ai...

— Je te chérirai, te soutiendrai, te porterai assistance, te protégerai et t'offrirai un foyer chaque jour de mon existence.

Hélas, je ne peux pas te garder avec moi. Le seul moyen de te protéger, c'est de t'éloigner de moi...

— Je suis à toi, aujourd'hui et pour toujours.

Faile retira ses mains afin de prendre à son tour celles de Perrin.

— Moi, Zarine Bashere... je...

Quelle surprise ! Elle haïssait ce prénom !

— Je fais le serment de t'aimer, Perrin Aybara...

Durant toute la déclamation rituelle, les mains de Faile ne tremblèrent pas une seconde.



Dans le palais



Assise à l'arrière d'une charrette à grandes roues tirée par quatre hommes au visage lustré de sueur, Elayne bouillait de colère sous le voile qui lui couvrait le visage des yeux jusqu'au menton. Ses pieds nus battant dans le vide au rythme de son agacement, elle tremblait du bout des orteils jusqu'au sommet du crâne chaque fois que le véhicule tressautait sur les pavés irréguliers d'une des rues sinueuses de Tanchico. Avec ce genre de cahots, plus on essayait de se tenir à quelque chose, et moins bien on encaissait les chocs, mais la Fille-Héritière ne pouvait pas s'empêcher de s'accrocher de toutes ses forces au berceau de la charrette.

Alors qu'elle subissait les mêmes inconvénients qu'Elayne, Nynaeve semblait parfaitement sereine... et concentrée sur de puissantes pensées. Coincée entre l'ancienne Sage-Dame et le montant latéral du véhicule, Egeanin rebondissait stoïquement au gré des irrégularités de la rue. Ses cheveux noirs tressés, elle aussi affublée d'un voile, la Seanchanienne gardait les bras croisés, comme pour défier les lois très remuantes de la physique. Au bout d'un moment, Elayne résolut de l'imiter. Si elle ne parvint pas à la même stabilité, continuant à basculer en direction de Nynaeve, l'expérience cessa d'être une torture et elle n'eut bientôt plus l'impression que ses dents du bas allaient finir par traverser celles du haut.

Même pieds nus, Elayne aurait été ravie de marcher, mais Bayle Domon s'y était catégoriquement opposé. Les passants se seraient demandé pourquoi une femme marchait à côté d'une charrette où il restait de la place, et le premier mot d'ordre de cette mission était de passer inaperçu. Bien entendu, le contrebandier n'était pas secoué comme un sac de patates. Avec la vingtaine de marins réquisitionnés pour tenir lieu d'escorte, le petit malin ouvrait le chemin à la maudite charrette.

Vingt gardes du corps constituaient selon lui un maximum. Au-delà, cela aurait éveillé les soupçons. S'il n'avait pas dû protéger trois femmes, Domon aurait sans doute opté pour une garde encore plus réduite.

Alors que l'aube était déjà levée au moment du départ de l'expédition, le ciel sans nuages restait étrangement terne et gris. Pour Tanchico, les rues étaient encore peu fréquentées – et curieusement silencieuses, hormis le grincement des axes de roue en manque de graisse de la charrette.

Dès que le soleil aurait émergé à l'horizon, les gens commenceraient à sortir, ça ne faisait aucun doute. Pour l'instant, les seuls passants étaient des groupes d'hommes en pantalon bouffant et coiffe cylindrique noire – des noctambules dont l'air furtif laissait penser qu'ils avaient passé la nuit à des

activités assez peu licites.

La bâche jetée sur le chargement de la charrette était artistiquement arrangée pour que chacun puisse voir qu'elle recouvrait trois grands paniers d'osier et rien d'autre. Malgré tout, très régulièrement, une des petites meutes de louches individus s'arrêtait pour regarder passer le véhicule avec d'évidentes mauvaises intentions. Mais vingt hommes armés d'un sabre d'abordage et d'un gourdin devaient être suffisamment dissuasifs, car il n'y avait eu jusque-là aucun incident à déplorer.

Les roues passant dans un gros trou – des pavés arrachés à la rue pour servir de projectiles à l'une ou l'autre bande d'émeutiers –, Elayne eut l'impression de s'envoler. Quand la partie charnue de son anatomie reprit contact avec le bois, elle dut se mordre la lèvre inférieure pour ne pas crier de douleur. Fichue Egeanin avec ses bras croisés et sa posture altière ! Se retenant de nouveau au berceau du véhicule, la Fille-Héritière foudroya du regard la Seanchanienne... et découvrit qu'elle pinçait les lèvres et tenait elle aussi à deux mains l'arête du berceau.

— Ce n'est pas du tout pareil que le pont d'un navire..., souffla Egeanin avec un haussement d'épaules.

Nynaeve eut une moue désabusée, puis elle tenta de s'écarter de la Seanchanienne. Hélas, sans s'asseoir sur les genoux d'Elayne, elle avait peu de chances d'y parvenir.

— Je vais dire deux ou trois mots à Bayle Domon..., marmonna-t-elle, oubliant que l'idée de la charrette venait d'elle.

Un nouveau cahot lui ferma de force la bouche.

Les trois femmes portaient des robes de laine plutôt grossières et d'une propreté douteuse – des tenues de paysanne pauvre qui ressemblaient à des sacs comparées aux superbes robes de soie qu'affectionnait Rendra. À Tanchico, les réfugiés gagnaient leur pitance comme ils pouvaient, et c'était exactement la couverture choisie par Nynaeve et ses compagnes. Lorsqu'elle avait vu les robes, le soulagement d'Egeanin avait été visible – et tout aussi incongru que sa présence dans la charrette, si on allait bien chercher.

Dans la Chambre des Floraisons Fanées, il y avait eu de vifs débats – comme disaient les hommes – sur le déroulement des opérations. Inflexibles, la Fille-Héritière et l'ancienne Sage-Dame avaient réfuté la majorité des absurdes objections des mâles et ignoré le reste. Elles devaient entrer au palais, et le plus vite serait le mieux. Un point, et c'était tout.

Mais Domon, une fois n'est pas coutume, avait eu une remarque judicieuse.

— Vous ne pouvez pas y entrer seules, avait-il marmonné, les yeux baissés sur ses poings posés sur la table. Vous préféreriez ne pas canaliser le Pouvoir, si j'ai bien compris, afin de ne pas alerter vos fichues sœurs noires...

Comme Nynaeve, Elayne n'avait pas jugé nécessaire de mentionner la présence au palais d'une Rejetée.

— Pour ça, vous devez être accompagnées de costauds capables de manier un gourdin, en cas d'urgence. Des yeux pour surveiller vos arrières ne seraient pas mal non plus. Au palais, les domestiques me connaissent. J'apportais aussi des cadeaux à l'ancienne Panarch. Donc, j'irai avec vous. Quand je vous ai abandonnées, à Falme, vous m'auriez volontiers fait couper la tête, pas vrai ? Allons, par la bonne Fortune, n'essayez pas de mentir ! Aujourd'hui, vous ne pouvez pas me reprocher de vouloir rester avec vous.

— Tu n'as rien dans la cervelle, Illianien, avait lâché Juilin avant qu'Elayne ou Nynaeve aient pu répondre. Tu crois que les Tarabonais vont te laisser aller et venir à ta guise dans le palais ? Un

minable contrebandier *illianien* ? Moi, je sais comment imiter les domestiques, histoire de persuader un abruti de noble que...

Sans regarder Nynaeve, et surtout pas Elayne, le pisteur de voleurs s'était raclé la gorge avant de conclure :

— C'est moi qui dois les accompagner.

Thom avait éclaté de rire au nez de ses deux rivaux.

— Vous auriez la prétention de passer pour des Tarabonais ? Laissez-moi rigoler ! Moi, j'ai la classe et le physique ! (Il avait lissé sa longue moustache.) De plus, vous vous voyez approcher du palais avec un gourdin ou un bâton ? En matière de protection, plus de subtilité s'impose...

Le trouvère avait fait jaillir un couteau de sa manche – c'était du moins ce qu'avait cru voir Elayne – avant de le faire disparaître en un clin d'œil.

— Vous savez tous les trois ce que vous devez faire, était intervenue Nynaeve, et ça n'inclut pas de nous surveiller comme deux oies primées sur un marché. Si l'un de vous pouvait nous accompagner, j'apprécierais qu'il veille sur mes arrières, mais c'est impossible. Nous devons y aller seules, et il n'y a rien d'autre à ajouter.

— Moi, je peux venir avec vous, avait dit Egeanin depuis le coin de la pièce où Nynaeve l'avait en quelque sorte assignée à résidence.

Tous les regards s'étaient tournés vers la Seanchanienne. Qui du coup avait paru beaucoup moins sûre d'elle.

Alors que la proposition avait simplement surpris Elayne, Nynaeve, blême de colère, avait semblé prête à rosser la prisonnière pour lui faire ravalier son insolence.

— Tu nous crois assez bêtes pour te faire confiance, Seanchanienne ? Avant notre départ, tu seras enfermée dans une remise, même si je dois parlementer des heures avec...

— Je jure sur mon espoir de porter un jour un nom plus élevé ! s'était écriée Egeanin, les deux mains sur le cœur. Oui, je jure de ne pas vous trahir, d'obéir aveuglément à vos ordres et de surveiller vos arrières jusqu'à ce que vous soyez sorties du palais de la Panarch.

Sur ces mots, elle s'était inclinée trois fois, sacrifiant à l'évidence à un rituel. Que pouvait être « l'espoir de porter un jour un nom plus élevé » ? Elayne n'en savait rien, mais ça paraissait être une motivation puissante pour la prisonnière.

— Elle peut le faire..., avait soufflé à contrecœur Domon. Que la Fortune me patafirole ! En combat singulier, deux ou trois de mes hommes seulement mériteraient que je mise une pièce sur eux.

S'emparant de ses tresses, Nynaeve avait tiré dessus avec une énergie rare.

— Nynaeve, avait dit Elayne, tu reconnais qu'une paire d'yeux pour surveiller nos arrières ne te déplairait pas. À moi non plus, figure-toi... Et si nous devons nous abstenir de canaliser le Pouvoir, je serais rassurée d'avoir avec moi quelqu'un qui saurait neutraliser un garde insistant, si le besoin se faisait sentir. En matière de pugilat, je suis parfaitement ignare, et toi aussi. Tu te rappelles l'avoir vue se battre ?

Foudroyant Egeanin du regard, Nynaeve avait froncé les sourcils à l'intention d'Elayne. Puis elle avait regardé les hommes comme s'ils avaient comploté tout ça dans son dos. Une façon de bien marquer sa différence... avant de capituler.

— Parfait, avait conclu Elayne. Maître Domon, il nous faudra trois robes et pas deux. À présent, filez, tous les trois, parce que vous avez du pain sur la planche. Nous entendons partir dès les premières lueurs de l'aube.

La charrette s'arrêta brusquement, arrachant Elayne à ses réminiscences.

Leurs chevaux attachés non loin de là, des Capes Blanches soumettaient Domon à un interrogatoire. Cette rue, si on la suivait jusqu'au bout, donnait sur une place, derrière le palais. Plus petit que l'esplanade qui s'étendait devant le complexe, cet espace découvert défendait l'accès au magnifique ensemble de minarets, de tours et de dômes de marbre blanc où résidait la Panarch. Un chef-d'œuvre architectural bien entendu rehaussé de toutes sortes de dorures, de flèches qui tutoyaient les cieux et d'admirables sculptures.

Devant comme derrière le palais, les rues étaient bien plus larges que partout ailleurs à Tanchico, et presque droites.

Le bruit caractéristique de sabots martelant des pavés annonça l'arrivée d'un cavalier. Un grand gaillard au heaume poli et à l'armure brillante sous sa cape blanche ornée d'un soleil étincelant superposé à un bâton de berger écarlate.

Elayne baissa la tête. Les quatre nœuds, sous le soleil, indiquaient qu'il s'agissait de Jaichim Carridin. Cet homme ne l'avait jamais vue, mais s'il remarquait qu'elle le fixait, il risquait de se demander pourquoi.

Le bruit des sabots signala à la Fille-Héritière que le cavalier avait continué son chemin vers la place sans s'arrêter.

Egeanin avait également baissé les yeux. Nynaeve, en revanche, regardait d'un air mauvais le Grand Inquisiteur.

— Cet homme est angoissé – très angoissé, même. J'espère qu'il n'a pas entendu...

— La Panarch est morte ! cria soudain une voix qui montait de la place. On l'a assassinée !

Impossible de dire qui avait hurlé, ni d'où exactement était venu le cri. Regardant autour d'elle, Elayne vit que toutes les rues étaient bloquées par des Fils de la Lumière à cheval.

Jetant un coup d'œil dans la rue que la charrette venait de monter, elle pria pour que les Capes Blanches ne fassent pas trop traîner leur interrogatoire. Au premier tournant visible, une petite foule se massait déjà, toutes les têtes levées vers le palais. Pendant la nuit, Thom et Juilin avaient fait de l'excellent travail, répandant leurs rumeurs à la vitesse du vent. Mais si les émeutes éclataient à cet instant précis, alors que les trois femmes et leur escorte étaient encore dehors...

Pour empêcher ses mains de trembler, Elayne les arrima au berceau de la charrette.

Une foule déchaînée dehors, et à l'intérieur du palais, l'ajah Noir et peut-être Moghedien... J'ai si peur que ma gorge est sèche comme du vieux parchemin...

Nynaeve et Egeanin regardaient elles aussi la foule, mais sans ciller, et encore moins trembler, bien entendu.

Je ne vais pas mourir de peur ! Non, je ne suis pas peureuse !

Lorsque la charrette s'ébranla, la Fille-Héritière ne put cependant retenir un soupir de soulagement. Non sans surprise, elle s'aperçut que ses deux compagnes en avaient exhalé un aussi.

Devant un portail à peine plus large que la charrette, Domon dut subir les questions d'autres soldats. Avec leur casque à pointe et leur plastron orné d'un arbre au feuillage doré, il s'agissait de membres de la Légion de la Panarch. Et cette fois, l'interrogatoire fut vite expédié – juste le temps qu'une petite bourse change de main, crut voir Elayne.

La charrette franchit le portail pour entrer dans la cour des cuisines du palais. À part Domon, tous les marins restèrent à l'extérieur avec les gardes.

Dès que la charrette s'immobilisa, Elayne sauta à terre pour s'habituer à marcher pieds nus sur

les pavés. À sa grande surprise, elle les trouva très durs. Comment la fine semelle d'un escarpin pouvait-elle faire une telle différence ?

Alors que Nynaeve en portait déjà un sur son épaule, Elayne s'empara d'un des paniers et le hissa elle aussi sur son dos, un bras enroulé autour pour que sa main s'accroche solidement au rebord. Un peu fripés par le long voyage, des poivrons givrés du Saldaea – un nom qu'ils devaient à leur éclatante blancheur – remplissaient à ras bord les trois paniers d'osier.

Domon approcha d'Elayne et fit mine d'inspecter le contenu de son panier.

— Les Fils de la Lumière et la Légion ne sont pas loin de s'entre-tuer, murmura-t-il en tâtant les poivrons d'un index inquisiteur. Ce lieutenant vient de me dire que la Légion pourrait protéger la Panarch sans aide extérieure, si la plus grande partie de ses effectifs n'avait pas été envoyée renforcer la garnison des forts. Jaichim Carridin peut rencontrer la Panarch, alors que le seigneur capitaine de la Légion n'a pas cet honneur. Et la présence de gardes municipaux, à l'intérieur du palais, ne ravit pas du tout les légionnaires. Un observateur soupçonneux dirait que quelqu'un a fait en sorte de monter les divers protecteurs de la Panarch les uns contre les autres, histoire qu'ils ne s'occupent pas d'autre chose...

— C'est bon à savoir..., souffla Nynaeve sans regarder le capitaine. J'ai toujours dit qu'on pouvait apprendre des choses intéressantes en écoutant les bavardages des hommes.

Domon eut un grognement étouffé.

— Je vais vous conduire à l'intérieur, dit-il, puis j'irai m'assurer que mes hommes ne sont pas piégés par la foule...

Tous les marins qui travaillaient pour le contrebandier étaient dans les rues qui entouraient le palais.

Son panier sur le dos, Elayne suivit ses deux compagnes, elles-mêmes marchant sur les talons de Domon. Gardant la tête basse, la Fille-Héritière fit la grimace à chaque pas jusqu'à ce qu'elle voie sous ses pieds les carreaux rouge foncé d'une cuisine. Des odeurs d'épices, de viande en train de rôtir et de sauces mises à mijoter vinrent lui caresser les narines.

— Des poivrons givrés pour la Panarch, annonça le capitaine. Un cadeau de Bayle Domon, un brave et loyal armateur de Tanchico.

— Encore des poivrons piquants ? grogna une solide matrone en tablier blanc.

Ses cheveux bruns nattés, un voile sur le visage, la cuisinière leva à peine les yeux du plateau d'argent sur lequel elle était occupée à poser délicatement une serviette de table pliée avec une minutie qui tenait du grand art. La dernière touche à une composition à base de précieuse porcelaine du Peuple de la Mer...

Une dizaine d'autres femmes en tablier s'affairaient dans la cuisine. Devant deux des six cheminées, un marmiton faisait tourner une broche lestée d'un impressionnant rôti.

Habituée au palais, Elayne devina que la brune aux cheveux nattés était la cuisinière en chef.

— Bon, la Panarch a adoré les précédents, alors... Portez tout ça dans le garde-manger, par là... (Elle désigna une porte, à l'autre bout de la salle.) Je n'ai pas le temps de m'occuper de vous...

Dans le sillage de Nynaeve et d'Egeanin, Elayne avança en gardant la tête baissée. Elle transpirait à grosses gouttes, et ça n'avait rien à voir avec la chaleur des fours et des cheminées. En revanche, c'était tout à fait lié à la femme maigrichonne en robe de soie verte – mais pas coupée à la mode locale – assise à une des grandes tables et occupée à caresser la tête d'un chat famélique en train de laper de la crème dans une coupe en porcelaine. Autant que le visage étroit et le nez épaté, le

chat était un signe particulier de Marillin Gemalphin, une ancienne sœur marron devenue un membre actif et malfaisant de l'Ajah Noir. Si elle levait les yeux, négligeant une seconde le matou et voyant pour de bon les trois prétendues filles de peine, tout serait fichu, même si Nynaeve et Elayne s'abstenaient de canaliser le Pouvoir. De si près, la sœur sentirait leur potentiel...

Alors que de la sueur dégoulinait du bout de son nez, Elayne entra la dernière dans le garde-manger et poussa la porte d'un coup de hanche.

— Vous l'avez vue ? demanda-t-elle à mi-voix en posant par terre son panier.

Juste sous le plafond, une série de soupiraux laissait entrer un peu de lumière venue de la cuisine. Sur les étagères qui tapissaient les murs de la petite pièce, la Fille-Héritière découvrit assez de sacs de légumes et de jarres d'huile et d'épices pour nourrir un régiment. Alors que des tonneaux et des caisses occupaient presque tout l'espace disponible, une bonne dizaine de moutons équarris et au moins le double d'oies pendaient à des crocs de boucher fixés au plafond. Selon le plan minimaliste dessiné par Domon et Thom, ce garde-manger était le plus petit du palais. Et il y en avait une multitude.

— Je sais que Rendra fait aussi tourner une cuisine, mais elle, au moins, elle achète des provisions selon ses moyens. Ces gens s'empiffrent pendant que...

— Oublie ça tant que tu ne pourras rien y faire, coupa Nynaeve, à voix basse, mais sans aménité.

Après avoir vidé son panier sur le sol, elle entreprit de retirer sa tenue de paysanne. Déjà en sous-vêtements, Egeanin fouillait dans son propre panier.

— Oui, je l'ai vue, répondit enfin Nynaeve à la première question d'Elayne. Si tu veux qu'elle vienne voir ce qui se passe ici, continue à jacasser...

Elayne jugea que c'était un coup bas, mais elle ne releva pas. Tout de même, elle n'avait pas fait tant de bruit que ça... Après s'être à son tour dévêtue, elle vida les poivrons de son panier et accéda à ce qui était caché dessous. Pour commencer, une robe blanche à la ceinture verte ornée au-dessus du sein gauche d'un arbre vert aux branches en éventail. Encore dessous, on remarquait les contours d'une feuille de trèfle. Après avoir remplacé son voile sale par un modèle luxueux presque aussi doux que de la soie, la Fille-Héritière enfila une paire d'escarpins blancs dont la semelle rembourrée fit un bien fou à ses pauvres pieds, traumatisés par les pavés puis les carreaux de la cuisine.

Première à se déshabiller, Egeanin fut la dernière à être changée, car elle perdit du temps à marmonner des absurdités au sujet de « l'indécence » et de « maudites tenues de domestique ». Quel talent pour enfoncer les portes ouvertes ! Bien sûr qu'il s'agissait de « tenues de domestique ». Tout simplement parce que les servantes, dans un palais, pouvaient aller partout et qu'il y en avait trop pour que trois « nouvelles » se fassent remarquer.

Quant à l'indécence... Au début, Elayne avait été réticente à sacrifier en public à la mode en vigueur au Tarabon. Mais elle s'y était habituée très vite. En outre, la laine, même très fine, n'était jamais aussi moulante que la soie. Bref, en matière de pudeur, Egeanin semblait pousser un peu loin le rigorisme.

Elle finit quand même par fermer un dernier bouton, puis rangea sa tenue de paysanne dans le panier et remit les poivrons dessus.

Alors que son chat gris miteux lapait toujours de la crème sur la table, Marillin Gemalphin avait déserté la cuisine. Sur la pointe des pieds, Elayne et ses deux compagnes se dirigèrent vers la porte qui les conduirait au cœur du palais.

Les poings sur ses hanches plutôt replètes, une des filles de cuisine reluquait le matou d'un air

mauvais.

— Si j’osais, je l’étranglerais, ce greffier ! Il se goinfre de crème, et moi, parce que j’en ai versé une goutte sur mes fraises, au petit déjeuner, on m’a mise au pain sec et à l’eau.

— Estime-toi heureuse qu’on ne t’ait pas jetée à la rue, ou pire encore, dans les douves ! lâcha la cuisinière en chef sans une once de compassion. Quand une dame dit que tu as volé quelque chose, tu es une voleuse, même si c’est la crème de son chat. Hé ! vous trois !

Elayne et ses compagnes se pétrifièrent.

— On entre dans ma cuisine comme dans un moulin et on s’y promène comme en pays conquis ? lança la cuisinière en braquant sur ses victimes une longue cuillère en bois. Espèces de truies paresseuses ! Vous êtes venues chercher le petit déjeuner de dame Ispan, c’est ça ? Si vous ne le lui apportez pas dès son réveil, ça va chauffer, vous pouvez me croire !

La femme désigna le plateau d’argent sur lequel elle s’affairait quelques minutes plus tôt.

Impossible de répondre. Au premier mot, la cuisinière aurait identifié des étrangères. Réagissant d’instinct, Elayne fit une révérence puis s’empara du plateau d’argent maintenant recouvert d’un chiffon à la propreté éblouissante. Une domestique lestée d’un fardeau n’était presque jamais détournée de sa tâche ni même retardée. Dame Ispan ? Un nom très fréquent au Tarabon. Mais il y avait une Ispan sur la liste des sœurs noires...

— Tu te moques de moi, sale petite peste ? s’écria la cuisinière.

Contournant une table, elle approcha d’Elayne, sa cuillère brandie.

Que faire sans tout ficher en l’air ? Eh bien, le choix était simple : rester et recevoir une correction, ou filer à la vitesse du vent. Optant pour la seconde solution, Elayne sortit en trombe de la cuisine et ses deux compagnes lui emboîtèrent le pas. Les cris de rage de la cuisinière les suivirent, mais pas la cuisinière en personne, par bonheur. Imaginant une course-poursuite dans le palais – trois servantes pistées par une cuisinière enragée –, Elayne faillit éclater d’un rire hystérique.

Moi, me moquer d’elle ?

Elle avait pourtant imité le type de révérence que des domestiques lui avaient fait des milliers de fois, à Caemlyn...

Dans le couloir des cuisines, d’autres portes donnaient sur des garde-manger. Le long des murs, dans de grandes armoires, on rangeait le matériel de nettoyage, le linge de table et toutes sortes d’objets utilitaires. Dans l’une d’entre elles, Nynaeve trouva un grand plumeau dont elle s’empara histoire d’avoir un alibi. Egeanin choisit de se lester d’une pile de serviettes proprement pliées... et d’un gros pilon qu’elle avait prélevé dans un mortier et qu’elle cacha sous les serviettes.

— Une matraque peut se révéler très utile, dit-elle en guise d’explications quand Elayne fronça les sourcils à son intention. Surtout quand personne ne s’attend à ce qu’on en ait une.

Nynaeve ne fit aucun commentaire, à part un soupir exaspéré. Depuis qu’elle avait accepté sa participation à la mission, elle faisait comme si la Seanchanienne n’existait pas.

En avançant dans le palais, les couloirs se firent plus larges, les murs blancs se couvrirent de frises, des moulures apparurent sur les plafonds et des tapis de plus en plus moelleux couvrirent les sols. Les lampes désormais dorées se mirent à diffuser en sus de la lumière de bonnes odeurs d’huiles parfumées et certains corridors débouchèrent sur des jardinets intérieurs munis de promenades et de balcons à la balustrade délicatement ouvragée. Dans certaines de ces cours, de grandes fontaines alimentaient des bassins remplis de poissons rouges, blancs et jaunes qui nageaient paresseusement entre des lys.

Rien à voir avec la ville et sa crasse, décidément...

Elayne et ses compagnes croisèrent d'autres domestiques vêtus de la même livrée qu'elles et des colosses casqués en veste grise qui brandissaient un gourdin ou un bâton. Des membres de la garde municipale affectés au palais et ravis de ne plus mettre le nez dehors. Les prenant pour d'authentiques servantes, personne ne parla aux trois femmes ni ne leur accorda plus d'un regard.

Après de longues minutes, elles arrivèrent devant l'escalier de service indiqué sur leur plan rudimentaire.

— N'oubliez pas, dit Nynaeve, s'il y a des gardes devant sa porte, filez ! Si elle n'est pas seule, filez ! La Panarch n'est pas la raison principale de notre... intrusion. (Inspirant à fond, elle se força à regarder Egeanin.) S'il arrive malheur à Elayne...

Une sonnerie de trompette très lointaine se fit soudain entendre. Quelques secondes plus tard, un gong sonna l'alarme, des ordres se répercutèrent dans les couloirs et des gardes municipaux passèrent au pas de course devant les trois jeunes femmes.

— À mon avis, dit Elayne, il n'y aura pas de gardes devant sa porte...

Les émeutes venaient d'éclater. Attirés aux alentours du palais par les rumeurs de Thom et de Juilin, puis judicieusement « chauffés » par les marins de Domon, les citoyens avaient fini par exploser. Si elle n'aimait pas beaucoup cette idée, Elayne reconnaissait que l'absence de la plupart des gardes – voire de la totalité – leur faciliterait singulièrement le travail. Sans le savoir, les émeutiers allaient se battre pour arracher leur ville des griffes de l'Ajah Noir et pour épargner au monde le règne impitoyable des Ténèbres.

— Nynaeve, Egeanin devrait aller avec toi. Ta mission est de loin la plus importante. Si quelqu'un a besoin de protection, c'est toi, et pas moi !

— Une Seanchanienne ? Qu'est-ce que je ferais d'une Seanchanienne ?

Sur cette profession de foi, l'ancienne Sage-Dame épaula son plumeau comme si c'était une pique et s'éloigna à grandes enjambées. Trop grandes, pour une servante... Et trop... martiales.

— On ne devrait pas se dépêcher ? demanda Egeanin. Les émeutes ne feront pas diversion toute la journée...

Elayne attendit que Nynaeve ait disparu à l'angle d'un couloir, puis elle acquiesça vigoureusement.

Afin que les domestiques restent aussi « discrets » que possible, l'escalier était étroit et presque invisible de loin. À l'étage, les couloirs se révélèrent très semblables à ceux du rez-de-chaussée, n'était que les arches doubles, ici, donnaient presque aussi souvent sur des balcons à la balustrade chantournée que sur des salles. À l'approche de l'aile ouest du palais, les domestiques se firent plus rares – mais plus stylés – et ils n'accordèrent pas plus d'attention aux deux jeunes femmes que ceux d'en bas.

Par un miracle bienvenu, le couloir qui menait aux appartements de la Panarch était désert. Devant la double porte ornée de l'emblème rituel – un arbre aux branches en éventail –, Elayne n'aperçut pas l'ombre d'une sentinelle. Elle s'en réjouit, même si elle n'avait jamais eu l'intention de « filer » en cas de complications, malgré ce qu'elle avait promis à Nynaeve.

La détermination de la Fille-Héritière faiblit pourtant très vite. Dans une des pièces, quelqu'un canalisait le Pouvoir. De petits flux, certes, mais un tissage restait un tissage. Ou s'agissait-il d'un flux maintenu ? Très peu de femmes savaient nouer un tissage...

— Que se passe-t-il ? demanda Egeanin.

Elayne s'avisa qu'elle s'était immobilisée.

— Une des sœurs noires est dans la chambre...

Une seule ou plusieurs ? En tout cas, une seule canalisait le Pouvoir. Approchant de la porte, Elayne entendit une femme chanter de l'autre côté du battant. Chanter ? Plaquant une oreille contre le bois, la Fille-Héritière entendit clairement les paroles d'une chanson... très particulière.

Mes seins sont ronds comme mes hanches

Avec ça je peux aplatir

Tout l'équipage d'un navire !

Stupéfaite, Elayne recula, faisant cliqueter la porcelaine de son plateau. Se trompait-elle de chambre ? Non, elle avait parfaitement bien mémorisé le plan. De plus, dans ce palais, la seule porte ornée de l'arbre emblématique était celle des appartements de la Panarch.

— Nous allons devoir abandonner Amathera, souffla Egeanin. Tu ne peux rien faire sans avertir nos ennemies de ta présence.

— Ce n'est pas si sûr... Si elles sentent que je canalise le Pouvoir, elles croiront capter les tissages de leurs complices...

Dubitative, Elayne se mordilla la lèvre inférieure. Combien de sœurs noires y avait-il dans la chambre ? Avec le Pouvoir, elle était capable de faire trois ou quatre choses en même temps, un exploit uniquement égalé par Egwene et Nynaeve.

Pour se décider, Elayne fit mentalement la liste des reines d'Andor qui s'étaient montrées courageuses face à un grand péril. Elle s'arrêta lorsqu'elle constata qu'elle était tout simplement en train de citer *toutes* les souveraines du royaume.

Un jour, je porterai la couronne. Donc, je peux être aussi héroïque qu'elles !

Eh bien, il ne restait plus qu'à se jeter à l'eau !

— Ouvre la double porte, Egeanin, puis jette-toi à terre afin de me dégager la vue.

La Seanchanienne hésita.

— Ouvre cette fichue porte !

Elayne fut ébahie par son propre ton. Sans avoir cherché le moindre effet, elle était naturellement parvenue à parler d'un ton serein, égal et pourtant autoritaire.

Egeanin hocha la tête – presque un salut respectueux – et obéit.

Mes cuisses comme des filins

Sont en acier et mes baisers...

La chanteuse aux cheveux noirs nattés, saucissonnée jusqu'au cou par des flux d'Air et vêtue d'une robe de soie rouge tachée, s'interrompit au milieu d'un couplet. La femme assez frêle allongée sur un sofa – celle-ci portait une robe du Cairhien bleu pâle boutonnée jusqu'au cou – cessa de scander de la tête le rythme de la chanson et se leva d'un bond. Sur son visage étroit de renard, l'indignation s'afficha en un clin d'œil.

Même si l'aura du *saidar* enveloppait déjà Temaile, elle n'eut jamais l'ombre d'une chance contre Elayne. Choquée par ce qu'elle venait de découvrir, la Fille-Héritière s'unit à la Source Authentique et emprisonna la sœur noire dans un tissage d'Air qui lui laissa seulement le loisir de bouger la tête. En même temps, un bouclier d'Esprit coupa Temaile du Pouvoir. L'aura se dissipa autour de la sœur noire, qui vola au-dessus de son sofa comme si elle venait d'être percutée par un cheval lancé au galop. Les yeux révoltés, Temaile s'écroula sur le dos et ne bougea plus.

La femme aux cheveux noirs nattés sursauta quand ses liens d'Air se volatilèrent tous en même

temps. N'en croyant pas ses yeux, elle bougea les bras et les jambes tout en regardant alternativement la sœur noire et les deux inconnues qui venaient de la libérer.

Après avoir noué le tissage qui retenait Temaile, Elayne avança dans la chambre, prête à affronter d'autres membres de l'Ajah Noir. Dans son dos, Egeanin referma en hâte la grande porte.

Ne voyant personne, Elayne se tourna vers la femme en rouge :

— Elle était seule ?

La Panarch ne réagit pas. Si son apparence correspondait à la description de Nynaeve, il n'avait jamais été question, dans son compte-rendu, de chansons paillardes...

— Vous n'êtes pas... des complices ? demanda Amathera, troublée par la tenue des deux jeunes femmes. Mais pourtant, vous êtes également des Aes Sedai, non ? (Elle semblait avoir du mal à y croire, malgré ce qui venait d'arriver à Temaile.) Mais pas de leur camp ?

— Elle était seule ? répéta Elayne de son nouveau ton autoritaire.

La Panarch sursauta.

— Oui... Seule... Elle... Les autres m'ont forcée à m'asseoir sur mon trône et à répéter les mots qu'elles m'avaient fait apprendre. Pour s'amuser, elles m'ont parfois contrainte à rendre dignement la justice, puis à prendre des décisions tellement iniques qu'elles provoqueront un siècle de guerre civile si je ne peux pas revenir dessus... Mais celle-là ! Celle-là !

Amathera eut un rictus haineux.

— Ses complices l'ont chargée de me surveiller. Depuis, elle me torture pour se distraire. Elle m'a forcée à me gaver de poivrons blancs, ceux qui piquent horriblement, refusant de me laisser boire avant que je l'aie implorée à genoux de me donner de l'eau. Dans mes rêves, elle me fait monter jusqu'au sommet de la Tour du Matin, puis elle me suspend dans le vide par les chevilles... et finit par me laisser tomber. Ce n'est qu'un songe, mais il paraît réel, et chaque fois, ma chute m'amène un petit peu plus près du sol. Mes cris de terreur la font tellement rire !

» Sous son joug, j'ai dû apprendre des danses lascives et des chansons obscènes. En ricanant, elle me répète sans cesse qu'avant de partir, elle me forcera à danser et à chanter pour divertir le...

N'y tenant plus, Amathera bondit en criant de rage, sauta par-dessus le sofa, atterrit sur le dos de la sœur noire et commença à la bourrer de coups de poing.

Les bras croisés, Egeanin semblait décidée à laisser la juste punition suivre son cours, mais Elayne tissa des liens d'Air autour du torse de la Panarch. Puis, à sa grande surprise, elle parvint à la faire léviter, l'éloignant de sa victime. Les leçons de Jorin sur les tissages « lourds » semblaient avoir porté leurs fruits.

Amathera voulut décocher un coup de pied à Temaile. Après avoir raté son coup, elle foudroya du regard ses deux bienfaitrices.

— Je suis la Panarch du Tarabon, et j'entends châtier sur-le-champ cette femme !

Elayne n'aima pas beaucoup la moue boudeuse d'Amathera. Cette femme n'avait-elle donc aucune conscience de sa valeur ? de sa position ? Enfin, elle était l'égale d'un roi !

— Moi, fit froidement Elayne, je suis l'Aes Sedai qui est venue à ton secours.

S'avisant qu'elle tenait toujours le plateau, la Fille-Héritière s'empressa de le poser sur le sol. La robe blanche de domestique perturbait suffisamment son interlocutrice pour qu'il soit inutile d'en rajouter.

En tout cas, Temaile avait le visage tout rouge, et à son réveil, elle sentirait passer sa douleur. Sûrement pas autant qu'elle méritait, cependant. Si seulement il avait été possible de l'emmener...

Oui, traduire au moins une de ces femmes devant la justice de la tour.

— Sans songer aux risques, nous sommes ici pour te sortir de ta prison. Une fois libre, tu pourras parler au seigneur capitaine de ta Légion, puis demander son aide à Andric. Si son armée se joint à tes hommes, chasser ces femmes du palais ne sera pas difficile. Avec un peu de chance, nous en capturerons quelques-unes et nous les ferons juger par la Tour Blanche. Mais pour commencer, il faut sortir d'ici !

— Je n'ai pas besoin d'Andric, maugréa Amathera.

Elayne aurait juré l'avoir entendue ajouter « pour l'instant »...

— Non, pas besoin... Les hommes de ma Légion sont autour du palais. Je le sais. Jusqu'à-là, on m'a interdit de leur parler, mais lorsqu'ils me verront et qu'ils entendront ma voix, ils m'obéiront, n'est-ce pas ? Et les Aes Sedai peuvent utiliser le Pouvoir pour blesser... (Amathera ne finit pas sa phrase, mais elle baissa les yeux sur Temaile.) Vous pouvez vous en servir comme d'une arme, pas vrai ? Ça aussi, je le sais...

Peu habituée à se montrer si malicieuse, Elayne se surprit à tisser deux petits flux d'Air qui vinrent s'enrouler autour des deux tresses d'Amathera puis les soulevèrent – assez pour que la dinde boudeuse soit obligée de se tenir sur la pointe des pieds. La Fille-Héritière força la Panarch à se déplacer ainsi jusqu'à ce qu'elle soit en face d'elle, les yeux brillant d'outrage.

— Écoute-moi bien, Panarch Amathera du Tarabon ! Si tu essaies de sortir pour voir tes soldats, les complices de Temaile pourraient très bien te fourrer dans un grand sac afin de te restituer à elle. Ça ne me gênerait pas vraiment, mais les sœurs noires sauraient que mes amies et moi sommes ici, et ça, c'est hors de question. Nous allons nous *faufiler* dehors, sans faire de vagues, et si ce programme ne te convient pas, c'est moi qui te ligoterai et te bâillonnerai à côté de Temaile, afin que ses complices ne manquent pas de te trouver. Tu m'as bien comprise ?

Amathera hocha la tête – non sans difficulté, dans sa position ridicule. Près de la porte, Egeanin eut un grognement approuvateur.

Regrettant toujours qu'il n'y ait pas un moyen de capturer Temaile, Elayne libéra les tresses de la Panarch, dont les pieds reposèrent de nouveau bien à plat sur le tapis.

— Maintenant, voyons si nous pouvons te trouver une tenue plus adaptée à une sortie furtive...

Amathera ne dit rien, mais bouda de plus belle. D'une nature généreuse, Elayne espéra que Nynaeve passait un moment plus agréable.

Dès qu'elle entra dans la salle d'exposition principale aux multiples colonnes, Nynaeve commença à jouer du plumeau. Une telle collection devait avoir en permanence besoin qu'on fasse la poussière, donc personne ne s'intéresserait au manège d'une femme de ménage. Regardant autour d'elle, Nynaeve contempla un moment un squelette reconstitué qui évoquait vaguement un cheval géant dont le cou aurait mesuré dans les vingt pieds de long. La salle immense était déserte, où que l'ancienne Sage-Dame ait la curiosité de regarder.

Mais ça pouvait changer très vite. Par exemple, si de vraies femmes de ménage déboulaient, ou si Liandrin et ses complices venaient soudain continuer leurs recherches. Le plumeau toujours brandi, juste au cas où, Nynaeve se hâta de gagner le piédestal de pierre blanche où reposaient le collier et les deux bracelets noirs. Lorsqu'elle soupira de soulagement – parce que les bijoux étaient toujours là – elle s'avisa qu'elle avait retenu son souffle durant tout le trajet. La vitrine qui contenait le sceau en pierre-cœur se trouvait à une cinquantaine de pas de là, mais chaque chose en son temps...

Enjambant la corde blanche de sécurité, Nynaeve posa les doigts sur le grand collier articulé.

Souffrance ! Douleur ! Agonie !

Frappée de plein fouet par cette tempête émotionnelle, Nynaeve crut qu'elle allait éclater en sanglots. Quel genre d'objet pouvait absorber tant de souffrance ? Retirant sa main, l'ancienne Sage-Dame foudroya les bijoux du regard. Des artefacts conçus pour contrôler un homme capable de canaliser le Pouvoir ! Liandrin et ses sœurs noires entendaient s'en servir pour plier Rand à leur volonté, le transformer en un Suppôt des Ténèbres et le forcer à servir le Père des Mensonges. Un garçon de son village sous le joug d'Aes Sedai ! Des sœurs noires, certes, mais tout autant des Aes Sedai que Moiraine avec ses maudites machinations.

Et en plus de ça, cette Seanchanienne qui s'est moquée de moi !

Frappée par cette pensée incongrue, à ce moment précis, Nynaeve comprit qu'elle tentait de se mettre en colère, histoire de pouvoir s'ouvrir à la Source Authentique. Quelques secondes plus tard, elle s'unit au *saidar* et le Pouvoir déferla en elle.

Juste au moment où une domestique vêtue de la même livrée qu'elle entra dans la salle.

Malgré son impatience de canaliser le Pouvoir, Nynaeve se contint et fit mine d'épousseter le collier et les bracelets.

La domestique marchait tête baissée. Dès qu'elle serait sortie, l'ancienne Sage-Dame pourrait... Quoi ? Glisser les bijoux dans sa bourse et filer ? Mais...

Dès qu'elle sera sortie ? Pourquoi suis-je convaincue qu'elle ne restera pas pour faire le ménage ?

Nynaeve coula un regard à la domestique. La réponse était simple : la femme n'avait ni balai ni serpillière – pas l'ombre d'un plumeau non plus, et même pas un chiffon.

Quoi qu'elle vienne faire, ce n'est pas...

Soudain, Nynaeve put voir clairement le visage de la femme. Une beauté robuste, deux longues tresses noires, un sourire presque amical – mais des yeux qui semblaient à peine la voir. Rien de menaçant, en tout cas. Sauf que Nynaeve connaissait un visage très proche de celui-là...

D'instinct, elle propulsa un flux d'Air – poing d'Air aurait été plus précis – sur ce visage, avec la ferme intention de l'écraser. En un clin d'œil, l'aura du *saidar* enveloppa la fausse domestique et ses traits changèrent. Une version plus empreinte de noblesse et de fierté...

Bref, le visage de Moghedien, tout simplement. Un visage qui affichait une sincère surprise. Hélas, cessant de se demander pourquoi elle n'avait pas pu approcher sans se faire remarquer, la Rejetée riposta et trancha net le flux de Nynaeve, comme des ciseaux coupent un fil trop long.

L'onde de choc fit chanceler Nynaeve. Profitant de ce moment de faiblesse, Moghedien attaqua avec un tissage complexe d'Esprit entrelacé à des flux d'Eau et d'Air. Ignorant l'effet que cet assaut était censé avoir sur elle, l'ancienne Sage-Dame tenta de sectionner le flux avec une lame d'Esprit, comme l'avait fait son adversaire.

Avant que sa contre-attaque fasse mouche, elle éprouva une vague d'amour et de vénération pour l'extraordinaire femme qui voulait bien consentir à la laisser...

La lame d'Esprit trancha le flux et ce fut au tour de Moghedien d'encaisser le choc en retour. Dans l'esprit de Nynaeve, il resta comme l'empreinte d'un souvenir – une pulsion qui lui avait donné envie d'obéir, de se soumettre, de plaire... Une trace de ce qui s'était produit lors de sa première rencontre avec Moghedien, dans la Chambre des Floraisons Fanées.

Bien entendu, ces réminiscences décuplèrent la fureur de Nynaeve. Du coup, elle tissa un bouclier

– le même, exactement, que celui utilisé par Egwene pour calmer Amico Nagoyin. Une arme redoutable, mais qui rencontra une défense tout aussi puissante. Un tissage d’Esprit qui bloqua un autre tissage d’Esprit, une fraction de seconde avant que la Rejetée soit à tout jamais coupée de la Source Authentique.

Après la défense, Moghedien repassa à l’attaque. Avec l’énergie du désespoir, Nynaeve para le coup.

Sous sa colère, comprit soudain la jeune femme de Champ d’Emond, elle était terrifiée. Dévier ou bloquer des attaques visant à la calmer tout en lançant le même genre d’assaut contre son adversaire mobilisait toute sa volonté et l’essentiel de ses forces. En elle, le Pouvoir bouillonnait tant qu’elle redoutait d’implorer. Le simple fait de devoir tenir debout la faisait trembler, ses genoux jouant carrément des castagnettes. Concentrée sur son combat, elle n’aurait pas pu en détourner assez d’énergie pour allumer une bougie.

La lame d’Esprit de Moghedien faiblissait, son fil semblant moins affûté, mais ça n’aurait aucune importance si la Rejetée parvenait à porter un coup décisif. Dans les circonstances présentes, être radicalement calmée ou « simplement » coupée de la Source – et donc à la merci d’une Rejetée – ne faisait aucune différence. Et l’arme mortelle faisait pression sur le flux de Nynaeve comme la lame d’un couteau sur le cou d’un poulet.

Une image si parlante que Nynaeve regretta d’y avoir pensé. Tout au fond de son esprit, une voix affolée murmurait :

Lumière, ne la laisse pas m’égorger ! Je t’en prie, Lumière ! Non, pas ça ! Pas ça !

Un instant, Nynaeve envisagea de renoncer à sa tentative de couper Moghedien de la Source pour mieux se concentrer sur la défense et repousser l’intolérable attaque de la Rejetée. Mais dans ce cas, son adversaire n’aurait plus besoin de se défendre, et elle pourrait ajouter à son assaut toute l’énergie rendue de nouveau disponible. Comment s’exposer à un tel danger face à une Rejetée ? Pas une « banale » sœur noire, mais une femme qui était une Aes Sedai des millénaires plus tôt, durant l’Âge des Légendes. Une époque où les Aes Sedai des deux sexes accomplissaient des « miracles » dont les sœurs actuelles ne pouvaient même pas rêver.

Si Moghedien pouvait mobiliser toute sa puissance...

Si un homme était entré dans la salle – ou une femme incapable de canaliser le Pouvoir – il aurait vu deux furies qui se faisaient face, chacune d’un côté de la corde blanche. Deux idiots qui se défiaient du regard dans une salle remplie d’objets bizarroïdes. Un tel observateur n’aurait rien vu qui le fasse penser à un duel. Pas d’acrobaties futiles ou de cliquetis de lames, comme les hommes adoraient en produire. Rien de cassé, ni d’écrasé. Non, seulement deux femmes face à face. Pourtant, il s’agissait bien d’un duel. Peut-être même d’un duel à mort. Car Nynaeve affrontait une Rejetée.

— Tous mes plans sabotés, lâcha soudain Moghedien d’un ton furieux, ses mains aux jointures blanches serrant le devant de sa robe. Au minimum, je vais devoir consentir des efforts incroyables pour tout remettre dans l’ordre. Et rien ne dit que je réussirai. Mais je te ferai payer pour ça, Nynaeve al’Meara. C’était un endroit si agréable pour quelqu’un avide de se cacher... Et ces crétines noires détiennent sans le savoir tant d’artefacts précieux.

Moghedien secoua la tête, puis elle eut un rictus qui dévoila sa dentition parfaite.

— Cette fois, je vais te capturer... Oui, je sais ! Tu feras un marchepied parfait ! Un marchepied vivant qui me permettra de monter en selle et d’en descendre sans aucune difficulté. Sinon, je pourrais t’offrir à Rahvin. Lui, il rend toujours les faveurs qu’on lui fait. Il doit avoir une petite reine

pour le distraire, à présent, mais les jolies femmes ont toujours été son point faible. Il adore en avoir trois ou quatre en même temps, chacune s'efforçant d'obtenir ses bonnes grâces. Que dirais-tu de ça ? Passer le reste de ta vie à lutter pour obtenir les faveurs de Rahvin. Une fois entre ses mains, c'est ce que tu désireras le plus au monde. Il a ses petites astuces pour plier une femme à sa volonté... Oui, tu ferais un très bon cadeau pour lui.

La colère de Nynaeve atteignit des sommets inédits. De la sueur ruisselait sur son front, ses jambes tremblaient, mais la fureur lui donnait encore de la force. Requinquée, elle parvint à approcher sa lame d'Esprit du flux de Moghedien, qui dut produire un effort considérable pour bloquer le coup.

— Ainsi, tu as découvert ces charmants bijoux, dans ton dos ? lança la Rejetée alors que les forces s'équilibraient provisoirement. Comment as-tu réussi ça ? (Bizarrement, Moghedien parlait d'un ton neutre, comme si elle eût évoqué la pluie et le beau temps.) Au fond, quelle importance ? Tu es revenue pour t'en emparer ? Ou pour les détruire ? C'est impossible, sais-tu ? Rien ne peut détruire ce métal, parce que c'est une variante de *cuendillar*. Même les torrents de Feu ne peuvent rien contre la pierre-cœur. Mais si tu penses utiliser ces bijoux, eh bien, disons qu'ils ont des... défauts. Si on met le collier autour du cou d'un homme capable de canaliser, la femme qui porte les bracelets peut lui faire faire ce qu'elle veut. Certes, mais ça ne l'empêchera pas de devenir fou, et le « courant » va dans les deux sens, si tu vois ce que je veux dire. Au bout du compte, l'homme commencera à contrôler aussi la porteuse des bracelets, qui devra livrer un combat permanent. Rien de très agréable, quand le « partenaire » est en train de perdre la raison. Bien sûr, on peut être plusieurs à porter les bracelets, ce qui limite l'exposition de chaque femme, mais pour ça, il faut trouver des personnes de confiance. Les hommes sont très doués pour la violence, du coup, ils font des armes formidables. Il y a aussi la possibilité que deux femmes portent chacune *un* bracelet au même moment. Là, il faut que la confiance soit absolue. Cette solution ralentit considérablement la « contamination », ai-je cru comprendre, mais elle limite aussi le contrôle, même si les deux porteuses sont en parfaite harmonie. Pour finir, il y aura quand même un combat pour la domination, chacune des femmes désirant qu'on lui retire son bracelet alors que l'homme aspirera bien sûr de son côté à ce qu'on lui enlève le collier. (Elle inclina la tête et arqua un sourcil interrogateur.) Tu suis mon raisonnement ? Contrôler Lews Therin – Rand al'Thor, puisque c'est son nom aujourd'hui – serait très utile, mais le prix à payer est très élevé. Peut-être trop... Tu comprends pourquoi j'ai laissé le collier et les bracelets là où ils étaient ?

Épuisée par l'effort de maîtriser le Pouvoir et de maintenir ses flux, Nynaeve plissa néanmoins le front. Pourquoi la Rejetée lui disait-elle tout ça ? Jugeait-elle que ça n'avait aucune importance parce qu'elle allait remporter le duel ? Mais que signifiait ce soudain passage de la haine au... bavardage ? Elle aussi, elle transpirait. De la sueur ruisselait de son large front et dégoulinait le long de ses joues.

D'un coup, Nynaeve vit les choses sous un nouvel angle. La voix de Moghedien n'avait pas tremblé de colère, mais à cause de l'effort qu'elle produisait. La Rejetée n'allait pas lancer soudain toutes ses forces contre son adversaire, parce qu'elle *le faisait déjà* ! Moghedien mobilisait toutes ses forces, exactement comme l'ancienne Sage-Dame !

Opposée à une Rejetée, Nynaeve ne s'était pas fait plumer comme une oie destinée au dîner. Au contraire, elle n'avait pas perdu une plume. En d'autres termes, elle faisait jeu égal avec son adversaire. Moghedien tentait donc de la distraire, afin qu'elle baisse sa garde. Elle cherchait à se créer une ouverture avant d'avoir épuisé toutes ses forces.

Une tactique que Nynaeve pouvait retourner contre son utilisatrice... Avant d'être elle-même vidée de sa puissance, de préférence.

— Tu te demandes comment je sais tout ça ? Le collier et les bracelets furent fabriqués après que j'ai été... Mais oublions ça ! Une fois libre, ma première démarche fut de trouver des informations au sujet de ces dernières années. Il y a un peu partout des fragments qui semblent ne servir à rien quand on ne sait pas par où commencer... L'Âge des Légendes... Quel nom bizarre vous avez donné à mon époque ! Mais vos récits les plus fous sont encore très loin de la réalité. J'étais née depuis plus de deux siècles lorsque la Brèche fut ouverte, et pour une Aes Sedai, j'étais encore en pleine jeunesse. Vos « légendes » ne sont qu'une pâle imitation de ce qui fut mon quotidien. Pourquoi... ?

Nynaeve cessa d'écouter. Imaginer une façon de distraire la Rejetée ? Même si elle trouvait quelque chose à dire, Moghedien ne se laisserait sûrement pas abuser par la méthode qu'elle utilisait. Il fallait s'en inspirer, pas la copier. Mais comment faire quand on n'avait pas le loisir de détourner l'énergie nécessaire à tisser un filament de... ?

Minute ! Moghedien était exactement dans la même situation. Elle, une Aes Sedai de l'Âge des Légendes habituée depuis des lustres à utiliser le Pouvoir. Avant d'être emprisonnée, y avait-il seulement des limites à ce qu'elle pouvait faire ? En se cachant, depuis qu'elle était libre, à quel point s'était-elle habituée à réaliser des choses sans recourir au Pouvoir ?

Nynaeve permit à ses jambes de se dérober à demi. Lâchant son plumeau, elle s'accrocha au piédestal, comme pour s'empêcher de tomber. Pour que ça fonctionne, il allait falloir être un peu rusée.

Moghedien sourit et avança d'un pas.

— ... voyager dans d'autres mondes, y compris parmi les étoiles. Sais-tu ce que sont les astres ?

...

Si sereine. Si sûre d'elle. Savourant déjà son triomphe.

Nynaeve s'empara du collier et parvint à ignorer le flot d'émotions déchirantes qui déferla en elle. Assez longtemps, en tout cas, pour propulser le bijou sur son adversaire.

La Rejetée n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche en grand avant que le cercle de métal noir la percute entre les deux yeux. Pas un choc terrible, et sûrement pas assez violent pour l'étourdir, mais un événement inattendu. Ce qu'il fallait pour la distraire et l'amener à relâcher très légèrement son contrôle sur le Pouvoir. Un instant, l'équilibre des forces fut rompu. Le bouclier d'Esprit de Nynaeve en profita pour s'interposer entre Moghedien et la Source Authentique. Aussitôt, l'aura du *saidar* se dissipa.

La Rejetée écarquilla les yeux. Un moment, Nynaeve redouta qu'elle lui saute à la gorge – en tout cas, c'est ce qu'elle aurait fait à sa place. Mais Moghedien souleva l'ourlet de sa robe, se détourna et s'enfuit à toutes jambes.

Maintenant qu'elle n'avait plus à se défendre, Nynaeve n'eut aucun mal à tisser des liens d'Air autour de la fuyarde, qui s'immobilisa en pleine course.

Nynaeve se hâta de nouer son tissage. Elle avait réussi !

J'ai affronté et vaincu une Rejetée !

Regardant la femme emprisonnée par des flux d'Air plus durs et plus résistants que la pierre, l'ancienne Sage-Dame eut du mal à en croire ses yeux. Même en voyant Moghedien ainsi, en équilibre sur une jambe, c'était difficile à assimiler.

D'autant qu'en examinant son œuvre de plus près, Nynaeve découvrit qu'elle n'était pas parfaite.

Le bouclier s'était « émoussé » avant de se mettre en place. Capturée et isolée de la Source, Moghedien n'était toujours pas calmée.

En s'efforçant de ne pas chanceler, Nynaeve vint se camper devant son adversaire vaincue. La Rejetée avait toujours l'air d'une reine, mais d'une reine effrayée qui tremblait de tous ses membres et regardait autour d'elle comme une biche prise au piège.

— Si-si... si tu me libères, je-je... nous... un arrangement est po-possible... Je peux t'apprendre enco-core tant de cho-choses...

Nynaeve coupa sans ménagement la chique à son adversaire – un bâillon d'Air qui vint obstruer sa bouche grande ouverte.

— Un marchepied vivant ? C'est ce que tu as dit ? Une excellente idée, je trouve... J'adore l'équitation.

L'ancienne Sage-Dame sourit à la Rejetée aux yeux exorbités.

Un marchepied, et comment ! Quand Moghedien aurait été jugée et calmée – pour une Rejetée, la sentence ne faisait aucun doute – elle serait condamnée à travailler aux cuisines, dans les jardins ou dans les écuries. De temps en temps, on l'exhiberait pour montrer que même une Rejetée ne pouvait pas échapper à la justice. À part ça, une étroite surveillance exceptée, on la traiterait comme n'importe quelle autre domestique. Mais pourquoi ne pas lui laisser croire que Nynaeve pouvait se monter aussi cruelle qu'elle ? Qu'elle crève donc d'angoisse jusqu'à ce que...

Jusqu'à ce que quoi ? Moghedien n'allait pas être traduite en justice, en tout cas pour l'instant. Pour ça, il aurait fallu trouver un moyen de la sortir du palais...

Nynaeve fit la grimace, et sa prisonnière crut que c'était de mauvais augure pour elle. Des larmes perlant à ses paupières, elle tenta de parler sous son bâillon.

Assez peu fière d'elle, Nynaeve alla ramasser le collier noir, le glissant dans sa bourse avant que le torrent d'émotions négatives ait pu l'atteindre. Elle s'occupa ensuite des bracelets.

J'ai torturé cette femme... Une torture mentale, en évoquant un sort qui ne sera pas le sien. Elle le mérite, c'est vrai, mais ce genre de comportement ne me ressemble pas. Vraiment ? Ne suis-je donc pas meilleure qu'Egeanin ?

Furieuse de se poser une telle question, Nynaeve se retourna, passa devant Moghedien et se dirigea vers la vitrine où était exposé le sceau. Il devait bien y avoir un moyen de traîner cette femme devant un tribunal !

Dans la vitrine, l'ancienne Sage-Dame vit sept figurines, et pas l'ombre d'un sceau.

Un moment, la jeune femme en resta bouche bée. La septième figurine, un animal qui ressemblait à un cochon, mais avec un museau rond et des pieds aussi larges que ses énormes pattes, occupait la place du sceau, au centre des six autres.

Soudain, Nynaeve écarquilla les yeux. Non, il n'y avait rien. La figurine n'était qu'un tissage d'Air et de Feu – des flux si minuscules que les fils d'une toile d'araignée, en comparaison, seraient passés pour des cordes. Même en se concentrant, elle avait du mal à les voir. Et à son avis, Liandrin et ses complices n'avaient pas dû en être capables. Tissant un petit filament tranchant, Nynaeve dissipa l'illusion, et le sceau réapparut à la place du gros animal. En spécialiste de la dissimulation, Moghedien l'avait caché... à la vue de tous. Un tissage de Feu se chargeant de forer un trou dans le verre, le sceau ne tarda pas à rejoindre le reste du butin de Nynaeve.

Regardant la femme en équilibre sur la pointe d'un pied, elle tenta de trouver une idée pour l'emmener aussi avec elle. Mais Moghedien n'entrerait ni dans sa bourse ni dans sa poche, et même

si elle parvenait à l'« emporter » d'une façon ou d'une autre, ça ne manquerait pas d'attirer l'attention sur elle. Pourtant, en approchant de la sortie, elle ne put s'empêcher de jeter à chaque pas un coup d'œil dans son dos. N'y avait-il vraiment pas de solution ? Résignée, Nynaeve regarda une dernière fois la prisonnière, puis elle se remit en chemin.

L'arche qu'elle franchit donnait sur un jardin doté d'une fontaine où flottaient de grands lys. Derrière ce bassin, une femme mince à la peau cuivrée, sa robe crème assez provocante pour faire rougir Rendra en personne, braquait sur Nynaeve une baguette cannelée noire.

L'ancienne Sage-Dame reconnut immédiatement Jeaine Caide. Et elle identifia l'artefact.

Désespérée, elle se jeta sur le côté, glissa sur les dalles de marbre bien lisses et vint percuter une colonne. Une lance de feu blanc zébra l'air à l'endroit où elle se tenait une seconde plus tôt, puis traversa la salle d'exposition en détruisant tout ce qui se trouvait sur son passage. Détruire était bien le mot, puisque les divers trésors et les vitrines qui les contenaient se volatilisèrent purement et simplement.

Nynaeve lança des flux de Feu au hasard, puis elle se tourna et rentra dans la salle en rampant. En suspension dans l'air, la lance de feu continuait ses ravages, saccageant les présentoirs et les fabuleux squelettes reconstitués. Des colonnes fendues en deux s'écroulèrent. Tout ce que la lance touchait disparaissait, la vitrine aux six figurines s'effondrant sur elle-même comme si elle fondait.

Puis le torrent de Feu se dissipa, laissant dans l'air une empreinte écarlate qui sembla vouloir se graver sur les rétines de Nynaeve. Les figurines en *cuendillar* que ce flot tumultueux avait emportées retombèrent sur le sol, où elles rebondirent avant de s'immobiliser.

Parfaitement intactes, bien entendu. À l'évidence, Moghedien n'avait pas menti : même les torrents de Feu ne pouvaient pas détruire la pierre-cœur. Quant à la baguette noire, c'était un des *ter'angreal* volés par les sœurs renégates. Sur la liste, un avertissement rédigé d'une main sûre signalait que l'artefact, capable de produire des torrents de Feu, était dangereux et incontrôlable...

Sa tête oscillant violemment de droite à gauche, Moghedien tentait de crier tout en se débattant contre ses liens d'Air. Vu la gravité de la situation, Nynaeve lui accorda à peine un regard. Dès que le torrent de Feu eut disparu, elle se releva assez pour jeter un coup d'œil dans le couloir à travers la déchirure du mur de la salle. Près de la fontaine, Jeaine Caide titubait, une main sur le front, l'autre ayant du mal à ne pas lâcher la baguette noire.

Nynaeve voulut frapper, mais la sœur noire se ressaisit, pointa de nouveau son arme et envoya une nouvelle lance de Feu dans la salle.

Se jetant quasiment à plat ventre, Nynaeve rampa jusqu'à l'autre sortie au milieu de débris de plâtre et de segments de colonnes. Le souffle court, elle déboucha dans un couloir aux murs perforés des deux côtés. Jusqu'où le torrent de Feu, ricochant de mur en mur, allait-il semer la destruction dans le palais ? C'était impossible à dire... Se retournant sur le chemin de couloir lui aussi jonché de gravats, Nynaeve jeta un coup d'œil dans la salle et constata que le deuxième torrent de Feu avait lui aussi disparu. Alors qu'un silence de mort régnait dans la salle d'exposition dévastée, un fragment de plafond se détacha et vint s'écraser sur le sol. À travers un trou, dans le mur du fond, Nynaeve vit que Jeaine Caide n'était plus en vue. Utiliser cet artefact avait-il fini par la tuer ? C'était possible, mais pas question d'aller voir. Tremblant comme une feuille, Nynaeve resta au contraire un moment là où elle était. Comme toutes les activités, canaliser le Pouvoir consommait de l'énergie. Et plus on canalisait, plus on carbonisait de force. Bien entendu, on finissait par ne plus pouvoir canaliser efficacement. Dans son état, Nynaeve n'était pas sûre de pouvoir affronter une sœur noire, même très

affaiblie.

Quelle imbécile elle avait été ! Avoir vaincu Moghedien dans un duel de Pouvoir, et ne pas avoir pensé qu'une telle débauche d'énergie attirerait toutes les sœurs noires présentes au palais. Par bonheur, la renégate domani n'était pas arrivée au moment où elle était encore concentrée sur la Rejetée. Dans ce cas, les deux duellistes seraient sans doute mortes avant même d'avoir compris ce qui se passait.

Nynaeve écarquilla les yeux. Moghedien n'était plus là ! Le torrent de Feu était pourtant passé trop loin d'elle pour la tuer. Mais le résultat était là. Elle avait fui !

Pourtant, un bouclier la retenait...

Et alors ? Ça paraît impossible, mais qui aurait parié sur moi dans un duel contre une Rejetée ? C'est bien la preuve que tout est possible, au contraire !

En tout cas, Jeaine Caide ne se montrait toujours pas.

Nynaeve se releva et fila vers le point de rendez-vous fixé par le plan. Si Egwene n'avait pas eu d'ennuis, la mission serait bientôt terminée, et sans trop de casse.



Dans les abysses



Courant dans une enfilade de couloirs, Nynaeve croisa une myriade de domestiques affolés. Incapables de sentir qu'on avait canalisé le Pouvoir, ces hommes et ces femmes avaient cependant bien vu qu'une tornade dévastait le palais. Grâce à sa tenue, l'ancienne Sage-Dame passa parfaitement inaperçue dans cette cohue.

L'aura du *saidar* finit de se dissiper tandis qu'elle remontait des corridors et traversait des jardinets. Comment serait-elle restée en colère, alors qu'elle mourait d'inquiétude pour Elayne ? Si les sœurs noires l'avaient trouvée... Qui pouvait dire de quelles armes disposaient ces femmes, en sus du *ter'angreal* noir ? Si la liste n'indiquait pas l'usage de tous les artefacts, ça ne signifiait en aucun cas que certains ne servaient à rien...

Nynaeve aperçut Liandrin, reconnaissable à ses tresses blondes, et Rianna, difficile à manquer avec sa mèche blanche dans les cheveux. Les deux sœurs noires dévalaient un escalier. N'étant plus en colère, l'ancienne Sage-Dame ne vit pas l'aura du *saidar* autour des renégates, mais aux cris que poussaient les domestiques, il semblait évident qu'elles se frayaient un chemin à grands coups de Pouvoir.

Du coup, Nynaeve se félicita de ne plus être furieuse. Encore unie à la Source, elle aurait été enveloppée par l'aura, et les sœurs noires s'en seraient sûrement aperçues. Avant d'avoir pris un peu de repos, elle ne se sentait pas d'attaque face à une seule adversaire. Alors, deux... Les combats attendraient. L'objectif de la mission était atteint, et cela seul comptait.

Le point de rendez-vous, un étroit couloir dans l'aile ouest du complexe, était désert lorsque Nynaeve y déboula. Personne en vue, à part Elayne, Egeanin et une troisième femme, qui attendaient devant une porte ornée de clous de bronze et fermée par une solide serrure. La troisième femme, Amathera, bien entendu, portait une cape de lin claire à la capuche relevée. Si on n'y regardait pas à deux fois, sa robe blanche pouvait passer pour celle d'une servante, même si elle était en soie, et le voile qui ne lui dissimulait pas le visage était d'assez médiocre qualité pour renforcer l'illusion.

Des sons étouffés filtraient de la lourde porte donnant sur la rue. Les émeutes continuaient. Si les hommes avaient fait leur part du travail, tout irait bien...

Sans un regard pour Egeanin, Nynaeve serra brièvement Elayne dans ses bras.

— J'étais si inquiète... Vous avez eu des ennuis ?

— Aucun ! répondit joyeusement la Fille-Héritière. (Voyant Egeanin sursauter, elle la foudroya

du regard.) Amathera nous a un peu compliqué la vie, mais c'est résolu...

— Compliqué la vie ? Comment ça ? Oui, comment leur as-tu compliqué la vie, Panarch ?

Amathera ne répondit pas et garda le regard rivé droit devant elle. Elayne ne se montrant pas plus loquace, Egeanin répondit à sa place :

— Elle a tenté de nous fausser compagnie pour aller inciter ses soldats à chasser du palais les Suppôts des Ténèbres. Pourtant, Elayne l'avait avertie...

Nynaeve refusa de regarder la Seanchanienne.

— Ne fais pas cette tête, dit Elayne. J'ai poursuivi notre amie, et nous avons eu une petite conversation. Je pense qu'elle est tout à fait d'accord avec moi, désormais...

— Oui, Aes Sedai, fit docilement la Panarch. Je ferai tout ce que tu veux, et je vous fournirai des laissez-passer que même les émeutiers respecteront. Nous n'aurons plus besoin d'avoir des... conversations.

Comme si ce discours avait un sens, Elayne acquiesça, puis elle fit signe à la femme de se taire. Aussitôt, la Panarch ferma la bouche. Un peu à contrecœur, certes, à moins que cette moue soit due à la forme un peu particulière de ses lèvres... De toute évidence, il s'était passé des choses assez étranges, et Nynaeve se jura d'en savoir plus long dès qu'elle en aurait l'occasion. Pour l'heure, il fallait agir. Le couloir restait vide, mais des cris de panique montaient d'un peu partout dans le palais. Et derrière la porte, la foule grondait.

— Et toi ? demanda Elayne. Tu aurais dû être là une demi-heure plus tôt. Tout ce raffut, c'est ton œuvre ? J'ai senti deux femmes en train de canaliser assez de Pouvoir pour faire s'écrouler le palais. Un peu plus tard, je ne sais quelle force a ébranlé ses fondations. J'ai cru que tu étais à l'origine de tout ça, et j'ai dû interdire à Egeanin de voler à ton secours.

Egeanin ? Nynaeve hésita, puis elle s'autorisa à tapoter l'épaule de la Seanchanienne.

— Merci beaucoup...

L'air perplexe, comme si elle ne comprenait rien à tout ça, y compris ses propres réactions, Egeanin hocha cependant la tête.

— Moghedien m'est tombée dessus... Pendant que je réfléchissais à un moyen de la traîner devant le tribunal de la tour, Jeaine Caide a failli me décapiter avec un torrent de Feu.

Elayne blêmissant, Nynaeve modéra son propos :

— Enfin, le coup n'est pas passé si près que ça...

— Tu as capturé Moghedien ? Une Rejetée ?

— Oui, mais elle s'est enfuie...

Voilà, c'était dit... Consciente du regard que lui jetaient les trois femmes, Nynaeve trépigna quelque peu. Avoir tort était en gros ce qu'elle détestait le plus dans la vie. En particulier quand c'était elle qui avait fixé les règles du jeu sans se montrer capable de les respecter.

— Elayne, je sais que j'ai insisté sur la prudence, mais une fois qu'elle était à ma merci, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à un moyen de la traduire en justice.

Des justifications, presque des excuses... Bref, tout ce qu'elle détestait ! Où étaient donc les trois crétins qui les secondaient ?

— J'ai mis notre mission en danger en ne me concentrant pas sur l'essentiel, mais je te prie de ne pas me sermonner.

— Pas de sermon, promet Elayne. Si tu jures d'être prudente à partir de maintenant. (Egeanin se racla soudain la gorge.) Mais j'oubliais, as-tu trouvé le collier et les bracelets ?

L'attente semblant aussi lui taper sur les nerfs, la Fille-Héritière rosissait un peu. À moins que...

— Je les ai, dit Nynaeve en tapotant sa bourse.

Dehors, les cris se faisaient plus forts. *Idem* à l'intérieur du palais. En partie à cause de Liandrin, qui devait le retourner en tous sens pour découvrir ce qui s'était passé.

— Que font ces types, bon sang ?

— Ma Légion..., commença Amathera.

Elayne n'eut besoin que d'un regard pour la réduire au silence. Leur « conversation » avait dû être croquignolée, vraiment. Boudeuse, la Panarch faisait penser à une fillette menacée d'être envoyée au lit sans dîner.

Nynaeve regarda Egeanin, qui fixait intensément la porte.

Elle voulait me secourir ? Pourquoi ne me laisse-t-elle pas la détester en paix ? Parce que nous nous ressemblons, au fond ?

La porte s'ouvrit enfin. Retirant de la serrure deux tiges de métal recourbées, Juilin se releva, du sang maculant un côté de son visage.

— Vite ! Il faut filer avant que ça tourne vraiment mal.

Nynaeve sortit la première. Considérant l'état du pisteur de voleurs, elle se demanda ce qu'il entendait par « vraiment mal ». Dehors, les marins de Domon – trois cents gaillards au minimum – formaient un demi-cercle défensif devant la porte. Gourdin au poing, le contrebandier les encourageait de la voix, hurlant pour couvrir le vacarme de la populace. Dans un désordre indescriptible, des émeutiers faisaient face aux marins, dont les gourdins et les bâtons semblaient pour l'instant assez dissuasifs.

En réalité, les hommes de Domon n'intéressaient pas les rebelles. Mais derrière eux, des Fils de la Lumière à cheval se battaient à coups d'épée contre des enragés qui les menaçaient de leur fourche, de leur bâton et même de leur poing nu. Une pluie de pierres tombait sur les Capes Blanches, heureusement casqués, qui semblaient avoir du mal à ne pas se laisser déborder.

Le cheval d'un Fils isolé par la foule se cabra, puis bascula en arrière. L'animal se releva très vite, mais sans son cavalier...

D'autres montures à la selle vide erraient parmi la foule. Simplement pour se couvrir, c'était ça que Nynaeve et ses compagnes avaient provoqué ? Se souvenant de l'enjeu, l'ancienne Sage-Dame tenta de se consoler, mais elle n'y parvint pas. Des hommes allaient mourir, ça ne faisait aucun doute, et...

— Vous comptez rester ici, les femmes ? lança soudain Thom en agitant une main.

Du sang coulait d'une entaille, au-dessus de son œil gauche. Une pierre, peut-être... Quant à la belle cape marron, elle n'était même plus en état de servir de chiffon...

— Si la Légion de la Panarch cesse d'avoir la trouille, ça pourrait devenir dangereux !

Amathera eut un cri indigné, mais Elayne la poussa en avant sans ménagement. Nynaeve et Egeanin suivirent aussitôt le mouvement. Dès que les quatre femmes furent dehors, les marins resserrèrent le cercle autour d'elles et entreprirent de leur frayer un chemin dans la mêlée. Bousculée par les hommes qui combattaient pour la sauver, Nynaeve tituba plus d'une fois et Egeanin, glissant sur les pavés, faillit carrément s'étaler. La retenant par un bras, l'ancienne Sage-Dame l'aida à se relever et fut récompensée par un sourire reconnaissant.

Nous ne sommes pas si différentes... Pas des sœurs jumelles, mais très proches l'une de l'autre...

Sans avoir besoin de se forcer, Nynaeve fit un sourire encourageant à la Seanchanienne.

La foule occupait toutes les rues qui entouraient le palais. Au-delà de cette masse humaine féroce, le chemin se dégagait considérablement, car les gens qui ne souhaitaient pas participer à l'émeute se montraient assez sages pour en rester le plus loin possible. Le plus dur étant fait, les marins desserrèrent la formation, laissant plus d'espace vital aux femmes. Cela dit, tous les badauds qui osèrent les regarder eurent droit à des gestes et des cris menaçants. Révolte ou non, les rues de Tanchico restaient de véritables coupe-gorge. Après son séjour dans le palais, qui lui avait semblé durer une éternité, Nynaeve fut un peu surprise que rien n'ait changé, mais elle reprit vite ses esprits.

Lorsque le boucan de la populace commença à diminuer, dans le dos des fugitives, Thom prit le temps de se fendre d'une révérence à l'intention d'Amathera.

— C'est un honneur, Panarch ! lança-t-il. Un mot de toi, et je ferai tout ce que tu voudras !

Bizarrement, Amathera regarda Elayne, eut une petite moue et répondit :

— Vous me prenez pour quelqu'un d'autre, mon bon seigneur. Je ne suis qu'une malheureuse réfugiée sauvée par ces braves femmes.

Thom, Juilin et Domon se regardèrent, intrigués. Mais Elayne ne laissa pas le temps de parler au trouvère :

— Thom, ce n'est pas le moment de bavarder. Si nous allions à l'auberge ?

Une fois dans l'établissement, les trois hommes furent tout aussi surpris quand la Fille-Héritière présenta à Rendra la « réfugiée Thera », une pauvre femme sans le sou en quête d'une paillasse et de « quelque corvée » lui permettant de payer sa pitance. Habituee aux excentricités de ses clientes, Rendra conduisit aussitôt Thera à la cuisine – mais non sans avoir vanté ses magnifiques cheveux et souligné qu'elle serait superbe vêtue d'autre chose que d'un « sac à patates ».

Quand tout le monde fut entré dans la Chambre des Floraisons Fanées, Nynaeve ferma la porte avant de s'écrier :

— Thera ? Et elle s'est laissé imposer ça ? Elayne, Rendra va lui demander de faire le service dans la salle commune ?

La Fille-Héritière ne se démonta pas.

— Oui, c'est très probable... (Elayne se laissa tomber dans un fauteuil, envoya valser ses escarpins et commença à se masser les pieds.) Je n'ai pas eu de mal à convaincre Amathera de se cacher pendant quelques jours. Après tout, quand on crie « la Panarch est morte », on peut tout autant beugler « mort à la Panarch » ! Avoir vu les émeutiers de ses yeux a fini de la persuader. Pour récupérer son pouvoir, elle ne veut pas compter sur Andric. Alors, tant qu'elle n'aura pas pu contacter le seigneur capitaine de sa Légion, mieux vaut qu'elle fasse profil bas... Selon moi, Andric ne va pas tarder à avoir une surprise, avec cette femme. Je regrette vraiment qu'il ne l'ait pas surprise, au contraire, parce qu'elle l'aurait amplement mérité.

Domon et Juilin se regardèrent, aussi largués l'un que l'autre. Comme si elle avait compris cet énigmatique discours, Egeanin hocha gravement la tête.

— Mais pourquoi tout ça ? demanda Nynaeve. Tu n'as peut-être pas aimé qu'elle essaie de te fausser compagnie, mais... Au fait, comment a-t-elle réussi son coup, alors que vous étiez deux à la surveiller ?

Egeanin jeta à Elayne un regard si furtif que l'ancienne Sage-Dame crut avoir eu la berlue.

Elayne se pencha pour mieux masser la plante d'un de ses pieds. À la voir rougir, elle devait avoir très mal...

— Nynaeve, cette femme ne sait rien de ce qu'endurent les gens du peuple.

Parce que toi, c'est ton pain quotidien ?

— Elle semble avoir un certain sens de la justice, continua Elayne, pourtant, apprendre qu'il y a des réserves de nourriture pour un an, au palais, ne l'a pas perturbée. Et quand j'ai mentionné la soupe populaire, j'aurais tout aussi bien pu lui parler en ancienne langue. Travailler pour gagner sa croûte ne lui fera pas de mal, bien au contraire. (Tendant les jambes sous la table, elle fit jouer ses orteils.) Bon sang ! ça fait du bien !

» Elle ne souffrira pas longtemps, de toute façon... Dès qu'elle aura contacté le chef de sa Légion, Liandrin et les autres devront quitter le palais, et tout recommencera comme avant. C'est dommage, mais bon...

— Elayne, le temps presse, dit Nynaeve en s'asseyant à son tour.

Elle trouva agréable de se reposer, mais qu'avait donc Elayne avec ses fichus pieds ? Depuis le matin, elles avaient à peine marché...

— Nous avons besoin de la Panarch, Fille-Héritière, et pas dans la cuisine de Rendra !

Au moins, Nynaeve aurait juré qu'il n'y avait rien à redouter de Moghedien. Depuis sa fuite, elle avait eu une foule d'occasions de se manifester, sans en saisir aucune. Cela dit, comment avait-elle pu se libérer ? Le bouclier était mal verrouillé, sans doute... En tout cas, si la Rejetée ne s'en était pas prise à une adversaire qu'elle devait savoir épuisée, il y avait peu de risques qu'elle revienne à la charge avant longtemps. D'autant plus qu'elle accordait une importance très relative au collier et aux bracelets.

Ce raisonnement ne s'appliquait pas à Liandrin. Si elle découvrait ce qui s'était passé, nul doute qu'elle se mettrait en chasse...

— La justice de la Fille-Héritière, murmura Thom, pourrait bien avoir la haute main sur celle de la Panarch. Quand nous nous en éloignons, j'ai vu des hommes entrer par cette porte. D'autres ont franchi le portail principal. J'ai vu de la fumée sortir par quelques fenêtres... Ce soir, il ne restera plus du palais qu'un tas de ruines fumantes. Alors, pas besoin de soldats pour en chasser l'Ajah Noir ! Du coup, « Thera » peut bien rester ici quelques jours pour apprendre la leçon que tu veux lui enseigner. Elayne d'Andor, tu seras une très grande reine, un jour.

Le sourire ravi de la jeune femme s'effaça quand ses yeux se posèrent sur le trouvère. Se levant, elle contourna la table, approcha de Thom, fouilla dans les poches de sa veste pour en extraire un mouchoir, puis entreprit de lui nettoyer le front sans se soucier de ses protestations.

— Tiens-toi tranquille, dit-elle avec l'agacement d'une mère qui soigne un enfant turbulent.

— Pourrions-nous au moins voir le butin pour lequel nous avons risqué notre peau ? demanda Thom quand il comprit qu'Elayne n'en ferait qu'à sa tête.

Nynaeve posa sur la table le disque noir et blanc qui contribuait à fermer la prison du Ténébreux, puis le collier et les bracelets qui lui communiquèrent une immense tristesse avant qu'elle ait pu les lâcher.

Tout le monde approcha de la table.

— Je possédais jadis un objet comme celui-ci, dit Domon en désignant le sceau.

Nynaeve ne formula pas à haute voix ses doutes. Il existait sept disques semblables. *Cuendillar* ou non, trois étaient brisés et Moiraine en détenait un...

Quatre sceaux encore intacts. Comment pouvaient-ils suffire à maintenir fermée la prison du mont Shayol Ghul ? Oui, comment ?

Egeanin toucha le collier, puis elle en écarta les bracelets. Sentait-elle le flot d'émotions ? Peut-être, mais elle n'en montrait rien... Fallait-il pour ça être capable de canaliser le Pouvoir ?

— Ce n'est pas un *a'dam*, déclara la Seanchanienne. Ces bijoux ont été taillés dans une seule pièce d'un métal semblable à l'argent...

Nynaeve regretta qu'Egeanin ait mentionné l'*a'dam*.

D'accord, mais elle n'a jamais porté le bracelet d'un a'dam. Et elle a laissé partir cette pauvre femme. Enfin, pauvre femme, c'est vite dit. Bethamin était une sul'dam, après tout...

Au fond, Egeanin s'était montrée plus clément que Nynaeve l'aurait été à sa place.

— Ces bijoux ressemblent quand même à un *a'dam*, Egeanin. Au moins autant que nous nous ressemblons...

La Seanchanienne parut surprise, mais elle finit par acquiescer. Deux femmes faisant chacune de leur mieux. Donc, pas si différentes que ça...

— Vous envisagez de poursuivre Liandrin ? demanda Juilin en s'asseyant. (Les bras croisés, il contempla le « butin ».) Qu'elle soit ou non chassée de Tanchico, elle restera une menace. Tout comme ses complices. Cela dit, ces objets sont trop importants pour qu'on les laisse n'importe où. Je ne suis qu'un pisteur de voleurs, mais selon moi, ils devraient être en sécurité à la Tour Blanche.

— Non ! s'écria Nynaeve, surprise par sa propre véhémence.

Elle n'était pas la seule, à en croire la façon dont ses compagnons la regardaient. Sans hâte, elle prit le sceau et le remit dans sa bourse.

— Cet objet-là ira à la tour... Mais les autres...

Elle désigna le collier et les bracelets, bien décidée à ne plus jamais les toucher. Si la tour les détenait, des Aes Sedai pouvaient décider de les utiliser pour contrôler Rand, exactement comme l'Ajah Noir en avait l'intention. Moiraine pouvait-elle agir ainsi ? Siuan Sanche ? En l'absence de réponse, pas question de courir le risque.

— Ces bijoux ne doivent jamais tomber entre les mains des Suppôts des Ténèbres. Elayne, tu crois pouvoir les détruire ? Par exemple, en les faisant fondre ? Je me fiche qu'ils traversent la table en se consumant. Mais détruis-les !

— Je vois ce que tu veux dire..., souffla la Fille-Héritière avec une moue dégoûtée.

Nynaeve n'aurait pas parié sa vie là-dessus. Contrairement à elle, la Fille-Héritière croyait aveuglément en la Tour Blanche. Mais elle croyait aussi en Rand.

Bien trop calme pour ça, Nynaeve ne vit pas l'aura du *saidar*, mais la concentration d'Elayne, les yeux rivés sur les bijoux, lui indiqua qu'elle canalisait le Pouvoir. Pourtant, rien ne se passa. Le front plissé, Elayne insista encore un peu, puis elle secoua la tête, tendit les mains, hésita, saisit un des bracelets... et le lâcha aussitôt avec un petit cri.

— J'ai senti... Il est plein de... Nynaeve, j'ai essayé. Un marteau aurait fondu si on l'avait soumis à mon tissage de Feu. Ce bijou n'est même pas chaud !

Donc, Moghedien n'avait pas menti. Convaincue de vaincre, elle n'avait pas jugé nécessaire de travestir la vérité.

Comment s'est-elle libérée, au nom de la Lumière ?

Et maintenant, que faire avec ces... ces horreurs ? Pas question que n'importe qui puisse s'en emparer !

— Maître Domon, connais-tu un endroit, sur la mer, où l'eau est particulièrement profonde ?

— Oui, maîtresse al'Meara.

Du bout d'un index, en luttant pour ne pas sentir les émotions déchirantes, Nynaeve poussa le collier et les bracelets vers le contrebandier.

— Alors, va les y jeter, afin que personne ne puisse jamais les repêcher.

Domon hésita un peu avant de hocher la tête.

— Je le ferai, oui...

Répugnant à toucher des objets liés au Pouvoir, il empocha très vite les artefacts.

— Dans les abysses, près de l'Aile Somera, voilà où je les jetterai...

Les yeux baissés, Egeanin plissa le front, sans doute parce que l'Illianien allait bientôt partir.

Nynaeve n'avait pas oublié qu'elle le trouvait à son goût, pour ainsi dire...

Pour sa part, elle était euphorique. C'était presque fini ! Dès que Domon appareillerait, le collier et les bracelets ne seraient plus que de mauvais souvenirs. Il serait alors temps de regagner Tar Valon, puis de partir pour Tear – ou tout autre endroit où se trouvait Lan Mandragoran.

Avoir affronté Moghedien et frôlé la mort, voire un sort pire encore, avait décuplé son envie de pousser plus loin cette relation. Bien sûr, il lui faudrait en quelque sorte « partager » cet homme avec une femme qu'elle détestait. Mais Egeanin n'avait-elle pas un faible pour un homme qu'elle avait récemment fait prisonnier – et qui lui rendait bien son intérêt, semblait-il ? Elayne n'était-elle pas capable d'aimer un homme susceptible de perdre la raison à tout moment ?

Alors, pourquoi n'aurait-elle pas pu être heureuse avec ce que Lan voudrait bien lui donner ?

— Si nous descendions voir comment Thera se sent dans la peau d'une domestique ? proposa-t-elle.

Bientôt, ce serait le départ pour Tar Valon. Oui, très bientôt...



Yeux Jaunes



N'était le grattamento de la plume de Perrin, pas un bruit ne troublait le silence dans la salle commune de l'*Auberge de la Cascade à Vin*. À part l'inévitable Aram, Perrin était seul dans la vaste salle où la lumière de la fin de matinée, filtrant des fenêtres, formait sur le sol toute une série d'îlots de clarté. Aucune odeur de cuisson ne montait de la cuisine et il n'y avait pas un seul feu allumé dans le village, où on avait pris soin d'arroser même les braises qui couvaient sous les cendres. Pourquoi donc aurait-on facilité la tâche de l'adversaire, après tout ?

Le Zingaro – en supposant qu'il faille l'appeler comme ça, mais un homme, épée ou non, ne changeait jamais au point de cesser d'être lui-même – était appuyé au mur, près de la porte principale, et il regardait l'ancien apprenti forgeron. Qu'attendait-il donc ? Que voulait-il ?

Trempant sa plume dans l'encrier, Perrin écarta la troisième feuille de parchemin et entreprit d'écrire sur la quatrième.

Un arc au poing, Ban al'Seen poussa la porte, entra et se gratta le nez pour dissimuler sa gêne.

— Les deux Aiels sont revenus, annonça-t-il d'un ton égal. (Mais il ne pouvait s'empêcher de sauter d'un pied sur l'autre.) Des Trollocs arrivent du nord et du sud. Seigneur Perrin, ils sont des milliers.

— Arrête de m'appeler comme ça..., marmonna distraitement Perrin, concentré sur son travail d'écriture.

Comment aurait-il pu adopter le style romantique qu'adoraient les femmes ? Pour lui, écrire revenait à coucher sur le papier ce qu'il ressentait, sans se soucier de la forme. Trempant de nouveau sa plume dans l'encre, il ajouta quelques lignes à sa lettre.

« Je ne te demanderai pas de me pardonner. Ce que j'ai fait, je devais le faire. M'accorderais-tu ton pardon ? Puisque je ne l'implorerai jamais, cette question restera sans réponse. Tu comptes plus pour moi que la vie. Surtout, ne va jamais croire que je t'ai abandonnée. Quand le soleil brille sur toi, j'en souris de bonheur. Chaque fois que tu entendas le vent murmurer dans les branches en fleur d'un pommier, dis-toi que c'est ma voix qui souffle que je t'aime. Mon amour t'appartient pour l'éternité.

Perrin »

Un moment, le jeune homme relut sa prose. Ça ne disait pas tout, loin de là, mais il faudrait faire avec. Le temps pressait, et de toute façon, il lui manquait les mots justes pour exprimer certaines choses.

Quand il eut séché l'encre avec du sable, il plia soigneusement les quatre feuilles. Puis il faillit écrire « Pour Faile Bashere » et se reprit à temps, ajoutant « Pour Faile Aybara » sur la missive. Au Saldaea, une épouse adoptait-elle le nom de son mari ? Il n'en savait rien, mais dans certains pays, ça ne se faisait pas. Cela dit, le mariage avait eu lieu à Deux-Rivières et l'élue de son cœur devrait s'adapter aux coutumes locales.

Posant la lettre sur le manteau de la cheminée – qui sait ? elle parviendrait peut-être un jour à Faile –, il tira sur le large ruban rouge de jeune marié qu'il portait autour du cou, afin qu'il tombe bien droit sur les revers de sa veste. Selon les coutumes, il était censé le porter durant sept jours, histoire que tout le monde sache qu'il venait de se marier.

— J'essaierai de ne pas le perdre, murmura-t-il, les yeux baissés sur la lettre.

Faile avait tenté de nouer un ruban dans sa barbe. À présent, il regrettait de l'en avoir empêchée.

— Je vous demande pardon, seigneur Perrin, fit Ban, toujours très agité, mais je n'ai pas compris ce que vous venez de dire.

L'angoisse voilant son regard, Aram se mordait nerveusement la lèvre inférieure.

— Il est temps de revenir au train-train quotidien, dit Perrin.

Faile recevrait peut-être un jour la lettre. Par miracle...

— Mais cesse de me vouvoyer et de me donner du « seigneur », bon sang ! s'écria Perrin en ramassant son arc, sur la table.

Sa hache et son marteau pendaient déjà à sa ceinture...

Devant l'auberge, les Compagnons attendaient, déjà en selle. L'embout de la longue hampe calé dans un de ses étriers, Wil al'Seen portait le stupide étendard à tête de loup. Dire qu'il avait refusé de s'en charger, un jour pas si lointain que ça. À présent, tous les survivants des fidèles du premier jour, les « héros » de Perrin, se disputaient cet honneur. Un arc dans le dos et une épée au côté, Wil se rengorgeait comme un jeune coq de village.

Alors que Ban montait en selle, Perrin l'entendit murmurer :

— Le chef est aussi froid qu'un étang en hiver... De la glace ! Ça ne se passera peut-être pas si mal que ça, aujourd'hui...

Perrin n'accorda aucune attention à la remarque. Sur la place Verte, les femmes formaient un cercle autour du mât où la version géante du ridicule étendard battait au vent. Cinq ou six cercles concentriques de braves combattantes armées de faux, de fourches, de haches de bûcheron, voire de couteaux de cuisine et de hachoirs.

La gorge serrée, Perrin enfourcha Trotteur et se dirigea vers le mât. Tous les enfants présents à Champ d'Emond se massaient les uns contre les autres au milieu du cercle de femmes.

Alors qu'il « inspectait les rangs », Perrin sentit que tous les regards le suivaient. Il capta bien entendu une odeur de peur panique. Si les enfants ne dissimulaient pas leur terreur, les adultes tentaient tant bien que mal de la cacher, mais l'odeur les trahissait.

Perrin s'arrêta devant Marin al'Vere, Daise Congar et toutes les autres femmes du Cercle. Un des marteaux de son mari sur l'épaule, Alsбет Luhhan portait le casque volé à un Fils de la Lumière la nuit de son évasion – un peu de travers, le casque, à cause de son épaisse natte. Un couteau à découper au poing, Neysa Ayellin en avait glissé deux autres à sa ceinture.

— Nous avons tout prévu, annonça Daise, regardant Perrin comme si elle s'attendait à des objections... avec la ferme intention de ne pas en tenir compte.

Munie d'un fer de fourche fixé à un manche plus grand qu'elle, Daise semblait s'accrocher à son arme comme un naufragé à sa planche de salut.

— Si les Trollocs percent nos défenses, les hommes seront très occupés. Dans ce cas, nous nous chargerons d'évacuer les enfants. Les plus grands savent que faire, et les autres ont tous joué à cache-cache dans le bois. Ils y resteront jusqu'à ce qu'ils puissent en sortir en toute sécurité.

Les « plus grands »... Des garçons et des filles de treize ou quatorze ans portaient chacun un bébé attaché dans le dos et tenaient par la main des garçonnets et des fillettes. Les filles plus âgées se tenaient dans les rangs avec leur mère. Bode Cauthon serrait le manche d'une hache à deux mains et sa sœur Eldrin brandissait une pique à sanglier. Les garçons, eux, étaient avec les défenseurs ou sur les toits de chaume, avec leur arc.

Les Zingari se tenaient eux aussi au milieu du cercle de femmes. Ils ne se battraient pas, mais chacun avait deux bébés attachés dans le dos et en serrait un dans ses bras.

Tendrement enlacés, Raen et Ila évitaient soigneusement de regarder Perrin et Aram.

« Ils y resteront jusqu'à ce qu'ils puissent en sortir en toute sécurité. »

Tu parles !

— Je suis désolé, dit Perrin.

Il dut s'interrompre pour s'éclaircir la gorge. Jamais il n'avait voulu en arriver là ! Mais qu'aurait-il pu faire d'autre ? Même se rendre aux Trollocs ne les aurait pas empêchés de piller et de massacrer. Depuis le début, l'issue était inévitable.

— Je sais que je n'ai pas bien agi avec Faile, mais j'ai fait ce que je devais faire. Je vous prie de le comprendre...

— Ne sois pas stupide, Perrin, fit Alsbet, pleine de compassion. Tu sais que t'entendre dire des âneries me tape sur les nerfs. Crois-tu que nous aurions voulu que tu fasses autre chose ?

Un hachoir dans une main, Marin tendit l'autre pour tapoter le genou du jeune homme.

— Tout homme qui mérite qu'on cuisine amoureusement pour lui aurait fait la même chose.

— Merci...

La voix très rauque, Perrin se demanda s'il n'allait pas éclater en sanglots. Malgré ses efforts, il ne parvint pas à reprendre un ton normal.

Ces femmes allaient le prendre pour un parfait crétin !

— Merci... Je n'aurais pas dû vous mentir, mais Faile ne serait pas partie si elle avait soupçonné la vérité.

— Perrin ! Perrin ! s'esclaffa Marin.

Apeurée comme elle l'était, rire ainsi de bon cœur... Perrin aurait donné cher pour avoir la moitié du courage de cette femme.

— Nous avons compris où tu voulais en venir avant même que tu l'aies mise sur son cheval, et je parierais qu'elle n'était pas dupe non plus. Les femmes se résignent souvent à faire certaines choses pour satisfaire leur compagnon... Maintenant, à toi d'aller jusqu'au bout de ton devoir. Les gamins sont l'affaire du Cercle des Femmes.

Perrin trouva la force de sourire à l'épouse de Bran.

— Très bien, maîtresse, dit-il en se tapotant le front du bout d'une phalange pliée. Veuillez m'excuser. Je suis assez malin pour ne pas me mêler de ce qui ne me regarde pas.

Les femmes qui entouraient Marin gloussèrent tandis que le jeune homme faisait tourner bride à Trotteur.

Alors que les autres Compagnons chevauchaient derrière Wil et son désolant étendard, Perrin s'avisa que Ban et Tell le suivaient. D'un geste, il leur fit comprendre de se porter à sa hauteur.

— Si ça tourne mal, dit-il quand les deux jeunes gens eurent obéi, les Compagnons devront revenir ici pour aider les femmes.

— Mais..., voulut objecter Tell.

— Il n'y a pas de « mais » ! Si ça tourne au désastre, vous viendrez aider les femmes et les enfants à sortir du village. C'est compris ?

Les deux jeunes hommes acquiescèrent à contrecœur.

— Et toi, que feras-tu ? demanda Ban.

Perrin ignora la question.

— Aram, tu resteras avec les Compagnons.

Avançant entre Trotteur et le cheval de Tell, le Zingaro ne daigna même pas lever la tête.

— Moi, je vais là où tu vas..., dit-il simplement.

Une réponse sans équivoque. Quoi que dise Perrin, Aram n'en ferait qu'à sa tête. Les *vrais* seigneurs avaient-ils ce genre de tracas avec leurs hommes ? se demanda Perrin, de plus en plus accablé.

À l'extrémité ouest de la place Verte, les Capes Blanches attendaient en colonne par quatre. Pour que leurs armures et leurs armes brillent ainsi au soleil, ces hommes avaient dû passer la moitié de la nuit à les polir.

Dain Bornhald et Jaret Byar firent pivoter leur monture afin d'être en face de Perrin. S'il se tenait bien droit sur sa selle, Bornhald empestait l'alcool de pomme. Dès que ses yeux se posèrent sur Perrin, Byar eut une grimace haineuse pire que toutes celles que le jeune homme lui avait vues.

— Vous n'êtes pas encore en position ? demanda Perrin.

Les yeux baissés sur la crinière de son cheval, Bornhald ne répondit pas.

— Nous partons, Créature des Ténèbres ! cracha Byar.

Des murmures courroucés coururent dans les rangs des Compagnons, mais le Fils de la Lumière les ignora. Pareillement, il fit semblant de ne pas avoir vu la main d'Aram voler vers la poignée de son épée.

— Nous allons nous frayer un chemin dans les lignes de tes amis, puis gagner Colline de la Garde et rejoindre le reste de nos forces.

Un départ ? Quatre cents soldats tournant le dos à la bataille ? Des Capes Blanches, certes... Mais des cavaliers expérimentés, pas des soldats de fortune. Des militaires dont le chef avait promis de soutenir les hommes de Deux-Rivières là où les combats seraient les plus sanglants. Pour que Champ d'Emond ait encore une chance, Perrin devait convaincre ces hommes de rester.

Comme si l'humeur de son maître déteignait sur lui, Trotteur hennit et secoua la tête.

— Bornhald, tu crois toujours que je suis un Suppôt des Ténèbres ? Jusque-là, à combien d'attaques as-tu assisté ? N'as-tu pas vu que les Trollocs veulent ma peau autant que celle des autres ?

Bornhald leva lentement la tête. Le regard hanté, mais également voilé, il serra plus fort les rênes de sa monture – un réflexe, mais qui en disait long sur ses doutes.

— Crois-tu que j'ignore la vérité sur ces défenses, Perrin Aybara ? Tu n'as pas participé à leur

conception, je le sais ! Je ne resterai pas ici pour te voir livrer d'innocents villageois aux Trollocs. Quand ce sera fini, danseras-tu sur les cadavres, Suppôt ? Eh bien, les nôtres ne seront pas dans le lot. J'entends vivre assez longtemps pour te voir répondre de tes crimes devant un tribunal.

Perrin tapota l'encolure de Trotteur pour le calmer. Coûte que coûte, il devait retenir ces hommes.

— Tu me veux, Fils de la Lumière ? Eh bien, tu m'auras ! Quand ce sera fini, les Trollocs en déroute, je ne résisterai pas si tu tentes de m'arrêter.

— Des paroles en l'air..., siffla Bornhald. Tu as prévu que tout le monde mourrait, à part toi.

— Si tu t'enfuis, comment sauras-tu que tu avais raison ? lâcha Perrin, méprisant. Je tiendrai ma promesse, mais si tu détales comme un lapin, tu risques de ne jamais me retrouver. Alors, file, si c'est ce que tu veux ! Pars et essaie d'oublier ce qui va se passer ici. Où sont tes beaux discours sur la protection des villageois ? Depuis ton arrivée, combien de malheureux les Trollocs ont-ils tués ? Mes proches n'ont été ni les premiers ni les derniers. Allez, va-t'en ! Ou reste, si toi et tes soldats êtes encore des hommes. Et si tu as besoin de recouvrer ton courage, Bornhald, inspire-toi de nos femmes. Chacune est plus héroïque toute seule que tous tes Fils de la Lumière réunis !

Bornhald tressaillit comme si chaque mot était une gifle. Un moment, Perrin crut qu'il allait en tomber de sa selle. Mais il se stabilisa et défia le jeune homme du regard.

— Nous restons, dit-il d'une voix rauque.

— Seigneur Bornhald ! s'écria Byar.

— Proprement ! rugit Bornhald. Si nous devons mourir ici, nous périrons proprement ! Oui, Perrin Aybara, nous restons ! Mais quand tout sera terminé, je te verrai mort ! Pour l'honneur de ma famille et de mon père, je cracherai sur ton cadavre !

Faisant tourner bride à sa monture, l'officier alla rejoindre ses hommes. Avant de le suivre, Byar eut un rictus haineux à l'intention de Perrin.

— Tu n'as pas l'intention de tenir parole ? demanda Aram. Tu ne peux pas...

— Je dois inspecter tous les postes de combat..., éluda Perrin. Et le temps presse.

Pour tenir parole, il devrait déjà vivre jusque-là, et ce n'était pas gagné. Talonnant sa monture, il se dirigea vers la lisière ouest du village.

Derrière la barrière de pieux, les défenseurs attendaient, leur lance, leur hallebarde ou leur pique improvisée fièrement brandie. Après avoir détourné presque tous les outils du village pour en faire des armes, Haral Luhhan, reconnaissable à son gilet de cuir de forgeron, se tenait au milieu des combattants et brandissait une lame de faux fixée sur un manche de huit pieds de long. Les archers, derrière cette première ligne de défense, formaient un rang serré interrompu à intervalles réguliers par quatre catapultes. S'arrêtant pour dire un mot à chaque homme, Abell Cauthon passait en revue ces archers d'élite.

Perrin rejoignit le père de Mat.

— Il paraît qu'ils viendront du nord et du sud, mais reste quand même vigilant.

— Ne t'en fais pas ! S'il le faut, j'enverrai la moitié de mes gars là où on en aura besoin. Les Trollocs vont se casser les dents sur les gens de Deux-Rivières, c'est moi qui te le dis !

Abell eut un sourire en tout point semblable à celui de son fils.

À la sincère confusion de Perrin, les hommes crurent bon de lancer des vivats sur son passage et celui des Compagnons.

— Yeux Jaunes ! Yeux Jaunes ! crièrent certains défenseurs.

— Seigneur Perrin ! Seigneur Perrin ! lancèrent d'autres soldats improvisés.

Voilà ce qui arrivait quand on n'était pas assez sévère au début. Maintenant, Perrin ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même...

Au sud, c'était Tam qui assumait le commandement. L'air bien plus sinistre qu'Abell, il allait et venait, une main sur la poignée de son épée, avec la grâce brutale d'un Champion. Tant de félinité avait quelque chose d'étonnant, chez un fermier un peu empâté aux tempes plus que grisonnantes.

Bien entendu, Tam tint à Perrin un discours qui fit écho à celui de son ami Abell.

— Les gens de Deux-Rivières sont plus coriaces qu'on le pense, Perrin. Ne t'inquiète pas, tu seras fier de nous, aujourd'hui.

Alanna se tenait près d'une des six catapultes affectées à ce secteur. Pour l'heure, elle s'affairait sur une grosse pierre qu'on était en train de hisser dans le panier de l'engin de guerre. Revêtu de sa cape-caméléon, Ihvon veillait sur son Aes Sedai depuis la selle de son cheval. À l'évidence, il s'était assigné une mission – combattre là où était Alanna – et un objectif – faire en sorte qu'elle se tire vivante de cette affaire. Le Champion daigna à peine regarder Perrin. En revanche, l'Aes Sedai cessa de passer les mains sur la pierre et suivit le jeune homme du regard. Sous ses yeux perçants qui l'évaluaient et le jugeaient, alors que des vivats continuaient à le saluer, l'ancien apprenti forgeron rentra d'instinct la tête dans les épaules.

Jon Thane et Samel Crowe étaient tous deux responsables du secteur où la ligne de pieux, à l'est de l'auberge, s'étendait un peu au-delà des rares maisons. Perrin tint aux deux hommes le même discours qu'à Abell, et ils lui firent une réponse très semblable. Le torse couvert par une cotte de mailles rouillée en de multiples endroits, Jon avait vu de la fumée monter de l'endroit où se dressait son moulin. Toujours aussi cocasse avec son visage chevalin et son long nez, Samel était sûr que sa ferme aussi avait brûlé. Aucun des deux hommes ne s'attendait à une journée de tout repos, mais ils étaient déterminés à lutter jusqu'au bout.

Perrin partit en direction du nord, vers le site où il avait décidé de combattre. Jouant avec une extrémité du ruban, il regarda vers Colline de la Garde – là où Faile était partie – et se demanda pourquoi il avait choisi ce champ de bataille-là.

Vole librement, Faile. Oui, vole librement, mon cœur...

En principe, Bran commandait cette section de la ligne défensive. Apercevant Perrin, il cessa de passer ses hommes en revue et gratifia le « général » de la révérence la plus appuyée que lui permit son impressionnante bedaine.

Non loin de là, *shoufa* autour de la tête et voile noir relevé, Gaul et Chiad étaient déjà prêts au combat. Côte à côte, nota Perrin. Quoi qu'il soit arrivé entre eux, ça semblait primer la querelle de sang de leurs tribus.

Loial serrait deux haches de bûcheron dans ses incroyables battoirs. Ses oreilles poilues fièrement dressées, il semblait très grave mais aussi déterminé que tous les autres.

— Tu crois que je détalerais comme un lapin ? s'était-il indigné quand Perrin lui avait suggéré de suivre Faile, la veille au soir. Perrin, je suis venu avec toi, et je ne partirai pas sans toi.

Sur ces mots, l'Ogier avait éclaté d'un rire tonitruant.

— Tu te rends compte, Perrin ? Quelqu'un écrira peut-être un récit sur moi, un jour. Nous ne cherchons pas la gloire, mais un Ogier finira peut-être dans la peau d'un héros. Eh ! mon ami, c'était une plaisanterie ! Si tu riais ? Allons, viens ! Allons nous raconter d'autres blagues... et penser ensemble à Faile, qui vole librement...

— Ça n’a rien d’une plaisanterie, Loial, souffla Perrin tandis qu’il passait les hommes en revue, tentant de ne pas entendre leurs vivats. Que tu le veuilles ou non, tu es un héros...

L’Ogier sourit à son ami humain avant de se reconcentrer sur le terrain découvert, au-delà de la haie de pieux. Des bâtons rayés de blanc marquaient les intervalles de cent pas, jusqu’à cinq cents. Au-delà s’étendaient des champs de céréales et de tabac dévastés lors des attaques précédentes. Plus loin encore, derrière les ultimes clôtures, la forêt reprenait ses droits.

Parmi les défenseurs, Perrin reconnut tant de visages familiers ! Le gros Edward Candwin à côté de Paet al’Caar, tous deux armés d’une lance. Buel Dowtry, le fabricant de flèches aux cheveux blancs, coude à coude avec son vieux complice le maître artisan expert en arcs. Plus loin, Perrin aperçut Jac al’Seen auprès de son cousin chauve, Wit, et de Flann Lewin, un vrai parangon de minceur, voire de maigreur, comme tous les hommes de sa famille.

Jaim Torfinn et Hu Marwin étaient là aussi – deux des premiers « héros » à avoir suivi Perrin. Comme si avoir « raté » l’embuscade, dans le bois de l’Ouest, avait ouvert un fossé entre eux et les autres jeunes gens, ils ne s’étaient jamais joints aux Compagnons, mais sans pour autant fuir les combats.

Elam Dowtry, Dav Ayellin, Ewin Finngar... Hari Coplin et son frère Darl... Le vieux Bili Congar. Berin Thane, le frère du meunier... Sans parler d’Athan Dearn, si gros qu’on aurait pu le croire incapable de bouger, et de Kevrim al’Azar, un vieil homme dont les petits-fils étaient déjà mariés et pères de famille. Et Tuck Padwhin, et...

Perrin se força à interrompre ce recensement qui risquait de ne jamais finir. Talonnant Trotteur, il alla rejoindre Verin, campée près d’une catapulte sous l’œil attentif de Tomas, perché sur son cheval gris. L’Aes Sedai rondelette vêtue de marron étudia un moment Aram avant de lever les yeux sur Perrin, le front plissé comme si elle se demandait en quel honneur il venait la déranger.

— Je suis surpris qu’Alanna et vous soyez encore ici, dit Perrin. Traquer des filles capables de canaliser le Pouvoir ne vaut pas de risquer sa vie. Tenir les fils d’un *ta’veren* non plus, selon moi...

— C’est ce que nous faisons, tu crois ? (Croisant les bras, Verin inclina pensivement la tête.) Franchement, ce serait un moment mal choisi pour nous en aller... Dans ton genre, tu es aussi intéressant à étudier que Rand. Et que le jeune Mat... Si je pouvais me diviser en trois, je vous suivrais à chaque instant du jour et de la nuit, quitte à vous épouser pour ne pas perdre une miette de votre vie.

— Je suis déjà marié, répondit Perrin.

Une phrase qui sonnait bizarrement dans sa bouche. Agréablement, aussi. Oui, il avait une femme, et elle était en sécurité.

Verin l’arracha à sa tendre rêverie.

— C’est vrai... Mais tu ne sais pas ce qu’épouser Zarine Bashere impliquera pour toi, pas vrai ? (Verin tendit une main, saisit le manche de la hache de Perrin et fit tourner l’arme dans sa ceinture.) Quand te décideras-tu à la troquer contre un marteau ?

D’instinct, et sans cesser de regarder l’Aes Sedai, Perrin fit reculer Trotteur afin de soustraire sa hache à toute curiosité mal placée. Ce qu’impliquerait son mariage avec Faile ? Renoncer à la hache ? Que voulait dire cette femme, et que savait-elle ?

— ISAM ! lança soudain une voix gutturale puissante.

Des Trollocs apparurent, tous une bonne demi-fois plus grands et deux fois plus larges qu’un homme normal. S’arrêtant avant d’être à portée de flèche, les monstres serrés les uns contre les autres

évoquaient une sombre marée sur le point de déferler. Hideux mélange d'humanité et de bestialité, leur museau et leur bec surmontés par des yeux brûlants de haine, ils attendaient en brandissant des épées incurvées, des haches de guerre, des lances à la pointe barbelée et des tridents.

Derrière les Trollocs, des Myrddraals montés sur des chevaux noirs comme la nuit galopèrent en levant le poing, leur cape de ténèbres insensible au vent qui aurait pourtant dû la faire onduler.

— ISAM !

— Très intéressant..., souffla Verin.

Perrin n'aurait pas nécessairement employé ce mot. C'était la première fois que les Trollocs criaient quelque chose qui semblait avoir un sens, même si le jeune « général » aurait été bien en peine de dire lequel.

Caressant du bout des doigts son ruban nuptial, Perrin se força à chevaucher calmement jusqu'au centre de la ligne de défenseurs. Les Compagnons le suivirent, la ridicule tête de loup rouge battant toujours fièrement au vent. Lame au clair, Aram tenait son épée à deux mains.

— Préparez-vous ! cria Perrin.

Constatant que sa voix ne tremblait pas, il eut du mal à en croire ses oreilles.

— ISAM !

La marée noire se mit en mouvement en hurlant sa haine.

Faile était en sécurité. Pour Perrin, rien d'autre ne comptait. Et s'il se forçait à ne pas regarder le visage des hommes qui le flanquaient – tous condamnés à mort, désormais – il en irait ainsi jusqu'à la fin.

Les mêmes cris de haine montaient du sud. Les deux côtés en même temps... Jusque-là, les Trollocs n'avaient jamais essayé ça. Mais Faile était saine et sauve.

— À quatre cents pas ! lança Perrin.

Les archers levèrent leur arme. Pour ne pas gaspiller de flèches, il fallait laisser avancer encore un peu la marée noire.

— Tirez !

Assourdi par les hurlements des Trollocs, Perrin n'entendit pas le bruit des centaines de cordes qui se détendaient en même temps. Mais une volée de flèches monta majestueusement dans le ciel, puis retomba en pluie sur les assaillants. Des pierres lancées par les catapultes explosèrent, semant la mort dans les rangs serrés de monstres.

Les Trollocs survivants piétinèrent sans hésiter leurs camarades moins chanceux. Quelques Myrddraals basculèrent de leur monture sans que ça ait un effet notable sur l'assaut. Cette fois, rien ne semblait pouvoir arrêter les Créatures des Ténèbres.

Perrin n'eut pas besoin de répéter l'ordre de tirer. D'eux-mêmes, les archers décochèrent une deuxième volée qui amorça sa descente alors que la première venait juste de s'abattre sur les Trollocs. Une troisième suivit, puis une quatrième et une cinquième.

Les pierres des catapultes faisaient des ravages. Galopant d'un engin de guerre à l'autre, Verin se penchait sur sa selle pour imposer les mains sur les projectiles.

Mais les Trollocs avançaient toujours, et les hommes accroupis derrière la barrière de pieux commencèrent à se préparer au contact.

Le sang de Perrin se glaça dans ses veines. Le sol était jonché de cadavres de monstres. Pourtant, la marée semblait toujours aussi puissante et irrésistible. Affolé, Trotteur hennit, mais son maître ne l'entendit pas dans le vacarme ambiant.

Lentement, Perrin dégaina sa hache, dont le tranchant et la pique reflétèrent la vive lumière du soleil. Il n'était pas encore midi, la journée serait longue, pour ceux qui arriveraient jusqu'au bout...

Mon cœur est à toi pour toujours, Faile...

Cette fois, les pieux ne réussiraient pas à...

Sans même ralentir, le premier rang de Trollocs vint littéralement s'empaler sur les pieux. Des cris de douleur retentirent, ponctuant la fin atroce de centaines de créatures contrefaites dont le groin ou le bec dégoulinait maintenant de sang. Mais les monstres qui venaient derrière, achevant ainsi leurs frères d'armes, s'en servirent comme de marchepieds pour négocier l'obstacle. Tous ne réussirent pas, mais le mouvement était lancé et il ne cesserait plus.

Une dernière volée de flèches éclaircit un peu la masse d'attaquants, juste avant le début des corps à corps. Alors que les piquiers, les hallebardiers et les porteurs d'armes sans nom lardaient de coups les géants en cotte de mailles, les archers continuèrent à tirer, désormais à l'horizontale, leurs flèches passant juste au-dessus du crâne de leurs camarades. Les garçons postés sur les toits tirèrent aussi, soutenant de loin l'héroïque résistance de leurs pères et de leurs frères aînés.

Mais la ligne de défense faiblissait. En une dizaine d'endroits, elle menaçait de céder. Et si ça arrivait...

— Reculez ! cria Perrin.

Un Trolloc à hure de sanglier, déjà couvert de sang, parvint à se frayer un passage au milieu des défenseurs. Une épée courte au poing, il chargea Perrin, qui lui fendit le crâne d'un seul coup de hache.

Fou de terreur, Trotteur devenait de plus en plus difficile à contrôler

— Reculez !

Darl Coplin s'écroula, la cuisse transpercée par une épée à la lame plus large qu'un poignet d'homme. Tout en brandissant une pique à sanglier, le vieux Bili Congar tenta de tirer le blessé en arrière. Hari Coplin, hurlant comme un possédé, vint couvrir la retraite de son frère grièvement touché.

— Reculez entre les maisons !

Quelqu'un avait-il entendu son ordre, le relayant à d'autres hommes ? Ou était-ce simplement l'effet de l'intolérable pression des attaquants ? Quoi qu'il en soit, les défenseurs commencèrent à reculer, cédant chaque pouce à contrecœur, mais le cédant quand même.

Loial utilisait ses haches comme des marteaux, une méthode qui en valait une autre. À ses côtés, Bran frappait inlassablement avec sa lance. Son casque perdu dans la mêlée, il arborait au front une vilaine coupure. Toujours en selle, Tomas faisait le vide autour de Verin à grands coups d'épée. Les cheveux en bataille, l'Aes Sedai était tombée de selle, mais elle continuait à bombarder de boules de feu les Trollocs qui l'attaquaient, en faisant exploser plus d'un.

Partout, on luttait héroïquement. Mais ça ne suffirait pas. Les défenseurs reculaient toujours, et ils auraient bientôt atteint l'endroit où se tenait Perrin.

Gaul et Chiad combattaient dos à dos. La Promise n'avait plus qu'une lance et le guerrier taillait dans les chairs adverses avec son grand couteau.

Sur les flancs, des défenseurs avaient adopté une formation en demi-cercle pour opposer une plus grande résistance aux Trollocs et les empêcher de passer. Des archers les soutenaient, ralentissant encore les monstres.

De brillantes initiatives. Mais là encore, ça ne suffirait pas.

Un monstre aux cornes de bélier tenta soudain d'arracher Perrin à sa selle – ou de monter en croupe avec lui, ce n'était pas très clair. Quoi qu'il en soit, vaincu par le poids supplémentaire, Trotteur s'écroula. Les jambes coincées sous sa monture, et tout en écartant de son cou des mains plus grandes que celles d'un Ogier, Perrin tenta sans grand succès de frapper dans son dos avec sa hache.

Le Trolloc hurla à la mort quand la lame d'Aram s'enfonça dans sa nuque. Alors que le monstre s'écroulait sur Perrin, l'aspergeant de sang, le Zingaro, très calme, se retourna pour ouvrir en deux le ventre d'un autre monstre.

Grognant de douleur, Perrin se dégagea tandis que Trotteur se relevait déjà. Mais le jeune homme n'eut pas le temps de remonter en selle. Roulant sur le côté, il parvint à ne pas se faire piétiner la tête par un grand cheval noir. Un rictus sur son visage sans yeux, le Blafard qui montait l'étalon se pencha sur sa selle et tenta de frapper Perrin au moment où il se relevait.

L'épée noire siffla juste au-dessus de la tête du jeune général. D'instinct, celui-ci décrivit un arc de cercle avec sa hache et coupa net un des antérieurs du cheval. L'animal s'écroula et Perrin, impitoyable, enfonça le tranchant de sa hache à l'endroit où auraient dû se trouver les yeux de son maître.

Quand il eut dégagé son arme, Perrin tourna la tête juste à temps pour voir la fourche de Daise Congar s'enfoncer dans la gorge d'un Trolloc au museau de chèvre. Le monstre referma une main sur la hampe de l'arme et tenta d'embrocher Daise avec la lance barbelée qu'il tenait dans l'autre. Très calme, Marin al'Vere décocha un formidable coup de hachoir sur le bras du monstre. Après l'avoir rendu manchot, elle l'acheva en le décapitant à moitié, toujours aussi sereine que si elle était en train de s'affairer dans sa cuisine.

Un peu plus loin, un Trolloc venait de saisir Bode Cauthon par sa natte, la soulevant du sol. Hurlant de terreur, la jeune femme abattit sa hache sur l'épaule du monstre tandis que sa sœur, Eldrin, lui enfonçait sa pique à sanglier dans la poitrine. Histoire de faire bonne mesure, Neysa Ayellin planta dans le flanc du Trolloc son énorme couteau de cuisine.

À droite et à gauche de la ligne défensive, aussi loin que Perrin pouvait voir, les femmes étaient venues se battre à côté de leurs hommes. Si les défenses tenaient encore, c'était uniquement grâce à ce soutien inattendu.

Presque acculés aux maisons, désormais, des hommes et des femmes luttèrent pied à pied. Des femmes ? Parmi ces héroïnes, une bonne partie sortaient à peine de l'enfance. Mais après tout, certains « héros » n'avaient jamais eu besoin de se raser... Et sauf un miracle, ils n'en auraient jamais l'occasion...

Où étaient donc les Capes Blanches ?

Les enfants !

Si les femmes étaient ici, qui allait s'occuper des enfants ?

Où sont ces maudits Fils de la Lumière ?

S'ils arrivaient maintenant, les défenseurs obtiendraient quelques minutes de sursis. Juste ce qu'il fallait pour mettre les gosses à l'abri.

Le petit messenger brun qui était venu parler à Perrin la veille le tira par la manche alors qu'il regardait autour de lui pour localiser les Compagnons.

C'était à eux de se frayer un chemin jusqu'aux petits. Il allait le leur ordonner, puis il se battrait ici jusqu'à la fin.

— Seigneur Perrin ! cria le petit messenger. Seigneur Perrin !

Tenant d'abord de se dégager, Perrin prit le gosse sous son bras. Sa place était avec les autres, après tout...

Séparés par le flot de monstres, Ban, Tell et les autres Compagnons arrosaient les Trollocs de flèches par-dessus le crâne des hommes et des femmes de Deux-Rivières. Pour pouvoir tirer aussi, Wil avait planté le maudit étendard dans le sol. Par miracle, Tell avait réussi à attraper Trotteur et à attacher la bride du cheval au pommeau de sa propre selle.

Le gamin pourrait filer sur le dos de Trotteur...

— Seigneur Perrin ! Il faut m'écouter ! Maître al'Thor dit que quelqu'un attaque les Trollocs ! Seigneur Perrin !

Alors qu'il était à mi-chemin de Tell, boitant à cause de sa jambe blessée, Perrin comprit enfin les propos du gamin. Glissant sa hache dans sa ceinture, il prit le garçon par les épaules et le tint à bout de bras devant lui.

— Attaquer les Trollocs ? Qui ça ?

— Je n'en sais rien, seigneur Perrin. Maître al'Thor m'a dit de préciser qu'il a entendu quelqu'un crier : « Promenade de Deven ! »

Aram prit Perrin par un bras et, sans un mot, désigna quelque chose avec son épée rouge de sang. Tournant la tête, le jeune homme vit qu'une volée de flèches s'abattait sur les monstres. En provenance du nord... Et une autre pluie de fer allait tomber sur les assaillants.

— Va rejoindre les autres enfants ! lança Perrin en posant le gamin par terre. File ! Et bravo pour ce que tu as fait !

Souriant, le petit messenger courut vers la place Verte.

Pour voir ce qui se passait, Perrin avait besoin de... prendre de la hauteur. Sans se soucier de sa jambe, et tant pis s'il avait quelque chose de cassé, il courut jusqu'à Trotteur, attrapa au vol les rênes que lui lança Tell et sauta en selle. Ce qu'il vit alors lui donna l'impression qu'il faisait un rêve éveillé.

À la lisière des champs, ou plutôt de ce qui en restait, sous un étendard arborant un aigle rouge, des paysans disposés en rangs, comme de vrais soldats, tiraient à l'arc avec application. Juste à côté de l'étendard, Faile était perchée sur Hironnelle et Bain se tenait à ses côtés. Malgré le voile noir, ça ne pouvait être que Bain, pas vrai ? Faile, quant à elle, semblait à la fois surexcitée, effrayée et débordante d'enthousiasme.

Et plus belle que jamais.

Des Myrddraals tentaient de rallier des monstres pour lancer un assaut contre les renforts venus de Colline de la Garde, mais ça ne servait à rien, les rares qui obéissaient étant criblés de flèches en moins de temps qu'il fallait pour le dire. Un Blafard et son cheval s'effondrèrent, pas à cause des archers, mais parce que des Trollocs paniqués les renversèrent en fuyant. L'espoir avait changé de camp désormais, et c'était au tour des monstres de battre en retraite. Pris entre deux feux, maintenant que les archers de Champ d'Emond pouvaient de nouveau tirer tranquillement, ils tombaient comme des mouches.

Une boucherie. Mais Perrin ne voyait que Faile.

— Seigneur Perrin ! appela le même petit messenger.

Malgré les cris de joie des hommes et des femmes de Deux-Rivières, Perrin entendit l'enfant. Jetant un dernier coup d'œil aux Trollocs en déroute – très peu se tireraient vivants de ce traquenard,

il aurait parié sa chemise là-dessus —, le « général » baissa les yeux sur le gamin brun qui le tirait à présent par une jambe de son pantalon.

— Seigneur Perrin, maître al’Thor te fait dire que les Trollocs s’enfuient. Et ils crient : « Promenade de Deven ! » Les hommes, je veux dire...

Perrin se pencha pour ébouriffer les cheveux frisés du gamin.

— Comment t’appelles-tu, fiston ?

— Jaim Aybara, seigneur Perrin. Je suis ton cousin, je crois... Enfin, quelque chose comme ça.

Perrin ferma les yeux pour contenir ses larmes. Même quand il les rouvrit, sa main tremblait encore sur la tête du gosse.

— Eh bien, cousin Jaim, tu raconteras à tes enfants ce qui est arrivé aujourd’hui. Puis à tes petits-enfants, et à tes arrières-petits-enfants...

— Je n’aurai pas d’enfants, marmonna Jaim. Les filles sont méchantes. Elles se moquent des garçons, rien d’amusant ne les intéresse, et on ne comprend jamais ce qu’elles racontent.

— Un jour, tu découvriras qu’elles sont très gentilles, au contraire. Tout ce que tu dis n’est pas faux, mais sur ce point, tu changeras d’avis...

Faile...

Jaim ne parut pas convaincu. Mais il sourit soudain, et claqua joyeusement des doigts :

— Attends un peu que je dise ça à Had ! Le seigneur Perrin m’appelle « cousin » !

Sur ces mots, Jaim partit rejoindre Had, un garçon qui aurait un jour des enfants, comme tous les autres.

Perrin leva les yeux et s’aperçut que le soleil était à son zénith. Une heure. Tout ça n’avait duré qu’une heure. Si on lui avait posé la question, il aurait plutôt parlé d’une éternité...

Trotteur se mettant en chemin, il supposa qu’il l’avait talonné. Toujours occupés à se réjouir, les défenseurs s’écartèrent devant leur « général ». Là où les Trollocs avaient franchi la ligne de pieux par la seule force du nombre, il restait des montagnes de cadavres que le jeune homme ne remarqua même pas. Pareillement, il n’accorda pas un regard aux dépouilles qui jonchaient le sol, y compris celles de Blafards criblés de flèches et pourtant encore en train de se tortiller sur le sol.

Plus rien n’intéressait Perrin. À part Faile.

Quand elle l’aperçut, la jeune femme s’écarta des hommes de Colline de la Garde, et, après avoir fait signe à Bain de ne pas la suivre, elle avança à la rencontre de son mari. Quelle cavalière élégante ! Les rênes à peine serrées, elle dirigeait en fait Hirondelle avec les genoux, comme une authentique experte en équitation. Le ruban nuptial était toujours noué dans ses cheveux, ses extrémités lui tombant sur les épaules.

Perrin songea qu’il devrait trouver des fleurs pour sa belle.

Un moment, les yeux inclinés de Faile étudièrent Perrin avec... un certain manque d’assurance. Intimidée, Faile ? Impossible ! Même si son odeur semblait le confirmer.

— J’ai accepté de partir, dit-elle, le menton pointé, mais je n’ai jamais précisé où...

Hirondelle s’agitant un peu, elle l’apaisa sans même y penser.

— Perrin, tu ne peux pas dire le contraire ! Je n’ai jamais précisé où...

Le jeune homme aurait été en mal de dire quoi que ce soit. Le souffle coupé par la beauté de sa femme, il aurait voulu passer le reste de sa vie à la regarder. Elle était là, vivante, et avec lui ! Une bonne odeur de savon aux herbes et de saine sueur venant caresser ses narines, il avait à la fois envie de rire et de pleurer. Inspirant à fond, il tenta d’absorber en lui le parfum de sa bien-aimée.

Perplexe, Faile continua son plaidoyer :

— Ils étaient prêts, Perrin. Tu dois me croire. Je n'ai pas eu besoin de les convaincre. Les Trollocs n'ont pas fait grand mal chez eux, mais ils ont tous vu la fumée, tu comprends... Tu sais, nous n'avons pas traîné, Bain et moi, et nous avons atteint Colline de la Garde bien avant l'aube. Pour en repartir dès le lever du soleil...

Faile sourit enfin, rayonnante de fierté. Comment pouvait-on avoir un si beau sourire ?

— Ils m'ont suivie, Perrin ! Tu m'entends ? Tenobia elle-même n'a jamais conduit des hommes à la bataille. Elle en avait l'intention – j'avais huit ans à l'époque – mais son père lui a parlé en privé, puis il est parti seul pour la Flétrissure.

Faile eut un sourire un rien mélancolique.

— Je pense qu'il avait recours aux mêmes méthodes que toi, dans certaines situations... Tenobia l'a fait exiler, mais elle n'avait que seize ans et le conseil des seigneurs a fini par la faire revenir sur sa décision. Quand je lui raconterai tout ça, elle sera verte de jalousie.

Faile marqua une nouvelle pause. Les poings plaqués sur les hanches, elle prit une profonde inspiration :

— Tu as décidé de ne plus jamais rien dire ? Aurais-tu l'intention de rester assis sur ta selle comme un idiot échevelé ? Perrin, je n'ai jamais dit que je sortirais de Deux-Rivières. C'est toi qui en as parlé. De quel droit serais-tu furieux parce que je n'ai pas tenu une promesse... que je n'ai jamais faite ? Tu voulais m'envoyer au loin parce que tu croyais mourir aujourd'hui. Moi, je suis revenue pour...

— Je t'aime.

Trois mots... Tout ce que Perrin parvint à dire. Mais bizarrement, ça parut suffisant. Dès qu'il les eut prononcés, ces trois mots, Faile fit approcher Hironnelle, la collant à Trotteur, puis elle se pencha, passa un bras autour de la taille de Perrin et posa la tête sur son épaule. Le serrant très fort comme si elle voulait le casser en deux, elle se laissa caresser les cheveux en silence.

Perrin se contenta de savourer sa présence. En temps normal, on ne mesurait pas l'importance que ça pouvait avoir, une présence...

— J'ai eu si peur d'arriver trop tard..., soupira Faile. Les hommes de Colline de la Garde ont marché le plus vite possible, mais quand j'ai vu les Trollocs parmi les maisons, j'ai cru que... Le village semblait être dévasté par une avalanche noire, et je n'arrivais pas à te repérer...

Faile respira à fond, expira et reprit d'un ton plus calme :

— Les gens de Promenade de Deven sont venus ?

Perrin sursauta et sa main s'immobilisa sur les cheveux de Faile.

— Oui... Comment sais-tu ça ? C'est également ton œuvre ?

La jeune femme se mit à trembler. Au bout d'un moment, Perrin s'avisa qu'elle riait.

— Non, mon cœur, même si je m'en serais chargée, si j'avais pu... Quand cet homme est arrivé avec son message – « Nous venons » – j'ai pensé, ou espéré, qu'il annonçait des renforts... (S'écartant un peu, Faile leva les yeux sur son mari.) Je ne pouvais pas te le dire, faire naître en toi de faux espoirs... Si je m'étais trompée, ç'aurait été trop cruel. S'il te plaît, ne sois pas en colère contre moi.

Perrin souleva Faile de sa selle et l'assit en amazone sur la partie avant de la sienne. La jeune femme protesta, sourit puis se pencha au-dessus du troussequin pour jeter les bras autour du cou de son époux.

— Je ne serai jamais en colère contre toi, c'est pro...

Faile posa un index sur les lèvres de Perrin.

— La pire chose que mon père ait faite à ma mère, c'est de jurer qu'il ne serait jamais furieux contre elle. C'est elle-même qui me l'a dit, et il lui a fallu un an pour le forcer à reprendre sa parole. Et le libérer d'un poids insupportable, en réalité... Perrin, tu seras en colère contre moi, et je m'énervrai contre toi. Si tu veux promettre quelque chose, me faire un autre serment nuptial, jure que tu ne me cacheras jamais ta colère. Si tu la dissimules, je ne pourrai rien faire pour l'apaiser, mon époux... Mon époux ? Dis donc, mais ça sonne bien, ça ?

Perrin nota que Faile n'avait pas promis de ne jamais lui cacher sa colère ou son désagrément. Selon son expérience, pour s'en apercevoir, il devrait le plus souvent fournir des efforts surhumains. Dans le même ordre d'idées, elle n'avait pas non plus juré de ne pas avoir de secrets pour lui. Mais tout ça n'avait aucune importance, puisqu'elle était avec lui...

— Quand tu me taperas sur les nerfs, je te le ferai savoir, mon épouse...

Faile jeta à Perrin un regard en coin, comme si elle ne savait pas exactement comment prendre cette déclaration.

Tu ne comprendras jamais rien à ce qu'elles racontent, cousin Jaim, mais ça ne te dérangera plus...

Perrin prit soudain conscience du charnier qui l'entourait. Sur le sol jonché de dépouilles, des Myrddraals se convulsaient encore comme s'ils refusaient de mourir pour de bon. Et les Trollocs...

Il y en avait partout, à perte de vue... Un cimetière de Créatures des Ténèbres au-dessus duquel des vautours tournaient déjà en cercle, attendant le moment propice pour festoyer. En revanche, pas de corbeaux en vue...

Au sud, si Jaim avait dit vrai, ce devait être exactement la même chose. D'ailleurs, on apercevait également des vautours...

Un massacre. Mais rien qui puisse venger Deselle, Adora ou le petit Paet. Quoi qu'il arrive, aucun triomphe ne compenserait jamais ces pertes-là.

Perrin serra Faile assez fort pour lui arracher un petit cri. Quand il voulut relâcher sa pression, elle posa les mains sur ses bras pour l'en empêcher.

Cette femme pouvait tout compenser. Oui, tous les malheurs, tant qu'il parviendrait à ne pas la perdre.

Des vainqueurs émergeaient de Champ d'Emond. Marin le soutenant, un grand sourire aux lèvres, Bran utilisait sa lance comme une canne. Un peu plus loin, Wit serrait Daise dans ses bras sous le regard presque ému de Gaul et de Chiad, main dans la main, leur voile noir baissé.

Les oreilles en berne, Loial semblait encore plus épuisé. Alors que Tam avait le visage en sang, Flann Lewin n'aurait sûrement pas tenu debout sans le secours d'Adine, son épouse. Presque tous les défenseurs, hommes comme femmes, portaient au moins un bandage ensanglanté. Mais ils approchaient, telle une bonne et douce marée. Elam et Dav, Ewin et Aram, Eward Candwin et Buel Dowtry... Perrin aperçut Hu et Tad, les palefreniers de l'auberge, puis Ban, Tell, les Compagnons et leur ridicule étendard. Cette fois, il ne se concentra pas sur les amis qui manquaient, mais sur ceux qui étaient toujours là.

Verin et Alanna, toutes deux à cheval, Tomas et Ihvon juste derrière elles. Le vieux Bili Congar, lesté d'une chope qui devait contenir de la bière, ou mieux encore, de l'eau-de-vie. Cenn Buie, toujours aussi ratatiné, et couvert de bleus. Jac al'Seen, un bras autour de la taille de sa femme, avec

autour de lui ses fils, ses filles, ses brus et ses gendres.

Raen et Ila, des bébés toujours attachés dans le dos...

Et tant de visages qu'il ne connaissait pas. Des hommes sans doute venus de Promenade de Deven et des exploitations environnantes. Des petits garçons et des fillettes couraient partout, heureux de vivre.

Tous ces survivants vinrent former avec les hommes de Colline de la Garde un grand cercle autour de Perrin et de Faile. S'ils évitaient d'approcher des Blafards moribonds, tous ces gens semblaient ne pas voir le charnier, parce que leurs regards se braquaient sur le couple dont Trotteur supportait bravement le poids.

Pourquoi ne disent-ils rien ? Et pour quelle raison nous regardent-ils comme ça ?

En colonne par quatre, comme d'habitude, les Fils de la Lumière sortirent eux aussi du village, Dain Bornhald et Jaret Byar à leur tête. Leur cape immaculée, toutes les lances tenues selon exactement le même angle, les cavaliers avançaient comme à la parade. Même si des murmures coururent dans le cercle, les défenseurs s'écartèrent pour permettre aux Capes Blanches d'y entrer.

Bornhald leva une main gantelée. Aussitôt, la colonne s'immobilisa dans un concert de grincements de harnais et de selles.

— C'est fini, Créature des Ténèbres ! lança Bornhald à Perrin.

Byar eut un rictus mauvais, mais son chef continua d'une voix égale :

— Les Trollocs ont perdu. Comme convenu, je viens t'arrêter parce que tu es un Suppôt des Ténèbres et un meurtrier.

— Non ! s'écria Faile. (Elle regarda Perrin, folle de rage.) Que veut-il dire par « comme convenu » ?

Perrin faillit ne pas entendre, car des cris montaient de toutes parts :

— Non ! Non !

— Vous ne l'emmènerez pas !

— Yeux Jaunes ! Yeux Jaunes !

Les yeux rivés sur Bornhald, Perrin leva une main pour demander le silence. Quand le calme fut revenu, il dit très calmement :

— J'ai promis de ne pas résister si vous nous *aidiez*, Cape Blanche ! Où étiez-vous pendant la bataille ?

Bornhald ne répondit pas.

Son mari, Wit accroché à elle comme s'il avait décidé de ne plus jamais la lâcher, Daise Congar sortit du cercle, son bras musclé autour de l'épaule du petit homme, à croire qu'elle avait pris la même décision le concernant. Alors que Daise plantait sa fourche dans le sol, l'air résolue, Perrin songea que ce couple faisait une image plutôt étrange : une grande femme musclée qui serrait contre elle son mari, plus petit et très mince, comme si elle voulait le protéger.

— Les Fils de la Lumière sont restés sur la place Verte, annonça Daise, tous très proprement alignés, comme des débutantes avant le bal de la Fête du Soleil... Ils n'ont pas bougé un cil. Et c'est ça qui nous a décidés à venir. (Toutes les femmes hochèrent la tête.) Voir que vous étiez presque débordés, et ces types qui restaient là à ne rien faire, comme des nœuds sur un tronc d'arbre.

— Crois-tu que je t'avais fait confiance ? demanda Bornhald à Perrin sans cesser de le dévisager. Ton plan a échoué parce que des renforts sont arrivés – des renforts que tu n'attendais surtout pas !

Faile s'agita nerveusement. Sans quitter l'officier du regard, Perrin plaqua un index sur les lèvres de la jeune femme pour lui faire signe de se taire. Son épouse lui mordit le doigt – très fort – mais elle obéit.

— J'assisterai à ta pendaison, Créature des Ténèbres ! lança Bornhald, s'échauffant de plus en plus. Oui, quoi que ça me coûte, j'y assisterai ! Même si le monde se consume, je te verrai mort !

Byar dégaina à moitié son épée. Le Fils qui se tenait derrière lui – nommé Farran, crut se souvenir Perrin – tira complètement sa lame au clair avec un grand sourire ravi.

Le bruit caractéristique d'une flèche qu'on SORT de son carquois – mais multiplié par mille – pétrifia les deux hommes. Sur la circonférence du cercle, tous les archers levèrent leur arc, chacun le braquant sur la poitrine d'un Cape Blanche.

Sur toute la longueur de la colonne, les cavaliers bougèrent fébrilement sur leur selle.

Bornhald ne semblait pas avoir peur, et son odeur confirmait cette hypothèse. De lui, il n'émanait plus que la puanteur de la haine. Les yeux maintenant embrasés, il balaya du regard le cercle de défenseurs, puis se concentra de nouveau sur Perrin.

Le « général » fit signe aux archers de baisser leur arme. À contrecœur, tous lui obéirent.

— Vous ne nous avez pas aidés..., lâcha Perrin, glacial. Depuis que vous êtes sur le territoire, vous n'avez jamais rien fait pour sa population. Pendant que les gens mouraient, leur ferme incendiée, vous cherchiez des « Suppôts des Ténèbres » parfaitement imaginaires.

Bornhald eut un frémissement d'inquiétude.

— Cape Blanche, il est temps que tes hommes et toi vous en alliez ! Pas seulement de Champ d'Emond, mais de Deux-Rivières ! Et si j'étais toi, Bornhald, je ne traînerais pas une minute de plus.

— Je te verrai mort..., siffla Bornhald.

Il fit néanmoins signe à la colonne de se remettre en route. Puis il lança sa monture au trot, manquant percuter Perrin.

Le jeune homme tira sur les rênes de Trotteur, qui s'écarta docilement. Tant pis pour cette dernière provocation du Fils de la Lumière. L'important, c'était que ces hommes s'en aillent, afin qu'il n'y ait plus de tueries.

Bornhald ne tourna pas la tête. En revanche, Byar riva longtemps son regard haineux sur Perrin – Farran, lui, pour une raison inconnue, sembla dévisager le « général » avec quelque regret.

Les autres Fils passèrent devant Perrin sans lui accorder un regard. En silence, le cercle de défenseurs s'ouvrit pour laisser les soldats s'éloigner vers le nord.

Une dizaine d'hommes à pied approchèrent de Perrin. Quelques-uns arborant des pièces d'armure mal assorties, ils regardaient passer les derniers Fils de la Lumière avec un mélange de déplaisir et de soulagement. Dans ce groupe, le jeune homme ne reconnut personne. Armé d'un arc, le gaillard au nez proéminent qui semblait en être le chef – un homme aux cheveux blancs et à la peau tannée revêtu d'une cotte de mailles d'où dépassait cependant le col d'une veste de fermier – vint s'incliner devant Perrin.

— Seigneur Perrin, je me nomme Jerinvar Barstere, mais tout le monde m'appelle Jer. Désolé de vous déranger, mais si vous n'y voyez pas d'inconvénient, certains d'entre nous vont suivre les Fils pour s'assurer qu'ils fichent bien le camp. Vous savez, pas mal d'entre nous aimeraient rentrer à la maison, même s'ils savent qu'ils n'y arriveront pas avant la tombée de la nuit. À Colline de la Garde, il y a une garnison de Capes Blanches. À peu près autant d'hommes que cette colonne... Bien entendu, ces lâches n'ont pas voulu nous accompagner. Prétendument parce qu'ils ont ordre de tenir

leur position. Un tas d'imbéciles, si je puis me permettre, et nous en avons assez de leur présence. Ils ne servent à rien, en revanche, ils sont toujours bons à farfouiller dans la vie des gens, les incitant à accuser leurs voisins des pires abominations. Nous nous assurerons qu'ils lèvent le camp, si vous le voulez bien.

Jer jeta un regard confus à Faile, mais ça ne tarit pas son flot de paroles.

— Désolé, dame Faile. Je ne veux surtout pas vous déranger, votre seigneur et vous. Mais je veux qu'il sache que nous sommes avec lui... Au fait, seigneur, vous avez une épouse formidable. Oui, formidable... Le compliment vient du cœur, dame Faile. Hum... Il fait encore jour, et comme on dit chez nous, bavarder n'a jamais tondus un mouton. Encore toutes mes excuses de vous avoir dérangés...

Jer s'inclina, les autres l'imitèrent, puis tous partirent vers le nord, à la traîne des Capes Blanches.

— Allons, allons, qu'est-ce qui nous a pris d'embêter comme ça le seigneur et sa dame... ? murmura Jer en s'éloignant. Nous avons encore tant de pain sur la planche !

— Qui était-ce ? demanda Perrin, encore traumatisé par la logorrhée du brave Jer. (Daise et Cenn, les deux plus grands bavards de Champ d'Emond, ne lui arrivaient pas à la cheville.) Faile, tu le connais ?

— Maître Barstere est le bourgmestre de Colline de la Garde. Les autres sont les membres du Conseil. Dès que les hommes auront annoncé que le calme est revenu, le Cercle des Femmes nous enverra une délégation dirigée par la Sage-Dame. Afin de voir si « ce seigneur Perrin » est une bonne chose pour Deux-Rivières – officiellement, en tout cas. Mais ces femmes m'ont demandé de leur montrer comment s'incliner devant toi, et leur Sage-Dame, Edelle Gaelin, a l'intention de t'apporter une de ses célèbres tartes aux pommes séchées.

— Que la Lumière me brûle ! s'écria Perrin.

Ces histoires de « seigneur » se répandaient dans tout le territoire. Il aurait dû y mettre bon ordre dès le début, mais voilà ce qu'on récoltait à être trop mou...

— Je suis un forgeron ! Vous m'entendez ? Un forgeron !

Jer Barstere se retourna, hocha sentencieusement la tête puis continua son chemin.

Coquine, Faile tira sur la barbe du jeune homme.

— Tu es un adorable idiot, seigneur forgeron. Il est bien trop tard pour revenir en arrière... (La jeune femme eut un sourire... vraiment coquin.) Mon époux, envisages-tu de passer un moment en tête à tête avec ta femme ? Le mariage semble m'avoir rendue aussi audacieuse et aussi provocante qu'une Domani. Je sais que tu es fatigué, mais...

S'interrompant, Faile poussa un petit cri et s'accrocha à la veste de Perrin lorsqu'il talonna Trotteur, le lançant au galop vers l'auberge. Pour une fois, les vivats qui saluèrent le jeune homme ne lui firent ni chaud ni froid.

— Seigneur Perrin ! Yeux Jaunes !

Oui, oui, il verrait ça plus tard...

Perché sur la plus grosse branche d'un chêne, à la lisière du bois de l'Ouest, Ordeith braquait un regard haineux sur Champ d'Emond. Enfin, ce qui venait de se passer était impensable !

Les rayer de la carte ! Oui, tout s'est déroulé selon le plan...

Même Isam avait joué dans la main d'Ordeith, ce qui n'était pas peu dire.

Mais pourquoi a-t-il cessé de faire venir des Trollocs ? Le territoire aurait dû en être noir, s'il avait fait son travail !

Ordeith bavait, mais il ne s'en aperçut pas. Pareillement, il ne s'avisa pas que sa main fourrageait le long de sa ceinture.

Les harceler jusqu'à ce que leur cœur explose ! Les enterrer vivants et se délecter de leurs cris !

Tout était prévu pour attirer Rand ici, vers lui, et pour quel résultat ? Une catastrophe. Deux-Rivières n'avait même pas été égratigné. Que valaient quelques fermes brûlées ? Et une poignée de paysans découpés vifs pour garnir les chaudrons des Trollocs ?

Je veux que Deux-Rivières brûle et que le souvenir des flammes se grave dans la mémoire des hommes pour les dix siècles à venir.

Ordeith étudia l'étendard qui flottait au milieu du village, puis celui qui oscillait au vent devant lui. Une tête de loup rouge et un aigle tout aussi écarlate. Du rouge pour le sang que ce territoire verserait pour faire hurler à la mort Rand al'Thor.

Manetheren... C'est donc ça, l'étendard de Manetheren ?

Quelqu'un avait parlé du passé à ces gens. Mais ces crétins, que savaient-ils de la gloire de Manetheren ?

Manetheren, oui...

Il y avait plusieurs façons de rayer cette vermine de la carte. Éclatant de rire, Ordeith faillit tomber de sa branche, à laquelle il ne se tenait pas à deux mains. Parce que la droite, constata-t-il, cherchait le long de sa ceinture la dague qui aurait dû y être accrochée. Du coup, son rire se transforma en un ricanement. La Tour Blanche détenait ce qu'on lui avait volé. Ce qui lui revenait selon des droits aussi anciens que la guerre des Trollocs.

Ordeith se laissa tomber du chêne et enfourcha son cheval sans daigner regarder ses compagnons. Sa meute de molosses, plutôt. Une trentaine de Fils de la Lumière qui ne portaient plus leur cape blanche, bien évidemment. Sous leur armure ternie et leurs vêtements crasseux, Bornhald n'aurait jamais reconnu ses fiers soldats. Aujourd'hui hirsutes et barbus, ces déchets d'humanité crevaient de peur devant Ordeith, un sentiment qui les rendait tellement plus dociles. Tant que c'était possible, ils évitaient de poser les yeux sur le Myrddraal qui se tenait parmi eux, son visage blafard et sans yeux aussi inexpressif que le leur.

Le Demi-Humain avait peur, comme eux. Peur qu'Isam lui mette la main dessus et le punisse à cause de l'attaque de Bac-sur-Taren. Isam avait détesté que tant de survivants aient pu s'enfuir pour raconter partout ce qui se passait à Deux-Rivières. À l'idée qu'Isam soit contrarié, Ordeith gloussa bêtement. Un jour, il faudrait qu'il s'occupe de cet homme, s'il n'était pas mort d'ici là.

— En route pour Tar Valon ! cria Ordeith.

Il faudrait chevaucher vite, pour arriver au bac avant Bornhald. Penser que l'étendard de Manetheren flottait de nouveau sur Deux-Rivières après tant de siècles. Penser à tout le mal que l'Aigle Rouge lui avait fait en ce temps-là...

— Mais d'abord, Caemlyn !

Les rayer de la carte, tous !

Que Deux-Rivières paie d'abord, puis Rand al'Thor, puis...

Toujours hilare, Ordeith partit au grand galop dans la forêt, en direction du nord. Inutile de se retourner pour voir si les autres le suivaient. Que pouvaient-ils faire d'autre, désormais ?



Un orage sur la Tierce Terre



Le soleil brûlant de l'après-midi martelait impitoyablement le désert des Aiels, envoyant des ombres sur les montagnes qui se dressaient au nord, soit juste devant la colonne. Sous les sabots de Jeade'en, la terre desséchée et craquelée évoquait une sorte d'océan solide – une étendue infinie dont d'innombrables lieues se déroulaient désormais derrière Rand et ses compagnons.

Depuis qu'elles lui étaient apparues, la veille, les montagnes fascinaient le jeune homme. Avec leur pic dépourvu de neige, elles étaient moins hautes que les montagnes de la Brume et *beaucoup* plus basses que le plus petit mont de la Colonne Vertébrale du Monde. Pourtant, leur silhouette déchiquetée, avec une multitude de flèches rocheuses gris veiné de jaune, de rouge ou de bandes brillantes, invitait si peu au voyage que tout homme sensé aurait préféré s'attaquer au Mur du Dragon plutôt qu'à cette chaîne-là.

Rand rectifia sa position sur sa selle, s'autorisa un soupir et ajusta le *shoufa* qu'il portait en même temps que sa veste rouge. Alcair Dal était niché au cœur de ces montagnes. Bientôt, certaines choses toucheraient à leur terme – à moins qu'il s'agisse au contraire d'un commencement. Ou des deux à la fois. Bientôt, peut-être...

La blonde Adelin marchait sans peine devant l'étalon tacheté de Rand. Neuf autres *Far Dareis Mai* à la peau tannée par le soleil l'entouraient, brandissant leurs lances et leur rondache. Un arc accroché dans le dos, leur voile noir prêt à être relevé, ces guerrières composaient la « garde d'honneur » de Rand. Si les Aiels n'utilisaient pas ce nom, les Promises allaient bel et bien à Alcair Dal pour l'honneur du jeune homme. Tant de différences entre ce peuple et lui... Même quand elles lui crevaient les yeux, ces différences, il restait aveugle et sourd à leur sens profond.

Par exemple, que signifiait le comportement d'Aviendha vis-à-vis des Promises ? Et la façon d'agir de ces dernières face à la jeune femme ? La plupart du temps, elle marchait à côté de Jeade'en, les bras croisés sous le châle drapé sur ses épaules. Ses yeux verts rivés sur les montagnes, elle parlait très rarement aux Promises, et jamais pour leur dire plus d'un ou deux mots. Mais la bizarrerie n'était pas là... Les bras croisés, voilà ce qui troublait Rand. Les Promises savaient qu'elle portait le bracelet d'ivoire, mais elles faisaient semblant de ne pas le voir. Alors, pourquoi le cacher ? Si elle ne voulait pas le retirer, pourquoi Aviendha dissimulait-elle son poignet dès qu'elle pensait qu'une Promise la regardait ?

— Tu n'appartiens pas à un ordre guerrier..., avait répondu Adelin quand il avait suggéré que

d'autres Aiels que les Promises lui tiennent lieu d'escorte.

Pour la réunion, tous les chefs de tribu ou de clan seraient accompagnés par des membres de l'ordre guerrier d'où ils étaient issus.

— Tu n'appartiens pas à un ordre guerrier, mais ta mère était une Promise.

En disant ces mots, Adelin – comme ses neuf compagnes – n'avait délibérément pas regardé Aviendha, qui attendait à quelques pas de là dans l'entrée du toit de Lian.

— Depuis d'innombrables années, les Promises qui refusent de renoncer à la Lance confient leurs enfants aux Matriarches, qui leur choisissent une mère adoptive. Une Promise ne sait jamais si son enfant est une fille ou un garçon, et elle ignore à quel endroit il vit. Le fils d'une Promise est revenu vers nous, et nous savons qui il est. Nous irons à Alcair Dal pour ton honneur, fils de Shaiel, une Promise du clan Chumai des Taardad.

Devant la détermination d'Adelin, des neuf autres Promises et même d'Aviendha, Rand s'était demandé si ces femmes ne risquaient pas de le défier chacune en duel s'il refusait.

Lorsqu'il eut accepté, les guerrières l'avaient de nouveau soumis au rituel des libations. Cette fois, il avait dû vider dix petites coupes d'une boisson à base de *zemai* appelée *oosquai*. Dix Promises, dix coupes, pas question d'y échapper. Ressemblant à de l'eau teintée d'ocre, la boisson avait un vague goût de vase, et elle était plus forte que de l'eau-de-vie distillée deux fois. Au terme du rituel, Rand ne marchait plus droit, et les Promises, en se moquant de lui, l'avaient accompagné jusqu'à son lit. Bien entendu, il avait tenté de protester, mais quand dix femmes déchaînées vous chatouillaient, comment pouvait-on se faire prendre au sérieux ?

En tout cas, Aviendha n'avait pas trouvé drôle ce numéro. Le visage de marbre, elle était restée tout du long, s'asseyant au bord du lit après le départ de ses anciennes collègues. En silence, elle avait regardé le jeune homme sombrer dans un sommeil d'ivrogne.

À son réveil, il l'avait retrouvée au même endroit, renfrognée au point de ne pas vouloir parler des Promises, de l'*oosquai* ou d'aucun autre sujet relatif aux événements de la veille. Comme s'ils ne s'étaient jamais produits, en fait. Les Promises auraient-elles adopté le même comportement ? Rand l'ignorait, et il se voyait mal aller demander à *dix* femmes pourquoi elles l'avaient soûlé, s'amusant en suite à le déshabiller et à le mettre au lit.

Tant de différences, et si peu dont il comprenait le sens. Sans parler de celles qui pouvaient saboter son plan sans même qu'il sache pourquoi.

Rand jeta un coup d'œil derrière lui. Pleurer sur le lait renversé n'avait jamais servi à grand-chose...

À bonne distance, les Taardad le suivaient. Pas seulement ceux des Neuf Vallées, pas seulement les Jindo, mais aussi les Miadi, le clan des Quatre Pierres, les Chumai, le clan de l'Eau Sanglante et beaucoup d'autres. Une énorme colonne qui flanquait la caravane des colporteurs et la petite expédition des Matriarches. Un serpent humain qui mesurait une demi-lieue de long, des éclaireurs lui ouvrant la marche tandis que des messagers assuraient la communication entre le premier rang et la très lointaine arrière-garde.

Chaque jour, répondant aux messages envoyés par Rhuarc, de nouveaux Aiels se joignaient à la procession. Une centaine de guerriers et de Promises le matin, trois cents l'après-midi, cinq cents le soir... Le nombre dépendait de l'importance du clan et de la garnison nécessaire pour assurer la sécurité de sa forteresse d'origine.

Dans le lointain, au sud-ouest, un autre groupe approchait à vive allure, soulevant une

impressionnante colonne de poussière. Une autre tribu en route pour Alcair Dal ? C'était possible, mais Rand en doutait. Les deux tiers des clans étaient représentés, jusqu'à maintenant, mais ça signifiait quand même que quinze mille Aiels Taardad le suivaient. Une armée en marche, et dont les rangs grossissaient sans cesse. Une tribu entière, à quelque chose près, qui se rendait à une réunion de chefs – en violation de toutes les coutumes, il n'était même pas utile de le préciser.

Jeade'en arriva au sommet d'une butte. En bas, dans une grande et large cuvette, on avait installé la kermesse qui accompagnerait la réunion. Sur les collines environnantes, Rand découvrit les camps des chefs de tribu et de clan déjà présents sur les lieux.

Dans la cuvette, au milieu de deux ou trois cents tentes basses sans côtés, se dressaient des pavillons taillés dans la même toile et assez grands pour contenir chacun plusieurs des plus petites tentes. À leur ombre, des marchandises étaient exposées sur des couvertures – des poteries brillantes, des tapis encore plus étincelants et des bijoux d'or ou d'argent. Pour l'essentiel, des produits de l'artisanat aiel, mais il y aurait aussi des merveilles venues des pays environnants, et, avec un peu de chance, des soieries et des objets en ivoire originaires de très lointaines terres orientales. Pour l'instant, personne ne commerçait, les rares Aiels ou Aielles visibles étant assis sous l'un ou l'autre des pavillons – la plupart du temps seuls, nota Rand.

Sur les cinq camps éparpillés autour de la kermesse, quatre semblaient tout aussi déserts, puisqu'une poignée de guerriers et de Promises évoluaient entre des tentes capables d'abriter un bon millier de personnes. Le cinquième, deux fois plus grand, grouillait de monde à l'extérieur, et probablement aussi sous les tentes.

Derrière Rand, Rhuarc finissait de gravir la colline avec ses dix Boucliers Rouges, des *Aethan Dor*, sur les talons. Heirn le suivait, escorté par dix Sang Fidèle – des *Tain Shari* dans leur langue d'origine. Une bonne quarantaine de chefs de clan, avec chacun une escorte d'honneur de dix guerriers armés jusqu'aux dents, avançaient dans le sillage du Dragon Réincarné. Une force impressionnante et bien supérieure à celle qui avait conquis la Pierre de Tear. Dans la cuvette comme dans les camps, des Aiels regardaient le sommet de la butte où les délégations apparaissaient les unes après les autres. Mais seul le cavalier solitaire intéressait ces curieux. Rien de plus normal, puisque c'était un spectacle exceptionnel dans la Tierce Terre. Mais avant que tout ça se termine, Rand allait encore plus d'une fois leur dessiller les yeux.

Rhuarc s'immobilisa à côté de Rand, le regard rivé sur le grand camp où toujours plus d'Aiels en *cadin'sor* émergeaient des tentes pour venir scruter le sommet de la butte.

— Des Shaïdo, sauf erreur de ma part... Couladin. Rand al'Thor, tu n'es pas le seul à violer les coutumes.

— J'ai probablement eu raison de le faire..., souffla Rand.

Retirant le *shoufa* enroulé autour de sa tête, il le rangea dans la poche de sa veste où se trouvait déjà un *angreal* – une figurine représentant un homme au visage rond, une épée sur les genoux. Sans le *shoufa*, le soleil commença à faire frir sa tête nue, histoire de souligner à quel point l'accessoire vestimentaire était une protection efficace.

— Si nous avions respecté les coutumes...

Les Shaïdo couraient tous en direction des montagnes, laissant derrière eux des tentes apparemment vides. Dans la cuvette et dans les autres camps, ce comportement éveilla une grande perplexité. Curieux, les Aiels cessèrent de regarder le cavalier solitaire pour s'intéresser aux Shaïdo.

— À deux contre un, aurais-tu réussi à nous faire entrer à Alcair Dal, Rhuarc ? Et quand je dis

« deux contre un », je suis peut-être optimiste.

— Pas avant la tombée de la nuit, répondit le chef des Taardad, et même pas contre ces voleurs de chiens de Shaido ! C'est plus grave que le non-respect des coutumes. Même les Shaido devraient avoir plus d'honneur que ça !

Les autres Taardad présents au sommet de la butte approuvèrent cette déclaration. À l'exception des Promises, cependant. Réunies autour d'Aviendha, un peu à l'écart, les guerrières étaient en grande conversation.

Rhuarc dit quelques mots à un de ses Boucliers Rouges – un type aux yeux verts et au visage cabossé comme si on l'avait utilisé pour enfoncer les poteaux d'une clôture – qui dévala la butte et se hâta d'aller rejoindre le gros de la colonne.

— Tu t'y attendais, Rand ? demanda Rhuarc. C'est pour ça que tu as fait venir toute la tribu ?

— Pas exactement à ça, Rhuarc...

Devant l'entrée d'un défilé, entre deux monts, les Shaido commençaient à former une ligne de défense et à se voiler.

— Mais si Couladin n'avait pas été très pressé, il ne serait pas parti en pleine nuit. Et où pouvait-il aller, sinon ici, afin de me préparer une « réception » ? Les autres sont-ils déjà ici ? Pourquoi si vite ?

— Une réunion des chefs offre bien des occasions que nul ne veut manquer, Rand al'Thor. On va en profiter pour discuter de frontières, de droits de pâturage et de dizaines d'autres choses. Dont l'eau, bien entendu. Quand deux Aiels de deux tribus différentes se rencontrent, ils négocient au sujet de l'eau. Quand ils sont trois, ils ajoutent le pâturage...

— Et quand ils sont quatre ? demanda Rand.

Cinq tribus étaient déjà présentes. Les Taardad seraient la sixième.

Appuyé à sa lance sans même s'en rendre compte, Rhuarc hésita un instant.

— À quatre, ils dansent avec leurs lances. Mais ça ne devrait pas arriver ici.

Les Taardad s'écartèrent pour laisser passer les Matriarches, le châle enroulé autour de la tête, Moiraine, Lan et Egwene les suivant à cheval. Imitant les Aielles, Egwene et l'Aes Sedai portaient autour du crâne des carrés de tissu blanc humides.

Mat apparut enfin, jouant délibérément les traîneurs. Sa lance à hampe noire en travers des genoux, il plissait les yeux sous les larges bords de son remarquable chapeau.

Quand il vit les Shaido, Lan hocha lentement la tête.

— Oui, ça pourrait tourner mal..., souffla-t-il.

L'étalon noir du Champion coula un regard mauvais à Jeade'en. Si concentré qu'il fût sur les Shaido, Lan s'en aperçut et flatta l'encolure de Mandarb.

— Mais pas tout de suite...

— Non, pas maintenant..., confirma Rhuarc.

— Si seulement tu... m'autorisais à venir avec toi, murmura Moiraine.

Même si le verbe « autoriser » avait eu du mal à sortir, l'Aes Sedai parlait d'un ton serein, comme toujours. Un calme parfait s'affichait sur son visage intemporel – n'étaient ses yeux, rivés sur Rand comme s'ils pouvaient le contraindre à capituler.

— La décision ne lui revient pas, Aes Sedai, dit Amys. Cette réunion est l'affaire des chefs – une histoire d'hommes. Si nous te laissons y aller, la prochaine fois que les Matriarches ou les Maîtresses du Toit voudront se réunir, un chef de clan se servira de ce précédent pour fourrer son nez

dans des affaires de femmes.

La Matriarche sourit à Rhuarc, indiquant qu'elle ne le visait pas particulièrement. Le manque de réaction du chef des Taardad incita Rand à penser qu'il n'avait pas gobé le mensonge.

Melaine saisit son châle, sous son menton, et dévisagea Rand. Si elle n'était pas d'accord avec Moiraine, la Matriarche se méfiait cependant au plus haut point de ce qu'il préparait. Depuis le départ des Rocs Froids, le jeune homme n'avait pratiquement pas dormi. Si les Matriarches avaient épié son sommeil, elles auraient simplement eu accès à de brefs cauchemars.

— Sois très prudent, Rand al'Thor, dit Bair comme si elle avait lu les pensées du jeune homme. Un chef fatigué commet des erreurs, et tu ne peux pas te permettre ce luxe aujourd'hui.

Tirant sur les pans de son châle, elle ajouta, curieusement agressive :

— Nous ne pouvons pas te le permettre ! Les Aiels le paieraient trop cher...

L'arrivée d'autres cavaliers au sommet de la butte avait de nouveau attiré l'attention des Aiels de la kermesse et des camps. Autour des pavillons, des centaines d'hommes en *cadin'sor* et de femmes en jupe et chemisier – sans oublier l'inévitable châle – formaient une foule attentive.

Les cavaliers perdirent tout intérêt aux yeux des Aiels lorsque la roulotte blanche de Kadere apparut à son tour au sommet de la butte. Vêtu d'une veste crème, l'imposant colporteur trônait sur le banc du conducteur. En robe de soie blanche, un parasol assorti à la main, Isendre lui tenait compagnie.

La roulotte de Keille arriva quelques secondes plus tard, Natael se chargeant des rênes à côté de sa compagne. Les chariots bâchés suivirent très peu de temps après, les citernes tirées par de très longs attelages de mules fermant la marche.

Alors que les roulottes passaient devant Rand, leurs axes de roue mal graissés grinçant sinistrement, Kadere et Isendre regardèrent intensément le jeune homme. Paradant dans sa cape multicolore de trouvère, Natael les imita, et Keille aussi. Son énorme corps engoncé dans une robe blanche, la femme à la voix si mélodieuse arborait une résille blanche sur ses cheveux tenus par des peignes d'ivoire.

Rand flatta l'encolure de Jeade'en. Dans la cuvette, des hommes et des femmes s'éloignaient des pavillons pour aller à la rencontre des colporteurs. Les Shaido, eux, attendaient toujours. Mais ils n'auraient plus très longtemps à patienter...

Egwene fit s'arrêter sa jument grise à côté de Jeade'en. L'étalon tacheté tenta de donner un petit coup de museau à Brume et récolta une petite morsure pour sa peine.

— Rand, dit Egwene, depuis le départ des Rocs Froids, tu ne m'as pas laissé une occasion de te parler.

Rand ne répondit pas. La jeune femme était une Aes Sedai, désormais, et pas seulement parce qu'elle revendiquait ce titre. Avait-elle aussi marché dans ses rêves ? Les yeux cernés, elle semblait plutôt fatiguée...

— Ne te renferme pas sur toi-même, Rand... Tu n'es pas seul. D'autres combattent avec toi.

Se rembrunissant, Rand essaya de ne pas regarder son ancienne promise. Bien sûr, il pensait à Champ d'Emond et à Perrin, mais il ne voyait pas comment Egwene aurait pu savoir où était parti leur ami d'enfance.

— Que veux-tu dire ? demanda finalement Rand.

— Je combats pour toi, répondit Moiraine avant que sa jeune compagne ait pu ouvrir la bouche. Et Egwene aussi. (Les deux femmes échangèrent un regard intense.) Des gens luttent pour toi sans

même le savoir, et tu ne les connais pas. Quand on te dit que tu modèles le Lacis de notre Âge, tu ne comprends pas ce que ça signifie, n'est-ce pas ? Les conséquences de tes actions, comme des ondulations dans l'eau – en fait, les « ondulations » de ta simple existence – se répercutent à travers toute la Trame pour modifier le tissage d'une multitude de vies dont tu n'as même pas conscience. La bataille ne concerne pas que toi, et de très loin. Mais tu es au centre de ce tissage particulier, au cœur de la Trame. Si tu échoues, tout le monde échouera. Et si tu t'écroules, tout le monde s'écroulera. Puisque je ne peux pas t'accompagner à Alcair Dal, emmène Lan avec toi. Une paire d'yeux supplémentaire pour surveiller tes arrières.

Le Champion tourna la tête et fronça les sourcils à l'intention de son Aes Sedai. Avec tous ces Shaïdo voilés pour tuer, il n'avait guère envie de la laisser sans protection.

Rand aurait parié qu'il n'était pas censé avoir vu le regard échangé par les deux femmes. Ainsi, Moiraine et Egwene lui faisaient des cachotteries... Au fond, à bien la regarder, Egwene avait des yeux d'Aes Sedai – sombres et énigmatiques...

Leur conversation terminée, Aviendha et les Promises étaient revenues près de leur « protégé ».

— Laissez donc Lan rester avec vous, Moiraine. Les *Far Dareis Mai* se chargeront de mon honneur.

Moiraine eut une moue amère. En revanche, les Promises saluèrent cette déclaration par de grands sourires. Pour une fois, Rand n'avait pas commis d'impair.

Dans la cuvette, les Aiels s'étaient massés autour des conducteurs de chariot occupés à dételer les mules. Parmi les colporteurs, tout le monde ne se concentrait pas sur les guerriers du désert. Chacune debout à côté de sa roulotte, Keille et Isendre se regardaient en chiens de faïence. Alors que Natael parlait nerveusement à sa compagne, Kadere faisait de même avec la sienne, et ce petit jeu dura jusqu'à ce que les deux « duellistes » rompent enfin le contact visuel. Depuis quelque temps, le torchon brûlait entre les deux femmes. S'il s'était agi d'hommes, les coups n'auraient sûrement pas tardé à pleuvoir.

— Sois sur tes gardes, Egwene, dit Rand. Soyez tous vigilants !

— Les Shaïdo ne parviendront pas à troubler des Aes Sedai, souffla Amys. *Idem* pour moi, pour Melaine ou pour Bair. Certaines choses dépassent même les Shaïdo...

— Soyez vigilants, c'est tout ! s'écria Rand.

Il regretta aussitôt une véhémence qui n'était pas dans ses intentions. Aussi surpris que les autres, même Rhuarc le regarda. Ils ne comprenaient pas... et il ne se sentait pas le cœur de tout leur dire. Pas encore... Qui déclencherait en premier son piège ?

Il *devait* risquer la vie de ses compagnons aussi bien que la sienne...

— Et moi, Rand ? demanda soudain Mat.

Jouant distraitement avec une pièce d'or, il ajouta :

— Tu vois une objection à ce que je t'accompagne ?

— C'est ta volonté ? J'aurais cru que tu resterais avec les colporteurs.

Mat regarda les chariots, puis ses yeux se portèrent sur les Shaïdo voilés de noir.

— Si tu te fais tuer, je crains qu'il ne soit pas facile pour les survivants de fiche le camp d'ici... De toute façon, d'une manière ou d'une autre, tu t'arrangeras pour que j'accroche au fond de la casserole...

Mat s'interrompit, fit la moue, puis marmonna :

— *Dovienya*...

Un mot d'ancienne langue que Rand avait déjà entendu dans la bouche de son ami. Selon Lan, ça signifiait « chance ». Joignant le geste à la parole, Mat lança sa pièce en l'air. Mais quand il tenta de la rattraper, elle lui échappa des doigts et tomba sur le sol. Miraculeusement, elle atterrit sur la tranche, dévala la pente, négocia acrobatiquement tous les reliefs et les creux du terrain et, brillant au soleil, s'immobilisa uniquement quand elle eut atteint les chariots.

— Que la Lumière me brûle ! Rand, tu n'aurais pas dû faire ça !

Se penchant, Isendre ramassa la pièce, la tint entre le pouce et l'index et leva les yeux vers le sommet de la butte. Kadere, Keille et Natael imitèrent la jeune femme.

— Tu peux me suivre, Mat, lâcha Rand. Rhuarc, le moment est-il venu ?

Le chef des Taardad jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Oui. C'est exactement... maintenant.

Derrière l'Aiel, des cornemuses se mirent à jouer une lente mélodie. Des voix s'élevèrent presque aussitôt. Chez les Aiels, les garçons cessaient de chanter dès qu'ils atteignaient l'âge adulte – sauf en des occasions très précises. Les chants martiaux faisaient partie de ces exceptions, avec les lamentations pour les frères d'armes défunts. Des Promises participaient sûrement à ce chœur, mais les voix masculines couvraient les leurs.

Lave tes lances dans le sang

Qui donc redoute de mourir ?

Lave tes lances dans le sang

Nul guerrier dont j'ai souvenir !

Sur les deux flancs, derrière Rand, des Taardad apparurent, courant en deux colonnes au rythme de leur chanson. Lances au poing, le visage voilé, ils ressemblaient à une grande vague déferlant vers les montages.

Lave tes lances dans le sang

Tant que la vie coule en ton corps

Lave tes lances dans le sang

Jusqu'aux rivages de la mort.

— On y va ? demanda Rand.

Il n'attendit pas l'assentiment de Rhuarc pour talonner Jeade'en et commencer à descendre la pente. Comme une seule femme, Adelin et les autres Promises l'entourèrent. Mat hésita un peu avant de suivre le mouvement. En revanche, Rhuarc et tous les chefs de clan, chacun avec les dix garants de son honneur, emboîtèrent le pas à l'étalon tacheté. À mi-chemin des pavillons de la kermesse, Rand jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Moiraine, Egwene et Lan n'avaient toujours pas mis pied à terre. Aviendha, elle, s'était jointe aux trois Matriarches. Et bien entendu, tout ce monde le regardait. À force, il avait fini par oublier ce que ça faisait de ne pas être la cible de tous les regards.

Alors qu'il arrivait à la hauteur des pavillons, une délégation vint à sa rencontre. Une dizaine de femmes en jupe et chemisier lestées de bijoux en or et en ivoire, et le même nombre d'hommes en *cadin'sor* mais sans autre arme qu'un couteau à la ceinture – et encore, bien plus petit que celui de Rhuarc. Semblant ignorer les Taardad voilés qui formaient un immense demi-cercle derrière Rand, ces Aiels lui barrèrent le chemin, le forçant à s'arrêter.

Lave tes lances dans le sang

Cette existence n'est qu'un rêve

Lave tes lances dans le sang

Et tous les songes un jour s'achèvent.

— Je ne m'attendais pas à ça de ta part, Rhuarc, dit un homme aux cheveux blancs et au corps massif.

Massif, pas gras... À ce jour, Rand n'avait jamais vu un Aiel obèse. Ce guerrier était une montagne de muscles.

— Venant des Shaïdo, c'était déjà étonnant. Mais toi...

— Les temps changent, Mandhuin... Depuis quand les Shaïdo sont-ils ici ?

— Le lever du soleil... Qui peut dire pourquoi ils ont voyagé pendant la nuit ? (Mandhuin regarda Rand, le front plissé, puis ses yeux glissèrent sur Mat.) Les temps changent et ils sont bizarres, Rhuarc...

— Qui est ici, à part les Shaïdo ?

— Nous, les Goshien, sommes arrivés les premiers... Puis ce fut le tour des Shaarad. (Prononcer le nom de ses ennemis ancestraux sembla laisser un goût amer dans la bouche de Mandhuin.) Les Chareen et les Tomanelle ont suivi, puis comme je te l'ai déjà dit, les Shaïdo. Sevanna a convaincu les chefs d'entrer dans la Coupe d'Or, mais ça ne fait pas longtemps... Bael ne voyait aucune raison d'organiser une rencontre aujourd'hui, et il n'était pas le seul à penser ça.

Une femme d'âge moyen au large visage, les cheveux encore plus blonds que ceux d'Adelin, plaqua les poings sur ses hanches dans un concert de cliquetis d'or et d'ivoire. À elle seule, elle portait plus de bijoux qu'Amys et Lian réunies.

— Nous avons entendu dire que Celui qui Vient avec l'Aube est sorti de Rhuidean. (Comme tous ses compagnons, la femme considérait pensivement Mat et Rand, ces deux étrangers venus des terres mouillées.) Rhuarc, on murmure que l'avènement du *Car'a'carn* est pour aujourd'hui. Quand toutes les tribus seront arrivées.

— Quelqu'un vous a répété une prophétie, dans ce cas, dit Rand.

Il talonna Jeade'en et les Aiels s'écartèrent.

— *Dovienya...*, marmonna Mat. *Mia dovienya nesodhin soende...*

Quoi qu'aient voulu dire ces quelques mots, le jeune homme était bouleversant de conviction.

Les deux colonnes de Taardad encerclaient désormais les Shaïdo, les défiant à quelques centaines de pas de distance. Toujours voilés, le chant montant de leur gorge comme une litanie, les guerriers de Rhuarc ne faisaient aucun geste menaçant. Mais ils étaient là, quinze ou peut-être vingt fois plus nombreux que les Shaïdo, et leur seule présence avait de quoi faire réfléchir le guerrier le plus impétueux.

Lave tes lances dans le sang

Jusqu'à ce que l'ombre palisse

Lave tes lances dans le sang

Jusqu'à ce que l'eau se tarisse.

Lave tes lances dans le sang

Quand donc reviendras-tu chez toi ?

Lave tes lances dans le sang

Jusqu'au moment de ton trépas !

En approchant des Shaïdo, Rand vit que Rhuarc portait une main à son voile pour le relever.

— Non, Rhuarc ! Nous ne sommes pas ici pour les combattre.

Une façon de dire qu'il fallait empêcher un massacre, si c'était possible. Mais l'Aiel comprit tout

autre chose.

— Tu as raison, Rand al'Thor. Nous ne ferons pas cet honneur aux Shaido !

Laissant son voile où il était, Rhuarc cria :

— Aucun honneur pour les Shaido !

Rand ne tourna pas la tête, mais il aurait juré que des milliers de voiles s'abaissaient autour de lui.

— Par le sang et les cendres ! éructa Mat. Oui, le fichu sang et les fichues cendres !

Lave tes lances dans le sang

Jusqu'à ce que le soleil gèle

Lave tes lances dans le sang

Jusqu'à ce que l'onde ruisselle.

En face de Rand, les Shaido s'agitèrent nerveusement. Quoi que Couladin et Sevanna leur aient dit, il leur suffisait de compter pour comprendre. Même si ça violait toutes les coutumes, affronter Rhuarc, les chefs de clan et leur escorte était une chose, et en découdre avec des milliers de Taardad en était une autre. Lentement, les guerriers voilés s'écartèrent de l'entrée du défilé pour laisser passer Rand et ses compagnons.

Lave tes lances dans le sang

Lave-les tant que ton cœur bat

Lave tes lances dans le sang

Ainsi leur pointe brillera.

Une fois que Rand fut dans le défilé qui serpentait entre les parois rocheuses de deux montagnes, le chant devint un murmure à ses oreilles. Bientôt, il n'y eut plus aucun bruit, à part celui des sabots sur la pierre et le crissement du cuir des bottes aielles.

Puis le passage, brusquement, déboucha sur Alcair Dal.

Rand vit tout de suite pourquoi le canyon était appelé une « coupe » (en revanche, pas l'ombre d'un rapport avec l'or). Parfaitement rond, il était doté sur toute sa périphérie de parois inclinée, sauf à l'extrémité opposée à l'entrée, où la muraille convexe évoquait un fer de lance ou la pointe d'une vague pétrifiée. Sur les pentes, des Aiels étaient réunis par groupes – davantage de groupes qu'il y avait de tribu, à l'évidence. Et les Taardad qui accompagnaient les chefs de clan se dirigèrent tous vers l'une ou l'autre de ces assemblées. D'après Rhuarc, pour assurer l'harmonie et la paix, il était très efficace de regrouper les Aiels par ordres guerriers.

Seuls les Boucliers Rouges et les Promises de la Lance avancèrent avec Rand, Rhuarc et les autres chefs Taardad.

Les chefs de clan des autres tribus étaient assis en tailleur devant une corniche située sous la pointe de la « vague ». Six petits groupes, dont un composé de Promises, se tenaient entre les chefs et la corniche. Logiquement, il devait s'agir des Aiels chargés de l'honneur des chefs de tribu. Mais pourquoi six, alors que cinq tribus seulement étaient présentes ?

Les Promises devaient être là pour Sevanna, même si Aviendha avait agressivement précisé que la veuve du chef des Shaido n'avait jamais appartenu aux *Far Dareis Mai*. Mais l'escorte surnuméraire ? Rand remarqua qu'un des groupes comptait onze hommes et non dix. Apercevant une tête outrageusement rousse, il n'eut pas besoin de plus pour deviner que l'homme en trop se nommait Couladin.

Sur la corniche, une femme aux cheveux blonds, parée d'autant de bijoux que celle de la

kermesse, contemplait l'assemblée, un châle gris recouvrant ses épaules et ses bras. C'était Sevanna, bien entendu, debout aux côtés de quatre chefs de tribu désarmés, n'était un long couteau à la ceinture, parmi lesquels figurait un des hommes les plus grands que Rand ait jamais vus. Selon la description de Rhuarc, que le gaillard devait dépasser d'une bonne tête, il s'agissait de Bael, le chef des Goshien.

Sevanna parlait, la configuration particulière des lieux faisant porter sa voix dans les moindres recoins.

— ... qu'il soit autorisé à parler ! était-elle en train de dire d'un ton exalté.

La tête haute, le dos bien droit, elle parvenait presque à paraître plus grande que ses compagnons.

— Je l'exige comme un droit ! Jusqu'à ce qu'un nouveau chef soit choisi, Suladric et les Shaïdo parlent par ma bouche. J'exige ce qui me revient de droit !

— Maîtresse du Toit, Suladric parlera par ta bouche jusqu'à ce qu'un nouveau chef soit choisi, comme tu l'as toi-même précisé.

L'homme aux cheveux blancs qui venait d'intervenir d'un ton irascible était Han, le chef des Tomanelle. Le teint mat et la peau parcheminée, il aurait été plus grand que la moyenne à Deux-Rivières. Pour un Aiel, il était plutôt petit et même un peu... trapu.

— Tu connais parfaitement bien les droits d'une Maîtresse du Toit, continua-t-il, mais tu as semble-t-il des lacunes en ce qui concerne les chefs de tribu. Pour avoir le droit de s'exprimer ici, il faut être entré à Rhuidean, et l'homme que tu voudrais entendre parler...

Au ton de sa voix, Han était fort mécontent de toute cette histoire. Cela dit, il avait l'air d'un homme qui ne se réjouissait pas souvent.

— Celles qui marchent dans les rêves l'ont dit à nos Matriarches : Couladin n'a pas eu le droit d'entrer à Rhuidean !

Couladin brailla des invectives incompréhensibles. À l'évidence, la configuration des lieux était favorable aux seuls orateurs qui se tenaient sur la corniche.

Ses cheveux roux déjà grisonnants, Erim, le chef des Chareen, interrompit sans ménagement Couladin.

— N'as-tu donc aucun respect pour les coutumes et les lois, Shaïdo ? Et qu'as-tu fait de ton honneur ? Respecte ce lieu en te taisant !

Sur les pentes du canyon, des centaines de têtes s'étaient tournées pour voir qui étaient les nouveaux venus. Découvrant deux étrangers des terres mouillées à cheval, l'un étant escorté par des Promises, les Aiels se flanquèrent force coups de coude, puisque murmurer leur était interdit. Mal à l'aise, Rand se demanda combien de personnes le regardaient. Trois mille ? Quatre mille ? Davantage encore d'Aiels silencieux ?

— Nous sommes réunis ici pour entendre une formidable nouvelle, dit Bael. Et on nous l'annoncera dès que toutes les tribus seront présentes...

Les cheveux roux foncé du chef des Goshien grisonnaient aussi. Parmi les chefs de tribu, il n'y avait pas d'hommes jeunes. Mais la taille de Bael et sa voix profonde attirèrent tous les regards sur lui.

— Oui, quand toutes les tribus seront là... Si Sevanna nous a fait venir uniquement pour entendre Couladin, je crois que je vais retourner sous ma tente et attendre bien à l'ombre.

Chef des Shaarad, les ennemis jurés des Goshien, Jheran aux cheveux châtain argenté par endroits avait la minceur élégante et mortelle d'une lame. Quand il prit la parole, il ne regarda aucun des

autres chefs debout sur la corniche.

— Pourquoi retourner sous nos tentes ? Puisque Sevanna nous a réunis, profitons-en pour discuter d'un sujet à peine moins important que la grande nouvelle tant attendue. Je veux parler du partage de l'eau. En particulier au Guet de Crête-Chaîne.

L'air menaçant, Bael se tourna vers son ennemi héréditaire.

— Tas d'imbéciles ! s'écria Sevanna. J'en ai assez d'attendre ! Et...

À cet instant, les Aiels debout sur la corniche s'aperçurent qu'il y avait de nouveaux arrivants. En silence, ils les regardèrent approcher, les chefs de tribu se rembrunissant tandis que Sevanna continuait à fulminer. Encore loin de l'âge moyen, c'était une belle femme, et se tenir à côté d'hommes déjà vieillissants lui donnait quasiment l'air juvénile.

Une belle femme, certes, mais avec une bouche vorace... Tous les chefs de tribu incarnaient la dignité – même Han, à sa façon renfrognée – alors que Sevanna avait un regard calculateur. Tranchant avec toutes les Aielles que Rand avait vues, elle portait un chemisier blanc assez largement ouvert pour offrir un aperçu saisissant sur son cou entouré d'une multitude de colliers et sur sa poitrine. Sans connaître leur titre, Rand aurait vu au premier coup d'œil que les hommes étaient très importants. Une affaire d'allure, sans doute. Si Sevanna était une Maîtresse du Toit, elle n'avait aucun rapport avec Lian et sa classe naturelle.

Rhuarc remit ses lances, sa rondache, son arc et son carquois à ses Boucliers Rouges, puis il approcha de la corniche et y monta. Tout en observant les Aiels qui l'entouraient, Rand tendit les rênes de Jeade'en à Mat.

— Que la chance soit avec nous..., marmonna le jeune flambeur.

Utilisant sa selle comme un marchepied, Rand monta directement sur la corniche – un « exploit » salué par une vague de murmures qui fit tout le tour du canyon.

— Rhuarc, grogna Han, comment oses-tu nous amener un étranger des terres mouillées ? Si tu répugnes à le tuer, au moins, force-le à descendre de cette corniche !

— Cet homme, Rand al'Thor, est venu pour parler aux chefs de tribu. Celles qui marchent dans les rêves ne vous ont pas dit qu'il m'accompagnerait ?

Les murmures enflèrent.

— Rhuarc, Melaine m'a dit bien des choses, lâcha Bael en foudroyant Rand du regard. Celui qui Vient avec l'Aube est sorti de Rhuidean. Tu ne veux pas dire que cet étranger... ?

Incrédule, Bael ne finit pas sa phrase.

— Si l'homme des terres mouillées a le droit de parler, intervint Sevanna, Couladin doit l'avoir aussi.

Elle leva une main à la peau de pêche. Empourpré de colère, Couladin monta à son tour sur la corniche.

Han explosa :

— Descends, Couladin ! Voir Rhuarc violer nos coutumes ne te suffit pas ? Il faut que tu l'imites ?

— Il est temps d'en finir avec des coutumes obsolètes, rugit Couladin tout en retirant sa veste ocre.

Sur la corniche, crier ne servait à rien, mais il ne baissa pas le ton pour autant.

— Je suis Celui qui Vient avec l'Aube !

Relevant les manches de sa chemise au-dessus de ses coudes, il leva les bras, dévoilant les deux

Dragons qui y étaient gravés. Les écailles rouges et jaunes, les pattes terminées par des griffes d'or, la crinière dorée couvrant le dos des poignets... Tout y était. Les répliques parfaites des Dragons de Rand.

— Je suis le *Car'a'carn* !

Des acclamations firent vibrer les parois du canyon. Bondissant sur leurs pieds, tous les Aiels lançaient des vivats, y compris les chefs de clan – à l'exception des Taardad, nota Rand.

Les chefs de tribu semblaient abasourdis, Rhuarc tout autant que les autres. Adelin et ses neuf Promises brandissaient leurs lances comme si elles s'attendaient à devoir très bientôt s'en servir. Un œil sur la sortie, Mat enfonça bien son chapeau sur sa tête, puis il approcha au maximum de la corniche et fit discrètement signe à Rand de sauter en selle.

Avec un sourire triomphant, Sevanna tira sur son châte tandis que Couladin avançait vers le bord de la corniche, les bras toujours levés.

— Comme l'annoncent les prophéties, je suis le héraut du changement ! Nous allons traverser de nouveau le Mur du Dragon et reprendre ce qui nous appartient. Les hommes des terres mouillées sont des chiffes molles, mais ils connaissent la prospérité. Vous souvenez-vous du fantastique butin que nous avons rapporté, la dernière fois ? Eh bien, là, nous nous emparerons de tout. Oui, de tout, et...

Rand n'écoula plus la tirade de son rival. Il avait tout envisagé, sauf ça !

Comment ?

Cette question tournait en boucle dans sa tête. Pourtant, il était incroyablement calme. Retirant sa veste rouge, il hésita un moment, récupéra l'*angreal* dans sa poche, le fixa à sa ceinture, laissa tomber le vêtement et avança vers le bord de la corniche en défaisant lentement les lacets qui fermaient les manches de sa chemise. Puis il leva les bras, et le tissu glissa, dévoilant sa peau.

Mais pas qu'elle...

Les Aiels eurent besoin d'un moment pour voir les Dragons enroulés autour des bras de Rand, leurs écailles brillant au soleil. Du coup, le silence ne se fit pas en une seule fois, mais petit à petit.

Sevanna en resta bouche bée. À l'évidence, elle n'était pas informée. Certain que Rand ne le suivrait pas si vite, Couladin n'avait pas cru bon de lui dire que quelqu'un d'autre portait les marques.

Comment ? Comment a-t-il fait ?

L'imposteur pensait avoir du temps. Une fois sa fausse identité bien établie, il lui aurait été facile de faire passer Rand pour un tricheur.

Oui, mais comment a-t-il fait ?

Si la Maîtresse du Toit de la forteresse Comarda était stupéfaite, les chefs de tribu ne valaient guère mieux. Deux hommes portant les marques... Pourtant, selon la prophétie, il ne pouvait y en avoir qu'un.

Couladin continuait son discours, agitant les bras pour que tout le monde voie bien.

— ... ne nous arrêtons pas aux pays des violeurs de serment ! Toutes les terres seront nôtres, jusqu'à l'océan d'Aryth ! Que peuvent les chiens des terres mouillées face à... ?

Prenant soudain conscience du silence de mort qui régnait dans le canyon – mais qu'était-il advenu des acclamations ? –, l'usurpateur comprit immédiatement ce qui se passait. Sans même regarder Rand, il cria :

— C'est un étranger des terres mouillées ! Voyez ses vêtements ! Un étranger !

— Un homme des terres mouillées, oui, approuva Rand.

Il ne leva pas la voix, confiant le soin de l'amplifier à la configuration particulière du canyon. D'abord surpris, Couladin eut un grand sourire... qui s'effaça dès que le jeune homme enchaîna :

— La Prophétie de Rhuidean parle d'être né du Sang, si je ne me trompe ? Ma mère était Shaiel, une Promise du clan Chumai des Taardad.

Qui était-elle en réalité ? Et d'où venait-elle ?

— Mon père, Janduin du clan de la Montagne de fer, était en son temps le chef des Taardad.

Mon père se nomme Tam al'Thor. C'est lui qui m'a trouvé, élevé et donné tout son amour.

— Né du Sang, mais pas élevé par les Aiels, voilà ce que dit la prophétie. Où les Matriarches m'ont-elles cherché ? Dans les forteresses de la Tierce Terre ? Non, de l'autre côté du Mur du Dragon, là où j'ai grandi. Exactement comme le disaient les prédictions.

Bael et les trois autres chefs acquiescèrent sans grand enthousiasme. Couladin arborait lui aussi les Dragons, et à choisir, ils auraient préféré que le *Car'a'carn* soit un homme qu'ils connaissaient. Le visage dur, Sevanna ne dissimulait pas que son siège était fait : marques ou pas marques, elle soutiendrait Couladin.

Sa confiance encore intacte, l'imposteur eut un regard méprisant pour Rand.

— De quand date la Prophétie de Rhuidean ? (Toujours persuadé que ça changeait quelque chose, il continuait à crier.) Qui peut dire quelles altérations ont subies ces paroles ? Ma mère était une *Far Dareis Mai*, avant de renoncer à la lance. Comment savoir ce qui a changé dans ces prédictions ? ou ce qu'on a volontairement modifié ? On dit que nous servions jadis les Aes Sedai. J'affirme qu'elles ont comploté pour nous avoir de nouveau sous leur coupe. Cet étranger fut choisi parce qu'il nous ressemble. Mais il n'est pas de notre sang ! Il est venu avec des Aes Sedai qui le tenaient en laisse. Et les Matriarches ont accueilli ces femmes comme si elles étaient leurs premières-sœurs. Vous savez tous que les Matriarches peuvent faire des choses incroyables. Celles qui marchent dans les rêves ont utilisé le Pouvoir de l'Unique pour me tenir éloigné de cet étranger. Le Pouvoir de l'Unique, comme les Aes Sedai, d'après ce qu'on dit. Ne comprenez-vous pas que ces sorcières ont amené ici un imposteur pour nous entraîner dans un piège ? Avec la complicité de certaines Matriarches !

— Un tissu d'absurdités ! explosa Rhuarc avant de venir se camper à côté de Rand, devant l'assemblée pour l'instant silencieuse. Couladin n'est jamais allé à Rhuidean. J'ai entendu les Matriarches lui en refuser le droit ! Rand al'Thor, lui, y est allé. Je l'ai vu descendre un versant du mont Chaendaer, puis en revenir avec les marques qu'il vous montre.

— Pourquoi les Matriarches m'ont-elles refusé le droit d'aller à Rhuidean ? rugit Couladin. Parce qu'elles ont obéi aux ordres des Aes Sedai ! Rhuarc se garde bien de vous dire qu'une des Aes Sedai a descendu le versant du mont avec l'étranger. C'est comme ça qu'il a obtenu les marques. Grâce à la sorcellerie de ces femmes ! Mon frère Muradin est mort au pied du mont Chaendaer, lâchement assassiné par cet étranger et l'Aes Sedai Moiraine. Et les Matriarches, parce qu'elles nous ont trahis, les ont laissés libres, ces meurtriers. Une fois la nuit tombée, je suis allé à Rhuidean. Je le révèle aujourd'hui parce que c'est l'endroit approprié. Le lieu où le *Car'a'carn* doit se révéler à son peuple. Je suis le *Car'a'carn* !

Des mensonges étayés par des demi-vérités... Sûr d'avoir réponse à tout, Couladin se croyait invincible.

— Tu es allé à Rhuidean sans l'autorisation des Matriarches ? demanda Han, plus renfrogné que jamais.

Les bras croisés, l'immense Bael semblait tout aussi désapprobateur. Erim et Jheran, peut-être un peu moins choqués, paraissaient loin d'être convaincus.

La main sur le manche de son couteau, Sevanna foudroya Han du regard comme si elle rêvait de lui en enfoncer la lame entre les omoplates.

— Oui, sans leur autorisation ! confirma Couladin. Celui qui Vient avec l'Aube apporte le changement. Voilà ce que dit la prophétie ! Les lois et les coutumes inutiles seront balayées, et c'est moi qui le ferai ! Ne suis-je pas arrivé ici en même temps que l'aube ?

Les chefs de tribu hésitaient toujours, comme tous les autres Aiels présents dans le canyon. Si Rand n'emportait pas leur adhésion, il ne sortirait sûrement pas vivant d'Alcair Dal. Voyant que Mat désignait de nouveau la selle de Jeade'en, le jeune homme ne prit même pas la peine de faire « non » de la tête. Sauver sa peau n'était pas la priorité. Il avait besoin de ce peuple et de sa fidélité. Il devait avoir avec lui des partisans qui le suivraient par loyauté, non pour se servir de lui ou obtenir on ne savait quelle faveur. C'était indispensable !

— Rhuidean... Tu es allé à Rhuidean, Couladin ? Qu'as-tu donc vu là-bas ?

— Tout le monde sait que ça doit rester secret !

— Nous pouvons en parler en privé, dit Erim, comme il convient, et...

Couladin explosa de nouveau :

— Je n'en parlerai à personne ! Rhuidean est un lieu sacré, ce que j'ai vu est sanctifié, et je suis sanctifié ! (Il exhiba une fois de plus les Dragons.) Voilà ce qui fait de moi un saint !

— Près d'*Avendesora*, j'ai avancé au milieu de colonnes de verre, dit Rand, sa voix se répercutant partout dans le canyon. À travers les yeux de mes ancêtres, j'ai vu l'histoire des Aiels. Et toi, Couladin ? Qu'as-tu appris à Rhuidean ? Moi, je n'ai pas peur d'en parler. Et toi ?

Le Shaïdo tremblait de rage, le visage presque aussi écarlate que ses cheveux.

Bael, Erim, Jheran et Han échangèrent des regards hésitants.

— Nous devons continuer en privé..., murmura Han.

Couladin avait perdu tout avantage auprès des chefs. S'il était trop excité pour s'en apercevoir, Sevanna n'avait pas les yeux dans sa poche.

— C'est Rhuarc qui lui a dit tout ça ! accusa-t-elle. Une de ses épouses marche dans les rêves... Une complice des Aes Sedai ! Oui, Rhuarc lui a raconté tout ça !

— Rhuarc n'est pas homme à commettre pareille indignité ! s'écria Han. C'est un chef de tribu, et un homme d'honneur. Sevanna, ne parle pas de ce que tu ignores !

— Je n'ai pas peur d'en parler ! beugla Couladin. Aucun homme ne peut impunément m'accuser de lâcheté ! Moi aussi, j'ai vu le passé à travers les yeux de mes ancêtres. Je nous ai vus entrer dans la Tierce Terre. Et la gloire ! Oui, j'ai vu la gloire que je nous rendrai bientôt !

— J'ai vu l'Âge des Légendes, surenchérit Rand, et le début du voyage des Aiels vers la Tierce Terre.

Rhuarc prit le bras du jeune homme, mais celui-ci se dégagea sans ménagement. Cet instant était écrit depuis le jour où les Aiels s'étaient réunis pour la première fois devant Rhuidean.

— J'ai vu les Aiels à l'époque où ils se nommaient les Da'shain et obéissaient au Paradigme de la Feuille.

— Non ! Non ! Non !

Ce cri jaillit en même temps de milliers de gorges. Brandies vers le ciel, des centaines de pointes de lance reflétèrent la lumière du soleil. Quelques chefs de clan Taardad criaient avec les autres

Aiels, oubliant leur loyauté envers Rand.

Pétrifiée, Adelin regardait le jeune homme comme s'il avait perdu l'esprit.

Désignant la selle de Jeade'en, Mat cria à son ami quelques mots qui furent noyés dans le vacarme.

— menteur ! lança Couladin.

Son cri à la fois rageur et triomphal se répercuta dans tout le canyon, couvrant le grondement des Aiels. En secouant la tête, Sevanna se précipita vers l'imposteur. À présent, elle devait se douter qu'il mentait, mais si elle parvenait à le faire taire, ils avaient encore une chance de s'en sortir.

Comme Rand l'espérait, Couladin repoussa la Maîtresse du Toit. Cet homme savait que son rival était allé à Rhuidean, et de toute évidence, il ne devait pas croire lui-même à la moitié des fadaïses qu'il racontait. Mais comment aurait-il pu accepter la révélation que Rand venait de faire ?

— Il vient de se trahir ! Nous avons toujours été des guerriers ! Depuis le commencement des temps !

Le grondement augmenta, les lances se faisant menaçantes. Mais Bael, Erim, Jheran et Han se taisaient, car ils savaient, *eux* ! Sans songer à les regarder, Couladin montra de nouveau ses bras aux Aiels saisis de vénération devant leur *Car'a'carn*.

— Pourquoi ? souffla Rhuarc à l'intention de Rand. N'as-tu pas compris pourquoi il est interdit de parler de Rhuidean ? Comment affronter une si terrible vérité ? Savoir que nous étions jadis l'opposé de ce que nous admirons et respectons ? Que nous ressemblions aux Égarés, ceux qu'on appelle chez toi les Tuatha'an ? Rhuidean tue les Aiels qui ne peuvent pas affronter cette révélation. Et voilà que tu la clames à tous les vents ! C'est irréversible, Rand al'Thor. La rumeur se répandra, et combien d'Aiels y survivront ?

Il vous ramènera en arrière et vous détruira...

— J'apporte le changement, dit tristement Rand. Pas la paix, mais la tourmente.

La destruction me suit partout où je vais... Y aura-t-il un jour un lieu que je ne ravagerai pas ?

— Ce qui doit être advient, Rhuarc. Je ne peux rien contre ça.

— Ce qui doit être advient..., murmura l'Aiel après un long silence

Sans voir que les chefs de tribu le regardaient sombrement, Couladin paraissait toujours, parlant aux Aiels de gloire et de conquête. Consciente que le vent avait tourné, Sevanna respirait très fort, comme si elle allait se sentir mal. Bientôt, elle le devinait, le couperet tomberait.

Et il tomba, en effet.

— Rand al'Thor..., commença Bael, sa voix forçant Couladin à ravalier son discours et imposant un silence presque immédiat à la foule.

Hochant la tête comme s'il cherchait en vain un moyen d'échapper à tout ça, le chef de tribu marqua une pause pour se racler la gorge. Toujours dans son délire, Couladin croisa les bras, serein, attendant sans doute que le géant prononce la sentence de mort de l'étranger.

— Rand al'Thor, reprit Bael, est le *Car'a'carn*. Celui qui Vient avec l'Aube...

Fou de rage, Couladin écarquilla les yeux.

— Rand al'Thor est Celui qui Vient avec l'Aube, déclara Han, lui aussi à contrecœur.

— Rand al'Thor est Celui qui Vient avec l'Aube, répéta Jheran sans enthousiasme.

— Rand al'Thor est Celui qui Vient avec l'Aube, concéda enfin Erim.

— Rand al'Thor, annonça Rhuarc, est Celui qui Vient avec l'Aube. Que la Lumière ait pitié de nous !

Un silence de mort suivit ces déclarations.

Sautant de la corniche, Couladin prit une lance à un de ses *Seia Doon* et voulut la projeter sur Rand. Mais Adelin bondit sur la corniche, sa rondache déviant l'arme de jet au prix d'un violent impact qui l'envoya presque à la renverse.

Alors que la folie se déchaînait dans le canyon, les autres Promises Jindo sautèrent sur la corniche pour former avec Adelin une haie protectrice devant Rand.

Sevanna sauta à son tour de la corniche, approcha de Couladin et tenta de le retenir par le bras alors qu'il essayait de lancer ses Yeux Noirs contre les Promises de Rand.

Avec une dizaine d'autres chefs de clan Taardad, Heirn vint épauler les guerrières qui protégeaient le *Car'a'carn*. Mais d'autres chefs criaient avec les Aiels qui soutenaient encore Couladin.

Serrant son étrange lance à la hampe noire et au fer en forme d'épée orné de deux corbeaux, Mat monta plus ou moins souplement sur la corniche en marmonnant ce qui devait être un torrent de jurons en ancienne langue.

Rhuarc et les autres chefs de tribu tentèrent en vain de rétablir l'ordre.

Dans le canyon soudain devenu un chaudron en ébullition, Rand vit des voiles noirs se lever. Puis une première lance frappa, et une autre, et une autre encore...

Il devait arrêter ça !

S'ouvrant au *saidin*, il le laissa déferler en lui jusqu'à ce qu'il ait l'impression de se consumer de l'intérieur – s'il n'implosait pas avant. La souillure le ravageant jusqu'à la moelle des os, il se réfugia dans le Vide, autour duquel des pensées se mirent à flotter.

L'eau... Dans ce désert où elle était si rare, les Aiels en parlaient presque en permanence. Mais même dans cet air si sec, il y avait un peu d'eau. Sans vraiment savoir ce qu'il faisait, Rand canalisa le Pouvoir.

Des éclairs déchirèrent le ciel au-dessus d'Alcair Dal et un vent violent souffla dans le canyon, rugissant assez fort pour couvrir les imprécations des Aiels. Alors que ce vent charriait de minuscules gouttelettes d'eau, quelque chose d'impensable – du jamais vu de mémoire d'homme – se produisit : une bruine commença à tomber. Dans les tourbillons de vent, alors que les éclairs zébraient follement le ciel, cette ondée se transforma en une véritable pluie, puis en une averse et enfin... en un déluge.

Les cheveux trempés, la chemise collée au corps, Rand n'y voyait plus à dix pas devant lui.

Sans avertissement, il fut de nouveau au sec, car un dôme invisible se forma autour de lui, l'isolant de Mat et des Aiels qui le protégeaient. À travers l'eau qui ruisselait sur les parois de cette improbable structure, il vit qu'Adelin tentait de traverser pour le rejoindre. Furieuse, elle martelait de coups de poing l'obstacle dont ses yeux niaient pourtant la présence.

— Un imbécile en chef qui joue avec des crétins ! lança une voix féminine. Tous mes plans sabotés, mes efforts réduits à néant...

De l'eau coulant encore devant ses yeux, Rand se tourna pour faire face à Lanfear. Bien entendu, sa robe blanche à la ceinture en tissu argenté était parfaitement sèche, tout comme ses superbes cheveux noirs parés d'étoiles et de croissants d'argent.

Le regard brûlant, elle devisageait Rand avec une fureur qui altérerait son incroyable beauté.

— Je n'aurais pas cru que tu te montrerais maintenant, dit calmement Rand.

Le Pouvoir circulant encore en lui, il chevauchait ses torrents tumultueux, s'y accrochant avec un

désespoir qu'il prit garde à ne pas laisser transparaître dans sa voix. Sans puiser davantage dans la Source Authentique, il suffisait d'accepter cette déferlante et d'attendre que ses os menacent d'être réduits en cendres. Lanfear pouvait-elle le couper du Pouvoir alors que le *saidin* rugissait ainsi en lui ? Faute de connaître la réponse à cette question, il préférait se laisser carboniser de l'intérieur plutôt que de se fermer à la Source.

— Je sais que tu n'es pas seule. Où est-il ?

Lanfear eut une moue amère.

— Je savais qu'il se trahirait en entrant dans tes rêves. J'aurais pu arranger les choses si sa panique...

— Je sais tout depuis le début, coupa Rand. Dès le jour où j'ai quitté la Pierre de Tear, je m'attendais à une attaque en traître. Dans ce désert, où n'importe qui pouvait voir que j'étais concentré sur Rhuidean et sur les Aiels. Tu me crois assez bête pour ne pas avoir deviné que certains d'entre vous s'en prendraient à moi ? Mais c'est *mon* piège, Lanfear, pas le tien. Où est-il ?

Les derniers mots étaient sortis de la gorge de Rand comme des cris glaciaux. Autour du Vide – ce néant qui n'en était pas un, cette vacuité emplie de Pouvoir – des émotions incontrôlables tourbillonnaient.

— Si tu sais, riposta Lanfear, pourquoi l'as-tu fait fuir avec tes discours sur le destin et ton obligation de « faire ce qui doit être fait » ? J'ai fait venir Asmodean pour qu'il te forme, mais il a toujours été du genre à changer de plan dès la première difficulté. Maintenant, il pense avoir trouvé à Rhuidean quelque chose qui est bien mieux pour lui. Et pendant que tu fais l'andouille ici, il est sur le point de s'en emparer... Les Draghkars, Couladin... des diversions pour que tu t'occupes d'autre chose pendant qu'il vérifiait toutes les données. Mes plans à l'eau simplement parce que tu es têtue comme une mule ! Tu sais quels efforts ça me coûtera de le convaincre à nouveau ? C'est le seul possible... Demandred, Rahvin ou Sammael te tueraient avant de t'avoir appris à lever une main – sauf s'ils pouvaient te tenir en laisse comme un chien docile !

Rhuidean... Oui, bien entendu... Rhuidean... À combien de semaines de voyage ? Mais n'avait-il pas fait quelque chose, un jour ? S'il se rappelait comment il s'y était pris...

— Tu l'as laissé partir ? Après avoir tant répété que tu voulais m'aider ?

— *Discrètement*, je l'ai toujours précisé... Que peut-il trouver à Rhuidean pour que je prenne le risque d'apparaître au grand jour ? Quand tu décideras d'être de mon côté, il sera temps de réviser ma position. Souviens-toi de ce que je t'ai dit, Lews Therin...

Lanfear passa au registre de la séduction, sa moue boudeuse mais charmante et ses grands yeux noirs tels des puits sans fond où il semblait si délicieux de se noyer.

— Oui, souviens-toi... Deux formidables *sa'angreal*... Avec eux, ensemble, nous pouvons défier...

Lanfear ne jugea pas utile de continuer.

Rand venait de se rappeler. Ce qu'il avait fait... et comment.

Utilisant le Pouvoir, il plia la réalité, infléchissant une partie de l'espace et du temps. Aussitôt, une porte se découpa dans le dôme, devant lui. Une porte, oui, il n'y avait pas d'autre mot. Une ouverture qui donnait sur l'obscurité – et un *autre part* indéfini mais pourtant délimité.

— Tu n'as pas tout oublié, dirait-on..., fit Lanfear. (Elle jeta un coup d'œil à l'issue, puis riva un regard soupçonneux sur Rand.) Pourquoi es-tu si nerveux ? Qu'y a-t-il à Rhuidean ?

— Asmodean..., répondit Rand, sinistre.

Un moment, il hésita. Le rideau de pluie l'empêchait de voir autour de lui. Que se passait-il dans la Coupe d'Or ? Et Lanfear... Lanfear... Hélas, il avait oublié comment il avait fait pour isoler Egwene et Elayne de la Source.

Et bien entendu, je suis incapable de tuer une femme parce qu'elle me regarde méchamment. Mais c'est une Rejetée, bon sang !

Peut-être, mais ça n'était pas plus dans ses cordes que la fois précédente, dans la Pierre de Tear.

Franchissant l'étrange porte, Rand laissa Lanfear sur la corniche et referma le passage derrière lui. Bien sûr, elle n'aurait aucun mal à en ouvrir un autre, mais ça la ralentirait un peu.



Les pièges de Rhuidean



Dès que la porte eut disparu, l'obscurité enveloppa Rand comme un linceul. Et pourtant, il y voyait... Alors qu'il était trempé, il ne frissonnait pas, comme si le froid et la chaleur n'existaient plus. À dire vrai, plus aucune sensation n'existait. À part celle d'être en vie.

Devant Rand, des marches de pierre s'élevaient à l'infini – ou jusqu'à ce qu'on les perde de vue. Bien entendu, elles lévitaient dans l'air, aucune structure visible ne les soutenant. Se souvenant qu'il avait déjà vu cet escalier, ou un autre qui lui ressemblait en tout point, Rand gravit les marches, chacune se dématérialisant derrière lui une seconde après qu'il y eut laissé l'empreinte humide d'une de ses bottes.

Sans pouvoir dire comment il le savait, il avait la certitude que cet escalier le conduisait là où il devait aller. Là encore, il aurait juré avoir déjà vécu cette expérience, mais ça n'était peut-être pas *exactement* la même.

Est-ce moi qui crée les marches avec le Pouvoir, ou ont-elles une existence indépendante ?

À cet instant, la marche que foulait Rand commença à se désintégrer et celles qu'il lui restait à gravir se brouillèrent comme si elles allaient disparaître. Abandonnant ses pensées parasites, il se concentra sur les degrés de pierre grise, insistant sur leur rassurante réalité. Aussitôt, l'escalier redevint net comme s'il n'y avait rien au monde de plus réel que lui. Mais les marches avaient changé. Beaucoup moins ordinaires, elles étaient polies, désormais, leur arête sculptée selon un motif décoratif que Rand avait déjà vu quelque part – enfin, peut-être, parce que rien de tout cela n'était très clair dans son esprit.

Sans se demander où il allait – et c'était peut-être mieux comme ça – il commença à monter les marches trois par trois, avançant à toute vitesse vers... l'obscurité sans fin.

Non ! Cet escalier le conduirait où il voulait aller, c'était sûr, mais il n'y avait aucune garantie sur le temps que ça prendrait.

Asmodean avait-il beaucoup d'avance sur lui ? Les Rejetés connaissaient-ils une façon de voyager plus rapide ? Tout le problème était là : les Rejetés disposaient de toutes les connaissances. Lui, il n'avait que son désespoir.

Rand leva les yeux et fit la grimace. S'adaptant à ses longues enjambées, les marches étaient beaucoup plus éloignées, l'obligeant à sauter de l'une à l'autre au-dessus d'un abîme noir plus profond que... Que quoi, au fait ? Une chute, ici, pouvait très bien n'avoir jamais de fin. Oubliant le

gouffre, Rand continua à bondir de marche en marche.

Sa vieille blessure au flanc, jamais tout à fait guérie, commença à se rappeler vaguement à lui. Vaguement ? C'était son impression, alors que le *saidin* l'enveloppait comme un cocon. En réalité, la plaie devait être à un souffle de se rouvrir.

Ignore-la !

Dérivant à travers le Vide, cette pensée renforça sa détermination. Quitte à y laisser la vie, il n'avait pas le droit de perdre cette course-poursuite ! Si les marches consentaient un jour à cesser de se dérouler devant lui. Où en était-il de l'ascension ?

Soudain, il aperçut une silhouette, loin devant lui et un peu sur sa gauche. Un homme, apparemment, vêtu d'une veste rouge et de bottes assorties. Mais lui était debout sur une sorte de plate-forme argentée qui s'élevait régulièrement dans les ténèbres. Rand n'eut pas besoin d'y regarder à deux fois pour comprendre qu'il s'agissait d'Asmodean. Et lui, il ne courait pas comme un crétin de berger à demi mort de fatigue. Il se faisait porter par... eh bien, le nom importait peu, n'est-ce pas ?

Rand s'immobilisa sur une marche. Il n'avait aucune idée de ce qu'était cette plate-forme de métal brillant, mais... La pensée... Oui, la pensée !

Devant le jeune homme, les marches se volatilisèrent. Sous ses bottes, le rectangle de pierre commença à glisser vers l'avant et vers le haut, avalant la distance de plus en plus vite. Pas un souffle d'air, sur son visage, pour indiquer à Rand qu'il se déplaçait. Et aucun repère fixe, dans ce néant, permettant d'établir avec certitude que la marche bougeait.

Mais Rand gagnait du terrain, et ça, c'était une preuve irréfutable. Il avançait, peut-être grâce au Pouvoir et peut-être pas, et cela seul comptait.

La « marche » tremblant bizarrement, Rand préféra cesser de penser à tout ça.

Je n'en sais pas encore assez long...

Dans une posture très décontractée, l'homme aux cheveux noirs, une main sur la hanche, se massait pensivement le menton de l'autre. Un col de dentelle lui enserrait le cou, et ses manches également sophistiquées lui dissimulaient à demi les mains. Quant à sa veste à col montant, elle était bizarrement coupée, avec des sortes de queues qui lui arrivaient presque aux genoux.

De fines cordes noires – enfin, on eût dit que c'en était – jaillissaient du torse d'Asmodean pour se perdre dans l'obscurité environnante. Une image que Rand avait déjà vue, ça, il en était sûr !

Lorsque l'homme tourna la tête vers lui, il en resta pourtant bouche bée. Bien sûr, les Rejetés pouvaient changer à volonté de visage – ou générer des illusions, ce qui revenait au même – et il avait vu Lanfear le faire devant lui. Pourtant, c'étaient bien les traits de Jasin Natael, le trouvère. Depuis le début, Rand avait parié sur Kadere, le prédateur dont le regard ne changeait jamais.

Apercevant Rand, Asmodean sursauta. Alors que sa plate-forme gagnait de la vitesse, une sorte d'immense tapis de feu, comme si on avait coupé en tranches fines une flamme géante – tomba sur Rand tel un drap d'un quart de lieue de haut et de large.

Un peu avant le contact fatal, ce linceul éclata en une gerbe d'étincelles – ou d'échardes – qui s'éparpillèrent autour de Rand puis disparurent. Mais un autre se matérialisa dans l'air, forçant le jeune homme à improviser un autre tissage défensif. Le « drap » explosa, cédant la place à un troisième, qui se désintégra pour être aussitôt remplacé par un quatrième. Même si Rand ne voyait plus son ennemi, il ne doutait pas qu'Asmodean profitait de cette diversion pour reprendre de l'avance.

Une colère brûlante glissa sur le cocon de vide, et le Dragon Réincarné canalisa de nouveau le Pouvoir. Cette fois, une vague de feu enveloppa le tapis de flammes et l'entraîna au loin, le transformant peu à peu en une multitude de gouttelettes ignées, comme s'il était déchiqueté par un cyclone. Secoué par le Pouvoir qui se déchaînait en lui, Rand trembla de tous ses membres. Mais sa colère contre Asmodean s'accrocha à la surface du Vide.

Devant Rand, un trou apparut dans l'obscurité maintenant zébrée d'incroyables lucioles. Un trou ? Non, pas exactement. Le Rejeté et sa plate-forme brillante se trouvaient au milieu de cette brèche, et la déferlante de feu tissée par Rand sembla glisser dessus sans l'affecter. La plate-forme continua son ascension – à l'évidence, Asmodean venait d'ériger autour de lui un bouclier très efficace.

Rand se força à ignorer la lointaine colère qui tentait de le séduire de l'autre côté du Vide. Pour s'unir au *saidin* et le manier, il avait besoin d'un calme intérieur parfait. La colère, s'il l'acceptait en lui, ferait exploser le cocon de Vide.

Rand cessa provisoirement de canaliser et sa vague de flammes se volatilisa. Son but n'était pas de tuer le Rejeté, mais de le capturer.

La marche de pierre gagna encore de la vitesse, rapprochant Rand de sa proie.

Soudain, la plate-forme d'Asmodean se dématérialisa. Une issue brillante apparut devant lui, et il la franchit d'un bond. Aussitôt, la lueur vacilla et le passage commença à se refermer.

Rand focalisa le Pouvoir sur ce portail encore visible dans le noir. S'il ne parvenait pas à le maintenir ouvert, comment savoir où Asmodean avait fui ? La brèche cessa de se refermer, et la lueur réapparut, précisant les contours d'une ouverture carrée assez grande pour laisser passer un homme. Rand devait la maintenir dans cet état puis l'atteindre au plus vite, avant qu'Asmodean ait pu filer trop loin.

Quand il s'estima assez près, le jeune homme pensa à s'arrêter et la marche s'immobilisa net. Comme il l'avait prévu, Rand fut propulsé en avant et traversa le passage en vol plané. Quelque chose tirant sur une de ses bottes, il se retrouva presque à l'horizontale, se roula en boule quand il entra en contact avec le sol et prolongea son mouvement par une longue roulade.

Le souffle court, il se força à inspirer à fond, puis se releva, trop alarmé pour rester longtemps dans une position où il était vulnérable. Le Pouvoir l'emplissant encore d'une vibrante extase mêlée de répugnance – la souillure, bien sûr –, il constata sans s'émouvoir qu'il était contusionné à peu près partout. La douleur viendrait, mais pour l'instant, elle lui semblait aussi étrangère que la poussière jaune qui recouvrait ses vêtements humides et chaque pouce carré de sa peau qu'il pouvait voir.

À la fois détaché de tout et plus présent au monde que jamais, Rand sentait le moindre souffle dans l'air surchauffé, comme il captait individuellement l'existence de chaque grain de poussière et de la plus minuscule crevasse dans le sol de terre compactée dure comme de l'acier.

Le soleil faisait s'évaporer à une impensable vitesse l'humidité de ses vêtements et de ses cheveux. Regardant autour de lui, Rand constata qu'il était dans le désert des Aiels – plus précisément, au pied du mont Chaendaer, dans la vallée où se dressait Rhuidean, et à moins de cinquante pas de son dôme de brouillard. Derrière lui, le portail n'était plus en vue nulle part.

Rand fit un pas vers le mur de brume... puis il s'immobilisa et leva le pied gauche. Le talon de sa botte avait été coupé net. La sensation que quelque chose avait tiré sur son pied... C'était le passage ! En se refermant, il avait abîmé une de ses bottes. Mais à quelques pouces près...

Rand prit conscience, comme de très loin, qu'il frissonnait malgré la chaleur. Il ne s'était pas douté un instant que c'était si dangereux. Les Rejetés détenaient toute la connaissance. Asmodean ne

lui échapperait pas.

Plus que morose, Rand défroissa ses vêtements, remit en place dans sa ceinture la petite figurine, ajusta la position de son épée sur sa hanche et regarda devant lui. Le brouillard l'enveloppait, désormais. Il n'y voyait plus rien, et le Pouvoir lui-même ne pouvait pas l'aider.

Il courut à l'aveuglette.

Soudain, il émergea en trombe du brouillard, se jeta par terre et finit sa course sur le ventre, cette fois sur des pavés rugueux. Restant au sol, il leva les yeux et découvrit trois rubans brillants – d'un bleu argenté, sous la lumière de Rhuidean – qui flottaient dans l'air derrière lui. Quand il se leva, il constata que ces bandes scintillantes se trouvaient respectivement à la hauteur de sa taille, de sa poitrine et de son cou – des rubans si fins qu'on les distinguait à peine quand on les regardait en « coupe ». Les étudiant, Rand comprit comment ils avaient été fabriqués et suspendus là, mais ça ne l'aida pas à deviner pourquoi. Durs comme de l'acier et si coupants qu'un rasoir serait en comparaison passé pour une douce plume, ces curieux pièges lui auraient lacéré le torse et la gorge s'il les avait percutés.

D'un filament de Pouvoir, Rand réduisit en poussière les trois rubans. À l'extérieur du Vide, la colère se déchaînait. À l'intérieur régnait un calme résolu qui cohabitait sans peine avec le Pouvoir de l'Unique.

Comme lors de sa précédente visite, la lueur bleue de la brume éclairait – sans projeter d'ombres – les palais de marbre, de cristal et de verre taillé éternellement inachevés, leurs tours et leurs minarets perçant presque toujours la voûte de brouillard. Devant Rand, dans une large avenue, Asmodean courait vers la grande esplanade sans accorder la moindre attention aux fontaines asséchées qu'il dépassait.

Rand dut lutter pour canaliser le Pouvoir, mais il parvint à s'emplir de *saidin* et à le contrôler dans une certaine mesure. Des éclairs jaillirent de la voûte vaporeuse, percutant le sol dans une gerbe d'étincelles. Pas à l'endroit où était Asmodean, mais juste devant lui, d'énormes lances incandescentes faisaient s'écrouler d'antiques et majestueuses colonnes qui tombaient comme des quilles sur le chemin du Rejeté.

Derrière des fenêtres en verre coloré, les spectres d'hommes et de femmes d'une indestructible sérénité semblaient poser sur Rand un regard plein de reproches.

— Je dois l'arrêter, se justifia le jeune homme, sa voix ayant un écho bizarre à ses propres oreilles.

Asmodean s'immobilisa pour regarder le champ de ruines, dans son sillage. La poussière qui tourbillonnait dans sa direction ne touchait jamais sa veste rouge brillante. Se divisant devant lui comme auraient pu le faire des eaux, elle ne pénétrait jamais dans son espace vital.

Une colonne de feu entoura Rand, transformant en flammes l'air qu'il respirait. Mais cet incendie se volatilisa avant même qu'il ait compris ce qu'il faisait pour le neutraliser.

Ses vêtements secs et chauds, ses cheveux semblant roussis, Rand s'aperçut en outre que de la terre jaune, comme cuite dans un four, tombait de son corps à chaque enjambée.

Asmodean tentait de se frayer un passage dans le champ de débris qui s'étendait devant lui. Une pluie d'éclairs martelait maintenant les édifices, en arrachant des blocs entiers et éventrant les structures en cristal les plus délicates.

Le Rejeté ne ralentit pas. Alors qu'il disparaissait à la vue de Rand, d'autres éclairs jaillirent du ciel. Ceux-ci visaient le jeune homme, et ils étaient à l'évidence prévus pour tuer. Sans ralentir non

plus, Rand tissa un bouclier autour de lui. Alors qu'il zigzaguait entre les débris, sautant par-dessus les trous que les éclairs creusaient dans le sol, des gravats rebondirent sur son invisible protection.

L'air crépitait d'étincelles. Tous les poils du corps de Rand se hérissèrent, comme ceux d'un chat pendant un orage.

Il y avait un tissage dans le champ de colonnes effondrées. Un tissage étranger à Rand *et* à Asmodean. Pour s'en protéger, le jeune homme renforça le bouclier qui l'entourait. Alors qu'il se frayait à son tour un chemin parmi les débris, les escaladant parfois, d'énormes fragments de pierre blanc et rouge explosèrent en une pluie d'éclats mortels. En parfaite sécurité dans son tissage, Rand continua son chemin, le bruit des bâtiments qui s'effondraient atteignant à peine ses oreilles et sa conscience. Il devait arrêter Asmodean, et rien d'autre ne comptait. Au prix d'un gros effort, il fit jaillir de nouveaux éclairs et des boules de feu – tout ce qui pouvait ralentir le fuyard à la veste rouge, et tant pis pour les dégâts !

Gagnant du terrain, Rand déboula sur l'esplanade une dizaine de pas derrière le Rejeté. Sans cesser d'essayer de ralentir sa proie, il tenta de courir plus vite. En fuyant, Asmodean cherchait toujours un moyen de le tuer.

Les *ter'angreal* et les autres trésors que les Aiels avaient apportés ici au péril de leur vie étaient carbonisés par des éclairs, éventrés par des explosions ou disloqués par des tourbillons de vent mauvais. Des artefacts d'argent et de cristal se désintégraient tandis que d'étranges structures en métal s'écroulaient, tordues et torturées, finissant par se briser sur le sol.

Asmodean fuyait toujours. Acharné à trouver un moyen de tuer Rand, il s'arrêta pour ramasser ce qui semblait être l'objet le plus insignifiant de la gigantesque « décharge » d'artefacts. Une statuette blanche d'un pied de long, gisant sur le dos, et qui représentait un homme avec une boule de cristal dans la main. Quand ses mains se refermèrent sur l'artefact, Asmodean eut un cri de triomphe.

Une fraction de seconde plus tard, les mains de Rand saisirent également la statuette. Comme si le temps avait suspendu son cours, Rand dévisagea enfin son ennemi. Un homme d'âge moyen assez beau qui n'était en rien différent du trouvère Natael, à part peut-être le désespoir furieux qui brillait dans son regard. Mais à le voir ainsi, rien n'indiquait qu'il était un Rejeté...

Puis le temps reprit son cours et les deux adversaires, à travers la statuette – un *ter'angreal*, bien entendu –, tentèrent de se connecter à un des deux plus puissants *sa'angreal* qui aient jamais existé.

Rand eut vaguement conscience de l'existence d'une grande statue à demi enfouie dans le lointain Cairhien, la sphère de cristal qu'elle tenait brillant comme un soleil – et vibrant du Pouvoir de l'Unique. Alors, le Pouvoir qui coulait en lui déferla comme si toutes les mers et tous les océans du monde se déchaînaient en un seul raz-de-marée. Investi d'une telle puissance, plus rien n'était hors de sa portée – il aurait même pu sauver la fillette morte, dans la Pierre de Tear.

Aussi violente et dévastatrice, la souillure se répandit en lui, s'infiltrant dans chaque pore de sa peau et au plus profond de son âme. Il aurait voulu hurler, puis exploser. Pourtant, il avait seulement absorbé la moitié de l'énergie du *sa'angreal*.

L'autre emplissait Asmodean.

Trébuchant sur des *ter'angreal* brisés, les deux hommes continuèrent à lutter quand ils furent au sol. De peur que l'autre la lui arrache, aucun n'osait lâcher la statuette ne serait-ce que d'un doigt. Mais alors qu'ils se roulaient dans la poussière, heurtant ici un portique de pierre rouge encore debout, là une statue de pierre miraculeusement intacte – une femme nue qui serrait un enfant dans ses bras –, prêts l'un comme l'autre à mourir pour la possession de la statuette, le duel se déroulait

également à un autre niveau et presque dans un autre plan.

Des massues de Pouvoir assez énormes pour aplatir une montagne s'abattaient sur Rand en même temps que des lames si longues qu'elles auraient pu transpercer le cœur de la terre. Des tenailles invisibles tentaient d'arracher son esprit de son corps, fouaillant au cœur même de son âme. Le moindre filament de Pouvoir qu'il canalisait avait pour mission de détourner ces attaques. Des assauts, il en était sûr, dont chacun aurait pu le réduire à néant, le rayant de la surface du monde comme s'il ne l'avait jamais foulée. Mais où se perdaient ces coups déviés ? Rand n'en savait trop rien. Encore que... Le sol tremblait sous les deux combattants, comme s'il encaissait des coups répétés. Aux oreilles de Rand, des milliers de gémissements composaient une bien étrange symphonie. Et les colonnes de verre vibraient comme si elles étaient sur le point d'exploser.

Mais Rand ne pouvait pas s'inquiéter de tout ça. Après tant de nuits sans sommeil et cette course-poursuite, la fatigue le rattrapait. Et s'il la sentait alors qu'il s'était retranché dans le vide, ça signifiait que l'épuisement le guettait.

Alors que les secousses telluriques le malmenaient, il s'avisa qu'il ne tentait plus d'arracher le *ter'angreal* à Asmodean, se limitant à ne pas le lâcher. Bientôt, il serait à bout de forces. Même s'il parvenait à tenir la statuette, il devrait se couper du *saidin* – ou être détruit par sa violence aussi sûrement que s'il cessait de résister au Rejeté.

Incapable de canaliser ne serait-ce qu'un filament de Pouvoir supplémentaire par l'intermédiaire du *ter'angreal*, Rand était pour le moment sur un pied d'égalité avec Asmodean, chacun d'eux détenant la moitié du Pouvoir que le *sa'angreal* du Cairhien était en mesure de puiser. Le Rejeté haletait et de la sueur ruisselait sur son front. La fatigue, lui aussi ? Certes, mais était-il aussi près du point de rupture que son adversaire ?

Selon les secousses, Rand prenait le dessus, ou c'était Asmodean, mais jamais bien longtemps dans les deux cas. À un moment, Rand sentit un petit objet presser contre sa chair. La figurine glissée dans sa ceinture – celle qui représentait un petit homme rondouillard avec une épée. Un artefact insignifiant, comparé aux forces en présence. Oui, une simple tasse d'eau en regard d'un fleuve, voire d'un océan. À dire vrai, Rand ignorait s'il pourrait l'utiliser tout en étant lié au formidable *sa'angreal*. Et même si la réponse était positive, ça changerait quoi ?

Asmodean eut soudain un rictus – non, rien de grimaçant, plutôt un sourire quelque peu distordu par les efforts qu'il produisait. Le Rejeté se pensait en train de gagner. Et il avait peut-être raison. De plus en plus faibles, les doigts de Rand tremblaient sur le *ter'angreal*. Malgré son lien avec le *sa'angreal*, il avait de plus en plus de mal à maintenir le contact avec la Source Authentique.

Depuis qu'Asmodean et lui étaient sortis du puits de ténèbres, Rand ne voyait plus les étranges cordons noirs qui jaillissaient du corps de son adversaire. Mais même dans son cocon de Vide, il parvenait à les visualiser – à les situer *mentalement* sur le torse du Rejeté, par exemple. Le protocole de la Flamme et du Vide, une méthode de concentration que lui avait enseignée Tam, aidait un archer à ne faire qu'un avec son arme, son projectile et sa cible. Rand recourut à cette méthode pour s'unir étroitement avec les cordes noires qu'il imaginait.

Du coin de l'œil, il vit qu'Asmodean plissait le front, sans doute parce qu'il cherchait à comprendre pourquoi le visage de son adversaire exprimait un tel calme. Juste avant de décocher une flèche, c'était toujours le cas, quand on appliquait la technique de Tam...

Rand saisit le petit *angreal* glissé à sa ceinture. Aussitôt, il sentit un nouveau flot de Pouvoir – modéré mais réel – déferler en lui. Sans perdre une seconde, même pour exulter, il utilisa ce

minuscule apport pour renforcer la puissance du dernier coup qu'il allait porter dans ce duel. Après, il serait vidé de ses forces. Vainqueur ou vaincu, tout serait joué...

Il tissa une épée de Pouvoir et de Lumière et frappa, ne faisant qu'un avec la lame et les cordons imaginaires qu'il entendait trancher.

Les yeux écarquillés, Asmodean cria d'horreur et de désespoir. Puis il trembla comme un gong qu'un lourd marteau vient de percuter. Un instant, sa silhouette devint si floue qu'elle sembla se dédoubler, comme si un spectre essayait de s'en séparer. Enfin, le Rejeté reprit son apparence normale. Gisant sur le dos, les bras en croix, sa belle veste rouge sale et froissée comme un vieux chiffon, il tenta de reprendre son souffle tandis que ses yeux noirs comme vidés de leur âme fixaient stupidement le vide.

Rand se coupa du *saidin*. Lorsque le Pouvoir l'eut abandonné, il lui resta juste assez de force pour serrer le *ter'angreal* contre lui et rouler loin d'Asmodean. Le simple fait de se hisser à genoux lui parut un exploit surhumain. Comme pour la protéger, il se recroquevilla autour de la statuette à la sphère de cristal.

La terre ne tremblait plus et les colonnes de verre ne s'étaient pas écroulées. Rand en fut soulagé, car les détruire serait revenu à anéantir à tout jamais l'histoire des Aiel.

Sous *Avendesora*, des feuilles arrachées formaient un tapis verdoyant. Par bonheur, l'arbre n'avait perdu qu'une branche.

En revanche, le reste de Rhuidean...

L'esplanade et tous les trésors qu'elle abritait semblaient avoir été piétinés par un géant fou furieux. La moitié des palais et des tours n'étaient plus que des ruines, toutes les fenêtres des bâtiments épargnés avaient explosé et une grande crevasse de près de cinquante pieds de large courait sur toute la largeur de la place – et probablement d'une extrémité à l'autre de la ville. Mais les dégâts ne s'arrêtaient pas là. Le dôme de brume qui protégeait Rhuidean depuis des lustres était en train de se dissiper. La lueur bleue avait disparu, et les rayons du soleil passaient par les brèches de plus en plus nombreuses de l'ancien cocon de brouillard. À travers ces ouvertures, Rand vit que le mont Chaendaer avait changé, paraissant plus petit. De l'autre côté de la vallée, plusieurs montagnes étaient... tronquées. À la place d'un pic dont Rand se souvenait très bien, il ne restait plus qu'un immense tas de débris et de poussière.

La destruction... Pourquoi faut-il que je détruise tout ? Lumière, est-ce que ça finira un jour ?

Asmodean roula sur le ventre et tenta de ramper vers Rand – ou vers le *ter'angreal* qu'il tenait toujours.

Incapable de canaliser un demi-filament de Pouvoir, le jeune homme se souvint qu'il avait appris à se battre longtemps avant de *cauchemarder* qu'il s'unissait au *saidin*.

— N'essaie même pas ! dit-il en levant le poing.

Le Rejeté s'immobilisa. Sur son visage défait, le désespoir et l'envie de vivre encore se livraient un combat sans merci. Et dans ses yeux, la haine et la peur se disputaient la primauté.

— J'adore voir des hommes se battre, mais vous êtes hors d'état de m'épater, tous les deux !

Balayant du regard les ruines éparses, Lanfear entra dans le champ de vision de Rand.

— Du travail impressionnant, cette destruction... Tu sens les traces ? Cet endroit était protégé par une variante de bouclier... Mais tu n'en as pas laissé assez pour que je l'identifie. (Ses yeux noirs brillants de convoitise, Lanfear s'agenouilla devant Rand, fascinée par la statuette qu'il tenait.) Ainsi, c'était ça qu'il cherchait... Je croyais que toutes ces statuettes avaient été détruites. De la

seule que j'ai vue, il ne restait plus que la moitié. Un bien beau piège pour une Aes Sedai ignorante et trop confiante...

Lanfear tendit la main, mais Rand serra plus fort son trésor.

— Oui, oui, tu peux la garder... Pour moi, ce n'est rien qu'une statuette...

Lanfear se leva, épousseta sa robe blanche qui n'en avait pas besoin, et recommença à scruter l'esplanade dévastée. Prenant conscience que Rand la regardait, elle cessa et eut un grand sourire qui ne se refléta pas dans ses yeux.

— Pendant le duel, tu as utilisé un des deux *sa'angreal* dont je t'ai parlé. Tu te souviens ? As-tu senti cette extraordinaire puissance ? Je me suis souvent demandé ce qu'on éprouve, lors de cette expérience... (Lanfear ne parvint pas à travestir la voracité qui faisait trembler sa voix.) Avec ces deux *sa'angreal*, toi et moi, nous pouvons renverser le Grand Seigneur des Ténèbres en personne ! Lews Therin, ce serait à notre portée ! Ensemble !

— Au secours ! cria Asmodean. (Rampant en direction de Lanfear, il leva vers elle son visage défait.) Tu ne sais pas ce qu'il a fait. Il faut que tu m'aides. Si ce n'était pas pour toi, je ne serais jamais venu ici.

— Ce qu'il a fait ? Il t'a flanqué une correction, et encore, en étant gentil... Tu n'as jamais été destiné à la grandeur, Asmodean, mais à être le larbin de ceux qui la détiennent.

Sans lâcher la statuette, Rand réussit à se lever, car il ne supportait plus d'être à genoux en présence de cette femme.

— Les Élus, dit-il, conscient que défier Lanfear était dangereux, mais incapable de s'en empêcher, donnent leur âme au Ténébreux. Toi, tu as laissé cet homme s'attacher à ta personne.

Des dizaines de fois, Rand avait revécu en pensée son duel contre Ba'alzamon. Un jour, enfin, il avait commencé à deviner ce qu'étaient les cordes noires.

— Je l'ai coupé du Ténébreux, Lanfear ! Voilà ce que j'ai fait !

Stupéfaite, Lanfear regarda alternativement Rand et le Rejeté, dont les yeux s'étaient emplis de larmes.

— Je n'aurais pas cru que c'était possible... Pourquoi ? Tu envisages de le ramener à la Lumière ? Mais tu n'as rien changé en lui...

— Il n'est pas différent de l'homme qui s'est vendu aux Ténèbres, concéda Rand. Un jour, tu m'as parlé de la défiance de mise entre les Élus. Combien de temps Asmodean pourrait-il vous cacher son... malheur ? Et combien d'entre vous croiraient qu'il n'a pas fait ça tout seul, d'une manière ou d'une autre ? Je suis ravi que tu aies cru cette... ablation... impossible. Les autres penseront peut-être comme toi. C'est toi qui m'as donné l'idée, Lanfear : un homme capable de m'enseigner comment contrôler le Pouvoir. Mais mon professeur ne sera pas lié au Ténébreux. C'est exactement ce que je voulais. Il n'a pas changé, c'est vrai, mais a-t-il le choix ? En un sens, oui... Il peut rester avec moi, me former, prier pour que je gagne voire m'y aider... Ou retourner vers vous en espérant que vous ne preniez pas la fameuse ablation comme un prétexte pour vous retourner contre lui. Le connaissant, que va-t-il faire, selon toi ?

Asmodean posa sur Rand un regard incrédule, puis il tendit des mains implorantes vers Lanfear.

— Si tu leur parles, les autres te croiront ! Je suis venu ici pour toi, ne l'oublie pas ! Dis aux autres que je suis fidèle au Grand Seigneur des Ténèbres.

Lanfear dévisagea Rand. Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, la Rejetée semblait hésiter.

— De quoi te souviens-tu, Lews Therin ? En toi, quelle est la part du berger et la tienne propre ? C'est exactement le genre de plan que tu aurais conçu à l'époque où nous...

S'interrompant soudain, Lanfear se tourna vers Asmodean :

— Oui, ils me croiront quand je dirai que tu es passé dans le camp de Lews Therin. Tout le monde sait que tu retournes ta veste sans le moindre scrupule. Très bien, ma décision est prise ! (Elle hocha la tête, très satisfaite d'elle-même.) Je viens de te faire un petit cadeau, Lews Therin... Un bouclier qui laissera passer assez de Pouvoir pour qu'il te forme et pas davantage. Avec le temps, il se dissipera, mais ça l'empêchera de te défier pendant plusieurs mois. Et d'ici là, il sera bien obligé de rester à tes côtés. Surtout, ne t'inquiète pas, il n'a jamais été très doué pour traverser un bouclier. Pour réussir, il faut accepter la douleur, et il déteste ça.

— Non ! s'écria Asmodean. Tu ne peux pas me faire ça. Mierin, je t'en prie !

— Je me nomme Lanfear !

Le visage tordu par la rage, la Fille de la Nuit fit léviter Asmodean. Les vêtements du Rejeté l'enserrèrent comme une toile d'araignée, l'étouffant, et ses yeux sortirent de leurs orbites.

Rand ne pouvait pas laisser mourir son professeur. Hélas, il était trop épuisé pour s'unir sans aide extérieure à la Source Authentique. Un instant, ses mains serrèrent plus fort la statuette à la sphère de cristal. Mais s'il se liait au *sa'angreal* du Cairhien, le flux de Pouvoir risquait de le tuer.

Il passa par la petite figurine à l'épée. Puisant une quantité de Pouvoir dérisoire, il la projeta entre les deux Rejetés avec l'espoir de détourner l'attention de Lanfear.

Nimbée d'une aura bleue et d'étincelles, une colonne de feu blanc de dix pieds de haut passa en trombe entre les deux Élus en creusant dans le sol une tranchée d'un pas de large. Elle continua son chemin à travers la place, y laissant une plaie dans laquelle bouillonnaient la pierre en fusion et la terre, puis percuta le mur veiné de vert d'un palais et explosa, détruisant un bâtiment de plus.

D'un côté de la tranchée, Asmodean tomba à genoux, du sang coulant de son nez et de ses oreilles. De l'autre côté, Lanfear tituba en arrière comme si on venait de la gifler, puis elle se tourna vers Rand.

Vidé par ce dernier effort, le jeune homme ne put maintenir son contact avec la Source.

Dans le regard de Lanfear, il vit une haine au moins égale à celle qui avait visé Asmodean. Conscient que l'heure de sa fin avait sonné, Rand attendit, résigné. Mais la colère disparut, remplacée par un sourire séducteur.

— Non, je ne dois pas le tuer..., souffla la Fille de la Nuit. Pas après tant d'efforts consentis...

Approchant de Rand, elle caressa le côté de son cou où la morsure qu'elle lui avait infligée en rêve continuait à cicatriser lentement.

— Tu portes toujours ma marque. Veux-tu que je la rende permanente ?

— As-tu fait du mal à quelqu'un dans la Coupe d'Or ou dans les camps ?

Lanfear continua à sourire mais ses doigts se raidirent comme si elle envisageait de déchiquter la gorge de Rand.

— Pour qui t'inquiètes-tu ? N'as-tu pas enfin compris que tu n'aimes pas cette petite paysanne ? Ou cette catin d'Aielle ?

Une vipère... Une vipère amoureuse de Rand.

Que la Lumière me vienne en aide !

Et si elle décidait de mordre, lui ou une autre proie, il ne savait pas comment l'en empêcher.

— Je ne veux pas que tu nuises à ces gens. J'ai encore besoin d'eux. Ils peuvent me servir.

Un mensonge difficile à dire à cause du volume de vérité qu'il contenait. Mais garder Egwene, Moiraine, Aviendha et tous ses fidèles loin des griffes de Lanfear valait bien un mensonge.

Renversant la tête, Lanfear eut un rire cristallin.

— Je me souviens du temps où tu étais trop gentil pour utiliser qui que ce soit. Retors au combat, dur comme le fer et plus arrogant que les montagnes, mais tendre et doux comme une fille. Non, je n'ai pas fait de mal à ta précieuse Aes Sedai ni à ton Aielle adorée. Je ne tue jamais sans une bonne raison, Lews Therin. Même pour torturer, il me faut des motifs valables.

Rand prit garde à ne pas poser les yeux sur Asmodean. Blanc comme un linge, le souffle court, le Rejeté se tenait sur une main pour ne pas tomber, et l'autre essuyait le sang sur sa bouche et son menton.

Lanfear pivota sur elle-même pour scruter les ruines.

— Une armée n'aurait pas fait mieux !

Mais les bâtiments dévastés n'intéressaient pas la Fille de la Nuit, malgré l'impression qu'elle tentait de donner. Non, elle cherchait quelque chose sur l'esplanade jonchée de débris de *ter'angreal* et d'autres artefacts mystérieux.

— Profite de son enseignement, Lews Therin, dit-elle en regardant de nouveau Rand, les lèvres pincées. Les autres ne sont pas très loin... Sammael meurt de jalousie dès qu'il pense à toi, Demandred brûle de haine et Rahvin est assoiffé de Pouvoir. Quand ils sauront que tu détiens la statuette, ils seront plus déterminés que jamais à t'abattre.

Lanfear baissa les yeux sur le trésor que Rand serrait contre lui. Un instant, il redouta qu'elle essaie de le lui prendre. Pas pour que les « autres » renoncent à le poursuivre, mais parce qu'il risquait de devenir trop puissant pour qu'elle le contrôle. Et si elle tentait le coup, même sans recourir au Pouvoir, Rand n'était pas sûr de résister plus de quelques secondes.

Lanfear évalua d'abord l'état de fatigue du jeune homme, puis elle parut peser le pour et le contre. Même si elle multipliait les déclarations d'amour à l'intention de Rand, elle aurait sûrement envie d'être très loin de lui dès qu'il aurait recouvré assez de force pour se servir du *ter'angreal*.

Lanfear sonda de nouveau l'esplanade. Puis une porte apparut à côté d'elle. Pas un passage donnant sur l'obscurité, mais la porte d'une belle chambre de palais, avec du marbre partout et des rideaux de soie aux fenêtres.

— Laquelle étais-tu ? demanda-t-il tandis que la Fille de la Nuit se dirigeait vers cette issue.

Elle s'immobilisa et jeta à Rand un regard presque... timide.

— Qu'en dis-tu, suis-je assez humble pour avoir pris l'apparence de la grosse et laide Keille ? (Elle suivit les courbes de son corps du plat de ses mains, pour ponctuer son propos.) Isendre, à présent... La belle et svelte Isendre. J'ai parié, si tu avais des soupçons, qu'ils se porteraient sur elle. Eh oui, je suis assez humble pour m'envelopper de graisse, quand il le faut. (Elle eut un rictus mauvais.) Isendre croyait avoir affaire à de simples Suppôts des Ténèbres. Il ne m'étonnerait pas beaucoup qu'elle soit en train d'essayer d'expliquer à des Aielles furieuses pourquoi tant de leurs bijoux se sont retrouvés au fond de son coffre personnel. En réalité, elle en a volé quelques-uns elle-même...

— N'as-tu pas dit que tu n'avais fait de mal à personne ?

— Quel doux agneau tu es ! Quand j'en ai envie, je peux être adorable, sais-tu ? Tu ne pourras pas empêcher qu'elle reçoive le fouet – une bonne punition pour la façon dont elle me regardait – mais si tu te dépêches, tu arriveras à temps pour lui épargner d'être abandonnée seule dans le désert

avec une outre d'eau. Les Aiels ne sont pas tendres avec les voleurs. (Lanfear eut un rire de gorge.) Ils ont tellement changé ! Quand on giflait un Da'shain, il demandait ce qu'il avait bien pu faire de mal. Une autre gifle, et il s'excusait d'avoir été impoli. Et ça pouvait continuer toute une journée...

Avec un dernier regard méprisant pour Asmodean, Lanfear conclut :

— Apprends vite et bien, Lews Therin. Je veux régner avec toi, pas te voir tuer par Sammael ni savoir que Graendal t'a ajouté à sa collection d'éphèbes. Oui, apprend vite et bien !

Lanfear entra dans la chambre et la porte se dématérialisa après être devenue une fente presque invisible.

Rand prit sa première véritable inspiration depuis qu'il était en face de la Fille de la Nuit. Mierin... Un nom qu'il avait entendu au milieu des colonnes de verre. La femme qui avait trouvé la prison du Ténébreux, durant l'Âge des Légendes, et qui y avait ménagé une brèche. Savait-elle de quoi il s'agissait ? Comment s'était-elle évadée du dôme de feu qu'il avait vu ? S'était-elle unie au Ténébreux à cet instant ?

Asmodean tenta de se redresser et manqua s'étaler. Il ne saignait plus, mais du sang lui maculait le visage, et sa veste rouge comme son col de dentelle n'étaient plus que des haillons.

— Mon lien avec le Grand Seigneur me permettait de manier le *saidin* sans perdre la raison. Désormais, je suis aussi vulnérable que toi. Tu aurais aussi vite fait de me laisser partir, parce que je suis un très mauvais professeur. Elle m'a choisi parce que...

Trop tard, Asmodean tenta de ravalier ses paroles.

— Parce qu'il n'y a personne d'autre, acheva Rand avant de se détourner du Rejeté.

Les jambes encore mal assurées, il traversa l'esplanade, se frayant un chemin parmi les débris. Durant leur duel, Asmodean et lui s'étaient approchés de la forêt de colonnes, s'éloignant du même coup d'*Avendesora*. Sur cette partie de l'esplanade, des socles de cristal renversés gisaient à côté de statues d'hommes et de femmes couchées sur le sol, certaines brisées et d'autres même pas écaillées. Un grand anneau plat en argent avait été propulsé sur des sièges de métal et de pierre, composant une étrange scène de désolation vaguement poétique. Sur cette œuvre d'art naturelle qui reposait elle-même au sommet d'un tas de gravats, ce qui semblait être la hampe noire d'une lance tenait miraculeusement en équilibre.

L'esplanade entière offrait ce spectacle de désolation.

Autour du grand arbre, Rand n'eut pas besoin de retourner longtemps les débris pour trouver ce qu'il cherchait. Écartant du pied ce qui semblait être des fragments de tubes de verre – peut-être les restes d'un alambic –, il poussa sur le côté un fauteuil en cristal rouge somme toute assez banal, puis ramassa une statuette d'environ un pied de haut. Une femme en robe longue, le visage serein, qui tenait une sphère transparente dans une main. Intacte ! Et parfaitement inutile pour Rand ou n'importe quel autre homme, comme son double masculin l'était pour Lanfear.

Un instant, Rand envisagea de fracasser la statuette sur les pavés.

— C'était ça qu'elle cherchait, dit Asmodean, qui avait suivi le jeune homme. (Toujours sonné, il essuya sa bouche ensanglantée d'un revers de la main.) Pour l'avoir, elle t'arracherait le cœur.

— Ou elle arracherait le tien, parce que tu ne lui as rien dit... Moi, elle m'aime.

Que la Lumière me vienne en aide ! Autant être aimé par une louve enragée !

Rand posa la statuette au creux de son bras, à côté de l'autre. Un jour, ces artefacts pourraient lui servir.

Et je ne veux plus rien détruire.

Pourtant, en regardant autour de lui, il ne vit pas qu'un paysage dévasté. Le brouillard presque dissipé, quelques volutes seulement s'accrochaient aux bâtiments encore debout. Alors que le soleil sombrait à l'horizon, Rand remarqua quelque chose d'étrange : le sol de la vallée n'était plus droit mais très incliné, vers le sud, et de l'eau jaillissait désormais de la tranchée qui ne s'était pas arrêtée aux limites de la cité, contrairement à ce qu'il avait cru. Un lac était en train de se former. Bientôt, il viendrait lécher les « pieds » de la ville – un immense lac, dans un désert où la moindre mare attirait des centaines de gens. Très vite, cette vallée serait habitée. Des cultures en terrasses couvriraient le flanc des montagnes – en plissant les yeux, il avait l'impression de déjà les voir – et la population prendrait soin d'*Avendesora*, le dernier arbre chora. Avec un peu de chance, Rhuidean serait reconstruite et le désert des Aiels aurait enfin une capitale.

Rand espéra qu'il vivrait assez longtemps pour voir ça.

Avec l'aide de son *angreal* – la figurine à l'épée – il réussit à ouvrir une porte sur l'obscurité. Asmodean la franchit à contrecœur avec Rand, et il fit la grimace lorsqu'une unique marche de pierre apparut, juste assez large pour deux hommes.

Asmodean était toujours un séide du Ténébreux. Son regard calculateur le clamait haut et fort.

En descendant l'escalier, les deux ennemis s'adressèrent seulement deux fois la parole.

— Je ne peux pas t'appeler Asmodean, dit Rand.

— Je m'appelais Joar Addam Nesossin, marmonna le Rejeté.

On eût dit qu'il était tout nu ou qu'il avait perdu quelque chose d'indispensable à ses yeux.

— Ça n'ira pas non plus... Qui sait quel déshonneur peut entacher ce nom ? L'idée est d'empêcher qu'on te tue parce que tu es un Rejeté.

Du même coup, personne ne saura que j'ai un ancien sbire du Ténébreux en guise de professeur.

— Tu vas devoir continuer à t'appeler Jasin Natael, trouvère attitré du Dragon Réincarné. Un prétexte qui expliquera pourquoi tu ne me quittes jamais.

Natael fit la moue et n'émit pas de commentaire.

Un peu plus tard, Rand ajouta :

— Pour commencer, je veux que tu m'apprennes à protéger mes rêves.

Le faux trouvère acquiesça à contrecœur.

Rand devina que cet homme lui vaudrait des ennuis. Mais tout valait mieux que l'ignorance.

La marche ralentit puis s'immobilisa. Une nouvelle fois, Rand plia la réalité, et le portail qui se matérialisa le conduisit avec son mentor sur la corniche d'Alcair Dal.

S'il ne pleuvait plus, le sol du canyon, où le crépuscule tombait déjà, était désormais un bournier retourné par des milliers de pieds d'Aiels. Balayant les lieux du regard, Rand vit qu'il y avait beaucoup moins de guerriers. Un bon quart était parti, semblait-il... Mais personne ne se battait.

Moiraine, Egwene, Aviendha et les Matriarches avaient rejoint sur la corniche les chefs de tribu qui conversaient avec Lan. Accroupi à bonne distance de là, son chapeau bien enfoncé sur la tête, sa lance noire sur l'épaule, Mat attendait en compagnie d'Adelin et de ses Promises.

Tous les yeux s'écarquillèrent lorsque Rand « entra » sur la corniche suivit par le trouvère que personne n'avait vu partir et qui ressemblait à un épouvantail dans sa veste rouge en lambeaux.

Souriant, Mat bondit sur ses pieds et Aviendha faillit tendre une main vers Rand.

Dans le canyon, tous les Aiels se turent.

— Adelin, dit Rand, tu veux bien envoyer quelqu'un dire aux gens de la kermesse d'arrêter de

rosser Isendre ? Elle n'est pas la terrible voleuse qu'ils croient...

La Promise blonde sembla surprise, mais elle désigna une de ses collègues, qui fila comme le vent.

— Comment sais-tu qu'on la maltraite ? s'étonna Egwene.

— Où étais-tu ? demanda en même temps Moiraine. Et comment y es-tu allé ?

Son calme d'Aes Sedai manquant à l'appel, elle regarda Natael avec des yeux ronds.

Et les Matriarches, comment réagissaient-elles ? À son expression, Melaine semblait prête à arracher des réponses à Rand en le battant comme plâtre. Bair semblait avoir des intentions au moins aussi sombres. Amys, en revanche, tirait sur son châle pour se donner une contenance tandis qu'elle tentait de décider si elle était soulagée ou furieuse.

Adelin tendit à Rand sa veste encore trempée, et il s'en servit pour envelopper les deux statuettes. Moiraine les avait remarquées, bien entendu. Savait-elle de quoi il s'agissait ? Rand l'ignorait, mais il avait la ferme intention de les cacher du mieux possible. S'il ne contrôlait pas vraiment le pouvoir de *Callandor*, quel désastre risquait-il de provoquer avec le fabuleux *sa'angreal* ?

Il devait encore apprendre, et on verrait ensuite.

— Qu'est-il arrivé ici ? demanda-t-il.

Moiraine parut mécontente qu'il ignore sa question, et Egwene n'eut pas l'air ravie non plus.

— Les Shaido sont partis avec Sevanna et Couladin, répondit Rhuarc. Tous les Aiels qui sont restés t'ont accepté comme *Car'a'carn*.

— Mais les Shaido n'ont pas été les seuls à partir, maugréa Han, toujours aussi morose. Une partie de mes Tomanelle les ont imités. Ainsi qu'une fraction des Goshien, des Shaarad et des Chareen.

Presque aussi sinistres que Han, Jheran et Erim acquiescèrent.

— Ils ne sont pas partis avec les Shaido, précisa Beal, mais ils nous ont quittés quand même. Ce que tu as dit ici sera répété dans toute la Tierce Terre. C'était une erreur... J'ai vu des hommes jeter leurs lances et s'enfuir.

Il vous liera les uns aux autres puis vous détruira...

— Aucun Taardad n'est parti, annonça Rhuarc, sans se rengorger outre mesure. Nous sommes prêts à aller là où tu nous conduiras.

Là où je vous conduirai, oui...

Rand n'en avait pas fini avec les Shaido, Sevanna et Couladin. Balayant du regard les Aiels qui n'avaient pas déserté, il fut frappé par leur visage défait. À quoi avaient dû ressembler les hommes et les femmes qui s'étaient enfuis ? Mais ce peuple était seulement un outil pour lui. Il ne devait jamais l'oublier.

Et il faut que je sois encore plus dur que ces gens.

Jeade'en attendait toujours près de la corniche, à côté du hongre de Mat. Faisant signe à Natael de le suivre, Rand sauta en selle, son précieux paquet sous le bras. L'air renfrogné, l'ancien Rejeté vint se placer sur le flanc gauche de Jeade'en. Adelin et les huit Promises restantes formèrent l'escorte habituelle, et Aviendha – une surprise ! – se plaça du côté droit de l'étalon.

Mat sauta lui aussi en selle.

Rand tourna la tête vers les hommes et les femmes toujours debout sur la corniche.

— Il faudra faire un long chemin pour revenir en arrière, dit-il. (Bael détourna la tête.) Long et sanglant...

Les Aiels ne bronchèrent pas. Les yeux tristes, Egwene tendit à moitié les mains vers Rand, mais il fit semblant de n'avoir rien vu.

— Lorsque les chefs de tribu manquants arriveront, ce chemin commencera, conclut Rand.

— Il a commencé depuis très longtemps, dit Rhuarc, très calme. Le tout est de savoir où et quand il finira.

N'ayant pas de réponse à cette question, Rand fit tourner bride à son étalon tacheté, puis il traversa lentement le canyon, accompagné par son étrange suite.

Sombres et graves, les Aiels s'écartèrent pour lui céder le passage alors que le froid mordant de la nuit tombait déjà sur la Tierce Terre.



« Et quand le sang fut versé sur un sol où rien ne poussait, les Enfants du Dragon se dressèrent, Peuple du Dragon armé pour danser avec la mort. Alors, le Dragon leur ordonna de quitter les terres infécondes, et ils firent trembler le monde de bataille en bataille. »

La Roue du Temps
Sulamein so Bhagad
Historien en chef à la Cour du Soleil,
Quatrième Âge

Glossaire



Note sur les dates

Le calendrier tomien (conçu par Toma dur Ahmid) fut adopté environ deux siècles après la mort du dernier Aes Sedai, et il compte les années à partir de la Dislocation du Monde (AD : Après Dislocation). Durant les guerres des Trollocs, beaucoup d'archives furent détruites, et l'ancien système calendaire fut remis en question. Tiam de Gazar en proposa un nouveau, censé célébrer la fin de la menace représentée par les Trollocs. À partir de là, on compta en Années Libres (AL). Vingt ans après la fin des conflits, le calendrier gazarien fut universellement adopté. Artur Aile-de-Faucon tenta d'en imposer un nouveau, basé sur la Fondation de son Empire (FE), mais la greffe ne prit pas, et aujourd'hui, seuls les historiens y font encore référence. Après les ravages de la guerre des Cent Années, un quatrième calendrier fut établi par Uren din Jubai Envol-Goéland, un érudit du Peuple de la Mer. La Panarch Farede du Tarabon décida de son adoption. Le calendrier farendien, qui commence à la date (arbitrairement déterminée) de fin de la guerre des Cent Années, compte les années de la Nouvelle Ère (NE) et il est toujours en vigueur.

A'dam : Composé d'un collier et d'un bracelet reliés par une chaîne de métal argenté, cet artefact peut servir à contrôler toute femme en mesure de canaliser le Pouvoir. Chez les Seanchaniens, c'est la *damane* qui porte le collier et la *sul'dam* qui porte le bracelet.

Acceptée : Une jeune femme en cours de formation (Aes Sedai) qui a atteint un certain niveau de Pouvoir et réussi des épreuves spécifiques.

Adan, Heran : Gouverneur de Baerlon.

Adelin : Une Promise de la Lance du clan Jindo des Aiels Taardad. Impliquée dans la prise de la Pierre de Tear.

Aes Sedai : Capables de canaliser le Pouvoir de l'Unique. Depuis l'Ère de la Folie, les Aes Sedai sont exclusivement des femmes. Unanimement craintes et détestées, elles sont souvent tenues pour responsables de la Dislocation du Monde et systématiquement soupçonnées d'ingérence dans les affaires des nations. Cela dit, presque tous les dirigeants ont une Aes Sedai pour conseillère, y compris dans les royaumes où il est préférable de garder la chose secrète. Utilisé comme un titre honorifique : Sheriam Sedai. Tournure encore plus honorifique : Sheriam Aes Sedai. Voir également « Ajah » et « Chaire d'Amyrlin ».

Âge des Légendes : L'Âge auquel la guerre des Ténèbres et la Dislocation du Monde mirent un terme. Une époque où les Aes Sedai accomplissaient des miracles inimaginables. Voir également « Roue du Temps ».

Agelmar, seigneur Agelmar de la maison de Jagad : Seigneur de Fal Dara. Emblème : trois renards roux courant.

Aiels : Habitants du désert des Aiels. Connus pour leur férocité et leur courage, ces guerriers se mettent un voile avant de tuer. D'où l'expression : « Agir comme un Aiel voilé de noir », qui décrit une personne faisant montre de violence. Redoutables avec une arme ou à mains nues, les Aiels n'utilisent jamais d'épée. Partant au combat au son des cornemuses, ils ont un surnom bien à eux pour la guerre, qu'ils appellent simplement la « Danse ».

Aiguillon : Minuscule insecte mortellement dangereux.

Aile Jafar : Un archipel du Peuple de la Mer situé dans l'océan d'Aryth, en face du Tarabon.

Aile Somera : Un archipel du Peuple de la Mer situé dans l'océan d'Aryth, en face de la pointe de Toman.

Ajah : Les sept sous-ordres qui composent l'ordre des Aes Sedai. Ils sont identifiés par une couleur : Ajah Bleu, Ajah Rouge, Ajah Blanc, Ajah Vert, Ajah Marron, Ajah Jaune et Ajah Gris. Chaque Ajah a sa propre conception de l'usage du Pouvoir et de la mission ultime des Aes Sedai. L'Ajah Rouge, par exemple, se consacre à la recherche des hommes capables de manier le Pouvoir, afin de les contrôler et de les « apaiser ». À l'opposé, l'Ajah Marron est totalement coupé du monde et se voue à la recherche du savoir. Une rumeur (qu'il vaut mieux éviter de répéter devant une Aes Sedai) prétend qu'il existe un Ajah Noir qui sert en secret le Ténébreux.

Al Ellisande : Dans l'ancienne langue, signifie : « Pour la Rose du Soleil ».

al'Meara, Nynaeve : La Sage-Dame de Champ d'Emond.

al'Thor, Rand : Un jeune homme du territoire de Deux-Rivières. Ancien berger et désormais proclamé Dragon Réincarné.

al'Thor, Tam : Fermier et berger de Champ d'Emond. Jeune homme, il a quitté Deux-Rivières pour devenir soldat. Il y est revenu avec une épouse (Kari, décédée depuis) et un fils (Rand).

al'Vere, Egwene : La plus jeune fille de l'aubergiste (et bourgmestre) de Champ d'Emond.

Alanna Mosvani : Une Aes Sedai de l'Ajah Vert.

Alantin : « Frère » en ancienne langue. Diminutif de *tia avende alantin*, soit « Frère des Arbres ».

Aldieb : Dans l'ancienne langue, « Vent d'ouest », à savoir le vent qui apporte les pluies printanières.

Alteima : Une haute dame de Tear très ambitieuse... et particulièrement concernée par la santé de son mari.

Alviarin : Une Aes Sedai de l'Ajah Blanc.

Amalasan Guaire : Un des faux Dragons.

Amys : Matriarche des Rocs Froids et capable de marcher dans les rêves. Femme de Rhuarc, sœur-épouse de Lian, la Maîtresse du Toit des Rocs Froids, et sœur-mère d'Aviendha.

Anaiya : Une Aes Sedai de l'Ajah Bleu.

Ancienne langue : Le langage parlé durant l'Âge des Légendes. Les nobles et les gens cultivés sont censés le pratiquer. Le plus souvent, ils n'en connaissent que quelques mots.

Andor : Le royaume auquel appartient le territoire de Deux-Rivières. Emblème : un lion blanc rampant sur champ rouge.

Angreal : Un artefact très rare qui permet à tout utilisateur du Pouvoir d'en canaliser une quantité bien supérieure à celle qu'on peut supporter sans aide. L'art de fabriquer ces vestiges de l'Âge des Légendes est désormais perdu. Voir également « *Sa'angreal* ».

Apaiser : Désigne l'intervention d'une Aes Sedai sur un homme capable de canaliser le Pouvoir de l'Unique. Cette « neutralisation » est indispensable, car la souillure qui frappe le *saidin* condamne tout Aes Sedai mâle à la folie. Et dans sa démence, le sujet commet obligatoirement des horreurs avec le Pouvoir dont il dispose. Un homme apaisé sent encore la présence de la Source Authentique, mais il n'y a plus accès. L'apaisement enraie l'évolution de la folie mais ne la guérit pas. Si l'intervention est assez précoce, la mort peut être évitée.

Arafel : Une des Terres Frontalières. Emblème : trois roses blanches sur fond rouge et trois roses rouges sur fond blanc (disposition des fonds en damier).

Aram : Un jeune Zingaro.

Artur Aile-de-Faucon : Un roi légendaire connu pour avoir unifié les royaumes situés à l'ouest de la Colonne Vertébrale du Monde – et même certains pays qui se trouvaient au-delà du désert des Aiels. Il envoya également des armées de l'autre côté de l'océan d'Aryth, mais à sa mort, tout contact fut rompu avec ces corps expéditionnaires. La guerre de succession consécutive à son décès est connue sous le nom de guerre des Cent Années. Emblème : un faucon doré en plein vol.

Assemblée : En Illian, un corps représentatif élu par les marchands et les armateurs dont la mission est en principe de seconder le roi et le Conseil des Neuf. En fait, l'Assemblée dispute le pouvoir au souverain et au Conseil.

Avendesora : Dans l'ancienne langue, « Arbre de Vie ». Omniprésent dans les récits et les légendes.

Avendoraldera : Un arbre qui a grandi à Cairhien à partir d'une pousse d'*Avendesora*. La pousse en question fut offerte par les Aiels au roi du Cairhien en 566 NE. Un événement étrange, puisque rien ne relie les Aiels à l'Arbre de Vie.

Aviendha : Une Aielle du clan des Neuf Vallées (Aiels Taardad) membre des Promises de la Lance.

Aybara, Perrin : Un jeune apprenti forgeron de Champ d'Emond. *Ta'veren* et compagnon de Rand.

Ba'alzamon : En trolloc, le Cœur des Ténèbres. On pense que c'est le nom donné au Ténébreux par les Trollocs.

Baerlon : Une ville d'Andor située sur la route allant des montagnes de la Brume à Caemlyn.

Barran, Doral : Sage-Dame de Champ d'Emond avant Nynaeve.

Bashere, Zarine : Une jeune Quêteuse originaire du Saldaea. Elle tient à être appelée Faile – « faucon » en ancienne langue.

Be'lal : Un des Rejetés.

Bel Tine : Fête du printemps à Deux-Rivières.

Berger de la Nuit : Voir « Ténébreux ».

Birgitte : Superbe blonde héroïne d'innombrables légendes et d'une kyrielle de récits de trouvères, elle manie un arc d'argent, et ses flèches, du même métal, ne ratent jamais leur cible.

Blafard : Voir « Myrddraals ».

Bornhald, Dain : Officier des Fils de la Lumière, fils du seigneur capitaine Geofram Bornhald.

Bornhald, Geofram : Seigneur capitaine des Fils de la Lumière.

Bryne, Gareth : Capitaine général de la Garde de la Reine, en Andor. Il est également le Premier Prince de l'Épée de Morgase. Emblème : trois étoiles d'or à cinq branches.

Byar, Jaret : Un officier des Fils de la Lumière.

Cadin'sor : Tenue ocre traditionnelle des guerriers aïels. Dans l'ancienne langue : « tenue de travail ».

Caemlyn : Capitale d'Andor.

Cairhien : Nom d'un des royaumes qui s'étendent le long de la Colonne Vertébrale du Monde. Désigne également la capitale de cette nation. La cité fut mise à sac et incendiée pendant la guerre des Aïels (976-978 NE). Emblème : un soleil levant sur fond bleu ciel.

Callandor : L'Épée Qui N'En Est Pas Une, ou l'Épée Qui Ne Peut Pas Être Touchée, est une arme en cristal conservée dans la Pierre de Tear, en une salle nommée le Cœur de la Pierre. Seul le Dragon Réincarné peut saisir cette épée. Selon les Prophéties du Dragon, lorsque cet événement se produira, l'heure de l'Ultime Bataille ne tardera pas à sonner.

Calmer : Couper une femme du Pouvoir de l'Unique. Ce châtiment, appliqué par les Aes Sedai, isole la condamnée de la Source Authentique. Si elle la sent encore, elle ne peut plus y accéder.

Canaliser : Aptitude à contrôler le Pouvoir de l'Unique.

Capes Blanches : Voir « Fils de la Lumière ».

Carai an Caldazar ! : Dans l'ancienne langue : « Pour l'honneur de l'Aigle Rouge ! » L'antique cri de guerre de Manetheren.

Carai an Ellisande ! : Dans l'ancienne langue : « Pour l'honneur de la Rose du Soleil ! » Le cri de guerre du dernier roi de Manetheren.

Carridin, Jaichim : Grand Inquisiteur de la Main de la Lumière.

Cauthon, Abell : Mari de Natti, père de Mat, Eldrin et Bodewhin.

Cauthon, Matrim (Mat) : Un jeune fermier de Deux-Rivières. *Ta'veren* et compagnon de Rand al'Thor.

Cent Compagnons : Cent Aes Sedai mâles, incroyablement puissants, dirigés par Lews Therin Telamon. De nouveau emprisonné à cause d'eux, le Ténébreux riposte en souillant le *saidin*. Devenus fous, les Cent Compagnons se rendent alors coupables de la Dislocation du Monde.

Cercle des Femmes : Les représentantes élues des femmes d'un village, chargées de trancher sur les sujets considérés comme exclusivement féminins – par exemple la date des semailles et des récoltes. Dans son domaine, le Cercle est largement égal au Conseil du village, et les conflits récurrents sont légendaires !

Chaendaer : Dans le désert des Aïels, une montagne qui domine la vallée de Rhuidean.

Chaire d'Amyrlin : (1) Titre donné à la dirigeante des Aes Sedai. Éluë à vie par le Hall de la Tour, le haut conseil de l'ordre composé de trois représentantes des sept Ajah. La Chaire d'Amyrlin est au moins en théorie l'autorité suprême chez les Aes Sedai. En cela, elle peut être tenue pour l'égale d'un roi ou d'une reine. (2) Nom du trône de la dirigeante des Aes Sedai.

Champion : Un guerrier uni à une Aes Sedai. Généré par le Pouvoir de l'Unique, ce lien confère des pouvoirs au Champion. Capable de guérir plus vite que la normale, un Champion peut se passer longtemps de boire, de manger et de dormir, et un sixième sens lui permet de sentir à distance la souillure du Ténébreux. Tant que son Champion est vivant, l'Aes Sedai sent sa présence, quelle que soit la distance qui les sépare. S'il meurt, elle le sent aussi et sait quand et comment il a péri. Alors que cinq Ajah sur sept professent qu'une Aes Sedai ne doit avoir qu'un « lien » à la fois, l'Ajah Rouge refuse toute implication avec un Champion et l'Ajah Vert autorise un nombre illimité de connexions. En principe, le Champion doit être volontaire, mais il est arrivé que ce ne soit pas le cas. Et nul ne sait ce que l'Aes Sedai gagne exactement dans cette « union ».

Chanteur des Arbres : Un Ogier capable, en chantant, de guérir les arbres, de les aider à pousser ou à fleurir, et qui peut fabriquer des objets avec le bois (bois-chanté) sans blesser l'arbre sur lequel il le prélève. Les créations en bois-chanté sont très recherchées et coûtent de petites fortunes. Car il reste de moins en moins de Chanteurs parmi les Ogiers.

Charin, Jain : Voir « Jain l'Explorateur ».

Cinq Pouvoirs : Les fils qui permettent d'accéder au Pouvoir de l'Unique. Une personne capable de canaliser le Pouvoir est en règle générale plus à l'aise avec certains de ses fils qu'avec d'autres. Les Cinq Pouvoirs portent individuellement des noms en rapport avec leur utilité et ce qu'ils permettent de réaliser. On recense ainsi la Terre, l'Air, le Feu, l'Eau et l'Esprit. Chaque détenteur du Pouvoir est particulièrement puissant dans l'un de ces domaines – parfois deux – et beaucoup moins dans les autres. Certains êtres d'exception sont assez doués pour contrôler trois de ces éléments. Mais depuis l'Âge des Légendes, personne n'a jamais plus maîtrisé les cinq. Et même en ce temps-là, c'était extrêmement rare. Le niveau de puissance variant beaucoup d'un individu à l'autre, la force n'est pas également répartie entre les détenteurs du Pouvoir. Bien entendu, chaque action accomplie avec l'aide du Pouvoir requiert le contrôle d'un ou de plusieurs fils. Pour allumer ou contrôler un feu, par exemple, il suffit de maîtriser le Feu. En revanche, influencer sur le climat exige de recourir à l'Eau et à l'Air. La guérison, elle, repose sur l'Eau et sur l'Esprit. Alors que le don pour l'Esprit est présent à part égale chez les hommes et chez les femmes, la Terre et le Feu sont des « spécialités » plus masculines, l'Air et l'Eau souriant plus facilement aux femmes. Malgré de notables exceptions, on considère que la Terre et le Feu sont des pouvoirs masculins, alors que l'Air et l'Eau appartiennent aux femmes. En principe, aucune aptitude n'est tenue pour supérieure à une autre. Cependant, les Aes Sedai ont un proverbe : « Il n'existe pas de rocher assez fort pour résister à l'érosion de l'eau et du vent, et pas de feu assez puissant pour ne pas être soufflé par l'air ou noyé par la pluie. » Notons quand même que ce proverbe est de très loin postérieur à la mort du dernier Aes Sedai. Et s'il existait une théorie équivalente parmi les mâles, elle est depuis longtemps tombée dans l'oubli.

Colonne Vertébrale du Monde : Une chaîne de montagnes, dotée de très peu de passes et de cols, qui sépare le désert des Aiel des terres occidentales.

Confesseurs : Un ordre d'Inquisiteurs au sein des Fils de la Lumière. Leur mission est de démasquer les Suppôts du Ténébreux et de faire avouer les criminels. Dans leur quête de vérité, ils sont encore plus fanatiques que les autres Capes Blanches. Recourant volontiers à la torture, ces bourreaux ont de toute façon *a priori* la conviction que leurs prisonniers sont coupables. Les Confesseurs se surnomment eux-mêmes les « Mains de la Lumière » et il leur arrive fréquemment d'oublier les consignes données par le Conseil des Initiés, l'instance qui commande l'ensemble des Fils de la Lumière. Le chef des Confesseurs – le Haut Inquisiteur – est membre à part entière du Conseil.

Congar, Daise : Femme de Wit et nouvelle Sage-Dame de Champ d'Emond.

Conseil du village : Un groupe de conseillers élus et dirigés par le bourgmestre. Les décisions du Conseil orientent la vie du village et il est la seule instance habilitée à négocier avec les Conseils des autres bourgs. La mésentente qui règne entre le Conseil et le Cercle des Femmes a quelque chose de légendaire, tant elle est récurrente.

Cor de Valère : Objet de la quête éponyme, il est censé ramener de la tombe les héros du passé, afin qu'ils combattent de nouveau les Ténèbres.

Corenne : Le « Retour » dans l'ancienne langue.

Croc du Dragon : Une marque d'infamie, en règle générale noire, qui représente une larme en équilibre sur sa pointe. Apposée sur la porte d'une demeure, elle accuse ses habitants d'être des Suppôts des Ténèbres.

Cuendillar : Voir « pierre-cœur ».

Daes Dae'mar : Le Grand Jeu, à savoir les manipulations et les complots ourdis par les maisons nobles. Tout l'art consiste à agir subtilement, par exemple en faisant mine de viser un objectif alors qu'on en poursuit un autre. Les maîtres de ce jeu savent atteindre leur but au prix de très peu d'efforts.

Damodred, Galadedrid : Fils unique de Taringail Damodred et Tigraine. Demi-frère d'Elayne et Gawyn. Emblème : une épée dotée d'ailes, pointe vers le bas.

Damodred, Taringail : Prince du Cairhien, il épouse Tigraine et donne naissance à Galadedrid. Après la disparition de Tigraine, qu'on déclare morte, il épouse Morgase et engendre avec elle Elayne et Gawyn. Mort dans un accident de chasse. Emblème : une hache de guerre à double tranchant.

Demi-Humains : Voir « Myrddraals ».

Désert des Aiels : Une terre aride et dévastée qui s'étend à l'est de la Colonne Vertébrale du Monde. Peu d'étrangers s'y aventurent, et pas seulement parce qu'il faut y être né pour y trouver de l'eau. Se considérant en guerre contre l'univers entier, les Aiels sont tout sauf accueillants !

Dha'mvols, Dhai'mons : Voir « Trollocs ».

Dislocation du Monde : Lorsque Lews Therin Telamon et ses Cent Compagnons scellèrent de nouveau la prison du Ténébreux, la riposte de ce dernier altéra gravement le *saidin* (la tristement célèbre « souillure »). Tous les Aes Sedai mâles devinrent fous. Dotés d'une puissance jamais égalée depuis, ils provoquèrent des tremblements de terre, rasèrent des chaînes de montagnes, en firent jaillir d'autres du sol, asséchèrent des océans et inondèrent des terres arides. Plusieurs régions devinrent des déserts, la population survivante s'éparpillant comme de la poussière dans le vent. Dans les récits, les légendes et les textes d'histoire, ce cataclysme porte le nom de Dislocation du Monde. Voir également « Cent Compagnons ».

Djevik K'Shar : En trolloc, « la terre moribonde ». Nom donné par les Trollocs au désert des Aiels.

Dôme de la Vérité : Le grand hall d'audience des Fils de la Lumière, à Amador, capitale de l'Amadicia. Il existe un roi dans ce pays, mais le vrai pouvoir est entre les mains des Capes Blanches.

Domon, Bayle : Capitaine du *Poudrin*. Recyclé dans la contrebande.

Dragon : Le surnom de Lews Therin Telamon durant la guerre des Ténèbres. Victime de la folie qui frappe tous les Aes Sedai, Lews Therin tue tous les membres de sa famille et toutes les personnes qui l'aimaient. Il se « gagne » ainsi un autre surnom : Fléau de sa Lignée. L'expression « possédé par le Dragon » désigne une personne qui met ses proches en danger, en particulier lorsqu'il n'y a pas de raisons logiques. Voir également « Dragon Réincarné ».

Dragon Réincarné : Selon les prophéties et les légendes, le Dragon renaîtra au moment où l'humanité, menacée de disparaître, aura besoin de lui pour sauver le monde. Un moment de l'histoire que nul n'attend avec impatience, car le retour du Dragon impliquera une seconde Dislocation. De plus, même trois mille ans après sa mort, le nom seul de Lews Therin, Fléau de sa Lignée – le Dragon – suffit à semer la terreur dans les cœurs, y compris les plus braves.

Easar de la maison Togita : Roi du Shienar. Emblème : un cerf blanc. Également emblème du royaume, à l'instar du Faucon Noir.

Egeanin : Capitaine d'un navire seanchanien, puis chargée d'une mission sous couverture à Tanchico.

Elaida : Aes Sedai conseillère de la reine Morgase.

Elayne : Fille-Héritière du trône d'Andor. Emblème : un lilas jaune.

Ère de la Folie : Voir « Dislocation du Monde ».

Fain, Padan : Un colporteur qui arrive à Champ d'Emond juste avant la Nuit de l'Hiver.

Far Dareis Mai : « Les Promises de la Lance ». Un ordre guerrier des Aiels, mais exclusivement féminin. Une Promise ne peut rester dans l'ordre si elle se marie. Enceinte, elle n'a plus le droit de se battre. Une fois né, son enfant est confié à une autre femme, et nul ne peut connaître l'identité de sa mère biologique. (« Tu n'appartiendras à aucun homme, aucun homme ne t'appartiendra, et tu n'auras pas d'enfants, car la lance est ta compagne, ton enfant et ta vie. ») Les enfants des Promises sont tenus pour précieux, parce qu'une prophétie annonce que l'un d'eux unifiera un jour les clans et rendra aux Aiels la grandeur qui était la leur durant l'Âge des Légendes.

Faux Dragon : De temps en temps, un homme affirme être le Dragon Réincarné. Plus rarement, un de ces imposteurs fédère assez de zéloteurs pour obliger une armée à intervenir. Dans quelques cas, le conflit finit par impliquer plusieurs nations. En principe, les Faux Dragons sont incapables de canaliser le Pouvoir de l'Unique, mais il y a des exceptions. Cela dit, tous ces hommes ont été capturés ou tués – voire se sont volatilisés – sans avoir réalisé l'ombre d'une prophétie relative à la réincarnation du Dragon.

Fête du Soleil : Des festivités qui ont lieu au milieu de l'été.

Fille-Héritière : Titre de l'héritière du trône d'Andor. La fille aînée de la reine lui succède. En l'absence de fille survivante, la parente la plus proche de la reine défunte monte sur le trône.

Fils de la Lumière : Un ordre ascétique entièrement dévoué à la défaite du Ténébreux et à l'éradication de tous ses Suppôts. Fondé par Lothair Mantelar pendant la guerre des Cent Années, cet ordre devint rapidement une organisation militaire animée par un implacable fanatisme religieux. Les Fils de la Lumière abominent les Aes Sedai et leurs alliés, car ils les considèrent comme des Suppôts des Ténèbres. On les surnomme les « Capes Blanches », et ils ont pour emblème un soleil sur fond blanc.

Flamme de Tar Valon : L'emblème de Tar Valon et des Aes Sedai. Représentation stylisée d'une flamme, c'est en fait une larme blanche avec la pointe orientée vers le haut.

Fléau du Cœur : Voir « Ténébreux ».

Flétrissure : Une région, à l'extrême-nord du continent, entièrement corrompue par le Ténébreux. Le fief des Trollocs, des Myrddraals et des autres créatures du Père des Mensonges.

Forteresse de la Lumière : Située à Amador, capitale de l'Amadicia, c'est le fief des Fils de la Lumière.

Gaidin : « Frère de bataille ». Le nom que donnent les Aes Sedai aux Champions.

Gardienne des Chroniques : Dans la hiérarchie des Aes Sedai, elle vient au deuxième rang derrière la Chaire d'Amyrlin. Bras droit de la dirigeante suprême, elle est en général issue du même Ajah.

Gaul : Un Chien de Pierre (*Shae'en M'taal*) du clan Imran des Aiels Shaarad.

Gawyn : Fils de la reine Morgase et frère d'Elayne. Il est promis à devenir Premier Prince de l'Épée.

lorsque sa sœur montera sur le trône.

Gens de la Route : Voir « Tuatha'an ».

Grand Seigneur des Ténèbres : Nom donné au Ténébreux par les Suppôts des Ténèbres. Selon eux, utiliser le véritable nom de leur maître serait blasphématoire.

Grand Serpent : Ce serpent qui se mord la queue, antérieur à l'Âge des Légendes, représente l'éternité.

Grande Quête du Cor (La) : Un cycle de récits centré sur la recherche du mythique Cor de Valère. Pour tout raconter de cette saga qui s'étend entre la fin des guerres des Trollocs et le début de la guerre des Cent Années, il faudrait des jours et des jours.

Grande Trame : La Roue du Temps tisse la Trame des Âges dans la Grande Trame, qui est en fait la totalité de la réalité et du monde existant – passé, présent et futur. On parle également du Lacis des Âges.

Guerre des Aiels : (976-78 NE). Lorsque le roi Laman du Cairhien coupa *Avendoraldera*, plusieurs clans d'Aiels traversèrent la Colonne Vertébrale du Monde. Pour laver l'affront, ils pillèrent et incendièrent Cairhien, la capitale du royaume, puis s'en prirent à d'autres cités importantes. Le conflit s'étendit ensuite à Tear et au royaume d'Andor. L'histoire officielle avance que les Aiels furent vaincus lors de la bataille des Murs Scintillants, devant Tar Valon. En fait, Laman fut tué à ce moment-là, et les Aiels, considérant qu'ils s'étaient vengés, repartirent d'eux-mêmes pour leur désert.

Guerre des Cent Années : Une série de conflits découlant de la mort d'Artur Aile-de-Faucon. La guerre de succession dure de 994 AL jusqu'en 1117 AL, soit un peu plus de cent ans. Ses ravages sont si vastes qu'il ne reste à ce jour qu'une documentation très fragmentaire à son sujet. On sait cependant que l'explosion de l'empire d'Artur donna le jour au monde tel que Rand et ses amis le connaissent.

Guerre des Ténèbres : Appelée également « guerre du Pouvoir », elle met un terme à l'Âge des Légendes. Commenant peu après la tentative de libération du Ténébreux, elle se propage très vite à la totalité du monde connu. Dans un univers qui a perdu jusqu'au souvenir de la guerre, la redécouverte de toutes les horreurs, souvent mises en scène dans l'ombre par le Père des Mensonges, incite les combattants à utiliser comme une arme le Pouvoir de l'Unique. La défaite du Ténébreux, de nouveau emprisonné, finit par arrêter le carnage.

Guerre du Deuxième Dragon : (939-943 AL). Durant cette guerre contre le faux Dragon Guaire Amalasan, un jeune roi nommé Artur Tanreall Paendrag – qui devint plus tard Artur Aile-de-Faucon – forgea sa légende et accéda à la toute-puissance.

Guerres des Trollocs : Une série de guerres qui commencèrent environ mille ans après la Dislocation, et durèrent près de trois cents ans. Après avoir fait régner la terreur sur le monde, les monstres furent abattus ou repoussés dans la Flétriature. Mais certaines nations furent détruites pendant ces guerres, et d'autres perdirent quasiment toute leur population. Les archives relatives à ces événements sont lacunaires.

Gilde des Illuminateurs : Une société secrète qui veille jalousement sur l'art de faire des feux d'artifice. Pour préserver leurs connaissances, les Illuminateurs iraient jusqu'au meurtre. Ils tirent leur nom de l'Illumination, un grand spectacle qu'ils réservent aux têtes couronnées et aux très grands seigneurs. Les fusées moins spectaculaires sont vendues à d'autres clients – avec tous les avertissements d'usage, y compris l'interdiction de regarder ce qu'il y a à l'intérieur. Le

complexe capitulaire de la guilde se dresse à Tanchico, la capitale du Tarabon. Il y en avait un autre à Cairhien, mais il n'est plus utilisé...

Hailene : En ancienne langue : « Ceux Qui Marchent Devant », ou encore « Les Éclaireurs ».

Hauts Seigneurs de Tear : Agissant comme un Conseil, les Hauts Seigneurs sont les dirigeants de Tear, un pays qui n'a ni roi ni reine. Le nombre de ces Hauts Seigneurs n'est pas fixe. Au fil des ans, on en a compté parfois jusqu'à vingt et à d'autres occasions une demi-douzaine seulement.

Homme Gris : Quelqu'un qui a renoncé à son âme pour devenir un tueur au service des Ténèbres. Grâce à leur apparence des plus anodines, ces assassins passent inaperçus même pour un observateur averti. Ce sont en majorité des hommes – d'où leur nom – mais ils comptent quelques femmes dans leurs rangs.

Illian : Un royaume situé au bord de la mer des Tempêtes. Également le nom de la capitale portuaire de ce pays. Emblème : neuf abeilles jaunes sur fond vert foncé.

Ingтар, seigneur de la maison Shinowa : Un guerrier du Shienar présent à Fal Dara.

Ishamael : Le Renégat de l'Espoir, dans l'ancienne langue. Ce Rejeté fut jadis le chef des Aes Sedai qui combattirent le Père des Mensonges durant la guerre des Ténèbres. On murmure que plus personne ne se souvient de son vrai nom – y compris lui-même.

Jain l'Explorateur : Un héros des terres du Nord connu pour ses nombreux voyages et ses grandes aventures. Auteur de plusieurs livres, personnage d'innombrables récits et romans, il disparaît en 981 NE, juste après son retour d'une excursion dans la Flétriature. À l'occasion, dit-on, il serait allé jusqu'au mont Shayol Ghul.

Kadere : Un colporteur qui voyage dans le désert des Aiels. Disposé à vendre des « connaissances » contre un bon prix.

Kandor : Une des Terres Frontalières. Emblème : un cheval cabré sur fond vert clair.

Kinch, Hyam : Un fermier rencontré par Rand et Mat sur la route de Caemlyn.

Ko'bals : Voir « Trollocs ».

Lacis d'un Âge : Voir « Trame d'un Âge ».

Lanfear : « La Fille de la Nuit ». Une des Rejetés, et peut-être la plus puissante après Ishamael. Contrairement aux autres Rejetés, elle a choisi elle-même son nom. On raconte qu'elle était amoureuse de Lews Therin Telamon.

Laras : Maîtresse des Cuisines de la Tour Blanche.

Leane : Gardienne des Chroniques de Siuan Sanche. Membre de l'Ajah Bleu.

Liandrin : Une Aes Sedai de l'Ajah Rouge, originaire du Tarabon. Membre de l'Ajah Noir.

Lini : La vieille nourrice de Morgase puis d'Elayne.

Logain : Faux Dragon apaisé par les Aes Sedai.

Loial : Un Ogier du Sanctuaire Shangtai.

Luc, seigneur de la maison Mantar : Le frère de Tigraine, qui serait devenu son Premier Prince de l'Épée si elle avait accédé au trône. Sa disparition dans la Flétriature semble liée à celle de sa sœur, un peu plus tard. Emblème : un gland.

Luhhan, Haral : Forgeron de Champ d'Emond et membre du Conseil du village. Alsbet, son épouse, appartient au Cercle des Femmes.

Machera, Elyas : Un ermite rencontré dans la forêt par Perrin et Egwene.

Mahdi : « Chercheur » dans l'ancienne langue. Nom donné au chef d'une caravane de Zingari.

Mandarb : « Lame » dans l'ancienne langue.

Manetheren : Un des dix royaumes signataires du Second Pacte. Également le nom de la capitale de cette nation. La ville et le pays furent détruits durant les guerres des Trollocs.

Maradon : Capitale du Saldaea.

Marath'damane : Les Seanchaniens désignent ainsi les femmes capables de canaliser qui n'ont pas encore été capturées et enchaînées.

Masema : Un soldat du Shienar qui hait les Aiels.

Melaine : Matriarche du clan Jhirad des Aiels Goshien. Capable de marcher dans les rêves.

Merrilin, Thom : Un trouvère qui vient à Champ d'Emond pour se produire lors des festivités de Bel Tine.

Min : Une jeune femme que Rand rencontre à Baerlon, dans l'*Auberge du Cerf et du Lion*.

Moiraine : Une Aes Sedai qui arrive à Champ d'Emond juste avant la Nuit de l'Hiver.

Morgase : Par la Grâce de la Lumière, reine d'Andor, Protectrice du royaume et du peuple et Grande Chaire de la maison Trakand. Emblème : trois clés d'or. Emblème de la maison Trakand : une clé de voûte en argent.

Myrddraals : Des créatures du Ténébreux qui dirigent les Trollocs. Rejetons des Trollocs, mais avec une résurgence des caractéristiques humaines des cobayes ayant servi à la création des monstres, les Myrddraals sont tout aussi maléfiques que leurs « cousins ». Physiquement, ils ressemblent aux humains, n'était un visage dépourvu d'yeux – ce qui ne les empêche pas d'avoir une vision parfaite de jour comme de nuit. Ils sont dotés de certains pouvoirs hérités du Ténébreux, par exemple la capacité de paralyser de terreur leurs proies et de se fondre totalement dans l'obscurité. Une de leurs rares faiblesses, la peur de l'eau, est bien connue de leurs adversaires. Partout dans le monde, on leur donne une multitude de noms différents : les Demi-Humains, les Sans-Yeux, les Rôdeurs et les Blafards.

Natael, Jasin : Un trouvère qui voyage dans le désert des Aiels avec une caravane de colporteurs.

Naturelle : Une femme qui a appris toute seule à canaliser le Pouvoir. Sur quatre Naturelles, une seule survit, et pour cela, elle érige en général des défenses instinctives qui lui interdisent d'avoir conscience de ce qu'elle fait. Si ces barrières peuvent être abattues, les Naturelles comptent parmi les plus puissantes détentrices du Pouvoir. Leur nom est souvent prononcé avec une intention péjorative – surtout par les Aes Sedai « institutionnelles ».

Ogier : Un peuple non humain caractérisé par sa taille (plus de dix pieds de haut pour un mâle adulte), son nez si épaté qu'il ressemble à un museau et ses longues oreilles poilues et pointues. Ces géants vivent sur des territoires appelés des Sanctuaires. Contraints à l'Exil après la Dislocation du Monde, les Ogiers souffrent de ce qu'ils nomment le Mal du Pays. Un Ogier qui reste trop longtemps loin de son Sanctuaire tombe malade et finit par mourir. Tenus pour les meilleurs bâtisseurs du monde, les Ogiers n'accordent guère d'importance à cette aptitude acquise pendant l'Exil. Bien qu'ayant construit la majorité des grandes cités humaines, ils se soucient beaucoup plus de l'entretien des végétaux qui poussent dans leurs Sanctuaires, et en particulier de leurs précieux Grands Arbres. Sauf lorsqu'on fait appel à leurs talents de maçons, les Ogiers s'aventurent rarement à l'Extérieur et ils ont très peu de rapports avec les humains. Du coup, ceux-ci savent très peu de choses à leur sujet et les tiennent souvent pour des créatures imaginaires. Pacifiques par nature, les Ogiers sont très lents à se mettre en colère. On raconte cependant qu'ils combattirent aux côtés des humains durant la guerre des Trollocs, se gagnant la réputation d'être des ennemis impitoyables. En règle générale, ils sont friands de savoir et leurs

ouvrages débordent d'informations oubliées par l'humanité. Leur espérance de vie est trois ou quatre fois supérieure à celle des humains.

Ordeith : « Absinthe » dans l'ancienne langue. Le pseudonyme choisi par un conseiller secret du seigneur général des Fils de la Lumière.

Ordres guerriers (Aiels) : Tous les guerriers aiels appartiennent à un ordre comme les Chiens de Pierre (*Shae'en M'taal*), les Boucliers Rouges (*Aethan Dor*) ou les Promises de la Lance (*Far Dareis Mai*). Chaque ordre est doté de ses propres coutumes et, bien souvent, chacun accomplit une mission spécifique. Les Boucliers Rouges, par exemple, sont chargés des fonctions de police. Les Chiens de Pierre font en général vœu de ne pas reculer lors d'une bataille, et ils sont prêts à mourir pour tenir parole. Les diverses « tribus » d'Aiels – dont les Goshien, les Reyn, les Shaarad et les Taardad – sont très souvent en guerre, mais les membres d'un même ordre ne se combattent jamais, même s'ils sont originaires de tribus rivales. Ainsi, lors des conflits ouverts, il reste toujours des voies de communication entre les différentes tribus d'Aiels.

Pacte des Dix Nations : Une union de royaumes créée après la Dislocation du Monde (environ 200 AD). Ayant pour objectif la défaite du Ténébreux, cette instance ne survécut pas aux guerres des Trollocs.

Pedron Niall : Seigneur général des Fils de la Lumière.

Père des Mensonges : Voir « Ténébreux ».

Peuple de la Mer (Atha'an Miere) : Les habitants à la peau noire d'îles situées dans l'océan d'Aryth et dans la mer des Tempêtes. Vivant la plupart du temps sur leurs navires, ces gens passent très peu de temps sur leurs îles natales. La plus grande partie du commerce maritime mondial est assurée par la flotte du Peuple de la Mer.

Pierre de Tear : La forteresse qui veille sur la cité de Tear. On dit qu'elle est la première bâtie après l'Ère de la Folie, mais certaines sources affirment qu'elle a été construite *durant* cette période.

Pierre-cœur : Une matière indestructible créée pendant l'Âge des Légendes. Toute force utilisée pour la briser est absorbée, la rendant encore plus résistante.

Poing : L'unité de base de l'armée trolloc. Compte entre cent (au minimum) et deux cents guerriers (au maximum). En principe, chaque poing est commandé par un Myrddraal.

Pouvoir de l'Unique : Le Pouvoir puisé dans la Source Authentique. La plupart des gens sont incapables de canaliser le Pouvoir de l'Unique. De rares individus peuvent être formés à cet art, et une minuscule élite naît avec cette formidable aptitude. Pour ces « élus », il n'est nul besoin de formation : ils peuvent entrer en contact avec la Source Authentique et canaliser le Pouvoir, souvent sans en avoir conscience. Ce don se manifeste chez eux à la fin de l'adolescence ou au début de l'âge adulte. Si on ne leur apprend pas à contrôler le Pouvoir – ou s'ils n'y arrivent pas seuls – les « adeptes naturels » sont condamnés à mort. Depuis l'Ère de la Folie, aucun homme n'a pu canaliser le Pouvoir sans y perdre totalement la raison. De toute façon, la souillure du *saidin* condamne les Aes Sedai mâles à mourir dans d'atroces souffrances. Une femme qui n'apprend pas à contrôler son don est également condamnée à mourir, mais sa fin est beaucoup plus paisible que celle d'un homme. Les Aes Sedai cherchent activement les jeunes filles douées pour canaliser. Désirant leur sauver la vie, elles jouent également un rôle de sergents recruteurs pour leur ordre. Les Aes Sedai pistent également les hommes susceptibles de savoir canaliser, mais leur but est surtout de les empêcher de nuire au reste du monde.

Premier Prince de l'Épée : Un titre normalement porté par le frère aîné de la reine d'Andor. Formé depuis l'enfance à l'art de la guerre et aux subtilités de la politique, le prince a pour mission de commander l'armée royale en temps de guerre – en temps de paix, il se contente de conseiller sa sœur. Si elle n'a aucun frère vivant, la reine nomme l'homme de son choix à ce poste.

Prononcer le nom du Ténébreux : Dire le nom du Ténébreux (Shai'tan) attire son attention – un moyen imparable d'être frappé de malchance dans le meilleur des cas, et de subir un désastre dans le pire. Pour éviter cet écueil, une kyrielle de surnoms est à la disposition des gens : le Ténébreux, le Père des Mensonges, le Seigneur de la Tombe, le Berger de la Nuit, le Fléau du Cœur, le Croc de l'Âme, le Pourrisseur des Feuilles... et bien d'autres encore.

Rejetés : Ce nom désigne treize Aes Sedai parmi les plus puissants que le monde ait jamais connus. En échange de l'immortalité, ils sont passés dans le camp du mal lors de la guerre des Ténèbres. Selon les légendes et des archives hélas incomplètes, ils ont été emprisonnés avec le Ténébreux au moment où sa prison fut de nouveau scellée. Les noms des Rejetés servent à effrayer les enfants.

Rendra : Une aubergiste de Tanchico.

Rhuarc : Le chef des Aiels Taardad.

Rhyagelle : En ancienne langue : « Ceux Qui Reviennent Chez Eux ».

Roue du Temps : Le temps est une Roue à sept rayons, chacun étant un Âge. Alors qu'elle tourne, les Âges vont et viennent, laissant des souvenirs qui deviennent des légendes, puis des mythes, et sont oubliés lorsqu'un Âge recommence. Mais chaque fois, la Trame est légèrement différente, même si l'Âge est identique, et les changements sont de plus en plus importants avec chaque rotation.

Sa'angreal : Un artefact immensément plus puissant qu'un simple *angreal*. L'art de fabriquer ces formidables objets est perdu depuis la fin de l'Âge des Légendes.

Sage-Dame : Choisie par le Cercle des Femmes d'un village, cette matriarche (bien qu'elle puisse être très jeune) est experte en guérison, initiée à l'art de prédire le temps et dotée d'un solide bon sens. Tout ce qu'il faut pour occuper une position qui implique d'écrasantes responsabilités et une autorité incontournable bien que souvent indirecte. En général, la Sage-Dame est tenue pour l'égale du bourgmestre, voire sa supérieure dans certains villages. Contrairement au bourgmestre, elle est élue à vie et il n'arrive pratiquement jamais qu'elle quitte son poste avant le jour de sa mort. Traditionnellement en conflit avec le bourgmestre, la Sage-Dame ne s'en laisse pas conter.

Saidar, saidin : Voir « Source Authentique ».

Sanctuaire : Nom des divers « foyers » des Ogiers. Depuis la Dislocation du Monde, beaucoup de ces refuges ont été abandonnés. Dans les récits et les légendes, on les décrit à juste titre comme des havres de paix. Grâce à une mystérieuse protection, aucune Aes Sedai ne peut y canaliser le Pouvoir de l'Unique, ni même sentir l'existence de la Source Authentique. Et aucune tentative de canaliser le Pouvoir hors d'un Sanctuaire n'a d'influence à l'intérieur du Sanctuaire en question. Les Trollocs évitent d'entrer dans un de ces refuges, sauf quand leurs Myrddraals les y contraignent. Et ceux-ci ne s'y résignent qu'en cas d'absolue nécessité. Même les Suppôts des Ténèbres, surtout les plus fervents, se sentent très mal à l'aise à l'intérieur d'un Sanctuaire.

Sandar, Juilin : Un pisteur de voleurs de Tear.

Sans-Yeux : Voir « Myrddraals ».

Sa'sara : Une danse suggestive du Saldaea interdite (en vain) par plusieurs reines. Selon les historiens, cette danse est à l'origine de trois guerres, de deux rébellions et d'innombrables

querelles ou unions entre des maisons nobles. Une des rébellions, selon une rumeur, fut contrecarrée lorsqu'une reine dansa la sa'sara devant le général qui l'avait renversée. Le militaire, dit-on, épousa la souveraine et lui rendit sa couronne. Ne figurant dans aucun livre d'histoire officiel, cette « anecdote » est farouchement niée par toutes les reines du Saldaea.

Seanchaniens : Les descendants des troupes envoyées par Artur Aile-de-Faucon sur l'autre rive de l'océan d'Aryth. De retour du continent Seanchan, ils réclament les royaumes qu'ils considèrent comme les leurs.

Seandar : Capitale du continent Seanchan. L'Impératrice y vit à la Cour des Neuf Lunes, où elle siège sur le Trône de Cristal.

Second Pacte : Voir « Pacte des Dix Nations ».

Seigneurs de la Terreur : Des hommes et des femmes capables de canaliser le Pouvoir. Pendant les guerres des Trollocs, ils sont passés du côté des Ténèbres, commandant les hordes de monstres de Shai'tan.

Selene : Un des noms d'emprunt de Lanfear.

Sevanna : Veuve de Suladric, le chef des Aiels Shaido.

Shadar Logoth : Dans l'ancienne langue : « le lieu où attendent les Ténèbres ». Cette ville abandonnée depuis les guerres des Trollocs est également appelée l'Attente des Ténèbres.

Shai'tan : Voir « Ténébreux ».

Shaogi, Keille : Une colporteuse obèse qui voyage dans le désert des Aiels.

Shayol Ghul : Au cœur des Terres Dévastées, le mont où est emprisonné le Ténébreux.

Sheriam : Une Aes Sedai de l'Ajah Bleu.

Shienar : Une des Terres Frontalières. Emblème : un faucon noir représenté en piqué.

Shoufa : Un accessoire vestimentaire des Aiels. En général couleur du sable ou de la roche, ce foulard enveloppe la tête et le cou, laissant seulement le visage à l'air libre.

Source Authentique : La force motrice de l'univers qui fait tourner la Roue du Temps. Elle est divisée en deux moitiés : la partie masculine (*saidin*) et la partie féminine (*saidar*). Ces deux instances œuvrent à la fois ensemble et l'une contre l'autre. Seul un homme peut accéder au *saidin*. Inversement, le *saidar* est réservé aux femmes. Depuis le début de l'Ère de la Folie, le *saidin* est souillé par une attaque du Ténébreux.

Sul'dam : Celle qui porte le bracelet d'un *a'dam*, et contrôle ainsi la *damane*.

Suppôts des Ténèbres : Les zéloteurs du Ténébreux, convaincus qu'ils seront somptueusement récompensés lorsque leur maître quittera enfin sa prison.

sur Paendrag Berelain : Première Dame de Mayene. Dirigeante avisée, c'est aussi une très jolie femme réputée pour toujours obtenir ce qu'elle désire.

Sursa : Des baguettes qui remplacent les couverts en Arad Doman. Selon certaines sources, manger avec des sursa est si difficile que ça pourrait bien expliquer la légendaire persévérance des marchands domani. D'autres esprits y voient l'explication du tout aussi légendaire caractère de cochon des Domani.

Ta'maral'ailen : Dans l'ancienne langue : « la Toile du Destin ».

Ta'veren : Une personne autour de laquelle la Roue du Temps tisse tous les fils environnants – et peut-être tous les fils qui représentent des vies – afin de créer une Toile du Destin.

Talents ou Dons : Diverses aptitudes dans l'utilisation du Pouvoir de l'Unique. La plus connue, bien entendu, est la Guérison. Certains de ces Dons, par exemple celui de Voyager (se déplacer

instantanément d'un lieu à un autre) sont désormais perdus. D'autres sont devenus extrêmement rares, comme la Voyance, qui permet de prédire l'avenir d'une façon très générale (pas pour une personne précise). Le Don du Rêve, lui aussi réputé perdu, donne accès à des prédictions bien plus personnalisées. Certaines Rêveuses sont par ailleurs capables de pénétrer dans le Monde des Rêves (*Tel'aran'rhiod*) et même dans les songes des autres. La dernière Rêveuse connue, Corianin Nedead, est morte en 526 NE.

Tallanvor, Martyn : Un lieutenant de la Garde de la Reine, rencontré par Rand à Caemlyn.

Tanreall, Artur Paendrag : Voir « Artur Aile-de-Faucon ».

Tar Valon : Une ville qui se dresse sur une île du fleuve Erinin. Le cœur du pouvoir des Aes Sedai et le fief de la Chaire d'Amyrlin.

Tarmon Gai'don : L'Ultime Bataille.

Tear : Une nation qui s'étend sur la côte de la mer des Tempêtes et le grand port qui lui tient lieu de capitale. Emblème : trois croissants blancs sur fond rouge et or.

Tel'aran'rhiod : Le Monde des Rêves, ou Monde Invisible... Selon les antiques croyances, il entourerait tous les autres univers possibles. Ce qui arrive dans ce monde est réel, contrairement à ce qui se passe dans les songes normaux. On se réveille avec les blessures qu'on y récolte, et quand on y meurt, on ne se réveille plus du tout.

Telamon, Lews Therin : Voir « Dragon ».

Ténébreux : Le nom le plus répandu donné à Shai'tan, la source même du mal et l'antithèse du Créateur. Emprisonné par le Créateur dans le mont Shayol Ghul (au moment même de la Création), il tente de se libérer durant la guerre des Ténèbres. Un conflit qui entraîne l'altération du *saidin* et la Dislocation du Monde, mettant un terme à l'Âge des Légendes.

Ter'angreal : Contrairement aux *angreal* et aux *sa'angreal*, chaque *ter'angreal* a une utilité bien spécifique. L'un d'eux sert par exemple à « sacraliser » toutes sortes de serments, qui deviennent ainsi des engagements indéfectibles. Les Aes Sedai sont loin de connaître la fonction de tous ces artefacts, et certains provoquent la mort de la femme qui tente de s'en servir – ou la privent de l'aptitude à canaliser.

Terres Dévastées : Au-delà de la Flétrissure, ces terres désolées entourent le mont Shayol Ghul.

Terres Frontalières : Les royaumes qui bordent la Flétrissure : le Saldaea, l'Arafel, le Kandor et le Shienar.

Thakan'dar : Une vallée éternellement enveloppée de brouillard, au pied des pentes du mont Shayol Ghul.

Tigraine : Fille-Héritière d'Andor, elle épouse Taringail Damodred et donne la vie à Galadedrid. Sa disparition en 972 NE, peu après celle de son frère, Luc, dans la Flétrissure, déclenche un conflit de succession en Andor et provoque les événements, au Cairhien, qui auront pour conséquence la guerre des Aiel. Emblème : une main de femme tenant la tige d'une rose blanche.

Tire-d'Aile : Un loup.

Toile du Destin : Un grand changement dans la Trame d'un Âge qui a pour origine une ou plusieurs personnes *ta'veren*.

Tour Blanche : Le palais de la Chaire d'Amyrlin, à Tar Valon.

Trame d'un Âge : La Roue du Temps tisse les fils que sont les vies humaines afin de dessiner la Trame d'un Âge. C'est en quelque sorte la réalité de référence pour chaque Âge concerné. Voir aussi « *ta'veren* ».

Trois Serments : Les serments prêtés par une Acceptée lorsqu'elle accède au rang d'Aes Sedai. La postulante tient le Bâton des Serments, un *ter'angreal* qui la lie inexorablement à sa parole. Toute Acceptée jure dans l'ordre : 1) De ne jamais dire un mot qui ne soit pas la vérité. 2) De ne fabriquer aucune arme qu'un être humain puisse utiliser pour en tuer un autre. 3) De ne jamais utiliser le Pouvoir comme une arme, sauf contre les Créatures des Ténèbres, ou en cas de légitime défense, pour préserver sa vie, celle d'un Champion ou celle d'une autre Aes Sedai. Ces serments n'ont pas toujours été obligatoires, mais une série d'événements antérieurs et postérieurs à la Dislocation les ont rendus incontournables. Le deuxième serment fut le premier à être adopté, consécutivement à la guerre du Pouvoir. Le premier est assez facile à contourner, lorsqu'on sait manier le langage. Les deux suivants, en revanche, seraient radicalement inviolables...

Trollocs : Monstres créés par le Père des Mensonges durant la guerre des Ténèbres. Grands et forts, terriblement vicieux, ces hybrides d'humains et d'animaux tuent pour le plaisir de tuer. Sournois et cyniques, ils sont indignes de confiance et respectent exclusivement les êtres qui leur inspirent de la peur. Omnivores, ils se régalent de toutes sortes de viande, y compris la chair humaine et celle de leurs congénères. D'origine humaine, ils restent capables d'ignobles « croisements », mais les fruits de ces unions sont souvent mort-nés ou ne survivent pas très longtemps. Les Trollocs sont divisés en clans, les plus importants étant les Ahf'fraits, les Al'ghols, les Ban'sheens, les Dha'vols, les Dhai'mons, les Dhjin'nens, les Ghar'ghaels, les Ghob'hlines, les Gho'hlems, les Ghraem'lans, les Ko'bals et les Kno'mons.

Trouvère : Un artiste itinérant, à la fois conteur, musicien, jongleur, acrobate et amuseur public. Reconnaisables à leur cape aux carreaux multicolores, les trouvères se produisent essentiellement dans les villages et les petites villes, car les mégalofoles ont d'autres sources de divertissement.

Tuatha'an : Les Gens de la Route, ou Zingari, sont des nomades qui vivent dans des roulottes aux couleurs éclatantes. Totalemont pacifistes, ils respectent les doux principes du Paradigme de la Feuille. Les objets qu'ils réparent sont souvent comme neufs, voire mieux, mais beaucoup de villages leur battent pourtant froid à cause de rumeurs qui les accusent d'enlever des enfants ou de convertir de force des jeunes gens à leur philosophie.

Verin Mathwin : Une Aes Sedai de l'Ajah Marron.

Zingari : Voir « Tuatha'an ».

Robert Jordan (1948-2007) a livré avec ***La Roue du Temps*** la plus grande fresque épique depuis **J.R.R. Tolkien**, vendue à plus de 80 millions d'exemplaires. Il avait appris seul à lire à l'âge de quatre ans, et dévorait déjà **Jules Verne** et **Mark Twain** l'année d'après. Sa vie exceptionnelle s'est achevée en 2007, mais son œuvre se poursuit grâce à sa veuve **Harriet McDougal** et à l'écrivain **Brandon Sanderson** qui mène à son terme cette saga phénoménale.

Du même auteur

Aux Éditions Bragelonne :

La Roue du Temps :

Nouveau printemps – préquelle

1. *L'Œil du Monde*

2. *La Grande Quête*

3. *Le Dragon Réincarné*

4. *Un lever de ténèbres*

www.bragelonne.fr

Titre original : *The shadow rising*
Copyright © 1993 by The Bandersnatch Group, Inc.

« The Wheel of Time™ » (« La Roue du Temps™ ») et « The Dragon Reborn™ » (« Le Dragon Réincarné™ ») ainsi que le symbole de la Roue-Serpent (« snake-wheel ») sont des marques déposées par The Bandersnatch Group, Inc.

© Bragelonne 2012, pour la présente traduction

Cartes :
D'après les cartes originales d'Ellisa Mitchell

Illustration de couverture : Lee Gibbons

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-0759-4

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

Version ePub par [Les Impressions Électroniques](#).